401 ÆGY

vieilles feuilles ; on leur en substituera deux onces de |  
nouvelles, qu’on exposera dans la même *huile* pendant J  
trois autres jours au soleil ; ensuite on passera le tout  
& on aura *ï’huile* simple de lis.

Le μύρον αἰγύἀΐιιν, ou *onguent* d’Egypte , tout court , sims  
ajouter l’épithete λευκὸν , blanc ; étoit , sielon Galien ,  
composie de fleurs d’Acanthe. On l’appelloit encore,  
à ce que dit le même Auteur , μετάπιο,, *metopium.*

Paul Eginete donne , *L. VII. c.* 20. la composition du  
*metopium* ; mais il paroît que ce *metopium* n’est pas le  
même que celui de Galien ; car il n’y a point de fleurs  
d’acanthe entre les ingrédiens marqués par Paul Egi-  
nete.

ÆGYPTIA ALUTA. ’Αιγρύὰίίον σκΰτος. Hippocrate en fait  
mention atl livre *de Fractis, 8c* il paroît entendre par  
là , une peau douce, telle que celle dont on fe fert pour  
les emplâtres.

’Αιγυπϊἰη àiuwln fin , *alun d’Egypte.* Voyez *Alumen.*

ÆGYPTIA ANTIDOTUS , *antidote Egyptien.* My-  
repfus a décrit plusieurs *antidotes* de ce nom dans fa I  
prcmiere fcction , où il traite des *antidotes.* Comme I  
ces defcriptions sont plus longues qu’importantes , I  
nous avons cru devoir nous dispenser de les rappor- I  
ter.

ÆGYPTIA ULCERA, *ulceres Egyptiens.* Aretée fait  
la defcription d’une eEpece *T ulceres* malins qui atta- I  
quentla gorge & les amygdales; il les appelle *ulceres*Egyptiens ou Syriens, parce qu’ils fiant très-fréquens  
dans ces contrées. Cette description se trouve *L. I. de  
Causis et signis acutorum Morborum.*

Il n’y a point de contrées, dit-il, où cette maladie Eoit  
plus fréquente qu’en Egypte, tant à caisse de la feche-  
resse de Pair que de la nature des alimens ; car les ha-  
bitans vivent de racines, d’herbes & de femences acres.  
Les eaux bourbeufes du Nil , ou une liqueur aeide  
faite avec de l’orge , est leur boisson ordinaire. La Sy-  
rie ou plutôt eette partie de la Syrie qulon appelle Cœ-  
lofyrie , en est particulierement infectée ; c’est de-là  
que ces *ulceres* ont été nommés *ulceres* Syriens ou  
Egyptiens.

Ils caufent des douleurs cruelles à ceux qui en meurent.  
Les malades qui en font attaqués , outre ces douleurs,  
font encore dans une chaleur brûlante , comme s’ils  
étoient fur des charbons. Ils ont l’haleine entierement  
corrompue , & ils n’exhalent par la bouche que la va-  
peur empestée de *s ulcere,* qu’ils attirent bientôt à eux  
dans l’inspiration. La puanteur de leur haleine est telle  
qu’elle leur est infupportable à eux-mêmes. Les ex-  
crémens qu’ils rendent font pâles & livides, lls ont  
une fievre aigue ; une siaif aussi violente que s’ils  
étoient dans les flammes ; & ce qu’il y a de plus aflreux,  
c’est que la crainte de la douleur qu’ils souffrent en bu-  
vant, les empêche de boire ; si la boisson vient à ren-  
contrer les amygdales ou à remonter par le nez , ils  
éprouvent un tourment inoui. Lorsqu’ils fiant couchés,  
ils veulent être debout , & lorsqu’ils font debout , le  
mal les contraint de Ee coucher. La plupart prennent  
le parti de se promener dans leur chambre ; comme ils  
n’ont pas un instant de relâche , ils tâchent de balan- j  
cer la vivacité d’une douleur par une autre douleur ;

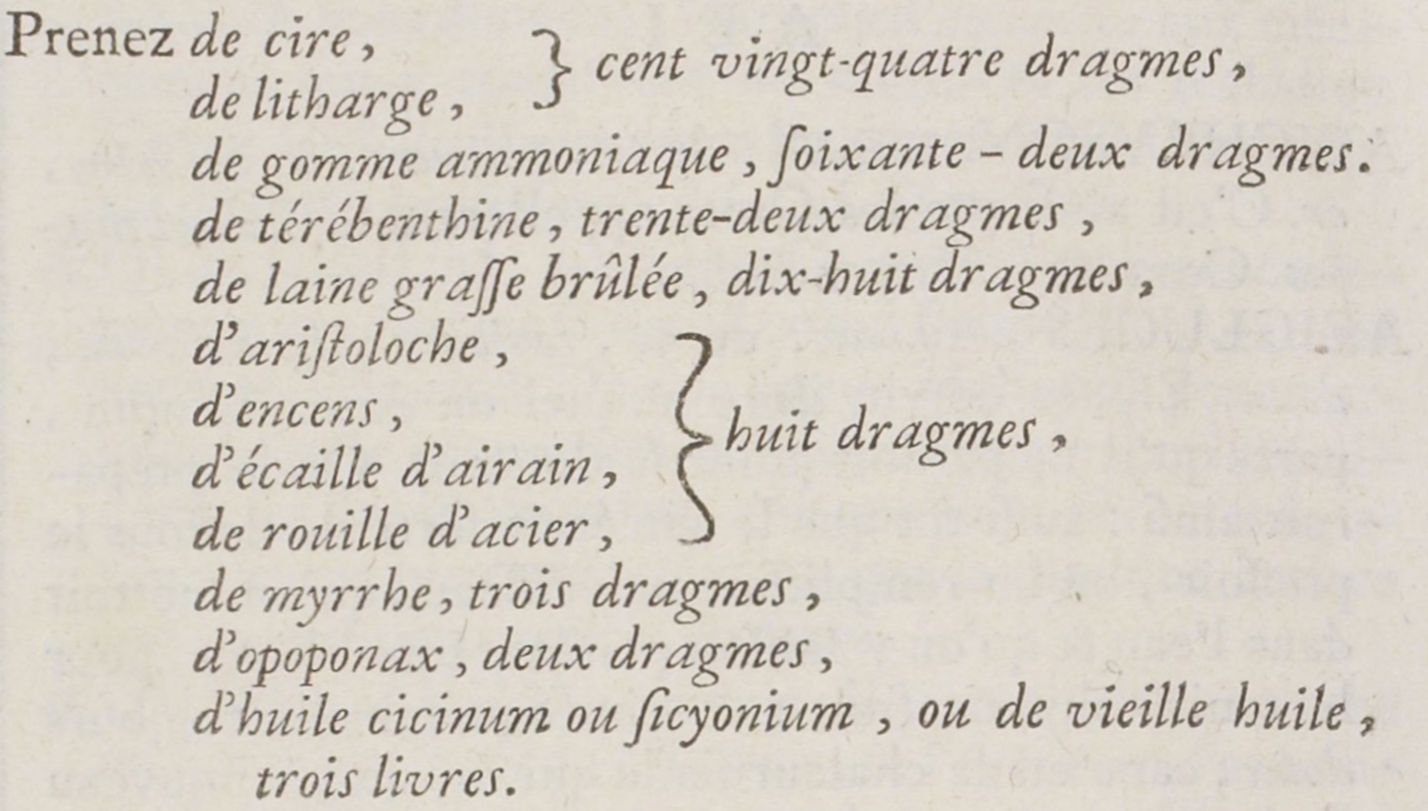
& ils ne demeurent point en repos. Ils retirent leur ha-  
leine le plus profondément qu’il leur est possible ,  
parce qu’ils désirent violemment la fraîcheur. Mais  
ils ont l'expiration la plus courte qu’ils peuvent ; par-  
ce que l'ardeur de leur haleine augmenteroit l'inflam-  
mation de leurs *ulceres -,* qui font déja brûlans comme  
du feu. A ces fymptomes fuccedcnt l’enrouement, &  
l’affoiblissement de la voix ; affoiblissement qui va tou-  
jours en augmentant , jufqu’à ce qu’enfin le malade  
tombe par terre & expire. Voyez *Tonsillae.*

ÆGYPT1UM ANDROMACH1 EMPLASTRUM,  
*Emplâtre Egyptien PAndromachits.* Aétius donne à cet  
*emplâtre* de grands éloges, *Tetrab. TV. Serm. y c.* 13.  
Il est fameux, dit-il, par la vertu qu’il a de refermer  
les plus grandes folutions de continuité , de guérir les  
coupures par lesquelles les os ont été mis à nu ; de

*Tome I.*

ÆGY 402

soulager dans les luxations & entorses des membres ;  
dans les morsi.ires d’homme , de reptiles & de quadru-  
pedes ; de dissiper les fluxions sur les yeux , en l’appli-  
quant flur le devant de la tête, & de conduire à cica-  
trice en trois jours de tems les coups d’épées les plus  
larges & les plus profonds. C’est encore, selon le mê-  
me Auteur , un excellent résolutif ; il dissipe les amas  
de pus , & cela fans ouvrir la peau , à moins que ces  
amas ne foient très-considérables. Il amollit & donne  
de la siouplesse , quelque roideur qu’il puisse y avoir  
dans les parties sisr lesquelles on l’applique , & il con-  
duit les ulceres malins à cicatrice. On le prépare de la  
maniere suivante.

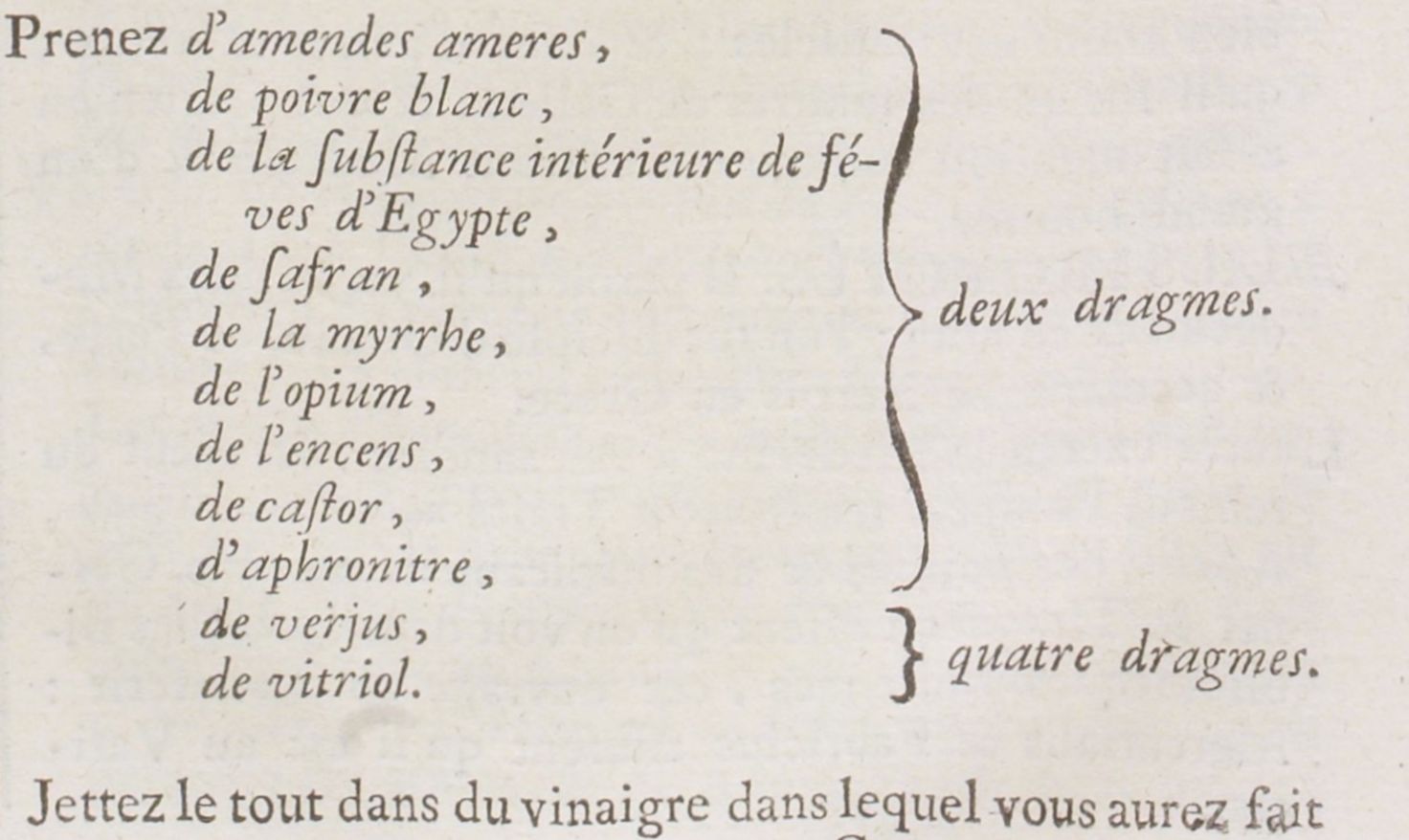


Faites bouillir l’huile avec la litharge , jufqu’à ce que le  
tout ait quelque consistance ; ajoutez-y l’écaille d’ai-  
rain, & laissez le tout siur le feu, jufqu’à ce qu’il ait  
acquis assez de folidité pour ne point couler. Jettez-y  
enEuite la cire, puis la gomme ammoniaque broyée.  
LorEque ces ingrédiens feront bien mêlés , & fondus  
enfemble , vous y joindrez la térébenthine ; enfuite  
retirez le tout de dessus le feu, jettez-y l’encens broyé  
& les cendres de laine brûlée ; paitrissez enfemble ces  
ingrédiens avec les mains , & vous aurez un onguent  
dont vous vous servirez quelquefois en masse , quel-  
quefois délayé.

ÆGYPTIUM CROCEUM UNGUENTUM , *on-  
guent Egyptien de safran.* Aétius décrit cet *onguent,  
Tetrab. II. Serm.af.* c. 45. Il est nommé *unguentum cro-  
ceum* , du *crocus* ou fafran , qui n’y entre que pour le  
colorer.

ÆGYPTIUM LINUM, *lin d’Egypte.* Hippocrate en  
fait mention , *L. II. de Mortels -,* à l'occasion d’un po-  
lype au nez. Il ordonne de tailler une éponge & de lui  
donner la figure d’une bale d’une grosseur à pouvoir  
être introduite dans le nez , & de l'envelopper enfuite  
dans du *lin* d’Egypte , λίνω ἀιγύἀΐίω ; d’où l’on peut con-  
jecturer qu’il n’est pas question dans cet endroit d’Hip-  
pocrate , du fil de *lin j* mais qu’il s’agit d’une espece  
d’étoupes.

ÆGYPTIUM MEDICAMENTUM AD AURES,  
*médicament Egyptien* , bon pour, les oreilles. Aétius en  
parle, *Tetrab. II. Serm.* 2. *c.* 83. comme d’un excel-  
lent détergent pour les ulceres fétides des oreilles ,  
qu’il guérit , ajoute t’il , quand même on les auroit  
apportés en venant au monde. Il fe composte de la ma-  
niere suivante.



4°3 A E I

bouillir de lléCorce de grenade ; donnez-lui une con-  
sistance un peti Visquetsse. Delayez-le ensi-iite avec de  
l’onguent de nard , & faites-en distiller dans les oreila  
les.

ÆGYPTIUS PESSUS , *pesseelre Egyptien.* Paul Egi-  
nete a décrit d’après Antylus , cette espece de *pesseelre  
L. VII. c-* 24. Il est compofé de miel, de térébenthine,  
de beurre , d’huile de rofes ou de lis , & de fafran , de  
chacun parties égales. S’il y a quelques impuretés  
dans le Vagin , mais fans inflammation , on pourra join-  
dre aux ingrédiens précédens , le Verd-de-gris en quan-  
tité égale à la moitié de celle d’un des ingrédiens. C’est  
apparemment cette addition qui lui donne le nom  
d’Egyptien.

A E I

AEICHRT SON. ’Αειχρυσόν , de άιὶ , *toujours* , & de χρνσὸς ,  
*or.* C’est ainsi que les Grecs appellerent le *Sedum ma-  
lus.* GoRRÆUs. Voyez *Sedum-*

AEIGLUCES , Αειγλυκης , de àe? J *toujours* , & de γ’υκίς ,  
*doux.* Espece de νΐη *doux* auquel on donna ce nom ,  
parce qu’il ne perdoit point fil douceur. On le prépa-  
roit ainsi : aussi-tôt que le νΐη étoit siorti de dessous le  
pressoir , on en remplissent un Vaisseau , qu’on mettoit  
dans Peau & qu’on y laissoit pendant tout l'luVer, pour  
le tenir toujours frais ; & conféquemment toujours  
*doux y* car c’est la chaleur feule qui ôte au VÎnnouVeau  
fa douceur , & qui de moût le change en νΐη.

AEIPATHEIA. ’Αειπάθεια , de ἀεὶ , *toujours ,* & de Ηάθβια  
*affection , paission.* Une affection ou une passion qui dure  
toujours.

AEITHALES. Αειθαλες , de ἄκἰ, *toujours ,* & de *être  
verd, qui est toujours verd.* C’est un autre nom du *Sedurn  
malus.*

AEIZOON. ’Α«ι;ωον , de άεὶ, *toujours*, & de ξωὴ, *vie ; Sem-  
per-vivum sedum , Joubarbe.* C’est une plante dont  
Diostcoride à distingué trois especes ; la grande , la  
petite & la troisieme , que les Grecs appelloient ἀνδραχνη  
α-είζ, & les Latins , *Illecebra.* La grande esipece pousse  
sia tige à la hauteur d’une coudée , grosse comme le  
pouce , grasse, Verte creVassée comme la *lactaria val-  
laris ,* qu’on appelle χαρακὶας τιθύμαλος. Ses sieuilles siont  
grasses & charnues , de la largeur du pouce, finissant  
en forme de langue, quelques-unes tournant leur con-  
vexité du côté de la terre ; d’autres font placées à la siom-  
mité de la tige , si ferrées en rond les unes contre les  
autres, qu’elles représentent la figure d’un œil , d’où  
la plante a été appellée ρωορθαλμός & βου- θαλμός. La petite *jou-  
barbe* pousse plusieurs tiges d’une seule racine; *ses* feuil-  
les siont foibles , rondes , grasses & pointues. La tige  
du milieu s’éleVe à un demi-pié de haut; elle porte  
des fleurs herbacées qui font figurées en ombelle. Les  
deux premieres especes de *joubarbe* fiant rafraîchissan-  
tes, un peu desséchantes & modérément astringentes.  
La troisieme espece a la feuille compacte , petite, *ve-  
lue ,* assez femblable à celle du pourpier ; elle est  
échauffante , acre & exulcérante. GoRRÆUs.

Æ L I

ÆLIANUS MECCIUS. Ce Medecin vécut Fous l’Em-  
pereur Adrien. Nous lssons dans Galien , qu’il aVoit  
bien traité des mtsscles ; & dans d’autres Auteurs ,  
qu’il fut un des maîtres de Galien , & que Galien en  
a fait mention comme d’un faVant Medecin & d’un  
grand homme.

ÆLIUS PROMOTUS. Il paroît qu’il y a eu deux Me-  
decins de ce nom ; l'tm fut difciple d’Ostanes de Perfe,  
& accompagna Xercès en Grece.

L’autre exerça la Medecine à Alexandrie , & Vécut du  
tems de Pompée. Il a écrit un Traité π«ὶ ἰοβόλω. καὶ δηλητηρίωρ,  
φαρμάκων, des possons & des médicamens mortels. Gesi-  
ner & Tiraqueau difent qu’on Voit dans quelques Bi-  
bliothcques Italiennes , cet otrvrage en manuscrit :  
Mercurialis & Fabricius assurent qu’il est au Vati-  
can.

Æ M I 404

Æ M I

ÆMILIUS MACER. Pocte de Veronne , Vécut feus  
le regne d’Auguste. Il est contemporain d’OVide ,  
mais un peu plus âgé que lui, comme il paroît par ces  
vers d’OVide.

*Saepe scias volucres legit mihi grandior aevo ,  
Quaeque nocet serpens , quae juvat herba ,* Mackr;

d’où l'on fait qu’il avoir écrit des oifeaux , des *ser-  
pens, 8c* des plantes. M. le Clerc prétend qu’il n’a-  
voit parlé que des végétaux qui fervolent d’antidote  
aux poifons qui faifoient la matiere de sim Pocme.  
SerVÎus dit que le même Auteur avoir écrit aussi des  
abeilles.

C’est par la matiere de fon Poëme *qu’Æmilius Macer a*obtenu une place entre les Auteurs de Medecine. Ses  
OtlVrages ont été perdus. Ceux qui portent fon nom  
passent parmi les sesVans, pour supposés ; ils ont été  
écrits, à ce qu’on dit, par un certain Odobonus.

Æ O L

ÆOLIPYLÆ. *Eolipiles.* Je ne sai qu’elle raisim on a  
eue d'insérer ce mot dans les Dictionnaires de Mede-  
cine ; l'instrument désigné par-là n’ayant lieu que dans  
la Physique expérimentale. Cependant Castelli en  
ayant fait mention , je ne l’omettrai point. L’Fcti-  
*pile* est un Vaisseau de fer ou de cuicre dont l’orifice est  
fort petit ; si l'on y met de l'eau , que l'on ferme cet  
orifice , & qu’on mette le Vafe fur le feu, l’eau fe ra-  
réfiera à un point, que si on lui donne istue , elle sor-  
tira aVec impétuosité & bruit ; ce bruit imitera celui  
des Vents.

Æ O N

ÆON. ’Αιων, l’âge entier d’un homme , depuis sa naise  
stance jusiqu’à fa mort. Hippocrate l’emploie fréquem-  
ment pour signifier le reste de la Vie.

Il signifie aussi la moelle fpinale, & l’on dit qu’il faut le  
fubstituer stur la fin du fieptieme LlVre des Epidémi-  
ques à κενεῶνα. Voici le passage corrigé. O\* τον ἀιόόνα φθινἢσας  
εφά'ομαι'θς ἀπίθανεν. Une perfionne étant tombée malade delà  
maladie nommée phtisie dorsiale , elle mourut le siep-  
tieme jour. Εροτιεν, FoEsIUs , HESYCHIUS , VaRINUs.

ÆONION. ’Αιωνιον, le *Sedum majus, Ou.* la grande espe-  
ce de *joubarbe.* GoRRÆUs.

ÆONES1S . Αιόνησις , de ἀι νάω, *je verse, farrose , fhumecte.*C’est l'action d’humecter les parties extérieures parla  
fomentation , ou l’aspersion de quelque liqueur. Εβο-  
TIEN , FOESIUS.

- Æ O R

ÆORA . ἀιά^α γ de *élever,suspendre , porter en haut^*

*la gestation*, efpece d’exercice dont Aétius donne l’ex-  
position suÎVante. *TetrabH. Serm.* 3. c. 6.

Les autres fartes dlexercice consistent, dit-il , dans le  
mouVement du corps. Mais la *gestation* est une espece  
de composté de mouVement & repos. Certaines parties  
du corps simt en repos dans cet exercice, tandis que  
le tout est en mouVement dans la direction de la *gesta-  
tion* ; d’où l’on doit conclurre que la *gestation* est un  
exercice très-bienfaisant & très-doux, puisqu’il ne pro-  
cure point de lassitude , & qu’il agite le corps de Ia  
même maniere que les exercices les plus Violens.

Toute *gestation* a la propriété d’exciter & d’animer la cha-  
leur naturelle, de difliper la surabondance des humeurs,  
de fortifier le tempérament , & de réVeiller les fa-  
cultés assoupies & languissantes.

Il y a différentes efpeces de *gestations.* Les prineipales  
font les siliVantes.

La *gestation* se fait dans un lit sufpendu, ( comme qui di-  
roit nos estrapontins ) ou mobile sur les appuis ou fur  
les piés qui le soutiennent.

*4oy* ÆOR

La *gestation* se fait dans une litiere pliante, afin que la  
perfonne puisse fe tenir assisse ou couchée.

Elle fie fait ou dans un char ou dans un bâteau, ou sur un  
cheVal.

La *gestation* dans un lit est conVenable à ceux qui font fujets  
à la fieVre à ceux qui ont été malades pendant long-tems,  
dont les forees font dissipées , & qui ne peuvent foute-  
nir leurs corps. Elle est bonne encore pour ceux qui  
font délÎVrés de la fieVre, & qui commencent à recou-  
vrer leurs forces; pour ceux qui ont pris l'ellébore;  
de même que pour les phrénétiques : car elle appaife  
les agitations de llefprit, & conduit aufommeil. On en  
fera aussi foulagé dans la léthargie & dans la perte de  
l’appétit.

La *gellaelon* en litiere conVient à ceux qui font fujets à la  
léthargie & à ceux qui ont la fieVre double-tierce ou la  
quotidienne. Elle est bonne pour les hydropiques, pour  
ceux qui ont des engourdissemens, à la iuite d’une at-  
taque d’apoplexie ou de paralysie ; ainsi que pour ceux  
qui siont attaqués de la goutte ou qui font menacés de  
la pierre. Lorsque l’accès de fieVre fiera totalement paf-  
*sé ,* on *se* fera porter assis dans une litiere.

Quant à la *gestation* dans un char, elle communique à  
route la machine une agitation qui peut opérer des ef-  
fets falutaires dans les maladies chroniques.

11 y a différentes flirtes *do gestations* dans un char. Les unes  
fiant douces, & les autres très-rudes. On fe fervira des  
douces dans les maladies de la tête & dans les diarrhées  
considérables. Les violentes sieront bonnes pour les  
maux de la poitrine & de l'estomac ; pour les tumeurs  
indolentes; pour les tempéramens disposés à l’hydro-  
piste, & pour les persionnes sinjettes aux engourdisse-  
mens. Quant à celles qui ont des dispositions au verti-  
ge , & dont la tête est affectée, elles *se* feront voiturer  
doucement dans un char, & elles auront le dos & la tê-  
ie appuyés par derriere pendant le mouvement. J’ai vu  
plusieurs cures opérées par ce feul rernede. On aura foin  
de plaeer le malade de façon qu’il puisse être assis dans  
une posture un peu renverfée en arriere.

Enfin, *lu gestation* dans un bâteau ou dans un vaisseau,  
faite proche de la terre & pendant le calme, fera falu-  
taire pour ceux qui font attaqués d’hydropisie ou de le-  
pre ; pour ceux qui font enflés ou qui font tombés dans  
une paralysie fubite. Cette *gestation* provoque le vomss-  
sement dans le commencement, mais on ne tarde pas à  
s’y faire, & à la trouver agréable.

La *gestation* en pleine mer eft Violente, & elle peut appor-  
ter des changemens considérables dans l’habitude du  
corps ; & cela ne manque pas d’arriver, si l’esprit se  
trouVe partagé entre l’espoir & la crainte ; si le Vaisseau  
retentit d’allcgresse, ou si la préfence du danger en jet-  
te l'équipage dans un profond defefpoin Ces révolu-  
tions font capables de dissiper une maladie chronique,  
& de la guérir radicalement: mais, fans compter fur  
ces grands effets, on peut dire en saVeur de cette *gesta-  
tion ,* & même de *[agestation* en général, qu’un mélange  
d’agitation & de repos est autant propre que quelque  
autre chofe que ce puisse être , à fortifier le corps»

Æ P O

ÆPOS,laHof. Ce terme signifie dans Hippocrate un lieu  
élevé, un terrain dont la montée a quelque difficulté.

Æ Q U

ÆQUALIS, *égal.* Ce terme s’applique en Medecine à  
tout ce qui consierVe toujours le même état, à tout ce  
qui est toujours le même en foi & dans toutes sies par-  
ties. C’est en ce siens que l'on dit de la matiere purulen-  
re ou du pus, qu’il est *égal,* ou d’une consistance *égale,*lorsiqu’il nlest point mélangé de fanie, & qu’il est par-  
tout le même.

On dit qu un tempérament est *égal,* lorsqu’il n’est point  
sujet a des alterations, lorsqu’il est toujours le même.

Le pouls est *cgal,* quand il marche toujours de la même

Æ Q U 4°ύ

maniere, lorfqulon n’y remarque aucune variation sent  
par rapport au tems, soit par rapport à la maniere dont  
l’artere fe dilate & fe resserre.

L urine est *egale,* lorsqu’elle conferVe toujours la meme  
apparence , foit par rapport a la couleur & à la consiss-  
tance, foit par rapport aux matieres qu’elle contient;  
en Eorte que celle qu’on a rendue dans un tems soit par-  
faitement semblable à celle qu’on a rendue dans uri  
autre.

On dit que le sédiment de l’urine est *égal,* lorfqué toutes  
Eesparties font les mêmes, ou paroissent homogenes.

Une maladie est *égale,* lorsqu’il ne survient aucune révo-  
lution dans les fymptomes & dans les circonstances qui  
l'accompagnent. Les Grecs désignent cet état par le mot  
όμαλος j & nous donnons épithete *d’aequantia* aux médi-  
camens qui y confervent ou réduisent les maladies.  
Voyez *Castelli.* Il cite entre les Auteurs qui sie siont fer-  
vis de cette expression , *Jul. Caes. Claudinus.*

ÆQUILIBRIUM, *équilibre.* Ce mot est trop générale-  
ment entendu dans Ea signification simple, pour en don-  
ner une définition. On s’en siert en Medecine pour mar-  
quer la juste proportion qui doit régner entre les sisti-  
des & les fluides du corps ; afin que les différentes fonc-  
tions foient bien exécutées, & que la machine entiere  
foit dans un état parfait de santé.

ÆQUINOCTIUM, *équinoxe.* Il y en a deux, comme  
on fait; l’éyuiuoxcduprintems, & *i’équinoxe* d’autom^.  
ne. Les Medecins en font mention, parce qu’ils ont re-  
marqué que certaines maladies régnoient dans ces deux '  
tems de l’année. Paul Æginete dit d’après Diodes , L.  
*I. c. i* oo, que *s équinoxe* duprintems augmente le phleg-  
me & les férosités douces du siang, jusiqu’au leVer des  
Pléiades, c’est-à-dire, pendant quarante-six jours. C’est  
pourquoi l'on doit sic nourrir dans cet interValle d’ali-  
mens acres & aromatiques, & prendre beaucoup d’e-  
xercice. Il prétend au même endroit que *Féqmnoxs-*d’automne augmente le phlegme, & disposie aux Au-  
xions, jusiqu’au coucher des Pléiades, c’est-à-dire, pen-  
dant l’espace de quarante-six jours. Conséquemment il  
faut, pour obvier à tout aceident , vivre pendant cette  
faison d’alimens acres & aromatiques, s’interdire les  
émétiques , prendre beaucoup d’exercice, & s’abstenir  
du commerce des femmes.

Paul Eginete fixe *V équinoxe P automne* environ le vingt-  
quatre de Septembre, *Lib. V.II.* c, 11.

Aétius fixe *i’équinoxe* du printems au vingt-trois de Mars,  
*& F équinoxe* d’automne au vingt - cinq de Septembre.  
*AelsIOsHetrabT. Serm.* 3.C. 167. Voyez *Aer.*

ÆQUIPOLLENS , *équipollent.* Il fe dit de la force avec  
laquelle les mufcles antagonistes meuvent la même par-  
rie, felon les directions différentes des mufcles dofitils  
font les antagonistes.

A E R

AER , ἀή?, *air.* Ce que l'on entend par ce mot est si gé-  
néralement connu, qu’il sieroit superflu d’en donner une  
définition. Les Medecins de tous les tems ont considé-  
ré llcir comme un grand agent dans toutes les révolu-  
tions qui arrivent aux corps naturels, & comme une  
caisse importante dans la production & la cure des ma-  
ladies, ainsi que dans la conservation & l’altération de  
la santé. Ils l’ont tous mis au nombre des choses non-n a-,  
turelles, & l'ont regardé comme plus nécessaire à la via  
des animaux & des végétaux, que la nutrition même.

Voici ce qu’Hippocrate pensioit de licir, & ce qu’il en a  
dit dans S011 Traité *de Flatibus.* Trois choEes. EerVent à  
l’entretien du corps de l’homme & de ceux des autres  
animaux, les alimens, les boissons & les esprits, πνεύ.αατα.  
Les eEprirs s’appellent dans notre corps vents ou flatu-  
lences, φυσαιhors de notre corps, *Ar. L’air* a tant de  
part à ce qui Ee passe dans l’univers, que sa force est  
un fujet digne de toute notre attention. Le vent n’est  
autre chofe qu’un courant dlair. Lorsque le volume  
*d’air* est grand, telle est la force du courant, qu’il  
déracine les arbres, & qu’il fouleve les flots, jufqu’4  
Ce ij

407 A h R

porter dans les nues des bâtimens dont le poids est  
immense. Ce fluide , dont nous voyons, dont nous  
comprenons si bien les effets, échappe cependant à  
nos yeux. *L’air* est invisible, & rien ne fe fait dans Pu-  
niVers lansssr. Il remplit tous les corps, il est préfent  
partout, il occupe l’intervalle de la terre aux deux.  
Il est la caufe des hivers & des étés : il est froid  
& condenfé dans l’hiver; il est doux & tranquille en  
été. C’est par fon moyen que le foleil, la lune & les  
étoiles achevent leurs révolutions. Il est l’aliment du  
feu : car le feu ne fubsiste point sans *air.* Il est continu  
& leger; & c’est par ces deux qualités qu’il entretient  
la courfe perpétuelle du foleil.

Il est évident que llcir pénetre encore au fond des mers.  
Les animaux marins ne vivroient point fans *air:* mais  
comment en jouissent-ils, si ce n’est en le resipirant &  
dans les eaux & hors des eaux?

L’ssr est le soutien de la lune, & le véhicule de la terre.  
Riennlest vuide *d’air* dans la nature: rien ne joue donc  
un si grand rôle dans la nature que *Pair,* ainsi que nous  
Pavons avancé ci-dessus.

C’est par *s air* que les hommes vivent. Il est la cause de la  
plupart de leurs maladies. Il est si nécessaire à nos corps,  
que quoiqu’ils puissentsubsister l’espace de deux ou trois  
jours Pans aucune nourriture, ils périssent, si le passage  
par lequel ils reçoivent *s air* est fermé pendant un petit  
efpace de tems. La plupart des autres fonctions des  
hommes font quelquefois fuspendues : cette fuspension  
fait meme les états différens par lefquels nous passons  
dans le cours de la vie. La refpiration feule ne cesse  
point : tous les animaux scmt continuellement occupés  
à infpirer & à expirer *Pair.*

J’ai dit que *s air* avoit une grande influence Eut les corps  
des animaux; je prétens maintenant démontrer qu’il  
n’est pas vraisemblable que les maladies aient d’autres  
caisses que *Pair* reçu dans nos corps, ou en trop gran-  
de ou en trop petite quantité ; ou trop dilaté, ou trop  
condensé , ou imprégné de quelque qualité pestilen-  
tielle.

J’ai cité ce passage, ι°. Peur faire voirqu’Hippocratcs’é-  
toit apperçu de l’influence générale de *Pair* fur les  
corps des animaux; ce dont on trouvcroit des preuves  
plus évidentes encore dans sim Traité *de Acre , locis et  
aquis.* 2°. Pour faire fentir combien la plupart des théo-  
ries font hasardées en Medecine. Hippocrate, cet hom-  
me à la pénétration duquel les plus légers changemens  
qui arrivent dans les maladies n’échapperent point, qui  
en fit des descriptions si exactes, qui fut si bien choisir  
entre les différentes méthodes de traiter les maladies ,  
qu’il rencontra les meilleures qu’il étoit possible de  
fuivrè, etl égard à l’état dans lequel étoit la matiere mé-  
dicaledesimtems,Hippocrate donna dans des absur-  
dités , sie perdit dans des hypothesies futiles , lorfqu’il  
*se* mit à raisimner sim des classes qui sirnt au-delà de la  
portée de notre eEprit & de nos fens.

Virgile, pocte excellent & grand philosophe, a parlé plus  
fensément qu’Hippocrate des effets de *Pair* sclr les  
corps des animaux. On diroit, à la maniere dont il s’est  
exprimé là - dessus, qu’il avoit connoissance de quel-  
ques-unes des propriétés de ce fluide, qu’on a démon-  
trées dans la sitite, par le moyen de la machine pneu-  
matique, & par d’autres expériences dont nous ferons  
mention dans le cours de cet article.

Apres avoir détaillé les prognostics fur les différens chan-  
gemens de tems , que l’on peut tirer de ce que l’on re-  
marque dans les animaux; voici comment il rend rai-  
son de ces changemens qui fle font en eux :

*Haud equidem credo, quia fit divinitus illis  
Ingenium, aut rerum sato prudentia major.  
Verum tibi tempestas et coeli mobilis humor  
Mutavere vias , et Juppiter humidus astris  
Densat erant quae rara modo, et quae densa relaxat,  
Vertuntur species animorum, et pectora motus  
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,  
Concipiunt, Hinc ille avium concentus in agris >*

AER 408

*Et laetae pecudes, et ovantes gutture corvi.*

On fera forcé de convenir, fur les passages que je citerai  
de différens Auteurs, que les anciens Medecins ontpar-  
faitement connu toute l’importance de *F air,* tant par  
rapport à la confervation de la fanté , que par rapporta  
la cure des maladies, & qu’ils ont été plus attentifs  
que nous ne le fommes communément, à corriger les  
mauvaises qualités qu’il peut contracter dans des tems  
particuliers & dans de certaines faisons , à en prevenir  
les dangereux esters, & même à le diriger à leur fin, &  
à s’en aider dans la cure des maladies.

*L’air* qui nous environne opere des changemens conti-  
nuels fur notre tempérament , lorsqu’il s’échauffe ου  
qu’il Ee refroidit , qu’il fe charge ou se décharge de va-  
peurs humides. Les autres caisses qui agissent fur nos  
corps , n’y agissent pas toutes à la fois ni perpétuelle-  
ment. Mais *Pair* qui presse fur nous nous environne  
perpétuellement, & nous l'attirons sans cesse au-dedans  
de nous par l’inspiration. De-ià le tempérament des  
animaux est nécessairement affecté d’une maniere ou  
d’une autre, felon les différentes altérations qui arri-  
vent à ce fluide. Quelquefois *Pair* qui nous environne  
acquérant un degré de chaleur & d’humidité exeessif,  
donne à nos corps une constitution pestilentielle ; &  
comme les humeurs dtl corps qui proviennent d’ali-  
mens mal-fains, font fujettes à la putréfaction, la fuite  
de cette influence est une fievre pestilentielle. Αετιυε,  
*Tetrab. II. Serrn. 1. c.* 94.

Oribafle rapporte dans *ses* collections, *Lib. IX. c.* 1. le  
passage suivant de Galien, concernant lssir.

Le meilleur *air* est celui qui est le plus pur ; celui qui  
n’est point chargé des vapeurs humides & pestantes qui  
s’élevent des marais & de tout amas d’eaux croupissan-  
tes-, qui n’est point infecté des exhalaifons mal-faisan-  
tes qui fortent de cavernes voisines, comme à Sardes &  
à Hiérapolis. *L’air* à qui les égouts de quelque gran-  
de ville, ou le voisinage d’une armée, ou la mauvaise  
odeur des cadavres ou de fumiers aura communiqué  
quelques mauvaifes qualités, doit être mal-siiin & prose  
crit pour les malades. Celui que le voisinage d’un lac  
ou d’une riviere rend épais, de même que celui qul.con-  
centré entre des montagnes, n’est jamais agité par les  
vents, est nuisible à la fanté. Le dernier semblable à *ce-  
lui* qui est renfermé dans des massons inhabitées, prend  
une odeur de pourriture & de moisi, corrompt & si.if-  
foque. Tous ees différens *airs* Eont funestes à tout âge.  
Les différences dans *Pair* du froid au chaud, de la fe-  
chereffe à l’humidité, n’aflectent pas également toutes  
fortes de personnes. *L’air* le plus pur ne semble même  
être propre que pour les corps parfaitement tempérés.  
Quant à ceux en qui quelque qualité prédomine, l’air  
qui peche par la qualité contraire me paroît plus conve-  
nable; car par ce moyen la chaleur de *Pair* contrebalan-  
cera la froideur du tempérament, & la fecheresse de l’un  
corrigera l’humidité de l'autre, les excès oppofés fe dé-  
truifant mutuellement.

Alexandre Trallianus dit à propos d’une maifon dans la-  
quelle logeoit un malade attaqué de la fievre hectique :  
a Ce n’est pas affez de procurer au malade tous les raf-  
X fraîchissans que nous avons dans nos mains ; nous de-  
» vons encore nous appliquer à changer par quelque  
» moyen la constitution de *Pair* qui l'environne, & à  
» lui donner une qualité qui conspire à notre but. Ain-  
*3,* si, si l’on est en été, on fera coucher le malade dans  
σι quelque lieu foûterrain, & l’on aura foin de faire ar-  
x> rosier le plancher d’eau fraîche. De Peau qui tombe-  
2j roit alternativement d’un vaisseau dans un autre non-  
» feulement raffraîchiroit *Pair* par les particules qui  
» s’en exhaleroient, mais inviteroit encore au Eommeil  
σι par S011 murmure égal & continuel. En changeant la  
a, constitution de *i’air,* il feroit beaucoup plus avanta-  
3, geux de le rendre tel qu’il fortifiât le corps, en le raf-  
x> fraîchissant : ce que l’on effectueroit en grande partie  
σι en jonchant le plancher de rofes , de joubarbe, de  
» ronoes, de branches de lentlsques, de furgeons dan

409 AER

» ventin, & de toutes les plantes dont la propriété fe-  
» ra de fortifier en raffraîchifsant. Un *air* ainsi tempé-  
» ré doit certainement être bon pour tous les malades at-  
» taqués de la fievre hectique , &particulierementpour  
» ceux qui *se sentent* le cœur & les poumons affectés  
» d’une chaleur brûlante comme le feu: car ces mala-  
» des fe trouvent moins foulagés par un régime raflraî-  
» chissant, que par l’inspiration d’un *air* frais; au con-  
» traire, ceux qui ont le foie , l’estomac, ou quelque  
» autre partie du ventre fensiblement dérangée, fe trou-  
» vent mieux du choix des alimensque du changement  
» de *Pair.* En un mot, en été nous devons travailler à  
» raftraîchir *l’air, 8c* le laisser en hiver tel qu’il est : car  
» quoiqu’il foit très - froid dans cette faifon, il ne nuit  
» point aux malades dont nous avons parlé d’abord. On  
» pourvoira donc à ce qu’ils foient modérément cou-  
» verts , à ce qu’ils ne foient point surchargés de cou-  
» vertures : ce qui pourroit les conduire à la défaillan-  
» ce. » *L. XII. c.* 4.

Paul Eginete ordonne pour ceux qui ont été trop violem-  
ment purgés, entre autres chofes, qu’on les éloigne de  
tout *air* qui n’est pas dans un degré modéré de froid &  
de chaud, « par la raifon, dit-il, que le premier repouse  
» feroit la matiere des parties intérieures au-dedans,  
» & augmenteroit le flux; & que le fecond relâchant les  
» membres, détruiroit la force du corps. *L. VII. c.* 7.

Le même Auteur, après avoir parlé des changemens que  
produit sur les Corps des animaux l’altération de llair,  
à peu près en mêmes termes qu’Aétius, que nous avons  
cité, pourfuit ainsi : « Celui qui connoît bien ces effets  
» fera en état, je ne dis pas feulement de prédire les ma-  
» ladies que chaque constitution doit naturellement oc-  
» casionner , mais de trouver les moyens de les preve-  
» nir, en prescrivant un régime opposé à l’intempérie  
» de *i’air* actuellement dominante. Tout corps fujet  
» par la nature de sim tempérament propre, à quelque  
» maladie, sera facilement aflecté & dérangé par une  
» constitution de *F air conspirante* avec la nature de fon  
» tempérament ; de même que, si le tempérament natu-  
» rel est opposié à la constitution de *i’air*, le corps, loin  
» d’en être dérangé, ne s’en trouvera que mieux; l’ex-  
» cès d’un côté contrebalançant l'excès oppofé de l'au-  
» tre,& les qualités contraires du tempérament *& dci’air  
» se* compenfant naturellement. Un Medecin qui sera  
» bien instruit de ces choses, travaillera donc à cosser-  
» ver la santé de ceux qui *se* confient en lui, & la sienne  
» propre, en opposiant prudemment les contraires les  
» uns aux autres, & joignant à cela des médicamens  
» échauflàns ou raffraîchissans, felon l’exigence des  
» cas.

» Il fie raffraîchira, en faisiant un grand usiage d’eau, en  
» prenant du repos, en mangeant peu, & en buvant co-  
» pieufement. Il produira l'eflet contraire, par des ve-  
» temens chauds & beaucoup d’exercice, en mangeant  
» beaucoup, & en buvant peu. C’est par ces moyens  
» qu’il échauffera sion tempérament autant qu’il le ju-  
» gera à propos. On peut corriger considérablement un  
*» air* humide & froid. On lui donnera les qualités con-  
» traires , on le rendra chaud & fec, en faisiant grand  
» feu; c’est ainsi qu’Acron d’Agrigente détruisit, à ce  
» qu’on dit , les vapeurs pestilentielles dont l’air étoit  
» infecté. *Lise II. c- 3 5’*

Ce Chapitre sur *Pair* est pris de Galien, & Paul Eginete  
ne fait que répéter ce que nous avons cité d’Oribafe juf-  
qu’au passage inclusivement où *Pair* enfermé entre de  
hautes montagnes est profcrit; après quoi il pourfuit  
ainsi, a Sur les hautes montagnes, & dans les contrées  
» montagneusies, lorsque *i’air* n’est point agité par les  
» vents, il est plus sain. Ceux qui stont attaqués de la  
» confomption & de l’asthme s’en trouvent bien. Il est  
» bon pour toutes les maladies de la poitrine & de la  
» tête. L’*air* des vallées Eera bon pour les vieillards &  
» pour ceux qui font fujets aux défaillances, s’il est pur.  
» Les hydropiques & tous ceux dont les maladies font  
» aqueuses, doivent prendre *i’air* de la mer, furtout si  
» la cause de ces maladies est froide. On s’en trouVera

ÀER 410

» bien dans l'affection des nerfs qui naît de l’obstrue-  
» tion de leurs parties, & dans la perte de l'appétit. *L’air*» qu’on respire entre les rochers est mal fain : il est trop  
» froid en hÎVer, & en été il est d’une chaleur étouffan-  
» te. *L’air* imprégné d’exhalaifons métalliques est: su-  
» neste. *Lé air* des lieux bourbeux & marécageux relâ-  
» che l’estomac : celui des lieux dont la terre est jaune  
» &légere est plus desséchant que les autres. Le meil-  
» leur est celui que l’on respire dans les lieux dont la  
» terre est grasse & noire. »

La constitution de *s air* change encore felon les Eaifons de  
l’année. Au printems il est chaud & humide : en été >  
chaud & stec; en automne, froid & fec ; & en hivesufroid  
& humide. Il varie aussi, felon les différens tems de la  
même sasson. Il n’est pas le même au commencement,  
au milieu & à la fin. C’est dans le milieu de la fiaifon  
qu’il a la vraie constitution convenable à la sitiEon. Aux  
deux extrémités de la fisson, il tient de la constitution  
des saisclns les plus prochaines. La lune apporte dans  
*Pair* quatre changemens à chaque révolution. Dans le  
premier septénaire ou quartier, c’est-à-dire, depuis le  
premier jour de la lune nouvelle jusqu’au septicme jour  
inclusivement, il est chaud & humide, comme au prin-  
rems. Dans le second septénaire, qui dure depuis le fep-  
tieme jour jtssqu’à la pleine lune, il est chaud *8c sec* com-  
me en été. Dans le troisieme septénaire, c’est-à-dire,  
pendant les stcpt jours qui suivent la pleine lune, il est  
froid &sec comme en automne; & dans le dernier ^ep-  
ténaire, il est froid & humide comme en hiver. Mass on  
pouffe les chofes plus loin : chaque jour apporte quel-  
que différence dans *Faim,* & même Chaque partie du jour.  
Il est chaud & humide le matin comme au printems ; &  
il relâche les corps tant des personnes malades, que de  
celles qui fiant en scmté; c’est même pour les fébrici-  
tans la partie du jour la plus supportable. On peut corn-  
parer le commencement du jour au printems , sim mi-  
lieu à Pété, le Poir à l’automne, & la nuit à l'hiver.

Par *i’air,* nous entendons ce fluide que nos l'ens appcr-  
çoivent à peine , mais dont l'existence nous est consi-  
tatée par la résistance qu’il fait aux corps qui s’y  
meuvent, & par l'impulsion violente qu’il exerce con-  
tre eux , foit qu’ils fe meuvent , foit qu’ils foient en  
repos , lorsqu’il est agité , & dans cet état où nous lui  
donnons le nom de vent. C’est par cette résistance & ce  
mouvement que l'on éprouve partout, que nous siom-  
mes assurés qu’il couvre la surface entierc de la terre.  
Nous vivons dans *Pair* ; nous respirons *i’airj* c’est par  
*Pair* que nous vivons. Quel qu’il foit, nous l’infpi-  
rons & l’expirons , par une des lois observées dans le  
méChanifme de notre corps, & essentielle à *sa.* subsis-  
tance ; ensiorte que tout ce que la nature a produit  
pour notre usiage, & tous les siecours que nous pouvons  
recevoir de l’art , nous deviennent parfaitement inu-  
tiles, si nous femmes privés de la liberté de respirer  
*Pair.*

Si nous examinons quelles sirnt les lois selon lesquelles le  
souverain Ordinateur a prétendu que tout s’opérât  
dans l’univers, nous reconnoîtrons bientôt combien  
grand, nécessaire & puissant est l'usage de *i’air ,* & de  
quelle importance est cet instrument entre les mains  
de la nature. Tous les corps , de quelque efpece qu’ils  
soient, semt placés dans *Pair,* ils *se* meuvent dans  
*F air y* ils agissent dans *Pair,* ils remplissent dans *Pair*toutes leurs fonctions tant particulieres & propres, que  
relatives à d’autres Corps. Nous favoris par expérience  
que de tous les fluides qui nous flont connus, il n’y en a  
prcAque pas un quine contienne *de Pair* entre Ecs par-  
ticules , & qu’il n’y a presque pas un sistide dont on ne  
puisse tirer de *i’air* par art ; enforte qu’il seroit difficile  
de Citer une Eeule opération de la fiature dans laqucl-  
le l.*'air* n’entrât pour rien. Rien ne *se* fait fans lleir,  
si vous en exceptez l'action de l’aimant, la gravité &  
l’attraction & répulsion des particules de la matiere.  
Toutes les opérations de la Chymie s’exécutent dans  
*i’air s* si ce n’est peut-être , à ce que prétendent les Ala  
chymistes, la composition de la pierre philosophale

-Λΐτ AER

squi, bien préparée & exactement enfermée dans l'œuf  
philosophique, est privée de tout *air* crud , & condui-  
re à maturité dans le vuide ; car tous conviennent que  
rien rl'est plus contraire à la maturité de ce fruit mer-  
veilleux que Pair cru. Mais ils entendent par *air* cru,  
celui qui a des particules hétérogenes mêlées avec lui,  
& non l'élément pur de ce nom, dégagé de toutes par-  
ticules étrangeres.

Le feu qui met tout en mouvement, ne peut certaine-  
ment être ni ramassé, ni confervé , ni dirigé, ni aug-  
menté, ni modéré fans *air.* Si *Pair* est absolument né-  
cessaire à l’action du feu, il entrera nécessairement  
pour quelque chofe dans toutes les opérations du feu.  
Mais fans *air,* le feu ne peut être appliqué à d’autres  
corps ; fans *air,* il cesse d’agir fur eux. Par feu, j’en-  
tens celui qui est excité & nourri par des matieres eom-  
bustibles , & en vertu duquel l’art & la nature remplis  
fent tous leurs desseins.

Ceux qui auront le tems , les commodités & la curiosité  
d’entrer dans un examen plus général des différentes  
fortes de corps naturels , trouveront qu’il n’y en a  
presique pas un dont la vie, l'action, l'accroissement &  
la vigueur ne dépendent de *s air* ; car si leur vie con-  
siste dans la cirCtilation des humeurs dans les canaux  
qui leur sont propres ; & leur accrossement, dans la  
faculté de recevoir en eux-mêmes des fucs étrangers,  
& de les convertir en leur propre substance ; il est évi-  
dent qu’ils fubsistent & qu’ils s’accroissent par le moyen  
cîe *Pair* ; car il est constant que les deux opérations  
dont nous venons de parler, ne se peuvent exécuter sians  
l’assistance continuelle de ce fluide.

Les Chymistes sieront flans doute bien étonnés, lorsqu’ils  
m’entendront intéresser *Pair* dans la formation & l'ar-  
rangement des parties des fossiles ; car il femble que  
l’extreme simplicité de la matiere dont ils font com-  
posés , n’a besoin que de l'action du feu pour produire  
tout ce qui conferve ces especes de corps. Mais ceux  
qui ont murement examiné la nature des choses, fa-  
vent depuis long-tems que les fossiles font engendrés  
& multipliés dans le fond des mines, où ils feroient  
enfevelis pour jamais , s’ils n’en étoient chassés par la  
violence d’un feu fouterrain qui les approche de la  
fursace de la terre. Or,il faut convenir que c’est *Pair*qui rafl'emble, retient & dirige ce feu fouterrain & per-  
pétuel.

Ceci d'ayant jamais été bien développé , il est à propos  
de le mettre dans tout sim jour. *L’air* est un fluide  
pestant, élastique , denste en raiston du poids dont il  
est comprimé. Il agit stur llespece de feu central dont  
je viens de parler, d’autant plus puissamment , qu’il  
est plus dense. Sa dilatation est toujours proportion-  
nelleà sa compression , & fa raréfaction à l’intensité du  
feu qui agit fur lui. Il s’insinue partout ; & sies proprié-  
tés siont d’autant plus efficaces, que les profondeurs  
de la terre auxquelles ilpénetre font grandes.

Leur action est d’autant plus grande, que la distance de  
*Pair* au centre de la terre est petite: mais cet *air* qui agit  
d’autant plus puissamment que le lieu de sim action est  
profond , & que fa constitution propre est denste , mis  
en mouvement par le feu que ce mouvement qu’il  
communique , ne fait que rassembler en plus grande  
quantité,produit la compression, le broyement,le resser-  
rement,la dépuration & l'union violente des particules  
homogenes. Telle est lacaufe génératrice des fossiles ;  
aussi leur nature est elle analogue à celle de leur caufe.  
Sans llcir , il n’y en auroit aucun de produit. Et c’est  
peut-être là la feule rasson pour laquelle ils ne font  
formés que dans les lieux profonds de la terre.

*Tout ce que M. Boerhaave dit ici des feux souterrains, et de  
Information des métaux par le moyen de* l’air, *me paroît  
avancé fans beaucoup de fondement\**

Il n’est pas , je crois,nécessaire d’exposer la puissance de  
*Pair* fur les animaux & stur les végétaux. Nous savons  
par expérience que les œufs des animaux & les grai-

AER 412

1 iles des plantes , de quelque nature qu’ils foient les  
uns & les autres , quelque mures que soient les grai-  
nes , quelque bien fécondés que Eoient les œufs, quel-  
que douce & bien entretenue que foit la chaleur dans  
laquel le on les conferve, ne produiront jamais rien,que  
ce qu’ils contiennent y demeurera enseveli, s’ils font  
privés *d’air ,* ou s’ils fiant renfermés dans un *air* dor-  
mant, fous un verre hermétiquement fcellé. Les plus  
petites plantes, la mousse la plus légere, les végétaux  
aquatiques se fanent , & meurent, si on les tient quel-  
que tems dans un vuide *d’air s* ou dans un lieu où *s air*ne puisse fe renouveller. Il en est de mêm 2 de tous les  
animaux , depuis les plus grands jusqu'aux infectes  
les plus petits. Ces faits font au-dessus de toute con-  
tradiction.

Le Philofophe, le Medecin & le Chymiste, Eont lanc  
obligés de connoître exactement *Pair, Se* les facultés  
puissantes , en vertu defquelles ce fluide produit fes  
effets. Il n’y a peut-être que ce moyen pour eux de  
comprendre un grand nombre des opérations de l’art  
& de la nature même ; ces opérations pouvant avoir  
pour caufe principale quelqu’une de ces propriétés dont  
*Pair* Eeul est reVétu, & qui lui font effentielles.

Mais si de tous les corps naturels il n’y en a presique au-  
cun qu’il sioit plus essentiel de connoître, je peux ajou-  
ter qu’il n’y en a preEque aucün à la parfaite connoss-  
fance duquel il foit plus difficile de parvenir, parce  
qu’il est tel, qu’il échappe prefque entierement à nos  
fens. Son extreme fubtilité le dérobe à la grossiereté  
de nos organes ; nos yeux aidés des plus parfaits mi-  
erofcopes, ne l’apperçoivent point. Mais ce qui s’op-  
pose le plus invinciblement à l'exactitude de nos re-  
cherches fur la nature de *F air ,* c’est la multitude infi-  
nie de parties hétérogenes dont il est mêlé. Il n’y a  
peut-être pas un feul fluide dans l'univers dont la com-  
position admette une plus grande variété.

Pour éviter toute confusion , nous allons examiner cha-  
que propriété connue de *Pair* en particulier ; enfuite  
nous les considererons toutes en corps , & rassemblées  
dans un Eeul fluide : c’est de cet assemblage que nous  
déduirons de llcirune définition aussi exacte que la na-  
ture de Cet élément le permet.

La premiere propriété de *Pair* qui s’offre à notre exa-  
men , c’est fia fluidité. La fluidité est tellement essen-  
tielle à *F air ->* qu’il ne résistte d’aucune expérience qu’il  
en puisse être privé. Tout le monde fiait que dans les  
plus grands froids , lorfque prefque tous les autres  
corps fiant gelés, *Pair* est toujours liquide. Sa fluidité  
tient contre le froid artificiel, qui furpasse de quarante  
degrés le plus grand froid qu’on ait jamais obferVé  
dans la nature : eet excès prodigieux de froid ne fait  
aucune impression fur elle. Quel que foit le poids, &  
quelle que foit la force avec laquelle vous condensiez  
*Pair,* le rapprochement de fes parties n’en fait point  
un folide. 11 est aussi fluide qu’auparavant ; & aussi-tôt  
que la compression cesse, il revient à fon premier degré  
de liquidité. Dans le grand nombre d’expériences que  
j’ai faites fur la coagulation des différentes liqueurs,  
je n’en ai trouvé aucune par laquel il parût que l’air  
fe coaguloit en maffes folides. Un jour d’hiver, fur le  
midi, il faifoit grand froid, *Pair* étoit fort ferain ; je  
vis flotter dans ce fluide quelques petits corpufcules,  
brillans au foleil, & que la réflexion des rayons fils  
leurs petites surfaces fassoit resplendir d’un éclat ex-  
traordinaire. Je trouvai en les examinant attentive-  
ment , que ce n’étoit autre chofle que de petits globu-  
les d’eau , qui étoient auparavant disperflés dans le  
vague de *Pair*, & que le froid avoir unis & Congelés.  
Ils avoient dans cet état la forme d’une gelée blanche  
fort fubti!e.

Le feu paroît fe consolider avec les autres corps: mais  
*F air* retient sa fluidité plus opiniâtrément que le  
feu même. Il est très-vraifemblable qu’il y a dans  
la nature deux fluides compofés d’élémens , qui ne  
peuvent ni s’unir entre eux, ni avec d’autres corps;  
de forte que du tout, il n’en réfulte qu’une feule

413 AER

masse homogene. Ces deux fluides, font *Pair & le*feu. Cependant, qu’on ne m’accufe pointd’aVoir ou-  
blié que *s air* s’incorpore dans prefque tous les corps  
que nous connoissons , qu’il s’unit aVec eux , & qu’il  
est un élément de leur composition.

C’est un sait trop éVÎdemment & trop fréquemment dé-  
montré par la grande quantité *d’air* qui s’en exhale ,  
lorfqu’on les réduit à leurs premiers principes. C’est ce  
que nous appellons communément , & peut-être assez  
improprement de *Pair* factice. En examinant les cho-  
*ses* de près, il paroît qu’elles font ainsi, il y a de  
*Pair* contenu dans toutes les liqueurs que nous con-  
noissons ; il s’insinue aVec elles dans tous les petits in-  
tcrValles des corps folides compostés. Lors de l’union  
de leurs parties , il se trouVe renfermé dans ces petits  
interValles , comme dans autant de petits Vaisseaux  
dans lefquels il demeure seul, après que la liqueur  
aVec laquelle il y est entré, s’est éVaporée; d’où il pa-  
role que *l’aime* s’étoitpoint consolidé aVec ces corps;  
qu’il y étoit simplement resserré & contenu. Aussi , à  
la premiere occasion qu’il a de *se* débarrasser de cet  
obstacle , il siort sians aVoir éprouVé la moindre altéra-  
tion, & il retourne aVec Vitesse à son état premier.  
Ce que je dis, prendra un nouVeau degré de certitude,  
en considérant ce qui arrÎVe à l’eau commune lorsi-  
qu’elle *se glace. Ce* fluide contient une grande quan-  
tité *d’air* inVÎsible : mais aussi-tôt qu’il commence à  
se tourner en glace, aussi-tôt que fes particules font  
plus rapprochées & plus unies , lorsqu’elles font pour  
ainsi dire privées de ce degré de chaleur nécessaire  
pour les tenir séparées, & empêcher le penchant natu-  
rel qu’elles ont à *se* joindre, les particules *d’air* dé-  
tenues entre les molécules de Peau , au lieu de fe con-  
geler, Portent des petits interstices où elles étoient  
renfermées; & s’unissant les unes aux autres, elles for-  
ment un Volume fensible, que nous nommons bulles;  
& ces bulles font formées d’un *air* très-fluide. Cette  
feule expérience prouVe, je crois, sims réplique, que  
*Pair* n’est point consolidé, coagulé, ou altéré dans les  
fluides, qu’il y est seulement détenu. En supposimt que  
la ehose soit de même dans les autres corps , Pinalté-  
rable fluidité de *Pair* fera démontrée.

La finesse extreme de chaque petite particule *d’air* contri-  
bue beaucoup à fia fluidité. Elle est telle , qu’on n’en  
peut apperceVoir aucune aVec quelque microfcope que  
ce fioit. Cependant elles font beaucoup plus grosses  
que celles du feu ; car elles ne peuvent passer à tra-  
vers des métaux, du Verre, des pierres, du bois épais,  
ni même du papier fort. Il fuit de-là qu’il *n’y* a point  
d’endroit qu’on ne puisse Vuider *d’air* : il n’a pas même  
la facilité de s’insinuer dans les pores invisibles des  
corps , quoique le Vin, les huiles, Peau, la faumure,  
les IessiVes & les efprits acides, en Viennent bien à bout.  
Toutes ces obferVations font confirmées par la ma-  
chine pneumatique ; car si l’on place un morceau de  
cuir fur la plaque de cuÎVre qui foutient le récipient,  
enforte que les bords durécipient foient appliqués fur ce  
morceau de cuir; Lorfque le récipient fera Vuide *d’air,*le poids de l’athmofphere pressera fes bords aVec tant  
de force fur le morceau de cuir, que l’*air* extérieur  
ne pourra s’insinuer dans la caVité du récipient, à tra-  
vers la fubstance poreusie du cuir, & qu’il demeurera  
tout à l’extérieur ; au lieu que si Vous Versiez l’une  
des liqueurs dont j’ai parlé ci-dessus, silr la partie du  
cuir qui paroît hors du récipient, ellesiera imbibée dans  
un moment, & elle pénetrera dans le récipient par-  
dessous les bords de ce Vaisseau ; pretrve éVÎdente que  
les autres fluides, quoique épais & Visiqueux, entrent  
facilement dans les pores des corps qui sont imperméa-  
blesàl’uir. Au reste, ce fait est démontré par une infi-  
nité d’autres expériences.

En second lieu, ces petites particules aériennes font très-  
facilement féparées les unes des autres : la force né-  
cessaire à cet effet est si petite, qu’elle échappe presi-  
que à l’observation de nos siens. La séparabilité de  
*Pair* est telle, que quel que foit la direction du corps

AER 414

qui le dÎVÎse , en haut, en bas , horisontalement, de  
côté, elle n’en est point altérée. Pour s’assurer de la  
facilité avec laquelle *s air se dicife,* on n’a qu’à consi-  
dérer le mouvement d’un petit corps poli à travers ce  
fluide lorfqu’il est calme.On meut une aiguille d’acier  
en tout stens, fans presique sentir la moindre résistance.  
Il en est à peu près de même des autres corps. Voilà  
ce qu’on pourroit proprement appeller *Aeris lubri-  
cati 0.*

Cependant à parler dans la derniere exactitude , il fau-  
droit convenir que les particules de *F air* ont quelque  
attraction les unes vers les autres : attraction légere à  
la vérité , & facile à détruire, mais en vertu de laquel-  
le elles fe réunissent assez rapidement ; car on fait par  
expérience, que tant qu’une particule dlcir est feule  
engagée dans un fluide , il n’est pas possible de l’ap-  
percevoir : mais qu’aussi-tôt que cette particule s’est  
jointe à quelques autres, il en résiulte une bulle ; que  
cette bulle résiste à la séparation des parties qui la  
composent ; que si elle rencontre dans sion mouve-  
ment une autre bulle , elles *se* fondent l’une dans  
l’autre; qu’il en réscilte une nouvelle bulle plus grosse  
que l’une ou l’autre bulle génératrice, tenace comme  
elles, & dune figure fphérique. On dira peut-être que  
tous ces effets font une fuite de la compression du flui-  
de enVÎronnant. Je ne nie point la possibilité de cette  
hypothesie : mais du moins on conviendra avec moi,  
que l’effet des particules de *Pair* pour s’unir, quelle  
qu’en Eoit la caisse, est plus grand que Celui des par-  
ticules d’eau pour les retenir, ou pour Ee joindre à elles.  
L’attraction que ces particules exercent les unes susses  
autres, est fort petite à la vérité ; peut-être est-ce une  
illusion :ilfautmêmeledire,puifquele grand Newton  
l’a démontré. Mais il n’en est pas moins certain, que  
lorfque ces particules sirnt réunies , quelle que foit te  
caisse de leur union ; lorsqu’elles sont en assez grand  
nombre pour former un Volume fphérique , il y a en  
elles une puissance en Vertu de laquelle elles consier-  
Vent cette figure , malgré l’action des corps qui les en-  
VÎronnent.

Si nous considérons plus attcntÎVement ce penchant des  
particules de *Pair* à la cohésion, nous nous apperce-  
vrons bien-tôt que prisies séparément, elles se mêlent  
volontiers avec un autre fluide quelconque vuide *d’air ,*& qu’elles séjournent opiniâtrément dans sies intersti-  
ces de la même maniere que les particules des sels dise  
Bous dans de Peau.

D’ailleurs, il paroît qu’une grosse bulle *d’adr ,* compo-  
Pée de plusieurs moléCules unies ensemble , placée  
Pur la si.irface d’un fluide entierement vuide *d’air,  
fe* réfoudroit dans fes particules élémentaires ,&que  
ces particules *fe* disperferoient après la séparation  
dans les pores vuides du fluide d’où elles ne sortiroient,  
reformant une bulle pour la feconde fois, que con-  
traintes par quelque cause étrangere & plus sorte.

Ce que nous avons dit fuffit pour concevoir combien *Pair*est imperceptible à nos fens. Nous ajouterons feule-  
ment que persionne peut-être n’eût soupçonné l’exise  
tence de ce fluide , fans la résistance qu’il fait au mou-  
vemcnt des corps , & de ceux furtout qui forment un  
grand volume avec une petite quantité de matiere. Il  
fait bien fentir par cette résistance que c’est un corps  
qui résiste.

Cette résistance, ou plutôt cette répulsion de *Pair* étant  
d’atltant plus grande , que les vitesses des corps font  
grandes; ou, pour m’exprimer comme les Mathéma-  
ticiens , la résistance de *Pair* étant en raifon doublée  
de la vitesse des corps, on pourra rencontrer la folidité  
d’une pierre dans ce fluide si doux & si faeile à di-  
vifer.

Celui qui tentera de mouvoir devant foi une plaque de  
cuivre fort mince de cent piés quarrés de furface, dans  
une direction perpendiculaire à cctte surface, avec  
une vitesse à parcourir Vingt-deux piés dans une secon-  
de , pendant un tems calme , éprouVera cette S0-  
lidité incroyable de *Pair.* Il seroit aisé d’en faire le

415 AER

calcul par la méthode de Mariotte. Celui qui recevra  
fur la même plaque droite & immobile un coup de vent  
violent , connoîtra quel coup furieux *F air* est ca-  
pable de donner, lorfqu’ilest mu avec quelque vitesse.

Ceci doit être entendu de *Pair ,* considéré comme un  
vaste fluide , dans lequel des corps fort gros & fort  
pesans peuvent flotter ; & même nous en avons des  
exemples dans les oifeaux, & d’autres choses qui font  
d’une pesanteur considérable qui font quelquefois em-  
portées par le vent, pour ne rien dire de celles qui  
semt légeres , comme la poussiere, la paille, les plu-  
mes , &c.

La feconde propriété de *Pair,* considéré comme un vaste  
fluide, c’est la pesanteur spécifique de toute fa masse.  
L’assemblage de toutes les particules *d’air ,* forme un  
fluide qui pefe fur chaque point de la surfaee de la  
terre , selon les directions qui tendent à S01I centre : il  
forme autour d’elle par sa fluidité, une calotte sphéri-  
que, qu’on pourroit appeller aérofphere , mais à la-  
quelle les Philofophes ont donné le nom d’atmofphe-  
re, à caufe des vapeurs &des exhalaifons dont elle est  
chargée.

Torricelli, ce grand Géometre deTofcane, entreprit  
en 1643. de démontrer la pesanteur de llcir; c’est ce  
qu’exécuta après Torricelli, par un grand nombre  
d’expériences, le fameux Otton Guerick. Le fubtil  
Pascal éclaircit encore cette matiere. Le célebre Bay-  
le la débarrassa de toute difficulté : mais elle devint de  
la derniere évidence entre les mains de Mariotte.  
Toutes les expériences que l’on avoit faites avant lui,  
n’étoient pas de la force des siennes. Enfin , la pefan-  
teur de *i’air* est un phénomene si parfaitement démon-  
tré, & si généralement avoué , qu’il n’y a rien dans !  
la Philofophie naturelle qui foit appuyé silr des fon-  
demens plus folides. Les travaux réunis de tous ces  
Philofophes, nous ont mis en état de calculer avec assez  
d’exactitude, & d’exprimer en mesures ordinaires le  
poids entier de l’atmospherc.

Il n’a pas encore été possible de déterminer la pesimteur  
relative de deux volumes d’air. 11 paroît que deuxpor-  
tions égales d’air prifes en même tems à des hauteurs  
différentes, ne font pas de même poids ; mais au con-  
traire que la plus basse pese plus que la plus haute.  
Cette inégalité entre des portions égales d’air, s’ob-  
serve depuis la surface de la terre jusqu’aux fommets  
des plus hautes montagnes. La pefanteur spécifique de  
Pair varie aussi dans le même lieu, en des tems diffé-  
rens.

L’atmosphere dans notre climat éprouve des révolutions  
continuelles. Il paroît par les observations qu’on y a  
faites jufqu’à préfent fur la pesilnteur de Pair , qu’el-  
le n’y est presque jamais la même.

Les inégalités qu’on y remarque ne Pont jamais plus son-  
sibles que dans les changemens de tems qui y font fré-  
quens. Les pluies , les ondées subites, les brouillards ,  
la grêle, la neige , les éclairs , le tonnerre , les diffé-  
rens vents , les tempêtes, les ouragans, les fécheref-  
Ees & les changemens d’afpects des planetes, font au-  
tant de circonstances accompagnées de changemens  
dans la péstanteur de Patmosphere. Les différentes Eai-  
fons de l'année y apportent aussi des altérations consi-  
dérables. C’est de la succession continuelle des catsses  
dont nous venons de parler , & des inégalités qu’el-  
les produisent dans la pefanteur de Pair , que nous  
concluons que notre atmoEphere ne perfevere pas  
long-tems dans le même état ; c’est encore de là que  
nous déduistons l’inconstance & la vicissitude d’une  
multitude innombrable d’effets qui dépendent de l'ac-  
tion de la péstanteur de Pair. Les Peules inégalités de  
la pesanteur de Pardonnent lieu à un grand nombre  
d’évenemens disserens. Cependant à l’aide d’une sitite  
d’observations faites avec certitude & pendant l’ef-  
pace d’environ quatre-vingt-six ans, nous fommes par-  
venus à connoître la plus grande & la plus petite pe-  
simteur de *Pair* en Europe. On a trouvé que la plus  
grande pesanteur de *Pair* saisent monter le vif argent

A ER 416

dans le barometre à la hauteur de trente pouces & de-  
mi; & que la plus petite péfanteur ne le faifoit πιοη-  
ter qu’à vingt-fept pouces & demi. Enforte que la  
plus grande différence de pesanteur dans Pair paroît  
être de la dixieme partie de la plus grande hauteur  
du mercure dans le barometre ou environ , ou que la  
plus grande différence de la péfanteur de Pair paroît  
être la dixieme partie de sim plus grand poids. C’est  
dans l’étendue de cette différence que Pont comprises  
toutes les révolutions qui arrivent dans la pesanteur  
de PatmoEphere.

L’altération journaliere qu’on obferve dans la pesanteur  
de *Faar ,* dépend de plusieurs causies particulieres &  
d’une nature tout-à-fait différente, mais qui sont tou-  
tefois connues & soumisies à nos observations. Nous  
prononcerons fur les variations qu’elles apportent dans  
l’ascension du vif argent dans le barometre , lorfque  
nous aurons un nombre fuffifant d’expériences pour  
fonder un jugement : mais ces expériences font encore  
à faire. Nicolaus Kruquius paroît destiné par fon gé-  
nie , Ees connoissances & *sa* sagacité , à nous éclairer  
si.ir cette matiere ; l’exactitude qui regne dans ses Ta-  
bles Météorologiques, où l’on voit d’un coup d’œil à  
chaque degré d’accroissement dans la pesanteur de Vat-  
mosiphere, toutes les causes qui y ont contribué, nous  
promet d’autres découvertes. Il seroit seulement à sou-  
haiter que ce savant maître dans Part d’observer la  
nature , fût encouragé dans fon travail d’une maniere  
proportionnée à sim mérite, de crainte que lorfque  
nous l’aurons perdu , il ne fe trouve persimne qui  
veuille avec les mêmes talens, s’engager dans la mê-  
me carriere.

Enfin on a trouvé que le poids de Patmosphere qui nous  
environne , lorfique le vif argent étoit monté dans le  
barometre à moyenne hauteur, c’est-à-dire dans la pe-  
santeur moyenne de Patmosphere & dans la saison la  
plus tempérée de l’année , étoit à celui de l’eau corn-  
me 1 à 850 : mais ce rapport n’est déterminé que dans  
la supposition que les limites de la desicente & de l’af  
cension du vif argent dans le barometre nous font bien  
connues, sims quoi il ne seroit pas possible de rien af  
Eurer là-dessus.

Toute la masse de llcir est appuyée stur la terre , & elle  
presse continuellement *sa* surface de tout S011 poids.  
Cette pression sur chaque corps en particulier est éga-  
le à une force qui foutiendroit une colonne perpendi-  
culaire de mercure dont la hauteur feroit égale à la  
hauteur actuelle du mercure dans le barometre, & la  
base égale à un plan horisontal qui couperoit une py-  
ramide dont le sommet seroit au centre de la terre, &  
dont les côtés toucheroient la surface horifontale du  
corps dont il faut estimer la compression, qui coupe-  
roit , dis-je, cette pyramide en l’endroit où les côtés  
touchent le corps. L’on aura donc assez exactement la  
valeur de cette force, en obfervant la hauteur du vif-  
argent dans le barometre dans l’instant du calcul, &  
en mesurant la furface du corps comprimé ; d’où l'on  
peut inférer que les corps placés sur la furface de la  
terre font d’autant plus comprimés par *ï’sur ,* qu’ils  
semt plus proches du centre; car on a démontré en hy-  
drostatique que les pressions des fluides flur leurs bases  
semt entre elles comme leurs hauteurs perpendiculai-  
res. Il huit de là que si nous considérons *Pair* comme un  
fluide homogene & de la même densité dans toute  
la longueur de *ses* colonnes, il sera facile de décou-  
vrir comment font entre elles les compressions des  
corps placés en chaque endroit de la perpendicu-  
laire , depuis la surface jtssqu’au centre de la terre.  
Mais la force élastique de *i’air* furchargeant ce pro-  
bleme d’un grand nombre de conditions contraires à  
la supposition précédente ; il est absolument nécessaire  
de traiter de ses effets en particulier.

Cependant il est constant par tout ce que nous aVons dit  
jusqu’à présent, que plus un corps est éloigné du cen-  
tre de la terre, & moins, tout le reste étant égal, il fe  
ressent de la compression de l'atmosphere ; que tout  
étant

4ΐ7 AER

étant égal comme auparaVant, les corps feront d’au-  
tant plus pressés les uns contre les autres, que la pefan-  
teur de *s air* fera jugée grande selon les obserVations  
que nous aVons indiquées ci-dessus. Que la pression des  
corps sclr la terre & les uns contre les autres, dimi-  
nuera proportionnellement à la diminution que l’on  
remarquera dans la pefanteur de *Pair.* Que les corps  
exposés à la compression de *V air*, ne font pas long-  
tems comprimés aVec la même force; que cette prese  
sion Varie à chaque instant ; que la différence entre la  
plus grande & la plus petite pression qu’ils éprouVent,  
nlexcede jamais ladixieme portion de la plus grande.  
Mais si *Pair* en s’appuyant sur les corps les comprime  
aVec des forces Variables, s’il est élastique, il en pour-  
ra être comprimé à fon tour , particuliercment par  
ceux qui ont en eux la faculté naturelle de s'étendre  
& de reprendre leur état naturel. De là & de ce que  
nous aVons dit plus haut , il slelssuit que les parties  
des corps situés dans Pair , sont dans une oscillation  
perpétuelle, catssée par l'accroissement & la dimi-  
nution instantanés des pesimteurs de Puis. Cette  
oscillation renfermée dans les limites de la varia-  
tion de la pefanteur de *Pair ,* ne peut être que fort  
petite, mais toujours est-ce une Vraie oscillation &  
même continuelle. Cette altération jointe aux chan-  
gemens perpétuels que le chaud & le froid, produi-  
fentdansle Volume des corps, ne peut manquer d’a-  
voir des effets très-considérables. Nous reconnoîtrons  
donc deux causes perpétuelles du mouvement interne  
& constant des corps élastiques, l’atmosphere & le feu.  
Cependant il faut observer que les accroissemens &les  
diminutions de la force compressiVe de l’atmosphe-  
re, ne produisent aucun effet fur les corps parfaite-  
mcnt mous, s’il y en a quelques-uns entierement pri-  
vésde la Eaculté de Ee restituer dans leur premier état ,  
lorsque la caisse qui les comprime cesse d’agir , non  
plus que silr les corps, tels que l’eau, que la plus gran-  
de compression extérieure ne peut réduire dans un cf  
pace plus petit que celui qu’sts occupoicnt aVant que  
d’être comprimés. Le feu agissant sur ces corps comme  
fur les autres , &même quelquefois plus puissamment  
fur les premiers, il est évident qu’il faut regarder la  
puissance du feu comme plus étendue que celle de  
*Pair,* & conféquemmcnt que la puissance d’aucun au-  
tre corps.

Il ne sera pas maintenant inutile de considérer en Chymise  
te les effets produits par l.icir extérieur, considéré &  
comme un fluide & comme un corps pesant ; car il s’en-  
fuit de là, comme nous l’avons déja remarqué plus  
haut, qu’il doit exercer une espece d’action sur la fur-  
face extérieure des corps. (Test en Vertu de cette ac-  
tion qu’il s’insinuera, ι°. Entre les furfaces de tous  
les corps, leurs distances des unes aux autres formant  
des interstices assez grands pour le recevoir, & ce flui-  
de étant propre par fa nature à remplir ces efpaces  
vuides. 2°. Qu’il pénetrera dans les petits pores invisi-  
bles des corps»& qu’il les occupera, quoiqu’ils paroisi-  
fent Vuides. Or *Pair* produisant dans ces deux efpeces  
d’intervalles , dont les uns font formés par la distance  
des corps , & les autres par les pores dont ils font per-  
cés, tous les effets dont il est capable, il aura part  
dans la plupart des opérations de la nature.

Un phénomene important démontré en hydrostatique ,  
& concernant *Pair* considéré comme fluide & comme  
corps pefant , c’est de comprimer les corps en tous  
fensavec une force égale, perpendiculairement, ho-  
rifontalement , obliquement, felon toutes sortes de  
directions.

Passons maintenant à l’examen des propriétés qui sont  
particulieres à Pair, ou que lui seul possede.

La premiere qui sie présente, c’est fon élasticité. L’élas-  
ticité de l’air est cette qualité singuliere par laquelle ,  
cédant a l’action d'un poids qui le comprime dans un  
espace d ou il ne peut s’échapper , il occupe un  
efpace d’autant plus petit que le premier , que l’ac-  
tion du poids est grande; & alternativement il fe ré-  
*Tome I.*

AER 4lS

**4 \* z-**

pand dans un espaee d’autant plus grand que celui  
dans lequel il a été réduit, que la force qui le corn-  
primoit diminue ; enforte que l’action de cette forte  
venant à cesser entierement, & nul obstacle ne s’op-  
posant d’ailleurs, il remplit tout l'espace qu’il occu-  
poit avant qu’il fût comprimé & sic restitue dans *son*premier état ; l’espace qu’il occupe dans ce p rcmier  
état est petit, à proportion de ce que les cassés qui lé  
compriment font fortes , & il est grand , à propos-  
tion de ce qu’elles font foibles.

Je n’ai point d’idée d’avoir remarqué dans aucun autre  
fluide cette facilité de céder à la compression, & de  
fe restituer dans fon premier état , lorsque la corn-  
pression cesse. Elle n’existe certainement .ni dans l'alc  
cohol, ni dans l’huile, ni dans l'eau , ni dans les ef-  
prits, ni dans aucune lessive. Toutes ces.substances  
peuvent à la vérité être condensées par le froid & di-  
làtées par le chaud : mais elles ne cédent point à l'ac-  
tion d'un poids, enforte qu’elles soient réduites Eous  
un plus petit volume, & ce poids étant écarté, elles  
ne s’étendent pas d’elles-mêmes. L’*'air* a donc cette  
propriété exclusivement.

Toutes les expériences que l'on a faites jusqu’à pressent;  
tendent à démontrer que fon élasticité ne slaffoiblit  
point. Le plus long repos, la compression la plus vio-  
lente , n’ôtent point cette qualité à *ses* parties. Four  
s’assurer de ce sait, Messieurs Boyle & Mariotte tin-  
rent pendant long-tems de *Pair* violemment compri-  
mé dans une canne à vent, ils trouvèrent en lui ren-  
dant la liberté , qu’il étoit aussi parfaitement élastique,  
que lorsqu’ils l'enfermerent. Le fameux Géometre de  
Robervaï n’apperçut non plus aucune diminution  
dans l’élasticité d’un *air* qui avoit été renfermé pen-  
dant quinze ans. Voyez *du Hamel, Hist. de l’Acadé-  
mie des Sciences* ,p. 368; On verra dans la suite plus au  
long, que ces partieules élastiques *d’air* qui font con-  
tenues dans les interstices des parties les plus intérieu-  
res des fluides ou des corps solides, exercent, lors-  
qu’elles en sirnt sorties, cette élasticité qui paroiflbit  
si parfaitement éteinte qu’il n’étoit pas possible de  
foupçonner qu’il leur en restât; qu’elles l’exercent ,  
dis-je, dans un degré égal à celui que possedent toutes'  
autres particules *d’air.* D’où île s’enfuit évidemment  
que cette merveilleuse propriété de *Pair* tient contre  
la longue inaction contre toute compression , & même  
contre Ea concrétion supposée avec les substances ani-  
males , fossiles & végétales.

Telle est toutefois la nature de l'air, que *ses* parties élase  
tiques féparées les unes des autres, peuvent S’unir à  
d’autres corps par lesquels elles Eont interceptées, & y  
séjourner des siecles entiers fans produire le moindre  
effet sensible d’élasticité ; mais cette élasticité, comme  
nous l'avons déja dit, n’est pas anéantie : si ces parti-  
cules viennent à *se* débarrasser de ces corps & à s’unir  
avec d’autres , on s’appereevra bien-tôt qu’elles Pont  
conservée toute entière.

On peut conserver , par exemple , de la corne de cerf  
pendant des siecles entiers. Cependant je fai par des  
expériences que j’ai faites siur des cornes de cette esc  
pcce , qui avoient été gardées pendant plus de cin-  
quante ans & qui étoient devenues extremement dures  
&sieches, qu’on tire dans leur distillation une quam  
tiré prodigieusie *d’air* élastique. D’où je conclus qu’il  
est très-vrai-semblable que ce n’est pas l'augmenta-  
tion ou la diminution des poids comprimans qui fait  
l’élasticité d’une particule *Pair* en particulier ; mais  
que cette élasticité ne commenee à y exister que lorse  
que cette particule vient à en rencontrer une autre &  
à en être repoussée, & conféquemmcnt que si toutes  
les particules de *Pair* étoient tellement éloignées les  
unes des autres , que ce mouvement répulsif n’eût plus  
aucun lieu, alors le fluide entier seroit privé pendant  
tout le tems que dureroit l'éloignement de *ses* parti-  
cules les unes des autres , de la faculté de s’étendre de  
lui-même & de résister à la compression. Elles ne reae  
prendroient cette propriété que, lorfque venant à fs

419 AER

rapprocher , elles se trouveroient replacées dans la  
fphere de leur activité mutuelle. La force élastique  
n’est donC point une modification d’une particule dicir  
en particulier ; c’est une qualité résultante de l'union  
de plusieurs particules ensemble. De-là Vient, sielon  
toute apparence , la durée & l’immutabilité de llélasi-  
tÎCÎté de ce fluide.

De quelque maniere qu’on condersse *Pair-, avec* quel-  
que Violence qu’on le comprime , il consierVe toujours  
une extreme fluidité. Si on lui rend la liberté de s’é-  
tendre, il rempIira exactement tout l’espace qu’il oc-  
cupoit auparaVant, & les particules s’écarteront les  
unes des autres aVec la même promptitude que si el-  
elles n’avoient siouffert aucune compression, aucune  
condensiation. Comme dans toutes les expériences  
qu’on a faites jufqu’à présent, on n’a remarqué aucu-  
ne altération dans cette propriété, nous en conclurrons  
que tout l'atmosphere est fluide , & que la plus gran-  
de condensation , non plus que la plus grande raréfac-  
tion ne changent point cette qualité , & conféquem-  
ment que la compression la plus grande & que le froid  
le plus Violent, ne font pas capables de le consolider.

Mais de tous les phénomenes caissés par l’élasticité de  
l’air, il n’y en a point de plus étonnant pour les per-  
Bonnes à qui cette matiere n’est pas parfaitement con-  
nue, que celui que M. Boyle leur fera remarquer ;  
c’est que la force élastique d’une petite portion d’izir  
peut fans être aidée d’une beaucoup plus grande con-  
denfation que celle qu’elle reçoit du poids de lsozir  
même, faire équilibre à toute la force de toute une  
colonne de l’atmofphere ; de plus , que la force élasc  
tique d’une très-petite quantité *d’air* est capable de re-  
pousser en *se* dilatant, les corps qui la compriment,  
aVec une force égale à celle qu’exerçoit fur eux la  
masse entiere de *Pair* enVÎronnant.

Les Chymistes doiVent faire une attention particuliere à  
cette qualité puissante de *Pair,* car elle est capable de  
produire des effets prodigieux & même terribles, rom-  
pant les Vaiffeaux, difperfant la matiere qu’ils conte-  
noient & occasionnant d’autres raVages auxquels ils  
font expoEés dans toutes les opérations qui Ee font par  
le feu dans des Vaisseaux fermés.

Il est constant, par tout ce que nous aVons dit jufqu’à  
préEent, qu’en quelque lieu qu’une très-petite quanti-  
té *d’air* soit retenue, elle y peut produire les mêmes  
effets qu’une très-grande quantité dans un autre lieu.  
Si quelque portion *d’air* est contenue dans une caVité  
où elle puisse être aisément comprimée , elle y Eou-  
tiencfila la pression entiere ,de tout l'atmosphcre, &  
n’en permettra pas l’entrée à *Pair* extérieur. Si dans  
cette caVité l'on Venoit à l’échauffer ou à la délÎVrer S11-  
bitement de la compression extérieure qu’elle éprou-  
voit, elle fe dilatcroit subitement & elle l'e raréfieroit  
si prodigieusement dans cette dilatation, que les maf-  
fes *Pair* les plus considérables ne produiroient pas de  
plus grands effets.

Une autre loi de l'élasticité de *Pair,* c’est que ce fluide  
acquiert, lorsqu’il est condensté à un certain degré dé-  
terminé, par l'application du feu, le pouVoir de s’é-  
tendre & de fe dilater en tous Eens , plus fortement que  
si le feu lui aVoit été appliqué aVant la condenfation ;  
enforte qu’on peut dire que raréfier *l’air* par la cha-  
leur, c’est la même chofe quant à l'énergie communi-  
quée à fon élasticité, que de le condenser. PourVtl que  
la condensation soit égale à la raréfaction , les esters  
produits par *Pair* animé , foit de l’une, soit de l'autre  
de ces caufes, Eeront les mêmes.

Nous ne connoissons dans l’UnÎVers aucun corps sislide ou  
fillide où la chaleur produise plus promptement la di-  
latation. Une augmentation de chaleur, telle qu’il n’y  
aquelethermometre de Drebbelius qui la pusse rendre  
fensible, produit une siubite raréfaction dans *ï’air.*

ïl est encore démontré par l’expérience que de tous les  
corps que nous connoissons, il n’y en a point où la  
dilatation sioit poussée par la chaleur à un degré plus  
considérable que dans *Pair. L’air* fe dilate si prodi-

A E R 426

gieufement par l’application du feu, que les limites de  
cette dilatation nous fiant encore inconnues. La cha-  
leur de l’eau bouillante augmente d’un tiers le Volume  
de *Pair. Hist. de l’Acad. Roy. des Sdenc. ï6p<y. p.* 101.  
Quel effet n’y produiroit donc pas la chaleur, qui est  
capable de mettre les métaux en fission !

*Boerhaave me paroit s’être trompé dans cette partie de son  
Histoire de l’Air , car l’eau est beaucoup plus raréfiée  
par le feu que* l’air. *Elle en acquiert meme une force ca'  
pable d’élever les plus grands poids. On n’a point fait  
jufqu’à présent, â ce que je crois , d’expériences qui prou-  
vent que l’on puisse raréfier* Pair *par un feu artificiel s  
îufqu’â lui faire occuper un espace plus de trois fois plus  
grand que celui qu’il occupe dans son état naturel.*

Nous saVons encore par expérience que le même degré  
de chaleur produit le même degré de raréfaction dans  
des masses inégales *dé air*, d’une égale densité ; enforte  
que par une loi constante de la nature , les raréfactions  
Eont entre elles , comme les degrés de chaleur, la den-  
sué étant la même. D’où il suit que si l’on connoît la  
raréfaction d’un *air* d’une densité donnée, & le degré  
de chaleur qui l'a caufée ; ce fera la même chose pOur  
tous les cas semblables. Permettez-moi de Vous ren-  
voyer là-dessus aux *Mémoires de* T*Académie des Scien-  
ces* 1699. P. 113. *& auX Mémoires de* 1702. Vous y  
trotIVerez un grand nombre d’obserVations curieuses  
Eur la matiere dont il est question.

Une observation qu’on a faite encore , c’est que la force  
élastique que la chaleur communique à *Pair,* est d’au-  
tant plus grande qu’il est plus comprimé ; enforte que  
le degré de chaleur étant toujours le même, l’élastici-  
té communiquée à licir est à peu près dans la raison di-  
recte des densités ; propriété singuliere que l'ingénieux  
?4. Amontons a découVerte. *Hist. de P Acad. Royale  
des Sciences* 1702. *Mém. 155.* La Chymie doit assuré-  
ment lui en aVoir de grandes obligations. D’où il suit  
qu’un petit feu peut communiquer une grande force  
à un air excessivement denfe. Si donc il étoit possible  
de resserrer *Pair* dans un efpace qui fût réellement  
huit cent fois plus petit que celui qu’il occupe natu-  
Tellement ; alors il pourroit soutenir par la force seule  
que l’eau bouillante lui communiqueroit 29600 pou-  
ces de mercure ; puifque *Pair* dans fon état naturel  
d’expansion, aidé de cette chaleur est capable d’en sou-  
tenir 37 pouces. Que conclurrons-nous de cette force  
immenfe ? Que si ce feu fouterrain qui est concentré  
dans les entrailles de la terre, étoit appliqué à un *Sur*resserré dans un efpacq, huit cens fois plus petit que  
celui qu’il occupe naturellement ; il en réfulteroit une  
force supérieure à toutes celles qui nous Eont connues.  
Quoiqu’il en Eoit, il est démontré que si Vous augmen-  
tez la densité de l’*air , 8e* le degré de chaleur que VOus  
lui appliquez , sia force élastique croîtra en raisim com-  
pofée de la directe, de la densité, & du degré de cha-  
leur.

Au contraire moins il est comprimé, moins le même de-  
gré de chaleur lui communique de force élastique; en-  
forte qu’il faut deux fois plus de chaleur pour donner  
la meme force élastique à un *air* deux fois plus rare ;  
& il en est de même dans tout autre degré de raréfac-  
tion.

Toutes ces propositions ont été démontrées par les expé-  
riences les plus exactes, & nous les cleVons à l’illustre  
Auteur que nous aVons déja cité. D’où il s’enfuit que  
dans les régions supérieures de l'athmosphere, la plus  
Violente chaleur ne communique presimaucun degré  
d’élasticité à l’air ; que par conséquent à de grandes  
hauteurs, il est preEque dans un état d’inertie su e’est  
ce qui est conforme à l'obfervation.

Remarquez enfin par rapport à l’élasticité de llcir; qu’il  
est resserré dans un plus petit espace par le froid, Com-  
me par un accroissement de poids ; & conféquemment  
que fa densité est d’autant plus grande que le froid est  
grand.

42ΐ A E Pt

Toutes ces obfervations que l’illustre Boerhaave a pui-  
*sées* dans les différens Auteurs qui ont traité de cette  
matiere, & que nous rapportons d’après lui, sont très-  
importantes pour la Chymie. Il ne seroit pas moins  
important pour la Medecine de faire connoître tous  
les corps qui nagent dans *Pair.* Il y en a un nombre  
infini d’tme nature diflérente ; & Ce nombre varie en-  
core felon les différentes parties de l'atmosphere. Ce  
ne feroit donc pas s’écarter beaucoup de la vérité que  
de considérer ce fluide comme une espece de cahos,  
dans lequel des molécules de toutes fortes sont mêlées  
les unes avec les autres ; d’où il résistte un composé  
dans l’examen duquel nous Pommes contrains d’entrer,  
*si nous* voulons donner quelque certitude à ce qui nous  
reste à dire de *Pair.*

En premier lieu , il y a toujours du feu ou de la chaleur  
dans *Pair* naturel.

En fecond lieu, il y a toujours de l’eau dans *l’air, 8c* dans  
chaque portion *d’air* ; de forte même que nous n’a-  
vons aucune méthode par laquelle nous puissions le  
deffécher parfaitement.

L’eau sort à tout moment en vapeur invisible de nos  
corps dans l'état de fauté. Sanctorius a calculé que dans  
l’espace d’une nuit & d’un jour il s’exhale d’une pee-  
fonne saine à peu près le poids de cinq livres, & que  
la plus grande partie de ce poids étoit d’eau. Tous les  
animaux qui couvrent la furface de la terre , répandent  
donc, comme nous, continuellement dans *F air ,* une  
grande quantité de parties aqueufes. Qu’il sorte de mê-  
me de toutes les plantes une vapeur aqueuEe; c’est un  
fait prouvé & confirmé par des expériences faites *{Hal-  
les Statique des Végétaux* ) il y a long-tems ; fans faire  
mention de l'eau, qui, raréfiée par les feux fouterrains,  
les fourneaux des Chymistes, & les feux de nos foyers,  
s’éleve incessamment dans l’air. M. Halles déduit d’ex-  
périences qui paroissent avoir été faites avec tout le  
Coin & toute l’attention possible , & rapportées dans  
les *Transactions Philosophiques ,* qu’il s’éleve de la fur-  
Face de la Méditerranée dans un feul jour d’été , par  
la feule chaleur de la saisirn, fans l'assistance d’aucun  
vent 52.. 800,000, 000, muids d’eau ; & que le vent  
& le Loleil en enleve de dessus la même mer une beau-  
coup plus grande quantité. Les vapeurs exhalées des  
plantes forment une quantité prodigieufe d’eau ; ce  
que l'industrieux & favant M. Halles a démontré par  
une infinité d’expériences dans le beau Traité qu’il  
vient de publier fur la Statique des végétaux.

Si l’on compare maintenant la quantité de brouillards,  
derofées, de pluies, de gelées blanches, de grêle, de  
neige, & d’humidités nocturnes qu’on peut ramasser  
dans l’espace d’une année, avec l’eau qui s’exhale dans  
l’air pendant le même intervalle par le moyen de la  
chaleur naturelle ; nous trouverons qu’il tombe dans  
une année fur la terre assez d’eau pour en couvrir tou-  
le sa surface, de la hauteur de trente pouces. C’est Ce  
que le laborieux Kruquius a prouvé clairement dans  
ses Tables Météorologiques. D’où il s’ensuit qu’il s’é-  
leve chaque année dans Pair, de toute lafurfacede la  
terre , une quantité équivalente à un folide d’eau qui  
auroit une bafe égale à la furface de la terre, & une  
hauteur de trente pouces. Or la furface de la terre  
étant assez connue, il est fort aifé de déterminer la  
quantité immense d’eau qui est perpétuellement fuse  
pendue dans *Pair.*

Que chaque portion *d’aelr* foit chargée d’eau , c’est ce  
que l’on démontre à l’œil par le moyen de la machine  
pneumatique. Caràmesilre qssbn le rend plus rare en  
le pompant , & moins propre par conséquent à porter  
l’eau dent il est chargé ; la surface intérieure du réci-  
pient fe ternit d’une humidité aqueuse.

D’ou il sult, comme nous Pavons déja insinué, que tou-  
. tes les portions d’air font chargées d’eau , & qu’à me-  
fure qu’on les raréfie, elles deviennent moins propres  
à la foutenir.

Mais cette expérience de lalmachine pneumatique n’est  
pas la feule qui démontre qu’il y a une grande quanti-

A Est 42â

té d’eau répandue dans *Pairs* partout & en tout tems.  
Si on expose à *F air* des sels alcalis, & parfaitement  
fixes, ils en attireront de l’eau & fe dissoudront deux-  
mêmes. Je pris à neuf heures du matin, deux onces &  
une dragme de fel de tartre, fléché à un feu si violent  
qu’il fe fondit dans le creuset. Ainsi il n’y avoit pas  
apparence qu’il y restât de l’eau. Je le plaçai si-ir un  
plat de verre bien propre, & je llexposiai à *F air* dans  
un tems froid & fec, dans un lieu extremement fec ,  
depuis le 17. de Janvier, jufqu’au 20. Je trouvai en  
le mettant dans mes balances qu’il pefoit trois onces  
quatre dragmes & demie ; enforte qu’il étoit augmen-  
té en poids, d’une once , trois dragmes & demie. Si  
l’on pese à chaque moment ce fiel dans un trébuchet ,.  
on s’appercevra qu’à chaque moment il augmente en  
poids. A l’augmentation qui s’y fit en trois jours, on  
croira aifément qu’en le laissant plus long-tems dans  
*Fairso* il se tournera tout entier dans une liqueur fini-  
de, grasse , épaisse, un peu gluante & onctuesse, trois  
fois plus pefiante à peu près que le fel qu’on avoit ex-  
pofié : les Chymistes appellent cette liqueur, huile  
de tartre par défaillance, *per deliquium.* Outre cette  
liqueur on trouvera au fond du vafe, de la terre blan-  
che , mais en très-petite quantité. Si on met cette li-  
queur produite par Ie fel & par *F air* dans une cucurbi-  
te de verre , avec un alambic, & qu’on la distille, juf-  
qu’à ce qu’il ne vienne plus rien ; on trouvera dans le  
récipient une eau pure & élémentaire , & il restera air  
fond de la curcurbite un fel de tartre *sec ,* plus pur  
qu’il n’étoit auparavant & moins peEant. D’où ce fel  
auroit-il reçu cette grande quantité d’eau , sinon de  
*l’air* ? Il faut obferver que la maniere dont cette eau:  
communiquée au felexpofé à *Pair*, le dissout, est tout-  
à-fait différente de la maniere dont il est dissous pai.  
Peau pure qu’on verfe dessus. *U air* fondant lentement  
& successivement le fel qu’on lui expose , en y jettant  
peu à peu une très-légere quantité d’eau, ne fond que  
les fehs purs alcalis dont la dissolution est facile, &par  
conféquent cette partie se trouve féparée du reste qui  
fe dissout plus difficilement, c’est-à-dire, de la partie  
qui est un peu plus terrestre; & c’étoit-là la seule ma-  
niere dont cette délicate séparation se pouvoir faire.  
Par ces folutions & coagulations réitérées, tout ce fel  
fe convertit en terre, & en un principe volatil qui dise  
paroît, & qu’on ne retrouve plus. Cette opération étoit  
fort connue deVan-Helmont : mais d’autresAlchymisa  
tes l’avoient possédée avant lui. Ce qu’il y a d’éton-  
nant dans cette expérience, c’est que ce Eel qu’on vient  
de tirer du feu le plus violent, n’est pas plutôt expo-  
fé à *Pair* qu’il Commence à s’humecter, à se dissoudre  
& à augmenter en poids ; & cette augmentation *sc* fait  
& peut s’appercevoir à chaque moment, par le moyen  
d’une balance exacte. Il y a plus , la dissolution corri-  
mence, le fel étant encore excessiVement chaud & pla-  
cé dans un endroit très-éehauffé par le feu, enforte que  
quelque précaution que j’aie priEe , je n’ai jamais pu  
prévenir sim union avec l’eau. Mais il y a encore une  
choEe à remarquer dans cette attraction merVeilleusp  
de Peau dont *Pair* est chargé, par le Eel alcali sec. Il  
y a quelques années qu’ayant eu besiain de fel fixe, al-  
cali, Eec , & fort acre, pour convaincre quelques per-  
fonnes , qu’on peut produire en un instant une teintu-  
re de ce fel, & d’un alcohol pur , chofe qu’ils nevou-  
soient point croire, dont ils nioient même la possibi-  
lité , & que quelques Auteurs dé Chvmie ont traitée  
de chimere dans leurs écrits : je pris de ce fel bien pré-  
paré dans sa grande chaleur, & preEqu’en fusion; je le  
jettai dans un mortier de Cuivre très - chaud ; je le pi-  
lai avec un pilon de même métal sort chaud , le plus  
promptement que je pus, & aussi-tôt qu’il fut réduit  
en poudre , je le mis dans une bouteille de verre, sort  
feche & fort chaude que je fermai fur le champ avec  
lin bouchon de liége , que je couVris avec un morceau  
de peau passée à l’huile, liée fur le eol de la bouteille  
le plus étroitement qu’il me sur possible. Voici la suite  
de mon opération : je Pavois faite cent sois avec fuc-\*

D d ij

ὰΡ3 A s la

ces , l’évencment ne répondit point alors à mon atten-  
te. Surpris , cemme on peut penser , j’examinai avec  
Eoin d’où pouvoir provenir cette' vicissitude. J’apper-  
çus que la surface de mon fel avoit été humectée lége-  
rement par *Pair* de la bouteille , & je conjecturai qu’é-  
îant déja lmprégné d’eau, l'alcohol n’avoit pu agir im-  
médiatement dessus. Cette expérience attira toute  
τηοη attention ; & maintenant que je me la rappelle ,  
elle me convainc qu’il y a assez d’eau dans une quan-  
tité *d’air* aussi petite que celle qui peut être contenue  
dans une bouteille d’environ trois pintes, pour hillnec-  
ter une once de fel de tartre, & en augmenter le poids.  
Je répétai la même expérience avec le même fuccès,  
& je découvris par ce moyen , que l’eau contenue dans  
cette étendue *d’air,* eau qui est à peu près huit cens  
cinquante fois plus pefante que *i’air* naturel , devoit  
faire une grande partie, pour ne pas dire la plus gran-  
de partie du poids que la statique attribue à *Pair.* Car  
si un huit-cent-cinquantiéme de *i’air* commun étoit  
eau, il faudroit certainement convenir que tout le poids  
de l’ssr seroit celui de Peau feule dont il est chargé.  
Peut-être qu’alors les autres parties contenues dans la  
masse d’ssr, n’ajouteroient rien à sim poids ; peut-être  
qu’elles ne peEeroient plus. J’eus dernierement quel-  
que converfation Eur cette matiere avec Henri Van-  
Deventer dont j’ai l’honneur d’être ami, qui s’est im-  
mortalisié par Ees excellens Otivrages sur les accouche-  
mens, & il me dit avoir positivement observé les mê-  
mes chofes.

Si nous pesims bien ces phénomenes, nous en insérerons  
la premiere ou la seconde des trois Propositions sili-  
vantes; peut-être les en déduirons-nous toutes trois.

*Premiere Proposition.* Où *i’air* contenu dans les lieux sou-  
terrains, calmes & fermés , est dans une agitation per-  
pétuelle, en conséquence de laquelle il répand sisr le  
fel la petite quantité d’eau dont toute *sa* masse est im-  
prégnée ; car si un pié cubique *d’air* contient au plus  
stée d’une livre d’eau de douze onces , & communique  
cette eau au fel, dans un vaisseau bien fermé, il s’en-  
Euit que toutes les particules *d’air dont* le pié cubique  
est compofé, fe font appliquées sur la EurfaCe du Eel,  
successivement; du moins il paroît que la déposition  
de Peau exige nécessairement ce mouvement de révo-  
lution de la part de *Pair.*

*Seconde Proposition.* Où nous devons conclurre que toutes  
ces particules d’eau contenues dans la masse de *F air*qui les déposie sur le siel, ne Pont point dispersées dans  
cette masse ; qu’au contraire, elles y font réunies, mais  
flottantes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre,  
jusqu’à ce qu’enfin elles rencontrent le Eel si.ir lequel  
elles s’arrêtent.

*Troisieme Proposition.* Où il faut admettre une attraction  
réelle entre le felalcali fixe , & l’eau; enforte que ces  
deux corps font l'un par rapport à l’autre, comme deux  
aimants; s’attirant mutuellement, de la même ma-  
niere que Sendigovius prétend qu’un alcali terrestre  
attire la restée & procure la fertilité à nos champs.

Si l'attraction mutuelle est la caisse des phénomenes en  
question ; cette attraction de l’eau & du fel alcali doit  
s’exercer à une très-grande distance ; puifqu’une très-  
petite quantité de ce fel est capable d’en attirer une  
assez grande d’eau pour devenir en peu de tems quatre  
fois plus pestante qu’elle n’étoit. Une once de fel de  
tartre convertse en quatre onces d’huile de tartre par  
défaillance, *per deliquium,* doit avoir attiré trois on-  
ces d’eau. Mais trois onces d’eau étoient au moins ré-  
pandues dans deux piés & demi cubiques d’ssr ; efpace  
fort grand relativement à la quantité du fel ou à la  
masse attractive. Il paroît par toutes les expériences  
qu’on a faites, que les trois caufes dont nous venons  
de parler concourent à la production de cet effet.

Mais ce qu’il y a d’extraordinaire dans cette opération,  
c’eftque tandis que l’eau estattiréede llcirdans l'alcali,  
& forme l’huile de tartre par défaillance dont le poids  
est à celui de l’eau comme sept est à cinq, & à celui de  
l’air, comme 1190 à ι ; on n’y trouve rien de l’élase

A E R 424

ticlté de l’ssr; enforte qu’on pourroit dire que l’alca-  
li sépare l'eau de *Pair* élastique , s’unit à elle , & re-  
jette entierement cet *air* élastique. D’où nous pou-  
vons conclurre que *i’air* stans eau est vraiment élasti-  
que ; & qu’au contraire, il perd quelque choste de l'é-  
lasticité qui lui eft propre , selon qu’il est plus ou  
moins chargé de vapeurs aqueufes. De plus , c’est  
qu’il peut sort bien *so* faire qu’une grande abondance  
d’eau foit attirée de *Pair* fur la terre , par le moyen  
d’une grande quantité de fel fixe alcali qu’elle con-  
tient.

Dans les tems fiereins & Eecs , *Pair* devient d’autant plus  
pesant , Patmosphere plus chargé & Peau plus éle-  
vée dans llair, que cette sérénité & cette secheresse du  
tems durent. Essorte qu’à proprement parler, il n’y  
a jamais plus d’eau dans PatmoEphere , que quand la  
secheresse qui regne sur la terre, fait croire au peuple  
qu’il y en a le moins. Mais Peau dont l’atmofphere  
est plein est alors plus éparfe, plus épandue ; car plus  
l’eau s’éloigne de la terre en montant ; plus l'espace  
dans lequel elle doit s’étendre devient grand ,& con-  
féquemment plus *ses* particules font éloignées les  
unes des autres ; mais existant séparément, ne s’unisu  
Eant point immédiatement , elles ne peuvent casser  
aucune humidité. Si le Barometre est haut, & s’il,  
paroît en même-tems des brouillards épais & puants;  
alors les particules aquetsses flottent dans la partie  
inférieure de Patmosphere ; elles y sont mêlées d’ex-  
halaifons grossieres, onctueuses & salines ; & toutes  
ces vapeurs distérentes ne Eont point alors également  
distribuées. Si le Barometre est bas, & en même-tems,  
*F air* chaud & chargé de nuages , alors l’eau s’appro-  
che de la région inférieure de l’atmofphere , mais en  
vapeurs uniformes , très-humides , incapables toute-  
fois de produire encore de la pluie. Il est évident par  
ces observations que llair paroît souvent *sec ,* bril-  
lant, & parfaitement clair, lorfqu’il est chargé d’une  
grande abondance d’eau, & qu’il est quelquefois cou-  
vert , fombre, & très-humide, foit par la deseente de  
Peau , Poit par Ea collection , Poit par sa distribution  
inégale ; quoiqu’il stoit moins chargé de vapeurs que  
dans un autre tems. On a des exemples de ces phéno-  
menes dans les cornues, les alambics & les recipiens,  
dans lefquels on distile Peau. Si l’on tient ces vaise  
Peaux bien exactement fermés , tandis que la distila-  
tion *fe fait ,* tout paroît brillant & clair ; on n’apper-  
çoit pas la moindre vapeur. Mais Peau renfermée  
dans la cornue, n’a pas plutôt la liberté de s’évapo-  
rerdans llcir, le récipient n’est pas plutôt, ôté que  
tout est obscurci de vapeurs aqueufes, très - épaisses ;  
parce qu’alors l’égalité de compression ne subsiste  
plus.

Dans l’été , lorsque le tems est beau & vraiment *sec, Se*que la furface de la terre a été long-tems échauffée par  
le soleil, *Pair* est alors chargé d’eau; il y a plus, des  
particules moins volatiles que les aqueuses , telles que  
les huilesses & les Ealines, ont été enlevées de la terre  
par les rayons du soleil & remplissent cette partie de  
l’atmosphere qui est la plus basse. Tant que la chaleur  
tiendra ces exhalaisons en mouvement, l’œil n’apper-  
cevra dans *l’air* aucune différence sensible. Mais aussi-  
tôt que la chaleur du soleil, qui est la plus grande à  
trois heures après midi, commencera à diminuer,  
alors *s air se* raflraîchira, quoique la terre qui retient  
*sa* chaleur infiniment plus long-tems que *i’air ,* conti-  
nue d’être chaude & de pousser de fion fiein des exha-  
laiEons. C’est ainsi que sie forme une vapeur blanche  
& épaisse, que je crois fraîche dans fa partie élevée,  
quoiqu’elle foit chaude dans *sa* partie inférieure , qui  
paroît d’abord fur les étangs & les lieux humides &  
marécageux, d’où fe dispersant peu à peu, elle s’é-  
tend le foir & pendant la nuit fur la furface de la ter-  
re & la couvre d’un nuage compofé de particules *de*différentes especes, que la chaleur du soleil levant disi  
sipe toujours.

Voilà ce qu’on appelle ordinairement la *rosée j* qui doit

425 AER

être, felon ce que nous venons de dire de *sa* formartion, un fluide très-compofé; enforte qu’on ne peut  
rien affurer de fes propriétés, qu’on pusse regarder  
comme bien fondé & généralement vrai. Ce fluide fe  
formant de tous les corpufcules que la chaleur éleve  
de la terre & rend volatils , & qui y retombent si-tôt  
que la chaleur fe rallentit, il est constant que ce flui-  
de doit paroître aux yeux d’un Ghymiste un parfait  
cahos. Nous dirons cependant que sa nature doit va-  
rier felon les différens endroits & selon la différence  
des corps qui existent dans les endroits d’où il s’éle-  
ve. Il *se forme* peu de cette vapeur, & elle est pref-  
que entierement aqueuse, fur les lieux fabloneux,  
hauts, *secs,* brûlans , & d’une grande étendue. Les  
eaux croupiisantes au contraire , les fondrieres , les  
marais, les terres grasses & bitumineufes & les lieux  
où il y a des poissons & d’autres animaux putréfiés, en  
fournissent en grande quantité, d’une nature tout-à-  
fait différente de la premiere & quelquefois tres-mal-  
faifante. Il n’est donc pas étonnant que les Chymistes  
aient trouvé la rosiée compofée de principes si disse-  
rens, & que de tous ceux qui en ont publié des dé-  
compositions artificielles, à peine il y en ait deux qui  
foient entierement d’accord. Quant à ceux qui s’at-  
tendent de trouver dans la rosiée , l'esiprit de vie, le  
menstrue univerfel , le mercure des Philosophes, &  
le nitre & le si?! de Sendigovius, ils paroiffent n’avoir  
rien entendu dans tous les ouvrages qu’ils ont lus là-  
dcffus. Je ne nie point qu’il y ait dans ce fluide des  
particules actives, favonesses , gluantes & très - pro-  
pres à la nourriture des végétaux. La rosiée recueillie  
dans de certains endroits de la terre, a donné par la  
distilation une liqueur qui imprimoit si.ir le verre,  
les couleurs brillantes de l’arc-en-ciel, & cela *si forte-*ment, que ni le frottement, ni une lessive alcaline ,  
ou Ileau-forte ne pouvoient les enlever. Cette liqueur  
étoit inflammable comme l’esprit de vin, à ce qu’il  
paroît par les Expériences Chymiques rapportées dans  
la *Rep. des Lett. Tom. I. p.* 590. On trouve dans le mê-  
me Ouvrage, 1708. *pag.* 152. que de la rosiée distilée  
& tenue en digestion pendant huit jours fur un feu  
modéré, & rendue six fois plus fubtile qu’elle n’étoit  
par des distilations réitérées , rompit trois vaisseaux  
de verre & demeura parfaitement insipide , quoiqu’el-  
le fût si claire qu’elle ressembloit à de l’esprit pur. On  
lit encore dans *les Transact. Philoscph.* la defcription  
d’une rosée semblable à du beurre, d’une couleur jau-  
nâtre, douce , *se* fondant dans la main par le frotte-  
ment, fe séchant & *se* durcissant fur un feu modéré ,  
d’une odeur fétide en hiver & particulieremcnt au  
printems, & engendrée pendant la nuit en morceaux  
assez gros.

Mais la nature de la rofée change encore d’une manie-  
re prodigieufe , felon les dispositions différentes du  
tems, & sielon les révolutions disterentes qui fie font  
dans les météores. On la croit chargée des petits œufs  
des infectes & d’une infinité d’autres chofes qui digé-  
jrées, mifes en fermentation, putréfiées & distilées toutes  
enfemble, ne peuvent manquer de produire des prin-  
cipes très-différens felon les tems & les lieux, & jet-  
ter les Philosophes qui n’y feront aucune attention,  
dans des opinions très-extravagantes. La partie prin-  
cipale de la rofée est aqueufe. Quant au reste , il ad-  
met une variété si grande, qu’il n’est pas possible d’en  
rien déterminer.

Que l'eau seule produise les nuages qui font stsspendus  
dans *ï’air,* ctest un sait qui n’est prefque pas mis en  
doute : mais l’eau partout également distribuée est  
tranEparente. Ainsi il paroît que les nuages scmt sor-  
més de ce qui commence à devenir aqueux, d’un fluide  
qui tient de l’eau , mais dont les parties fiant agitées  
les unes autour des autres d’une agitation inégale,  
ensiorte qulon ne peut dire ni qtfelles fiaient en repos,  
ni mues semblablement. Si l’eau qui flotte dans *s air*s’éleve dans l’atmosphere à une grande hauteur, dans  
Cette situation éloignée de la terre, sics particules sic

A ER 42(5

défunirofit & s’écarteront tellement les unes des au-  
très, quelles ne constitueront plus un fluide, mais plu.  
tôt les élémens épars d’un fluide.

Ces élémens viennent-ils à descendre des régions élevées  
ou ils font & a occuper des contrées de l’atmosphere  
moins vastes, ils Ee réunissent derechef, ils forment  
une efpece d’eau , & île constituent les nuages. Con-  
féquemment plus l'eau s’élevera dans llair, plus le  
Ciel l'era *sec ,* serein , & nettoyé dé tout nuage ; l'ab-  
bassement de l'eau dans l’atmosphere produira les ef-  
sets contraires. Quant à la hauteur à laquelle l’eau s’é-  
lcve dans *Pair,* elle est très-considérable, car il y a  
dans la Carniole , aux environs de Venise , des mon-  
tagnes qui ont jtssqulà 10274 piés géométriques de  
hauteur, & sim le sommet desquelles on trouve des si-  
gnesd’humidité, *Act.Leips. lôsp.pag.* 552. Maisd’aila  
leurs on sait que les sommets de ces plus hautes mon-  
tagnes fiant couverts de neiges perpétuelles ; preuve  
incontestable que l'eau s’éleve à cette hauteur. Sur le  
Ténérif, une des plus plus hautes montagnes du mon-  
de, il s’éleve régulierement à midi ou environ, des  
brouillards ou de petits nuages blancs qui l'e résolvent  
tous les jours en eau ; & cette eau tombe en si grande  
abondance des montagnes, qu’elle supplée au défaut  
de pluie & qu’elle fussit feule pour arrosier l'Ifle en-  
tiere. *Act. Lelps.* 1691. *pag,* 98. Il n’y a donc pas de  
doute que l’eau ne monte à cette hauteur. Mais si ce  
que le Maignan de Toulouse a dit dans son *Traité de  
Perspective, pag.* 93. d’un phénomene singulier obsier-  
vé par lui-même, étoit constaté par un nombre si.iffi-  
fant d’expériences ; l’asicension de l’eau dans l’atmose  
phere seroit démontrée beaucoup plus grande qu’elle  
paroît être par celles qu’on a faites jusqu’à préfent. 11  
dit avoir apperçu fur le milieu d’une nuit fort éclai-  
réc, un petit nuage extrcmement brillant, placé à fon.  
zénit, ou occupant la partie du Ciel qui lui correfpon-  
doit verticalement ; il assure que Riccius avoit obfervé  
la même chofe aux environs de Rome. Le Maignan fit  
cette obfervation au mois d’Août. Il en conclut que  
les nuages s’élevent dans llair à une hauteur qui exce-  
de la projection de l’ombre de la terre. Mais selon, le  
calcul astronomique de la projection de l'ombre ter-  
restre dans le tems de l'observation de le Maignan ,  
fon petit nuage brillant devoit être situé à une distan-  
ce prodigieuEe. D’où il me semble qu’il est plus rai-  
fonnable de conclture que cette apparence avoit quel-  
qu’autre caisse inconnue que la formation d’un nuage ,  
telle que celle qui fait les aurores boréales; d’autant  
plus que c’est fort rarement qu’on apperçoit des nua-  
ges fur les fommets des plus hautes montagnes, mais  
qu’il arrive fouvent au contraire à ceux qui y font pla-  
cés , de les voir dans la vallée & fort au-dessous deux.

La région inférieure de *Valu* étant pleine d’eau, les élé-  
mcns de cette eau commencent à s’unir & à former  
par cette réunion des petites gouttes qui venant à tom-  
ber, produifent une petite pluie , généralement fort  
ferrée, mais descendant avec peu de vitesse. Car plus  
ces gouttes font petites , plus elles ont de surface, re-  
lativement à leur masse ou à la quantité d’élémens  
qu’elles contiennent ; & conféquemment plus elles  
éprouvent de résistance de la part de *Pair* & moins  
elles doivent defcendre promptement.

Lorfque Peau qui féjourge dans les régions élevées de  
l’atmofphere s’est assemblée, quiclle forme un volu-  
me péfant & qu’elle commence à defcendre peu à peu,  
elle ramasse & entraîne avec elle toutes les partleules  
aquetsses qu’elle rencontre fur sim chemin. C’est ainsi  
que Eont formées ces grosses gouttes qu’on a obfervé  
en Europe avoir trois lignes de diametre, & dans la  
Négritie , quelquefois un pouce entier. *Act. Leip.  
Suppl.* 1. 425. Ces gouttes ayant une furface petite re-?  
lativement à leur masse ou à la quantité d’eau qu’elles  
contiennent, passent dans *Pair* avec une vitesse in-  
croyable, & frappent la terre avec une force considé-?  
rabîe. Elles font d’autant plus grosses, que le lieu d’où  
elles partent en tombant est élevé ; & alternativement

.427 'AER

moins ce lieu est élevé, plus elles sont petites. Car  
c’est une observation qui ne s’est jamais démentie,  
que la pluie est plus menue stur le sommet qu’au pié des  
montagnes. Les gouttes s’augmentent à mesi.lre qu’el-  
les descendent, & elles ne sont jamais plus grosses que  
quand elles Eont parvenues au lieu le plus bas. C’est  
par cette raison que les plus fortes pluies arrivent en  
été , lorfque l’eau précipitée en embas avec impétuosité  
& si-lbitement, produit les éclairs, le tonnerre & les  
tempêtes; & que c’est encore dans cette saiston que les  
gouttes en sont plus larges. Enfin ont sait par une expé-  
rience constante, que l’endroit de J’atmofiphere où la  
pluie est la plus petite & la plus menue, c’est celui où  
elle s’engendre, celui où elle commence.

'Lorsque *Pair* chargé d’eau & refroidi pendant la nuit, est  
porté contre les fommets des hautes montagnes, il ar-  
rive, furtout s’il y a une longue chaîne de cesmonta-  
gnes, que ces masses froides & solides, particuliere-  
ment du coté du Nord & du Levant, arrêtent & unif-  
fent les particules d’eau dont *Pair* qui les frappe est  
chargé, & qu’elles en forment un vrai fluide dont il  
naît fur leur furface de petits ruisseaux qui vont tou-  
jours en augmentant à mefure qu’ils s’approchent en  
serpentantdupiédu rocher. C’est ainsi que s’engertdre  
-cette humidité continuelle dont nous trouvons les ro-  
chers mouillés; humidité qui ramassée, compoferoit  
une masse d’eau incroyable, mais qui fe difperfe d’un  
& d’autre côté, & va formant de petites fources , d’où  
elle sort en eau pure & claire, où d’où elle jaillit en  
fontaine, felon la difposition de l’endroit où il s’en est  
fait un réfervoir, & les routes par lesquelles elle sort de  
ce reservoir.

En un mot on conçoit aisément que le jeu de ces fontaines  
variera felon la situation & la hauteur à laquelle le ré-  
fervoir sera placé. On déduira aussi des mêmes causies  
la diflérence que l’on remarque entre les fontaines ,  
tant par rapport à la quantité d’eau qu’elles soumise  
sent, que par rapport à une infinité d’autres circons-  
tances. C’est là-dessus qu’est fondée une obfervation  
assez générale, c’est qu’il y a rarement des fontaines  
où il n’y a point de montagnes & rarement de hautes  
montagnes, fans qu’il y ait des fontaines.

Rien ne feroit plus capable de démontrer la vérité de ce  
que nous venons de dire des fontaines , que la des-  
cription de la vallée fortunée de Cassimire , dont Ber-  
nier sait mention dans la relation de fon voyage dans  
l’Empire du Grand Mogol.

*L. explication que Boerhaave donne ici de l’origine desfon-  
taines f convientsans doute â quelques-unes : mais je suis  
fort éloigné de penser avec lui qu’elle foit appliquaelele â  
tontes. Un calcul aise èrsaire justifiera ma critique. Boer-  
haave a démontré que les eaux qui s’exhalent de la ter-  
re en une année, couvriraient fa surface â la hauteur de  
trente pouces. Mais je sms sûr qu’unselide de trente pou-  
ces de hauteur et dont la base feroit égale â la surface  
de la terre, ne contiendrait pas une quantité d’eau suisse  
sante pour sourrnr âlaTamise, au Danube et â la Sei-  
ne , ce qu’elles en portent dans une année dans la mer. Il  
faut donc faire entrer en compte, pour expliquer l’origi-  
ne des fontaines et des rivieres, d’autres eaux que cel-  
les dont Boerhaave sait mention.*

Partout où il y a des montagnes & des réfervoirs , tels  
que ceux dont nous avons parlé, l’eau coule en ruisa  
feaux du haut de ces montagnes, oti jaillit en fontala  
nes qui en produisent aussi : ces ruisseaux coulent pour  
1a plus part sort doucement à leurs sources ; mais lors-  
qu’ils si? sont réunis plusieurs dans un même lit , la  
rapidité de leurs eaux augmente; cette décharge conti-  
nuelle de ruisseaux dans un même canal, ne tarde pas  
à former une riviere. Cette riviere recevant aussi conti-  
nuellement de nouvelles eaux, foit par les ruisseaux  
qui s’y jettent, foit par d’autres rivieres plus petites  
qui s’y joignent , augmente sans cesse en largeur, en  
profondeur & en rapidité, salivant toujours la pente du

A E R 428  
terreîn, passant d’un lieu bas dans un plus bas, & par-  
venant enfin à la mer, où elle se perd. 11 fembleroit  
que la quantité des eaux de la mer en devroit être aug-  
mentée; mais non , la mer rend à Fuir, par les exha-  
laifons, autant qu’elle reçoit par la décharge conti-  
nuelle des fleuves.

Il arrive quelquefois que des torrens rapides s’engoufrent  
dans des passages fouterrains, difparoissent long-tems,  
& ressortent au loin. Dans les pays plats, où il n’y a ni  
montagnes ni réfervoirs , il n’y a point de rivieres; c’est  
pourquoi la Eagesse du Créateur a distribué lesmcnta-  
gnes Eur toute la si-irfilce de la terre. Par ce moyen, ces  
amas d’eaux qui sont formés à leur occasion , & dont  
tout le genre humain a befoin , ne fe trouvent pas réu-  
nis dans un même lieu. De-là vient que dans tout l'u-  
nivers le cours des rivieres est toujours correspondant  
aux montagnes adjacentes. Mais pour ne point raVÎr à  
M. Halley l’honneur qu’il a si bien mérité par les bel-  
les découvertes qu’il a faites siur cette matiere, permet-  
tez-moi de vous renvoyer aux *Transactions philosophi-  
ques.*

De tout ce que nous avons dit jusqu’à présent, il n’y a  
rien dont la connoissance ne fût utile à ceux qui fe font  
destinés à l’étude de la Chymie: car tout Chymiste fe  
trouve continuellement dans le cas d’avoir égard à la  
nature & aux qualités différentes de *Pair* & de l'eau :  
mais il n’y a rien d’où l’on pusse déduire avec quelque  
précision la plus grande hauteur à laquelle Peau peut  
s’élever dans l’atmofphere. Ce que nous pouvons assu-  
rer positivement, c’est que *Pair* est imprégné d’eau fur  
Te fommet des plus hautes montagnes, ce que l'on re-  
connoît aux vapeurs humides qui y regnent, & à la  
moiteur dont elles font chargées en tout tems : c’est  
qu’il n’est pas possible d’employer dans une opération  
chymique quelconque un *air* parfaitement destitué  
d’eau. Peut-être n’est-il pas impossible d’attirer toute  
l’eau contenue dans une quantité *Pair* donnée & ren-  
fermée bien exactement dans un vaisseau de verre Fort  
fec. Car, si l’on réduit en poudre du fel de tartre le plus  
chaud qu’il foit possible de l’avoir,& qu’on le jette dans  
un vaisseau de verre, qu’on bouchera enfuite bien exac-\*  
tement, cet alcali fec attirera peut-être toute l’eau dent  
*Pair* contenu dans le même vaisseau fera chargé : mais  
cet *air* n’est applicable a aucune opération chymique,  
par la raifon que le vaisseau n’est pas plutôt ouvert, que  
*l’air* commun fe mêle avec la portion *Pair* qu’on a défi  
féché , & lui communique sur le champ une partie de  
Peau dont il est humecté.

De plus, nous Pavons par des observations incontestables  
que, plus la hauteur à laquelle l’eau s’éleve dans *s air*est grande, plus *ses* parties sont séparées, plus grands-  
sont les espaces dans lesquels elles fiant difpersiles; &  
plus en même tems elles deviennent froides. Car, par  
une expérience faite dans toutes les parties du mOnde  
habitable, il est certain que la chaleur est laplusgran-  
de à la furface de la terre, & qu’un froid violent entre-  
tient des neiges perpétuelles sur les fommets des plus  
hautes montagnes. Ce fait est constant même à l'Equa-  
teur & fous la Zone torride ; en forte que dans les ccn-  
trées de la terre les plus chaudes il n’y a point de hau-  
te montagne dont le fommet ne foit extremement froid.  
Le froid augmente à mefure qu’on approche du som-  
met ; en sorte qu’on peut dire en partant du pié, que  
les accroissemens du froid font jusqu’au fommet pro-  
portionnels aux accroissemens de hauteur. Cette pro-  
portion *sera* vraie en tout endroit de la terre, tout étant  
égal d’ailleurs.

Lors donc que l’eau s’éleve à une hauteur où le froid est  
glaçant, elle fera congelée, à moins que ses parties ne  
soient si parfaitement séparées, qu’elles ne SC touchent  
point. Tant que les particules de Peau demeureront  
ainsi séparées les unes des autres, il n’y aura aucune  
apparence de glace : mais aussi-tôt qu’il y aura un cûn-  
tact mutuel entre elles dans cette région haute & froi-  
de, aussi-tôt il s’en formera par congélation de petits  
flocons, qui-, après avoir flotté pendant quelque tems

429 AER

dans *Pair,* fe répandront fur la siurface des corps,’fur  
laquelle ils formeront une gelée blanche si fine, qu’à  
peine PapperceVra-t-on. Il y a donc dans l'atmofphe-  
re une couche sphérique , concentrique à la terre, au-  
dessus de laquelle l’eau ne peut s’élever fans être gla-  
cée, à moins que fes élémens ne foient defunis. Et plus  
haut elle s’éleve au-dessus de cette couche, plus promp-  
tcment elle est gelée : mais il est assez vraifemblable  
qu’à proportion aussi que Peau s’éleve au - dessus de  
cette couche, à proportion fes particules font plus *sé-  
parées s* de façon qu’il y a rarement congélation dans  
les hauteurs excessives. Ces particules flottent dans ces  
régions, jufqu’à ce qu’il furVÎenne quelque chofe qui  
les rafiemble, & qui donne lieu à la glace de fe former.  
Lorfque l’eau s’est congelée au-dessus de la couche con-  
centrique dont nous venons de parler ; alors un plus  
grand nombre de particules étant ramassées stius un mê-  
me Volume, ou la surface étant diminuée par rapport  
à la masse, le poids est deVenu plus grand; consilquem-  
ment la masse fera forcée de defcendre ; & traVersimt  
en tombant des efpaces plus étroits & plus chargés  
d’eau, elle s’associera une grande quantité d’autres par-  
ticules aqueufes : les concrétions partielles qui for-  
moient cette masse, augmenteront fuccessiVement en  
chemin faisimt;& il en résultera de la neige ou de pc-  
’ tite grêle. Mais tel est le nombre , telle est la Variété

des causes en Vertu defquclles les élémens de Peau dise  
perfés les uns des autres dans la région glaciale de l’at-  
mosphere peuvent être rapprochés subitement & en  
grande quantité, qu’il n’est pas étonnant qu’il *se* for-  
me dans ces lieux éleVés en très-peu de tems des amas  
considérables de glace.

S’il arrÎVe que ces masses de glace se rassemblent, alors on  
verra silspendus dans Pair à une grande hauteur de pe-  
tits nuages, que laanflexion des rayons de lumierc fe-  
ra paroître blancs. Ces petits nuages descendant du cô-  
té de la terre aVec une Vitesse incroyable paroîtront aug-  
menter en grandeur. S’ils Viennent à rencontrer dans  
leur chûte d’autres nuages de la même espece, la νΐο-  
lence de leur choc produira du tonnerre, des éclairs ,  
des tempêtes , des orages mêlés de pluie & de grêle ,  
qui seront d’autant plus Violens , que le lieu du choc &  
de la chûte de la pluie & de la grêle sera éleVé. C’est  
pourquoi dans l'été, lorstque le beau tems a duré, que  
Ia région basse de *Pair* eststeche, que l'atmofphere est  
pesant, & que l’eau dont il est chargé s’est éleVée à une  
grande hauteur; si l’atmosphere s’allege subitement,  
tous les phénomenes dont j’ai fait mention, fe fuccé-  
deront, furtout Vers les tropiques, où l'apparition d’un  
petit nuage blanc éleVé dans Pair annonce toujours un  
orage furieux.

Il est très-Vraifemblable que la grêle, qui Ee forme tou-  
jours dans les régions les plus hautes & les plus froides  
de l'ssr, précipitée par fon poids à traVers les régions  
inférieures & moins froides, s’y dissout, & produit ces  
grosses ondées qui accompagnent , fuÎVent & mettent  
fin aux tonnerres & aux éclairs. Mais si elles paflentpar  
des régions inférieures & chaudes, relatiVement à ccl-  
les qu’elle Vient de quitter, si rapidement qu’elle n’ait  
pas le tems de s’y dissoudre ; alors elle tombe fur la fur-  
face de la terre en masses, qui par leurs poids, leurs fi-  
gures & leur mouVement causent de grands dommages.  
11 est parlé dans les *Transactions philosophiques -,η.* n.  
*p.* I44. de molécules de grêle , de la pefanteur d’une  
livre.

Nous faVons, pour PaVoir observé, que les nuages blancs  
qui deViennent fubitement d’une noirceur épaisse, ac-  
compagnée de tonnerre furieux, d’éclairs & d’orage,  
ne produifent jamais ces effets, sans que la grêle en soit:  
d’ou l'on pourroit mettre en doute, si le nitre & le siou-  
fre siont nécessairement les causes des plus grands ton-  
fierres & des plus terribles éclairs. La collision violen-  
te des masses de glace siuffit peut-être seule pour faire  
briller une quantité de feux, ( il n’y à pas de doute  
quelle ne puisse produire un très-grand bruit ) furtout  
quand on Considere en combien de différentes façons la

Aer 439-,  
chaleur du foleil, la réflexion & la réfraction de fea-  
rayons peuvent agir fur les masses d’eau gelée dont  
nous parlons. Car en faisant entrer ces causies en cal-  
cul, quelle variété de couleurs, quelle diversité de fi-  
gures, & quelles différences dans les dimensions ne  
pourrons-nous pas suppoler dans les glaces agitées paf  
*Pair 1*

*Cette explication du tonnerre et des éclairs sans nitre et  
fans soufre me paraît plus ingénieuse que vraie.*

Quoiqu’il en foit, nous pouvons compter la diminutioti  
de pcfanteur dans llatmosphere entre les causies princi-  
pales qui concourent à la production silbite de ces phé-  
nomenes si extraordinaires & si Variés, qui sic pafient  
dans une région qui paroilloit calme & siéreine un mo-  
ment auparavant. Lorsique *Pair* s’allége, la premiere  
cl-iosie qui commence à s’enféparer, & qu’on n’y Voyoit  
point, c’est l'eau qui Ee manifeste alors : ce dont nous  
nous apperceVons enfuite , c’est qne les masses portées  
dans l’ssr font poussées felon des directions opposiles,  
frappent les unes contre les autres ; & que des élémens  
auparaVant séparés s’unissent subitement dans cette col-  
lision. Les différens asipects des planetes, stans compter  
l’impétuosité des Vents, & les Vicissitudes du froid & de  
la chaleur, pourraient bien entrer pour quelque chofe  
dans ces effets : mais il n’y en a aucun que chacune de  
ces caisses prifes séparément, & qu’à plus forte raifon,  
toutes ensemble réunies,ne puissent aisément produire.

D’ailleurs, nous en troiiVerons un grand nombre d’au-  
tres capables dsp contribuer, si nous entrons dans l'e-  
xamen des causes qui éleVent l’eau, & qui l'incorporent  
aVec l’*'air.* La principale de ces causes de l'élévation de  
l’eau, c’est le foleil : plus la direction de fes raycns est  
perpendiculaire l'ur l’eau, plus ils ont de force pour en  
éleyer les particules. Vous ροιινεζ encore consulter là-  
dessus les obsorVations du faVant Halley, que j’ai citées.  
Une feconde caufe qui conspire bien efficacement à l.’ac-  
tion de la premiere, c’est le feu souterrain qui est dans  
une agitation continuelle : car on est convaincu par des  
observations fur les mines & les puits les plus profonds,  
qu’on parvient d’abord à une profondeur à laquelle  
l’eau ne fe glace jamais, mais confierve toujours le mê-  
me degré de chaleur, fans la moindre altération , phé-  
nomene remarqué il y a long-tems par l'Académie des  
Sciences de Paris dans le puits de S01I Observatoire;  
que plus on defcend ensuite ,plus la chaleur augmente;  
ses accroissemens suivant les accroissemcns de la pro-  
fondeur; qu’enfin elle deVÎent sissocante, & que les  
mineurs en seroient réellement suffoqués, si *Pair* n’é-  
toit raffraîchi par les eaux qui coulent dans les mines.  
Nous Voyons de plus la terre & l’eau fumer dans Phi-  
ver, si l'on Vient à bécher l’une, & à fendre la glace  
dont l'autre est couVerté. Et certes, c’étoit fans fonde-  
ment que les Philosophes chez qui j’ai entendu jadis  
difcuter cette matiere , prétendoient que ces faits  
étoient inVentés, & qu’il est impossible que le feu sub-  
siste dans le fein de la terre, manquant là d’ali mens qui  
lui soient propres, & de l'agitation de llair, dont il ne  
peut toutefois se passer. Ils ne considéroient point que  
le frotement feul de *Pair* condenfé dans les entrailles  
de la terre, ρουνοΐί y produire du feu, & que ce feu  
n’aVoit besoin ni d’autre aliment ni d’autre cause, pour  
*fe* perpétuer. Car, si *Pair se* trouVoit à quelque grande  
profondeur six cens fois plus dense que *s air* commun ,  
de quels effets ne seroit-il point capable ? D’effets pro-  
digieux, sans doute; puisque des Auteurs dignes de fof  
ont avancé que *s air* comprimé dans un tuyau de fer y  
aVoit acquis de la chaleur. D’ailleurs, peut-on douter  
que dans les entrailles de la terre , où les corps éprou-  
vent une compression immense de la part des corps  
dont ils font surchargés, le plus petit frottement ne  
doive causer une très-grande chaleur ? Or, l’action de  
ce feu étant perpétuelle, fon ester ou l’exhalai.fon <ic  
l’eau ne doit jamais cesser.

.^43 T A E R

*^Boerhaave a beau défendre de toute sa force le feu souter-  
rain ; son existence a besoin encore de bien des preuves,  
pour être évidente.*

Il ne saut f as non plus pafler légeremcnt sur les effetsscon-  
-fldérables & constamment réitérés des feux ordinaires  
allumés par les hommes dans toutes les parties habitées  
de l'univers; quelle dissipation d’eau, foit seule , l'oit  
contenue dans les animaux, dans les fossiles & dans les  
végétaux, ne se fait pas par ce moyen? Si quelqu’un  
entreprenoit de faire le calcul de l’eau évaporée par ces  
feux, je ne doute point qu’il d'en trouvât une quantité  
prodigieufe.

-Ajoutez à cela la force du grand froid. Le grand froid en-  
leve à chaque moment de la glaee une quantité d’eau  
furprenante. Une masse de glace est confirmée par *Vair*en fort peu de tems, -& disperfée dans ce fluide; c’est  
une expérience qui , pour être bien faite, ne deman-  
doit que de bonnes balances, & non pas toute la saga-  
cité du célebre Boyle, à qui nous la devons. Mais n’a-  
vonss-nous pas l'expérience journaliere en hiver, que  
le grand froid dissout, diminue : confumc & difperfe  
dans Issir toutes fortes de corps.

11 est encore vraisemblable que toute caisse physique ca-  
pable de defunir tellement les particules de l’eau,  
qu’elles existent ensuite séparées les unes des autres,  
doit les répandre dans un si grand espaee, & leur don-  
ner un volume si considérable par rapport à leur poids,  
qu’elles peuvent flotter dans *Vair* sians qu’il ait de la  
peine à les soutenir. En effet , cette dissolution des  
corps dans leurs particules élémentaires augmente tel-  
lement leur surface relativement à leur quantité dema-  
tiere, que leur aptitude à nager, même dans un fluide  
plus léger, en est considérablement accrue; & c’est ce  
que les Géometres ont obfervé il y a long-tems. Mais  
la Physique expérimentale nous a appris de plus ,  
qu’outre la pesanteur, il. y a dans les Corps une certai-  
ne force répulsive qui tend à empêcher le contact des  
surfaces des corps ; force qui augmente conséquem-  
ment en raifon de l’augmentation de leurs surfaces :  
d’où il fuit que les corps diVlsiis & subdivifés en peti-  
tes particules tombent plus difficilement en vertu de  
leur poids ou de l'action de la gravité, jointe à cette  
force répulsive, que s’ils étoient en masse, & dénués  
de cette seconde force. Cette feconde propriété des  
corps paroît destinée particulicremcnt à prevenir la  
chute immédiate des particules d’eau dont Patmosphe-  
re entier est chargé.

G’est en vertu de la même propriété que les particules  
d’eau font capables d’envelopper une portion *d’air,*de la tenir renfermée entre elles , & de former ce corps  
sphérique , que nous appellons une bulle. La chaleur,  
& toute matiere capable de les dilater , comme *i’air,*peut produire le même effet, & rendre l’eau plus lé-  
gere : mais lorfque Peau est divisée en petites bulles  
sphériques , elle s’éleve ; & à mesiure que la hauteur à  
laquelle les bulles montent , augmente, à mesure leur  
capacité devient plus grande. Cette disposition leur  
donne la facilité de monter fort haut , & de demeurer  
long-tems fufpendu.es en *Pair.* Voilà le méchanisine  
par lequel M. Halley a trouvé le moyen d’élever dans  
*Vair* à une très-grande distance, les particules de Peau  
plus pesantes que lui. Voyez les *Transactions Philoso-  
phiques* 1692. *n. csu.pag.* 468.

Enfin il n’y a point de caisse, quelle qu’elle sioit, qui por-  
te dans Pair une aussi grande quantité d’eau que le  
vent , comme l’a très-bien démontré le savant AI.  
Halley , & comme je m’en suis convaincu moi-même  
par plusieurs expériences , non fans en être très-fur-  
pris. Ayant expofé à *s air* dans un tems très-venteux  
un cylindre plein d’eau , je fus étonné de la quantité  
incroyable qui en fut enlevée en très-peu de tems. Le  
vent n’ayant pas tardé à fe calmer , j’eus une occasion  
immédiate de mesurer ce qui s’etf exhaloit dans ce  
nouvel état de Fuir ; & je trouvai que la quantité en  
étoit sort petite , quoique le tems ne fût point raf-

A E R 454

'fraîchi. Voici maintenant la raifon pour laquelle il  
femble établi, que les grands vents seront accompa-  
gnés de grandes pluies ; c’est afin que Peau en étant  
agitée en tombant, & portée derechef dans *i’air,* elle  
ne vienne pas à croupir, à fe corrompre, & à faire périr  
les végétaux qui doivent en être arrofés.

Tcutes les caisses dont nous venons de parler, réunies,  
s’aidant mutuellement dans la production du même  
effet, font très-capables de porter dans *Pair* une grande  
quantité d’eau, & de l’y tenir dans une agitation conti-  
nuelle.

Si nous nous attachons à préfent à considérer l’action  
de cet *air* élastique , & chargé d’eau fur les corps des  
hommes , des animaux, des fossiles & des végétaux,  
nous ne pouvons manquer d’y trouver la catsse d’une  
multitude prodigieufe de réVolutions. Si nous ap-  
puyons fur *sa* fubtilité singulière , qualité qui le  
rend extremement pénétrant, & par laquelle il s’in-  
sinüe continuellement dans les plus petits espaces  
vuides ; si nous joignons à cette subtilité , la considéra-  
tion de cette activité & de cette vigueur qu’il reçoit  
de sim éxtreme mobilité , nous ne douterons point de  
l’influence que ces propriétés combinées doivent aVoir  
fur les corps auxquels la gravité le tient continuelle-  
mcnt appliqué. L’eau même partageant les propriétés  
de *i’air* dans lequel elle est répandue, & qui l'agite  
flans cesse , n’en sera que plus efficace. Elle deviendra  
capable par sion moyen , de dissoudre les sels, & lcs  
substances sialines & savonctsses des corps qu’elle pé-  
netrera.Mais comme ily a beaucoup de ces parties dans  
les corps , & qu’elles y fiant les instrumens principaux  
de leur action , il est aisé de concevoir que les pro-  
priétés des corps qui dépendent des sels & des sirvons,  
seront miEes en action par l’application de *i’air :* mais  
que l’altération la plus considérable occasionnée dans  
les corps par l’eau , dOnt *i’air* est chargé , foit d’en  
volatiliser les siels fixes , & de séparer les substances  
qui compostent ces fel.s ; c’est un phénomène observé  
il y a long-tems par les anciens Chymistes.On a trouvé  
par toutes les expériences qu’on a faites depuis eux,  
que si Plon rend un fel naturel quelconque, exccssive-  
ment soc siur un feu ouvert, qu’on le pesie, & qu’on  
l’exposie ensilite à *i’air* siur un plat de verre, il sera  
converti par l’eau dont *Vair* l’arrosera , en un fluide,  
& qu’il *se* séparera de la partie parfaitement faline une  
terre qu’on n’appercevoit point auparaVant. Si cette  
liqueur faline , dégagée de la partie terrestre que la  
dilsolution a rendue sensible , est bien léchée dere-  
chef fur un feu clair , si on la bat enfuite, & qu’on la  
fasse dissoudre à *Pair* pour la feconde fois ; elle dépo-  
*sera* un peu plus de terre que la premiere fois. Répétez  
cette dissolution & cette évaporation successive jufqu’à  
ce qu’il ne fe produise plus de terre ; vous en ramasse-  
rez une grande quantité: mais aulsi c’est tout ce qui Vous  
restera ; car cet autre principe, qui constitucit le *sel*conjointement avec la terre , stera tellement séparé de  
cette terre avec laquelle il étoit incorporé, par l'action  
réitérée de l’eau dont *Pair* est imprégné , qu’il eù  
fera devenu parfaitement volatil , qu’il s’éVaporera  
*dans i’air,* & qu’il n’aura plus rien de pereeptible à  
nos fens. L’industrie des Chymistes ne s’est pas bor-  
née à découvrir cette surprenante métamorphose dans  
les Eeuls Eels naturels ; ils fe font apperçus qu’elle  
avoit lieu semblablement dans lcsfels fixes des Végé-  
taux préparés par le feu. Par cette ennuyetsse & lon-  
gue opération, ces Eels Eont pareillement résous en  
terre qui les fixe , & en un principe parfaitement νο-  
latil qui est intimement uni à cette terre. Mais ces  
dissolutions & résolutions si singulieres & si merveil-  
leufes , ne peuvent fe faire par d’autres moyens que  
par l’application subtile de Peau distribuée dans *i’air.*On en a fait long-tems un fecrct : mais à présent que  
ces opérations font bien connues, & assez communé-  
ment pratiquées, il s’en est répandu beaucoup de lu-  
miere stur la Chymie ; Part y a gagné l'ans doute:  
mais il saut aVouer aussi que les Artistes y ont perdu ;

cas

433 AER

car la plupart fatigués de la longueur des opérations,  
n’ont point trouvé ce qu’ils cherchoient, & n’ont re-  
tiré aucun fruit de leur travail.

Lorfque *Pair* est abondamment chargé d’eau, s’il est en  
même-tems agité par la chaleur & par le vent , alors  
il relâchera les parties des Corps , mais si fubitement  
& si considérablement, que quiconque n’est pas fami-  
liarifé avec ces effets , ne manquera pas d’en être fur-  
pris. Par ces moyens , plusieurs corps siont macérés,  
& d’autres mis en fermentation. Quant à la putréfac-  
tion , rien peut-être n’y contribue plus efficacement  
que l'humidité d’un *air* chaud. Elle produit cet effet  
en très-peu de tems fur les corps qui y sirnt siujets.  
C’est par cette raision que les Medecins ont soutenu  
pendant très-long-tems que la peste s’engendroit dans  
les animaux , par le moyen d’un *air* qui avoir été  
long-tems humide & chaud. Enfin, puisique *Pair* dise  
sout les corps sialins, les siavons & les substances siavo-  
neuses ; puisqu’il les siublime tous , qu’il les disipen-  
*se,* qu’il les pouffe , & qu’il les fait entrer dans tous  
les corps qui fe présentent, il est constant qu’il doit  
par ce moyen appliquer les forces de certains Corps à  
d’autres, & produire entre eux des actions auxquelles  
aucune autre caufe ne pourroit donner lieu; car, quel-  
le autre cause que *Pair* & l'humidité dont il est char-  
gé , pourroit produire cette rosée fétide & femblable  
à du beurre dont nous avons fait mention plus haut,  
& qu’on trouve décrite dans l’abrégé des transitions  
Philosophiques, *Tom. II.* 141 ? De quel autre princi-  
pe pourroit provenir cette pluie salée observée en mer,  
dont il est parlé *Journ. des Sav.* 1683.435 ?

Nous avons, je crois , suffisamment examiné *Pair* , tant  
par rapport à S011 élasticité, que par rapport au feu &  
à Peau qu’il contient : nous allons maintenant le con-  
sidérer fions une autre face. Cherchons à préfent avec  
quelque exactitude quels autres corpufcules , excepté  
ceux que nous avons spécifiés , flottent encore perpé-  
tuellement dans *Pair. L’air* est une matiere infinie  
d’obfervations : de même que la terre, considérée par  
rapport à toute fon étendue, reçoit tout ce qui tombe  
de Pair, l'air alternativement reçoit de la terre tout  
ce qu’il contient. Il y a entre ces deux élémens un com-  
merce, une révolution & une circulation perpétuelle  
de tous les êtres.

Premierement, les végétaux répandent dans tous les  
changemens qui leur arrivent, une multitude de parti-  
cules dans *Pair.* Que les esprits des végétaux s’exhalent  
perpétuellement & partout, & qu’ils rempliffent *s air*d’une odeur continuelle; c’est ce que persimne ne nie.  
Il est constant que les odeurs des plantes disipersiées  
dans le vague de *Pair* annoncent aux mariniers la pro-  
ximité du rivage & des terres, avant qu’ils foient à  
portée de les découvrir. On fait de plus que ces *es-  
prits* s’exhalent d’eux-mêmes hors des corps dans les-  
quels ils semt engendrés , & qu’à peine vient-on à  
bout d’en silspendre la dissipation, à moins qu’on ne  
place les corps dans des vaisseaux bien fermés : d’où  
il s’enfuit que tous les esiprits odoriférans produits en  
quelque tems que ce foit par la nature , ont été répan-  
dus dans *Pair.* H ssest donc point étonnant que ces  
efprits repassent avec l’eau dont *Pair* est chargé dans les  
corps destinés à les recevoir, & que *Pair* rende enfin  
à la terre ce qu’originairement il en a reçu. Rien dans  
la nature n’est moins imitable par Part, que la pro-  
duction des odeurs particulieres à chaque plante. Les  
efprits de ces odeurs une fois débarrassés de la visito-  
sité de l'huile & des foufres qui les entrelacent & qui  
les retiennent , deviennent volatils par leur propre  
essence , & fe dispectent d’eux - mêmes dans *F air.*Quelle variété prodigieusie d’effets n’en doit-il pas ré-  
sulter ? Et à quelle surprenante transformation cette  
dissipation ne donne-t-elle pas lieu ?

De plus, lorfque nous venons à nous apercevoir que  
les végétaux bien préparés, & disposés par des sermen-  
tations convenables, rendent une grande quantité d’esi  
prits vineux qui s’exhalent continuellement, peut-il  
*Tome I.*

AER 434

ne nous pas venir en pensée que tous ces esprits qui  
ont jamais eté produits par la fermentation de quelques  
végétaux que ce foit fur toute la furface de la terre, ne \_  
fe soient à la fin exhalés dans *Pair* ? Et dans ce point  
de vue, ne devons-nous pas voir *Pair* fous la forme  
d’tin nuage d’esprits vineux ?En effet, tout le vin bu  
par les hommes , tout celui qu’on emploie dans lesfo-  
mentations extérieures , celui qui est consommé pour  
l’usage de la cuisine & des médicamens, est privé tôt  
ou tard de sies esiprits ; tôt ou tard ces estprits s’exha-  
lent dans *Pair ,* où ils séjournent pendant quelque  
tems, & d’où ils rentrent enfinte dans la terre lorsqu’il  
est à propos. Quelle merveille y a-t’il donc que la fer-  
mentation, qui est la caisse génératrice du vin, n’en  
produiste point sans un libre accès de *F air* extérieur ?  
N’est-il pas possible que *Pair* remette dans les mêmes  
lieux & dans les mêmes corps les esprits qu’il en a ti-  
rés ? Et ne devons-nous pas l’appeller à notre secours,  
lorsqu’il est question de les régénérer.

Enfin , toutes ces parties des végétaux que le feu divise  
en corpufcules d’une petiteffe extreme , & convertit  
en une vapeur volatile , que les Chymistes ont encore  
appellée estprits,sirnt aussi élevées dans licir, & y flot-  
tent continuellement. Toutes ces sortes dlestprits ten-  
dent donc, de même que Peau pure des végétaux, à se  
disperster dans Patmosphere.

D’un autre côté , il n’est pas moins constant que la cha-  
leur naturelle de *F air* évapore aussi entierement les  
huiles naturelles des végétaux , & que tout ce qu’ils  
en contiennent en Eort de lui-même , ou en est extrait  
par pression : car il n’y a qu’un très-petit nombre de  
bois en qui les huiles foient si parfaitement unies avec  
leur terre propre, que cette union subsiste long-tems  
en plein *air.* Quant aux huiles des végétaux que la  
Chymie en tire par le feu, foit que cette opération fe  
fasse avec de Peau ou sans eau, elles n’en font que plus  
volatiles , & ne s’en dissipent que plus promptement.  
Qu’arrivera-t’il de cela ? C’est qti’elles formeront dans  
*Pair* des exhalassions visqueusses, très-disposées às’en-  
flammer, & très propres à entretenir le feu ; car ces  
parties huileufes font alors si fubdivifées, elles sont si  
petites lorsqu’elles flottent dans *Pair,* qu’elles ressem-  
blent beaucoup à un alcohol : éehauffées d’abord par  
le frottement des nuages , quelle facilité n’ont-elles  
pas pour s’enflammer au feu produit par *Pair* ? Quoi-  
qu’il en foit, je conclus que toutes les huiles qui ont  
jamais été produites par les végétaux, ont fait partie  
du cahos aérien ; d’où elles font forties, de même  
que l’eau & les esprits, lorsqu’il en a été tems, pour  
imprégner la terre d’une humidité vifqueuse, en être  
tirées par les plantes, rentrer derechef dans lesvégé-  
taux , retourner dans *Pair* pour revenir encore dans  
la terre, & perpétuer cette circulation. Mais ces  
effets fe produisent principalement dans un tems ex-  
tremement chaud. Car si dans le cours d’une lon-  
gue fechereffe accompagnée d’une grande chaleur,  
il s’est élevé dans lleir une grande quantité d’eau &  
de particules visquetsses, & qu’il survienne ensitite des  
édairs , du tonnere & de la pluse, cette pluie Eera fort  
différente de celle qui tombe dans un tems froid; elle  
fera plus acide & plus écumeuse. C’est pourquoi, la  
pluie qui tombe en été ou dans un tems chaud , fer-  
tilife toujours la terre ; au lieu que celle qui vient par  
un tems froid , nlaprefque point cette vertu.

J’obferverai que l’esprit de nitre rendu extremement fort  
& volatil , mêlé avec quelques huiles aromatiques ,  
comme celle de girofle , produit une explosion violen-  
te , avec une efpece dléelair. Comment *se* peut-il donc  
faire que les exhalaifons aromatiques qui s’élevent des  
végétaux , mêlées avec l’acide de *Pair*, prennent feu  
& entrent pour quelque chofe dans la production des  
éclairs & du tonnere; c’est ce que j’abandonne au ju-  
gement des Philosophes.

Si nous considérons maintenant les siels naturels acides ,  
austeres , savoneux des plantes , & ceux qui appro-  
chent de la nature de l’alcali, qu’on obtient par cryf-  
Ee

43 5 A E R

tallisation, fermentation, putréfaction & combustion,  
nous tromperons qu’ils difparoissent tous, tôt ou tard ,  
fans en excepter un feul. Tous ces corpufcules ne font  
pas plutôt débarrassés de la terre qui les fixe, qu’ils  
s’éleVent en l’air.

Cette terre même qui est dans les plantes un élément fi-  
xe, réduite en petites particules , deVÎent capable de  
s’éleVer en haut & de fe disperser dans *Pair* ; car la  
Euie priEe au haut d’une cheminée & engendrée de la  
fumée Volatile de Végétaux brûlés , rend dans une dise  
tilation chymique , une grande quantité de terre pu-  
re. Nous femmes donc conVaincus par-là, que la fu-  
mée qui s’éleVe librement dans lsozir, est chargée d’une  
vraie terre, qu’elle y flotte aVec ce poids, & qu’elle  
s’y étend fort au large. Sans parler des Vents qui agi-  
tent les sables de l'Egypte & de la Libye, & qui les  
transportent dans les *airs* par flots, & qui portent les  
cendres du Mont Ætna à une prodigieuse distance ;  
nlaVons nous pas de meilleures pretrves encore de ce  
fait dans les étincelles du Mont VéftlVe qui font lan-  
cées à plus de deux milles dans *Vair ? Phil. Transe Abr.  
Tom. II.* 142. Dans la graine du lierre difperfée dans  
l’étendue d’un Vaste pays *Hbid.* 144. Ainsi que depe-  
tits poissons , *Ibid.* Et la poussiere féminale des plan-  
tes. *Phil. Transact.* 168. p. 911. Il est donc démontré  
par ces obferVations , que tous les élémens des Végé-  
taux peuVent être enleVés & soutenus dans *Pair.*

Il ne l’est pas moins que des parties des plantes, & mê-  
me des parties considérables fiant portées dans *Pair* à  
une hauteur incroyable. Les semences des plantes co-  
toneufes dispersées par les Vents ,νοηε quelquefois mul-  
tiplier leur espece jissques sur le sommet des monta-  
gnes , si elles tombent par hasiard siur un endroit cou-  
vert d’un petl de terre. Le célebre Tournefort à prou-  
vé que les *Fungus,* qui portent presique tous leurs *se-  
mences,* les répandent par le moyen de llcir, tout au-  
tour d’eux ; où elles poussent & croissent en abondan-  
ce, si ellefc trouVent siur un terrein qui leur foitpro-  
pre. Pareillement les mousses , les plantes du genre  
des capillaires & des mucilagineusies , & les *épiphyllose-  
permophorae,* ou celles qui portent leurs semences sur  
leurs feuilles , les tranfmettent à des distances très-  
considérables. La petite poussiere féminale du fasse  
enleVée dti sommet des fleurs & portée par les Vents  
fort loin de ces arbres , retombe fur la terre , lorsque  
les Vents Eont calmés & est priste par ceux à qui elle  
n’est point connue, pour de la fleur de soufre , & mê-  
me par le Vulgaire crédule pour une pluie de foufre, *Phil.  
Trans. Abr. Tom. III.* Si quelque poussiere femblable  
à celle-ci étoit d’un rouge remarquable , pourquoi Ce  
même Vulgaire n’assurera-t’il pas qu’il a plu du fang ?  
Des cendres fortirent d’un Volcan & furent chassées  
par les Vents en 1633, à cent milles de distance ,  
*Transact. Philos, n.* 21. p. 377. Mais ces effets ne doi-  
vent point étonner , depuis que l’excellent Philofo-  
phe Mariette dans fon Traité *du Mouvement des Eaux,  
p.* 437. nous dit aVoir observé un nuage d’où il tom-  
ba une ondée de grêle, élevé à cinquante mille de hau-  
teur. Si nous pesians bien tous ces phénomenes , nous  
ne pourrons nous dispenser d’en conclurre que *F air*en produit un grand nombre d’autres qu’il faut attri-  
buer au mélange desfubstances Végétales aVec ce fluide.

Si nous cherchons à prefent à faVoir si *Pair* contient aussi  
des particules d’animaux, nous obferVerons qu’il s’ex-  
hale de ces êtres une grande quantité d’efprits , & que  
chacun de ces efprits est particulier à chacun d’eux :  
ils font connus des Medecins Eous le nom de la *matiere  
pers.pirable de Sanctorius.* Cette matiere sort continuel-  
lement des animaux Vicans; elle est portée dans *Pair ,*& elle s’attache aux autres corps. C’est à la saVeur de  
ces esprits que les chiens qui chaffent du nez, recon-  
noissent si bien la traee des animaux , d’où ils font ex-  
halés & les sisiVent par des détours extremement longs.  
Au reste, l’infection qui aceompagneles maladies con-  
tagieufes est une bonne preuVe de l’écoulement des  
corpufcules des corps des animaux dans *Pair* & de l’a-

A E R 456

bondance de ces écoulemens.

Les excrémens rendus par les différentes especes d’ani-  
maux Pont dissipés & diEparoissent en si peudetems,ne  
laissant d’après eux qu’une poussiere très-légere , que  
nous ne pomvons douter que *Pair* ne soit plein de leurs  
particules. Dans les pays chauds , la fiente des animaux  
exposée en plein air, est rendue parfaitement Volatile;  
& pour cela , il ne faut que la chaleur d’un feul jeur.  
Dans nos contrées même où la chaleur n’est pas gran-  
de, les fumiers sont confi-imés en fort petl detems;quant  
à l'urine, aVec quelle promptitude ne se Volatilife-t’elle  
pas? AVec qu’elle Vitesse n’est-elle pas éVaporée ?

Mais il y a en ceci des choses plus dignes d’attention.  
Si une baleine entiere est jettée par la mer, morte fur  
le ricage pendant un tcms chaud , n’insecte-tlelle pas  
promptement ces lieux d’une puanteur empestée , &  
cette puanteur ne s’étend-elle pas à une grande distan-  
ce ? Cet animal, le plus gros que la nature ait produit,  
ne *se* résout-il pas en petites particules Volatiles , &  
infectées , elssorte qu’à la longue , il ne demeure de  
toute cette masse , que quelques os blancs & nus ; le  
reste fubtilife s’est difperfé dans *Pair.* Quelle multitu-  
de de carcastes d’éléphans , de chameaux , de cheraux,  
& de toutes sortes d’animaux ; combien même de corps  
humains, après quelque bataille sanglante, ne demeu-  
rent pas exposés à l’uir qui les corrompt , les Volatilife  
& ste charge de prestque tous leurs élémens ; d’où il fuit  
que telle est la disposition naturelle des corps des ani-  
maux, qu’ils ne sont pas moins parfaitement enfeVelis  
dans *saur* que dans la terre. Ceux mêmes qui sont in-  
humés , ne deVÎennent point à beaucoup près tout en-  
tiers la pâture des Vers; une grande partie de leur sub-  
stance *se convertit en* une matiere Volatile qui sert  
bientôt de la terre & sléVapore dans *Pair* ; ainsi toute  
la matiere dont tous les animaux ont été composés a  
donc floté dans *Pair,* aVec cette différence setdement  
qu’elle y a été transportée siur le champ , s’ils ont été  
brûlés,& que ce transport s’en fait plus lentement, s’ils  
ont pourri dans les champs , & dans un tems encore  
plus long , s’ils ont été enterrés : mais dans tous ces  
cas elle s’est toujours exhalée. Qu’y a-t’il donc de siur-  
prenant qu’il desicende de *Pair* siur la terre , une ma-  
tiere de même nature que celle qui a sierVi d’alimens  
aux premiers animaux, & capable de nourrir ceux qui  
scmt Venus & qui Viendront dans la stlite des tems ?

Mais il y a une autre chofe si-ir laquelle nous deVons fi-  
xer notre attention d’autant plus Volontiers, que si elle  
nous est bien connue, nous ne sierons point exposiés à  
donner dans un grand nombre d’erreurs. J’assurerai que  
les œufs mêmes des différens animaux, tous pleins des  
êtres qui en doÎVent éclorre , font portés dans les airs.  
L’industrieux Redi a démontré que tous les infectes,  
Eans exception , s’engendrent par copulation du mâle  
& de la femelle. Leuwenhoeck a prouVé que le premier  
embryon paffe de la semence du mâle dans l'œuf de la  
femelle ; & Boyle a fait Voir que les œufs fécondés ne  
peuVent éclorre qu’en plein air. Instruit de ces diffé-  
rentes obferVations , je pris un morceau de chair , je  
le gardai pendant fort long-tems dans un alcohol bouil-  
lant ; je le frottai enfuite aVec un peu d’huile de téré-  
benthine bien claire, & l’attachant à un long bout de  
fil, je le fuspendis en un *air* humide & chaud dans un  
lieu où il n’y aVoit pas d’apparenee qu’il y eût de pe-  
tits animaux. Cependant au bout de fort peu de tems,  
ce morceau de chair fuspendu fut rempli de Vers qui  
vÎVoient & qui déVoroient les parties fucculentes qui y  
étoient restées. Il est éVÎdent que dans ce cas les œufs  
dont ces Vers aVoient été produits, nanoientpufelo-  
ger dans ce morceau de chair ; à moins que d’y aVoir  
été portés par *F air* dans lequel il étoit suspendu. Mais  
les habitans de la campagne ne font de ceci qu’une  
trop fâcheufe expérience, lorfque pendant un printems  
chaud, de certains Vents infectent fubitementtOllsles  
arbres & toutes les plantes, d’une Vermine innembra-  
ble , qu’ils font éclore en un moment d’œufs inVÎsibles  
& fécondés. Mais permettez-moi de rapporter un fait

437 À E R

plus remarquable ; je veux parler de ces pluies qui  
tombent fréquemment chez les Negres , & qui frap-  
pent un homme d’un froid si fubit, qu’il en frissonne fur  
le champ. Ces pluies tombent en gouttes de la largeur  
d’un pouce ; elles rongent la peau & produisent fur les  
habits qui en font mouillés , des tignes & des vers la-  
vans. *Act. Lelps. Suppl. Tom. I. p.* 425. Je pourrois ci-  
ter ici un grand nombre d’autres phénomenes fembla-  
bles : mais ce que j’ai dit doit fusure ρουτ faire com-  
prendre aux Chymistes que les petits animaux produits  
d’une maniere merveilleufe dans les corps , & cela  
quelquefois tandis qu’ils travaillent fur ces corps, doi-  
vent leur existence à de petits œufs qui nagent dans  
*Pair , &* non à l’efficacité de quelque opération ou de  
quelque matiere chymique. Qu’ils ne perdent donc  
jamais de vue la nature de *Pair Se* fa prodigieufe fer-  
tilité ; qu’ils commencent par examiner ces caufes ,  
avant que d’en chercher d’autres , lorfqu’ils auront  
quelque phénomene à expliquer. Mais si la connoii-  
fiance de *Pair* est, comme on voit , nécessaire au Chy-  
miste, on ne peut manquer de s’appercevoir à combien  
plus forte raifon elle l'est au Medecin & à ceux qui fe  
font livrés à l’étude des autres parties de la Philofo-  
phie naturelle.

Passons maintenant aux fossiles ; car on trouve aussi les  
fossiles dans *Pair.* Tous les fels fossiles, quoique fixes,  
fe dissipent dans *Pair* , s’ils font dissous dans de l'eau,  
& surtoutdans celle qu’ils attirent eux mêmes de llcir,  
digérés pendant long-tems à une chaleur conVenable ,  
& poussés enfuite dans la distilation par un degré vio-  
lent de feu. Si l'on calcine ce qui en reste après ces  
premieres opérations l'ur un feu ouvert & violent , il  
*sè* dissipe prefque tout entier dans *Pair ,* ainsi que les  
autres principes. En fuivant ee procédé , ils retourne-  
ront dans *l’air.* Un grand Chymiste annonça cette vé-  
rité au monde l'avant , il y a plus de cent ans. Je ne  
parlerai point de la distilation de ces stels avec le sta-  
ble , le bol, la poussiere de brique, l’argile, & la terre  
dont on fait les pipes à fumer , à l'aide du feu le plus  
violent. Les Chymistes ne convertissent - ils pas par  
cette méthode des milliers de livres par an , de ces  
Tels , en Vapeurs acides & Volatiles qu’ils appellent el-  
prits ? Toutes ces opérations chymiques n’infectent-  
elles done pas *Pair* ? Cet *aelr* ne doit-il donc pas dé-  
truire les corps qui y font expofés. Le mélange uni-  
que & simple d’huile de Vitriol, d’esprit d’alun , ou de  
foufre dans un mortier avec le nitre , le fel marin , ou  
le sel gemme , convertit dans un moment ces felsvrai-  
ment fixes en Vapeurs si volatiles , qu’il est prefqu’im-  
possible de les ramasser, & *l’air* en est en peu de tems  
si fortement imprégné , qu’on ne peut douter qu’elles  
ne foient portées au loin, felon toutes sortes de direc-  
tions : mais il y a une multitude prodigieuse de ma-  
nieres de produire les mêmes effets. Avant l’induf-  
trieux Glauber , on ne connoissoit point à la vérité la  
méthode admirable de métamorphoser les sels. Mais  
qui déterminera maintenant le nombre des moyens *se-  
crets* que la nature pofl'ede pour opérer de pareils chan-  
gemens & pour volatiliser les matieres fixes ? Ces va-  
peurs si funestes qu’on ne peut les respirer fans danger,  
ne prouvent-elles pas en s’élevant du fond des mines,  
que la nature elle-même disperfe des fels dans le va-  
gue des *airs s* & qu’elle a pour produire nos opérations  
chymiques des méthodes qui ne nous font pas connues?  
Cependant nous pouvons assurer que cela n’arrive que  
dans certains endroits de la terre ; dans ces lieux seu-  
lement où il fe trouve de pareilles matieres , & où la  
nature est capable d’agir fur elles par quelques-unes  
de ces méthodes cachées qui lui font propres pour les  
volatiliser. Il n’est pas moins constant que la hauteur  
a laquelle ces Vapeurs Ealines s’élevent dans *Pair,* n’est  
pas sort considérable ; & c’est fur ce fondement que  
les Adeptes ont prétendu pendant longtems que l’air,  
étoit divile en diflérentes couches qui contenoient cha-  
cune une forte particuliere de Vapeur & d’exhalaison.

suit enfin de ce que nous Venons de dire , que par

À E R 40

le moyen de l'eau, de la chaleur, de la digestion , de  
la diflolution, de l’exsiccation , de la distllatlon , de la  
calcination, de la combustion, du mélange , de l'union  
& de la séparation , les fels fossiles font Volatilisés &  
disperses dans Patmofphere.

Les prmcipes des fossiles qu’on nomme foufres , sféva-  
porent totalement dans *Pair ,* dans la combustion des  
fubstances qui les contiennent ; ils disparoissent , la  
partie acide & saline fe changeant en une Vapeur fuf-  
foquante & la partie huileusse étant atténuée par le feu,  
& fe dissipant en Line Vapeur invisible ou noire & fem-  
blable à la fumée. Il est constant que la terre ne reçoit  
alors prefque pas une de toutes ces parties. Le fou-  
fre même , lorsqu’il est seul & séparé des autres prin-  
cipes , est porté dans *Pair* Eous la forme d’une fleur  
impalpable , & il y est abforbé comme le reste. Mais  
lorfqu’il est mêlé avec d’autres corps , il en acquiert  
quelquefois une Volatilité surprenante. Les Chymistes  
ont connaissance de plusieurs méthodes tant naturelles  
qu’artificielles par lesquelles les sioufres deviennent  
capables de s’éleVer dans l’atmosphere & d’enleVer  
d’autres corptsscules aVee eux. On Voit dans les mines  
de tems en tems des exhalaisons grasses, puantps, suf-  
foquantes , extremement incommodes à ceux qui y tra-  
Vaiilent , qui prennent feu à l'approche d’une ehan-  
delle allumée ; non fans un extreme danger pour les  
mineurs. Mais on fait que ces exhalaisons font pro-  
duites par l’arsenic , l'orpiment , le cobalt , le soufre  
d’antimoine , le bilmuth , le zinc & autres corps de  
cette nature , unis au foufre. On nous parle encore de  
la chute d’une pluie de foufre accompagnée d éclairs,  
& d’un feu qu’on ne put éteindre ni aVec Peau, ni par  
l’agitation. *Nouv. Lia. amu* 1684. p. 63.

Le changement s’introduit entre les métaux mêmes à urr  
point qu’il est constant qu’ils font quelquefois élevés  
fous la forme d’une fumée Volatile & difpersiés dans  
*Pair.* Tout le monde fait qu’il en est ainsi par rapport  
au mercure. S’il est agité par un feu de six cens de-  
grés, il s’évapore & deVÎent inVÎsible. Et si *Faim* qui  
en est imprégné, enVÎronne le corps humain & s’yap-  
plique : que fon action eft prompte , qu’il pénetre  
profondément ! La falÎVation s’enfuit prefque sifr le  
champ. Mais en s’éVaporant, il emporte & éleVeaVec  
lui des particules d’autres métaux , comme il paroît  
par la distillation du plomb & de l'étain aVec le mer-  
cure. Il y a plus , le plomb, l'étain , le fer, & le cui-  
Vfe expofés à un feu Violent dssparoîtront aussi en Ver-  
tu de la Volatilité qu’ils acquerront, & fe répandront  
pareillement dans llcir. Une grande partie des mé-  
taux imparfaits elt emportée par le plomb de dessus la  
coupelle. Mais lorfque le cobalt , Parfenic, & les au-  
tres Eoufres Voraces sont intimement unis aVec la mi-  
nc d’or ou d’argent; si ce mélange approche du feu,  
les particules de la mine deVÎennent Volatiles, & tous  
ces métaux précieux fe dissipent en *Pair* en si grande  
quantité, que la meilleure partie en est perdue. On.  
auroit pu preVenir cette perte par une lente calcina-  
tion & par l’addition de quelques poudres propres à  
fixer. D’où il est aisé de conjecturer quel est le poids  
immense d’or & d’argent dont *Pair* est chargé. De  
l’or Volatilcela paroît un grand paradoxe. Cependant  
il est constant par des expériences Chymiques aux-  
quelles on ne peut fe retisser , que si Vous prenez du  
mercure stiblimé corrosif, & que Vous le mêliez bien  
aVec de l’or en poudre, en distillant ensuite le tout  
dans une cornue aVec le régule d’antimoine ; l’or mon-  
tera fous la forme d’une huile rouge, & deVÎendra  
parfaitement Volatil. Le foufre, le Vitriol calciné, &  
le fel ammoniac mêlés & appliqués conVenablement,  
volatilisent sifr le feu prefque tous les métaux. Il n’est  
donc pas étonnant que dans le tems le plus ferein , il  
paroisse aux environs des mines des fumées fubites ,  
capables d’éteindre un flambeau; ( *Voyez les Ouvrages  
deBoyle)* puifque les corps les plus dcnfes peuvent  
être réduits fous cette forme, & portés dans *Pair.,* de  
façon qu’il n’est prefque plus possible de reconnoîtr^

Ee ij

439 AER

de quelle espece de corps ces vapeurs font formées.  
Mai? une autre caufe qui contribue considérablement  
à parfemer l'ssr de parties métalliques; c’est *sairmê-  
me,* en tant qu’abondant en fels & en foufres. Car il  
est certain, & je l'ai démontré plus haut que *Pair* est  
plein de fels & de soufres ; & il n’est ni moins cer-  
tain , ni moins démontré par les expériences que je  
viens de citer, que ces fels & ces foufres sont très-  
capables d’enlever des particules métalliques , lorfque  
les métaux font en dissolution , & de les répandre dans  
*l’air.* Le contact immédiat, & le mouvement de *Pair*ne tournent-ils pas en tout tems & en très-peu de  
tems, le fer, le cuivre & le plomb, en chaux, en fleur  
& en poudre ? N’est-ce pas de-là que naissent les rouil-  
les, les verds-de-gris , & la cérufe ? Or on obfervera  
qu’après ces tranfmutations , si on les réduit en une  
poudre impalpable, cette poudre fe dissipera & Ecra  
dispersiée dans *Pair* par les vents. J’avoue que l’or,  
l’argent & l’étain font moins sujets à ces altérations,  
par la raisim que les acides volatils de nitre & de Eel  
marin , qui Eont les vrais dissolvans de ces métaux , ne  
*se* trouvent gueres que dans *l’air* qui environne les  
laboratoires des Chymistes.

*Je seupponnerois volontiers M. Boerhaave de T être mepris  
dans cet endroit s car l’air est certainement pourvu, et  
même abondamment, d’esprits acides , qui fixés dans  
une matrice propre constituent l’isseence du nitre. Noyez  
Nitrum.*

En Amérique , l'uir est d’une nature si corrosive, qu’il  
consiime les tuiles dont les massons siont couVer-  
tes , les pierres & presique tous les métaux ; c’est ce  
que les Anglois assurent d’un consentement unanime  
dellair des Bermudes où les métaux mêmes s’anéan-  
tissent en très-peu de tems. Il semble qu’il faille attri-  
buer au séjour des parties métalliques dans *Vair -> le*phénomene le plus surprenant que ceux qui travail-  
lent dans les mines, aient jamais obsiervé ; je veux  
dire, l’effet singulier que l’air produit fur les motes  
fossiles , lorsiqu’on les tire de la terre, & qu’on les ex-  
pose à *F air* pour la premiere sois. N’est-ce pas une  
choste qui arrÎVe fréquemment, que les marcassites, les  
pyrites , les pierres vitrioliques , & d’autres fubf-  
tances métalliques prefque conEumées , soient pour  
ainsi dire, régénérées par Faction de *F air -,* transfor-  
mé , réintégré , imprégné d’une vertu nouvelle, & en-  
richi d’une vraie matiere métallique ? On diroit à ces  
effets , que *Pair* est le grand & univerfel réfervoir des  
femences des corps ; qu’il porte dans fa vaste étendue  
les élémens de toutes les substances ; qu’il rend à la  
terre ce qu’elle a déja produit, & ce qu’il avoit tiré  
de sim Eein ; enfin que les corps reparoissent sur la sur-  
face & dans les entrailles de la terre , plutôt à l’aide  
d’une circulation perpétuelle, que d’une reproduction  
nouvelle. Il est constant que la rofée a rendu par la dise  
tilation une liqueur qui s’attachoit au verre, & qui le  
peignoit des couleurs de l'arc-en-ciel, y pénétrant si  
profondément que ces couleurs ne pouvoient être em-  
portées ni par l’eau forte, ni par l’huile de tartre , ni  
par un long & violent frotement : mais il n’est pas  
moins vrai que cette même liqueur étoit si fubtile  
qu’elle brûloit dans le feu , de même qu’un alcohol.  
*Républ. des Lett. T I. p.* 590. Cet effet a assurément  
beaucoup de rapport à celui d’une teinture métalli-  
que sur le verre. *Philos. Trans. Abr. T II. p.* 143.

Ce que je viens de dire fur *Pair,* suffit, je crois, pour  
nous dollper les idées que nous devons avoir de *Pair*dans nos recherches médicinales & chymiques. L’ssr  
doit donc être considéré Comme un cahos réel de tou-  
tes chosies mêlées & confondues les unes avec les au-  
tres ; car nous avons démontré qu’il est chargé de tou-  
tes fortes de particules, & qu’il n’y a point de corps  
quine lui paie tribut. Or ces particules diverfcs étant  
dans un mouvement perpétuel, peuvent produire par  
leur rencontre , dans l’espace de *Pair ,* toutes les opé-  
rations que nous reconnoissons dans les corps dont el-

A E R 440

les ont été détachées. Mais ces opérations Eont variées  
à l'infini. On ne doit donc pas être fiurpris que Pat-  
mofiphere fioit le théatre des plus terribles événemens  
que nous remarquions dans laluature ; j’entens les mé-  
téores. Il y a sans doute dans *F air* des corps doués d’u-  
ne vertu magnétique , & ces corps ne peuvent man-  
quer de produire par leur attraction mutuelle , leur  
répulsion , leur cohésion , leur raréfaction, & par une  
infinité d’autres modifications , des phénomenes plus  
furprenans que ceux qu’on obferve partout ailleurs.  
L’expérience suivante fervira beaucoup à jetter del'é-  
vidence fur les propositions que je viens d’avancer.  
Prenez d’une main une petite phiole de verre dans  
laquelle il y ait de l’efprit de sel ammoniac, & de  
l’autre une autre phiole qui contienne de l'esprit de  
nitre. Tant que ces deux corps demeureront fort *sé-  
parés* l’un de l’autre , il n’arrivera rien dlextraordi-  
naire : mais aussi-tôt qu’on les approchera assez pcur  
que les vapeurs qui fortent des bouteilles commen-  
cent à fe mêler, il fe formera fur le champ un petit  
nuage, & ce nuage naîtra de la rencontre feule del'a-  
cide & de l'alcali. Si l'on distille dans une cornue arec  
de l'esprit de l'el marin, un amalgame préparé aved’é-  
tain & le mercure, on aura une liqueur qui ne preduit  
aucun effet , tant qu’on la tient bien renfermée dans  
un vaisseau : mais si l'on vient à l’exposer en plein air,  
même plusieurs années après fa préparation, elles’é-  
vapore fur le champ en une fumée fort épaisse. *L’air*est rempli de ces causies , & par conséquent ces effets y  
doivent être souvent produits. Nous ne connoissens  
pas toutes les autres efpeces de sels qui peuVent flot-  
ter dans *Pair,* ni les propriétés de ces l'els. Nous ne  
Eommcs pas mieux instruits , & des estpeces & des Ver-  
tus des huiles qu’il porte. Mais il s’y produit des ef-  
fets prodigieux que nous ne pouVons attribuer à d’au-  
tres caufes qu’à la nature particuliere, & à la rencon-  
tre de ces fels, de ces huiles, & de ces esprits donc  
toutes les especes & toutes les propriétés ne nous font  
cependant pas connues. Si l’efprit de Sassafras fe ren-  
contre aVec l’esprit de fel de nitre de Glauber; quel  
phénomene terrible ne fera pas produit fur le champ ?  
Il n’y a prefque que cette expérience dont l'effet soit  
aussi prodigieux. On trouVera la maniere de la faire à  
l’Article *Nitrum.*

Maintenant, considérez ce qui arrivera , quels furpre-  
nans phénomenes s’dssuÎVront, si un nombre de parti-  
cules reVêtues de propriétés femblables, Viennent àse  
rassembler dans Pair, & à l'e mêler les unes aVec les  
autres ? Il faut conVenir qu’il fe passe dans cer élément  
dans certain tems, des chofes qu’on n’y Voit point ar-  
rÎVer dans d’autres tems. Il fe pourroit faire que les  
Cometes, les Météores, les différens afpects des pla-  
netes, & peut-être même l’influence des astres, ccn-  
tribuassent à la production de ces effets rares & extra-  
ordinaires. Car enfin , il faut conVenir que si la *dis-  
tance* de ces corps est grande , les effets qu’ils peuvent  
produire en Vertu de leur attraction , répulsion , cha-  
leur , lumiere , froid , & émission de particules font  
bien considérables.

De tout ce que nous aVons dit, il suit que la nature de  
*Pair* Varie selon la différence des lieux, 1°. par rap-  
port au terrein, au S0I, ou à la partie de la terre sisr  
laquelle *Pair* est appuyé. Car selon les différens corps  
dont la terre abonde dans les différens endroits, les  
exhalaisons & les Vapeurs qui s’en éleVent, auront des  
qualités différentes, & *Pair sera* rempli de corpissCu-  
les dont il ne sera point chargé ailleurs. On pourrait  
confirmer cette proposition par un nombre infini d’e-  
xemples. D’où l’on peut inférer que telle expérience  
*se* fera aVec fuccès dans un endroit, qu’on tenteroit  
Vainement dans un autre.

2°. Par rapport aux hommes qui les habitent & aux ani-  
maux qui s’y nourrissent, de même que par rapport à  
la maniere dont on y fume la terre & dont on la cul-  
tÎVe; aux occupations auxquelles les habitans font li-  
vrés, & aux exercices qui y font ordinaires. Toutes

44ΐ AER

ces circonstances fervent à remplir *i’air* de différentes  
sortes de particules. Et c’est en conféquence qu’il arri-  
veradans les différens lieux un grand nombre d’effets  
qulon ne remarquera point ailleurs. Il arriva, par  
exemple, à un Chymiste qui sloccupoit dans sim la-  
boratoire à distiler une grande quantité de vinaigre ,  
dlexpoEer à *i’air* un peu de stel pur , *sec* , & alcali de  
tartre sur un plat de verre. Llairqui environnoit sim  
laboratoire, étant conséquemment à la nature de la  
matiere qu’il y travailloit, plein de vapeurs acides,  
transinua ce fel en huile de tartre,*per deliquium , 8e*unit en même-tems les parties acides volatiles du vi-  
naigre, aveC l’alcali de tartre, si fortement que la matie-  
re imprégnée fe trouva convertie en tartre régénéré ,  
que l.Artiste fondit dans le feu comme de la cire, &  
dont il tira un exCellent remedc pour réfoudre les  
humeurs ténaces & vifqueufes, dans prefque toutes les  
maladies. On peut juger quelle fut fa joie d’avoir trou-  
vé une si belle production ; il crut tenir le fecret des  
Alchymistes, celui, pour m’exprimer comme eux, d’in-  
cérer les fels fixes alcalis. Mais lorfqu’il entreprit  
la même opération dans un autre lieu , où *Pair* n’é-  
toit point imprégné d’une si grande quantité de  
vinaigre , ce fut vainement ; fon opération ne lui  
réussit pas. On pourroit apporter d’autres exem-  
ples de la même chofe; je veux dire de la différence de  
Faction de *i’air,* felon la différence des particules dont  
il est chargé. Pestez maintenant l'altération prodigieu-  
se qui doit se faire dans ce fluide , dans une contrée par-  
ticuliere ; lorfque quelque tremblement de terre en  
aura rempli *i’air* d’exhalaifons d’une nature toute au-  
tre que celle des exhalaifons dont il y est ordinaire-  
ment chargé. L’histoire s’accorde en ceci avec nos re-  
flexions ; car elle nous apprend que certaines parties  
de la terre font devenues inhabitables, par la puanteur  
infoutenable des vapeurs dont elles ont été infectées,  
après des tremblemens de terre. Mais ce n’est pas le  
tremblement de terre feul qui peut caufer de funestes  
effets : les inondations occasionnées par les pluies, les  
débordemens de rivieres, & le progrès de la mer dans  
les terres, font capables de caufer les mêmes révolu-  
tions dans *i’air,* & d’en changer totalement la consti-  
tution par les vapeurs humides & les exhalaisons de  
fubstances corrompues dont il fe remplira dans ces oc-  
casions. Les vents doivent aussi porter avec eux quel-  
que chose des lieux d’où ils commencent à souffler, &  
par conséquent varier perpétuellement, plus ou moins,  
la composition de *Vair,* y introduisant des particules  
de matiere particulicre aux lieux fur lesquels ils ont  
passé, & en enlevant departiculieres au lieu sim lequel  
ils soufflent actuellement pour les transporter ailleurs.  
Cette caisse ne peut manquer non plus d’influer Eur les  
opérations Chymiques.Quant aux influences des cieux,  
relatives aux différens afpects des Planetes , du Soleil  
& de la Lune, à leur approehe, & à leur éloignement,  
à l’émission de leurs rayons oblique ou perpendiculai-  
re , à leurs conjonctions & à leurs oppositions : quels  
changemens ne doivent - elles point causter dans llair?  
Car quelle n’est point la force de leur attraction & de  
leur répulsion ? D’ailleurs n’est-ce pas de la direction  
des rayons que dépendent le froid & le chaud ? Quel-  
le diversité cette caufe seule ne produiroit - elle pas  
dans les vapeurs & les exhalaisons qui s’éleveront de  
la terre ?

Mais il y a ici quelque chosie de plus à considérer : c’est la  
vicissitude des siaisions. On ne siauroit presique croire  
combien cette circonstance est importante. Si le dix de  
Mars le Foleil à une certaine hauteur & avec un certain  
degré de chaleur darde *ses* rayons siur la terre; il agit  
alors siur un corps qui pendant l'hiver précédent a été  
resserré par le froid, a gardé & accumulé fous une en-  
veloppe de glace fes propres exhalaifons, & qui en  
meme tems a reçu & retenu tout ce "qui lui est venu  
de *l’air.* Ainsi, lorsiquc cette masse commence à *se* dise  
foudre, lorsque ce corps imprégné commence à s’a-  
mollir & à donner accès entre sies particules aux prc-

A E R 443

iniers rayons du foleil, ils en enlevcnt une quantité  
de vapeurs dont llcir ne tarde pas à être surchargé. De  
là vient que toutes les fois presque qu’un printems .  
chaud Euccedera à un hiver long & très-froid, 11 y au-\*  
ra des pluies, des tonnerres & des éclairs, & il Ie ré-  
pandra dans les animaux, dans les végétaux, & fur  
mute la face de ces êtres un *air* de vigueur & de force  
singuliere. Mais au dix de Septembre, lorfque le soleil  
à la même hauteur & avec le même degré de chaleur ,  
agit fur la terre, il la trouve brûlée , épuisée par les  
chaleurs de l'été préCedent, & n’étant point encore hu-  
mcctée des pluies de l'automne : aussi n’élevera-t-il  
pas dans *F air* les mêmes exhalaisons qu’au commen-  
cement du printems ; aussm’excitera-t-il pas fur later-  
re la même chaleur, n’y produira-t-il pas les mêmes  
effets, & ne remarquera-t’on ni dans les végétaux, ni  
dans les animaux, ni fur toute la face des êtres, les mê-  
mes fymptomes de vie & de vigueur. Cela suffit, je  
crois, pour faire comprendre quelle révolution appor-  
te dans Patmofphere la vicissitude des silifons, consi-  
dérées seules & en elles-mêmes.

Cette connoissance importe beaucoup à la Chymie & à la  
Philofophie naturelle ; & il paroît que les anciens  
Chymistes n’étoient pas éloignés de le penster ainsi,  
puisqu’ils attribuoient à la rofée du printems de toutes  
autres qualités qu’à la rosée de l’automne , en les Iup-  
posant l'une & l’autre produites dans le même degré de  
chaleur, lis avoient imaginé que cette lessive de llcir  
entraînoit avec elle l'ur la terre en s’y répandant, des  
vapeurs & des exhalaisons qui varioient selon les fai-\*  
ions ; & cette varieté reponsdoit assez exactement à ce  
que nous avons dit ci-dessus.

Avant que de finir l’examen des difiérens corps contenus  
dans *Pair, 8c* des qualités diverfies dont ils l'ont revé-  
tus, nous dirons un met de cette propriété par lequel-  
le il est fialutaire aux animaux, aux végétaux, & né-  
cessaire à leur vie & à leur subsistance; propriété qui  
n’a point encore été considérée comme telle , mais  
dont il n’est pas impossible que nous acquérions dans  
la siuite une grande connossance ; quant à moi, je pen-  
se que nous n'avons befoin pour cela que dlobferva-  
tions, & que ces obserVations fe peuvent faire. Nous  
ne silmmes point en état de déterminer à présent si cet-  
te propriété de *i’air* consiste dans une vertu siecrete qui  
passe de *F air* dans les animaux & dans les végétaux,  
& qui s’épuise & *se* consiume en peu de tems , & si l’a-  
nimal périt nécessairement, lorsqu’elle vient à man-  
quer. Quoiqu’il en sioit, il est certain que si l’on enfer-  
me un petit oifeau fous un grand récipient, rempli  
*d’air* commun froid , & que le récipient foit fermé  
bien exaêtement , en moins d’tm quart-d’heure il fe  
trouve mal, il vomit & meurt dans l’espace d’une de-  
mi-heure. *Boyle de s Air.* 184. Un poisson dans de Peau  
bien enfermée, & dont llcir ne peut fe renouvelles,  
meurt en Tort peu de tems. Le poisson meurt dans les  
étangs qui font gelés partout , & il périt promptement  
dans Peau dont on a pompé *Pair. Hist. de PAcadem,  
Roy. des Scienc.* 1699. 240. 1701. 46. et *Mem.* 224.  
La flamme & les charbons rouges s’éteignent bien-tôt  
dans un *air* relssermé. Les petits œufs d’un infecte,  
quel qu’il foit , n’éclosent point dans un vaisseau bien  
fermé, quoiqu’on y entretienne toujours une douce  
chaleur. Les graines des plantes femées dans la meilc  
lcure terre & bien arrofée, ne poussent point, ne don-  
nent aucun signe de vie, si on les tient fous un vaisseau  
deverre, quoiqu’on les excite par un degré de chaleur  
assez vif. La furface supérieure du sang qui est exposée  
à *i’air ,* est d’une couleur d’écarlate, brillante , au lieu  
que le dedans où *i’air* n’a point pénétré est aussi noif  
que le simg desséché. Mais expostez à *Pair* ce seing  
noir, & il fe teindra stur le champ d’tm rouge d’écarlate.  
Que conclurre de ces expériences ? Qu’il y a dans *F air*une certaine vertu qulon ne peut déduire de toutes les  
propriétés que nous lui connoissons. Sendigovius a fou-»  
tenu que *F air* contenoit l’aliment *secret* de la vie,Quel\*  
ques Chymistes ont dit la même Choses Mais qulest-c^

443 AER

que cet aliment, comment agit-il, quel est fon effet  
réel, ClestCequi nous est parfaitement inconnu. Heu-  
reux Celui qui découvrira ces chofes. BOERHAAVE.

"Ce principe vivifiant de *i’air,* si nécessaire à la subsistance  
de la flamme & du feu & à la Vie des animaux & des Vé-  
gétaux, paroît être, à en juger fur les phénomenes, l’a-  
cide univerfel distribué dans tout Patmosphere dans  
une certaine proportion , enforte qu’il n’y a aucune  
quantité *d’air* qui en soit dénuée. Quoique cette dis-  
tribution ne puisse s’appercevoir par les sens , elle est  
cependant évidente par les effets. C’est cet acide qui  
mine en peu de tems les métaux imparfaits, & dont  
l'or & l'argent ressentent aussi quelque atteinte. C’est  
par cet acide, que la chaux de Vitriol, d’alun & la ter-  
re dont on tire le nitre , font régénérées de façonqu’el-  
les peuvent produire derechef de nouveaux esprits aci-  
des. C’est de cet acide que nous devons conclurre que  
la chair expofée pendant quelque tems à l’air, prend  
le rouge dont elle est colorée , & cela d’autant plus  
volontiers, que le nitre produit la même couleur. Les  
huiles aromatiques des Végétaux font teintes en rouge  
par l’acide de *Pair* : cat si l’on en remplit exactement  
une phiole & qù’on la ferme bien , ces huiles conferve-  
ront leur transparence premiere ; au lieu que si la bou-  
teille n’est pas entierement pleine, l’huile deviendra  
rouge , par l’action feule de l’acide que contient la pe-  
tite portion *d’air* qui occupe le reste du Vaiffeau. C’est  
d’Hoflrnan que nous tenons cette observation. Nous  
pouvons conjecturer de là que les fleurs qui ont tou-  
tes , plus ou moins , de l’huile aromatique , doivent  
les belles couleurs dont elles sont nuancées à l’acide  
de *Pair* ; cet acide les fait d’une couleur plutôt que d’u-  
ne autre, felon la qualité des huiles & des soufres  
qu’il rencontre dans leurs pédicules. Les Chymistes ont  
découvert il y a long-tems, que le foufre ou l’huile ,  
comme ils l’appellent, est la mere des couleurs. Re-  
marquez que les Teinturiers en éCarlate ne peuvent  
faire prendre leurs couleurs fans l'assistance d’un aci-  
de. C’est de la même cause qu’il faut déduire le phé-  
nomene de la furface du fang qui est rouge ou le de-  
vient en l’exposiant à *Pair.* Tous ceux qui entendent un  
peu Part de teindre , Pavent qu’un *air* humide & char-  
gé nuit à la beauté & à la vivaCÎté des couleurs , &  
qu’au contraire un *air* serein les exalte & les rend  
plus douces & plus agréables. Or il est constant que  
*l’air* dans ce dernier état est beaucoup plus abondant  
en acide que dans le premier. Les fleurs font fu jettes à la  
même influence de *Pair.* Leurs couleurs ne font jamais  
plus brillantes que dans les jours clairs & flereins, c’est-  
à-dire lorsque *Pair* est le plus chargé d’acide.

Quiconque a quelque teinture de Medeoine , fait que  
toutes les préparations de l’antimoine tiennent leur  
qualité émétique des acides ; & il est constant que  
les mêmes remedes deviendront émétiques en les  
exposimt à *Pair* naturel. D’où nous concluons qu’ils  
reçoivent de *i’air* un acide.

Le nitre tient aussi tout fon acide de *i’air.* Voyez *Ni-  
trum.*

Je dirai plus ; je silis convaincu que l’acide de *l’air* fe  
mêle avec le silng des animaux, quoique je ne pusse  
expliquer la maniere spécifique dont ce mélange *se*fait. Je suis porté à croire que cette grande opération  
s’accomplit dans les poumons; car après plusieurs inf-  
pirations , *Pair* ne fuffit plus à la respiration, à moins  
qu’il ne communique avec *i’air* extérieur. D’où nous  
pouvons inférer qu’il a été dépouillé dans l’inspiration  
de quelque qualité qu’il possédoit auparavant; quali-  
té qui lui est rendue par une communication libre avec  
un nouvel *air, 8c* qui le rend propre à la conserva-  
tion de la vie. Ajoutez à cela qu’il est certain que le  
fang prend une couleur rouge dans les poumons: rap-  
prochez cette circonstance de ce que nous avons dit  
plus haut de la puissance des acides dans la produc-  
tion des couleurs, par leur mélange avec les soufres;  
& Vous aurez fait un pas du coté de l’évidence de mon  
sentiment. Mais dans les asthmes où *Pair* ne peut être

A Ë R 444

porté régulierement dans les poumons , on n’ignore  
pas qu’il y a diip osition à l’hydropisie. Pourquoi cela?

C’est que le fang perdant fa couleur & sa contexture,  
devient pâle & aqueux. Les filles attaquées des pâles-  
couleurs font tourmentées d’une espece d’asthme, &  
c’est peut-être par cette raifon que leur sang est tou-  
jours clair & pâle.

Je fai que cette opinion n’est point encore à la mode,  
que je ferai peut-être seul de mon sentiment, & que  
Boerhaave, pour le jugement duquel j’ai un extreme  
déférence , l’a rejettée. Mais j’avouerai que je  
ne vois point encore pourquoi un corps aussi fubtil  
& aussi pénétrant que l’acide de *Pair,* ne s’insinueroit  
pas aussi facilement dans les pores des vaisseaux du  
poumon , pendant l’inspiration, qu’une vapeur grosi  
siere & visible s’en exhale dans l’expiration. Nous  
n’ignorons pas qu’on appcrçoit à l’aide du micrOfco-  
pe , les molécules qui composent le serng : mais de  
quelque artifiee que l’on *sc serve,* on ne peut parve-  
nir à rendre sensibles à la vue les parties qui consti-  
tuent l’acide *de Pair s* tant fes parties font petites.  
Les vaisseaux peuvent donc recevoir l’acide de *l’air  
par* leur siurface extérieure , & retenir le fang dans  
leur furfaee intérieure.

\* Les raifons qu’allégue M. *James* pour prouver l’exisi  
tence d’un acide *dans l’air,* ne me paroissent pas aussi  
convainquantes qu’à lui,& je crois qu’on peut expliquer  
par des propriétés plus connues del’ssr quelques-uns  
des phénomenes,pour l’explication desquels il a recours  
à un acide. *L’air* après plusieurs inspirations n’est plus  
propre à entretenir la vie de l’animal , il faut qu’il  
communique avec *s air* extérieur : est - ce pour s’y  
charger d’un nouvel acide qui remplace celui qu’il  
a transinis au fang dans les poumons ? Mais si l'on  
fait attention que *i’air* est élastique, si l’on considere  
les esters qu’il peut produire par fon élasticité, Ce  
qu’il peut perdre de cette qualité étant renfermé dans  
un lieu aussi chaud que les poumons , & surchargé par  
les vapeurs chaudes & humides qui s’en exhalent con-  
tinuellement, peut-être pourrions nous entrevoir pour-  
quoi il cesse d'être propre à entretenir les mouvemens  
de la respiration à moins qu’on ne le fasse communi-  
quer avec de nouvel *air.*

\* Depuis queLeuwenhoeck afait voir que chaque globu-  
le du fang étoit compofé de six autres petits, qui, fans  
être rouges en partieulier, donnoient par leur réunion  
la couleur rouge au globule qu’ils compofent; on a  
expliqué la formation du fang dans les poumons, par  
les différens degrés de pression, de réunion, d’atténua-  
tion , que le chyle qui en travelsse les vaisseaux capil-  
laires essuie dans des espaces qui ne sirnt jamais,pen-  
dant deux instans successifs, de la même étendue ni de  
la même capacité; les petits globules qui le compo-  
fent réunis & rapprochés de façon que six paroissent *se*confondre, prendront alors une couleur rOllge. Dans  
les asthmatiques où un vice particulier du poumon  
s’oppofe à la dilatation de fes cellules , *i’air* ne les  
remplissant plus qu’en partie, ne^pourra point broyer,  
divifer , atténuer, & unir enfuite par sim élasticité &  
par sim poids les molécules des liquides qui icaver-  
fient les vaisseaux qui rampent si.ir ces cellules ; & de-  
là dépendra la pâleur & le peu de consistance de leur  
sang.

\* La quantité plus grande de rayons rouges réfléchis du  
fang qui est au fond du vaisseau, comparée avec celle  
qui est réfléchie de *sa* furface , suffira pour faire enten-  
dre pourquoi le premier paroît d’un rouge noirâtre,  
& le second d’un rouge vermeil ; & il ne silra pas be-  
soin de recourir, pour l’explication de ce phénomene,  
à l'union de l'assde de *Pair* avec le Eang dont il tou-  
che la surface.

On peut déduire de cet abrégé de l’histoire de *Pair,* de  
fes propriétés & de ce qu’il contient, un grand nom-  
bre de propositions vraifemblables & curieufes, con-  
cernant licconomie animale.. \*

445 AER

D’abord *l’air* en qualité de fluide, est le véhicule qui  
porte aux organes de l’odorat toutes les particules dont  
il est affecté; comme fluide pesant, il les presse assez  
fortement contre les nerfs de ces organes pour y exci-  
ter la fensation. C’est aussi par son moyen que lessiIbsc  
tances savoureuses font impression fur les organes du  
gout. Il est l'instrument principal du son. Les ondula-  
tions qui y font excitées par les corps qui s’y meuvent  
de mille manieres différentes, viennent frapper l’oreil-  
le extérieure , qui par un méchanifme merveilleux,  
communique le mouvement qu’elle a reçu aux nerfs  
qui tapissent l'oreille intérieure. Le poids de *Pair* ap-  
pliqué fur toute la furface extérieure des animaux &  
des végétaux , empêche par fa pression que leurs vaif-  
seaux ne foient rompus par Faction de la force nécessai-  
re pour y faire circuler les fluides. Ce poids contreba-  
lance cette violente action. Tous ces effets font évi-  
dens, car au haut des montagnes, où *F air* est fort ra-  
réfié , l’odorat, Fouie & le gout, font moins exquis.  
On dit que fur le pic de Ténérif, le poivre, le gin-  
gembre, le fel & les efprits ardens, n’ont aucune éner-  
gie ; & que rien n’affecte sensiblement les organes du  
gout que le vin de Canaries; ce qu’on explique enfup-  
posiant qu’en vertu de ses parties huileuses il s’attache  
fortement aux fibres du palais. De plus on est fort su-  
jet aux hémorrhagies , aux sommets des montagnes,  
& ceux qui les habitent ont fréquemment des ruptures  
de vaisseaux.

*L’air*, comme fluide pefant & élastique , contribue beau-  
coup à la dissolution des alimens dans l’estomac des  
animaux : car lorfque les fragmens des alimens sont ra-  
réfiés & étendus par la chaleur qu’ils trouvent dans ce  
viscere, *Pair* alors détruit par son action la cohésion  
des parties qui les composent, & concourt avec les au-  
tres moyens employés à la digestion, à les conduire à  
l’état de fluidité. Aussi-tôt que *Pair* est renfermé dans  
l’estomac, il faut nécessairement qu’il agisse fur les ali-  
mens ; & cette action ne peut que produire fur eux un  
effet considérable, dans l’état de raréfaction où la cha-  
leur les a mis.

C’est parle moyen de *Pair* que fe fait la respiration, cette  
action si nécessaire à la vie. Car, lorfque *s air* est chase  
*sé* des poumons, les vaisseaux pulmonaires , dans lese  
quels le sang circule du ventricule droit du cœur au  
ventricule gauche, s’aflaissent, & fiant imperméables ,  
jusqu’à ce que *Pair se* précipitant dans les branches de  
la trachée artere , dans le moment de l’élévation de la  
poitrine, gonfle les poumons, & rouvre non-seule-  
ment les canaux de Pair, mais encore les branches de  
la veine & de l’artere pulmonaires, qui suivent partout  
celles de la trachée artere. Ici *Pair,* comme fluide pe-  
fant , comprime & atténue le l'ang ; & comme flui-  
de élastique, & capable d’être raréfié par la chaleur ,  
il agit, comprime & atténue avec d’autant plus d’effi-  
cacité. Si de plus, comme je l’ai fuppofé, l'acide de  
*l’air,* ou l'esprit vital *se* mêle avec le simg dans les  
poumons , il s’ensuivra de cette opération quelque *es-  
set* nécessaire & important à l’œconomie animale.

En effet, fous quelque face que nous considérions l’air,  
nous trouverons toujours que les altérations qu’il  
éprouve, entraînent après elles des révolutions considé-  
rables dans les corps des animaux. Est-il pesiant : il  
presse la seirface de nos corps & les parties intérieures  
du poumon, avec une force d’autant plus grande, qu’il  
est plus pefant. On a démontré par une sitite d’obEer-  
valions très - curietsses, que la différence de la pression  
qu’il exerce si.ir nos corps dans *sa* plus grande pesanteur  
naturelle, & de la plus petite pression dans *sa* plus peti-  
te pesanteur naturelle, monte à 3982 ] livres de dou-  
ze onces. Or, cette différence étant extremement fen-  
sible, elle ne peut manquer de produire des effets très-  
considérables.

Est-il chaud & élastique : les effets qu’il produira en *ver-  
tu* de ces deux causies, sieront proportionnels à leurs de-  
grés. Les différentes substances dont il est chargé ne  
doivent pas moins occasionner des changemens dans les

A E R 44^

corps Pur lefquels *Pair* agit, qu’aucune autre de fes qua-  
lites. Le sang & les liqueurs qui circulent dans les ani-  
maux Ee ressentiront nécessairement des exhalaisons  
prédominantes dans *Pair.* Il fera donc le véhicule de  
la contagion, & le propagateur des maladies tant épi-  
démiques qu’endémiques : & ces maladies varieront à  
l'infini, fielon la variété infinie des particules de *Pair &*des propriétés résultantes de la combinaison de ces par-  
ticules.

Nous conclurrons de-là que *Pair* le plus seiin est celui qui  
est *sec &* sérein, & conséquemment pefant & chargé  
dleEprits vitaux acides. Un terrein pierreux doit,selon  
toute apparence, être couvert d’un *air* de cette consti-  
tution, par la rasson qu’il ne produit aucune particule  
capable d’infecter l'atmosphere , ou qu’il n’en produit  
que fort peu. Les pays où l’on trouve des montagnes &  
des vallées arrofées de ruisseaux d’une eau claire & ra-  
pide, doivent aussi fournir un bon *air,* parce que cette  
situation suppofe nécessairement un *air* circulant. Des  
courans d’eau tels que ceux dont j’ai parlé, en produi-  
fient de semblables dans *F air.*

Je ne quitterai point cette matiere,seins remarquer une  
erreur considérable , dans laquelle plusieurs personnes  
font tombées par rapport à l’exercice. Elles pensent  
que le mouvement est bon pour le corps uniquement  
par lui-même. Sydenham paroît avoir été de cet avis,  
en attribuant à la succussion les avantages de l’exercice  
à cheval. Cependant nous trouvons par l’expérience ,  
que les mêmes degrés de mouvement, que la même l.uc-  
cussion reçue à la maifon, en s’exerçant à couvert, n’a  
pas la même efficacité dans les cures des maladies, ni  
relativement à la conservation de la simté, que celle  
qui se fait en plein *air,* furtout en *air* pur & peu char-  
gé de vapeurs & d’exhalaisons. La raisim de cette dise  
fiérence n’est pas bien éloignée. Lorsqu’un animal sic-  
xerce en plein air, il respire continuellement un *air* que  
l’inspiration réitérée n’a point dépouillé de son princi-  
pe vital, quel que sioit ce principe. Or ce principe, com-  
me Boerhaave l'a observé, est un puissant soutien de la  
vie & de la simté. C’est par la même casse que lapro-  
menade en bâteau stur des rivieres dont le cours n’étoit  
pas rapide, passent chez les Anciens pour un excellent  
rernede dans les maladies les plus opiniâtres. La suceuse  
sion dans cet exercice est fort légere ; mais le malade  
respirant continuellement un *air* nouveau, ne pouvoir  
que s’en trouver sort bien.

Vitruve perfuadé que l’air contribue beaucoup à la Con-  
servation & au dérangement de la santé, propose les re-  
gles suivantes sur le choix d’un lieu propre à bâtir une  
ville. Ces regles font telles qu’on peut les appliquer à  
tout établissement nouveau , & qu’elles ne doivent pas  
même être négligées dans la construction d’une ferme.  
Sa philosophie n’est pas cependant la meilleure qui se  
puisse ; mais on trouvera les raifons de fes regles dans  
les obfervations précédentes, enEorte que le Lecteur ne  
Eera point embarrassé d’expliquer & de prouver ce que  
Vitruve se contente d’avancer sims preuves ou sur des  
preuves assez mauvaises.

Quand on veut bâtir une ville, la premiere chosi: qu’iI  
faut faire, est de choisir un lieu faim Pour cela elle doit  
être en un lieu élevé , qui ne foit point fujet aux brouil-  
lards & aux bruines, & qui ait une bonne températu-  
re *d’air,* n’étant exposti ni au grand chaud ni au grand  
froid. De plus,elle doit être éloignée des marécages, car  
il y auroit à craindre qu’un lieu dans lequel au matin  
le vent soustleroit sur fes habitans les vapeurs que le  
foleil en fe levant auroit attirées de l’haleine infecte &  
venéneufe des animaux qui s’engendrent dans les ma-  
récages, ne fût mal-fain & dangereux. De rpêrne, une  
ville bâtie fur le bord de la mer & exposée au midi, ou  
au couchant, ne peut être faine , parce que durant l’été,  
dans les lieux expofés au midi, le soleil est fort chaud  
dès fon lever, & brûlant à midi : & dans ceux qui font  
expofés au Couchant, *Pair* ne commence às’échauflèr  
que quand le soleil se levc ; il est déja chaud à midi, &  
il est très-luûlant au coucher du soleil ; de sorte que par

447 AER

ces changemens soudains du chaud au froid, la santé  
est beaucoup altérée. On a même remarqué que cela est  
d’importance pour les chofes inanimées; carperfonne  
n’a jamais fait les fenêtres des celliers du côté du midi,  
mais bien vers le feptentrion, parce que ce côté - là du  
ciel n’est point fujet au changement. C’est pourquoi  
les greniers dans lefquels le foleil donne tout le long du  
jour ne conservent prefque rien dans fa bonté naturel-  
le ; & la viande & les fruits ne fe gardent pas long-tems,  
si on les serre en d’autres lieux qu’en ceux qui ne re-  
çoivent point les rayons du foleil : car la chaleur qui ale  
tere incessamment toutes choses , leur ôte leur force  
par les vapeurs chaudes qui viennent à dissoudre &  
épuiser leurs vertus naturelles. Le fer même, tout dur  
qu’il est , s’amollit tellement dans les fourneaux parla  
chaleur du feu, qu’il est aifé de lui donner telle forme  
que l’on veut; & il ne retourne en fon premier état que  
quand il fe refroidit, ou lorfqu’étant trempé, on lui re-  
donne fa dureté naturelle. Cela est si vrai, qu’on éprou-  
ve que pendant l'été la chaleur affoiblit les corps non-  
feulement dans les lieux mal-fains, mais même dans  
ceux où *Pair* est le meilleur ; & qu’au contraire , en hi-  
ver, *Pair* le plus dangereux ne nous peut nuire, paree  
que le froid nous affermit & nous fortifie. L’on voit  
aussi que ceux qui des régions froides passent en des pays  
chauds , ont de la peine à y demeurer fans devenir ma-  
lades ; & que ceux qui vont habiter le septentrion, bien  
loin de ressentir aucun mal de ce changement, s’en trou-  
vent beaucoup mieux. C’est pourquoi il faut bien pren-  
dre garde, lorsqu’on choisit un lieu pour bâtir une vil-  
le , de fuir celui où les vents chauds ont accoutumé de  
Eouffler ; car tous les corps étant composes de principes  
appelles Ετοιχ.ῖα par les Grecs, qui sont le chaud, l’hu-  
mide, le terrestre & l’aérien, du mélange desquels il  
résulte un tempérament naturel qui fait le caractere de  
chaque animal ; s’il arrive qu’en quelque tems l’un de  
ces principes, par exemple, le chaud foit augmenté,  
il corrompt tout le tempérament en dissipant ses for-  
ces : ce qui arrive, lorfque le soleil agissant sur le corps,  
y fait entrer par les veines qui font ouvertes aux pores  
de la peau, plus de chaleur qu’il n’en faut pour la tem-  
pérature naturelle de l'animal ; ou bien, lorfque l'hu-  
midité trop abondante s’insinuant aussi dans les conduits  
des corps, change la proportion qu’elle doit y avoir  
avec la secheresse ; parce que cela fait perdre à toutes  
les autres qualités la force qui consiste dans la propor-  
tion qu’elles doivent aVoir les unes à l’égard des au-  
tres. *L’air* rend aussi les corps malades par la froidure  
& par l’humidité des Vents , & la terre détruit aussi la  
proportion des autres qualités, en augmentant ou di-  
minuant les corps contre leur état naturel, foit que ce-  
la leur arrice lorfqu’ils s’emplissent de trop de nourri-  
tures folides, ou qu’ils respirent un *air* trop grossier.  
Pour mieux connoître la nature différente des tempéra-  
mens , il faut considérer celle des animaux, & compa-  
rer les animaux de terre aVec les poissons & les oifeaux ;  
car leur composition est tout-à-fait différente, les oi-  
seaux ayant peu de terrestre, & encore moins d’humi-  
de, mais beaucoup *d’air,* avec une chaleur tempérée;  
ce qui fait qu’ils s’élevent aifément dans *Pair s* n’étant  
composes que d’élémens fort légers. Les poiffons ont  
une chaleur tempérée avec beaucoup *d’air 8c* de terrese  
tre, & très-peu d’humidité; d’où vient qu’ils vivent ai-  
fément dans Peau, & qu’ils meurent quand ils en *sor-  
tent. Au* contraire, les animaux terrestres, paree qu’ils  
ont médiocrement *dé air* & de chaleur, peu de terrestre  
& beaucoup d’humidité, ne peuVent long-tems vÎVre  
dans Peau. Si cela est ainsi, & si les corps des animaux  
scmt coglpofés , comme nous le voyons, de ces prin-  
cipes & de ces qualités dont l’excès & le défaut caufent  
les maladies, il est de très-grande importance, afin que  
les villes que l’on doit bâtir, n’y foient point fujettes,  
de choisir les lieux que l’on reconnoît les plus tem-  
pérés.

C’est pourquoi, j’approuve fort la maniere dont usinent  
les Anciens, qui étoit de considérer le foie des ani- ,

A ER . 448

maux qui paissoient dans les lieux où ils vouloient bâ-  
tir, ou camper; car s’ils le voyoient livide ou corrom-  
pu, & qu’ils jugeassent , après en aVoir considéré plu-  
sieurs , que cela n’arrÎVoit que par la maladie particu-  
liere de quelqu’un de ceux qu’ils aVoient ouVerts, &  
non par la mauVaife nourriture qui fe prend dans le  
lieu , puifque les autres aVoient le foie fain & entier  
par l’usage de bonnes eaux & de bons pâturages ; ils  
y bâtissoient leurs Villes. Que s’ils trotiVoient généra-  
lement les foies des animaux gâtés, ils concluoient  
que ceux des hommes étoient de même, & que les  
eaux & la nourriture ne pouvoient être bonnes en  
ce pays-là; de forte qu’ils l’abandonnoient inconti-  
nent, n’ayant rien en si grande recommandation  
en toutes choses que ce qui peut entretenir la fauté.

Mais pour faire Voir qu’on peut connoître si les lieux  
font fains par la qualité des herbes qui y croissent, il ne  
faut que faire comparaison des deux pays qui sont silr les  
bords du Pothérée qui passe entre Gnossus & Cortyne  
en Candie; car il y a des animaux qui paissent à droite  
& à gauche de cette rÎViere : mais ceux qui paissent  
près de Gnossus ont une rate , & ceux qui paissent de  
l’autre côté près de Cortyne, n’en ont point qui pa-  
roisse. Les Medecins qui ont cherché la catsse de cela,  
ont trotlVé qu’en ce lieu il croît une herbe qui a la ver-  
tu de diminuer la rate, & dont ils *se* sont fervis de-  
puis pour guérir les malades qui l’avoient beaucoup  
gonflée. C’est pourquoi les Candiots appellent cette  
herbe *asplenon.* Ces exemples font Voir qu’il y a des  
lieux que la mauVaife qualité des fruits & des eaux  
rend tout-à-fait mal fains.

Mais les Villes qui sirnt bâties dans les marécages , pour-  
ront n’être pas mal placées , si les marécages semt le  
long de la mer , & s’ils sirnt au septentrion à l’égard  
de la Ville, ou entre le septentrion &leleVant, prin-  
cipalementsi les marais fiant plus éleVés que le rivage  
de la mer. Car on pourra faire des fossés & des tran-  
chées par où l'eau des marais s’écoulera dans la mer,  
& par lefquels la mer y fera poussée lorsqu’elle s’enfle-  
ra par les tempêtes , ensorte que la salure fera mourir  
& même empêchera de naître tous les animaux des  
marais. L’expérience a fait voir cela dans les maréca-  
ges qui font autour d’Altine, de Ravenne & d’Aqui-  
lée , & dans plusieurs autres lieux de la Gaule Cisala  
pine, où les marais n’empêchent point que *Pair* ne foit  
merveilleufement sain.

Au contraire, quand les marais ont des eaux dormantes,  
& qui ne coulent point à l'aide d’aucune riviereni d’au-  
cuns fossés, comme ceux de Pontine ; ces eaux, faute  
d’agitation , fe corrompent & infectent *Pair.* C’est  
pourquoi, les habitans de Salapie ancienne ville de  
la Pouille bâtie en un lieu de cette nature par Dio-  
mede à fon retour de la guerre de Troye, où, comme  
quelques-uns croient, par Elphias Rhodien, fe voyant  
tous les ans affligés de maladie , vinrent demander a  
M. Hostilius, qu’il leur fût permis de transporter leur  
Ville en un lieu plus commode, tel qu’il leur voudroit  
choisir ; ce qu’il leur accorda fans difficulté ; & ayant  
avec beaucoup de prudence &de capacité examiné les  
qualités d’un lieu près de la mer qu’il jugea fort fain,  
il y bâtit , avec la permission du Sénat & du peuple  
Romain , une nouvelle Ville, faifant payer à chacun  
des habitans , feulement un sesterce pour la place de  
chaque maifossi Ensi-lite il fit une ouverture à un grand  
lac qui étoit près de la Ville , pour y laisser entrer la  
mer & le changer en port. De maniere que les Sala-  
piens sirnt à présent en un lieu fort fain, distant de  
quatre milles de leur ancienne Ville. VITRüvb , c. 4.  
*L .I.*

J’ajouterai à ce que je viens de citer de Vitruve, le senti-  
mentdu fameuxArnaud deVilleneuve.Ila jugédelleir  
avec assez d’exactitude ; &Boerhaave paroît avoir transi  
porté des écrits de cet Auteur dans les siens, beau-  
coup d’excellentes chofes fur ce fujet. J’avertis toutesois  
le lecteur qu’il faut lui pardonner quelque chofe. Il y a  
des défauts qui font plutôt du siecle dans lequel un  
homme

449 AER

homme écrluoit, que de PécriVain.

Un *air* clair , subtil & pur, clarifie, fubtilife & rafine le  
Pang & les esprits. Conséquemment il rend le cœur  
gai, l’esprit serein , le corps léger, & il accélere la  
digestion dans tous les *viscères.* Ati contraire, un  
*air* épais , grossier & orageux , serre le cœur , trouble  
l’efprit , appesirntit le corps , empêche ou retarde la  
digestion , de sorte que les superfluités , celles du  
moins qui sont Vaporesses & fuligineuses ne peuVent.  
être dissipées par l'action du corps. Plusieurs caisses  
extérieures influent Tur Pair, telles Pont les astres, les  
minéraux, les plantes, les animaux, ou d’autres siso-  
stances qui échappent aux hens ; & toutes ces choses  
font capables de produire dans le corps de grandes al-  
térations ; Car par elles Pair deVÎent empesté & pcsti-  
lentlel dans certains lieux & dans certaines Passons; il  
deVient dans d’autres lieux & dans d’autres faisons si  
pur, si sialutaire , & , pour ainsi dire, si thériacal, qu’il  
n’y a pas de poision qui puisse agir efficacement si.lt le  
corps : il est tel en Iflande & dans les Ifles cireonVoi-  
sines , dans quelques-unes desquelles un cadaVre ex-  
posé à *Pair* ne *se* corrompt pas. En un mot, l’effet de  
*F air* sur les corps est si remarquable dans quelques siai-  
fons, qu’il tempere & fortifie le cerveau & les esprits  
à un point , qu’ils en font élevés d’une, maniere ex-  
traordinaire à la contemplation des sciences occul-  
tes & à la spéculation des choses à venir, & qu’ils en  
aequerent la plus grande facilité possible à produire

' tous les actes de l’entendement & de la Volonté ; au  
lieu que dans d’autres tems *Pair* catsse dans nous de  
si grands troubles, que la raifon en est Violemment  
affectée, & que l'usilge en est même quelquefois dé-  
truit ou fufpendu. Les effets, accidentels de *Pair va-*rient à l’infini , felon les différentes dispositions du  
corps dans les circonstances diVersies de la Vie. Un  
*air* froid, par exemple, comprimant la chaleur natu-  
relle& la repoussant en-dedans, fortifie la faeulté di-  
gestÎVe , & raffermit un corps où les Vifceres abondent  
enefprits. Un*elr* chaud au contraire, attirant la cha-  
leur naturelle du dedans au dehors , produira fur le  
même corps un effet opposiê au premier.

II est donc important qu’un Medecin connoisse lesdiffé-  
rentes catsses qui produisent des changemens dans  
*l’air. L’air* est altéré par l'influence des corps célestes  
& des corps élémentaires. La premiere de ces causes  
lui fait éprotrver un grand nombre de réVolutions ; les j  
plus fensibles proVÎennent du Soleil dans les quatre  
faisions de l’année, & de la Lune dans les quatre quar-  
ticrs. C’est dans le milieu de chaque saisirn que domi-  
ne pour l’ordinaire la constitution de *Pair* qui est or-  
dinaire & naturelle à la setisem : aux deux extrémités  
de la staffon , la constitution de llcir tient de celle  
qui précede & de celle qui commence, ou de celle qui  
finit & de celle qui huit. Au printems, par exemple,  
le cours ordinaire du Soleil & sim action stur *l’air, lc*rendent tempéré , rclatiVement aux quatre qualités  
dont il est reyétu, le chaud , le froid , le sec & l'hu-  
mide; aussi le printems paffe-t’il pour une saison terni-  
pérée. L’ssr est donc tel dans cette faifon , qu’il main-  
tient le corps dans une disposition moyenne , n’exci-  
tant en lui aucun changement considérable, ne le fai-  
fan t ni si.ler, ni aVoir trop de chaud, ni trembler, ni  
frissonner de froid ; ne l’endurcissant point, ne le flé-  
trissant point, ne le ridant point par la fecheresse ; ne  
l’amollissant point, ne le surchargeant point, ne l'ac-  
cablant point par une humidité excessiVe. La chaleur  
& la fecheresse prédominent sur le milieu de l’été d’u-  
ne maniere beaucoup plus sensible que sur le milieu  
du printems , surtout lorsique le Soleil passe par le  
lion , & sie trotwe en conjonction aVec la canicule. Au  
milieu de l’autonne *\’aïr* est modérément chaud , &  
manifestement incliné à la siecheresse. Au milieu de  
l’hÎVer , il est froid & humide : mais dans toutes les  
saifons, des caufes particulieres changent quelquefois  
sa disposition convenable. Les changemens que la Lu-  
ne apporte dans la constitution de *Fuir,* tant par rapport

*Tome I.*

A ER 450

au frosd que par rapport à l’humidité, sont tres-sensibles  
dans les quatre quartiers. «

Les changemens produits dans *Pair* par les corps élé-  
mentaires , naissent ou du feu qui agit actuellement  
fur les corps sisujacens , ou de l’eau , ou de la terre, ou  
de ce qu’ils contiennent, ou des Vapeurs & des exha-  
lalfons qui s’en éleVent. o.

Le feu échauffe, feche , & quelquefois remplit *Pair* de  
fumée. Maintenant si *Pair* d’un féjour où il y a des  
fours, des fourneaux, & où llon allume de grands  
feux, est par fa constitution naturelle , sec & chaud :  
ces qualités ne manqueront pas d’y être excessives,  
lorsque les feux feront allumés. Mais si la constitu-  
tion de *Pair* penchoit aux qualités contraires, elle fle-  
roit rectifiée, & les feux corrigcroient alors l’excès du  
froid & de Plsumidité.

L’eflèt des eaux est de rafraîchir & d’humecter llcir εηνΐ-  
ronnant , & particulierement des eaux fraîches & non  
sellées. Mais d’un autre côté , en réfléchissait les rayons  
du Soleil, elles doublent l'éclat & la chaleur de *]’a;r t*car il est d’expérience que si la mer, ou un corps d’eau  
considérable, fe trouVe expofé au Soleil , furtout à  
l’heure de midi, & Voisin de quelque habitation , cette  
habitation en siera beaucoup plus chaude ; & *Pair* y  
siera si lumineux , que ceux d’entre les habitans qui  
auront la Vue tendre, en perdront llusiage à midi pen-  
dant l'été.

Les qualités & la situation de la terre influent siur *Pair.*

Premierement, sies qualités ; car si elle est grasse &  
bourbeusie , elle rendra *Pair* humide & épais ; si elle  
est siechc & sabloneusie , l’uir en deVÎendra siec & pou\*  
dreux ; si elle est sieche & pierreusie , *F air* en siera seçp  
& pur. La situation d’une contrée quelconque, peut  
varier en quatre manieres : ou c’est une montagne, ou  
c’est un coteau, ou c’est une Vallée, ou c’est une plai-  
ne. *L’air* au siommet des montagnes est rclatiVement à  
celui des pays- bas & enVÎronnans, sort raréfié , peu  
chargé de Vapeurs, & froid. Dans les Vallées entourées  
de montagnes , il est grossier, impur & chaud , paf  
comparaifon aVec celui des montagnes, furtout en  
été , à cause de la réflexion des rayons du Soleil. Mais  
en hicer, si les montagnes enVÎronnantes siont très-  
hautes , *Faim* siera plus froid dans la Vallée par la rai-  
fon qu’elle fera presque toujours couVerte d’ombre.  
Sur le penchant des montagnes , il est d’une constitua  
tion moyenne entre celles dont nous aVons parlé ; il  
est modérément pur, à moins qu’il ne stoit infecté de  
vapeurs par quelques marais situés dans le voisinage,  
d’où venant à monter au fommet de la montagne, il  
peut les renVoyer dans *Pair* qui couVre les côteaux,  
l'épaissir considérablement, & le rendre quelquefois  
plus chaud ou plus froid qu’il ne l’est au fommet, &  
quelquefois d’une constitution tempérée. Si le coteau  
est au nord , *s air* y siera très-froid , à caufe de l'om-  
bre du sommet dont il fera toujours couVert ; s’il est  
au midi, il sera très-chaud, tant à caisse desonexpo-  
sition aux rayons du Soleil , que de l’abri où il *se*trouVe des Vents du nord ; s’il est à l’orient ou à lloCci-  
dcnt, le froid & le chaud y seront, modérés. Une cam-  
pagne bien découVerte n’est point à la portée des om-  
bres des montagnes, & jouit des influences du Soleil  
pendant toute ladurée de *sa* courEe : dans cette position,  
*Pair* a toutes les qualités dans un degré modéré.

Les siibstances contenues dans la terre & dans les eaux,  
alterent considérablement *Pair,* mais si.irtout celles  
qui siont contenues dans la terre. Lorsque les eaux sont  
dans une agitation continuelle, comme les eaux de la  
mer , elles ne produisent aucun changement sensible  
dans *Pair :* mais les eaux croupissantes , de même que  
les carcasses des animaux, ou les plantes pouries , en-  
voient dans *i’air* des exhalaisons très-nuisibles. L’in-  
fluence la plus fréquente qui *se* fasse fur l'uzr, part des  
choses contenues dans la .terre : de ces choses, les unes  
siont naturelles, les autres artificielles. Des naturelles,  
les unes sont les minéraux & les plantes, les autres les  
superfluités engendrées par les animaux,

45ΐ AER

Les mineraux agissent fur *Pair,* felon les propriétes na-  
turelles dont ils font doués ; ainsi les mines de soufre  
& d’arfenic échauffent & fechent l’ssr; les marcaffites  
& l'antimoine le rafraîchissent & le fechent , & ainsi  
des autres. Les mines de pierres thériacales, telles que  
celles que les Arabes appellent *Bezaear ,* commune  
quent à *Vair* une vertu theriacale , contraire à toutes  
fortes de poifons.

Les Plantes alterent *i’air* par leur quantité & par leur  
qualité. Par leur quantité ; car les grands arbres, sur-  
tout s’ils simt plantés fort près les uns des autres , com-  
me dans les forêts , ombragent llair , & s’opposent à  
Bon mouvement , d’où il arrive qu’il devient épais &  
.pefant; ainsi une maison située dans un bocage , n’est  
point une habitation faine. Si vous avez un bois au  
Nord de votre maison, il vous garantira des vents  
qui fouflent de ce côté ; s’il est au midi , il tempere-  
ra la chaleur étouffante de l'été. Les plantes agissent  
ainsi fur *F air* par leur qualité. Les aromates le tempe-  
rent par leur douceur & leur pureté aromatique ; lcs  
fétides l'infectent de leur qualité defagréable & nuisi-  
ble , & ainsi des autres. La tête , le cerveau & les esc  
prits feront obfcurcis & abbatus en *sc* reposimt Eous un  
arbre dont les fruits font acres & amers ; tels font le  
figuier ) le nçyer & le grenadier ; mais surtout si cet  
arbre répand une odeur rance & fétide, comme le fu-  
reau. Il fautraifonner dc la même maniere par rapport  
aux plantes dont on fait choix pour joncher les mai-  
fons.

Les fuperfluités qui proviennent des animaux en font en-  
gendrées pendant leur vie , ou occasionnées par leur  
mort.

Entre les premieres, il n’y a que les excrémens qui puis-  
sent produire une altération sensible dans llair. Tous

- excrémens échauffent *Pair.* Quelques-uns, tels que la  
fiente de pigeon le fechent. D’autres , comme la fiente  
de bœuf & de cochon, l’humectent & l'épaississent. Il  
n’y a que les excrémens de l'homme qui lui commu-  
niquent une odeur fétide. Les carcasses & les cadavres  
changent fensiblement l’état de *F air* , par leur putré-  
faction.

Lcs chofcs qui s’élevent de la terre, des eaux & de ce  
qu’elles contiennent,font des vapeurs. Il est évident par  
ce que nous avons dit ci-dessus , que ce qui est contenu  
stur la terre & dans la mer , caisse de l'altération dans  
*Pair* : mais j’ajoute que cette altération est telle que  
fa substance en est corrompue, & rendue pestilentielle  
au point de vitier & de porter la putréfaction dans le  
fang & les esprits, dans le cœur & dans les artcrcs, par-  
ticulierement des perfonnes qui font affectées de quel-  
ques maladies & dont le tempérament actuel est porté  
à la putréfaction. Les vapeurs des carcasses & des ex-  
crémens des animaux & celles qui s’exhalent des ma-  
lades d’une nombreuse armée, particulierement dans  
un *air* chaud , coneentré & tranquille, font capables  
de produire ces funestes effets. Les vapeurs qui pro-  
viennent de l'eau rafraîchiffent & humectent *Pair ; si*ces vapeurs font épaisses & semblables au brouillard ,  
elles le rendent grossier & pesant.

Les vapeurs qui s’élevent des entrailles de la terre alte-  
rent manifestement *Pair* ; & il en est de même des  
vents qui l'agitent.

Il y a quatre vents principaux , distingués par les quatre  
points cardinaux. Ils font tous quatre secs de leur na-  
ture : mais en passant sim les mers ou surdes contrées  
fort humides, ils en enlevcnt des vapeurs qu’ils chaf-  
fent devant eux, dans des contrées plus éloignées. C’est  
par cette raison que le vent du midi porte la pluie &  
un *air* humide à ceux qui sont au Nord de la merMé-  
diterranée, & le beau tems & la chaleur à ceux qui font  
au Midi de la même mer. Le vent du Nord produit  
les effets contraires dans les deux situations relatives à  
la mer méditerranée. Il faut porter le même jugement  
des vents d’Orient & d’Occident , qui font l’humi-  
dité dlun pays & la fécheresse d’un autre , & cela par  
les mêmes raifons que les précédentes. On peut dire

AER 452

que le vent dti Midi est chaud par lui-même & le vent  
du Nord froid par lui-même ; & que les autres font  
tempérés. Mais ils acquerent les uns & les autres, ainsi  
que nous l'avons déja dit, différentes qualités, selon  
les régions disterentes qu’ils ont à traverser ; ils de-  
viennent froids en passant fur des contrées nébuleufes  
& couvertes; & chauds en passant fur des sables & dans  
des deferts : mais leur impression n’est jamais plus fen-  
sible que dans les vallées étroites au sortir des gorges  
des montagnes.

On peut changer ljoir par le se cours de l’art ; avec de  
l’industrie on peut en modifier , dans les massons , la  
quantité & la qualité par la matiere dont on les conse  
truit, la forme qu’on leur donne, l'étendue qu’on y em-  
brasse & l'exposition qu’on leur détermine. 10. Quant à  
la matiere dent on les bâtit ; je crois qu’une maison  
bâtie toute de pierre, ou dc terre, ou de briques & de  
mortier, doit contribuer à la fraîcheur de *F air* environ-  
nant ; & qu’une maison construite de bois & couverte  
de paille doit échauffer llcir ; si un appartement est  
pavé otl carrelé , *Pair* en fera beauooup plus pur &  
beaucoup plus froid ; mais si l'on marche dans une  
chambre fur la terre, on y respirera un *air* poudreux  
dont les poumons fe trouveront incommodés.

2°. La forme dont on bâtit une maifon influant fur les  
jours qu’on lui donne , & déterminant la grandeur &  
le nombre des soupiraux , des fenêtres & des chcmi-  
nées, ne peut manquer d’influer fur la nature de *Pair*qu’on y respirera ; car la multitude des jours donne lieu  
à la circulation & à la pureté de *Vair ,* quoiqu’elle nui-  
*se à sa* tranquillité. Les fenêtres tournées au Nord ra-  
fraîchissent une maifon;celles qui font tournées au Mi-  
di l’échauflènt ; celles qui regardent le Levant & le  
Couchant font indifférentes. Si une masson manque de  
jours, ou si les jours en fiant bopchés, & si les habitans  
y siont comme dans une boîte, ils y auront un *air gros-*fier , impur & difficile à inspirer. Si cette maifon est  
très-habitée ou fréquentée de beaucoup de monde ,  
*Pair* s’y échauffera à l’excès; il y deviendra étouffant  
comme dans une étuve , ou comme dans les lieux où  
l’on tient des malades ; la mal-propreté & la corrup-  
tion des humeurs ne tarderont point à l’altérer ; d’où  
on peut conclurre que *l’air* est beaucoup plus pur &  
plus dégagé dans les tentes ou les pavillons élevés en  
plein *air* , car il s’y renouvelle à tous momens en pé-  
nétrant de toute part à travers les toiles dont ces habi-  
tations font faites : mais elles ne font pas propres à  
toutes Eortes de perfonnes. Il d'est pas permis à tout le  
monde d’habiter en plein *air :* car là les changemens  
de l’air fiant très-fréquens, & les rayons du soleil n’é-  
tant brisés par aucuns corps , & tombant à plomb sur  
les habitans ou Eur les matieres déliées qui les en dé-  
fendent , produisent le plus grand effet dont ils soient  
capables. Mais j’estimerois que des pavillons cotlVerts  
d’un bon cuir bien épais, depuis le haut jusqu’au mi-  
lieu , feroicnt des lieux où l’on passeroit la nuit très-  
commodément.

3°. Une Maifon peut être située à fleur de terre , ou au-  
dessous du fol. Un appartement au rez-de-chaussée doit  
certainement contenir un *air* plus pur & plus sain que  
quelque lieu souterrain. Dans les soutcrains *Pair* doit  
être épais & impur, très-froid dans l’été , chaud & va-  
poreux dans l’hiver & propre à caufer des rhumatif-  
mes en toute faifon.

4°. L’étendue d’une maison peut être considérée ou par  
rapport à la maison entiere, ou relativement à fes dif-  
férentes parties.

Llcir , tout le reste étant égal, sera toujours plus pur &  
plus froid dans une maifon vaste & élevée , que dans  
une maifon étroite & basse. Il stcra dans celle-ci plus  
chaud & moins pur. Celle dont les murs steront les  
plus épais & qui stera la mieux couverte du côté du  
Midi, stcra fans contredit la plus fraîche ; mais si fes  
murs épais & *sa* couverture la plus forte font tournés  
du côté du Nord , elle en sera d’autant plus chaude.

I On y sentira le froid ou le chaud , felon qu’elle fera

455 AER

plus ou moins bien défendue contre ces qualités , de  
quelque eôté que Ce foit en général, mais furtout du  
côté qu’elle en eft le plus Vivement attaquée ; du *cô-  
té* du Nord pour le froid , du côté du Midi pour le  
chaud.

5. Si une maifon est toujours habitée , *Pair* y fera plus  
chaud , plus pur & plus *sec ,* que si elle restait inhabi-  
tée de tems à autre ; car dans le premier cas , *Pair* est  
continuellement éehauffé & purifié tant' par la Chaleur  
des Corps que par Celle du feu. Mais si elle étoit Vuide  
d’habitans pendant très-long-tems , *l’air* y deViendroit  
humide & froid, il s’y corromproitmême s’il n’avoit  
aucune communleation avec *s air* extérieur, furtout si  
cette maifon étoit bien fermée, si elle étoit basse & sou-  
terraine , si elle manquoit de jours , & si elle contenoit  
dans sim enceinte & sious *ses* toits plusieurs caves , des  
souterrains, des fossés , des puits & des Citernes. AR-  
**NAUD DE VILLENEUVE.**

Je ne peux me difpenfer d’inférer ici le fameux Traité  
d’Hippocrate , περὶ ύέρων, ύδἀτω., τόπω, ; *ce* que nous avons  
dit jufqu’à préfent étant capable dejetterun grand jour  
fur plusieurs propositions importantes de ce grand hom-  
me , & ce Traité étant lui-même rempli d’une infinité  
d’obferVations curieufes.

*Hippocrate, de pair t des eaux et des Pieux.*

Celui qui Veut s’instruire à fond de la Medecine , doit  
premierement examiner avec beaucoup de foin toutes  
les faisions de l’année & les effets qu’elles peuvent cau-  
ser ; car elles ne *se* ressemblent peint dti tout , au con-  
traire , elles font très-différentes entre elles par leur na-  
ture , & il leur arrive d’ailleurs une infinité de chan-  
gemens qui sont tous divers. Il faut aussi qu’il connoif-  
*se* la nature des Vents froids & des Vents chauds ,  
tant de ceux qui font Communs à toutes les contrées ,  
que de ceux qui font particuliers & qui regnent en cha-  
que pays. Enfin il faut qu’il sache bien exactement  
toutes les qualités & les Vertus des eaux. Autant les  
eaux font différentes par leur gout & parleur pefanteur  
autant font-elles disterentes par leurs Vertus.

Un Medecin donc qui arrive dans une Ville qu’il ne con-  
noît point, doit d’abord considérer *sa* situation par rap-  
port aux Vents & au soleil ; car il y a bien de la difle-  
rence entre une Ville qui est au Nord, & une qui est  
au Midi, entre une qui est au Levant & une qui est au  
Couchant. Cela lui étant parfaitement connu , il doit  
examiner ce qui regarde les eaux , si elles y font maré-  
cageufes , si elles Viennent des montagnes & des ro-  
chers, ou enfin si elles font falées ou crues , légeres ou  
pefantes.

Enfuite il doit considérer le terroir & Voir s’il est nu &  
*sec,* ou couvert & humide ; s’il est dans un fond &  
étouflé , ou élevé & froid. Il en Viendra après cela à la  
vie de ceux qui l’habitent ; il examinera s’ils font  
grands buveurs & grands mangeurs, paresseux & en-  
nemis du travail , oti bien s’ils aiment le travail &  
l’exercice, & s’ils boivent peu, quoique d’ailleurs ils  
mangent beaucoup ; car c’est de-là qu’il doit tirer fies  
conféquences surtout ce qui se présente. S’il est bien  
Instruit de toutes ces chofes , ou du moins de la plus  
grande partie , il n’ignorera la nature d’aucune mala-  
die, Eoit particuliere, foit générale ; & par conséquent  
il ne balancera point fur les remedes qu’il doit y ap-  
porter & ne fera aucune faute, ce qui arrive imman-  
quablement à ceux qui n’ont pas eu la prudence de  
s’instruire de tout ce que je Viens d’expliquer. Bien  
j lus, il prédira par avance les maladies générales dont  
cette Ville fera assistée à chaque saifon , & celles dont  
chaque particulier est menacé, par la maniere différen-  
te de Vivre ; car connoissant les changemens des fai-

AER 454

fons, le lever & le coucher des astres, leurs caufes &  
leurs effets , il connoîtra parfaitement quelle fera l’an-  
née dans laquelle il va entrer. Mais un Medecin qui  
aura étudié très-exactement toutes les disterentes qua-  
lités des tems, & qui pourra prédire quelle sera chaque  
année, connoîtra à plus forte raifon, ce que chaque  
chofe sera en particulier , il siaura ce qui contribue le  
plus à la santé, & sûr de sim art , il marchera fans crain-  
te dans tout ce qui regarde la pratique.

Que si quelqu’un pensie que ces chosics siont trop élevées  
au-dessus du Medeein & qu’elles n’appartiennent qu’à  
ceux qui traitent des météores , pour peu qu’il veuille  
sisspendre ce préjugé , il fera convaincu que la. connoise  
fance de l’Astronomie est d’un très-grand siecours dans  
la Medecine ; car le changement des faisions, en appor-  
te de très-grands dans la vigueur ou la soiblesse des or-  
ganes qui servent dans l’homme à la digestion. Mais  
il faut expliquer clairement de quelle maniere il faut  
faire cette étude.

Toute ville qui est expofée aux vents chauds , c’est-à-  
dire, aux vents qui s’élevent entre le Levant & le Cou-  
chant d’hiver, & qui est à couvert des vents du Nord,  
est abondante en eaux; mais fes eaux font Ealées & peu  
profondes ; elles font chaudes en été & froides en hi-  
ver. \*

Les Villes qui ont une belle exposition & par rapport  
aux vents & par rapport au foleil, & qui ont de bennes  
eaux, ne font pas si fujettes aux changemens dont je  
parlerai, mais celles qui ont des eaux marécageufes ou  
des eaux de lac , & qui ont une mauvaife exposition, y  
font plus sujettes.

Si l’été y est SCC , les maladies y sont courtes , & s’il est  
pluvieux , elles y durent fort long-tems, & produifent  
prefque toutes des ulceres rongeans. Si l’hiver est  
froid, les hommes y ont la tête fort humide & pleine  
de pituite , qui fe déchargeant dans le ventre, causse de  
fréquentes diarrhées. Ils ont peu de force & peu de  
vigueur; ils ne digerent qu’avec peine: tout homme  
qui a la tête foible ne sauroit porter le vin , le moindre  
excès l’incommode ; aussi le vin leur est-il contraire.  
Pour les maladies particulieres qui y regnent, les voi-  
ci. Premierement les femmes y font malfaines & fu-  
jettes aux fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie  
& non pas la nature , rend stériles ou fait souvent avor-  
ter. Les enfans y ont des asthmes & tombent dans de  
fréquentes convulsions qu’on traite de mal caduc. Les  
hommes y ont des dyssenteries, des flux de ventre, de  
petites fievres appellées *épiales,* des fievres d’hiver fort  
longues & fort opiniâtres , des pustules qui s’engen-  
drent la nuit & des hémorrhoïdes : mais on n’y voit  
prefque ni pleurésies, ni péripneumonie, ni fievre ar-  
dente , ni aucune des maladies aigues : car il est impose  
sible que .ces siortes de maux regnent dans les lieux où  
l’on a le ventre libre. Il y a des ophtalmies humides  
qui ne siont ni longues ni fâchetsses , à moins qu’il ne  
survienne quelque maladie épidémique particuliere  
par le changement des faisions. Quand les hommes ont  
passé cinquante ans , les catarrhes ou fluxions qui cou-  
lent du cerVeau , les rendent paralytiques , si le sioleiI  
leur donne tout d’un coup siur la tête ou qu’ils y aient  
siouffert un trop grand froid. Voilà quelles font les  
maladies -du pays , ce qui n’empêche pas qu’ils ne  
foient expofés aux maladies que les changemens de  
faisons catssent ordinairement partout.

Quant aux Villes qui ont une exposition contraire à celle  
dont je viens de parler , & qui à couvert des vents  
chauds, reçoivent les vents froids entre le couchant &  
le levant d’été , voici ce qui leur est particulier. Pre-  
mierement les eaux y font froides & deviennent ordi-  
nairement fort douces, & il faut néeessairement que  
les hommes y foient grands & Eecs , qu’ils aient le ven-

\* Et peu profondes. Mls μετελρα. Cette expressiOn a beau-  
coup embarrasse les Interpretes qui l’ont expliquée de façOn à  
.obscurcir tout ce passage. M. James pas d’accord ici arec

M. Dacier. Celui-ci rend le mOt Grec par *non alta* ; & N. Ja-  
mes, par *non volatilia»*

Ffij

455 AER

tre inférieur dur & Cru , & le supérieur mou & humi-  
de, & que la bile les domine plus que la pituite. Ils  
ont la tête saine & forte , & la plupart font fujets à  
des ruptures de Vaisseaux. Les maladies qui y regnent  
font les pleurésies & toutes les maladies qu’on appelle  
aigues : car c’est nécessairement le partage des lieux où  
l’on a le Ventre dur & constipé. On y est aussi fort fu-  
jet à aVoir des supputations, & cela Vient de la rigidi-  
té de leurs fibres & de la dureté & de la constipation  
du Ventre. La froideur de l'eau fait aussi que les Vaif-  
feaux fe rompent. C'est encore une nécessité que les  
hommes de cette complexion foient plus grands man-  
gcurs que grands buVeurs; car il est impossible qu’ils  
mangent & boÎVent également. Iis font fujets de tems  
en tcms à des ophtalmies sort longues & fort fâcheu-  
fes, qui font fonVent perdre les yeux. Ils ont en été  
jusqu’à Page de trente ans , de grands & fréquens fai-  
gnemensde nez. Le mal caduc y est rare , mais Violent :  
& la railson Veut que ces hommes là VÎVent plus long-  
tems que les autres; que leurs ulceres ne foient ni si  
humides ni si dangereux , & que leurs mœurs sioient  
plus siauVages que douces. Voilà quelles font les mala-  
dies ordinaires aux hommes de ces Villes: mais ils ne  
laissent pas de participer à celles qui siont communes  
& générales, & qui Viennent du changement & de  
l’altération des siaisions.

Pour les sommes , il y en a beaucoup de stériles à causie  
des eaux qui siont dures , crues & froides, ce qui fait  
que leurs regles ne Viennent pas comme il faut, mais  
en petite quantité & d’un fang fort masiVais. Celles  
qui accouchent , accouchent difficilement. Elles font  
peu exjOfées à aVorter. Quand elles ont accouché, el-  
les ne peuVent pas nourrir leurs enfans, car leur lait  
est détruit par la crudité & par la dureté des eaux. Il y  
en a beaucoup qui tombent en phtisie après leurs cou-  
ches ; car la Violence qu’elles ont fouffcrte & les efforts  
qu’elles ont faits , leur ont caufé des ruptures de vaif-  
feaux. Leurs enfans ont le fcrotum enflé pendant qu’ils  
font petits ; mais cette incommodité passe aVec l'âge.  
Il est Vrai que l'enfance y dure plus qu’ailleurs, & que  
la puberté y est plus tardÎVe. Voilà ce que l'on peut  
dire des Vents froids & des Vents chauds, & des Vü-  
les qui y font expofées.

Pour celles qui font expofées aux Vents entre le leVant  
d’été & celui d’hÎVer, & celles qui ont une exposition  
toute contraire, Voici ce qui leur est propre. Celles  
qui siont tournées au leVant , fiant fans comparaison  
plus silines que celles qui siont au nord, & que celles  
qui fiant tournées aux Vents chauds , quand il n’y auroit  
qu’un stade de différence : car premiercment le froid  
& le chaud y font plus modérés , & les eaux qui re-  
çolVent les rayons du foleil leVant, ne sauroient être  
que très-claires , d’un très-bon gout , très-molles &  
très-agréables ; car les premiers rayons du soleil les  
purifient , & *sai-r* retient long-tems l’impression du  
matin : les hommes y ont le teint fort bon & fort  
fleuri, à moins que quelque maladie ne le corrompe.  
Ils ont la Voix claire & nette , & font mieux dispofés  
que ceux du Nord pour l'entendement, & ils ont leurs  
passions plus réglées. Enfin tout ce qui y Vient est meil-  
leur , & l'on peut dire qu’une Ville située de cette  
maniere restent un printems continuel à causie de la  
douce température de sim *air,* qui n’est ni trop froid  
ni trop chaud. Les maladies y font en petit nombre &  
sort légeres & presque de même nature que les mala-  
dies des Villes expofées aux Vents chauds. Les femmes  
y font fécondes & accouchent facilement.

Mais les Villes qui regardent le couchant, de maniere  
qu’elles font à cotiVert des Vents du leVant, & ne re-  
çoiVent que les Vents chauds & les Vents du Nord;  
ces Villes , dis-je , font nécessairement mal faines :  
car premiercment les eaux n’y font point claires, parce  
que *Pair* qui, comme je l’ai déja dit, retient la pre-  
micre impression du matin , se mêle aVec ces eaux , en  
corrompt toute la pureté , & le foleil ne peut les Voir  
que lorsqu’il est déja fort haut. L’été pendant tout le

A E R 456

matin , il fouille des Vents froids & il tombe de la ro-  
fée, & le reste du jour le soleil brûle & desseche les  
hommes : c’est pourquoi ils n’ont ni force ni couleur,  
& font fujets à toutes les maladies dont j’ai parlé. Ils  
ont de plus la Voix rude & enrouée , à caisse de la grcf  
siereté & de l'impureté de *s air* qui ne peut être purgé  
par les Vents fecs du Nord, parce que ces Vents n’y  
Eont pas de longue durée, & que ceux qui y durent  
simt très-humides & très-pluVÎeux. Les Vents du cou-  
chant ressemblent très-parfaitement à ceux de l'autom-  
ne , & la situation de ces Villes leur donne une tem-  
pérature à peu près pareille à celle de cette faifon , à  
calife du changement qui y arriVe dans un même jeur;  
car le matin & le foir y fiant d’une constitution entie-  
rement oppofée. Voilà ce que jlaVois à dire quant aux  
Vents commodes ou incommodes, fai ns ou malafains.  
Je paste présentement aux eaux , & je Vais indiquer celles  
qui fiant silines ou mal-faines, & quels biens & quels  
maux elles doÎVent catsser; car elles contribuent à la  
Eanté autant & plus qu’autre chose.

Celles des marais, celles des lacs, & en général toutes  
les eaux croupissantes , doÎVent être nécessairement  
chaudes en été, épaisses & de mauVaise odeur, paree  
qu’elles ne coulent point, qu’elles rcçoÎVent toujours  
de nouVclles pluies & qu’elles fiant nécessairement  
brûlées par le soleil ; c’est pourquoi il est impossible  
qu’elles ne Eoient d’un blanc jaune, mauVaises & bi-  
lieufes. En hiVer elles seront froides , glacées & tou-  
tes troubles, tant par les neiges que par les pluies.  
C’est pourquoi elles feront très-grossieres & très-pitui-  
teuses. Ceux qui en boiront auront la rate fort grosse,  
& pleine d’obstructions, le Ventre dur, tendu & chaud,  
les épaules , les claVÎcules & le VÎfage fort décharnés;  
car les chairs fe fondent & sont reçues dans la rate;  
ainsi ils seront fort déliés & fort maigres. Il s’enfuit  
de là encore qu’ils seront altérés & afla-més, & qu’ils  
auront les CaVÎtés supérieures & inférieures si saches &  
si chaudes, qu’ils auront besoin de Violentes purga-  
tions , & cette maladie ne les quittera ni enhÎVer, ni  
en été. Il y aura de plus quantité d’hydropisies , toutes  
mortelles. Il regnera en été des dyssenteries, des flux de  
Ventre & des fieVres quartes fort longues : or toutes  
ces maladies, quand elles durent trop long-tems , me-  
nent ces fortes de complexions tout droit à l'hydrOpi-  
sie, & il n’en rechappe presque point. Voilà les mala-  
dies qu’ils ont en été.

Pour PhÎVer, les jeunes gens y semt sujets à des inflam-  
mations de poumons & à la phrénésie , les Vieillards à  
des fieVres ardentes,qui fiant l’effet de l'excessive consti-  
pation du Ventre, & les femmes y ont ordinairement des  
tumeurs , elles font surchargées d’une pituite blanche,  
elles conçoÎVent aVec peine , accouchent difficilement  
& mettent au monde des enfans fort gros, fort enflés,  
& qui dans la fuite tombent en conssomption & *sont*toujours mal-sains ; après leurs couches, ce qu’elles  
éVacuent par les Vuidanges est de très-matlVaife odeur.  
Les enfans y ont ordinairement des deflentes & les  
hommes des Varices & des ulceres aux jambes; de  
Eorte qu’il est impossible qu’aVec ces sortes de corn-  
plexions ils VÎVent long-tems. Il saut de nécessité qu’ils  
Vicilliffent aVant l'âge. Il arriVe aussi fouVent que les  
femmes croient être grossies, & quand le terme est Ve-  
nu cette grossesse sléVanouit; car ce n’étoit qu’une en-  
flure occasionnée par l'eau qui s’étoit amassée dans la  
matrice. Je juge donc ces fortes d’eaux très malssaines.

Les plus mauVaises après celles-là, fiant celles qui cou-  
lent des rochers, car elles Eont dures , & celles qui  
viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, & où  
il naît du fer, du cuivre , de l’argent ou de l’or; du  
foufre, du vitriol, du bitume ou du falpêtre ; car c’est  
la violence de la chaleur qui produit toutes ces matie-  
res. Il n’est donc pas possible que les eaux qui vien-  
nent dans ces terres foient bonnes ; elles sirnt dures &  
ardentes ; elles passent avec peine, & empêchent le  
ventre de faire fes fonctions.

Les meilleurs font celles qui Viennent des lieux hauts &

*4y7* AER

des colines qui n’ont que de la terre,car elles font douces  
& blanches, & elles portent aussi peu de vin qu’on veut.  
Elles fiant chaudes en hiver & froides en été , ce qui  
marque qu’elles ont leurs fources très-profondes : mais  
il faut louer furtout celles qui coulent vers le levant  
& particulierement vers le levant d’été, car ce font né-  
cessairementles plus claires, les plus légeres & Celles  
qui ont le meilleur gout. Toutes celles qui font Talées,  
acres & crues, font en général très-mauvaises à boire.  
Il y a pourtant certains tempéramens & certains maux,  
auxquels elles font sort bonnes, comme je l'expllque-  
rai tout à l'heure.

Cependant il saut *se* souvenir que celles qui sont au le-  
Vantfont les plus excellentes ; qu’après celles-là, ce  
semt celles qui coulent entre le levant & le couchant  
d’été, & plus vers le levant que vers le couchant, & que  
le troisieme degré de bonté est pour celles qui coulent  
entre le couchant d’été & celui d’hiver.

On met au dernier rang celles qui coulent vers le midi,  
& celles qui coulent entre le levant & le couchant  
d’hiver : mais elles font moins dangereusies dans les  
pays froids que dans les pays chauds ; & quant à Pu-  
fage qu’il en faut faire, voici mon avis.

Ceux qui ont beaucoup de force & de santé , peuvent  
boire de toutes les eaux qui fe présentent : mais ceux  
que quelque maladie oblige à se ménager & à cher-  
cher les eaux les plus sennes, trouveront du foulage-  
ment en salivant les regles que je vais donner. Ceux  
qui ont le ventre dur , constipé & difpofé à s’enflam-  
mer, doivent tsser des eaux les plus douces , les plus  
claires & les plus légeres , & ceux qui l’ont mou , hu-  
mide & pituiteux, doivent chercher les plus dures,  
les plus crues & un peu sidées , car elles consumeront  
toute cette pituite & toute cette humidité.

Toutes les eaux qui cuisent facilement, qui fondent & pé-  
netrent les viandes, lâchent par conséquent le ventre  
& lui communiquent leurs vertus , & celles qui font  
crues & dures & qui eussent difficilement ces mêmes  
viandes, ne peuvent que dessécher & resserrer.L’erreur  
populaire fait que la plupart dés hommes fe trompent  
fur les eaux faîées. Il les croient très-propres à laeher  
le ventre , quoiqu’elles y foient très-contraires, car  
elles fiant crues & ne peuvent servir à cuir les vian-  
des ; c’est pourquoi elles font plus propres à boucher  
& à resserrer, qu’à ouvrir & lâcher. Voilà pour ce qui  
est des eaux de fource. Venons aux eaux de pluie & de  
riviere. z

Les eaux de pluie font trèslégeres, très-douces, très-dé-  
licates & très-claires. Car premierement le soleil attire  
les parties les plus légeres & les plus déliées de l'eau ,  
comme cela paroît manifestement par le fel : car ce  
qu’il y a de plus falé dans Peau y est lassé à caufe de  
*sa pesanteur &* de sa grossicreté , & c’est ce qui fait le  
fiel : mais ce qu’il y a de plus fubtil est élevé à caufe de  
sa légereté, & le soleil n’éleve pas seulement les va-  
peurs des rivieres & des étangs, mais de la mer & de  
toutes les choses où il si? trouve quelque humidité , &  
il s’en trouve partout. Il en attire même des hommes ,  
car il éleve ce qu’il y a de plus fubtil & de plus lé-  
ger dans leurs humeurs. Une preuve de cela bien *évi-  
dente ,* c’est un homme qui marche ou qui est assis au  
soleil ; on ne voit aucune marque de siacur dans tou-  
tes les parties sur lesquelles le soleil donne; car toute  
la Eueur est attirée par stes rayons : mais toutes celles  
qui fiant cachées par les habits ou par quelqu’autre  
chose que ce fiait, font couvertes d’eau; l'humidité  
est attirée par la chaleur & retenue par les habits, de  
maniere que le soleil ne siluroit la boire , & ce même  
homme n’est pas plutôt à l'ombre, qu’il sole partout  
égalementlc soleil n’éclairant plus aucune desesparties.

De ce que je viens de dire, il s’ensuit que de toutes les  
eaux, celles de pluie Ee corrompront le plus prompte-  
ment, & auront la plus mauvaise odeur; car elles ne  
scmt qu’un amas & un mélange de plusieurs siortes  
d’eaux toutes différentes ; c’est ce qui fait la corruption.  
Ajoutez à cela, que quand ces vapeurs font élevées en

A E R 45s

haut, qu’elles font agitées çà & là, & mêlées avec Pair,  
ce qu’il y a de plus trouble, de plus épais & de plus  
obfcur fe fépare , devient *air 8c* nuage ,- & ce qu’il y a  
de plus fubtil & de plus léger demeure-là & devient  
doux ; parce qu’il est brûlé & cuit par le soleil, car tel-  
le est la nature de toutes choses , elles deviennent dou-  
ces quand elles sont cuites.

Pendant que ces vapeurs font dispersées , & qu’elles ne  
scmt pas ramassées & unies, elles flottent en *Pair* : mais  
lorEque des vents contraires les ont rassemblées, alors  
le nuage creve où l’amas est le plus grand ; en effet,  
il y a bien de l'apparence que cela arrive, lorEque les  
nuages pouffés par les vents, donnent dans d’autres  
nuages poussés par des vents contraires ; car alors ces  
premieres vapeurs étant arrêtées , & celles qui les siii-  
vent survenant, cet amas s’épaissit, en s’épaisissant iI  
devient osscur & noir, & enfin chargé de sim propre  
poids , il fie rompt & tombe en pluie. Cette eau ne peut  
être que sort bonne; mais elle a befioin d’être mifeau  
feu & passée par un linge ; car autrement elle a une  
mauvaife odeur, & rend la voix enrouée & rude.

Les eaux de neige & de glace font toutes très mauvai-  
ses : car toute eau qui a été gelée ne recouvre jamais  
sa premiere qualité ; parce qu’elle a perdu ce qu’elle  
avoit de plus clair, de plus léger , & de plus doux ,  
& qu’elle ne conserve que ce qu’elle avoit de plus  
épais, de plus peEant & de plus trouble. Il est ai Té de  
ste Convaincre de cette vérité par l’expérience. Qu’on  
prenne un vaisseau dans le plus grand froid , qu’on  
l’emplisse d’une certaine quantité d’eau qu’on aura  
mesi-lrée ou pestée , qu’on l’expose à *Vair* afin qu’elle  
gele jusqu’au fond ; que le lendemain on la mette dans  
un lieu bien chaud afin que la glace sonde, & qu’on  
mefure ou qu’on pefe ensuite cette eau, on la trouve-  
ra beaucoup diminuée ; marque sure que la gelée a  
emporté ce qu’il y avoit de plus fubtil & de plus lé-  
ger ; & nullement ce qq’il y avoit de plus peEant & de  
plus crasse. Voilà pourquoi j’estime que toutes ces eaux  
de neige, de glace, & autres de même nature scmt très-  
mauvaises à tout.

La pierre, la colique néphretique, la strangurie, Pardeur  
d’urine, la sciatique & les tumeurs viennent particu-  
lierement aux hommes qui boivent de toutes fortes  
d’eau, oïl des eaux de grandes rivieres où d’autres ri-  
vieres *sc* déchargent ; des eaux de lac où *se* rendent  
différentes eaux, & des eaux dont la source est sort  
éloignée; car il est impossible qu’une eau soit sembla-  
ble à une autre eau; l’uneest douce & l’autre est *sa-  
lée* ou alumineuse ; celle-ci est froide & celle-là est  
chaude ; & quand elles font mêlées enfemble elles fe  
fontuneguerre Continuelle, jufqu’à ce qu’enfin la plus  
forte prenne le deffus, & ce n’est pas toujours la mê-  
me ; mais c’est tantôt l’une & tantôt l'autre.

Les vents contribuent encore beaucoup à cette différen-  
ce ; car le vent dti Nord donne de la force à celle-ci ,  
& levent du Midi en donne à celle-là, & ainsi desau-  
tres. Ces eaux lassent au fond du vaisseau qui les ren-  
ferme , du limon & du fable, & c’est ce qui fait qu’el-  
les caufent les maladies dont je viens de parler : mais  
elles ne les caufent pas à tous les hommes générale-  
ment. Car ceux qui ont le ventre libre & salin, la *ves-  
sie* peu échauffée, & le cou de la vessie bien tempéré,  
ceux-là urinent facilement ; & il ne fe fait aucun amas  
au fond de la veffie : mais pour ceux dont le ventre est  
fort fec & fort ardent,& qui ont par confisquent la vessie  
fort échauffée; cette chaleur fe communique au cou de  
la vessie, ce qui fait que l’urine ne pouvant couler, fe  
cuit & *fe* brûle ; car il ne passe que ce qu’il y a de plus  
léger & de plus fubtil; ce qu’il y a de plus crasse & de  
plus épais s’amasse au fond & s’augmente peu à peu ;  
le premier amas étant remué & agité par l'urine qui  
cherche un passage, attire à foi tout ce qu’elle a d’é-  
pais, & s’augmente & fe durcit ; & quand on veut uri-  
ner, il est poussé vers le cou de la vessie dont il ferme  
l’entrée , empêche l’urine de passer, & caufedes doc-  
leurs insupportables, & qui Ee font fentir tout le long

AER

de Ia verge ; c’est pourquoi les enfans qui ont la pier-  
re frottent & tirent incessamment cette partie où ils  
rapportent la casse de leurs douleurs. Une marque  
certaine que telle est la formation de la pierre ; c’est  
que lorfque la pierre fe forme, on rend une eau très-  
claire & qui est comme du petit lait ; parce que ce qu’il  
y a de plus crasse & de plus bilieux, ne coulant point  
demeure dans la vessie où il s’augmente tous les jours;  
elle est aussi formée dans les enfans, du mauvais lait  
qu’ils tetent ; c’est-à-dire, du lait qui est trep chaud &  
trop bilieux, car il leur éehauffe le ventre & la vessie,  
ce qui cause les accidens dont je viens de parler. C’est  
pourquoi je dis qu’il vaudroit mieux donner aux en-  
fans du vin bien trempé, car il desséche & brûle moins  
les veines que le mauvais lait. Le même inconvénient  
n’arrive pas aux filles, car elles ont l'tlretreplus court  
& plus large ; de forte que l'urine passe facilement ,  
aussi ne donnent elles aucune marque qu’elles aient  
de la difficulté à uriner , & comme elles ont l’uretre  
plus large , elles urinent plus que les garçons.

Pour ce qui est de la constitution de l'année , voici les  
signes qui peuvent faire conjecturer si elle fera faine  
ou mal-saine. Si le lever otl le coucher des astres siont  
fuivies des signes & des effets qu’ils doivent produi-  
re; si l'automne est pluvieux, & l'hiver modéré, c’est-  
à-dire , qu’il ne sioit ni trop doux, ni trop violent, &  
que le printems & l'été sioient tempérés par des pluies  
douces & convenables à la siaision ; il est constant qu’u-  
ne telle année ne peut être que saine : mais si l’hiver  
est sec ἵ boréal, froid, & le printems pluvieux & auss-  
tral, éehauflé par les vents de Midi ; il faut nécessai-  
rement que l’été causie des fievres, des dyssenterics &  
des ophtalmies ; car lorfque le chaud vient tout d’un  
coup , la terre étant relâchée par ce vent de Midi, &  
abreuvée des pluies du printems,il est impossible que la  
chaleur ne stoitdouble: celle de la terre *se* joignant à  
celle du soleil ; & les ventres des hommes n’étant pas  
encore resserrés , ni le cerveau défait de l’humidi-  
té qu’il a contractée , leprintems étant tel, il ne fe  
peut pas que le corps & les chairs n’abondent en hu-  
meurs , ce qui caufe géneralement des fievres aigues ,  
furtout aux phlegmatiques, & des dyssenteries , parti-  
culierement aux femmes & aux hommes qui ont le plus  
d’humidité.

Si le lever de la canicule est accompagné de pluies &  
de vents, & rafraîchi par les étesies, ( vents du Sep-  
tentrion ) on peut efpérer que ces maladies cesseront ,  
& que l’autonne fera fort sain : que si le contraire ar-  
rive, la mortalité fe mettra sim les sommes & les en-  
fans , & point du tout fur les vieillards ; ceux qui ré-  
chappent des maladies de cette Constitution, tombent  
dans des fievres quartes qui menent à Phydropisie.

Si l'hiver est austral, chaud, pluvieux & doux, & le prin-  
tems boréal, froid & *sec* ; les femmes grosses qui doi-  
vent accoucher au printems, feront sujettes à avorter,  
& Celles qui accoucheront fans accident n’auront que  
des enfans mal fa ins & infirmes , qui mourront bien-  
tôt ou qui fieront toute leur vie languissans & foibles.  
Les autres persimnes auront des dyssenteries & des  
ophtalmies EeChes. Il y aura même des fluxions qui  
tomberont de la tête sur le poumon. Les phlegmati-  
ques, & les femmes auront des dyssenteries , la pituite  
coulant toujours de leur cerveau, à caufe de l'humidi-  
té de leur tempérament. Ceux qui ont trop de bile ne  
manqueront pas d’avoir des ophtalmies feches, à caufe  
de la chaleur & de la secheresse de leurs chairs. Les flu-  
xions & les catarrhes surviendront aux vieillards,parce  
que leurs veines Eont raréfiées & ouvertes, & les hu-  
meurs fondues dans les vaisseaux ; les uns mourront  
fubitement , & les autres demeureront paralytiques  
d’un côté ; car lorfque l’hiver est chaud & humide, &  
que le corps par conséquent n’est point raffermi ni les  
veines refferrées , si le printems vient à être froid &  
fee , le cerveau au lieu de fe rela-ctier & de fie fondre,  
pour ainsi dire , par la douceur de la *saison,* & de fe  
purger des humeurs qui causent la distilation du nez

A E R 460

& la toux , fe resserre & *se* raffermit, & Pété venant  
tout d’un coup, la grande chaleur, & ce changement  
d’une extrémité à l’autre , catssent toutes ces maladies  
qui venant à finir , laissent des lienteries & des hydrO-  
pisies, l’humidité des ventres ne pouvant être facile-  
ment desséchée.

Si l’été est pluvieux & austral, chaud, & que l’automne  
foit de même , l’hiver fera néCessairement mal-sain.  
Ceux qui auront passé l'âge de quarante ans, & les  
phlegmatiques tomberont dans des fievres ardentes ,  
& les bilieux dans des pleurésies & des péripneumo-  
nies.

Mais si l’été est *sec* & boréal, froid, & l’automne humi-  
de & austral, chaud; l'hiver suivant apportera des maux  
de tête , des cprruptions ou sphacles de cerveau, des  
enrouemens, des distilations du nez, des toux , & quel-  
quefois même des phtisies.

Si l’autonne est fec & boréal, froid, & qu’on n’ait eu des  
pluies, ni avant le lever de la canicule, ni après le le-  
ver de llarcturus, il est très-sain pour les phlegmati-  
ques , & pour tous ceux qui font naturellement humi-  
des , & furtout pour les femmes : mais il est très-enne-  
mi des bilieux, car il les desseche extremement, & leur  
caufe des ophtalmies feches, des fievres aigues sort  
dangereufies ,& des affections hypocondriaques. Car  
ce qu’il y a dans la bile de plus détrempé & de plus hu-  
mide étant confiumé, il ne reste que ce qu’il y a de plus  
épais & de plus acre, ce qui arrive aussi au fiang, &  
c’est ce qui caufie ces maladies ; au lieu que cette consi  
titution est très-bonne pour les phlegmatiques, parce  
qu’ils fiont desséchés par les deux EaiEons qui *se* suivent,  
& que l'hiver les trouve fans humidité. Si quelqu’un  
donc prend garde à toutes ces choses , telles que nous  
les proposims, & qu’il les considere de près , il connoî-  
tra par avance la plupart des chosies que tous ces chan-  
gcmens doivent causier. Surtout, il faut bien obferver  
les grands changemens des faisions, pour ne pas don-  
ner alors des médicamens sans une pressante nécessité,  
& pour n’inciser & ne pas cautériser les parties qui sont  
autour du ventre ; il faut laisser passer tout ati moins  
dix jours. Les deux solstices font très-dangereux , par-  
ticulierement le solstice d’été; les deux équinoxes le  
font aussi , particulierement l’équinoxe d’automne. Il  
faut encore bien prendre garde au lever des astres,  
furtout à celui de la canicule, & à celui de llarcturus,  
& bien obferVer le coucher des pleyades ; car ces jours-  
là font des jours critiques pour les maladies, & empor-  
tent les malades ou les guérissent, ou font que les ma-  
dies changent de nature & d’état. Cela arrive ainsi que  
je l’ai expofé.

Je veux aussi faire voir combien l’Europe & l’Asie font  
différentes en toutes choses , & combien leurs peuples  
fe ressemblent peu. Ce seroit s’engager à un trop long  
discours, si on vouloitexpliquer tout en détail. Je me  
Contenterai de parler des chofes principales & des dise  
férences les plus essentielles, & les plus importantes  
que j’ai remarquées.

L’Asie diffère siurtotlt de l’Europe par la nature des plan-  
tes & des hommes ; car tout vient plus beau & plus  
grand en Asie qu’en Europe. Ce climat est plus doux,  
& les mœurs des hommes plus polies & plus CtiltiVées;  
& la causie de cela, c’est la bonne température des *sel-  
sons’,* car l’Asie est située au milieu du lever du siolefl,  
& également éloignée du grand froid & du grand  
chaud. Or ce qui contribue le plus à la bonté & à l’ac-  
croissement des chofes qui naissent dans un pays, c’est  
un *air* bien tempéré , & dans lequel aucune qualité ne  
domine avee violence.

Ce n’est pas que l'Asie foit également tempérée partout.  
Je ne parle que de cette partie qui est située entre le  
froid & le chaud ; e’est celle-là qui abonde en tOilte  
forte de fruits, qui est couverte d’arbres, qui jouit d’tm  
excellent *air, 8c* qui avec les pluies du ciel dont elle  
est fuffifamment arrosée, a encore les eaux que la terre  
fournit. Elle n’est ni brûlée par les grandes chaleurs,  
ni mife à fec par la secheresse, ni hérissée dç frimats ;

461 AER

mais modérément échauffée par les vents du Midi,  
& humectée & rafraîchie par les sources , les pluies ,  
& les neiges ; de sorte qu’il ne *se peut que* tous les fruits  
n’y viennent parfaitement beaux, tant ceux que la terre  
produit naturellement que ceux que les hommes plan-  
tent & cultivent & dont ils mangent, qu’ils rendent  
doux de sauvagès qu’ils étoient, en les entant ou en  
les transplantaût.Tous les troupeaux y réussissent mieux  
qu’ailleurs : ils y font mieux nourris , on y éleve les  
enfans avec plus de facilité, & les hommes y sont  
mieux constitués , plus beaux , plus grands & mieux  
faits ; & pour la taille & la beauté de la voix , il n’y a  
prefque pas entre eux de différences ; de sorte qu’on  
peut assurer que ce climat approche plus que tout au-  
tre de la constitution la plus naturelle & la plus tem-  
pérée. Mais il est impossible que la force , le courage,  
la vigueur & la patienee dans les travaux accompa-  
gnent de telles constitutions, non plus qu’un attache-  
ment constant pour la même espece, ou pour une *es-  
pece différente :* elles font toujours entraînées par la  
volupté ; & delà vient qu’on y voit tant de monstres  
parmi les bêtes. Il en est de même en Egypte & en  
Lybie.

Pour ce qui est des peuples qui habitent à la droite du le-  
vant d’été jusqu’au Palus-Méotide, ( car ce sont les li-  
mites de l’Europe & de l’Asie ) ils sirnt plus différens  
entre eux que ceux dont je viens de parler, à cause des  
fréquens changemens des saisons &dela nature de leur  
pays: car la nature des pays, comme celle des hom-  
mes, est différente, sillon ces changemens. Par-tout où  
ces changemens scmt les plus fréquens & les plus sensi-  
bles , le pays est plus fauvage & plus inégal. Vous y  
trouverez des montagnes & des forêts, des prairies &  
des plaines ; & par - tout où ils font peu sensibles, le  
pays est plus égal. Il en est de même des hommes, si  
l’on y prend garde de près ; dans les uns la nature est la  
même que celle des montagnes, des forêts & des lieux  
arides; dans les autres elle est semblable à celle des ter-  
res légeres & humides ; dans ceux-ci elle est la même  
que celles des pays qui ont des prairies & des marais ;  
& dans ceux-là on reconnoît la nature des plaines &  
des lieux découverts & *secS : car* les variétés des sai-  
sons, qui changent la nature des chofes, sirnt grandes  
& en grand nûmbre; & si elles sont différentes entre  
elles, les diversités qu’elles caufent, ne le sont pas  
moins.

Je ne parlerai point des Nations où l’on remarque peu de  
différence, pour ne m’attacher qu’à celles où les disse-  
rences, soit de la nature, soit de la coutume, font les  
plus sensibles, & je commencerai par les peuples qu’on  
appelle *Macrocéphales.*

*LES MACROCEPHALES.*

Les Macrocéphales siont ainsi appelles parce qu’ils ont la  
tête sort longue. Dans le monde il n’y a point de peu-  
ples qui aient la tête longue comme eux. La coutume  
sieule fut d’abord la caufe de cette excessive longueur ;  
mais la nature s’est enfuite conformée à la coutume.  
Ces peuples croient que ceux qui ont la tête la plus  
longue font les plus vaillans; c’est pourquoi ancienne-  
ment dès qu’un enfant étoit né, pendant que fa tête  
étoit encore toute tendre, on la lui formoit avec les  
mains, on l’allongeoit autant qu’il étoit possible; &  
avec des plaques & des bandes on la lioit & serroit de  
maniere qu’elle ne pouvoir croître qu’en long ; ce qui  
n’étoit d’abord que coutume devint peu-à-près natu-  
re, & avec le tems cette nature devint si forte, qu’elle  
n’eut plus besoin dufecours de la coutume. En effet la  
femence vient de toutes les parties du corps , & fe fent  
également de leur fanté & de leurs maladies. Si ceux  
qui ont les yeux pers engendrent des enfans qui ont les  
yeux pers,& les louches , des louches, & ainsi de même  
de toutes les autres configurations du corps, pourquoi  
des hommes à longue tête ne feront-ils pas des enfans

A E R 462

a longue tete? Il est Vrai qu’aujourd’hui ils ne naissent  
plus aVec la tête *si longue;* & cela Vient de ce qu’iIs  
ont laissé perdre par négligence leur premiere couru-  
me, & que peu-à-peu la nature traVaille à reprendre  
son premier pli. Tel est mon sentiment.

*DES. PHASIENS.*

Je vais parler de ceux qui habitent le long du Phase. Ce  
pays est marécageux , chaud, humide & couVert. En  
tout tems il y tombe des pluies très-sortes, & *ses* habi-  
tans vivent dans les marais, où ils bâtissent au milieu  
des eaux des maifons aVec du bois & des cannes. Ils  
Vont rarement dans les Villes & dans les marchés, mais  
ils courent ça & là dans de petites barques, qu’ils font  
d’un seul tronc d’arbre, & dont ils feferVent dans leurs  
canaux, qui font en fort grand nombre. Ils ne boÎVent  
que des eaux chaudes & croupies , qui sont corrompues  
par le foleil & grossies par les pluies. Le Phasi? même  
n’est qu’une eau dormante; car de tous les fleuVes c’est  
le plus tranquile & le plus lent. Les fruits qu’ils man-  
gent font maigres, sans soree & imparfaits ; l'excessi-  
vc humidité ne leur permet pas de mûrir & de ctoître.

.C’est cette humidité qui rend *Pair* de ce climat fort  
épais & fort grossier. Tout cela joint enfemble fait que  
les habitans du Phafe sont très-différens des autres  
pour la figure : car ils font excessiVement grands & hor-  
riblement gros. Il ne paroît fur leurs corps ni tendons  
ni Veines. Ils font pâles & défaits, comme ceux qui  
ont la jaunisse. Ils ont la Voix grosse & rude, à cause  
de la grossiereté & de l’humidité de *Pair.* Ils font lâ-  
ches dans les traVaux. Les changemens des faisions n’y  
Eont pas sensibles, ni pour le chaud ni pour le froid.  
Tous leurs vents sont des vents de midi, excepté un

’ feul. qui est un vent particulier qui s’appelle *Cenchron,*souvent fort violent & toujours fort incommode, par-  
ce qu’il est chaud. Le Vent de nord n’arriVe pas juf-  
qu'àeux, ou s’il y arrive, il est si languissant & si foi-  
ble, qu’il ne *fe* fait prefque pas sentir. Voilà *ce* qu’il  
y a de plus remarquable fur la différente nature & la  
conformation particuliere des Européens & des Asia-  
tiques.

Pour ce qui est de la mollesse & de la lâcheté de ces dcr-  
niers, qui font beaucoup moins forts & moins coura-  
geux que les Européens, & ont des mœurs plus douces,  
la caufe en doit être attribuée surtout aux saisons, qui  
ne passent jamais d’un grand froid à un grand chaud,  
ni d’un grand chaud à un grand froid , & qui font tou-  
jours|égales; ce qui fait que les esprits n’y éprouvent  
pas de grands moirVemens, ni les corps des change-  
mens fort Violens ; deux chofes qui excitent les pase  
fions, & qui rendent Vif & courageux, ce que ne fau-  
roient être ceux qui habitent un climat où l’égalité re-  
gne ; car ces changemens éVeillent l’ame plus que tou-  
te chofe, & ne la laissent pas un seul moment en repos.  
Outre ces raisons, qui me paraissent très-vraifembla-  
bles, il y a encore celles de la coutume.

*DES SA U RO MATE S.*

Il y a en Europe une nation Scythique, près des Palus-s  
Méotides, qui differe de toutes les autres, qu’on ap-  
pelle les *Sauromates.* Les femmes montent à cheVal,  
lancent le jaVelot & combattent, pendant qu’elles font  
Vierges. Il faut qu’elles aient tué trois de leurs enne-  
mis, pour obtenir la permission de fe marier; & elles  
n’habitent aVec leurs maris qusaprès aVoir sait le sifcri-  
lice ordonné par la loi. Celle qui se marie est dispen-  
fée de monter à cheVal & d’aller à la guerre , à moins  
que le pays ne foit forcé de prendre les armes pour quel-  
que grande nécessité. Elles n’ont que la mamelle gau-  
che ; car pendant qu’elles font jeunes, les méres ont  
grand foin de leur brûler la mamelle droite avee un  
instrument d’airain fait exprès; de forte que cette ma-  
melle ne pouvant croître, toute la force & toute la

46; AER

nourriture vont à l'épaule & au bras droit. \* A l’égard  
du reste des Scythes, ils l'ont semblables entre eux,&  
ne ressemblent en rien aux autres peuples. Il en est de  
même des Egyptiens, excepté que les Egyptiens scmt  
affoiblis par la grande chaleur , & les Scythes par le  
froid excessif. Ce qu’on appelle le *Désert de la Scythie*est une vaste plaine toute nue, semée de prairies &  
arrofée de beaucoup de sources & de ruisseaux. Elle  
a aussi de grandes rivieres, où *se* déchargent les eaux  
de la plaine par des rigoles ou des canaux.

C’est là le pays des Scythes qu’on appelle *Nomades Ί* par-  
ce qu’ils n’ont point de maisons, & qu’ils habitent  
dans des chariots dont les plus petits font à quatre  
roues, & les autres à six, mais tous couverts & fermés  
de grands tapis de laine, & faits comme des massons  
qui ont jusqu’à trois étages, qui les mettent à couvert  
des neiges & des pluies, & qui les défendent contre la  
violence des vents. Ces chariots font tirés par deux ou  
trois paires de bœufs qui n’ont point de cornes, à caufe  
de l'excessive rigueur du froid. Les femmes vivent dans  
ces chariots, &stes hommes fuivent à cheval à la tête  
de leurs troupeaux & de leurs harras. Ils demeurent  
dans un même lieu, tant qu’ils y trouvent du fou-  
rage ; & quand ils ont tout confommé, ils décampent,  
& vont ailleurs. Ils mangent des viandes bouillies ,&  
boivent du lait de jument, dont ils font aussi du froma-  
ge, qu’ils appellent *hippace.* Voilà pour leurs coutumes  
& leur maniere de vivre, pour leur climat & pour leur  
figure , qui est entierement disterente de celle de tous  
les autres peuples ; car ilsfe ressemblent tous ; de mê-  
me que Ceux d’Egypte. Il n’y a point de nation moins  
féconde, & où les animaux foient & moins nombreux  
& plus petits : Aussi les Scythes habitent précisément  
fous Ι’ουΤε & vers les monts Riphéens, d’où souffle le  
borée. Le soleil ne s’approehe d’eux qu’à la fin dusol-  
stice d’été : alors il les échauffe en peu de tems. Les  
vents chauds ne parviennent jusqu’àeux que rarement,  
encore n’ont-ils que peu de force; ils ressentent tou-  
jours les vents de bise, que les neiges,les glaces & les  
eaux rendent extremement froids , & qui Eoufflant  
continuellement de ces montagnes, les rendent inha-  
bitables. Ils vivent dans des lieux humides & dans un  
*atr* grossier, toujours obscurci par des brouillards. L’hi-  
very est perpétuel, car l’été n’y dure que peu de jours,  
& même est très-foible pendant ce peu de tems. Ses  
plaines stont nues & découvertes, sims aucun abri de  
montagnes, & entierement exposées au nord.

Aussi les animaux qui y naissent fiant fort petits, comme  
devant être toujours cachés dans des trous , à caisse du  
grand froid & de la nudité de la terre qui n’est point  
couverte, & où ils ne trouvent aucun abri ; les faifons  
n’y éprouvent point de changement fort grand & fort  
fensible , & siont toujours égales , ou peu inconstantes;  
c’est pourquoi les habitans *se* ressemblent tous. Ils ont  
toujours la même nourriture & les mêmes habits, hi-  
ver & été ; ils ne respirent qu’un *air* épais & humide ;

/A E R 464

ils ne boivent que des eaux de neige & des eaux gla-  
cées; ils n’ont ni force ni vertus ; car il est impOssible  
qulon ait ni force de; Corps ni fermeté d’ame, dans un  
climat qui n’est point fujet à des changemens considé-  
tables. Tout cela joint enfemble, fait qu’ils font gras  
& charnus, qu’ils ont les jointures lâches & humides,  
& que leurs ventres supérieurs & inférieurs font tou-  
jours pleins d’humeurs , & surtout le bas-ventre : car  
il ne se peut pas que le ventre soit sec dans un climat  
de cette nature & dans des hommes de ce tempéra-  
ment. Cette masse de chair & cette graisse dont ils sissit  
chargés , les rendent tous si semblables , qu’un homme  
n’y differe prefque pas d’un autre homme, ni une fem-  
me d’une autre femme. Cela vient aussi en partie de ce  
que les faisons étant toujours égales, il n’arrÎVe aucun  
changement ni aucune altération dans la semence', si  
ce n’est par quelque maladie ou par quelqulaCCÏdent  
sort violent & fort rare.

Je vais donner une marque bien évidente de leur humi-  
dité. La plupart des Scythes, & généralement tous les  
Nomades, ne se brûlent les épaules , les bras , les  
jointures des mains , la poitrine, les eusses & les lom-  
fies, qu’à caufe de cette excessive humidité & de cette  
nature molle qui les énerve, de maniere qu’ils nlont  
la force ni de tendre un arc, ni de lancer un jaVelot;  
mais quand ils fe font brûlés, l’extrémité des jOÎntu-  
res étant desséchée , leur corps devient plus robuste,  
plus ferme & mieux nourri. Ils font fort mous, sort  
humides & fort gros : premierement à caufe qu’ils ne  
font point enmaillotés dans leur enfance, non plus que  
les Egyptiens , afin qu’étant plus charnus ils puissent  
fe tenir plus long-tems à cheval , & en fecond lieu,  
parce qu’ils passent assis prefque toute leur jeunesse,  
car jusqu’à ce qu’ils tioient en âge de monter à cheval,  
ils fe tiennent toujours dans leurs chariots & ne mar-  
chent que très-rarement, à cause de la vie ambulante  
qu’ils menent , n’étant jamais fixes en nul endroit.  
Leurs femmes font aussi prodigieusement grasses &  
grosses.Les Scythes ont le tein & les cheveux roux ; cas  
le soleil nsp ayant jamais eu de force , ils font frappés  
par le grand froid qui confume leur blancheur, & les  
rend roux. Pour ce qui est de la fécondité , il n’est pas  
possible qu’elle fe trouve dans des tempéramens de cet-  
te nature. Les hommes n’y font point du tout enclins  
aux femmes. Ils font trop humides, & ont le ventre  
trop mou & trop froid ; d’ailleurs ils font affoiblis par  
le continuel exercice qu’ils font à cheval. Voilà la cau-  
*se* de la stérilité des hommes. Celle des femmes vient  
de leur humidité & de leur graisse , qui bouchant lla-  
rifice de la matrice, les empêche de concevoir. Elles  
ne font point réglées comme il faut, mais en petite  
quantité. Avec cela elles ne font aucun exercice & ont  
le ventre mou' & froid. Toutes ces raifons font que les  
Seythes font les plus stériles de tous les Peuples.

Cela est rendu encore plus évident par l’exemple de leurs  
esilaves , qui n’ont pas plutôt couché avec un hom-

\* Parmi la plupart des peuples Tartares les femmes font enco-  
**re** aujourd'hui sort belliqueufes. On trcuVe dans une cOnyeria-  
ίΐοη que Bernier eut aVec quelques Ambassadeurs du Kam des  
Tartares - Uibecs , l’hiiloire fuRante ; malgré les hyperbOles  
dont elle est pleine, elle ρτουνε la Valeur des femmes de ce  
pays-là. Ils fe jetterent enfuite, ditBernier, fur la sorce & fur  
» la Valeur de leurs femmes, qu’ils me peignirent bien au-def-  
33 fus des AmaZOnes. Ils m’en raccnterent des hilloires furpre-  
mnantes, mais une entre autres qui VOUS emerVeillerOit, *si je*oopOUVOÎs VOUS la rendre aVec cette éloquence Tartare qu’ils  
waVOÎent. Ils me dirent que du tems qlliAuring-Zebe pOrta la  
os guerre dans leur pays, un parti de Vingt Ou trente cayaliers In-  
23 diens tOrnba fur un petit Village pOur le piller. Tandis qu’ils  
23 s’en acquitOlenr, & qu’ils lloienttOus ceux qu’ils pOUVûient  
»3 attraper, pnur en faire des efclaVes, une Vieille femme slap-  
□3 prûcha, & leur dit : Enfans, ne faites pas tant les méehans,  
» ma fille n’eft pas loin. RetireZ-VOus, si VOUS etes sages : elle ne  
» tardera pas à Venir; & VOUS êtes perdus, si elle VOUS trOUVe ici.  
» Ils fe mOquerent de la Vieille & de son aris, & ils cOntinuerent  
<le charger, de prendre, de lier, & ils l’emmenerent elle-mê-

35 me. Mais ils n’aVOlent pas fait un mille, que la Vieille retour-  
» nant la tête pOufla un grand cri de joie, appercevant fa fille qui  
», VenOÎt au grand galop. Cette généreufe fille étOÏt mçntée fur  
» un cheral furieux, fes fleches étOÎent pendues à son côté, elle  
», aVOÎt son arc à la main. Elle leur cria de loin qu’elle leurlaif-  
» ferOÎt la Vie, s’ils fe dépéchOÎent de reporter dans le village  
o, tOut ce qu’ils y aVOlent pris , & s’ils fe retirOÏent enfuite pai-  
« siblement. Cer ayis ne fut pas mieux reçu que celui de fa me-  
» re : mais ils furent bien étonnés Jorfqu’ils Virent tOmber fur  
»> eux trois Ou quatre fleches en un moment, qui ctendjrenf au-  
» tant d’hemmes par terre. Ils fe mirent en défense , ils prirent  
», des fleches. mais elle fe tenOÎtàune sigtande distance,qu’au-  
» cune de celles qu’ils lui lançûient ne parva-noit jufqu’à elle.  
» Elle fe mOqua île leurs efforts & dè leùrs fleches. Elle con-  
» ηοΐίΓοϊΐ bien la portée de fün art & la force de fou bras. Ils  
» étOÎent l’un & l’autre d’une autre.trempe que les leurs. Elle en  
» tua la niOÎtic aVec ses fleches, *St.* uiir le reste en déroute. Alors  
» prenant le fabre à la main, elle pQilsfulait les fuyards, les at-  
» teignit, & les railla tous en pieqes.,

. . o . . c, ' ς’Ί , , < sura >r 1 li'1- rr ’ '

me,

« u 1 aL ..ι.ινέ !>' i. .un au se ί '.ἄκ,Ιυ - fc'lui ιυ ( 1

465 AER

me, qu’elles font grosses , à cause du continue! exer-  
cice qu’elles font & à cause de leur maigreur.

Il faut ajouter à cela que la plupart des Scythes devien-  
nent eunuques. \* Ils sont toutes les fonctions des fcm-  
mes, & parlent comme elles. On les appelle les effé-  
minés. Les habitans du pays croient que c’est une ma-  
ladic qui vient de la colore des Dieux ; c’est pourquoi  
ils honorent particulierement ceux qui en font atta-  
qués ; ils les adorent même, & ce grand respect vient  
de la crainte qu’ils ont de tomber dans le même acci-  
dent : quant à moi, je fuis perfuadé que cette maladie  
vient des Dieux, comme toutes les autres ; que de ee  
côté il n’y a entre elles aucune différence, & qu’il n’y  
a rien de plus divin & de plus naturel dans les unes  
que dans les autres, toutes les maladies Venant égale-  
ment des Dieux. Cela 11’empêche pourtant pas qu’d-  
les n’aient chacune leurs causes marquées, car dans la  
nature il ne fe fait rien qui n’ait fa casse. Voici ce qui  
me paroît de la maladie en question.

Nous avons déja dit que les Scythes font toujours à che-  
Val, & comme ils ont toujours les jambes pendantes ,  
cela y fait tomber fur les jointures , des fluxions, qui  
étant invétérées , rétrécissent les nerfs & les rendent  
boiteux. Pour fe guérir, ils ont recours au remede  
fuiVant. Quand ils fentent cette maladie *sc former,*ils fe font couper les Veines qui font derriere les orcil-  
les & laissent couler le sang, jusqu’à ce qu’ils tombent  
en défaillance, lls s’endorment en cet état; après leur  
réveil, les uns font soulagés & les autres encore plus  
malades.

Je crois donc que c’est ce même remede qui les perd , &  
que c’est lui qui fait seul la maladie qui les rend fem-  
blables aux femmes : car derriere les oreilles, il y a  
deux Veines qui ne font jamais coupées, qu’elles ne  
causent la stérilité, & ce sont justement ces deux Vei-  
nes qu’ds coupent. Quand ils approchent donc de  
leurs femmes, ils ne fe trouvent plus hommes. Ils ne  
s’embarrassent pas pour la premiere fois que cela leur  
arrive, & se tiennent en repos : mais après plusieurs  
essais, Voyant que cette foiblesse continue , alors ils ne  
doutent plus qu’ils n’aient offensé les Dieux, qui pour  
fe Venger leur sont sentir ces estets de leur colere, ils  
prennent donc des robes de femmes, & aVouant pu-  
bliquement leur impuissance, ils Vivent en femmes &  
en font toutes les fonctions. Mais ce mal n’arrive point  
du tout aux pauvres. 11 n’y a que les nobles & les ri-  
ches qui en font attaqués, parce qu’ils Vont toujours à  
cheval, au lieu que les pauvres Vont à pié. Or si cette  
maladie étoit envoyée particulierement par les Dieux,  
elle arriveroit aux uns comme aux autres, & encore  
plutôt aux pauvres qu’aux riches , car les pauvres ho-  
norent bien moins les Dieux. En effet ce font les ri-  
ches qui leur sont des sacrifices très-fréquens, qui leur  
élevcnt des temples, qui leur érigent des statues & qui  
leur font mille offrandes & mille dons ; ce que les pau-  
vres ne font pas en état de faire. Le plus fouvent mê-  
me ces derniers au lieu d’honorer les Dieux, murmu-  
rent & blasphement contre eux, à caufe du partage si  
inégal qu’ils font des richesses. La punition de tous ces  
crimes devroit donc plutôt tomber fur les pauvres que  
dur les riches qui n’y ont point de part. Mais, comme  
je l’ai déja dit, cette maladie ne vient des Dieux que  
comme les autres , & elles ont toutes leurs causses  
dans la nature. Voilà ce qui produit la maladie des  
Scythes, & il en est de même dans tous les autres  
pays. Car partout où l’on monte fouvent à cheval, on  
est sujet à des douleurs de jointures , à des sciatiques  
& à des gouttes, & Pon est peu enelin à l’amour ,  
comme cela arrive aux Scythes, à qui le grand froid &

A E R *asià*

la lassitude ne donnent pas le tems de penfer au plàJ-  
sir, & qui d’ailleurs ne regardent pas la perte de leur1virilité comme une grande infortune. Voila ce qui rc-  
garde les Scythes.

Tous les autres Européens font sort différens entre eux,  
& pour la taille & pour le vifage, à catsse des grands  
changemens de faifons qui scmt strès-ftéquens chez  
eux, car ils ont de grands hivers & des étés insioppor-  
tables, de grandes pluies, de grandes sécheresses, &  
de grands Vents qui produisent beaucoup de change-  
mens très-considérables ; & ees changemens eaufent  
cette différence dans la génération par la grande Va-  
rieté de leur scmenec , qui n’est pas toujours la même  
dans le même homme , étant tout autre l'hiver que  
l'été, & pendant la sécheresse que pendant les pluies.  
Voilà pourquoi les Asiatiques sie ressemblent bien  
plus que les Européens ; car il arrive bien plus d’alté-  
ration dans la siemence dans les pays fujets à ces fré-  
quens changemens de saisons, que dans ceux où les  
lassons font prefque toujours égales. Par là l’on trou-  
Ve aussi la raisim de la différence des mœurs ; la rusti-  
cité , la férocité, l'audace , font le partage des pre-  
miers tempérament; car les fréquentes altérations des  
efprits engendent la férocité & l'audace, & décrussent  
la bonté & la douceur.

Par là je juge que les Européens font plus courageux  
que les Asiatiques , car l'égalité des saisons engendre  
la paresse, & leur changement eXefce le corps & Pesa  
prit & les porte au travail. Or la lâcheté naît de l’oi-  
flVeté & de la paresse , & le courage est nourri par  
l’exercice & par l'action. Aussi les Peuples d’Europe  
sont-ils plus belliqueux que ceux d’Asie.

Ce n’est pas qu’il n’y ait en Europe des nations disse-  
rentes pour la taille, le Visage & la force ; mais la  
cause de cette différence Vient des raifons que j’ai déja  
expofées, & je Vais le faire entendre plus clairement  
Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude,  
fort éleXé & fort fec , éprouvent des changemens fort  
considérables, & par conséquent ils font plus grands,  
plus agissans & plus courageux ; & ces sortes de tem-  
péramens ne peuvent pas manquer d’être Cruels & fé-  
roces : mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé ,  
étouffé & plein de prairies, plus sujet aux vents chauds  
qu’aux vents froids, & qui n’ont que des eaux chau-  
dcs, font gros & charnus , ils ont les cheveux noirs, ils  
font eux-mêmes plus noirs que blancs, ils ont moins  
de phlegme que de bile, & n’ont ni tant de force ni  
tant de courage que les premiers, à moins que l'fiabi-  
tudc ne leur donne ces qualités dont la nature leur est  
avare. Que s’ils ont dans leur pays des rÎVierés où ils  
pussent faire déeharger les caüx de pluie & les eaux  
croupies, ils font fort sains & ont le teint fort bon ;  
mais s’ils n’ont point de riviere, & qu’ils soient obli-  
gés de boire des eaux croupies & puantes , il est de  
toute nécessité qu’ils aient le ventre & la rate mal dise  
posés.

Ceux qui habitent un pays élevé, découvert, expofé aux  
vents & où il y a abondance d’eaux, font grands & '  
preEque tous semblables, mais ils ont moins de cou-  
rage & plus de douceur.

Ceux qui demeurent dans des pays nus, maigres & *secs s.*& qui ne Eont point siijets à de grands changemens ,  
ont le corps dur & robuste, & sont plus blancs que  
noirs; ils Eont arrogans & coleres, opiniâtres & en-  
têtés.

Partout où Pon éprouve des changemens dc saisons très-  
fréquens & très-différens, là on trouve des hommes  
d’une figure très-différente & qui ne fe ressemblent en  
rien, ni pour la compléxion, ni pour les mœurs.

\* Hérodote fait mention de cette maladie des Scythes ; il  
MOUS apprend que c’ctl une punition de Avenus dont ils avOient  
pille le lemple , dans quelques-unes de leurs guerres. Hérodote  
appelle , autant que je peux m’en souvenir , cette maladie  
‘ν.νε ιννὰςν ; & Longin cite cette périphrase comme un mQdele de

*Tome L*

métapliOre. Les COlnmenfateürs de Lûngin fe font fort toür-  
mentés peur s’éloigner du sens naturel qu’elle présente, &ροπί  
trOUVer de l’obicénité dans un passage où il n’a cu aucun dessein  
d'en fous-entendre.

.467 AER

Gela vient premierement des changemens de la nature,  
& eissuite du terroir où l’on est nourri & des eaux que  
l’on est obligé de boire ; car on trouvera prefque tou-  
jours que les hommes & pour la figure & pour les  
mœurs, ressemblent naturellement aux pays qu’ils ha-  
bitent- Dans tous les lieux où la terre est grasse, molle ,  
& aquatique, ou les eaux font si peu profondes qu’el-  
les font chaudes en été & sroides en hiver, & où les  
saiEons fiant fort tempérées , les hommes y font très-  
charnus , pesons, fans force & fans vigueur , & pour  
l’ordinaire fort méchans ; ils n’aiment qu’à dormir ;  
c’est la lâcheté & la parefl'e même, & ils n’ont ni *es-  
prit* ni adresse pour les arts.

Mais partout où le pays est nu, ouvert & rude, où l'on  
fent les rigueurs de l’hiver & les ardeurs de l'été, vous  
y trouverez des hommes maigres & tout velus, qui  
font vigoureux & robustes, vigilans & laborieux, ar-  
rogans & opiniâtres, plus féroees que doux , propres  
aux arts & nés pour la guerre; en un mot tout ce qui  
vient dans quelque terre que ce puisse être , fie fent  
des qualités de la terre qui le produit. Il stlffit d’avoir  
expliqué les plus grandes différences qui *se* trouvent  
parmi les hommes, & pour la figure & pour le tempé-  
rament, on pourra tirer de cela des consilqtlences juf-  
tes pour parvenir finement à la connoissance de toutes  
celles dont on n’a point parlé. ΗιρροοβΑΤε.

AERA, ’A.pa, *Ivroye.* Voyez *Lolium.*

AERDADI. Nom que ParaecHe dcnne à de certains  
esprits dont il est le créateur, qu’il dit habiter l'air,  
& vivre fort long-tems. Il fait mention de ces *aerdadi*dans fon traité *De longâ vitâ -s LAV. c.* 3. entre beau-  
coup d’autres êtres imaginaires.

ÆREOLUM. Un poids d’environ deux grains. On  
l’appelle encore *chalcus.* Le nom *d’aereolum* lui vient  
d’aes, airalq, matiere dont il étoit fait.

AERIFICATIO. L’action de tirer l’air des autres  
corps ; ou plus exactement , l’action de convertir les  
autres corps en air.

AERITIS , ’Αεοίτι. ou *AnagaUis.* Voyez ce dernier.

AEROLOGICE > *Aéorolygie,* ou la partie de la Mede-  
cine qui traite de Pair, deses propriétés, de S011 usage  
dans l’œconomie animale , & de sim efficacité pour le  
rétablissement ou pour la conservation de la fianté. Ce  
mot vient dan, air , & de Λόγος > diEcours.

AEROMELI , Α»»ρόμέλ/ j *Miel.* Il paroît que ce mot est  
dérivé d’une expression de Virgile, qui donne au *miel*Pépithete *T aerium ;*

*Protinus aerii mellis caelestia dona  
exequar.*

AEROPHOBOS , de Άὴ?, air, & φο'βος , crainte; qui  
craint Pair. Cælius Aurelianus dit, *Morb. Acut. L.III.  
c.* 12. qu’il y a des phrénétiques que le grand jour ef-  
Eraie, & d’autres qui craignent l’obscurité. Il appelle  
ceux-là Aérophobes , *aerophobi.* Ainsi l’*aérophobie* est  
unfymptome de phrénésie.

AEROSÎS. Résolution imaginaire de l’air en vapeurs,  
qu’on silpposioit nécessaire à l'entretien des esiprits vi-  
taux : ces vapeurs étoient engendrée#, sielon ceux qui  
admettoient la résolution dont nous parlons, par l’ac-  
tion de Pair qu’on attire dans l’inspiration , de la même  
maniere, disoient-ils, que la flamme est engendrée en  
soufflant si.ir la matiere allumée.

Comme cette opération n’a pas le moindre fondement  
dans l’œconomie animale , il feroit ridicule d’en par-  
ler plus au long. Au reste , ceux qui ne seront pas  
contens de ce peu que j’en viens de dire , n’auront  
qu’à consulter les *Exercitationes Physico-Anatomicae de  
Charlton.*

Æ R U

ÆRUGINOSUS. De couleur de verd-de-gris ; *Verd.*On applique souvent cette épithete aux matieres ver-  
dâtres que l’on rend par le vomissement. Voyez *Vo-*

Æ S 468

*mitus. Æruginosus fe* dit aussi de labile. Voyez *Belis.*ÆRUGO. Rouille en général d’un métal quelconque:

mais il se dit proprement de celle du cuivre. On ap-  
pelle cette rouille , verd-de-gris. Voyez *Æs.*

Æ S

ÆS, *Cielvre s Cuprum* en latin ; χανὰ-ό en grec; & *Venus*en langue chymique : c’est un des métaux imparfaits.  
Il est plus mou que le fer, fonore , de couleur d’un .  
rouge brillant lorsqu’il est poli -, fusible, & tellement  
ductile, que l’on en peut faire des feuilles très-min-  
ces. On trouve quelquefois le *cuivre* tout pur dans les  
mines , & de disterentes figures; favoir, en petites  
lames très-fines, en filamens, en petites branches , en  
rameaux, en globules, ou en petites masses : mais le  
plus fouvent il est caché dans une pyrite ou dans une  
mine partieuliere. La pyrite de *cuivre se* distingue  
quelquefois par fon édat semblable à celui de llor, &  
qui est très-beau. Cette espece de mine n’est pas la plus  
riche pour cela , puifque cette couleur dépend d’un  
foufre combustible. La veine de *cuivre* n’est pas la  
même partout ; l'une est jaunâtre, & l’autre purpuri-  
ne ou Violette ; une autre grise, une autre noire; fou-  
Vent elle est mêlée aVec des paillettes ou des Veines  
d’or , & aVec une teinture Verdâtre. Le *cuivre* est ra-  
rement seul dans fa mine : mais il est uni aVec d’autres  
métaux , qui font, l'argent, le fer & le plomb ; & il est  
le plus fouVent enveloppé d’une grande quantité de  
foufres combustibles, très-difficiles à séparer. On trai-  
te différemment cette mine , felon les différens mé-  
taux qu’elle contient aVec le *cuivre.* On calcine plu-  
sieurs fois la mine qui contient beaucoup de foufre,  
jusqu’à ce qu’il fe soit tout dissipé ; c’est ce que les ou-  
Vriers appellent torréfier. On brife la mine de *cielvre*de Gofioar en morceaux gros comme le poing, & on la  
brûle à feu ouVert aVee des copeaux & des charbons;  
ensuite on la casse en plus petits morceaux , & on la  
calcine de nouveau. Enfin on la calcine en très-petits  
morceaux, & on la torréfie une troisieme fois ; ensuite  
on la fond en une matiere rouge qui a la figure de pier-  
re, & on l'appelle pierre de *cuivre.* On la torréfie  
une quatrieme fois, & on la fond de nouveau, & elle  
donne un *cuivre* noir ; ensuite on la torréfie encore  
huit fois , alors le *cuivre* est dépouillé de tout foufre.  
Mais s’il contient de l'argent , on le retire ainsi.

On mêle aVec le *cuivre* qui contient de l'argent, envi-  
ron quatre parties dc plomb plus ou moins , felon que  
le plomb dont on fie fcrt est plus pur , ou qu’il  
contient plus ou moins d’argent. On fond ces métaux  
ensemble à un grand feu, & on les Verfe dans des for-  
mes pour en faire des pains. On place ces pains mé-  
talliques dans le fourneau d’affinage fur deux pierres  
séparées l’une de l’autre d’un demi-doigt. On met  
par-dessus des charbons , aVec lesquels on fait un feu  
médiocre. Alors le plomb uni à l'argent fe fond, &  
tombe dans un plat qui est dessous. Le *cuivre* reste  
steul dans le fourneau fans être fondu, & ressemble à  
une masse spongieuse. Cette masse de *cuivre* qui ne  
contient plus d’argent s’appelle *cielvre* apauvri : on la  
fond jusqu’à ce que le *cuivre* foit malléable & propre  
aux tssages auxquels on le destine. Dans ce dernier  
travail, il *se* forme des fcories qui font chargées de  
*cuivre-,* d’argent & de plomb , que l'on fond en y mê-  
lant de la litharge pour faire la séparation de cesmé-  
taux.

On trouVe quelques fontaines *cuivreus.es* dont on fait du  
Vitriol par l’ébullition , ou dont on retire du *cuivre*par la précipitation , par le moyen du fer. Quelques-  
uns ont regardé cette précipitation comme une transinu-  
tation du fer en *cielvre* faite par l’eau de ces fontai-  
nes. Il y a une fontaine célebre de cette nature au-  
près de la Ville de Smolnic dans la province dc  
Scépus, près du mont Carpathi, dont l'eau corrode  
les moreeaux de fer que l'on y jette, & fubstitue du  
*cielvre* à fa place , sans changer la figure qu’aVoit le

469 Æ S

fler. On retire de cette eau après quelques jours, un fer  
à cheVal changé en *cuivre.* Les feuilles mêmes de  
chênes qui font tombées par hafard dans cette fontai-  
ne, se trouvent changées en *cuivre* après quelque  
tems.

On trouVe des mines de *cuivre* en plusieurs endroits :  
mais les meilleures & les plus riches font dans la Sue-  
de & l’Allemagne. Le *cuivre* est plus mou que le fer,  
& plus dur que le plomb & Pétain. Il rougit au feu  
aVant que de fondre. Sa pefanteur est à celle de l’or  
un peu plus que de quatre à neuf. Lorfqu’il est expo-  
fé à Pair humide, il contracte une rouille Verte : quand  
on le manie, il laisse dans les mains une odeur defa-  
gréable ; il a un gout austere, acre, qui caufe des nau-  
fées. L’eau le dissout aVec le tems, aussi-bien que les  
huiles. Tous les fels le corrodent.

La solution du *cielvre* par les fels acides & par les alca-  
lis fixes, est Verte : mais les fiels urineux lui donnent  
une couleur bleue très-belle. La limaille de *cuivre*jettée sisr la flamme de la chandelle, dcVÎent ardente :  
mais elle ne fait point d’étincelles, & elle rend la  
flamme Verdâtre. Fondue aVec le nitre , elle lufe lé-  
gerement. Si on mêle ensemble une partie de limaille  
de *cielvre* & deux parties de fublimé corrosif, & qu’on  
les distille dans une cornue de Verre, le Vif-argent fe  
fépare des sels, & passe Eous la forme de mercure  
coulant par le cou de la cornue ; le *cuivre* reste au  
fond intimement mêlé aVec les fels , sous la forme  
d’une résine citrine ou rouge , tantôt diaphane, tan-  
tôt opaque , qui étant approchée de la flamme de la  
chandelle , sic fond , s’allume , & forme une flamme  
verte. Le *cuivre* calciné à un feu Violent & de longue  
durée , étant privé de fon soufre , *se* réduit à une  
cendre rougeâtre, qui étant expofée sisr une thuile au  
foyer d’une grande lentille de Verre , fe change en un  
Verre fort rouge & prefque opaque. Ce Verre étant  
fondu au même foyer sur des charbons , reprend fon  
ancienne forme de *cuivre s* en reprenant un nouveau  
foufre. Nous pouvons conclurre de-là que le *cuivre*contient une grande quantité de foufres combustibles,  
quoiqu’il n’en contienne pas tant que le fer, & que fa  
substance métallique est une terre fouge Vitrifiable.  
Le *cuivre* reçoit par les Vapeurs du mercure ou de l'ar-  
senic, une couleur argentée, mais qui ne dure pas.  
Lorsqu’on le fond *avec* la pierre calaminaire, ou le  
zinc , il prend une couleur jaune ou dorée, & on l’ap-  
pelle laiton. Nous rapporterons les différentes ma-  
nieres de faire le laiton aux articles *Cadmi a 8c  
Zinc.*

Le *cuivre,* à caufe de fa grande ductilité & de fon éclat,  
est d’un fréquent ufage : mais on l’emploie rarement  
en Medecine, du moins intérieurement; car ce métal  
est mis au rang des poifons , principalement fa rouil-  
le. L’eau & les alimens que l’on garde quelque  
rems dans les Vaisseaux de *cuivre,* deVÎennent fort nui-  
sibles : ils produisent des douleurs & des coliques dans  
l’estomac &les intestins, des Vomissemens extremes,  
des envies fréquentes & inutiles d’aller à la felle, des  
exulcérations dans les intestins ; quelquefois une gran-  
de difficulté de respirer , des contractions fpafmodi-  
ques dans les membres ; enfin la mort, felon que la  
quantité qu’on a prise de ce posson, est plus ou moins  
grande.

La maniere de remédier à ce posson , est la même que  
celle qu’on emploie contre l’arsenic & le sublimé cor-  
rosif pris intérieurement, saVoir, le lait, le beurre frais  
fondu que l’on fait boire abondamment; après cela le  
vomissement que l'on excite par une abondante boif-  
fon d’eau tiede , des laVemens avec l'huile, le beur-  
re, ou les bouillons gras, ensuite les cordiaux & la  
diete de lait.

Les Anciens ont fait différentes préparations du *cuivre*qu’ils employoient dans les remedes ; telles font le  
verd-de-gris, la fleur de *cuivre -, le cuivre* brûlé & l’é-  
caille de *cuivre.* De toutes ces préparations , il n’y a  
gueres que le verd-de-gris qui foit en ufage. Le verdet

Æ S 47°

**4**

ou vend-de\*.gris , est une certaine rouille verte, raclée  
des lames de *cuivre.* On le prépare ainsi en Langue-  
doc. On met dans des Vaisseaux de terre des grapes de  
raisins feches, arrofécs de bon νΐη : on les laisse neuf  
ou dix jours pour exciter une légere fermentation ;  
enfuite on les froisse dans les mains, & on en fait des  
pelotons , & on les arrange dans des Vaisseaux de terre  
destinés à cet ufage, dans lesquels on Verse une quan-  
tiré suffisante d’excellent νΐη , jufqu’à ce que le pelo-  
ton trempe enViron à moitié : on couVre le pot d’un  
couVercle de paille : on le met à la caVe pour le faire  
macérer pendant douze ou quinze heures : on retour-  
ne ces pelotons de quatre en quatre heures, afin que le  
vin les pénetre de tous côtés. Enfuite on arrange les  
pelotons sur des lattes à la hauteur d’un doigt, au-  
dessus de la superficie du vin ; & on ferme le Vaisseau  
pendant dix ou douze jours. Alors les pelotons exha-  
lent une odeur forte & fubtile, & qui est propre à la  
dissolution du *cuivre.* On les froisse dans les mains,  
afin que la partie extérieure qui est plus fechc, fe mêle  
aVec la partie intérieure qui est encore imbibee de  
νΐη. Les grapes étant ainsi préparées, on les place dans  
le Vaisseau dont nous aVons parlé, où l’on a laissé le  
νΐη aigri, & on les met alternativement aVec les la-  
mes de *cuivre* fur des lattes lit fur lit. Le premier lit  
est toujours de lames de *cuivre*, & le dernier de grapes.  
Les lames de *cuivre* semt de quatre pouces de long sisr  
trois de large. Si elles font neuVcs, on les esseVelit  
pendant Vingt-quatre heures dans le Verd-de-gris,  
aVant que de s’en serVÎr ; puis on les chauflicun pett  
au feu. Les lits étant ainsi dispofés , & le W^sseaur  
étant rempli & bouché , on laisse le tout jufqu’à ce  
que le Verd-de-gris soit fait, & qu’il paroisse un duVet  
d’un Verd blanchâtre, ce qui arrÎVe plutôt ou plus tard,  
selon le caractere du *cuivre* ; car il y en a qui donne  
du Verd-de-gris en six ou siept jours ; d’autre deman-  
de douze ou quinze jours. On tire alors du Vaisseau  
les lames couVertes de rouille, on les met les unes sin’  
les autres , & on vetsse d’excellent νΐη fur les bords;  
on les arrange en pile siur une latte, & on les εηνοΐορ-  
pe-de linges trempés dans le νΐη. Par-là, dit-on, la  
rouille *se* pourrit, après quoi on la racle, & on la gar-  
de pour l’usage. Les Peintres & les Teinturiers sic ser-  
vent de Verd-de-gris; les Medecins l'emploient rare-  
ment à l’intérieur. Il déterge & desseche les ulceres ,  
il consiime les chairs fongueuses & superflues ; il ron-  
ge les callosités. On l’emploie dans le baume verd.  
GEOFFROI.

Quant à l’ufage du verdède-gris dans les emplâtres, Ori-  
bafe ordonne d’après Antilles , de ne point l’ajouter  
aux autres ingrédiens,tandis qu’ils bouillent. On met-  
tra , dit-ü, le Verd-de-gris dans un mortier, & on le  
broyera dans du Vinaigre, que l'on Verfera enfuite sisr  
les autres ingrédiens aVec lesquels on le mêlera.

Le même Auteur compte le Verd-de-gris entre les émé-  
tiques, *Lib. VII. c. 26. 8e* entre les cicatrisans, *Lib,  
XIV. c.*

Actuarius le recommande dans les callosités des pau-  
pieres.

On sient au gout l’acreté du verd-de-gris : il réfout, il  
emporte & confinne les chairs tant molles que dures.  
Si l'on en jette un peu dans une quantité de eérat , on  
aura un détergent qui ne sera point mordicant. PaUE  
Æg 1 NETTE, *L. VII.* c. 3.

OribaEe dit les mêmes choses à peu près dans les mêmes  
termes, *L.II.c.i.*

Le verd-de-gris naturel est une espece de marcassite Ver-  
dâtre semblable à du mâche-fer qui fe trouVe dans les  
mines de *cuivre,* & qui d'est d’aucun usage que je fil-  
C^e\*

Le verdet ou verd-de-gris, ou rouille *do cuivre'’* se sait  
avec des lames de *cuivre* rouge & des fasses de raisins  
imbibés de bon vin , mis ensemble dans un grand pot  
de terre lit fur lit ; c’est-à-dire , que l'on met une  
poignée de raflés au fond d’un pot & dessus des lames  
de *cuivre, 8c* enfuite desraffés , & après du *cuivre &*Ggij

4-7 s Æ S

l’on continue ainsi jufqu’à ce que le pot sioit plein.

On le porte ensuite à la cave ; & au bout de quelques  
jours , on retire ces lames de *cuivre* qui siont chargées  
d’une rouille verte, qu’on appelle en latin *Ærugo aeris s  
èc* après avoir ratissé cette rouille, ils remettent les  
plaques tûut de nouveau dans ces pots *avec* des rafles,  
& continuant de la même maniere jusqu’à ce que le  
*cuivre* sioit conEommé, ou rendu si mince, qu’on puisse  
le mélanger avec le verdet.

La plupart de ceux quiont écrit du verd-de-gris , nous di-  
fent qu’il *se fait* avec du vinaigre, ce qui n’est pas vrai ;  
car le meilleur vin n’y est pas trop bon: & cela est si vrai,  
qu'il n’y a prefque que le vin de Languedoc qui foit ca-  
pable de faire du bon verdet ; c’est ce qui fait que la plus  
grande partie du verd-de-gris qui fe consomme en  
France, & même dans le pays étranger, fe fait dedans  
& autour de Montpellier. Et c’est une marchandise  
fort difficile à bien faire , quoiqu’il femble d’abord  
qu’il n’y ait rien de si aifé ; car pour le peu qu’on le  
manque, on l’engraisse & on le perd, en ce qu’il noir-  
cit, & qu’on ne lui peut plus faire prendre corps.

Il y a quelques Auteurs qui disent que l’on peut faire du  
verd-de-gris en mettant des lames de *cuivre* dans un  
creufet avec du sel, du foufre & du tartre ; & après  
avoir été calcinées & refroidies, ces lames de *cuivre*sont converties en un très-beau verd-de-gris : mais ces  
suçons , supposé qu’elles foient véritables, ne sirnt pré-  
sentement d’aucun usage, en ce que tout le verdet  
que nous vendons , est fait & fabriqué de la maniere  
qual'ai dit ci-devant.

Nous tlrons de Montpellier de deux sortes de verdet,  
savoir, en poudre & en pain, lequel pour être de bon-  
ne qualité, il faut qu’il foit fec , d’un beau verd foncé,  
& le moins rempli de taches blanches qu’il sera pûssi-  
ble. Le verd-de-gris est la marchandife la plus ingra-  
te, & celle de l’épicerie où il y a le plus à perdre;  
c’est ce qui fait que ceux qui le fabriquent, font obli-  
gés d’y mélanger des drogues qu’il n’est pas befoin de  
nommer, & de le rendre si humide, que lés marehands  
qui le reçoivent y perdent beaucoup, à caisse du gros  
déchet qu’il fait, fans comprendre la peau qui l'enve-  
loppe, qui est comptée atl détailleur comme le verdet.  
Il feroit beaucoup plus à propos que ceux qui l’em-  
ploient l’achetassent plus cher, & qu’il fût de la quali-  
té requise ; car je crois qu’il n’y a point de pain de  
verdet du poids de vingr-cinq livres , tel qu’on nous  
l’envoie de Montpellier , qui après avoir été féché ne  
sent déchu d’un grand tiers : ainsi dtl verd-de-gris qui  
aura couté vingt fols mou, reVÎendra à près de vingt-  
huit siols étant sec. Il faut choisir le verdet d’un beau  
verd foncé, le moins rempli de taehes blanches & de  
petites parties de *cuivre* ; enfin le plus *sec* qu’il *fe*pourra.

Le verd-de-gris est une drogue des plus usitées que nous  
ayons ; & c’est une chose prefque incroyable que la  
quantité qui s’en emploie, non pas pour la Medecine,  
mais par les Teinturiers, Pelletiers, Chapeliers, Ma-  
réchaux & Peintres. Mais ce qu’il y a à remarquer ,  
c’est que l’cnnesauroit employer le verd-de-gris seul  
broyé à l’huile : il faut de nécessité abfolue y mêler,  
pour la peinture , de la cérufe ; car au lieu de faire du  
verd, il feroit du noir. A l’égard des propriétés médi-  
cinales du verd-de-gris, on l’estime propre pour man-  
ger les chairs : les Apothicaires en emploient dans  
quelques onguens & emplâtres , comme Pégypisozc,  
*F apostolorum s* l’emplâtre *divin* & autres.

Ceux qui colorent le papier en verd , fe fervent du verd-  
de-gris & du tartre blanc pour lui donner cette cou-  
leur.

Les Apothicaires ou autres persimnes qui auront besciin  
de verd-de-gris pour employer dans les compositions  
ci-dessus nommées , ou autres , au lieu de le mettre  
en poudre, pourront le dissoudre dans le vinaigre, &  
le passer par un tamis de crin, & par ce moyen évite-  
ront la méchante qualité du verdet, qu’ils sieroient  
obligés de souffrir en le mettant en poudre.

Æ S 472

Il déterge puissamment, il conEume lés excroissances des  
chairs , il atténue & résout, & on ne s’en Eert que dans  
les médicamens extérieurs. Il est acre & digestif : il  
cicatrife les ulceres , si on le mêle avec de l’huile &  
de la cire.

Il est d’un bon ufage d'ans la goutte, dissous dans dé  
l’eau bien pure , & appliqué chaud sur la partie.

On l’emploie dans les maladies des yeux , & il emporte  
effectivement les taches & les taies. Mais aVant que  
de s’en servir, soit pour les yeux, foit pour les plaies  
& les ulceres , il faut le purifier de la maniere fui-  
vante.

Mettez-le en poudre. Jettez dessus six ou fept fois S011  
poids d’efprit de vinaigre ; laissez le mélange en di-  
gestion jufqu’à ce que le vinaigre ait une couleur très-  
verte. Transivasiez & séparez les impuretés. Evaporez  
le vinaigre dans un vaisseau de *cuivre,* & vous trOuVe-  
i rez au fond un excellent verd-de-gris : une onee de ce  
verd-de-gris en vaudra dix de l’autre.

Prenez de ce *verd-de-gris raffiné, une dragme,  
d’esprit defel ammoniac, une demie-once}d’alcohol de vin camphré, deux onces ;*

Faites-en un collyre pour laver les yeux.

Prenez *de blancs d’œufs battus avec de Peau de fontaine!  
quatre onces ;*

Ajoutez y *du sucre de saturne, dix grains,  
du vitriol blanc, six grains ,  
et autant de ce collyre qu’il en faut pour lui don’'  
ner une couleur dé azur s*

Lavez-vous les yeux avec cette composition, deux, trois  
ou quatre sois par jour.

L’onguent préparé avec ce verd-de-gris rectifié, le miel,  
les fiscs des vulnéraires, le vinaigre & le foufre dé.ter-  
gent de vitriol, sera bon pour les plaies fuppurantes, les  
ulceres aux jointures, &c. LEMERY.

*Du verd-de-gris crystallifé.*

Le *verd-de-gris* crystallifé, ou crystaux de verdet, & sui-  
vant les marchands & les peintres, verd calciné ou dise  
tillé, est du *verd-de-gris* dissous dans du vinaigre distih  
lé, & ensuite filtré, evaporé & crystallifié à la cave , ces  
crystaux de verdet fiont de quelque ufiage dans la Me-  
decine, pour manger les chairs fongueufes. Ils fiont au si  
si employés par les peintres, pour peindre en verd, sur-  
tout pour la mignature.

Tous les Crystaux de verdet, que nous vendons à Paris,  
viennent de Hollande ou de Lyon, & à la couleur près  
ressemblent beaucoup au sucre candi, surtout à celui  
qui est en bâtons. Pour qu’il sioit de la qualité requsse,  
il doit être en beaux crystaux, clairs & transparens,  
bien stecs , & le moins chargés de bois qu’il se pourra.  
On remarquera ici que les crystaux de verdet, que les  
Apothicaires font, font crystallifés en portant la disso-  
lution de *verd-de-gris* à la cave ; au lieu que ceux que  
nous faifons venir de quelques endroits font faits de la  
même maniere que le fucre candi, ainsi que quelques  
perfonnes me l’ont assuré.

Je ne Eai ce qui a porté les marchands à appeller ces crysi  
taux de verdet, verd distillé ou verd calciné , vu qu’il  
n’est ni distilé ni calciné, puisqu’on le prépare comme  
j’ai dit ci-deflùs.

L’on peut Eaire encore des crystaux de verdet, en faisant  
dissoudre du *cuivre* en grenaille dans l’esprit de nitre,  
ensifite évaporer jusqu’à pellicule, & porter à la caye,  
pour le réduire en crystaux.

Si l’on veut réduire ces crystaux en liqueur , après avûir  
été stéchés, on les reporte à la cave, où ils deviennent  
fluides, en attirant l’humidité. Cette liqueur est appel-  
lée par les Apothicaires & par les Chymistes, liqueur

473 Æ S

de *cuivre* ou de Vénus ; & les crystaux, vitriol de Vé-  
nus, ou vitriol de *cielvre.* Ρομετ.

*De l’Ærugo Scoleda.*

Il y a deux fortes *d’Ærttgo Scoledas* l'une fossile, & l’au-  
tre artificielle. Voici comment on prépare la derniere.

Prenez le quart d’une pinte de sort vinaigre de vin blanc :  
mettez-ïe dans un mortier de *cielvre* de Chypre, dont  
le pilon foit de même métal ; frottez le pilon contre le  
mortier, jusqu’à ce que le vinaigre foit devenu vif-  
queux & gluant. Jettez-y alors une dragme d’alun rond,  
& le même poids de sel gemme blanc & tralssparent, ou  
du sel marin le plus blanc , ou à leur défaut, du nitre.  
Remuez le tout au foleil pendant les chaleurs de la  
canicule , jufqu’à ce qu’il prenne la couleur de *verd-  
de-gris ,* & qu’il devienne d’une consistance gluante.  
Retirez-le, & le mettez fous la forme de vers, tels que  
ceux qui s’engendrent fur les rosiers , & gardez-le pour  
votre usiage. Cette composition fera plus efficace &  
d’une beaucoup plus belle couleur , si, au lieu de vi-  
naigre pur, on prend deux parties d’urine croupie &  
une partie de vinaigre, & qu’on acheve le reste com-  
me nous l'avons presicrit.

Il y a des marchands qui réparent avec de la gomme les  
défauts de leur *aerugo rasilis -,* lorsqu’elle a été mal tra-  
vaillée; & qui la vendent pour bonne. C’est une fri-  
ponnerie à laquelle il faut prendre garde.

Les orfevrcs fe servent, pour souder l'or, d’une espeee  
de *verd-de gris* fait avec de l’urine d’enfant agitée dans  
un mortier de *cuivre* avec un pilon de la même ma-  
tiere.

Toutes ces fortes de *verd-de-gris* ont les vertus du *cui-  
vre* brûlé, mais dans un degré supérieur. Le *Scoleda*fossile est le plus estimé; le *rasilis* occupe.la seconde  
place; la troisieme est occupée par *F artificiel->* qui est  
le plus corrosif & le plus astringent des trois. Quant  
à Celui des orfevres, il répond au *Scolecia rasilis.*

Tous les *verd-de-gris* en général font corrosifs & astrin-  
gens. Ils rongent & atténuent les clcatrices aux yeux;  
ils excitent les larmes; ils temperent les ulceres pha-  
gédéniques; ils préservent les plaies d’inflammation:  
mêlés avec de la cire & de l'huile, ils conduisent les ul-  
ceres à cicatrice. Bouillis dans du miel ils détergent  
les ulceres purulens & calleux. Appliqués comme col-  
lyres , ( voyez *Collyrium')* avec de la gomme ammonia-  
que , ils consi-iment les callosités dans les fistules lacry-  
males.Ils dissipent le gonflement & les excroissances des  
gencives. Mêlés avec du miel, ils produisent le même  
effet sisr les paupieres en les en frottant & en les étu-  
vant avec une éponge trempée dans de l'eau chaude,  
après qu’elles en auront été frottées. En mêlant de la  
résine de térébenthine, du cuivre & du nitre, on fait un  
remede propre à guérir la lepre.

De quelque *verd- de-gris* que vous vous ferviez , vous  
commencerez par le brûler de la maniere fuivante.  
Après l’avoir mis en petits morceaux, vous l’expofe-  
rez fur le feu dans un pot de terre, le remuant jufqu’à  
ce qu’il ait pris une espece de couleur cendrée ; vous  
l’ôterez enfuite, & le laisserez refroidir pour vous en  
fervir. Il y en a qui le font brûler dans un pot de terre  
non cuite : mais alors il ne prend pas toujours cette  
couleur cendrée. DïosCoRIDE , *Lib.* V. c. 92.

*De l’Ærttgo rasili*S.

*L’Ærugo rasilis* fe prépare de la maniere fuivante. Met-  
tez du vinaigre, n’importe de quelle sorte, pourvu  
qu’il Eoit fort, dans un vaisseau; couvrez ce vaisseau  
le plus exactement qu’il est possible ; enforte qu’il n’y  
ait aucune communication du dedans avec *i’air* exté-  
neur, avec un pot de *cuivre-,* dont la cavité soittour-  
nee du cote de celle du vaisseau qui contient le vinai-  
gre. Il est bon que ce pot de *cuivre* ait un ventre 2 ou

Æ S 474

sc>it rond : s’il étoit cylindrique, cela n’empêcheroit  
pas qu’on s’en servît. Au bout de dix jours, séparez ces  
vaifleaux, & vous trouverez du verd-de-gris attache a la  
surface de celui de cusure; enlevez - le. Au lieu de fe  
fervir de deux vaisseaux, on pourroit se contenter de  
suspendre dans celui qui contient le vinaigre une pla-  
que de *cuivre s* de Eorte que cette plaque ne touchât  
point au vinaigre. On la trouvera couverte de verd-de-  
gris , au bout du même terme. On en fera encore, en  
mettant une ou plusieurs plaques de *cielvre* fur des pédi-  
cules & des grappes de raisin qui commencent à s’ai-  
grir. On convertit la limaille de *cuivre* en *verd-de-gris*de la même maniere. On aura du *verd-de-gris,* si llon  
jette du vinaigre fur des plaques de *cuivre* couvertes  
d’or battu en feuilles. Il saut jetter fur ces plaques,  
ainsi que sur la limaille de *cuivre,* du Vinaigre à trois  
ou quatre reprifes , recommençant & les retournant  
jusqu’à ce qu’on s’apperçoive qu’elles sinent toutes  
Touillées.

On dit qu’il fe forme de deux efpeces de verd-de-gris  
dans les mines de Chypre ; l’un qui est attaci é aux  
pierres qui contiennent des particules *de cuivre j* l’au-  
tre qui distille de la Cavité d’un rocher, dans les jours  
canlculaires.

Le premier de ces *verd-de-gris* fe forme en petite quan-  
tité , mais il est excellent. L’autre est en abondance &  
d’une tris-belle couleur, mais il est mélangé de parti-  
cules pierreufes & d’une mauvaise qualité.

Le *verd-de-gris se* peut adultérer de différentes manicres;  
les suivantes fiant les plus ordinaires. Les uns y mê-  
lent de la pierre-ponce ; d’autres du marbre ou du Vi-  
triol : on s’appercevra du mélange de la pierre-ponce  
& du marbre, en mouillant le pouce de la main gau-  
che, & en écrasirnt deffus avec le pouce de la droite un  
petit morceau de *verd-de-gris* ; car le *verd-de-gris se*dissoudra & s’en ira, mais le marbre & la pierree  
ponce demeureront indissolubles. Si Plon continue à  
les mouiller & à les frotter, la couleur verte disparoî-  
tra, & ils deviendront blancs. On peut encore décou-  
vrir cette falsification, en mettant fous la dent un petit  
morceau de *verd-de-gris.* Le *verd-de-gris* pur est mou,  
& n’oppofe rien de dur & de résistant à la dent; quali-  
tés qu’il n’aura point , s’il est adultéré avee la pierre  
ponce ou le marbre. Quant au mélange du Vitriol,  
on s’en appercevra en frottant une plaque de métal ou  
une thuile avec le Verd-de-gris adultéré , & en met-  
tant cette plaque fur des charbons ardens. Ce qui fera  
mêlé de Vitriol rougira , parce qu’il est de la nature  
du Vitriol de rougir Eur le feu. DfosCORIDE, *Lib. V. c.*

Oribase a dit exactement les mêmes chofes d’après  
DioEcoride.

*Du Cuivre brûlé.*

L’Æs *ustum* ou *cielvre brûlé t* est du *cielvre* rouge coupé  
en petites plaques , & mistes par couches dans un creu-  
Eet avec du Eoufre & quelque peu de SH marin , que  
l’on expoEe à un grand feu de charbon. Lorfque le  
sisufre est brûlé, on retire le *ctelvre* qui fe trouve d’u-  
ne couleur de gris de fer au-dessus, & d’un gris rougeâ-  
tre & brillant en-dedans, & fort cassant.

Pour que l'aes *ustum* foit de bonne qualité , il doit être  
moyennement épais, de la couleur ci-dessiis ; & lorse  
qu’on le frotte l’un contre l'autre, il doit donner un  
rouge de cinabre;ce qu’il ne fera point,à moins que l'on  
n’y ait ajouté du fel ; c’est le *secret* des Hcllandois, &  
c’est pour cela qu’ils le font plus beau qu’en France.

*iu’aes tistum* est de quelque usage dans la Medecine , en  
ce qu’il est détersif & efcarotlque : mais ceux qui s’en  
fervent le font rougir au feu jufqu’à neuf fois, & l’é-  
teignent chaque fois dans l’liuile de lin ; & après l'aVoir  
mis en poudre, ils s’en fervent pour manger les chairs :  
on appelle cette poudre d’aes*ustum* ainsi préparée, *cro-  
cus -,* ou siafran de *cuivre.* Ρομετ.

Le bon *cuivre* brûlé est rouge , & il prend en le frot-

475 Æ 5

tant, la couleur du cinabre. Celui qui est noir, est  
trop brûlé. On le fait aVec les clous qu’on tire des  
vaisseaux qu’on déchire. On met ces clous dans un pot  
de terre non cuite , aVec dtl sel & du soufre arrangés lit  
fur lit. On couVte ce pot; on fcelle fon couVcrcle  
dessus avec dé la même terre, & on le met dans le  
fourneau jusiqu’à ce qu’il foit parfaitement cuit.

H y en a qui fe fervent d’alun, au lieu de soufre & de sel.  
D’autres font brûler les clous dans le pot pendant plu-  
sieurs jours fans soufre & fans fel. Quelques-uns les  
brûlent avec du foufre feulement : dans ce dernier cas,  
les clous prennent une couleur de fuie. Il y en a qui  
les frottent d’alun , & qui les brûlent dans un pot de  
terre non cuite , avec du soufre & du vinaigre. D’au-  
tres enfin les mouillent de vinaigre, les sont brûler à  
trois reprifes dans un pot de *cuivre,* & les laissent repo-  
ser ensuite.

Le meilleur *cuivre* brûlé est celui de Memphis ; celui de  
Chypre lui silccede. Il est astringent, desséchant, at-  
ténuant , résolvant & détergeant : il conduit les ulce-  
res à cicatrice, il emporte lés excroissances aux yeux,  
il consiume celles des chairs , & il empêche les ulceres  
de s’étendre. Pris dans de l'hydromel, ou en éclegme,  
sou mêlé avec du miel, il provoque le vomissement.  
On le lave de même que la cadmie , en changeant l’eau  
quatre fois par jour, jusqu’à ce qu’il n’y ait plus d’é-  
cume. Ses scories lavées de la même maniere, posse-  
dent la même vertu, mais dans un degré moindre que  
le *cuivre* brûlé. DïôsCoRIDe, *L. V. c.* 87.

*Du verd de Montagne.*

'Le verd de montagne, ou verd de Hongrie, est une cfpe-  
-ce de poudre verdâtre en petits grains comme du fable  
qui Ee trouve dans les montagnes de Kernatssen en  
Hongrie, qui vont depuis Presbourg jtssqulen Pologne.  
Il s’en trouve aussi dans les montagnes de la Moravie.  
D’autres veulent gué ce foit ce que les Anciens ont ap-  
pcllé fleur d’airssn , qui *se* fait en jettant de l’eau, ou  
plutôt du vift sur le *cuivre* de rofette encore rouge,  
c’est-à-dire , comme il sort du fourneau, & que cette  
fleur, OU verd de montagne, fe reçoit & fe trouve at-  
taché à d’autres plaques de *cuivre* froid que l'on expose  
dessus,en petits grains comme ceux du fable, & que  
cela *se* fait par les vapeurs qui s’élevent quand on jet-  
te l'eau ou le vin fur le *cielvre* chaud ; & c’est ce qui  
fait que le *cuivre* de rofette que nous avons est si mal  
uni & si rempli de petites inégalités. D’autres m’ont  
aflùré que le verd de montagne étoit fait avec des lames  
de *cuivre* dissoutes dans le vin, & qu’il fe faifoit à peu  
près comme le verd-de-gris. Mais comme je n’ai pu  
en favoir davantage , je dirai qu’on doit choisir le siec,  
haut en couleur , bien grenu, c’est-à-dire, sableux, ce  
qui est la marque du verd de montagne naturel, & le  
différencie d’avec l’artificiel, que quelques-uns font  
en pultlerifant du verd-de-gris, & en y mêlant quelque  
peu de blanc decélTsse.

Le verd de montagne n’a d’tssage que dans la peinture,  
principalement pour peindre en verd d’herbe ; c’est  
pourquoi prestque toute la peinture verte qui représente  
des jardins, est faite de verd de montagne.

Comme le verd de montagne est une marchandise qui  
vient de différens endroits, c’est par cette rasson qu’on  
en voit de plusieurs flottes & à différens prix. Ceux  
qui en auront besioin ne s’attacheront pas au bon mar-  
ché, pourVu qu’ilsioit de la qualité que j’ai dit. Ρομετ.

*De lafleur de Cuivre.*

La fleur de *cuivre Ossecin-* n’est autre chose que du *cielvre*réduit en petits grains comme la semence de millet.  
On la retire du *cuivre* en fusion , fur lequel on jette  
de l'eau froide ; elle nage à *sa* siirface ; on la recueille,  
&on s’en l'ert pour différens tssages. GEoffROI.

La fleur de *cuivre,* que quelques anciens ont appelle  
ψῖγμα, ou *le reste des clous,* est bonne, quand elle est  
friable, d’une couleur jaune , après avoir été frottée,  
semblable à la graine de millet, petite, pesante : elle

*Æ* S 476

est peu brillante, lorfqu’elle ifest point mêlée de li-  
maille decusurc, ce avec quoi on l’adultere souvent.  
On reconnoîtra cette falsification , en en mettant fions  
la dent, car la limaille la quittera & s’étendra Eous la  
dent. Voici comment on la ramasse. LorEque le *cuivre*est en fusion & qu’il coule du fourneau par les rigOles  
qu’on lui a préparées, dans le lieu destiné à le recevcir:  
alors les ouvriers qui travaillent à rafiner les métaux,  
jettent dessus de l’eau fraîche pour le refroidir. Lemé-  
tal ardent fe condenfe par la chute fubite de l'eau fraî-  
che, pétille, jaillit & jette, pour ainsi dire, lafleur.

Elle est astringente & elle réprime les excroiflànces. El-  
le dissipe de dessus la prunelle de l’œil, les taies qui  
peuvent obfcurcir la vue; elle est très-corrosive. Όοη-  
née au poids de douze grains , elle chasse les humeurs  
grossieres. Elle consiume les excroissances charnues aux  
narines & à l'anus. PriEe dans du vin , elle arrête les  
éVacuations immodérées. La blanche réduite en pou-  
dre & soufflée dans l’oreille par un petit tuyau, est ca-  
pable de remédier à une surdité invétérée ; & appliquée  
avec du miel, elle dissipe le gonflement de la luette  
& des amygdales. DtosCORIDE, L. *V. c.* 88.

Pline sait le même éloge de la fleur de cuivre, d'après  
Dloscoride.

*De l’écaille de cuivre.*ί

L’écaille de *cielvre Ossecin.* differe peu du *cuivre* brûlé; car  
ce Eont des particules de *cuivre* brûlé qui s’en déta-  
chent, lorsqu’on le frappe avec le marteau. Cette  
écaille,ou à sa place la limaille de laiton pulvérifée avec  
le foufre & la racine d’iris de Florence, misie dans les  
fouliers, arrête l’odeur puante des piés , mais ce n’est  
pas toujours fans danger. Car si on arrête imprudem-  
ment cette fueur fétide, il furvient quelquefois des  
maux plus funestes. Οεοεεβοι,

Celle qui est faite en Chypre dans les boutiques où l.lort  
travaille le *cuivre >,* épaisse & connue fous le nom d’ûé-  
litis, est la meilleure. Celle qui vient du travail des  
ouvrages en *cielvre ,* peu épaisse & presque fans consis-  
tance , ne vaut rien, ou du moins passe pour ne rien  
valoir. Ainsi, laissant celle-ci, on choisira l’autre qui  
est épaisse & d’un jaune foncé. Si on la mouille avec  
du vinaigre elle fe tournera en rouille.

Elle est atténuante. Elle réprime & elle arrête le progrès  
des ulceres phagédeniques, elle les fait fuppurer & ci-  
catrifer. Prife dans l’hydromel, elle purge le phlegme.  
Quelques-uns la donnent dans de la farine, fous la for-  
me de pilules. On la compte entre les collyres ou re-  
medcs pour les yeux, car elle dissipe la dureté des pau-  
pieres, & elle en desseche les fluxions.

On la lave de la maniere fuivante : Mettez une demie li-  
vre d’éCaille de *cielvre ,* feche & nettoyée de toutes  
parties hétérogenes , dans un mortier avec de l’eau.  
Agitez l’eau avec la main, jufqu’à ce que l'écaille soit  
descendue au fond de l’eau. Enlevez ce qui furnagera.  
Jettez cette premiere eau. Prenez ensiiite un petit Ver-  
re ou la douzieme partie d’une pinte d’eau de pluie,  
& jettez-là fur l'écaille que vous frotterez contre le  
mortier avec le plat de la main, comme si Vous la  
vouliez réduire en poudre. Lorfque l’eau commencera  
à devenir visqueuse, remettez dessus un autre petit *ver-  
re* d’eau. Recommencez cette opération six fois , c’est-  
à-dire jusqu’à ce que vous ayez *versé* une. demi-pinte  
d’eau fur l'écaille que vous frotterez contre le mor-  
tier pendant tout ce tems avec force. Alors prenez l’e-  
caille dans votre main & frottez-là vivement contre  
les parois du mortier : mettez ensuite tout ce qui est hu-  
mecté dans cette opération, dans un vaste de *cielvre*rouge. Voilà ce qu’on peut proprement appeller la  
fleur de l’écaille; cette fleur a beaucoup de vertus, &  
elle est très-efficace dans les maladies des yeux. Ce  
qui reste après cela ne vaut preflque rien. Cependant  
on peut continuer de le laver, jusiqu’à ce qu’il n’y ait  
plus de vifcosile ; le couvrir ensuite avec un linge  
propre; le laisser reposier pendant deux jours; jettes  
ï’eau qui siera dessus & après qu’il stera sussisammentsec,

*VH* lc S

l’enfermer dans une boîte pour s’en servir dans le be-  
foin. DIOSCORIDE , *L. V. c.* 89.

Les principaux médicamens préparés aVec le *cuivre* font,  
le précipité Verd , dont on trouVera la dcfcription par-  
mi les préparations du mercure, & *sens veneris* de M.  
Boyle, qu’on prépare de la maniere si.liVante.

Prenez *du colcothar de vitriol bleu de Hongrie > ou du* cui-  
Vre *bien calciné et bien lavé, deux dragmes,  
de fel ammoniac, quatre dragmes.*

Mêlez exactement & sublimez trois fois les fleurs, les  
cohobant fur le *caput mortuum.* La dofe est de-  
puis un grain justqusa six. Boyle le recommande  
dans le rachitis, & on le Vante comme un ex-  
cellent remede dans la gonorrhée invétérée.

On prépare une teinture bleue aVec le cuivre, le fel am-  
moniac & l’eau de chaux , que l’on appelle collyre  
bleu. 11 stert pour les maladies des yeux, pour arrêter  
les gonorrhées & pour déterger & dessecher les ulceres.

On prépare un collyre excellent pour les cataractes com-  
mençantes, les taies, le larmoyement inVolontaire,  
& la plupart des maladies des yeux, en faisant influer  
pendant une nuit des lames de *cuivre* dans de l'eau de  
chaux ou feule, ou à laquelle on aura ajouté de Pesa  
prit de Eel ammoniac. Εεμεευ.

Les Chymistes croient que le *cuivre* contient un foufre  
rouge , que Van-Helmont appelle feu de Venus &  
soufre des Philosophes, propre pour faire vivre long-  
tems. Ils font tous leurs efforts pour le tirer de ce mé-  
tal , pour deux raisons, 1°. Pour aVoir un excellent re-  
mede contre toutes les maladies &un puissant anodyn  
dans les douleurs. 2°. Pour dépouiller le *cuivre* de sa  
teinture rouge, & pour le changer en un métal blanc  
& très-approchant de l’argent : mais nous ne recon-  
noissons aucun autre foufre dans le *cuivre,* excepté une  
fubstance bituminetsse ou inflammable qui est commu-  
ne à tous les métaux,& telle que celle qui fe trouVe dans  
tous les mixtes inflammables ; c’est pourquoi c’est à  
. tort qu’ils lui donnent tant d’éloge. La couleur rouge  
du *cuivre* ne Vient pas du soufre , mais de la terre ;  
c’est donc en Vain qu’ils assurent qu’ils ont tiré du *cui-  
vre* un foufre rouge , dans les différentes teintures  
qu’ils en ont faites. Car ces teintures ne font autre  
chofe que du cuÎVre divisé en des parties très-fines qui  
nagent dans dicers menstrues fions disterente couleur ;  
ce que l’on peut démontrer facilement par la précipi-  
tation de ces couleurs. C’est aussi en Vain qu’ils disent  
que le *cuivre* a été dépouillé de fon habit rouge, &  
qu’il a été blanchi en le dépouillant de fon foufre rou-  
ge. Car le *cuivre* ainsi préparé ne devient pas blanc,  
parce qu’il a perdu fon foufre, mais à cause de l’union  
d’une terre blanche qui est contenue dans les fels alka-  
iis, comme le saVant Becher l’a fort bien obfervé.  
GEOFFROY.

*Disselution du* cuÎVre *par le vinaigre distillé, de Boerhaave*

*Prenez* un large Vaisseau de Verre, dont l’ouVcrture foit  
aussi fort large ; adaptez-y le chapiteau d’un alam-  
bic. Mettez dans ce chapiteau des plaques de  
*cuivre* fort minces, difpofées de façon qu’elles  
puissent fe tenir un peu droites , fans tomber , &  
rangées tout autour des bords de sa partie con-  
caVe. Mettez du Vinaigre dans le Vaisseau, & le  
vaisseau fur un feu de fable , ajustez dessus le  
chapiteau aVec les plaques de cuivre, appliquez-y  
un récipent, & distilcz pendant douze heures à  
un feu modéré. Alors le Vinaigre passera teint en  
verd ; & si l’opération est poussée pendant un  
tems suffisant, toute la fubstance du *cuivre* fera  
dissoute. La liqueur ainsi préparée , filtrée &  
épaissie à une chaleur modérée, prendra la cou-  
leur de l’émeraude , mais fon odeur fera défa-  
gréable, & la plus petite goutte fera un émétique

ss S 478

puissant. Les plaques étant léchées donnent une rouila  
le ou fleur de cuivre, mais qui n’est point le Vrai  
verd-de-gris de *cuivre,* il se fait seulement à Mont-  
pellier , de la maniere que nous Pavons décrit plus  
haut.

Si le Verd-de-gris ordinaire qu’on Vend chez les Apothla  
quaires est mis en ébullition dans un Vaisseau bien fer-  
mé avec du vinaigre pur distillé, jufqu’à ce que la  
teinture en foit extraite ; si l'on ôte ce vinaigre, qu’on  
en remette de nouveau & qu’on fasse bouillir dere-  
chef ce mélange , répétant toute cette opération jusc  
qu’à ce que le vinaigre ne foit plus teint, il restera  
une grande quantité de matiere indssoluble ; ce qui  
démontre qu’il y a quelque matiere étrangere mêlée  
avec le verd-de-gris commun, & qu’il est adultéré. Si  
l’on dépure par la filtration toutes ces liqueurs teintes  
& qu’on les distile, jufqti’àce qu’il en reste seulement  
une quatrieme partie, on aura une très-forte liqueur  
de *cuivre.*

Ortvoit par cette opération , combien est grande la silo’  
lubilité du *cuivre, 8e* quelle est l’origine *du verd-de-  
gris.* Comme le *cuivre* devient promptement verd par  
le moyen des acides, cela nous fournit une méthode  
de découvrir cc métal, lorfqtfil est mêlé avec de Par-  
gent, auquel cas il est excessivement émétique & pur-  
gatif. Si on touche avec la liqueur dont nous avons  
parlé , les ulceres aqueux, fanieux & virulens, elle les  
resserrera , les desséchera & les nettoyera jusqu’au vif,

*Disselution dit* cuivre *par le sel ammoniac»*

Mêlez trois parties de fel ammoniac, avec une partie  
de limaille de cuivre le plus pur, Vcrfez dessus quatre  
parties d’eau pure.

Mettez ce mélange dans une cucurbite faite exprès. Sé-  
chez-lefur un feu modéré , & faitcs-le dssoudrc dere-  
chef à Pair. Répétez cette résolution & cette dissolu-  
tion plusieurs fois , & vous aurez enfin une dissolution  
enticre de cuivre. Faites bouillir ce mélange dans de  
Peau, filtrcz-le & épaissssez-le un peu, & vous aurez  
une teinture bleue. Si felon la méthode de Part, vous  
la crystallifez, vous aurez de fort beaux crystaux de  
*cuivre.*

Cette opération montre comment le *cuivre* & les fels agis-  
sent l’un si,lr l’autre ; Cette liqueur est le fameux anti-  
épileptique pour les enfans. Si on leur en donne quel-  
qucs goutes à jeun dans de l’hydromel, elle opcreta  
par les selles, elle excitera des naufées & elle produira  
des effets considérables fur leur estomac foible & lan-  
guissant, en le picotant & en chassant les eaux & les  
glaires qu’il pourroit contenir ; elle agira aussi dans les  
intestins & y tuera les vers. On peut donc dissiper *avec  
ce* remede quelques mauvaises affections du corps , &  
guérir quelques especes d’épilepsies,

*Disselution du cuivre par l’eau-sorte.*

Mettez une petite quantité de limaille très-fine de *cuivre*pur dans de Peau-forte commune ou dans de l’esprit  
de nitre. Il y aura fur le champ une violente effervese  
cence, qui donnera une fumée rouge , & au bout d’un  
moment la liqueur prendra une belle couleur verte.  
Procédez de cette maniere jtssqu’à cc que la portion  
de *cuivre* que vous y jetterez n’augmente plus la cou-  
leur verte. Lorfque le repos aura dépuré la liqueur,  
filtrez-là & l'évaporez à la moitié.

Nous voyons par-là l’effet de l’acide dti nitre Eur le *cuivres*Cette teinture est émétique priste en très-petite quan-  
tiré. Elle tue tous les Insectes. Si on la mêle dans une  
grande quantité d’eau, elle détruit très-promptement  
les puces & les poux, tant les poux ordinaires & de  
PeEpece commune, que ceux qui sirnt plats & qul vlen-»  
nent fur le pubis. Elle produit fur les ulceres les me-  
mes effets que le vinaigre *dc cuivre-* U sulit slen fervif  
avec précaution,

479 Æ s

*Disseluelon du cmvrepar l’eau régale,*

Jettes de la limaille de *cuivre* dans de l'eau régale ou de  
l’esprit de sel. Piocedez comme dans l’opération pré-  
cédente & l’effet fera le même.

-D’où il paroît que l'eau régale & l’eau-forte dissolvent  
egalement le *cuivre.* C’est fans trop de fondement que  
quelques Chymistes fuppofant entre elles de la diver-  
site, ont cherché des raifons pourquoi l’une diflolvoit  
l'or feulement, & l’autre l’argent. Cela Vient moins  
de leur diversité , que de la diverse disposition de  
ces corps , relativement à chacune de ces liqueurs.  
Il n’y a que l’expérience qui puisse nous éclairer  
fur cette disposition. C’est avec aussi peu de fonde-  
ment qu’ils assurent une ressemblance entre les mé-  
taux, de ce qu’ils sont dissous dans les mêmes mense  
trues. La bonne Chymie procede lentement dans les  
questions de cette nature , & elle ne *se* jette point dans  
des jugemens si généraux, sians être bien appuyée fur  
llobfervatiom

*Disseluelon du* cuivre *par un alkali volatil.*

Versez fur une dragme de limaille de *cielvre* mise dans  
un vaisseau bien propre , douze fois autant d’un bon  
esprit alkali de fel ammoniac ; fermez le vaisseau. Agi-  
tez-le fréquemment, & vous aurez d’abcrd une tcin-  
ture d’azur & ensuite d’un violet cxtremement beau.  
Versiez la teinture. Jettez derechef de l’esprit sur le  
reste de la limaille. Vous dissoudrez par ce moyen  
tout le *cuivre* peu à peu , & vous le convertirez en  
teinture.

Sl la limaille de *cielvre* est humectée avec trois fois au-  
tant d’huile de tartre, *per deliquium,* ensuite digérée,  
féchée & dissoute de nouveau , en répétant plusieurs  
fois cette opération, faifant ensuite bouillir la liqueur,  
la filtrant & l’épaississant, on aura une autre dssolution  
du *cielvre,* mais d’une nature fixe.

La teinture volatile alkaline contient la substance du  
*cielvre* dissous. Si on en prend à jeun dans un peu d’hy-  
dromcl, & qu’on se promene après en avoir pris ,  
commençant d’abord par trois gouttes & augmentant  
dans la suite la dofe de trois autres gouttes tous les  
matins , jufqu’à quatre fois, usant de laderniere dose  
pendant quelques jours, elle est apéritive, elle atténue,  
elle échauffe, & on trouvera que c’est un très-prompt  
& très-puissant diurétique. Boerhaave dit avoir guéri  
parfaitement & avec ce remede fcul, un hcmme mala-  
de d’une hydropisie afcite, qui rendit une si prodigieu-  
fe quantité d’eau, qu’elle fortoit de fon corps comme  
d’un robinet ouvert. Les tégumens de l’abdomen lui  
devinrent si flasques après cette évacuation , qu’on pou-  
voit les doubler les uns fur les autres. Il lui ordonna  
ensuite un régime restaurant & desséchant; & ce ma-  
lade revint ensemté & continua defe bien porter pen-  
dant plusieurs années. Cela, dit-il, lui étant arrivé ,  
lorsiqu’il commençoit à exercer la Medecine, l’en-  
couragea beaucoup. Mais ayant éprouvé le même re-  
mede dans des cas qui lui parossoient tout semblables  
au premier, le défaut de fuccès rabattit beaucoup sa  
confiance , & lui apprit que la nature avoit grande  
part dans tous cesévenemens extraordinairement heu-  
reux. Je fuis convaincu, ajoute-t’il, qu’entre les dif-  
serentes Eortes d’hydropisies, il y en a beaucoup qu’on  
peut guérir par des méthodes entierement différentes ,  
& qu’il y en a qu’on ne peut point guerir du tout. La  
teinture précédente toutefois peut être regardée com-  
me un bon remede dans les maladies où il y a de l’a-  
creté, des eaux, de la foiblesse, du froid, des glaires  
& de la pituite. La dssolution dti *cuivre* dans tous les  
Lels acides, alkalins & compostis, manifestes ou ca-  
chés, paroît, à en juger par l’expérience, extrcmemcnt  
facile , puisque l’huile exprimée des olives, l’huile  
distilée de térébenthine & d’autres qui contiennent un  
-acide caché, prennent une Couleur verte, étant mifes

Æ S 480

en digestion avec du cuivre, & deviennent de quelque  
utilité dans les cas où la Medecine & la'Chirurgie em-  
ploient les dissolutions de *cuivre.* **BOERHAAVE.** *Chymie,*Je me suis étendu fort au long fur le cuiVte , afin que

ceux à qui il conVÎentde connoître toutes les parties de  
la matiere médicale, ne puissent pas être accusés de l’i-  
gnorance que Pline attribue aux Medecins de fon tems  
à cet égard. Cet Auteur dit en parlant des récrémens  
de cuÎVre ,que les Medecins ne font point instruits de  
la maniere de les préparer , que la plupart d’entre eux  
ne les connoissent même pas , & qu’ils font par cette  
ignorance incapables de composer la plupart des mé-  
dicamens ; ce qui toutefois n’est pas moins de leur  
fonction que de les ordonner. Aussi, ajoute-t-il, au  
lieu de traVailler à acquérir les connoissances qui leur  
manquent , s’ils rencontrent dans les Ouvrages des au-  
tres quelques médicamens qu’ils aient en fantaisie d’é-  
prouVer, ils font forcés de s’en rapporter à des Apo-  
thiquaires, *(Seplariae* ) qui les falsifient au grand préju-  
dice du malade , & de fe contenter de Vieux onguens,  
de Vieilles emplâtres, de mauvais collyres, & du rebut  
des drogues.

Quiconque connoît un peu la maniere dont font sonnés  
nos Medecins, ne sera pas tenté de leur appliquer le  
reproehe que Pline fait ici aux Medecins de fon tems;  
& nous avons beaucoup d’Apothiquaires qui ne man-  
quent ni de lumieres ni de bonne foi. lls ont profité  
dès occasions qu’ils ont eues d’acquérir des connoissan-  
ces , & leur probité en est devenue d’autant plus utile  
au public.

Il falloir de deux choses l’une, ou que l'ignorance que  
Pline reproche aux Medecins de fon tems fûtgénéra-  
leparmi eux, ou que par haine contre quelque parti-  
culier, il ait avec plus de méchanceté que de justiee,  
étendu, sur tout le corps une ccnfure qui ne conVenûit  
qu’à quelques membres.

Æ S A

ÆSALO. ’Αισάλων. C’est le nom d’un petit oifcau de proie,  
que nous appellens *Emerillon.* Aldrovandi & Aristote  
en ont fait mentiOil. On ne lui attribue aucune pro-  
priété médicinale. Et je ne fai pourquoi Castelli en a  
parlé dans fon Dictionnaire. C’est un des oisteaux qu’il  
étoit défendu aux Juifs de manger.

Æ S C

ÆSCHOS . ’ Αισχος, Difformité du corps en général ou  
d’un membre en particulier. Οον5τλντιν. CasTELLI.

ÆSCHRION. Medecin de la Secte empyrique dent  
nous ne favons rien , sinon qu’il étoit cxtremement  
versé dans la. connoissance de la matiere médicale, &  
qu’il eut part à l’instruction de Galien qui nous a laif-  
fé la defcription d’un remede contre la morfure d’un  
chien enragé, qu’il tenoit de lui, &. qu’il estime très-  
efficace.

Voici la maniere de préparer ce remede:

Prenez *des cendres d’écrevisses brûlées vives dans un vais,  
seau de cielvre rouge-> dix parties,*

*de gendane, cinq parties s  
d’encens, une partie.*

Que le malade prenne de ces ingrédiens mêlés dansde  
l’eau une bonne cuillerée pendant quarante purs de  
fuite. Si on n’a point Lssé de ce rcmede immédiatement  
après qulon a été mordu ; il faudra en doubler la dofe  
& appliquer en même-tems fur la plaie une emplâtre  
de poix *brutia^* d’opopanax, &de vinaigre , faites de  
la maniere fuivante : -

Prenez *de poix brutia, une livre,  
d’opopanax, trois onces,  
Du plus sort vinaigre, une pinte d’Italie.*

Galien

48ι Æ S

Galien dit que sa confiance en ce remede Venoit de ce  
qu’il nlaVoit jamais Vu périr aucun de ceux qui en  
aVoient use. *Æschrion* choisissait, pour brûler fes écre-  
visses , le tems du lever de la canicule , lorsque le fo-  
leil étoit entré dans la constellation du lion, trois jours  
après la pleine lune ou le dix-huitieme de la lune.

ÆSCHYNOMENOS, de ἀισχυνόμΐνος ; *pudibundus,* hon-  
teux. On désigne par cette épithete le genre des plan-  
tes que nous appellons en Françoisfensitlucs ; comme  
si elles donnaient quelques marques de fentiment. La  
contexture de ces plantes est si soible & si tendre , que  
pour peu qu’on les touche ou qu’on les presse avec la  
main, elles resserrent leurs feuilles & leurs fleurs, com-  
me si elles avoient été fensibles à ce mouvement. *Dic-  
tion. de* **MILLER.**

ÆSCULAPIUS *, Esculape.* On a débité sur le compte  
de ce grand Medecin un si grand nombre de fables,  
qu’il est presque impossible maintenant de les séparer  
de la vérité avec laquelle elles fe sont, pour ainsi dire,  
alliées. Cicéron dit qu’il y a eu trois Esiculapes.

Le premier qui est adoré en Areadie, étoit fils d’Apol-  
lon. Il est l'inventeur de la sonde & du bandage.

Le second , qui étoit frere du second Mercure , fut sou-  
droyé par Jupiter & inhumé à Cynssure dans le Pe-  
loponese.

Le troifieme étoit filsd’Arsippus & d’Arsione. Ilinven-  
ta la purgation, & il arracha le premier des dents.

M. le Clerc prétend qu’il n’y a eu qu’un *Esculape,* qui a  
été Phénicien, ou plutôt neveu de Chanaan, qu’il dit  
être le même que Hermès; ou que s’il y a eu un autre  
homme du même nom & de la même profession chez  
les Grecs, il n’a dû fa réputation qu’à l.erreur dans la-  
quelle on est tombé en le confondant avec le Phéni-  
cien.

Les Egyptiens rapportent qu’*Eiscndape* apprit la Medeci-  
ne d’Hermès, qu’ils regardent comme l'inventeur de  
la Medecine; & si l’on en croit Sanchoniathon (voyez  
*Eus.ebe') Esculape* & Hermès étoient cousins germains.  
Car Saduc ou Sadoc frere de Miser, pcre d’Hermès, eut  
premierementfeptfilsqtlson nomma *Dios.curesL.abyres*ou *Corybantes,* & un huitiemequi fut *Esculape,* dont la  
mere étoit une dessilles de Saturne & d’Astarté. Cette  
généalogie rend vraisemblable l’opinion de ceux qui  
veulent *spi’Esculape* ait appris la Medecine d’Hermès.  
Au reste, il parole par le même Auteur dont on tient  
ce qu’on a déja dit, que toute cette famille s’étoit ap-  
pliquée à l’étude de la Medecine; car Sanehoniathon  
ajoute que les Cabyres eurent des enfans qui recher-  
cherent les vertus des plantes , qui trouverent des re-  
medes contre la morfure des animaux,venimeux, &  
qui fe servirent d’enchantemens dans la cure des ma-  
ladies.

On lit dans les Auteurs Orientaux qu’*Esculape* fut dif-  
ciple d’Edris, & les Chrétiens d’Orient ont une tra-  
dition par laquelle il paroît qu’Enoch ou Edris est le  
même que celui que les Egyptiens ont appelle Trisiné-  
giste.

On croiroit volontiers fur ce que les Auteurs Orientaux  
nous racontent *d’Esculape,* qu’il donna naissance à l'i-  
dolâtrie, en cette maniere : *Esculape,* disent-ils, après  
la mort d’Edris ou d’Enoch , éleva à l'instigation du  
Diable, une statue à *son* Maître & sim Bienfaiteur ,  
qu’il repréfenta avec une branche de guimauve à la  
main ; il visitoit souvent cette statue à laquelle il pa-  
roissoit rendre des honneurs extraordinaires. Cette  
fuperstition passa *d’Esculape* à *ses* sclcCesseurs.On éle-  
va d’autres statues à l’imitation de la sienne ; & de-là  
vintl'Idolâtrie.

Voilà tout ce que nous siavons de l’*Esculape* Egyptien  
ou Phénicien : quant à celui des Grecs, nous en Pavons  
beaucoup plus de choEes, mais toutes très-fabuleuses,  
& conséquemment très-incertaines ; les Grecs ayant  
eu la manie d’enlever aux Egyptiens leur Mithologie,  
& de la déguiser par des fictions & des allégories, pour  
*fe* l’approprier.

Cet *Esculape* passe pour fils d’Apollon & de Coronis, ou  
*Tome I.*

*Æ* S

selon d’autres, d’Arsinoé , fille de Leucippe , Roi de  
Messenie ; quant à Coronis , elle étoit fille de Phley  
gias, Roi des Lapithes. Voici quelques circonstances  
de la naissance *d’Esculape,* selon Paufanias : « Coronis  
» enceinte d’Apollon, allant avec son pere dans le Pe1» loponePe , accoucha d’un fils fur le territoire d’Eple  
» daure où elle le laissa. Un Berger du voisinage s’é-  
» tant apperçu que sim chien & une de fies chevre?  
» manquoit au troupeau , fe mit à les chercher , & il  
» les trouva auprès de cet enfant. La chevre lui don-  
» nantla mamelle,& le chien lassant leguet.Et comme  
» il vit de plus que cet enfant étoit environné d’un feu  
» céleste, il conçut pour lui une grande Vénération. »  
D’autres comptent cette naissance autrement ; mais

elle n’en est que plus miraculeufe. Ils difenfque  
» Coronis étant grosse d’Apollon , n’aVoit pas laissé  
» que d’accorder des faveurs à un jeune Atcadiert  
» nommé Inclues , qu’Apollon en fut si irrité qu’il en-  
» Voya Diane fa fœur à Laccrie Ville de Thessalie où  
σι demeuroit Coronis, pour y attirer la peste ; que Co-  
ronis mourut de cette peste, & que lorfqu’elle fut

» étendue fur le bucher , le Dieu fe souvenant du pré-  
x> cieux gage qu’elle portoit dans sim fein, y accourut ;  
» tira l’enfant du milieu des flammes , le porta au  
» Centaure Chiron, & le chargea de fon éducation, li  
**BINDARÈ.**

On a débité fur la naissance *d’Esculape* beaucoup d’au-  
tres fables dont nous faifons grace au Lecteur. Plu-  
sieurs contrées fe font disputé l'honneur de lui aVoir  
donné le jour ; c’est assez la coutume des Grees , par  
rapport à. leurs Perfonnages illustres. Mais on con-  
VÎent unanimement ou’il fut éleVé fous la direction du  
Centaure Chiron, & que par les fecours & les leçons  
d’Apollon fon pere, il posséda Part de guérir les ma-  
ladies à un haut point de perfection ; que fa fupério-’  
rité dans cet art lui mérita des autels, & qu’il fut mis:  
au nombre des dieux, après aVoir rendu de grands  
fervices aux hommes, en guérisiint ceux qui implore-  
rent sim assistance, des ulceres, des plaies, desfleVres,  
& des maladies cruelles dont ils étoient attaqués , par  
des enchantemens , des potions lénitÎVes, des incisions  
& des remedes appliqués à l’extérieur. Ce fut par la  
grande connoissance qu’il aVoit dans toutes les parties  
de la Medecine, qu’il futtrotrvé digne d’accompagner  
dans la périlleufe entreprise des Argonautes , cette  
troupe de Héros à qui l'on a donné ce nom.

Les Grecs ne renonceront pas à leurs hyperboles dans ce  
qu’ils écrÎVÎrent *d’Esculape s* ils l'ont traité aVec les  
mêmes exagérations que les autres Persimnages qui  
ont illustré la Grece, & dont ils nous ont transinis les  
éloges. Selon eux, *Esculape* ne guérissoit pas seule-  
ment les Peuples des plus dangereuses maladies, mais  
il aVoit encore le pouvoir de ressuseiter les morts. Ils  
citent là-dessus un grand nombre d’exemples. Hyppo-  
lite fut le dernier à qui il rendit la Vie. Car la fable  
lqoute que fur la plainte que fit Pluton, que si on laise  
soit faire ce Medecin, perfonne ne mourroit plus, &  
que les enfers feroient bien-tôt dcferts ; Jupiter tua  
*Esculape* d’un coup de foudre, & aVec lui Hyppolite  
qu’il aVoit ressisscité ; mais qu’à la sollicitation d’A-  
pollen, il fut placé entre les astres fous le nom *d’O-  
phiitcus.*

Il laissa deux fils Machaon & Podalirius , dont Homere  
a fait tant d’éloges. La femme *d’Esculape* s’appelloit  
*Estione ,* felon d’autres *Higela* ou *Larnpetia.* H eut  
pour filles *Æglé, Panacaea, Jason, Remsc & Acesu* On  
fait encore mention d’une autre qu’on appelle *Erio-  
pis.* On dit qu’elles s’appllquerent toutes à l’étude de  
la Medecine.

Après la mort *d’Esculape,* on lui éleva tant dans la *Grè-  
ce,* que dans les colonies Greques un grand nom-  
bre de Temples. Schulze en compte après Pausa-  
nias , & d’autres Auteurs , jusqu’à soixante-trois. Les  
peuples y accouroient de toutes parts pour être guéris  
des maladies dont ils étoient attaqués , ce que l’on fai-  
Eoit apparemment par des moyens sort naturels, mais

483 Æ S

qu’on dégussoit par mille cérémonies aux malades qui '  
ne manquoient pas d attribuer a la protection rmracu-  
leufe du Dieu, ce qui n’étoit qu’un pur effet de l’ha-  
bileté des Prêtres.

Les Romains , qu’on pourroit appeller les Copistes de la  
superstition & de l’idolâtrie des Grecs, éleverent un  
Temple à *Esculape* dans l’Ifle du Tibre , l’occasion en  
fut très-extraordinaire au récit d’Aurclius Victor.

Rome & le territoire qui l’environnoit étoient ravagés par  
la peste. Dans cette défolation , on envoya dix Ambase  
fadeurs à Epidaure avec Q. Ogulnius à leur tête , pour  
Inviter *Esculape* à venir au fecours des Romains. Les  
Ambassadeurs étant arrivés à Epidaure , comme ils  
s’occupoient à admirer la statue extraordinaire *d’Esc  
cubape,* un grand ferpent sortit de dessous sim autel &  
traverfant le Temple , il alla dans le vaisseau des Ro-  
mains , & entra dans la chambre d’Ogulnius. Les  
Ambassadeurs comblés de joie à ce présilge , mirent à  
la voile, & arriverent heureusement à Antium, où  
les tempêtes qui s’éleverent alors, les retinrent pen-  
dant quelques jours. Le Eerpent prit ce tems pour sisr-  
tir du vaisseau ; & il alla fie cacher dans un Temple  
situé dans le voisinage , qui étoit dédié à *Esculape.* Le  
calme étant revenu sim la mer, le serpent rentra dans  
le vaisseau , & les Ambassadeurs continuerent leur  
voyage. Mais lorsqu’ils furent arrivés dans l’Ifle du  
Tibre , le ferpent quitta pour la feconde fois le vaisi-  
seau & s’avança fur le rivage, où on lui bâtit un Tem-  
ple & la peste cessa.

Pline dit qu’on bâtit le Temple *d’Esculape* en cet en-  
droit par une espece de mépris pour Part qu’il avoit  
inventé , comme si les Romains avoient envoyé à  
Epidaure une Ambassade solennelle à dessein d’inju-  
rier le Dieu dont ils avoient alors besom.

Plutarque a rendu une meilleure raiEon , au jugement de  
M. le Clerc, du choix que l'on Faifoit de certains lieux  
pour y bâtir les Temples *d’Esculape.* Il a penl'é que ce-  
lui des Romains & presque tous ceux de la Grece,  
avoient été situés fur des lieux hauts & découverts ,  
afin que les malades qui s’y rendoient, eussent l'avan-  
tage d’être en bon air.

Il n’y a point de doute que ce ne fut a 1 imitation des  
Grecs que les Romains placerent le Temple d’Fseu-  
*lape* hors de leur Ville. Et l'on pourroit aj porter une  
raifon beaucoup meilleure que celle de Plutarque , de  
la préférence.que les Grees donnerent à cette situation :  
ils avoient éloigné le Temple *TEsculape* des Villes ,  
' de peur que la corruption oceasionnée par la foule des  
malades qui s’adressoient aux Prêtres de ce Dieu pour  
être guéris , ne passat dans les lieux qu’ils habitoient,  
files Temples en avoient été voisins , ou qu’ils n’euf-  
fent refpiré un air empesté par la même casse, s’ils  
avoient été élevés dans les villes mêmes.

On voyoit dans le Temple d’Epidaure la statue *d’Escu-  
lape s* elle étoit compostée partie d’or & partie d’ivoire  
& elle avoit été fculptée par le fameux Thrasimede.  
Elle étoit d’une grandeur extraordinaire. Le Dieu  
étoit représenté assis fur un throne, tenant d’une main  
un bâton, & s’appuyant de l’autre silr la. tête d’un dra-  
gon, avec un chien à ses piés. Pausanias dit que ce  
chien étoit mis aux piés *d’Esculape ,* parce qu’un chien  
l’avoit gardé lorsqu’il fut exposé, comme on l’a dit  
ci-dessus : mais ne pourroit-on pas penser, dit M. le  
Clerc, que ce chien étoit l’embleme de la fagacité ,  
si nécessaire à un Medecin.

On repréfentoit encore *Esculape* avec une verge de pin à  
la main, & un ferpent à fes piés ; ce serpent *se* trouvoit  
particulierement sisr 1e territoire d’Epidaure , il lui  
étoit Consilcré. Ce n’étoit point un animal dangereux.  
On en nourrissent quelques-uns dans sim Temple. Le  
bâton qu’on lui mettoit à la main en étoit pour l.’ordi-  
naire entortillé.

Quelquefois on mettoit un coq à fes piés pour spmbole  
de la vigilance, d’autre fois un aigle, emblcme du ju-  
gement ou de la longue vie. L’aigle étoit ordinaire-  
ment à fa droite, & à *sa* gauche c’étoit une tête de

Æ S 484

bélier, qui marquoit les Eonges & les divinations.

Dans plusieurs médailles *Esculape* se Voit accompagné  
d’une petite figure représentant un jeune homme cou-  
vert d’une robe à capuchon. M. Spon a prétendu que  
c’étoit un embleme de la maladie , qui est l’objet de  
la Medecine, parce que chez les Anciens, les mala-  
des prenoient la robe & le bonnet pour *se* couvrir, au  
lieu que ceux qui *sc* portoient bien, alloient tête nue.  
On appelloit ce jeune garçon ou ce petit homme *Telese  
phore, Acesius, Evamerion,* ou comme M. le Clerc le  
remarque, O B.

Ce que ce dernier a dit là-dessus est trop curieux pour  
être omis. Je finirai donc par là le fabuleux de la Vie  
d’*Esculape.*

M. Patin rapporte une médaille frappée à l’honneur de  
l’Empercur Adrien, ( peut-être à caufe de la connoisi  
fiance qu’il avoit de la Medecine, ) où l’on Voit d’un  
côté *Esculape* avec *Hygela*, & de l’autre *Telesphore,*avec cette inscription autour.

**ΠΕΡΓΑ. ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΛΝΟΣ.**

Et tout auprès du *Telesphore* , il y a ces lettres ΟΒ.  
Ce EaVant Antiquaire & Medecin , explique les pre-  
miers mots de cette maniere , *Pergamenorum sub Ce-  
phalione ,* ajoutant en caractere italique *Telesphorus.* Il  
dit ensuite après PauEanias, que *Telesphore* étoit une  
divinité des Pergameniens qui avoit été ainsi nommée  
parle commandement de l'Oracle , & que quelques-  
uns traduisissent ce mot par celui de *devin* ou de *ventri-  
loque.* Cette explication, dit M. le Clerc, m’a fait  
croire que *Telesphore 8c* OB étoit une même chose,trou-  
Vant d’ailleurs ce dernier nom aussi traduit par celui  
de *devin* ou d’esprit Ventriloque.

Voici comme en parleTSelden. On traduit ordinairement  
le mot OB , par celui de *pithon* ou de *magicien* : mais  
OB étoit un esprit ou un démon qui donnoit ses ré-  
ponfes , comme si les paroles étoient forties des par-  
ties que l’honnêteté ne permet pas de nommer, ou quel-  
quefois de la tête , & quelquefois des aisselles ; mais  
d’une Voix si basse, qu’il fembloit qu’elle vînt de quel-  
que caVité profonde , comme si un mcrt avoit parlé  
dans le tombeau, enforte que celui qui le confi-lltoit,  
ne l'entendoit souvent point du tout , ou plutôt en-  
tendoit tout ce qu’il Vouloir. Selden ajoute peu après  
ce qui fuit. Voyez l’histoire de Samuiel dont la figure  
fut montrée à ssiiil par une femme , des parties hon-  
teufes de laquelle OB parlait , ou étoit cenfé parler.  
L’Ecriture dans le premier Livre de Samuel, *chap.* 38.  
appelle cette femme *Pithomsse* ou *Ventriloque ,* comme  
traduifent les Septantes , une femme qui aVoit ΟΒ. *De-  
là* Vient que Saiil lui parie ainsi. Prophétife-moi, je te  
prie , par OB ; ce que les Septantes ont traduit , pro-  
phétife-moi par le Ventriloque. OB étoit donc un ef-  
prit qui parloir du ventre.

Voilà ce qu’on lit dans M. le Clerc. Le mot hébreu est  
Tl 3 , OB , que les Septantes on rendu par έγγνστρίμυθοι,  
& nos Traducteurs par efprit familier ; ainsi il ne  
peut y avoir de contestation fur la signification de ce  
mot.

Buxtorf interprete le mot hébreu ΟΒ , par celui de *py-  
thon ,* ou d’esprit qui rend des réponses par quelque  
puissance diabolique , & qui travaille à éloigner les  
hommes de Dieu, *Levit. TÆK.* 31. &XX. 27. Il remar-  
que que OB signifie encore en hébreu , *bouteille, Job,*XXXII. 19. Ce quia fait dire à Aben-Efra,qu’on l'avoit  
transporté par métaphore , à un efprit qui enfloit le  
ventre de celui qui en étoit possédé, comme une bou-  
teille ,& rendoit Ecs oracles par cette partie, d’ou le  
possedé étoit appelle έ,,αστρίαυθος.

Je remarquerai à cette occasion qu’il y a eu des gens de  
nos jours, qui siavoient ménager leur voix de façon  
qu’elle paroissoit fortir de quelque endroit hors d’eux,  
foit éloigné de leur corps , foit voisin , & cela d’un ton  
tel que celui de 1ΌΒ décrit par Selden. Il y avoit aux  
environs de Londres un garçon âgé de vingt-cinq ans,

485 Æ S C

qu’on appelloit en Anglais *The Speakjag-Smitb* , ce qui 1revient à *Vod-saber* qu’on ne peut rendre en françois,  
qui pofl'édoit ce talent dans une grande perfection. Il  
ne lui eût pas été difficile de fe faire passer pour sor-  
cier parmi la populace : mais il se contcntoit d’eftrayer  
des portiers, des charctiers & d’autres gens de cette  
espece, qui ne connoissoient point fon savoir , & que  
leurs amis mettoient à dessein dans la compagnie de  
cette efpece d’OB. Il parut encore , ily a une dixaine  
d’années, quelqu’un qui aVoit le même art, mais dans  
un degré moins passait. Je me souviens d’avoir vu  
plusieurs fois ce dernier dans la Province. Mais j’ai  
entendu parler dune femme qui parcouroit l’Angle-  
. terre en mendiant , en comparaifon de laquelle, ceux  
dent je viens de parler , n’étoient que des ignorans ;  
elle paroissoir s’entretenir avec plusieurs perfonnes à la  
sois , & elle fassoit croire aux peuples idiots , que *scs*interlocuteurs étoient S011 mari & fils enfans, qu’elle  
avoit perdus , il y avoit plusieurs années. J’ai avancé  
plus haut qu’il ne tenoit qu’au premier de ces esipcces  
de Ventriloques , de passer pour siorcier parmi la po-  
pulaçe : je dis plus ; je siuis convaincu qu’avec un peu  
d’adresse , il en auroit imposié dans un siecle ignorant,  
& s’il fût mort avec fon fecret; je ne doute point que  
la femme qui en favoit beaucoup plus que lui , n’eût  
eu le même fuccès dans un siecle éclairé.

Mais pour revenir à l'histoire *d’Escitlape ,* fans avoir  
aucun égard pour les recits fabuleux dont la Théolo-  
gie des Grecs est remplie fur fon compte , je penferois  
volontiers que c’étoit un Phénicien qui ayant étudié  
la nature avec fuccès , surtout cette partie qui a rapport  
à la Medecine & à la Pharmacie , Ee fit une grande ré-  
putation & s’acquit une grande estime entre fies com-  
patriotes.

Je fierois porté à croire *aso Esculape* n’est point fon vrai  
nom ; mais celui dont les peuples qui connoissoient fia  
capacité & fies talens , l'avoient honoré ; car c’étoit  
assez la coutume chez les peuples Orientaux de donner  
aux hommes d’un mérite supérieur un nom tiré des  
chofes dans lesquelles ils excelloient ; il en étoit à peu  
près de même chez les Romains, où les Eurnoms étoient  
fort communs , & ces furnoms avoient la même origi-  
ne que celles des noms chez les Orientaux. Ce sut par  
une fuite de cet usiige qu’rIermès , le restaurateur de  
la Littérature en Egypte , sut appelle Trisinégiste , ou  
plutôt du nom Egyptien qui répond à la traduction  
greque d’où nous est venu Trilmégistc ; ce nom étoit  
*Siphoas ,* comme nous l'apprend Sincellus , d’après  
Mancthon Σιφο’άς ό καὶ Ερμῆς. |

Les Egyptiens qui avoient nommé Hermès , *Siphoas ,*par une distinction honorable & relatlVc à stes grands  
talens , firent la même chofe pour *Esculape* , & ils lui  
impofierent un nom relatif à l'art qu’il possédoit, & à  
l’adresse qu’il montroit dans l’exercice de cet art. Ils  
1'appellerent TS lussun , *Haakel - ab* , le pore de la  
fcience ou de l’adresse. Or , le dernier de ces mots pa-  
roît très-clairement dérivé du mot hébreu Phénicien

*, Sekel s* connoissance , adresse , intelligence.

Il étoit assez ordinaire chez les premiers Orientaux, d’ap-  
peller celui qui avoit servi le genre-humain , par quel-  
que découVerte utile, du nom de pere de cette décou-  
verte. Jubal , le premier inventeur de la musique , est  
appelle dans les siaintes Ecritures, *Gen.IV.* 21. le pore  
de tous ceux qui savent jouer de la harpe & des instru-  
mens, Tubalcain, qui sut le premier amollir & façon-  
nerlefer par le moyen du feu , y porte le nom de «nmls  
Zsis , *Ab Esta,* ou dc pere du feu ; d’où les Grecs com-  
posercnt ΙευΓ'Ηφαιστος, & d’où les Latins dériverent leur  
Vulcain. Ce fut par une fuite de cet tssage que celui  
qui est le fujet de cette dissertation , sut appelle par les  
Phéniciens scs compatriotes , d’un nom relatif à fcs  
talens, *AskeLab*, ou pere de la fcience, ou de l'adresse;  
nom que les Grecs ne tarderont pas à corrompre , &  
dont ils firent *Æsculapius,*

*EJculape* étant Phénicien d’origine, dit M, le Clerc dans  
fon Histoire de la Medecine , il est juste de chercher

TSC 4S8

l'étymologie de son nom dans la langue Phénicienne.  
On ne peut contester cette proposition : cependant je  
doute qu’on foitsatisfait dejoe qu’il ajoute. Or,cette  
langue,continue-t’il. fournit dans les mots *Is Calaphot,*homme de couteau, une étymologie qui paroît la plus  
juste de toutes, ou du moins qui exprime parfaitement  
la profession *d’Esculape,* dont le talent principal étoit la  
Chirurgie. Quand il feroit vrai qu’*Esculape-* exerçoit  
particulieremcnt la Chirurgie , ce qui paroît absolu-  
ment faux , n’auroit-on pas lieu dc douter que le cou-  
teau fut assez ancien dans cet art, pour qu’on en eût  
formé le nom *d’Esculape ,* comme le prétend ce sa-  
vant.

Une vérité que l'on apperçoit au travers de toutes les sa-  
bles que les Grecs ont débitées fur le compte *d’Escu-  
lape >* c’est que ce fut un des bienfaiteurs du genrc-hu-  
main. Mais pour fe former une idée juste de fa per-  
sonne & de ion caractere , il seroit à souhaiter qu’on  
pût séparer exactement le vrai de la multitude prodi-  
gieuse de fictions dont il est enveloppé ; c’est ce que  
nous allons essayer de faire. Le lecteur nous permettra,  
fans doute , d’tsser du témoignage de ceux qui ont  
écrit fur la Medecine : car il est à préfumer que si quel-  
qu’un a du s’instruire de l’histoire réelle *d’Escitlape,*ce font apparemment ceux qui ont exercé un Art dont  
il est le fondateur. Le premier qui en ait parlé , & que  
je citerai, c’est Celfe. La fin de l’Agriculture , dit-il  
dans fa Préface, c’est de fournir au corps des alimens ;  
la fin de la Medecine , c’est de lui procurer la fanté.  
Il n’y a point de partie du monde où cet Art ait été  
parfaitement ignoré. Les nations les plus barbares con-  
noissent les vertus des plantes & d’autres remedes que  
la nature femble préfenter aux hommes, d’elle-même;  
& dont les plus fauvages font ufage , lorsqu’ils font  
malades ou blessés. Mais on peut dire que la Medecine  
n’a fait nulle part de si grands progrès que dans la Gre-  
ce ; on diroit que ce fût fa patrie , elle y a fleuri peu  
de tems avant que de fleurir parmi nous; car *Esculape*passe pour en être le premier inventeur ; il dut les au-  
tels qu’on lui éleva, aux essors heureux qu’il fit pour  
donner à cet Art , imparfait & grossier avant lui, unë.  
forme plus scientifique & plus réguliere.

On trouve dans Galien quelque chofe de plus particulier  
si.ir *Esculape.* Si cet Auteur eût été pardonnable de don-  
ner dans les exagérations defies compatriotes , c’eût été  
dans cette occasion, où il avoit à parler du pere de *son.*Art & du Dieu de sim pays. Cependant il a prcsipilen-  
tiercment évité ce défaut.

*Esculape ,* le Dieu de notre pays , dit-il , prefcrivit des  
chanfons , des divertissemens , & une efpece de musi-  
que , à ceux qui par une agitation d’efprit trop violente  
avoient tranfmis dans leur corps plus de chaleur que la  
modération n’en comportoit. 11 confcilla à d’autres >  
( & ceux à qui il donnoit cet avis n’étoient pas en pe-  
rit nombre ) de chasser, d’aller à cheval & de s’occu-  
pcr aux exercices militaires ; il leur indiqua llespece  
dc mouvement qui leur feroit salutaire , & des exerci-  
ces militaires , ceux qui leur étoient convenables. II  
ne croyoit pas qu’il suffît d’avoir appris aux hommes  
les moyens de relever l'esiprit de sim abatement, par  
l’exercice ; s’il ne leur montroit encore à proportion-  
ner ce remede à la maladie , & la nature de l'un à la  
nature de l'autre. GaLIEN , *de Santa tuend. Liv, IL  
c.* 8.

La vraie Medecine forme des conjectures l'ur la nature  
ou la constitution du malade ; & c’est ce que le gros  
des Medecins appelle *Idios.yncrasc* ; mais tous convien-  
nent que ce fujet dc leurs conjectures est cxtrcmement  
difficile à connoître , & c’est par cette raifon qu’ils  
font remonter l’origine de leur Art à Apollon & *a Esc  
ctilape.* GaLIEN , *Meth. Med. L. III. c. y.*

Les Grecs font defeendre les Arts du ciel ; ils furent,  
difent-ils , communiqués aux hommes par les fils &  
les defcendans des Dieux. C’est fur ce fondement  
qu’*Esculape* fut regardé comme l’inventeur de la Me-  
decine,qu’il avoitapprifed’Apollon fonpere,& qu’là

487 Æ S C

enseigna aux hommes. Quoique les hommes eussent  
avant lui quelque connoissance de la vertu des plantes;  
ce qu’on ne peut retisser au Centaure Chiron , & aux  
autres Héros de la Gréce dont l’éducation lui fut con-  
fiée : il s’en falloir bien que la Medecine eût la forme  
d’un Art. Aretée avoit, à ce qu’il paroît, fait quelques  
expériences , de même que Melampe & Polyidus ; on  
.peut prouver par Homere , que les Egyptiens con-  
noissoient d’autres remedes que ceux qu’on tiroit des  
plantes ; d’ailleurs on ne peut difconvcnir que Pou-  
verture des cadavres, que la coutume de les embau-  
mer avoit rendue nécessaire, n’eût instruit les premiers  
Medecins de plusieurs chofes concernant la Chirurgie  
& les opérations de la main ; accordons encore au ha-  
fard quelques méthodes de guérir, comme l'opération  
de la cataracte qu’on doit à un bouc , qui étant attaqué  
de cette maladie , recouvra la vue par une épine qui  
lui entra dans l'œil ; on dit que l’ufage des clysteres  
nous vient de la cigogne ou de l’Ibis , qui remplissant  
sd’eau toute la longueur de fon cou & s’insérant le bec  
dans l’anus , fait faire à l'un & à l’autre l'office de nos  
feringues. L’Historien Hérodote nous dit que c’étoit  
la coutume d’expofer les malades dans les rues & dans  
les lieux lés plus fréquentés, afin qu’ils pussent rece-  
voir de ceux qui auroient été attaqués de leurs mala-  
dies , des avis falutaires ; & certes , il est constant que  
par ce moyen la Medecine faifoit quelque progrès ,  
les expériences & les faits fe multiplioient ; mais on  
ne voit point que la raison eût encore joué le moindre  
rôle dans la guérison des maladies ; l’obligation qu’on  
eut à *Eseulape -, ce fut* d’avoir appris -aux hommes à  
raifonner fur un objet aussi important pour eux, que  
leur Eanté ; & c’est en posant les fondemens d’une Me-  
decine raisonnée qu’iî mérita le titre d’inventeur de  
la Medecine en général. Les principes *d’Eseulape* pasc  
Cerent aux Afclépiades ses descendans , comme une  
partie de l’héritage de leurayeul. Entre ces defcendans,  
il n’y en a point fous qui la Medecine ait fait plus de  
progrès , & fous qui elle ait eu plus de fuccès que fous  
*Hippocrate.* GaLIEN , *IntroducI.*

En eonferant les recits fabuleux des Poètes Grecs , avec  
ce que nous venons de citer de Galien & de Celfe,  
on pourroit former quelques conjectures, sinon vraies,  
du moins sort approchantes de la vérité, fur le compte  
*d’Eseulape.*

Il paroît d’abord qu’il fut fils natureI de quelque femme  
d’un rang distingué , qui le fit expofer fur une mon-  
tagne située dans le territoire d’Epidaure, pour pal-  
lier S011 crime & éviter les reproches ordinaires en  
pareil cas, & qu’il tomba entre les mains d’im berger  
dont le chien l’avoit decouvert; car c’est assez la cou-  
tume de ces animaux, pleins de sagacité , d’avertir  
leurs maîtres sioit en s’arrêtant, foit en aboyant, de  
tout ce qu’ils rencontrent d’extraordinaire pour eux.  
En ajoutant à cet évenement toutes les circonstances  
dont la superstition ne manqua pas de l'orner, nous  
retrouverions bien-tôt le fait tel qu’on le lit dans  
les Auteurs Grecs. Il est vraifemblable que la mere  
de cet enfant retrouvé fe chargea secretement de sim  
éducation, & le fit donner à Chiron qui élevoit dans  
ce tems tous les enfans de la Grece qui avoientquel-  
que naissance.

Nous pouvons suppofier que le jeune *Eseulape* montra à  
Chiron des talens supérieurs; cette sclpposition n’est  
point contraire à l'experience , & nous voyons tous les  
jours des enfans illégitimes que la nature femble avoir  
dédommagés par là de l'obscurité de leur naissance. Il  
est encore vraifemblable que le maître proportionna  
*ses* fijins, au mérite de sim éleve ; & que l’éleve qui  
prévit que sim esprit & ses connoissanccs Eeroient un  
Î'our toute *sa* fortune , tâcha par fon application aux  
eçons de Chiron à s’assurer cette ressource. Peut-être  
aussi l’ambition s’en mêla-tlelle.Ne pouvant fe promet-  
tre de faire dans le monde un rôle égal à celui que la  
naissance promettoit à fes condifciples , peut-être fut-  
ce un nouvel aiguillon pour lui. Toutes ces conjectu-

ÆSC 488

res paroîtront moins chimériques, si on considere qu’i!  
fe rencontre quelques circonstances de cette nature  
dans la vie de beaucoup de grands hommes..

*Eseulape* profita donc de l’occasion de s’avancer à laser-  
tune & à la gloire par un chemin que Chiron luiou-  
vroit,& où il étoit entraîné par fon génie.La medecine  
fit fon étude favorite , car il parvint à un si haut point  
d’intelligence dans cet art que fes compatriotes lui  
donnerent le fumoso *d’Esculapc,* emprunté de celui  
qui avoit inventé la medecine en Phenicie, avec le-  
quel il pouvoir avoir d’ailleurs des rapports qui nous  
scmt inconnus. Peut-être aussi fut-ce à ChirOn même  
qu’il dut ce titre honorable, l'obfcurité de fa naissan-  
ce, jointe à la connoissance de la medecine qu’il possé-  
doit, aidcrent fes superstitieux compatriotes à luidon-  
ner Apollon pour pere. Et l'orgueil national en fit  
ensilite un Dieu.

Voilà ce que je crois de plus vraisemblable par rapport  
à *Eseulape* ; car je ne peux convenir avec quelques Au-  
teurs que ce persimnage foit de pure invention.

Hippocrate fut un de fes defcendans ; & l'on produit  
une généalogie par laquelle il paroît qu’il étOÎt le  
dix-huitieme en ligne directe. Si la chofe eût été au-  
trement ; si les Afclépiades avoient été assez impu-  
dens pour appuyer de leur consentement un tissu de  
fictions ; c’est ce que les Medecins de l'école de Cnide  
jaloux d’Hippocrate, n’auroient pas manqué d’expo-  
ser au public. On trouvera cette généalogie à l’arti-  
cle *Hippocrate.* Nous remarquerons seulement ici que  
les defcendans *d’Eseulape* régneront dans la Carie de-  
puis Podalirius , jusipssa ThéodoEe second du nom,  
qui fut obligé de fe retirer dans l'Ifle de Cos voisine  
de la Carie, lors de la defcente des Heraclides.

Je finirai cet article par l’obfervation qui fuit : c’est que  
si la medecine n’eût pas déja fait des progrès considé-  
rablcs, *lorsasoHippocrate* j arut; cet homme , tout ha-  
bile qu’il étoit, n auroit jamais eu assez d’expérience  
pour en déduire les regles que nous tenons de lui ; re-  
gles dont nous éprouvons tous les jours la vérité; qui  
ne fe font point démenties dans l'efpace de deux mille  
ans, fans lesquelles la medecine ne mériteroit pas le  
nom de science ; regles dont jlesse faire un si grand  
élope, parce que je fuis convaincu qu’il n’y a point  
en Europe de Medecin qui connoisse fa profession &  
qui foit sincere, qui ofe le defavouer.

Æ S T

ÆSTAS, *Eté.* Ce mot n’a pas befoin d’être défini pour  
être bien entendu.

Mais les Auteurs ont fait fur cette faifon quelques ob-  
fcrvations qu’il est important de connoître.

Comment sic fait-il que la lip-pitude ou la chassie & les  
autres autres maux d’yeux foient plus fréquens dans  
cette sasson chaude & seche qu’en une autre ?Nese-  
roit-ilpas raisonnable de penser que la secheresse na-  
turelle de ce tcms , devroit suspendre toutes fluxions ?  
Cependant cela n’arrive point, du moins par rapport  
aux yeux. Cette partie ne ressent point les effets Ialu-  
taires qu’elle pourroit attendre de la chaleur,le ref-  
serrement & la condensation. Je répons, que , quand  
même la condensation & le resserrement seraient des  
suites naturelles de cette saison,onnepeut nier que l'air  
n’ait alors un éclat extraordinaire qui éblouit les yeux  
& blesse cet organe ; tout degré excessif de blancheur  
offensant la vue. C’est par cette raison, que nous cher-  
chons l'obfcurité , pour prendre le repos ; évitant aVec  
foin tout ce qui pourroit exciter en nous quelque fen-  
sation. Il est donc éVÎdent que c’est à l’éclat des rayons  
du folcil qu’il faut attribuer lafrequence des maladies  
des yeux, pendant l'été. Cassu *Probl. 16.*

Les maladies communes en été, font les fleVres conti-  
nu.es,les fleVrestierces & les fieVres ardentes, lesyo-  
missemens, les cours de Ventre, les maux d’oreilles,  
lés ulceres à la bouche , les maladies chancresses, far-  
tout aux parties honteufes, & toutes celles qui font

489 Æ S T

occasionnées par les siueurs excessives. CELSE *L. II.  
c.* I. d après Ηιρροοελτε,

Aétius ajoute à ces maladies les inflammations aux yeux.  
TETRAB. *SPrm III. c.* 12.

En é/e,. le pouls bat plus promptement ; & cette vitesse est  
calsseée par la chaleur de l’air environnant. Ρηιελρετ,  
*da Pulsibus, c. 6.*

11 faut *se* repoferdans cette fail'on & diminuer la nourri-  
ture & les exercices.

Il faut boire plus qu’en un autre tems, & ne prendre que  
des nourritures qui rafraîchissent;humecter & rafraîchir  
le corps, ce font les deux effets que Plon doit fe pro-  
pofer de produire dalls cette faifon. P. Εοινετε*tL.I.  
c.y'i).* ORIBASE ,Euporist. *L. I. c.* IO.

Dans l’été buVez & mangez peu & fouvent; Car le corps  
a befoin d’être fouvent rafraîchi. C’est pourquoi il  
est à propos de diner ; les légumes & les viandes  
font les nourritures convenables. H faut extre-  
mement tremper fon vin , afin qu’il puisse appaifer  
la foif, fans caufer d’inflammation. 11 faut user de  
bains froids , de viandes roties, & de tout aliment  
froid & Capable de rafraîchir. CELSE, *L. I. c.* 3.

Il faut obferver que la digestion se fait moins bien en *été*Sc qu’on a ordinairement moins d’appetit qu’en hi-  
ver, par la même raifon que les habitans des pays  
chauds mangent moins & digerent des alimens S0I1-  
des avec plus de diffieulté que ceux qui habitent des  
contrées froides.

Voici, à ee que je crois, quelle en est la caufe.

Dans les tems chauds & dans les pays chauds, la cha-  
leur relâche toutes les fibres en général, & confié-  
quemment elle diminue l’élasticité de celles qui for-  
ment les organes de la digestion ; d’où il suit néces-  
sairement que Pappetit & la faculté de digérer & de  
transformer les alimens en chyle , feront diminués.  
C’est pourquoi les peuples des climats brulans feront  
foibles, &sousles mêmes climats,les peuples seront  
moins forts en *été* qu’en hiver. Aussi la Providence  
a-tlelle proportionné la nature des fruits de la terre à  
celle du climat. On peut remarquer que le ris qui vient  
en si grande abondance dans les contrées méridiona-  
les, & qui fait la nourriture ordinaire de ceux qui les  
habitent, est astringent comme il est bon qu’il foit  
pour corriger le relâchement que la chaleur est capa-  
ble de produire dans les corps. Les pays chau ds abon-  
dent encore en plantes aromatiques qui, comme on  
fait en medecine , excitent l'appétit & hatent la di-  
gcstion, en augmentant l'élasticité des fibres qui com-  
posent les organes de l’un & de l’autre. Et les habi-  
tans de ces pays en font un grand ufage.

Au contraire le sroid resserre les fibres & augmente leur  
élasticité ; conléquemment, on est plus fort, onman-  
gc plus & on digere mieux en hiver qu’en *été.* H fuit  
de là que les peuples fcptcntrionaux procréent des  
enfans plus robustes & qui paroissent plus destinés  
au travail que ceux qui vivent sous la ligne. C’est par  
cette raifon que la viande, qu’ils Eont en état de digé-  
rer,est leur nourriture ordinaire. La nature n’a pas  
jugé à propos de répandre dans ces climats une si  
grande quantité de plantes aromatiques que dans les  
climats trcs-chauds ; parce qu’elles ne feroient que de  
fort peu d’usage à ceux qui y habitent.

On a remarqué que les François qui passaient fousquel-  
que climat ardent, y étoicnt communément attaqués  
de quelques maladies dangereufes ; ce qu’on ne dit  
point arriver à ceux qui passent d’un pays chaud ,  
dans un pays froid. Dans le premier cas , on est obli-  
gé pendant le trajet, de manger dans les vaisseaux de  
la viande falée que le vinaigre dont on l'assaifonne  
rend encore de plus difficile digestion , ou des *végé-  
taux* farineux qui n’ont point fermenté, dont l'esto-  
mac s’accommode d’autant moins que fes forces vont  
en diminuant, par la chaleur qui va toujours en au.g\*-  
mentant. D’ailleurs on ne fait point un exercice tel  
que les alimens durs femblent l’exiger fous quelque  
climat & dans quelque faifon que l’on foit. Ajoutez

ÆTÀ 390

à cela que la plupart de nos Voyageurs retiennent par  
habitude dans les Climats chauds, la même maniere de  
vivre qu’ils avoient en France , sans considérer que la  
faeulté digestive n’est pas la même.

Les mêmes circonstances par rapport à la nourriture &  
à l'exercice, produisent un effet tout contraire dans  
ceux qui passent d’un pays chaud dans un pays froid.  
Car s’ils fe trouvent aussi dans la nécessité d’ufer d’a-  
limens durs ; les fibres de l’estomac augmentent ert  
force à mesilre qu’ils approchent des tropiques. Ainsi  
l'accroissement du froid les garantit d’un accident que  
l’augmentation de la chaleur caufe dans les premiers.  
Il réfulte de tout cela que les lois des Anciens fur le  
régime qui convient aux différentes faisons, font plei-  
nes de bon sens.

ÆSTATES. Taches de rousseur au visage; Pline dit, L.  
*XXVIII\c.* 12. qu’on les efface avec de la fiente de veau  
mêlée avec de l'huile , & de la gomme Arabique.

ÆSTHESIS , \*Αι.θκσιε ; Ιοηβυΐοη, ou le pouvoir d’être  
aflecté d’une sensation. C0NSTANTIN.

ÆSTPHARA. L’action de réduire en cendre ou de brû-  
ler la chair ou quelqu’autre partie du corps. CasTELLI ,  
‘ d’après DoRNEUs.

ÆSTUARIU?4. C’est le nom de plusieurs instrument  
différens, propres à donner de la chaleur sioit à tout le  
corps, sioit à quelques-unes de *ses* parties ; on désigne  
encore par ce mot, une étuve. Blancard le rend par  
*Vaporarium,* bain de vapeurs ; mais le *Vaporarium*n’est qu’une espece *d’aestuarium.*

ÆSTUATIO, *Effervescence.* Quelques Auteurs enten-  
dent pat *aestuatio,* l'ébullition que l'on remarque dans  
des liqueurs mêlées ensemble, & qui fermentent l'une  
avec l'autre. Mais ce fers n’est pas classique.

ÆSTUS, Chaleur en général, excitée foit par le feu,  
les remedes, l'inflammation, les maladies, oulesfo-  
mentations.

Æ T A

ÆTAS, *Age.* Chaque âge a ses maladies qui lui font  
particulieres. Ainsi, felon Hyppocrate , *Aphoris.* 24.  
*L. III.* les enfans nouveaux nés sont fujcts aux aphtes,  
au vomissement , à la toux , aux infomnies , à fe ré-  
veillcr en furfaut; aux inflammations du nombril, &  
aux fluxions d’oreilles,

Celfe a traduit ce pafla-ge à la lettre : mais il a omis le  
terme φόβει, que je rens par réveil fubit. φοβο signifie  
crainte , ou ce qui caufe de la peur, & non pas une  
maladie, du moins que je commisse.

LorEque les enfans font parvenus à l'âge de pousser des  
dents; alors ils font attaqués de douleurs & d’exulcé-  
rations aux gencives, de fievres, de convulsions, de  
diarrhées, furtout lorsqu’ils poussent les dents de de-  
vant qu’on appelle canines. Ce tems est fâcheux, &  
ces accidens font d’autant plus dangereux que le tem-  
pérament & l'habitude de leur corps font moins là-  
ches. CELSE, *L. II. c.* I.

Dans un *âge* plus avancé, ils font fujets aux inflamma-  
rions des amygdales, aux détectes de l'épine, (felon  
la traduction de Cesse ) à la difficulté de respirer, aux  
vers ronds & aEcarides, aux verrues, aux tumeurs,  
aux glandes parotides , aux strànguries, aux écrouel-  
les, & à beauccup d’autres tumeurs, mais surtout à ces  
dernieres. Ηιρροορλτε, *AphÆ. III.* 26. CELSE. L.  
*II. c.* 1.

J’ai rendu Σατυριασμΐς , par *tumeurs aux parotides ,* par dé-  
férence pour le sentiment de Heurnius ; car je foupçon-  
ne qu’il signifie teigne ou gale à la tête. Qu’il sioit  
fynonime à *Satyriasis s* c’est ce qui ne peut être soute-  
nu , car le priapisine n’est point une maladie d’enfant.  
Quant à la troisieme signification qu’on pourroit lui  
donner, je veux dire, celle de lepre ; elle ne leur con-  
vient gueres davantage ; car les enfans ne font pas  
communément attaqués de cette maladie. Mais com-  
me on est dans le bas *âge* fort fujet à la teigne qui est  
une especé de lepre, il est très-vraisc.mblabIe que c’estla

*49\** ÆTA

là la maladie qti’Hippoctate a entendue par le mot'  
5ατυριασμν. ; d’autant plus qu’on ne trouvera point cette  
maladie au nombre de celles qu’Hippocrate dit être  
communes aux enfans , si on refuse cette lignification  
à ce terme. Celle l’a omisse.

A mesure que les enfans approchent de *l’âge* de puberté,  
ils deviennent plus fujets aux maladies dont on vient  
de parler ; & ces maladies ont pour compagnes de lon-  
guesfievres, & des hémorrhagies par le nez. Ηιρρο-  
CRATE, *Aphoris. L. III.* 17. CELSE, *II. c.* I.

Les maladies d’enfafts ne sont jamais plus dangereuses  
qu’à quarante jours, à siept mois , à sept ans, & lorsi-  
qu’ils approchent de l'âge de puberté. Quelles qu’el-  
les Eoient, si elles ne cessent pas dans les hommes au  
tems de la puberté , ( Celfe ajoute, lorfqu’ils connoif-  
fent les femmes pour la prerriiere fois ) & dans les  
femmes, à l’éruption des regies, elles font ordinaire-  
ment très-opiniâtres & durent très-long-tems. Ηιρρο-  
**CRATE.** *Aphor. L. III. c.* 28.

J’ai sitivi dans la traduction du passage précédent, le la-  
tin de Celse. *L. II. c. s. ' r*

L’adolefcence est très-sujette au crachement de sang, aux  
confomptions, aux fievres aiguës , aux épilepsies &  
aux autres maladies de la même efpece. HîPPoCRATE ,  
*Aphor. L. III. c.* 29. CELSE, *L. II. c.* I.

Ceux qui sont d’un *âge* au-dessus de l’adolefcence, font  
plus souvent attaqués des maladies suivantes que d’au-  
tres, silvoir d’asthmes, de pleurésies, de péripneumo-  
nies, de léthargies, de phrénésies, de fievres ardentes,  
de diarrhées chroniques, du *cholera morbus,*de dyssen-  
teties, de lienteries & d’hémorrhoïdes. Ηιρροοελτε,  
*Aphor. L. III. c.* 30. CELSE , *L. II. c.* I.

Les vieillards ont la respiration courte, des toux qui naisi  
sent des catarrhes,des stranguriessdes disuries, des dou-  
leurs aux articulations & aux reins, des vertiges, des  
apoplexies, des cachexies, des demangeaifons par tout  
le corps, des insomnies , trop d’humidité dans les in-  
testins , dans les yeux & dans le nez, les yeux eteints,  
*lu glaucoma* la furdité. Ηιρροοβλτε , *Aphor. L. III.*c. 31. Cesse ajoute à cela que ceux qui scmt foibles  
& maigres , font affligés de cours de ventre, de disti-  
lations ou catarrhes,de douleurs dans les vssceres & aux  
hypochondres, & que ceux qui font gras semt siljets à  
des maladies aiguës & à des difficultés de resipirer,  
dont ils meurent subitement; accident qui arrive plus  
rarement à ceux qui fiant maigres. *L. II. c.* 1.

Cesse fait aussi les obferVations suivantes fur les différens  
*âges.* La fanté varie aussi dans les différens *âges ,* selon  
les différences des faisons & le changement de la tem-  
pérature de l’air. Les enfans qui font fur le point d’en-  
trer en adolescence ne fe portent jamais mieux qu’au  
printems, & ne sirnt exposés dans aucun tems de l'an-  
née, à moins d’accidens qu’au commencement de l’été.  
Les vieillards l'ont vigoureux en été & pendant la pre-  
miere partie de l’automne. Les jeunes gens, & ceux  
qui Eont d’un *âge* moyen, s’accommodent fort bien de  
l’hiver. La faifon la plus fatale pour les vieillards ,  
c’est l'hiver; & la plus dangereufe pour les enfans &  
les jeunes gens, c’est l’été. CELsE , *L. II. c.* 1.

La fanté est la plus ferme dans *F âge* moyen , parce qu’a-  
lors on n’a ni la chaleur de la jeunesse, ni le froid de la  
vieillesse. CELsE, *L. II. c.* 1.

Aétius prefcrit les regles fuivantes pour la confervation  
de la fanté, dans les différens *âges* de la vie.

H faut nourrir de lait un enfant, jusqu’à ce qu’il ait ac-  
quis quelque force. On lui donnera après cela de la  
mie de pain trempée dans du vin mêlé de miel, dans  
du vin doux ou dans du lait; de ces alimens on le fera  
paster aux œufs pochés. On mettra du vin dans fa boif-  
fon. Lorfqu’il siera en état de prendre des alimens pré-  
parés avec de la farine , c’est-à-dire , lorfqu’il aura à  
peu près vingt mois, faites lui perdre peu à peu, &  
avec adresse, l'tssage du téton. S’il tombe malade après  
avoir été fevré, rendez-lui le lait de fa nourrice. Lorsi  
qu’il fera guéri, votre foin doit être de le bien faire  
téter, de lui donner de la force & de travailler enfuite

ÆTA 49

à le sevrer, comme nous venons de dire. Αετιυε, *Te-  
trab. I. Serm.* 4. c. 28.

Les enfans sievrés ont befoin d’amufcmens ; il faut leur  
en procurer tant qu’on peut; que leurs alimens fillent  
légers & d’un bon suc. On ne donnera du vin que très-  
rarement aux enfans qui feront d’un tempérament νί-  
goureux. Le vin envoie des vapeurs à la tête, dans les  
corps chauds & humides. Je ne fuis point d’avis qu’on  
leur interdise l’eau froide. Je leur en permettrois l’u-  
fage, surtout dans les tems chauds & dans les interVal-  
les des repas , pourvu toutefois qu’elle fût bonne.

A fept ans on leur fera apprendre les élémcns de la gram-  
maire , & on les mettra entre les mains de maîtres dont  
la douceur & l’humanité feront bien connues. Depuis  
quatorze ans jusqu’à ving-un, on les exercera à l’étude  
de la Philosophie. Il faut veiller furtout à ce qu’ils  
sussent point de femmes. On ne leur permettra pas non  
plus un grand ufage du vin, & on augmentera peu à  
peu la force des exercices. Dans *Page* viril, & lorf-  
qu’ils feront parvenus à la vigueur de l’âge, une ma-  
niere de vivre plus indulgente & un régime mcins  
austere, tant par rapport au corps qu’à l’esprit, seront  
plus convenables. Mais lorfque la chaleur naturelle  
commence às’affoiblir, & les principes du froid à se  
faire fentir dans le tempérament, on s’abstiendra peu à  
peu des exercices du corps, de quelque nature qu’ils  
foient , & on diminuera peu à peu, proportionnelle-  
ment à l’accroissement des années , la quantité de là  
nourriture, Αετιυε, *Tetrab. I. Serm.* 4. *cap.* 291

*Régime pour les Vieillards.*

La vieillesse est naturellement stroide & steche : Eon effet  
ordinaire est de refroidir & de dessécher le tempéra-  
ment.Mais lolssque la chaleur abandonne par degrés les  
parties essentielles du corps , lorsqu’une grande feche-  
rcsse s’en empare, elles font moins propres à leurs sonc-  
rions ; leurs actions s’exécutent d’une maniere plus  
languissante, & l’animal perd de sa grosseur, de fa for-  
ce & de fon embompoint. Lorfque la secheresse est  
poussée à un certain degré, les rides lui Euccedent; les  
rides sirnt précédées de la maigreur & suivies de la  
soiblesse des membres & de ceux surtout qui servent à  
marcher. Celui donc à qui la théorie du Eroid & du sec  
est silmiliere, sera un excellent Medecin pour les Vieil-  
lards. Il staura que ces deux qualités doivent être com-  
battues par des choses qui humectent & échauffent;  
telles que semt les bains chauds d’eaux douces, l’usiige  
du bon vin , les alimens capables de produire en même  
tems les deux effets que j’ai dit, les frictions modérées  
avec l’huile le matin , la promenade ou la gestatlen,  
mais qu’il ne faut point pousser jufqu’à la lassitude.  
Le vieillard mangera peu & fouvent, car l'excès pOur-  
roit l’incommoder. Il fera trois repas par jour. Ilgou-  
tera fur les trois heures, avec de bon pain & du miel  
clarifié, le meilleur qu’il pourra l'avoir. A fept heu-  
res , après la friction & les exercices convenables à cet  
*âge,* qu’il prenne le bain & qu’il foupe; que fancurri-  
ture principale à dîner foit de chofcs qui relâchent le  
ventre , comme des falades de bctes & de mauVes; i!  
pourra manger avec quelque poisson de mer, de ceux  
surtout qui vivent aux environs des rochers. Qu’il fe  
repofe un peu après ce repas, & qu’il fasse enfuite un  
peu d’exercice. Il ne mangera point de poisson à sou-  
per ; que Ees alimens Eoient le foir d’un bon siic, de dif-  
ficile corruption, comme le poulet, ou quelque autre  
volaille bouillie dans de l’eau feulement &sanssiiuce.  
Levin est excellent pour les vieillards, non-seulement  
en ce qu’il répand la chaleur dans tout leurcOrps,  
mais de plus , en ce qu’il purge la sérosité du siang par  
les urines : or cette évacuation est d’autant plus nécesi-  
faire dans la vieillesse, qu’on y abonde davantage en  
superfluités aqueusies. A ε τ ι υ s *, Tetrab. I. Serm,* 4.  
c. 30.

493 Æ T H

I

Æ T H

ÆTHALE, Αιθάλη, *sme.* On écrit quelquefois αιθαλὸς. I  
Voyez *Fuligo.*

ÆTHALES , de ἀεὶ, *toujours s* & θουλλω, *ètre verd,* ou  
*sempervivum, joubarbe.*

ÆTÉER, *i’Æther.* Les Physiciens fe sont fervis dece  
mot pour désigner un fluide extrêmement fubtil, qui  
pénctre tous les corps, dont ils ne connoissent rien ,  
pas même l'existence.

Les Chymistes ont donné le même nom à un fluide ex-  
tremement pénétrant & léger, fait avec llefpritde vin  
dépouillé de tout phlegme , & uni & distilé avec  
l’huile de vitriol, dont on trouve l'exposition siuivan-  
te dans les Tranfactions Philosophiques.

*L’aether* paroît destitué de tout air grossier ; car pla-  
cez-le fous le récipient de la machine pneumati-  
que ; pompez l'air si exactement que vous voudrez ,  
cette liqueur *aethérée* demeurera sians agitation & vous  
n’en verrez point de bulles s’élever, comme il arrive  
dans les autres liqueurs. Plus ces liqueurs l'ont pleines  
dlair, plus prompte est leur agitation, plus elles sor-  
ment d’écumes ; & leur ébullition est proportionnelle  
à leur viscosité. Il fuit de là que la meilleure manie-  
re de consierver *ï’aether,* c’est de le tenir dans le vuide,  
puisiqu’il n’y perd rien, au ligu qu’en plein air il s’é-  
vapore très - promptement, & que *sa* masse se dissipe  
entierement.

Nous apprenons par une note de l’abrégé des Transilc-  
tions, que cette expérience ne se fit 4 oint avec fuc-  
cès: mais je suis très-bien informé qu elle auroit par-  
faitcment réussi, si l’efprit dont on fe fervit dans la pré-  
paration de *ï’aether ,* avoit été concentré fur des fleurs  
de zinc.

Un peu *d’aether versé* fur la *sursace* de la main, l'affecte  
d’une' sensation de froid, femblable à celle que la  
neige excite : mais fouflez deux ou trois fois fur vo-  
tre main avec la bouche , & fur le champ votre main  
ferafeche. Gardez vous bien d’en approcher une chan-  
delle , dans cet état d’humidité , car le feu ne man-  
queroit pas de prendre à cette moiteur & vous en fe-  
riez brûlé. Cette expérience a réussi.

Si on en *verse* dans de l'eau chaude , il fe fait un bruit  
femblable à celui qu’on entendroit si on y trempoitun  
fer chaud. Prenez un morceau de fucre, laiffez-Ie s’im-  
biber *d’aether* pendant quelque tems; & mettez-le en-  
fuite dans un vasie plein d’eau chaude , ce sijcre ira fur  
le champ à fond ; mais *Vaether* s’en échappant avec vio-  
lence, y excitera une grande ébullition. Si vous versiez  
une cuillerée *d’aether* dans un pot de cuivre plein d’eau  
bouillante, Eans qu’il y ait de silcre avec *F aether, 8e*que vous approchiez Eut le champ du pot une chan-  
delle ou un papier allumé , vous verrez aussi - tôt  
sortir de l'eau une grande flamme. Il faut que la poi-  
gnée de la cuillere & le bout du papier soient d une  
certaine longueur, afin que l’effusion de la liqueur  
*aetherée* & l’application de la chandelle ou du papier al-  
lumé puissent se faire dans le même moment; car si  
on laissent entre ces deux opérations quelque interval-  
*lo, Vaether se* dissiperoit & l'effet qu’on en attendroit  
ne fe produiroit point. Il faut donc être deux pour cet-  
te expérience ou fe fervit des deux mains en même  
tems; il faut encore choisir une chambre où l'on pusse  
donner à l’air extérieur un accès proj ortionné à la gran-  
deur de la flamme; car Pair en est si considérablement  
raréfié, qu’on en pourrait être suffoqué. Cette expé-  
rience a réussi.

Il paroît par là que cet *aether* est un feu & en même tems  
une eau très-fluide, mais si volatile, qu’elle s’évapore  
sur le champ; un feu, dis-je, mais si pur qu’il brûle  
fans qu’on puisse l’éteindre, dans une quantité d’eau  
froide mille fois plus grande. C’est pourquoi , si vous  
prenez un vaisseau de terre d’une grandeur quelcon-  
que, dont l'orifice ait une ou deux aunes de large ,&  
dont la capacité foit de six cens ou six mille quartes

Æ T H 4P 4

d’eau, l’expérience aura le même fuccès ; si vous y  
versez une once ou une petite phiole *d’aether ?* & que  
vous en approchiez aussi-tôt une petite bougie, il s’éle-  
- vera une flamme qui brillera paisiblement, tant qu’on  
ne verfera point dans le vaisseau de nouvelle eau ; mais  
l’eflusion la plus abondante, loin de l’éteindre, ne se-  
roit qu’en accroître la violence : cette flamme durera  
jusqu’à ce qu’elle ait confumé toutes les parties de  
*ï’aether.* 11 faut faire cette expérience dans un apparte-  
ment sort vaste & dont le plafond foit extremement  
élevé, pour que la flamme n’y puisse atteindre.

Les siens ne distinguent dans *Vaether* aucune huile ni grasse  
fe : il est cependant le vrai, le naturel & le feul dissol-  
vant de toutes les graisses, huiles, résines ou gommes,  
de quelque nature qu’elles soient. C’est l’unique mense  
true de toutes ces substances.

On a dans *ï’aether* un moyen prompt, sûr & agréable ,  
de développer toutes sortes d’huiles & de matieres in-  
flammables. La liqueur *aethérée* ne s’unit avec aucune  
estpece de Eel que nous connoissions : mais elle dissout  
en un moment & extrait avec une extreme facilité ,  
les meilleures essences qu’on puisse avoir de toutes for-  
tes d’huiles , de poix , de térébenthine , d’opobalsa-  
mum, de camphre, de cire, d’ambre gns , de blanc  
de baleine, de mastic, de mufc, de gomme copal &  
d’autres corps femblables.

On remarque entre cette liqueur & l’or, une analogie  
merveilleufe, elle est même plus grande que celle qui  
est entre Por& l’eau régale; car par fon moyen, l’or  
paroît plus approcher de la nature des huiles que des  
terres. Si l’on dissout un morceau d’or dans la meil-  
leure eau régale; & qu’on verfe fur la solution froide  
une once ou une quantité quelconque *d’aether,* après  
qu’on aura bien fecoué le vaisseau qui contiendra le *mé-  
lange ,* on verra l’or passer dans la liqueur *aethérée s 8c*l’eau régale déj ouillée de ce poids précieux, dépofer  
le cuivre au fond du vaisseau , comme une poudre  
blanche qui deviendra d’une couleur verte , & qui fera  
certainement la portion du cuivre aVec laquelle on  
aVoit allié l’or. Quant à *ï’aether,* il occupera comme  
une huile, la furface des eaux corrosiVes. Cette expé-  
rience est digne de la derniere attention ; car on voit  
l’or, le plus pestant de tous les corps, attiré & dissous,  
soutenu par un fluide extremement léger: or ce corps  
devant deflcendre en vertu de *sa* gravité, il faut ron-  
venlt qu’il y a entre lui & le fluide qui le foutient , une  
similitude d’où naît l'étonnant phénomene de la fuse  
pension. Mais un autre prodige, c’est que ce fluide *as-  
sez* puissant pour attirer & foutenir l'or, n’admet point  
d’air; & comme il occupe toute'la furface du vaise  
Eeau, la pression de Pair fe fait immédiatement fur lui.  
Cette expérience fe fit avec succès.

*IL’Æther* est donc fans contredit le plus énergique, le plus  
utile , & le plus bel instrument de la Chymie & de la  
Pharmacie; *ubi enim ignispoternialis, ibi actuali non  
optis est T car* par fon moyen, on extrait fur le champ  
les essences & les huiles essentielles des bois, desécor-  
ces, des racines , des feuilles, des fleurs, des graines,  
des femences, des animaux, & de leurs parties, & ce-  
la fans la médiation du feu. On obtient à l'aide de la  
liqueur *aethérée,* du castor , une huile plus douce que  
celle de la canelle, & l’huile essentielle du fafran, fans  
recourir à la distilation.

Prenez par exemple, de la mente, de la sauge, de l’é-  
corce d’orange , de la canelle, séparément, ou toutes  
ces chofes ensemble. Coupez-lcs, mettez-les dans une  
bouteille. VerEez dessus une cuillerée ou deux de h-  
queur *aethérée* ; & après avoir laissé le tout reposer pen-  
dantune heure dans un lieu frais; remplissez la bou-  
teille avec de Peau froide, & vous verrez l'huileessen-  
tielle nager fur l’eau que vous aurez verfée, & dont  
elle fera aifément féparable. Si l'on met sifr un mor-  
ceau de silcre'une Eeule goutte de cette huile essentiel-  
le , ellmmanifestera aux tiens les propriétés médicina-  
les de la plante, parfaitement extraites & comprises  
dans cette essence qu’on a nommée à juste titre essence

495 Æ 1 H

*COS,* c’est-à-dire, qui contient la Couleur, l'Odeur &.  
la Saveur de la plante. La préparation des huiles effen-  
tielles des exotiques ne demande pas plus d’appareil.  
Cette expérience a réussi, mais on ne peut pas dire  
qulon ait la Vraie huile essentielle des substances sur  
lesquelles on la tente ; ce qu’on obtient par *F aether ,*c’est une teinture extremcment forte, qulon peut bien  
appeller essence.

La liqueur *aethérée* produit le même effet fur les corps  
dépendans du rcgne animal ; elle donne une huile *es-*sentielle de phosphore. Il en est de même dans le re-  
gne minéral ; l'opération en est moins immédiate,  
parce qu’elle fuppofe la résolution des terres. Il est  
toutefois démontré qu’elle extrait l’or le plus pur , ou  
tout ce qu’il y a d’or dans quelque minéral que ce foit,  
& que cet or ainsi extrait fe purifie beaucoup mieux,  
& bien plus promptement que par la fusion aVec l’an-  
timoine.

Cette liqueur n’est ni corrosiVe par elle-même , ni mê-  
lée aVec des corrosifs, car remplissez *d’aether* autant de  
bouteilles que Vous aVez de diflérentes fortes de fels  
corrosifs. Faites distiller dans lapremiere, de l'huile  
de Vitriol, goutte à goutte. Mettez dans le fecond, de  
l’esprit de sel marin; dans la troisieme, de l'esprit de  
nitre , ou d’alun , ou de fel ammoniac préparé aVec  
l’eau, ou de la lessiVe de tartre, ou du Vinaigre recti-  
fié ; tous ces fels tomberont fur le champ au fond.  
C’est encore la pluslégere de toutes les liqueurs ; car  
remplissez un Vaisseau aVec Vingt onces d’huile de Vi-  
triol, le même n’en contiendra que sept *d’aether.* Elle  
donne la plus pure de toutes les flammes, fa déflagra-  
tion ne laisse ni cendres ni fuie. Ces expériences réus-  
sirent.

Tout ce que nous axons dit de *i’aether* est deFrobenius.  
Nous allons maintenant joindre à ceci deux articles  
tirés d’tm écrit de M. Geofroi excellent Chymiste ,  
& qui s’étoit aussi occupé de *Faether ,* dans le même  
tems que Frobenius.

*Fev.* 19. 17-Η. Il paroît que la liqueur *aethérée* étoit jadis  
très-estimée & très-connue du célebre Boyle, dont  
j’ai l’honneur d’être disiciple. Voici une expérience  
que j’ai faite fous lui : Je me servis d’une solution mé-  
tallique & nommément de la solution de mercure  
cru uni aVec le phlogistique du vin ou d’autres Végé-  
taux ; & je Vis nager *F aether* sim la solution dont je le  
séparai. Remarquez que Ifaac Newton connoissoit très-  
bien cette expérience que jlaVois faite dans le Labora-  
toire de Boyle. Après que le Docteur Frobenius m’eut  
montré dans mon Laboratoire , le procédé par lequel  
il obtenoit une quantité *d’aether* beaucoup plus grande  
que celle que Newton obtenoit du sien ; il fut curieux  
de saVoir comment ce grand homme s’y étoit pris; &  
nous Vîmes qu’il s’étoit fervi pour cela de l’huile de  
vitriol & de l’esprit de vin.

La liqueur *aethérée* de Newton est le sa. *vini aetherius.* Il  
n’y a de différence entre eet *aether 8c* celui des autres  
que dans le procédé. Il fe fait en prenant parties éga-  
les en mefures & non en poids. On sépare la liqueur  
jaune supérieure de la partie sulphureisse qui n’ést point  
Inflammable. On rejette cette liqueur inférieure. On  
met la supérieure de couleur jaune dans une retorte  
pour être distilée star un feu modéré. On pousse l'ex-  
traction du liquide *aethéré* jusqu’à ce que l'hémisphe-  
re fupérieur de la retorte sent froid ; alors tenant la  
retorte avec la main , on trouve dans ce récipient un  
*Gasvjao-sulphureux* vraiment aerûéré.Précipitez le fou-  
fre par l'addition d’un alcali ; faites cette addition  
peu à peu , jusqu’à ce que l'ébullition cesse. Alors l'al-  
cali ira de lui-même au fond ou fe précipitera aisilment  
dans l’eau commune. *Abrégé des Transe Phil. volV.III.  
p.* 744. 7.

/ETHER IA HERBA, ou*Eringo.* CælIüs AURELIA-  
Nυ s. Voyez F*ringo.*

AETHES. Αηθὴς, de a privatif, & de κθοζ cOI.Is^iiTiC *y* mac-  
coutumé , extraordinaire. Hippocrate applique ce mot  
aux crachats, *Praedict, L, I.* 122. mais Fœsius Ut au

Æ T H 496

lieu d’à.9ii, ίυήθεα ; il y a beaucoup d’apparence que cette  
correction est juste.

ÆTHIOPICUM CUMMUM. *Cumin d’Ethiopie.* Voy.  
*Cumtnum.*

ÆTH1OPICUS LAPIS. *La pierre d’Etlelopie.* Otibase  
assure qu’elle a beaucoup plus de vertu que l'hémati-  
te , la melitite, la galactite , ou le fchistos. On l'ap-  
porte d’Ethiopie ; & elle est de la couleur du jaspe ver-  
dâtre. Elle fe résout en une liqueur de couleur de lait,  
mais d’un gout amer. ORIBASE, *L. XV. c.* I, \_

ÆTHIOPIS. Offic. Ger. 634. Emac. 779. Chab.435.  
Raii Hist, 1. 543. *Æthiopis multis,* J. B. 3. 315. *Æ-  
thiopisfoliis sinuosis,* C. B. Pin. 241. *Sclareavulgaris  
lanuginosa, amplissimo soli0.* Tourn. Inst. 179. Élem.  
Bot. 148. *Sclarea Æthiopica , sive Æthiopisiladrimis  
et non laciniatissoliis,* Park.Theat. 57. *Hormirnwn Æ-  
thiopicum incanum soliis sinuosis , Æthiopis dielureu*Herm. Hort. Ludg. Bat. 318. Volck. Flor. Non 214.  
*Horminum Æthiopicum soliis sinuosis ,* Hist. Oxon. 3.  
392. *Æthiopis. Orvale d’Ethiopie.* DaLE, *Pharmacol.*

*F’Æthiopis* est une plante qui pousse de grandes feuilles  
larges , molles, blanches, lanugineuses , femblables à  
celles du bouillon blanc, mais plus blanches & plus  
chargées de laine, sinueufes & dentelées en leurs bcrds,  
couchées la plupart en rond par terre. Il s’éleve d’en-  
tre elles une tige quadrangulaire, revétue d’une laine  
rude, & portant des feuilles pareilles à celles d’em-  
bas, mais plus petites. Cette tige *fe* divise en petits  
rameaux qui portent des fleurs en gueules, assez fem-  
blables à celles du lamium, de couleur blanche. Il leur  
Euccéde quatre graines dans le bas du fond du calice;  
fes racines fiant longues & elles noircissent en séchant.  
Elle croît en abondance dans la Messenie & aux en-  
virons du Mont Ida. DwsCoRIDE , *L. IV. c.* 105.

OribaEc repete cette description mot pour mot. *L. XI.*Elle pousse d’abord des feuilles larges comme la main,  
guercs plus longues & cotrvertes fur l’un & l’autre cô-  
té, d’une grande quantité 'de duvet mollet, comme  
qui diroit de la filasse, fans quoi elles ressembleroient  
beaucoup à celles de l’orvale des jardins ; elles sc>ntfll-  
lonnées dans quelques plantes, découpées dans d’au-  
tres, & il y en a où elles ne finit ni cannelées , ni fil-  
lonnées, ni découpées. Du milieu de ces feuilles s’é-  
leve une tige couverte pareillement de duvet, qua-  
drangulaire, & environnée de feuilles qui ne disterent  
de celles du pié qu’en ce.qu’elles font plus petites.  
Cette tige a de petits rameaux fur lesquels tiennent  
les fleurs.

Ces fleurs flont composées de deux feuilles, dispofées corn-  
me celles de l'orvale commune, d’un blanc de neige.  
Une de ces feuilles s’éleve & forme une efpece de cha-  
peron, du fond duquel il fort un paquet de filamens jau-  
nes, dont la pointe est comme argentée. Le calice en  
est oblong, partagé en cinqfegmens, & presque entie-  
rcment caché fous le duvet, tant il est épais. Son odeur  
est aussi désagréable que celle de l’ortie fauvage. Sa *ra-  
cine* est fibreuse; elle porte quatre graines dans une cap-  
sule , & non deux seulement, comme Bauhin l’a dit,  
& après lui Parkinson ; semblables à celles de l’orva-  
le , d’un brun foncé & d’une figure triangulaire. 11 y  
a deux especes *ffiaethiopis ,* l’une à feuilles découpées,  
& l’autre à feuilles tout-à-fait rondes.

Elle croît abondamment en Grece, & dans PIllyrie.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit en été. Sa  
racine est la partie qu’on emploie. DaLE.

La décoction de fa racine priEc en boisson soulage dans  
la sciatique, la pleurésie, le crachement de siang &l'en-  
rouement. On la prend avec du miel en forme d’é-  
clegme. DIosCORIDE, *L. IV. c.* 105.

Paul Æginete repete la même chofe d’après Dioscoride.  
*L. VII.* c. 3. & Dale en dit autant d’après ces deux Au-  
teurs dans sa Pharmacologie.

*L’Æthiopis* est un ingrédient qui entre dans le *dros.aton*contre la toux & les pleurésies,décrit par Myrepfus,lcct.  
*VIII. c.* 54. Pline rapporte que les Magiciens disaient  
quel’aesusopisdesséchoit lesrivieres &les lacs, dans lef-  
quels

497 Æ TH

quels on lajettoit; & que sim application faisoit ou-  
vrir tout ce qui étoit fermé. Mais il fe moque de ces  
éloges ridicules. *L. XXVI. c.* 4.

ÆTHIOPS MINERALIS. *Æthiops minéral.* Cette pré-  
paration est un alliage de mercure & de foufre qui  
tire fon étymologie de ce qu’il est fait avec des fubse  
tances minérales , & noir comme un Æthiopien. Elle  
fe fait de la maniere suivante :

Mettez en fusion fur le feu la quantité qu’il vous plaira  
de foufre dans un pot de terre qui résiste au feu, &  
qui ne foit point vernissé. Mêlez-y peu à peu avec une  
fpatule de fer, un égal poids de vif argent révivifié avec  
du cinabre ; mettez le feu à ce mélange , quand la dé-  
flagration du foufre fera faite, il vous restera une maf-  
fc noire, friable, pefante. Laissez-là refroidir ; fépa-  
rez-là du pot & la gardez : c’est *i’aethiops minéral.*

*La* dofe , felon Lemery, est entre huit grains & deux  
sCrupules : mais il y a des cas où on peut l'augmenter  
beaucoup au-de-là. On le recommande dans l’asthme,  
l’épilepsie , les rhumatisimes , les maladies vénérien-  
nes & les écrouelles. Εεμεευ,

On fait encore de *l’aethiops minéral,* fans feu , fe conten-  
tant de mêler exactement deux parties de mercure  
cru , avec trois parties de fleurs de foufre, dans un  
mortier de marbre , felon les Pharmacopées de Lon-  
dres & d’Edimbourg, & dans un mortier de fer, fe-  
lon Wilson, Ce n’est pas une chofe facile que de mê-  
ler bien le mercure avec le foufre, & de les incorpo-  
rer l’un avec l’autre : mais on s’épargnera beaucoup  
de peine en faifant chauffer le mortier fur un feu mo-  
déré pendant la trituration. L’union s’en fera plus  
promptement , & le remede n’en fera pas moins bon.

*L’Æthiops minéral* s’allie difficilement avec d’autres  
substances. La dose ordinaire est depuis dix grains ,  
jlssqu’à une dragme ; il y a des occasions où on l'aug-  
mente beaucoup au-de-là.

Les Auteurs parlent diversement de ce remede. Il y en  
a qui le recommandent dans toutes les maladies de la  
peau, dans les vieux ulceres, & dans toutes les mala-  
dies vénériennes. Tous siont d’accord qu’il agit très-  
puissamment contre les vers. D’autres ont assuré qu’il  
blanchissoit l'orqil’on portoit dans sa poche , & qu’on  
en retrouvoit une grande quantité fur les emplâtres  
de ceux qui en avoient Issé pendant quelque-tems.

Un des grands avantages de *l’aethiops minéral,* c’est qu’on  
ne risque point de siiliver en le prenant, lorfqu’il est  
bien préparé. Mais je ne voudrois point donner ceci  
comme une marque de ston énergie.

Boerhaave est d’un sentiment tout-à-fait différent fur les  
vertus médicinales de *saethiops minerai.* H allure qu’il  
n’entre peint dans les vaifleaux lactés ; & qu’on le rend  
par les sdles , comme on l’a pris : le meilleur & le  
plus grand effet , dit-il, qu’on en puisse esipérer , c’est  
de tuer les vers. Il paroît même craindre qu’une masse  
qui a tant de poids, & si peu d’action , puisse offensier  
les intestins des enfans , qui siont extremement ten-  
dres. Et il prétend que l’expérience & la raisim par-  
lent en Eaveur de cette conjecture. Mais remarquez  
1°. qu’il est difficile de concevoir qu’un alliage inti-  
me de deux substances aussi pénétrantes que le Eoufre  
& le mercure, puisse Eaire un corps aussi privé d’action  
que ce stavant Auteur le prétend. 2°. Que si l'expérien-  
ce ne l'a point convaincu de l'énergie de ce remede ;  
il saut que toutes les circonstances dans lesquelles il  
l’a employé aient été bien singulieres; car il est conse  
tant que plusieurs Medecins s’en fiant servis & s’en  
EerVent tous les jours avec beaucoup de si-iccès : j’a-  
voue qu’il saut en continuer l’usage Constamment,  
excepté dans le cas des vers.

Mais si je ne refisse pas à *l’aethiops minéral* toute vertu, je  
ne conViens pas pour cela de tous les éloges que d’au-  
tres Auteurs lui ont donné. Je crois qu’ils ont parlé  
les uns & les autres avec peu de fondement. Ce reme-  
de est le moins énergique des mercuriels : mais il a quel-  
que énergie.

Au reste, *l’aethiops minéral* a eu le même fort que tous les  
*Tome I.*

Æ T H 498  
autres remedes. Lorfque quelque Auteur de distinc-  
tion en a pris la défense, tous ceux qui exerçoient la  
Medecine fans avoir de nom, & je dirois encore plus  
volontiers , fans avoir d’idées qui leur appartinssent ;  
tous ceux qui ne penfoient & ne parloient que *d’a-  
près* les autres, fe font fait un mérite d’enchérir fur  
celui qui leur avoit donné le ton. Mais cette réputa-  
tion n’a point été de durée : ceux qui l’avoient préco-  
nifé, n’anendoient pour chanter la palinodie , qu’un  
autre perfonnage illustre pour leur en donner l'exem-  
ple & le courage.

La proportion qu’il doit y avoir entre le mercure & le  
foufre dans cette préparation , varie felon les disterens  
Auteurs. Boerhaave le compost; de trois parties de  
Eousi-e, & de deux parties de mercure.

Un remede dont on trouve la premiere description dans  
le traité de Cockburn fur la gonorrhée , & qu’on ap-  
pelle généralement æthiops antimonial, est une imi-  
tation *deraethiops minéral.* L’æthiops antimonial passe  
pour beaucoup plus énergique que le minéral.

ÆTHIOPS ANTIMONIALIS, *Æthiops antimonial.*Il *se* prépare de la maniere suivante.

Premierement, faites fondre dans un creufet parties éga-  
les d’antimoine & de fel marin ; tenez le tout en fusion  
pendant une heure. Laissez-le refroidir , brifez le creu-  
set, & féparez de cette matiere les scories que vous y  
remarquerez.

Secondement , prenez parties égales de ce régule & de  
mercure , & broyez-lesensemble, jtssqu’à ce qu’ils se  
mêlent exactement & qu’ils s’incorporent.

Cette EeConde partie de la préparation est plus pénible  
que celle de *Faethiops minéral :* mais l'efficacité du re-  
mede que l'on obtient, dédommage bien de la peine  
qu’on prend à le composter. Je connois peu de Compo-  
sitions plus puissantes que celles-ci. Elle guérit plu-  
sieurs maladies chroniques de la peau , & elle est mer-  
Veilleuse dans toutes siortes d’obstructions : elle est  
par conséquent salutaire dans les écrouelles & dans les  
maladies des glandes les plus opiniâtres , ainsi que dans  
quelques autres qui résisteroient à tout autre remede. Je  
ne Voudrois pas ajouter foi à tout ce que les Auteurs en  
disent dans leurs ouVrages fur la cure des cancers : mais  
j’ai lieu d’attribuer à l’issage constant de ce remede,& à  
des eaux minérales prises même fort loin de leur source,  
la guérifon de deux tumeurs estimées chancrcuses par  
tous ceux qui les avoient examinées. Il a produit  
dans des maladies vénériennes invétérées d’aussi grands  
esters qu’aucun autre mercuriel qu’on emploie. Cette  
préparation contractera, si on l’expofe à l’air, ainsi que  
toutes les autres préparations d’antimoine, une vertu  
émetique; ce qu’il faut fans doute attribuer à l'acide  
dont elles s’impregnent. La dol'e ordinaire est d'un  
scrupule; on l’augmente pour des personnes d’une *cer-  
taine* constitution. Je cosseillerois toutefois d’en ufer  
d’abord en fort petite quantité ; car il m’est arrivé de  
le trouver émétique dans une occasion où je n’avois  
aucun lieu de craindre cet effet, n’en ayant ordonné  
que huit grains à une jeune Dame qui ressentoit des  
élancemens dans une tumeur à une de fes mamelles.  
Dans la même matinée, une autre Dame en prit quin-  
ze grains, chez ce même Apothicaire, dans la même  
phiole, &il ne produisit siur elle rien de ce qu’il avoit  
operé siur la premiere persionne dent j’ai parlé.

\* ÆTHIOPS ALBUS. On le prépare en broyant en-  
femble dans un mortier de verre trois parties de mer-  
cure cru , & cinq parties d’yeux d’écrevisse pulvérisés.  
On l’appelle aussi mercure alcalisié dans laPharmaeop.  
d’Edimbourg.

ÆTHNA, *Æthna.* Ruland & Jontsson entendent par  
ce mot, le feu siouterrain , invisible & fulphureux, qui  
calcine les rochers dans les entrailles de la terre. C’est  
pourquoi, ils distinguent par l’épithete latine *aethnsu  
ci* les météores ignés qui paroissent finis différentes  
formes aux environs des montagnes qui jettent du feu.

ÆTHOLICES, ’Αιθόλικες, de οίιθω , *enflammer.* Pustules  
superficielles de la peau, cassées par la chaleur. Il me

Ii

499 Æ T 1

semble qu’on veut dire des ulceres ou furoncles.

ÆTHYA , Αιὕπνος- *\* oifeau* de mer, que les Latins appel-  
soient *mergusOufulica- Fouque.*

ÆTHYIA , ’Αιθύια." *Un Mortier.*

*Æ* T I

ÆTIA , ’A.r.'a, cauiè d’une maladie j d’où l’on a fait,  
ÆTIOLOGIA , ’Αιτιολογία , *Ætiologie,* ou cette partie de  
la Medecine théorique , dans laquelle on expofe les  
caisses des maladies & leurs fymptomes concomi-  
tans,

ÆTITES. *Pierre d’aigle.* On la reconnoîtra de la ma-  
niere filmante dans les Auteurs.

*Æeltes, aqtellae lapis* , Offic, *Æeltes seu aqtellinus lapis,*Worm, 77. Charlt. Foss 31. *Ætites ,* Schrod. 345.  
Schw. 361. Kcntm. 34. Adrov. Muf, Mctall. 580. *La-  
pis Æeltes-sFOOt. 375.* De Lae. 114. Matth. 1389.  
*Ætitae,*Gesn.de Lap. ιο.ρ. 9. Geof. Prælect. 68. *Ætites,  
ochreofemreusfWOdw.* Att. Tom. II. P. I. pag.9.

*Pierre que* l’on trouve en différens lieux, dans les rivie-  
res, fur les montagnes, &c. & qui paroît en renfermer  
une autre au-dedans d’elle-même, d’tme couleur bru-  
ne, roussatre ou cendrée ; d’une figure ordinairement  
ovale. L’orientale est la plus estimée. DaLE.

\* Ce que Pline avance , qu’on trouve cette *pierre* dans  
les nids des *aigles',* que chaque nid en contient deux,  
sans la présence desquelles leurs œufs ne peuvent point  
être fécondés, a peut-être donné origine au nom qu’el-  
le porte.

La *Pierre d’aigle s* agitée, fecouée, fait du bruit, comme  
si elle en contenoit une autre. Attachée au bras gau-  
che, elle retient le fétus dans la matrice des femmes  
qui font fujettes àaVorter. Dans le tems du travail, il  
faut la détacher du bras, l’attacher à la cuisse , & la fem-  
me fera délivrée sans danger. Mêlée dans du pain , elle  
décele les voleurs : un Voleur aura beau la mâcher, il  
ne parVÎendra point à l’aValer.

Bouillie aVec lesalimens, on dit qu’elle produit le me-  
me effet, & que le Voleur ne peut manger d’aucune des  
choses aVec lesquelles on l'a fait bouillir.

Broyée & appliquée aVec le cérat de Chypre, ou quelque  
autre composition chaude, elle est très-efficace dans la  
goutte & dans la paralysie. Αετιυε, *Tetrab. I. Serra.* 2.  
*cap.* 32. p. 69.

Dale, après aVoir attribué d’après Schroder à la *pierre  
déaigle* toutes les propriétés merveilleufes qu’Aétius  
en a racontées , de retenir le fœtus dans la matrice,  
attachée au bras gauche ; d’en hâter la fortie, attachée  
à la cuisse ; & après aVoir ajouté de son chefqu’il faut  
la détacher de la cuisse immédiatement après l’accou-  
chement, de peur qu’elle n’attirât à elle tout d’un tems  
la matrice même , il tranfmet d’Amman les réflexions  
suivantes.

Certaines traces que l'on apperçoit sur la *pierre d’aigle*ont exercé l’imagination : on a cru que la nature  
aVoit gravé fur fa furface *ses* propriétés intérieures:  
de-là l'on a conjecturé qu’elle étoit salutaire dans les  
accouchemens laborieux,& qu’elle hâtoit la délivran-  
ce. Quoique je ne nie point absolument ces faits, je  
fuis bien éloigné de blâmer Pline, Galien & d’autres  
'Auteurs qui les ont traités de fuperstitions ; car qui  
proilVera que la pierre *aetites* foit capable de deux *Os-  
sots* qui paroissent contraires, l’un de faire tomber la  
matrice, & l'autre de preVenir l'avortement. Wor-  
mius & Valeriola font pleins d’observations qui fem-  
blent constater le premier. Mais je ne trouVe point  
que ces obferVations foient bien fondées. L’Anato-  
mie ne nous apprend-t’elle pas que la matrice a des  
lissamens oui la retiennent dans fa situation naturel-  
le , & qui s’oppofent aux eflets prétendus de la *pier-  
re d’aigle* ? Comment les produira-t’elle donc ? A  
moins que Wormius & Valeriola ne lui attribuent la  
vertu de relâcher ou de rompre ces ligamens , nous ne  
pouvons admettre leurs observations : ils ont beau  
citer des exemples , nous persisterons à chercher dans  
les efforts violons & mal-adroits de la Sage-Femme,

A E T [500]

la causie d’un accident qui arrÎVe quelquefois de cette  
maniere, & dont ils accufent mal-à-propos la *pierre  
d’aigle ,* & à nous étonner que de pareilles abfurdités  
aient pu trouver place entre des obferVations anatO-  
miques. Il n’y a point de preuVe que *ia pierre d’aigle*manifeste le posson mêlé dans les alimens , ou dans  
quelque autre chofe que ce soit. C’est encore par une  
supposition gratuite, qu’on lui reconnoît la Vertu de  
déceler les Voleurs, par l’impossibilité où ils se trou-  
vent d’avaler le pain dans lequel on en a mêlé la ρου-  
dre. La déglutition peut être empêchée par tant de cau-  
sies, qu’il sieroit abEurde de s’en tenir à celle-là. QueI  
rapport y a-t’il entre elle & les richesses & l’amour,  
pour qu’elle pusse communiquer , comme on le dit,  
les unes ou l'autre. Pour rendre à la *pierre d’aigle la*justice qu’elle mérite , nous conVÎendrons qu’elle peso  
sede en commun aVec les terres sigillées , quelque  
propriété contre les poifons & les maladies conta-  
gieuses,&c. DaLE.

A E T

AETIUS. Il paroît qu’il y a eu trois Medecins de ce  
nom , & qu’ils ont tous trois mérité que les siaVans en  
fiisient mention.

Le premier est *Aétius Sicanius.* C’est de sies écrits & des  
ouVrages de quelques autres Auteurs, qu’on dit que  
Galien a tiré le lÎVre de *Atra bile,* qu’on lui attribue.  
FaBRICII, *Bibelot. Graec.*

Le siecond est *Aeelus* d’Antioche, fameux pour les diffé-  
rens états qu’il embrassa fuccessiVement : il cessa d’être  
vigneron pour devenir Orfevre : il quitta le tablier  
d’Orfevre pour étudier la Medecine, & il renonça à la  
Medecine pour *se* rendre chef de parti. Ce fut undes  
grands défenseurs de l’hérésie Arienne.Il entra au fer-  
vice d’un Medecin nommé Sopolis : il étudia les bel-  
les-lettres aux dépens d’un certain Armenien : il exer-  
ça la Medecine , qu’il abandonna pour prendre les Or-  
dres factés. Il paroît qu’il s’avança dans ce dernier  
état; car il devint Evêque aux environs de l’an 361.

Il soutint l'Arianifme avec tant de zele , que cette héré-  
sie fit plus de progrès Eous lui que Eous sim auteur. On  
la acctssé d’athéisine, je ne *sai* sim quel fondement;  
car il n’est pas trop vraifemblable qu’un homme qui  
n’eût point cru en Dieu, *se* fût fait une si grande af-  
faire d’établir des opinions singulieres dans la religion  
Chrétienne.

Le troisieme, felon les siavans, fut *Aétius d’Amida,* celui  
dont nous possédons les ouvrages , & qui n’est point le  
même *aseAétius* l’Arien. On croit qu’il vécut fur la  
fin du quatrieme siecle, ou au commencement du cin-  
quieme. Tout ce que nous favons de fa vie, c’est qu’il  
voyagea en Egypte, où il est vraisemblable qu’il étu-  
dia la Medecine , & en Cœlosyrie.

Les deux passages suivans démontrent qu’il étoit Chré-  
tien. On lit, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 50. à propûs de la  
maniere d’arracher quelque chofe qui se feroit arrêté  
dans le gosier ; qu’après avoir tenté tous les moyens  
précédons , ( car il ne conseille de recourir à ceder-  
nier, qu’après avoir éprouvé les autres ) il saut fe tour-  
ner du côté du malade ; & après l’avoir exhorté à  
prêter attention, dire, si c’est un os, os sors de cego-  
sier, comme Jesius-Christ fit fiortir le Lazare dufépul-  
cre, & comme Jouas sortit du ventre de la baleine: ou  
prendre le gosier, & dire-, os, je te conjure par Blaife  
martyr, & serviteur de Jesi.ls-Christ, de desitendre ou de  
sortir.

Voici l’autre passage. *Aétius* dit, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.*II. à l'occasion des piquures des guêpes & des abeil-  
les, que l’image vénérable & vivifiante de la Croix  
de Jesius-Christ gravée sur un cachet de fer, & appli-  
quée par ce moyen fur la partie piquée , préviendra  
toute inflammation. J’ajouterai fans craindre qu’on  
m’accuse de superstition , que le rernede *dé Aétius* est  
effectivement très-efficace dans les cas dont il fait men-  
tson,& qu’il difllpe la douleur ou prévient l'inflamma-  
tion : mais qu’un cachet de fer fans la figure de la croix,

501 A E T

ou même le plat de la lame d’un couteau, ne feroit pas  
moins bon.

Ces passages prouvent certainement *oust Aétius* étoit Chré-  
ticn : mais ils démontrent en même-tems que telle  
étoit fa crédulité, que fa soi faifoit peu d’honneur à  
fa religion. La Vérité du Christianisme est susceptible  
de toute lléVÎdence qu’un homme raisonnable peut  
exiger ; & c’est précisément par cette rai sim qu’elle  
n'a pas besoin de l’appui de tous ces faits dont un zcle  
aveugle prétend tirer de notiVelles preuves ; n’est-ce  
donc pas assez de celles que la raison & la réVélation  
nous fournissent ?

Ces preuVes ne font pas les seules que nous ayons de la  
crédulité de cet Auteur ; car il ne faut pas croire ,  
comme le Docteur Freind l'a prétendu , que la def-  
cription qu’il a donnée de certains remedes , tendît à  
les décrier : ces remedes étoient en réputation ; ils  
étoient d’un si grand prix que peu de pcrfonnes pou-  
voient se les procurer, & il *paraît qu’Aétius* ne fait va-  
loir cette dcrniere circonstance que pour exciter dans  
fes Lecteurs une haute opinion de leur efficacité. Il ne  
parle point du collyre de Danaüs & de l'antidote Isio-  
theos , pour jetter du doute sur leur propriétés ; c’est j  
au contraire pour les constater, ces propriétés , qu’il  
appuye fur le prix de ces remedes.

Malgré ce défaut , *Aétius* est un Auteur considérable ; il  
nous a conservé dans fes collections plusieurs pratiques  
qui auroient immanquablement été perdues aVec les  
écrits d’où il les a tirées. La preuve de ce fait se trou-  
Vcra en différens endroits de ce Dictionnaire , ainsi je  
n’insisterai point ici là-dessus davantage.

Fabricius & Freind disent qu’on lui donne dans quelques  
manuscrits le titre de ζόμιις ὀψίκιου , *Comes obsequii,* que ce  
dernier rend par le premier des Officiers qui alloient  
deVant l'Empereur & faifoient les proVlsions , comme  
ceux qu’on appelle àprefent Maréchaux des Logis.

Ses OtlVrages font maintenant divisiés en quatre *Tetrabi-  
bles* ; chaque Tetrabible en quatre difcours & chaque  
discours en plusieurs chapitres ;-mais cette dÎVision ne  
paroît point aVoir été faite par lui-même ; c’est l'ou-  
vrage de quelque copiste, car la maniere dont il s’est  
Cité lui-même & dont il est cité par Photius , est rela-  
tÎVe à la fuite numérique des Livres , qui étoient  
alors au nombre de seize ; c’est-à-dire , que chaque  
difcours faifoit un Livre.

Photius dit qu’Xéiius ne compofa pas fes OuVrages, sicu-  
lement *sur* les Auteurs qui aVoient siervi aux collec-  
tions d’Oribasie ; mais qu’il s’enrichit encore de tout  
ce qui lui conVenoit dans la Thérapeutique de Galien,  
dans Archigene, Rusus, Diosicoride, Soranus, Phila-  
grius,Philomenus, Posidonius , & quelques autres dont  
les noms sic trouVent aVec éloge dans L’Histoire de la  
Medecine.

Scs collections commencent par l’exposition des Vertus  
des remedes simples& des alimens , & finissent par les  
maladies des femmes. Ce qu’il dit des remedes simples  
& des alimens , est un abrégé de Galien. Il ajoute à  
fes seize LiVres quelques chapitres siur la maniere de  
nettoyer & d’embellir la peau, aVec la préparation des  
*oinantharia ,* ou onguent doux faits aVec du νΐη & des  
lis , & quclqu’autre chose de cette nature. Mais de  
crainte qu’on ne nous accuse de nlaVoir fait connoître  
des OuVrages *P Aétius* que le commencement & la fin,  
nous allons expofer la matiere de chacun de fes LiVres  
en particulier.

Le premier Livre est un abrégé de la nature des remedes  
simples & des alimens. Ce LiVre est le premier dise  
cours du premier Tetrabible, en fuÎVant la dlVÎsion  
présente.

H traite dans le fecond LiVre des propriétés & des *usa-  
ges* des substances métalliques , & des animaux , qu’il  
considere soir entiers , foit rclatiVement à leurs diffé-  
rcntes parties. Quoiqu’il le fasse dans un détail assez

*1* serre , cependant on peut dire que ce difcours contient  
une partie assez considérable de la matiere Médicale ;  
c’çst le fecond discours du premier Tetrabible.

Α E T 502

Le troisieme LiVre comprend la Gymnastique & fon ap.  
pareil. Là , après aVoir parlé des éVacuations insensi-  
blcs , il s’étend fort au long fur la Phlebotorme ; iI  
distingue les disterentes manieres d’ouVrir les vaisseaux,  
il marque la forme & la grandeur de l’ouverture , & il  
fixe le tems & la mesure de l'évacuation : il passe en-  
fuite à l'ouverture de l’artere;il presicrit des remedes  
pour arrêter l'hémorrhagie qui sitit cette opération ; il  
disserte fur les ventousies , les sirarifications & le choix  
des fangfues. De-là, il *se* jette silr les cathartiques &  
les différentes préparations des vins purgatifs, des hy-  
dromels Cathartiques , des vins purgatifs médicamen-  
tés, de l’absinthalon , du rofaton , du miel de rofes ,  
de l'oxymel, du garum purgatif, du miel, du méthe-  
glin , de l'oxigarum , des bouillons émolliens , du lait  
& des olives purgatives. H donne 'des préceptes fur  
tous ces remedes. Il traite apres cela des *Oxiporia ,*des différentes sortes de médicamens purgatifs com-  
pofés , des pilules purgatives & des trochifques. Il  
donne la description des remedes composés d’aloès &  
de Eels , ( ά-.ωηδάριακαὶ ἄκατα ) aVec celle des cinq hieres. II  
indique des secours , tant pour ceux qui ont pris des  
médicamens purgatifs qui n’operent point, que pour  
ceux au contraire en qui ils operent trop ; il donne  
fon aVÎs fur les émétiques ; il détaille les Vertus de  
l’ellebore ; il indique les tempéramens auxquels les  
remedes où il domine , font convenables, & comment  
on doit le préparer à leur ufage ; il distingue les diffé-  
rens usiages de l’ellebore, les diversies manieres de le  
préparer, & le foin qu’il faut aVoir des malades à qui  
on î’a ordonné. 11 passe de-là aux épithemes purgatifs  
qui conviennent aux parties de notre corps qui, com-  
me les yeux , les oreilles & d’autres parties peuVent  
être purgées. Il parle enfuite des fumigations qui pro-  
dussent le même effet, & des remedes qui évacuent les  
intestins grêles & la partie concaVe du soie aVec fes dé-  
pendances;de Pair,des vents,& des influences des astres;  
des eaux, des bains naturels & artificiels, du bain froid  
( ψυχρολβσιάς ) , des bains d’huile , ( τῆς εις ε'λαιον εμβασέωε ) des  
infestions, des perfusions , & des irrigations , des effu-  
sions d’eau Pur le VÎfage , τοῦ προσώπου κλυςμάτων , & des su—  
mentations feches , πυ.ι/σ'ως. Il traite encore dans le mê-  
me Llure , des dssérentes fortes de cataplasmes ; du  
dropacilme , du sinapisine , de *iarubisication ,* de lapi-  
*cationi* τοινιγμου & des remedes métaspncritiques *y pVrtLvoy\*  
y.çutr.ctç* ΑοηθΜμασιν, Voilà le troisieme dsscours du premier  
Tetrabible.

11 traite dans le quatrieme LiVre du régime, ou de la ma-  
niere de conEerver la sirnté. Il commence par dsscourir  
de la nature des enfans; il en décrit les maladies, & iI  
indique les remedes qui leur conviennent. Il prefcrlt  
enfuite les régimes conVenables à tous les âges & à  
toutes les conditions de la Vie ; il marque les occasions  
de passer des Viandes à des nourritures plus sieches ; iî  
traite de la lassitude qui naît de l’exerclce; des diffé-  
rentes siortes de lassitudes & particulicrement de celle  
que l’on prend à la chasse ; de celles qui proviennent  
de caisses qui ne font pas éVÎdentes & qu’on appelle  
spontanées ; du loin qu’on doit prendre pour bien di-  
gérer ; de la transpiration & de Ees embarras , de la  
maniere de les dissiper; des chaleurs brûlantes ; δγὸ.αόσίθ^  
des frictions faites à propos ; de l'indigestion , de la  
crapule, κραιπάλχς & des *discrastes* égales, ( σμαλοῦς δυσκρασίας) J  
de la maniere de connoître les tempéramens ; des dif-  
férences des tempéramens , tant simples que compo-  
ses , & tant du corps entier que de ses parties en par-  
ticulier; des tempéramens de la tête , du cerVeau , du  
Ventre, des poumons , du cœur, du foie& des testicu-  
les , & des remedes qui conVÎennent dans toutes les  
maladies de ces parties. C’elt-là la matiere du quatrie\*  
me difcours du premier Tetrabible.

Le cinquieme LiVre est un Traité des maladies. Il com-  
mence par recommander l’étude d Hippocrate;puis il  
disserte des fleVres, de leurs signes ( σημ€ιάσ«( ) prognosi-  
tics & diagnostics de leur cure , de tout ce qui appar-  
tient exactement à cette brandie de la Medecine ; d#

Ii il

503 A E i

ce qu’il faut regarder comme le commencement des  
maladies ; des différentes manieres dont elles si? décla-  
rent ; de *ce* que l’on doit entendre par paroxisine ,  
(παροξυσμου) & remission ou relâche, par accroiffement &  
dédin du paroxisines ( ἀκμὴ καὶ παρακμὴ ) siiit que tout le  
corps en Eoit affecté , ou qu’il ne se saisie sentir que dans  
quelques parties ; des signes de mort, ou de recouvre-  
ment de la sianté; de ceux qui annoncent une mort pro-  
chaine ; de ceux qui annoncent une mort éloignée ; de  
ceux qui tiennent le milieu entre ces deux premiers ;  
de tous les signes relativement à la sianté ; des signes  
qu’on retire du pouls ; des conjectures que l'on peut  
tirer des urines ; de ce qu’on en peut déduire ; de la  
nature & des indices des excrémens ; des signes & du  
prognostic du vomissement ; de l’hémorrhagie par le  
nez & les regles ; des signes critiques ; des l'ueurs; des  
absicès, & de ce qu’on peut déterminer par les crachats;  
de la maniere dont un habile Medecin s’appercevra  
des progrès & de la fin d’une maladie, & dont il pour-  
ra prédire le jour & l’heure de la mort du malade. Il  
passe de-là aux maladies épidémiques & peltilenticllcs  
en général ; à celles qui dans certaines circonstances ,  
font accompagnées de défaillances ; aux défaillances  
& à leur caisses ; aux maux de tête , d’oreilles & d’yeux;  
aux infomnies & à un certain afloiblissement de la vue  
aceompagné de fievre; aux fievres accompagnées d’hé-  
morrhagies ; à leur cure , & aux foins qu’on doit avoir  
des febricitans. Il ajoute à cela ce qui concerne les ma-  
ladies de la vessie, la difficulté d’uriner , les douleurs  
de reins , les exulcérations aux parties voisines de l'os  
sacrum, des testicules & de l'anus ; l'éruption des pusc  
tules ( εξανθὴματκ ) sim tout le corps, ou l'ur quelque par-  
tie seulement ; les tremblemens & les convulsions ,  
avec un détail des remedes salutaires dans tous ces cas.  
C’est-là le premier discours du fecond Tetrabible.

*Aétius* traite dans le sixieme Livre de *ses* collections, des  
maladies de la tête & du cerveau en général ; il ne *se*contente pas de les décrire , il en indique les remedes.  
Il parle enfuiie de la morfure du chien enragé; de l'a-  
poplexie & de la paralysie ; des siourcils ; des paupie-  
res , de la langue, des organes de la voix & de Poeso-  
phage. Il marque les remedes convenables dans les  
maladies dont toutes ces parties peuvent être attaquées.  
Il passe delà au priapisine;il indique la maniere de traiter  
le relâchement de la vessie, du penis , du rectum , des  
jambes , ou de tout autre membre. Il traite ensiuite de  
la contraction des musscles , des différentes esipcces de  
maux de tête , de leurs causes particulieres , de la *ce-  
phahela* ( mal violent de la tête ) , de *F hemicrania* (mal  
de tête qui n’occupe qu’un côté de cette partie ), de  
l’alopecie & de *sa* cure , de la chute des poils, de la  
perte des siourcils , de la maniere de flécher , de bou-  
cler & d’enlever les cheveux , dc les embellir & d’en  
prévenir la chute; de la maniere de préparer les *psilo-  
thra ,* ou les onguens propres à fortifier les cheveux ;  
du *pituriafis* ( espece de dartre ) , du *phthiriasis* ( mala-  
die pédiculaire , des ulceres , des pustules, έξανθήματα ,  
qui s’élevent autour de la tête , fans aucune cause évi-  
dente , de la cure de ces maladies & de celles qui y  
font analogues , des différentes maladies qui survien-  
nent aux oreilles par différentes cauhes , de l’hémor-  
rhagie par les oreilles , & des parotides. Il traite en-  
suite du nez , des maladies de cette partie, des sternu-  
tatoires & de la maniere d’appaisier l'éternument im-  
modéré. Voilà ce que contient le second disi:ours du  
Eecond Tetrabible.

Il examine dans le septieme difcours , la nature de l’œil  
& les différentes maladies auxquelles cet organe est  
scljet, si)it qu’elles procedent de casses internes , fiait  
de caufes externes. Il nous instruit ensiaite de la ma-  
niere d’ouvrir une artere, & de faire des fcarifications  
au sinciput , ( περισκυφισμου , Ο11 lit dans l’édition de la Bi-  
bliothcque de Photius, à Rouen 1653. w\*p' ακυθισμοῦ, er-  
reur qui a passé dans la traduction latine , ). de sitari-  
fier l'occiput , & de la maniere d’ouvrir les veines. Le  
reste de ce Livre est en description d’onguens, de ca-

A Ε I. 504

taplasines, & de différentes sortes de collyres, & l'Au-  
teur montre dans tout cela beaucoup d’exactitude &  
de jugement. C’est ce qui forme le troisieme difccurs  
du fecond Tetrabible.

Il commence le huitieme difcours par un petit abrégé de  
la maniere de cultiver, d’orner & d’arranger les four-  
cils ; il parle enfuite de la lividité de l’œil & de fa cu-  
re ; il indique les précautions qu’il faut prendre pour  
garantir le teint, des impressions du foleil ou du Vent,  
& des rides , & les moyens de diminuer la couleur  
noire, d’embellir le corps & de donner à la peau une  
odeur agréable. Il fe jette de-là dans le détail des ma-  
ladies de la face, de la bouche & des amygdales, ibit  
que leurs caufes soient internes , Toit qu’elles soient  
exterieures. Il traite des maladies auxquelles les dents  
sejnt sujettes , & de leur cure; de celles de la langue,  
de la luette & de toutes les parties qui forment la hOtlu  
che; entre ces maladies , il fait mention de la *Synam-  
che 8e Cynanche,* qui attaquent les machoires ; il insiste  
fur celles des amygdales. Il donne après cela la ma-  
niere de faire reVenir ceux qui ont été étranglés , &  
qui ne font pas encore morts ; il difcourt enfuite des  
maladies des artcrcs & de leur cure , des toux & des  
catharres ; il ordonne pour la touk , les anodyns ayec  
les fumigations & les fomentations. Il traite des asth-  
mes , de la dissiCulté de refpirer , & des palpitatlens  
de cœur ; & comme il a déja parlé plus haut des ma-  
ladies de la poitrine & des poumons , il ferme ce I.i-  
vre par un examen de la pleurésie fausse ou réelle ;  
par une defeription de l’une & de l’autre, & par une  
exposition de la methode de les traiter. Voilà le qua-  
trieme difcours du second Tetrabible.

Le neuVieme LÎVre s’ouVre par une exposition de l’affec-  
tion cardiaque; il dehcend ensiuited ceux qui ont l'est  
tomac embarrassé de bile noire , ou l’orice insiérieur  
du Ventricule attaqué par quelque causie que ce sioit. Il  
décrit les cataplasimes conVenables dans les différentes  
maladies de l’estomac. Ildisicutele cas de ceux qui resi-  
sentent des conVidsions à ce Visicere, de la même maniere  
que l'épilepsie ; il traite du défaut d’appétit ; de la faim  
canine, de l'indigestion & de la cure de ces maladies.  
Il parle en particulier de l'indigestion. Il prefcritquel-  
ques remedes contre la constipation. Il fait fuccéder  
à cela,l’examen desborborygmes,de la passion iliaque,  
de la colique, des cours de Ventre , de tout ce quson  
entend par disposition à la colique. Il parle des diar-  
rhées, des Vers longs & larges, des Vers afcarides,&  
de toutes les maladies des intestins. Il ordonne quel-  
ques remedes à ceux qui ont aValé de l'or, du cusore,  
ou autres chofe semblable, & à ceux qui ont la dyssen-  
terie ; de ces remedes , les uns *se* prennent par haut  
& les autres par bas; ce semt des pastilles, des siippo-  
sitoires, des onguens & des fomentations. Il finit ce  
LÎVre par un traité de la Lienterie. C’est le premier  
difcours du troisieme Tetrabible.

Il traite tout en commençant le dixieme Licre, du foie,'  
de S011 affaissement & de *ses* autres maladies ; & il en  
indique les remedes. Il passe de là aux maladies de la  
rate, & à sies differentes affections, comafe les gon-  
flemens , les inflammations , les siKirrosités , les tu-  
meurs contre nature, & la dureté. Il décrit la manie-  
re de les traiter. A cela siuccedent la jaunisse, la ca-  
chexie & l’hydropisie. Il montre l’origine particulie-  
re de chacune de ces maladies; & il instruit de la ma-  
niere de les guérir. Voilà ce que contient le second  
discours du troisieme Tetrabible.

Il est traité dans le onzieme LÎVre , du diabetès, de la  
foiblesse des reins , du sang rendu par les urines, de  
la pierre dans les reins & dans la Vessie, de l’inflam-  
mationsde la dureté & de la suppuration des reins ; de  
la dysimie , de Pischurie, du relâchement de la Vessie,  
de l’écoulement des urines pendant le siammeil, de l’in-  
flammation , de l.'hémorrhagie , des caillots de simg,  
des tubercules & des ulceres à la Vessie , du prurit &  
de l’écoulement au gland & de l’écoulement par Pure-  
tre. Du satyriasis , ou du priapisine & des rêves obsi

*yoy* AET

cenes. Il donne à toutes ces maladies, des origines par-  
ticulieres , autant qu’il en peut trouver ; il indique les  
précautions nécessaires ; & la maniere de les traiter. 11  
ordonne à la fin de ce Livre quelques exercices & quel.  
ques remedes pour l'impuissance. C’est le troisieme  
dificours du troisieme Tetrabible.

Il parle dans le douzieme Livre , de la fciatiqne, de la  
goutte, des causes tant générales que particulieres de  
ces maladies, & des différents regimes convenables  
dans l’une & l’autre cas & dans tous ceux qui leur font  
analogues. Il passe de-là aux différentes sortes d’éva-  
cuations, aux chrêmes, aux emolliens , aux linimens,  
aux *acopa,* & aux onguens ; à quoi il ajoute les cathar-  
tiques, les antidotes, & la multitude prodigietsse de  
choEos qui peuvent soulager dans les maladies dont il  
a sait mention dans ce livre. C’est le quatrieme du  
troisieme Tetrabible.

Il traite dans le treizieme Livre de la morsiure & de la  
piquure des animaux venimeux , des changemens &  
des symptomes qu’elle produit dans le fujet mordu,  
des remedes & de la cure tant des Iymptomes que de la  
morsiure ; il ajoute à cela quelques observations star les  
animaux qui lancent & répandent leur poiEon ; & il  
indique avec un siain particulier les plantes veneneu-  
sies & mortelles. Il parle des stlites du fang de bœuf,  
des champignons, & du lait Caillé & retenu dans l’csto-  
mac ; il nous indique les substances métalliques qui  
priEes intérieurement nuiroient à l’animal ; il explique  
comment on peut être incommodé par l’eau chaude &  
par le vin. Il fait quelques obfervations sur ceux qui ont  
été étranglés , noyés ou précipités de quelque lieu éle-  
vé,fur la prévoyance & l'instinct des animaux & fur-  
tout de quelques animaux domestiques. 11 parle enfui-  
te de la thériaque d’Andromachus & des vsperes , il  
donne la préparation de cet antidote, & il marque les  
occasions de s’en fervir, la maniere de l’éprouver , la  
dosie qu’il en faut prendre & les maladies dans lefquel-  
les on peut l'ordonner. Il ajoute à cela fon sentiment  
fur les autres thériaques , furtout sisr l’antidote de Mi-  
thridate, dont il donne la préparation & l’usage, & in-  
dique les maladies dans lesquelles il convient. Il joint  
d’autres antidotes à ceux - là ; il fait mention des  
deux cyphes, ou onguens précieux. 11 traite enfui-  
te de *Felephantiasis ->* des eruptions prurigineuses ,  
( κνκσμωδῶν ὶξανθημάτων , ) appellées *Psodraces ,* des pustules  
catssées par les sueurs ( ψυδρἀκων καὶ ἱδρωτνύω. ;) des ulceres,  
(ίλκωδῶν ὶκβρασμάτω.) aux jambes ; des cicatrices des ulceres  
qui deviennent noires, & défigurent le corps. H passe  
de-là aux deux especes *d’alphos* ( ἀλφος ) fortes de le-  
pre , & à la lepre blanche, (λεύκη ) & enfin à la lepre  
proprement dite. Il en explique llorigine & les cau-  
ses , & il en presi:rit les remedes. C’est le premier dil-  
cours duquatricme Tetrabible.

*Aétius* parle avec beaucoup d’exactitude dans le quator-  
zicme Livre des differentes maladies de l’anus , des  
verues & des crevasses aux parties honteuses , du phlcg-  
mon, du charbon, des ulceres phagedcniques , & de  
ceux qui naissent dans les conduits urinaires,du si:ro-  
tum dartreux, de l’inflammation au flcrotum , & aux  
testicules, & des différentes eflpeces de hernies; de la  
composition des emplâtres; & de la maniere d’en pré-  
parer les ingrédiens; des nerfs blefl'és ou rompus, des  
bubons, & des Phlegmons en général ; des abfcès & des  
ulceres profonds de leur nature , & des remedes qui  
y font propres; des Vers qui s’engendrent dans les ulcc-  
res & des remedes dont il faut ufcr contre ces Vers, de  
même que pour empêcher lallcere de s’étendre , de  
faigner, ou defe corrompre. Il étend ce difcours juf-  
qu’aux fistules, à la gangrene, au fphacele, aux tumeurs  
chancreufes,aux érésipeles, aux herpes, au *terminthe &*aux pustules , fpécifiant les caisses & la cure de ccsma-  
ladies. 11 indique les remedes propres aux brulûres,  
foit par le feu foit par l’eau chaude, & aux écorchures  
caufées par les coups de fouet; aux exulcérations, aux  
égratignures , aux contusions, foit que la partie affec-  
tée foit cntiere, fuit que la chair en ait été emportée.

AET 506

( σαρκὸς θλασθήντος >/ *fayiism )* aux convulsion? , 3UX ΟΠίΟΙ *ICS ,*aux luxations , & aux engelures , fans omettre les  
excroissances aux ongles, les maux d’avanturc, ou pa-  
Γ1 CillS j ( πτίρυγίων παρωνυχίας ) les ongles écrafés , fanglants,  
emportés ou corrompus. Il donne les moyens dont iI  
faut ufer pour faire revenir les ongles à la place de  
ceux qu’on a perdus, disparoître les cors &lcscreVasses  
aux piés, de même que les varices. Il termine ce Li-  
Vre par un traité des dragonaux aux jambes & aux bras.  
Voilà ce que contient le fecond difcours du quatrieme  
Tetrabible.

Le quinziemc livre est composé de la théorie & de la cu-  
re des tumeurs œdémateuses , emphyf, matetsses , en-  
durcies, & enkystées, des écrouelles,de labroncocele,  
des mcliceris, des steatomes, des ganglions, de la tei-  
gne & de l’hydrocephale.Il cxposi? sim toutes ces mala-  
dies, leur origine, leurs casses, les methodes de les  
traiter & la préparation de plusieurs emplâtres qui ser-  
vent dans la cure qu’on en fait. Voilale trossieme dlsa  
cours du quatrieme Tetrabible.

Dans le seizieme & dernier Livre , l’Auteur s’occupe  
de la situation, de la structure & de la grandeur de la  
matrice, & il fixe le tems convenable pour la purga-  
tion de cette partie & auquel elle est propre à contenir  
un fœtus. Il traite enfuite de la conception, des mar-  
ques de la fécondité, de la conception actuelle & des  
symptômes particuliers aux femmes grofles, des foins  
qu’il en faut aVOÎr dans cet état; de celles dont Pac-  
oouchement ne sera point labOrieux; de celles qui au-  
ront un travail dangereux ; des accouchemens labo-  
rieux, des avortemens, de l’opération céfarienne, de  
l’extraction de l’arrieressaix , des caisses de la stérilité,  
tant dans l’homme que dans la femme; des remedes  
convenables dans toutes les conjonctures précédentes  
où ils font nécessaires ; des potions, des pessaires & des  
fumigations propres à hâter l'accouchement. De-là il  
passe aux maladies qui attaquent les femmes au sein , il  
en développe l’origine, la nature, & la maniere de les  
traiter. Il cherche enfuite la calssede la suppression des  
regles, de leur écoulement pénible, soit en blanc, foit en  
rouge; des maladies histériques, & des fleurs blanches.  
Il est plein de préceptes & de remedes excellens dans:  
tous ces cas. Il proeede à l'exposition des autres mala-  
dies de la matrice ; il parle des absicès, des tumeurs  
œdémateuses, des moles, des hydropisics, des ulce-  
res, & autres maladies semblables auxquelles cette par-  
tie est sujette ; il n’oublie pas le phimosis, ou le défaut  
dlouvcrture à l'orifice du Vagin, & autres accidens de  
cette nature; avec les remedes convenables. L’amputa-  
tion des nimphes, la *cercosis* ou excrossànce de la ma-  
trice, l’hernie variqueufe, les tyrns & les indifposi-  
tions pareilles, non plus que la maniere de les traiter.  
Il ajoute à cela quelques *smegmata* ou favonettes pour  
le vifage, & autres parties du corps, avec la maniere  
de compofer quelques onguens précieux; c’est par là  
qu’il termine fon seizieme Livre & fon traité de Me-  
dccine. Ce feizieme Livre est le quatrieme du qua-  
trieme Tetrabible.

Les ouvrages d’Oribafe ne me parussent pas compara-  
blesà cette collection *d’Aétius* j’entens ceux qu’il a  
dédiés à Eustathius & à Eunapius ; car il ne fe conten-  
te pas de nous donner les. définitions des chofes , les  
causes des maladies,les signes diagnostics & prugnostics  
d’une maniere plus claire qu’Oribasie; mais il Rempor-  
te encore Pur lui par l'étendue & la profondeur de la  
thérapeutique. Mais ce n’est pas tout. Je peux eneore  
dire que l'un ne mérite pas d’être mis en parallele  
avec l'autre pour la netteté des idées, la multitude des  
connoissances & le dénombrement des maladies. Mais  
dirat-on, l'ouvrage *d’Aéeluso’a* qtie feize livres; celui  
d’Oribafe au contraire en a foixante-dix ; Oribase a  
traité à fond de l'anatomie, *Aétius* n’en a pas dit lm  
mot. Mais on ne considere pas que plusieurs des choses  
omifespar *Aétius* font plutôt du ressort de la Philofo-  
phie que de la Medecine. Si cependant on a rcsolu de  
juger *Aétius* par ces endroits; il faudra bien que nous

yoy A E T

convenions de la supériorité de fon rical ; l’Epitcme  
de Galien l'emportera en ce siens fur la collection im-  
melsse tirée par notre Auteur d’une multitude d’écrits  
différens. Mais pour dire librement ma pensée, si  
quelque Eleveen Medecineme consiultoirsur le choix  
de sies lectures , je lui conseillerais de résister coura-  
geusement au torrent qui entraîne tous les efprits du  
côté de ces TheOries aussi sublimes qu’inutiles, & de  
feuilleter sans cesse les ouvrages *d’Aétius su* moins  
que fie livrant encore à un des défauts de quelques Me-  
decins de ce siecle, il n’ait embrassé le parti de guérir  
les maladies , beaucoup moins pour Pinterêt général  
du genre humain , que pour S011 bien particulier & sa  
propre réputation. Il trouvera là des remedes en abcn-  
dance , & de quoi fe dédommager des veilles qu’il  
sacrifiera à l’étude de *sa* profession. PkOTIüs , *Bibelot.*Tel est l’éloge que Photius fait *d’Aétius',* & il a paru si  
juste à Cornarius qu’ayant à parler du même Auteur ,  
il nsa fait que tranfcrirc ce difeours.

Nous n’avons des Ouvrages *d’Aétius* imprimés en Grec  
que les deux premiers Tetrabibles , ou les huit pre-  
miers Livres; ils ont paru in sol. à Venife en 1534.  
On dit que le reste est en manusscrit dans plusieurs Bi-  
bliotheques. Janus Cornarius le traduisit en entier &  
publia sia traduction à Bâle en 1 542. Elle a été réim-  
primée plusieurs sois , & on la trouVe dans la collec-  
tion des *Artis Medicae principes* de FI. Eti.nne.

Æ T O

AETOI PHLEBES , ’Αετοἰ φλέβες , *veines d’aigle.* Rtlsstls  
Ephesius rapporte qu’un Medecin Italien nommé Phi-  
listion, qui a écrit en langue Dorique, qui étoit en  
usiige dans *sa* Patrie, donnoit ce nom à certaines vei-  
nes qui passent par les tempes pour fie rendre à la tête.  
R.UFFUS *Ephes. LH. c.* 33.

’ÆTOLION. ’Αιτωλιο,. Le même que *granum cmdium.*GoRRÆUs. Voyez *Cm da a grana.*

AETOMA . Αετωμα. *Le toit d’une maison.* Ce mot est em-  
ployé par Hippocrate dans fon Traité *de Articulis -,* ce  
qui fait que je le place ici.

AETONYCHUM , d’AoTli, *un aigle,* &νὰτυξ? *griffe* ou  
*ongle.* Le même que *lithospermon -,* à qui on a donné ce  
nom , à caisse de la dureté de ses femences. Voyez *Li-  
thofpermom*

A F F

AFFAX, AFFARX ou AFFARIS. *Encre.* **RULAND.**JoHNsoN.

AFFECTIO ou AFFECTUS. *Affection.* Les Grecs  
rendent ce mot par πάθος, maladie qui affecte tout le  
corps ou quelqu’une de fes parties. Ainsi *affectio colica,*c’est la colique ; *affectio melancholica ,* la mélancolie.  
On exprime par ce moyen un grand nombre de mala-  
dies auxquelles le corps est fujet, en ajoutant un ad-  
jectif à *affectio* ou *affectus.*

AFFENICUM. *Ame, esprit.* R **ULAND.**

AFFEOS. Le même qu’Aspis, *spuma, écume.* **RULAND.**AFFIDRA. *Cérase.* **RULAND.**

AFFION. Nom qu’on donne à l’opium. Les Peuples  
du Royaume de Bantam appellent ainsi un électuaire  
dont l’opium fait le principal ingrédient ; ils s’en Fer-  
Vent pour s’animer & s’exciter à l’amour. CasTELLI.

AFFLATUS ou ADFLATUS. *Vapeur* ou *bouffee ,*pour me serVÎr de l’expression des gens de la campa-  
gne, qui affecte le corps d’une maladie soudaine &  
dangeretsse. On s’en sert pour exprimer les effets Vio-  
lens de quelque matiere nuisible consonne dans l’air,  
ou des mOrsiures des sierpens. On l’applique souvent  
aux enchantemens, ce qui fait dire à Horace :

*— Veltit illis*

*Canidia* Afflafcet , *pejor serpentibus afris.*

AFFLICTIO, *Affliction.* Je n’ai jamais vu que les Au-

APE 508

teurs qui ont écrit fur la Medecine, aient mis cette  
passion au nombre des maladies, il est pourtant cer-  
tain qu’elle en occasionne un très-grand nombre, qui  
font souvent funestes. Plusieurs perfonnes meurent de  
chagrin, & Cela par une raifon fort fensible.

Perfonne n’ignore que les passions de l'ame qui augmen-  
tent le mouvement du fang, augmentent en même  
tems les contractions, la tension ou l’élasticité des fi-  
bres animales. Cet effet leur est commun avec tOut ce  
qui oblige le cœur à fe resserrer avec force & à impri-  
mer un plus grand mouvement au sang. Comme ce  
dernier agit pour lors bien plus fortement fur les parties  
folides, & que l’action réciproque des vaisseaux fur le  
fang augmente aussi, il arrive de là, eu égard aux par-  
tics fissides, que l’application des parties qui les ccm-  
posicnt Ou les réparent , *se* fait avec beaucoup plus de  
force, & pour ufer d’autres termes , ce que la nutri-  
tion fournit est beaucoup plus fermement lié aux en-  
droits où il s’applique. Quant aux fluides, comme la  
pression des folides sur eux est de beaucoup augmen-  
tée , ils *se* resserrent davantage & contiennent par con-  
féquent une égale, otl peut être une plus grande quan-  
tité de matiere sous un moindre volume. Les siscré-  
tions Ee sont encore avee plus de force , un grand nom-  
bre de particules aqueuses fe séparent du simg & sortent  
hors du corps par les émonctoires convenables. D’où  
il arrive que les fibres deviennent dures, lOidcs&élasi  
tiques , & que la foree animale en général augmente.  
A'iais lorEque cela est poussé à un certain point, il si.ir-  
vient plusieurs maladies, comme la manie, lesinflam-  
mations, la goutte, la pierre & les ulceres malins.

Les passions qui produisent ordinairement ces effets sont,  
la colere , l’envie & la haine. C’est ainsi qu’Achille,  
le plus vaillant & le plus vigoureux des Grecs, nous  
est représenté comme extremement colere ; & que  
l’homme envieux seehe, comme l’on dit, d’envie,en  
voyant la prospérité de S011 voisin.

Les passions au contraire qui retardent le mouvement du  
siang, produisent des effets tout-à-fait opposes ; car  
l’action reciproquc des folides ou des fluides étant  
beaucoup plus foible, ces derniers sirnt moins ramafi’és  
qulauparavant. Les secrétions sont aussi moins abon-  
dantes, & un grand nombre de particules qui ne sirnt  
d’aucune utilité à l’œconomie du corps, ne pouvant  
point en sortir, relâchent les fibres, obstruent les glan-  
des, & rendent le corps extremement foible.

Les passions qui produifent cette altération font, lacrain-  
te, le chagrin, la joie & le plaisir. On remarque que  
la crainte & le chagrin maigrissent ceux qui s’y llerent  
trop, & que la joie au contraire augmente l’embûm-  
point ; ce font là deux caufes qui contribuent au re-  
lâchement des fibres.

On ne peut déterminer comment les passions augmen-  
tent ou diminuent la force du cœur, qu’on ne foit  
mieux au fait de la maniere dont l’ame agit *sur le*corps. Comme je n’ai point dessein d’entreprendre une  
pareille recherche, je me contenterai de rapporter un  
exemple remarquable de l’effet que produifent les af-  
flictions. Je le tire des Mémoires de l’Académie Roya-  
le des Sciences.

Une Dame de Dauphiné, âgée de 47 ans , ayant été  
frappée d’une violente douleur au mois de Septem-  
bre 1729. par la mort defon fils unique, commença  
dès-lors à tomber dans un état très-languissant, &  
dans une maigreur qui ne fit plus qu’augmenter. Au  
bout de 19 mois M. Patras, Docteur en Medecine  
à Grenoble, de qui l’Académie tient cette relation,  
la trouva attaquée d’une fievre lente, & il lui sentit  
dans l’hypogastre une tumeur dure, de la grosseur  
dont la matrice peut être dans une grossesse de trois  
mois & demi , & il crut qu’en effet c’étoit la matri-  
ce. Il y aVoit déja quelque tems que cette Dame avoit  
perdu ses regles depuis S011 malheur. «

Le mal devenoit toujours plus considérable , tout l'abdo-  
men s’enfla , on fentoit des eaux répandues dans sia ca-  
pacité, & l’on fe refolut à la ponction , qui sut faite

509 A F F

deux fois à la campagne, dans l’automne de 17 31. Par  
la premiere opération , on n’eut que quelques gouttes  
d’eau, & par la feconde rien du tout.

Comme l’enflure du ventre toujours plus grande, çau-  
Eoit une violente oppression de poitrine , M. Patras  
crut qu’il falloit recommencer la ponction , mais dans  
un autre endroit que celui où elle aVoit été faite à la  
campagne. Le Medecin qui 1 avoit ordonnée ne comp-  
toit que sur l’liydropisie *aseite* qu’il voyoit, & non sur  
cette tumeur de l’hypogastre , que M. Patras connoisc  
foit, & qui étoit alors cachée par l'hydropisie. M. Pa-  
tras fit donc choix d’Im autre lieu pour la ponction ,  
mais à fon grand étonnement , il ne sortit encore rien  
que quelques gouttes de fiang. Cependant la fluctua-  
tion des eaux dans l’abdomen étoit très-sensible, & à  
tel point, que M. Patras crut ne se devoir pas rebuter  
par les tentatives de ponction, car tous les autres re-  
medes n’avoient aucun eflet, l’opération fut réitérée  
& il ne vint abfolument rien.

Enfuite les jambes de la malade s’ouvrirent naturelle-  
ment, & il en sortit pendant quinze jours beaucoup  
de sérosités, qui étoient, du moins en partie , celles de  
l’abdomen , puifque l’oppression de poitrine diminua  
considérablement, mais ce fut le feul soulagement qui  
s’en ensuivit. La fievre lente ne discontinua point, &  
M. Patras qui put alors reconnoîtrc facilement cette  
tumeur de l’hypogastre qu’il avoit d’avoir sentie,  
la trouva considérablement augmentée. De plus ,  
elle lui paroissoit accompagnée d’un bord faillant,  
d’une espece de ceinture qui la traversoit d’un côté à  
l’autre fous l'ombilic. Cette ceinture étoit d’une con-  
sistance molle, & peut-être d’un demi pouce de relief.

Enfin la malade entierement épuisée de forces, horrible-  
ment maigre & atténuée, ne pouvant plus prendre d’a-  
limenssi , mourut le premier Mai 1732.

On 1’ ouvrit. Nous irons promptement au point essentiel  
en supprimant de cette histoire , curieufe & instructi-  
ve , le détail des difficultés que l'on eut encore à bien  
demêler des parties qui ne tenoient presque plus rien  
de l’état naturel. M. Patras reconnut surement que la  
tumeur de l’hypogastre qu’il avoit l.entie d’abord , &  
qu’il avoit cru être la matrice, étoit le rein gauche , si  
prodigieissement augmenté , qu’il pesisit 3 5 livres. Sa  
structure naturelle étoit altérée à proportion de cette  
augmentation de grandeur & de poids. Cette espece  
de ceinture dont on Eentoit le relief , étoit le colon  
qui passait fur la tumeur & s’y étoit attaché.

Il n’est plus étonnant que l'on fentît des eaux qui flot-  
toient dans l'abdomen, & que les ponctions n’en ti-  
rassent pourtant rien. Ces eaux ne flottoient que dans  
les intervalles vuides que laissoit l’énorme masse du  
rein , il ne s’en trouvoit pas assez dans les endroits  
précifement où le trois-quart perçoit, ce peu se déro-  
boit peut-être & fe rangeoit ailleurs; & quand l’instru-  
ment étoit retiré, & qu’on appliquoit la cannule, on  
ne Pappliquoit que contre une masse assez Eolide. Ce  
qu’il y a ici si-irtout de remarquable , c’est que de gran-  
des *afflictions* puissent changer à cet excès jufqu’à la  
structure du corps humain. *Hist. de BAcad. Roy. des  
Sciences s année* 1732.

AFFODIUS. Esiiece de serpent qui, suivant Castelli ,  
est le même que *Fhaemorrhelus,* ou lui ressemble beau-  
coup.

AFFORMAS. *Verre.* **RULAND.**

AFFRENGI. *Plomb rouge.* **RULAND.**

AFFROD1NA. Le même que Venus ou le cuivre. RU-

**LAND.**

AFFRONITUM. Voyez *Aphronitum.*AFl.ROTON , *Fcume.* **RULAND.**

AFFUSIO, *Affusion.* L’action de verser une liqueur fur  
une autre substance. Il signifie quelquefois la même  
chofe que *suffusio , cataracte.*

A F R

AFRA, *Autruche.* Voyez *Struthiocamelus.*

A F R 510

AFRAGAR. *Verd-de-gris.* RUIAND.

AFRICANUS FLOS. *Fleur d’Afrique > oeillet d’indes*Il y a un grand nombre d’efpeces de cette plante; ort  
distingue la quatrieme dont Gerard fait mention, de  
la maniere qui fuit.

*Othonna,* Offie. *Othonna^ Tagetes Indicus , flos Africa™  
nus,* Chab. 358. *Tagetes Indicus minor simplici flore sive  
Caryophillus Indicus , sive flos A fricamus,* J. B. 3. 98.  
Raii Hist. 1. 343. Boerh. Ind. A. 114. Tournef. Insu  
488. Elem. Bot. 390. *Flos Africanus minor simplici flo-  
re,* Gcr. 611. Emac. 750. *Flos Africanus minor sim^  
plex,* Park. Parad. 304. *T an acetum Africanum sive flos  
Africanus minor,* C. B. 133. *Chys.anthemum Africae  
num tanaccti solio procumbens , sive minus flore simpli-  
ci* , Hist. Oxon. 3. 16. *Tlapalcosatli coaxochitl, Caryo-  
phillus Mexicanus.* V. Hern. 156. *Tagetes minor flore lu-,  
teo rubescente,* Act. Reg. Par. an. 1720. 315.

Gerard compte quatre efpeces de cette plante; il appelle  
la premiere ,

*Flos Africanus major polyanthos.*

Celle-ci, dit cet Auteur, a une grosse tige , longue >  
brune, rougeâtre, sillonnée & quelque peu noueufe.  
Elle pousse près de fon fommet d’autres branches qui  
portent des feuilles composiles d’un grand nombre  
d’autres plus petites , attachées de deux en deux à  
une côte, femblables à celles de la valériane blanche.  
Leur Eommet est terminé par des doubles fleurs jaunesi  
fort belles, beaucoup plus grandes & composites d’un  
plus grand nombre de fleurons que la rofe incarnate,  
d’une odeur forte qui n’est j as défagréable. Lorfque  
les fleurs fiant pa-ssées , il leur siuccede des semences  
longues, noires & plates ; cette plante périt entiere-  
ment à la premiere approche de l’hiver.

La seconde ne differe de la. précédente qu’en ce qu’elle  
est plus petite & qu’elle pousse plus de fleurs, ce qui  
flait que nous pouvons l’appeller *Flos Africanus rneltor  
multiflorus.*

Il appelle la troisieme *Flos Africanus major simplici flore.*Sa racine est épaisse & garnie de quelques fibres. Elle  
pousse une grosse tige cannelée & sillonée, haute de  
deux coudées, divisile en d’autres petites branches aux-  
quelles hont attachées des feuilles longues & compo-  
fées d’un grand nombre d’autres plus petites, sembla-  
bles à celles du frêne, d’une odeur forte, qui n’est pas  
défagréable. De l’extrémité des branches sortent des  
fleurs jaunes, composées d’un amas de fleurons fort  
ferrés entourés de feuilles jaunes, auxquelles fuccedent  
des femences longues & noires. Toute la plante périt  
à la premiere gelée, ce qui fait qu’on doit la femer  
de bonne heure.

La quatrieme est appellée ,

*Flos Africanus minor simpli ri flore.*

L’*Afriquaine commune* a des petites branches fossiles &  
minces, qui rampent fur la terre où elles s’attachent'  
de tous côtés, garnies de feuilles compofées d’un grand  
nombre de petites feuilles particulieres dentelées à  
leurs extrémités. Lorsqu’on les regarde àl’oppositedu  
foleil ou de la lumiere, elles semblent percées d’un  
grand nombre de petits trous comme un tamis, ce  
qu’elles ont de commun avec celles de l’herbe de S.  
Jean. Scs fleurs naissent au sommet des branches, el-  
les sortent d’un calice de figure oblongue; elles semt  
composées de huit ou dix petites feuilles, jaunes par-  
dessous & d’un jaune foncé par-dessus, tirant fur la  
couleur du velours cramoisi ; elles font douces au toile  
cher. Je ne puis mieux décrire leur Couleur qu’en me  
fervant de l’expérience suivante. Peignez un morceau  
de papier avec du massicot. Lorsque la couleur fera fe-  
che , passez une seconde couche de la même couleur ,  
mêlée avec un peti de safran delayé dans de l’eau ou  
dans du vin , ce qui augmentera de beaucoup fon eclat  
& vous aurez une couleur fort approchante de celle de  
la fleur de la plante dont nous parlons. Cette plante a  
une odeur fort défagréable & périt à la premiere *ge->*lée.

L’odeur défagréable, surtout de cette espece commune

511 A F R

dont les fleurs simt simples , ( qui produit un enchi-  
frenement pareil à celui que caufe la ciguë, ) prouve  
la qualité froide & venimeufe de cette plante. Je me  
souviens,dit Dodonæussd’avoirvuun jeune homme qui  
pour en avoir mâché les fleurs, eut les levres & la bou-  
che extraordinairement enflées. La même chofle est  
sejuvent arrivée à ceux qui ont tenu pendant quelque  
tems dans la bouche des tuyaux de ciguë dont ils avoient  
fait des chalumeaux. Cet Auteur nous assure qu’ayant  
donné à un chat les fleurs de cette plante avec leurs  
calices mêlées avec du fromage frais, il enfla fur le  
champ & mourut peu de tems apres. Une souris qui  
avoit mangé de fil semence, fut aussi trouvée morte.  
Tout eela prouve que cette plante est un véritable poi-  
fon ; & l’on ne doit point ajouter foi à ceux qui veulent  
qu’elle ne fasse aucun mal. En un mot, ces plantes sont  
cxtremement vénimeufes & on ne doit ni les toucher ,  
ni les fentir, encore moins les employer dans les ali-  
mens & dans la Medecine. GERARD, *Traité de Bota-  
nique.*

Miller compte trente especes de cette plante.

La premiere dont Gerard fait mention est appellée *othon-  
na s* comme on l’a dit ci-dessus. Mais on n’est point *as-  
suré* que ce foit *l’othonna* de Diofcoride & de Pline ,  
qui en donnent la defcription fuivante.

Quelques-uns veulent que *i’othonna* foit le suc de la gran-  
de éclaire, d’autres celui du pavot cornu, & quelques  
autres un mélange des fucs de la pimprenelle fcmel-  
le , de la jusquiame & du pavot ; enfin , il y en a qui  
prétendent que c’est le suc de la plante troglody-  
tique , appellée *othomna -,* qui croît dans cette par-  
tie de l’Arabie qui confine à l’Egypte , & dont les  
feuilles font tout-à-fait semblables à celles de la ro-  
quette, percées d’une infinité de petits trous comme  
si elles avoient été mangées par les lignes, d’une cou-  
leur fiale , & peu nombreisses ; ce qui la fait regarder  
par quelques-uns comme une efpece d’anemone.

Le silc qu’on en tire par expression est propre pour net-  
toyer les yeux, & pour effacer tout ce qui est capable  
d’otsusquer la vue. On réduit , à ce qu’on prétend , la  
liqueur qui découle de cette plante en trochistques , qui  
servent au même tssage. Il y a des persimnes qui veu-  
lent que ce que nous employons Eous le nom *d’othonna,*Eoit une pierre que l’on trouve dans la Thébaide, de  
la couleur du cuivre , d’un gout amer & styptique.  
**DIOSCORIDE ,** *L. II. c.* 213.

*L’othonna* croît dans la Syrie, & ressemble à la roquette.  
Ses feuilles font percées en plusieurs endroits & sies  
fleurs ne different point de celles du siafran ; on lui a  
donné aussi le nom d’anemone. Son S11C entre dans les  
collyres; il aune qualité dessiccative & astringente, &  
propre à effacer toutes les taches & les taies qui peu-  
vent incommoder la vue. PL ινε, Ass. Misa *L. XXVII.*

. 12.

AFROB. Ruland rend ce mot par *Plumbum nostrum,cor-  
pus immundum.* Je crois qu’il veut parler du plomb des  
Alchymistes, qui n’est autre chosie que l’antimoine.

A G A

AGA CRETENSIUM. Ray veut que ce sioit le *Silybum  
minus bœelcum* deParkinsion.*Carduus lactetis peregrinus  
camerarii ,* J. Bauh. *Albis maculis notatus -,* C. Bauli.  
Le petit chardon laiteux d’Esipagne. Voyez *Silybum.*

AGALACTIA. ’Αγαλακτία , d’“ privatif, & γάλα , *lait.* Dé-  
faut de lait dans une femme en couche. De-là vient  
qu’Hippocrate donne Pépithete dicaKas™, *agalactos,*aux femmes qui n’ont point de lait après avoir ac-  
couché.

AGALLOCHUM. *Bois d’aloes.* C’est une espece de  
bois qu’on nous apporte des Indes & de l'Arabie, fem-  
blable au *Thya* ( arbre de vie ) parsemé de petites ta-  
ches, odorant, d’un gout amer & astringent. Son écor-  
ce est épaiffe, luisirnte, & quelque peu bigarrée.

Lorsqu’on le mâche ou qu’on *se* lave la bouche avec sa  
décoction , il paroît doux au gout ; étant réduit en

AGA 512

poudre il Eert dans les parfums, on l’emploie dans  
les fumigations au lieu d’encens. Sa racine prife au  
poids d’une dragme, détruit l’excès d’humidité, remé-  
die à la foiblefl'e & à la chaleur de l’estomac. Etant  
prife dans de Peau, elle appasse les tranchées, les dou-  
Ieurs de côté & du foie, & arrête la dyssenterie. Dws-  
**CORIDE.** *L. I. cap.* **21.**

’Αλόη, arbre des Indes, dont le bois qui est odorant, est  
appelle Éuhct/jn. Il est le même que *V agallochum.* Llmll,  
*aloes* est aussi une autre plante qui croît dans les Indes,  
comme la précédente, & dans plusieurs autres pays.  
Son si.ic est fort amer , & passe pour un excellent ca-  
thartique. C’est ce qui fait que plusieurs Auteurs an-  
ciens & modernes, ont confondit *F aloes* aromatique  
avec le purgatif. Le mot *agallochum* est dérÎVe de  
l’Hcbreu Π7π« , *Ahaloth.* Lie mafculin staS , *Abel y*dont le pluriel est tzss Fis , *Ahalim,* a, dit-on, lamê-  
me signification. De-là est venu le mot Grec άλό», qui  
étoit fort en ufage parmi les Grecs modernes, qui  
difoient aussi ξυλαλόη 311 lieu que les Anciens fe fer-  
voient plus communément du mot Αγάνλοχον. Les Sep-  
tantes connoissoient néantmoins Ραλό» aromatique.I.’u-  
*loes* cathartique αλθη, s’appelle en Syriaque etp , *Clur.*Nom que les Grecs ont enfuite adopté. Les Arabes  
appellent cette plante *cebar -, sebar.* On trouve dans  
un ancien Glossaire Grec & Arabe σάπες , ή ἀλὸ». Dans  
le Serapion imprimé, on a mis mal-à-propos *laber*pour *Saber.* Un ancien Glossaire Latin & Arabe tra-  
duit *aloe* par *seru,* nom que l'on donne au cyprés dans  
ce même Ouvrage. Un ancien Commentateur d’AVi-  
cenne, appelle le ciprès*seru.* Je silis persuadé que l’Au-  
teur de ce Glossaire a mis*seru* pour *i’aloes* aromati-  
que. Un manuscrit de Diositoride très-aneien avec des  
notes Arabes,Eous le motἄλόη, ajoute un article ( l’article  
Arabe *Al* ) à *Cebar Alcebar.* D’où est dérivé l’Efpa-  
gnol *Acera.*

Quant à *i’aloes* aromatique, ou *agallochum s* les Grecs  
modernes qui le devoient aux Arabes, Pont divisé en  
deux especes Αγάλλοχιν ινδικὸν ( *agallochum Indicum ) &*Α>ά»οχον Σίνφι ( *agallochum sinpht.* ) C’est ainsi que je le  
trouve dans les Ouvrages de Chariton , Medecin. Le  
Traducteur de Sérapion a mis fort mal-à-propos*sois.*pour *sans,* ou *sinfl* ; d’une Ifle des Indes appellée *Self:*Il y a une grande différence entre le *sinflc , Sc* ce qu’on  
appelle *agallochum Indicum.* On a donné ce nom au  
dernier, plutôt à caufe de *sa* couleur, que par rap-  
port au pays où il croît, le noir qui est le plus estimé  
est appelle de ce nom. De tous les *myrobolans* des In-  
des., le noir est le steul à qui l’on donne ce nom d’/ζί-  
*dicurn.* J’ai même obstervé la même choste à l'égard de  
plusieurs autres drogues. Avicenne fait aussi mention  
de *i’agallochurn Indicum* à la lettre *A ,* où il décrit  
toutes les especes *Pagallochum* qui viennent de diffé-  
rentes contrées des Indes, comme le mundalic , le cu-  
meric, celles qu’on nous apporte de Calay & de la  
Chine. Dans ce Chapitre, il traduit *haud* par un mot  
Arabe qui signifie bois en général. *Haud* signifie en-  
core chez les Arabes une *soute* ; nous appellens aussi  
du nom de *Hautboisvmo* espece de flute ; mot qui est  
peut-être compofé du mot Arabe & de fon interpré-  
tation. Mais l’*agallochum* est appelle *haud Ms* έξοχ,ν,  
par distinction, &, étoit fon véritable nom chez les A-  
rabes. Garcias ab Horto rapporte , qu’à *Decan & Gu-  
zarate,* que l’on, croit être le pays des Gedrosiens,  
*Fagallochum* est appelle *ud,* que je crois dériVe de  
l’Arabe. Il fe peut faire aussi que l'Arabe en foit dé-  
rivé. Dans les Auteurs Portugais il est appelle *udo,*le même fans doute que *haud* dans la prononciation  
Arabe. Il est donc beaucoup mieux de traduire ce que  
les Arabes appellent *haud , heud* par *agallochum In-  
dum ,* que par *lignum Indum,* comme l'la fait un Sa-  
vant. L’Interprete d’André Alpagus s’est trompé en  
listant *heudeen* i, e. *Lignum aloes Indum.* Lisez *heud  
hen,* ou *haud hend>* qui est dérivé *ffihaud hendi.* Je lis  
dans le Grec Ἀανδχεντο ( *eaudchento* ) comme ταμαρχίιπ ,  
*( tamarchenti* ) pour *tamarhendi. Haud alcumeri*, dans  
les

513 A G A

les Geograpl.es Arabes , n’est point le *lignum comari-  
'cum ,* mais l’*agallochum comaricum s* de même que  
1’αγάλλοχ.ν Σίνρ. dans Chariton, est *Haud sinsi.* Les Arabes  
l’appellent encore *agalugi,* ce qui est une corruption  
du Grec ἀγα^,οχο. ; & dans Avicenne Plon trouve *agallu-  
gun.* Les Grecs modernes l’appellent communément  
^υλαλόην , *Xylaloes*, Eans avoir égard à la signification du  
mot Arabe, seulement pour le distinguer de l’autre  
*aloes,* dont on *se fert* plutôt à causte de sim fisc que de  
S011 bois. SaUMAISE , *de Homonym. Hyl. Iatr. cap. 6.*

Les disterentes cEpcces *d’agallochum*, Eont :

1. *Agallochum, Xyloaloes, etlignum aloes,* Offic. *Agal-  
lochumet Xylo-aloes*, Offic. Oeost. T ract, *AgaL  
lochumsive elgnum aloes,* Park, Theat, 1564. *Agallo-  
chum Ossïcunarum*, C. B. Pin. 393. Raii Hist. 2. 1808.  
*Agallochum verum ,* Ephem. Gcrm. Dec. 11. arm. 3.  
p. 74. *Agallochum lignum aloes j xyloaloes,* Chab. 35.  
*Agallochum Officinarum, aliis lignum aloes* , Johnsi  
Dendr. 460. S1NKOO *vulgo Japonum Kavoriki,* i, e.  
*Lignum feu arbor fragrans, Siamensibus Kissina , La-  
tinis arbor aqiellae et aloes dicta, cujus fragrans lignum  
appellatur agallochum ,* Kemph. Àmœn. Exot. 903.  
*Lignum aloes vulgare ,* Ger. Emac. 1622. *Lignum  
aloes, vel xyloaloes,* Ind. Med. 67. *Lignum aloes, agal-  
lochum , xyloaloes,* Mont. Exot. 7. *Lignum aloes osifiri-  
narum et agallochum pleris.queputatum,* J. B. 2. 477.  
DaLE.

C’est un arbre des Indes semblable à un *thyia,* ou arbre  
de Vie, sim bois est odorant & rend l’haleine douce  
lorsqu’on lemdohe. P. ÆgINETE, *L. II. cap.* 3. d’a-  
**pl'ès DIOSCORIDE.**

Son gout est amer & styptique; sim écorce est de couleur  
tannée , & Variée. ORïeasE , *Lib. II.* d'après DwsCO-  
**RIDE.**

*L.Agallochum,* en François *bois d’aloes,* eft un bois qu’on  
nouç apporte des Indes Orientales. On dit qu’il croît  
dans la Chine où il est appelle *Calambac.* Nous n’a-  
vons aucune description certaine de l’arbre dont on  
le tire. Il nous Vient en petits morceaux, & il est rare  
qu’on en Voie d’une grosseur considérable. Il eft dur ,  
fûlide ,& pelant, de couleur brune foncée, parfemé  
de petites taches noires ou rougeâtres , résineux , d’un  
gout amer aromatique , & ne répand une odeur forte  
que lorsqu’on le brûle. Quoique plusieurs Auteurs  
assurent que le meilleur bois *d’aloès* est celui qui flote  
fur l’eau, je n’en ai jamais Vu qui ne foit allé au fond,  
quoiqu’il eût tous les autres caracteres du Véritable  
bois *d’aloes.*

Ce bois a une qualité chaude & dessiccative, il est cordial,  
il fortifie les nerfs &le cerveau, il ranime les esprits ,  
il prévient les défaillances & les maladies de l'uterus.  
En poudre il entre souvent dans les cordiaux. MILLER.  
DaLE.

Dale regarde les deux bois fuivans comme très-appro-  
chans de l’*agallochum.*

2. *Aspalathitm,* Offic. Geoff. Tract. 310. Mont. Exot.  
7. *Lignum asp al athum,* Pharmacop. *Aspalathus.* Ind.  
Med. 15. *Agallochum praestanelssemum ,* Johnsi Dendr.  
460. C. B. Pin. 393. *Calambac.*

On nous apporte encore ce bois des Indes Orientales en  
morceaux plus petits & moins solides que le bois dic-  
*loès,* La couleur en est plus pâle, & l’odeur moins for-  
tc, il eft bitumineux, gras , résineux, & d’un gout  
amer,

11 a les mêmes Vertus que le précédent auquel on le subsi  
titue fouvent dans les boutiques, mais elles font dans  
. un degré plus foible.

3. *Lignum aqiellae,* Ind. Med. 67. *Bo's-d’aiglx.*

*On* l'emploie dans les boutiques de Paris au lieu de l’asi  
palath, mais il est rare ailleurs.

Un grand nombre de Botanistes prétendent que *\’agal-  
lochum* des Anciens est le bois *d’aloès* des boutiques;  
d’autres, qu’il est le même que leur aspalath ; d’autres  
enfin , surtout les Arabes, en admettent différentes esc  
peccs. Gardas ne connoît que celle des Indes. On  
emploie, fuivant Clusius, deux sortes de bois *d’aloes  
Tome I.*

A G À 514  
dans les boutiques. Gaspard Bauhin le divife en trois  
disterentes especes. La premiere est *Fagallochum* chose  
si , que l’on garde pour l’usage des Rois de Perse. La  
seconde, eft celle que l’on vend dans les boutiques ;  
& la troisieme est *Fagallochum* siauvage. On n’en trou-  
ve que deux especes dans les boutiques, comme nous  
l'avons dit ci-devant. On assure même que le *calam-  
bac* qu’on apporte de la Chine, est le Vrai *agallochum*ou bois *T aloes.* Nous n’aVons aucune description exac-  
te de cet arbre , car celui dont parle *Gardas ab Hor-  
to* est l'aspalath dont nous ayons fait mention, corn-  
me plusieurs favans Botanistes qui ont Voyagé dans  
les Indes Orientales nous en assurent.

On ne fait point, dit Paul Amman, pourquoi on appeI-  
le *i’ agallochum, lignum aloes.* Peut-être, dit Hoffman,  
*Lib. II. cap.* 35. qu’ Αλ,ὴ signifie parfum en langue In-  
dienne. Bontius sur le Chapitre XVI. de Garcias *ab  
Horto* , p. 43. ledérÎVe de *saveur. Ce bois*, dit cet Au-  
teur, *a un gout amer , et aromatique particulier, ce  
qui lui a fait peut-être donner le nom d’aloes.* Je ne crois  
point que personne foit du fentiment de Wormius ,  
qui Veut p. 272. que *i’aloès* des boutiques foit le fisc  
épaissi de cet arbre ; car *i’aloès* dont nous parlons est  
un arbre particulier , au lieu que l'on tire le fisc dic-  
*loès* d’une plante du même nom.

Le bois *Paloès* qu’on nous apporte de Manilam dans la  
Cochin-Chine est de trois especes. 1. *Soksiio,* qui pa-  
roîf être la partie extérieure du tronc, est fort légere,  
de couleur cendrée, parsemé de Veines noires ; il est  
très-peu amer, assez odorant, & non gommeux. 2.TS1-  
*mhio,* fe trouVe clans les boutiques. 11 est de couleur  
noire, folide & pefant, perfemé de Veines, gommeux,  
amer, très-odorant, flottant fur l’eau. Les Espagnols  
l’appellent *calamba.* 3. *Gilam-hio ,* est de couleur cen-  
drée tirant sur le pâle, uni & extremement odorant.

Il y en a une autre espece qui vient de *Kalapa.* La cou-  
leur en est plus foncée que celle du *thelm-hio.* Il est plus  
pefant, & Va au fond de l’eau. Les Chinois nous ap-  
portent encore un bois fort noir aifez odorant , qu’ils  
appellent *vai-hio;* & un autre dont la couleur, estrou-  
gcâtre & l’odeur extremement agréable, appelle *chsu  
tua.*

*Description du bois de Calambac, et du bois d’Aloès adresc  
fée* à M. *Peelver, par M. Cunningham,*

Le *calambac* a une odeur très-fuaVe, fon gout est un peu  
amer & aromatique , il est uni , mou presque comme  
de la cire ou du mastic, ce qui sait qu’il cédc aux dents  
& aux ongles. Il y en a de plus ou moins bon , car dans  
le Royaume de la Cochin - Chine ou d’Annam , le  
prineipalq si ce n’est le feul endroit où il croît, on le  
vend depuis 10 jufqu’à 50 taels lalÎVre. Il y en a trois  
eispeces par rapport à la couleur. La premiere est pana-  
chée de noir & de pourpre , comme la tête d’un *ca-  
nard* à qui les gens du pays la comparent. La siecon-  
de est tachetée comme la peau de tigre. La troisieme  
est de la couleur d’un jaune d’oeuf Celui qui tombe  
de lui-même sians qu’on le coupe, est pour l'ordinaire  
parsemé de différentes couleurs & le plus estimé. Le  
*Calambac* est appelle *Kenam* en langue Anamique.  
Les Marehands Chinois de *Fokien* prononcent *Kelam\**d’ou le mot *Calambac* est peut-être dérÎVé. Quelques-  
uns Vendent le bois *d’aloes* bouilli dans la déCoction  
ou dans le siuc du *calambac,* pour du Vrai *calambac ;*mais lorsiqu’on le laisse sécher quelque tems il perd  
sim odeur & *ses* autres qualités, &c.

Le bois *d’aloes* ou l’*agallochum* est d’autant meilleur,  
qu’il approche du *calambac.* Mais le premier est pour  
l’ordinaire plus dur, plus fec , & paroît comme de la  
poussiere lorstqusonen met de petits morc'eaux dans la  
bouche, il n’est point si résineux, & est de beaueoup  
inférieur aufccond. 11 Vaut depuis 5 mas jusqu a 6 taels  
lalÎVre, Le bois *d’aloès* est appelle par les Portugais  
*pao agula,* & parles habitans du pays *kpang,* c’est-à-  
dire , *odorant.* Les Mandarins Chinois l’appellent

AGA 516

**BELOT,** *Bibï. Orient. Art. Cameron.*

Tous les Géographes Orientaux nous assurent que ce  
bois , dont l’odeur est des plus exquiEes, ne croît que  
dans les contrées des Indes qui sont situées dans le cli-  
mat le plus tempéré. Le plus estimé se trouve dans  
l’Ifle de Senf dans la merdes Indes fur le chemin de la  
Chine. On l'appelle *Al O’ud alsenfl,* pour le distinguer  
de celui à qui on donne le nom *Al O’ud al comari* , à  
casse qu’il croît dans une autre Ifle appellée Comar, à  
peu de distance de celle de Senf : mais il est beaucoup  
inférieur à l’autre.

Plusieurs Auteurs prétendent néantmoins que le *bols  
d’aloès* de Camnon ouComron, qui est le Cap-ComO-  
rin , dont le Roi des Indes préfenta dix quintaux à  
Noufchirvan, est le meilleur. Il fe fond & s’allume au  
feu comme la cire.

Quelques Géographes remarquent encore qu’il vient une  
grande quantité de *bois d’aloès* de l’Ifle deSemender,  
que nous appellons Sumatra ; & le Sheriff Al-Edriiii

" prétend qu’on en trouve aussi dans l’Ifle de Serandib ou  
de Ceilan. Ηεεβετοτ.

Noufchirvan est le même queKhosi-oes, premier ROÎde  
Persie de ce nom. Ce Prince , après avoir terminé fes  
conquêtes, *se* retira dans sa capitale pour y jouir des  
douceurs de la paix. Tous les Princes voisins lui dépu-  
terent des Ambassadeurs chargés de riches présiens, par-  
mi lesiquels étoit une esitlave qui avoit sept piés de haut,  
un tapis fait de la peau d’un ferpent d’une grandeur  
extraordinaire, aussi doux que de la foie.

Le troisieme consistoit en ce *bois d’aloès* dont nous avons  
parlé, qui lui fut envoyé par le Roi de l’Indostan.

AGAR1COIDES. Efpece de fungus qu’on distingue  
de la maniere fuivante. *Agaricoidesparvum, album,  
lamellis subluteis. Fungus parvus, lamellatus, pectun-  
culi forma alno adnascens ,* Raii Syn. Vaill. 70. M.  
Martyn l’a trouvé dans les bois d’Hampstead & de Ma-  
dingley. ToURNEfoRT cité par **MARTIN.**

AGAPE, icla», *Amour.* Il signifie encore, *gottté, cose  
lation.*

AGAR, *Chaux.* **RULAND.**

AGARICUS, *Agaric.* Quelques Auteurs anciens ont  
cru mal-à-propos que *F agaric* étoit une racine, com-  
me nous l'apprenons de Diofcoride, qui en donne la  
defcription si-tivante.

On prétend que *F agaric* une racine semblable au S}'!-

phium, mais plus poreisse & plus lspongieuse. On di-  
vise *F agaric* en mâle & en semelle. Le dernier est  
meilleur , & on le connaît aux veines droites paral- \*’  
leles dont il est passemé. Le mâle est rond, & égal  
partout. Ils ont tous deux le même gout, je veux dire  
qu’ils ste font d’abord fentir doux fur la langue , &  
enfuite amers & acres. *TJ agaric* a tiré sim nom d’une  
contrée de la Sarmatie appellée Agarie , où il croît.  
Quelques-uns veulent que ce foit la racine d’une  
plante ; d’autres diEent qu’il croît sisr le tronc des ar-  
bres , & qu’il est produit par la corruption de même  
que les champignons. Il croît aussi dans la Galatie,  
contrée de l'Asie mineure, & dans la Cilicie fur les  
cedres: mais il y est très-mince & très-friable.

Il a une qualité chaude & astringente , & il est très-essi-  
cace contre les tranchées, leslerudités, les entorfes &  
les meurtrissures cassées par une chute. La dofe est  
de six grains dans du vin mêlé avec du miel, siippofé  
que le malade n’ait point la fievre ; car s’il PavOÎt, il  
faudroit le lui donner dans de l’hydromel. On endoll-  
ne le poids d’une dragme à ceux qui font attaqués des  
maladies du foie, de l’asthme , de l'ictere, de la dyf-  
fenterie , de la dyfurie , aux hystériques & aux per-  
sonnes qui ont une mauvaise couleur ( κακόχροιθς. On le  
donne dans du vin doux ( γλιἄκο. ) aux pthisiques, & dans  
de l’oxymel à ceux qui sont incommodés de la rate.  
Ceux qui scmt sujets aux rots acides & à d’autres mala-  
dies de l'estomac, doivent le mâcher & l’avaler cru.  
Il arrête le vomissement & le crachement de sang, étant  
pris dans de l'eau au poids d’un demi-scrupule. La mê-  
1 me quantité dans de lsoxymel est très-efficace contre la

*y I y* AGA

*tcbinbiang.* Quelques-uns veulent que ce soient dssé-  
rentes especes d’arbres qui portent toutes le nom de  
boisd’ssérs, mais tous conviennent que le *calambac*vient d’un arbre dont le fruit ( comme vous pourrez  
le voir par celui que je vous envoie ) est presque en  
forme de poire, velu de la grosseur d’un mirobolan  
citrin ; l’écorce de ce fruit est épaisse & ligneufe , quel-  
quesois fongueufe , s’ouvrant en deux & contenant  
deux graines féparées par une cloifon mitoyenne ; ce  
fruit a des appendices membraneufes , appuyées fur  
un calice partagé en cinq parties. Ce fruit étant réduit  
en poudre est un rernede excellent pour appaifer les  
tranchées. DaLE.

C Le *tact* peut valoir environ cinquante Bols de notre  
monnoie, & le *mas* la dixicme partie du *tact. )*

La racine de l’*agallochum* réduite en poudre, & priste au  
poids d’une dragme, remédie à la soiblesse & à la  
trop grande humidité de l'estomac : elle est bonne  
aussi dans les maladies du foie , dans les dysscnte-  
ries *8c* les pleurésies. PaUL ÆgINETE , Lic. *VII.  
cap.* 3.

De tous les bois que nous vendons , nous n’en avons  
point de plus précieux & de plus rare que le véritable  
*bois d’aloès* ; c’est pour ce fujet qu’il est si peu connu,  
& que chacun lui fuppofe différentes fortes de bois.  
Comme il a été sujet à être contrefait, ceux qui en  
ont écrit en ont parlé si différemment, qu’il n’a pas été  
pofliblede savoir positivement ee que c’étoit.

Jl y en a de plusieurs efpeces, dont le meilleur est *FAgal-  
lochum* d’Inde, qui vient de Calecut. Le plus exquis  
est le noir, de couleur changeante, plein, pefant,  
gros & épais, qui ne tire point fur le blanc, & qui  
s’allume difficilement. Il y a des écrivains qui disent  
sérieusement, que ce qui sait que nous n’avons point  
de véritable *bois d’aloès ,* c’est qu’il a été emporté par  
les eaux du déluge du Paradis terrestre, où il a été  
planté : d’autres, parce qu’il ne croît que dans les dé-  
serts & si.lr des montagnes inaccessibles , tant à cause  
de leur grande hauteur, qu’à caisse des bêtes féroces ,  
comme lions, ours, tigres, pantheres & autres ani-  
maux femblables qui les habitent, & ainsi de mille  
autres contes qu’il seroit trop ennuyeux de rapporter.  
Je dirai ce que j’en ai appris des gens de la sitite des  
Ambassadeurs de Siam , qui ont apporté de ce *bois* en  
présient au Roi Louis XIV. tant ouvragé que non  
ouvragé ; entre autres une aiguiere à laver les mains  
avec sim bassin, faite à Siam , & à la mode du pays.  
Cette éguiere , quoique de bois , est plus estimée que  
si elle étoit d’or massif. Ils difent que l’arbre du véri-  
table *bois d’aloès* croît dans la Cochinehine, dans le  
Royaume de Lao & dans la Chine, & qu’il est de la  
hauteur & de la figure de nos oliviers, ayant fes seuil-  
les à peu près de même, après lesquelles naît un petit  
fruit rouge semblable à nos cerifes. On apporte à sora-  
te quantité *de bois d’aloès,* dont le plus résineux, qui est  
le plus estimé, est distingué par *bois d’aloès* du grand &  
petit morceau.

Il est à remarquer que le tronc de cet arbre est de trois  
couleurs. Le premier bois qui sie trouve immédiate-  
ment fous l'écorce, est d’une couleur noire, compact ,  
pestant, & assez semblable à l'ébene noire; & à cause  
de cette couleur, les Portugais lui ont donné le nom  
de *pao d’aquila ,* qui signifie *bois d’aigle.* Le siecond  
qui est un bois léger , veineux, semblable à du bois  
pourri, & d’une couleur tannée, est ce que nous appel-  
lons bois de calambac , ou vrai *bois d’aloès.* La troi-  
sieme qui est le cœur, est ce précieux bois de tambac  
ou calambac. Comme je n’en ai jamais vu , je n’en dirai  
autre chose , sinon qu’il est très-rare , & d’un prix ex-  
eessif Ρομετ.

Les Arabes disient, que *i’aloés* le plus précieux de tous les  
bois, croît siur la montagne de Comorin. Les Grecs  
l’appellent *Xylaloe*, & les Arabes *Ud & Al uste* c’est-  
à-dire, *le bois,* comme pour le distinguer de tous les  
autres. Il est fort commun fur cette montagne ,& on  
le présure à celui qui nous vient des autres pays, Ηεε-

517 A G A

fcyatique , la goutte, l’épilepsie, les inflammations de  
la matrice , & pour exciter les regles. Il fait cesser la  
fleVre, lorsiqulon en prend avant l’accès. Pris au poids  
d’une ou deux dragmes dans de l’eau, il purge le ven-  
tre. Il résiste au poifon , & guérit les morfures des rep-  
tiles venimeux lorsqu’on en prend une dragme dans du  
vin trempé, ou un demi-scrupule dans un verre de vin.  
En un mot, il est propre à toutes les maladies inter-  
nes , pouryu qu’on ait égard à l’âge & aux forces du  
malade. On le donne à quelques-uns dans de Peau , à  
d’autres dans du vin ; aux uns dans de l’oxymel, &  
à d’autres dans de l’hydromel. DIoseoRIDE , *L. III.  
cap.* 1.

*agaric* croît fur les troncs des arbres qui font d’une  
consistance poreufe, & est composé d’une substance  
aérienne & terrestre. Il a la vertu d’atténuer & d’inci-  
fer les humeurs grossieres , & de lever les obstructions  
des vistceres. Il opere stans violence & sans beaucoup  
fatiguer l’estomac. On le donne au poids de deux  
dragmes dans du miel & de l’eau. On doit choisir ce-  
Iui qui est le plus blanc , le plus friable, le moins  
ligneux & le moins vermoulu. PaUL Εοινετε , *L. VII.  
cap.* 3. et 4.

*L’Agaric* purge fans violence les phlegmes & la bile ; la  
dosie en est de deux dragmes dans de l’oxymel. Οει-  
BasE. *Med. Collect. L. I. c.* 17.

*L’Agaric* fe fait d’abord fentir doux sur la langue, mais  
il laisse après une espece d’acrimonie & un gout un  
peu astringent, ce qui prouVe que ce remede est corn-  
*Posé* d’une fubstance aerienne & terrestre, que la cha-  
Ieur atténue , & qu’il contient très-peu de particu-  
les aqueufes ; c’est ce qui le rend propre à atténuer les  
humeurs grossieres & à lever les obstructions des Vise  
ceres. ORIbasE, *Med. Collect. L. XV. c.* 1. d’après Ga-

**LIEN.**

Sa qualité digestive & incisive le rend propre à guérir la  
jaunisse lorsqu’elle est caufée par une obstruction du  
foie, l’épilepsie, & la fievre qui est occasionnée par des  
humeurs grossieres & visqueufes. ORIB as ε , *Vira Simpl.  
L. II. c.* 1.

Les Modernes distinguent *F Agaric* de la maniere sui-  
vante.

*Agaricus,* Ger. 1183. Emac. 1366. Sterb. 245. Tab. 27.  
C. *Agaricus asive Fungus Laricis.* C. B. 375. Elem.  
Bot. 441. Tourn. Inst. 562. *Agaricus ex Larice,* Park.  
249. *Agaricumy* J. B. 1. 268. Raii Hisse 1. 107. Da-  
**LE.**

Il y a deux especes *d’Agaric : VAgaric* femelle, qui est  
blanc, léger, friable & fe met alternent en farine, pa-  
roît d’abord doux, mais il laisse enfuite une amertume.  
Son odeur est pénétrante. *L’Agaric* mâle est jaune ,  
compact , peEant, difficile à diviser & n’est d’aucun  
usage.

*L’Agaric* est de la classe des Fungus & croît silr les troncs  
& les branches d’un grand nombre d’arbres , surtout  
sur le larix & le chêne; il est fort poreux, & lorsqu’on  
le bat avec un marteau & qu’on fait tomber dessus  
quelques étincelles de feu , il s’enflame , ce qui lui a  
fait donner le nom d’*Igniarius.* BoERkaaVE.

Il ne croît point dans une nuit comme les autres cham-  
pignons , & il n’acquiert fa perfection qu’au bout d’un  
an. DaLE.

LOrfque *\’Agaric* n’opere point par les felles, il catsse à  
quelques personnes des tremblemens & une résolution  
des nerfs. AEleIUs , *Tetrab. IV. Serm. I. c.* 81.

On le met au nombre des racines venimeufes, comme la  
thapsie , l’aconit, l’isias, l’ellebore blanc & l’épheme-  
ron. *Ibid.* c. 45.

*T’Agaric* Venimeux est appelle *Agaric* noir par ActUa-  
RIUs, *Meth, Med. L.* V. c. 12. & PaUL Εοινετε , *L.* V.  
c. 64.

*Lé Agaric* est une excroissance ligneufe& fongueuse qui  
vient fur le tronc des Vieux Larix ; il est cotrvert exté-  
rieurement d’une écorce dure de couleur brune, mais  
il est blanc en dedans ; le meilleur est celui qui est lé-  
ger , blanc & friable, fans nœuds , qui fe diVÎfe aifé-

A GA 5lgment. Les marques du bon *Agaric Tord-* renfermées , *a*ce que Dale prétend dans ce distiqué.

*Res frangi praesto pretiosus Agaricus esto ,  
Candidus et splendens , bonus in librâ leve pendens\**

Il est amer & dégoutant , il a une douceur défagréable s  
ce qui sait qu’on le donne rarement fans le mêler avec  
d’autres drogues purgatives.

Il passe pour purger les humeurs aqueufes & bilieuses 5  
il est bon pourlagouttc, le rhumatisine, Phydropisie &  
la jaunisse ; pour débarrasser les poumons du phlegme  
qui s’y trouve, dans l’épilepsie & dans les toux lové-  
térées.

Le meilleur *Agaric* vient de Barbarie , celui de Tartarie  
est moins bon, on lui préfére celui qu’on nous appor-  
te des Alpes & du Trentin. DaLE.

Les préparations officinales faites avec *s Agaric* font des  
pilules & des trofchifques. MILLER , *Bot. Ofific.*

On le corrige avec le gingembre, le clou de girofles >  
le fel gemme , & le crystal de tartre. DaLE.

*L. Agaric* est une excroissance qui fe trouVe aux troncs  
& aux grosses branches de différens arbres, mais prin-  
cipalement fur la melesse , que les Latins appellent  
*Larix,* & fur quelques especes de chênes ; mais le pre-  
mier & le meilleur de tout doit être blanc, léger, ten-  
dre , friable & d’un gout amer &\* styptique : c’est cet  
*Agaric* que les Anciens ont appelle femelle ; car pour  
celui qu’ils ont appellé *Agaric* mâle, il est ordinaire-  
mentpefant , jaunâtre & ligneux, & doit êtl’e absolu-  
ment rejetté dans Ptssage de la Medecine.

Le meilleur *Agaric* est celui qui nous Vient duLeVant j  
on doit le préférer à celui qu’on nous apporte de Sa--  
voye ou du Dauphiné; il nous en Vient aussi d’Hollan-»  
de , qui est rapé & blanchi par-dessus aVec de la craie,  
qu’il saut aussi rejetter. En un mot, on ne doit employer  
que celui du LeVant. Ρομετ.

*L’Agaric* étoit un remede si familier aux Anciens , qu’ils  
l’employoient non-feulement pour purger le phlegme,  
mais encore dans toutes les maladies caisses par les hu-  
meurs & les obstructions, comme l’épilepsie , le Verti-  
ge, la folie , la mélancolie, l’asthme , les maladies de  
l’estomac & autres femblables. Ils trouVoient cepen-  
dant qu’il affoiblissoit les intestins & qu’il purgeoit  
trop fortement, ce qui obligea Galien à le mêler aVec  
du Gingembre & à le donner au poids d’une dragme  
dans de l’oxymel ou du miel de fquille ; on en donne,  
quoique rarement en fubstance , depuis une dragme  
jusqu’à deux , mais on peut en augmenter la doste de-  
puis deux dragmes jnEqu’à demi-once, lorsqu’on le  
prefcrit en forme de décoction ou d’infusion.

Dans l’analyste Chymique, il *se* conVertit presque tout  
en huile. Il ne contient aucun fel Volatil ; mais une  
grande quantité d’une eEpece de terre écailletsse , & un  
phlegme acide, ce qui fait que fon infusion dans Peau  
donne la couleur de pourpre au papier bleu. On Voit  
par-là qu’il est befoin de le corriger aVec des clous de  
girofles, de la canelle , du macis, de la mente, de l'ab-  
sinthe & autres chofes femblables. On peut hâter sim  
effet aVec la Ecammonée & le mercure doux, ou l'aigui-  
ser aVec quelque décoction purgatÎVe , d’asarabacca ,  
de sené & autres drogues purgatÎVes & le faire fischer  
de nouVeau pour le réduire en trochifques en y ajou-  
tant du baume du Pérou ou de l'huile de canelle.

Lusitanus nous aVertit d’employer les trochisques ou ta-  
blettes *d’Agaric* , tandis qu’elles font fraîches , parce  
qu’elles perdent leurs vertus lorfqu’on les garde long-  
tems. Ρομετ.

*L’Agaric* paroît aVoir été fort estimé des Anciens, mais  
les Modernes en rejettent l’usage pour de bonnes rai-  
sons ; il opere fort lentement & caufe par fon long *sé-  
jour* dans l’estomac des Vomissemens, ou tout au moins  
des nauféesinfupportablesaccompagnées de siieurs,de  
défaillances , de foiblesses Continuelles & d un degout  
pour toutes fortes d’alimens. Il y a toute apparence que  
les Anciens qui nlaVoient point un si grand nombre de

519 A G A

purgatifs que nous , n’étoient point si délicats.

*L.Agaric* est une efpece de champignon qui vient fur le  
larix ou melesse. Quelques-uns croient que c’est une  
excroissanCe , une tumeur produite par une maladie de  
l’arbre, mais M. Tournefort le range sans difficulté  
parmi les plantes , ainsi que les autres champignons.  
On croit que celui qui nous est apporté du Levant vient  
de la Tartarie ,& c’est le meilleur. Il en vient aussi des  
Alpes & des montagnes de Dauphiné & du Trentin.  
Il y a un mauvais *Agaric* qui ne croît pas star le larix ,  
mais sifr les vieux chênes , les hêtres , &c. & dont l’u-  
fage si\_ssoit très-pernicieux. On divise *F Agaric* en mâ-  
le & fcmeIle ; le premier a la superficie rude & rabo-  
tetsse , *sa* siabstance intérieure très-fibreuse, ligneufie,  
difficile à diviser , de diverses couleurs, hormis la blan-  
che, il est pesimt ; le seeond au contraire a la superfi-  
cie fine , lisse, brune ; il est intérieurement blanc , fria-  
ble, & fie met aisément en farine , & par conséquent  
il est léger ; tous deux *se* font d’abord fentir doux fur  
la langue, & enfuite amers & acres, mais le male a plus  
d’amertume & d’acreté. Celui-ci ne s’emploie point en  
Medecine , & peut-être est-ce le même que celui qui  
ne croît pas fur le larix.

Μ. Boulduc a employé fur *s Agaric* femelle , les deux  
grandes cfpeces de dissohvans , les sfllphureux & les  
aqueux. Il a tiré par lassprit de vin une teinture rési-  
netsse d’un gout & d’une odeur insupportables , une  
goutte mise stur la langue faifoit vomir, & donnoit un  
dégout debout pour toute la journée. De deux onces  
*dé Agaric ,* il est venu six dragmes & demie de tein-  
ture , le marc qui ne pestait plus que neuf dragmes , ne  
contenoit plus rien que l’on ait pu tirer , ce n’étoit  
qu’un mucilage, ou une efpece de boue.

Sur cela Μ. Boulduc vint à soupçonner que ce mucilage  
inutile , qui étoit en si grande quantité, pouvoit venir  
de la partie farineufe de *s Agaric* détrempé & amolli ,  
& la teinture résineuse de la seule partie superficielle  
ou corticale. Il s’en assura par l'expérience, car ayant  
féparé ces deux parties , il ne tira de la teinture que de  
l’extérieure, & presque point de l’intérieure , ce qui  
fait voir que la premiere est la feule purgative & la  
feule à employer , si cependant on l’emploie , car elle  
est toujours trés desilgréable, casse toujours beaucoup  
de naufées & de dégout, & pour diminuer stes mauvais  
effets , il faudroit la mêler avec quelque autres purga-  
tifs.

Les dissolvans aqueux n’ont pas trop bien réussi fur *F A-  
garic.* L’eau feule n’en tire rien , on n’a qu’un muci-  
lage épais , une boue & nul extrait. L’eau aidée du fel  
de tartre , parce que les Eels alcalis des plantes dissol-  
vent ordinairement les parties résineuses , donne en-  
core un mucilage , dont après quelque jours de repos ,  
la partie supérieure est transtparente, en forme de ge-  
lée, & fort différente du fond qui est très-épais. De  
cette partie supérieure séparée de l’autre, Μ. Boul-  
duc a tiré par évaporation à chaleur lente , un extrait  
d’assez bonne consistance , qui devoir contenir la par-  
tie résineusie & la partie sialine de *s Agaric -,* l’une tirée  
par le siel de tartre , l’autre par l’eau. Deux onces *d’A-  
garic* avec demi-once de Eel de tartre, avoient donné  
une once & demi-dragme de cet extrait ; il purge très-  
bien, sans naufées , & beaucoup plus doucement que la  
teinture résinesse tirée avec llesprit de vin. Quant à la  
partie inférieure du mucilage, elle ne purge point du  
tout, ce n’est que la terre de *F Agaric.*

Μ. Boulduc ayant employé le vinaigre distillé au lieu  
de sel de tartre, & de la même maniere, il a eu un  
extrait tout pareil à l’autre, & de la même vertu ,  
mais en moindre quantité.

La distillation de *F Agaric* a donné à Μ. Boulduc assez  
defel volatil, & un peu de felessentiel. Il y atres-peu  
de fel fixe dans le caput mortuum.

*L’Agaric* mâle que M. Boulduc appelle faux *Agaric-, &*qu’il n’a travaillé que pour ne rien oublier fur cette  
matiere , a très-peu de parties resineufes & encore  
moins de fel volatil ou de fel essentiel, Aussi ne vient-

A G A 520

il que sur les vieux arbres pourris, dans lefquels il  
s’est fait une résolution ou une dissipation des princt-  
pes actifs.

L infusion de cet *Agaric* faite dans Peau devient noire  
comme de l’encre lorfqu’on la mêle avec la Εοΐυηοη  
de vitriol. Aussi *F Agaric* mâle est-il employé pour  
teindre en noir. L’on voit par-là qu’il a beaucoup de  
conformité avec la noix de Galle, qui est une excroisi  
cence d’arbre, *Hist. de l’Academie Royale des Scient  
ces* 1714.

*L.Agaric* est décrit si différemment par les Anciens &  
avec des caracteres si disterens de ceux qui convien-  
nent à la drogue à qui nous donnons ce nom , que je  
fcrois tenté de croire qu’elles ne font point les mê-  
mes. Les Anciens ne favoient pas trop ce que c’étoit  
ni d’où il venoit. Son nom nous fait affez connoître  
quel est fon pays, car Diofcoride dit qu’on l’appelle  
Αγαῇιπὸν , *Agaricon -,* parce qu’il n’aît *.r ai* Αγαρί-ζ, *in Aga-  
ria ÿ* il dit néanmoins qu’il croît εν τῆ Αγρία τῆς Σαρματίαι,  
*in Agria ->* contrée de Sarmartie ; mais pour lors on  
ne devroit point l’appeller *Agaricum* , mais *Agricum*ou *Agriac'am.* Les Traducteurs ont rendu ce passage  
par *in incultis et agrestibus Sarmatiae , dans les Re-  
gioni incultes et désertes de la Sarmatie.* Les Α,ρί«ι,  
*Agri ai* dans Etienne sont des Peuples de la Panno-  
nie, entre l'Hæmus & le Rhodope; Strabon place les  
laYpoi , auprès du Palus Mæotide, ce qui vaut beaucoup  
mieux,car leur pays feroit pour lors appelle Αγρίν»*Agria.*Cela n’empêcheroit pas que le nom κτηιτκό ( nom sonné  
de celui du pays ) ne dût être 'Αγρ^ὸ,, *Agricum,* &non  
point ’Αγαρικὸν, *Agaricum , cas* il faudroit que le pays  
d'où lui est venu fon nom s’appellât λλ’γαρνύ., *Agaria-*Mais où est cette *Agaria* iPtolomée fait mentlen  
du. fleuve *Agamis,* & du cap *Agaricus* dans la Sar-  
matie d’Europe. Les brebis de cet endroit font appel-  
lées Αγαρικα , *Agariciennes ,* dans une Epigramme de  
Crinagoras que l’on trouve parmi les Anecdotes. II  
décrit une espece extraordinaire de brebis qui vient  
de l'Agarie, qu’il place dans 1’Armenie fur le fleuve  
Araxes :

τῆς ὀίος γενεὴ μὲν Αγαῥῥικὴ εντὸς ’Αράξεω  
’τδωρ πιλορόροις πίνεται ’Αριιενίοις , &C.

Le peu de fuite qu’il y a dans cette Epigramme prouve  
qu’il manque quelque chose au commencement, mais  
on peut y suppléer en disant qtl’on avoit apporté ces  
brebis *d’Agaric a* pays de la Sarmatie dans l’Arme-  
nie. Le Scholiaste de cette Epigramme remarque que  
l’on trouve cette espece de brebis non seulement dans  
l’Armenie mais encore dans la Scythie. Je ne doute  
point qu’il ne faille lire dans *straSOMTL. Mur- Mgari*aulieu de'Αγοαι, *Agri,* &que 1’Αγρία, *Agria do* Diofco-  
ride n’ait été mis par méprife pour ’ Αγαρία, Delà vient  
*Agaricum-,* & έί.ς Α,αῥῥικαὶ dansCrinagoras,quiadOublé  
*le Rho* en faveur de la mesure de même que nous lisions  
’Αῥῥαβνεν & Αῥῥαβικην. 11 s’ensuit donc que *s Agaric'Aiasui*vient du pays des *Agariens* peuples de la Sarmatie,  
& il n’est pas furprenant que les Anciens en aient  
eu si peu de connoissance : on auroit même lieu de  
s’étonner si les Modernes le connoissoient mieux  
qu’eux. Bien plus, on peut conclurre de ce que nous  
venons de dire , que ce que l’on vend aujourd’hui pour  
de *F Agaric* n’en est point , s’il ne vient pas d’un pays  
plus éloigné que les montagnes du Trentin, du Tirol  
ou des Grisions , où l’on trouve une grande quantité  
de larix; car l'on assure que c’est le steul arbre qui le  
produise. Si les Anciens avoient été aussi à portée que  
nous de connoître *F Agaric,* ou qu’il fût venu fur un  
arbre aussi commun , ils n’eussent point été aussi  
embarrassés de connoître fa nature aussi bien que  
le lieu où il croît. Diofcoride ne fait point trop  
si c’est une racine & n’en parle que par oui-dire.  
’Αγαρικόν ῥίξα φέρεται σιλρίω έμτερὴς. On prétend que *VAgaric*est une racine semblable au Silphium ou *Laser.* La ra-  
cine du Silphium, sloyant Théophraste est une coudée

*y2i A G A*

*de* long, & s’éleve fur la terre en forme de tuberosité.  
Si l'on compare *F Agaric* des Modernes avec cette  
defcription, il aura peine à supporter cette épreuve,  
car c’est un champignon du larix, semblable à ceux  
qui naissent fur les troncs des vieux chênes, dont les  
Anciens *se* fervoient pour allumer le feu. Les Grecs  
modernes l’appellent Τσκας , c’est-à-dire, *Escas, amor-  
ces.* Si *F Agaric* des Anciens eût eu toutes ces quali-  
tés ils n’eussent plus eu lieu de douter que ce ne fût  
une racine femblable au *Laserpitium.* Mais Pline dit  
expressément que *V Agaric* est un champignon qui  
croît principalement dans les Gaules, fur des arbres  
qui portent du gland. C’est, dit cet Auteur, un cham-  
pignon blanc, odorant médicinal , qui croît sur les  
fommets des arbres & brille pendant la nuit , d’où il  
tire sa marque caractéristique, & que l’on doit cueil-  
lir dans les ténebres. Diofcoride ne dit pas un mot  
de cette efpece *d’Agaric.* Quant à Pline, je ne dou-  
te point qu’il n’ait pris mal-a-propos un morceau de  
bois corrompu au point de luire pendant la nuit ,  
pour un *Agaric.* Il m’est souvent arrivé de voir la  
même chose en Bourgogne, & j’en ai même eu en-  
tre les mains. C’est un morceau de chêne corrompu,  
blanc & odoriférant. Il a la même odeur qu’une espé-  
ce de champignon, communément appelle *Poelrones ,*& brille pendant la nuit avec tant de force qu’il  
épouvante ceux qui s’éveillent en furfaut, & qui ne  
connoissent point la caufe d’une pareille lumiere.  
Les Payfans l’appellent *bois helsunt.* Il est à la vérité  
d’une nature fongueufe , d’une consistance légere ,  
comme *V Agaric* dont Diofcoride donne la defcrip-  
tidn; ce qui a fait croire à Pline, ou à l’Auteur qu’il  
a suivi, que c’est un champignon. Mais la porosité de  
fa fubstance n’est point naturelle , mais acciden-  
telle ; car c’est un bois qui devient fongueux en fe  
pourrissant. Il a outre cela des veines droites en de-  
dans comme *F Agaric* femelle dont parle Diofcoride.  
Enfin Pline avance, sclr le rapport des autres , que  
*VAgaric* est engendré par la corruption, & qu’il croît  
fur certains arbres ; & il en est de même de notre *bois  
luisant.* Le passage dans lequel Diofcoride rapporte  
les differens fientimens des Auteurs fur la généra-  
tionde *VAgaric,* fie trouve dans un ancien manuficrit,  
tout-à-fait différent de l’imprimé , en ces termes ,  
λέγουσι δέ *οἱ* μὲν ρυτοῦ ῥίξαν, τινὲς δὲ έν σητίνοις δέιδρεσι κατἀ σῆψιν γίνεσθαι.  
καθάπες καὶ οἱ μύκητες έπιφύονται , c’est-à-dire , *quelques-uns di-  
sant que F est la racine d’une plante s d’autres qu’il s’en-  
gendre fur les arbres de Setinpar la corruption,de la me-  
me maniere que les autres champignons.* On doit pré-  
férer ce passage à celui qui fe trouve dans les Edi-  
tions que nous avons de Diofcoride. Remarquez qu’il  
ne dit point que c’est un champignon , mais qu'il croît  
comme les champignons Eur un arbre , par exemple  
un chêne ou tel autre que ce foit. Maintenant, il est  
certain que *s Agaric* ordinaire est un champignon  
qui croît sur le larix. Si *i’Agaric* des Anciens avoit  
été un champignon, ils ne Ee Eeroient jamais imaginés  
que c’étoit la racine d’une plante , d’autant plus qu’ils  
le dépeignent semblable à la racine dtl *Laserpitium ,*qui a , disent-ils, une coudée de long, & une épaisseur  
proportionnée. ,

Tâchons maintenant de découvrir quels fiant ces ar-  
bres de setin dont Dloscoride écrit que *F Agaric* est  
formé par leur putréfaction, car tels font fes termes  
dans le manufcrit dont nous avons parlé , qui font  
écrits en plus gros caracteres qu’à l’ordinaire, τινος δέ έν  
σητάοις, au lieu que nosEditlons portent Τινὲς δὲ έν τοΖς στελέχεσι  
τῶν δέιδρων, c’est-à dire, *d’autres disant* fur les troncs des  
arbres. La corruption qui fait croître *i’ Agaric* fur les  
arbres a plus contribué à Cette leçon que la correc-  
tion du premier passage. Nousfavons qu’Avicenne lit,  
σήτεια δέ,δρα dans Diofcoride , dont il a traduit tout le  
Chapitre fur *s Agaric, 8c* rendu σητινα par *Corrosas cor-  
rodées ,* comme qui diroit σητό,βρωτα. Bien plus , au  
commencement du Chapitre il cite Diofcoride par  
fon nom dans l’Edition Arabe, & non le fils de Me-

AGA 522

Eue, comme dans la version latine. Serapion lit aussi  
le passage de Diosicoride de la même maniere , car  
après avoir fait mention de cet Auteur , il cite toutes  
ces paroles, & traduit ainsi ce passage fuivant le tra-  
ducteur latin. *Et quidam dicunt quod generatur in  
putrefactione arborum quando corroduntur,sicut gene-  
rantur fungi. Quelques-uns disant qu’il s’engendre de  
meme que ses autres champignons de la corruption des  
arbres, lorsait’ilssont corrodés ;* par où il est évident,  
qu’il prend σήὸινα *setina ,* pour σητοβί ωτα *sctobrüta J cor-  
0 d és.*

Cette altération du texte de Diosicoride est si ancienne,  
que toutes les copies que j’ai vues, excepté l’ancien-  
ne dont j’ai parlé, portent la même leçon que Pim-  
primé έν *sas seci\*™ , in truncis arborum,fur les*

*troncs des arbres.* Mais l'original n’étoit point altéré  
du tems d’Avicenne & de Serapion, qui ont eu le mal-  
heur cependant de mal interpréter ce passage; car je  
suis assuré que ceux qui entendent le Grec ne convien-  
dront point que l’on doive rendre σἄκαα*sctina* par *cor-  
rosa.* Car premierement les Grecs n’appellent point  
les vers qui rongent le bois σκ ἰ.. *JctéiT* , mals θρίνπας *Vsii\*  
pas* & σκώληκας *scolecas.* De-là vient qu’ils appellent  
σκωληκ β ωτα δ6δ(> *, scolecobrota dendra , &* θριτυ- =στ-< *thrripe-  
desta*, les arbres rongés par les vers, σὴς *scs* signifie  
proprement un ver ou mite qui vit parmi les hardes;  
de-l .1 σητήκοπα ῖμά α , *sctecopa helmatia, habits rongés par  
la tigne.* Bien plus, je ne crois point que l’on puisse  
mettre TMTlVOV 7 *setinon* pour ση,-βρωτον , *sctelmoton* ou  
σΜτόκοπον 5 *setocopon* ; & tous ceux qui font verfés dans la  
langue Greque fieront du même sentiment que moi.  
Car qui a jamais vu que σχ.ίδλή XI VOl’ j *scolecinum* signifiât  
ce qui est rongé par les vers ? Suivant cette étymolo-  
gie on pourroit appeller un homme qui a été mordu  
par un dragon ΔραλοντίΓος *draconelnus ,* celui qui a été  
mordu par une vipere *viper inus, 8c* celui qui l'a été  
par un fierpent *serpentinus.* Enfin, *F Agaric* est produit  
par corruption des arbres , mais non point par leur  
corrosion par les vers. Car les champignons qui doi-  
vent leur origine au même principe, je veux dire à la  
corruption , croissent Eur toutes fartes d’arbres. Diosc  
coride ajoute un peu après , que *F Agaric* naît dans la  
Galatie & dans la Cilicie siir les Cedres, mais il ne  
dit point que ces Cédres soient rongés des vers.

On doit donc conclurre que σὴ™,,*scelnum ,* est le nom  
d’une espece particuliere d’arbre Eur lequel *\’agaric*croît, suivant le rapport de ceux que Diofcoride a sui-  
vis , car on ne peut interpréter autrement ce mot dans  
cet endroit, à moins qu’on ne veuille donner dans le  
faux. Je ne trouve aucun arbre chez les Grecs à qui ce  
nom convienne, si ce n’est celui dont il est si fouvent  
parlé dans les Saintes Ecritures, où nous lisims que tel  
ou tel ouvrage ou ustencile étoit faite de bois defeszic,  
car l’arche d’alliance aussi-bien que le Tabernacle ,  
étoient de ce bois. Il est appelle en Hebreu zunstu; *rsit-  
tim.* On écrivoit encore Σήτ«μ*sctim ,* comme on le voit  
par la Vulgate *lignasctim, bois desctim ,* on entendoit  
communément par là le cedre le plus beau & le plus  
rare. J’assurerois même que quelques Auteurs Grecs  
ont formé de Σ»ταζ leur σήτι,α δειδρα, *sctina dendra*, pour  
signifier un cédre. C’est ainsi que de ριλ.στ,, sm , ils ont  
fait Παλαιστῖνο, , *Philiste eim, Palaestini,* & de χερουβὶμ, *Cherit-  
belni.* Les Arabes difent encore *chérubin* pour le mOt  
Hebreu *cherubim.* On trouve eneore ιήτ,τα *sctina  
dendra* pour Κέδρι,α δένδρα, λεύκινα,δ,νύινα , *Cedrina , leucina ,  
dryina dendra,* dans Diofcoride *de Bryo, Lib. I. cap-*20. Il étoit donc fort naturel que les Auteurs Grees  
missent σήτει.ν δειδρο, , *sctinon dendron ,* pour 1 Hebreu  
Γίβλίί, *sctah* ou *sittah -,* qui est du nombre singulier &  
fait au pluriel*sotim.* Il est employé pour désigner une  
efpece d’arbre, *Isaïe XIA.* 19. où quelques-uns lejoi-  
gnent mal-à-propos *avec* onn, *hadas >* un *myrthe* en  
forme d’adjectif. D’autres le joignent aVee le nom  
précédent d’un arbre , qu’ils veulent être le cedre  
ΓΤ0Τ.ἱ ns, *erez sittah ,* qui est fuivant eux la meilleu-  
re espece de cédre. Il est fait mention de trois especes

523 A G A

d’arbres dans ce passage , *erez , sittah et hadas ; si*donc *serez* est un cedre, le *sittah* doit être une autre  
efpcce d’arbre. En effet, les Arabes donnent au cedre  
les noms *T erez & d’erza* ; mais la plupart prennent  
*le sittah* pour la meilleure espece de cedre , & leur  
sentiment paroît confirmé par ce passage 011 σήτ.να *tir* Γρα ,  
*setina dendra* sont κέδρινα, *cedrina,* le bois de cedre. Les  
Septantes mettent toujours au lieu de *bois de seelm,*<σ\*πϊα (όλοζ j *bois incorruptible* ; l’incorruptibilité est une  
propriété du cedre, qui n’est point fujet à vieillir ni à  
*se* vermouler. « Sa matiere, dit Pline, dure éternelle-  
» ment , ce qui fait qu’on l’emploie pour les statues  
» des Dieux. » Théophraste parle encore de la nature  
incorruptible de ce bois. Diofccridea tiré de différens  
Auteurs ce qu’il dit de *F agaric ;* de forte qu’ayant  
trouvé dans les uns que *F agaric* croît <ν σητινοις δενδροις sifr  
les *arbres desetin, 8c* dans d’autres qu’il vient έσὶ κήδço. ,  
c’est-à-dire fur les cedres, il a conjecturé que c’étoient  
des arbres disterens ; au lieu que ceux qui assurent que  
*Ϊ’agaric* croît si.lr les arbres de *setin, 8e* les autres qui  
veulent qu’il vienne fur le cedre dssent la même cho-  
se, car l'arbre de*setin* est le cedre.

Si *F agaric* croît siir les cedres, je ne vois point comment  
il peut venir de la Scythie ou Sarmatie où il n’y en a  
point. Mais il a tiré fon nom de l’Agarie, contrée de  
la Sarmatie ? Voyons laraiston que les Auteurs en don-  
nent. Théodotion traduit *seelm* par *bielssen ,* <νεα.θ. ; &  
en effet, il y a une espece de cedre qui tient de la na-  
ture du buisson, que les Grecs appellent ὀξύκιδρο., *oxyce-  
drum,* qui est fort abondant dans la Licie & dans la  
Cilicie, où *F agaric* est très-commun , comme D10S-  
coride nous en assure fur la foi d’autrui. Mais Théodo-  
tion veut parler d’un arbre 'tout-à-fait différent de l’a-  
*xycedrum,* ou du cedre épineux. C’est, suivant Saint  
Jcrôme , un arbre qui croît dans les déferts , scmbla-  
ble à l'aube-épine , dont le bois est incorruptible ,  
plus uni ( λίίοτατον ) que tous les autres bois, qu’il fur-  
passe en force, en folidité & en beauté. Toutes ces  
qualités conviennent au buisson d’Egypte , que les  
Grecs appellent ἄκανύ,ς ou ἄκα.θκ , l'épine , comme par  
distinction. Il croît dans les déferts, il est incorrupti-  
ble & remarquable par *sa* dureté & sa beauté. Lorfque  
Saint Jerôme dit qu’il ressemble à l’aube-épine , il  
veut parler de *ï’oxyacanthus* des Grecs , que nous ap-  
pellons encore aujourd’hui aube-épine. Il est encore  
appelle aube-épine par Columella, La comparaison  
entre le buisson d’Egypte & cette aube-épine est très-  
juste. Car le buisson d’Egypte n’est point fort haut ,  
ce qu’il a de commun avec l'aube-épine. Théophraste  
divife le buisson d’Egypte en *blanc 8e* en *noir.* Le  
blanc n’est point dur, ce qui le rend fujet à la corrup-  
tion ; le noir est solide & incorruptible , ce qui fait  
qu’on emploie fa fubstance intérieure pour la construc-  
tion des vaisseaux. Pline parlant des arbres qui croif-  
sent en Egypte dit : « L’épine noire de ce pays ne  
» mérite pas moins notre attention , car elle peut de-  
» meurer dans Peau fans se corrompre , ce qui fait  
» qu’on s’en fert pour construire des vaisseaux. » C’est  
de cette épine dont Théodotion veut parler , lorfqu’il  
rend*setah 8e lignasetim* par'Ακα,θα, *acanthe, 8e* Ακάρθρα y  
*acanthina ,* car ce nom ne Convient à aucune autre  
plante.

Les Arabes appellent cet arbre *seitan, saten* ou *sitan* qui  
est la même chose. C’est de ce buisson qu’ils tirent la  
gomme arabique & qu’ils font l’acacia. Alphagusdans  
fon *Index* fur Avicenne dit : « *Alcharad* ou *Alchara,*» ou *Alchrath ,* est le fruit d’un grand arbre épineux  
σι qui croît dans un pays d’Egypte appelle Bassera, les  
» naturels du pays l’appellent*setan.* » Profper Alpin  
dit qu’on l’appelle*fant.* « L’acacia, que les Egyptiens  
» appellent*fant s* croît dans les contrées d’Egypte qui  
» font les plus éloignées de la mer. »

Le fruit de l’épine d’Egypte est appelle en Arabe *karath,*du Grec Κεράτιον, qui signifie une *cosse ,* avec l’article  
*al, Alkarath , car* fon fruit est une cosse , fuivant  
Théophraste. Je ne doute point que le*sittah* ou *setah*

*AG A* 524

des Hebreux ne foit le même que le *setten* des Ara-  
bes, qui est l'épine d’Egypte qui croît dans les déferts,  
& que Théodotion traduit avec raifon par 'Aid. ,  
*acantha.* Car dans le passage d’Ifale que nous ayons  
cité ,*setah* est manifestement distingué du cedre, que  
les Arabes , de même que les Hebreux , appellent  
*erez.* Us conVlennent pjr leurs noms autant que par  
leurs caracteres. Cependant les Auteurs Grecs, de  
qui Diofcoride aVoit appris que *F agaric* naît fur  
les arbres de*setin* , paroissent les aVoir pris pour des  
cedres , filmant la signification que l’on donne à ce  
mot : car c’étoit une opinion commune que *Ϊ’agaric*croissent fur les cedres. ,

Diofcoride a emprunté plusieurs autres chofes des Au-  
teurs Grecs qui ont traduit les mots étrangers en leur  
langue , comme quand il dit du *cancamum* que c’est  
une larme, Αρα.β ικοῦ ξύλου , *Arabici ligni ,* pour ’Ap .βικῆ δίιδρι ,  
*Arabicae arboris,* qui est conforme à la Dialecte Syj  
riaque , & tout à fait éloigné du Grec. Il dit même en  
parlant du palmier, que la datte Verte & qui est en-  
core dans fon enVeloppe, est appellée ’Ελάτνς, *elates, &*par quelques-uns Εόρασσος , *borassits*, qui est un nom pu-  
rement Hebreu , pour Βοἀσσρ,ς, *bossearust, car^grt doser >*est un *raisin verd.* Les Arabes appellent encore une  
datte qui n’est pas mûre *bisser,* que les Grecs qui ont  
adopté les termes Arabes appellent Βουσνε. Un ancien  
traducteur d’AVÎcenne lit *bussetrum.*

Pline, *L. XVI. c.* 8. prétend que *F agaric* est un arbre  
particulier à la Gaule , & que c’est un champignon  
qui croît fur les chênes, mais dans le *Lib. XXV. cap.*9. il dit qu’il s’engendre en forme de champignon fur  
les arbres qui croissent aux enVÎrons du Bofphore. Ces  
récits font très-diflérens, & néantmoins il fait mentÎOn  
dans ce dernier de *F agaric* des Gaules, qui est , fui-  
vant lui, le moins estimé. 11 *se* peut faire qu’il ait été  
trompé par l'homonymie dans le mot Γαλατία j dont les  
Grecs fe fervent pour désigner la Gaule & la Galatie,  
*Gallia Sc. Galatia.* Dloscoride appelle toujours cette  
derniere Γα ατίαν τὴν κατ Άσία» , *la Galatie d’Asie-,* pour la  
distinguer de l’autre Galatie qui est en Europe, qu’il  
appelle dans un autre endroit Γαλατίαν κατ Α’πεις, *la Gala-  
tie dans laquelle* sont les Alpes, *L. III. c.* 28. En un  
mot, *F agaric* de Pline paroît tout-à-fait différent de  
*F agaric* de Diofcoride : le dernier croît Eur les cedres  
en forme de champignon ; celui de Pline est un cham-  
pignon qui naît fur les arbres qui portent du gland, &  
qui brille pendant la nuit, ce qui , comme je l’ai dit,  
est ordinaire au bois pourri, furtout au chêne qui luit  
dans l’obscurité. Dloscoride dÎVÎse *F agaric* en mâle&  
femelle, Eans le distinguer en blanc & en noir. Mais  
dans un autre endroit, *Lib. V.* il met *\’agaric* noir au  
rang des poisims & des racines Venimeufes & mortel-  
les qui font, si-siVant lui , l’ellébore, l’ixias, *F agaric*noir& l’éphumeron, que quelques-uns appellent col-  
chicum. Je silis sturpris qu’il n’en parle point dans le  
chapitre de *F agaric.* Je crois qu’il entend par *agaric*mâle celui qui est noir & d’une qualité Venimeufe,  
quoiqu’i 1 n’en diste rien ici. « *L’agaric* mâle ne Vaut  
» rien, mais il est noir & dur , dit AVÎcenne.» Ces  
deux estpeces different beaucoup par leur forme & leur  
fubstance , si-siVant Dloscoride; & néantmoins, dit cet  
Auteur, elles ont le même gout. Les modèrnesprifent  
beaucoup *\’agaric* qui est friable , Diofcoride au con-  
traire ne fait aucun cas de *F agaric* de Cilicie & de Ga-  
latie, parce qu’il a cette qualité.

Ces chofes considérées, je fuis prefque perEuadé que *sa-  
garia* des anciens est différent du nôtre. Je trouVe dans  
lsidore que *F agaric* est la racine de la Vigne blanche;  
dans Hésichius, que *F agaric* est une plante à qui les  
Medecins ont donné ce nom. Il l’appelle plante, par-  
ce qu’ils lui donnoient le nom de racine. Galien, *L.  
VII.* ηερι δυνόμεωρ , après aVoir nommé *\’agaric* & rap-  
porté *ses* Vertus, fait mention de la racine *P agaric* en  
ces termes, qui font corrompus. ’^VoipHtS pt’oc τυτίστιν *Xrupspevi*c’est-à-dire , « La racine est ce qui croît fur le  
» tronc de l’arbre. » Ce passage paroît falsifié, à moins

*suf A G A*

qu on ne llse : ’Αγαρικοῦ ῥίξα τοῦτό ὶστιν ὀπιρύομενον «πέμνω , c’est-a—  
dire, α On doit prendre pour la racine de *F agaric, la*» partie par où il tient au tronc de l’arbre. » Les Ara-  
bes ne savent de *\’agaric* que ce qu’ils en ont appris  
des Auteurs Grecs. Le nom qu’ils lui donnent est pu-  
rement grec, *gariconSe* dans une ancienne traduction  
deDloscoride en Arabe, on trouve ce mot *agaricon*én entier. SaUMaISE , *de Homonym. Hyl. latrie.*

On donne encore le nom *d’Agarics* a différentes espeees  
de champignons.

*Agaricus digitatus maximus, ex luteo , coccineo, et nigro  
colore eleganter variegatus.*

*Agaricus villosus teniels , insernè laevis ,* C. Giss 193.  
*Fungus arboreus villosus, inferne planus,* Doody, Syn.

r 2. App. 335.

*Agaricus membranaceus sinuosus substantia gelatinae* C.  
Giss 194. *Fungus membranaceus parvus aureus*, Sterb.  
P. 242. Spec. 113. T. 26. *Luteus Sam.bucI.nosimilis,  
colore suo manus insidens-, Genistae vulgari spinosa ad-  
nascens* Merr. Pin, *Putridus arborum ramis inhaerens,  
plurimis simul cohaerentibus.* C. B. Pin. 372. 2. *Fungi  
dicti spongiae lignorum perniciosi.* J. B. 3. 841. F. *Perni-  
ciosi ,* Gen. 24. Species 3. Cltss. H. 288. Syn. 2. 19.

40. Il croît en Angleterre & en Irlande sim les arbres  
pourris. M. Sherard & Dale Pont observé.

*Agaricus mesentericus violacei coloris,* C. Giss 194. *Fun-  
gus arboreus purpureus corrugatus* .Doody. Syn. 2. App.

, 336.

*Agaricus Lichenis facie variegatus* , Inst. R. H. 562. *Fun-  
gus Salignus Lichenisforma variegatus.* C. B. Pin. 372.  
7. *Quartus perniciosus >* Clusi FI. 277. *Depictus,* Sterb.  
240. T. 26. A. *Fungi Salicum, colore varii perniciosi.*J, B. 3. 842. *Nec lamellatus , nec porosus est.* Observé  
par M. Sherard.

*Agaricus pedis equini facie,* Inst.R. H. 562. *Fungus du-  
rus sive igniamus.* Parla 13 2 3. (Fig. mal.) *In caudicibus  
nascens) unguisequinisigura.* C. B. Pin. 372. 3. F. *Ar-  
borei ad Ellychnia. J. B. T* 840.

*Agaricus tntybaceus.* Inst. R. H. 562. *Fungus intybaceus*J. B. 3. 839. Syn. 2. 14. 21. *Arboreus maximus poro-  
sus , diverfimodèfe dividens et protrudens.* Doody. Syn.  
2-App. 336.

*Agaricus Offidnalisimilis.* C. Giss 192. *Agarico similis  
Fungus diversurum arborum caudicibus adhaerens ,* C.  
Β. Pin. 375. 2. *Fungus arboreus albidus maximus, scit  
Agaricusspurius.* Doody, Syn 2. App. 335.

*Agaricus porofus rubens carnosus , hepatis Jacie.* C. Giss  
192. *Fungus hepatissude et colore.* Merr. Pin. *Arboreus  
rubens carnosus , hepatis sacie.* Doody, Syn 2. App.  
340.

Messieurs Doody & Chaplin ont observé cette derniere  
espece dans différens endroits de l’Angleterre , mais  
principalement dans les Comtés de Kent & de Suffolk  
& dans l’Ifle de Wigth.

*Agaricus multiplex porosus.* C. Giss 193. *Fungus circu-  
lum gradatim persidens, cujus diameter quandoque tri-  
ghntavelplurespedes conficit.* Merr. Pin. *In montosis pase  
ciels non infrequens, reserente.* Merret. *Memorabilis est  
magnitudinis et plures juxta se oriri scient, qui fatis la-  
tum spatium ambitu suo complectuntur.*

*Agaricus porosus igniarius Fagi,superne candacans s infer-  
ne fuscus.* C. Giss 193. *Fungus pedem equinum reserens,  
subtusforamhnosas.* Dood. Syn. 2. App. *^asiMdarbores.  
Igniarius dicitur, quod caro ejus in Jomitem igni conci-  
piendo idoneum praeparari queat.*

*Agaricus porofus igniarius Carpini. C.* Giss 193. *Fungus  
arboreus maximus suscus , subtus planus,* Dood. Syn.

2- App. 335. *Later aliter Ulmo adhaerentem prope Eps.om  
invenu.FI.* Plukenet.

*Agaricus varii coloris Squamosus,* Inst. R. H. 562. *Fun-  
gus arborum et lignorum putrescentium , coloris varii ,*Syn. 2. 18. 31. *Cerasorum imbricatelm alter alteri Inna-  
tus variegatus,* C. B. Pin. 372. 8. *Fungi Cerasorum co-  
loris varii perniciosi I.* Β. 3. 842. *Fungus semicircularis  
durus s multos durans per annos* Merr. Pin. *Holoseri-  
ceus iridisormis, quasi colorum alternatione variegatus >.*

A G A 526

Cat. Att. *Insterneforaminulentus est , non lamellatus co~  
lore albicante. Hon Ceraso tantum ased et altis passem ar\*  
boribus adnaseitur.*

*Agaricus villosus et porosus , substantiae coriaceae \* C. Giss  
193. Fuz/gus *arboreus variegato illi Cerasorum, etc-* C.  
Β. *Similis ,sod hirsutior,foeraminuels etiam majoribus,*Dood. Syn. 2. App, 336. *Arboribusjanioribusplerum-\*  
que adnaseitur.*

*Agaricus villosus , lamellis sinuosis et invicem implexis ,*C. Giss. 192. *Fungus arboreus villosus albusforaminibus  
oblongisifemielircularis*, Dood. Syn. 2. App. 3 36.

*Agaricusquernuslamellatus, coriaceus aelbus*, C. Giss 191.’  
*Fungus arboreus insernèforaminibus longis et rotundis  
insculptus,* Dood. Syn, 2. 18. 33. *Hic â* D, Dale, *pa-  
riter obscrvatus.*

*Agaricus quernus lamellatus, coriaceus villosus,* C. Giss.

191. *Fungus arboreus Holosericus, insernè lamellatus ±*Syn, 2. 14. 26.

*Agaricus parvus lamellatus -, pectunculi forma elegans ±*C. Giss. 192. *Fungus parvus lamellatus ,pectunculifor-  
ma Alno adnascens*, Syn. 2. 14. 27. Il est commundans  
les forêts d’Irlande. D. SHERARD. Dans les forêts qui  
font aux environs de Dulwich , & dans plusieurs au-  
tres endroits. M. DOODY.

*Agaricus parvus lamellatus croceus, è Corylorum ramulis  
dependens. Undulatus est et figura sua lobum nuds ju-  
glandis non male refert. Croceo colore manus inficit. Co-  
rylorum ramis aridis et è mortuis plerumque adnasesu-  
tur.*

*Agaricus coriaceus longissimus, pectinaum insernè divis.tsi*Raii, Synopsis Methodica.

On donne encore le nom *d’Agaric, Agaricus* ,àla *Mar-  
ga candidat >* ou marne blanche. Voyez *Marga.*

AGASYLLIS . ’Αγάσυ,λις. Diofcoride veut que ce foit l’ar-  
brisseau ) qui produit la Gomme Ammoniaque,  
*L. III.* c. 98. Voyez *Ammoniacum.*

AGATHARCIDES. Auteur dont il est parlé dans Plu-  
tarque , *Symposiac, L. VIII.* Probl. 9. 11 a écrit une  
histoire où ilparloitd’unc maladie endémique,à laquelle  
les peuples qui habitent les côtes de la mer Rouge, font  
fujets ; c’est ce qui fait que le Clerc Fa mis au rang des  
Medecins , quoiqu’il ne fût pas de cette profession. Il  
a compofé entre autres Ouvrages une histoire des pays  
voisins de la Mer Rouge , dans laquelle il décrit cer-  
tains petits Dragons ou petits Serpens d’une longueur  
assez considérable , qui s’engendrent dans les parties  
mufculeufes des bras & des jambes. Voyez *Dracuncu-  
li 8c Uena Medinensis.*

Cet Auteur que l’on distingue des autres du même nom  
par le furnom de *Cmdien ,* vivoit fous Ptolomée Phi-  
ïometor, qui régnoit environ 130 ans après Alexandre  
le Grand. Il avoit composé un grand nombre de Trai-  
tés, comme nous l’apprenons de Photius, dont aucun  
ne regardoit la Medecine , si on en excepte ce qu’il  
rapporte de la maladie dont nous avons parlé dans  
sion histoire de la Mer Rouge.

Ses Ouvrages stont perdus.

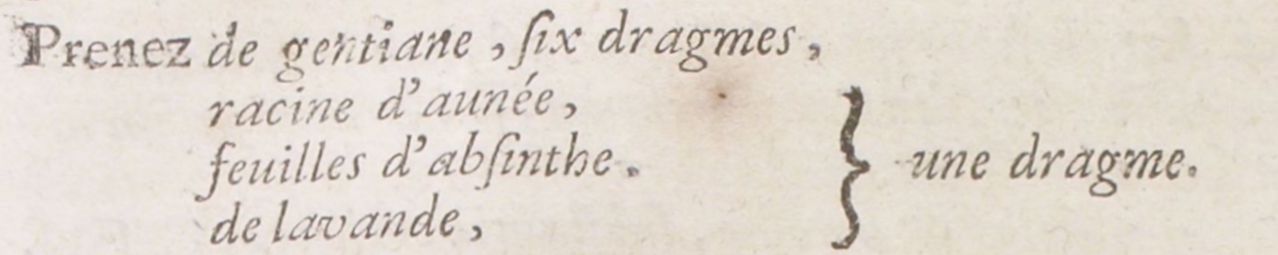
AGATHINUS , Medecin dont il est parlé dans Galien,  
dans Cœlius Aurelianus , & dans Aétius. Il a compo-  
*sé* différens Traités stur l’ellebore, le pouls & divers  
autres siijets. Il étoit de la stecte Pneumatique, & par  
conséquent parti fan d’Athenée. Suidas nous apprend  
qu’il avoit été Maître d’Archigene , qui exerça la Me-  
decine à Rome, siaus l'Empire de Trajan. Ses Ouvra-  
ges fiant perdus.

AGATHON , ’Αγαθόν. Ce mot signifie pour l’ordinaire ,  
*bon.* Hippocrate , si l’on en croit Galien , l'emploie  
assez souvent dans un Eens différent ; il signifie quel-  
quesois dans cet Auteur, *certain Sperme , vrai*, ou psr-  
*pétuel.*

AGATHONIS ANTIDOTUS HEPATICA. *Antja  
dote d’Agathonpour lefoie.* Myrepsus donne la desicrip-\*  
tion de ce remede , *Sect. I. c>* 268. On leprepare de la  
maniere suivante.

v λ /.7 AGA

1 \*/



Όη le donne à ceux qui ont la fievre , dans de Peau ou  
dans du vin.

1AGATY, H. M. *Galegaeasinis Malabaricae arboreseenss  
siliquis majoribus articulatis.* D.Sycn.

C’est un arbre qui a quatre à cinq fois la hauteur ordinale  
re d’un homme , & dont le tronc a environ six piés de  
circonférence. Les branches qui sortent du milieu &  
du fommet de l’arbre , s’étendent beaucoup plus en  
hauteur qu’en largeur. Il croît dans les lieux flablo-  
neux. Sa racine est de couleur noire d’un gout astrin-  
gent, & pousse des fibres à une distance considérable.  
Son bois est fort tendre, & le devient d’autant plus  
'qu’il approche du cœur. Lorfqu’on fait une incision  
dans l’écorce , il en sort une liqueur claire & aqueuse,  
qui s’épaissit & devient gommeuse quelque-tems apres.  
Ses feuilles font ailées d’environ un palme & demi de  
long, compOlées de deux lobes principaux attachés à  
la principale côte, directement opposées ; leurs pédi-  
cules font fort courts & tournés en avant ; les petits  
lobes font d’une figure oblongue, arrondis par les  
bords d’environ un pouce & demi de long , larges  
d’un travers de doigt , aussi larges à leurs bafes qu’à  
leurs fommets, d’un tissu extremement ferré & extraor-  
dinairement uni, d’un verd vif par-dessus, mais plus  
pâle par-dessous, ayant la même odeur que les feves  
lorfqu’on les froisse. De la principale côte fortent des  
veines cxtremement déliées qui tapissent toute lafurfa-  
ce des feuilles, qui se ferment pendant la nuit, leurs  
lobes opposiis *se* joignant l’un l’autre.

-Ses fleurs qui font papilionacées & n’ont aucune odeur,  
naissent de quatre en quatre-, de cinq en cinq, ou mê-  
me en plus grand nombre fur une petite tige qui sort  
d’entre les aîles dcs sueilles. Elles sont composées de  
quatre pétales qui ont cela de particulier, qu’un d’eux  
qui s’éleve au-dessus des autres, & les deux latéraux  
qui forment un angle, font quelque peu épais, blancs,  
& striés par des veines qui s’étendent fuivant leur lon-  
.gueur: le quatrieme qui est le plus large, est de figure  
oblongue, strié avec un nombre infini de petites veines  
qui partent de fa bafe, oui font d’abord blanches, jau-  
nes, & enfin rouges. Les étamines forment un angle ,  
*& se* divifent à leur sommet en plusieurs filamcns qui  
portent des fommets jaunes de figure oblongue. Le  
calice qui environne les bafes des pétales, est fort  
profond, composté de quatre feuilles courtes, arron-  
dies d’un verd pâle. Lorfque les fleurs Eont tombées,  
il leur succede des cosses longues de quatre palmes &  
larges d’un travers de doigt, un peu arrondies , droi-  
tes, vertes & épaisses. Elles contiennent des feves de  
figure oblongue , arrondies , renfermées chacunes  
dans une loge, séparées par une cloisim charnue placée  
le long de la cosse : elles ont le gout des feves, &  
ressemblent exactement à un haricot, excepté qu’elles  
font plus petites : elles blanchissent à mefure qu’elles  
approchent de leur maturité. Elles font bonnes à  
manger.

Cet arbre porte des fleurs & du fruit dans des tems  
pluvieux, trois ou quatre fois l’année, & quelquefois,  
ce qui est assez rare, pendant toute l'année. Sa racine  
mêlée avec l’urine de vache , dissipe les tumeurs des  
parties fur lesquelles on l’applique. Le fisc que l'on  
tire de l’écorce, mêlé avec du miel & employé en for-  
me de gargarisine, est bon pour l’esquinancie & les  
aphthes de la bouche. Sa racine cuite dans de l’eau est  
très-efficace dans la petite vérole lorsqu’on la mange.  
Le si-ic des feuilles tiré par le nez , guérit les fievres  
quartes les plus obstinées. La décoction des feuilles  
purge les humeurs bilieufes & pituiteufes ; ces mêmes  
feuilles, lorfqu’on les mange, guérissent le vertige &  
le cholera morbus. On ordonne fes fleurs cuites dans  
l’eau pour les catharres ; elles passent pour exciter à

AGE 528

1 l’amour. Le fuc que l'on tire des fleurs verfé goutte à  
goutte dans les yeux , en efface les taies, & rétablit la  
vue. RaY , LiY. *XXXI. cap.* 23.

AGE

AGELÆOS, Ά,ελαας-, *Vulgaire, commun.* On le joint  
quelquefois avec ἐντος, *artos,* poftr désigner l’espcee de  
pain la plus commune. Ατηενε’ε.

AGEM, Nom du *Syringa Persica,* ou Lilach de Perse.  
*Incisis soliis.* Voyez *Syringa.*

AGER CHYMIÔUS. Dorneus , dans fa *Genealogia  
mineralium s* dit, l’eau est le champ ( *ager* ) dans  
lequel le Tout-puissant a fixé la racine des miné-  
raux, dont le tronc & les branches s’étendent dans la  
terre.

L’Uterus ést aussi appelle *Ager naturae.*

AgER , ou *agrorum terra-,* est encore la terre ou le fol  
ordinaire. Toutes les terres grasses Eont des tupiques  
admirables pour les parties qui ont besoin d’être dessé-  
chées.

On emploie la terre argilleuse d’Egypte dans l'hydro-  
pisie & les maladies de la rate. Un grand nombre de  
persionnes attaquées de ces maladies -s’en couvrent les  
jambes , les cuisses, les bras , les flancs, le dos & la  
poitrine avec succès. Elle guérit les anciennes tumeurs  
& les inflammations, & ceux qui , à cause d’une éVa-  
cuation excessive par les veines hémorrhoïdales, sirnt  
rouverts de tumeurs aqueuses. Elle dissipe aussi les  
douleurs invétérées qui se simt fixées sijr quelque partie  
du corps. AETIUs, *Tetrabib.* 1. *Serm.* 2. c. 3. d’après  
GaLIEN. Voyez *Terra.*

AGERASIA , ^ΑγΗρχσίτικ J d’a privatif, & τῆραι , *Vieillesse.*L’état qui conferve la force & la vigueur de la jeunef  
fe dans un âge avancé ; ce que les Latins appellent *virh  
dis senecta.*

AGERATUM, *Eupatoire,* dont voici la distinction :  
*Ageratum , Eupatorium Mes.ues ,* Offic. *Ageratum  
foliis ferratis*, C. B. 221. Boerh. Ind. A. 12 5; *Agera-  
tum pleris.que, herba julia quibufdam i* J. B. 3. 142.  
*Ageratum, herba siilia ,* Chab. 367. *Ageratum vulga-  
re asive costus hortorum minor*, Parle 78. Raii, Hist, 1.  
364. *Achillea lutea , Ageratisolio longiore*, Act. Reg.  
Par. an. 1720. 322. *Balsamitafaemsna,* Ger. 523. *Bisse  
samitafaemelta, sive Ageratum s* Ger. Emac. 648. *Ptar-  
mica lutea suaveolens,* Elem. Bot. 398. Tourn.Inll.  
497. MAUDLIN DaLE.

*Ls’Eupatoire* est une plante dont la racine pousse un grand  
nombre de tiges. Elle n’a pas plus d’un palme de  
haut, & ne jette pas beaucoup de branches. Elle *res-*semble à l’origan, & porte une ombelle avec des fleurs  
jaunes plus petites que celles de l’amarante jaune. On  
l’appelle *ageratum,* paree qu’elle conEerve long-rems  
Ea beauté. DtosCoRIDE, *L. IV. cap.* 59. Cette des-  
cription si2 trouve dans *Oribase, Collect. L. II.*

La racine de cette plante est lignetsse, fibretsse & *pénétré*fort avant dans la terre. Elle pousse un grand ncmbre  
de tiges rondes. Elle a environ un pié de haut, &  
n’est pas fort branchue. Ses feuilles font très-nom-  
bretsses, étroites, longues, arondies par la pointe, pro-  
fondément dentelées. Le fommet des branches est gar-  
ni d’ombelles, composées d’un grand nombre de fleurs  
jaunes renfermées dans un calyce écailleux, qui cOil-  
tient de petites graines. Toute la plante a une cdeut  
forte qui n’est point défagréable. Elle ne croît que dans  
nos jardins. Elle naît dans l’Italie & les autres pays  
chauds, & fleurit dans les mois de Juillet & d’Août.  
MILLER , *Bot. Osse*

*Sa* décoction est bonne dans les fomentations. La fumée  
qui s’éleve de cette plante lorfqu’on la brûle , excite  
l’urine, & amollit les duretés de la matrice. DIOseo-  
RIDE, *L. IV. cap. <y(y.*

Elle est digestive & appasse les inflammations. ORIbase,  
*Med. Coll.* I, *L. XV. c.* 1. ÆgINETE , *L. VII. cap.* 3.  
AETIUS , *Tetr. I. Serm.* I.

*L.Eupatoire* a un goyt amer, elle échauffe & desseChe,  
&est

*5* 29 AG E

&.est dune grande utilité dans les maladicsde l’esio-  
mac & du foie. Elle est bonne pour la jaunisse , pour  
exciter les regles & l’urine, & pour tuer les Vers. M1L-  
LER , *Bot. Ojfic.*

Elle possede les Vertus de l'aristoloche & dc laTanaife,  
& elle entre dans beaucoup de compositions. On a em-  
ployé fa Eemence aVec fuccès au lieu de barbotine,  
pour tuer les Vers. L’eau & l’efprit qu’on en tire par la  
distilation répandent une odeur très-agréable. On *se  
sert* de cette plante en forme de sirop , d’huile , d’in-  
fusion, de décoction , de poudre, & de pilule. Μ. Boy-  
le obferVe qu’elle est nuisible aux yeux. BoERkaaVE.

Outre *i’Eupatelre* commune de Μ. Dale, Miller fait  
mention des efpeces suivantes :

*Ageratum quae ptarmica incana, pinnulis cristatis*, F. *Eu-  
patoire* blanche orientale.

*Ageratum peruvianum , arboreum, folio lato , ferrato.*BoERHAAVE.

*Ageratum ferratum alpinum glabrum aseore purpurascen-  
te-.* Tourn. *Eupatrire* à fleurs rouges.

*Ageratum Americanum erectum spicatum ustore purpureo.*Houst.

*Ageratum Americ amem procumbens , gnaph alii foede usto-  
ribus adfoliori/m nodos.* Houst.

*Ageratum Americanum frutescens, chamaedryos folio, flo-  
ribus ex foliorum alis.* Houst.

»

AGERATUS LAPIS. Pierre dont les Savetiers fe ser-  
vent pour polir les fouliers des femmes. Elle passe  
pour difcusseve & astringente. On l’emploie dans les  
inflammations de la luette. GaLIEN , & d’après lui  
PaUL ÆgINETE , *Lib. VII. cap. ry. et* ORIBASE , *Lib.  
XI V. cap.* I o.

AGES.’Αγὲς. La paume ou le creux dé la main. Ηε5υ-  
**CHIUS.**

AGE VITA. Nomsa’un antidote décrit par Myrepsie.  
Le passage où il en parle est fort corrompu , & les  
Commentateurs conjecturent qu’il faut lire ἰ » ύγις βῖτα ,  
*jugis vita,vie* longue ou continuelle, & qu’on n’a don-  
né ce nom à cet antidote , qu’à càufe de la Vertu qu’il  
a de prolonger la vie. Myrepfe nous apprend que les  
Slarasins l'appellent *Meelchagée.* C’est un νΐη médici-  
nal dont les Auteurs donnent la description suivante.

Prenez *six mesures de bon vin rouge :*

Mettez dedans les drogues sisiVantes, après les avoir pi-  
lées & passées par un tamis î

*de galanga, deux onces,*

*de poivre long et blanc, de chaque une once.*

*de la sauge , une once et demie,*

*de gingembre et de canelle commune, une once et  
demies*

*de safran , trois dragmes ,*

*de clous de girofle, une dragme et demie.*

Faites bouillir ces drogues jufqu’à ce que les six mefu-  
res soient réduites à une & demie. La doEe est d’une  
demie-once, qu’on prendra tous les matins à jeun dans  
un verre de vin.

Ce remede est excellent pour la colique , la paralylic ,  
les maux d’estomac, les tremblemens, la cachexie &  
l’hydropisie, pour remédier aux crudités , aux enflu-  
res , aux foiblesses de l’estomac , & de toutes les autres  
parties du corps. Il guérit les hydrOpisies de l'iitcrus,  
letenesinc, les maladies qui proVÎennent des fluxions,  
comme la goutte , aussi-bien que toutes les maladies  
.des nerfs causées par l'humidité & les crudités. Νιοη.  
MvREPSUs , *Sect. I. cap.* 500.

Ce remede paroît être excellent pour l’estomac, & peut-  
être d’une grande efficace dans les maladies dont l’Au-  
teur parle. C’est ce qui l’a fait appeller ,έ vfov τῆς ?ωῆς , *le  
nerf de la vie.*

À C G 53Ü

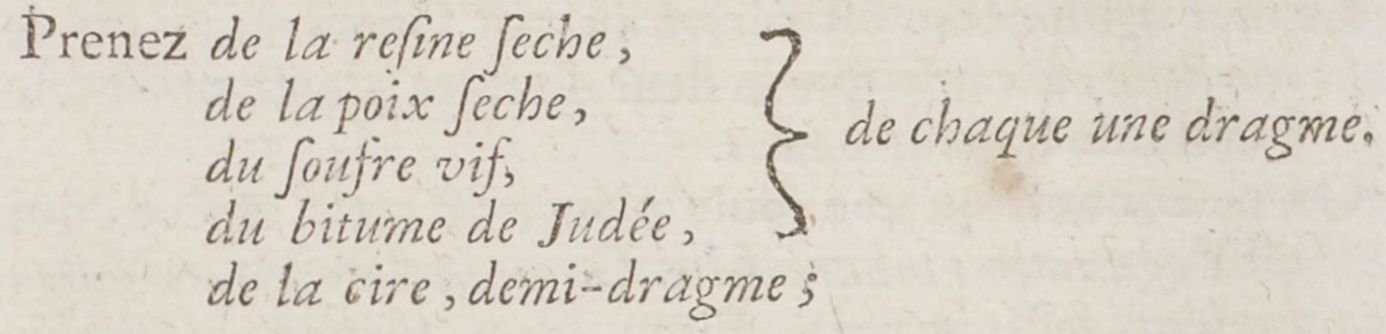
AGEUSTIA, d’-' privatif & γεύιμαι, Gouter. *Jeune»*

A G G

AGGLUTINA 1IO, *Aggluelnatton.* L’action de retinir,  
de joindre les parties du corps qui ont été séparées. De  
là Vient que l'on donne aux topiques qui produisent  
cet effet le nom *d’Agglutinans.*

Aétius se sert encore de ce mot dans un siens différent,  
comme il paroît par l'article qui sitit.

AGGLUTIN ATIO PILORUM, Réduction des poils  
des paupieres qui croissent en dedans dans l'ordre &  
la situation qui leur est naturelle. On peut la faire avec  
du mastic appliqué aVec une Eonde, qui tienne les poils  
dans la situation conVenable. Le bitume, la glaire du  
colimaçon enlevée aVec une aiguille, le siuc de l'algue,  
la liqueur des *agglutinans ,* ou ammoniaque peuvent  
servir au même issage. On peut préparer à cet effet un  
remede composé de la maniere suivante:



Faites fondre ces drogues ensemble , & gardez-lespour  
l’ufage. ?

Prenez de cette préparation avec la tête d’une fonde ς  
& fervcz-vous-en pour coller les poils de la maniere  
que nous l’avons dit. Αετιυε , *Tetrabib. 2. Serm.* 3.  
*cap.* 681.

AGGREGATUM. *Compose.* Corps qui réfulte de l'u-  
nion & de l’assemblage d’un grand nombre d’autres  
plus petits.

A G I

AGÏAHALID. C’est une plante d’Egypte, que Ray  
distingue de la maniere suivante : *Lycio affinis Ægyp-  
elaca.* C. B. *Agiahaeld Ægyptiaca lycio affinis*, Parki  
*Ascahalid Ægyptium solio Buxi, aut lycium.* J. B.

C’est un arbre grand comme un poirier sauvage, peu  
branchu, épineux, ressemblant au Lycium : *ses* feûil-  
les Eont comme celles du buis , mais plus larges & plus  
éloignées les unes des autres. Ses fleurs Eont en petite  
quantité , blanches, semblables à celles de l’hyacinte,  
mais plus petites. Il leur sifcCede de petits fruits noifs,  
approchans de ceux de l'lueble , d’un gout styptique  
tirant fur l’amer. Cet arbre croît en Ethiopie & en  
Egypte. Scs feuilles font aigrelettes & astringentes ;  
elles font estimées bonnes pour faire mourir les vers.  
**REM ER Y** *des Drogues.*

AGITATIO. *Agitation aseecousse.* Elle passe dans la Mc-  
decine pour un exercice, & c’est à elle que Sydenham  
attribue les grands avantages qu’on retire de l’exercice  
du cheval. Je ne doute point qu’elle ne foit fort utile  
pour lever les obstructions des vifceres , furtout lorse  
qu’elle est aidée de la fraîcheur dc l’air. Voyez  
*A Cri*

A G L

A G LIA. Voyez *Aeglia 8c Ægides.*

AGL1THES. ‘Αγλιθες. Les divisions ou segffiehs d’une tête  
d’ail, que nous appellens pour l'ordinaire gousses. Hip-  
pocrate emploie ce terme dans son Traité *de Morbis  
mulierum»,* Lib. II. Voyez *Alliumi*

A G M

AGME. ’Αγμὴ , ou Άγμα , *d’sya* , ΙΌΡΠρΓΟ , casset , brîselli  
*Fracture.*

A G N

AGNACAT. *Scaligeri pyrispecie.* Dans une contrée de  
l’Amérique au-delà de la Terre de Labrador, vers l.la  
sthme de Darien, on trouve un arbre dc la figure &-

*y* 31 -A G N

de la grandeur du poirier, toujours couvert de feuilles  
d’un verd & d’une beauté extraordinaire. Il porte un  
fruit fcmblable à la poire, qui est verd lors même qu’il  
est mûr. Sa pulpe est de la même couleur, douce, g rase  
*se ,* & du même gout que le beurre. Ce fruit passe pour  
exciter & porter violemment à l’amour. Rah. *Hisse  
Plant\**

AGNANTHUS , Espece de plante dont Vaillant fait  
mention. Ses fleurs font placées aux extrémités des ti-  
ges & des branches en forme de grappes. Chaque fleur  
qui ressemble beaucoup à celle de l’agnus-castus, for-  
me un petit tuyau, dont le bord antérieur est divifé  
pour l'ordinaire en portions inégales , trois fupérieu-  
res difpofées en forme de trefle , & trois inférieures  
dont celle du milieu est la plus grande des six & les  
deux latérales les plus petites. L’ovaire naît du sond  
du calme qui est découpé. Cet ovaire est attaché au  
fond du tuyau de la fleur, & lorfque celle-ci est tom-  
bée, il *se* change , à ce que rapporte Plumier, en une  
baie qui renferme une feule semence.

Le mot *agnanthus,* est dérivé du mot Grec ὸπέος, *chaste, 8c*ἄνθος*flear,* à catsse que la fleur de cette plante ressemble  
à celle de 1’*dgnus-castus.*

On ne connoît qu’une seule plante de cette espece, qui  
est l’*agnanthus vibumifolio. Cornutiaflore pyramidato ,  
caeruleo,foliis incanis ,* Plttm. Nov. Gen. 32. *Calyclel-  
richibou caraibaearum,* Surian. Hort. Sic. *Mémoires de*Z’*Académie Royale des Sciences* 1722.

AGNATA. VoVez *Adnata.*

AGNINA MEMBRANA ou PELLICULA. Aétius,  
*Tetrabib. IV. Serm.* 4. *cap-* 2. donne ce nom à une  
des membranes qui enveloppent le fœtus , à cause de  
fa délicatesse. Il y a toute apparenee que Bartholin &  
Drelincourt ont tiré cette expression de lui. C’est ce  
que les Anatomistes appellent communément *Am-  
nios.*

AGNINA LACTUCA. Voyez *Lactuca.*

AGNOIA . Α,νοια , d’a privatif, & ,ινώσκ», *connoître.* Lorse  
qu’une perfonne attaquée de la fievre ou de telle autre  
maladie que ce foit , oublie & ne connoît plus les per-  
sonnes qui lui fiant les plus familieres; H ippocrate don-  
ne à cet oubli le nom *d’agnoia-s 8c* il le regarde corn-  
me un très-mauvais symptome , surtout lorsqu’il est:  
accompagné de frisson. *Praedicta L. I. c.* 64. L’expé-  
rience ne prouve que trop la certitude de ce pronostic.

AGNUS, *Agneau.* Cet animal est trop connu pour qu’il  
« foit befoin d’en donner la defcription. On emploie  
plusieurs de *ses* parties dans la Medecine, Hippocrate  
dans sim Traité de *Superfoetatione,* ordonne d’appli-  
quer une peau *d’agneau* toute chaude fur le ventre des  
filles qui fiant incommodées par une suppression de re-  
gles, dans le dessein, à ce que je crois, de relâcher les  
vaisseaux de l’utérus & d’en diminuer la tension. M.  
Freind dans sim *Emmenologie*, recommande des so-  
mentations émollientes pour le même effet : mais la  
chaleur balsamique de la peau d’un *agneau* nouvelle-  
ment tué, me paroît plus propre qu’aucune autre cha-  
leur artificielle , à relâcher les vaisseaux.

Ses poumons sont bons dans les maladies de la poitrine,  
scm fiel est propre pour l’épilepsie. La dosie en est de-  
puis deux gouttes jusqu’à huit. Εεμεευ.

La caillette qui *se* trouve au fond de fon estomac est *re-  
gardée* comme un antidote contre les poisons. Εεμεευ.

Les poumons de cet animal brûlés & réduits en poudre ,  
guérissent les meurtrissures que caufent les souliers  
trop étroits. AeTIüs, *Tetrab. I. Serm.* 2. c. 155.

*L.agneau* contient une grande quantité d’huile & de Eel  
volatil.

Les parties de *F agneau* les meilleures & les plus légeres  
sont, suivant Cesse, la tête & les piés. UELSE, *L. II.  
e.* 18.

Il donne un fisc gluant. ORIEase , *Eup. L.* Z.c. 21.

*L. agneau* est humectant & rafraîchissant; il nourrit beau-  
coup & adoucit les humeurs acres & picotantes.

Quand il est trop jeune ou qu’il n’est pas assez cuit, il est  
indigeste & pefant fur l'estomac.

A G N 532

Il convient dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux;  
mais les personnes d’un tempérament froid & phleg-  
matique doiVent s’en abstenir , ou en ufer modéré-  
ment. Εεμεευ, *des Alimens.*

AGNUS CASTUS. *Agnus Castus',Vitex,* Offic. *Agnus  
Castus,* Hort. Monsp. 7. Chab. 63. Herm. HortLugd.  
Bat. II. Mill. Cat. 124. *Agnus folio non ferrato A.* B.

1. 205. Raii Hist. 2. 1696. *Vitex, Agnus castus*, Rand.  
Ind. 94. *Vitex,* Rivin. Rupp. Flor. Jen. 201, *Vitex  
sive Agnus castus ,* Ger. 1201. Emac. 1387. *Vitex folio  
angusto* , Parle Theat. 1437. *V.itcX foliis angustiori-  
bus, Cannabis modo dispositis*, C. B. Pin. 475. Teum.  
Inst. 603. Elem. Bot. 475. Boerh. Ind. A. 2. 222.  
DaLE.

*L. Agnus castus* est un arbrisseau de la nature du saule,  
qui mérite prefque le nom d’arbre. Il croît silr les bcrds  
des rivieres , dans les lieux rudes & marécageux , &  
dans les ravins. Ses branches font longues & déliées,  
pliantes, difficiles à rompre, & ses feuilles ressemblent  
à celles de l’olivier , excepté qu’elles font plus ion-  
gues & plus tendres. L’une de fes efpeces porte des  
fleurs blanches & l'autre des fleurs rougeâtres. Sa fe-  
mencc ressemble au poivre.

Il est d’une nature chaude & astringente. Son fruit pris  
en décoction est bon pour les morfurcs des bêtes Ve-  
nimeufes, & guérit ceux qui ont des maux de rate &  
qui sont attaqués de l’hydropisie. Pris dans du vin au  
poids d’une dragme , il engendre beaucoup de lait &  
excite les regles aux femmes , mais il les met en dan-  
ger de faire une fausse-couche ; affecte la tête & caufe  
une disposition léthargique. La décoction des feuilles.  
& de la semence est ün excellent demi-bain pour les  
femmes qui font sujettes aux inflammations & autres  
maladies de l'utérus. Sa semence prise avec du pouliot  
ou employée en forme de fumigation, lâche le ventre ;  
appliquée extérieurement, elle appaisse les maux dè  
tête & l'on en fait des embrocations avec de l’huile &  
du vinaigre pour la léthargie & la phrénésie. La fumée  
qui l'éleve de fcs souilles quand on les brûle, chasse  
les animaux venimeux ; elles guérissent leurs morse-  
res étant appliquées en forme de cataplafme. Emplo-  
yées avec dti beurre & des feuilles de vigne , elles  
ramollissent les duretés des testicules. La forte décOC-  
tion de fa semence avec de l’eau, guérit les crevasses  
qui fe forment autour de l'anus , les plaies & les luxa-»  
tions lorfqu’on y a joute les feuilles. On prétend qu’une  
branche de cet arbre portée en guife de bâton, empê-  
che la lassitude.

On donne à cet arbrisseau le nom danos , ( *castus, chaste)*parce que les femmes qui voulaient vivre chastement  
pendant les Fêtes de Cerès, avoient coutume de dormir  
dessus; il est appelle λόγος, (lygus, c’est-à- dire *osier )*à caufe de la flexibilité de fes branches. DIûsCORIDe ,  
*Lib. I. cap.* 135.

Hippocrate ( *de Morsas mulierum, L. I.* ) recommande la  
Eemence de *F agnus castus,* pour faire sortir l’arriere-  
faix , & principalement celle dontlleEpece est blanche  
pour hâter l'expulsion du fœtus.

Cet arbre n’est pas fort haut ni fort épais, il pOusse un  
grand nombre de branches de couleur de cendre,  
pliantes, dures & difficiles à rompre, fur lesquelles .  
naissent des feuilles dispofées en main ouverte, ou  
composées de cinq & souvent de fept lanieres, lon-  
gues, étroites & pointues, fur une seule queue; elles  
ressemblent à celles du chanvre , excepté qu’elles ne  
font point dentelées; elles font d’un verd foncé par-  
dessus , & blanchâtres par-dessous : de l’extrémité des  
branches fortent des fleurs en épis de couleur de pour-  
pre mêlé de blanc , d’une feule piece , découpées irré-  
gulierement en cinq parties, qui les font paroître corn-  
me armées d’tm cafque ou de levres. Elles ont quel-  
que ressemblance avec celles de la lavande , & il leur  
sclccede de petites femences rondes, comme un grain  
de poivre, mais plus petites , d’un gris tirant fur le  
noir, portées fur un calice découpé en plusieurs quar-  
tiers, d’un gout acre & astringent.

533 A G N

Cet arbre croît dans les pays chauds, comme en Italie ,  
dans le Royaume de Naples & de Sicile, & fleurit au  
mois d’Août.

Les feuilles , les fleurs & la femence de *i’agnus castus ,*échaufient & dessechent ; elles font bonnes contre les  
obstructions du foie & de la rate, pour chasser les Vents  
& pour exciter les regles aux femmes. On recomman-  
doit autrefois sa femence pour adoucir l.’acrimonie de  
la femence , pour appaifer les feux & les désirs que  
cause ion abondance, & conlerVer la chasteté , mais  
on n’cn fait pas grand usage aujourd’hui , & le *sirop  
d’agnus castus* est entierement banni du nouveau Disc  
pensaire. MILLER , *Bot. Offic-*

Les feuilles, les fleurs & la femence de cet arbrisseau  
font composées de parties extremement déliées. Son  
fruit échauffe sensiblement lorsqu’on le mange, &  
cause des maux de tète. Roti dans une poilc il n’affec-  
te pas si fort la tête , mais il échauffe & desseche le  
corps & fournit une nourriture légere & qui n’est pas  
flatueufe, ce qui le rend propre à réprimer les feux de  
l’amour. On prétend qu’il conferVe la chasteté , non-  
feulement lorsqu’on en boit la décoction, mais encore  
lorsqu’on en met dans le lit. Sa semence est beaucoup  
plus efficace que la rue pour résoudre les tumeurs du-  
res de la rate & du foie. Aeucs, *Tetrab. I. Serm.* 1.  
*Agnus.*

Il contient beaucoup de sel & d’husle, & peu de phlegme.  
AGNUS SCYTHICUS. La plante appellée *agneau de  
Scythie, & barametz s berometz* ou *boronetz* en langue  
barbare , est fort célebre parmi les Naturalistes.

Le premier qui en a parlé est Athanafe Kircher dans fon  
*Ars Magnetica,* ( il citeSigifmond , L. B. de Herberl-  
tein, Hayton Armenien, hurius & Jul. Cæsar Scali-  
gcr, ) enfuite le Chancelier Bacon, Fortunius Lice-  
tus, André Libavius, Eufebe de Nuremberg, Adam  
Olearius & Olaus Wormius , fans compter un grand  
nombre d’autres Auteurs, la plupart Botanistes, qui  
n’ont fait que répéter ce qui aVoit été dit aVant eux.

Jules Cæsar Scaliger décrit cette plante fous le nom *d’a-  
gneau de Scythie, borametz,* de la maniere sulcante.  
« Ce que l'on a Vu ci-ddvant n’est rien en comparai-  
» son du merveilleux arbrisseau de Tartarie. 11 croît  
» principalement dans le Zauolhan, aussi célebre par  
» son antiquité que par le courage de fes habitans.  
» L’on feme dans cette contrée une graine prefque fem-  
» blable à celle du melon, excepté qu’elle est moins  
» oblongue, qui produit une plante d’environ trois  
» piés de haut, qu’ils appellent *borametz,* c’est-à-di-  
» re *agneau ,* car elle ressemble à cet animal par les  
» piés , les onglets , les oreilles & la tête , si on en ex-  
» cepte les cornes, à la place desquelles elle a une  
» touffe de poils. Elle est couVerte d’une peau légere  
» dont les habitans Ee fervent pour faire des bonnets.  
» On prétend que la pulpe intérieure ressemble à la  
» chair de l'écrevisse de mer, & qu’il en fort du sang  
» lorsqu’on y fait une incision ; elle est d’un gout ex-  
» trcmement doux , & fa racine s’étend fort loin dans  
» la terre : ce qui augmente le prodige, elle tire fa  
» nourriture des arbrisseaux qui lont aux environs ,  
» mais elle périt lorsqu’ils meurent ou qu’on Vient à  
» les arracher. Le hasard n’a point de part à cet acci-  
» dent, on lui a caisse la mort toutes les fois qu’on l'a  
» pricée de la nourriture qu’elle tiroit des plantes qui  
» étoient au Voisinage. Ce qu’il y a de plus furprenant  
» est, que les loups font les seuls de tous les animaux  
» carnassiers qui en foient aVÎdes. Mais je crois qu’on  
» n’a ajouté cette derniere circonstance que pour aug-  
» menter le merVeilleux de l'histoire. J’ignore la ma-  
» niere dont les piés font produits & sortent du tronc.

» Les particularités que je Viens de rapporter m’ont été  
» communiquées par des persimnes qui méritent la  
» plus haute considération, & par les plus fameux na-  
» turalistes. »

D’autres Auteurs donnent la même description de cette  
plante, ou pour mieux dire, ne font que copier Scali-  
gcr. Quelques-uns cependant Varient fur certaines cir-

A G N 534

constances , & Kircher a même jugé à propos dlajôu-  
ter à fa description une figure qu il ne doit qu a fon.  
imagination. On assure que l'on trouVoit dans les Ca-  
bmets de quelques Curieux , comme dans ceux de  
Wormius & de Swammerdam , la peau de cette admi->  
rable production de la nature.

Antoine Deusingius qui a examiné avec foin cette ma-  
tiere, traite de fable tout ce qu’on rapporte de cet  
*agneau, 8e* prétend que Scaliger, qui est un de ceux  
qui en ont parlé les premiers, n’a débité cette histoire  
que comme une fable, & que d’autres qui n'étoient  
point d’humeur à s’en laisser imposer , l’ont revoquée  
en doute.

En effet, si l'on prend la peine d’examiner ce qu’on rap-  
porte de cet *agneau* aVec un efprit exempt de préjugé,  
on en apperceyra tout le romanesque , & l’on acquies-  
cera fans peine au sentiment de Deusingius , dont les  
raisons fuÎVantes prouvent la certitude.

1. 11 n’y a aucune personne digne de foi qui ait Vu cet  
*agneau* Végétal. Ce qu’Olaus Wormius en a appris de  
M. Elqvaldi de Kleiss, Ambassadeur de l'Electeur de  
Brandebourg, qui lui dit, que lorsqu’il étoit sur les  
frontieres de la Tartarie , un habitant lui offrit en  
échange pour quelques feuilles de tabac , une plante  
feche parfaitement ressemblante à un *agneau,* d’un pié  
de grandeur, couVerte d’une laine frifée ; n’est point  
conVainquant, car il fe peut faire que le Tartare lui  
en ait imposé.

2. Engelberd Kæmpfer qui n’étoit pas moins Verfé dans  
l'histoire Naturelle que dans la Medecine, s’est donné  
tous les foins possibles pour trouVer cet *agneau* dans  
la Tartarie, fans qu’il ait pu y réussir. « On ne con-  
» noit dans la Tartarie , dit cet Auteur , ni chez le  
» menu peuple, ni chez les Botanistes, aucun zoophyte  
σι qui broute l’herbe, & je n’ai retiré d’autre fruit de  
» mes recherches, que la honte dlaVoir été trop cré-  
» dule. Les brebis & les autres animaux de cette espece  
» font les seuls à qui on donne le nom de *borametz.*» Je fuis donc pleinement conVaincu que tout ce que  
x> l'on a débité au sistet de cette plante n’est qu’une  
» pure fiction. » *Amoenit. Exoticae.*

3. L’histoire de cet *agneau* a tout l’air d’une fable, &  
Kæmpfer dont nous Venons de parler, en a décou.Vert  
l’origine. Après aVoir dit quelque chofe de l'étymo-  
logie du mot *barometz,* qui est dérÎVé par corruption  
du MoscoVÎte *borametz* ou Polonois *baranez-,* qui est  
un diminutif de *baran,* dont l’origine est: EfclaVone &  
dont les Russes & les Polonois fe ferVent pour signi-  
fier une brebis; il rapporte que dans quelques-unes des  
Provinces qui font aux environs de la Mcr Cafpien-  
ne, on trouve des brebis différentes des brebis ordi-  
naires, que l'on prise beaucoup à caufc de la finesse  
de leurs peaux. Il en donne la description, & il ex-  
pose la mani re dont on les prépare aVant de les Ven-  
dre aux Perfes & aux Tartarcs, qui en font des four-  
rures.

« Les personnes de condition , dit-il , dont l’état exige  
» un habillement plus magnifique que celui du bas  
*τ>* peuple, recherchent aVec empressement les peaux de  
» ces *agneaux* qui sont beaucoup plus fines que celles  
» des *agneaux* ordinaires. On les prise d’autant plus  
□s que l'animal est plus jeune ; on cn frife la laine &  
l'on en fait une grande quantité de boucles qui fer-

» Vent à en augmenter la beauté. Quelques Marchands  
» ont poussé l'aVÎdité du gain jusqu’à preVenir la naif-  
» fance des *agneaux,* en ouVrant le Ventre des bre-  
» bis, afin d’aVoir des peaux d’une plus grande finese  
» fe. LorEque ces sortes de peaux font préparées com-  
» me il faut, elles font d’une beauté si extraordinaire ,  
» que ceux qui nlen ont jamais νιι ne faVent ce que  
» c’est, & lorsqu’on en a retranché les extrémites, cl-  
» les ne conferVent rien de la figure de *i’agneau , &*» trompent les personnes ignorantes & crédules , par  
» l’apparence d’une membrane couVerte de laine & fi-  
» guréecomme une citrouille. Elles Valent, continue  
» cet Auteur, trois ducats Chacune , & même daVanta-

L 1 ij

535 AGN

so ge, suivant qu’elles font plus ou moins belles. On  
le en borde des turbans & souvent même des robes &  
» des manteaux. » H finit en ces termes : « Soit que  
» cette sable de *F agneau de Tartarie* doive sim origine  
σι aux conjectures de quelque Savant, ou à l’ignorance  
» de Ceux qui en ont parlé les premiers, &qui par né-  
30 gligence ou pour avoir ignoré la langue du pays,  
» n’ont pas compris la nature d’une chofie dont ils  
»aVoient oui parler en passant, il est arrivé que cctte  
» erreur s’étant répandue jusques dans les régions les  
» plus éloignées a été caufie qu’on a ignoré le nom &  
» l’origine de ces sortes de peaux qu’on nous a vcn-  
» dues comme une classe extraordinaire , dont l’appa-  
» rence a surpris quelques personnes curieufes qui ad-  
» mirent tout *ce* qui vient des pays étrangers; de for-  
» te que par un privilége qu’ont toutes les choEcs qui  
05 tiennent du merveilleux , on a ajouté soi à toutes les  
» fables qu’on a débitées à leur fujet. Cette erreur a  
» .pris de si profondes racines dans les efprits, que l'on  
» montre encore aujourd’hui cette peau dans les Cabi-  
» nets des Curieux comme une espece de zoophyte ,  
» quoique ce ne foit autre chofe que la dépouille d’un  
*» agneau'dont* on a anticipé la naissance. »

Il y a environ trois ans qu’un Russien , que le déiîr de  
voyager conduisit dans cette Ville, voulut voir mon  
Cabinet, qui contenoit entre autres curiosités naturel-  
les cet Agneau de Tartarie, qui passe pour le véritable  
*Borometz.* Il avoit environ six pouces de long, une tê-  
te, des oreilles & quatre piés de couleur de fer, tout  
ion corps , si on en excepte les piés & les oreilles ,  
étoit révêtu d'une espece de duvet de couleur noire.  
Je trouvai lorfqu’on vint à l’examiner, que ce n’étoit  
ni un animal ni le fruit d’aucune plante, mais la racine  
de quelque plante épaisse & fibreusse, ou plutôt la tige  
de quelque plante à qui l'on avoit fait prendre la figure  
d’im quadrupede,dont les quatre jambes étoient les *res-  
tes* d’autant de tiges ou pédicules qui avoient porté des  
feuilles , & qu’on avoit taillé de même que les oreilles  
qui ressembloient cependant à des cornes. D’ailleurs les  
fibres qui poussoient de part & d’autre, & par le moyen  
defquelles la racine & la plante tiroient leur nourri-  
ture ne laissoient plus aucun doute sifr ce stljet. Une  
des jambes de devant n’étoit point contiguc au reste du  
corps & y avoit été ajoutée ; & lorEque je vins à exami-  
ner la figure avec plus d’attention , je trouvai que la  
tête & le cou étoient aussi postiches ; en un mot cet  
*agneau* étoit un assemblage de diflérentes pieces ou  
morceaux de racine , de même que nos Pigmées Pont  
composés de morceaux rapportés de racine dcmandra-  
gOre & de brioine. Il me restoit encore à servoir de  
quelle plante cet assemblage pouvoit avoir été Eormé :  
mais il me vint aussi-tôt dans la pensée qu’elle devoit  
être de lleEpece de celle à qui on donne communément  
le nom de capillaire , & en effet , je trouvai qu’elle  
avoit beauCoup de rapport avec les plantes exotiques  
de cette espece dont j’avois connoissance aussi-bien qu’a-  
vec celles dont M. Hans-Sloane & le Pere Plumier  
nous ont laissé la description. Car quelques-unes de  
ces plantes poussent un grand nombre de tiges cou-  
vertes d’un duvet ferrugineux ou d’une mousse rou-  
geâtre ; mais je ne faurois déterminer l’efpece qui a  
fervi à faire cet ouvrage , quoique je fois perfuadé  
qu’elle est particuliere a la Tartarie , jufqu’à ce que  
j’aie occasion de pousser plus loin mes recherches.

Je persiste d’autant plus dans ce sentiment, que j’ai trou-  
vé dans les Transactions Philosophiques , la deEcrip-  
tion & la figure d’un de ces prétendus *agneaux* de Scy-  
thie, par M. Hans-Sloane qui l’a reçu des Indes Orien-  
tales ; il ressemble beaucoup moins à un *agneau,* que  
celui dont je viens de parler.

Je suis persuadé que l’on Eabrique ces sortes *d’agneaux*avec certaines racines qui naissent dans la Russie & dans  
la Tartarie , ce qui rend en quelque sorte l’histoire de  
*F agneau* végétal de Seythie véritable : mais il est aisé  
de vpir que cet *agneau* est tout-à-fait diflérent de *ce-  
lui* dont les Auteurs nous ont donné la description, &

AGN 536

11 s’en faut de beaucoup qu’on doiVe le regarder ccm-  
ssie une merveille ; car il n’est pas fort difficile de lan-  
ner aux racines & aux troncs des plantes une figure qui  
ressemble à ce que l’on Veut imiter , comme nous l'a-  
vons obferic ci-dessus, des racines de mandragore; &  
l’on peut donner à la figure grotcEque de ces racines le  
nom de Pigmée avec autant de rassoi-luque l’on lan-  
ne celui *d’agneau* à l’autre qui est construit avec disse-  
rens morceaux de racines jointes ensemble. *J. H. Brey-  
nius. M. D. Danelse. Philos. Trans.*

Voici la description de M. Hans-Sloane, dontnOtisVC-  
nons de parler.

Cette racine est longue dc plus d’un pié , aussi grosse que  
le poignet , ayant plusieurs tubérosités , des extrémités  
defquelles sortent quelques tiges d’environ, trois Ou  
quatre pouces de long , qui ressemblent exactement à  
celles de la fougerc, une grande partie de *sa* sillface  
extérieure est couverte d’un duvet d’un noir jaunâtre ,  
aussi luisant que la Eoie , & long d’un quart de pouce.  
On emploie pour l’ordinaire ce duvet pour le crache-  
ment de Eang à la doEe de six grains, & l'on assure que  
trois prifes fusissent pour arrêter ces sortes d’hémorrha-  
gies. On trouve dans la Jamaïque plusieurs plantes de  
fougercqui deviennent aufllgrosses qu’un arbre,&qui  
fiant coiiVertes d’une esipece de duvet pareil à celui  
qu’on remarque siur quelques-unes de nos plantes ca-  
plllaires. Il femble qû’on ait employé le fecours de  
Part pour leur donner la figure d’un *agneau,* car les ra-»  
cines ressemblent au corps & les tiges aux jambes de  
cet animal. M. Mcrret sait mention de ce duvet à la  
fin du *Mus. Soc. Reg.* de M. Grew , sious le nom de *IL.  
cosempie, mousse dorée ,* & ill’estime un très-bon cOr-  
dial. M. Brown , qui a sait un grand nombre d’exeel-  
lentes observations dans les Indes Orientales , prétend  
avoir appris de perEonnes qui ontétéàla Chinequ’ony  
emploie ce duvet pour arrêter le sang des blessures,com-  
me nous nous servons de la toile d’araignée , & qu’il  
y a peu de massons où il n’y en ait, tant est grande l’ef-  
time qu’on en sait. J’en ai vu. donner aussi,dit cet Auteur,  
pour le crachement de sium , mais je fuis assuré que ce  
remede n’est point ihfailnble quelque innocent qu’il  
puisse être d’ailleurs. *Philos. Trans.*

AGO

AGOGEi Ά,ωγὴ , d’-Αγω , *mener, conduire.* Ce mot signi-  
gnifie l'ordre ou la disposition entiere d’une chose ,  
comme la maniere de vivre , le cours d’une maladie,  
la disposition de Pair. CasTELLI.

Pline , *L. XXXIII. c.* 4. appelle *Agogae* les petites rigo-  
les que l'on fait dans les mines, d’or pour faire écouler  
l’eau qui y déposie l’or qu’elle contient.

AGOMPHIASIS ou GOMPHIASIS, maladie qui rend  
les dents branlantes dans les alvéoles. BLANCARD.

AGONE. *Jis.quiame.* HESYCHIUS. Voyez *Hyoscya^  
mils.*

AGONIA. ’Αγονία , d’a privatif, & Γόνος , *postérité, race tstérilité.*

AGONIA. ’ΑγΛνία , d’’A;a , *Combat. Agonie* dans laquelle  
on sijppofe qu’il fe fait une espece de *combat* entre la  
vie & la mort.

AGONISTICON. ’Αγωειη,ὸρ. Paul Eginete ( *L. II. c.* 30. )  
donne cette épithete à Peau, & rend ce mot par (ύμτ.-  
τάτω ) excessivement froide.

AGONOS. Αςοιος , d “privatif, & τόνος, *lignée,raceustfe  
ri le.*

Hippocrate , si l’on en croit Fœsius, donne ce nem aux  
femmes qui n’ont jamais eu d’enfans , & qui fonten-  
core en état d’en avoir , où à celles dont la féœndité  
est retardée par quelque obstacle qu’il est aise de le-  
ver.

On applique encore ce mot aux jours ( ήμίραι ) pairs, com-  
me le quatrieme ou sixieme dans lesquels on ne doit  
point attendre de crife , pour les distinguer des jours  
impairs (γόνιμοι ήμέραι ) comme le troisieme ou scptieme,  
dans lesquels la crisi? arrive pour l’ordinaire.

*ryy* À G R

AGORÆUS Α,οραὶος. Epithete du pain bis. [

AGOSTUS. ’Αγοστ,ς, d’ p" *mener , conduire.* La partie du 1  
bras qui s’étand depuis le coude jufqu’aux doigts. II.  
signifie aussi la paume ou le creux de la main. CasTEL-  
**LI , CONSTANTIN.**

A G R

AGRESTA, *Verjus.* Lemery dit que le *Versus* contient  
beaucoup de fiel essentiel & de phlegme , peu d’huile  
& de terre. Il ajoute qu’il est détersif, astringent , ra-  
fraîchissant, propre à tempérer l’acreté de la blle & à  
réveiller les espnts.

AGRESTEN , Tartre qui n’est pas encore dépuré. Cas-  
**TELI.I.**

AGRESTIS *,sauvage.* On emploie ce nom pour distin-  
gner les végétaux qui croissent naturellement dans les  
champs d’avec ceux que l'on cultive.

On fe sert encore de ce mot pour exprimer la disposition  
maligne de certaines maladies,& une certaine brutalité  
dans les manieres.

On l’emploie fouvent comme une épithete pour distin-  
guer les animaux domestiques d'avec les lauvages.

Lés animaux *sauvages* échauffent & dessechent daVanta-  
ge que les domestiques; ACTUARIUsssc *Spirit. Animal.  
c’315’*

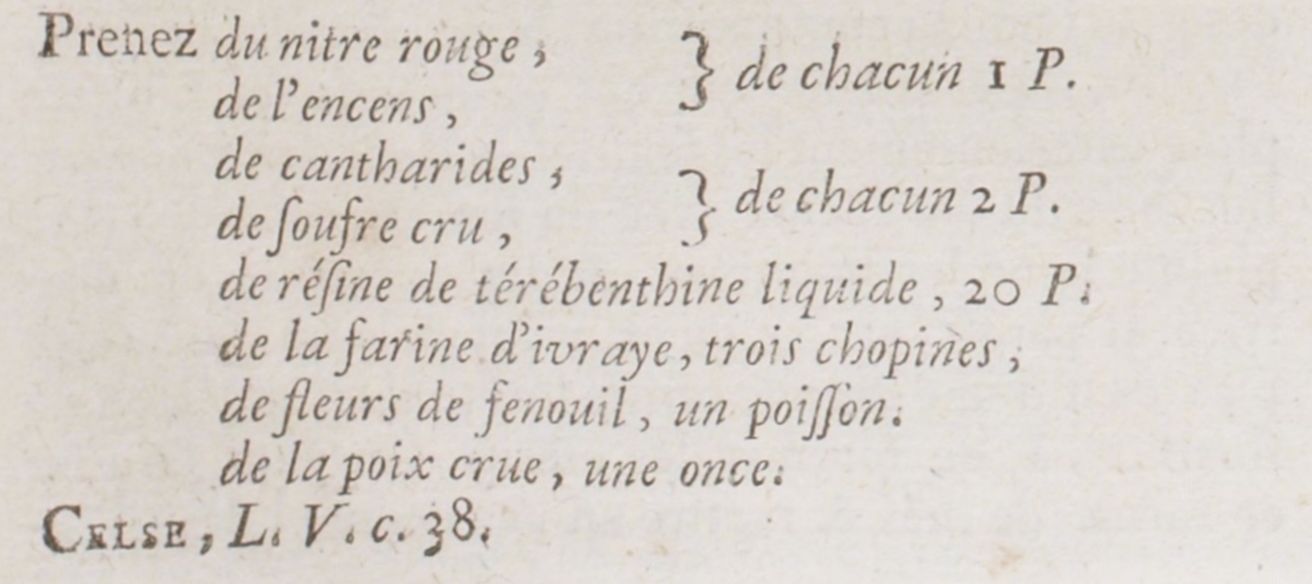
Les animaux *sauvages* fournissent une meilleure nourritu-  
reque les domestique. ORIBasE, *Spnops. L. IV.c.* 1.

Les animaux domestiques ou privés font d’un tcmpéra-  
fnent plus humide que les *sauvages,* dont la chair est  
plus ferme & moins grasse, & fe conferve plus long-  
tems que célle dcs premiers qui sirnt nourris dans la.  
mollesse ; d’où il paroît que les animaux *sauvages* doi-  
vent fournir des alimens moins chargés de parties ex-  
crémentielles que les autres. ORIBasE,*Med. Col. L. II.  
c.* 41.

Comme les animaux *sauvages* en général sont beaucoup  
plus d’exercice que les domestiques, ils ont leurs fels &  
leurs huiles plus exaltés, ce qui en augmente le gout.  
De-là vient aussi qu’ils font plus sains & plus robustes,  
& qu’ils fournissent une meilleure nourriture aux per-  
fonnes qui ont la force de les digérer , car le meme  
exercice qui exalte leurs fels & leurs huiles , rend aussi  
leur chair plus ferme & plus dure.

AGRIA, chez les Botanistes , signifie la même chofe  
*custAgrisolium , houx,* fuivant Blancard ; mais ,

AüRIà , est encore une espece de pustule maligne dont il  
est fait mention dans Celle , qui en distingue de deux  
efpeccs. La premiere, dit-il, est fort petite & rend la  
peau rouge & rude sans la corroder beaucoup. Elle est  
un peu plus unie vers le centre , que vers ses bords &  
ne s’étend que fort lentement. Ces pustules font *d’a-  
bord* de figure ronde & conservent leur rougeur. La  
Eeconde espece de pustule est appellée ’a>pi» par les  
Grecs. Elle irrite non-seulement la peau , mais y catsse  
encore une corrosion & une rougeur considérable , qui  
est souvent suivie de la chtite des poils. Elle est d’au-  
tant plus difficile à guérir, qu’elle s’éloigne de la- figu-  
re siphérique , & lorsqu’on n’y remedie point de bonne  
heure, elle dégénere en lepre. On guérit aisiément les  
prcmicresen les mouillant tous les matins à jeun avec  
de la sialive, quant aux autres on parvient quelquefois  
à les guérir en y appliquant des feuilles de pariétaire  
pilées. De tous les remedes compofés, dont on fe fort  
en ce cas, il n’y en a point de plus efficace que celui  
deMycon.



À GR 538

ÀGféÎAMPELÔS. d’’AYfiôo , *sauvage ,* &'Άμπελος , Ifg.vi?.  
*Pignesauvage.* Voyez *Vitisfylvestris .*

Gerard prétend que c’efr la brioine noire.

AGRICUL *Ί* LRA , *Agriculture.* Elle n’est du ressert  
de la Medecine qu’en tant qu’on la Considere comme  
un exercice. Les cxhalaifons qui s’éleyent d’une terre  
légere & fabloncufenouvcllementrcmuéc, passent pour  
très-faines ; c’est Ce qui fait qu’on a fouvent ordonné a  
des malades de suivre la charrue pour respirer urt air  
imprégné de ces Vapeurs salutaires.

AGRIELÆA , d’Αγριος , *sauvage , 8c* Έλαῖκ, *olive,* L’C/ife  
*sauvage. Noyez. Oleaster.*

AGRIFOLIUM. *Houx\* Agrifolium,* Offic. Ger. 1155.  
Emac. 1338. Raii Hist. 2. 1622. Synop. 3. 466.  
Merc. Bot. 1. 17. Phyt. Brit. 3. Mer. Pin. 3. *Agri  
folium sive Aquifolium s* Parla I hcat. 1486. *Aqiel-  
ssolium sive Agrifolium* , Chab. 605. *Aqjasolium si-  
ve Agrifolium vulgo* , J. B. 1. 114. llourn. Inst.  
600. Elcm. Bot. 473. *Aquifolium Tournesortii,* Rupp.  
Flof Jeu. 35. *Aquifolium b acci s rubrist* Herm. Hort\*  
Lugd. Bat. 56. Boerh. Ind. A. 2. 219. *Ilex acu-  
leata b aerifera folio sinuatos* C. B. Pin. 425. Johnsi  
Dendr. 206.

*Agrifolium, feu Aquifolium* ( d’’Ansi épine & *Folium\**Lat. feuille à catsse que les feuille fonts armées de pi-»  
quants. )

Cette étymologie n’est point naturelle. H femble qu’il  
feroit beaucoup mieux de la dériver d’Αγρας, *sauvage .*rude , feroce & de φύλλον une feuille.

*Ses Caracteres.*

Ses feuilles font dures, aigues, piquantes ou épineuses  
tout autour;spes baies petites, rondes,& pour la plu-  
part rouges, & renferment chacunes quatre femences  
triangulaires striées.' MILLER.

Cette plante est trop connue pour avoir besoin d’unei  
description.

Les baies du Houx font chaudes & fechcs, & chassent les  
vents. Elles sirnt bonnes Contre la colique ; étant pri-  
'si?s au nombre de dix ou douze intérieurement ,  
elles chassent par les Eelles les humeurs épaisses &  
phlegmatiqu.es.

La glu que l’on tire de ison écorce n’est pas moins nuisi-  
ble que celle du gui , car elle est extremcment vif-  
queufe, elle colle les intestins, elle bouche & resserre  
les passages des excrêméns , & caisse la mort par *sa*substance glutineufe , fans aVoir d'ailleurs d’autres  
mauvaises qualités. Le *Houx* réduit en poudre , & bu  
dans quelque liqueur, est un remede dont on a éprou-  
vé l'efficacité contre toutes sortes de flux de ventre ,  
comme la dyssenterie, &c. GERARD.

Voici la maniere dont on fait la glu.

On dépouille le *Houx* de fon écorce aux mois de Juin  
& Juillet, & on la fait bouillir dans l'eau de pluie  
pendant fept à huit heures jlicqu’à ce qu’elle soit ex-  
tremcment molle. On la retire, & lolssqu’elle est Eeche  
on l'entasse avec de la fougere en entremêlant les cou-  
ches. On la laille fermenter & pourrir pendant deux  
ou trois femaines jissqu’à ce qu’elle Eoit réduite en  
mucilage. On la pile ensisite dans un mortier jusqu’à  
ce qu’elle sont réduite en pâte , on la paîtrit dans les  
mains dans de Peau courante, qui la nettoye en peu  
de tems de toutes les ordures, & ne laisse autre choie  
que la glu purifiée. Après quoi on la met dans un put  
de terre 011 on la laisse trois ou quatre jours, jusqu’à  
ce qu elle fie fioit entierement purgée & perfectionnée  
par l’écume qu’elle jette, on la met enfuite dans un  
autre vaisseau pour s’en servir lorsqu’il en est besoin.  
RAY. *Hist.*

On tire la glu non-feulement de l'écorce de ces arbres,  
mais encore du fruit du gui, du chataigner & du ser  
belle.

On trouve le détail dans Miller dcs espeees fuivantes d»?  
*Houx.*

539 A GR

ι. *Aquifolium s bacris rubris*. H. L.

2. *Aquifolium s bacris luteis ->* Η. L.

3. *Aquifolium s bacris albis.*

4. *Aquifolium ; foliis ex luteo variegatis* , Η. R. Par.  
*Aquifolium aureum,* Munt. Η. 163.

5. *Aquifolium aseelais ex albo variegatis,* Η. L.

6. *Aquifoliums Echinatafoliisuperficie,* Corn. 180.

7 *Aquifolium s Echinatasoliisuperficie Foliis ex luteova-  
riegatts,*

8. *Aquijoelum - Echinata solii superficie Limbis aureis.*

9. *Aquifolium s Echinata solii saperficie Limbis ar-  
genteis.*

io. *Aquifolium aseoliis longioribus} limbis et spinis ex uni-  
co^ tantum latere per totum argenteo pictis* , Pluk.

11. *Aquifolium sfoUissubrotundis, limbis et spinis utrin-  
que argentatis. Aquijoelum elegans,* D. Doct. Ealef  
Pluk. alm. 38.

12. *Aquifolium j soliis oblongis lucidis, spinis et limbis  
argenteis.*

13. *Aquifolium asouis oblongis asemis et limbis argenteis.*

14. *Aqteljoseum^ foliis subrotundis, limbis argenteis, spi-  
nulis et Marginalibus purpurasce entibus.*

*15. Aquifolium spoliis oblongis spinis et limbis flavescen-  
tibus.*

*16. Aquifolium ’3 foliis oblongis lucidis, spinis et limbis  
aureis,*

17. *Aquifolium sfoliis oblongis, spinis et limbis aureis.*

18. *Aquifolium sfoliissubrotundis,spinis minoribus, soliis  
ex luteo elegantissime variegatis.*

19. *Aquifolium s foliis oblongis atro-virentibus,spinis et  
limbis aureis.*

*20. Aquifolium sfoliis latissimis , spinis et limbis flavese  
cenelbus.*

21. *Aquifolium sfoliis oblongis,spinis majoribusoscliisex  
aureo variegatis.*

*22. Aquifoliumisoliissubrotundisospinis et limbis aureis,*23. *Aquifoliam ; soliis longioribus,spinis et limbis argen-  
teis.*

24. *Aquifolium ; foliis et spinis majoribus, limbis flaves.  
centibus.*

25. *Aquifolium tfoliis minoribus , spinis et limbis argen-  
teis.*

*2.6. Aquifolium s foliis angustioribus, spinis et limbis fla-  
vescentibus.*

*27‘ Aquifolium ssoliis oblongis, ex luteo et aureo eleganelse  
sirné variegato.*

28. *Aquijolium sfoliis oblongis viridibus i maculis argen-  
teis notatis.*

*lyso Aquifolium ssoliis oblongis, spinis et limbis luteis.*

30. *Aquifolium sfoliis oblongis,spinis et limbis ocroluteis.*

31. *Aquifoliums foliis parvis Anterdumvix spinosis.*

32. *Aquifolium sfoliisparvis, interdumvixspinosis, limbis  
foliorum argentatas.*

33. *Aquifoliums carolinianum,angusuifolium asepinisraris  
brevissimis.*

AGRIMONIA. *Agremoine. L’aigremoine* est une  
plante de l’espece de celles qui poussent des rejet-  
tons (φρουγανώδε. ) *sa.* tige est menue , ligncisse , droite ,  
vélue , haute d’une coudée & plus , garnie de feuil-  
les alternes, découpées en quatre , & quelquefois en  
un plus grand nombre de lobes, femblablesaux feuil-  
les de chanVre ou de la quinte-feuille, d’un Verd fon-  
ce, crenelees tout autour. La femence croît Vers le  
milieu de la tige. Elle est quelque peu raboteufe &  
inégale à la furface , de forte qu’elle s’attache aux ha-  
bits lorsqu’elle est seche.

Les feuilles pilées & appliquées aVec du Vieux fain-doux  
guérissent les ulceres qui ont peine à fe fermer. Les  
feuilles ou la femence prifes dans du vin arrêtent la  
dyssenterie , guérissent les maladies du foie& les mor-  
fures des serpens. Quelques Auteurs confondent cet-  
te plante aVec l’armoise qui en est tout-à-faitdifféren-  
te. DIOSCORIDE, *Lib. IV. c.* 41. Cette plante est ap-  
pellée *Hodamsanum* par *Marcellus F Empirique,  
cap.* 20.

A GR 540

Les Modernes distinguent *F Ægremeline* de la maniere  
fuivante.

*Agrimonia , Fupatorium Graecorum* , Offic. *Agrimonia s*Ger. 575. Emac. 712. Raii Hist. 1. 400. Synop. 3.  
202. *Agrimonia vulgaris* , Park. Theat. 594. *Agri-  
monia Officinarum*, T ourn. inst. 301. Boerh. Ind. A.  
79. *Agrimonia feu Fupatorium ,* J. B. 2. 398. Chab.  
172. *Eupatoriurn veterum sive Agrimonia, C.* B. Pin.  
321. *Fupatorium veterum sive Agrimonia inodora,vel  
minus odora.* Hist. Oxon. 2. 614. DaLE,

C’est *F Eupatoriurn* de Diofcoride, de Galien &des An-  
ciens Grecs. Elle est haute d’environ deux piés &  
plus. Ses feuilles font larges , Velues d’un Verd pâle,  
compofées d’un nombre inégal de parties , quelque-  
fois de cinq , & plusfouVent de fept, dont les trois des  
extrémités sont les plus grandes; elles font crénelées  
tout autour Comme celles du Fraisier & alternes ; il  
naît d’entre ces feuilles d’autres feuilles plus petites.  
Ses fleurs font rangées à l’extrémité des tiges, poin-  
tues , un peu recourbées ; elles font jaunes , peti-  
tes , compofées de six petales , aVec deux appendices  
verdâtres. A ces fleurs succedent des petits fruits hé-  
rissés de piquans qui s’attachent à tout ce qu'ils trou-  
vent dans leur chemin , dont chacun contient deux  
graines. Sa racine est longue & grêle , & s’étend fort  
avant dans la terre. Elle pousse des feuilles & des ti-  
ges tous les ans. Cette plante croît dans les haies &  
& fur le bord des champs , & fleurit dans les mcis de  
Juin & de Juillet.

Quelques Auteurs prétendent qu’on a donné à cette  
plante le nom d’*Eupatorium quasi Hcpatorium,* parce  
qu’elle est bonne pour les maladies du foie ; d’autres  
veulent qu’elle tire sim nom de *Mitridate Eupators*qui, à ce que Pline prétend, découvrit le premier les  
vertus de cette plante.

Lemery ajoute qu’elle est bonne pour arrêter le cours de  
ventre , & qu elle entre souvent dans les décoctions des  
lavemens astringens , dans les Gargarisines& dans les  
apofcmes astringens, LkmeRY, *des Drogues.*

L’*A gremelne* passe pour purifier le fang, pour fortifier le  
foie , cc qui fait qu’on l’emploie dans toutes les ma-  
ladies qui proviennent de la foiblesse de cette partie,  
dans l'hydropisie, la jaunisse , &c. on la recommande  
aussi dans la strangurie & dans le pissement de fang;

& Riviere propofe la poudre des souilles pour arrê-  
ter l’écoulement involontaire de l'urine. On la met  
encore au nombre des plantes vulnéraires, & elle en-  
tre dans les potions vulnéraires, dans les bains & les  
fomentations. MILLER. *Bot. Offic-*

C’est un des meilleurs hepatlques, vulnéraires & fpleni-  
ques que nous ayons , & c'est pour cette raifon qu’on  
l’emploie souvent dans les maladies qui proVÎennent  
de la foiblestè du foie , dans 1 hidropisiela cachexie &  
la jaunisse. On l'ordonne aussi pour les catharres, la  
toux & la suppression des regles. Elle entre Εουνεηΐ  
dans les bains & les fomentations. DaLE.

*L’Aigremoine* a une odeur très-agréable , & étant mi- t*se* en infusion dans du vin jusqu’à ce qu’elle lui ait  
communiqué fon odeur, elle passe pour un remede  
souverain contre la mélancolie. Elle est un excellent  
vulnéraire , &, quoique corroborative & astringente,  
elle est bonne dans les inflammations. Elle est fort fa-  
lutaire dans les maladies qui viennent du relâche-  
ment des fibres , dans les flux de fang & dans les obf-  
tructions que la foiblesse des fibres caufe dans les Vif  
Ceres. Sa vertu est admirable contre le flux hépatique,  
la diarrhée , la dyssenterie , le scorbut, la pourriture  
des gencÏVes, la confomption , le crachement delang,  
l’hydroj. isic & la langueur que caufe la fievre. On em- 1 1  
ploie extérieurement les feuilles de *l’Aig'rimoinebouis । ,*lies dans du vin éventé avec du fon en forme de cata-  
plafme pour les luxations, & les defcentes de ma-  
trice. Il paroît, par ce qu’on vient de dire, que cette I ]

plante est d’une grande utilité lorfqu’il est question de I *i*

fortifier, & de ranimer les esprits. On peut en ufer  
en forme de thé, & mettre un peu de miel dans l’in-

5 4 r A G R

fusion pour la rendre moins astringente. On prétend  
que cette plante est appropriée au foie, à caufe qu’étant  
mife en infusion dans du Vin ou du petit lait, elle dé-  
gage les intestins des matieres qui y séjournent & les  
fortifie ensijite , ce qui peut être fort avantageux au  
foie. Elle est d’iin usage admirable dans les pays froids.  
**BOERHAAVE.**

Les especes de cette plante font, fuivant Miller,

I. *Agrimonia olfirin.* Tourn.

2. *Agrimonia odorata,* Cam.

3. *Agrimonia minor,flore albo ,* Hort. Cath.

4. *Agrimonia Orientalis humilis, radice crasseelississema re-  
pente , fructibus in spicam brevem et densam congestis,*T. Cor.

Dans l'analyse chymique, cinq livres de feuilles fraîches  
*d’Aigremoine* donnent quatre livres de liqueur acide  
presque austere, deux onces de liqueur urineufe alca-  
line , deux onces d’huile de consistance de miel, six  
dragmês de fel fixe purement alcali, & une onoe de  
terre insipide. On peut conclurre de cette analyse, que  
cette plante contient très-peu de fel de nature ammo-  
niacale, puisqu’on n’en retire aucun fel urineux con-  
cret, & que le fcl acide dont elle abonde étant uni à  
la terre, forme un compofé semblable au tartre, enve-  
loppé de beaucoup de follfre grossier. *UAigremoine*a un gout un peu salé, acide & astringent, & fon suc  
teint le papier bleu d’une couleur rouge-claire ; de Eor-  
te qu’il semble que si? s Vertus astringentes & apériti-  
ves doivent être attribuées à ce si?l austére : quoique  
les effets qu’elle produit parossent quelquefois direc-  
tement opposes, ils dépendent cependant de la Vertu  
qu’a cette plante de fortifier les fibres des parties foli-  
des. L’expérience prouve que *FAigremelne* possede les  
vertus que l’on fuppose être une fuite de sa composi-  
tion, car elle est astringente , détersive, réfolutive,  
Vulnéraire & apéritive. Οεοεεεου.

ÂGRIMONOIDES. *Agrimoniae similis s* C. B. *Agrimo-  
noides*, Park. Col. *Pimpinella soliis Agrimoniae , non-  
nullis.*

Sa racine est petite, fibreufe , ligneüfe & rougeâtre. Les  
feuilles les plus balïes font attachées à des pédicules  
velus & rougeâtres; elles font femblables à celles du  
fraisier, mais d’un Vcrd plus foncé & en plus grand  
nombre, disposées comme les feuilles de l'aigrcmoi-  
ne , entrcmêlées de plus petites, velues, souples, cre-  
nelécs tout autour , mais les découpures font plus *ser-  
rées 8c* plus pointues que celles de l'aigremoine, quoi-  
que les feuilles foient plus rondes. Elle produit plu-  
sieurs tiges rouges & velues, d’où sortent trois ou qua-  
tre branches garnies de feuilles plus petites , plus ron-  
des & moins nombreuses que les précédentes , qui ont  
des oreilles autour de la tige, de même que les autres  
de cette espece ; elles portent à leurs sommets trois ou  
quatre boutons pareils à ceux de la grenade , profondé-  
ment découpés tout autour, dans lesquels est enfermée  
une fleur femblable à celle de l'aigremoine, laquelle  
s’ouvre quelquefois avec peine, quoique le fruit soit  
déja tout à-fait formé. Après que les fleurs font tom-  
bécs, il leur sclccede des semences de figure ronde ,  
oblongue , de la grosseur d’un grain de froment com-  
pofées de deux tubérosités. Lorsqu’elles font mûres ,  
elles tombent d’dles-mêmes & laissent leurs cosses ou-  
Vertes. Son gout est amer, fon odeur est aromatique ,  
& tient de celle de l’aigremoine commune. Elle est  
dessiccatÎVe & détergente.

Cette plante fleurit au mois d’Avril, elle monte dans le  
mois de Mai, & elle naît parmi les ronces & les ar-  
brisseaux , dans quelques montagnes d’ltalie. RAY ,  
*Histl*

Elle a les mêmes venus que l’aigremoine. BoERHaavè.  
AGRIOCARDAMUM, d’Αγρι-.ς, *sauvage , Se* Κάρδαμον , I  
*cressem* Le même *asoiberis,* cresson siluvage. Voyez  
*Iberis.*

AGRIOCASTANUM. Le même que *Bulbocastanum 7*

ÂGR 542

truffe, dont on peut voir i’Article.

AGRIOCINARA, dla-,^ , *sauvage ,* & Κινάρα , *artfa  
chaud.* Artichaud sauvage. Voyez *Cinaras'*

AGRIOCOCCIMELEA **Αγριοκοκκιμηλέα , d’XYpioc ,** *s.auva-'  
ge y* **κοκκος,** *une baie,* **& Μ„λέα,** *pommier.* Le même que  
*Pruntts solvestris,* **BLANCARD.**

AGRIOMELA. ’Α-,ρνύμηλα, *Pomme sauvage ,* le fruit du  
Pommier sauvage , dont voici les efpeces.

*Malussolvestris, Offic.* Ger. 1276. Emac. 1460. Jonsi  
Dendr. 1. Raii Synop. 3. 452. Park. Theat.. 1502.  
*Malus s.ylvestris sive agrestes,* J. B. 1. 26. Raii Hist. 2.  
1448. *Malas.ylvestria, quae etalba et rubra ,.et majo-  
ra et minora,* C. B. Pin. 433. *Malus solvestris acido  
fructu,* Tourn. Inst. 634. DaLE , *Pharmac.*

*Le pommier sauvage* est pour l'ordinaire plus petit que le  
*pommier* cultivé, plus tortu, plus maigre & plus bran-  
chu, mais d’une fubstance plus dure & plus ferme. Le  
defordre & l’entrelassement de fes branches & de fes  
rcjcttons, qui font en très-grand nombre, l'abondance  
& l’inflexibilité naturelle des jets qu’il pousse de tous  
côtés, tant de la racine que du tronc , font aisément  
connoître sa nature sauvage & inculte. Ses feuilles font  
en général plus petites & plus ridées que celles *du pom-  
mier* cultivé; leurs fleurs font les mêmes, mais celles  
du *pommier sauvage* sont plus petites, odorantes , &  
quelquefois tirant fur le rouge. Ils different principa-  
lement par leur fruit, car celui du *pommier sauvage*est petit, rarement aussi gros qu’une noix, environ de  
la grosseur d’une nefle, plus rond, attaché à un pédi-  
cule long & grêle, de couleur verte, jaunâtre ou rou-  
geâtrc. Ce fruit n’est point à comparer à la moindre  
pomme cultivée, ni par la délicatesse de fa substance,  
ni par sim gout, car il est tellement styptique, qu’on  
ne sauroit le manger.

Les especes de *pommier* sauvage sont aussi nombreuses  
que celles *du pommier* cultivé , & il est impossible d’en  
faire le dénombrement.

Le sauvage fleurit en même tems, ou un peu plus tard que  
le cultivé , & fon fruit est dans fa maturité au mois  
dOctobre.

Il croît communément dans les bois & dans les haies,non-  
seulement en France, mais encore dans les pays étran-  
g ers.

Son fruit, de même que le suc' qu’on en tire , est extre-  
moment austere, acide & astringent, & on l'emploie  
fréquemment en Angleterre , en France & en Allema-  
gne , au lieu de verjus. Quelques-uns l’appellent *agresi-  
ta.* On peut le garder plusieurs années. Les François  
& les Allemands prétendent qu’il rend le poisson plus  
ferme & plus favoureux, & Bauhin qui en a fait l’ex-  
périenee , nous assure que cela est vrai. RAY, *ai/l.  
Plant.*

Les pommes sauvages ont une qualité astringente. Dans  
les cas où l'usage des astringens est nécessaire, on doit  
choisir celles qui font les moins mûres. DIOseoRIDE,  
*L. I. c.* 163.

Leur fisc mêlé avec du levain de bierc , est bon pour  
l’érésipele , la gale & toutes sortes d’inflammations.  
On assure qu’étant mis dans les yeux , il en guérit la  
rougeur, l'inflammation & la chassie.

Lorsqu’on veut s’en servir pour les écrouelles, on doit  
en laver les ulceres, & y appliquer ensuite de la laine  
noire trempée dans de l’huile de pié de bœuf. RAY ,  
*Hist. L. II.*

On vend le fruit du *pomier* fauvage & fon suc, dans les  
boutiques sous le nom de verjus, il est extremement  
austere , acide & astringent. DaLE , *Pharmac.*

AGRION. Blancard prétend que c’est le nom du *peuce-  
danum, queue de pourceau.* Je ne sai Eur quoi il se  
fonde , car je n’ai trouvé ce nom dans aueun autre  
Auteur. Voyez *Peucedanum.*

AGRIOPHYLLON. C’est encore un des noms de la  
queue de pourceatl, ou fenouil de porc , fuivant Elan-  
card.

AGRIORIGANUM, *d’^yuss,sauvage, & ^su^,oris  
gan;* Origan ou marjolaine siluvage. Voyez *Origantijat*

j43 AG R

-AGR.IOSËLINUM. Le même *cust hjppos.elrnum ,* dont  
‘oh n’a qu’à Voir l'Article. DroseoRIDE.

AGRIOSTARI. EEpece de froment appelle *Triticum  
creticum.* Voyez *Triticum.*

AGRIPALMÀ. Nom de la matricaire. Voyez *Car-  
diaca-*

AGRIPPÆ. On appelle ainsi les enfans qui naissent les  
piés les premiers, à casse qu’on prétend qu’Agrippa  
naquit de la forte.

De tous les accouchcmcns où l’enfant fe préfente par  
toute autre partie que par la tête, celui où il paroît  
par les piés est le moins dangereux & le plus facile à  
faire ; & fouvent entre les mains d’un habile accou-  
cheur il est plus prompt & moins douloureux que *ce-  
lui* où la tête de l’enfant fe préfenterOÎt la premiere.

Quand c’est la tête qui doit ouvrir le passage, elle ne le  
peut faire qu’en poussant fortement contre l'orifice in-  
tcrne de la matrice, & en redoublant fes efforts dans  
le tems des douleurs qui en font une fuite , & qui  
conduisent à la même fin : mais après que les eaux sont  
percées, si les piés de l’enfant fe présentent au passa -  
ge, l'accoucheur en les tirant doucement, oblige cet  
orifice de fie dilater pour laisser passer les jambes , en-  
fuite les cuisses, & enfin tout le corps. Ainsi les par-  
tiés les premiercs sorties , étant moins grosses que  
celles qui suivent, elles s’ouvrent le chemin les unes  
aux autres ; & dans cette situation l'accouchement en  
est plutôt fait, & épargne beaucoup de douleurs à la  
mere.

Il y a des signes qui font connoître que Pensant n’est pas  
bien tourné , & qu’il fe présente par quclqu’autre par-  
tie que par la tête : par exemple , si les douleurs font  
lentes & éloignées les unes des autres, & qu’elles ne  
répondent pas tout-à-fait en embas , ce font des signes  
que ce n’est point la tête de Pensant qui les caisse ; &  
l’accoucheur en est certain , si en touchant la femme,  
il ne font rien qui pousse contre l’orifice interne, ou  
s’il fient quelque partie elle n’est point dure & ronde  
comme si c’étoit la tête; il stent bien les eaux fe for-  
mer; mais en poussant fon doigt contre la membrane  
qui enveloppe les eaux, il.ne fent point la même ré-  
sistancc que si c’étoit la tête de Pensant.

Dans cette conjoncture, l'aceoucheur doit attendre que  
les eaux percent d’elles - mêmes , lesquelles étant  
écoulées, donnent moyen à l'enfant de dcfcendrc,&  
de faire fentir la partie qui fe préfente la premiere au  
passage; quand ce font les piés ou l’un d’eux, il ne  
doit point Eonger à retourner l’enfant, ni traVailler à  
lui faire prendre une autre posture. Il doit le recevoir  
& l’accoucher par les piés , en fe condulcant de la  
maniere que nous dirons dans un moment.

Quand je dis qu’il faut attendre que les eaux percent  
d’elles-mêmes, je ne prétens pas en faire une regle  
générale , j’entens quand les douleurs font lentes , &  
que l’accouchement paroît encore éloigné , mais quand  
elles font vives & fréquentes, & que les eaux forment  
un gros boudin qui remplit tout le vagin, il faut que  
l.laccou.cheur les perce avec fes ongles , parce qu’alors  
par leur écoulement, Pensant a la liberté de defeen-  
dre & de fe présenter au passage : s’il est bien tourné,  
la tête *se* pofe fur l'orifice interne &'empêche que le  
reste des eaux ne s’écoule, ce qui facilite la fortie du  
corps de l'enfant après que la tête est passée : mais si  
c’est toute autre partie que la tête qui se place au paf-  
fage , toutes les eaux s’écoulent peu à peu , parce que  
rien ne les empêche, & il n’en reste plus quand l’en-  
fant fort, ce qui rend pour lors l'aceouchement plus  
difficile.

Il ne feroit pas impossible si l'orifice interne étoit assez  
dilaté pour y introduire la main aussi-tôt que les eaux  
ont percé , & avant que l'enfant fe fut embarrassé dans  
le passage , de le retourner s’il préfentoit les piés, &  
de lui faire prendre la posture naturelle, qui elt de  
venir par la tête, comme il ne feroit pas aussi impof-  
sible quand il présente la tête de le retourner & de le  
faire venir par les piés ; mais on ne doit point travail-

Ά G R 544

lcr à changer l’une & l’autre de ces deux situatlons  
qui font les plus naturelles; & foit qu’il présente la  
tête ou les piés, il faut le recevoir de l'une ou de l’au-  
tre maniere, & ne point exposer la mere à souffrir des  
douleurs inutiles, ni Pensant aux violences qu’il sau-  
droit lui faire pour le changer de situation.

Aussi-tôt que les eaux ont percé & que le premier flot en  
est écoulé, l’accoucheur n’ayant point de bague à fes  
doigts ni les ongles trop longs , & ayant frotté fa  
main d’huile ou de beurre, l'introduira dans le *va-  
gin* ; s’il ne trouve pas l'orifice interne assez dilaté pOur  
aller jusqu’à l’enfant , avec deux ou trois doigts il fau-  
dra doucement l'obliger de s’ouvrir davantage; si les  
piés de l'enfant fe présentent il les empoignera, &  
les tirant fans violence, il obligera les autres parties  
de les fuivre, & ainsi l’accouchement fe fera heureu-  
fement & en très-peu de tems.

Mais s’il ne fe préfentoit qu’un pié , il faudroit l’amener  
dans le vagin , & examiner si c’est le droit ou le gau-  
chc, afin de conduire la main le long du dedans de la  
jambe que l'on tient, pour trouver l’autre plus facile-  
ment, ee qui n’est pas difficile à un habile accoucheur,  
qui quand il tient un pié a bien-sot trouvé l'autre. Les  
tenant tous deux il les joint l’un à l'autre, & les ayant  
enveloppés d’un chauffoir, il les amene doucement de-  
hors avec le reste du corps qui est obligé de les fuivre.

Mauriceau nous avertit de prendre garde que les deux  
piés que l'on tient ne l'oient pas de deux disterens en-  
fans : mais comme il est impossible que cela ar-  
rive, l’avertissement paroît inutile. Quand il y a deux  
enfans , ils font enfermés dans deux membranes  
distinctes qui ne fe percent que l’une après l’autre;  
ainsi les quatre piés ne peuvent pas fe préfenter en mê-  
me tems : des deux enfans, l'un est au passage & l'autre  
au fond de la matrice, ce qui les empêche de pouVoir  
fortir enfcmble : & de plus, quand même on voudroit  
joindre le pié droit d’un enfant avec le pié gauche  
d’tm autre, on ne pourroit pas y réussir par la distan-  
ce qu’il y auroit de l'un à l'autre ; de forte qu’il aurcit  
pu s’épargner la peine de faire une observation qui  
ne peut être qu’en idée & non pas en effet.

Deventer & Hcister finit cependant d’une opinion cosse  
traire, & prétendent avec Mauriceau , que les piés de  
deux enfans différens peuvent fe préfenter à la fois.

Ceux qui prennent la précaution de lier le premier pié  
de Pensant qui est forti avec un ruban, & dellattacher  
autour de la cuisse de la mere, dans la crainte qu’il ne  
le retire dans le tems qu’on est oecupé à trouver lefe-  
cond , & qu’on ne foit obligé de l’aller Chercher une  
seconde fois, croycnt stans doute qu’il est au pouvoir  
de l'enfant de retirer fon pié ; mais ils *se* trompent, car  
la mere qui pousse fans cesse en embas, contraint plu-  
tôt l’enfant de s’avancer en dehors , que de lui per-  
mettre de fe replacer en dedans. Ainsi c’est une pré-  
caution tout-à-fait inutile dont on ne doit point fe  
simvir.

En’tirant doucement le pié sorti, souvent l’autre si?pré-  
sente , & pour peu qu’il différât dé paroître , il faudroit  
l'aller chercher, ce qui fe fait en coulant la main le  
long de la cuisse de Pensant, jufqu’à la fesse où l’on ne  
manque pas de le trotrver. Les deux piés étant fortis  
& joints enfemble, on les enveloppe d’un linge *sec*pour pouvoir par ce moyen tirer l’enfant & empê-  
cher que les humidités glaireufes dont ils font couverts  
ne fassent glisser les mains de l’Accoucheur dans 'le  
tems de l’opération.

De cette maniere on tire l’enfant jusqu’au dessus des  
hanches où l’Accoucheur s’arrête quelque tems pour  
débarrasser les bras de l’enfant l’un après l’autre & las  
coueher le long de fon corps; quand cela est fait ilre-  
commence à tirer de nouveau, & même avec pllls de  
force à caufc des épaules , qui étant la partie la pllls  
grosse du corps, ont le plus de peine à sortir. Quand  
les épaules font passées , la tête fuit aifément, pourvu  
qu’elle ne foit pas extremement grosse, & pour éviter  
qtl’dle ne foit arrêtée en fortant, dans le tems que les  
épaules

545 À G R

épaules passent, l’Accoucheur recommande à la mere  
de redoubler ses effort, afin que lui tirant d’un côté ,  
& la mere poussant de l’autre la tête puisse couler plus  
assérnent & suivre le reste du côrps.

Mauriceau ne veut pas qu’on laisse un des bras de l’cn-  
fantfians llabbaisser, pour servir de conducteur & d’é-  
clisse au cou de l’enfant, quoique ce sent le sentiment  
de beaucoup d’Accouchetlrs qui diEent, que c’est un  
trait de pratique dont iis *se* fiant bien trouvés. Il dit  
qu’un bras laissé fassant pencher la tête, empêche  
qu’elle ne vienne en ligne directe, &peut la faire acro-  
cher aux os pubis : mais ils lui répondent qu’il n’y a  
qu’à laisser les deux bras , qu’alors la tête sera droite,  
& que fon volume n’en fera pas pour cela augmenté ,  
parce qu’ils *se* placent aux deux parties latérales de la  
tête Eur les tempes où elle est applatic ; mais foit qulon  
couche les bras fur les côtes , ou sent qulon les laisse  
sortir au côté de la tête , cela ne fait point une diffé-  
rcnce essentielle dans l'accoüchement, & ne peut être  
préjudiciable.

Quand les pies de l’enfant fortent les premiers, c’est une  
marque qu’il n’a point fait la cullalte, au commence-  
ment du neuvieme mois, comme font tous les autres  
enfans, & qu’il fe présente dans la même posture qu’il  
a toujours eue dans le ventre de fa mere ; s’il a le vifa-  
ge en dessus, & qu’il fiait couché fur le dos, ce qui se  
connoît aisément par les piés sortis ; il faut que l'Ac-  
coueheurse donne bien de garde de le tirer dans cette  
situation, parce qu’ayant le vifage en dessus, le men-  
ton ne manquerait pas de s’accrocher aux os pubis ,  
ce qui seroit une difficulté très - grande : il faut que  
l’Accoucheur à mefure qu’il tire l'enfant peu-à-peu ,  
lui fasse faire un demi-tour, & qu’au lieu d’être fur le  
dos, il le mette Eur le ventre, la face en dessous, parce  
que c’est la situation la plus commode pour sortir , &  
celle où il court le moins de risique d’être arrêté parles  
os qui forment le passage.

L’enfant ainsi tourné la face en dessous, pour peu qu’on  
le tire fort assez aifément , siuppoféque la grosseur de  
la tête foit proportionnée à celle du corps : mais quand  
la tête est extremement grosse, elle *se* trouve arrêtée  
par les os du bassin, qui ne pouvant pas préter, ne lui  
permettent point de sortir ; il ne faut pas pour lors tirer  
le corps de Pensant avec trop de violence , de crainte  
de féparer le corps d’avec la tête, comme il n’est arrivé  
que trop souvent. L’Accoucheur doit faire tenir les  
piés par une autre personne, lui ordonnant de ne les  
tirer que quand il lui dira. Enfuite de la main gauche  
le dos tourné du côté du coccyx, il en coulera un ou  
deux doigts dans la bouche de l'enfant pour en abaisser  
le menton ; & de la droite ayant empoigné le col pro-  
che l’occiput de l'enfant, il le tirera doucement avec  
l’aide de la personne qui tiendra les piés , à qui il dira  
de tirer conjointement avec lui ; & ainsi Pensant *sor-  
tira* fans courir le risque d’être décollé.

Si on recommande de ne point tirer le corps de Pensant  
avec trop de violence , de peur de le séparer de la tête,  
on recommande en même-tems de ne pas le laisser trop  
long-tems dans cette situation, parce qu’infaillible-  
ment il y mourroits’il y restoit plus d’un demi-quart  
d’heure, il faut qu’il respire pour que la circulation  
du fang Eoit entretenue ; il ne peut pas respirer ayant  
la tête ainsi embarrassée, & la circulation de la mereà  
Pensant & de l’enfant à la mere ne fe peut pas faire ,  
parce que le Cordon par où elle fe faisoit , est pressé  
entre la tête de l’enfant & les os qui l’environnent ;  
ainsi l'une & l’autre ne *se* pouvant pas faire, il faut  
qu’il périsse. Ce malheur est arrivé en 1695. à un  
des fils du Duc de Savoye , ayant été trop long-  
tems dans cette situation par la faute de la Sage-fem-  
me. C’est ce qui fit que deux ans après la Duehesse de  
Savoye étant devenue grosse , Μ. le Duc de Savoye  
envoya fon premier Chirurgien à Paris, pour y apprcn-  
dre l’art des Accouchemens , qui étant retourné à Tu-  
rin, a accouché la Reine des enfans qu’elle a eu & qui  
fefont bien portés. DIONIs *des Accouchs*

*Tome I.*

A GR 5 la

Deventer, qui est un très-bort Juge dans ces sortes d’affale  
res , est d’acccrd avec Dionis fur la maniere dont on  
doit procéder en pareil cas. Il ne veut point que l’oil  
laisse fortir un des piés de l’enfant trop avant , mais  
qu’aussi-tôt que les eaux ont percé , on arrête le pié  
qui fe prélente dans le vagin , & que l’Accoucheur  
condusse fa main le long du dedans de la jambe qu’il  
tient pour trouver l’autre qu’il ne Eauroit manquer \  
pussque le gros orteil lui indique si c’est le droit ou  
le gauche. Les tenant tous deux , il les joindra & les  
amenera doucement dehors.

S’il arrivoit que la jambe eût pénétré trop avant dans le  
passage; il saut, fuivant lui, placer la femme de ma-  
niere que les hanches foient beaucoup plus hautes que  
la tête , pour que la matrice & l'enfant puisse réculer  
tant foit peu, & repousser la jambe qui est sortie, tout  
au moins jusqu’aux genoux , afin de pouvoir chercher  
l’autre plus facilement, & les tirer enfuite toutes deux,  
comme nous l'avons dit ci-dessus.

Cet Auteur rejette absolument la méthode qu’ont  
quelques Accoucheurs , de débarrasser les bras de  
l’enfant l’un après l’autre , & veut qu’on tire l’en-  
fant de la maniere la plus prompte, la moins dou-  
loureufe , & qui l’expofe a rester le moins de tems  
qu’il est possible au passage. Il assure même que l’en-  
fant peut fans danger fortir avec les deux bras au côté  
de la tête.

Tous les Auteurs veulent, avec Deventer, que la mere  
redouble ses efforts lorfque la tête est: au passage, fiait  
qu’elle souffre ou non , pour qu’elle puisse couler plus  
assément & fulare le reste du corps.

Tous ceux qui ont écrit sur les Aecouchemens , ne font  
point d’accord sim la situation dans laquelle doivent  
être les bras de llensiant. Quelques-uns veulent avec la  
Motte, Giffard & Chapman qu’on les couche le long  
de son corps. Dionis, comme nous l'avons vû, rcgar-  
de la chosie comme indifférente, Deventer la eroit nui-  
sible. On doit conclurre de-là que tous ces Auteurs  
ont également réussi dans les disserens moyens qu’ils  
ont employés pour accoucher une femme dans dep areil-  
les circonstances. Cela étant , on doit préférer à toute  
autre la méthode qui causera le moins de douleur à la  
femme, qui est la moins incommode pour l'Opéra-?  
teur , & la moins dangereufc pour l'enfant , eu égard  
aux circonstances. Celle de Deventer qui veut que  
l’on laisse fortir l'enfant les deux bras au côté de 1a tê-  
te, me paroît la meilleure.

Les accouchemens de cette espece ne sont pas fort diffi--  
ciles avant que l’enfant foit sorti juEqu’à la tête : mais  
comme elle est quelquefois sujette à s’arrêter au passa-  
ge, il est besoin d’user de quelques précautions ροιΐΓ  
la tirer le plus promptement qu’il est poflible, autre-ί  
ment, comme l'observe Dionis, la circulation se trou-  
vant interceptée par la comprcssiOn des vaisseaux om”  
bilicaux, l'enfant est en danger de perdre la vie. Les  
obfervations suivantes ferVÎront à mettre dans un plus  
grand jour toutes les circonstances de ces fortes d’ae-  
couchemens, à appuyer ou à éclaircir la Doctrine de  
Dionis.

Lorfque la tête s’arrête au passage & ne fort point aussi  
promptement qu’il le faudroit, on doit introduire uli  
ou deux doigts dans la bouehe de l’enfant , & repotss-  
fer de l'autre main le dcrrierc de la tête , afin que les  
mains agissant alternativement, & quelquefois toutes  
deux ensemble , l'on puisse la retirer, ce que l'on fait  
pour l'ordinaire assez promptement par ce moyen, La  
Μοττε.

Lorfque Pensant est Porti jusqu’aux fesses , si les orteils  
font tournés du côté du’ ventre de la mere , on le  
tournera peu-à-peu de telle forte que les orteils Eoient  
du côté de l’anus , & par conséquent les talons du  
côté dtl ventre , autrement 11 est à craindre que le  
menton s’accroche aux os pubis , ce qui mettroit la  
vie de la mere & de Pensant en danger. Lorsque Cela  
arrive il est befoin dé beauCoup de force pour tiref  
l’enfant dehors , & l'on court risque de féparer le  
M m

547 A G R

ccrps d’avec la tête qu’il est très-difficile enfuite de  
retirer. La Μοττε.

Lorstque, pour aVoir négligé cette précaution, le men-  
ton Vient à slaecrocher aux os pubis, on doit introdui-  
re les doigts d’une main entre la partie postérieure de  
la tête & l’os coccyx pour repousser quelque peu la  
tête en arriere , & introduire en même-tems un ou  
deux doigts de l’autre main entre le menton & l’os  
pubis jusqu’à ce qu’on ait atteint la bouche de l’en-  
faut. Ensuite, fassant un peu tourner la tête de côté,  
& agissant alternativement , & quelquefois des deux  
mains enfemble , filmant le beTain , on dégagera la  
tête sims la séparer du corps , ce qui ne manquerait  
pas d’arriver si l’on négligeoit ces précautions , & si  
l'on tiroit aVec trop de Violence. La Μοττε.

Cette méthode paroîtra sort siensiée à quiconque fera at-  
tention à la figure & à la situation préfente de la tête.  
LorEque le menton est ainsi arrêté aux os pubis , le  
derriere de la tête fe porte du côté de l'os seicrum , &  
cela à proportion de la force dont on use pour tirer  
Pensant dehors ; deforte que la tête ainsi placée , il est  
impossible qu’elle puisse fortir , à moins que le passage  
ne foit extremement grand. Mais lorsque la partie  
pOstcrieure de la tête est tournée Vers le fond de la ma-  
trice , le menton s’approche davantage du cou, & il  
est plus faeilc de le débarrasser des os pubis. Les deux  
mains agissant de la maniere que la Motte l'ordonne,  
elles s’aident réciproquement & dégagent l’enfant de  
la sitiration dangereuse où il est.

Suppofé que l'on ait peine à trouver les deux piés , on  
tirera l'enfant par celui qui se préfente , en prenant  
garde de ne point le tirer *avec* la même Violenee  
qu’on tireroit les deux , de peur d’estropier l’enfant  
pour toujours. La Μοττε.

La Motte obserVe , dans un autre endroit, qu’aVant de  
tirer l’enfant par une jambe on doit être sûr qu’il peut  
sortir dans cette posture , c’est-à-dire , que le passage  
est proportionné à fa grandeur, & qu’il ne fera pas be-  
foin de Violens efforts ; car , dit-il, lorsqu’il est en-  
gagé dans le passage à un certain point , il n’est plus  
au pouVoir de l'Accoucheur de lui denner une autre  
situation, c’est-à-dire , d’aller chercher l'autre pié.

Les Auteurs Anglois qui ont traité des Accouchemens,  
tels que Chapman & Giflàrd , prétendent que l'on  
dcit tirer l'enfant par les deux piés , fuppofé qu’on  
puisse le faire commOdément; mais lorsqu’ils ne peu-  
vent en aVoir qu’un, ils ne *se* mettent pas S01T en peine  
de l’autre qu’ils assurent être replié du Coté du Ventre ;  
& pour lors , enveloppant la jambe avec un linge  
chaud , ils tirent l'enfant par celle la seule , surtout  
lorEque le passage est suffisamment large , que la fem-  
me a déja eu des enfans, & que l'enfant est d’une gran-  
deur modérée.

Cette espece d’accouchement est d’tmc assez grande im-  
portance pour mériter une attention particuliere, puss-  
que tous ceux où Pensant présente toute autre partie  
que la tête doivent *se* réduire à celui-ci ; car la mé-  
thode de tourner l’enfant , qui se préfente dans une  
mauvaise attitude , la tête vers le passage , est unani-  
mement rejettée par les meilleurs Auteurs , qui la re-  
gardent comme aussi dangereuste pour la mere & l’en-  
fant qu’incommode pour l'Opérateur. Deventcr pré-  
tend même qu’il vaut beaucoup mieux lorstque l’en-  
fant présente la tête , mais que l’accouchement est  
retardé par la mauvaise position de la matrice, le tirer  
directement par les piés , fans s’arrêter à réduire la  
matrice dans sa situation naturelle ; ce qu’on ne peut  
faire fans beaucoup de peine & de difficulté. Heister  
consieille la même chose que Deventer , supposé qu’on  
ne puisse réduire immédiatement la matrice & la tê-  
te de l’enfant dans leur position naturelle. J’appelle  
une mauvaifc position de matrice lolssqu’elle panche  
trop en avant, en adtiere, ou siur les côtés ; car pour  
lors l’orifice , au lieu de répondre directement au paf-  
sage, regarde , ou l’os facrum , ou le pubis, ou les os  
‘ qui forment les parois du bassin, ce qui retarde l'ac-

A G R 54g

' touchement & rend les efforts de la mere inutiles quel-  
ques violens qu’ils foient.

Je ne dois pas laisser ignorer au Lecteur la méthode dont  
fe sert Heister pour dégager la tête de l'enfant lorfque  
le Vifage est tourné vers l'os sacrum. Comme eetAu-  
teur appréhende que la délicatesse de la machoire in-  
férieure ne l'expofe à être difloquée ou rompue par les  
doigts de l'Accoucheur , il conseille d’introduire la  
main assez avant pour placer deux doigts, un de cha\*  
que côté du nez de l'enfant , & de presser enfuite dcu-  
cement , avec cette main , vers l'intestin rectum pour  
que l’enfant ait plus de place pour fortir.

Il confeille encore, lorfque l’enfant a le vifage tourné  
du côté du ventre de la mere , de placer les doigts de  
chaque côté du nez, au lieu de les introduire dans la  
bouche. Tandis que l'Accoucheur tache de tirer la  
tête dehors, un aide doit tirer l'enfant doucement, afin  
que ces efforts réunis facilitent l'accouchement.

Il arrive quelquefois que le corps de l'enfant est situé de  
telle forte que les orteils font tournés en en bas ; ce  
qui peut faire croire que le vifage regarde l’os sacrum,  
& que le cou siait cependant entrelassé de telle fisste que  
le vssage soit tourné vers le ventre de la mere, &pour  
lors le menton court risque d’être accroché à l'os pu-  
bis. On ne peut découvrir cette posture que par l’at-  
touchcment ; & lorEque l'Accoucheur est sûr de son  
fait , il doit fe conduire de la maniere que nous l’a-  
vons dit.

C’elt une regle générale , que la force avec laquelle οη  
tire l'enfant qui fe présente par les piés ne doit point  
fe faire fuivant une direction perpendiculaire au paf-  
fage , mais par une ligne quelque peu inclinée au coc-  
cyx. Quelques exemples suffiront pour édaireir ladoc-  
trine que nous venons d’exposer.

*Cas I. rapporté par la Motte,*

Le premie Septembre de l’année 1693. l'on me vint  
prier d’aller voir la femme d’un Charpentier. Je trou-  
vai la Sage-femme qui tiroit de fon mieux Pensant,  
dont les piés étoient venus les premiers , & dont le  
corps étoit sorti jusqu’au menton, qui me parut accro-  
ché aux os pubis. Je coulai ma main entre cet os & le  
menton de l'enfant , qui étoit mort il y avoit déja quel-  
que tems, & par le moyen de mon doigt, que j’intro-  
duisis dans sa bouche, en repoussant un peu le derriere  
de la tête de mon autre main , que j’avois introduite  
par-dessous vers la fourchette ; enforte que mes deux  
mains s’entre-aidoientde la sorte, je fis un peu tourner  
le tête de côté , & par ce mouvement je fis avancer en-  
core mon doigt, & agissant alternativement, puis de  
mes deux mains enfiemble, je fis tant enfin que le men-  
ton s’avança au passage , & me donna une meilleure  
prise , n’osant faire agir le col que foiblement, crain-  
te d’arracher la tête, qui ne tenoit quetres-peuquand  
j’arrivai. Après avoir mis toùtes chofies en cet état,  
j’attendis que la malade eût une nouvelle douleur, qui,  
par bonheur , fut assez vive , jointe au foible fecours  
que je lui donnai, pour finir un accouchement où la  
tête de l’enfant feroit infailliblement restée, si je n’eusse  
pas pris toutes les précautions que je rapporte.

*Cas II. rapporté par le mème Auteur.*

Le 6 Mars 1717. le Curé de Cherbourg envoya un ex-  
près me prier de m’y rendre avec toute la diligence  
possible, afin de secourir une pauvre femme qui étoit  
en travail depuis trois jours , & dont l’enfant étoit très-  
certainement vivant, sans que deux Sages-femmes.  
qui étoient auprès d’elle depuis ce tems-là, eussent pu  
lui donner aucun fecours. Je m’y rendis le plutôt qu’il  
me fut possible. Je trouvai les piés de l'enfant au paf-  
sage, dont les orteils étoient tournés du côté du Ven-  
tre de la mere , & par conséquent les talons du côté de  
l’anus. Je joignis ces deux piés enfemble , que je fàisis  
d’une de mes mains, puis je fis un effort pour les atti-

549 A G R

rer au-dehors, sans y pouvoir réussir. Ayant résisté à ce  
premier mouvement, qui étoit plus que suffisant pour  
l’ébranler au moins si je ne l’eusse pas attiré en partie,  
je ne doutai point qu’il n’y eût quelque chosie de par-  
ticulier qui y fassoit obstacle. Pour m’en convainere,  
je coulai mon autre main ati-dedans du vagin, par dese  
Pous & le long des jambes de cet enfant , au haut def-  
quelles je trouvai les fesses qui tenoient les genoux re-  
pliés & fermoient si exactement le passage que l'on au-  
roit plutôt brisé les cuisses , les jambes & les piés de  
cet enfant que de l'attirer dehors, à moins que de l’a-  
voir sait changer de situation pour finir l’accouchement  
que je terminai bien-tôt dès que j’eus repoussé les fesses  
au-dedans de la matrice.

*Cas III. rapporté par Giffeard.*

Le 28 Janvier 1725 je fus appelle de grand matin à  
Westminster , pour y voir une femme qui étoit en tra-  
vail. L’enfant, dont les piés étoient venus les premiers  
. jusqu’aux fesses, étoit arrêté aux os pubis depuis deux  
heures, fans que la Sage-femme eût pû venir à bout  
de surmonter cet obstacle. Je perdis d’autant moins de  
tems que l’enfant couroit risque de la vie s’il eût resté  
plus long-tems dans cet état, & que la mere fouffroit  
des douleurs très-vives. J’enveloi pai les cuisses de l’en-  
fant avec un chaufloir , & je fis efiort pour le tirer en  
dehors, fans pouVoir y réussir. Enfin, après beaucoup  
de tems & de peine, je vins à bout de tirer les bras.  
J’introduisis ensisite une main vers la fourehette , &  
repoussai les épaules avec l'autre; mais comme je vis  
que tout cela étoit inutile , j’introduisis un doipt dans  
la bouche de l’enfant & le tirai par la machoirc infé-  
rieure, en repoussant un peu la tête avec deux de mes  
doigts, mais malheureusement la machoire ayant cédé,  
cet accident rendit ma tentative inutile ; néantmoins,  
après bien de la peine, je vins à bout de tirer l’enfant,  
mais ce ne fut pas fans crainte de lui arracher la tête.

*Cas IV. par Giffeard.*

Le 6 Ανπΐ I726. l'on me vint prier d’aller voir la fem-  
me d’un Ebeniste qui étoit en travail. La Sage-fem-  
me qui l’assistoit me dit que le corps de l’enfant étoit  
forti jtssqulau menton, qui étoit accroché aux os pu-  
bis. Comme il couroit risque d’être étranglé s’il eut  
resté encore quelque tems dans cet état, je travaillai à  
lui débarrasser la tête , à quoi je réussis de la maniere  
qui si.lit. Je saisis Pensant par la poitrine & par les épau-  
les , & le tirai vers moi Pans pouvoir venir à bout de  
faire si.iivrc la tête ; c’est pourquoi j’introduisis mes  
doigts dans *sa* bouche en le pressant du poignet & du  
bras vers la poitrine , & le tirant en même-tems , avec  
l’autre main, par les épaules , je finis l’accouchement,  
mais l’enfant mourut peu de tems après.

*Cas V. par le même,*

Le 3 Juin 1726. je fus appelle fur les onze heures du soir  
chez un Apothicaire du voisinage, dont la femme étoit  
, en travail depuis vingt-quatre heures. Je trouvai les  
membranes extremement gonflées par les eaux ; elle  
fouffroit des douleurs violentes, qui dureront juf-  
qu’à cinq heures du matin que les eaux percerent. Je  
dois faire obferver que je ne sentis aucune des parties  
de l'enfant qu’après que les membranes eurent crevé,  
ce qui me fit soupçonner qu’il se préfenteroit dans une  
mauVaife posture , comme cela arriva effectÎVement ;  
car, lorfque les eaux *se* furent écoulées, les piés forti-  
rent les premiers , les orteils tournés vers la hanche  
droite de la mere ; l’enfant étant sorti jusqu’aux han-  
ehcs je lui tournai le visage vers le fondement de la  
. mere & le tirai enfuite jusqu’aux épaules au moyen  
d’un chausseur aVec lequel je lui enveloppai les han-  
ches & le corps. Ce ne fut pas fans beaucoup de peine  
que j’attirai fes bras dehors ; je plaçai enfuite une de

A G R 550

mes mains à plat sur sa poitrine pour le foutenir, &  
le saisissant de l’autre par les épaules , je le tirai vers  
moi ; mais la tête s’étant arrêtée au passage, je fus obli-  
gée pour la débarrasser, d’introduire mes doigts dans  
la bouche de l’enfant. Je liai aussi-tôt le cordon & l’en-  
tortillant autour de mes doigts, j’introduisis ma main  
vers le placenta , & le trouvant attaché au fond de la  
matrice , je l’en séparai avec mes doigts. L’enfant me  
parut mort lorsquTl commença à fortir, mais il re-  
mua au bout de quelque temsj & reprit entierement  
fes forces.

*Cas V I. rapporté par Chapman.*

Je fus appelle pour voir une femme dont l'enfant fe pré-  
fentoit parles piés; la fage-femme 1 savoirtiréjufqu’à  
la tête, qui depuis quatre heures étoit arrêtée au passa-  
ge. J’introduisis aussi tôt deux de mes doigts dans la  
bouche de l'enfant, & le faisissant par le cou avec Pau-  
tre main , je remuai doucement la tête de côté & d au-  
tre, & finis par ce moyen l’accouchement avec faci-  
lité.

*Car VII. par Chapmam*

Je fus appelle pour voir une femme en travail de deux  
enfans qui avoient rompu leurs membranes , & qui  
étoient tellement situés, qu’il me fut aifé en introdui-  
fant ma main dans le vagin, de les distinguer. Les  
eaux avoient percé en si grande quantité , & la con-  
traction de la matrice & du vagin étoit si grande , que  
j’eus quelque peine , non à distinguer les parties, mais  
à apparier les jambes. Ce que je fis pourtant en coulant  
ma main le long de la cuisse de l'enfant jufqulaux han-  
ches. Je tirai le premier par les piés & enfuite le fe-  
cond, de la meme maniere avec plus de facilité. Jefé-  
parai après cela un double placenta qui étoit attaché  
à la matrice un peu plus fortement qu’à l'ordinaire, &  
je le tirai dehors par les deux cordons.

AGRONOMOS, Αγρόνομος , d’Αγ,o<, *champ, Sexlst\*, paî-  
tre.* On donne cette épithete aux animaux qui cher-  
chent leur nourriture dans les champs.

AGROPHON. "aypopop. Galien dans fon *Exegesis,* rend  
ce mot par ὀστεινύν, *montagneux.*

AGROSTIS. Αγρωςις , *chien-dent.* Clest *F agrestis* de Dlof-  
coride. *Gramen,* Officin. *Gramen caninum-,* Ger. 22.  
Emac. 23. Mer. Pin. 50. *Gramen caninum vulgatius,*Park.Theat. 1173. Hist. Οχοη. 3. I78. *Gramen cani-  
num vulgare->* Merc. Bot. 1.38. Pl.yt. Brit. 51. *Gra-  
men caninum arvense, feu gramen Dioscoridis,* C. B,  
Pin, I, Theat. 7. Elcm. Bot. 417. *Gramen caninum  
spicae triticeae aliquatenus simile ,* Raii Meth. Gram.  
171. Boerh, Ind. A. 2. 155. *Gramen sp:ca triticea re-  
pens vulgare caninum dictum* , Raii Synop. 3. 390.  
*Gramen repens Osserinaritm* , Chab. 181*. Gramen repens  
Officinarum forte, spicae triticeae ali quatenus simile,* J. B.  
2. 457. Raii Hist. 2. 1255. *Gramen loliaceum radice  
repente sive gramen Olfloinarum ,* Tourn. Inst. 516,  
Rupp. Flor. Jcn. 245. Buxb. 145. DaLE,

Le *chien-dent* produit plusieurs branches qui rampent  
fur la terre , divisiées de distance eh distance par des  
nœuds auxquels fiant attachés des filamcns. Sla racine  
est noueuste & douce au gout. Ses feuilles font poin-  
tues , dures , larges , semblables à celles du roseau., &  
fervent de nourriture aux troupeaux. DIOSCORIDE ,  
*L. IV. c.* 30.

Clest une plante qui a quelquefois environ trois coudées  
de haut. Ses feuilles , qui pour la plupart iont rudes ,  
fortent d’une longue gaine , & Eont au nombre de qua-  
tre ou cinq à chaque tige, une à chaque nœud. Les ti-  
ges portent à leurs sommités des épis semblables a ceujÿ  
du froment, mais plus petits, garn s d’une barbe fort  
courte. Ses graines Iont noires & oblongues. Sa racine  
est assez grosse, si on la compare à toute la plante , &  
s’étend considérablement; elle est: dure, armée de pi-  
quans à fes extrémités & d’une faveur douce.

Cette plante nuit beaucoup dan^ les champs & les jar\*  
.Mmij

*ry Hy A G PL*

dins, à caufe de l’abondance & de l'entortillement de  
fes racines, que l’on a bien de la peine à arracher  
tout-à-fait.

J’ai trouVé une autre espece de *chien-dent* dont l’épi est  
beaucoup plus barbu , près de Settle, petite ville dans  
Yorkshire & dans plusieurs autres lieux septentrionaux  
de l’Angleterre. RaY , *Synop.* 2. 1255.

Sa racine pilée guérit les plaies fur lesquelles on l’appli-  
que. Sa décoction est efficace contre les tranchées, la  
suppression d’urine , les ulceres de la vessie & la pierre  
qu’elle a la vertu de dissoudre. DIosogRIDE, *L. IV.  
c.* 30.

La racine du *chien-dent* est froide & feche, mais fes feuil-  
les rafraîchissent , quoique foiblement ; elle tient le  
milieu entre l'humide & le *sec.* Elle a une qualité in-  
cisive & une certaine délicatesse de parties qui la rend  
propre à dissoudre la pierre, comme on l'a fouvent  
éprouvé. La femence du *chien-dent* ordinaire n’a pas  
beaucoup de force, mais celle qui croît fur le Parnasse  
est compostée de parties plus déliées, elle est dessiccati-  
ve & aigrelette. ORIBASE , Meâ. *Col. L. XV. c.* 1.  
**AETIUS ,** *Tetrab. I. Serm.* 1. *Tit. A.*

Les plantes graminées, de quelque espece qu’elles Posent,  
dissolvent les pierres qui fiont formées par les concré-  
tions de la bile. Les bœufs & les brebis qui en font in-  
commodés pendant l’hiver, en font délivrés au prin-  
tems en broutant le gafon, comme l'obfervent Fran-  
çois de la Boe , Sylvius & Glsson, dans*son Anatomie  
du foie.* RaY , *Synop.* 2. 1255.

Cette plante est rafraîchissante, dessiccative, apéritive &  
quelque peu astringente, compofée de particules fiub-  
tiles & pénétrantes. SenROD. DaLE , *Pharmac.*

Sa racine entre dans presque toutes les tifanes. L’eau  
qu’on en tire parla distilation pafle pour tuer les vers.  
Elle est modérément apéritive & adoucissante, & pur-  
ge fans aucune fâcheuse suite.

Cette plante donne dans l'analyse chymique une grande  
quantité d’huile, de terre, & diflérentes liqueurs aci-  
des, un peu de fiel fixe, mais aucun fiel volatil ; de for-  
te qu’elle n’agit, fiston toute apparence, que par un sel  
analogue à la nature du corail , enveloppé dans une  
-grande quantité de foufre commun.. *Histoire des Plan^  
tes de Tournefoert, par Martin.*

M. Scheuchzer dans S01I *Agrostograpiae Helveticae prodo-  
rnus,* dit, que le *chien-dent* est celle de toutes les plan-  
tes des Alpes dont il a recherché les différentes espe-  
ces avec plus de fioin, persuadé que comme elle est la  
plus commune & la moins utile en apparence de toutes  
les plantes , elle est aussi fort peu connue des Botanistes  
& très difficile à distinguer fous fes différentes espe-  
ces. Il en décrit feize , dont il donne en même tems la  
figure. *Hist. de l’Acad. desScien. Ann.* 1708.

Boerhaave a connu la vertu lithontriptique de cette plan-  
te, dont on est alluré par un grand nombre d’expé-  
riences.

La décoction de fa racine est excellente pour tuer les  
vers des enfans.

AGRUMINA , *oignons, poreaux.* C **ASTELLI.**AGRYPNIA, d’a privatif, &’τπνος *, sommeils insomnie.*

*Voyez Vigiliae,*

A G U

AGUAPE. *Nymphaea alba Ger.* J. B. *Nymphaea alba  
rnasor.* Nom que les habitans du Brésil donnent au  
Nenuphar blanc. Ray. *Hist. Plant.*

AGUARA QUIYA , est le nom que les habitans du  
Brésil donnent à la morelle , suivant Ray.

AGUARA PONDA. *Brasielianis Marggravii, Rut-  
tensteert Belgis*, i. e. *Myosuros,violaspixata Brasiliana.*

C’est une plante haute d’un pié & demi & plus,qui pouffe  
une tige liste, ronde , verte & pleine de nœuds, de  
chacun defquels sortent quatre ou cinq feuilles étroi-  
tes, crénelées, pointues, vertes & inégales. Le fom-  
met de fa tige est chargé d’tm épi long d’un pouce &  
plus, uni & couvert de fleurs d’un bleu violet, compo-

A G U 552

fées de cinq feuilles rondes. Cette fleur ressemble à Ia  
violette & approche de S011 odeur. Sa racine est droite,  
d’une grosseur médiocre , *se* divifie en plusieurs autres  
branches garnies de filamens.

Il y en a une autre espece qui dissere de la précédente  
par la largeur de fes fleurs. Elle est marquée au siom-  
met des tiges d’un creux de figure cubique, & qui re-  
prélsente un casque de couleur verte. De ce creux siOr-  
tent des fleurs bleues semblables aux premieres. Ray.  
*Synop. 2.* 1337.

AGUL , J. B. *Alhagi Maurorum* , Rauwolf. *Gerifla  
spartium Spinosum foliis Polygoni*, C. B.

L’sagul est un petit arbriffeau fort épineux dont les feuil-  
les font longuettes & ressemblantes à celles de la san-  
guinaire : Ees fleurs sont abondantes, de couleur rou-  
geâtre , il leur siiccede des gousses rouges : *sa* racine  
est longue , de couleur purpurine. Cette plante croit  
en Arabie, en Pecte, en Mésopotamie. On trouve le  
matin silr fils feuilles de la manne grosse comme des  
grains de coriandre, du même gout & de la même fa.  
veur que la nôtre : mais si on laisse passer le foleil def-  
fus, elle *se* fond & fe dissipe. Les feuilles de cet ar-  
bre font estimées purgatives. LèMERY, *des Drogues.*

AGUTIGUEPA *obi Brasiliensibus Marggr-* La racine  
de cette plante est ronde à fa partie supérieure, d’un  
rouge foneé & bonne à manger. Elle pénetre oblique-  
ment dans la terre de la longueur de six , siept ou huit  
travers de doigts, & est garnie d’une grande quanti-  
té de gros filamens. De cette racine s’éleve une tige  
droite, longue depuis trois piés jusqu’à cinq , de la  
grosseur du doigt, portant fans ordre fur des pédicu-  
les qui ont siouvent six travers de doigt de longueur,  
des feuilles longues depuis un pié jufqu’à deux, larges  
de quatre travers de doigt, pointues , d’un très-beau  
verd , luisantes, femblables au *vellum* ou aux feuilles  
du *paco-eira-,* relevées dans toute leur longueur d’une  
côte & d’une infinité de petites veines qui rampent  
obliquement fur toute fa surface, bordées tout autour  
d’une ligne rouge. Du fommet de la tige s’éleve une  
fleur semblable au lis, de couleur de feu, compofée  
de trois ou quatre feuilles ; chacune de ces fleurs est  
garnie de trois, quatre ou cinq étamines , de même  
couleur,laites comme une désenfle dessanglier. Sa racine  
pilée guérit, mondifie, incarne & cicatrise les ulee-  
res. On la mange dans les tems de disette, apres l’a-  
voir fait bouillir ou rôtir.

AGUTI TREVA ou AGOUTI *TBÆNN rinstulaerna-  
rignanae. De Laet.* Les feuilles de cette plante sontsem-  
blables -à celles de l’oranger , mais plus minces. Sa  
fleur est couverte d’une efpece de rosée, fon fruit est  
gros, couvert d’une écorce rougeâtre, & contient des  
femences pareilles à celles de la grenade , tranfpa-  
rentes , douces & agréables au gout. Ra υ *, Hist. Plant.*

A G Y

AGYION. Αγυιον, d’“ privatif, & τώ0’*,membresfoilele, qui  
n’a point de forces.* Hippocrate s’en fert *(de Morris mu-  
lierum, L. I.* ) pour exprimer la soiblesse d’un fœtus  
’ qui est extremement petit.

AGYNOS, d’“ privatif, & τόνη, *femme.* Nom que l’on  
donne à l’agnus castus, à caisse qu’il passe pour con-  
ferverla chasteté. BLANCARD.

AGYRTÆ, d’ AYvpii, foule de peuple, ou populace; ou  
d Αγειρω , amasser, assembler. *Charlatans > Saltimbanques,*gens qui courent de pays en pays pour vendre des reme-  
des. On les appelle encore *Circulatorest Circumforanei,*’οχλαγωγοί , *Ochlagogi, & Pharmacopolae s* quoique l’on  
puisse donner ce dernier nom à tous ceux qui vendent  
des médicamens , on l'employe néantmoins pour dési-  
gner ceux que nous appellons *Charlatans.*

Cette maniere d’exercer la Medecine est fort ancienne,  
car il y a eu de tous tems des Imposteurs, qui profitant  
de la soiblesse & de la crédulité des autres , ont sii faire  
valoir leurs remedesleurs spécifiques, & leurs amu-  
lettes. Aristophane fait mention d’un certain Euda-

s

553 AHA

mus qui femble avoir fait ce métier. Il vendoit des  
anneaux auxquels il attribuôit la Vertu de guérir les  
morfures des bêtes Venimeufes. Cicéron parle aussi  
d’un Clodius d’Ancone, qu’il appelle *Pharmacopola  
Circumforaneus,* qui Vendoit des poifons, & Galien  
d’un nommé Chariton, qu’il appelle Ο^λαγΛγβς.

AHA

AHATE DE PAVNCHO RECCHI, est un arbre  
d’une grosseur médiocre, d’enVison Vingtpiés de haut,  
couVert d’une écorce fongueuse: dont le dedans est rou-  
ge. Son bois est blanc & extrememcnt dur ; mais le  
cœur & l'aubier font Verdâtres, fans odeur , d’un gout  
amer, & un peu austere. Ses branches qui font en pe-  
tit nombre, font couvertes d’une écorce Verte, parse-  
mée çà & là de petites taches couleur de cendre. Sa  
racine qui est jaunâtre est reVétue d’une écorce d’un  
rouge foncé, d’une odeur forte & d’un goutonctueux;  
elle est extremement fibretsse , quoiqu’elle ne s’étende  
pas fort ayant dans la terre. Ses feuilles font oblon-  
gues , unies & rafes , femblables à celles du malakati-  
jambou, posées alternatÎVement; la partie de dessus est  
verte & luifante, celle de dessous l’est beaucoup moins;  
elles donnent une huile étant froissées dans les mains,  
mais elles n’ont aucune odeur. Les fleurs font atta-  
chées par dcs pédicules aux plus petites feuilles dont  
elles prennent la place ; ces fleurs font composées de  
trois feuilles épaisses , triangulares, femblables à du  
cuir, blanches par dedans & d’un Verd pâle en dehors;  
lorsqu’on les jette dans le feu elles ont l’odeur du cuir  
brûlé.

Le fruit fort des étamines de la fleur. Il est dans sa matu-  
ritédcla grosseur d’un citron ordinaire , verd & strié  
par dehors, blanc en dedans & plein d’une pulpe fuc-  
culente, d’un gout & d’une odeur agréable. Ses femen-  
ces font oblongues, unies, pelées, hissantes , enfer-  
mées dans des cosses reVétues extérieurement de la  
pulpe du fruit. On cueille ce dernier aVant qu’il foit  
mûr, & il le deVlent comme la néflc dans la serre où on  
le met.

Cet arbre n’est point originaire du Malabar, & on l’a ap-  
porté dans les Indes des Ifles Philippines. Il *se* plaît  
dans les climats chauds & humides , & dans les terres  
fumées aVec dc la fiente de cheVal, qui ne manquent  
point d’eau , & qui font exposiles au soleil.

Il porte du fruit au bout de deux ou trois ans. Il fleurit  
deux sois l’année ; la premiere fois en Ανπ!, & le fruit  
qui fuccede à ces fleurs est mûr Vers le mois d’Août ;  
la feconde fois est en Septembre, & le fruit qui Vient  
enfuite est mûr au mois de FeVrier EuiVant. Il porte  
du fruit pendant six ans, & même daVantage lorfqu’on  
a foin de le cultÎVer.

Ses souilles réduitesen forme de cataplafme aVec dtl fel.  
font très-propres à faire suppurer les tumeurs malignes.  
Son fruit Vcrd cuit dans de l’eau commune saVec un  
peu de gingembre , guérit le Vertige ; mais après une  
préparation suffisante on le mange aVec plaisir. Il ra-  
fraîchit & lâche le Ventre lorfqu’on boit de l'eau après.  
RAY, *Hist. Plant.*

A H E

AHENUM. Quoique ce mot signifie proprement une  
chaudiere ou pot d’airain , on s’en fert néantmoins  
pour désigner un pot de quelque métal qu’il foit. Il  
fe trouVe sisuVent dans les Auteurs qjli ont écrit sels la  
Pharmacie, ce qui m’oblige à Puderer dans ceDiction-  
naire.

A H I

AHIUSrsoct *gemme,* **RULAND.**

A H M

AHMELLA. **Voyez** *Acmella,*

AHÔ JH

A H O

AHOVAI THEVETI CLUSII. *P arc Arbor Ameria  
cana soliis pomi fructu triangulo,* C.B. *Aiioai.Haouvay\**

*UAhovai* est un fruit du Bresil, gros comme une cha-  
taigne, blanc approchant en figure dti *tribulus aqua\*  
tiens*, ou des truffes d’eau; il croît fur un arbre grand  
comme un poirier, dont l’écorce est blanche , très-pi-  
quante & remplie de suc ; la feuille de cet arbre est  
longue de deux ou trois pouces , large de deux , tou-  
jours verte ; fa fleur est du genre des monopétales,  
formée en entonnoir , découpée en plusieurs parties ;  
il s’éleVe de fon calice un pistile qui fie change ensui-  
te en fruit.

Si l’on fait des incisions à l’écorce de cét ârbre , il en  
fort une liqueur laiteuse , d’une odeur d’ail très-désa-  
gréable. Ce fruit est un poifon pernicieux. Εεμεκυ  
*des Drogues.*

Miller fait mention de deux efpeces *d’ahovai’.*

I. *Ahovai,* TheV. Franc. Antarct. 66.

2. *Ahovai neriifolio,flore luteo.* Pium.

Ces deux plantes croissent en abondance dans les parties  
Méridionales du continent de l'Amérique, mais moins  
fréquemment dans les Ifles. Le bois de cet arbre est  
d’une odeur insupportable, & fon fruit un poifon mor-  
tel, ce qui fait que les Indiens recommandent toujours  
à leurs enfans de n’en point manger, parce qu’ils ne  
connoissent aucun antidote contre ce poifon. Ils n’em-  
ployent pas même sim bois pour se chausser, MILLER,  
*Dictionnaire, Tom.* 2.

A H U

AHUSAL. C’est le foufre d’arfenic , appelle aussi pal  
quelques Chymistes, *Aquila alba.*

A J A

AJARAZAT. *Plomb,* **RULAND.**

A I D

AIDRIS ’ Αίδρις, d’a privatif, & ἱδρις, savant ; *ignorant,*A I P

AIPATHIA. Voyez *Aiepathia.*

A I R

AIRA ’Αιρα, *Yvraie.* C’est une plante qui croît abon-  
damment parmi le blé. Hippoerate, *(de his quae utero  
non gerunt* ) ordonne *syvraie* pilée groffierement en  
forme de fomentation dans les maladies de l’uterus.  
Il en est fouvent parlé.dans Théophraste, & Dloscori-  
de décrit *ses* Vertus médicinales.

Voici quelles Eont sis s especes sisiVantles Botanistes mo-  
dernes. *Lolium ,* Offic. *Lolium album -s* Ger. 71. Emac.  
78. Raii Hist. 2. 1262. Synop. 3. 395. Park. Theat.  
1145. Hist. Oxon. 3. I8I.Merc. Bot. 48. Phyt. Brit.  
69. Mer. Pin. 73. *Lolium verum ,* Boerh. Ind. A. 2.  
1 57. *Lolium Gramineum spicatum, caput tentans,* J. B.  
2.437. *Lolium ph aenix, gramen loliaceum,* Chab. 187.  
*Gramen loliaceumspicâ longiore*, C. B. Pin. 5. Rupp.  
Flor. Jen. 245. Buxb. 146. Elem. Bot. 418, Tourn.  
Inst. 516. *Gramen loliaceum, spicâ longiore ,scu lolium  
DioscoridisO.* B. Theat. 121. DaLE,

On l’appelle *lolium* qu’on a sait de **δόλιον,** *adulterinum s*adultéré, parce qu’on le ΕυρροΕε engendré du grain d’or-  
ge ou de froment corrompu; changeant pour la forma-  
tion de ce mot *d* en /, comme d’ δύσσίυς ? qui est la pro-  
nonciation des Eoliens, on a fait *Ulisses,* de **δάχρια ,** *la-  
crymae s* ou blen on le peut dénVer **ἀπο τοῦ λαῖον ολεῖν,** *per te  
des blés,* **ou λαιον ολβον ,** *blé mal faisant.*

*L’Yvraie* diffère des autres grains par son épi qui est plat  
& menu, aussi-bien que par fon grain qui est οηνεΐορρέ  
d’une bourste. L’épi est droit &pofé fur le même plan  
que Ea tige.

( Sa racine est fibreuse, aVec des filamens très-déliés, sa  
tige est haute de deux ou trois coudées , aussi épaisse

*y Fi A 1 s*

que celle dû froment, un peu plus petite, ayant qua-  
tre ou cinq nœuds qui poussent chacun une feuille,  
comme dans les autres plantes dont la tige se change  
en chaume, plus verte & plus étroite que celle du fro-  
ment, luisante, lisse, grasse, cannelée, embrassant ou  
enveloppant la tige par l’endroit d’où elle fort, de la  
longueur d’une palme & demie ou de deux palmes.  
La tige porte un épi long d’lm demi-pié, & d’une fi-  
gure particuliere , car il est formé par l’union de six ,  
sept, huit grains, & quelquefois plus, qui fortent alter-  
nativement des deux côtés du sommet de la tige en  
forme de petits épis fans pédicule; chacun de ces pe-  
tits épis étant enveloppé d’une petite feuille. Ses grains  
font plus petits que le froment & enfermés dans des  
cosses noirâtres , terminées par une barbe pointue qui  
manque quelquefois. Cette plante ne croît que trop  
fréquemment parmi le froment & l’orge. RAY, *Hist.  
Plant.*

*LTvraie* que quelques-uns appellent *thyaruso* & qui croît  
parmi le blé, étant réduit en farine & en forme de  
cataplascne, avec du fel & des raves , a la vertu de con-  
sumer les bords des ulceres putrides , rongeans & cor-  
rompus. Avec du foufre cru & du vinaigre, elle gué-  
rit la lépre. Bouillie dans du vin avec de la fiente de  
pigeon & de la graine de lin , elle réfout les tumeurs  
scrophuleufes, & mûrit celles qui ont peine à suppu-  
rer. Cuite dans de l’hydromel, & appliquée en forme  
de cataplafme, elle guérit la sciatique. Employée en  
forme de fumigation avec du *polenta,* ou farine d’or-  
ge feche ou rotie , de la myrrhe, du safran ou de l'en-  
cens , elle facilite la conception.. DrsCoRiDE, *Lib. II.  
cap.* 122.

Virgile donne à *i’yvralc* Pépithete de sinistre, *infelix, ce-  
pendant* fa farine cuite dans du vinaigre & appliquée  
en forme de cataplafme, guérit *F impetigo* (efpece de  
lépre) avec d’autant plus de promptitude qu’on la re-  
nouvelle plus souvent. Prife dans de l’oxymel, elle  
guérit la goutte & les autres douleurs de cette espece.

'Voici la maniere dont on la prépare pour cet effet:

Délayez deux onces de miel dans une pinte de vinaigre.  
Faites bouillir deux parties de farine *d’yvraie* dans trois  
parties de ce mélange , jufqu’à une consistance conve-  
nable , & appliquez cette composition fur la partie af-  
fligée. Ce même cataplasime tire dehors les esiquilles  
d’os. PLINE , *Nat. Hist, Lib. XXII. cap.* 25.

*L’Yvraie* échauffe , desseche , atténue, résout & déterge.  
.Mêlée avec de la dréche elle enivre. Lorsqu’elle est  
en trop grande quantité dans le pain , elle rend ceux  
qui en mangent stupides & comme ivres. Delà vient  
qulelle est appellée *yvraie.*

La plupart des Anciens &une grande partie des Moder-  
nes ont cru que le blé dégénere en *yvraie \* mais les  
plus habiles Naturalistes ont révoqué ce fait en doute  
pour des bonne raifons.

Quoique *Fyvraie* caufe des vertiges à ceux qui en man-  
gent, elle le dissipe cependant lorsqu’on l’applique ex-  
térieurement avec de la graisse d’oie.

Elle incommode les yeux & obsCurcit la vue par les va-  
peurs acres qulelle porte au cerveau. Delà vient que  
l’on dit en proverbe de ceux qui ont la vue basse qu’ils  
ont mangé de *F vraie.* RaY, *Hist.. Plant.*

AIR!. Voyez *Hayri.*

A I S

\*

AISTHESIS. Voyez *Æsthesis. ~*

AISTHERIUM. Le*scns.orium commune,* ou si l’on peut  
l’appeller ainsi le Laboratoire des Sensiations ; c’est le  
lieu où les nerfs portent les impressions que les objets  
extérieurs ont faites siur eux. Les sentimens des Au-  
teurs siont fort partagés fur ce sistet. Les Cartésiens  
veulent que ce sioit la glande pinéale. Willis s’efforce  
de prouver que c’est le commencement de la moelle  
alongée. Il fera toujours difficile de déterminer le lieu  
où Ee fait la fcnfation, tant que l’on neconnoîtra pas  
mieux l'union de Pame & du corps,

AIT 556

A I T

AITMAT. Nom que les Arabes donnent à lantimoi-  
ne. CasTELLI, d’après FaLLoPE.

A J U

AJUBATIPITA BRASILIENSIUM. Nom dlen ar-  
brisseau qui *a* cinq ou six palmes de haut, & dont le  
fruit est semblable à l’amande, excepté qu’il est ηοΐη  
On en tire une huile de la même couleur, dont les Sau-  
vages fe servent pour fortifier les articulations. Ray ,  
*Histor. Plant.*

AJUGA. Nom de *i’ivette.* Voyez *Chamapitys.*

Deux dragmes de cette plantepulvérifée avec des figues,  
ou du miel cuit, fuffifent pour purger les phlegmes.  
AgTUARIUs, *de Methodo Medendi, Lib. V.cap.* 8.

A I Z

AIZOON, *Aizoon palustre s* J. B. *Aloe 4’ scu palustris,*C. B. *Stratiotes sive militaris aizeldes ,* ad Lob. S.rae-  
*elotes aquatica,* Lugd. *Stratiotespotamios* , Dod. Gal.  
*Sedum aquatiles* Dod. fol.

C’est une plante aquatique, ressemblant à l’aloès ordinai-  
re, excepté que fes feuilles font plus petites, épineu-  
fes en leurs bords ; il s’éleve de leur milieu des efpe-  
ces de tuyaux ou des gaines difpofées en pattes d é-  
crevisses,lesquelles s’ouvrantlaissent paroîtrc des fleurs  
blanches à trois feuilles, ayant en leur milieu des pe-  
tits poils jaunes : fes racines font fibreufes, longues,  
rondes , blanches, ressemblantes à des vers ; cette plan-  
te croît dans les marais & dans les autres lieux aquati-  
ques; elle contient beaucoup d’huile & de phlegme ,  
petl de sel.

Elle est propre pour rafraîchir & pour épaissir les hu-  
meurs, extérieurement appliquée. Εεμεευ , *des Dro-  
gues.*

A K I

AKIBOT , *Soufre.* **RULAND.**

AK%

AKON , *Pierre a aiguiser.* **RULAND.**

A L

AL. Particule Arabe qui signifie *le* ou *la* , elle est *sou-  
vent* employée au commencement d’un nom pour ex-  
primer une chofe relevée , grande , excellente , de la  
même maniere que l’article Grec lo.

L’on silit que les Orientaux *se servent* du nom de *Dieu*pour exprimer un superlatif, comme *les montagnes de  
Dieu,* pour désigner les montagnes qui font d’une hau-  
teur extraordinaire ; & il fe peut que l’article *al,* lorf-  
qu’on s’en sert dans le siens que nous avons dit ait un  
rapport particulier au mot *Alla , Dieu* , & qu’il n’en  
soit qu’un abrégé ; de sorte que l'Alchymie peut être  
non-seulement *la* Chymie, mais encore la Chymie de  
*Dieu,* c’est-à-dire , la Chymie la plus parfaite, & la  
plus relevée.

A L A

ALA , *Aile.* C’est dans la Botanique le creux ou sinuosi-  
té que forme la feuille ou son pédicule avec la tige,  
oti ce vuide qui reste entre la tige & la feuille , d’où  
fort un nouveau rejetton , en françois les *aisselles des  
plantes,* c’est quelquefois une petite branche. Comme  
quand on dit , un tronc ou tige garnie de plusieurs *ai-  
les ,* à caufe que les rameaux sortent du trone comme  
autant *d’ailes.*

On *se* sert encore du mot *d’aile,* pour désigner les péta-  
les des fleurs en papillon placées entre le pavillon &  
la carene, en françois *ailes des sieurs légumineuses.*

*pet* ALA

Le mot *d’ailes,* est encore employé pour les extrémités  
déliées & membraneufes de certaines femences, comme  
dans la *Bignonia plumeria* , la pomme , &c. Elles font  
appellées en françois *rsamences ailées.*

On donne aussi ce nom aux membranes en forme de feuil-  
les qui enveloppent toute la tige qu’on appelle à caisse  
de cela *Caulis alatus,* en françois *Tige ailée.* MILLER ,  
*Diction.* T. I.

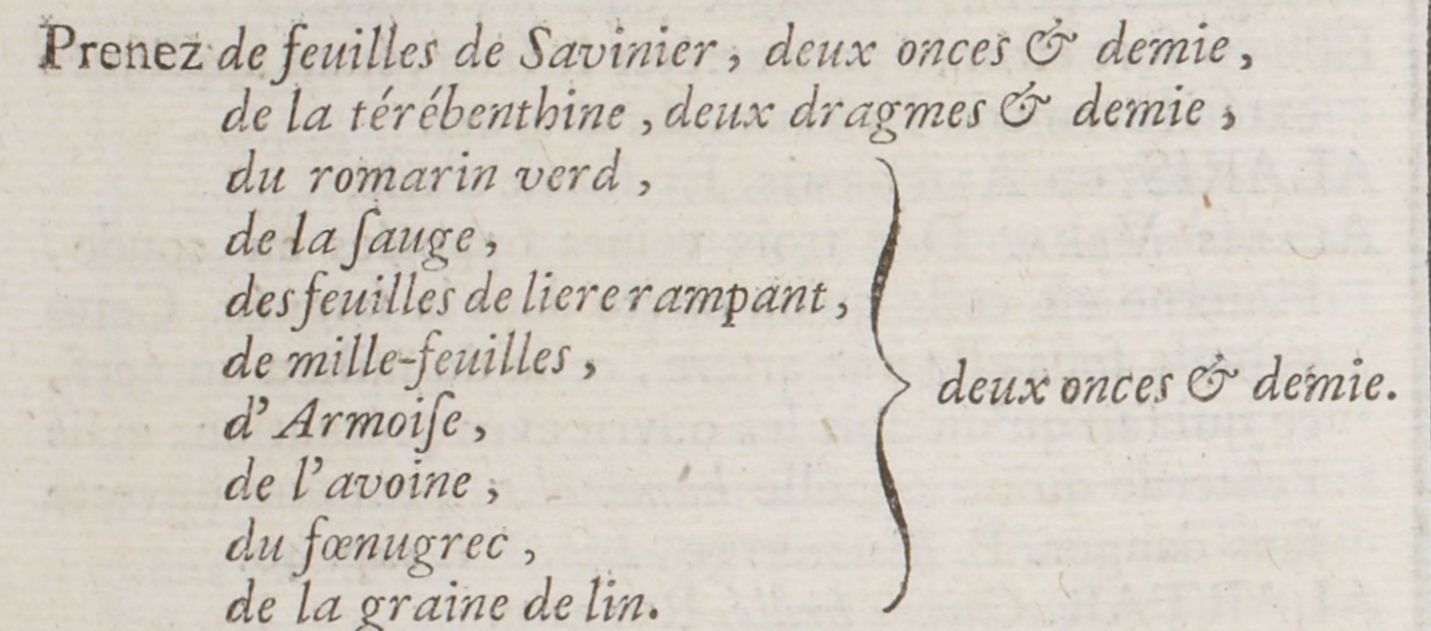
ALABANDICUS ou ALABANDINUS LAPIS,  
Sorte de piere de couleur noirâtre mélangée. Elle est  
tranfparente , & paroît divisée en plusieurs fegmens ;

. étant pulvérifée, elle rend gris les cheveux qui étoient  
noirs auparavant. AEssIUs , *Tetrab, I. Serm.* 2. *c.* 33.

ALABARI. *Plomb.* **RULAND.**

ALABASTRA. Ce fiant les feuilles vertes qui environ-  
nent les fleurs. Jungius entend par *Alabastrum , le*bouton qui ne fait que de pousser. MILLER , *Diction.*

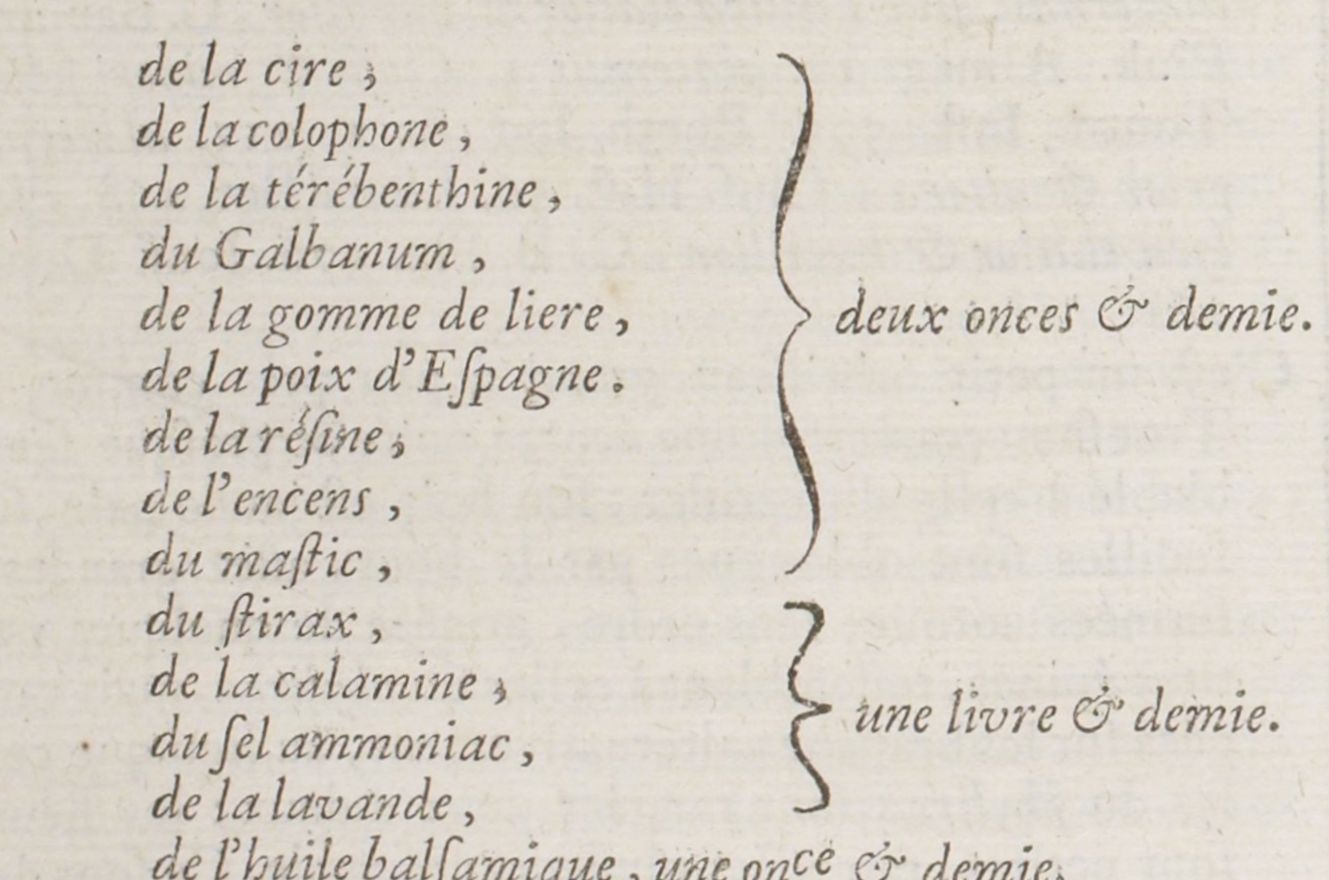
ALABASTRON, est , felon Myrcpfe, le nom de l’on-  
guent aVec lequel Sainte Marie-Magdelaine oignit le  
Sauveur. 11 est bon dans toutes les maladies de l'utérus  
&des reins, aussi-bien que pour les meurtrissures»



Pilez toutes ces drogues ensemble dans un mortier, &  
faites-les bouillir dans douze pintes d’eau.

Ajoutez-y ensuite deux livres & demie d’huile, & remet-  
tez-les de nouveau *sur* le feu jusqu’à ce que toute l’eau  
sc)it consi-imée.

Prenez enfuite tout ces ingrédiens, & faites bouillir ce  
que vous en aurez exprimé, après y avoir ajouté ,



**MYREPSE ,** *Secti. III.* **c. 61.**

Je ne fai si Myrepsie a raision ou non , lorsqu’il prétend  
que c’est avec cet onguent qu’on oignit le SauVeur. Le  
mot que l’on trouve dans le nouVeau Testament , &  
que nous traduisons par *boite d’albâtre* à *onguent* est ,  
’Αλἀβαστρον μύρου ; *co* qui signifie , suivant Constantin , *un  
vaisseau sans ans.es propre â conterar de l’onguent* , d’a.  
priVatif, & de λαμβάιω , fe *saisir d’une chos.e , T empoi-  
gner.*

D’autres Auteurs prétendent que comme l’albâtre est  
trcs-fOlide , les anciens en faisoient des vaisseaux pour  
y enfermer leurs onguens précieux, afin qu’ils fe con^  
lervassent long-tems. De-là vient peut-être qu’on don-  
noit à ces Vaisseaux le nom général *P Alabastra.* Il peut  
aussi le faire que ces onguens aient reçu leur nom des  
Vaisseaux dans lefquels on les mettoit pour l’ordinaire  
ALABASTRUM,. *Albâtre.*

*ié Alabastrum & Alabaflritis* , Offic. Merr. Pin. 211.  
Worm. 42. *Alabastrum* , Aldrov. Miss. Metall. 748.

ALÀ 398

Kentm. 54. Charlt. Foss. 18. *Alabastrites sou Alabasa  
trum s* Boet. 490. *Lapis Alabastrites i* Matth. Î386.  
*Alabastrites* , SchrOd. 345. *Albâtre.* C’est une pierré  
blanche fort connue ou plutôt une efpece de marbre  
qui n’a pas reçu une coction parfaite , ce qui fait qu’dle  
est moins dure . On trouVe *F Albâtre* à Staflord-shire ;  
Derbyshire & dans plusieurs autres endroits. DaLE.

Cette pierre étant calcinée & appliquée aVec de la poix  
ou de la résine, amollit & réfout les tumeurs sc:hirreu-  
fes , appaille les douleurs de l’estomac & raffermit les  
dents & les gencives. DIOseoRIDE.

2. *Alabastrum Curinum ->* Mont. Εχοί.-ΐφ. *L’Albâtre*jaune a les mêmes Vertus que le précédent. Μοντ.

3- *Gypsum* , OssiC. Merr. Pin. 213. Kentm. 25. Worm.  
46. Charlt. Foss. 20. Boet. 398. AldroV. Musi Metall.  
673. Matth. 1376. *Plâtre de Paris.*

Les Auteurs ne s’accordent point fur l’origine du plâtre.  
Quelques-uns Veulent que ce foit la chaux de *F Albâtre ±*d’autres celle de l’alun de Scajola ; les uns la chaux du  
Verre de Mofcovie , & les autres celle de la pierre Se-  
lenite.

Notre plâtre est une chaux faite aVec une certaine efpe-  
ce de pierre blanchâtre , & des morceaux opaques de  
talc , calcinés jufqu’à ce qu’ils petillent. Le meilleur ,  
à ce que prétend le Docteur Merret, est celui de Der-  
byshire, dont en fe Eert peur les plafonds. M. Lister  
rapporte dans S01I Voyage de Paris, que l'on trouVe des  
carrieres de ce plâtre à Montmartre , qulon le calcine  
à grand feu, & que le plus dur n’a befoin de cuire que  
trois ou quatre heures. Il en a Vu aussi une carriere à  
Clifford Moor dans Yorkshire, où on l’appelle *Hall-  
Plastem*

Le plâtre est astringent, propre pour abforber & dessécher  
les humidités superflues & pour arrêter le fang. Nos  
Peintres ,nos Statuaires ,& nos Plâtriers s’en serVent.

Quelques Medecins employent *i’Albâtre* calciné dans les  
maladies de l’estomac. PaUL EgINETTE , *L. VI I.* c, 3.

Lemery ajoute qu’il abforbe par sa Vertu alcaline , l’acri-  
monie qui tombe fur les gencives dans le scorbut. Le-  
MER Y , *des Drogues.*

*L’Albâtre* d’Oricnt est transparent ; il y en a plusieurs  
carrieres à Cambaià. Les Arabes l’appellent *Rokhant  
Alabiadh.* Hf.RBELOT.

ALACAB , *Sel ammoniac.* **CASTELLI ,** *d’après Ruland.*ALACHASCHEE. Ruland rend ce mot par *Tribulus s*qui a disterentes significations, de siorte qu’il est diffici-  
le de sirvoir ce qu’il entend.

ALACNOTH. Castelli nous apprend d’après Avicen-  
ne, que les Arabes donnent ce nom à un homme qui  
rend Ees excrémens dans l’acte Vénérien.

A L Æ

ALÆ NASI, que l’on appelle aussi *Pinnae Nasi,* font  
les cartilages qui fe joignent aux cxtremités des os du  
nez , & en forment la partie inférieure & mobile.  
Voyez *Nasus.*

ALÆ AURIS ou PINNÆ AURIS. La partie fupé-  
rieure de l’oreille externe.

ALÆ. *Aisselles.* Pour en corriger la puahteur.

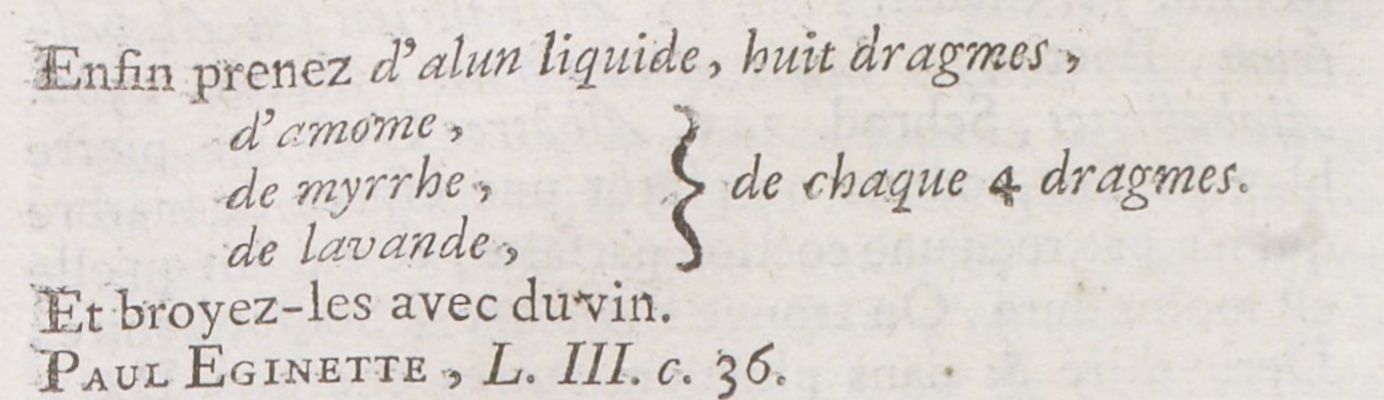
Prenez *T alun liquide , deux parties ,  
de myrrhe , une partie,* dilsoute dans du virt.

LaVez-les fouvent avec ce mélange :

Ou bien prenez *de la litharge* calcinée & éteinte dans du.  
vin odoriférant/& battez-la en y ajoutant un peu.  
*de myrrhe ,* jusqu’à ce qu’elle ait acquis la confise  
tance du miel.

Ou bien prenez *de litharge d’argent ésix dragmes,  
. de myrrhe , deux dragmes ,  
d’amerme} une dragme,* que vous arroserez *avec* dst  
vin.

*jpK yi* A L A



Aétius conseille de boire de la décoction de la racine de  
Partichaud siiuvage dans du vin , laquelle , à ce qu’il  
prétend , fait rendre une grande quantité d’urine puan-  
te, & guérit par ce moyen la puanteur des *aisselles &*celle de tout le corps. Αετιυε , *Tetrab. I. Serm.* 1.

Aétius a tiré cette recette de Dloscoride. Le Scolymus  
de ce dernier est Partichaud fauvage. Voyez *Scolymus.*

A.LÆ , *Ailes.* Aétius donne ce nom aux Nymphes. Il ne  
veut point , lorsqu’il fe forme un abfcès dans ces par-  
iles ou fur les levres de la vulve, qui s’étend vers l'a-  
nus, qu’on y fasse d’ineision, parce, dit-il, qu’elle dé-  
genere aussi-tôt en fistule à caisse de la quantité de rides  
dont ces parties font couvertes ; mais lorfque l’abfcès  
s’étend du côté du passage urinaire, on peut recourir  
à cette opération sans rien craindre. Αετιυε, *Tetrab.  
IV. Serm.* 4. c. 120.

Αι,α: , *lus ailes* de tel oiseau que^e sent. Ces parties con-  
siderées comme un aliment-sont dures & fibreuses. Les  
*ailes* d’oie fournissent une bonne nourriture , mais cel-  
ies de poulets font meilleures. ORIBasE, *Collect. L. II.*c.43.44.

ALAFI. *Sel alcalis* CaSTELLI.

ALAFOR & ALAFORT. *Sel alcali.* RULAND. John-  
Fon veut que ce mot signifie un Vaisseau, *Vas.*

ALAFREG. *Espece de dérase.* RULAND.

ALAHABAR. *Plomb.* RULAND. Castelli dit que John-  
fon rend ce mot par *Calx* , chaux , mais je n’ai jamais  
trouvé ce mot dans Johnston.

ALAHATIB. Ruland traduit ce mot par *Lapis rubens,*pierre rouge.

ALA1A PHTHISIS. , ’Αλαἱ'α φθίσις d’aKai'o; , *Aveugle* , Ga-  
lien dans sim *Exegesis :* cite ce mot d’après le traité  
d'Hip pocrate *de Locis tn Homme,* mais on ne l’y trou-  
ve plus aujourd’hui. Fœsius a néanmoins éclairci cet-  
te difficulté. Hippocrate parlant dans le Livre que nous  
venons de citer de plusieurs maladies dont il attribue  
la caisse aux humeurs qui découlent du cerveau, dit,  
lorsqu’elle tombe Pur ( μυελὸν ) la moelle épiniere , il  
Eurvicnt une autre sorte de conssomption ( φθίσις ἀλλη χίνδται )  
11 *se* peut faire que l'on ait mis dans cet endroit ὀὸλαἰα  
pour ἀλλὴ , & pour lors le fens seroit qu’une telle flu-  
xion caufe une consomption qui détruit le malade in-  
sensiblement, comme l’atrophie , ou peut-être qu’il fin-  
vient cette maladie que l’on appelle *Tabes Dorsalis.*

ALAIS. Jchnsion rend ce mot par *das,* vaisseau.

ALAMANDINA, Pierre prétieuse dont Dorneus fait  
mention dansfon traité *de Gemmarum Structura.* Case  
telli croit qe’il veut parler du *Lapis Alabandicus.*

ALAMBIC. Voyez *Alembic.*

ALANABOLUS, efpece de terre dont il est parlé dans  
Paul Eginete, *L. VII. c.* 3. qui lui donne les mêmes  
vertus qu’au Bol d’Arménie. On ne doit point dou-  
ter qu’elle ne stoit la même que *F alan a terra.*

ALAN A TERRA. *Tripoli.* On l’appelle encore *Terra  
Tripolitana et Tripolis,* Offic. *Tripolis,* Schrod. 320.  
*Terra seu Gleba Alan a,* Cale. Musi 131. *Alan a Terra.*Cette terre est estimée defficcative & astringente. Elle  
Eert principalement à empêcher les fila avec lesquels  
on la mêle , de se fondre dans la distillation. DaLE.

Le *tripoli* est une pierre légere , blanche, tirant tant foit  
peu fur le rouge , qu’on tire de plusieurs mines de  
Bretagne , d’Auvergne & d’Italie. On croit que la  
légereté de cette pierre vient de ce qu’elle a été calci-  
née par des feux fouterrains ; nous en voyons de deux  
fortes en France, la premiere & la meilleure est celle  
qui ste tire d’une montagne proche de Rennes en Bre-  
tagne ; on la trouve disposée par lits épais d’environ  
un pié. Elle sert aux Lapidaires, aux Orfevres , aux

A L A 560

Chaudronniers pour blanchlr & polir leurs ouvrages.  
La seconde & la moins estimée ste tire d’Auvergne ptO-  
che Riom , elle ste diviEe par feuilles ; & elle ne peut  
fervir aux Lapidaires , ni aux Orfevres, ni aux Chau-  
dronniers; on l’emploie dans les ménages pour blan-  
chir & éclaircir la batterie de cuisine.

Le *tripoli* est détersif & dessiccatif, appliqué extérieu-  
rement ; mais on ne s’en fert guere en Medecine.  
Quelques-uns tiennent que le *tripoli* est ce que les An-  
ciens appelloient*seamios lapis.* Εεμεευ , *des droguas.*

ALANDAHAL. *Coloquinte.* JgkNsoN.

ALANFUTA , nom d’une veine située entre le menton  
& la levre inférieure, que l’on a coutume d’ouvrir  
pour remédier à la puanteur de Phaleine. CasTELLÏ  
d’après Avicenne.

ALAPÆ. Soufflets ou coups appliqués avec la paume  
de la main. Aétius , *Tetrabib. III.* S. 1. c. 8. fe sert de  
cet expédient pour faire revenir les perfonnes qui tcm-  
bent en défaillance pour avoir resté trop long-tems  
dans un bain chaud.

ALAQUECA, est une pierre qui fe trouve en petits  
fragmens polis, à Balagate dans les Indes.

Elle est fort estimée pour arrêter le fang, étant appliquée  
extérieurement. Εεμεευ , *durs drogues.*

ALARIS, ou ALIFORMIS. En forme d’aile.

ALaRIs VeNa. Des trois veines opposées au coude,  
l'interne est celle qu’on ouvre dans la saignée. Cette  
veine a Eous elle une artere , celle du milieu un nerf,  
ce qui fait qu’on doit les ouvrir avec précaution; mais  
l’externe qu’on appelle *humeralis ,* peut être ouyerte  
fans danger. P. /Εοινεττε , *Lib. VI. cap.* 40.

ALARTAR. *Cuivre brulé.* **RULAND.**

ALASALET. *Sel ammoniac.* **RULAND.**

ALASTROB. Clest le plomb , silivant Ruland , & la  
chaux fuivant Johnson. CasTELLI.

ALATAN. *Litharge de plomb.* **RULAND;**

ALATERNUS. *Alaterne.* C’est *alaternus* Offic. Chah.  
43. Parla Parad. 603. *alaternus* 2. Clusio, J. Β. h  
542. *alaterrnts major et minor s* Raii Hist. 2. 1608.  
Parla Theat 1445.*spina Burgi Monspelienfium*,ejufd.  
*alaternus Plinii, et humiliori* Ger. 1212. Emac. 1398.  
*alaternus, sive Philica elatior et humilior->* C. Bauhini.  
Pluk. Almag. 12. *alaternus* 1. *Clusii et minorifolio,*Tourn. Inst. 595. Boerh. Ind. A. 2. 213. *alaternus  
prior et altera ,* Clos. Hist. 56. Elem. Bot. 468. /soi-  
*lyca elatior et humilior* , C. B. Pin. 476. Jonf. Dend.  
261.

C’est un petit arbrisseau grand à peu près comme le  
Troesile, couvert d’une écorce noire & prefque Eem-  
blable à celle du cerisier : sion bois est jaune pâle, ses  
feuilles font oblongues par le bout, assez grandes,  
fermées autour, fans ordre, armées de quelques pe-  
tites épines, ressemblant à celles du *phylirea,mais* ran-  
gées fur les branches alternativement, au lieu que cel-  
les du *phylirea* font rangées deux à deux : les fleurs  
font petites, ramassées plusieurs enfemble. Ce font des  
entonnoirs à pavillon, découpés en étoile à cinq poill-  
tes, de couleur blanche, odorans. Il leur fuccede  
des baies grosses à peu prés comme celles du fureau,  
difpofées comme en grappes, molles , fissiculantes,  
noires, quand elles font mûres ; elles renferment cha-  
cune trois femences jointes enfemble, arondies fur le  
dos , applaties par les côtés où elles *se* touchent ; fes  
racines s’étendent beaucoup dans la terre. Il croît dans  
les haies, on le cultive dans les jardins. Il ccntient  
beaucoup d’huile & dephlegme & peudesd. LemerV  
*des drogues.*

Cette plante est détersive, astringente & rafraîchissante ,  
propre pour les inflammations de la bouche & pour  
l’efquinancie en forme de gargarisine. BOERHAAVE.  
Εεμεευ. Son fruit est modérément astringent. DaLe.

Clusius avoue qu’il ignore l'ufage de ces deux efpeces  
d’*alaterne,* mais que les Portugais Pont assuré que les  
pêcheurs fe fervent de la décoction de leurs racines  
dans l’eau pour teindre leurs filets en rouge,& que les  
Teinturiers employeur le bois qui est d’une couleur

*fai* A L A

pâle pour teindre en bleu foncé. Ray , *Hist. Plana*L’autre efpece *P alaterne* est le

Cctnsirus, Offic. Johnf. Dendr. 262. *Celastrus Theophra-  
sti,* C. B. Pin. 477. Ger. Emac. 1600. Park. Theat.  
1448. *Celastrus Theophrasti Clusio, Farad.* 603. *ala-  
ternus latifolia , Celastrus dicta ,* Herm. Cat, Hort.  
Lugd. Bat. 11. Raii Hist. 2. I608. *Alaternus Hispa-  
nicus Æelastrus dicta*, Boerh. Ind. A. 2. 213. DaLE,

Il est beaucoup plus haut qu’un homme, fon tronc est fer-  
me & dur, & jette un grand nombre de branches cou-  
vertes d’une écorne verte tant qu’il est jeune , mais  
cette éeorce noircit au bout d’un an. Ses feuilles font  
nombretsses , opposées, placées près à près, d’un vcrd  
foneépar dessus, mais d’un verd plus pâle par dessous,  
elles ne tombent jamais , à moins qu’elles ne soient  
remplacées par d’autres , ce qui est assez ordinaire  
aux arbres qui conservent toujours leur verdure. Les ।  
feuilles siont unies & lassantes , de la largeur de  
celles de *i’alaterne ,* mais la plupart , furtout celles  
d’une année Eont plus petites ; ces dcrniercs couvrent  
la partie inférieure des petites brandies, elles ne font  
point dentelées , surtout lorsqu’elles semt jeunes, &  
on ne peut point les regarder comme telles quoiqu’el-  
les paroissent avoir quelque chose d’approchant des  
dentelures , leur gout est amer. De l’extrémité des  
rameaux , d’entre les feuilles, s’élevent des pédicules  
qui portent cinq ou six petites fleurs ordinairement  
composées de quatre ou cinq petites feuilles, d’un jau-  
ne verdâtre, d’une odeur douce, disposées par pelo-  
tons comme celles de l’arbre qui porte le mastic, & non  
point en forme d’ombelles comme celles du fureau.  
Elles ne s’ouvrent que vers la fin de l'automne ou au  
commencement de l’hiver, quelquefois même au prin-  
tems. P. Paaw ajoute à cette description que j’ai tirée  
de Clusius , que cet arbre qui est dans le jardin de Ley-  
de commença dans le mois de Juin de 1610. à porter  
du fruit, & produisit un pédicule fort court, chargé  
d’une baie environ de la grosseur de celle du myrthe.  
De verd qu’il étoit au commencement il devint rouge  
lorsqu’il eut atteint fa maturité : mais ce rouge qui'  
étoit d’abord pâle fe changea insensiblement en un  
rouge de corail tout-à-fait semblable à la baie de llas-  
perge de la seconde eEpece. Il conserva cette couleur  
jiffiqu’au commencement d’Août , que *sa* peau com-  
mença à *se* rider & à changer en même tems de cou-  
leur; il prit une figure oblongue de rond qu’il étoit,& sa  
couleur devint d’abord brune & ensilite d’un noir de  
charbon. Lorfiqu’il fut tombé,je trouvai, continue-t-il.  
qu’il renfermoit une feule graine oblongue &enquel-  
que Eorte triangulaire, semblable à un pepin de raisin ;  
& l.orsque j’eus rompu la coque qui étoit dure & tant  
Poit peu plerreisse, je n’y trouvai qu’une seule aman-  
de , couverte d’une membrane légere, de couleur de  
safran, fous laquelle étoit une pulpe dure, blanchâ-  
rrc, & semblable à celle de la noisette. RAY , *Hist.  
Plant.*

La troisieme efpece *d’alaterne* est

*Capsula*Offic, C. B. Pin, 170. *Herba Casseanafamern su  
elmquae retardans-,* J. B. 3.631. Chab. 655. *Caissine ver a  
Floridanorum , arbuscula bacciiera alaterni ferme pa-  
rie, foliis altematelm fiels Aeer apyrene.* Pluk. Mant.40.  
Phitog. Tab. 376. F. 2. *Apalachine sive Caissine*, Ind.  
Mcd. 11. *Alaternoides alricana lauri ferratae folio*Comm. Rat. Exot. 1. 61. DaLE.

Cet arbrisseau croît dans la Caroline.Ses feuilles ont envi-  
ron un pouce de long & deux de large; elles reflem-  
blent à celles du fené, elles font noirâtres lorsqu’elles  
font Eeches , lassantes par dessus, mais plus vertes par  
dessous quand elles Eont star l’arbre, sans odeur, & d’un  
gout quelque peu aromatique.

spasse pour un excellent remede dans la petite vérole, il  
appasse la fermentation exceflive du fang fans opposim  
un trop grand obstacle à l’éruption de la matiere. Il  
hâte l’expectoration, garantit les poumons, & préser-  
ve la tête & la gorge du venin de la petite vérole. DaLe.

*Pharmac- ' ' 1*

*Tome I.*

A L A 562

j La quatlicme espece *d’alaterne* dont Dale fait mention,*est  
Perygua,* Offic, Marl. Obsi Mont. Exot. 8. *Caissine ver a  
perquam similis arbusculae P hyllirea foliis antegonistis  
ex Provincia Carolincnsi,* Pluk. Mant. 40. Phytog.  
381. F. 3.

Il croît dans la Caroline. Les fragmens de *ses* feuilles des-  
séchées, & la poudre de *ses* tiges Eont d’usage dans la  
Medecine.

Il purge quelquefois, excite le vomissement , ou facilite  
la tranfpiration insensible , agissant toujours sitivant  
les Vues de la nature. Il passe pour un spécifique excela  
lent contre le *Diabetés*, & Marloe cite un grand nom-  
bre de personnes qu’il a gueries de cette maladie par son  
moyen. Ses feuilles en infusion sont bonnes pour la co-  
lique néphrétique.

Il n’est pas aisé de déterminer de quelle espece de plante  
on tire le *Perigua , 8c* les fentimens des Botanistes font  
partagés fur ce sujet. Quelques uns Veulent que ce soit  
une espece *d’alaterne -,* & ce n’est qu en saVeur de leur  
autorité que je l'ai ilsséré ici. D’autres soupçonnent que  
c’est le *Peragu. Hort. Mal. Tom. ee.* Il me semble que  
c’est la plante dont Du Bifcay donne la defcrip-  
tion dans sim Voyage del Rio de la Plata Eous le nom  
*déplante du Paragay,* dont les habitans *se servent com-  
me* d’un préservatif contre les Vapeurs qui s’éleVent des!  
mines, & pour exciter le Vomissement dans PocCasion.  
On croît que les fragmens des plantes qu’on nous aap-  
portées depuis peu fous le nom *d’arbre de Paragay,sont*les mêmes que le *Perygua* de Marloe dont nous aVons  
parlé. DaLE *Pbammacologia.*

Miller compte six différentes efpeces *d’Alaterne.*

ALATERNOIDES ( *d’Alaternus* & d’jssihs Gr. forme  
ou figure ) espece *d’alaterne.*

Elle distere des autres en ce qu’elle a trois graines jointes  
enfemble de même que le tithymale, au lieu que *i’ala-  
terne* ordinaire a trois semences enfermées dans une  
membrane commune qui, lorsqu’elle Vient à s’ouVrir,  
les laisse paroître très-distinguées & féparées les unes  
des autres.

Miller compte trois fortes *d’Alaternoides.*

ALATI. On donne ce nom à ceux dont les épaules sont  
extremement siiillantes & forment des efpeees d’ailes.  
On prétend que les perfonnes qui ont une pareille  
conformation font très-sujettes à la consomption.

ALATI PROCESSUS ou ALARES, font les ailes de  
l’os sphénoïde. Voyez *Sphendides.*

ALAUDA, *Alouette.* Cet oiseau est un remede très-ef-  
ficace dans toutes les maladies du colon & des autres  
intestins, tant pour les hommes que pour les bêtes à  
corne, foit qu’on le mange rôti , ou qu’après l’aVoir  
brûlé & réduit en poudre on en donne trois cuillerées  
dans de l'eau chaude pendant trois jours de silite.

Il est appelle par les Grees Κορυδαλὸς. On doit le faire brû-  
lcr aVec toutes fes plumes dans un pot de terre bien  
bouché au milieu des charbons ardens, jusqu’à ce qu’il  
foit propre à être réduit en poudre. MARCELLUs Εμ-  
PIRICUs, *cap.* 29.

*L’alouette* bouillie guérit la colique, mais il faut en man-  
ger long-tems. PaUL ÆgINETE , *Lib. VII. c. 2.*

*L.alouette* est un petit oifeau gris assez connu, dont le ra-  
mage est agréable. Il a coutume dc chanter le matin  
quand il fait beau tems. Il couVe en Mai, en Juillet &  
en Aout, & met fes petits en état de sortir en dix ou  
douze jours.

Il y a deux efpeces *d’alouette ,* une hupée ou crêtée , &  
l’autre qui ne l’est point; cette derniere Vole en trou-  
pe. *L’alouette* est le premier oiseau qui annonce le  
printems. La hupée Va plus EouVent à terre que l'au-  
tre. Elles *se* nourrissent toutes deux de grains, de Vers,  
de sourmis. On en garde quelques-unes en cage. Elle  
est délicieufe lorfqtllelle est jeune. Leur ehair est fer-  
me, brune , de bon fuc, facile à digérer. On doit les  
choisir tendres & bien nourries.

Le cœur & le sang de l’*alouette* sont bons pour la coli-  
que Venteufe, pour la néphrétique, & pour chasser le  
fable & les phlegmcs des reins & de la Vessie.

N n

5 63 ALA

Schroder prétend que le sang de *F alouette* pris dans de  
bon vinaigre ou du vin chaud , est très-essicace contre  
la pierre & la gravelle.

On dit que le nom *Alauda* est de l’ancien Gaulois, &  
que Jules Céstar ayant levé des Soldats dans les Gau-  
les, on leur donna le nom *d’Alouettes* à caisse de la fi-  
gure de leurs cafiques, qui ressembloit à une *alouette*crêtée. LEMERY, *des Drogues.*

Quand *F alouette* est vieille, *sa* chair est dure, feche, d’un  
mauvais suc & difficile à digérer.

Elle contient beaucoup d’huile & de fiel volatil.

Elle convient à toute forte d’âge & de tempérament,  
principalement en automne, où elle est plus grasse &  
plus délicate qu’en aucun autre tems de l’année.

*T?alouette* est fort délicate & très-estimée pour son bon  
gout & pour les bons effets qu’elle produit. Comme  
elle est dans un grand mouvement , elle transpire beau-  
coup , & par conséquent elle contient peu d’humeurs  
grossieres, & beaucoup de principes volatils & exaltés.  
UEMERY, *des A lumens.*

Comme *F alouette* fait beaucoup d’exercice , fes Echs vo-  
latils doivent être nécessairement très-exaltés & *ses*fucs alcalescens , d’autant plus qu’elle fe nourrit quel-  
quesois d’infectes.

*L’alouette* hupée est ainsi distinguée , *Galerita,* Offic.  
Bellon. des Oise. 268. *Alauda cristata ,* Schrod. 5.  
314. Aldrov. Ornith. 2. 841. Mer. Pin 176. Jonf de  
Avib. 70. *Alauda cristata albicans,GOm* de Avib. 72.  
*Alaudas cristata major,* Raii Synop. A. 69. *Alauda  
cristata Galerita*, ejtssd. Ornith. 208. *Alauda crista-  
ta,Vienna Austriae visa, et descripta* , Will. Ornith.  
151. *Alauda , galerita, caissita , cristata* , Charlt.  
Exesu 88.

*L.alouette* bleue est ainsi nommée par les Auteurs , *Alau-  
da,* Offic. Mer. Pin. 176. *Alauda non cristata,* Schrod.  
5. 314. Johnsi de Avib. 70. Aldrov. Ornith. 2. 844.  
Bellon. des Oisie. 269. *Alauda vulgaris,* Raii Ornith.  
203. cjusel. Synop. A. 69. Will. Ornith. 149. *Alauda  
aeltera* , Gesin. de Avibus.

ALAURAT , *Nitre.* **RULAND.**

A L B

ALBA ANIMALIA. Les animaux blancs sont presque  
généralement plus soiblcs que les noirs, ce qui paroît  
par la comparaison de leurs chairs , car celles des der-  
niers est beaucoup plus savoureuse. AETIUs , *Tetrab. I.  
Serm,* 2. *cap.* 88.

On peut juger en quelque sorte de la nature de chaque  
espece de semences, de racines ou de fiscs par leur  
couleur. Par exemple , les oignons, les siquilles & les  
- vins,sont d’autant moins chauds qu’ils sont plus blancs;  
c’est tout le contraire de ceux qui sont d’un jaune pâle  
ou foncé. Il en est de même du froment, des haricots  
& des pois chiches,comme aussi des racines d’iris,d’af-  
phodele & d’un grand nombre d’autres plantes qui  
font d’autant plus chaudes, que leur couleur est plus  
jaune ou plus foncée. Aehus , *Tetr. I. Serm.* 1.

ALBA TERRA. David Lagneus dans le *Theatrum Chy-  
micumFTom. IV.p.yLï.* nous apprend que la matiere de  
la pierre philofophale est le mercure & le foufre , &  
que l’on donne à cette composition le nom de *Terra  
alba.*

ALBA VITILIGO. Voyez *Vitiligo.*

ALBADARA. C’est le nom que les Arabes donnent à  
l’os fesamoïde de la premiere phalange du gros orteil.  
Il est environ de la grosseur d’un pois.

Gn dit que les magiciens lui attribuent des vertus extraor-  
dinaires. Quelques Rabins rapportent des histoires  
furprenantes d’un petit os appelle *luz,* que Plon trou-  
vc , à ce qu’ils prétendent entre la derniere vertebre  
des lombes & l’os sacrum. Comme il n’y a point de  
pareil os dans cet endroit, il fe peut faire qu’ils veuil-  
lent parler de cet os fesamoïde , & qu’ils aient pris  
tous les contes qu’ils débitent à sim si-ljet dans les ou-  
vrages qui traitent de la magie, lls disent qu’on ne

A L Β 564

peu détruire cet os ni par Peau ni par le feu, parce  
que Dieu doit s’en fervit au jour du jugement pour  
ressissciter les morts & reproduire le corps par son  
moyen, de même qu’une plante l’est de Ea semence.

Mais comme il y a quelque chofe d’extremementremar-  
quable dans cet os , par rapport à la Medecine, fans  
recourir aux fables que les Rabins & les Magiciens  
débitent, je rapporterai ce que j’ai oui dire & observé  
fur sim si.ljet.

Il y a environ vingt ans qu’un Medecin fort renommé  
qui vivoit à Oxfort , & que plusieurs perfonnes ont  
connu, fit une cure dont on parla beaucoup. Unejcu-  
nc Dame étoit sujette à de fréquens accès d’une ma-  
ladie convulsive & extraordinaire , contre lefquels  
tous les remedes avoicnt été inutiles. Elle s’adressa  
enfin à ce Medecin , qui lui dit que ces accès étoient  
causés par la diflocation de l'os qui fait le fujet de cet  
Article, & que l’amputation du gros orteil l'en déli-  
vreroit infailliblement. La malade suivit fon aVis, on  
lui coupa le gros orteil & elle recouvra parfaitement  
la fauté. Je n’ai connu ni le Medecin ni cette Dame,  
mais ce fait étoit attesté dans ce tems-là, & personne  
ne l'a jamais révoqué en doute. Le fait suivant dont  
j’ai été témoin , prouve que ces fortes d’accidens peu-  
vent souvent arriver & arrivent effectivement, quoi-  
que les Auteurs qui ont écrit silr la Medecine n’en  
aient point eu connoissimce.

Je fus appelle en 1737. pendant l’été,chez le nommé Fit-  
ter Fermier d’Henwood-Hall, près de Solihull, dans  
Warwickshire. Je le trouvai assis fur le bord de son lit,  
où il me dit qu’il avoit passé tout ce jour, & la nuit  
précédente, fans ofer remuer, à caisse qu’il étoit sur  
d’avoir des mouvemens convulsifs aussi-tôt qu’il re-  
muoit le pié, ce qui lui caufoit un chagrin extraordi-  
naire. Il me dit que quelques jours auparavant , cn  
traversant avec précipitation un chemin mauvais, &  
dont le terrein étoit très-dur, il avoit fait un faux pas  
& s’étoit blessé le gros orteil du pié gauche ; qu’au bout  
de quelques minutes il eut des mouvemens convulsifs  
qui revenoient toutes les fois qu’il le rcmuoit, ce qu’il  
ne pouvoit suite fans ressentir des douleurs violentes.  
Ces accès approchoient beaucoup de ceux de l'épilep-  
sie, excepté qu’il ne rcndoit aucune écume par la bou-  
che, & que les convulsions commençoient par le pié  
malade, se commu.nlquoient enfuite à la jambe, & lui  
caufoient une fenfation très-douloureufe dans la tête,  
fuivie de convulsions par tout le corps.

J’appris qu’il n’avoit jamais été sinjet à de pareils acci-  
dens , quoiqu’il eût déja plus de cinquante ans. Il  
avoit toujours paru jouir d’une sianté parfaite, & ne  
ressentoit d’autre mal que celui dont je viens de par-  
ler.

Je ne me souviens point des remedes que je lui ordon-  
nai : mais je Eai qu’ils furent tous inutiles ; de sorte  
qu’il mourut au bout d’une femaine , autant peut-être  
par la négligence de ceux qui en avoient foin, que  
par la violence du mal.

Je ne pus jamais obtenir qu’il me laissai examiner fon or-  
teil avec autant de soin que je l'eusse souhaité, car il  
craignoit si fort qu’on le lui touchât , qu’il tomboit  
prefque en foiblesse toutes les fois que j’en approchois  
ma main. J’aurois demandé la permission de disséquer  
cet orteil, si j’en avois eu la commodité : mais on l'a-  
voit enterré quelques jours avant que j’apprisse fa mort.

Hipp. ( *de Morb. mul. L. II.* ) donne une defcriptÎOn sort  
exacte de l’espece d’accès convulsif dont la perfonne af-  
fiigée de cette maladie est attaquée;il en attribue la cau-  
fe à Puterus. Je trouve à propos de rapporter le passage  
en entier, pour que le lecteur foit mieux en état dejuger  
du cas dont il s’agit ..Hv ες τα σκέλεα τῶ ποδί τράπωνται,γνωσεις ωδεί'θι,  
δάκτυλοι τοῖν ποδο~ρ σπῶνται ύπὸ φους ο'νυχας , καὶ ὀδύνη εχει τἀ σκέλεα  
καὶ τώ μερω , καὶ εγκειται καὶ θλίβει τα ἀμφι τὸ μ.ρον νεοῦρα. ———η, όὲ  
ανανδος γένηται εξαπίνης, τἀ σκέλεα ψυχρἀ Ι'υροις ὀίν, καὶ τα γιύνατα καὶ τὴς  
χεῖρας, καὶ ή καρδιη , πἀλλόΐαι καὶ βρύχει , καὶ ἱδρως πουλυς , καὶ τ’ .ί?λα οσα ΰτὸ  
ἱερῆς οόσου έπίληπΐοι πάσχουσι.

a *Si 'ad crura et pedes uteri convertantur, cognosces sic.*

*sus* A L B

*» Magni pedum digiti convelluntur fub ungues, et dolor  
» habet crura acfemora , et incumbit ac premit nervos  
» circa femur. Quum sic habuerit, multa calida fre-  
» quenter lavare oportet, et foementum adhibere st ferre  
» potuerit et graveolentia subter suffire. Et femora ro-*

*Jaceo oleo inungat. St vero loqui non poterit, crura de re-  
pente frigida repereris, et genua et manuset si uterum  
» contigeris, non tn suo mundo est : et cor vibratur, et  
» dentibus frendit , et sudor est multus , et alia quae â  
» suero morbo correpti patiuntur, et quae ab aure exsu-  
σι dant. »*

ALBAGIAZI. Nom que les Arabes donnent à llos *sa-  
crum.* CasTELLI d’après *Fallope.*

ALBANI. Ruland traduit ce mot par *lapissulis lactis ,*ce qui n’est pas fort intelligible. Johnson & Castelli  
n’entreprennent pas de l’expliquer, ce qui leur est *as-  
sez* ordinaire , lorsqu’ils rencontrent quelque difficulté.  
On retire du lait une espece de fel en crystaux, qui  
ont la forme d’un gateau, & dont on attribue la dé-  
couverte à Louis Testi. Il fe peut que l’on donne à  
ce sel le nom *Palbani,* & que Louis Testi ait appris  
des Chymistes qui Pont précédé , la maniere de le re-  
tirer.

ALBANUM , *Sel d’urine.* **RULAND.**

ALBARA. Espece de lepre. CasTELLI. Voyez *Vitiligo.*11 signifie encore un peuplier blanc.

ALBARAS, *Arsaelc.* **RULAND.**

Blancard rend *Albarasalba* par *leuce,* lepre blanche, &  
*Albaras nigra ,* par *lepra Graecorum.*

ALBATIO] ALBIFICATIO & DEALBATIO,  
fiont des termes usités parmi les Alchymistes, dont il  
n’est pas aisié d’entendre la signifieation. Je crois qu’ils  
entendent par-là l’art de blanchir les métaux les plus  
communs pour les transformer en d’autres plus pré-  
deux.

Ils signifient encore la calcination des métaux & des mi-  
néraux, jufqu’à ce qu’ils aient acquis une couleur blan-  
che, fans aucun égard à l’Alchymie.

ALBEDO , *Blancheur.* Les chairs des animaux devien-  
nent d’autant moins fucculentes qu’elles perdent de  
leur blancheur. ActuaRIus, *de Spir. Anim> cap. y.*

Il y a quatre efpeces de blancheur par rapport à l’urine ,  
la crystalline, celle de neige, de chaux & la limpide ,  
qui est la même que celle de l’eau bien nette. Τηεο-  
PHRasTE *, de Urinis*, c. 5.

ALBERAS , Nom que les Arabes donnent à la *Staphi-  
sagria,* ou herbe aux poux. SeHRoDER.

ALBERICK. Ruland rend ce mot par *Album aeris.* Le  
mot Allemand dont il vient signifie pierre de mine  
blanehe.

ALBETON , *Chaud vive.* **RULAND.**

ALBETAD , *Galbanum.* **R.ULAND.**

ALBI. Ruland & Johnfon rendent ce mot par *Sublimati.*ALBIFICATIO. Voyez *Albaelo.*

ALBINUM, Nom du *Gnaphalium rnamnum.* Voyez  
*Gnaphalium.*

ALBIR, Poix qui découle de Pécorce de Pif. Τοηνεον.  
ALBOR, *Urine.* **RULAND.**

ALBORA, Efpece de gale, ou plutôt de lepre dont  
Paracelm donne la defcription salivante : Je dis que  
*VAlbora* est une complication de trois choses, des dar-  
tres farineuses, du *Serpigo* & de la lepre. Lorfque plu-  
sieurs maladies, dont l'origine est différente, viennent  
à Ee réunir , il s’en forme une nouvelle fous un nom  
différent.

*Les Signes.*

Lorsqu’il fe forme fur le visage des marques & des ta-  
ches femblables au *slerpigo,* & qu’elles se changent en  
de petites pustules de la nature des dartres farinetsses ;  
comme cette maladie n’a point de nom , je dis que le  
malade à *VAlbora.*

*La Terminaison.*

Elle fe termine, fans aucune ulcération, par une évacua-  
lion cxtremement puante par la bouche & le nez. On

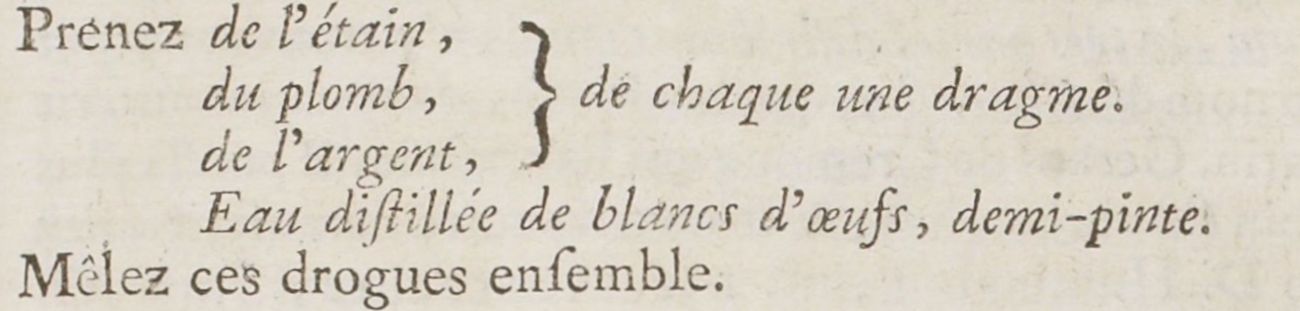
A LB 5ὓὓ

ne cônnoit cette maladie que par fes signes éxterieurs,  
elle a aussi fon siége dans la raClue de la langue.

*Précaution,*

On doit éviter tous les remedes internes de quelques ef-  
peces qu’ils soient, & les eaux corrosives.

*Cure.*



On doit distiller les blancs d’œufs après les avoir fait eui-  
re, verfer l’eau fur la limaille des métaux & en laver  
*VAlbora.* PaRACELsE , *de Apostematibus, cap.* 42.

ALBORCA, *Mercure.* JûNHSON.

ALBOT, *Creuset.* RULAND, JOHNSON.

ALBOTÀT , *Cerise.* RULAND. Johnfon l’appelle *Albo-  
tar.* Elle est encore nommée *Alsidas.*

ALBOTIM , *Térébenthine.* Κυι.ΑΝϋ. Elle est aussi appela  
lée *Albotai,* à ce que prétend cet Auteur.

ALBOTIS, le même que *Terminthus* dont on peut voir  
l’article.

ALBUCASI.S, Auteur Arabe connu fous le nom *d’AL  
bucasius, Albuchasius, Buchasis , Bulcasis Galaj , AL  
saharavius et Azaravius,* si-iivant Fabricius , qui le  
placeparmi les Auteurs de l'onzieme siecle.On voit par  
là queM. Freind n’est pas le seul, ni le premier Auteur  
qui ait sis qu’*Alfaharavius* est le même qu’*Albucasis.*Il paffe pour avoir été très-verfé dans la Chirurgie.  
*LVols. Justus* le place vers l’année 1085. M. Freind dit  
beaucoup de choses touchant sa pratique qui n’ont au-  
cun rapport à cet article. Je me contenterai de rappor-  
ter ce qu’il dit de sa persimne, de S011 caractere & de  
*ses* ouvrages.

*Alfaharavius* est un Auteur dont aucun Medecin Arabe  
n’a parlé, & qui n’a été connu en Europe que de Ma-  
thieu de *Gradibus,* qui mourut en 1460. jusqu’à ce  
que P. Ricins en ait donné une assez mauvaise traduc-  
tion en 1519. que Gesiier n’a jamais connue. LeTra-  
ducteur le comble d’éloge, & ne reconnoît qu’Hippo-  
crate & Galien au dessus de lui. Il prétend que ses Ou-  
vrages ibnt écrits avec beaucoup de clarté, de précision  
& de netteté. Il a composé un Ouvrage appelle *AL  
Tas.rii,* ou *Méthode de Pratique,* divisé en trente-deux  
Traités, dans lequel il paroît exceller dans la partie  
Diagnostique & dans la description des Eymptomes des  
maladies. Il est vrai que ce livre est Eort méthodique,  
& mérite qu’on en fasse cas , mais il est bon d’observer  
qu’il ne contient rien qulon ne trouve dans les Ouvra-  
ges des Rhazes : par exemple ,

Le vingt-sixieme Traité, fur les Maladies des Enfans, le  
vingt-huitieme, fur les Maladies Arthritiques , & le  
trentieme , qui traite desMédicamens capables de cau-  
fer la mort , font entierement copiés d’après cet Au-  
teur. Bien plus, la defcription qu’il donne de la petite  
vérole, dans le trente-unieme Traité , est mot à mot  
la même que celle que Rhazes donne de la peste; dont  
il a même confervé les diVÎsions & les titres des cha-  
pitres. Il parle aussi de la vertu extraordinaire d’un  
remede qui prévient la fortie d’une dixieme pustule  
quoiqu’il y en ait déja neuf, mais fa defcription est un  
peu différente de celle de Rhazes.

J’ai observé, en parcourant cet Auteur , qu’il cite très-  
souvent un livre qui contenoit la Théorie & la Prati-  
que de la Chirurgie : c’est ce qu’il fait, furtout dans  
les pages 80,81,88,97,99, 107, 117,118, 123,  
124, I25, 127, 129, &c. J’ai comparé ces passages  
avec *Albucasis,* qui passe communément peur le seul  
Auteur Arabe qui ait laissé un Traité particulier des  
Opérations de Chirurgie, & j’ai eu la satisfaction de  
voir qu’il traite de tous les cas qui fe préfentent dans  
la Chirurgie, & dont il est fait mention dans *Alsaba^*

***cforp*** A L B

*ravius.* Je priai M. Gagnicr , qui est très verfé clans  
les Langues Orientales, de s’informer si l’on ne trou-  
veroit point l'Original Arabe *d’Albucasis* dans la Bi-  
bliothéque de M. de Boyle : fies foins ne furent point  
inutiles,& il trouva dans la Collection de PArehevêque  
Marsh, n°. 54. un Manuscrit, avec ce titre dont voici  
la traduction : *Tractatus X. Libri* ZakaRAVI *dictus ope-  
ratio manus ( id est') Chirurgia et ars Medica-srirca cau-  
terifationem , et dissectionem et commissionem fractura-  
rum , in tres partes distributus :* mais n’y trouvant point  
le nom *d’Asibucasim,* que lui donne, dans un manufcrit  
latin, Gérard de Cremone qui l’a traduit, il pouisa plus  
loin fes recherches , & trouva un autre manufcrit chez  
le D. Huntington , n°. I56. avec ce titre , *Pars XI.  
Libri Al-Tafrisu Authore Abell-câscm ChalafEbn-Ab-  
bas Al-Zaharavi,* & si.lr la fin du manuscrit les mots  
sciivans, dont voici la traduction d’après l’Arabe, *Ex~  
plicit htc Tractatus de Chirurgia, est que conclusio totius  
Libri Practices Medicinae cujus Author est Abul-câs.em,  
etc. Die primo mensis Safar, A. H.* 807. Dans le ma-  
nuEcnt latin de Gerard , dont j’ai déja parlé, il est ap-  
pellé *Particula XXX. Libri Albucasim.* L’autorité de  
ces deux mantsscrits, jointe à ce que j’ai dit ci-dessus,  
ne permet plus de douter que les ouvrages que nous  
avons S011S le nom d’*Alsaharavius* & d’*Albucasis* ne  
Eoient du même Auteur. Ajoutez à cela qu’*Albucasis*renvoye souvent le Lecteur au livre qu’il avoit écrit  
slir la pratique de la Medecine.

On ignore en quel tems cet Auteur a vécu, mais on sijp-  
pofe communément (je ne fai pour quelle rasson ) qu’il  
vivoit vers l’année 1085. quoiqu’on ait lieu de croire  
qu’il n’est pas si ancien; car, en traitant des blessures,  
il décrit les floches dontsie servent les Turcs, qui n’ont  
commencé à figurer dans le monde que vers le milieu  
du douzieme siecle. On peut même inférer de ee qu’il  
dit, que la Chirurgie étoit prefque éteinte dans fon  
tems , & qu’il restoit à peine quelques vestiges de cet  
Art ; qu’il est venu long-tems après Avicenne ; car l'on  
fait que du vivant de cet Auteur la Chirurgie étoit fort  
cultivée. *Albucasis-,* qui la fit revivre , croit que c’est  
une témérité extreme de s’en mêler sans être parfaite-  
ment verfé dans l'Anatomie , & fans connoître à fond  
les vertus des remedes qu’on doit employer ; & il  
confeille à tous ceux qui l'exercent de ne point traiter  
par avidité du gain une maladie dont ils ignorent la  
cause, & qu’ils sont incapables de traiter. Quoiqu’il  
ait pris beaucoup de choEes dans les Auteurs Grecs, sisr-  
tout dans Aétius & Paul, il ne cite cependant, de tous  
les Auteurs qui ont écrit si.ir la pratique, qu’Hippo-  
crate & Galien, ce qui nous donne lieu de croire qu’il  
est le même qu’*Alsaharavius ,* qui ne cite de même  
dans sa pratique que quatre ou cinq Auteurs, tels que  
Rhazes, Honain, &c. outre les deux dont nous *ve-  
nons* de parler. Il rejette tout ce qui n’est simplement  
que de précaution dans l’art de guerir , & ne retient  
que ce qui est d’une nécessité absolue. Il nous apprend  
qu’il joignoit beaucoup de leéture à une longue *ex-  
périence* , & qu’il ne rapporte rien dont il n’ait été té-  
moin. Il est le steul de tous les Anciens qui ait décrit  
& ensteigné l’usage des instrumens qui conviennent à  
chaque opération. On en trouve les figures dans les  
deux manuscrits que j’ai cités, mais elles n’y font pas  
aussi exactes que dans la copie latine. Une chose qui  
est extremement remarquable est, qu’il avertit le Lec-  
teur toutes les fois qu’jJ y a quelque danger dans l’opé-  
‘ ration ; il en indique les causes , & fait connoître les  
moyens qu’on .peut employer pour le dissiper ou au  
moins le diminuer.

Nous avons une traduction *d’Albucasis* , intitulée *Me-  
thodus medendi certa, clara-, et brevis, pleraque, quae  
ad Medicinae partes omnes, praecipue quae ad Chirurgiam  
requiruntur, Lib. III. exponens, cum instrumentis ad  
omnes iere morbos utiliter et yssqisSs depictis.* Elle a été  
imprimée à Bâle avec quelques autres Auteurs , en  
1541 , *in-folio.*

On a aussi imprimé les Ouvrages *d’Albucasis* en latin à

A L B 568

Venifcen 1 500. *in-fol. 8e* à Strasbourg en 1532. *in-fof  
Vander-Linden.*

ALBUGINEA TUNICA OCULORUM. La tunique  
de l’œil appellée *aelnata,* ou *conjunctiva. Noyez AL  
nata.*

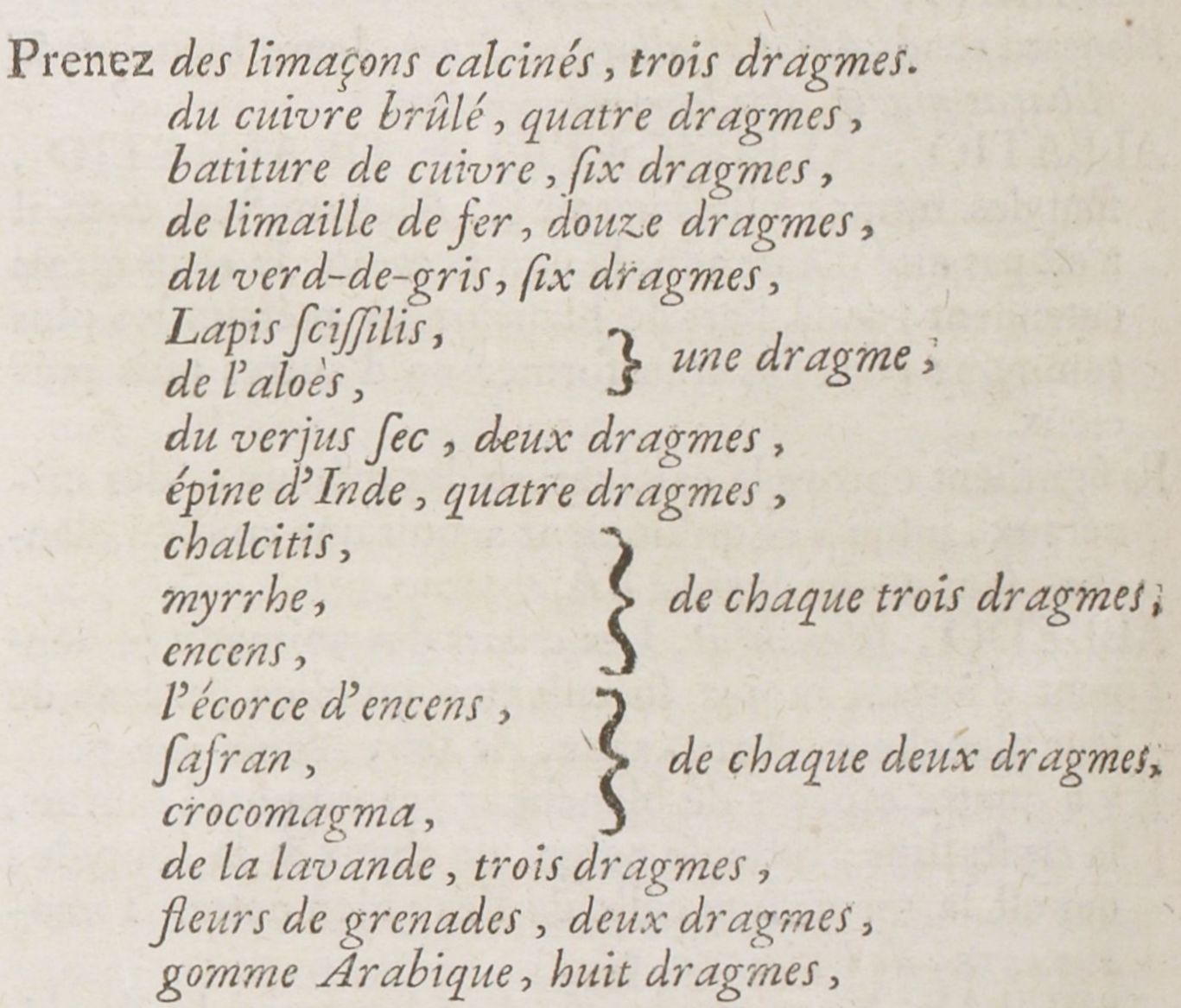
La membrane qui enveloppe les testicules est aussi appel-  
lée *albuginea ,* à caufe de fa blaneheur. Elle est forte,  
épaisse , extremement unie par dehors, mais fa furface  
interne qui est adhérente à la fubstance du testicule,  
est rude & inégale. Sur la furface externe de cette mem-  
brane font distribués les vaisseaux fanguins, & lym-  
phatiques , aussi-bien que les nerfs dont les branches  
fe répandent enfuite dans la substance du testieule.  
DRAKE.

ALBUGINEUS HUMOR OCULI, *l’humeur aqueux  
Je de l’œil. Noyez Aqueus humor>*

ALBUGO OCULORUM, *Tache blanche,* ou *taie* qui  
1 vient Eur l’oeil.

Le nitre réduit en poudre très-fine, & mêlé avec de l’hui-  
le, emporte aussi-tôt les taies des yeux. Le l.uc d’ane-  
mone a une vertu atténuante qui produit le même effet.  
ORIBask , *de Loc. affect. Lib. IV. cap.* 24.

Le collyre d’Archigcnes efface dès la premiere fois qu’on  
s’en fert la plupart des taies. 11 est encore excellent  
pour dissiper la chassie & la rougeur des yeux quelque  
invétérée qu’elle foit.



Broyez-les avec de l’eau, & en faites un collyre dont vous  
vous fervirez avec de Peau , ou bien broyez ce collyre,  
& employez-le hec. AsTIlls, *Tetrab. II. Serm. III.  
cap.* 39.

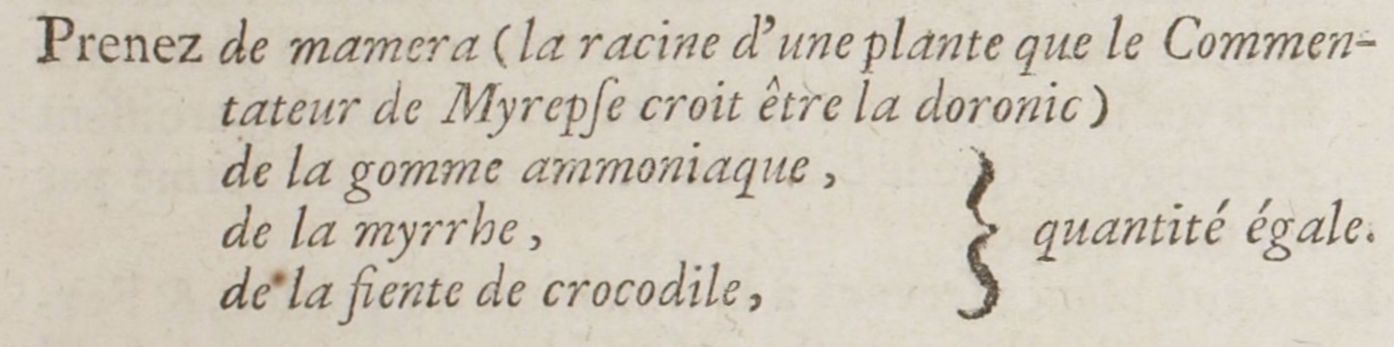
Toutes les cicatrices paroiffent blanches dans le noir de  
l’œil ; car la cornée venant à s’épaissir, le bleu ne peut  
point paroître à travers ; les parties les plus éminentes  
de cette tunique blanchissent , les parties unies Eont  
moins blanches, & celles qui baissent sirnt presquenoi-  
res. Les parties Eur lesquelles on a employé des reme-  
des astringens jnEqu’à ce que la cicatrice ait été for-  
mée, Eont plus noires que les autres, à catsse que leurs  
pellicules *se* font épaissies par adstriction. Quoique l’on  
ne doive point entreprendre les cicatrices ou taies in-  
vétérées, calleuses & épaisses, à caisse qu’il est behoin  
d’usier de collyres extremement acres qui peuvent ulcé-  
rer les autres parties de l’œil : nous ne laisserons pas  
de donner la description de quelques-uns des remedes  
qui ont la vertu de donner une autre couleur aux taies  
ou Cicatrices. Pour cet effet, prenez des noix de galle  
en poudre, & lorsque vous en aurez beEoin , faites  
chauffer la tête d’une Eonde , & la chargeant d’tm peu  
de cette poudre, appliquez-lasi-lr la taie avec un peu de  
vitriol délayé dans l’eau; ou bien appliquez-y duma-  
licorium en poudre, & ensilite du vitriol comme ci-  
devant. Voici un autre remede qtl’Aétius a pris dans  
Oribase , *de LocÆib. IV. cap.* 21.

*Prenez* la pulpe d’une grenade douce, pilez-la le mieux

569 A L B

que Vous pourrez, en y ajoutant de tems en tems  
quelque peu d’eau ; laVez-en l’œil, & après que  
vous aurez tssé de ce remede pendant quelque  
tems, oignez la partie avec du suc de jnEquiame  
pendant seize jours de suite. Ce remede eilacera  
la couleur des taies, & les emportera tout-à-fait  
au bout d’un an, pourVu qu’on en isse fréquem-  
ment. Αετιυε, *Tetrab. II. Serm. III. cap. yy et*40.

Les cicatrices qui *se* forment fur la furface de l’œil ne  
font ainsi appellées que par quelques Auteurs, d’autres  
les appellent *nubeculae* (petits nuages) & celles qui siont  
plus profondément situées, *albugines.* Le fuc d’anemo-  
ne ou de la petite centaurée, efsace les *nubécides s* on  
réfout & on atténue celles qui Eont plus invétérées avec  
de l’huile de cedre & du cuivre pilé dans Peau & em-  
ployé en forme de collyres, & par tous les collyres dé-  
tersifs. Le nitre réduit en poudre extremement fine  
& mêlé avec de l’huile , est un excellent détergent, il  
en est de même de l’os de fcche calciné & broyé avec  
du miel. Le collyre fuivant est un détersif fort doux  
& fort efficace.



Et faites-en un collyre ; ou bien prenez de la liante de  
crocodile terrestre ,& pilez-la dans l’eau pour en faire  
un collyre. ÆdNETE, *Lib. III. cap. 22. Actuarius ,  
Lib. II. cap. 2.*

Pour les taies *albugines-,* prenez du siafran & du poivre,  
de chaque une quantité égale, & faites-en un collyre  
avec des excrémens de chat. AeTUARws , *de Meth.  
Med. Lib. VI. cap.* 7.

Arrachez la langue à un renard , & après l’avoir fait *sé-  
cher ,* attachcz-la au cou du malade avec un ruban écar-  
late. MARCEL. EMPYR. *cap.* 8.

Pour ce qui est des taies *albugines* auxquelles les enfans  
font sujets, & dont leurs larmes font catsse, on doit les  
oindre avec le fisc de morelle. AETIUS, *Tetr. I. Serm.  
IV. cap.* I I.

ALBUHAR, *Cerise.* **RULAND.**

ALBULA. Le même qu’*Albugo.*

ALBULa est aussi le nom d’un poisson que l’on trouve  
dans le Lac de Zurich, & dont il est parlé dans Aldro-  
vandi. Il passe pour un mets excellent.

ALBULa, petite *Perle.* RULAND.

ALBULÆ AQUÆ ou ALBÆ , salivant,Cælius Au-  
relianus. Ces eaux étoient fort célebres chez les An-  
ciens à caufe de leurs vertus médicinales.

Les eaux appellées *albae* ou *albulae* ont une vertu rafraî-  
chissante, ce qui fait que les anciens Medecins en  
approuvoient l’ufage dans les paralysies , les cours  
de ventre, & les autres maladies qui troublent les fonc-  
tions naturelles. CÆLssis AURELIANüs , *Clrron.L.tb. II.*

*cap.* **I.**

Les eaux alumineuses, comme celles qui font connues  
en Italie fous le nom *d’albulae,* font bonnes pour tou-  
tes sortes d’ulceres; mais fin-tout pour ceux qui fluent,  
car elles les dessechent promptement, & en procurent  
la guérsson par ce moyen. GaLIEN , *de Simp. Med. Lib.  
I. cap.* 7. 50.

Galien dans fa *MétFod. Med. Lib. VIII. cap.* 2. rappor-  
te l'histoire d’une cure qu’il opéra fur un homme qui  
avoit la fievre pour avoir pris les bains dans les eaux  
alumineufes, appellées *albidae ;* leur froideur ayant ob-  
strué tous les pores de fon corps & occasionné cette  
maladie.

Archigenes dans Aétius, recommande les eaux dont nous  
parlons pour les ulceres de la vessie. Il veut qu’on en  
boÎVe après la promenade du matin trois demi-pintes

A L B 570

le premier jour,& qu’on en augmente la quantité juse  
qu’à cinq ou six ; car outre qu’elles lavent les intestins,  
leurs vapeurs fuligineuses émoussent le sentiment dou-  
loureux qu’on ressent dans cette partie , & féparantles  
humeurs, elles rendent le fang plus pur & plus fluide.  
Elles détergent aussi les ulceres avec beaucoup d’efiica-  
cité , &Caufent unefenfation agréable en entrant dans  
la vessie ; en un mot, rien n’est plus propre à hâter  
la guérifon des malades qui font affligés d’un ulcere en  
quelque partie du corps qu’il puisse être. Il vaut mieux  
les boire après que la fraîcheur de la matinée est passée.  
AeTIüs,T?tr. *III. Serm.* 3. *cap.* 30.

Aétius prétend que ces eaux font alumineufes , sulphu-  
retsses, & aussi chaudes que le lait nouvellement tiré.  
*Ibid.*

ALBUM GRÆCUM. Les excrémens du chien recueil-  
lis dans le mois de Mars. Ils sont encore appelles *Spo-  
dium Graecorum , nihil album , & album canis.* Ils font  
dessiccatifs, abstergens , difcussifs & apéritifs. On pré-  
tend qu’ils facilitent la supputation des tumeurs, &  
qu’ils détergent les ulceres ; ce qui les rend utiles dans  
la dyssenterie & la colique. On les applique extérieu-  
rement si.lr la gorge dans llesquinancie & silr les ulce-  
res malins, après les avoir mêlés avec du miel. Ils ra-  
mollissent les tumeurs , guérissent l’hydropisie & les  
verrues. DaLE.

ALBUM HISPANICUM, *Blanc d’Espagne,* qu’on ap-  
pelle *BiancaAlexandrina,feu album Hispaniae.* On le  
tire de Pétain de la même maniere que l'on prépare la  
cérufeavec le plomb. On ne l’emploie que pour le fard  
dans la perfuasion où l’on est qu’il blanchit la peau.  
DaLE.

ALBUM NIGRUM, *Crote de souris.* Voyez Mus.

ALBUM OLUS. Nom de la mâche ou doucette appel-  
lée en Latin *lactuca aligna.* DaLE.

ALBUM OCULI, *le blanc de l’œil.* Les poils qui croise  
sent fur le blanc de l’œil,qui ne caufent aucune douleur,  
& dont la couleur ne differe pas beaucoup de celle des  
autres poils, s’enleventen les arrachant, ou en les le-  
vant avec un crochet pour les couper avec un instrument  
propre pour les ptérygions. On applique enfuite fur  
la partie un peu de fiel. & un floccon de laine, & le pan-  
Eement est le même que dans l'opération du ptérygion.  
Pour ce qui est des cfpeces de pustules qui parussent  
rouges, humides, & avec des veines gonflées, qui cau-  
sent de la douleur, & affectent les tempes à catsse de la  
correspondance que les parties ont, entre elles ; il est  
beaucoup mieux de ne point en entreprendre la cure ,  
parce qu’elles Eont d’une nature maligne, & que l’on  
court riEque de faire perdre l'œil au malade en tentant  
de'les extirper. Aehus è *Tetr. II. Semt. cap. yy.*

ALBUM JUS, *Bouillon blanc.* Il est bon pour les mala-\*  
des , & on le prépare de la maniere fuivante :

I

*Faites* bouillir du merlan , ou tel autre poisson blanc dans  
de l'eau , avec une quantité d’huile suffisante ;  
ajoutez-y quelque peu d’anis, & de porreaux &  
un peu de sid lolssqu.e le tout Eera à moitié  
cuit, pour en rehausser le gout. Οειελεε , *Med.  
Col. Lib. II. cap. 51.* x

ALBUM , est encore le nom de plusieurs médicamens  
eompofés, comme

ALBUM SEVERI COLLYRUM, *Le collyre blanc de  
Severus* qu’Aétius recommande beaucoup. On le pré-  
pare avec du Euc de fœnugrec, de la cadmie, de la cé-  
ruse, & de la gomme tragacanth.AETIus.setr. *II. Serm.*3. *cap.* 102.

ALBUM UNGUENTUM, *Onguent blanc.* H est corn-  
munément appelle *Unguentum album Rhasis*, & ordon-  
né comme il sent dans le Dispensaire.

Prenez *de l’huile rosat, neuf onces ,  
de la céruse lavée avec soin dans de seau rase et  
pulvéris.ée , trois onces >  
de la dre blanche, deux oncesi*

5 71 A L B

Lorfque la cire fera fondue dans l'huile , mettez-y la dé- |  
ruEe apres l’avoir lavée dans de Peau commune , & en-  
sente dans de l'eau πΤο& passée par un tamis.

Donnez à Ces drogues la forme d’onguent S. A.

Ajoutez-y deux dragmes de Camphre humecté avec qucl-  
que gouttes d’huile d’amandes douces. On l’appelle  
pour lors *Onguent blanc camphré.*

On trouve dans la *Pharrnacopoeia Regia,* un *Onguent* tout-  
à-fait différent fous le même nom, auquel on ajoute si  
l’on veut du camphre. Avicenne en a indiqué un autre  
fous le même nom dans lequel il entre de là litharge &  
du blanc d’œufs battu. Le Dispensaire d’Ausbourg l’a  
adopté , mais on ne s’en fertpresique plus aujourd’hui.

On attribue celui dont je viens de donner la description à  
Rhazes , dont les compositions font plus simples &  
plus uniformes que celles des autres Medecins Ara-  
bes.

Les Apothicaires ont appris à le falsifier en substituant à  
l’huile rostat & à la Cire , de la graisse de cochon, ce  
qui prive ce remede de la vertu rafraîchissante qu’il  
possédoit ; de forte que les Medecins doivent veiller  
avee foin à la composition de ce remede dont on fait  
un fréquent ufage. QdNCY. *Notes.*

*L’Onguent blanc* du Dispensiiire d’Edimbourg est un peu  
différent du précédent.

Prenez *de l’huile d’olives vertes, trois pintes s  
de la céruse, une livre ,  
de la cire blanche, neuf onces.*

Mêlez ces drogues ensemble, selon l’art pour en faire un  
*Onguent.*

ALBUMEN OVI, *Blanc d’œuf.* Comme Ie *blanc d’œuf*fournit aux petits des oifeaux leur premiere nourri-  
tü.re & qu’il a beaucoup de rapport à la sérosité du  
Eang , il est important de connoître parfaitement fa  
nature.

Le *blanc d’œuf,* dit Fabricius , appelle *Ovi albus liquor ->*par Pline ; *Ovi candidum -,* par Celse ; *Ovi albor*, par  
Palladius ; *Ovi album , & aliamentum* par Apicius ;  
par Aristote ’ῶου λεύ<«μ«; par Anaxagore , τεν.θος γάλα , *lait  
des oiseaux,*est une liqueur froide , blandre & visqueuse  
dont la consistance & la distribution varient, car vers  
lés parties les plus obtufes,& les extrémités de *l’œujsulo*est plus liquide que dans fes autres parties ; elle est en  
plus grande abondance vers les parties les plus obtufes  
que vers les extremités de licnsi, & même que dans au-  
cun autre endroit ; elle couvre & environne le jaune de  
tous côtés.

J’ai non-feulement remarqué cette différence dans le *blanc  
d’œuf,* mais encore qu’il y en a deux différens & en-  
veloppés dans des membranes qui leur font propres :  
de ceux-ci, l’un est très-clair & très-liquide ; l.lautre  
plus épais & plus visqueux & d’une couleur blanche,  
mais qui tire fur le jaune dans les vieux *œufs,après* quel-  
ques jours d’incubation. Ce second blanc qui couvre  
le jaune de tous côtés , est lui-même environné d’un  
autre liquide.

Il est aisé de s’assurer de la différence de ces deux blancs  
en dépouillant licu/de *sa* coque & perçant la membra-  
ne qui y est contigue; car le blanc extérieur s’écoulera  
aussi-tôt entierement ; mais quoique cette membrane  
Boit ouverte , le blanc intérieur , qui est le plus épais ,  
consservera *sa* place & sii figure sphérique, à caisse qu’il  
est enfermé dans une membrane qui lui est propre , &  
qui est imperceptible à cause de sim extreme finesse. Si  
vous venez à percer cette membrane , le fecond blanc  
s’échappera de tous côtés & perdra *sa* figure ; & tout de  
même qu’en perçant une vessie , la liqueur qu’elle con-  
tenoit s’échappe de tous côtés, la liqueur jaune s’écou-  
lera & ne confiervera plus *sa* figure sphérique après  
qu’on aura percé la membrane dans laquelle le jaune  
étoit enfermé. HaRvEY , *de Generat, Animal. Exer-  
cit.* 11.

Comme les *œufs* des poules font compostés de deux 11-

A L B 572

queurs de\* couleurs différentes , séparées par des mcm“  
branes & distinguées par deux branches de la veine om-  
bilicale, dont l'une aboutit au jaune & l’autre au blanc,  
il y a toute apparence que leur nature est différente &  
qu’elles font destinées à différens ufages. « Le jaune de  
*» i’œui* , dit Aristote , distere autant du blanc par fa  
» couleur que par fes autres propriétés. Le jaune est  
» condenfé par le froid qui rend le blanc plus liqui-  
» de ; au contraire le feu qui condenfe le blane laisse  
» le jaune liquide , à moins qu’on ne le brûle ; le blanc  
» fe coagule & fe deffeche davantage dans l’eau bouil-  
» lante que fur le feu. » Lorfque le jaune s’échauffe  
dans l’incubation , il devient plus humide & semblable  
à de la cire ou de la graisse fondue, ce qui fait qu’il oc-  
cupe un plus grand espace : à mefure que le fœtus grose  
fit, le blanc diminue insensiblement & fe condenfe ;  
le jaune au contraire, paroît n’avoir presipie rien perdu  
de Ea masse lorsipie le fœtus est tout-ss-fait formé, &  
paroît feulement plus liquide & plus humide, lorfque  
le bas-ventre du fœtus commence à fe former.

Le poulet qui est dans *F oeuf se* nourrit d’abord du blanc,  
& lorfque celui-ci est conEumé , du jaune qui lui tient  
lieu de lait. De-là vient que les rameaux de la Veine  
ombilicale , qui aboutiflent à la premiere de ces li-  
queurs , Ee Eechent & *se* rompent avant qu'il Foit éclos  
serns qu’il en reste la moindre trace ; ils dssparoissent  
même avant que le bas-ventre vienne à être fermé par  
fes enveloppes.

Les deux blancs fervent à la nutrition dsl poulet, & l’ex-  
térieur est celui qui est conEumé le premier, parce qu’il  
reçoit le premier les branches de la veine ombilicale  
qui traversent les blancs avant de pénétrer dans le jau-  
ne qui est la derniere nourriture du poulet. HaRVEï ,  
*de Generat. Animal. Fxerdt.* 59.

Le *blanc d’œuj* est enfermé dans des membranes concen-  
triques : mais il n’est pas tout entier de meme confss  
tance ; car fa partie extérieure est claire & coule presi  
que comme Peau lorfque les membranes font rompues,  
au lieu que Ea partie intérieure est plus visqueuste.

Il pénetre à travers la coque, comme il paroît par le vui-  
de qu’il laisse lorsqu’on le garde long-tems , surtout  
lorsqu’on l’expose à une chaleur douce.

Il est beaucoup plus léger que le jaune.

Le *blanc d’oeuf* devient plus clair & plus liquide par l’in-  
cubation surtout dans fa partie extérieure , vers le mi-  
lieu de *i’œuf*où il commence à diminuer ; il diminue  
elssuite vers les extrémités jusipilà ne laisser qu’une  
fubstance blanche de la nature de la craie dans lapar-  
tie inférieure de la coque.

Le *blanc* d’un *œuf,* qui est devenu fécond est aussi doux  
& aussi exempt de corruption pendant tout le tems de  
l’incubation qu’il l’étoit lorfque la poule l’a rendu. *Es.  
Med. d’Edimbourg.*

Boerhaave a fait quelques expériences fur le *blanc Jcettf*& fur la férosité du Eang, à dessein de faire voir lerap-  
port qu’il y a entre ces deux fubstances. Je les inféré-  
rai ici parce qu’elles serviront à nous mettre au fait de  
plusieurs chosies relatives , non - seulement au *blanc  
d’œuf,* mais encore aux effets de la chaleur fur les fucs  
nourriciers.

*Expériences fur les blancs d’œufs, qui prouvent qu’ils ne smt  
ni alcalins ni acides , et qu’ils n’ont aucun caractere  
d’acrimonie.*

*Mettez* quelques *blancs d’œufs* frais séparés de leur co-  
ques , de leurs membranes & de leurs jaunes dans  
des vaiffeaux de verre bien nets. Après avcir rnis  
dans chacun d’eux différens acides ; agitez-les &  
mêlez-les parfaitement enfemble ; il ne résiiltera  
aucune effervefcence de ce mélange. Mettez dans,  
un autre vaiffeau où il y ait une partie de ces mê-  
mes *blancs d’œufs,* un alcali fixe, & dans un autre  
un alcali volatil, on n’y appercevra aucun signe  
d’effervescence.

Si vous mettez des *blancs d’œufs* dans une cucurbite, &

573 ALE

que vous les dlstiliez à un feu de Cent degrés , vous  
aurez une eau insipide qui ne contiendra aucune par-  
tie spiritueufe. Lcs *blancs d’œufs* étant appliqués fur  
l’œil ou si-ir des nerfs découverts, n’y caufent pas la  
moindre douleur ; ils affectent à peine les organes de  
l’odorat ; appliqués silr la langue , ils font tout-à-fait  
insipides & paroiffent vifqucux & gluans au toucher ,  
fans la moindre marque d’activité.

*R E M A R QU E.*

H si,iit de cette expérience, que le *blanc d’oeufrie* contient  
aucun acide ni aucun alcali, ni aucune partie formée  
par la combinaison de ces deux ensemble ; mais que  
c’est un liquide vifqueux, épais , sans activité, & tout-  
à-fait insipide. Il paroît néantmoins que c’est de ce fiüi-  
de animal que fe forme dans l'efpace de vingt-un jours  
au moyen d’une chaleur de quatre-vingt-treize degrés,  
un poulet qui pese plus d’une once, quoique le germe  
auquel il doit fa formation pefe à peine la centieme par-  
tie d’un grain. Nous avons donc dans le *blanc d’œuj*un fluide , qui par l’application des caufes nécessaires,  
produit les fibres , les membranes , les vaisseaux , les  
vifceres , les mufcles, les os , les cartilages , toutes les  
parties tendineufes & ligamenteuses, les becs, les pat-  
tes , les plumes & toutes les humeurs renfermées dans  
ces parties. Ce liquide est cependant foible& inactif,  
dépouillé de toute partie acide alcaline ou fpiritucufe  
& n’a aucune disposition à fermenter ; & en effet s’il  
sijrVenoit la moindre effervefcence *soeuf se* casserole in-  
failliblement. Il fuit donc que toute la silbstance du  
poulet est compofée de la matiere dont nous avons par-  
lé , & nous voyons en même tems de quelle masse gluan-  
te & inactive toutes les parties siolides & fluides du  
poulet , peuvent être formées. Cette fubstance n’est  
cependant plus propre à la production du poulet, pour  
peu que la chaleur foit un peu trop forte ; car elle fup-  
porte à peine une chaleur de cent degrés ; une chaleur  
trop foible ne lui est pas moins préjudiciable , & de-  
vient inutile lorfqulelle est moindre de quatre-vingt  
degrés.

Malpighi a démontré que le *blanc d’œufn’elc* point un li-  
quide également fluide dans toutes fes parties , comme  
la sérosité du fang qui circule dans les vaisseaux du  
corps ; mais que c’est une fubstance composée de plu-  
sieurs facs membraneux différens entre eux , & remplis  
du fluide qui leur est propre , de la même maniere à  
peu près que nous voyons que l’humeur vitrée de l’œil  
est fermée. De-là ces efpeces de vagues concentriques  
au *sacculus colliquamenti ,* au moyen defquels le fuc  
nourricier étant infensiblement atténué , passe enfin  
dansl'amnios du poulet.

*Expérience qui prouve l’analogie qu’il y a entre laférosité  
dit sang et le blanc d’œuf*

Si l’on tire dufang d’une jeune perfonne faine , pendant  
qu’elle est à jeun, & qu’on le laisse repofer dans un vaif-  
Eeau bien net ; il *se* séparera aussi-tôt de lui-même en  
deux parties , dont l’une est une matiere coagulée &  
rouge , & l’autre une sérosité claire, fluide & jaunâtre  
qui augmente toujours pendant un tems considérable ,  
tant que la masse reste fans mouvement. Séparez cette  
férosité le mieux qu’il vous fera possible, de la partie  
solide , & mettez-là dans différens vaisseaux. Versiez  
sur l’une du vinaigre très-fort, Eur une autre de l'esprit  
de Eel , si,ir la troisieme de l.lesprit de nitre , & fur la  
quatrieme de l’huile de vitriol , il ne résultera aucune  
effervescence de tous ces différens mélanges.

Ajoutez à une portion de cette sérosité un alcali fixe , &  
un alcali Volatil à un autre, ces deux mélanges demcu-  
reront dans le même état, sim s la moindre apparence  
de bouillonnement.

Cette siérosité a un gout laiteux , qui ne tire que très-peu  
fur le siale ; elle répand une odeur desilgréable , mais  
qui n’est ni acre ni extremement active. Si l'on en met

AL B 574

une goutte chaude dans l’œil , elle n’y catsse aucune  
senfation douloureuse,mais elle est un des plus prompts  
lenitifs que l’on connoiffe dans les inflammations & les  
blessures de cette partie. LorEqulon l’applique silr les  
nerfs qui font a decouvert dans les ulceres ou dans les  
blessures, on la fent à peine.

*R E M A R QU F.*

Cette férosité est douce & siâns acticité, & paroît appfo-  
cher beaucoup de la nature du *blanc d’œusa* elle donne  
la nourriture à toutes les parties du corps humain , de  
même que l'autre contribue à la formation de toutes  
celles du poulet.

*Expériences fur le* blanc d’œuf *avec de l’eau chaude.*

Si l'on exposie un *oeuf a* une chaleur continue de quatre-  
VÎngt degrés , le *blanc* perd aussi-tôt fa ténacité & *de-  
vient* si fubtil.qu’il pénetre & passe à travers le fommet  
de *i’œufr* où les membranes étant détaehées de la co”  
que s’affaifent fur le jaune, & laissent un gr^nd vuide.  
L’autre partie du blanc fe dissout en même tems, de-  
VÎent claire & féreufe, ne fe durcit plus enfuite à la  
chaleur de l’eau bouillante, mais deVÎent fétide, pu-  
tride, extremement acre, & détruit le tissu & la liaifon  
des parties du poulet.

Le *blanc déun œuffrais* mis dans de l’eau échauffée jusi-  
qu’à cent foixante degrés, perd fa tempérance, deVÎent  
blanc & opaque, & fe convertit en une masse épaisse  
qui fe fend aifément. Si Vous mettez un peu de *blanc  
d’œuf dans* de l’eau bouillante , il *se* coagulera d’une  
maniere surprenante , même pendant l’agitation du  
fluide qui le pousse de côté & d’autre. Enfin si Vous mesu-  
rez un *œuf* entier dans de l’eau aussi bouillante , il s’y  
durcira de la même maniere. 11 paroît par-là , que cet-  
te coagulation n’est point causiée par la perte du liqui-  
de du *blanc d’œuf,* que la chaleur a dissipé , mais parla  
seule action du feu, car cela arrÎVe dans le milieu mê-  
me de l’eau. Si Vous mettez ce même *blanc* dans une  
grande quantité d’eau froide, il s’endurcira & fe fépa-  
rera de l'eau dès qu’elle fera prête à bouillir.

Si Vous faites bouillir un *œul* jufqu’à ce qu’il soit bien  
dur , & qu’après aVoir séparé aVec foin le blanc des  
membranes , du jaune & du *sacculus coUiquamenti ,*Vous le mettiez fur un bassin Vernissé , il commence à  
fuer peu à peu, & fe résout en une liqueur aqueuse  
Eubtile qui dissout la myrrhe & d’autres corps encore  
plus difficiles à dissoudre.

*REMARQUE.*

Nous apprenons de cette expérience quel est l’effet que  
produit en très-peu de tems la chaleur Eurla matiere,  
dont toutes les parties animales, Eans en excepter au-  
cune, peuVent être formées ; l'on Voit ici qu’un cer-  
tain degré dc chaleur la dissout, qu’un plus grand la  
coagule & qu’un moindre la réfout de nouveau après  
quelle a été coagulée.

Tous ces effets ne proVÎennent que des degrés déterminés  
de chaleur, à laquelle il saut nécefi'airement aVoir tou-  
jours égard pour être conVaincu de la certitude de ce  
que nous aVançons. Il est même facile de s’assurer  
qu’une chaleur dc plus de deux cens Vingt-quatre de-  
grés est capable d’atténuer & de dissoudre cette coagu-  
lation qui a été cauféepar une moindre chaleur. Cela  
nous aVertit qu’il est befoin d’agir aVec beaucoup de  
circonspection, lorfqti’il s’agit de déterminerla force  
qu’a le feu de dissoudre ou de coaguler les humeurs &  
lessclcs nourriciers , ou pour les atténuer, les eorronlo  
pre, les épaissir & les réfoudre de nouVeau.

*Expériences sur la férosité du sang avec de l eau chaudes*

*Mettez* la siérosité du sang dans de l’eau bouillante bien  
nette , elle blanchit aussi-tôt, & il he forme ulle

5'75 A L B

espece de coagulation au milieu de l’eau. Cette  
propriété lui est commune avec le *blanc d’œuf,*mais on doit obferVer que ce dernier forme une  
coagulation beaucoup plus folide que la sérosité  
du Eang.

*R E M A R QU E.*

Cette expérience rend sensibles les effets de la chaleur fur  
la ferosité du sang ; elle nous apprend la maniere dcnt  
l’eau bouillante agit fur les humeurs, & brûle les par-  
ties des corps vivans. Il est évident encore que les par-  
îles salines ni les huiles du sang, ne deviennent point  
volatiles par ce moyen.

*Examen de laférosité du sang par le moyen du feu.*

*Mettez* une certaine quantité de férosité du fang dans un  
vaiffeau, & exposiez-là à une chaleur graduée du  
feu. Lorsqu’elle commencera à fumer, fa partie  
qui touche le vaisseau deviendra d’un blanc opa-  
qye & fe coagulera. Continuez le feu & toute la  
Férosité fe durcira à la fin & fie convertira en une  
masse blanche, tenace, opaque & facile à divi-  
fer, ondée dans le milieu de fa furface, folide,  
d’une saveur approchante du lait, comme celle du  
*blanc d’œuf* cuit dans l’eau, & prefque fans aticu-  
ne odeur : si l'on exposis cette masse à Pair , il en  
sortira peu à peu une liqueur aquetsse fort claire,  
tout de même que cela arrive au *blanc d’œuj* cuit.  
Si la coagulation fe fait au moyen d’un degré de  
feu convenable, c’est-à-dire, ni trop fort, ni trop  
foible , la férosité s’endurcira fans repandre aucu-  
-ne odeur empireumatique, sans laisser échapper  
aucun Eel & sims la moindre apparence d’alcali.  
Lorsqu’elle est une fois consolidée de cette for-  
tc, on a peine à la résoudre de nouveau, quelque  
moyen dont on *se* serve pour cet effet.

*R E M A R QU E.*

On voit par là qu’une chaleur qui n’est pas beaucoup au-  
dessus de cent degrés, siaffit pour réduire toutes les hu-  
meurs de notre corps en une masse incapable de cir-  
culer dans les vaisseaux. Le corps humain ne sauroit  
donc si-lpporter une chaleur d’tm peu plus de cent de-  
grés , de quelque caufe qu’elle vienne , parce qu’elle  
arrêteroit entierement la circulation des humeurs , &  
causeroit la mort par une sitite nécessaire. Les effets  
d’une pareille chaleur Ee font d’abord fentir dans la  
tête & dans les poumons, à caufe qu’elle silspend & ar-  
rête les actions qui leur simt propres.

*Examen du* blanc d’œuf *an moyen de 1’alcohol.*

*'Menez* du *blanc d’œuf* dans un vaisseau transparent, &  
versez dessus de l'esprit de vin extremement pur,  
en obfervant de le faire couler doucement le long  
du vaisseau, pour voir distinctement celle des  
parties de la furface du *blanc d’œuf* qui fe coagu-  
lent à mesi.lrc que l’alcohol les touche, tandis que  
la partie inférieure conserve fa liquidité & *sa*transparence. SÎ vous agitez légerement ce mé-  
lange , la coagulation augmentera , & le *blanc* Ee  
figera entierement quand le mélange Eera parfait.  
Si l'on fait chauffer l’esprit de vin avant que de  
faire l’expérience, la coagulation fera beaucoup  
plus forte, & la même chose arrivera si l'on agite  
le *blanc d’oeuj* l’alcohol avec rapidité , car la  
chaleur & le mouvement hâteront la coagulation.

*R E M A R QU E.*

11 fuit de là que les esprits des végétaux qui sont très-  
purs, coagulent la matiere qui est la lasse de la nutri-  
tion; & en effet elle devient en un lestant incapable

A L B 576

de stervir à cet issage. L’alcohol empêche cependant Ia  
corruption du *blanc d’œuf* Quel penchant n’a donc  
point la matiere nourriciere des animaux à si? coaguler ?  
Quels effets ne doit point produire Eur eux la trop gran-  
de dépuration de certains corps ? Levin Ee mêle & s’u-  
nit avec le *blanc d’oeuj* ; l’alcohol qu’on en retire fe  
coagule avec le *blanc* qui est déja coagulé ; & cepen-  
dant l’alcohol délayé avec une assez petite quantité  
d’eau ne le coagule point.

*Examen de la férosité dufang par le moyen de l’alcohol.*

*Mettez* de la férosité dans un vaisseau transparent & Ver-  
fez dessus de l'esprit de vin froid bien pur, &  
aussi-tôt les parties de la férosité qu’il touchera  
deviendront troubles, blanches & opaques. Il ar-  
rivera la même chosie si vous les agitez enfem-  
bles, le tout se coagulera, quoique moins forte-  
ment que le *blanc d’œuf*, & les parties feront  
moins adhérentes les unes aux autres. Si l'on fait  
chauffer l’alcohol, la coagulation sera beaucoup  
plus forte. La férosité qui est coagulée de cette  
forte, ne fie corrompt pas aisiément & *se* conserve  
plusieurs années fans recevoir la moindre alté-  
ration.

*R E M A R QU E.*

Cette expérience nous sait voir de plus en plus Ie rap-  
port qu’il y a entre la sérosité de notre siang & le *blanc  
d’ceaso* puisque l’alcohol a la vertu de les coaguler l’une  
& l’autre. Si l.lalcohol ne convertit point la sérosité en  
une masse aussi compacte que celle du *blanc d’œuf ,* on  
doit en attribuer la causie à la solidité naturelle de ce  
dernier. Car le *blanc* qui contient toute la matiere qui  
Ecrt de nourriture au poulet pendant tout le tems qu’il  
est enfermé dans la coque, ne contient rien de putri-  
de & n’est pas beaucoup délayé, au lieu que la férosité  
du Eang contient des particules urinetsses & une grande  
quantité d’eau , mais l’alcohol délayé avec de l’eau ne  
condense point la sérosité ni même le *blanc d’œuj.* Ceci  
peut siervir à nous faire connoître l’efficacité de l’alco-  
hol pur fur notre sang, car il le condensis comme le  
feu, & le garantit de la corruption à laquelle il cil  
naturellement enclin. Scs propriétés le rendent un des  
styptiques les plus prompts dont nous ayons connoif-  
fance ; car outre qu’il empêche la corruption, il pro-  
duit une efcarre, mince à la vérité , mais très-solide.  
Si l'on applique une compresse trempée dans un alco-  
hol bouillant, fur une plaie, & qu’après l’avoir couVer-  
te avec un morceau de vessie de cochon imbibée d’hui-  
le , on assure le tout avec un bandage conVenable,  
l’hémorrhagie cessera fur le champ. On peut laisser  
l’appareil pendant trois jours, car les vaisseaux qui ne  
font pas d’un diametre trop considérable, fe réunissent  
ordinairement dans cet intervalle, étant extremement  
contractés & confolidés au moyen de l’alcohol. L’alco-  
hol coagule tous nos fluides, rend la réunion des par-  
ties fibreufes plus folide, & garantit toutes nos hu-  
meurs de la corruption à laquelle elles tendent natu-  
rellement. Samuel Cabelliau nous a laissé, *Eph. Gerrn.  
Dec.* 3. *An.* 5. et 6. p. 495. un exemple fameux d’une  
jambe entierement fphacelée, que l'on garantit pen-  
dant six mois de l'extirpation , fans que ia corruption  
augmentât, avec de l’esprit de térébenthine & de l’ef-  
prit alcoholifé de genievre : mais les parties du corps  
qui sont compofées de vaisseaux extremement déliés,  
Ee durcissent aussi-tôt dans l’alcohol avec les humeurs  
qu’elles contiennent. Il n’est donc pas surprenant que  
ceux qui uEent trop fréquemment de cet alcohol,  
Eoient fujets à des maladies de nerfs si terribles & à  
des polypes dans le fang, quoiqu’ils aient foin de le  
délayer un peu.

*Distillation dit* blanc d’œuf.

*Prenez* des *blancs d’œufs* cuits , coupés par morceaux,  
mettez-les dans une cucurbite de verre, adaptez-  
y

*s77* 'A L B

y un alambic & un récipient. Mettez toute la  
cucurbite dans un bain-marie que vous échauflè-  
rez par degrés jtssqu’à ébullition. 11 sortira par  
gouttes une eau pure. Continuez le même feu  
jusqu’à ce qu’il ne forte plus de cette liqueur.  
Cette eau n’est ni huileuse, ni salée , nisspiri-  
tueuse , elle est transparente , insipide , sians  
odeur, excepté vers la fin qu’elle est un peu ame-  
re & empyreumatique. Elle n’est ni acide ni al-  
caline, il ne reste au fond que très-peu d’une masse  
jaune, comme de l’or , & tranfparente comme  
un verre coloré. Au reste, ces fragmens font durs,  
folides, fragiles , d’un gout & d’une odeur em-  
pyreumatique. Voilà la premiere production du  
*blanc d’oeuf*

*Mettez* le résidu de la premiere distilation dans une cor-  
nue deverre, dont il ne faut remplir que le tiers.  
Exposiez la au feu de fable, après y avoir adapté  
un grand récipient. Lutez les jointures, & dilti-  
lez en augmentant le feu par degrés; ils’élevera  
un esprit gras huileux, & en même tems un fel  
volatil concret, qui s’attachera de toutes parts  
aux parois du récipient, & enfin une huile noire  
& épaisse comme la poix. Alors quand cette hui-  
le vient à s éleVer parla violence du feu, le char-  
bon qui est dans le fond étroitement uni avec la  
derniere huile ténace, fe raréfie & monte jusqu’au  
cou de la cornue ; enforte que si elle étoit trop  
remplie, elle pourroit *se* rompre , non sians péril  
pour celui qui fait l'expérience. Il faut continuer  
l’opération jufqu’à ce que rien ne sorte. Cet esi-  
prit huileux, gras, est fort alcali, comme il pa-  
role par l’effervefcence violente qui furvient lorf-  
qu’on le mêle avec un acide. Lorfqu’on le rectifie  
il fe résout en Eel alcali volatil, en huile & en eau  
insipide & fétide. Le fel qui est attaché aux parois  
est parfaitement alcali, très-acre , huileux & vo-  
latst, & la derniere huile est acre, caustique &  
d’une puanteur extraordinaire. La terre qui reste  
dans la cornue est très-noire , brillante, poreuse  
& friable, & a une odeur fétide & un gout dla-  
mertume que lui communique l’huile empyreu-  
matique avec laquelle elle est unie. Si on la cal-  
cine , elle ne laisse qu’un peu de terre fixe, blan-  
che , insipide , fans odeur, dont on ne peut tirer  
aucun fel, mais feulement une poudre extreme-  
ment subtile.

*R E MA R QU L.*

Il paroît par-là que le *blanc d’œuf* contient une grande  
quantité d’eau sans la moindre portion d’alcali qui  
puisse s’élever, même à une chaleur de deux cens dou-  
ze degrés. C’est pourquoi la matiere qui se convertit  
en un alcali volatil au moyen d’un plus grand degré  
de chaleur, ne devient ni alcaline , ni volatile à une  
chaleur de deux cens douze degrés , quelque considé-  
rable qu’elle sioit. On peut donc conclurre de-là qu’il  
ne contient naturellement aucun Eel volatil; car on  
donne dans la Chymie le nom de Eel volatil à celui  
qui l’est plus que Peau, & qui s’éleve à un moindre  
degré de chaleur. On n’y découvre aucun estprit qui  
s’éleve, ni aucune huile qui *se sépare* au moyen de la  
chaleur de l’eau bouillante ; le résidu n’est pas même si  
altéré par l’action du feu, après que les parties aqueu-  
fes fe fiant évaporées, qu’il paroisse contenir la moin-  
dre portion de fel : mais les parties les plus liquides  
étant dissipées , il acquiert de lui-même l’apparence  
d’un verre fragile. Nous apprenons donc de cette ex-  
périence que l’on peut tirer un fel volatil du *blanc  
d’œuf,* mais qu’il n’y existe point naturellement fous  
cette forme ; car lorfque ce Eel est séparé du reste de  
la masse & qu’il est devenu volatil au moyen d’un de-  
gré de feu convenable, il s’éleve à une chaleur de soi-  
jante degrés, quoiqu’il ne pût point le faire aupara-  
*Tome I,*

A L B *sasi*

vant à une de trois cens. Cette volatilité n’est donc  
point naturelle au fel du *blanc d’oeuso* mais elle lui est  
communiquée par le feu; & cela est encore vrai à l’é-  
gard de fa qualité alcaline. La facilité avec laquelle  
l’eau fe fépare des parties les plus fixes du *blanc d’œufis  
sert* à nous convaincre de l’union étroite qu’il y a en-  
tre elles & l’huile : on voit encore que le charbon âni-  
mal ne fe dépouille jamais entierement de fon huile,  
lorfqu’il est enfermé dans un vaisseau, mais qu’elle est  
si étroitement unie aux principes terrestres, qu’aucun  
feu ne faureit détruire leur union, à moins que ce ne  
foit un feu ouvert. Ce que nous venons de dire fufft  
pour nous donner une juste idée de ce qui concer-  
ne le *blanc d’oeuf,* qui fert à la production de toutes  
les parties de l’animal.

*Putréfaction du blanc d’œuf*

Une chaleur de soixante & dix degrés ou plus atténue, dise  
sclut & corrompt en peu de jours les *ce ns* frais, & on ne  
peut les durcir alors dans l’eau bouillante. Cette putré-  
sactionfe fait plus promptement dans les *oeufs* fécondés  
que dans ceux qui ne le font point, car dans ceux-ci la  
plus grande partie de l'humidité s’exhale, & la coque ne  
fe trouve remplie à la fin que d’air & de vent. Si vous  
continuez à garder les *œufs* ou leurs blancs dans lemê-  
me degré de chaleur, toutes les parties venant à fe cor-  
rompre & à s’alkalifer, fermentent avec les acides , &  
la premiere chofe qui s’en éleve dans la distilation  
est un estprit & un stel alcali, semblable à celui que l’on  
tire de l’urine corrompue. Si l’on fait corrompre le  
*blanc* à Pair, il devient presque entierement volatil &  
s’évapore à mefure que la putréfaction augmente. Dans  
toutes ces expériences il ne s’engendre jamais la moin-  
dre portion d’acide.

*R E M A R QU E S.*

*L’œuf* corrompu au point d’acquérir une nature alcaline  
produit des effets extraordinaires dans le corps hu-  
main , quelque petite que foit fa quantité. Il caufe des  
nausées, des frissons , des inquiétudes, le vomissement,  
la diarrhée, des tranchées, il enflamme la bile, il exci-  
te la chaleur, la foif, & la fievre. Les feules exhalai-  
fons corrompues qui s’en élevent, causent le frisson, le  
dégout&le vertige, & dissolvent les humeurs du corps  
avec autant de force que le venin pestilentiel.

Voilà quelle est la nature de la matiere qui approche de  
l’état où elle doit être pour fe transformer en toutes  
les parties du corps animal. Le repos feul joint au de-  
gré de chaleur dont nous avons parlé , produit dans  
cette fubstance toutes les qualités que nous venons de  
spécifier.

Il n’est pas difficile maintenant de connoître la catssede  
la corruption & de l'altération à laquelle elle est na-  
turellement sujette. Mais ce quil y a de plus silrpre-  
nant est que si on met digerer un *oeuf* fécondé dans  
un lieu convenable à une chaleur de quatre-vingt-dou-  
ze degrés, les parties que la chaleur a altérées & atté-  
nuées fervent pendant vingt-un jour de nourriture à un  
poulet dans lequel on n’apperçoit rien d’alcalin , de  
fétide ou de putride. Les Medecins peuvent obferver  
ici quelques phénomenes furprenans ; car au moyen  
du repos & d’un certain degré de chaleur, une fubstan-  
ce qui étoitépaisse, tenace, fans odeur, insipide & ex-  
tremement laiteusie , devient claire , liquide, fétide ,  
d’un gout acre & Insupportable , caustique & extreme-  
ment alcaline quoiqu’elle ne le fut point auparavant;  
l’huile qu’elle contient perd fa douceur & fe corrompt  
On ne fait ces expériences que fur le *blanc d’oeuf* dont  
on fépare avec soin toutes les autres parties , parce  
qu’il est le seul qui EerVe de nourriture a l’embryon ,  
le reste ne fervant qu’à le préparer , afin qu’apres avoir  
stlbi les changemens conVenablcs il puisse s’unir a l’em-  
bryon du poulet, & contribuer à *sa* perfection.

O Q

*Putréfaction de la férosité du sang>*

La férosité du sang exposée dans un vaisseau de verre fort  
haut, à une Chaleur de soixante & dix degrés, devient  
plus claire d’heure en heure, de sorte qu’au bout de  
trois ou quatre jours elle est entierement dissoute &  
corrompue. Elle devient aussi extremement fétide, &  
répand une puanteur cadavéreufe quoiqu’elle n’eût au-  
paravant aucune odeur; d’insipide qu’elle étoit , elle  
aquiert un gout rance, acre , détestable, & si on la gar-  
de pendant quelques jours , en confervant le même de-  
gré ,de chaleur, elle devient alcaline , putride & fer-  
mente avec les acides. Etant distilée en cet état,  
elle donne un sel volatil alcali, de même que le *blanc  
d’œuf*

*R E M A R QUE S.*

On voit par cette expérience que la férosité du sang dc-  
vient d’elle-même plus liquide au moyen du repos &  
du degré de Chaleur dont nous avons parlé. Lors donc  
qu’elle s’arrête dans les vaisseaux obstrués d’une per-  
fonne malade , elle sie dissout d’elle-même avec le tems  
au moyen d’une chaleur modérée , & dégage souvent  
les vaisseaux qu’elle avoit obstrués. 11 s’ensuit donc que  
dans les maladies aiguës inflammatoires , lorfque le  
corps est réduit à uae chaleur modérée, la matiere qui  
catsse l.lobstruction devient en peu de jours capable de  
circuler dans les vaisseaux, comme on llobsterve tous  
les jours dans la pratique. Nonobstant tous les change-  
mens que la sérosité éprouve dans ces expénences, elle  
ne s’aigrit jamais, quoique plusieurs Auteurs fameux  
prétendent le contraire, mais elle fe corrompt. On n’a  
même jamais pu appercevoir le moindre signe de fcr-  
mentation, quelques moyens qu’on ait employés pour  
l’occasionner , & tout s’est reduit à une putréfaction  
déterminée. Il faut cependant avouer qu’en fe putré-  
fiant elle fe raréfie & qu’elle laisse échapper un air elasi  
tique: mais il s’en faut de beaucoup que ce foit un air  
occasionné par la fermentation , c’est la dissolution qui  
le dégage. Les efprits qui résultent de cette putréfac-  
tion sont des esprits putrides d’une espéce particulie-  
re , volatils & capables de s’enflammer. Car il est arri-  
vé quelquefois que des cxcrémens enfoncés dans des  
lieux où ils étoient fort pressés , ont fermenté avec  
violence & laissé échapper en même-tems une vapeur  
extremement fétide , qui a pris feu à l’approche d’une  
chandelle allumée.

La même cause a fouvent excité autour du bas-ventre  
des cadavres une chaleur & une raréfaction qui n’étoit  
pas à la vérité fort considérable. Ce que nous venons  
de dire prouve la facilité qu’ont les humeurs animales  
à fe corrompre lorsqu’elles séjournent dans leurs vass-  
fcaux ou dans les cavités du corps. On peut cepen-  
dant prévenir cette putréfaction, au moyen des fubstan-  
ces acides, salines & spiritueufes.

Les expériences précédentes qui paroissent avoir été fai-  
tes avec beaucoup de jugement & d’exactitude, prou-  
vent qu’il y a un très-grand rapport entre le *blanc d’oeuf*& la sérosité du fang. Bien plus, comme le *blanc d’œuf*contient tout ce qui est nécessaire à la nutrition & au  
développement du corps animal, fans qu’il ait besoin  
d’être digéré par l’estomac, il doit nécessairement être  
des alimens le plus convenable dans les maladies  
lorfque les organes de la digestion font relâchés & af-  
foiblis, que les fibres de tout le corps sirnt privées de  
la tension & de l’élasticité qui leur est nécessaire, &  
qu’il est besioin d’employer des restaurans : mais pour  
qu’il produisie tous les bons effets qu’on en attend, il  
doit être frais, cru, chaud par lui-même & non par  
une chaleur empruntée, car la chaleur, comme il pa-  
roît par les expériences précédentes, le rend impropre  
à la nutrition; la chaleur naturelle du corps étant plus

A L Β 580

qtle suffisante pour le faire passer dans les parties qui  
ont befoin de nourriture.

On doit le donner dans des parties égales d’eau & de lait,  
dans du bouillon, ou le prendre feul après llaVoir fé-  
paré du jaune.

Les anciens Medecins l’employoient à plusieurs usages,  
comme il paroît par ce qui fuit.

Le *blanc d’œuf cru* , rafraîchit, resserre les pores, appai-  
fe les inflammations des yeux , prévient les pustules  
que causent les brûlures lorsqu’on a foin d’en oindre la  
partie fans délai. Il garantit le visage du hâlc ; appliqué  
fur le front avec de l’encens en forme *anacolleme,* il  
arrête les fluxions ; mêlé avec du vin , du miel & de  
l’huile rosat, & appliqué fur les yeux avec de la laine,  
il en appaise l'inflammation. Il est bon contre la mor-  
si-ire du serpent Hæmorrhoïs étant avallé crud. Quand  
on le prend après l’avoir exposé au plus petit degré de  
chaleur, il est très-efficace dans les inflammations de la  
vessie, les ulceres des reins, la roideur de la trachée ar-  
tere, le vomissement de simg & les fluxions qui tom-  
bent stur la poitrine. DwsCoRIDE, *L. II. c. 155.*

Le *blanc d’œuf a* une qualité rafraîchissante, astringente  
& agglutinante.

On l’employe fouvent pour dissiper la rougeur desyellx,  
pour consolider les plaies étant mélé avec du bol ordi-  
naire, & dans les fractures. On s’en fert encore dans  
les anacollemes. Voyez *Anacollema.*

Hippocrate ordonne trois ou quatre *blancs d’œufs* dans  
les fievres, à dessein de rafraîchir & de chasser la matiere  
morbifique.

*LO jaune d’œufa* une qualité anodine, maturative, digesi  
tive & laxative, ce qui fait qu’on l’employe fouVent  
dans les lavemens. On le mêle avec un peu de fel, &  
après l’avoir enfermé dans une coquille de noix, on  
l’applique fur le nombril des enfans pour leur tenir le  
ventre libre.

On en compose une boisson dont les femmes d’Allema-  
gne usent ordinairement pendant leurs couches; elles  
l'appellent *Seiffe.* On la prépare comme il fuit.

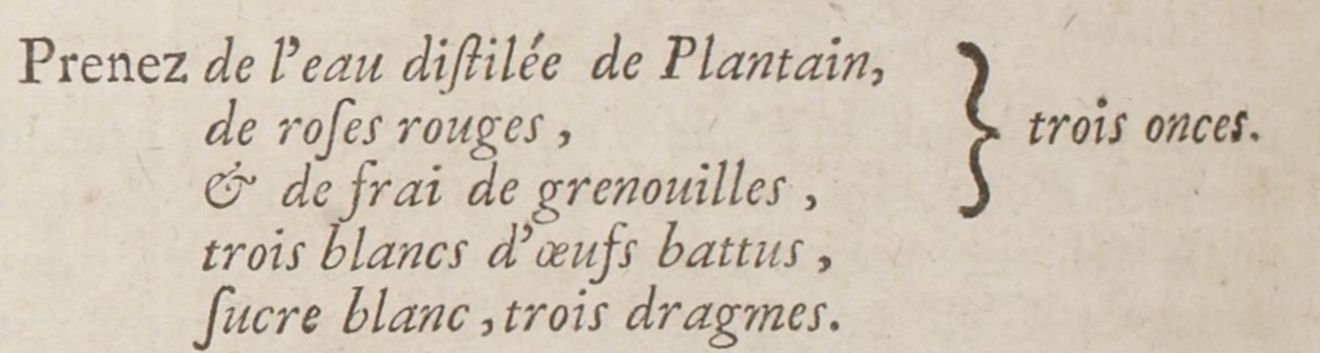
Prenez *trois ou quatre jaunes d’œufs,*

*Une mesure d’eau,*

*Et demi mesure de vin (plus ou moins. )*

Faites les bien bouillir ensemble , & faites-en *usage,***SCHRODER ,** *Pharmacop. Mxd. Chy.*

Sydenham ordonne le *blanc d’œuf* comme un excel-  
lent gargarifme dans l’efquinancie, de la maniere fui-  
vante.



Mêlez ces drogues enfemble pour un gargarifme.'

ALBUMOR. On employe quelquefois ce mot pour si-  
gnifier la même chofe qu’*Albumen.* Le *blanc d’oeuf.*

ALBURNUM. Le blanc de l’arbre ou la partie la plus  
tendre qui touche l’écorce. Les ouvriers l’appellent  
aubour ou aubier pour le distinguer du cœur qui est  
plus dur & d’une couleur plus foncée.

ALBURNUS AUSON1I, *Albe On Albette,* est un pe-  
tit poisson de riviere qui ressemble à l'anchois; fa tête  
est petite , fes yeux sont grands à proportion & rouges,  
sim dos est verdâtre , sim ventre blanc , avec deux li-  
gnes aux côtés.

Il passe pour apéritif. Εεμεκυ , *des Drogues.*

Ce poisson est fort commun, & il en est parlé dansssl-  
*drovandi.*

ALBUS , espece de poisson très-commun dont il est par-  
lé dans Aldrovandi & dans Gefner. Sa chair est dure  
& difficile à digérer. Gefner l’appelle *Capito Lacussels,*! ALBUS FLUOR., ou *Fluxus.* Voyez *Fluor Albus,*

;8i A L C

. A L C

ALCADP , *Encre blanche.* **RULAND. Jolusson l'appelle***Alcady,*

ALCAFIEL, *Antimoine.* **RULAND.**

ALCAHEST , est un nom arbitraire qui n’est dirivé  
d’aucune langue , & que Paracelfe a forgé pour expri-  
mer, à ce que prétend Van-Helmont, un menstrue ou  
dissoluant uniVerfel. Comme la découVerte d’un tel  
dissoluant ne peut être que d’une utilité infinie dans  
la Medecine, il est à propos d’examiner les fentimens  
des Auteurs qui en ont écrit : mais je fuis fâché de dire  
d’avance que nous ignorons entierement sa nature, &  
que tout ce qu’ils aVancent fur ce si? jet ne dissipe point  
les ténebres dans lesquelles nous sommes.

Après que Van-Helmont eut publié *ses* ouVrages, les  
Chymistes commencerent à apprendre l’histoire d’un  
menstrue unrverfel , que Pon prétend que Paracelfe  
possédoit, & auquel il donnoit le nom mystérieux &  
énigmatique d’*Alcahest,* ne s’éloignant point en cela  
de sim obscurité ordinaire. S'il étoit Vrai, comme nous  
en assure Van-Helmont, que l’on possedât un pareil *se-  
ctet,* on deVroit le regarder comme le plus grand pré-  
sent que Dieu ait jamais fait aux hommes , foit que  
Pon ait égard à la Chymie ou à tel autre Art que ce  
foit ; on deVroit même le préférer à la pierre philofo-  
phale, puisque nous aurions, en le possédant, l’instru-  
ment le plus assuré pour obtenir la hanté & les richef-  
ses. M. Boyle,après des recherches infinies, a nié l'exif-  
tence d’un pareil menstrue, bien loin de prétendre con-  
noître fa nature. Cependant beaucoup d’habiles Chy-  
mistes *se* hont si sort fiés à l’autorité de Van-Helmont,  
qu’ils en parlent comme d’une chosie dont il aVoit  
connoissance. Des Imposteurs en ont pris occasion de  
féduire & de tromper ceux qui sont curieux de pareils  
*secrets :* mais les persionnes *sensées* ont toujours sus-  
pendu leur jugement & n’ont rien esté decider sur cette  
matiere ; c’est ce qui m’engage à recueillir ce que les  
Auteurs ont écrit siir ce menstrue , pour que le Lec-  
teur Eoit au fait du fentiment de ceux qui prétendent  
aVoir possédé ce secret & en aVoir fait *usage.* Van-Hel-  
mont est le feul Auteur où ils aient puisé ce qu’ils ont  
écrit fur ce sujet , & Pon n’eût jamais soupçonné que  
Paracesse eût caché de si grands mystercs fous le nom  
extraordinaire d’*Alcahest*, si Van-Helmont ne nous en  
eût instruit. Comme j’ignore entierement ce siecret  
alchymique , je ne puis faire autre chose qu’examiner  
aVec foin & comparer fidelement les passages des Au-  
teurs qui ont parlé de ce menstrue , pour éVÎter au  
Lecteur le foin d’une pareille recherche. S’il est Vrai  
qu’ils en aient eu connoissance & qu’ils aient Voulu  
en faire part à ceux qui liront leurs OuVrages, je ne  
connois point de moyen plus sûr de s’en instruire que  
celui que je Viens d’indiquer. Par ce moyen, au moins,  
ceux qui ont dessein de chercher ce merveilleux dissol-  
vant , connoîtront la matiere dont ils doÎVent faire  
ufage , les instrumens qu’ils ont besoin d’employer  
dans leurs opérations , & la maniere dont ils doÎVent  
procéder pour ne point perdre leur peine & leur ar-  
gent : ils auront de plus PaVantage de n’être plus ex-  
posés à être féduits par les artifices des fourbes , dont  
l’impudence eft tous les jours funeste aux crédules;  
car il n’y a perfonne qui ne puisse , étant instruit de la  
doctrine de Paracelfe & de Van-Helmont, découVrir  
leur fourberie & la fausseté de leurs prétentions.

Commençons d’abord par examiner le nom *Alcahest.* Ce  
terme n’a jamais été en usage aVant Paracelfe , même  
parmi les Chymistes : autant que j’ai été capable de le  
découVrir, il ne l’a employé qu’une feule fois dansfon  
Traité *de Viribus Membrorum s* Lib. II. cap. 6. où l’on  
trouve ce qui fuit : *a* La liqueur *alcahest* est d’une effi-  
» cacité si-lrprenante pour fortifier , rétablir & confier-  
» Ver le foie , & pour préVenir l’hydropisie & toutes  
» les autres maladies qui ont leurs siéges dans cette  
» partie. Le procédé pour fa préparation est de la ré-

ALC 582

» soudre après l’avoir coagulée, & de la coaguler de  
» nouveau fous la forme dont on fait la tranimuta-  
» tion; suivant le procédé qu’on etnploye pour coagu-  
» ler & pour réfoudre. Ce qui fe siépare de cette coa-  
» gulation devient un remede pour le foie, supérieur a  
» tous les autres ; desiorte que si cette partie Venoit  
» à être brûlée, ou détruite, ce remede la remplaceroit  
» comme si elle n’aVoit jamais manqué. Ceux qui s’ap-  
» pliquent à la Médecine doÎVent faire tous leurs ese  
» forts pour posséder la préparation de P*alcahest*, s’ils  
x> Veulent préVenir les maladies qui proviennent dix  
» foie». On Voit que Paracelfe n’a jamais employé ce  
mot plus de deux sois, & cela dans ce passage feule-  
ment ; car je n’ai point trouvé qu’il ait fait mention  
de rien de semblable ni deVant ni après, quelque soin  
que j’aie donné à la lecture de *scs* ouVrages. Perfonne  
h’auroit jamais eu connoissance de ce grand Eecret si  
Van-Helmont n’eût ajouté S011 interpretation à ce que  
Paracesse en dit.

Voyons maintenant d’où ce mot peut être dérÎVé. Corn-  
me il est assez ordinaire à Paracelse de déguifer les  
mots les plus communs en transpofant les lettres dont  
ils fiant composés , on a cru qu’il pouvoir sort bien  
aVOÎr fait la même chose à l’égard de celui-ci ; il lui  
arrÎVe aussi souvent de former des mots éxtraordinai-  
res, en joignant enfemble les commencemens de plu-  
sieurs autres. On a des exemples de ces deux singula-  
rités , lorsqu’il ordonne d’employer le tartre pour dise  
senidre & chasser les viscosités qui sie siont amassées dans  
la rate, il dit, *prenez dusutratar, Lib, XI. De Viribs  
Membre c.* 7. lorsqu’il ordonne le safran , que lesChy-  
misses appellent, à caufe de fa couleur dorée. *Aroma  
Philosophorum,* pour les maladies des reins , il dit >  
*l’on guérit ces maladies avec l’Aroplso Lib- XI. De Virib-  
Membm cap.* 10. quelques-uns ont conclu de-là qu’Xl-  
c*ah est* signifie *Alcali est. Rolsinc. Ephn Germ. D.* 12.  
*Ann. 6.* 7. Ruland, dans sim Lexicon, & Glauberont  
cru que la lasse de ce remede étoit toujours un alcali  
foûlé defion propre acide; d’autres ont prétendu qu’il  
a été appelle *alcahest* , c’est-à-dire , sta/ttgcist, dans la  
penstée que si *i’alcahest* est le même que le *circulé*, il  
devoir être fait avec le fel marin coagulé , résout &  
coagulé en la forme dont la trar.sinutation a été faite ;  
mais d’autres ont soupçonné qu’*alcahest* éteit la mê-  
me chofe qu’ssgeist, c’est-à-dire, un esprit parfaite-  
ment pur & simple, fondés fur la nature des prooédés ;  
enfin , e’est l’opinion de Faber que’ *salcahest* est un ese  
prit pur , mercuriel & métallique si étroitement uni  
avec fon corps que leur union ne forme plus qu’une  
feule substance , qui est indivisible & indestructible\*  
*Eph. Germ. D.* II. *Ann.* 8. *App.* 3. Voilà tout ce que  
l’on peut apprendre de l'étymologie de ce nom.  
Voyons si en comparant les expressions les unes aux  
autres, nous pourrons siavoir quelque chofe de plus Eur  
ce scljet. Paracesse ne nous a laissé aucun ηοηι spnoni-  
me, mais Van-Velmonten a un grand nombre que nous  
allons examiner. Nous n’avons d’autre autorité à allé-  
gucr que celle de Van-Helmont,qui allure que ce Eecret  
lui a été communiqué.

Pour rendre la doctrine de Van-Helmont Pur *Valcahest*aussi intelligible qu’il est possible , je rapporterai les  
principaux passages de cet Auteur qui y ont rapport,  
auxquels je joindrai le sentiment de Boerhaave en for-  
me de commentaire.

« Je connois une eau, dont je ne trouve point à propos  
» de donner la composition , qui change tous les Vé-  
» gétaux en une liqueur que l'on peut distiler , sans  
» qu’il reste les moindres fécesaufond du vaisseau s’il  
» est de verre. Cette liqueur étant distilée aveC l'ad-  
» dition d’un alcali, fe convertit en une eau élémen-  
» taire insipide.» Ηειμοντ *Complexionum atque Mise  
tionum elementalium Figmentum.sect. 2,y.*

« Je mis une égale quantité de charbon de chêne & d’une  
» certaine eau , dans un vaisseau fccllé hermetique-  
» ment ; au bout de trois jours tout le charbon fe con-  
» vertit, par la chaleur du bain marie , en .deux le-  
0 0 lj

A L C

» queurs transparentes, différentes par leur couleur &  
3, leur pesanteur, qui etant distilées à un feu de sable  
» de deux degrés , le fond de la cucurbite demeura  
» aussi net que si elle n’eût jamais fervi ; les deux li-  
» queurs s’éleverent toutes deux au bain de fissile, don-  
» nant le même poids que la masse de charbon : mais  
» la liqueur dissolvante resta au fdïsd du vaisseau sans  
» rien perdre de fes vertus ni de sim poids. Les deux  
» liqueurs, mêlées avec une petite quantité de craie ,  
» s’élevèrent par une troisieme distilation , fans avoir  
» prehque rien perdu de leur premier poids , & avec  
» toutes les qualités de l’eau de pluie. De-là vient  
» que le *gas* du charbon , qui ne Eauroit s’exhaler , à  
» moins que le vaisseau ne Eoit ouvert & extremement  
» échauffé , ne differe point de l’eau pure ; car la pro-  
» priété séminale du compofé qui reste dans le *gas ,*» périt avec le tems & par le froid, & le *gas* fe con-  
» vertit en eau, à laquelle il doit fon origine. » Ηεε-  
MONT. *Ibid. Sect. zo.*

Etant un jour extremement fatigué, comme je cherchois  
» une méthode pour faire retomber toutes mes afflic-  
» tionsfur 1atête de Neron & de Tibere, je me fentis  
» tout d’un coup délassé & confolé, & tombant dans unê  
» espece de fommeil, je me trouvai dans un Palais qui  
» furpafsoit en beauté & en magnificence tous ceux dont  
» ona connoissance , & où étoit un throne exhaussé, en-  
» vironné d’une lumiere divine. Celui qui étoit assis sur  
» le throne s’appelloit *Est -,* & fon marche-pié *nature.*» Le Portier s’appelloit *Intelligence, 8e* Eans me dire un  
» seul mot, il me presenta un livre , *le choix de l’obseu-  
» rité-s* qui avoit pour titre, *le bouton de rose qui n’est point  
» encore ouvert.* Et quoique le portier ne me parlât point,  
» comme je viens de le dire, je ’compris que je devois  
» le manger ; c’est ce que je fis. Il avoit une fiaveur auf-  
» tere & terrestre, peu s’en fallut qu’il ne me restât au  
» gosier, & ce ne fut qu’avec beaucoup de tems & de  
» peine que je l’avalai. Cela fait, je crus avoir la tête  
» tranfparente ; il vint enfuite un autre esprit d’un ordre  
» supérieur, qui me présenta une coupe, dans laquelle  
» étoit écrit, en un feul mot, *ignis aqua,* nom simple ,  
» unique , indéclinable, indivisible & immortel ». *Po-  
testas Medicaminum. Sect.* 3.

a C’est *F arbor vitae* , le sieul arbre de vie , qui peut réta-  
» blir les forces qu’on a perdues , & conferver la vie  
» pendant un très-long-tems ; mais la difficulté de le  
» préparer consiste en ceci: que le bois de *Çcetim')* doit  
a, être résililt, fans rien perdre de ses vertus , par une  
» chaleur égale à celle dtl Soleil de Mars, enfon *Ens  
» Primum.* Ce simt ces qualités qui lui communiquent  
» la faculté fermentative de conferver , d’assaisonner  
» & de pénétrer dans nos premiers principes consti-  
» tuans, & de s’insinuer à travers les organes , pour  
*» se* mêler & s’unir avec nos esprits naturels. La li-  
» queur que l’on obtient par une pareille résolution a  
» toutes les vertus dti cedre vital, avec sa propriété  
» séminale & celle de prolonger la vie ; car toute la  
» masse du bois *se* résout en une liqueur ; mais si on  
» la distile autrement , elle souffre un changement  
» & devient une nouvelle substance; comme il paroît  
» suffisamment par l’eau-de-vie que l'on tire par la  
» distilation du froment ou de la lie de biere , &  
» par l’huile que l’on tire du bois & des olives par le  
» même moyen. Voici la maniere de faire cette pré-  
» paration.

*« Faites* réfoudre à petit feu, dans une cucurbite de ver-  
» re bien fermée , des morceaux de bois de cetim,  
» avec un poids égal de liqueur *alcahest \* au bout  
» d’une femaine vous trouverez tout le bois disi-  
» fout & converti en une liqueur laiteuse ; au  
» bout de quinze jours il nagera fur la siarface  
» deux sortes d’huiles , dont la quantité atigmen-  
» tera pendant un mois , & la séparation devien-  
» dra plus sensible. Séparez l’huile de l’eau, dise  
» tilcz l’eau au bain-marie , & la liqueur *alca-  
» hest* demeurera au fond, fans que fon poids ait

A L C 584

» diminué. Faites digérer l’eau & l’huile pendant  
» trois mois à un feu modéré, & toute l’huile ac-  
» querra la nature du fel & fe mêlera avec l’eau.  
C’est là *F ens primum cedri.* » VaN-HELMONTMy-  
*bor vitae.*

« Le plus noble & le plus excellent de tous les fels, est  
» celui qui a acquis le plus haut degré de pureté & de  
σι fubtilité , il pénetre tous les corps & est la seule cho-  
*» se* qui demeure immuable en agissant, & qui dissout  
» promptement toutes choses , en triomphant de la  
» matiere rébelle avec autant de facilité , que l’eau  
x> chaude fond & volatilife la neige. VaN-HELMONT,  
*Potestas Medicaminum.*

« J’ai appris d’un théoreme spagyrique , que Ι’οη peut  
σι préparer une liqueur qui confervera toute feule les  
» simples & les mettra en tout tems à couvert des at-  
» teintes de la corruption. VaN-HELMoNT, *Pharmac.  
Sect.* 34.

*« L.alcahest* réduit tous les corps palpables qui sirnt ren-  
σι fermés dans l'Univers à leur premiere vie, fans fouf-  
» frir aucun changement & fans rien perdredefcsVer-  
» tus. Il n’y a qu’une fubstance de même nature que  
» lui qui pusse le vaincre & l’altérer. VaN-HELMONT,  
*Ignota Actio Regiminis. Sect.* 11.

« On ne viendra jamais à bout de guérir la lepre, que par  
» le moyen de la liqueur *alcahest*, dont la préparation  
» est si longue & si laborieufe qu’un homme ne peut y  
» réussir, quelque habile qu’il foit dans S011 art , fans  
» une grace spéciale du Ciel : il faut un choix privilé-  
» gié & des qualités extraordinaires , pour obtenir un  
» intermede aussi extraordinaire , qui pénetre égale-  
» ment tous les corps fublunaires, fensitifs & privés  
» de fentiment , même jssqulà la racine séminale &  
» & intrinseque *de l’ens primum, 8e* qui soumet toutes  
» chofes & les change sans réaction de la part du corps  
»sclr lequel il agit, & sans préjudice de l’agent, ce  
» qui fait qu’il est le même en nombre, en poids & en  
» activité après la millieme action ainsi qu’après lapre-  
» miere. » VaN-HELMoNT, *de Lithiase, Sect. ij.de  
Febribus* 11.

*« Prenez* du *ludus* ou *cevilla* de Paracelfe, & de la liqueur  
*» alcahest*, de chaque une pinte. Distilez ce mé-  
» lange, & tout le *ludus* fe convertira d’abord en  
» un fel que l’on recueillera dans un plat de verre  
» pofé dans un lieu humide, fans aucun résidu ter-  
» restre. La liqueur dans laquelle il fe résoudra  
» ensuite fera d’une couleur jaune , & étant her-  
» métiquement bouchée, elle s’élevera en petites  
» bulles, en forme d’écume, qui furnagera com-  
» me de la graisse verte fondue. »

a C’est *i’altholizoim correctum* de Paracelfe & le fiel de Ia  
» terre. Mais ceux qui croyent pouvoir l’obtenir en y  
» ajoutant du salpêtre ou autre chose femblable, doi-  
» vent savoir que de pareils sels , quoiqu’on les mêle  
» scluvent & avec soin avec le *ludus* , ssempêcheront  
» point que les sels ne s’écoulent seuls, & ne laissent  
» Ia terre siar l’assiette en forme de lie. Mais le *ludus*» doit être entierement transformé en un fel volatil  
» teint, qui conferve fon premier poids aussi-bien que  
*» le ludu's,* & ce dernier retient les vertus minérales  
» que le Créateur lui a données. Cette opération est  
» extremement difficile, moins par rapport à la pré-  
» paration du *ludus ,* qu’à celle de *Falcahest. »* Van-  
HELMONT, *de Lithiase, Sect.* 23.

» La liqueur *alcahest , 1’ens primum salium, lili,* le pre-  
» mier métal, le mercure diaphorétique , ou l’or ho-  
»risontal, un de ceux-ci, tel qu’il puisse être, (car  
σι tous ont une qualité également dissolvante) silssirpotlr  
» guérir toutes Eortes de maladies. VaN-HeLMoNT,*Rep-  
pondet aueloor. Sect.* **1.**

Voici quels font les secrets de Paraeelse.

a 1. La teinture de *lilium* ; réduite d’un *electrum imma-  
» ture i* à un *vinum vitae s* dont une partie est le premier

585 A L C

» métal, Pautre l’essence des membres.

sy 2. Le mercure de vie, le descendant parfait de l’anti-  
» moine, qui guérit abfolument toutes les maladies  
» des nerfs.

» 3. La teinture de *lilium s* qui est une préparation anti-  
σι moniale , qui a les mêmes vertus que la précédente,  
3, mais qui est plus foible.

»4. Le mercure diaphorétique, qui est plus doux que le  
» miel, & qui fixé par le feu a toutes les propriétés du  
» foleil horisontal. Il fait tout ce que les Medecins &  
» les Chirurgiens peuvent fouhaiter pour la guérifon  
» des parties ; mais il n’est pas aussi efficace , quant à  
» leur renouvellement, que les préparations préeé-  
σι dentes.

» 5. Son *alcahest s* cette liqueur immortelle, cette eau  
» résolutive, immuable , qui est au-dessus de tout.

» 6. Son fel circulé, qui réduit tous les corps palpables à  
» la liqueur de leurs composés.

» 7. L’élément du feu retiré du cuivre, l’élément ou lait  
» de perles; mais les essences des pierres précieufes &  
» des végétaux, font sort inférieures aux précédentes.

x 8. Enfin les fiels volatils possedent les mêmes proprié-  
» tés que les plantes & quelques minéraux, mais n’ont  
35 point l'efficacité des remedes univerlels. Le fel de  
» corail qui est lefeul catharctique parmi eux, guérit  
» les ulceres des poumons, de la vessie, du larinx & des  
» reins par sa vertu purgative , & détruit souvent la  
» goutte.

sa C’est du mercure ordinaire que l’on tire la liqueur *alca-  
» hest* par la distilation. Il reste au fond du vaisseau coa-  
» gulé & propre à être pulvérifé , fans que sim poids  
»foit ni augmenté ni diminué. On doit cohober l’eau  
» des blancs d’oeufs avec cette poudre, jufqtssa. ce qu’el-  
» le ait acquis la couleur du corail. ΫΑΝ-Ηεεμοντ,  
*Arcana Paracelse*

s» Van-Helmont appelle *V alcahest* simplement *eau* dans  
» le premier passage, & nous dit qu’il connoît une *eau*» dont il ne doit point découvrir la composition, par  
» le moyen de laquelle on peut convertir tous les végé-  
» taux en une liqueur que l’on peut distiler, fans qu’il  
» reste les moindres feces au fond de la cornue. » Il dit  
de plus, « Qu’il mêla une égale quantité d’une certai-  
»ne *eau* & de charbons de chêne , & qu’il les mit en  
» digestion au bain - marie, dans une cornue de verre  
» fcellée hermétiquement. »

ïl l’appelle aussi une *eau épaisse,* car il dit, « Que dans le  
» fecond Livre des Macabées, Chapitre premier, il  
» est fait mention d’une eau épaisse, qui étoit un feu  
» perpétuel, & qui ne différoit peut-être pas de la sien-  
» ne. » Il l’appelle dans un autre endroit *eau disselvan-  
te,* quand il dit, a La liqueur *alcahest* est une eau dise  
» folvante immuable. » Mais il approche de plus en  
plus de la chofc, lorfqu’il l’appelle en un seul mot  
*( ignis aqua* ) ; car rapportant allégoriquement la ma-  
niere dont il en eut connoissance, il prétend , « Qu'il  
» reçut une bouteille si.ir laquelle étoit écrit *ignis aqua*» en un Eeul mot; nom parfaitement simple,unique,in-  
» déclinable , indivisible & immortel. » Il l’appelle  
encore rolée, *latex ,* compofée des plus petits ato-  
mes qui puissent exister dans la nature : mais il lui don-  
ne très-fouvent le nom de liqueur, *liquor. “* On peut  
„ connoître au moyen de la liqueur *alcahest* de Paraeel-  
„fe/combien chaque végétal contient de chaque lu-  
,,minaire. „ Il l'appelle aussi *liqueur* dissolvante. Il pa-  
roît par ce qu’on vient de dire, que cet *arcanum* avoit  
une forme liquide & étoit une espece d’eau. Dans un  
autre endroit il sie fert des termes de *feu d’enfer* comme  
d’un siynonime , car il dit expressement, *“ Le feu d’en-  
>,fer* est la liqueur *alcahest* de Paracelfe; le sable pri-  
„ mitif résiste à l’art & à la nature, & on ne peut le  
„ changer par aucun moyen, si ce n’est par un feu d’en-  
,, fer artificiel, dans lequel le fable fe convertit en fel. ,,  
Suppofe que Van-Helmont ait pris ce nom dans Para-  
cesse , on peut savoir ce qu’étoit l’*alcahest,* à cause que  
Paracesse a écrit fur ce feu infernal.

Van-Helmont dit enfuite, “ C’est un sel excellent & ad-

A L C 586

,, mirable qui est arrivé au plus haut point de pureté &  
„ de subtilité qu’il foit possible dans la nature. „ Il fem-  
“ ble l’appeller pour cette raisim *en s primum salium »  
sal dreulatus, & sal circinatus Paracelse* II en parle  
dans son Livre de *Renovatione et restauratione.* Si Van-  
Helmont a agi de bonne soi dans cette affaire ; nous  
pouvons au moyen de ces termes iynonimes & des Ou-  
vrages de Paracesse, efpérer de découvrir la nature de  
ce menstrue surprenant. Mais il est bon avant de passer  
plus aVant, de considérer sim origine. Premiercment,  
“ il n’existe point de lui-même dans la nature, car la  
„ nature est ici en défaut. ,, Il assure dans le même en-  
droit , “ Que l’on peut convertir par art une partie de  
„ la terre en eau „ ; mais il nie en même tems ,“ Que la  
„ nature puisse le faire toute feule, à cause qu’elle ne  
„ produit aucun agent capable de convertir de la terre  
„ véritable en fel & en eau.

„ Cet agent nesiuiroit exister non plus fans le secours de  
„ la Chymie, qui seule découvre une liqueur qui ne  
„ peut recevoir aucune altération , étant réduite aux  
„ plus petits atomes qui puissent exister dans la nature.  
„ On ne doit point efpérer d’y réussir par le secours de  
„la Chymie ordinaire , mais par celui de l’art des  
„ Adeptes. Cet agent, comme il l’assure expressément,  
„ est la derniere & la plus parfaite production de cette  
„ Chymie si-iblime. Il dit enfin, la Chymie prépare un  
,, dissolvant universel, comme le plus admirable de fies  
,, effets. Il n’y a point dans cet art d’opération plus dise  
„ ficile que la préparation de *Falcahest,* ni rien de plus  
„ laborieux, La connoissance de cette opération ne peut  
„ s’acquérir par la lecture ou la spéculation, mais par  
„ une plénitude de savoir, comme l’on n’en est que  
„ trop convaincu, ce qui sait que peu de personnes peu»  
„ vent *se* flater d’en avoir connoissance. De-là vient  
„ que la préparation de cette liqueur est au-dessus de  
„ l’intelligence humaine, par *sa* difficulté & par la pa-  
„ tience qu’elle exige : car quand même on seroit assez  
„ velssé dans la Chymie pour espérer de parvenir à la  
„ connoître, à moins que le Tout-puissant n’y condui-  
„ sît, on n’y arriverait jamais ; car celui qui possede ce  
*„ secret* doit être choisi par un privilége particulier :  
„ Dieu seul en est le dispensateur , pour des raisons  
„ qui simt connues aux Adeptes. „

Il paroît par ce que nous dit Van-Helmont de l'origine  
de *Falcahest,* combien ceux-là *se* trompent, qui s’i-  
maginent fiollcment de pouvoir le préparer sans peine.  
Rien ne découvre mieux leur ignorance & leur mau-  
vasse soi , que ce procédé. Les espérances dent ils  
nous flatent ne doivent point non plus nous séduire,  
car Van-Helmont fait voir la fausseté de leurs promesses,  
en avançant ouvertement, “ Que comme il n’y a dans  
„ toute la nature qu’un feul feu, ( *Vulcanus ardens ) un  
„feu ardent,* de même il ne peut y avoir qu’une feule  
„ liqueur qui puisse dissoudre tous les corps & les ré-  
„ duire à leurs premiers principes, comme les Adeptes  
,, peuvent en rendre témoignage. „

La connoissance de cette doctrine m’a mis en état d’im-  
poEer silence à un grand nombre d’ignorans riches en  
promesses & en esipérances, & quelquefois remplis d’ar-  
tifices : car leur ayant fait quelques questions, ils ont  
déeouvert par leurs réponfes leur profonde ignorance  
dans la fcience qu’ils *se* vantoient de posséder.

Examinons maintenant les vertus étonnantes que l'on at-  
tribue à ce secret merveilleux. « Ce menstrue peut fai-  
» re éclater fon pouvoir dissolvant fur tous les corps  
» fensibles sioit simples ou composiés, volatils ou fixes ,  
» siolides ou liquides , animaux, végétaux ou fusilles;  
» même fur For & le mercure , fur lesquels rien ne  
» peut agir au point d’affecter leurs parties les plus inti-  
» mes». Voici comme il s’explique.

» L’expérience m’a appris que toutes les fubstances pler-.  
» reufes , les pierres précieufes , les pierres a feu , le  
» seible, les marcassites, les craies , la terre , les briques,  
» la chaux , le Eoufre, &c. peuvent être transformés en  
» un fel actuel de même poids que le corps d’où on l'a  
» tiré : on réduit les végétaux, la Chair, les os , les poi\*

*5*87 A LC

-, fons & autres chofessemblables,à leurs trois premiers  
» principes ; on convertit cependant les métaux en Bel  
» avec peine à cause dtl mélange intime de leur l'el & de  
σι leur terre ; car le fissile ou la terre principe résiste à  
» l’art & à la nature qui ne peuvent par aucun moyen  
» lui faire perdre fa premiere fermeté : mais à l’aide du  
» feu infernal artificiel, le sable fe change en Eel & en-  
» fin en eau. *L. alcahest* de Paracelfie transforme tous les  
» corps naturels enlessubtilifant». Et dans un autre en-  
lo droit. «Tous les corps se convertissent aifém ont en eau  
» au moyen de la liqueur *alcahest* de Paracelfie, fans en  
» excepter ceux que l’on peut réduire à leur trois pre-  
» miers principes. On peut aussi avec sim secours con-  
» vertir tous les végétaux & même le charbon en une li-  
» queur qui ne lasse aucunes feces dans la distilation ;  
33 car la même liqueur *alcahest* réduit parfaitement tous  
» les corps palpables qui existent dans l’Univers à leur  
» premiere vie, seins en excepter les poisons de quelque  
» nature qu’ils soient, & dissout tous les corps avec au-  
» tant de facilité que Peau chaude dissout ia neige ; rien  
» ne lui résiste', pas même l’huile , l’esprit de vin , le  
» bois de cedre , toutesles esipeces d’élixirs de proprié-  
» té ; *loLudus* de Paracelse, le mercure, l'or, que l’on  
» ne peut réduire avec aucun autre difl'olvant que ce  
»sioit à ses premiers principes, de sorte qu’il est beau-  
» coup plus aifé de faire de l’or de ce qui ne l’étoit point  
» auparavant , que de produire quelque chofe avec ce  
» métal qui en foit tout-à-fait différent ; » vérité dont  
tout le Corps des Adeptes demeure d’aecord.

Voyons maintenant la maniere dont *Falcahest* agit sim les  
corps qu’on lui présente. Nous trouvons d’abord qu’il  
'tire sim efficacité d’im degré modéré de chaleur , sont  
qu’il agisse dans la digestion, la distilation & la coho-  
bation ; « car ayant mis l’*alcahest* avec une égale quan-  
» tité de charbon de chêne en digestion pendant trois  
» jours au bain-marie dans une cucurbite scellée her-  
» métiquement, la solution fe trouva parfaite. Le fel  
» circulé réduit par la digestion feule toutes les huiles  
» flous des formes tout-à fait différentes de celles qu’el-  
» les avolent auparaVant. Si l’on mêle *Falcahest* avec  
» une égale quantité de bois de cedre coupé par petits  
» morceaux & qu’on l’expofe à une chaleur modérée  
» dans une cucurbite de verre exactement fermée ,  
» tout le bois fera réduit au bout d’une femaine en une  
» liqueur laiteufe. Quelquefois aussi il n’est befoin que  
» d’une simple distilation ; car si l’on distile une feule  
» le fois la liqueur *alcahest* du mercure ordinaire , elle  
» le lasse au fond du vaiffeau fous la forme d’un *coagu-  
lum* qu’il est aifé de réduire en poudre fans que fon  
» poids ait diminué ou augmenté , & cela dans l’espace  
» d’un quart d’heure : mais on a quelquefois befoin de  
» recourir à la cohobation pour y réussir ; car fouvent,  
» lolssque les corps fiant convertis en un l'el dtl même  
» poids que celui dont ils étoient auparavant, il est né-  
» cessasse de les cohober un certain nombre de fois avec  
» le fel circulé de Paracelfe, avant qu’ils aient entiere-  
» rement perdu leur nature fixe, ce qui arrive princi-  
» palement laux métaux , furtout à l’or, à caufe de l’u-  
» nion parfaite de fes prcincipes. D’un autre côté , si  
» on la tire par une feule distilation du *Ludus* ou *Ce-  
» villa* de Paracelste , cette distilation dans un aussi pe-  
» tit espace de tems que celui de deux heures , conver-  
» tit toute la pierre en un stcl de même poids. Je ne sai  
» aucune autre maniere d’appliquer ce dissolvant uni-  
» versel, & il ne paroît point que cette opération exige  
»un plus grand degré de feu ; la feule agitation de *ses*» parties causée par le feu le rend propre à dissoudre  
» tous les corps ; car l’*alcahest* lui-même s’éleve dans la  
» distilation avec le fecond degré d’un feu de fissile ;  
» mais il ne monte point à la chaleur de l’eau bouil-  
» lanfe ».

Rien n’est plus furprenant dans toute la nature que les ef-  
fets physiques que les Auteurs attribuent à l’action de  
ce menstrue : car il convertit entierement le corps fur  
lequel il agit, en une matiere dont le poids n’a ni aug-  
menté ni diminué pendant l’opération, & qui paroît

ALC 588

toujours sou.s une forme liquide ou saline. Il y a néant-  
moins quelque variété en ceci ; « car le mercure est ré-  
» duit par l'action de l’*alcahest* en une poudre fine &  
» fubtile qui résiste au feu , & qui demeure fixe étant  
» mêlée aVec du plomb. Presque tous les autres corps  
» fe conVertissent en un sel d’un poids égal à celui de  
» leur premiere masse. Le charbon de chêne se change  
» aussi-tôt en deux liqueurs transparentes qui disserent  
» par leur situation & par leur couleur. Le bois de ce-  
» dre fe conVertit en une liqueur laiteuEe de même  
» poids que lui, & en deux huiles disterentes , qui S&  
-» conVertissent ensisite par une simple digestion,en un  
» siel pur qui *se* mêle aifément aVec l’eau. Mais le *Lu-  
» dus* ou *Cevilla* de Paracelsie , qui est une pierre que  
» l’on trouVe au fond du *Sehelde ,* près d’AnVers , *se*» conVertit dans Pefpace de deux heures par une légere  
» distilation en un fel de même poids que ce corps, qui  
*» se* dissout étant exposé à Pair, & deVÎent liquide sans  
» déposer la moindre partie terreuse. » Il paroît donc  
par ce qu’on Vient de dire , que cette solution *sc* fait  
au commencement en différentes manieres, mais qu’à  
la fin néantmoins , “ il réduit tous les corps en une ef-  
,,pece de fel que l’on peut conVertiren eau, si on en  
,, excepte le mercure , qui, à caufe de son extreme sim-  
„ plicité , qui le rend plus pur que l’or , ne peut point  
*,, se* conVertir en stel ; ce qui fait qu’il résiste à toutes  
,, les dÎVÎsions radicales, foit naturelles ou artificielles,  
,, & qu’il est entierement indestructible. Après que ces  
„ corps ont été réduits par le moyen de *Falcahefl* ,en  
,, un sel de même poids, ils confervent toujours leSVcr-  
,, tus qui leurs fiant propres & qui dépendent de leur na-  
„ ture premiere, ce qui fait qu’ils les poffcdent fans les  
,, partager aVec d’autres,,. Il décrit cette circonstance en  
ces termes :iC l’*alcahest* de Paracelfe transforme tous les  
,, corps qui existent dans la nature en les fubtilifant;  
„ car lorfque les corps Eont réduits en parties les plus  
,, subtiles qu’il soit possible, ils fe conVertissent en une  
,, autre substance en retenant cependant leurs proprié-1„ tés séminales. Au moyen dudissolVantunÎVersel tou-  
,, tes chosils retournent à leur *ens primum ,* & manises-  
„ tent leurs qualités naturelles, ce qui leur donne la fa-  
„ cilité d’acquérir un pouVoir fans bornes „. Mais  
il s’explique encore plus clairement lorsqu’il assure,  
“ que cette liqueur seule réduit tous les corps à leurs  
,, premiers principes fans foufl'rir la moindre altéra-  
,, tion ,,. De-là Vient qu’il s’écrie :α commmencezpar  
,, Vous rendre maître de ce diffoluant homogene & im-  
„ muablc,qui résinlt tous les corps en leur premiere ma-  
,, tiere liquide , & pour lors Vous serez en état decon-  
„ noître l'essenee intime des choses & d’examiner leurs  
,, qualités. Tous Ces corps *se* conVertissent dcnc parce  
,, moyen en une matiere saline Volatile qui conserve  
,, toujours S011 esprit recteur particulier. C’est ce qui  
,, fait qu’elle peut fe mêler intimement aVec les hll-  
» meurs du corps humain, circuler aVec elles dans les  
» vaisseaux,& produire, par tout où elle passe, les effets  
» qui lui font propres, eu égard à nos corps, c’eft pour-  
» quoi les Chymistes donnent à ces fortes de liqueurs le  
» nom de *potables* ». On Voit donc parce qu’on Vient de  
dire Ce que c’est que l’or potable des Adeptes, & com-  
bien la présomption de ceux qui prétendent en être mai-  
tres, est Vaine & mal-fondée. L’or étant corrodé par  
les acides ne change point de nature, quoique fes par-  
ticules foient déguisées : mais l'or potable des Philoib-  
phes est une liqueur l'aline de même poids que ller, qui  
n’est mêlée aVec aucun menstrue, étant seulement la  
premiere matiere pure & simple de l’or ou sion *Eus  
primum.* Ce qu’il y a de remarquable ici est que *Valea-  
hestne* se mêle jamais aVec la substance qu’il dissout, &  
qu’il en est toujours parfaitementféparé; c’est ce qui fait  
qu’il n’augmente ni ne diminue la substance du corps  
qu’il a dissous & qu’il le laisse tel qu’il l'a troure. Cela  
paroît éVidemment par ce que dit Van-Helment, “que  
,, les deux liqueurs que l'on tire du charbon de chêne  
,, par la dissolution , & qui different en couleur & en  
„ situation,s’éleVent à la chaleur d’un bain-marie, tan

589 A L C

„ dis que la liqueur dissolvante reste au fond du vaif-  
,, seau sans avoir rien perdu dè sim poidss; car elle ne  
„ trouve aucun corps auquel elle puisse s’unir, étant  
„ trop pure, trop subtile & réduite à fes derniers ato-  
,, mes , ce qui sait qu’elle dédaigne tous les fermons &  
„ demeure toujours simple. De-là vient qu’elle n’agit  
„ que par une action extérieure fans fe mêler avec les  
„ corps qu’elle transforme, comme le feu qui est très-  
„ pur a coutume d’agir sur les substances qu’on y ex-  
„ poste, & comme l'eau chaude fond la neige ; car cette  
„ liqueur ne laisse aucune de fes parties mêlées avec le  
„ corps qu’elle dissout „. Ce menstrue paroît donc avoir  
deux grands avantages sur tous les autres : le premier ,  
qu’il n’agit ni par attraction ni par répulsion , mais feu-  
lement par un pouvoir réfolutif mécanique contraire à  
tous ceux dont nous avons connoissance , excepté peut-  
être le feu feul. En fecond lieu , il ne détruit pOÎnt les  
propriétés naturelles des fubstanees qu’il dissout, néant-  
moins en dissolvant les poisons, il leur fait perdre leurs  
qualités violentes & mortelles & leur communique les  
vertus médicinales les plus excellentes, en les rédui-  
fant à leur *Ens primum',* ce qui est néantmoins très-  
difficile à comprendre. Lors donc que les corps ont été  
réduits par le moyen de 1’*dlcahest* ,à leur *Ens primum*falin volatil, fans perdre leurs propriétés séminales, si  
on les pousse davantage par l’action de ce dissolvant ,  
ils perdent entierement la vertu séminale, qui leur est  
propre ; & l'on tire de chacun , quelques différens qu’ils  
foient entre eux, une eau élémentaire simple, insipide,  
fans force , & fans odeur , de sorte que la trop grande  
action de ce même menstrue , nous prive de tous les  
avantages qu’on en avoit retirés auparavant. Il paroît  
donc que l'eau qui est la derniere matiere de toutes les  
fubstances palpables , n’est point foumise à l’action de  
*Valcahest* , & qu’étant de nouveau imprégnée de la fé-  
condité seminale de quelque fcmence que ce soit , on  
peut la convertir en un nouveau corps quelconque.  
Ecoutons ce qu’il dit lui-même : « chaque corps est  
» transformé en un fel actuel de même poids que lui,  
» & ce fel étant cohobé un Certain nombre de fois aVec  
li le fel circulé de ParacelEe, perd entierement sa na-  
» tu.re fixe : & fie conVertit en une liqueur qui devient  
» elle-même à la fin une eau insipide de même poids  
» que le fiel d’où on l’a tirée ; il n’y a que le feu infer-  
» nal artificiel qui puisse changer le fable originel en  
» SH & ensi.lite en eau ; » & je connois une eau par le  
» moyen de laquelle tous les Végétaux se conxertissent  
» en un fuc par la distilation , qui s’éleVe fans laisser  
» les moindres feces au fond du Vaisseau, & qui étant  
» distilée aVec les alcalis , fe réduit totalement à une  
» eau élémentaire insipide. Le charbon de chêne con-  
» Verti en deux liqueurs au moyen de *Valcahest ,* mêlé  
» aVec un peu de craie & ensisite distillé, s’éleve stans  
» rien perdre de sim poids , & aVec toutes les qualités  
» de l'eau de pluie. Toutes ces substances sie volati-  
» listent tellement , qu’elles s’éleVent à la Chaleur du  
x> bain-marie ; & *sc* féparent de *Falcahest* qui reste au  
» fond ».

Mais ce qu’il y a de plus surprenant, est, que ce menstrue  
qui opere fur tous les autres corps d’une maniere si  
merVeilleisse, ne reçoit pas la moindre altération de  
leur part : de siorte qu’à cet égard, il ressemble encore  
au feu à qui on le compare aVec beaucoup de raifon.  
C’est pourquoi rien n’est plus expressif que ce qu’on dit,  
« qu’il agit fur tous les corps fublunaires fans réaction.  
» Et après qu’il a dissout le charbon de chêne d’une  
» maniere si extraordinaire, la liqueur dissoluante reste  
» au fond fans que fon poids ni fa force aient dimi-  
» nué. Car fa transinutation est impossible, puisqu’on  
» ne peut trouVer. aucun corps qui mérite de lui être  
» associé, & qu’il est unique en puissance eu égard à cha-  
» que ferment auquel il pourroit être fournis & mêlé,  
» ce qui fait qu’il ne fauroit périr. Dans fon action la  
» plus parfaite , il réduit chaque substance palpable à  
» fa vie moyenne, Eans souffrir aucun changement, &  
» stans que ses forces diminuent. Il est donc immuable

A LC 590

» & immortel. Il est le feul qui ne reçoive aucune àl-<  
» tération en agissant. De-là vient qu’il agit fans aucu->  
» ne réaction de la part du corps auquel on le mêle,  
» ou fans préjudice de l’agent ; car ce dissolvant est ho-  
» mogcne & immuable, & étant le même tant en quan-  
» tité qu’en pefanteur & en activité ; il est aussi essica-1*» ce* à la millieme opération qu’à la premiere. »

Une autre chofe qui est encore remarquable dans ce men-  
strue, ce font fes degrés de fixité ou de volatilité dans  
le feu , qui font encore extremement furprenans. « Car  
» après avoir rendu les corps, fans en excepter les plus  
» fixes, si volatils qu’ils s’élevent à la chaleur modérée  
» d’un bain-marie , il reste fixe au fond du vaisseau, &  
» ne monte point avec eux.En même-tems, néantmoins,  
*» Valcahest* lui-même est si volatil, qu’il monte dans la  
» distilation au fecond degré du feu de sable , ce qui  
» fait qulon peut le tirer par la distilation du mercure  
» ordinaire qu’il fixe & qu'il coagule. » Voilà donc dé-  
terminés au juste les degrés de chaleur nécessaires pour  
que *Valcahest* agisse avec toute fa force fur tous les  
corps qui existent dans la nature.

Il est bon d’observer avant de quitter cette matiere que ce  
dissolvant qui fe conferVe en entier dans toutes fes opé-  
rations, & qui n’est jamais vaincu ou lassé parla *résis-  
tance* qu’il rencontre , est forcé de reeonnoître un corps  
auquel il s’unit très-étroitement. Cela paroît évident  
parle texte de l’Autcur.« La Chymiecherchoit depuis  
» long-tems un corps si pur qu’il ne pût être dissipé pat  
» aucune fubstance capable de le corrompre. Enfin,  
» elle a été furprife de la découverte d’une liqueur qui  
» étant réduite aux plus petits atomes qui puissent exi-  
» ster dans la nature, conferve sa simplicité, &dédai-  
» gne de s’unir à quelque autre ferment que ce foit.  
» Ôn défespéroit de fa transinutation faute de pouvoir  
» trouver un corps digne de lui être associé. Mais on  
» a enfin trouvé un corps naturel anomal qui naît fans  
» aucun ferment différent de lui. Ce ferpent fe mord  
» lui-même, renaît de fon poifon, & n’est plus sujet  
» enfulte à la mort » : de sorte que nous voyons ici  
l'union de deux chofes tout-à fait différentes entre el-  
les. Mais il insinue cela plus\_ouvertement & plus dise  
tinctement , lorsqu’il dit , « que la même liqueur *aT  
x cahestrédoit* tous les corps palpables qui existent dans  
» la nature à leur premiere vie , sans recevoir la moin-  
» dre altération , & sans que fes forces diminuent , &  
» qu’elle n’est subjuguée & altérée que par sonfembla-  
» ble. Lorfque le mercure , dit encore cet Auteur, est  
» parsaltement féparé du foufre originel auquel il est  
sa intimement uni, il ne reçoit plus aucun changement  
» de la part du feu, mais il détruit immédiatement  
σι toutes les autres semences , excepté fes fembla-  
» bles. »

Voilà la fubstance de ce que Van-Helmonta dit de *Vasc  
cahest* .T’on doit d’autant plus s’en rapporter à son au-  
torité, qu’il est le steul Auteur de ma Connoissance qlii  
en parle en ces termes. Les anciens Philosophes & Chy-  
mistes semblent n’en avoir eu aucune connoissance, du  
moins ils n’en font point mention, quoique ce foit une  
des plus importantes découvertes auxquelles la Mede\*  
cine ait jamais afpiré.

Ce que l'on a dit donnera fans doute envie de favOir dans  
quelle espece de matiere on doit s’attendre à trouver  
*Valcahest.* C’est ce qui m’engage à m’arrêter quelque  
peu Eur ee sujet, d'autant plus que j’ai fait un nombre  
incroyable d’expériences, de la plupart desquelles jlai  
eu sujet de me repentir.

Paracelse a une liqueur qu’il tire par une circulation ex-  
tremement ennuyeuse du fel marin , qui est à fon plus  
grand degré de perfection. Il la réduit par une induse  
trie infatigable a une huile permanente qu’il appelle  
*Ens primum saHum, oleum salis, liquor salis aqua sa-  
lis, drculatus sal minor, drcttlatum minus.* H décrit la  
préparation laborieufe de ce*sal drculatus* sans obfcu-  
rité, excepté qu’il ne dit point quel est cet esprit de  
vin dont on a besoin pour féparer le pur de l'impur.  
Cela s’accorde avec le sentiment de Van-Helmont qss

y 9 s A L C

'dit que «le fel des corps étant cohobé un certain nom-  
» bre de Eois aVec le*saleurculatus* de Paracelfe, *se* con-  
æ Vertit en eau. » De-là Vient qu’il attribue les Vertus  
de *P alcahest* à *sens primum salium ,* & qu’il dit que  
*x* tcus les poisims *se* détruisent au moyen du sa/ circu-  
*» latus*, qu’il appelle pour cette raifon le fel le plus  
*x* fupreme & le plus admirable, qui est réduit au dernier  
» degré de pureté & de subtilité, ce qui fait qu’il péne-  
» trc tous les corps , qu’il demeure feul immuable dans  
» ses opérations, tandis qu’il dissout toutes chosies aVec  
» une extreme promptitude. Ce*salcirctelatum agit avec*» beaucoup de force fur l’huile & l’esprit de νΐη. Ce  
»sal *circulatus* réduit les corps à la liqueur de leur  
» composé , & l’on peut préparer aVec lui le *ludus- »*

Mais Paracelfe posscde un autre menstrue beaucoup plus  
efficace que le premier *circttlatum minus*, dont la con-  
noissance est aussi beaucoup plus difficile , ce qui fait  
qu’il *Fxpspcrdo circulatummalus -, Archidox. X. cap.* 4.  
il l’appelle dans le même endroit *materies mercuriel sa-  
lis , 8e ensuite soit vivant -> Archid. X. c.* 4. Il recon-  
noît dans le mercure ordinaire un feu très-parfait, &  
une Vie céleste cachée, il ajoute que la quinteflence du  
mercure est un feu céleste, étant dissoute aVec fa mere ;  
faVoir, avec un *arcanum* de fel, *Archtdox. X. c. 6.*Lors donc que ces deux substances font intimement  
unies , & deVenues pures , siibtiles & Volatiles , elles  
donnent cette eau merCurielle & admirable dont il  
donne la description dans le Chapitre de *Corrodente  
specifico* en ces termes : « L’or meurt ici & ne conferve  
» pas plus long-tems *sa* nature, au lieu que dans les ,  
» autres corrosions de ce métal, il est seulement réduit  
» en particules sort petites seins cesser d’exister ; desiar-  
» te qu’on peut encore le reVivifier au moyen d’une *ré-*» duction artificielle. Par ce moyen donc, il y a un par-  
» sait mariage de l'eau aVec l’eau : car l'eau est de deux  
» Eortes , l’une qui est l'eau commune , réside dans le  
m siel, & l'autre qui est métallique réside dans le mer-  
» cure , sians jour cela que leurs principes sisient diffé-  
» rens. » Il semble que Van-Helmont a pris tout ce  
que je Viens de dire dans le même fens , comme il  
paroît par ce qui suit : « Le mercure interne des  
» métaux , parfaitement dégagé de tout foufre métal-  
» lique est indissoluble , & résiste radicalement à tou-  
» tes les divisions possibles, foit naturelles ou artificiel-  
» les. Je ne puis même connoître la nature de l’eau,  
» fans la baguette mercurielle. Je trouVe la nature du  
» mercure équÎValente à celle de l’eau ; car il ne con-  
» tient pas la moindre panicule terrestre ; mais il est  
» toujours le fils de l'eau feule. » H dit aVec tous les  
anciens Alchimistes : « Si je nlaVois νυ que le mercure  
a> élude tous les traVaux des Artistes , sioit en s’échap-  
» pant entierement du feu, ou en y demeurant fans  
» perdre fon identité immuable & primitiVe , & l'ho-  
» mogénéité anatique de fon identité ; je douterois de  
» la certitude d’un art que l'on ne fauroit accufer de  
» fausseté, & qui est beaueoup plus sûr que tous les au-  
» tres. De forte que ce qui est dessus est le même que  
» ce qui est dessous, & au contraire. Il est donc impose  
» sible à Part & à la nature de trouVer différentes par-  
» ties dans l’homogénéité du mercure, même par leste-  
» cours de *Palcahest ,* le mercure étant plus simple que  
» l’or , & formé aVec une plus grande identité anati-  
» que : ce qui fait qu’il est aussi indestructible que les  
» élémens eux-mêmes , & que tous les Etres fublunai-  
□a res font trop foibles pour surmonter le mercure,  
□O pour l’altérer, le pénétrer, ou le souiller. Il n’a rien  
æ à craindre de Pair , du feu , & des liqueurs acres. 11  
» n’est affecté par aucun diffoluant, & encore moins  
» pénétré par l’air; de forte que rien n’approche dans  
□0 la nature de ce mercure pur. Ilreffemble à *i’enspri-  
» mum* des métaux. Enfin , comme sion existence est  
» simj le , il n’est point une partie constitutive des cho-  
»ses. Ces principes nous font connoître qu’il ne peut  
» être dompté ou altéré que par une fubstance de mê-  
» me nature que lui : Car ce corps naît fans le fecours  
» d’aucun ferment différent de lui ; nlais il fe mord lui-

A L C 592

» même, il renaît du poifon, & n’est plus ensilite fujet  
σι à la mort. »

Voilà l’histoire de *F alcahest* de Paracelse & de Van-  
Helmont telle que nous l’avons recueillie de leurs  
OuVrages aVec le plus d’exactitude qu’il nous a été  
possible. 11 paroît donc que c’est inutilement que l’on  
cherehe ce menstrue universiel dans l’urine dc l’hOm-  
me oïl dans telle autre matiere animale que ce sioit. On  
ne siauroit non plus le trouVer dans le tartre ni dans au-  
cune de Ees préparations, quoiqu’on puisse lui substi-  
tuer quelquefois ce dernier, à qui on donne le nom  
de *Vices gerens Principis.,*Le phofphore n’est ηοη plus  
d’aucune utilité pour cet effet, à eaufe que fes proprié-  
tés font tout-à-fait différentes de celles que nous ayons  
spécifiées. On Voit encore que Glauber s’est trompé  
lorfqu’il l’a cherché dans l’alcali fixe du nitre, & que  
Zwelfer n’a pas eu plus de raision que lui d’efipérer de  
le trouVer dans l’efsprit acide extremement concentré  
de Vinaigre tiré du Verd de gris par la distillation. Le  
célebre Guemerus Rolfincius parole n’en aVoir pas eu  
une meilleure idée, llolssqu’il a sclppofié qu’on ρουνού  
le tirer d’un alcali fixe, & d’un acide minéral, Végétal  
ou animal. L’on ne retire du fiel de tartre & de l’acide  
Vitriolique qu’un simple tartre Vitriolé; du fiel de tartre  
& du Vinaigre, qu’un tartre régénéré, & du fiel de tar-  
tre fisslé depetit lait acide, qu’un tartre tartarssé plus  
précieux. L’addition du siel ammoniac ne change pas  
beaucoup le cas dont nous parlons. Voyez *Ephern.  
Germ.D.* I. *art. 6. y.p.* I93- 196. *app.* IlsautaVOller  
que persimne n’a approché de plus près des sentimens  
de Paracelse & de V.an-Helmont dans la description de  
*Palcahest* que Pierre-Jean Taber dans le Manuscrit fur  
l’alchymie qu’il a dedié au Duc de Holstein, &quia  
été inféré dans les *Eph. Germe D.* 2. *art.* 8. *app.p.* 111.  
117. On y trouVe le passage suivant qui sait beaucoup  
pour ce que j’ai avancé, a La liqueur *alcahest* est un ef-  
» prit mercuriel, pur & mctalllque, si étroitement uni  
» au corps naturel qui lui est propre , qu’il ne compo-  
» fe avec lui qu’un sieul être indestructible & insiépa-  
» rable , qui détruit toutes chosics & les réduit à leur  
» premier principe. C’est le vrai mercure des Philosio-  
» phes,tiré du regne minéral, qui uni à sim propre corps  
» dont il est Inséparable, composte une liqueur laiteuse  
» & butiretsse, qui pénetre & dissout toutes choses. Il  
» est de deux Eortes, simple & composié. Le premier  
» est tiré d’un acide & d’un siel métallique pur Volati-  
» lisié avec sim esiprit, & *sa* préparation est extreme-  
» ment difficile. Mais celle du composté l’est beaucoup  
» plus, car il est fait dlun acide minéral, & d’un Cet  
» animal & végétal pur. La liqueur *alcahest* ou le vrai  
» Mercure Philosophique *Mercurius Philosophorum,*» est comme le feu, d’une nature inCorruptible & inal-  
» térable, &reduittoutes chofes à leurs premiersprin-  
» cipes. » Joachim Becher dans fa *Physica Subterranea*est à peu près du même fentiment; car il assure qu’iI a  
découvert dans le fel marin une certaine vertu arfeni-  
cale & mercurificative, qui n’a befoin que d’être fépa-  
rée & purifiée pour être un véritable *alcahest, rsa*roit néantmoins très-différent du *Mercure Philofophi-  
que.* D’où il paroît qu’il regarde le mercure comme une  
fubstance métallique fulphureufefolide par elle-même,  
& qui reçoit toute fa fluidité du foufre arfenical con-  
tenu dans le fel commun. Il feroit à souhaiter qu’il eût  
démontré plus clairement la certitude de cette conjec-  
ture qui est extremement ingénieuse. La substance de ce  
raisonnement fe reduit à ceci : « L’argent étant corro-  
» dé par PeEprit de nitre & précipité par l’esprit de fel  
„ marin, devient volatil, & acquiert beaucoup dedss-  
„ position à approcher de la nature du mercure ; ce qui  
„ fait que le fel marin peut faire perdre aux métaux  
„ leur nature fixe, & les convertir en véritable mercu-  
» re. » On me demandera peut-être si je crois que quel-  
que Chymiste ait jamais possédé ce grand fecret : à quoi  
je répons que Van-Helmont fe plaint de ceqti’ayant  
eu une bouteille de cette liqueur , il n’eut pas le tems  
d’en faire l’essai, parce qu’on la lui prit, & que Para-  
cesse

593 ALC

celse n’attribue point d’aussi grandes vertus à ce dissol-  
vaut ; de sinte qu’il est difficile d’avancer quelque cho-  
fe de certain sisr ce sujet. J’ose néantmoins assurer que  
ceux qui prendrontla peine d’examiner le Eel marin &  
le mercure, en *se* servant des méthodes que la Chymie  
nous fournit, n’auront jamais lieu de regretter le tems  
qu’ils auront employé à cette recherche. BOERHAAVE ,  
*Chymie.*

Il me fuffit d’ajouter à ce que Boerhaave a dit de *ï’alca-  
hest,* que le *circulaturn minus* de Van-Hclmont est pré-  
paré , à ce que l’on prétend, par une circulation de neuf  
semaines de parties égales d’efprit volatil d’urine rec-  
tifié trois fois, d’alcohol ou d’efprit de vin extreme-  
ment rectifié, & de vinaigre rectifié deux fois.

Ceux qui ont connoissance des effets que ces liqueurs pro-  
duisent séparément , ne douteront point qu’elles ne  
puiffent , étant unies , composer un menstrue capable  
d’opérer des choses surprenantes; puisque les menstrues  
neutres de la nature de celui-ci, agissent silr certains  
corps que les menstrues acides, alcalis, aqueux ou spi-  
ritueux ne saufoient dissoudre.

Je n’avance ceci que fur l'autorité d’un Gentilhomme qui  
l’a appris du fils de Van-Helmontqui a vécu pendant  
quelques années à la Cour d’Hanovre, finis la pro-  
tectiondela Princesse Sophie, Ayeule du Roi d’An-  
gleterre aujourd’hui régnant.

*\* L’Alcahest* de Glauber est une liqueur alcaline un peu  
épaisse, ressemblant & approchant en tout des proprie-  
tés de l'huile de tartre par défaillance. On la prépare  
en faifant détonner fur des charbons ardens du nitre  
que l’on réduit par ce moyen en alcali fixe. On l'expo-  
fe enfuite à l'air dans un lieu frais, où il fe refont bien-  
tôt en liqueur en attirant l’humidité de l’air. On filtre  
cette liqueur que l'on garde sous le nom *d’alcahest* de  
Glauber. *Boerh. c.* I ι. p. 400;

ALCALI, ou ALKALI, est un mot dont les Chymistes  
*se* fiervent pour désigner un corps tout-à-fait oppofé à  
un acide. Quelques Chymistes d’une imagination déré-  
glée ont établi un grand nombre de théories imaginai-  
res , fur la silppofition qu’il y a une certaine inimitié  
entre ces deux substances.

Cet article est assez important pour m’engager à l’exami-  
neravec filin, quand ce ne seroit que pour donner une  
juste idée de certaines choses qui ne sont connues que  
des Philosophes ou des Chymistes du premier rangs

Le mot kali qui est sort connu stur les côtes de l.Orient&  
dans l'Egypte , est donné à une certaine plante très-  
abondante en stel qui croît fur le rivage de la mer, les  
bords du Nil & sels ceux du fleuve BeIus dans la Pales-  
tine , comme Pline nous en assure d’après le témoigna-  
ge des Anciens. Cette plante ayant aquis sa parfaite  
grandeur, donne, lorfqu’on la brule , des cendres d’un  
gout aefe falé, ce qui prouve qu’elles contiennent une  
grande quantité de fel. Lorsqu’on fait bouillir ces cen-  
dres dans l’eau, elles donnent une lessive extremement  
acre & falée , les fels fe séparant, fe fondant & s’unise  
fant avec l'eau. Cette lessive étant féparée aVec foin ,  
laisse une matiere grifâtrc que l'eau ne peut dissoudre,  
qui ne brûle point au feu, mais qui est tout à-fait insipi-  
de & d’une nature terreufe. Si l'on fait éVaporer cette  
lessive dans un vaisseau de fer, il reste une masse blan-  
che, sialide, d’un gout âcre & caustique qui *se* dissout  
parfaitement dans Peau. Comme *lix* en latin signifie  
*cendre , & lix a* celui qui travaille aux cendres, Pline  
emploie les expressions suivantes, *Ctnerum Lixivium ,*L. XXXIX. c. 99. & *Lixivium Cinis,* L. XIV. c. 2.  
25. L. XV. c. 18. Columella appelle l’eau qui est im-  
prégnée de ce Eel, & filtrée. *Lixivium,* L. XII. c. 41.  
On donne donc assez proprement à tous ces fiels le nom  
de *sels lixivielyg* quoique la coutume reçue les ait fait  
appeller *alcalis* ou *sels alcalis.* Ils font encore appelles  
par quelques-uns *rochetta ,soda \** ou *zoda.* On peut fai-  
re du verre Commun en mêlant ces Eels avee des cail-  
loux que l'on a fait calciner. On les convertit aussi en  
savon en les aiguisant aVec de la chaux & les mêlant  
avec une substance huileuse quelconque. Le meilleur

*Tom. I.*

ALC 594

de tous ces fels nous vient d’Alexandrie, d’Egypte &  
de Tripoli.

Comme la Connoissance physique que nous avons des cho-  
ses n’est fondée que fur les déCûuvertes que font nos  
sens dans les Corps naturels, il s’enfuit que l’on ne doit  
déduire leurs différences caractéristiques que des signes  
sensibles que nous déCouvrons par le moyen des siens.  
C’est la feule maniere que nous ayons pour distinguer  
les corps. Les Caracteres silivans de *Falcali* peuvent  
donc passer pour vrais , & suffisent pour satisfaire aux  
vues du Chymiste, du Philofophe & du Medecin.

*I. Les.el alcali* fixe est produit d’une substance végétale,  
II. Sa préparation n’est due qu’à Faction du feu, qui réduit  
cette fubstance en cendres.

III. LoTqu/il est ainsi préparé, il *se conserve* un tems con-  
dérable dans le feu, & decouvre par-là fa nature fixe.

IV. Il fe dissout entierement dans un air humide en dépo-  
sant cependant un sédiment;

V. H imprime un gout âcre quelque peu caustique sim la  
langue, & excite une staveur semblable à celle de l.luri-  
ne, ce qui a fait donner à Ces fels, quoiqu’à tort, le nom  
de *sels urineux-,* car le gout de ce fel n’approche d’a-  
bord nullement de celui de l’urine : mais lorfqu’il a été  
quelque tems dans la bouehe, & qu’il a excité une *sé-  
crétion* plus abondante de la falive par fon aiguillon-  
nement, pour lors les fels neutres animaux qui fe trou-  
vent dans la falive , déposent tout leur acide sim *F alcali*fixe , & devenus par-là volatils & alcalins, ils impri-  
ment sur la langue un gout d’urine desilgréable qui n’a  
pas d’autre origine.

VI. LorEque ce Eel est parfaitement pur & exempt de tout  
mélange, il n’a pas la moindre odeur , étant extreme-  
ment fixe, même dans le feu. Mais comme il attire tous  
les acides, lorfqu’il rencontre quelque corps qui con-  
tient un *sel alcali* volatil, fixé par un acide, & par con-  
féquent privé d’odeur , il abfiorbe aussi-tôt l’acide , &  
*F alcali* fie trouvant dégagé par ce moyen, devient vo-  
latil & affecte les organes d’une odeur alcaline, que  
l’on attribue faussement au fel fixe. Cela paroît évi-  
demment, lorsqu’on mêle un *sel alcali* fixe avec de Pu-  
rine encore chaude, car la liqueur qui n’avoit aupara-  
vant aucune odeur, exhale aussi-tôt une odeur alcaline  
delsagréable.

VII. Ce fel a encore cette propriété qu’étant mêlé avec un  
acide quelconque, il produit immédiatement une ébul-  
lition & une eflèrvefcence ; & compofe ensuite avec  
lui une masse si parfaitement unie , qu’après la satura-  
tion le mixte ne donne aucun signe *d’alcali* ou d’a-  
cide, mais l’on obtient toujours par ce moyen un fel  
d’un autre nature, que Fon appelle pour l’ordinaire  
*neutre.*

VIII. Lorfqu’on mêle un *alcali* fixe pur avec le suc de tour-  
nesist, de rofies ou de violettes , il change aussi-tôt fia  
couleur naturelle,& le rend vert de rougeâtre qu’il étoit  
auparavant.

IX. Ce même fiel étant appliqué pendant quelque tems sifr  
le corps humain lorsqu’il est échauffé , & qu’il exhale  
par conséquent quelque humidité, il caisse une inflam-  
mation aiguë , sclivie de tous *ses* symptomes, qui *sé*convertit bien-tôt en une efcarre grife , dure, & S0U-  
vent noire , ce qui le rend capable de produire un véri-  
table sphacelc ou mortification.

X. Tous ces fiels ont la vertu de déterger & de net-  
toyer, il n’en est pas de même de ceux qu’on appelle  
neutres.

Voilà les marques qui peuvent servir à nous faire connoî-  
tre & distinguer les fels *alcalis* de tous les autres , &  
à nous empêcher de les confondre avec ceux d’une au-  
tre espece.

On peut encore tirer ces fortes de sels fixes *alcalis* de tel  
végétal que ce fioit, en le réduifiant en Cendres , & en  
suivant la méthode que nous venons d’indiquer. Mais  
il y a quelques plantes qui n’en donnent qu’une très-,  
petite quantité. De ce nombre Eont celles qui étant  
Vertes & fraîches ont une odeur poignante , picotent  
le nez & font pleurer ; car prefque tout le iel de çea

'5 P5 A L C

plantés est volatil, & si; dissipe par la chaleur du feu.  
L’ail, les raeines bulbeuses vomitives, les oignons, la  
cueillerée, & le beca-bunga , les roquettes , le velar ,  
le cresson, les raves sauvages, le raifort, les fquilles,  
les porreaux, la moutarde & autres semblables appar-  
tiennent à cette clafle. Le nature a si fort perfection-  
né leurs fels *alcalis ,* qu'ils sont aussi volatils que ceux  
des animaux.

Les Anciens ont eu cqnnoissance de ces fels acres lixi-  
viels. Aristote nous dit que les cendres que l’on tire  
des rofcaux & des joncs par la combustion , donnent  
une grande quantité de fel lorsqu’on les fait cuire dans  
l’eau. Et Varron, *de Re Rustica ,* nous apprend que  
certains peuples qui habitent aux environs du Rhin,  
substituent au Eel fossile ou marin, dont ils font pri-  
vés, un charbon Talé qu’ils tirent parla combustion de  
'certaines especes de bois. D’où il est évident qu’ils  
n’ignoroient point la méthode dont ste Eert Trache-  
nius pour préparer ces stels, pour les rendre moins  
acres & plus approchans de la nature des fels neutres.  
Pline assure que les cendres ont la qualité du hel, mais  
qu’elles sirnt moins fortes ; & que la lie du Vin brulée  
a la Vertu du nitre ( le nitre des aneiens. ) Il parle  
- dans un autre endroit d’un nitre que l’on tire du chê-  
ne brûlé , & qui y est peu abondant à ce qu’il dit. *L.  
XXXI. c.* 10. Il nous apprend encore que l’on em-  
ployoit dans fon tems les cendres dans la Medecine,  
& que la lessiVe qu’on en tiroit passait pour un excel-  
lent remede. Toutes ces autorités auxquelles on pour-  
ïoit en ajouter un plus grand nombre d’autres, prou-  
vent suffisamment que la déCouverte des *alcalis* n’est  
pas aussi moderne qu’on SC l'imagine.

On n’a point encore découvert de fels naturels à qui les  
caracteres précédons conVÎennent, les sels *alcalis* n’é-  
tant tirés des Végétaux que par l’action du fieu. Mais  
il a commencé d’exister de ces stels dès la premiere fois

- que les Végétaux ont été réduits en cendres ; d’où il  
suit qu’il doit s’être engendré dans tous les siecles , &  
dans tous les lieux où cette combustion s’est faite une  
quantité prodigieuse de ce fel, qui est à la fin retour-  
né dans la terre aVec les cendres. La terre auroit donc  
dû pendant la révolution d’un si grand nombre de fie-  
des être entierement convertie en cette efipece de fiel,  
si la nature de ce fiel étoit immuable. Mais cela n’est  
point, car ces fiels en rendant la terre fertile perdent  
leur nature alcaline, & s’imprégnant de l’acide de Pair,  
deviennent neutres.

Il est bon de remarquer encore qu’on n’a jamais pû tirer  
un feul grain *d’alcali* fixe de toutes les plantes qui  
crûssent fur la surface de la terre , lorsqu’on les a laise  
sées sécher ou pourrir ; au contraire elles fe font tou-  
jours dissippées en des particules volatiles, impercep-  
tibles aux sens , Ou elles ont laissé une fubstance qui ne  
paroît point différente de la terre ordinaire. Cette ex-  
périence qui a été généralement confirmée dans tous  
les siecles, prouve évidemment que la nature ne pro-  
duit jamais un fel *alcali fixe* dans les parties sialidcs ou  
fluides des végétaux.

Il est donc certain que c’est le feu & non aucune opéra-  
tion végétale naturelle qui communique aux fels fixes  
*alcalis* leur nature spécifique. Mais cela paroît beau-  
coup plus évident par l’expérience suivante, qui ne  
manque jamais de réussir de la même maniere :

*Prenez* quelqu’un des végétaux, qui étant brûlés donnent  
une grande quantité de fiel *alcali* fixessaitcs-le cor-  
rompre entierement, il deviendra extremement  
fétide , & la plupart de fes parties fe volatilsse-  
ront. Si vous le faites brûler, alors il ne donnera  
pas la moindre portion de fel fixe, & ce qui reste-  
ra fera une terre parfaitement insipide.

Cette expérience ne nous permet plus de douter que les  
fels *alcalis* siaient l'ouvrage du feu, de même que le  
verre que perfonne n’a jamais regardé comme une pro-  
duction végétale, quoique les fels *alcalis* entrent dans

A L C 596

sa composition , & fiaient nécessaires à S011 existence.

On doit encore savoir que ces fila *alcalis* peuvent *se* ré-  
foulore en une partie considérable, qui est saline, dure,  
amete, & presque vitrifiée ; en une simple terre, &  
en un fiel *alcali* plus fort & plus pur que le premier ;  
ce qui nous donne lieu d’observer que ces sels *alcalis*ne font point des substances simples ; mais qu’ils siont  
composés de disterentes parties jointes ensiemble , &  
que l’union de leurs principes en une sieule masse qui  
paroît homogene, est l’effet de la violence du feu. II  
fuit donc que la nature ne Ee Ecrt jamais des fels *alcalis*fixes comme d’instrumens qui lui soient propres, à  
moins que le feu ne les aît auparavant préparés, & lors  
même qu’elle les emploie ainsi préparés pour venir à  
bout de fes desseins , Ees opérations ne sirnt qulune stli-  
te des trois principes qui les composent, auxquels on  
peut en ajouter un quatrieme ; fin/oir , une portion  
d’huile qui semble y rester toujours, ainsique plusieurs  
expériences semblent le démontrer.

Il paroît donc que comme ces Ecls *'alcalis* fixes deVien-  
nent de plus en plus simples par la séparation des par-  
ties qui les composent, le Eel qu’on en tire par ce  
moyen doit différer continuellement ; car celui qui  
reste après la séparation de quelques-uns de leurs prin-  
cipes, est d’une nature plus simple, & doit par une ccn-  
féquence nécessaire agir d’une maniere différente. La  
potafle , par exenjple , qui donne le meilleur *alcali Ί*contient une portion considérable de siel dur , amer &  
tranfparent, qui ne sie dissout pas facilement dans Peau,  
& qui étant féparé du reste avec foin, procure un *al-  
cali* beaucoup plus pur , & plus propre qu’il ne l'étoit  
avant cette féparation à un grand nombre d’opéra-  
tions dont on ne vient à bout que par le moyen des  
*alcalis.*

On doit remarquer encore que ces sels *alcalis* peuVent  
recevoir une altération considérable du mélange for-  
fuit de quelqu’autre corps , pendant la combustion des  
végétaux, il peut même arriver qu’étant d’une nature  
fixe, il s’unisse à eux & reste dans les cendres. Suppo-  
fons , par exemple, que le nitre vienne à fe mêler avec  
eux ; pour lors celui-ci *se* trouvant fixé avec l’autre  
fiel végétal, produira un *alcali,* qui par l’addition de  
l’huile de vitriol, jettera une fumée fétide , dont lle-  
deur ressemblera à l’efprit de nitre, ce qui n’arrÏVe ja-

. mais lorfque *Falcali* est pur. La même chofe a lieu  
dans le SH marin & dans un grand nombre d’autres.  
Enfin , on doit savoir que les végétaux donnent des  
fiels qui varient à proportion des moyens dont on s’est  
fiervi pour les brûler. Car c’est une vérité constante  
que la même plante étant brûlée subitement dans un  
feu extremement vif, donnera un fel différent de celui  
qu’on en auroit tiré en la brûlant à petit feu.

Le plus commun des fels *alcalis,* est-cclui que l'on appel-  
le ordinairement potasse. Il nous vient en grande quan-  
tité de Curlande , de Pologne, de Mofcovie, & de  
plusieurs autres endroits du Nord , où on le fait en  
brûlant du bois de siapin , de pin & de chêne dans des  
siosses convenables jusiqu’à ce qu’il sioit réduit en cen-  
dres que l’on crible immédiatement après. Ces cendres  
que les Anciens appelloient *Lix ,* font connues des  
Modernes sious le nom de cendres gravelées *Cineres  
clavellael,* nom tiré des buches *clavae* ou *clavi,* lese  
quelles on divife pour qu’elles brûlent plus vite. On  
dissout ces cendres dans de Peau bouillante, & lors-  
que la liqueur qui contient le sel, a formé un dépôt  
terreux, & s’est par-là épurée, on la verfe dans un  
grand vaisseau de cuivre où on la fait bouillir trois . ^i

jours & trois nuits jufqu’à ce qu’elle ait dépofé le sel 1’

auquel on donne le nom de potasse , à caufe des vaif- n

feaux dans lefquels on fait bouillir la lessive. On doit (

mettre ce sel pendant qu’il est chaud & fec dans des :

tonneaux dont le bois foit bien fec, & n’ait jamais été ;

imprégné d’aucune espece d’huile , autrement l'humi- i |

dité de l’air venant à s’y introduire, il se résout en un j

fluide gras tout-à-fait femblable à l'huile de tartrepar |

défaillance. ,

*s97* A LC

Persimne ne troiroit en voyant la manière dont ces fels  
*alcalis* fixes font produits , qu’ils continssent une  
quantité considérable de terre, & cependant on y en  
. trouve beaucoup , même après les avoir purifiés autant  
qu’il est possible, comme il paroît par le procédé siui-  
vant.

*Prenez* une lessive sorte de cendres tirées des végétaux ,  
& laissez la reposier pendant long-tems afin que  
toutes les particules terrestres qu’elle conticnt,ail-  
lent au fond, elle deviendra par ce moyen aussi  
claire que de Peau. Purifiez-la de nouveau par  
des filtrations réitérées. Si vous examinez cette  
liqueur avec un microfcopc, vous n’y déeouvri-  
rez aucune substance terreufe. Prenez cette lef-  
siVe, & après l’avoir misie dans un vaisseati que  
vous garantirez de la poussiere le mieux qu’il vous  
fera possible , réduisiez-la à consistance d’huile  
épaisse, & faites évaporer cette liqueur dans un  
pot de fer bien net en la remuant fans cesse avec  
une fpatule de fer, & vous aurez par ce moyen  
un fel extremement *alcali.* Cela fait, mettez ce  
fel dans un creufet bien fermé , & cxpofcz-le à  
un feu Violent, jusqu’à ce qu’il foit fondu. Ver-  
fez-le en cet état dans un mortier de cuÎVrc chaud,  
& réduifez-le immédiatement en poudre aVec un  
pilon que Vous aurez foin de faire chauffer aussi.  
Mettez cette poudre dans un grand bassin de Ver-  
re, & exposiez-la à l’air dans un lieu qui fiait à  
couVert de la poussiere. Ce Col se résoudra en très-  
peu de tems en une liqueur parfaitement fluide ,  
& déposera une poudre blanche, terrestre, qui  
étant entierement séparée du sel aVec lequel elle  
est mêlée, ne differera en aucune maniere de la  
terre que laissent les cendres des Végétaux, après  
que tout le stel en a été tiré. Si Vous prenez cette  
huile de tartre par défaillance , & qu’après llaVoir  
sait éVaporer , Vous la calciniez & Vous l’exposiez  
à Pair comme auparaVant, elle fe dissoudra de  
nouVeau & donnera une nouVelle huile par dé-  
faillance qui laissera toujours quelque peu de ter-  
re; & si Vous réitérez cette opération autant de  
fois qu’il est nécessaire, la plus grande partie du  
fel fixe *alcali*, fe réduira enfin à une simple terre  
qui s’étoit unie à l'autre principe pendant la com-  
bustion, & compofoit aVec lui le Tel *alcali.* Ce  
principe salin Venant à fe féparer de fa terre, au  
moyen d’un grand nombre de calcinations & de  
folutions , sléVapore & se dissipe dans Pair, de  
Eorte que la terre reste feule. Si l'on ramasse ce-  
pendant toute cette terre, & qu’on la pese , on la  
trouVera beaucoup plus légerc que le sel dont on  
a fait ufage ; ce qui prouVe manifestement qu’une  
grande partie de ce fel est deVenue Volatile & s’est  
dissipée. Comme cette expérience réussit toujours  
également, on a droit d’en conclurre que cette  
terre existoit auparaVant dans le stel *alcali* d'où  
on l’a tirée, & cela Eous une forme si cadrée qu’el-  
le fe dissoluoit parfaitement dans Peau, quoique  
cela foit oppofé à sa nature. Cette expérience  
prouVe encore que lorfque la terre fie trouVe unie  
à quelqu’autre principe , elle *fie* dissout totale-  
ment dans Peau , quoique cela ne lui arriVe pas  
quand elle est seule.

Mais il arrrve fouyent en réitérant cette opération que  
*Paleali* change de nature , & fe conVertit en un SH  
neutre qui Ee fond au feu aVec la même facilité que la  
cire; ce qui a fait croire mal-à-propos à quelques Chy-  
mistes qu’ils possédoient le fecret *d’inférer* les fels fi-  
xes *alcalis'3* fecret que les anciens Chymistes Vantent  
beaucoup. Mais cet effet ne Vient que de l’acide Vola-  
til qui Ee trouVe dans l’air & qui Venant à s’unir à ce  
fel, en produit un nouVeau composé de *Valcali* & de  
cet acide , ce qui fait qu’il fe fond aifément au feu ,  
quoiqu’il ait entierement perdu *sa* nature alcaline.

ALC *sso*

*L’alcali* fixe que l’on obtient par les moyens que nous  
Venons d’indiquer, possede mieux que tout autre les  
caracteres de *Valcali s-* ce qui fait que nous ροιινοηδ  
nous en sentir comme d’un modele propre à nous faire  
connoître la classe fous laquelle on doit ranger les fels  
de la nature desquels on n’est point entierement assu-  
ré. On Voit aussi que les fels *alcalis* que l’on obtient  
par la combustion , ne font point homogencs , mais  
composés de distérens principes. Parmi ceux - ci la  
partie Paline est beaucoup plus petite qu’on ne stauroit  
l’imaginer; & quand elle est seule elle est Volatile &  
échappe à nos stens ; de Eorte que nous ignorons enco-  
re aujourd’hui fa Véritable nature.

Le huc que lon tire dtl raisin mûr fermente de lui-même *è*Sc. est appelle moût pendant cette opération; après que  
cotte fermentation a cessé, que le marc le plus épais  
s’est précipité atl fond du Vaisseau , & qu’il s’est re-  
pofé quelque tems, il deVÎent clair, tranfparent & ho-  
mogene en apparence. On l’appelle νΐη nouVeau après  
qu’il a dépofé fa lie, qui étoit auparaVant dilperfée  
dans le moût, & qui s’éleVant pour lors en larme d’é-  
cume, fe rassemble enfuite au fond du vaifleau. Ce Vin  
étant survuidé laisse un marc épais, d’où l’on tire en  
le passant à traVers un fac de caneVas, un νΐη épais qui  
fert à faire du Vinaigre. La lie qui a resté dans les facs  
& dans les tonnaux étant brûlée & réduite en cendres ,  
criblée, dissoute dans Peau & féparée des particules  
terrestres qu’elle contient , donne une lessive fort clala  
re, d’où l’on tire par l’évaporation un fel tout-à-fait  
femblable au premier ou à la potasse, mais plus pur &  
plus acre. Voilà donc une feconde efpece de sist *alcali,*qui paroît être deVenuplus fubtil que le premier par la  
fermentation.

Si après que ce νΐη a fermenté & qu’on l’aféparé de fa lie,  
on le laisse rcpofer quelque tems dans un tonneau biers  
net, on commencera à y découVrir de petits corps bril-  
lans femblables à des particules de Verre, qui forme-  
ront en s’unissant ensemble , des globules beaucoup  
plus grands, qui s’attacheront à toutes les parties dû  
Vaifleau que le νΐη touche, & couvriront successive-  
ment toute fil sifrface d’tme espece de croûte pierreu-  
*se,* que les Chymistes appellent *tartre.* Cette substance  
est toujours d’un gout acide, & on ne la tire que du  
νΐη qui a fermenté & qu’on a eu soin de purifier de la  
maniere que nous Pavons dit ci-dessus.

Lorfqu’on distile le tartre, il reste au fond de la cucurbi-  
te une masse noire alcaline & extremement acre. C’est  
la feule méthode que nous ayons pour obtenir un *alca-  
li* végétal, fixe & acre dans un vaisseau bien fermé ; car  
tous les autres végétaux étant exposes à un feu violent  
dans une retorte , donnent un charbon noir qu’il est be-  
foin de calciner une feconde fois pour avoir un fel *al-  
cali* que l’on n’obtiendroit jamais Pans ce moyen. Mais  
si l’on tire ce charbon de la retorte & qu’on le calcine ,  
il donnera un Eel *alcali* blanc , qui Per a beaucoup plus  
acre & beaucoup plus pur que tous les autres *alcalis fi-*xes. On voit par cette expérience combien la fermen-  
tation hâte la production des *alcalis,* quoiqu’elle aug-  
mente & qu’elle engendre un acide en même tems. Π  
silit donc que les acides & les *alcalis* fiont plus promp-  
tement produits avec le fiecours de la fermentation,  
que fans elle, ce qui est une observation importante à  
laquelle peu de gens font attention.

LorEque les *alcalis* que l’on tire des végétaux ont atteint  
toute leur perfection par la violence du feu, ils de-  
viennent si semblables qu’on a bien de la peine à les  
distinguer. Ils different cependant en ce que les verres  
qui stont faits avec le même fable , mais aVec différens  
sels , n’ont pas tout-à-fait la même couleur , de sorte  
que celui dans la composition duquel il entre du fel *al-  
cali* de fougere, diffère de celui qui est fait aVec un au-  
tre sel. Mais les Chymistes saVent que la moindre por-  
tion de matiere caufe une altération considérable dans  
la couleur du Verre, & qu’il ne faut que piler le fel  
dans un mortier de marbre ou de métal pour s’appcr-  
cevoir de cette difl'érenCe. H paroît donc probable qu’il

Pp ij

*pgp* A L C

peut s’insinuer dans les végétaux quelques particules  
métalliques, qui étant naturellement fixes dans le feu,  
font capables de communiquer certaines propriétés  
aux fels qui échappent aux siens-, jtssqu’à ce qu’elles *se*manifestent par la couleur que les verres en reçoivent.  
Il est certain qu’un grand nombre de corps contien-  
nent des particules de fer, & peut-être de cuivre.

Les Chymistes ont découvert une autre efpece de sel *al-  
cali* fixe, dont Glauber nous a laissé une description  
fort exacte , & que l’on prépare de la maniere sui-  
vante.

*Faites* fondre du nitre pur dans un vaisseau bien net,  
vous y appercevrezà peine la moindre agitation.  
Tandis qu’il est dans cet état, mettez-y un char-  
bon ardent, dans le moment il fe fera une vio-  
lente détonnation , le charbon s’agitera fur la fur-  
face du nitre jusqu’à ce qu’il foit confumé, & le  
nitre fe fixera enfin. Réitérez la même opération  
& il en résultera de semblables esters. Continuez  
la même classe jtssqu’à ce que l’injection des char-  
bons ardens ne mette plus le nitre en mouvement  
& ce qui restera aura tous les caracteres du stcl fixe  
*alcali.* Il laisse , par exemple, comme lui, une  
acrimonie caustique & un gout urineux dans la  
bouche; il fermente avec les acides; étant soûlé  
d’un acide il fe convertit en un fel compofé , dont  
la nature est déterminée par celle de l’acide ; il a  
les mêmes effets que le fel *alcali* que nous avons  
décrit ci-dessus, par rapport à la production des  
couleurs, aux précipitations & aux solutions des  
corps. Ce sel néantmoins dissere à quelques égards  
du premier, en tant qu’il conserve toujours quel-  
que peu de nitre, qui n’est point entierement dé-  
truit par le procédé. Il ne ste manifeste que lorf-  
qu’on verse dessus un peu d’huile de vitriol; car il  
s’éleve fur le champ une vapeur dont l’odeur, qui  
est la même que celle de l’esprit de nitre ou de  
l’eau-forte, découvre la nature nitreufe.

Dans cette expérience , l’huile de vitriol devient noire  
pour l'ordinaire en fe mêlant avec *F alcali*, d’où il pa-  
roît que le fel *alcali* est mêlé avec quelques parties de  
charbon. Glauber a eu ration de croire cet *alcali*nitreux différent en quelque forte des *alcalis* végétaux:  
mais lorsqu’il le met au-dessus de tous les autres par ses  
vertus, il tombe dans une exagération dont en ne doit  
attribuer la caisse qu’a l’amour que les hommes ont  
ordinairement pour leurs découvertes : car il tire autant  
de vanité de la connoissance de l’huile par défaillance  
de ce fel *alcali* fixe , que si c’étoit un alcahest ou dissol-  
vant univerfel.

La méthode fuivante est la plus prompte que l’on con-  
noissepour obtenir une grande quantité de stel *alcalin*

*Prenez* une égale quantité de nitre & de tartre bien purs &  
bien secs , réduisez-les en poudre , & après les  
avoir mêlés, jettez-les peu-à-peu dans un vaif-  
Eeau de fer prefque rouge. Il *se* sera aussi-tôt une  
déflagration momentanée, & vous aurez un Eel  
*alcali* fixe blanc, qui ne dissere de celui que l’on  
tire des végétaux, que par l’odeur de nitre qu’il  
laisse échapper lorsqu’on le mêle avec de l’huile  
de vitriol.

Il y a une autre méthode particuliere de préparer en peu  
detemsunl.el *alcali* fixe avec le nitre, qui consiste en  
ceci. Après que l’antimoine a eté dépouillé autant qu’il  
est possible de sim fioufre, il reste une partie purement  
métallique à laquelle on donne le nom de régule. Fai-  
tes fondre ce régule dans un creufet & ajoutez-y une  
huitieme partie de nitre bien pur & bien fec. 11 est sur-  
prenant que le nitre, qui *se* fond pour l'ordinaire avec  
beaucoup de facilité à un feu ouvert, ne puisse fe fon-  
dre dans cette occasion qu’avec une chaleur capable de  
mettre le cuivre en fusion. Lorfqu’il est poussé aVec un

A L C [600]

degré de feu suffisant pour le fondre, il acquiert im-  
médiatement une couleur d’or ; & lorsqu’on Verfe le  
tout dans un cone, le nitre s’élève fous la forme d’un  
pain d’or. Après qu’on l’a séparé en agitant le cone, il  
attire VÎVement l’humidité de l’air, & il est d’une na-  
ture alcaline si acre , qu’il est extremement prompt  
dans presque touts sies effets. Les plus habiles Chymisa  
tes n’ont jamais trouVé le fecret de communiquer au  
siel un pareil degré d’acrimonie. Une chose qui mérite  
d’être remarquée ici, est que le nitre, qui est le plus  
froid de tous les fels & qui paroît ne contenir aucune  
partie alcaline, acquiert, lorsqu’on le fond aVec la par-  
tie métallique de l’antimoine cette acrimonie, comme  
par une efpece de contact. Il est Vraisemblable dans le  
cas dont nous parlons, que le soufre de l’antimoine  
s’unit intimement au nitre ; car le fel qu’on obtient par  
cette méthode donne , tandis qu’il est extremement  
fec & chaud, une teinture rouge aVec l’esprit de vin  
pur, qui est d’une nature excessivement caustique. Cet-  
te expérience réussit également, stoit que le régule *soit*fait aVec le fer , sclivant la méthode de Suchten, ou  
aVec le tartre & le nitre , sulcant la méthode brdinai-  
re. Mais cet effet ne fauroit aVoir lieu, tant que le fou-  
fre externe est uni à l’antimoine, & l’expérience ne  
réussit que lorsqu’après aVoir féparé cette partie, on  
met la portion réguline restante en fusion aVec le ni-  
tre. Le changement fubit qui survient dans ce cas est  
d’autant plus furprenant, que le nitre ne s’alcalife ja-  
mais aVec le foufre, mais fe conVertit en un fel poly-  
chreste amer. Et ce qui rend la chofe encore plus ex-  
traordinaire est , que le nitre, quelque tems qu’il reste  
en fusion , ne souffre aucune altération , & demeure  
toujours le même. Tels font les eflets fubits & impré-  
vus qui réfultent de la combinaison des corps; d’où il  
est aisé de conclurre que les conséquences générales  
que l’on tire dans la Physique, siont sujettes à un grand  
nombre d’erreurs. Cette expérience nous fournit en-  
core le moyen d’obferVer la facilité aVee laquelle la  
substance entiere du nitre devient alcaline, comme si  
c’étoit par un simple contact ; car il ne se mêle point  
ici avec llantimoine , & ne fait que s’élever fur fa furjface.

Voici les propriétés des fels *alcalis* fixes.

Ils attirent l’eau aVec beaucoup de force & à une distan-  
ce Considérable, tels que foient les corps dans lesquels  
elle réside : car lorsqu’on retire un sel *alcali fixe* d’un  
feu Violent, si on l’expofe à un air très-chaud tout  
près du feu & où il n’y ait pas la moindre goutte d’eau,  
il ne lassera pas de devenir humide & de *fe* dissoudre.  
Si on le fait fécher fur le feu dans une cucurbite de  
verre bien nette & bien feche , & que l’on reçoive  
dans un récipient la vapeur qui s’en éleve , *s alcali*donnera de nouveau toute l’eau qu’il avoit attirée.  
Les autres fels auroient perdu leur humidité au mê-  
me degré de chaleur, & dans le même lieu où *s alcali*qui étoit fec est devenu humide. Ces fels *alcalis* font  
un véritable aimant à l’égard de l’eau qui les difl'out  
& s’unit à eux avec beaucoup de force; & lorsqu’ils  
font une sois dissous, une chaleur égale à celle de l’eau  
bouillante,ne peut les sécher de nouveau parfaitement.

L’huile de tartre par défaillance, par exemple , ne peut  
fe sécher à une chaleur de deux Cens quatorze degrés  
du thermometre ordinaire, qui si-iffit pour faire bouil-  
lir l’eau ; mais on doit mettre ce tartre dans un vais-  
feau de métal, & le remuer continuellement, en em-  
ployantune chaleur de plus de six cens degrés , pour  
en féparer toute l’eau qu’il contient. On auroit peine  
à trouver un corps qui fe fépare de sim eau avee plus  
de difficulté.

On a fait les expériences sitivantes à dessein de connoî-  
tre la force avec laquelle les fels *alcalis* fixes attirent  
l’eau, la quantité qu’ils en absorbent, & la distante à  
laquelle leur vertu attractive s’étend.

Je mis une once de ce Eel *alcali* fixe parfaitement pur &  
Eec, dans un bassin de verre bien net, & l’exposai à un

601 À L C

air *sec* dans un lieu souterrain, où le moindre vent  
ne potlVoit pénétrer. Au bout de quelque tems ce fel  
fe trouva imprégné d’environ trois onces d’eau , sans  
qu’il lui fût possible d’en attirer une plus grande quan-  
tité, parce qu’il en étoit tout-à-fait rassasié. Il paroît  
par-là, qu’il faut au moins six piés cubes d’air, pour  
fournir à ce fel une pareille quantité d’eau : car en  
supposimt que la pésanteur de Pair soit à celle de l’eau  
comme un à mille , & qu’un pié cube d’eau peso foi-  
xante-quatre livres, tous les corps pesims contenus  
dans un pié cube d’air, poseront stad’une livre. Sup-  
pofons que la moitié de ces corpisscules pefans foit de  
l’eau pure, & l’autre moitié le restant des corps pe-  
fans contenus dans l’air, il s’ensuivra qü’il y a envi-  
ron demi - once d’eau dans un pié cfibe d’air. Com-  
me donc ce fel est capable d’attirer l'eau à une  
distance si considérable , nous découvrons par-là une  
puissance si.irprenante dans la nature. Sendivogius a  
donc eu raision d’assurer que plus les fels *alcalis* siont  
calcinés, plus la qtlantité d’eau qu’ils attirent est abon-  
dante. Il peut se faire néantmoins que l’eau contenue  
dans l’air qui environne celui dans lequel est le fel  
*alcali,* remplisse la place de celle que ce fel abforbe.  
Pour parvenir à une Connoissance plus exacte de cette at-  
traction de l’eau par les fels *alcalis ,* Boerhaave prit  
une grande bouteille de verre bien nette, aussi feche  
& aussi chaude que si elle n’eût fait que fortir du four-  
neau ; il y mit du fel de tartre très-chaud , très-sec ,  
& pulvérisé comme nous l’avons dit ci-dessus ; il fer-  
ma enfuite la bouteille avec un bouchon de liége bien  
sec , sijr lequel il mit un morceau de vessie de cochon  
ramollie avec de l'huile : l'effet de cette expérience  
fut , que le fel , qui s’étoit attaché aux parois de la  
bouteille, devint humide ayant attiré l’eau contenue  
dans la petite quantité d’air qui étoit enfermé dans la  
bouteille ; quoique Pair fût extremement chaud & sec  
dans le tems qu’il ferma la bouteille.

On n’a pu encore déterminer , avec aucun degré de  
certitude , si les fels *alcalis* fixes repoussent Pair ou  
l’attirent avec tant de force qu’ils aient enfuite de la  
peine à s’en séparer : les expériences qu’on a faites fur  
ce fujet laissent la Chofe douteufe. Il est très-certain  
que l’huile par défaillance des fels *alcalis* , examinée  
avec la machine du vuide, paroît ne point contenir  
d’air, puisqu’elle n’en laisse échapper aucune partie  
lorsqu’on fait cesser la pression de l’atmofphere , quoi-  
qu’on ait fait chauffer l'huile à dessein de le chasser :  
au contraire , il est également certain que lorfqu’on  
mêle les huiles alcalines , par défaillance , avec de  
l’huile de vitriol, dont on a extrait Pair avec la ma-  
chine pneumatique , il s’engendre une quantité furpre-  
nante d’air élastique ; il paroît donc plus vraifembla-  
ble que lés fels *alcalis* fixes attirent Pair actuellement,  
& s’unissent à lui avec tant de force qu’il n’est pas *aisé*de le déloger , à moins /pilon ne détruife le tissu du  
fel àu mbyen de l'effcrvefcence qui réfulte de fon mé-  
lange avec un acide.

Ces fels *alcalis* fixes, purs & acres, étant mêlés au for-  
tir du feu avec un alcohol très-pur, l'attirent & s’unise  
fient à lui ; mais lorsqu’il y a le moindre mélange d’eau  
dans les sels ou dans l’alcohol, pour lors les Tels re-  
poussent l’alcohol & ne peuvent jamais s’y unir. C’est  
ainsi que les siels *alcalis* fixes purs divisient llesprit-de-  
νΐη en deux parties , qui ne peuvent plus *se* mêler en-  
fuite, c’est-à-dire, en une eau soûlée de Eel *alcali,*& en un alcohol pur qui nage sur la surface. Voici  
un autre moyen de découvrir l’attraction réciproque  
qu’il y a entre Peau & les fels *alcalis* fixes.

*Prenez* une pinte d’alcohol très-pur , mêlez-le avec une  
petite quantité d’eau , & ajoutez-y enfuite du fel  
*alcali* bien fec. L’*alcali* ahforbera dans un instant  
cette petite portion d’eau , & paroîtrà, fous la  
forme d’une huile épaisse , autour des parois du  
vaisseau , & en même-tems la combinaison de  
l'alcohol & de Peau d'aura plus lieui

A L C 602

Les fels *alcalis* agissent encore d’une autre maniere sur  
les efprits vineux ; car, comme l’esprit que l’on tire  
du vin, dé quelque cEpeeeqd'il soit, par le moyen du  
feu, contient toujours quelque acide volatil ; cet aci-  
de étant avidement attiré par le fel *alcali ,* l’cfprit de-  
vient par ce moyen beaucoup plus pur, & acquiert une  
nature & des vertus disterentes de celles qu’il avoit  
avant cette opération, & avant qu’il eût été séparé de  
l’acide auquel il étoit uni, *L’alcali* même se trouve  
aussi tout-à-fait altéré , & devient un Eel composé d’un  
acide & d’un *alcali*, deforte que lorsqu’il est parfaite-  
ment soûlé , on a un fel neutre.

Ces observations nous conduisent à une méthode de pré-  
parer un alcohol pur, sans le secours de la distilation  
ni du feu ; car il ne faut qu’ajouter une quantité suffi-  
sante de potasse à de llesprit-de-vin commun , & les  
remuer jujqu’à ce qu’ils foient entierement mêlés en-  
semble. Le SH *alcali* attirera l'eau , & l’alcohol s’éle-  
vaut star la silrface, il ne sera besoin que d’une simple  
décantation pour l’avoir aussi pur qu’on le souhaite.  
Supposié que Pon doute de *sa* pureté, on mettra de la  
potasse dans l’alcohol ainsi préparé , on les remuera ;  
& si l’on versie la liqueur comme auparavant, on la ren-  
dra telle qu’on la veut. On découvre toujours , dans  
cette opération , une huile qui ne paroissoit aupara-  
vant, ni dans llesiprit-de-vin , ni dans le fel *alcali ,*mais qui résiulte de leur mélange.

Les siels *alcalis* ont encore la propriété de s’unir intime-  
ment aux huiles tirées des végetaux par la distilation ;  
car lorsiqu’on jette dtl Eel *alcali* très-acre , très-pur &  
trèsssec dans de l’huile distilée , il attire l’huile avec  
beaucoup d’avidité & avec un bruit considérable , &  
s’unit à elle de telle Porte qu’il *se* forme immédiate-  
ment une efpece de savon. L’huile s’unit au SH *alcali*avec plus de force , & le favon est beaucoup plus par-  
fait lorfqu’on met ce mélange dans un lieu souterrain ;  
car, par ce moyen , ils deviennent tous deux demi-  
volatils , & sonnent une masse qui peut *se* dissoudre  
dans Peau , & qui est douée d’un grand nombre de ver-  
tus admirables. C’est *ï’Ens parvum Sapientum, leSapo  
Hchmonelanus, le Sal volatile tartari* de Starkey , &  
le *Corrector* de Matthieu, qui a eu autrefois beaucoup  
de réputation en Angleterre , & ensilite dans toute  
l’Europe; car il résout, avec beaucoup de force, prese  
que toutes les efpeces de concrétions vifqueufes occa-  
sionnées par les humeurs du Corps humain : de-là vient  
qu’il incife & atténue les concrétions tenaces qui obf-  
truent les vaisseaux , qu’il aiguillonne ces derniers en  
même-tems ; deforte qu’agissant sisr les sialides & les  
fluides, il hâte les sécrétions par les siseurs & par les uri-  
nes , & détruit, par ces évacuations , la catsse d’un  
grand nombre de maladies chroniques. Ce savon al-  
tere aussi la nature de plusieurs simples avec lesquelles  
on le met en digestion, & les dépouillant de leur venin,  
il leur communique des vertus différentes de celles  
qu’elles possedent naturellement. Il saut pourtant  
avouer que les Çhymistes, qui siont toujours prodigues  
de louanges, ont eu tort de prôner ce remede comme  
un médicament universel. Il est bon dlobEerver que  
cette combinaison d’un sel fixe *alcali,* & d’une huile  
distilée ne réussit jamais tant qu’il reste la moindre  
portion d’eau dans l’un ou dans l’autre ; defiorte qu’il  
est absolument nécessaire de faire chauffer les fels lorsa  
qu’on les mêle avec l’huile. Il suffit mêmé , pour em-  
pêcher le si.iccès de l’opération , qu’une petite por-  
tion de SH *alcali* reste au-dessus de l’huile, & devienne  
humide étant expostée à l’air.

Les fels fixes *alcalis* forment encore , en s’unissant avec  
les huiles tirées par expression , des végetaux ou des  
animaux, & avec le fecours de la chaux *s* de l’eau &  
dtl feu , un favon artificiel , comme cela se voit tous  
les jours.

Les fiels *alcalis* attirent les acides animaux , végétaux &  
minéraux, soit Eccs ou humides , purs ou délayés , avec  
une force incomparablement plus grande que celle  
avec laquelle ils attirent l’cau ; car dans cette action.

ôoj A L C

par laquelle île unifient ces acides à eux-mêmes , Ils  
chassent *avec* Violence l'air qui réside dans le fel & dans  
l’acide, & font éleVer une quantité prodigieufe de bul-  
les d’air, qui paroissent & difparoissent aussi-tôt : «cette  
union fait même qu’ils repoussent Peau , & lorfqu’ils  
font ainsi fossés d’acide, il est ailé de les sécher de  
nouVeau & de leur faire abandonner Peau qu’ils rete-  
noient, étant séparés , avec beaucoup d’opiniâtreté.  
L’huile de Vitriol pure, par exemple, lorsqu’elle est  
seule, ne se dépouille qu’aVec beaucoup de peine de  
fon eau, il en est de même de l’huile de tartre : ce-  
pendant, lorsqu’on les mêle ensembled'eau s’en sépare  
de -telle forte qu’on trouve1 dans le Vaiffeau un sel  
presque *sec,* comme cela paroît dans la préparation du  
tartre Vitriolé. Il arriVe la même chofe aux autres aci-  
des que l’on mêle aVee un *alcali.* Le potu/oir néant-  
moins qu’ont les *alcalis* d’attirer les acides,est limité,  
ce qui fait qu’on remarque beaucoup de Variété entre  
eux, qui paroît cependant Venir plutôt de la différence  
des acides que de celle des *alcalis.* M. Hombert a com-  
niqué au public un grand nombre d’orferVations fort  
utiles fur ce fujet , dont quelques-unes font assez im-  
portan’tes pour mériter une place dans cet OuVrage.

Une once de fel de tartre a absorbé tout l’acide contenu  
dans quatorze onces d’excellent Vinaigre distilé ; &  
après qu’il a été *sec* , sim poids s’est trotrvé augmenté  
de trois dragmes trente six grains ; la partie restante  
du Vinaigre étoit aussi insipide que de l'eau. On décou-  
vre par ce moyen la proportion qu’il y a entre l’acide  
& l’eau du Vinaigre.

La même quantité de fel de tartre a absiorbé tout l’acide  
de deux onces cinq dragmes d’esiprit de siel ; & sim  
poids a augmenté de trois dragmes quatorze grains.

Une once de siel de tartre a abforbé tout l’acide d’une  
once deux dragmes trente-six grains d’esiprit de nitre;  
l’augmentation de S011 poids a été de trois dragmes dix  
grains.

La même quantité de siel a absiorbé tout l’acide d’une  
once deux dragmes trente-six grains d’eau forte ; fon  
poids a augmenté de trois dragmes six grains.

Une once de fel de tartre a absiorbé tout l’acide de cinq  
dragmes d’huile de vitriol ; après que le fel a été *sec,  
fon* poids s’est trouvé augmenté de trois dragmes cinq  
grains.

Comme ceux-ci font les principaux acides , nous pour-  
vons conclurre : premierement , que dans les liqueurs  
acides, quelques différentes qu’elles foient par rapport  
à leurs masses , le principe acide a toujours à peu près  
le même poids. Le vinaigre , par exemple , qui est le  
plus léger de tous les acides, augmente le poids du  
même sel de tartre autant que l’huile de vitriol, qui  
est l’acide le plus pestant & le plus fort. La même chofe  
est vraie à l’égard des autres acides, la différence qu’il  
y a entre la plus grande & la plus petite augmentation  
de poids n’étant que de trente-un grains, & cela seu-  
lement dans le vinaigre, à cause que le tartre régé-  
néré , c’est-à-dire, le Eel composté , qui résulte du mé-  
lange du Eel de tartre & de l'acide du vinaigre , n’est  
point séché avec autant de filin qu’il le faudroit.

secondement , les acides semblent differer principale-  
ment par rapport à la quantité d’eau avec laquelle on  
les délaye , puiEque l’acide pur a toujours le même  
poids lorsqu’on vient à l’extraire. Il peut donc *se* faire  
que le vinaigre eût autant de force que l’huile de vi-  
triol , si l’on pouvoir réduire quatorze onces de cette  
liqueur à cinq dragmes en le dépouillant feulement  
de l’eau qu’il contient , & en assemblant l’acide Eous  
un plus petit espace fans l’altérer. Il est néantmoins  
certain qu’il seroit pour lors capable de soûler la mê-  
me quantité de Eel *alcali.*

Troisiemement, on voit par-là que l’eau fait la plus gran-  
de partie de ces liqueurs acides.

Quatriemement, il est probable que si l’on pouvoit avoir  
ces fels purs fans aucun mélange d’eau, ils paroîtroient  
pour lors fous une forme folide; mais c’est ce dont on  
n’a pu encore venir à bout. Un froid excessif a approché

A L C 604

de très-près de la chofe, mais ne l’a point achevéeen-  
tierement. On peut juger , par ce qu’on vient de dire ,  
des effets que doivent produire les menstrues alcalins  
lorsqu’ils agissent sur les substances qui contiennent  
quelque acide, ou stur celles qui fiant actuellement con-  
solidées & liées entre elles par un acide ; d’où il arrive  
qu’elles retournent à leurs premiers principes lorEque  
cet acide est absorbé.

Lorfque cette affusion d’un acide Eur un *acali* est faite  
peu à peu & avec précaution dans des liqueurs chau-  
des & dans un grand vaisseau , si l’on agite en même-  
tems le vaisseau après chaque instillation de l’acide, le  
mélange aquiert un tel tempérament qu’il ne fe fait  
plus aucune eflerVesicence : & c’est ce qu’on appelle le  
*point desaturation.* Si on ajoute enfuite des acides, ils  
ne causent pas plus d’agitation que si l'on mêloit de  
l’eau avec de Peau, & pour lors le mixte qui en résulte  
n’est ni acide, ni *alcali-,* mais neutre, étant formé par  
l’union des deux. Dessà Vient qu’on a appelle les aci-  
des mâles & les *alcalis* femelles , & le composé des  
deux hermaphrodite : *Valcali,* le Vuide; l’acide le rem-  
plissant;!’ *alcalilc* chaos , & l'acide l'esprit imprégnant.

L’ébullition & l’efferVescence Violente qui résillte du  
mélange d’un aeide aVec un *alcali,* tandis que l'air &  
l’eau font chassés aVec force, peut provenir de ce que  
ces corps chassent avec impétuosité tout ce qui fe trou-  
ve parmi eux lorfqu’ils viennent à *se* joindre : & si cela  
est ainsi, cette ébullition & cette effervesicence ne vient  
d’aucune contrarieté, mais d’une association de princi-  
pes. De-là résiultent naturellement les questions sifiVan-  
tes: 1. Si les acides contiennent une grande quantité  
d’air, tandis que les *alcalis* en semt tout-à-fait privés ?  
Car il est certain que les *alcalis* les plus forts étant jettés  
au fortir du feu, qui felon toute apparence les a dé-  
pouillés de l’air qu’ils contenoient, dans une liqueur  
acide, produisent une efferVescenceprodigieuse & une  
grande quantité d’air. Ceci ne peut-il point nous Eaire  
connoître la Vraie raison pour laquelle les acides en-  
gendrent une si grande abondance de flatuosités , lorse  
qu’ils dominent dans le corps humain ? Les siels neu-  
tres produits par la combinaison des *alcalis* & des aci-  
des ne perdent-ils pas une grande partie de Pair qu’ils  
contiennent ; & n’est-ce pas pour cette rasson qu’ils  
engendrent si peu de Vents dans le corps humain ? Les  
acides , ou du moinslcs corpsacesicensne sont-ilspoint  
les sieules substances propres à fermenter, à caufe de  
Pair qu’ils contiennent ? Cet air n’est il point la source  
de cette quantité prodigietsse d’air qui est produit par  
la fermentation ? La fermentation ne tend-elle point  
naturellement à la génération des acides, tandis qu’un  
feu Violent produit les *alcalis ?*

Il paroît, par ce qu’on Vient de dire , qu’on peut mettre  
au nombre des caufes naturelles du mouVement qu’on  
remarque dans PunÎVers , le mélange des *alcalis* & des  
*acides,* & que ce mouVement cesse dès que cette com-  
binaison est parfaite.

Ce mouVement paroît d’une importance considérable  
» dans la Végétation, ou plutôt pour préparer la terre.  
» Les perfonnes qui s’adonnent à l’agriculture favent  
» qu’un labourage fréquent mûrit la terre & la rend  
» fertile ; ou pour parler d’une maniere plus philofo-  
» phique , diVÎfe les parties terrestres qui forment par  
» leur union de grosses mottes, & les réduit en des pe-  
» tites particules plus conVenables à la solution qu’el-  
» les doÎVent subir , pour produire les plantes. Lorse  
» que la terre est une sois pourVue d’un fel *alcali* qui  
» s’unit intimement aux particules terrestres ; ce qui  
» arriVe bien-tôt, à catsse que ces stels attirant l’eau  
» qui flotte dans l'air, fle conVertissent en une huile par  
» défaillance & pénétrent dans la terre ; ces mêmes fels  
» attirent encore l'acide de l’air, jufqu’à ce qu’ils en  
» Eoient semlés , & que tous les deux Eoient deVenus  
» neutres. Pendant que cette neutralisation s’execute,  
» Pefl'erVescence *se* fait à loisir & par degrés, à mefure  
» que le fel *alcali* attire l'acide. De-là refultc dans les  
» parties du fel qui si^nt imprégnées d’un *alcali}* un

605 A L C

» mouvement qui fépare les particules terrestes les  
» unes des autres aVec beaucoup plus d’efficacité que  
» le labourage. Cette séparation est un excellent pré-  
» paratif pour la solution future; & en effet, Clest un  
» pas Vers elle, puisque la solution d’un corps ne con-  
« siste qu’à le réduire en des particules assez déliées  
» pour flotter dans le menstrye qui le dissout , & af-  
*» sez* petites pour devenir transparentes, & par con-  
» féquent inVÎsiblcs. »

On ne peut point douter que dans l’action de ces stels *al-  
calis lur* les acides , l'eau aussi bien que Pair ne soient  
chassés lorsqu’ils Viennent à s’unir.Car quoiqu’ils soient  
parfaitement fluides après leur mélange, ils fedurcise  
fent néantmoins clans cet acte de combinaison, en des  
petites mottes falines, & paroissent dans l'eau flous la  
forme de crystaux trànsparens, le liquide aqueux flot-  
tant fur la furface. Lorsque la faturation est parfaite,  
Peau peut être séparée toute pure & fans aucun gout  
Palin; & pour lors on réduit aisément ce qui reste Eous  
la forme d’une poudre blanche , sache & farineuse au  
moyen d’une chaleur douce, au lieu que *F alcali* & l’a-  
cide parlacombinaifon desquels ils fiant produits, ne  
peuVent point fe séeher du tout, ousims beaucoup de  
difficulté;

On doit encore remarquerai! sillet de ces fels composés ,  
qu’il est extremement difficile de féparer de notweau  
l’*alcali* de l’acide par le moyen du feu feul.& de les aVoir  
aussi pürs qu’ils Pétoient auparaVant. On peut sublimer,  
par exemple, le fel ammoniac qui est fait parla combi-  
naifoh de l'cfprit alcalin de fel ammoniac, & de l’efprit  
de fel marin , en l'expofant à un degré de feu fuffifant :  
mais il est impossible de féparer par cette voie les deux  
principes Ealins dont il est composé.Il en est de même du  
tartre Vitriolé , du fel marin régénéré, du nitre rese  
fissile , du tartre régénéré & autres lels semblables.  
On a découVert cependant quelques méthodes par le  
moyen desquelles on peut réduire Ces sels composés  
aux principes alcalins & acides salins qui les compo-  
sent , & pénétrer dans quelques-uns des mysteres les  
plus secrets de la Chymie. Mais il est nécessaire pour en  
aVoir connoissance , d’examiner auparaVant quelques  
autres propriétés des *alcalis.*

Quoique les *alcalis* attirent tous les acides dont on a con-  
noissance, ils en attirent cependant quelques-uns aVec  
plus de force que d’autres. Ce que j’àVance ici est fussi-  
famment confirmé par un grand nombre d’expériences.  
Si l'on Verse, par exemple, de Pefprit de fel, de nitre ,  
de sisufre, ou deyitriol fur un *acali* parfaitement fou-  
lé de Vinaigre, ou Eur du tartre régénéré; *F alcali* atti-  
rerâ cct acide , & rejettera celui du Vinaigre dont il  
étoit aupstraVant soûlé, de sorte que l’on pourra tirer  
ensilite de ce compost: au moyen d’une chaleur modé-  
rée une liqueur approchante de la nature de l’esprit de  
vinaigre, & il restera au fond du Vaisseau une quantité  
considérable de fel nitreux fixe régénéré. Si l'on Verse  
de l’esprit de nitre l'ur un *alcali* foulé dseEprit de SH,  
on aura par la distilation une eau régale, & il restera  
au fond un fel nitreux dont la nature sessa extremement  
altérée. Au contraire , si l'on Versie de l'csiprit de siel fur  
un *alcali* soûlé d’esprit de nitre , ce mélange donnera  
aussi dans la distilation une eau régale, & le fiel qui rese  
tera sera d’une nature nitretsse, & quelque peu inflattl-  
mable, quoique disterent du Eel marin & du nitre. Dans  
ces deux Cas, comme il n’y a pas une différence considé-  
rable entre l'acide du nitre & celui du lsel, eu égard à  
lcursorce, chacun de eesacides chasse l'autre en quel-  
que Eorte, de Εοιτε qu’ils s’éleVent mêlés ensemble &  
demeurent unis à *l’alcali* dans le residu.

Versez de l'huile de Vitriol Eur un *alcali* sessile d’esprit  
de nitre ; l’esprit de nitre est immédiatement chassé,  
l’acide du Vitriol s’unit à la partie alcaline du nitre , &  
forme au fond un si?l à peu près de la nature du tartre  
vitriolé, dont il différe cependant par quelques-unes  
de ses propriétés ; à peine a-t’il toutefois quelque  
chose de commun àVec le nitre. Enfin, si l'on velsse de  
l'huile de vitriol hur du fel marin naturel ou factice, il

A L C W  
s’élevera aussi-tôt un efprit de fel marin fumant extre-  
mement volatil & acide, doué de presque toutes les ver«  
tus de l’esprit de sel,excepté qu’il fume davantage, qu’il  
est plus Volatil,& que fa vapeur est nuisible & suffocante,  
jufqu a ce qu’on l’ait corrigé par des dépurations réité-  
rées.Toutes ces expériences prouvent donc que lesaci-  
des qui font naturellement délayés aVec une moindre  
quantité d’eatl, ont beaucoup plus de force pour s’unir  
aux *alcaiis,* que ceux qui font délayés aVec une quanti-  
té d’eau plus grande. On peut même établir pour re-  
gle générale , en tant qu’elle *se* trouVe confirmée par  
l’expérience , que l’acide le plus fort chasse toujours de  
P *alcali* celui qui est plus foible que lui, & qui est attiré  
aVec moins dejsorce par *F alcali \* qu’il s’unit toujours à  
*F alcali* d’où l'acide le plus foible a été chassé, & occupe  
la place que ce dernier remplissoit auparaVant.

Le fel qui est produit de cette maniere perdant la dispos  
sition qu’il aVoit acquise de l'acide le plus foible qui est  
maintenant écarté , acquiert la nature du fel d’où le  
dernier acide qui est le plus fort , & qui est maintenant  
uni à la partie alcaline, a été tiré. Il faut cependant  
àVouer qu’il y a toujours quelque différence cOnsidéra-  
ble entre les sels que l’on obtient par ce moyen , & les  
fels naturels d’où l'on a tiré ces acides les plus forts.  
Le fel admirable de Glauber, par exemple, que l'on  
tire par la distilation dsl sel marin & de la meilleure  
huile de Vitriol, est d’une nature tout-à sait diflérentë  
du tartre Vitriolé que l'on obtient par la saturation de  
l’huile de tartre aVec celle de Vitriol. Cela est encore  
vrai par rapport aux autres fels eompofés. Le fel, par  
exemple, que l’on obtient au moyen de l’esprit de ni-  
tre de Glauber, est tout-à fait différent du fel admira-  
ble de ce même Auteur, quoiqu’on les fuppofe tirés  
tous les deux du même acide & du même *alcali.* C’est  
pourquoi la regle que les plus fameux Chymistes ont  
laissée, « que les àCÎdes transforment toujours les *alcalis  
i,* en leur nature de telle forte que l'on peut constam-  
„ ment retirer de ce mélange les fels qui ont aupara-  
vant donné ces acides, est trop générale & demande  
quelque restriction.

Il est encore à remarquer que lorsiple ces acides les plus  
forts ainsi verfés fur des fels composés,en chassent les aci-  
des les plus foibles qui entroient dans leur composition,  
& Ee joignent aVec les *alcalis epû* restent , cette nouvelle  
combinaison se fait sans aucune effervescence considé-  
rablc : car les premiers acides qui sont les plus foibles,  
abandonnent les *alcalis,* & les derniers & les plus forts  
occupent leur place fans aucune ébullition, nonobstant  
qu’il survienne une agitation prodigieuse lorsqu’on *mé-*lo un *alcali,* pur avec un acide qui l’est aussi. Une paroît  
pas que cette union engendre aucun air quoiqu’il y en  
ait une si grande quantité de chassée dans l'autre cas. Il  
y a donc tuute apparence que l'effervesicence qui est siur-  
venue dans la premiere saturation de *F alcali* a chassé  
tout Pair,de siorte que le nouvel acide ne fait autre chose  
que s’introduire dans *F alcali* soûlé qui est dépouillé  
de l'air qu’il contenoit, & y demeure fans chasser ou  
attirer aucun air ; & ce qui paroît confirmer ce que  
j’avance est, que si l'on mêle l'acide qui est chassé par  
un autre acide plus fort que lui, avec un autre *alcali ;*il caufera une violente eflelTefcence , suivie d’finé  
grande chaleur, d’tin grand bruit & de la génération  
de l'air, tandis qulon ne remarque aucun de ces effets  
dans le sel compusé.

Ce que l’on a dit ci-dessus des l'els *alcalis* suffit pour don-^  
ner une idée générale de leur nature & de leur pro-  
priété. Il me reste à donner les différentes méthodes de  
les préparer pour les usiiges de la Medecine , & à l'pé-  
cifier les effets que l'on ΕυρροΕο qu’ils produisent dans  
le corps humain. Comme Boerhaave est celui de tous  
les Auteurs dont les procédés l'ont les plus exacts &  
les réflexions les plus justes, ce sera lui que je pren-  
’ drai pour guide dans ce que je Vais dire.

Je ne puis cependant me dispenfer de relever deux erreurs  
dans lesquelles il paroît être tombé par rapport à la  
théorie de ces fiels, & qu’il fie perd aucune occasion ds

607 ALC

réiterer, tant il est foigneux de les répandre.

La premiere clest lorsqu’il nous dit que les sels *alcalis*fixes ne font jamais produits naturellement, & quson  
ne les tire des végétaux qu’avec le feu. Clest - là une  
erreur éVÎdente, car le *Natron* d’Egypte , filmant ce  
que les meilleurs Auteurs en disent, a prestque toutes,ou  
peut-être toutes les.propriétés des sels fixes *alcalis.* Or  
clest un fiel naturel que l’on tire de la terre en la fai-  
Faut bouillir dans l'eau , ou en faifant éVaporer entie-  
rement Peau de certains lacs ou étangs. On trouve tnê-  
me auprès de Smyrne une terre qui étant cuite dans  
l’eau , donne après l’évaporation un fiel qui ne differe  
que peu ou point de la potasse à laquelle on peut la  
si-ibstituer. Il est pourtant certain que la chaleur de Peau  
bouillante ne suffit point pour produire un fel *alcali.*

Il *se* trompe encore lorsqu’il aVance que les fels *alcalis*fixes tirés des différentes especes de végétaux , font  
exactement les mêmes , & ne different ni par leurs pro-  
priétés naturelles , ni par leurs Vertus médicinales ,  
quoiqu’il aVoue que les sels des diflérentes plantes don-  
nent différentes couleurs aux verres, ce quiprouVe au  
moins quelque variété. Il dit de plus que le fel, non-  
.obstant la violence du feu auquel on l'a expofé , con-  
tient toujours une portion d’huile végétale ; or com-  
’ine les huiles des végétaux different entr’elles, il s’en-  
fuit que cela doit caufer quelque différence dans les sels  
fixés, & clest furquoi le fameux Hoffman est d’accord  
avec moi.

\*Je ne fai si l’objection tirée du *Natron* a toute la force  
qu’on prétend lui donner contre l’opinion de Boerhaa-  
ve : je crois qu’il faudroit auparavant bien connoître la  
matiere de ce *Natron ,* & clest ce qui n’est encore gue-  
res développé. Si le rapport d’un voyageur qui a par-  
couru l’Egypte & l’Ethiopie est vrai, le *Natron -,* bien  
loin de détruire le fentiment de Boerhaave , ne servi-  
roit qu’à le confirmer ; il dit qu’entre l’Egypte & l’E-  
thiopie on trouve de vastes plaines marécageufes par  
endroits de foixante lieues & quelquefois plus, de lon-  
gueur ; ces plaines font toutes couvertes de joncs & de  
rofeau» qui y croissent à une hauteur considérable.  
Les habitans de ces pays pour s’ouvrir un chemin d’un  
lieu à un autre,y mettent le feu dans un certain tems de  
l’année , & en brûlant ces rofeaux fe frayent un che-  
min au travers ; maintenant ne peut-on pas fuppofer que  
les eaux qui tombent des montagnes d’Ethiopie après  
la fonte des neiges , & celles que fournissent les gran-  
des pluies qui font continuelles pendant trois mois dans  
ces climats , délayent & détrempent ces cendres ,  
& en font une lessive qu’elles portent.dans les eaux  
du Nil, qui répand & en dépofe enfuite les sels dans  
toute l’Egypte dans le tems de sim inondation. Si  
le fait de la combustion des rofeaux est vrai, comme  
j’ai tout lieu de le croire , les conséquences que j’en  
déduis meparoissent très-vraisemblables.

Si l’on prend l'expérience pour juge de ce différent, je suis  
persi.iadé qu’elle ne prononcera pas en faveur de Boer-  
haave ; car les fels que llon tire de certaines plantes  
étant mêlés avec un acide & soûlées , ne laisseront pas  
de causer une grande chaleur & un sentiment de brûlure  
dans l’estomac, tandis que le fel d’absinthe soûlé avec  
le même acide , & donné quelques heures après , ne  
catssera pas la même incommodité, & produira de meil-  
leurs effets ; cela est si remarquable,que cette différence  
feule m’a fouvent fait connoître qu’on avoit substitué  
d’autres fels à celui d’absinthe. Je fuis même convaincu  
par les différens effets que j’ai vu produire auxsiels fixes  
de différentes plantes, qu’il est aussi impossible de tirer  
un fiel qui ait exactement les mêmes vertus que celui  
d’absinthe , d’une autre plante , qu’il l’est de produire  
une plante d’absinthe avec la semence de quelqu’autre  
végétal , & je crois qu’on peut dire la même chose des  
fels fixes *alcalis* de genêt, de tiges de seves, de mente,  
de fougere & de plusieurs autres végétaux. Il faut ce^  
pendant avouer que les fels *alcalis* fixes de tous les vé-  
gétaux fe ressemblent beaucoup par leurs qualités fen-  
sibles ; mais comme la nature agit par des voies que

ALC 608

nous ignorons, & tire des propriétés méçhanlques de  
sources qui nous simt inconnues , il est aussi dangereux  
qu’imprudent, de déterminer quelquechofe d’après la  
théorie , avant qu’elle ait été confirmée par un grand  
nombre d’expériences.

*Méthode de préparer ttn sel alcalifixe par la combustion des  
végétaux,suivant lamaniere de Tachernus.*

I. Mettez dans une poste large & profonde une quantité  
de feuilles & de tiges de romarin verd, nouveau, fec ,  
& mondé , & par-dessus une plaque de fer qui le presse  
& le couvre de tous côtés. Placez la poîle fur le feu ,  
que vous augmenterez par degrés jufqu’à ce qu’elle foit  
rouge. La plante fumera,répandra des vapeurs odori-  
férantcs, & fe convertira en charbon. Ajoutez-y de nou-  
veau romarin, couvrez-le, pressez-le, & procedez corn-  
me auparavant, jtssqu’à ce qu’il sent réduit en charbons.  
Continuez de même jufqu’à ce que vous en ayez une  
quantité suffisante pour lluEage que vous voulez en fai-  
re. Pendant cette opération , prenez .garde que la plan-  
te ne s’enflamme, ce qui n’arrivera point, si on la cou-  
vre de telle Aorte qu’elle n’ait aucune communication  
avec Pair, car dès qu’il vient à s’y introduire, elle s’al-  
lume, ce qui gâte l’opération ; c’est-là ce qu’on appelle  
PUstion d’une plante , & l’opération est d’autant plus  
parfaite , qu’elle est plus lente & plus successive. La  
plante étant ainsi brûlée est noire , friable & pmere, &  
étant bouillie dans de l'eau on découvre à peine quel-  
que siel dans la décoction , mais elle a un gout amer &  
brûlé & est sudorifique ; on ne découvre donc prefique  
aucun fiel dans une plante que l’on réduit en charbon  
par la calcination, foit par la lessive qu’on en fait, oli  
parle gout du charbon.

II. Après que la premiere partie de ce procédé aura été  
exécutée comme il faut, on ôtera la plaque de fer qui  
couvrait le romarin, & on laissera la poîle avec la plan-  
te qu’elle contient, fur le même feu; dès que Pair vient  
à s’y introduire , la plante qui est devenue noire prend  
feu, mais on doit le modérer avec foin & le régler en ne  
lui en donnant qu’autant qu’il en faut pour que les dise  
férentes Couches brûlent fuccessivemeht. Après que la  
partie supérieure qui est contiguë à l’air a pétillé pen-  
dant quelque tems, la flamme s’évanouit & la matiere  
blanehit ; mais la partie du végétal que ces cendres cou-  
vrent, demeurent noires & brûlent toujours, ce qui sait  
que llon doit remuer la plante avec une baguette de fer,  
jusqu’à ce que toute la masse ait pris feu fuccessiVement,  
& ait été par cette agitation continuelle expofée pen-  
dant un tems suffisant à Pair & au feu , & fe foit con-  
vertie en une masse blanche homogene , qui est pour  
lors en petite quantité , pefante & également blanche.  
Lorfque cela est fait ,\*il est impossible d’exciter une  
feule étincelle dans la masse avec le feu le plus violent,  
quoique s’il restoit une feuille noire que Pair vint à tuu-  
cher, elle s’enflammeroit de la même maniere que le  
reste.

Après que toute la plante est ainsi blanchie, elle a un gout  
fallu, acre & quelque peu urineux , qu’on n’y apper-  
çoit jamais tant que la partie noire , qui est une huile  
pure & inflammable, continue d’y être unie ; mais aussi-  
tôt qu’elle est entierement consi.imée, le sel que le feu  
n’a point détruit commence à fe détouvrir ; d’où il pa-  
roît que la destruction de l’huile est nécessaire pour  
pouvoir obtenir le fel qu’on desire.

III. Les cendres étant ainsi préparées,on les laissera une  
heure ou deux fur le feu , en les entretenant toujours  
rouges & les remuant continuellement avec une ba-  
guettede fer, ce qui acheve la combustion de la plante  
pour le sel de Tachenius. Dans la premiere partie de  
cette opération l’action du feu qu’on a suffoquée aprés  
avoir chaste l’eau , unit intimement les principes sidins  
& huileux de la plante & en compose un mixte sul-  
phureux seilin , pour me serVÎr du langage des Chy-  
mistes , qui est en quelque storte d’une nature siivoneu-  
Ee, mais qui contient en même tems une grande quan-  
fité de terrç très-fubtile.

IV

*6O9* A L C

IV. Mettez les Cendres précédentes dans un vaisseau de  
fer bien net, avec six fois leur poids d’eau de pluie, fai-  
tes-les bouillir en les remuant fouvent avec une cuil-  
lier de fer. La liqueur qui s’élevera fur la surface fera  
acre , lixivieufe , & saline , & contiendra une grande  
partie du. fel qui étoit dans les cendres , tandis que la  
terre restera au fond. Verfez-là & filtrez-là toute bouil-  
lante, jissqu’à ce qu’elle devienne parfaitement limpi-  
de , & gardez-la fous le nom de lessive pour le Eel de  
Tachenius. Si l'on sait bouillir la terre qui a resté au  
fbnd du vaisseau ou dans le filtre, dans de l'eau nouvel-  
le , elle donnera encore de la lessiVe qui contiendra  
moins de fiel, & dont le gout tiendra davantage de l'a-  
crimonie de la chaux. On peut la filtrer aussi & la mê-  
ler avec la premiere. Réitérez la même opération juf-  
qu’à ee que l’eau demeure aussi insipide que lorsqu’on  
l'a msse. On peut jetter ces dernieres lessives comme  
tout-à-fait inutiles. Versez de l'eau de pluie fur la ter-  
re qui reste, agitez-la & verfez-la lorsqu’elle fera de-  
venue trouble. Continuez de même jusqu’à ce que le  
le sable qui se préeipitera seul au fond du vaisseau, foit  
tout-à-fait féparé des cendres qui se mêleront les der-  
nîeres avec l’eau. Mêlez ees eaux troubles ensemble &  
laissez-les reposter; elles déposeront une terre qui étant  
fechée est une terre presque vierge , simple , végétale  
& élémentaire, propre à faire des coupelles.

V. Faites évaporer la lessive dont nous avons parlé ci-  
dessus , dans un vaisseau de fer bien net , jufqu’à ce  
qu’elle foit parfaitement feche , en la remuant fans  
cesse silr la fin du procédé , pour empêcher qu’elle ne  
s’attache au vaisseau : & vous aurez par cc moyen un fiel  
tirant Eur le brun,d’un gout acre & quelque peu alcalin,  
qui *se* dissoudra successivement à Pair, mais non point  
aussi promptement qu’un parfait *alcali.* Ce fel est d’au-  
tantplus brun qu’on le prépare avec plus de foin,& qu’il  
contient une quantité d’huile beaucoup plus grande.

VI. Si l’on met ce sel dans un creufet au feu de fusion juse  
qu’à ce qu’il devienne rouge , il fe fondra beaucoup  
plus vite que le véritable fel fixe *alcali’,* & pour lors on  
peut le vecter fur une plaque de cuivre bien nette,& lui  
donner la forme de petits gâteaux. On a donc par ce  
moyen le véritable fel fixe végétal de Tachenius , que  
Plon peut tendre toujours plus pur en l'expofiant à l'hu-  
midité de l’air , ou en le dissolvant dans de l’eau de  
pluie , en filtrant ensifite la liqueur & la laissant repo-  
*ser* pendant un tems suffisant, jusqu’à ce qu’il fie forme  
une pellicule sur la furface ; en la laissant encore dans  
le même endroit, elle *fe* réduira en des petites mottes  
salines, qui sirnt des crystaux beaucoup plus purs que  
le reste du siel; ils ne contiennent aucun *alcali* acre ,  
car l'huile de la plante s’unissant au Eel *alcali*, corrige  
scm acrimonie. Il est à remarquer que la couleur de ce  
Eel s’altere aisément , lorsqu’il vient à y tomber quel-  
ques morceaux de charbon pendant qu’il *se* fond ; car il  
prend immédiatement une couleur plombée qui varie  
salivant que la quantité de charbon est plus ou moins  
grande.

*Observations sur les procédés précédons.*

I. Ces sels ne sirnt ni acres, ni ignés , mais un composé  
Ealin d’une huile étroitement unie par le feu à un *alcali*acre, & ils different d’un fel caustique, acre & alcalin,  
à proportion que la plante est plus long-tems brûlée ,  
& qu’on les garantit de l’air pendant l’opération ; par  
ces moyens leurs vertus médicinales augmentent aussi à  
proportion.

II. C’est j>our cela qu’ils ne sirnt pas d’une nature si con-  
traire a l'acide que les *alcalis* purs, & qu’ils n’en détrui-  
fentpas une aussi grande quantité. Lorsqu’ils font pré-  
pares comme il saut, ils peuvent tenir lieu en quelque  
forte de Eel marin & de Eel fossile , comme Varron l'a  
obfenle.

III. Ces fels étant cxpoEés à Pair pendant un tems consi-  
dérable, attirent Peau qu’il contient & sic fondent, mais  
plus lentement & avec beaucoup plus de difficulté qu’un  
*Tome I.*

ALC

*alcali* pur,quoiqu’il fe dissolcent immediatcluent dànâ  
l’eau.

IV. Ils Ee mêlent promptement avec toutes les humeurs  
du corps humain , même avec les parties huileuses & la  
bile qui est épaissie, par le stecours de la chaleur vitale ,  
& l'action des fluides.

V. De-là vient qu’ils stont capables de pénétrer dans les  
vaisseaux sanguins , séreux , lactiferes, lymphatiques ,  
urinaires, slldoriferes & biliaires ; mais non point dans  
les nerfs.

VI. Etant mêlés & délayés avec les fluides animaux, ils  
peuvent avec le fecours de la chaleur naturelle & des  
actions vitales, résoudre les prinCipales concrétions qui  
*se* font formées dans les humeurs ; surtout étant aidés  
par les frictions, l'exercice du cheval & autres sem-  
blables exercices. Ils ne fauroient cependant dissou-  
dre les pierres qui fe trouvent dans le corps, comme  
un menstrue , mais ils peuvent les user, au moyen du  
mouvement méCanique & du frotement qu’ils augmen-  
tent dans le corps, & les déterminer particulierement  
vers les passages urinaires. Ils n’ont aucun pouvoir filé  
les maladies des fiscs nerveux, ce qui fait qu’ils ne font  
point capables de guérir une véritable goutte ; étant  
délayés avee de l'eau chaude, & secondés du mouve-  
ment, ils deviennent extremementpénétrans , &s’in~  
sinuent jufques dans les parties les plus intimes du  
corps.

VII. Lorsique ces siels viennent à fe mêler avec les hu-  
meurs, ils y agissent avee une aCrimonie qui n’est point  
pernicieuse , mais qui rend néantmoins les liqueurs  
beaucoup plus actixes qu’elles ne l’étoiént dans leur  
état naturel, ce qui fait qu’ils irritent les parties fen-\*  
siblesdes nerfs, & rendent leurs vibratlons plus fortes  
qu’a l'ordinaire. Ces propriétés les rendent d’un grand  
fecours dans les cas où le corps est languissant,dans les  
maladies lentes, hypoeondriaques & histériques, &  
dans celles qui proviennent simplement d’inaction.

VIII. De-là vient qu’ils produifent des effets très-consi-  
dérables dans les obstructions des vaisseaux, car ils  
agitent tout le sisteme nerveux & dissolvent en même  
tems les fluides qui sirnt coagulés ; & par leur pesim-  
tcur qui est beaucoup plus grande que celle de nos  
stels naturels, ils hâtent toutes les fonctions animales  
avec une force beaucoup au-dessus de Celle avec la-  
quelle elles s’executent ordinairement.

IX. Ils agissent encore en hâtant les fécrétions & les ex-  
crétions ; car dans le même tems qu’ils rendent auli  
liqueurs la fluidité qui leur est nécessaire, & qu’ils le-  
vent les obstructions dès vaisseau^, ils aiguisent, pouiî  
ainsi dire , les humeurs, & picotent les vaisseaux ; &  
excitent par-là d’une maniere uniforme les véritables  
causes du mouvement de nos fluides dans leurs vaisi  
feaux, d’où dépendent toutes les fécrétions & ex-  
erétions de chaque partie du corps en particulier.

X. On voit par-là d’où vient que ces sela font slidorifi-  
ques;car puisqu’il est certain que lafueur contient partie  
des stels naturels du corps , & les déposie fur la scirfa-.  
ce externe de la peau , au moyen des petits vaisseaux  
excrétoires qui y ont leurs orifices, ces fiels venant à  
*se* mêler avec les fiscs qui circulent dans le corps, doi-  
vcnt se faire un passage par les mêmes vaisseaux excré-  
toires & augmenter les fécrétions, comme cela *se* trou\*  
ve confirmé par l’expérience. Ces sels augmentent  
d’une maniere particuliere l’évacuation de l’urine ;  
car l’Auteur de la Nature a formé les reins prineipa-  
lement pour entraîner les fels qui abondent dans les  
humeurs, afin qu’ils puissent être évacués hors du Corps  
auquel ils deviendroient sirns cela nuisibles. Cela pa-  
roît par l’urine qui est la plus salée de toutes les hu-  
meurs de notre corps. L’éffieacité de ces fels ne paroît  
jamais mieux que dans leur opération par les urines.  
Outre qu’ils débarrassent en même-tems les humeurs  
des impuretés nuisibles dont elles fiant Chargées, ils  
hâtent aussi la sortie des exerémens les plus grossiers  
par les sielles en les dissolvant , ils Ouvrent les passa-  
ges, & irritent en pieotant les intestins qui fiant trop

ALC

lents à faire leurs fonctions.’ Rien n’est plus efficace  
que ces sels dans les maladies qui proviennent de la  
melancholle, & qui font accompagnées d’une conlri-  
pation considérable, lorsqu’on les donne à propos , en  
quantité convenable , & qu’on en tssc pendant un tems .  
fuffisiint. Ils ont même cette propriété particuliere, |  
de ne point interrompre les fonctions des intestins  
après qu’on en a discontinué l’usage, au lieu qu’il n’en  
est pas de même des autres cathartiques. Le foie , la  
rate , la vesicule du fiel, les conduits biliaires, & la  
veine-porte , qui compofent enfemble le laboratoire de  
la bile , ne peuvent être plus efficacement purgés &  
déliVrés des obstructions ou des humeurs nuisibles ,  
que par ces fels. Le favon lixivieux dissout les obstruc-  
tions vifqueufes & tenaces des premieres voies ; c’est-  
à-dire , de l’estomac & des intestins, & en facilite l’ex-  
crétion fans danger ni violence ; de forte que 1 on par-  
vient par ces moyens à cette coctlon ou préparation  
des humeurs recommandée par Hippoerate, comme  
nécessaire à leur évacuation.

XI. Il paroît par ce qu’on a dit de ces I.els , qu’ils sirnt ex-  
cellens dans toutes les maladies chroniques, qui pro-  
viennent de l’engourdissement ou de l’inactivité des  
esprits, du trop grand relâchement des fibres , de la  
vificosité des sclcs , seins aucun penchant à une acrimo-  
nie putride, d’une acidité produite par lafoiblesse des  
organes, qui fervent aux fonctions Vitales ou naturel-  
les , ou d’une coagulation occasionnée par la furabon-  
dance d’une acrimonie austere ou acide. Si donc l'on  
fait attention à la quantité de maladies qui dépendent  
de ces caufes , on fera conVaincu que l'on peut guérir  
un grand nombre de maladies chroniques aVec ces hor-  
tes de sels, qui détruisent les acides & les convertisi-  
fent en Eels neutres qui aiguillonnent les Eolides, &  
dissolcent les concrétions formées dans les fluides , au  
moyen des notlVelles propriétés qu’ils acquierent dès  
le moment qu’ils deVÎennent neutres. Il ne s’enfuit pas  
cependant que ces sels sinent toujours également *sa-  
lutaires ,* & ne fassent jamais de mal : car dans les cas  
où les; humeurs font putrides , bilieufes, alcalefcen-  
tes, ou trop agitées & par conséquent trop échauffées,  
ces sels ne sont qu’ajouter de l’huile au seu. lls ne semt  
pas moins nuisibles aux personnes dont la constitution  
est si délicate , qu’elles ne peuvent en supporter l’effet,  
car pour lors les mouvemens qu’ils excitent devien-  
nent pernicieux. Ils font encore très-nuisibles lorfque  
les siels Eont déja trop abondans dans le corps.

*Méthode d’usor de ces sols dans la Medecine.*

I. On doit les donner lorEque l’estomac est Vuide, &  
qu’il a acheVé la digestion des derniers alimcns qu’on  
a pris, & par conséquent dix heures après aVoir man-  
gé. On doit en proportionner la dohe aux différentes  
situations dans lesquelles les malades *se* trouVent ;  
mais on peut les dûnner en général depuis quatre grains  
jusqu’à deux dragmes, ou plus. C’est au Medecin à  
faire ufage de fa prudence dans ces occasions.

II. On doit les délayer aVec une grande quantité d’eau ,  
de peur qu’ils n’endommagent le pharinx, l’œfophage  
& l’estomac. On en dissoudra done une dragme dans  
neuf onces d’eau commune , & pour lors ils opereront  
en quelque forte comme les eaux minérales, qui agis-  
sent par la petite quantité de Eel fossile qui est dissous  
dans une grande portion d’eau pure.

III. Supposé que le Medecin ait intention de purger, le  
malade prendra, lorfqu’il ira *se* coucher , neufgrains  
d’aloès fuccotrin pur en trois pilules, ou demi-drag-  
me de pilules de Russus, & le lendemain il fe promene-  
ra de grand matin dans un air frais, en prenant garde  
de ne point exciter la sueur par trop de mouVement ;  
il prendra en fe promenant une quantité convenable  
dc ces fels divifée en cinq ou six dosies, qui produi-  
rontdes effets admirables. Car ils dissipent la pefan-  
teur, sans diminuer les forces, & deviennent par-là  
un excellent remede pour la constipation des perfon-

ALC 612

nes qui mencnt une vie sédentaire, & pour déraci-  
ner les maladies qui resisteroient à l'effet des autres  
purgatifs.

IV. Mais si l'on a dessein de dégager les passages urinai -  
res, & les vaisseaux sanguins, on procederacomme ci-  
devant , en obmettant l'aloès Eur le l'oir. On aura l'oin  
en même-temsde tenir la région des lombes, & l’hy-  
pogastre plus chaudement que le reste du corps, & de  
faire prendre de tems en tems au malade une tasse de  
thé ou de cassé.

V. Suppofé que l'on veuille exciter la fueur, on donne-  
ra ces fels au malade le matin à sim réVeil, de la ma-  
niere que nous aVons indiquée ci-dessus, & on lui fera  
boire après chaque dofe quelque léger siidorifique ,  
comme une décoétion de racine de bardane, ou des  
cinq racines apéritives, de bois de fandal ou de fassa-  
fras, du thé ou du cassé. On le couvrira d’tme quanti-  
té de hardes suffisante pour exciter la sticur fuicant la  
nature de sa maladie.

VI. Pour la cure des fievres tierces ou quartes d’autom-  
nc , on purgera le malade deux ou trois jours de fuite,  
conformément auxreglesque nous avons données ci-  
defl'us. On excitera enfuite une légere fueur, suivant  
la maniere que nous venons d’indiquer, environ qua-  
tre heures aVant l’accès, en fassant elssorte qu’elle aug-  
mente lorsqu’il sera de retour. On guérit par ce moyen  
les fievres intermittantes les plus opiniâtres. L’eau  
chargée de ces Eels est à cet égard au-dessus des aigre-  
lettes , & des eaux de Spa.

On peut tirer ces stels d’un végétal *sec,* avec moins de  
peine : mais si la plante étoit si vieille, & si sieche  
qu’elle fût vermoulue, elle ne donneroit que peu ou  
point de fel.

Boerhaave croit, comme je l’ai déja remarqué, qu’il est  
indifférent de tirer ce fiel d’une plante ou d’une autre,  
à caufe , suivant lui, que les plantes que l’on traite de \  
cette maniere perdent leur nature, & ne retiennent  
aucune de leurs propriétés spécifiques. - Mais comme  
ces fiortes de Eels conservent toujours une grande por-  
tlon d’huile végétale , ils doivent, à Ce que je crois,  
posséder les mêmes vertus que la plante d'où on les a  
tirés. Il n’eltpas sûr cependant qu’ils retiennent toutes  
Ees qualités médicinales : mais jUsie affairer que lesTels  
*alcalis* fixes de diflérentes plantes varient, tant par rap-  
port à leurs effets, en tant que remedes, que par rap-  
port à leur action fiur les autres corps dans les opéra-  
rions Chymlques, qui demandent beaucoup d’exacti-  
tude.

On a pris le romarin pour exemple dans le procédé ei-  
deVant, maison peut tirer un fiel de la plupart des  
autres végétaux en fuivant la même méthode. Il y en  
a cependant quelques-uns de préférables aux autres;  
& je choisis pour l'ordinaire l'absinthe , le genêt, les  
tiges de feves ? la mente, le chardon bcnit, & toutes  
les autres esipeces de chardons.

La méthode que nous venons de donner pour tirer les  
fiels fixes des végétaux pour les différens tssages de la  
Medecine, est préférable à celle dont on *se sert* pour  
l’ordinaire , pour plusieurs raifions ; car comme l’on  
confierve l’huile en quelque fiorte, ils doivent être né-  
cessairement plus fiavoneux, plus résolutifs & moins  
acres.

La méthode ordinaire de préparer les Eels fixes, est de  
brûler le végétal, après l’avoir nettoyé , jufqu’à ce  
qu’il fioit réduit en cendres. On fait bouillir ces der-  
nieres dans l’eau, jusqu’à ce que tous leurs fels foient  
dssous; on filtre cette eau, & on la fait entierement  
évaporer, en observant furtout sim la fin du procédé,  
de remuer continuellement la lessive. Ce qui reste dans  
le vaisseau après l'évaporation est le fiel *alcali* fixe de  
la plante, que l’on peut dissoudre, filtrer & évaporer  
de noùVeau, ce qui rend le fiel beaucoup plus pur &  
beaucoup plus beau, mais en même-tems moins pro-  
pre aux ufiages de la Medecine , à caufie qu’il perd à  
chaque solution, & à chaque filtration une partie de  
l’huile qu’il contient, & qui lui donne une couleur

6i3 ALC

brune. Il n’y a donc que ceux qui ignorent les vertus  
réelles de ces sels , ou qui veulent tromper le Public,  
qui peuvent faire parade de la blancheur & de la beau-  
té de ces sels.

*Séparation d’un sel fixe s dur, amer, et crystaUin, qui est  
subvitrescent, et non point* alcali, *d’un sel  
fixe* alcali.

*Faites* dissoudre dans un vaisseau de verre six livres de  
la meilleure potasse, dans vingt pintes d’eau de  
pluie. Remuez-la bien avec un bâton, après quoi  
laissez-là repofer, Lorfque les parties qui ne peu-  
vent point fe dissoudre auront formé un sédiment  
suffisant, vous décanterez la liqueur & vous trou-  
verez au fond avec les feces, un grand nombre  
de petits grains de couleur de cendre, qui ont  
presque la dureté & la fragilité du verre , & dans  
lesquels on ne découvre rien *d’alcali.* Voici une  
autre méthode de féparer ces molécules crystal-  
lines. Faites dissoudre six livres de potasse dans  
une chaudiere de cuivre, en la faifant bouillir  
dans vingt-quatre pintes d’eau. Coulez la lessive  
bouillante , pour l’avoir dans toute fa pureté ; tan-  
dis qu’elle est encore chaude, mettez-là dans un  
vaisseau de verre chaud & humide, & laissez-là  
reposer. Il s’attachera immédiatement au fond &  
aux parois du vaisseau une croute quelque peu  
opaque & de couleur de cendre foncée, qui aug-  
mentera & s’épaissira successivement. Lorfque la  
lessive aura demeuré quelque tems dans cet état ,  
& qu’elle ne déposera plus aucun sel, on la fur-  
vuidera avec siain, & l’on trouvera au fond un  
fel semblable au précédent, mais plus pur &plus  
abondant. Prenez la lessive ainsi séparée de fon  
fel, & laissez-là épaissir quelque peu, elle donne-  
ra peut-être une petite quantité du même Eel. sims  
qu’on en puisse tirer ensuite davantage, car le siel  
*alcali* n’en contient qu’une quantité limitée.

*R E M A R Q U E.*

Plusieurs siavans Chymistes ont autrefois avancé , que  
l’on pouvoir à peine réduire les véritables fels fixes  
*alcalis* en masses crystallines, ce qui est vrai en quel-  
que forte. Lors donc que les Chymistes modernes ont  
voulu faire passer ce fel ainsi séparé d’un *alcali,* pour  
un Ecl *alcali* crystallisié, ils n’en ont pas fait une dif-  
tinction assez exacte ; & en effet, lorsqu’un *alcali* est  
dépouillé comme il faut de ce fel, il n’est pas aifé de  
le réduire en crystaux, quoique la chofe ne foit pas  
impossible.

*Nature et qualités de ce sel.*

Ce sel ne fe fond jamais de lui-même à Pair, & a beau-  
coup de peine à fe dissoudre dans l’eau froide , mais i.  
cede enfin à une grande quantité d’eau bouillante ; cé-  
pendant dès qu’elle fe refroidit, il se réduit de nouveau  
- en masses; il est dur & fragile, & l'on peut le réduire  
en une efpece de poudre farinetsse , qui demeure *sé-  
ché &* n’attire point l’humidité de l'air. Il a un gout  
extremement amer qui *se* conserve long-tems dans la  
bouche. Il pétille dans le feu, & fait une forte d’ex-  
plosion. Il n’est ni acide, ni *alcali,* & ne ressemble à  
aucun des fila dont on a connoissance. Il paroît appro-  
cher néantmoins de plus près de la nature de *ce fr.*qui s’échappe en lassant le verre, & que l'on ramasse  
fur fil surface. Il peut se faire que le feu engendre ce  
fe’ en même tems que l’*alcali, 8e* qu’en combinant  
*l’alcali* avec la chaux des cailloux pour la productlon  
dti verre , il sispare de nouveau ce fel, & le pousse fur  
la furface du Verre en fusion. On voit par-là en quel-  
que sorte d’où vient qu’on ne peut tirer ces fels du  
sel *alcali* de tartre, car ce dernier est formé de parti-  
cules extremement déliées par la fermentation d’une  
liqueur fubtile.

ALC 614

Lorsque le fel *alcali* fixe est parfaitement dépouillé de  
ce fel fragile & amer, il change tout-à-fait de nature.  
Toutes les fois donc que l'on veut faire uneexpérien-  
ce avec du fel *alcali* pur, on doit toujours avoir foin  
de l'en séparer, autrement il affoiblit souvent la véri-  
table vertu alcaline de ce fel. BOERHAAVE. *Chymie.*

*Qelques observations sur les sels fixes* alcalis.

I. On retire les fels fixes *alcalis* végétaux des plantes qui  
scmt naturellement propres à leur production par le se-  
cours du feu. Il y a quelques plantes qui n’en donnent  
prefqtie point lorfqu’on les brûle, & celles même qui  
font naturellement disposées à en donner , perdent  
lorsqu’elles ont été exposées un tems considérable à  
l’air, & siouffert alternativement dic 'rentes vicissitudes  
d’humidité & de secheresse , toute 1 ? matiere qui eût  
donné dans la combustion, un fel *alcali ,* ce qui fait  
qu’elles n’en donnent aucun lorsqu’on les la ' le dans  
cet état : car l’air changeant perpétuellement, agir fur  
les végétaux, les dépouille de cette matiere qu’. Tes  
donnent par la décoction & l’infusion, & la difp, se  
dans Patmosphere, ce qui prouve que cette partie que  
le feu fixe dans le fel *alcali,* est naturellemer ‘ Olatile.

II. Le feu feul produit les fels *alcalis* fixes vég, x, en  
consumant actuellement les plantes propres à a rte cpé-  
ration :on n’en voit point de vestige dans la L a'Tere  
que les végétaux donnent par infusion & par d coc-  
tion, ni dans les fels végétaux naturels , qui ne si nt  
point produits par la violence du feu. On doit encore  
obferver ici, que le fel est plus ou moins sort, fixe&  
*alcali,* fuivant la différence des degrés du feu & la  
durée de fon action. Il faut pourtant avouer qu’il y a  
quelque chofe d’alcalin dans la semence de moutarde,  
comme cela paroît par fon effervesicenee avec les aci-  
des, mais ce fel est volatil & disparoît dans la corn-  
bustion.

III. Le fel fixe *alcaU* n’est donc point un fiel végétal na-  
turel, c’est-à-dire, un fiel engendré par la nature spé-  
cifique d’un végétal, des stucs nourriciers qu’il reçoit  
de la terre, & qui par conséquent y demeure toujours ,  
tant qu’on lasse ce végétal à lui-mcme , & qu’il ne  
fouffre aucune violence capable d’altérer sa disposi-  
tion naturelle. Mais le feule décrussent, le convertit  
en quelque chofe d’une nature tout-à-fait différente.  
L’ofeille ronde contient une grande quantité de fel  
naturel, & cependant elle donne étant brûlée un fel  
*alcali* fixe , quoiqu’elle contînt auparavant un acide.  
Cet *alcali* lflexiste donc point naturellement dans les  
plantes, & ce n’est que par le moyen du feu qu’il de-  
vient tel.

IV. Ce que nous venons de dire fuffit pour nous faire  
connoître la nature des végétaux *alcalescens :* car l’on  
entend par ce nom, premierement ceux qui oontien-  
nent un fuc acre & prefque alcalin, qui laisse échap-  
per une vapeur volatile & pénétrante, qui est furtout  
remarquable dans l’ail, l’oignon & les autres plantes  
de cette cEpece. Secondement, ceux qui par leur acri-  
monie augmentent la vélocité de nos humeurs pendant  
qu’elles circulent dans les vaisseaux , & causent par ce  
moyen dans nos fucs naturels, une putréfaction *alcali-  
ne.* De-là vient que quoique les aromates les plus  
acres ne foient point alcalins par eux - mêmes , ils  
ne laissent pas de dispofer nos fels naturels à une *alca-  
lescence.* Enfin on donne le nom *Palcalescens* aux *vé-  
gétaux ,* qui donnent avec le siecours du "feu une gran-  
de quantité de fel fixe *alcali.*

V. Il y a donc entre un fiel naturel végétal, & un fiel fi-  
Xe *alcali* le plus acre, différentes especes de sels , qui  
different par leurs actions physiques & par conséquent  
par leur nature, ce qui fait qu’on doit les distinguer  
avec foin les uns des autres. Un exemple rendra ce  
que je dis plus sensible.

*Prenez* du tartre du vin du Rhin, qui est un fel naturel  
du vin , parfaitement acide, actif& pénétrant, &

Qst ij

6ι5\* A L C

par-là d’un tssage infini dans les maladies bilieu-  
Ees & putrides. Lorfiqulon le fait distiler à petit  
feu dans une cucurbite de verre, il donne une pe-  
tite quantité de liqueur aqueufe aigrelette, pro-  
preàappaifer la foif, mais la fubstance qui reste  
au fond de la cornue commence à devenir alcali-  
ne, échauffe & altere. Poussez ce qui reste en  
augmentant le feu, il s’élevera une huile odori-  
férante, pénétrante, amere, de couleur d’or. Cel-  
le-ci étant *séparée* , la masse restante paroîtra noi-  
re , fera plus alcaline, échauffera & altérera da-  
vantage, & donnera étant digérée dans de l’ef-  
prit de vin, un remede apéritif, détergent, diu-  
rétique & anti-hydropique. Si l’on vient à aug-  
menter le sou, il s’élevera une huile épaiffe , té-  
nace , fétide & amere, & il restera au fond de la  
retorte un charbon noir, d’une nature beaucoup  
plus alcaline que le premier , qui étant calciné  
dans un creufet, donnera un fel fixe *alcali,* dont  
les propriétés changeront suivant la force & la  
durée du feu, & deviendra d’autant plus acre ,  
que l’action du feu fur lui fera plus forte & plus  
continue. Voilà donc un fel acide naturel, ren-  
du extremement *alcali* par l’action seule du feu.

VL Les différences que l'on remarque dans les feIs *alca-  
lis ,* viennent de trois caufes. Premierement , de la  
quantité d’huile combustible, qui est unie à la matie-  
re faline, car *s alcali* est d’autant moins acre qu’elle est  
en plus grande quantité. Secondement, de la combi-  
naifon artificielle de cette huile avec ce même *alcali :*car si l’on brûle la plante avec un feu foible & étouf-  
fé, comme dans la préparation du sel de Tachenius, el-  
le donnera une plus grande quantité de fel, mais moins  
acre & moins *alcali ;* au lieu qu’étant brûlée à feu ou-  
vert, elle donnera à la vérité un fel moins abondant,  
mais dont la nature sera plus acre & plus alcaline. En  
troisieme lieu, l’action du feu femble ajouter quelque  
chofe d’igné au fel *alcali,* foit que cela vienne de la fi-  
xation ou de l’addition de la matiere du feu au fel, ou  
feulement de la force qu’il a d’altérer le fel préparé de  
cette maniere.Tout le monde fait que plus la chaux est  
brûlée,& le feu dont on fe fert dans cette opération plus  
violent, plus aussi la chaleur ou le feu qu’elle excite  
dans l'eau froide augmente. Les fels *alcalis* par la mê-  
me raison, doivent exciter d’autant plus de chaleur  
dans l'eau froide, qu’ils ont été plus long-tems expo-  
fés à la violence du feu pendant leur préparation. A  
ces caufes on peut en ajouter peut-être une quatrie-  
me, qui est une propriété naturelle & originelle des  
plantes, qu’il n’est pas assé de détruire. Une plante  
donnera une grande quantité de sel fixe, tandis qu’une  
autre n’en donnera point du tout. Ce n’est pas que cet-  
te derniere contienne moins de fiel que l’autre, mais  
c’est que *sa* structure ne permet point que la matiere  
qui constitue *F alcali* foit fixée par le fiel, l’huile , la  
terre, ou par toutes ces substances enfemble.

VII. Ce que nous venons de dire nous fait connoître l’o-  
rigine des fels *alcalis* dans les animaux, en tant qu’ils  
viennent des alimens dont ils se nourrissent & de l’air  
qu’ils refpirent. Car les animaux qui ne vivent que  
d’eau & de végétaux, reçoivent dans leurs corps la vé-  
ritable matiere qui produit les fels *alcalis.* Persimne ne  
croiroit qu’une fubstance aussi insipide, aussi douce &  
aussi humide que la graisse, donnât, lorsqu’on la brû-  
1e un sel *alcali*, acre, igné, & qu’on tirât de la biere  
douce ou du vin, un *alcali* qu’on ne sauroit y décou-  
vrir, & de l’existence duquel on n’est assuré que par  
l’expérience. Mais l’action du corps animal met cette  
matiere au jour & la manifeste. Un enfant qui ne prend,  
pour toute nourriture qu’un lait qui n’a rien de falé ,  
rend une urine aere & falée, ce n’est pas qu’il engen-  
dre actuellement aucun sel, mais c’est qu’il met en li-  
berté celui qui étoit auparavant caché. L’urine du  
bœuf, qui nefe nourrit que de végétaux, est extreme-  
ment falée, par la même raison. Mais dans les corps

ALC 616

animaux ce SH ne devient volatil qu’à casse qu’il est  
dépouillé de la terre qui le fixoit , par la digestion  
qu’il souffre dans l’estomac , & qui ressemble à une  
putréfaction lente; or l’on fait que la putréfaction vola-  
tilife les fels des plantes.

*Abrégé des effets que les sels fixes alcalis produisent sur le  
corps animal.*

I. Ils détruisent en peu de tems tout l’acide qui est dans  
le corps; car ils n’y rencontrent qu’une petite quanti-  
té d’acide végétal qui n’est pas d’une grande force, qui  
réside feulement dans les premieres voies, c’est-à-di-  
re, dans l’estomac & dans les intestins.

II. Lorsqu’ils viennent à y rencontrer un acide, ils cau-  
sent une effervescence , ils engendrent des vents, &  
des rapports picottans par leur activlte, & le conver-  
tissent avec Placide en un fel neutre qui devient péné-  
trant, apéritif, diaphorétique , diurétique, antifepti-  
que, qui ne fait aucun mal, & qui produit parla Vertu  
de fa neutralifation des effets que l’on attribue quel-  
quefois mal à propos aux fels *alcalis.*

III. Au moyen de cette efferveEcence , ils aiguillonnent  
les nerfs,agitent les esprits, & les difpofent à des mou-  
vemens différens de ceux qu’ils avoient auparavant.  
De-là vient qu’ils guérissent souvent les spasines des  
hypocondriaques , des femmes hystériques & les ma-  
ladies qui en dépendent; & c’est ce dont on voit un  
exemple dans le fameux anti-émétique de Riviere,  
qui est un composté de fel *alcali* mêlé avec du sclc de  
citron, & qui lorsqu’on le boit pendant l’effervescen-  
ce , guérit le cholera morbus , & arrête les vomisse-  
mens qui avoient résisté à tous les autres remedes.

IV. Ils atténuent & résolvent tout ce qui est coagulé par  
un acide , & produisent de très-bons effets dans le cas  
où le lait est caillé dans l’estomac, lorsqu’on les donne  
avec prudence. Ils ont encore la vertu de résoudre les  
autres concrétions les plus obstinées.

V. Ils atténuent les concrétions glutineuses , graffes &  
huileuses, & font qu’elles fe mêlent plus aifément avec  
Peau & déviennent par là détergens. Les Foulons, les  
Blanchiffeufes & les Teinturiers ont reconnu cette  
propriété dans la lessive de ces fels dont ils *se fervent*pour dégraisser les hardes. Lors donc qu’on en ufe avec  
modération , ils débaraffent les organes qui servent à  
la formation du chyle des matieres gluantes qui *s’y*trouvent, x.,

VI. Us réfolvent les concrétions de la bile, de la lymphe,  
du fang & de la sérosité , étant admis dans les parties  
internes du corps où ils siont agitéspar les principes de  
la vie.

VII. Ils mettent par leur acrété le simg en mouvement en  
provoquant l’urine , la sueur & la tralsspiration , ce qui  
fait qu’on les met au nombre des diurétiques, des dia-  
phorétiques & des sudorifiques, ils picotent encore les  
intestins , & les débarrassent des matieres qu’ils con-  
tiennent.

VIII. Ce fiel est encore d’un grand tssage dans les mala-  
dies accompagnées de viscosités inactives ; quand l’aci-  
de domine dans l’estomac & les intestins, ensi-lite des  
alimensacesicens qu’on a pris; lorsqu’il s’est formé un  
amas de crudités austeres acescentes, qui fe manifese  
te par les coagulations qu’il produit ; lorfqu’il y a une  
abondance de sérosités aqueuscs , ou de concrétions  
grasses & tenaces, ou lorsque les maladies tiennent de  
î’hydropisie , de la jaunisse , de la leucophlegmatie,  
de la goutte, du rhumatisme ou dtl scorbut: lorsqu’on  
le donne avec prudence, c’est-à-dire , bien délayé, en  
petites dosies, administrées dans un tems convenable &  
réitérées à propos. On n’a point encore découvert de  
méthode plus efficace pour guérir cette estpece de gout-  
te qui est cassee par la surabondance d’acide , que cel-  
le dluser continuellement de ces fêls en petites dcEes.  
Mais on ne doit point conclurre des effets qu’ils pro-  
duisent dans ce cas , que ces sels soient un remede uni-  
verfel pour la goutte; ilscauEentau contraire beaucOup  
de dommage aux personnes gouteuEes dont la bile est

6i7 A L C

exaltée en une alcalescence acrimonietsse , & dont les  
humeurs inclinent d’elles-mêmes à une putréfaction  
alcaline.

IX. Ces fels font encore d’un usage considérable dans la  
Chirurgie ; car on les emploie en forme de caustiques  
pour faire des cauteres; la lessive qu’on en tire est très-  
efficace pour nettoyer les ulceres fanieux putrides ; les  
parties corrompues par la gangrene étant scarifiées jusi-  
qu’au vif, & fomentées avec la lessive de ces sels, for-  
ment une efcarre, & fe séparent des parties vivantes ,  
ce qui empêche la mortification de faire de plus grands  
progrès,& termine la cure. Ils extirpent les porreaux;&  
confument les petits chancres fans aucun danger ; étant  
fuffifamment délayés ils emportent les taches de la  
peau.

X. Il est bon d’observer néantmoins que l’ssa-ge de ces sels  
est extremement pernicieux dans les maladies où les  
Eels animaux commencent à dégénérer en une nature  
acre, alcalesceute, putride & volatile ; ou lorstque les  
huiles de notre corps ont de la disposition à devenir  
acres, fétides, putrides, rances , & volatiles, ce qui fe  
manifeste par l’odeur defagréable qui est particuliere  
à cette efpece de putréfaction, & par la rougeur de Pu-  
rine. Mais ces fels font furtout pernicieux lorEque la  
bile a dégénéré en une nature acre alcaline, & que les  
humeurs du malade ont souffert une trop grande disso-  
lution, & sont trop fluides & trop corrompues. De-là  
vient qu’ils sont presque un poison dans la peste, &  
qu’ils communiquent souvent cette qualité pernicieu-  
se au savon dans la composition duquel ils entrent.  
C’est ce qui fait qu’on doit absolument en proscrire  
llessage interne dans les inflammations , les fupura-  
tions, les gangrenes ou stphaceles, les fievres putrides  
continues , & dans les maladies qui proviennent de la  
trop grande vélocité du sang.

XI. Et en effet, on doit en ufieravec précaution dans tou-  
tes sortes de cas. La plus forte dofe que l’on puisse en  
donner est d’une dragme distoute dans vingt fois au-  
tant d’eau,que l’on réiterera avec circonspection, en  
obfervant d’en discontinuer llusage llorEqulon le croi-  
ra nécessaire. En usant de ces précautions , on peut les  
donner avec silccès & sans rien craindre. Enfin , on en  
déterminera les effets aux différentes parties du corps,  
comme on l'a spécifié dans les remarques fur le fiel de  
Tachenius.

Outre les fiels *alcalis* dont on a déja parlé, il y en a d’au-  
tres qui siont volatils , c’est-à-dire, capables d’être re-  
tirés, par une chaleur considérable du corps qui les  
contient,& de s’éleverensiuiteau moyen d’un très-pe-  
tit degré de chaleur. Les plus considérables parmi ceux-  
là siont les Eels animaux que Pon peut tirer par la dise  
tilation de toutes les substances animales dont on a  
connoissance. La corne de cerf, les os, le sang, la soie,  
& la toile d’araignée en donnent, par exemple , une  
grande quantité. L’analyse du sang que l'on a donnée  
plus bas ( *v. art. analysis* ) nous fournit un exemple de  
la méthode dont on peut ufer , pour les séparer des  
corps dans lesquels ils résident, & le procédé aussi-  
bien que leurs vertus medicinales, siont spécifiées à l’ar-  
ticle *Cornu Cervi,* de sorte qu’il silffit pour le présent  
que le Lecteur sache qu’ils ont beaucoup de rapport  
aVec les sels fixes *alcalis*, fiaufla différence qui dépend  
de leur Volatilité.

U y a encore deux substances outre celles dont on Vient  
de parler qui donnent un stel Volatil *alcali* de même  
nature que ceux que l’on tire des corps animaux.  
De ce nombre font presque toutes les plantes crucise-  
res, chaudes, poignantes qui laissent échapper, étant pi-  
lées , une Vapeur acre qui fait Venir des larmes aux  
yeux & éternuer lorfqu’elle pénetre dans le nez. La  
plupart des racines buloeufes , telles que les oignons,  
les aulx , les porreaux, l’hyacinthe, les narcisses , ont  
une pareille aCrimonie , & les femences d’un grand  
nombre de plantes alcalefcentes dont on trouVera le  
catalogue dans cet article contiennent une grande  
quantité de ce fel.

A L C 618

L’autre corps qui donne un fel volatil *alcali* est toute subse  
tance végétale , tendre & pleine de fuc, qui a souffert  
une putréfaction.

Le procédé qui fuit nous fournit un exemple de la métho-  
de dont on peut ufer pour tirer des fels *alcalis* vola-  
tils des végétaux qui ont une nature acre.

Remplissez de graine de moutarde les \ ou les - d’une  
cornue, adoptez pour récipient un assez grand balon,  
luttez les jointures, & faites distiler au feu de fable.  
Il sortira d’abord une liqueur grasse , jaunâtre, acre.  
Retirez cette liqueur, augmentez le feu, vous aurez un  
efprit quidiffere peu du premier, il est seulement plus  
jaune ; il s’éleve en même-tems une huile légere &  
grasse. Vessez le tout dans une bouteille bien bouchée.  
Remettez le récipient, & lutez exactement les join-  
tures; augmentez le feu jufqu’au dernier degré , vous  
aurez une huile noire, légere ; vous trouverez au cou  
de la cornue un fel volatil, huileux, *alcali ,* ramassé  
par fleurs, comme dans la distilation de la corne de  
cerf. Si l’on continue ce degré de chaleur,pendant un  
tems considérable, il continuera de s’élever des fumées  
blanches.On trouve au fond de la cornue une masse très-  
noire,très-légere , amere, & fans aucune marque de fel.

Versiez les deux premieres liqueurs dans un alambic de  
verre, & les distilez à un feu modéré ; vous aurez une  
liqueur qui aura les mêmes vertus que l'esprit de cor-  
ne de cerf. Il reste au fond de la cucurbite un flegme  
huileux puant.

Si après avoir retiré l’huile, on prend le fel volatil qui  
étoit attaché aux parois du vaisseau , & qu’on le mêle  
dans une cucurbite avec l’esprit rectifié , il s’éleve  
une liqueur qui contient le fel volatil *alcali*, & fer-  
mente fortement avec les acides. Verfez cette liqueur  
dans un marras à long cou, adaptez-y un chapiteau , &  
fubltmez à un feu très - modéré , vous tuouverez  
au cou du matras un fel volatil femblable à celui de  
corne de cerf après la rectification.

M. Daniel Cox donne la defcription fuivante des fels  
volatils *alcalis* produits par la putréfaction des végé-  
taux.

Cueillez par un tems chaud une quantité considérable des  
feuilles de telle plante que vous voudrez , *séparez-*en les plus grosses tiges , & faites un monceau de ces  
feuilles en les pressant fortement enfemble: elles s’e-  
chaufferont aussi-tôt, surtout dans le milieu, & *se* con-  
vertiront en peu de jours en une espece de bouillie, *ex-  
cepté* les feuilles extérieures; cette masse étant réduite  
enforme debales, & distilée dans une cucurbite, don-  
nera, outre une grande quantité de phlegme, une huile  
noire, épaisse & de consistance de baume. La liqueur  
étant féparée de l'huile & distilée dans un matras à  
long cou , il *se* siiblimera un esprit volatil, qui après  
une, deux ou trois rectifications devient parfaitement  
urineux, & n’est point différent quant à fon odeur & à  
fon gout de l’esprit rectifié, de corne de cerf, du fang,  
de l’tirine ou de fel ammoniac.

Je n’ai jamais trouvé une plante qui ne m’ait donné, au  
moyen d’une pareille épreuve , les fubstances dont je  
viens de parler ; quoique j’en aie examiné un grand  
nombre, qui paroissoient tout-à-fait différentes , tant  
par leurs qualités sensibles , que par celles qu’on ap-  
pelle communément occultes ; Comme la rue, lafau-  
ge , les deux éclaires, le chardon-benit, le tabac , Par-  
roche puante , la cueillerée de jardin , l’aulnée , le  
baume, la mente , la tanaisie, la camomile , le rhapon-  
tic, différentes siortes d’oseille , & même de plantes  
graminées , & plusieurs autres dont il est inutile de  
donner le détail ; outre les fleurs desiureau, de pivoi-  
ne, de primevere, de giroflée , &c. avec plusieurs for-  
tes de moufles & de commencemens de végétation.  
Ces derniers siont une substance verte que l’on trouve  
fur la surface de la terre , dans les rivieres , les citer-  
nes où Peau de pluie tombe fouvent , & star les vaisi-  
seaux à fleur d’eau, & qui est très-propre à *se* convertir  
en mousse.

I. Les vaisseaux que j’avois employés à ces distilationsont

*6ie)* A L C

toujours conserVé une odeur très-forte, approchante de  
celle du mufC, quoique je les eusse parfaitement laics  
ανεο de l’eau , & écurés aVec du fel commun , du fa-  
ble, de la cendre, du favon, du fel fixe, &c. & ex-  
postés enfuite pendant plusieurs années à l’air, au Vent,  
à la pluie, à la rosiée & à la gelée.

II. L’eau qui reste au fond de la cornue après la premie-  
re rectification, est quelque peu aigre ; furtout lorfque  
les plantes ne font pas assez pourries.

JII. Lorfqu’elles le Eont suffisamment , elles laissent un  
*caput mortuum,* qui n’est pas quelquefois la vingtieme,  
& jamais au-dessus de ladixieme de leur partie; aulieu  
qu’elles en laissent beaucoup plus lorfqu’on les distile  
aVant la putréfaction ; & le charbon qui reste, étant  
réduit en cendres, ne donne presque point de fel *alcali*fixe.

IV. Le sel Volatil est beaucoup plus abondant que ne  
l’eût été le fel fixe , lorfque la plante est brûlée fui-  
Vant la méthode ordinaire.

V. Toutes les plantes qui donnent une grande quantité  
de Eel fixe , telles que l’absinthe , le chardon , l'armoi-  
*se,* la fauge , &c. donnent aussi beaucoup de fiel Vo-  
latil , étant traitées de la façon que je viens de dé-  
crire.

VI. Les fels volatils étant extremement rectifiés, ne dif-  
ferent pOÎnt les uns des autres, autant que j’ai pu m’en  
appercevoir; il en est de même des efprits urineux des  
végétaux rectifiés ou de leurs fels fixes *alcalis* , infini-.  
ment purifiés & rectifiés.

VII. Le lieu où fe fait la putréfaction est extremement  
parfumé au commencement par l’odeur naturelle de  
la plante , fuppofé qulelle en ait quelqu’une qui lui  
foit propre ; vers le milieu de la putréfaction , d’une  
odeur moyenne, entre la précedente & Purineufe ;  
mais qui devient tout-à-fait urineufe lorfque la plante  
est entierement pourrie.

VIII. La liqueur distilée de quelques plantes donne à  
la premiere rectification un efprit très-ehaud : mais le  
dernier approche davantage de cet esprit urineux &  
piquant de cueillerée , de raifort, &c. étant, si je puis  
*user* de cette expression , poivreux & piquant, plutôt  
qu’urineux volatil ; mais après plusieurs rectifications  
réitérées, une, deux ou trois fois, fuivant la nature de la  
plante ou le tems qulelle a été à se corrompre , la li-  
queur devient parfaitement urineufe. On a befoin de ces  
rectifications, pour l'ordinaire, lorsque les plantes n’ont ।  
pas pourri comme il faut, à Caisse , je crois , de quel-  
que mélange d’huile essentielle , qui, par des rectifica-  
tions réitérées, est ou séparée ou transformée. La mê-  
me chofe arrive aux esprits vineux des végétaux pu-  
trefiés aussi bien qu’à leurs fels fixes.

IX. Dans la distilation des plantes putréfiées, les esprits  
ureneux & les fiels s’élevent principalement à la fin avec  
l’huile , fious la forme d’un nuage ou fumée blanche &  
épaisse, & fe condenfant dans le récipient, ils forment  
un nombre infini de petits ruisseaux tortueux, de rnê-  
me que ceux de la corne de cerf,du sang, &c. Lephleg-  
me s’éleve au commencement en grosses goutes, avec  
peu de fumée & fans stries.

X. Quelques plantes, comme la fauge , la fariette d’hi-  
ver, &c. donnent dans la premiere distilation une  
grande quantité de fel volatil, Eous une forme feche  
qui tapisse le récipient & *se* sublime dans le cou de la  
cornue ; il en est de même du tabac, & la même chofe  
est une fois arrivée au fafran que j’avois mis en digese  
tion avec l’efprit de vin.

XI. Toutes les plantes ainsi putréfiées donnent ( furtout  
à la fin de la distilation ) une grande quantité d’huile  
épaisse & puante qui, lorfque la plante a été pourrie  
comme il faut , n’a aucun rapport avec elle ; il est mê-  
me diffieile de les distinguer par leur goût ou leur  
odeur lorsqu’elle ne l’a pas été parfaitement , mais il  
s’éleve au commencement de la distilation une huile  
qui conferve , aussi bien que l’eau , le gout & l’odeur 1  
de la plante d’où on l’a tirée, & qui est fluide & transe |  
parente de même que les autres huiles essentielles. |

A L C 620

L’huile des plantes dont la corruption est parfaite ne  
s’éleve que sur la fin , & ne s’en sépare qu’au moyen  
d’un feu violent , & est pour l’ordinaire ( furtout celle  
qui monte la derniere ) de la couleur & de la consistan-  
ce du goudron , très-tenace , & répand une odeur  
puante très-nuisible , qui ne fe dissipe pas aisiément.

XII. Les plantes que l’on distile avec de l'eau dans un  
alambic , comme le baume , la mente , la camomile,  
donnent peu d’huile essentielle, elles en donnent beau-  
coup plus étant putréfiées ; & celles qui, comme l’ab-  
sinthe & un grand nombre d’autres , fournissent une  
grande quantité d’huile essentielle, en donnent daVan-  
tage lorsiqu’on a foin de les laisser corrompre,

XIII. Pendant la putréfaction les plantes s’éChauffent  
extremement, furtout lorsqu’ellesEont pressées & qu’el-  
les contiennent beaucoup d’humidité, deEorte qu’il est  
aussi difficile d’y tenir la main que dans la flamme du  
feu ordinaire.

XIV. Les plantes grasses , humides & insipides , telles  
que les graminées, la patience, la cueillerée de jar-  
din , l'éclaire , &c. fe corrompent beaucoup plus Vite  
& avec beaucoup moins de chaleur. Celles qui sont  
plus feches & plus aromatiques, comme la ssiriette  
d’hiver, le romarin, la seiuge, la rue & la mente, *se*pourrissent plus lentement & avec moins de chaleur.  
Les tiges ne *se* corrompent pas si vite que les feuilles;  
mais cela paroît beaucoup plus dans la patience, dont  
les parties les plus tendres font mucilagineufes tant  
que les tiges font dans leur entier.

XV. Cette putréfaction paroît dépouiller les plantes de  
toutes leurs propriétés spécifiques : l’éclaire perd la  
vertu qu’elle avoit de teindre, & le tithymale fa nature  
laitesse, caustique & venimctsse.

XVI. Les plantes qui étoient extremement fétides avant  
la putréfaction , comme l’arroche puante, &c. perdent  
entierement leur odeur, ou ne fentent plus mauvais:  
au contraire, le rhapontic, la cueillerée de jardin , &  
plusieurs autres végétaux qui n’ont point d’odeur, ac-  
quierent par la putréfaction une odeur presique aussi  
ilssupportable que celle des excrémensles plus corrom-  
pus, mais ils la perdent dans la distilation.

XVII. Je n’ai jamais trouvé aucunes fleurs qui sentent  
mauvais en fe corrompant.

XVIII. La plupart des plantes engendrent, en *se* pour-  
rissant, un nombre infini de mittes, surtout dans le fond  
& dans le milieu , où les mouches & autres inflectes  
ne peuvent déposer leurs œufs , & où la chaleur est si  
violente qu’ils ne sauroient y subsister, ce qui prou-  
ve la solidité & l'union des principes qui composent  
l'embryon des insectes.

XIX. Ces inssectes ne donnent cependant aucun Eel & est  
prit volatil, car en ayant distile plusieurs à part, j’en  
ai tiré une liqueur d’une nature tout-à-fait différente.

XX. Les plantes que l’on fait corrompre à découvert dans  
un grand vaisseau de verre à cou étroit & long, *se con-  
vertissent*, pour la plupart , au bout de quelques fe-  
maines en un mucilage , & étant distillées un an après  
elles donnent un peu d’efprit urineux fans une goutte  
d’huile.

XXI. Les végétaux ne peuvent ni fermenter ni *fe* cor-  
rompre lorsqu’on les met à couvert de l’air extérieur.

XXII. Quelques plantes, mousses & principes de végé-  
tation , donnent, sans avoir été pourries, un sel vola-  
til dans la distillation ; il en en est de même d’un grand  
nombre de semences dont la plupart font insipides,

XXIII. Ces fels & esprits volatils ont nont feulement les  
mêmes propriétés sensibles , mais produisent encore  
les mêmes effets que les fels & esprits urineux com-  
muns. Ils changent comme eux le sirop violart & plu-  
sieurs autres teintures végétales, ils siont diaphoréti-  
ques , diurétiques, & levent les obstructions, diffé-  
rens des acides qu’ils émoussent, ils précipitent tous  
les métaux & minéraux dissous dans un menstrue aci-  
de ; étant rectifiés & mêlés avec de l’esiprit de vin parfai-  
tement déphlegmé, ils donnent *P ossea alba,* comme par-  
lent les Chymistes. 11 s’unissent aux aeides & fe con-

6aI ALC

vertissent par-là en sel ammoniacal ou neutre, lls prq-  
dussent enfin tous les mêmes effets que les esprits uri-  
neux ordinaires. *Plell. Trans. Abr. Vol- T*

*Maladies qui naissent de la surabondance d alcali dans  
les humeurs.*

Ce que nous avons dit ci-dessus des *alcalis* nous conduit  
à la connoissance de la nature des alimens alcalescens,  
& des effets qu’ils produisent fur le corps en altérant  
les scics & occasionnant par-là un grand nombre de  
maladies. Cette connoissance est d’une importance in-  
finie à ceux qui s’appliquent à l’étude & à- la pratique  
de la Medecine, parce que toute fievre ou maladie fe-  
brile est causile par une putréfaction alcaline, ou en  
est accompagnée. Un grand nombre de maladies chro-  
niques qui dependent du vice de quelques parties doi-  
vcnt la plupart de leurs fymptomes à cette alcalef-  
cence.

Les alimens font tirés du regne animal ou végétal. Il y  
a quelques alimens végétaux dont le fuc étant exposte  
pendant un tems à une chaleur fuffisimte, s’aigrit , ce  
qui leur a fait donner le nom de *végétaux aceseens.*

Mais il y a un nombre infini de plantes qui ne de-  
viennent point acides par la putréfaction ; mais qui fe  
convertissent en une huile *alcaline* puante, & il est à  
remarquer qu’elles ne donnent aucun efprit vineux  
parla fermentation , qui n’est qu’un effort pour rendre  
les fucs végétaux acides , ou plutôt pour développer  
l’acide, & le féparer de l’huile & de la terre qui le  
retient & le déguife.

De ce nombre font prefque tous les aromates acres, qui  
par la qualité piquante de leur gout, sont connoître  
leur nature. Il est rare qu’on en prenne une quantité  
suffisante pour casser une maladie; mais ils sont cepen-  
dant capables de hâter le penchant qu’ont les sucs à une  
putréfaction *alcaline >* & de l’augmenter dans la mala-  
die. Les Medecins né doivent donl ordonner les anti-  
fcorbutiques chauds qu’avec beaucoup de précaution,  
parce qu’ils ne manquent jamais d’augmenter l’alca-  
lcfccnce des fucs, & que leur trop long ufage expofe  
le malade à une putréfaction des poumons, du foie  
ou de quelqu’un des principaux visccres, qui fuivant  
la nature de la partie affectée, est fuivie de la puanteur  
d’haléine, du crachement de fang, d’une diarrhée pu-  
tride ou du flux hepatique.

Boerhaave met les plantes fui Vantes au nombre des alca-  
lefcentes :

L’Absinthe.

L’Agripaume.

L’Ail.

L’Ail Serpentine.

L’Allisson.

L’Alliaire.

L’Arum.

L’Arroche puante.

L’Asperge.

La Brionne blanche.

La Brionne noire.

La Cardamine.

La Cameline.

La petite Centaurée.

L’Herbe aux Charpentiers.

La grande Chelidoine.

La petite Chelidoine.

Les Choux.

Le Cochléaria.

Le Cresson d’eau.

Le Cresson de jardin.

La Dentaire.

La Digitale.

L’Epurge.

La petite Efule.

ALC ὑπὸ

L’Eupatoire.

La Germandrée. /

La Gratiole.

La petite Joubarde acre.

La Laureole.

Le Laurier rose.

La Moutarde.

Le NaVet.

Les Oignons.

L’Ofeille.

La Passerage Eauvage,  
La Persicaire acre.  
Le Poicre d’Inde.  
Le Porreau.

Le grand Raifort.

Le Raifort.

La Rue.

La Roquette.

La Sabine.

La Sariette.

La Terre noix.

Le Thlafpi.

Le Velar.

Un grand nombre de ces plantes ne valent rien pour alla  
ment à caufe de leur acrimonie alcalescente qui les  
rend venimeuses. Il y a encore plusieurs autres végé-  
taux, outre ceux dont nous venons de parler qui ap-  
partiennent à la même classe.

Toutes les nourritures animales tendent naturellement à  
une putréfaction *alcaline*, si on excepte le lait de quel-  
ques animaux. Cela faute aux yeux de ceux qui ont  
remarqué la facilité avec laquelle la viande fe corrompt  
lorsqu’on l’expose à un certain degré de chaleur. Mais  
ces alimens différent beaucoup.

1. Eu égard aux parties du même animal.

2. à sei nourriture.

3. à l’exercice qu’il fait ordinairement.

4. à la maniere dont on le tue.

5. à la faifon ou au climat dans lequel on le mange,

I. Par comparaison des différentes parties des animaux;  
, le lait diflère beaucoup de toutes les autres parties ,  
surtout celui des animaux qui ne vivent que de plan-  
tes & d’eau ; Pâneffe, par exemple, la vache, la che-  
vre , la jument, la brebis, donnent un lait aceEcent,  
c’est-à-dire , qui s’aigrit par la putréfaction , de même  
que les fucs végétaux, d’où il est tiré, & ne fe con-  
vertit point parfaitement en une fubstance animale  
par l’action de la digestion. Ce lait diffère même siii-  
vant la nature de la plante qui a fervi de principale  
nourriture à l’animal.

Les entrailles des animaux different encore des parties  
musculeuses, & ont beaucoup plus de penchant à la  
putréfaction à caufe qu’elles ont plus de fucs; & de  
ces Eues, les uns font plus enclins que d’autres à *se*corrompre. De-là vient que lorsqu’un animal meurt,  
l’abdomen & les parties qu’il contient, *se* corrompent  
les premieres.

Le sang est aussi plus sistet à *se* corrompre que les parties  
solides, & hâte la putréfaction des parties dans les-  
quels il est trop abondant. Clest ce qui fait que moins  
un aliment contient de fang, moins il est fujet àpro-  
duire une acrimonie *alcaline* dans Pestomae & les in-  
festins, & une alcalefcence dans les fucs de l’animal  
qui s’en nourrit.

II. Les animaux qui fenourrissent de végétaux, de foin,  
de fruits d’été ou de grains, n’ont pas la chair & les hu-\*  
meurs fort dispofées à une putréfaction alcalefeente, ils  
contiennent moins de fels volatils *alralis ->* & ces fila  
sont moins volatilisés & exaltés. Clest Ce qui fait que  
la putréfaction les rend moins fétJdes & moins nuisi\*  
bles. Ces animaux font ;

L’Agneau & la .Brebis.

*sciy* A L C

Le Veau, la Vache, & le Bœuf.

Le Chevreau , & la Chevre , furtout lorfqd'elle est  
jeune.

Le Lapin.

Le Coehon, pourvu qu’il ne SC nourrisse que de végétaux.  
Voyez *Porcus.*

Le Canard sauvage, ou le Canard domestique qui vit  
de grains.

Les Poules domestiques.

Le Coq d’Inde.

La Perdrix domestique.

Le Phaisan domestique.

La Caille.

Mais tous les animaux qui fe nourrissent d’autres ani-  
maux ou instectes ont les humeurs chargées d’un *al-  
cali* volatil extremement exalté, à catsse qu’il a souf-  
sert une espece de sublimation ou rectification double  
& quelquefois triple : Prcmierement , dans les orga-  
nes de l’animal qui fert d’aliment, & la feconde dans  
ceux de l’animal qui en ufe.

III. Les animaux different à raifon de leur exercice ha-  
bituel, car un exercice violent & de longue durée exal-  
te les fels volatils des animaux , & les fait approcher  
de l’état de putréfaction.

Les animaux fuivans qui fervent de nourriture ordinai-  
re, contiennent un sel volatil exalté par les alimens  
dont ils Issent , par leur exercice , ou par tous les  
deux :

Le Cerf & le Dain, à catsse de leur exercice ordinaire,  
quoiqu’ils vivent de plantes.

LeLievre par la même rasson.

Lé Sanglier, pour la même rasson.

Les Pigeons, en quelque sterte , à catsse du mouvement.  
L’Alouette, à catsse de l’exercice qu’elle fait & des in-  
fectes qui font fa principale nourriture.

Le Canard fauvage à caisse de l’exercice qu’il fe donne  
& de la nourriture dont il use qui consiste en petits  
poissons, grenouilles, & autres infectes aquatiques.

Il en est de même de toutes les autres esipeces de Ca-  
nards.

Toutes les différentes efpeces d’Oies, pour la même rai-  
son , l’Elan pour la même raiston, le Butor, à causse cle  
fa nourriture qui consiste prinCÎpalement en Poisson  
& en Grenouilles.

La Bécafie, à caisse du grand exercice qu’elle fait.

La Bécassine, pour la même raifon ; & en général tous  
les oiseaux de passage , excepté un petit nombre, le  
Pluvier, & le Vaneau, à caufe des insectes dont ils fe  
nourrssent, & de l'exercice qu’ils *se* donnent.

Le Phaisim simvage à causi? de sa nourriture, qui confise  
te principalement en Fourmis.

Le Moineau & tous les petits oisieaux qui vivent en par-  
tie d’insiectes , & en partie de végétaux , & qui font  
beaucoup d’exercice, ont leurs fucs proportionnelle-  
ment alcalefcens.

IV. Les animaux fournissent une nourriture plus ou moins  
alcalefcente, fuivant la maniere dont on les tue. Si  
l’on tue, par exemple , un animal tandis qu’il est en-  
core échauffé de l’exercice qu’il vient de faire, ou peu  
de tems après , le penchant que fes humeurs avoient à  
la putréfaction fera augmenté de beaucoup; de sorte  
qu’un bœuf ou un mouton tué de cette maniere , fera  
aussi fujet à la corruption qu’un animal dont les silcs  
scmt naturellement plus alcalescens, mais que l’on tue  
tandis qu’il a entierement perdu son ardeur. De-là  
vient que les dains, les lievres & les oiseaux que l’on  
tue à la chasse, après les avoir long-tems poursi-iivis ,  
contractent une délicatesse qui est le premier principe  
de la corruption.

Les animaux que l’on tue au fusil, que l’on étrangle ou  
que l’on tue d’une maniere qui empêche le fang de  
sortir, siont plus sujets à une putréfaction *alcaline,* que  
ceux que lsonfaigne. Les Cuisiniers font si convaincus

A L C 624

de ce que j’avance qu’ils étranglent fouvent les oiseaux  
pour en réhausser le gout, ou ce qui est la même cho-  
*sc ,* pour augmenter le penchant qu’ils ont à la corrup-  
tion.

V. Le climat ou la *saison* cassent une différenee dans la  
nourriture que l'on tire des animaux, parce que la pu-  
tréfaction est toujours proportionnée à la chaleur, dê  
forte que les silcs d’un même animal doivent aVoir plus  
de penchant à une putréfaction *alcaline* dans les cli-  
mats & dans les faisions chaudes que dans celles qui  
semt froides.

De-là Vient que les Peuples qui habitent les pays chauds  
sont obligés de manger peu de Viande ; & c’est peut-  
être au mépris de cette coutume que les Habitans du  
Nord qui Voyagent dans les Pays Méridionaux doi-  
vent les fieVres ardentes & putrides dont ils sirnt atta-  
qués. Je fuis même persiladé que le trop grand usage  
de Viande pendant les grandes chaleurs de l’été, &  
dans la rigueur de 1 hÎVer, cause un grand nombre de  
maladies aiguës, & tue beaucoup de personnes même  
dans les pays tempérés, comme en France, en Angle-  
terre , &c.

La plupart des insectes sirnt extremement alcalescens.

Le poisson de toute espece est alcalescent, & cela au plus  
haut degré. Celui des Lacs & des RÎVÎeres l’est cepen-  
dant beaucoup moins que celui de Mer, On remarque  
même que les poissons stans écailles fiant plus siljets a  
une putréfaction *alcaline* que ceux qui en ont ; & les  
coquillages beaucoup plus que tous les autres.

On peut même établir pour regle certaine que de toutes  
les différentes especes d’animaux , foit terrestres ou  
aquatiques , ceux qui fe corrompent le plutôt, dispo-  
fent le plus les fucs de nos corps à une putréfaction  
*alcaline* lorsqu’on en use. En effet, il y en a quelques-  
uns qu’on ne sauroit manger en silreté fans Vinaigre \*  
fans SH ou fans quelques liqueurs végétales acef-  
centes.

Ce que l’on a dit dans les articles précédons de *i’alcalese  
cence* des alimens que l'on tire des animaux, & ce qui  
est spécifié dans l’article *Porcus,* nous fait voir la rai-  
son pour laquelle Dieu avoit défendu aux Juifs qui  
habitoient un climat très-ehaud , l’usage d’un grand  
nombre d’animaux, & ordonné de faigner ceux dont  
il leur étoit permis d’ufer.

Pour que le Lecteur commisse les avantages que les Juisa  
fetiroient de cette défenfe ; je trouve à propos de fai-  
re quelques observations sur les alimens dont l'usage  
leur étoit interdit , & de lui faire remarquer que si  
nous, qui habitons un climat plus froid voulions nous  
assujettir aux regles qui leur étoient prefcrites , nous  
en vivrions plus long-tems, & nous ferions moins  
fujets aux malades épidémiques & aux maladies ai-  
guës de toute espece qui emportent au moins les deux  
tiers des hommes. Les maladies chroniques ne feroient  
peut-être pas non plus aussi terribles & aussi difficiles  
à surmonter qu’elles le fiant à présent.

On doit se souvenir que le climat dans lequel les Juifs  
vivoient étant fort chaud , les efpeces d’alimens dont  
Fustige est pernicieux dans notre pays, à caisse du pen-  
chant qu’ils ont à une putréfaction *alcaline,* l’étoient  
encore plus dans le leur.

Les alimens dont l’tssage étoit interdit aux Juifs sont :  
*Le sang.* Cette fubstance est extremement sujette à une  
putrésilction *alcaline,* & les Eues qu’elle engendre font  
*trèS-alcalescens* & sujets à *se* corrompre. Par la même  
rasson tous les animaux de quelque façon qulon les  
tue, font un aliment mal film, lorsqu’on n’a pas soin  
de les laisser saigner autant qu’il le faut. Tout lemon-  
de fait que plus la chair des animaux est fucculente,  
plus elle est fujette àfe corrompre.

Lorfqu’un animal s’est échauffé pour avoir été poursuiU,  
il semble qu’il est beaucoup plus nécessaire de le *sai-  
gner,* pour diminuer le penchant qu’il a à la putrésac-  
tion, & qu’il a aquiste par la chaleur & par l’exerclee.  
C’est aussi ce qui est ordonné dans le *Levielque, chap-  
XVII.* L. 13.

Tout

*o*

My ALC

a Tout enfant d’Ifrael, ou étranger qui vit parmi vous,  
» qui aura pris à la chasse une bête ou un oifeau dont il  
» lui est permis de manger, aura soin d’en répandre le  
» fang & de l enfouir dans la terre ».

Les animaux qui meurent d’eux-mêmes fonttrès-malefains  
à caufe-qu’ils n’ont point été saignés , & que leurs hu-  
meurs font pour l’ordinaire dans un état actuel de pu-  
tréfaction ou bien près d’y tomber avant de mourir. Et  
nous voyons que la chair de ces fortes d’animaux est  
défendue dans le Chapitre que nous avons cité ci-dessus,  
*verset* I 5,

host *Gamal. Le Chameau.* Quoique cet animal

ne vive que de plantes & d’eau, fes fibres ne lassent pas  
que d’être dures & très-difficiles à digérer, & fes fels  
extremement exaltés par l’exercice qu’ilfe donne.

*Shaphan.* Le *Lapin.* Bochard prétend dans

son *Hierozoicon-,* que c’est un rat de la grosse espece, que  
d’autres appellent *rat de montagne.* C’est ainsi qu’il est  
dit dans les *Proverbes , c. X X X. vers. 26.* que les  
*ÜpsSctV creusent leurs tannieres dans les rochers.*

La èhair de toutes les différentes efpeces de rats est très-  
mal-faine, parce que leurs fiscs ont beaucoup de pen-  
chant à une putréfaction alcaline.

Π22ΊΚ *Arnebeth.* Le *Lievre.* C’est certaine-

ment de cet animal dont il est parlé ici ; les Septantes  
rendent ce mot par ά'ασύπ«ς ? conformément aux versions  
Arabes & Syriaques. Il étoit défendu aux Juifs d’en  
manger comme nous l’apprend Plutarque , *Symposiac.  
IV. Quasi y. Se* Clement d’Alexandrie , *Paedag. II.*10.

Le *Lievre* est extremement timide, & comme la précau-  
tion dont il ufe lorfqu’il va chercher fa nourriture , &  
à l'approche de quelque danger foit réel ou faux, lui  
fait faire beaucoup d’exercice, il est impossible que fes  
sels ne soient extremement exaltés. On remarque en  
effet que le *Lievre* a beaucoup de gout, même 'dans nos  
climats froids, ce qui prouve que fa chair a beaucoup  
de penchant à une’putréfaction alcaline. César nous ap-  
prend, *de Bello Gallico, L.* V. que les anciens Bretons  
s’abstenoient de manger du *Lievre,* par un motif de Re-  
ligion.

ΓΡΙΠ *Hhazir.* Le *Cochon.* Cet animal est re-

marquable par fa mal propreté., il fe nourrit de toutes  
fortes d’ordures, même de charognes, lorsqu’il en trou-  
ve. C’est le steul de tous les animaux qui siait sistet à la  
lepre & à une maladie approchante de ce que nous ap-  
pellens écrouelles , en latin *scrosula* de *scroja ,* une  
*truye.* Les Grecs donnent à cette maladie le nom de  
ζειρἀς de χ ῖρος , un *Cochon.* La ladrerie est encore une  
maladie à laquelle cet animal est trèsssujet , & qui a  
passé en proverbe , comme nous l'apprenons de Juve-  
nal qui l’appelle *Porrigo.* Dans cette maladie toutes les  
parties charnues fiant couvertes d’une infinité de petits  
corps ronds , blancs , Eemblables à des grains de grêle.

Il est aifié de comprendre, par ce qu’on vient de dire, que  
la chair de cet animal doit être une nourriture peu pro-  
pre aux perfionnes aussi sujettes à la lepre que les Juifs  
paroissent l'avoir été, & à ceux qui vivent dans des cli-  
mats chauds où tout est beaucoup plus fujet à la cor-  
ruption.

*Tous les Animaux dont le sabot n’est point divise & qui ne  
ruminentpas.*

Cette défense comprend toutes les bêtes de proie & celles  
qui fe nourrissent de chair, dont les humeurs sirnt ex-  
tremement *alcaleseentes* pour les raifons que nous avons  
données ci-devant. Tous les animaux qui tiennent de la  
nature du cheVal & de l'âne , font ici pareillement dé-  
fendus. On remarque que leur chair est très-difficile à  
digérer, que l’assimilation de leurs stucs *se* fait avec pei-  
ne , & qu’ils font forts & *alcaleseens* ; ce qui ne vient  
peut-être que du fréquent exercice qu’ils font obligés  
de faire pour le fervice de l’homme.

Je ne puis expliquer d’une maniere scientifique tous les  
effets que Faction de ruminer peut produire sim la chair  
*Tcm. /.*

ALC 662

& les socs des animaux : mais il est bon de remarque *c*que tous ceux qui ruminent ne vivent que de plante8& d’eau , digerent fort lentement , emploient la plusgrande partie du tems à chercher leurs nourriture, à ru-  
miner ou à dormir ; de forte que ce n ’est que par acci"  
dent qu’ils font assez d’exercice pour s’échauftèr, pourdurcir leur chair & exalter leurs fels à un degré consu  
dérable *T alcalescence.* C’est de quoi le bœuf & la vache  
nous fournissent un exemple sensible. Le dain rumi-  
ne& à le pié fourchu , il ne laisse pas cependant d’a-  
voir les humeurs quelque peu *alealescentes* , de la ma-  
niere dont on le tue pour l'ordinaire chez nous. Sa chair  
est tendre & facile à digérer , & l’on pourroit dimi-  
nuer en quelque forte le penchant qu’elle a à une pu-  
tréfaction alcaline en le tuant fuivant qu’il est ordon-  
né dans le Lévitique, je veux dire en le saignant suffi-  
samment.

*Tous les Poissions qui n’ont point de nageoires ni d’écailles.  
\*

Ce semt ceux que les Auteurs qui ont écrit de la Medecine  
appellent *Pisces molles.* On a remarqué ci-dessus que le  
poisson de toute eEpece est très sistet à Ee corrompre;mais  
que celui qui n’a point d’écaille fie pourrit plus aisément^  
& les coquillages beaucoup plus promptement que les  
autres.

\*Wi *Nesher — L’Aigle.*

*Per es* L’ *Oissifrague.*

ΓΡ2W *Iznijah L’Orfraye ,* ainsi appelle de

ΓΡΡΠ avec un Noun *Epentheelqite.* C’est un aigle à qui  
on a donné ce nom à causie de *sa* force. Je crois que  
c’est le petit aigle noir appelle *Valeria* en latin , &  
*Crovv* en styriaque.

ΠΝΤ *Daah* Le *Milan* , ainsi nommé à causie de

scm vol qui est très-rapide , surtout lorsqu’il plane dans  
l’air.

ΓΡΝ *Assah L’Emerillosu,* qui est une espece de

petit *Faucon.*

3Ί17 *Oreb.* Le *Corbeau,* ou peut-être le *Nycti-*

*corax.*

Πύν'ΉΠΠ *Bath Haajjaanah.* La *Chouette* or-

dinaire.

ΟΏΓΊΠ *Tahhmas.* Le *Hibou,* espece de Chouet-

te.

*Shahhaph.* Le *Coucou.*

Y2 *Natz.* :—Le *Faucon.* C’est un oiseau avec le-

quel on en prend d’autres, & que les Chasseurs portent  
fur le poing.

012 *Cos.* L’*Autour.* Les uns rendent ce mot par

*Chouette* ; & d’autres par *Onocrotatos*, oisteau qui fait le  
t même bruit que l’âne.

Tw *Shalach.* Le *Cormoran.*

*Janshuph.* La grande *Chouette.*

Les fucs de tous ces oifeaux font extremement *alaalesi-  
cens* ; car outre qu’ils sont oiEeaux de proie , ils *se* don-  
nent encore beaucoup d’exercice.

ΠΏΙίὶύΠ *Tinjhemeth.* Le *Cigne, Choucas.* Il n’est

pas fort important de servoir duquel des deux il est ici  
question ; car leurs stucs font fort *alcalescens ,* leur  
chair grasse & de difficile digestion.

HKp *Kaah.* Le *Butor.* Cet oifeau *se* nourrit

de poisson , sa chair est fort grasse & très-siljette à *se*corrompre.

ΟΓΠ *Rahham.* Espece d’aigle qui vit de poisa

sim.

ΠΤΌΠ *Hhasidah.* La *Cigogne t* ainsi appellée

de ΤΌΠ, à caufe de sa piété envers ceux à qui elle doit  
la vie. De-là vient que Petrone l’appelle *Pietatis cul-  
trix.* Ellefe nourrit de grenouilles, de sierpens & d au-  
tres reptiles, qui siont en général extremement *alcalesc  
cens*, ce qui fait que sim fuc est dans un état qui appro-  
che beaucoup delà putréfaction.

*nLs^Anaphah. LeHeron.* H vit de poisson &

fe donne beaucoup d’exercice, ce qui rend sim fisc Eort  
*alcalescent.*

*Duchiphatb. —* — Le *Vaneau^* oisiïauqui est

R r

A L C

dans un continueI exercice & *se* nourrit d’insectes. Sa  
chair a beaucoup de gout & de penchant à la corrup-  
tion.

ÿ-p-y 193/ *AtaIlaph-*  La *Chauve - Souris s* elle *se*

*nourrit* d’insectes.

rsojfl *Hholed.* La *Belette,* elle vit d’insectes.

*Achbar,* — La *Souris s* elle vit de viande.

PU *Tzab.* Le *Crapaud,* de sim enflure , dérivé

de Π3Ρ *intumuit.*

ΠΡύΚ *Anakahu* Quelques-uns veulent que ce

foit le *Furet t Sc* d’autres une espece de *Sauterelle’,* mais  
comme il en est parlé immédiatement après le *Crapaud,*& que ce mot est dérivé de pàH , qui signifie *clamavit,*il y a tout lieu de croire quTl s’agit de la *grenouille,* à  
la lettre *la criarde,* ou la *bète qui crie ->* par allusion au  
croaffement de ce reptile.

ΓΠ2 *Coahh.* Le *Lézard.*

HNetS *Letaah.* Bochart veut que ce fiait la *Sa-*

*lamandre ,* qui est une esipece de *Lezard.*

Ϊ9ΌΠ *Hhomet.* —La *Limasse.*

DQtWH *Tinfhemeth.* Bochart l'appelle dans un

endroit que nous avons cité, *Cameleon.* 11 signifie en-  
core un *Cigne,* ou un *Choucas.*

Ces reptiles & tous les autres de quelque espece qu’ils  
soient, siont très-siujets à fie corrompre, & ont une très-  
mauvaise odeur lorsque la corruption s’en est emparée,  
ce qui prouve que leurs sels siont très-exaltés, & leurs  
sucs *alcalescens* au silpreme degré.

Il est nécessaire avant d’examiner plus à fond la nature &  
les fuites de la putréfaction alcaline des humeurs , de  
spécifier les parties auxquelles on peut réduire le sang  
par l’analyfe chymique.

Si l’on met le fang nouvellement tiré d’une perfonne sai-  
ne dans une cucurbite de verre , à laquelle on ait adap-  
té un chapiteau bien luté , & qu’on l’expose à une cha-  
leur moindre qu’il la faut pour faire bouillir de Peau ;  
il s’élevera dans l’alambic une humeur aqueufe pref-  
que fans odeur & sans goût , qui ne fermente avec au-  
cun acide , ni avec aucun *alcali,* qui n’est ni falée , ni  
huileuse , ni acrimonieuse. On tire une autre liqueur  
semblable à la premiere en augmentant le feu au de-  
gré de l’eatl bouillante,& ces deux liqueurs font les-  
du fang qu’on a employé.

Il reste dans la cucurbite une masse dure qui ne donne au-  
cun signe ni d’acide , ni d’acre , ni *d’alcali,* mais elle  
est un peu empyreumatlque , & ellefe conserve plu-  
sieurs années fans fe corrompre étant enfermée dans  
une boîte. Elle donne en la distilant à un feu de fable,  
1°. Une liqueur grasse, huileuse , amere, tirant quelque  
peu si.lr l’*alcali.* 2°. Un fel blanc , concret .volatil, qui  
s’attache de toutes parts aux parois du récipient & à  
l’orifice du cou de la cornue. 3°. Une huile de couleur  
d’or avec un sel. Otez tout ce produit, mettez un nou-  
veau récipient & donnez le plus grand degré du feu, il  
s’élevera fans cesse des fumées blanches & avec elles  
une huile épaisse & noire.

Il reste au fond de la cornue une masse très-noire,luisante,  
friable , légcre , fpongieufe , d’une odeur defagréable,  
empyreumatlque, amere, qui n’est point du tout falée.  
Cette masse étant poussée à un feu prefque capable de  
fondre la cornue, continue de jetter des fumées & con-  
fervefa noirceur aussi long-tems qu’elle demeure enfer-  
mée : mais elle s’enflamme à un feu ouvert, la noirceur  
fe dissipe,& il reste une terre blanche insipide qui ne con-  
tient aucune portion *d’alcali.* On peut en tirer au moyen  
d’un feu violent , une petite quantité d’acide dont  
Boerhaave attribue l’origine au fel marin qu’on a pris  
avec les alimens, & qui n’a reçu aucune altération dans  
le fang : mais il nous dit dans fes Observations fur ce  
procédé , qu’il a découvert la même choEe en distilant  
le seing d’un grand nombre d’animaux , de Eorte qu’on  
ne peut attribuer cet acide au fel marin dont aucun  
animal ne fait tssage , si on en excepte l’homme, les  
pigeons & quelques animaux domestiques tels que les  
chiens & les chats qui en usient quelquefois, plutôt par  
accident que par choix. On me répondra fans doute

I «

ALC 628

que l’eau qui fert de boisson à tous les animaux contient  
plus ou moins de fel marin , & je fai que l'on peut tirer  
de leur urine un fel qui ressemble beaucoup au fel ma-  
rin par la figure des crystaux & par quelques autres  
propriétés. Mais s’il étoit vrai que le fel marin qui a  
été reçu dans l’estomac avec l’aliment, fût la’fource de  
ce sel, on devroit en tirer beaucoup plus de l’urine de  
l’homme, que de celle des animaux qui ne fe nourrif-  
fient que d’herbes, parce que le Eel contenu dans l'eau  
qu’ils boivent , n’est point proportionné à celui que  
l’homme mange ; il paroît néantmoins que l’urine de  
la vache ou du cheval en donne une plus grande quan-  
tité que celle de l’homme.

L’on trouve donc dans le seing, de l’eau, de l’huile, un  
stel volatil *alcali,* une terre fixe & une portion d’aci-  
de. Si nous examinons maintenant avec attention le  
progrès de la putréfaction animale, nous trouverons  
qu’elle produit exactement les mêmes effets que la  
distilation que nous venons de décrire, & qu’elle n’en  
diffère que parce qu’il lui faut un peu plus de tems. Car  
d’abord les particules aqueufes s’évaporent, la partie  
faline est essuite atténuée & séparée de la terre & de  
l’acide, & devenant par ce moyen acre, *alcaline* & vo-  
latile, elle s’éleve avec ùne partie de l’huile qui est  
aussi atténuée & séparée de la terre, & affecte les or-  
ganes de l’odorat d’une odeur urinetsse , propre aux  
fubstances animales qui font dans l’état de corruption.

Le restant des particules huileustes s’unit à la terre qui  
est séparée de la portion la plus subtile de l’huile,  
de l’eau & du fiel , & les deux enEemble compcsent  
une silbstance noire, ténace &visqueuse, quisesestout  
à la fin & ne laiste qu’une terre pure & élémentaire ,  
l’acide s’éxhalant aussi.Les stucs animaux souffrent donc  
par la putréfaction une altération & une séparation  
parfaite, qui ne permet plus aux parties de *se* réunir  
&de compofer comme auparavant, un fluide unifor-  
mement homogene.

Il est impossible que la corruption s’empare universelle-  
ment des humeurs tant que Panimal est en vie , pour  
les raifons que je déduirai ci-après ; il n’en est pas de  
même des autres parties du corps qui peuvent se cor-  
rompre fans caufer immédiatement la mort. Une nour-  
riture *alcalescente* peut encore fe corrompre dans l’ese  
tomac &dans les intestins, & caufer de grands désor-  
dres dans l’oeconomie animale,lorsque la quantité qu’on  
en prend n’est point proportionnée à la force qu’a l'esto-  
mac de la digérer. Lesfucs animaux en général font  
extremement fujets à la corruption, & c’est de quoi les  
oiseaux qui vivent de charognes, s’apperçoivent beau-  
coup plutôt que les hommes, car les fels volatils & les  
huiles ne commencent pas plutôt à s’exhaler, qu’ils af-  
fectent aussi-tôt les organes de ces animaux, qui se  
rendent fouvent de fort loin dans le voisinage des en-  
droits d’où se fait l’émanation de ces principes.

On peut donc réduire les caufes antécedantes de *l’alca-  
lescence* qui silrvient au corps , & les maladies qui en  
dépendent, aux suivantes.

I. Les alimens *alcalescens,* c’est-à-dire, les alimens ti-  
rés des végétaux *alcalescens* ou des animaux, excepté  
le lait de ceux qui *se* nourrissent d’herbes ; les poissons,  
surtout leur foie & leur peau ; les olfeaux qui vivent  
de poisson ; tous les oifeaux qui fe nourrissent d’ani-  
maux ou d’infectes, ou qui *se* donnent beaucoup d’e-  
xercice, comme aussi les animaux que Fon tue pen-  
dant qu’ils scmt encore échauffés par l’exercice qu’ils  
ont fait, font plus fujets que les autres à une putréfac-  
tion *alcaline.*

2. La foibleffe des organes de la digestion.

Dans ce cas l’aliment, fuivant sim penchant naturel *Ee*corrompt dans l’estomac, & caisse ce que nous appel-  
lons ordinairement indigestion. Le chyle entre dans le  
Eang dans un état très-approchant de la corruption ou  
corrompu en partie.

3. La force excessive des organes qui fervent à la digeE-  
tion & à l’assimilation des alimens, laquellle produit  
une grande quantité de semg extremement exalté &

629 A L C

dans un état fort approchant de la corruption, & une  
bile qui a le même défaut.

On doit fe souvenir, que les alimens acefcens font con-  
vertis par l’action des organes dont nous venons de  
faire mention en liqueurs *alcalescentes.* Lors donc que  
ces organes agissent avec force fur un aliment qui est  
déja *alcalescents* il le devient davantage & approehe  
de plus en plus de la corruption.

De-là vient que les perfonnes plétorlques font plus fu-  
jettes aux maladies épidémiques que les autres ; que  
celles qui jouissent d’une fauté parfaite courent plus  
risque de tomber dans des fievres de mauvaife efpece ,  
que celles qui ne sirnt pas aussi - bien constituées ; &  
que ceux qui sirnt d’une constitution extremement ro-  
buste Eont plus sujets aux maladies pestilentielles &  
aux fievres putrides que les valétudinaires.

C’est pourquoi Hippocrate, *L. I. Aphoris.* 3. veut que  
l’on Ee méfie d’une fianté excessive, car la même force  
de compléxion qui fuffit pour porter le fang & les fucs  
à ce degré de perfection , les exalte enfin, au point  
d’occasionner une maladie. Celfe prétend qu’une trop  
bonne Pansé doit être sisspecte : *Ergo si plenior aliqui* s,  
*et speciosior, et coloratior suctus est , suspecta habere sua  
bona debet. Quae quia neque in eodem habitu subsistere  
neque ultra progredi poissent , sere retro , quasi ruina  
quadam, revolvuntur.*

Hippocrate croit qu’il est prudent d’ôter quelque chose à  
une santé qui est parvenue à la derniere perfection ,  
parce que comme il est impossible qu’elle continue  
long-tems fans altération & qu’elle ne peut s’amender,  
il faut de toute nécessité qu’elle devienne pire. Mais le  
refpect que je dois à ce grand homme ne fauroit m’em-  
pêcher de faire remarquer à mes lecteurs, que la natu-  
re a pour conferver la fauté & la vie des ressources  
beaucoup plus sûres que tous les secours que la Me-  
decine nous fournit, & qu’elle y a recours dans ces  
fortes d’occasions. Dans les cas, par exemple , où le  
sang est trop abondant , une hémorrhagie "réduit le  
corps à cet état auquel Hippocrate veut qu’on le ré-  
dusse par art. Lorfque les fiscs Eont trop exaltés & ont  
trop de penchant à l’*alcalescence,* l’acrimonie qui est  
inséparable de cet état, avant de fe manifester par au-  
cune conféquence fâcheuse , aiguillonne fouvent les  
glandes cutanées, & procure S011 évacuation en aug-  
mentant la transpiration ; ou s’il arrive qu’elle affecte  
les glandes des reins, elle Eort avec les urines; mais si  
elle tombe fur le foie, qui paroît la partie la pluspro-  
pre à la recevoir d’abord, ou fur le pancréas , ou fur les  
glandes de l’estomac & des intestins , un vomissement  
ou une diarrhée fuffssante pour produire les effets sa-  
lutaires dont nous avons parlé , ou ces deux enfem-  
ble, préviennent le danger auquel on auroit été expo-  
se. C’est la dessus qu’est fondée l’opinion commune ,  
que l’expérience de tous les siedes a confirmée, que le  
flux de ventre qui furvient dans le printems & dans Pau-  
tomne , est très-falutaire. L’on voit donc que cette  
acrimonie qui est si fort à craindre, devient fouvent  
par la conduite d’une œconomie animale bien réglée ,  
fon propre antidote & un moyen d’entretenir la sim-  
té, au lieu de la détruire : mais nous devons suppoEer  
ici qu’on ne commet aucun excès & que l'on sait un  
exercice reglé.

5. Une longue abstinence. Car lorEque le Eang n’est pas  
continuellement delayé & rafraîchi par un nouveau  
chyle, il contracte une acrimonie *alcaline* , qui rend  
1 haleine puante & dégénere en une fievre putride  
dont la mort est la suite.

. 6. La stagnation de quelque partie du sang & des hu-  
suSlq8’ l'arce que tous les fucs animaux qui crou-  
pissent fuivent le penchant naturel qu’ils ont à *se* cor-  
rompre.

7. La chaleur excessive des sinEons ou du climat, exter-  
ne ou interne , naturelle ou artificielle.

8. La violente agitation du fiang qui produit la chaleur.  
Lorsque quelqu une de. ces caisses, ou plusieurs enfiem-  
ble, ont occasionné une putréfaction *alcaline*, elle fe

ALC 630

manifeste par les signes fuivans , dans les premières  
voies.

1. La soif.

On doit remarquer que la nature, ou plutôt l’auteur dé  
la nature, a donné à tous les animaux une certaine  
fagacité qui les met en état de distinguer les alimens  
nuisibles de ceux qui leur font salutaires, & leur in-  
dique les moyens de guérir les maladies qui les affile  
genL

Cette connoissance reçoit le nom *d’instinct* dans les bru-  
tes ; & comme nous remarquons le même penchant  
dans l’homme, je crois qu’on peut lui donner assez  
proprement le même nom.

Dans les cas dont nous parlons on Ee sent altéré , c’est-à-  
dire , porté à boire une grande quantité de liqueurs  
délayantes. Ces liqueurs délayent les Eels acres, pu-  
trides &„*alcalis,* font cesser ce fentiment incommode,  
& difpofent la matiere qui fe putréfie ou qui est déja,  
putréfiée, à sortir de l'estomac & des intestins par le  
vomissement ou par les selles. Supposé, comme il ar-  
rive pour l'ordinaire, que l’on ait du penchant pour  
les aeides , ceux-ci venant à se mêler avec les Eels pu-.  
trides, les détruisent, & tous les deux se convertissent  
en un Eel neutre.

Lorsqu’on prend intérieurement des sels animaux vola-  
tils *alcalis,* comme du Eel ou de l’efprit de corne de  
cerf, on fe fent altéré de la maniere que nous avons  
rapportée.

2. La perte totale de l'appétit, & l’aversion pour les ali-  
mens *alcalescens ,* pour ceux principalement qui ont  
occasionné la maladie.

Ceci est une autre preuve de l’instinct dont nous avons;  
parlé, ou plutôt de la protection de la Providenee qui  
veille siur nous, soit que nous soyons siiins ou malades.  
L’appetit ne saurait être que nuisible, lorsque l’esto-  
mae n’a pas la force de digérer les alimens ; & ceux  
qui font *alcalescens* augmenteroient infailliblement la  
maladie.

3. Les rôts nidoreux, ou les rapports qui laissent dans  
la bouehe un gout d’oeufs pourris ; à caufe de la por-  
tion de fels putrides & d’huile rance qui fort en me-  
me tems que Pair.

4. Les matieres qui s’amassent fur les levres , les dents,  
la langue, le palais & dans le gosier , & affectent les  
organes du gout d’une fenfation d'amertume, à cause  
que les huiles animales contractent un gout amer en  
devenant rances; il peut fe faire aussi que cegoutfoit  
casse par une bile trop exaltée & prête à *se* corrompre.

5. Les maux d’estomacs caufés par l’irritation des fels  
acrimonieux; la vue, ou même l’idée d’un aliment  
*alcalescent* prêt à fe corrompre , fuffifent quelquefois  
pour les augmenter. Cette irritation augmentant, cau-  
fe une évacuation de la matiere putréfiée par un vo-  
missement qui devient falutaire , lorfque la maladie  
ne vient que de la corruption de l'aliment dans les  
premieres voies : mais elle est souvent un très mauvais  
Eymptome, quand elle a pour caisse la putréfaction du  
foie, du pancréas , ou de quelqu’autre des vifceres  
Contenus dans le bas-ventre. Lorfque cette acrimonie  
*alcaline affecte* les intestins, elle les porte à Ee débar-  
rasser des matieres qu’ils contiennent par la diarrhée ,  
qui est encore un moyen de guérison , lorEque la cor-  
ruption ne réside que dans l’aliment contenu dans Pesa  
tomac & les intestins , mais elle est fouvent iuneste  
lorsqu’elle est causiée par la corruption de quelqu’un  
des visceres.

Le poisson que Pon mange après l’avoir gardé trop long-  
tems, cause une diarrhée abondante , & une tres-peti-  
te quantité d’œufs putréfiés produit le même effet, en  
aiguillonnant les intestins.

6. Cette acrimonie *alcaline* produit une lassitude fponta-.  
née , une inquiétude univerfelle, un fentiment de cha-  
leur incommode, & des douleurs iliaques inflamma-,  
toires.

L’effet que la putréfaction *alcaline* produit dans le fang,  
est de le résoudre en un fluide *alcalin* acrimonieux ;

R r ij

631 ALC

lés partleules aqueufes fe séparent des autres princi-  
pes & s’exhalent ; les parties les plus déliées de l’hui-  
le deviennent rances, & les autres *se* mêlant avec la  
terre , forment des obstructions opiniâtres dans les  
vaisseaux où elles s’arrêtent; & les fels ne fe mêlant  
plus uniformément avec l’eatl, l’huile & la terre de-  
viennent acres & corrosifs. Il arrive encore que le  
fluide qui circule dans les vaisseaux, & qui a besoin  
d’être doux & dépouillé de toute fon acrimonie, afin  
de pouvoir servir à la nutrition & aux befoins de l’œ-  
conomie animale, est fort éloigné dans ee cas de pro-  
duire ces effets falutair.es ; au contraire, il irrite , ron-  
ge & détruit une partie des Eolides , picote les vass-  
feaux les plus déliés , principalement ceux du cer-  
veau , qui sont beaucoup plus exposiés que les autres  
à cet accident, dloù réfultent une infinité de fiympto-  
mes, qu’on appelle pour l’ordinaire nerveux, le déli-  
re , les convulsions & l’insomnie.

Cette corrosion ou destruction des parties internes, n’a  
point d’autre caisse que les siels *alcalis* animaux , qui  
font capables de produire en tout tems le même effet  
sclr la peau extérieure, pour peu de tems qu’lls s’y ar-  
rêtent & en quelque petite quantité qu’ils soient, car  
ils agissent alors comme un caustique & forment une  
efCarre. Ceci peut tenir lieu d’avertssement à ceux qui  
s’accoutument imprudemment à l'odeur des sels vo-  
latils, furtout de Ceux dont l’acrimonie est exaltée par  
la chaux dans la distilation ; car venant à pénétrer  
dans les poumons , ils sont capables d’affecter dange-  
reusement les membranes délicates qui les compo-  
Eent.

Lorfque le sang *se* trouve dans l'état dont nous avons  
parlé , les liqueurs qui s’en séparent sont puantes, l’u-  
rine est haute en couleur & tire soir le rouge, à pro-  
port’ion que la corruption qui domine est plus ou  
moins grande, & le malade par une stulte nécessaire ,  
est continuellement tourmenté d’une fievre brûlante.

Il est ailé de voir par ce que nous venons de dire, que  
la putréfaction *alcaline* du fang doit être suivie d’une  
dépravation ou destruction totale des actions natu-  
relles, animales ou vitales , d’une altération générale  
dans la circulation, & par conséquent dans les sécré-  
tions & les excrétions qui en dépendent, d’inflamma-  
tions générales ou locales , qui, lmssque la corruption  
est considérable, dégénerent infailliblement en suppu-  
rations, gangrènes & sphaceles, qui ne fe terminent  
que par la mort.

La différence des parties affectées par la putréfaction *al-  
caline,* en apporte aussi à la cure.- Si les alimens *alca-  
lins ,* par exemple, dont la quantité est trop grande  
peur être digérée, pourrissent dans l’estomac & dans  
les intestins, & produifent les effets dont nous avons  
parlé; on ne peut mieux faire que d’en procurer l'éva-  
cuation par le vomissement , les felles , ou par tous  
les deux ensemble ; dans ce cas nous devons prendre  
les principaux iymptomes pour guides; car s’ils nous  
montrent que l’estomac est aflecté , on doit recourir  
aux vomitifs : mais lorfque les alimens pfitréfians ou  
putréfiés séjournent dans les intestins, il suffit quel-  
quefois d’un purgatif pour en faciliter la sortie. Les  
vomitifs qui conviennent dans ces fortes de cas , sirnt ,  
Peau chaude, le thé verd , les infusions de chardon,  
d’ipécacuanha à la dosie de demi-dragme. Les pur-  
gatifs falins semblent plus propres à cet effet, car en  
augmentant le penchant naturel à la diarrhée, & en-  
traînant par ce moyen la matiere nuisible, ils appai-  
fient les symptomes en détruisant une partie de l’acri-  
monie. On doit réitérer les purgatifs & les vomitifs  
fuivant que la longueur de la maladie l’éxige. Mais il  
suffit en général d’un vomitif & de quelques purga-  
tions,

Lorfque l’estomac est furchargé d’alimens *acte alèse en s ,* on  
peut employer un remede populaire qui est trop effica-  
ce pour que je l’omette ici. On le prépare de la ma-  
niere suivante. L’on feche, l’on fale ou l’on conserve  
dans la faumure le premier ventricule d’un veau. Cet-

A L C 6j 2

te faumure ou l’infusion de cette partie dans l’eau  
chaude , est ce qu’on appelle prefure ou musette. On  
prétend qu’une ou deux cuillerées de cette faumure  
dans demi - pinte d’eau froide , ou que l’infusion pen-  
dant quelques heures dans la même quantité d’eau,  
d’un morceau d’environ deux travers de doigt en quar-  
ré de l’estomac defléché , fuffit pour faire cesser le son-  
timent incommode que caufe l’aerimonie, & pour hâ-  
ter l’expulsion de la matiere peccante par le vomisse-  
ment otl par les felles. Il n’est peut-être pas aussi faci-  
le que l'on penfe , d’expliquer la maniere dont les ü-  
qucurs qui font dans le ventrieule du veatl caillent  
le lait, quoique cet effet fiait manifeste dans l’estomac  
de cet animal, où tout le lait qu’il a pris fe trouve cail-  
lé , aussi-bien que dans le lait que l’on mêle avec Fin-  
fusion du ventrieule de eet animal , lors même qu’il  
est mort.

Je ne fuis pas moins embarrassé d’expliquer les effets fa-  
lutaires de la prefure dans l’estomae humain, où elle  
*sc* mêle avec les alimens *alcaleseens* qui y pourrissent.  
Mais je sisis persuadé que le Eel qui garantit le ven-  
tricule du veau de la corruption , doit produire aussi  
un très-bon effet sur les alimens qui *se* corrompent  
dans le nôtre, détruire entierement ou en partie 1Ἀ-  
*crimonie alcaline, 8c appasser* tous les Eymptomes qui  
en résilltent , Eans que j’oEe avancer pour cela que  
tous les bons efiets de la prefure dépendent de ce Eel.  
Il me Euffit d’être assuré de l’efficacité de ce remede dans  
le cas dont je viens de parler.

LorEque la corruption *alcaline* prévaut dans toute l’ha-  
bitude du corps, & domine dans le simg & dans les hu-  
meurs, la cure est beaucoup plus difficile & plus lon-  
gue , & la maladie plus dangeretsse. Et comme presi-  
que toutes les maladies aiguës , de quelque espece  
qu’elles Eoient, naissent ou font accompagnées pour  
l’ordinaire d’une disposition plus ou moins grande à  
une putréfaction *alcaelne,* rien n’est plus important au  
Medeêin que de connoître le régime & les remedes  
propres à détruire ou à réprimer cette *alcaleseence.* On  
doit furtout s’attacher au régime , parce que c’est de  
lui principalement que la cure dépend.

La baignée paroît être un des remedes les plus propres à  
contribuer à la cure, à cauEe qu’elle ralentit & dimi-  
nue Faction des solides Pur la masse restante des fluides,  
& affoiblit le frottement entre les lolides & les flui-  
des, & entre les particules de ces derniers entre elles :  
or comme le frottement est une des principales causes  
de la chaleur , laquelle hâte beaucoup les propres de  
la corruption , il femble que la faignée suffit au moins  
pour en empêcher les progrès en détruifant une des  
caisses qui aciclerent le plus la putréfaction.

On doit encore dans ces fortes de cas s’abstenir de toutes  
fortes de mouvemens & demeurer dans un parfait re-  
pos ; à caufe que chaque degré d’dgitation endurcit les  
fibres à proportion & accélere la circulation du simg ,  
ce qui augmente le frottement entre les folides & les  
fluides, & entre les particules de ces derniers ; & par  
une fuite nécessaire excite la chaleur , qui caisse une  
putréfaction *alcaline* & tous les fymptomes qui l’ac-  
compagnent.

Les bains chauds émolliens, les fomentations & les la-  
vemens, font fort utiles, car ils relâchent les fibres &  
éloignent par-là une des caufes les plus considérables  
de la chaleur ; & comme les vaisseaux abforbans en re-  
çoivent une partie, ils délayent le sang & deviennent  
par-là plus efficaees.

L’air que le malade respire doit être frais & tempéré ;  
lorfqu’il est trop chaud il augmente la disposition à la  
putrésiaction; & étant trop froid il resserre les fibres  
animales & occasionne une chaleur intérieure.

Il est aise maintenant de comprendre la raison pour la-  
quelle toute chaleur excessive , foit naturelle & pro-  
duite par le climat & les saluons , ou artificielle &  
occasionnée par le feu, la trop grande quantité de. har-  
des ou par des médicamens chauds , doit être *néces-  
sairement* pernicieufe dans toutes les maladies qui

*633* A LC

tendent à une putréfaction *alcaline.*

On doit aVoir foin de saire passer dans le setng Siles hu-  
meurs des alimens acescens , qui sont actuellement  
acides , ou qui ont beaucoup de disposition à le deve-  
nir dans l’estomac. Tel est le lait pur ou coupé, lepe-  
tit lait & le babeurre.

Le pain Ιενέ est un autre aliment de nature acefcente,  
mais qui deVÎent acide lorsqu’il contient beaucoup de  
léVain. On peut préparer aVec lui un grand nombre  
d’alimens, en le faifant bouillir dans l’eau jufqu’à ce  
qu’il ait aequis la consistance néceffaire, en y ajoutant  
ensilite d’autres ingrédiens acescens , comme du vin ,  
ou du suc de fruits crus ou préparés. Le plus commun  
de tous ces mets est celui qu’on appelle *panade.*

On tire aussi des Végétaux farineux, surtout de l'orge &  
de l'avoine , plusieurs fortes d’alimens extremement  
propres à détruire l’*alcalescence* des fluides. La tisanne  
des anciens qui a été si fameuse dans tous les siccles ,  
étoit faite aVec de l'orge mondé cuit dans Peau, & pa-  
roît aVoir été une espece de gruau, a qui on a donné  
disterens noms , à caufe de quelques circonstances dont  
il fera fait mention ci-après. Ce mot est délivé de πΐίσσω ,  
qui signifie peler, ou ôter les cosses, en quoi consiste la  
premiere partie du procédé pour fa préparation.

BoerhaaVe met au nombre des végétaux farineux ceux  
qui fuivent.

L’avoine.

Le bled sarrasin.

L’Epeautre.

Le Froment.

Le Millet.

L’Orge.

Le Panis.

Les Pistaches.

Le Ris.

Le Spigle.

On prépare avec ces matieres cuites dans l’eau & digé-  
rées pendant un tems considérable, jufqu’à ce qu’elles  
aient'acquis de la disposition à devenir acides, un  
grand nombre d’alimens propres à détruire *Falcalef-  
cence* des humeurs. Les décoctions & les émulsions  
qu’on en fait ont une efficacité considérable, à caufe  
de leur qualité favoneufe, & enlevent les obstructions  
des vaisseaux, ce que l’eau feule ne peut faire ; e fe-  
cond lieu, elles corrigent les humeurs qui ont de ia  
disposition à *F alcalescence* au moyen de leur acescen-  
ce. Elles relâchent les folides , enveloppent & émousc  
sent par leur qualité huileuse l'acrimonie *alcaline,* l’a-  
doucissent & préviennent fes effets dans le corps.

On ne doit point oublier que les alimens acescens paroise  
. fent en général plus falutaires que ceux qui font *alca-  
lescens, Sc* moins sujets à former des obstructions, pour-  
vu que la quantité qu’on en prend foit proportionnée  
à la force des organes qui fervent à la digestion & à  
l’assimilation des alimens, & que ceux qui en usent  
foient endurcis au travail & accoutumés à faire de l’e-  
xercice.

Homere parle de certains habitans du Nord appelles  
*Hippomolgues,* qui vivoient très-long-tems en n’usant  
que du lait. Les Montagnards d’Angleterre qui fe  
nOurrissent ordinairement de lait & de gateaux de fa-  
rine d’avoine, qu’ils font fermenter jusqu’à ce qu’ils  
fOient tout-à-fait aigres , font remarquables par leur  
force , leur activité & la fanté dont ils jouissent juse  
qu’à un âge fort av ané, & ne font jamais exposés aux  
maladies épidémiques. Ce que Virgile dit d’une certai-  
ne nation du Nord a quelque rapport à notre sistet.

*-—— — Pocula laeti*

*Fermento atque* Acidis *imitantur viteascrbis.  
Talis hyperboreo septem subjecta Trioni  
Gens* Effræna *virum Riphaeo tunditur euro.*

y a une autre classe de végétaux dontl’ssa-ge est excel-

A LC 634

1 lent, lorstque les humeurs sont disposées à une putré-

faction *alcaline.* Ce font les fruits d’automne & d’eté  
parfaitement mûrs.

Boerhaave fait mention des fuivans.

Les Abricots.

Les Baies de fureau.

Toutes les Cerifes douces,  
Les Citrons.

Les Concombres douces.

Les Courges douces.

Les Figues.  
Les Fraises.  
Les Framboises.  
Les Grenades.  
Les Grofeilles de toute espece.  
Les Jujubes.

Les Limons doux.

Les Melons.

Les Mûres.

Les Oranges.

Les Pêches.

Les Pommes.

Les Prunes douces.

Je ne fai d’où vient que cet Auteur a omis les raisins,  
les tamarins & quelques autres fruits de cette espece;

Ces fortes de fruits font d’un usage considérable, car  
on peut les manger après les avoir fait bouillir ou rô-  
tir, & mêler leur pulpe ou le fuc qu’on en tire avec  
des panades, du gruau ou autres alimens acefcens; Le  
fuc qu’ils rendent par expression après avoir été cuits  
au four, ou avee une très-petite quantité dsoau , est  
aussi fort bon étant mêlé avèe les alimens ou employé  
comme remede, pourvu qu’on y ajoute 1a quantité de  
fucre qu’on croira nécessaire. Il est bon d’observer que  
la chaleur du four ou de Peau bouillante, dissipe la  
grande quantité d’air élastique qu’ils contiennent étant  
crus, les rend plus fupportables à l’estomac, & plus  
propres par-là au but que le Medecin fe propose.

On a tort de condamner les fruits en général comme  
mal-sains; car au contraire lorfqil’ils ont acquis leur  
maturité, ils deviennent les remedes les plus efficaces  
que nous ayons peut-être dans la nature, & ne font ja-  
mais pernlcieux, à moins que la quantité qu’on en  
prend ne soit disproportionnée à la force qu’on a de les  
digérer. Rien n’est plus propre à vaincre le penchant  
qu’ont les stucs à une putréfaction *alcaline* pendant les  
chaleurs de l'été. Les fucs des fruits mûrs font ce que  
nous connoissons de plus efficace pour lever les obf-  
tructions, lorfqii’on les prend en quantité suffisante ,  
sisuvent réitérée & pendant un tems considérable. Car  
étant neutralisés par la chaleur du soleil, c’est-à-dire  
parfaitement mûrs, ils font favoneux & propres à dise  
foudre les Obstructions des vaisseaux , ce qu’aucun au-  
tre fluide n’est capable de faire. Tout le monde fait  
que les éruptions sim la siirface de la peau font salutai-  
res & un signe du rétablissement de la santé. La raision  
en est, que lorsique la matiere qui forme des concré-  
tions dans les petits vaisseaux , est dissoute & réduite  
en particules assez déliées pour circuler avec le siang ,  
la nature trouve moyen d’en faciliter la fortie par les  
glandes intestinales ou urinaires, ou par les pores de  
la peau : or lorsque les particules de la matiere dont  
l’évacuation doit fe faire , fent trop grosses pour sortir  
par la transpiration, elles s’arrêtent dans les vaisseaux  
de la peau & y suppurent , car la suppuration est un  
des moyens dont la nature fe fert pour si? décharger  
de ce qui l’incommode. C’est dcnc malui -propos que  
plusieurs personnes regardent ces éruptions falutalres  
qui surviennent fréquemment fur la peau de difléren-  
tes parties du corps, après un grand ufage de fruits  
d’été , comme l’effet pernicieux de ces fruits , qui  
tiennent lieu, de remedes , & levent les obstructions  
qui n’eussent peint manqué de caufer une maladie. On  
doit encore remarquer que la diarrhée ou cours de

635 ALC

ventre qu’ils causent n’est point à craindre lorsqu’elle  
m’est point immodérée ; elle est au contraire d’une  
grande utilité àl'œconomie animale, car elle entraîne  
la matiere des obstructions que les fiscs stavoneux de  
ces fruits aVoient déja dissoute. Il est bon cependant  
de les cuire atl four ou dans Peau, tant,pour les rai-  
ssons que nous avons alléguées, qu’à caufe que le feu  
détruit les œufs que les infectes y déposent quelque-  
fois, & rend leur neutralité plus parfaite, le foleil n’a-  
yant point assez de chaleur dans nos climats pour les  
mûrir parfaitement.

Les liqueurs aqueufes chaudes font aussi fort bonnes pour  
détruire *salcandcence* des humeurs,quoiqu’elles n’aient  
point une qualité faVoneufe; car elles relâchent les fo-  
lides, dissolvent les fels, les chassent du corps, & en-  
treticnnent la fluidité du fang.

On peut préparer différens médicamens avec les acides  
végétaux naturels , tels que le fuc d’oranges, de li-  
mons , de pommes fauvages & plusieurs autres fruits  
acides, ou avec les fels essentiels des plantes acides ,  
comme des différentes fortes d’oseille.

La fermentation nous fournit encore un grand nombre  
de médicamens propres au même ufage. Les vins de  
la Mofelle ou du Rhin , par exemple , qui inclinent à  
l’acidité, font excellens étant délayés avec une quan-  
tité suffifante de quelque liqueur savonesse. Les vi-  
naigres de toute efpece ne fiant pas moins utiles étant  
délayés , & l’on peut composer avec eux plusieurs mé-  
dicamens extremement détersifs & réfolutifs, en les  
mêlant avec de Peau ou du miel , ou en y faisant in-  
fuser des plantes appropriées aux intentions particulie-  
res que l'on peut avoir, comme des squilles.

On tire aussi plusieurs excellens remedes des sucs des  
fruits bien mûrs épaissis à consistance de gelée ou de  
*rob,* parmi lefquels le *rob* de Pureau tient la premiere  
place.

La distilation nous fournit pareillement une autre classe  
de médicamens propres à détruire. *F alcalescence* des  
humeurs. Ces remedes font les efprits acides de sel  
gemme, de fel marin, de nitre, de vitriol & de S011-  
fre, appelle communément *huile deseufrepar la cam-  
pane.* Mais ils ont besilin d’être délayés dans une gran-  
de quantité d’eau, & ne semt utiles que dans les cas  
où les acides végétaux ne produisent aucun effet ,  
comme dans la peste & dans quelques especes de pe-  
titc vérole.

Les sels neutres naturels ou artificiels ne font pas moins  
importans dans le cas dont il s’agit. Les fels neutres  
naturels Eont le nitre , le Eel marin , & le Eel gemme.  
On n’emploie ordinairement ces deux derniers que  
dans les lavemens ; mais le nitre entre ou doit entrer  
dans tous les remedes que l’on donne à dessein d’arrê-  
ter les progrès de la putréfaction *alcaline.* Perfonne  
n’ignore la vertu qu’ont ces fels, d’empêcher la corrup-  
tion des fubstances animales ; & celle qu’a le nitre  
d’entretenir la fluidité du fang, foit dedans ou dehors  
les vaisseaux. Le nitre a aussi la faculté de réfoudre  
les concrétions, & de chasser la matiere des obstruc-  
tionspar les émonctoires convenables, par les glandes  
des intestins, des reins & de la peau. Il est outre cela  
extremement pénétrant, ce qui doit le faire préférer  
à tout autre rernede dans les maladies où l’on appré-  
hende quelque chofe de la putréfaction *alcaline-,* c’est-  
à-dire, dans les maladies aigues. On le donne pour  
l’ordinaire en poudre, en bol, ou délayé dans quel-  
que liqueur convenable.

On peut préparer les fels neutres artificiels avec presque  
toutes les différentes efpeces d’acides imprégnés ou  
soûlés avec un *alcali* fixe , ou volatil, en lassant en-  
forte qu’aucun des deux ne domine fur l’autre. Pen-  
dant le mélange il survient une effervescence considé-  
rable qui détruit l’acide & *Falcali ,* d’où réscllte une  
fubstance qui dssere par stes propriétés, ses caracte-  
res, & *ses effets* dans la Medecine des stels d’où elle a  
été tirée.

Les Eels neutres qui semt le plus en ssage dans la prati-

ALC 636

que de la Medecine, semt le tartre vitriolé , préparé,  
sclivant la méthode de Boerhaave ( Voyez *Tartarus  
viuriolatus')* qui est un rernede tout-à-fait différent de  
celui à qui on donne ce nom dans notre Difpenfaire ,  
quoique composé des mêmes ingrédiens , le tartre ré-  
géneré & le tartre tartarTé du même Auteur.

Il n’est pas difficile de préparer dans l’occasion un grand  
nombre de fluides neutres capables de produire de très-  
bons effets. Un sicrupule de siel d’absinthe suffit, par  
exemple, pour floûler environ demie once de fuc de  
citron; dix ou douze grains de siel ammoniac volatil  
soûleront demi - once de vinaigre distilé ; l’une ou l’au-  
rre de ces liqueurs mêlée avec une once d’eau simple ,  
quelques dragmes de sirop , & la même quantité d’eau  
composée, forme une boisson d’une efficacité admira-  
ble, que llon peut réitérer fuivant que le befoin l'éxi-  
ge, par exemple, de quatre en quatre heures. Cesmé-  
dicamens neutres ont des vertus aussi grandes que le  
nitre, & méritent par conféquent les éloges que je lui  
ai donnés ci-desses.

Ce que nous venons de dire des caufes & de la eure des  
maladies caufées par la putréfaction *alcaline* des hu-  
meurs, prouve , que les excrétions acides ne font ja-  
mais de mauvais Eymptomes dans les maladies où l'on  
appréhende une semblable corruption ; puiEque c’est  
une preuve que l’acrimonie *alcaline* est détruite. Dans  
les maladies de l’estomac, par exemple, qui viennent  
du même principe , les rots acides prouvent que la  
catsse de la maladie est preEque ou tout-à-fait détruite.  
Dans les maladies aigues, les fueurs qui ont une odeur  
acide , ont toujours été regardées comme un bon pré-  
sage.

On a remarqué qu’un grand nombre de perfonnes, après  
avoir été guéries de la peste & de fievres pestilentiel-  
les , ont eu en reprenant leurs forces, la bouche affec-  
tée , d’un gout salé approchant de celui du sel ammo-  
niac, dont la caufe me paroît être telle : Les Chymif  
tes savent que le Eel *alcali putride* étant uni à un *aride,*forme un Eel neutre , approchant du Eel ammoniac.  
Lors donc que les humeurs ont été chargées d’un pa-  
reil Eel putride , comme cela arrive dans la contagion  
& les fievres pestilentielles, &que ce fiel vient à être  
imprégné d’un acide, l’acrimonie *alcaline* est détruite,  
& le malade recouvre peu à peu la simté , & pour lors  
toutes les excrétions, entre-autres la fialive , semt in-  
fcctées de ce fiel que nous avons dit être femblable au  
fel ammoniac ; de-là vient ce gout que le malade Eent  
continuellement dans *sa* bouche, & qui lui fait trouver  
tous les alimens falés.

Il y a une infinité de remedes propres à détruire l’acri-  
monie *alcaline,* mais je n’en indiquerai qu’un petit  
nombre, qui pourront fervir de modele.

Prenez *d’avoine avec scn écorce -, deux onces >  
d’eau pure, trois livres.*

Faites bouillir, filtrez & mêlez à deux livres de cette  
décoction :

*du suc de citron récent, une once,  
d’eau de canelle disillée , deux dragmes s  
de sirop de mitres de haie, une once.*

Le malade en ufera pour aliment & boisson ordinaire,  
BoERHaavE. *Mat. Med.*

Prenez *d’avoine mondée , deux onces s  
d’eau pure } trois livres.*

Faites bouillir le tout jufqu’à ce qu’il n’en reste que  
deux livres , que vous laisserez ensuite en digestion  
pendant douze heures stur des cendres chaudes, ou jusi  
qu’à ce qu’elles commencent à s’aigrir. Ajoutez à deux  
ÜVres de cette décoction :

*de sirop violart, une once* **i,***de vin du Rhin j demi-livre,*

637 A L C

*d’eau distilée, d’écorce de citron s une once et de-* i  
*mie y*

On s’en servira pour le même usage. BOERkaavE. *Mat,  
Med.*

Prenez *d’avoine mondée, trois onces ;*

Faites avec une suffisante quantité d’eau une émulsion  
d’une livre & demie, à laquelle vous mêlerez  
*de nitre purifié, demi-dragme ,  
de sirop violart , une once i  
de vinaigre seillitique, deux dragmes-*

On peut user fréquemment de ce remede à la dosie d’une  
ou deux onces. BoERkaavE. *Mat. Med.*

Prenez *de l’oxymel seillitique, trois onces s  
de vinaigre defquilles, deux dragmes ,  
de teinture de myrrhe disseute dans du vinaigre ,  
une dragme.*

On en prendra une demi-once par heure. BoERhaave.  
*Mat. Med.*

Prenez *du vinaigre réduit par la coction â consistance de  
miel, demi-once.*

*du miel pur, itne once ,  
du sirop de chicorée , une once et demie ,  
d’eau distilée defumetere asix onces.*

L’usage en est le même que celui de la composition pré-  
cédente. BoERkaavE. *Mat. Med.*

Prenez *de rob de groseille, Ί ,*

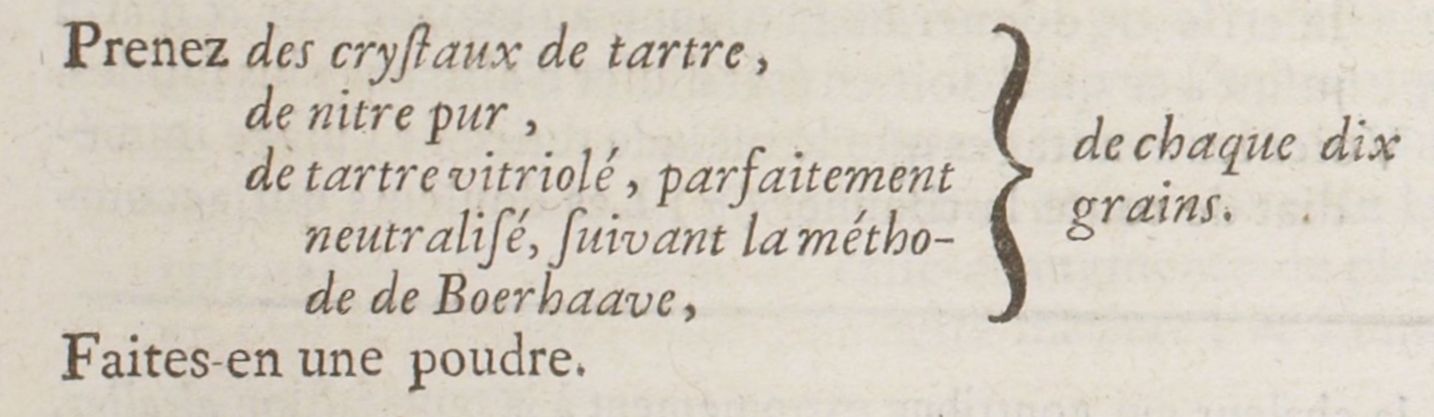
*s r S J* r *deux onces ,  
de jure au > υ*

*d’oxymelsimple, une once s  
d’esprit de sel commun t vingt gouttes s  
de décoction d’orge, quatre livres.*

On en boira continuellement à discrétion. BoERkaavE.  
*Mat. Med.*

Prenez *de décoction d’orge, vingt-six onces s  
de vin dit Rhin, trois onces,  
de sirop des cinq racines apéritives , deux onces,  
rob de sureau rsix dragmes,*

Faites-en une décoction dont le malade prendra trois ou  
quatre onces de trois en trois heures.



On prendra celui qu’on voudra de ces remedes de quatre  
en quatre , de six en six , ou de huit en huit heures,  
avec un verre de la premiere décoction, ou de quel-  
qu’autre liqueur.

Comme ce que nous avons dit ci-dessus peut servir à  
éclaircir & à confirmer un grand nombre de chofes im-  
portantes qui ont rapport à la cure des maladies aiguës  
dont Hippocrate a parlé dans sim Traité \*<ρὶ δταίτηςοξέων;  
je finirai cet article par ce morceau incomparable ,  
que M. Freind qui est un Juge très-éclairé dans ces  
siortes de matieres, appelle *un des plus précieux restes  
de Vantiquité* ; & en effet , il eût pu lui donner de plus  
grands éloges, fans craindre qu’on l’accusât de prodi-  
guer mal-à-propos fes louanges. Je crois qu’il est im-  
possible de confervet dans notre langue aussi-bien que  
dans toute autre les beautés de cet excellent Ouvrage,  
ou tout au moins je veux bien le croire ainsi, persua-  
dé que je fuis des défauts de ma Traduction. Je croi-  
rois cependant avoir rendu un ferVice considérable ,

/ l

A L C 638  
si je pouvois la mettre à la portée de ceux qui ne font  
point en état d’entendre l’original.

Il est bon de remarquer que la fin de ce Traité ne paroît  
point être parvenue jufqu’à nous dans l’état où Hip-  
pocrate Pavoit laissée ; & il y a toute apparence qu’elle  
a été mutilée ou augmentée par quelque copiste moins  
judicieux que P Auteur : du reste, atl moins est-il ce'r-  
tain que celui qui a fait les autres parties de cet Ou-  
vrage incomparable n’a pas mis la derniere main à la  
fin.

Hippocrate commence par condamner la méthode des  
Medecins de l’Ecole de Cnide , qui paroiffent avoir  
été les rivaux de ceux de Cos. Cette introduction est  
un peu obsi:ure, à caufe que nous n’avons point les  
sentences ou maximes Cnidiennes qu’il attaque.

Il sembleroit que les Medecins Cnidiens avoient décrit  
les maladies avec affez d’exactitude, mais négligé un  
grand nombre de circonstances qui les accompagnent,  
& dont la connoissance est absolument néceffaire au  
Medecin; puisipi’en formant sim jugement, elles lui  
indiquent la méthode qu’il doit fuivre dans la cure de  
chaque maladie. On peut mettre de ce nombre, l’âge,  
la force, & la constitution du malade ; fa maniere de  
vivre ; les évacuations naturelles qui hâtent ou retar-  
dent la cure; la coction de la matiere morbifique ; en  
un mot, toutes les autres circonstances qui peuvent  
nous aider à prédire l'événement de la maladie, & à  
prefcrire au malade le régime qui lui convient.

*Traité d’Hippocrate sur le régime qu’il saut observer dans  
les maladies aigues.*

Ceux qui ont compilé les fentences Cnidiennes ont fort  
bien marqué tout ce que les malades fouffrent dans  
chaque maladie , & comment quelques-unes d’elles  
leur arrivent, en un mot, tout ce qu’une perfonne,  
qui ne fauroit rien de la Medecine, pourroit écrire,  
après s’être informée des malades de ce qu’ils ont souf-  
fert. Mais ils ont oublié la plupart des chofes qu’un  
Medecin doit savoir, sans avoir oui le rapport du ma-  
lade.

Puis donc que la cure de chaque maladie exige une con-  
noiffance parfaite des circonstances qui lui sont pro-  
pres , on ne doit pas être furpris que je fois d’un sen-  
timent contraire au leur à cet egard , d’autant plus  
qu’ils mettent en tssage peu de médicamens dans les  
maladies aiguës. Ils nous ont laisse, il est vrai, un grand  
nombre de remedes pour les maladies d’une autre na-  
ture , & qui preEque tous font purgatifs, ils ont aussi  
vanté l’efficacité du lait & du petit lait employé à pro-  
pos. Si ces médicamens étoient bons & propres aux  
maladies pour lesquelles ils les ordonnent, leur simpli-  
cité, leur petit nombre, & la facilité de les préparer  
augmenteroient leur valeur, mais il en est tout autre-  
ment.

Ceux qui dans la fuite ont traité le même fujct, ont suit  
paroîtrc plus de seivoirdans la Medecine, en indiquant  
les remedes qui conviennent à chaque maladie. Il faut  
pourtant avouer que les Anciens n’ont rien écrit furle  
régime qui vaille la peine d’être lu, & qu’ils ont gar-  
dé là-dessus une profond silence. Quelques-uns , il est  
vrai, n’ont point ignoré les différentes formes & divi-  
sions des maladies ; mais ils font tombés dans l’erreur  
en s’attachant à nous donner leurs différens noms. Car  
il n’est pas aussi facile qu’on le pensie d’en faire le dé-  
nombrement, si nous rangeons toutes les maladies  
dont une perfonne peut être attaquée fous différentes  
classes, à caisse qu’elles disterent en quelque chofe,  
ou si nous croyons qu’une maladie ne peut être la mê-  
me à moins qulelle n’ait le même nom.

Mon opinion est que nous devons en toutes chosies nous  
conduire fuivant les regles de Part , & agir avec l’e-  
xactitude la plus scrupuleuses , fi nous Voulons que no-\*  
tre traitement ait un heureux succès. Dans les choses  
qui demandent de la diligence, & où les délais font  
dangereux, il y auroit de l’imprudence a faire attendre

*6^ esi* A L C

notre fecours à ceux qui en ont befoin. Dans le cas où  
la maladie exige un traitement modéré , il faut éviter  
de faire fouffrir inutilement le malade. En un mot,  
nous devons toujours tendre à ce qu’il y a de plus par-  
fait , quelque foit la partie de la Medecine que nous  
aVons embrassée, fans nous assujettir servilement aux  
méthodes particulieres. Je ferai toujours grand cas d’un  
Medecin , qui pour fe rendre utile , & aux malades &  
même à ceux de *sa profession, n’aura* rien négligé pour  
perfectionner les méthodes que l’on fuit ordinairement  
dans la cure des maladies aiguës , qui font le plus de  
ravage dans le monde : telles font celles à qui nos An-  
cêtres ont donné le nom de pleuresie, de peripneumo-  
nie , de léthargie , de fievre ardente , outre un grand  
nombre d’autres qui ont beaucoup de rapport aux pré-  
cédentes ; car elles épuifent les malades par la fievre  
continue dont elles font accompagnées *(a).*

*(lb)* Lorsqu’il ne regne point de maladie pestilentielle  
épidémique, mais seulement des fiévres*sporadiques* de  
disterentes especes , il meurt un plus grand nombre de  
personnes de ces fievres que d’aucune autre maladie.  
Le peuple en général n’étant point capable de distin-  
guer un bon Medecin d’avec un mauvais, approuve ou  
condamne suivant sim caprice les cures dont il est té-  
moin.Il est même à présiimer que les Medecins du com-  
mun ne connoissent point ces fievres dont on ne fiauroit  
comprendre la nature sans étude ; car il n’est pas diffi-  
cile de fiavoir le nom des chofies qui fie présentent tous  
les jours à nos yeux : mais il en est tout autrement des  
choses dont nous parlons , qui mettent un homme dans  
l’obligation de faire paroître fon savoir ou fon igno-  
rance.

On ne peut mieux faire, Suivant moi, que de communi-  
quer au public les chofes qu’il lui est avantageux de con-  
noître , à caisse de l’utilité ou du dommage qui peut lui  
en revenir dans l’occasion; elles ont quelquefois même  
échappé à la connoissance des Medecins : par exemple,  
la raifon qui a obligé quelques Medecins à donner dans  
les maladies aiguës, de la tifanne non-coulée, dans la  
croyance que cette méthode est la meilleure.

D’autres combattent de toutes leurs forces la coutume  
qu’ont quelques autres Medecins de donner à leurs ma-  
lades de l’orge cuit , dans la croyance qu’il est dange-  
reux , tandis qu’ils en donnent le fuc ( χ-λον ) qu’ils en  
tirent en le coulant à travers un linge.

D’autres enfin ne permettent llessage de la tifane épaisse  
& de son silc qu’au feptieme jour de la maladie , &  
d’autres qu’après que la crise est arrivée.

J’ose afsurer que la connoissance du régime qu’il faut ob-  
ferverdans les maladies aigues,est extremement noble  
& excellente , ( ’«γκ«λει ) & embrasse plusieurs autres  
parties importantes de la Medecine ; car le régime peut  
beaucoup pour la guérifon de ceux qui font malades,

A L C 640

& pour entretenir la santé de ceux qui si? portent bien;  
pour fortifier ceux qui sont de l'exercice, & pour faci-  
litcr la conception.

La tifane me paroît préférable à tout autre aliment tiré  
des différentes efj.eces de grains ; & je loue beauccrp  
le jugement de ceux qui lui ont donné cette । référence;  
car elle a une efpece de vifcosité légere & uniforme ,  
agréable , glissante, humectante , qui n’altere point ,  
& délaie tout ce qui a befoin de l’être. Elle n’est point  
astringente,ne dérange point l’estomac pendant la di-  
gestion, & ne fait point enfler le ventre , ayant perdu  
cette propriété dans la coction qui la fait gonfler autant  
que fa nature le permet (c ).

Un Medecin qui prescrit à ses malades l'usage de la tssan-  
ne dans leurs maladies, ne doit point souffrir qu’ils pase  
fent un seul jour fans prendre de la nourriture, à moins  
qu’il ne croie cela nécessiiire pour hâter l'effet d’un pur-  
gatif ou d’un lavement qu’il leur auroit donné (à).

Ceux qui ont accoutumé de faire deux repas par jours  
peuvent ufer de tifanne un pareil nombre de fois ; mais  
ceux qui ne font ordinairement qu’un repas , en ufe-  
ront une feule fois le premier jour; on les acoutumera  
cependant peu à peu à en prendre deux fois par jour ,  
si on le croit nécessaire. On obfervera de ne la point  
donner trop épaiffe , ni en trop grande quantité, il fuffit  
qu’il y en ait assez pour prévenir la tmp grande inani-  
tion des vaisseaux. Si la maladie est accompagnée d'un  
trop grand degré de fécheresse , la dofe n’en doit point  
être trop forte, & il est même bon de donner aupara-  
vant au malade de l’hydromel , du vin , ou telle autre  
chofe que l’on jugera devoir lui faire plus de luen. Je  
spécifierai ci-après ce qui convient le plus à chaque cas  
en particulier. ( e) Si la bouche est humide , & que la  
matiere qui fort des poumons soit louable & sans aucu-  
ne mauvaise qualité, on doit augmenter considérable-  
ment la quantité de tisilne que l’on donne au malade ;  
car une humectation stubite & abondante indique la  
promptitude de la crife, c’est tout le contraire de celle  
qui est lente & plus abondante. (f )

Voila comment on doit *se* conduire dans sim tssage. Je  
passe plusieurs autres chosies Eous silence, d’où l’on peut  
tirer des prognostics , pour en reprendre l’examen dans  
la suite. Plus l’expectoration est abondante, plus le ma-  
lade doit usier de tisanne jusiqu’à Ce que la crisie fe fasse.  
Il est même à propos d’en continuer l’usage pendant  
deux jours après la crisie , crainte de rechute, surtout  
lorsqu’il y a apparence de crise le cinquieme, septieme  
ou neuvieme jours , en ayant toujours égard au nombre  
pair ou impair des jours. Il est à propos, deux jours après  
la crise sde donner de la tisanne au malade flair & matin  
jnEqu’à ce qu’il ic»it en état d’tsser d’alimens plus solides.

Voici les avantages que le malade retire de Ptssage immé-  
diat de toute la tssanne. (g) Les douleurs qui accom-

*( a* ) J’ai dûnné à ὀκόσα τουτέα» ὲχόμε,α *tas*, un tOur quelque peu  
différent de celui des Tradudlons latines, pOur des raisons que  
les Savans n’auront pas beaucoup de peine à deviner ; mais  
COmme ιηοη dessein eft d’expliquer plutôt les chcfes que les  
mûrs, je ne m’attacherai pas beaucOup à ces sortes de critiques.

*( b)* Il parOÎt que Sydenham a eu ce passage en Vue , car il dit  
à peu près la meme chose.

(c)Arétée dit, en parlant de la pleuresie, que la tifanne dOit  
être préférée à tOUt autre aliment. La meilleure méthode, au  
commencement de la maladie, eft d’ufer de sa crème tirée par  
expressiOn des parties les plus folides de l’orge, & ailailîbnnce  
feulement avec du miel, fans tcutes ces drogues que l’on em-  
ploie cOmmunément pour la rendre plus agréable ; car fa Crème  
feule fussitpOur lors. Elle ferr à humecter & à échauffer, à dif-  
foudre & déterger le phlegme , & à chasser par llexpeftoratlon  
ce qui a befoin de l’erre , en même rems qu’elle lâche le ven-  
tre. Sa dûuceur la rend agréable & fait qu’on llaVale aifément,  
& sa VÎÎCOsité appaife la chaleur , purge les membranes, dissi-  
pe la tOux & ranwliit toutes les parties. Telles font les Vertus de  
ilorge. ARETEle , περὶθεραπ. *a. rra.fi. L. I. C.* IO.

Hippocrate paroît être cOnVaincu , par expérience, que la ti-  
senne eft un aliment excellent dans les maladies aigues, quoi-  
qu’il femble avcir ignoré les raifons pOurquûi elle eft telle.  
<êomme elle relâche, elle détruit une des principales causes de

la chaleur qui cOntribue extremement à la putréfaction *alcaline.*Pendant le tems qu’elle bcut & qllielle eft en digeftion , elle  
acquiert une diipOsition à deyenir acide , ce qui la rend propre  
dans les maladies aiguës, OÙ les humeurs tendent à une putré-  
session *alcaline.* D’ailleurs comme elle est un peu silVOneufe ,  
elle dissout les obftruftÎOns, que l’eau feule ne peut lever.

*( d* ) HippOcrate a ici en Vue l’inanition qui provient de l’abf-  
tinence de tOutes siOrtes dlalimens ; ce qui est une pratique dans  
laquelle quelques Medecins anciens avoient ὑοηηό, quOÎqulelle  
foit OppOsee à la raifon , & que les fuites en soient fâcheuses.

*( e* ) Hippocrate s’étend plus au long fur le fujet du miel &  
du νΐη , qui sont tous les deux acefcens. Οη ne doitpOÏnt s’i-  
maginer qu’il conseille llafage du νΐη pur , car les Anciens  
n’en buvoient prespue jamais sans y mettre six sois, eu pour le  
moins quatre fois autant d’eau, lors même qu’ils étOient en fauté,  
comme on le Verra plus amplement dans la fuite.

(S) L’Auteur Veut dire que lorfque la langue & la bOuche pa-  
rOilfent humides , & que le malade rend d’aberd une matiere  
louable , la crife ne tardera pcint à fe faire ; mais que cleft le  
ccntraire lorfque ces signes d’humeitatlon tardent à le mani-  
fefler.

( g ) H femble <pf Hippocrate veut parler de la tssanne qui n’a  
point été coulée.

pagnent

64I A L C

pagnent la pleurésie cessent bien-tôt,parce que l’expec-  
toration commence à se faire ( Εκκαθα.?εσθαι ). Les évacua-  
tions des poumons font beaucoup plus parfaites, & la  
supputation moins abondante que si le malade ufoit  
d’un autre régime. Les crises font aussi plus naturelles,  
moins difficiles, & les rechutes moins à craindre.

La tifane doit être de bon orge & bien cuite , à moins  
que l'on ne veuille employer que l'on fisc ; car outre les  
autres vertus de la tifanne , cette préparation donne à  
l’orge une facilité de glisser qui l’empêche d’offenfer le  
gosier. Latifanne ne caufe jamais d’obstructions, ni de  
pesanteurs d’estomac,elle passe aifémcntssaltere point  
*sè* digere avec facilité , & relâche beaucoup ( *h* ) pour-  
vu qu’elle foit bien cuite,ce qui la rend extremement  
salutaire dans les maladies aiguës ; si bien qu’un mala-  
de se trouve souvent très-mal pour n’en avoir pas fait  
un assez grand ufage.

Lorfque le malade est constipé & prend de la tisane sans  
avoir auparavant vuidé ses excrémens, il ne fait qu’aug-  
menter les douleurs qu’il refl'entoit déja, ou s’en pro-  
curer , fuppofé qu’il en fût exempt ; ajoutez à cela  
une difficulté de refpirer, qui est capable de produire  
de très-mauvais effets ; car elle deffeche les poumons  
& caufe des douleurs dans les hypochondres , le bas-  
ventre & le diaphragme. Bien plus , si la douleur du  
côté est continuelle , & ne cede point aux fomenta-  
tions chaudes, & que le malade ne rende qu’une ma-  
tiere visqueuse mal digérée ; si au lieu de l’appaifer  
par la siaignée, ou la purgation, comme il seroit àpro-  
pos , l’on donne de la tssanne au malade, on ne fait  
que hâter fa mort. De-là vient que ceux qui tssent de  
cette tssanne dans ces Cas, meurent le feptieme jour ,  
ou même plutôt , quelquefois dans le délire , & d’au-  
tres fois fuffoqués par une *Orthopnée*, & par un *Râle-  
ment.*

Ces fymptomes ont fait croire aux Anciens que ces fer-  
tes de malades avoient été frappés d’un coup du ciel,  
(.λλήτουθ & ce qui les a confirmés dans ce fentiment a été  
de volt qu’ils avoient le côté livide après leur mort,  
comme s’ils enflent reçu quelque coup: mais la vérita-  
ble caufe de cette couleur est,qtle le malade meurtavant  
que l’inflammation de la pleure &des poumons ait cef-  
fé. (i) Ils deviennent aussi-tôt asthmatiques ( πνευμἀίίαι ) ;  
car la vitesse de la respiration empêchant la coction de  
la matiere qui doit fortir du poumon & la rendant ex-  
tremement vifqueufe , comme nous l'avons déja ob-  
fervé , empêche l'expectoration & fait que s’attachant  
au gosier, elle caufe le râlement, & la maladie est pour  
l’ordinaire funeste quand elle arrive à ce terme ; ( lq)  
car cette matiere vifqueufe obstrue le pastàge de l'air  
dans les poumons & l’oblige à en fortir aVec beauCoup  
de promptitude ; ce qui contribue à hâter la mort du  
malade ; la matiere en s’attachant au gosier , retarde la  
respiration, & la lenteur de celle-ci augmente de plus  
en plus la Viscosité ( πτύελο ’ ) de cette matiere , & l’em-  
pêche de siortir.

Si î’usiage inconsidéré de la tifane sieule ne Vaut rien dans  
ces siortes de cas, quel tort ne doit point faire au malade  
celui des alimens & des boissons nourrissantes qui ne peu-  
vent être que plus dangereux’Soit donc qu’une perfonne  
fe trouve mal pour avoir usé de la tifanne, de sim

Al.C flos  
fuc , ou de quelque autre liquide épaissi , ( χνλω ) on doit  
employer les mêmes remedes , à moins que quelques  
circonstances ne nous obligent à agir autrement. Vole  
ci les méthodes qulon deit suivre.

Si un homme est attaqué de la fievre aussi-tôt après avoir  
mangé, & avant que d’avOÎr été à la felle, il doit s’absi  
tenir de tifane , fiait qu’il fente de la douleur ou non,  
jufqu’à ce qu’il ait lieu de croire que les alimens ont  
passé dans les intestins inférieurs. Suppose qu’il ne rese  
fente aucune douleur , il boira de l'oxymel, chaud si  
c’est en hiver,& froid si c’est en été;ou s’il est extreme-  
ment altéré,de l’hydromel ( μ.λικ?ήθω) delayé avee beau-  
coup d’eau. Si la douleur continue & qu’il y ait quel-  
que inconvénient à en craindre , on ne lui permettra,  
la tifanne qu’après le feptieme ou neuvieme jour, pour-  
vu que fa complexion foit forte ; il convient même dans  
Ce cas qu’elle ne foit ni trop épaisse , ni en trop gran-  
de quantité. Si le malade est robuste & dans la force de  
l’âge , & que les alimens qu’il a pris dans fon dernier  
repas n’aient point encore fait place à ceux qu’il doit  
prendre , on lui donnera un lavement i mais s’il est  
d’une complexion foible, il vaut mieux fe servir d’un  
selppositoire , à moins qu’il n’ait le ventre naturelle-  
ment libre. Pour ce qui est du tems propre à lui don-  
ner de la tisimne , on doit avoir pour maxime, tant au  
commencement que dans le cours de la maladie , que  
toutes les fois que le malade a les piés froids , l’usage  
de la tifanne lui est extremement pernicieux: mais on  
peut lui en donner lorsque la chaleur s’empare des piés;  
cette précaution est extremement importante dans tou-  
tes les maladies , furtout dans celles qui font aiguës ;  
mais plus encore dans celles qui font accompagnées  
defieyre ardente, & mettent la vie du malade en dan-\*  
ger.

On doit commencer par donner au malade le fuc que l’on  
tire par expression de la tisime ( χυλω ) , & ensisite de  
la tisanne, en observant toujours les regles que nous  
avons données ci-dessus; il est même à propos que l'on  
tente de dissiper la douleur de côté , l'oit qu’elle Eur-  
vienne au commencement , gu dans le cours de la ma-  
ladie,par des fomentations chaudes : (si) la meilleure  
de cette espece est de Peau chaude dans un vasseau de  
cuir ( άσκω ) ( *m* ) , ou dans une vessie , ou dans un vaisu  
feau de terre ou de cuivre , en appliquant auparavant  
quelque chofe de mou fur la partie pour l’empêcher  
d’être offensée.

On peut encore fomenter commodément la partie avec  
une éponge fine, après en avoir exprimé foiblement  
Peau chaude avec laquelle on l'aura trempée. Mais de  
quelque eEpece de fomentation dont on ufe , on aura  
toujours foin de la couvrir, tant pour qu’elle conferve  
plus long-tems sa vertu , que pour empêcher les va-  
peurs qui s’en élevent de pénétrer dans les poumons ,  
à moins qu’on ne fil propohe quelque but en faisant le  
contraire. Il est bon encore d’appliquer fur la partie  
de petits seichets pleins d’orge & d’Ers ( ἱτεβοι ) macérés  
dans du vinaigre, qui devient par-là trop foible pour  
l’usage ordinaire. Le fon est encore fort propre pour  
la même fin. Le fel & le millet cuits au four & enfermés  
dans des faehets, nous fournissent encore des fomenta-»  
rations feches très-utiles : ear le mi lier pst lénirif &la-

( fl ) Les axantages qui réfultent du relâctiement dans les ma-  
ladies inflammatoires, sont spécifiés fous le mot *inflammatio.*

(i) La mortification est la Véritable cause de cette cculeurli-  
Vlàe,& elle arrive fouyent, lorfque l.infiammation ne ceflepas  
âffeZ tôt pour la prévenir.

(k) Ce passage aussi-bien que le prOgnOssiC font extremement  
juftes, quoique la raison qu’Hippocrate denne du danger dont  
ces fortes de cas font accOmpagnés,ne soit pas des meilleures.

J’ai cte souvent témoin de prognoftics qui ont été faits dans  
des inflammations de poitrine , dont l’évenemenc à fait Voir la  
fausseté. Un malade qui refl'entoit des douleurs Violentes cau-  
fées par l’inflammation de lapleure , en ayant été délivré tout à  
coup , le Medecin qui en avoit foin , assura hardiment qu’il étoit  
hors de danger : mais l’événement fit voir au bout de quelques  
heures la fausseté de fa prcdiélion ; car le malade fut saisi d’une

difficulté de respirer, qu’HippOcrate exnrime par πνευματίαι , qui  
lui causa la mOrt,à la hûnte du Medecin. Dans ces fortes de  
cas lorfque la mortificatiOn a une sois commenté , les dou-  
leurs cessent, cOmme il arrive souvent dans les inflammations  
externes. On VOÎt par-là qulon ὑοη teujours fe méfier des chan--  
gemens fubits qui furviennent dans les maladies aigues, furrout  
dans les infiammatiOns.

(Z) Je ne dOute peint que tous les Medecins nè foient per-  
sillades de l’utilité des fomentations dans toutes les maladies ill-  
flammatOÎres , & peut-être n’a-t’on rien trouvé depuis Hippo-v  
crate , de plus propre à faciliter les évacuations & l’eftet des re-  
medes internes pour résoudre l’inflammation.

*( m )* Τ’ἀσχὸς dont il est ici parlé , eft la peau de quelque bête  
coulùe de telle forte nsi elle garde l’eau ou les autres liqueurs  
qulon *y* met.

<43 A L C

xatif. Ces fortes de fomentations émollientes disse-  
pent les douleurs qui s’étendent jusqu’aux clavicu-  
les. (z;)Supposé que les fomentations chaudes n’appai-  
fent point la douleur, on ne doit point les continuer  
plus long-tems , car elles desseehent les poumons &  
hâtent la supputation. Si la douleur *se* fait fentir à la  
clavicule , & que le malade fente une pésimteur dans  
le bras , autour de la mamelle ou au-dessus du dia-  
phragme , il faut sans diflérer lesiligner au bras & lui  
tirer beaucoup de simg, juEqu’à ce que la douleur di-  
minue, & que sim sang paresse plus rouge ou plus li-  
vide ; car ces deux changemens lui semt assez ordinai-  
res dans ces maladies. ( θ )

Mais si la douleur se fait fentir sous le diaphragme & non  
dans la région des clavicules, on purgera le malade  
avec de l’ellébore noir ( μέλαει *sm.uusu* ) ou du tithymale  
marin ( πεπλίω ) en mêlant avec l’ellébore des carrotes  
fauvages, ( δαἄκει) avec du seieli ( σεσιλι ) du cumin , de  
Panis, ou telle autre plante odoriférante qu’on voudra,  
& avec llépurge,le fuc de silphium, ( ὀπόνσιλφνύ ) car com-  
me tous ces simples ont une même vertu , il réfulte le  
même effet de leur mélange. L’ellébore noir opere  
mieux que l’épurge, & hâte plus efficacement lacrife,  
mais l’épurge est plus propre à chaffer les vents. Ces  
deux plantes , qui font les meilleures que je connosse,  
ont une qualité anodyne qui leur est commune avec  
plusieurs autres cathartiques. Quoique les purgatifs  
qui n’ont aucune amertume ou saveur defagréable , &  
qui ne rebutent point le malade par la quantité qu’il  
en faut, ni par leur couleur,produifent un très-bon ef-  
fet lorsqu’on les donne en forme de tisane, il est à pro-  
pos cependant dedonnerdelatifane au malade, &ce-  
la en une quantité qui ne foit pas fort inférieure à celle  
à laquelle il est accoutumé, après une dofe des purga-  
tifs dont nous venons de parler (p) : mais il n’est  
pas raifonnable qu’il prenne d’aliment liquide pen-  
dant l’opération du purgatif ; il peut, lorsqu’elle a  
ceffé , en tsser en moindre quantité que de coutu-  
me , & l’augmenter successivement, fupposé que la  
douleur cesse , & que nulle autre circonstance ne s’y  
oppose.

On doit obsterver les mêmes regles à l’égard de la Crême  
de tisonne (χυλῶ), car je prétens qu’il vaut mieux com-  
mencer par elle d’abord , que le troisieme, quatrieme,  
cinquieme, sixieme& sieptieme jour, que les vaisseaux  
font épuisiés par l’abstinenee , à moins que la crise ne  
fe fasse pendant ce tems-là. Les préparations qui doi-  
vent précéder fon ufage font les mêmes que celles dont  
j’ai parlé. Voilà ce que je penfe de l’usage de la tifa-  
ne,& dcs boissons dont je serai mention dans la fuite.  
J’ai cependant connu des Medecins qui agissent tout  
autrement qu’ils ne devroient dans ces flattes d’occa-  
sions. Car ils ont pour méthode, après avoir épuisé le  
malade au ccmmencement de la maladie par une absi-  
tincnce de deux, trois , ou d’un plus grand nombre de  
jours , de leur donner des alimens & de leur permettre  
Ptssage des liqueurs nourrissantes, Pur ce principe peut  
être qu’il est raisonnable de compenser le changement  
qui est survenu dans le corps, par un autre plus grand &  
tout opposté. Un pareil changement seroit à la vérité  
avantageux, s’il pouvoit *se faire* d’une maniere régulie-  
re, si-lccessivement&fans aucune violence. Mais comme  
ce changement consiste principalement dans la quan-  
tité d’alim ens qu’on aecorde au malade , si celle-ci n’est  
point proportionnée, le malade s’en trouve très-mal,

A L C

furtout lorfqu’il usie de toute la tifane. Ceux encore  
qui ufentdc fa crême s’en trouvent incommodés, com-  
me aussi ceux qui font ufage de liquides, quoiqu’ils le  
foient beaucoup moins que les autres. La connoissan-  
ce du régime qu’obEervent les persimnes qui si; per-  
tent bien, peut aussi nous être d’une grande utilité  
dans ces fortes de cas. Car si l’on remarque une si gran-  
de différence entre les alimens , par rapport aux chan-  
gemens qu’ils occasionnent dans le corps de ceux qui  
jouiffent d’une bonne sianté , ne doit-on pas supposer  
à plus forte raision cette différence beaucoup plus con-  
sidérable, eu égard à ceux qui siont malades, & qui  
Eont surtout attaqués de maladies aigues ?

11 est aisé de comprendre qu’un régime constant & uni-  
forme, quoiqu’il ne foit pas fans reproches, est beau-  
coup plus propre à conserver la simté que le passage su-  
bit d’un mauvais régime à un autre plus salutaire. Ceux  
qui Eont habitués à faite un ou deux repas par jour fe  
trouvent incommodés lorsqu’ils vsennent à changer de  
coutume. Qu’un homme prenne un repas à midi contre  
sim ordinaire , il s’en trouve mal & fent une pefan-  
teur , une foiblesse & une inactivité par tout sim corps;  
s’il Eoupe outre cela, il a des rapports acides, & quelque-  
fois un cours de ventre, lorsque l’estomac est plus char-  
gé qu’à l’ordinaire , ayant accoutumé de fe décharger  
lui-même,& ne s’étant jamais vu obligé à fupporter la sa-  
tigue d’une double coction.Dans ce cas il est à propos de  
compenfer ce changement par un autre , c’est-à-dire,  
de dormir après le dîner, & le foir après fouper, en  
évitant le froid en Hiver, & le chaud en Eté. Celui qui  
ne peut dormir se promenera pendant un tems consi-  
dérable, en *se* repofant de tems en tems, il mangera  
peti à fon fouper, ou ne prendra même aucun aliment,  
il boira modérément de quelque liqueur qui ne con-  
tienne rien de trop cru. La même persimne *se* trou-  
vera beaucoup plus mal si elle fait trois repas par jour,  
& fon incommodité deviendra d’autant plus grande ,  
qu’elle mangera plus fouvent. On trouve cependant des  
persimnes qui peuvent faire trois repas par jour, fans  
en être incommodées, ce qui ne vient que de la couru-  
me qu’elles ont prife. D’autres qui ne prennent que  
deux repas *fe sentent* foibles lorsqu’ils manquent de  
dîner, ne peuvent vaquer à aucune affaire, & fentent  
outre cela une douleur dans l’orifice gauche du ventri-  
cule ( καρδιάλγέες ) leurs visiteres femblent en quelque *sor-  
te* sisspendus, leur urine est chaude & pâle, & leurs ex-  
crémens font brûlés en dedans. Quelques-uns ont la  
bouche amere , les yeux creux , & fentent un batte-  
ment aux tempes & un froid aux extrémités. On en  
trouve encore qui n’ayant point dîné ne peuvent man-  
ger à fouper fans ressentir une oppression d’estomac,  
& de plus grandes inquiétudes pendant la nuit , que  
s’ils eussent dîné deux fois. Puis donc que tout change-  
ment dans le régime ordinaire, ne durât-il qu’un de-  
mi-jour , produit de femblables effets sur ceux qui se  
portent bien, le mieux que l’on puisse faire est de ne  
rien ajouter ni retrancher de la nourriture que nous  
avons coutume de prendre. Un homme qui contre fon  
ordinaire , ne mange qu’une feule fois par jour , & qui  
après avoir jetté les vaisseaux dans l'inanition en jeû-  
nant tous les jours , prend à fon fouper la quantité  
de nourriture à laquelle il étoit acCoutumé , tombera  
infailliblement malade , pour avoir négligé de dîner ;  
& fentira après souper une pesiinteur, qui Eera d’au-  
tant plus grande qu’il aura plus mangé ; l'oppression sera

(?i) VcyeZ Cæl. Aurel. ***Acut. L. II. c.*** 19.

( 0 ) Τοιιί ce que Sydenham , Hûffman & la plupart des Au-  
leurs mûdernes Ont dit fur Ce sujet , est sondé fur ce passage  
d’HippoCrate.

Sydenham insiste principalement fur la sitignée & fur une diete  
acefcente , de même qu’Hippocrate.

Il défend toutes fortes de Viandes & de bOuillens de VOlaille ,  
&? Ordonne au malade d’ufer dlorge mOndé, de gruau , de pana-  
fle, & de rifanne d’orge perlé, d’ofeille, & de racines de réglisse

cuites dans de l’eau, & quelquefois de la petite biere. *Syden-  
ham de Pleilritide.*

*(p)* HippOCrate ne οοηηοΐίΓού peint certains purgatifs adou-  
ciflans dont ncus nOus servens areC succès dans les maladies ai-  
guès ; de-là vient qu’il conseille de denner ceux dOnt il parle ,  
de maniere qu’ils perdent une partie de leur activité , & c’eft ce  
que les particules lisses & glissantes de la tifane operent, données  
médiatement après chaque dofe.

*sésj* ALC

beaucoup plus considérable si les vaisseaux étant dans  
l’inanition par une trop longue abstinence , il mange  
copieusement à S011 souper. Ceux qu’un long jeune a  
épuisés ne peuvent donc mieux faire pour compenser  
cette abstinence & réparer leurs forces, que de fe ga-  
rantir du froid & du chaud, & ne point *se* fatiguer inu-  
tilement par des travaux qu’ils font hors d’état de scip-  
porter. Il faut qu’ils mangent à fouper beaucoup moins  
qu’à l’ordinaire, & que les alimens dont ils usent ne  
foient point *secs* mais humides. Leur boisson ne doit  
point être aquetsse ni en moindre quantité que la nour-  
riture qu’ils prennent. Ils doivent dîner fort sobrement  
le jour d’après, & réprendre insensiblement leur ma-  
niere de vivre ordinaire. Quelques uns , surtout ceux  
dont les parties supérieures contiennent beaucoup de  
bile,sont plus incommodés de ces irrégularités que les  
persionnes phlegmatiques , qui à tous égards font plus  
en état de supporter une abstinence à laquelle elles ne  
semt point accoutumées, & de se contenter d’un seul  
repas par jour.

En voilà assez pour prouver que tout changement ex-  
traordinaire dans les choses qui concernent la nature  
& l'habitude du corps, est la principale caufe des ma-  
ladies. C’est pourquoi il est tout-à-fait dangereux d’é-  
vacuer excessivement les vaisseaux, ou de prendre de la  
nourriture dans le commencement d’une maladie qui  
est accompagnée d’inflammation , ou, en un mot, de  
passer tout d’un coup d’un état à un autre tout op-  
posté.

On pourroit ici, relativement à ce qu’on vient de voir,  
dire plusieurs chofles touchant l’estomac & les autres  
parties qui ont du rapport avec lui; par exemple, que  
nous sijpportons avec facilité les alimens & les boif-  
fons auxquelles nous sommes accoutumés, quolqu’el-  
les soient naturellement mauvaises ; & au contraire  
que les meilleurs alimens nous deviennent nuisibles ,  
lorsque nous n’y sommes point faits. Ce feroit encore  
ici le lieu de parler des effets que produit le trop grand  
usage de viande, d’ail, de silphium , ou du fisc qu’on  
en tire, des choux , & des autres substances sembla-  
bles, qui Eont douées de quelque propriété singuliere ;  
mais on ne fera pas surpris qu’elles dérangent & in-  
commodent l’estomac plus que tout autre vifcere, si  
l’on fait attention au gonflement, à l'enflure , & aux  
tranchées que caufent les gâteaux ( *Maza* ) à ceux qui  
n’en ont jamais mangé; à la foif & à la réplétion fubite  
que caisse le pain chaud,à raifon dela propriété qu’il a de  
dessécher, & de la difficulté avec laquelle il fe digere ;  
aux différens effets que produisent le pain bis ( )

& celui de fleur de farine, fur les estomacs qui n’y font  
point faits ; à ceux que produifent les gâteaux , lorsc  
qu’ils font plus secs,plus humides, ou plus vifqueux  
qu’à l’ordinaire, & la nouvelle farine d’orge féchée au  
feu ( ἀλφΠα ) ; à la maniere dont elle opere lorfqu’elle est  
vieille sur ceux qui n’en ont jamais mangé que de  
nouvelle ; aux effets qu’on éprouve ponr avoir substi-  
tué le vin à l’eau ou l’eau ati vin , ou abandonné la cou-  
tume qu’on avoir priste de boire le vin pur ou trempé ,  
pour une autre toute opposite ; car ces changemens ne  
peuvent manquer à coup star d’occasionner une sur-  
abondance d’humidités dans l'estomac,& des flatuosités  
dans les intestins inférieurs ; ou une palpitation de  
cœur, une pesanteur de tête & une sioif excessive. Les  
vins blancs & rouges, substitués l’un à l’autre , contre  
la coutume, fiant capables de caufer un grand nombre  
d’alterations dans le corps , quoiqu’ils soient égale-  
ment spiritueux ; de sorte qu’on *n’a* pas lieu de s’éton-  
ner deceque les vins doux& spiritueux γλυκυς καὶ ὀινωδους οινος )  
quel on quitte tout d’un coup l’un pour l’autre, pro-  
dussent des changemens si considérables.

1 JUt ,avouer cePendant qu’il *se* présente certains cas  
dans les maladies aigues où l’on peut changer de régi-  
me sans que le corps change quant à *sa* force ou *sa* foi-  
blefle allez considérablement pour qu’il foit néeessaire  
d ajouter ou de retrancher de la nourriture. Dans ce cas  
neantmoins, il faut avoir égard à la force du malade , à

ALC 646

la nature de la maladie , à la constitution du corps , à  
l’habitude & la maniere de vivre ordinaire, par rapport  
au boire & au manger.

L’augmentation de nourriture est rarement utile au ma-  
lade dans les maladies aiguës : mais il est fouvent  
necessaire de la lui rétrancher tout-à-fait, pourvu qu’iI  
ait assez de force pour fupportcr une pareille abstinen-  
ce, jusqu’à ce que la maladie foit arrivée à fon plus  
haut degré, & que la crife foit prête à fe faire. J’indi-  
querai ci-après les cas dans lefquels ce que je viens de  
dire a lieu ; & comme les exemples ont beaucoup plus  
de force que les maximes que je pourrois donner,  
j’aurai foin d’en propofer. Je passerai à la continuation  
de l'exposition dela doctrine dont j’ai dessein de per-  
fuader mes Lecteurs, convaincu que je fuis , qu’elle  
est beaucoup plus importante qu’on ne le penfe ordi-  
nairement.

Dans le commencement des maladies aiguës , on a per-  
mis à quelques-uns de prendre de la nourriture le pre-  
mier jour , & à d’autres le fecond jour de la maladie ;  
il y en a même qui ont pris tout ce qu’on leur a pré-  
fenté , sans en excepter le *cyceon, (*

Il s’en faut de beaucoup que ce régime foit le meilleur,  
quoique les fautes de cette espece soient moins perni-  
cieufes , que si après deux ou trois jours d’abstinence &  
l’inanition des vaisseaux qui en est une suite, le malade  
avoit commencé un pareil régime le quatrieme ou cin-  
quieme jour. Il e-st très-dangereux après tous ces jours  
d’abstinence & d’inanition, de prendre de la nourritu-  
re les jours fuivans, avant que la maladie foit préparée  
pour la crife. Une pareille méthode ne manqueroit pas  
d’être funeste à un grand nombre de perfonnes, à  
moins que la maladie ne fût d’une nature très-bénigne.  
Les fautes ne font pas si pernicieuses au commence-  
ment, & on les répare plus alternent que celles que  
l’on commet lorfque la maladie a fait plus de progrès.  
Il me paroît que l'on ne peut interdire pendant les pre-  
miers jours , l’usage de tel ou tel aliment liquide aux  
malades qui feront dans la nécessité de prendre de la  
nourriture les jours fisc vans. Quelle imprudence ne com-  
mettcnt donc point ces malades qui commencent à user  
de tssanne d’orge après deux ou trois jours d’abstinen-  
ce , puisqu’elle ne peut manquer de leur être nuisible.  
Ceux qui n’usient que de *sa* crême, ( χυλῶ ) ignorent  
fans doute le tort qu’ils *se* font, lorfqu’ils la prennent à  
contre-tems. Il n’est pas befoin cependant d’avoir beau-  
coup de prudence pour comprendre que l’usage de tou-  
te la tifanne d’orge , avant que la maladie foit prépa-  
rée pour la crife, est très-nuisible à ceux qui ne font ac-  
coutumés qu’à sa crême, & c’est à eux à s’en abstenir.

Tout ce que je viens de dire prouve évidemment que  
quelques Medecins siuivent une très-mauvaise métho-  
de quand ils permettent à leurs malades l'ssa-ge des  
alimens aux commencemens des maladies , ou qu’ils  
les jettent dans l'inanition tout d’un coup. Les princi-  
pes l'ur lesquels ils fe fondent pour leur accorder ou  
leur retrancher les alimens , font le plus fouvent faux  
& pour la plupart contraires aux regles qu’on devroit  
suivre. Quelquefois ils passent de l’inanition des vaif-  
feaux à l'ssa-ge des alimens liquides , tandis qu’ils *eus-  
sent* dû passer de l'usage de ces derniers à l’inanition,  
fuppofe que la maladie éxigeât un semblable Change-  
ment. Ces erreurs semt quelquefois caisse que les cru\*  
dités bilieufes fe jettent fur la tête & la région de la  
poitrine , cet accident est suivi de l'infomnie qui em-  
pêche la coction de la matiere morbifique; le malade  
est abattu, chagrin , inquiet, & tombe dans le délire ;  
fon regard est farouche & étincellant; les oreilles lui  
tintent ; le froid s’empare des extrémités ; fon urine est  
crue; ses crachats deviennent sans consistance, siales &  
naturels ( ἀκρή-ω ) quant à la couleur, mais peu abon-  
dans ; il sue autour du cou, & cette sueur est accom-  
pagnée d’anxiétés & d’inquiétudes ; *sa* respiration est  
comme entrecoupée, fréquente & extremement forte ;  
ses fourcils s’étendent en quelque maniere, il tombe  
dans des fyncopes fréquentes, il rejette les hardes dont

647 A L C

il étoit couvert, il est faisi d’un tremblement de mains  
& quelquefois de la levre inférieure. Lorfque ces fymp-  
tomes furViennent au commencement de la maladie ,  
ils présagent un violent délire & pour l’ordinaire la  
mort. On n’en réchappe guere qu’à la saVeur d’un  
abfcès , d’une hémorrhagie par le nez, ou d’une *éva-  
cuation* d’un pus épais par l'expectoration.

Peu de Medecins ont assez de sagacité pour discerner  
dans les maladies la foibleffe qui est causée par l’inani-  
tion des vaisseaux, ou tel autre accident , de celle qui  
ne vient que de la douleur & de la violence de la ma-  
ladie , ni pour discerner les différentes impressions &  
affections de toute espece qui ont leurs principes dans  
la nature & l’habitude des individus, quoique la vie  
& la mort du malade dépendent de la connoiffance ou  
de l'ignorance de ces choses. L’inconvénient est grand  
lorEque le Medecin regardant la foibleffe de fon mala-  
de comme une fuite de sim abstinence, augmente *sa*nourriture, tandis que sim épuisement & sa foiblesse  
n’ont pour causi; que sa tristesse & la violence de la ma-  
die. C’est une ignorance impardonnable de ne pas fa-  
voir distinguer quand une maladie provient d’inani-  
tion , & de diminuer la nourriture du malade. Une pa-  
reille méprise est dangereuse, & beaucoup plus ridicu-  
le que la précédente, quoiqu’accompagnée d’un moin-  
dre danger. Car si alors quelqu’autre perfonne qui  
ignore tout-à-fait la Medecine, mais qui est instruit  
de ce qui a précédé , conseille au malade Lissage des  
alimens que le Medecin lui avoit défendu , on ne pour-  
ra pas douter qu’il ne l’ait beaucoup foulagé. Une fem-  
blable erreur attire au Medecin le mépris du public ,  
qui est fortement persuadé que le malade doit fa vie  
aux confeils dont nous venons de parler.

Je décrirai dans la suite les signes qui siont propres à ces  
différentes maladies , pour qu’on puisse en faire la dise  
tinction ; & en eflet ils ont quelque rapport avec ce qui  
arrive à l’égard de l’estomac. Si le corps demeure long-  
tems en repos contre sim ordinaire , fes forces dimi-  
nueront fensilblement ; & s’il passe subitement du re-  
pos au travail, il est certain que ee changement fera  
suivi de quelque inconvénient. Nous devons porter le  
même jugement de chaque partie du corps. Les piés ,  
ainsi que les autres membres, fe ressentiront d’un vio-  
lent exercice après avoir resté long-tems dans l'inac-  
tion. Il en fera de même des dents, des yeux & des au-  
tres parties du corps. Un lit trop mou ou trop dur,  
caufera des douleurs à ceux qui n’y siont point accou-  
tumés ; & si l'on couche à l'air, quoiqu’on n’ait pas  
coutume de le faire , le corps perdra fa flexibilité ordi-  
naire. Il ne fera pas inutile d’éclaircir cette doctrine  
par des exemples. Supposions qu’un homme contracte  
un ulcere à la jambe , qui ne foit pas assez dangereux  
pour lui caufer de l’inquiétude, ni trop peu considéra-  
ble pour le négliger; & que sa chair ne foit ni trop dif-  
ficile, ni trop assée à guérir ; fuppofons encore qu’il  
garde le lit les premiers jours fans remuer la jambe : il  
évitera par-là l'inflammation & guérira beaucoup plu-  
tôtpar ce moyen, que s’il eût fait le moindre exercice  
pendant la cure. Mais s’il fe leve le cinquieme , sixie-  
me ou feptieme jour, il s’en trouvera beaucoup plus  
mal que si dès le commencement il eût resté sur fes  
jambes & fe fût promené. S’il passe tout d’un coup à un  
violent exercice, il fouflrira davantage que s’il eût fa-  
tigué de la même maniere pendant tout le tems de la

A L C 648

cure. Toutes ces choses jointes enfemble, prouvent  
suffisamment que tout changement extraordinaire, de  
quelque efpece qu’il foit , est pernicieux.

La trop grande quantité d’alimens nuit à l'estomac en  
plusieurs manieres, après une longue abstinence; &  
toutes les autres parties du corps reçoivent plus de  
dommage du travail après un long repos , que du pasi-  
siage d’une nourriture abondante à l’abstinence, pour-  
vu, toutefois que l’on procure du repos au corps après ce  
changement.

Si l'on passe tout d’un coup de l’exercice & du travail, au  
repos & à l’inaction , il faut aussi à proportion fournir  
à l’estomac moins de nourriture à digérer ; autrement  
on ne peut manquer de fentir une péfanteur par tout le  
corps , ou quelqu’autre incommodité. ( *q )*

Je me fuis beaucoup étendu fur le changement de régime  
à causie de l'importance de cette matiere, non-feule-  
ment en général, mais encore par rapport au fujet que  
nous traitons, c’est-à-dire , le passage de l'état d’inani-  
tion des vaisseaux à l’tssage des alimens liquides dans  
les maladies aiguës. Ce changement doit être tel que jecviens de dire, mais on ne doit point ufer de cette esc  
pece d’alimens que la matiere morbifique ne foit dans  
un état de coction, & qu’il ne paroisse quelques si-  
gnes d’évacuation ou d’irritation autour des intestins  
ou des hypochondres, pareils à ceux que je décrirai.

Une infomnie obstinée & continue, engendre des crudi-  
tés & empêche la coction des alimens solides & liqui-  
des, un trop long fommeil au contraire, relâche le  
corps & rend la tête foible & péfante. ( *r )*

*Regles pour l’usage du vhn, du vin trempé s de seau, de  
l’oxymel et des bains.*

On doit avoir égard aux caracteres & aux effets fuivans  
dans le choix des vins doux, fpiritueux, blancs ou  
noirs , dans les maladies aiguës. Les vins doux ne sont  
pas si fujets à enivrer & à appéfanrir la tête que les spi-  
ritueux, mais ils font plus laxatifs. Ils augmentent ce-  
pendant les tumeurs des vifceres du foie & de la rate,  
beaucoup plus que les autres, & ne conviennent point  
aux personnes bilieufes, parce qu’ils augmentent la  
foif. Ils engendrent encore des flatuosités dans les in-  
testins supérieurs, dont les inférieurs ne fe ressentent  
point comme on pourroit le croire : car les flatuosités  
caufées par les vins doux n’ont point une qualité péné-  
trante ,& s’arrêtent autour des hypocondres; les vins  
doux ne provoquent point l’urine comme les vins  
blancs spiritueux, mais ils facilitent davantage l’ex-  
pectoration. Il est à remarquer que le vin doux qui al-  
tere rend l’expectoration moins abondante que celui  
qui n’augmente point la foif.

Nous avons fait en partie l’éloge & la cenfure du vin  
blanc fpiritueux dans ce que nous venons de dire du  
vin doux. Il pénetre avec plus de facilité que l'autre  
jufqu’à la vessie; il est diurétique & leve efficacement  
les obstructions, ( κἀΐάῥῥηἀνὰ,ς ) ce qui le rend d’une gran-  
de utilité dans les maladies aiguës. Car quoiqu’il foit  
moins propre que le précédent à d’autres ufages, la  
propriété qu’il a de purger par les urines délivre le  
corps des maladies, lorfqu’on en ufe à propos. On  
peut tenir pour sûres les regles que je viens de don-  
ner sur les avantages & les inconvéniens qui résultent  
de l’usage du vin , quoiqu’elles aient été inconnues aux  
Medecins qui m’ont précédé.

*(esc* C’est ainsi qu’un grand nOrnbre de personnes de diftinc-  
tlon que leurs richesses mertent hors de la nécessité de trayailler  
& de faire de llexerctce , tOmbent dans des maladies aigues &  
chrOniques qui terminent une Vie qu’ils eussent pu prolonger  
avec le fecOurs de leur tempérament & d’un régime conyena-  
ble. Car après aVoir passé leur jeunesse dans des Occupations qui  
demandent un Vlolent exercice , elles tombent tOut d’un ccup  
dans l’indOlenCe & l’inadÎOn , fans perdre l’appétit qulelies  
aVoient auparaVant acquis par l’exercice, & qui leur devient  
nuisible de salutaire qu’il émit auparaVant pûur elles ; car il fur-  
charge les organes de la digestion & tout le corps en général, &

cause des obflruâions, & par-là une infinité de maladies.

Elles fe trouveront beaucûup mieux de faire un exercice saf-  
fifant pOur digérer, assimiler & eVacuer la quantité d’aliniens  
que leur appétit les met en état de receVoir dans leur ellomac  
aVeC fatisfatilon , Ou bien de ccmpenfer par l’abstinence l’exer.»  
cice clent elles fe prirent.

(r) Cette maxime paraît déplacée ; car elle nla aucun rap-  
porr à *ce* qui précédé. Elle deVroit naturellement fe trouyer par-  
mi les exemples de l’inconvénient qui réfulte de tout change-  
ment fOudain dans le régime.

ALC

On peut ufer des vins austeres noirs & d’une couleur son- '  
cée, dans les maladies aiguës aux conditions fuivan-  
tes : qu’on ne fente point de peEanteur de tête, qu’on  
n’ait point le délire , que l’expectoration foit libre ,  
qu’il n’y ait point de suppression d’urine , que les ex-  
crémens Eoient quelque peu humides & semblables à  
de la raclure ( ξνσμἀΐωδεστερα ). Dans de pareilles circons-  
tances on peut fe hasarder à fubstituer ces derniers au  
vin blanc.

Il est encore bon de savoir que le vin bien trempé est I  
moins nuisible aux parties supérieures & à celles qui  
Pont aux environs de la vessie , & que celui qui l’est  
moins est meilleur pour celles qui fiant autour des in-  
testi ns.

*De l’hydromel, ou du miel et de l’eata*

L’hydromel ( μελίκρητον ) est moins propre pendant le cours  
des maladies aiguës aux personnes bilieuses, ou dont  
les vssceres sont gonflés , ( πικροχὸλισι καὶ μεγαλοσπλ ίγχνοισ' ) I  
qu’aux autres. Cependant il altere moins que le vin  
doux, il ramollit les poumons, facilite l’expectora-  
tion. ( ἀίνελου άναγογὴν ) & appaife la toux. Il a même une  
qualité favoneuse , capable de rendre les crachats  
plus gluans. L’hydromel est aussi un excellent diuré-  
tique, pourvu qu’il ne rencontre aucun obstacle dans  
les vifceres. Il facilite encore la sortie des excrémens  
bilieux par les selles, qui sont quelquefois louables ,  
& dans d’autres tems trop bilieufes & trop écumeu-  
ses, furtout dans les personnes d’un tempérament bi-  
lieux, ou qui ont des obstructions de vifceres, μεγαλοσ-  
Ηλά,χνεισι. )

Lors donc que l’hydromel est bien délayé , il est plus  
propre à hâter l’expectoration & à ramollir les pou-  
mons: mais Pétant moins, il purge par bas avec plus  
d’efficacité les excrémens écumeux, & ceux qui sont  
trop chauds & trop bilieux. Il faut cependant avouer  
que ces fortes de felles semt accompagnées de quelques  
inconvéniens, car elles augmentent la chaleur des hy-  
pocondres au lieu de l’appaifer, elles causent des in-  
quiétudes , une agitation continuelle des membres ,  
l’ulcération des intestins & de l’anus. On indiquera  
ci-après les remedes qui conviennent à ces accidens.

On peut donc dans ces sortes de maladies , substituer  
l’hydromel à toute autre boisson.

On a vu ci-devant les raisims pour lesquelles il est plus  
avantageux dans certains cas que dans d’autres.

L’hydromel passe pour réduire ceux qui en font ufage à  
une soiblesse qui est bien-tôt silivie de la mort. Ce re-  
proche est fondé fur ce que quelques perfonnes font  
mortes de faim pour en avoir fait leur principale nour-  
riture, comme si c’eût été là fon véritable ufage. Lhy-  
dromel, quand même on le boiroit seul, a beaucoup  
plus de force que Peau, à moins qu’il ne purge. Il est  
même à quelques égards plus fort que les vins blancs  
légers, foibles & fans odeur , ( ἀνόσμκ ) quoique plus  
foible à quelques autres. Qu’une persimne boive deux  
fois autant de vin que d’hydromel, il *se* trouvera beau-  
coup plus fort de l’ufage de l'hydromel que de celui du  
vin,à moins que le premier ne le purge,& l'hydromel en-  
gendrera une plus grande quantité d’excrémens que le  
vin.Cependant si l’on vient à boire de l’hydromel après  
de la tifane, il occasionnera une réplétion & un gonfle-  
ment extraordinaire qui sie fera fentir aux vifceres qui  
font aux environs des hypochondres; au contraire il ne  
produira pas d’aussi mauvais effets, & deviendra même  
en quelque sorte salutaire si on le boit avant la tisane.

Lorsipue l'hydromel est cuit il a meilleure apparence que  
quand il est cru, car il devient léger, clair, blanc &  
tranEparent, fans qu’il acquière pour cela aucune nou-  
velle vertu. Il n’est pas même aussi doux que lorEqu’i,  
est cru , surtout si le miel est bon ; mais il est plus foi-  
ble & engendre moins d’excrémens. Ces propriétés ne  
font point necessaires à l’hydromel, eu égard aux cir-  
constances dans lesquelles on l’emploie. L’hydromel  
cuit est d’un meilleur ssage, lorfque le miel est mau-

A L C *faO*

Vais, noir , impur & de mauvaise odeurs car le feû  
corrige la plupart de ces mauvaises qualités.

*De l’Oxymel.*

La liqueur qu’on appelle oxymel est fort falutaire dans  
les maladies pour plusieurs raisons : car l’oxymel faci-  
lite l’expectoration & rend la refpiration libre. Il est  
bon cependant de fe souvenir lorfqu’on le donne , que  
celui qui est extremement acide , peut produire des  
changemens considérables siur les crachats qui sortent  
avec facilité ; s’il venoit à faciliter la fortie de ceux  
qui étant attachés aux bronches rendent la voix rau-  
que, & à dilater les bronches, il soulageroit considéra-  
blement les poumons , & il ne pourroit manquer  
d’être extremement falutaire : mais il arrive quel-  
quefois le contraire , & celui qui est acide est si  
fort éloigné de faciliter l’expectoration , qu’il rend les  
crachats plus gluans, ce qui devient nuisible au mala-  
de. Ceux-là s’en trouvent encore plus mal, qui ne peu-  
vent ni fouffrir ni rejettes la matiere qui est attachée à  
leur gorge.

On doit dans l'usage de l’oxymel avoir égard aux forces  
du malade ; & fuppofé que les chofes foient en bon  
état, le lui donner chaud , mais en petite quantité  
d’abord, en augmentant peu à peu , mais jamais trop  
à la fois. Celui qui est un peu acide humecte la bou-  
che & la gorge, facilite la fortie des crachats, appai-  
fe la *lois, 8c* fait beaucoup de bien aux hypochondres  
& aux vifceres voisins. Il empêche les mauvais effets  
du miel, en corrigeant ce qu’il a de bilieux ; il disse\*  
pe les vents ( φυσέων καταῤῥηκτικὸν ) & provoque  
Furine; il humecte un peu trop les intestins inférieurs  
& caufe des tranchées. Il est cependant quelquefois  
pernicieux dans les maladies aiguës, car il empêche  
les vents de fe frayer un passage à travers le corps,  
( φύσαν κωλύει περαιουσθαι ) & les force à remonter ; (w  
λινδρομέειν ποιέει) Quelquefois aussi il affoiblit le corps  
& refroidit les extrémités. Voilà quels font les mau-  
vais effets de l’oxymel. Il est bon d’en donner un peu  
au malade vers la nuit, avant qu’il ait pris de la tssan-  
ne ( πρὸ ροφύματος). Je ne vois même aucune raifort  
qui pût empêcher de lui en donner long-tems après  
le sisuper. Quant à ceux dont le régime consiste en  
fluides, & qui n’usent d’aucun aliment, je crois que  
l’tssage continuel de l’oxymel ne leur convient point à  
caufe qu’il irrite & picotte leurs intestins avec d’au-  
tant plus de facilité qu’ils font vuides, & que leurs  
vaisseaux font épuifés. Ajoutez à cela qu’il diminue  
leurs forces.

Si l’on jugeoit cependant que le fréquent usage del’oxy-  
mel pût être falutaire dans les maladies, on n’y mettra  
du vinaigre qu’autant qu’il en faut pour lui donner du  
goût; & par-là on corrigera ce qu’il pouvoit avoir de  
nuisible, & on lui confervera fes bonnes qualités en  
entier.

En un mot, la qualité acide du vinaigre rend cette li-  
queur plus propre aux tempéramens bilieux, qu’aux  
mélancoliques. Car la bile étant plus amere, fe dissout  
& fe convertit en phlegme lorfque le vinaigre vient à  
l’exalter, au lieu que le phlegme fermente, s’exalte ,  
& ne fait qu’augmenter ( πόλλαπλασιοῦιαι. ) Le vinaigre est  
beaucoup plus nuisible aux femmes qu’aux hommes ,  
car il occasionne des douleurs de matrice.

*De l’Eau.*

Je ne fai de quelle utilité peut être l’usage de l'eau dans  
les maladies aiguës, puisqu’elle n’appaise point la tou#  
dans les péripneumonies, qu’elle ne facilite point l’ex-  
pectoration (ἀϊυέλου ἀναγω,ὸ, ), & qu’elle produit de plus  
mauvais effets que les autres liqueurs lorsqu’on en fait  
un ufage continuel. Elle peut cependant faciliter l’ex-  
pectoration lorfqu’on en boit quelque peu entre 1 q-  
xymel & l’hydromel, à caufe qu’elle altere ces liqueurs  
& hâte leurs bons effets en les délayant dans l’estomac.

651 A L C

Elle ne vaut rien à d’autres égards, car elle ne suit  
qu’augmenter la Eoif au lieu de l'appaTer, elle *se* chan-  
ge en bile dans les tempéramens bilieux, elle nuit aux  
l.VpOcondres , & deVÎent plus nuisible encore lorsi-  
qu’elle a une fois pénétré dans les intestins inférieurs ,  
car fa qualité bilieufe augmente , & elle affoiblit aussi  
les forces du malade. Elle augmente la chaleur du  
foie & de la rate lorfque ces vssceres font enflammés,  
& devient Incommode par sem agitation à l’estomac &  
aux intestins. Comme elle est froide & difficile à di-  
gérer, elle passe avec peine & n’excite ni la sortie de  
l’urine ni des excrémens , elle n’engendre aucun *ex-  
crément , ce* qui la rend encore mal-faisante. Ces in-  
conVéniens deviennent beaucoup plus considérables ,  
lorsiqu’on la boit tandis que les pies font froids, suivant  
que les circonstances la dispofent à produire tel ou tel  
mamvais effet.

Dans les maladies néantmoins où l’on appréhende une  
violente oppression de tête, ou un délire, on doit ab-  
solument défendre au malade l’usage duVÎn, & ne lui  
donner que de Peau ; ou si on lui permet quelque peu  
de νΐη, il doit être blanc, aqueux, fans odeur. Il est  
même bon qu’il boÎVe quelque peu d’eau après, pour  
qu’il ait moins d’effet fur le cerveau & Eur les sens  
On a déja Vu quels font les cas & les saisons qui de-  
mandent qu’on tsse ou qu’on s’abstienne de llustage du  
vin, qu’on le boÎVe froid ou chaud, & c’est de quoi  
nous aurons encore occasion de parler dans la fuite.

Quant aux autres liqueurs, telle que l’eau d’orge (κῤῥθηνκ )  
ou celles que l’on tire des plantes fraîches, des peaux  
ou des pedicules de raisin, du froment, dti *cnicus ( ,*

chardon benit) des baies de myrthe , des grenades &  
autres matieres femblables, on indiquera les occasions  
dans lesquelles on peut s’en setVÎr , en parlant des  
maladies auxquelles elles conVÎennent. Nous suivrons  
la même méthode à l’égard des autres médicamens  
composés.

*Du Bain.*

Le bain peut être fort salutaire dans plusieurs maladies,  
dans quelques-unes par sion fréquent usage , & dans  
d’autres pris plus rarement. On ne peut quelquefois  
en ufer aussi fouVent qu’on le deVroit faute de com-  
modités, car on trouVe dans peu de maifons les inf-  
trumens & les perfonnes nécessaires pour cet effet, &  
à moins qu’on ne fe baigne tout-à-fait, il peut deVe-  
nir extremement nuisible. Le bain doit être exempt  
de fumée, Peau doit y être abondante, les ablutions  
fréquentes , mais jamais excessrves, à moins que les  
circonstances n’y obligent. On peut je crois fe passer  
de frictions ; mais supposé qu’elles soient nécessaires,  
le médicament détersif ( σμηγμα ) qu’on emploie pour  
cet effet doit être chaud, & les frictions plus fréquen-  
tes qu’à l’ordinaire, on doit laVer copieufement & fub-  
stituer promptement de Peau nouvelle à la premiere.  
La cuVe doit être placée de façon qu’on puisse y en-  
trer & en fortir commodément. Les perfonnes qui Ee  
baignent doÎVent se tenir en repos & en silence, &  
laisser aux baigneurs le foin de faire ce qu’il faut. Il  
faut aVoir à portée de Peau de différens degrés de cha-  
leur ( μεϊακέραςμα ), les effusions doivent être promptes ,  
on doit, pour frottoir, fe sensu d’éponge, & le corps  
ne doit point être tout-à-fait fec lorsqu’on Vient à l’oin-  
dre. Il faut aVoir foin de sécher la tête autant qu’il  
fera possible en la frottant aVec une éponge, & garan-  
tir la tête & toutes les autres parties du corps de quel-  
que froid que ce pusse être. On ne doit point fe bai-  
gner aussi-tôt après aVoir pris une potion ou un ali-  
ment liquide, ni boire ni manger au sortir du bain.  
Il importe extremement de savoir si le malade aimoit

A L C 652

beaucoup le bain, ou étoit accoutumé de sie baigner  
pendant qu’il étoit en fanté , car ceux - là en font  
beaucoup plus aVÎdes, s’en trotrvent beaucoup mieux,  
& ne peuVent s’en paffer fans en être incommodés.

Le bain , généralement parlant, est beaucoup plus utile  
dans la péripneumonie que dans les fieVres ardentes ;  
car il appaiEe les douleurs du côté, du dos & de la poi-  
trine , il mûrit & facilite la sortie des crachats, il rend  
la respiration libre, fait cesser les lassitudes, ramollit  
les membres & la peau extérieure , proVoque l'uri-  
ne, dissipe les pesanteurs de tête, & humecte les na-  
rines.

Tels font les aVantages qu’on retire du bain lorsqu’on  
le prend comme il faut ; mais si une ou plusieurs des  
chofes nécessaires manquent, il est à craindre que cet-  
te espece de remede ne fasse plus de mal que de bien,  
& la moindre négligence de la part des baigneurs est  
capable de porter un préjudice considérable aux ma-  
lades.

Le bain ne vaut rien dans les maladies où le ventre est  
plus libre qu’il ne faut ; il n’est pas moins nuisible à  
ceux qui font constipés, à moins qu’on n’ait Eoin de re-  
médier auparavant à cet inconvénient. Les personnes  
extremement foibles doivent s’abstenir du bain, de  
même que celles qui scmt sujettes aux nausiées, aux  
vomissemens, aux rots acides, & aux seiignemens de  
nez, à moins que l’hémorrhagie sioit moins considéra-  
ble qu’il ne faudroit; & que l’on fache profiter de l'oc-  
casion. Si l'hémorrhagie n’est pas considérable, il est  
à propos de fe baigner , Toit pour l’utilité de tout le  
corps, ou seulement pour celle de la tête.

PourVti donc que l’on ait toutes les commodités nécef-  
saires , & que les forces du malade le permettent, on  
peut lui faire prendre les bains tous les jours, & mê-  
me deux fois par jour, fuppofé qu’il foit porté pour  
cette espece de remede. Ceux qui usent de tisane rise  
quent moins de se baigner que ceux qui ne sont *usa-  
ge* que de sa crême ; il y a cependant des occasions où  
l’on peut permettre les bains à ces derniers. Ce reme-  
de est moins propre à ceux qui ne prennent que des  
fluides, quoiqu’ils puissent y avoir recours dans cer-  
taines circonstances.

Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire con-  
noître l’espece de régime que demande le bain pour  
être falutaire. Il ne convient point à ceux qui man-  
quent des commodités nécessaires pour en profiter,  
les autres en peuvent ufer, pourvu que les iymptomes  
de la maladie n’y soient point contraires, & qu’on ait  
lieu de s’en promettre quelque avantage (sa.

*Des seèvres et des maladies accompagnées de sievre.*

L’été occasionne des fievres ardentes ( καυσος ) lorsque les  
veines étant desséchées par la chaleur de la fisson atti-  
rent à elles les humeurs acres, féretsses & bilieufies ( *t )*( ἰκῶρες ). Il survient une fievre violente, accompagnée  
d’une grande douleur & d’un sentiment de lassitude  
dans les os. Elle naît ordinairement après un long  
voyage, & une soif de longue durée, lorsque les vei-  
nes attirent les humeurs chaudes & acrimonieufes.

Dans cette maladie la langue devient rude, feche & noi-  
re ; les parties qui fiant aux environs du ventre fiant af-  
fectées d’une douleur poignante ; les excrémens font  
très-liquides, & d’une couleur pâle ; ces accidens scmt  
accompagnés d’une soif violente , de l’infomnie, &  
quelquefois du délire.

On doit donner au malade autant d’eau, & d’hydrome!  
cuit bien délayé qu’il en voudra boire ; fuppofé qu’il  
se Eente la bouche amere , il est à propos de lui don-  
ner un émétique & un laVement, & si ces remedes n’o-  
pérent point, de le purger avec du lait d’ânesse cuit.

(f ) H y a ici une faute considérable dans l’éditlon de Fcesius,  
de 1657.

(t) Ce passage exprime admirablement bien les fuites de la

purréfastlon *alcaline*, & la desCriptlon qu’il dünne ci-après de la  
fieyre ardente, n’est inférieure à aucune de celles que les Au-  
teurs mcdernes nous ont laissée?.

*cy3* ALC

Tout ce qui est falé & acrimonieux ne lui vaut rien ,  
& il doit s’abstenir de tout aliment même liquide, juf-  
qu’après la crise. La maladie cesse lorsqu’il survient  
un saignement de nez Considérable, une fueur Critique  
naturelle, que l’urine est blanche & épaisse , avec un  
fédiment léger, ou qu’il vient à fe former un absisès.  
Lorfque la maladie cesse sans aucun de ces Eymptomes,  
le malade a une rechute, ou est attaqué de douleurs  
dans les hanches ou dans les jambes, & crache une  
matiere grossiere , lorsqu’il doit recouvrer la santé.

11 est une autre espece de fievre ardente qui caufe le flux  
de ventre, & la foif, rend la langue rude , fieche, &  
falée , siïpprime l’urine ( ἀπόληψις ) causie l’insomnie &  
du froid dans'les extrémités.

La crise de cette maladie ne fe fait jamais fans un saigne-  
ment de nez, ou un absicès autour du cou, ou des dou-  
leurs dans les jambes, sans un crachement de matiere  
épaisse aprés que le flux de ventre a cessé , ou des dou-  
leurs vers l’os ischium , ou fans que les parties de la  
génération deviennent livides. L’enflure des testicu-  
les est encore un signe que la crisie approche. Le ma-  
lade doit tsser d’alimens liquides attractifs (u).

Dans les fievres aiguës , si la maladie est violente, & le  
malade robuste & dans la fleur de fon âge , on le sai-  
gnera. Si c’est une esquinancie ( συναγχος), ou une pleu-  
resie, on facilitera l’expectoration avec un éclegme,  
Suppofé que le malade paroisse affoibli par la trop  
grande abondance de la faignée, au lieu de la *réité-  
rer ,* on lui donnera un lavement tous les trois jours ,  
jusqu’à ce qu’il foit hors de danger, & n’ait behoin  
d’autre rernede que de l’abstinence.

Les tumeurs des hypocondres, qui ne stont point causées  
par l'interception des eEprits ( *peut-être hystériques ) ,*les contractions du diaphragme , la difficulté de reEpi-  
rer , l’orthopnée seche, & fans aucune suppuration in-  
terne, mais qui provient de l’interception de la respi-  
ration ( *le rétrécissement des ramifications de la trachée  
artere, empêchant l’entrée de Pair.* ) Mais surtout les  
douleurs violentes du foie , les oppressions de la rate,  
les inflammations & les maladies caufées par des tu-  
meurs douloureufes dans les parties situées au-dessous  
du diaphragme : toutes ces maladies, dis-je , ne cé-

ALC 6j4  
dent point d’abord aux purgatifs , mais elles deviens  
nent plus traitables, lorfqu’on commence par la saifcgnée. On doit enfuite avoir recours aux lavemens , à  
moins que la maladie ne Eoit extremement violente;  
il faut aVoir égard à la fureté & à l’effet modéré des  
purgatifs qu’on emploie après la saignée (x).

Quleonque dans le commencement d’une maladie inflartv\*  
matoire , tente la cure aVec des carthartiques, ne fau-  
roit diminuer le moins du monde la tension & l’inflam-  
mation de la partie affectée ; car la maladie , dans cet  
état de crudité, ne cede point à de pareils remedes ;  
au contraire ce traitement fond & détruit les parties  
faines, qui eussent résisté à la maladie; & lorfque le  
corps est affoibli, la maladie augmente & devient enfiri  
incurable. ' \*

*De la Catalepsie.*

Lorsqu’une persionne perd tout d’un coup la parole sans au-  
cune catsse manifeste, ou Violence étrangere & sensible *s.*on doit attribuer cet accident à la stagnation du fang  
dans les Veines. ( ρλεβῶν ἀπολήψιες) Dans ce cas, il faut  
otiVrir la Veine interne du bras droit, & tirer plus ou  
moins de fang, sclÎVant Page & le tempérament du  
malade. Cette maladie est ordinairement accompa^  
gnée de la rougeur du visage, de l’immobilité des yeux,  
de tentions extraordinaires des bras, de grincemenfl  
des dents, de palpitations , de la contraction des ma-  
choires, de la froideur des extrémités , & de l’inter,  
ruption du pouls. Lorfque les douleurs commencent,  
il se fait une affluence d’humeurs acrimonieufes & de  
bile noire fur la partie souffrante. Les parties internes  
semt affectées d’une douleur aiguë, de même que les  
vaiffeaux sanguins, qui se dessechent & *se resserrent*considérablement, & comme ils font des plus enflam-  
més, ils attirent les humeurs qui s’y portent aisément.  
Il arrive de là que le seing venant à *se* corrompre , & la  
circulation ne pouvant plus se faire à l’ordinaire, il se  
forme des stagnations , dont les frissons , les vertiges,  
la privation de la voix, la pésanteur de tête , ( κα?»βνὰ« )  
& les convulsions font les stlites, lorsqu’elles affcc-  
tent le cœur, le foie , ou la veine cave, (τὴνφλἰβα)  
De-là viennent eneore les paralysies & les épylepsies s

(«) Galien ne comprend pûint ce qu’HippOcrate entend ici  
par *attractif,* & en eft’et il nleft pas fort aifé d’en deyiner le vé-  
ritable fenr.

( x) Voici un passage clent Sydenham a fans dOute pris l’idée  
dans Hippccrate, & je ne doute püint que l’expérience ne lui  
ait fait connoître la Vérité & l’importance de la doctrine qu’il  
établit.

Οη ne doit point Oublier que si l’état dans lequel le malade fe  
trouVe demande la faignée & les émétiques, il est tOujours plus  
sûr de commencer par la faignée , & de lui donner ensaite l’é-  
métique ; autrement il eft à craindre, que tandis que les Vaisseaux  
fanguins font considérablement gonflés, les efforts qu’il eflobli-  
gé de faire pour VOmir, ne fassent rompre quelque VaiiTèstu des  
pOumûns, nloftènfent le cerreau , & Occasionnent un VomilTe-  
ment de fang Ou une appOplexie mortelle , de quci je pourrais  
alléguer des exemples, s’il étoir à propos ; mais je ne me fuis  
propOsié que dlayertir le Medecin , pour qu’il fe tienne fur fes  
gardes. SyDENHam *, de Morbis acutis.*

Au commencement d’une maladie épidémique , de telle efpe-  
ce qu’elle foit ; il faut prendre garde de purger le malade arant  
que de l’avoir saigné ; car les maladies qui Ont peur caufe la  
conftitution épidémique de Pair, fent actuellement des fievres ,  
ou deviennent telles à la premiers Occailon ; de forte nsi une  
fievre peut être aifément augmentée par le dérangement qui est  
furvenudans le fang &dansles humeurs enfuite d’un léger pur-  
gatif, & par la chaleur qui l’accOmpagne , au lieu que la nature  
l’eût aifément chassée par les CVacuatlons Ordinaires de la matiè-  
re morbifique , par exemple , par un catarrhe , une tOux épidé-  
mique ou une diarrhée , lorfque la maladie épidémique incline  
à une pareille évacuation. Jlofe assurer que la chOle eft telle ,  
quoique la pratique des Medecins modernes foit de donner  
des purgatifs avant la faignée, ou, ce qui eft eneore plus dange-  
reux , sans saigner du tout.

Car encOre que llon puisse m’objefter que la faignée qui préce-  
de les purgatifs pousse les humeurs contenues dans les premières  
joies, dans les vaisseaux qui fe trouvent vuides, il eil pourtant

certain que l’évacuatlon qui précédé la faignée, ne saurûit reméJdier au dommage que restai le sang, du trouble qu’excitent les  
cathartiques ; & il faut avOuer que les purgatifs que llon prend  
immédiatement après la faignée , operent beaucOup plus dûuce-  
ment, agitent & eChauffent beauccup moins le sang, que lorf-  
qulon les donne aVant la faignée ; je fuis meme tenté de CrOire  
qu’un grand nombre de personnes , & furtOut d’enfans, sont  
inOrts pour avOÎr ignoré Ou négligé ce que je Viens de dire.

Je dûis les connciflances que j’ai acquises là-dessus à l’expé-  
rienCe, qui eft le guide le plus sûr que l’on puisse prendre dans  
ces fortes de cas ; & à moins qu’elle ne dirige la pratique, il  
Vaut mieux renOncer à la Medecine;car la yie des hOmmes n’est  
que trep le jûuet des Empiriques , qui ignûrant l’hiiloire des  
maladies & la méthOle que la cure demande, nlont d’autres *res*sources que dans leurs recettes;& de ceux qui ne s’appuient que  
fur la théorie ; d’où il arrice qu’il périt un plus grand llOmbre de  
personnes par leurs mains que par les maladies.

La feule méthode qui puisse cOntribuer au soulagement des  
malades, est celle qui déduit les indicaticns de la cure,des fymp.»  
ternes des maladies, & les soumet enfuite à l’expérience,& Clest  
par-là qu’HippOcrate est parvenu à Cette réputation dont il ell en  
pOÎfessiOn depuis tant de siècles. SvDENHam *, Epistola prima  
responsoria.*

Ces regles fur l’ufage de la siiignée dans les maladies aiguèT ,  
axant les cathartiques , sont d’une impcrtance infinie dans la  
pratique , & il eft fâcheux qu’elles ne soient pas plus suivies ;  
car je fuis sûr qu’un millier de personnes pérlifent pOur avoir  
igneré Ou négligé ces précauticns salutaires. Les Medecins qui  
exercent la pratique ne peuvent mieux faire que de déférer à  
l’autOrité d’HippOcrate, le premier & le plus savant Auteur qifl  
air écrit fur la Medecine , le plus grand & le plus solide génie  
qu’aucun siede ait produit dans cet art, & le conservateur d’im  
miliers de personne qui sont à naître , & de fe fouvenir que fçÿ  
préceptes fur Cette matiere, & fur un grand nombre dlautreg Ortt  
été confirmés par Sydenham, le meilleur Auteur qui ait estai fus  
la pratique depuis ce grand hOmnie.

A L C

lorfque la fluxion tombe siur le Voisinage des parties  
qulon Vient de nommer, & qu’elles *se* dessechent par  
l'impossibilité où siontles esprits d’y potiVoir passer.

Ce que l'on peut faire de mieux pour ces fortes de mala-  
des est de les siaigner immédiatement après leur aVoir  
appliqué des fomentations, tandis que les esprits af-  
fectés & les fucs sirnt encore en mouVement ; car ces  
remedes ont pour lors une très-grande efficacité. Le  
malade ayant un peu repris ses forces après la faignée ,  
un Vomitif ne peut lui nuire, à-moins qu’il ne fefentît  
extremement foulagé : mais il faut toujours aVoir  
égard à la crise. Supposé que les laVemens ne produi-  
sent aucun effet, on le .purgera aVec six pintes de lait  
d’ânesse cuit, on.peut même lui endonnerplus de huit  
pintes si fon tempérament se trouVe assez fortpour cela.

*De l’Es.quinancL.*

L’esquinancie qui est une maladie fort fréquente en hi-  
ver ou au printems est caufée par l'écoulement d’une  
quantité d’humeurs vifqueuses sur les veines jugulai-  
res , qui absorbent beaucoup plus que les autres à caufe  
de leur grandeur extraordinaire. Cette humeur froide  
& visqueufe obstrue tous les passages du fang & des  
efprits , condense le simg qui est aux environs, le fige  
'& le sait croupir , étant naturellement froide & propre  
à causer des obstructions.

Il arrive de-là que les malades sirnt suffoqués , leur langue  
est livide, ronde & repliée, à caisse du gonflement des  
veines qui fiant dessous, & lorsqu’on fait une incision à  
la luette, que l’on appelle «w, il paroît une grosse  
veine de chaque côté. Ces veines ainsi gonflées par les  
humeurspressent la langue, qui à caufe de fa fécherese  
Ce, &desa qualité spongiesse, est susceptible des im-  
pressions que font fur elle les veines voisines, & ab-  
forbe avidement les humeurs dont elles abondent, ce  
qui la rend ronde de plate qu’elle étoit auparavant, li-  
vide, sieche, & inflexible, de siorte que le malade court  
risique d’être suffoqué à moins d’un prompt secours qui  
consiste à lui ouvrir les veines des bras aussi-bien que  
celles qui sont sous la langue, à lui donner des éclegmes  
propres à inciser les humeurs,des gargarisines chauds,  
à évacuer une partie des humeurs par une expectora-  
tion abondante, (y) & à lui rasier la tête. On doit encore  
lui appliquer un cérat siur la tête & fur le cou, & par-  
dessus de la laine, & lui fomenter les parties extérieu-  
res avec des éponges imbibées d’eau chaude. Sa boisi  
son doit être de Peau & de l'hydromel chaud , ou la  
crême de tifane , lolssqu’on est assuré par la crise qu’il  
est hors de danger.

En été Ou en automne les humeurs chaudes & acrimo-  
nieissesqui participent de la chaleur & de l’acrimonie  
de la saisirn venant à defcendre du cerveau, corrodent,  
lileerent, & gonflent la partie où elles s’arrêtent , &  
causent une orthopnée accompagnée d’une grande sé-  
cheresse. On n’appcrçoit dans ce cas aucune enflure de  
gorge; les mtsscles inférieurs du cou font fixes, com-  
me dans le *Tetanos* ; la voix est entrecoupée, la res-  
piration foible , fréquente & difficile; il furvient une  
ulcération à la trachée artére, &une inflammation aux  
poumons , qui empêche Pair extérieur d’y pénétrer; &  
si la maladie ne fe porte point d’elle-même vers les par-  
ties extérieures du cou, elle est plus terrible & plus lu-  
*nette , à cause* de la fasson , & par ce quelle doit sim ori-  
gine à des humeurs chaudes & acres. ( *z)*

*Observations sur les Fievres.* j

Lorsque la fievre fàisit une personne avant qu’elle ait 8  
rendu *scs* excrémens , ou immédiatement après qu’elle |  
a mangé, silit qu’elle foit accompagnée d’un point de |

A L C 656

côté, ou non, elle doit *se* tenir en repos , jusqu’à ce  
que l'aliment ait deEcendu dans les intestins infé-  
rieurs, & bOire en même-tems de l’oxymel. Lorl.que la  
pésimteur se fait sentir dans les reins, on doit la purger  
avec un lavement ou un cathartique foible , lui don-  
ner enfuite des alimens liquides , & de l’oxymel. Le  
malade peut sser après de végétaux & de Poisson  
bouillis, d’un peu de vin trempé fur le flair, & d’hy-  
dromel délayé pendant le jour. Lorsque les vents qu’il  
rend sontfortpuans,un suppositoire ou un lavement ne  
peut que lui faire du bien , autrement il peut continuer  
à boire de l’oxymel jufqu’à ce que les excrémens aient  
dcsicendu dans les intestins inférieurs , & prendre en-  
suite un lavement.

Si la fievre ardente vient à fiaisir une perfionne pendant  
qu’elle a le ventre libre, & qu’on juge à propos de  
la purger, on ne doit le faire que le quatrieme jour.  
On lui donnera après le purgatif quelque aliment li-  
quide , en obferVant les retours de l'accès, afin de ne lui  
rien donner durant l'accès , ou fur le point de sim re-  
tour , mais seulement lorsqu’il a cessé & que la maladie  
est fort éloignée du retour du paroxifme fuivânt. Ne  
lui donnez aucune boisson, aucun aliment liquide , ni  
aucune autre chostc de cette efpece, pendant qu’il a les  
piés froids , attendez toujours que la chaleur foit re-  
venue, & donnez-lui pour lors ce que vous jugerez à  
propos; car la froideur des piés est toujours une mar-  
que de l’approche de l’accès ; & pour lors si vous char-  
gez l'estomac du malade, vous ne pouvez que lui nui-  
re & augmenter par-là considérablement la maladie.  
Lorfque l’accès à celle , les piés deviennent beaucoup  
plus chauds que tout le reste du corps , & venant à *se*refroidir, la fievre augmente , & il s’allume un feu  
dans la poitrine qui embrafe la tête. Car toute la cha-  
leur fe portant vers cette derniere partie , il n’est pas  
furprcnant que les piés qui sirnt naturellement ner-  
veux & d’une substance peu charnue *se* refroidi fient.  
D’ailleurs l’éloignement où ils font des parties dans  
lesquelles la chaleur réside , ne contribue pas peu à  
les refroidir lorfque la chaleur *se* concentre dans la  
poitrine. La rasson seule apprend que les piés doivent  
s’échauffer , lorfque le paroxysine fébrile vient à cef-  
Eer tout-à-fait. Pour lors la tête & la poitrine fe refroi-  
dissent, & c’est pour cette rasson que le malade doit  
prendre de la nourriture.Lorfque les piés fiant froids,l’e-  
stomacdoit nécessairement être incommodé de trop de  
chaleur.De-là naissent les foulevemens de cœur, la ten-  
sion des hypocondres, l'infomnieà caufe de l’agitation  
interne, le délire, & les douleurs ; ajoutez à cela les  
vomisscmens, & les douleurs que le malade ressent,  
lorsque les matieres qu’il rend parle vomiflement sirnt  
crues & mauvaises. Mais lorsique la chaleur se porte  
vers les piés , & que l’urine a un cours libre , quand  
même il ne paroîtroit aucune sueur, tous ces facheux  
fym.ptomes s’appassent, & pour lors il est à propos de  
lui donner un aliment liquide, qui dans un autre tems  
lui steroit nuisible.

Ceux qui ont le ventre libre pendant tout le cours de la  
fievre, doivent tenir leurs piés aussi chauds que le resi-  
te du Corps, en les échauffant , en y appliquant des  
cérats , & les enveloppant de linges. Mais lorsqu’ils  
sont naturellement chauds , les fomentations ne semi  
nécessaires que pour les garantir du froid. Dans ce cas  
le malade ne doit point faire un trop grand ufage d’hy-  
dromel ou d’eau froide.

La plupart de ceux qui ont le ventre trop libre pendant  
la fievre, & qui font dans le délire , épluchent leurs  
couvertures, fe frottent le nez, répondent précipitam-  
ment à ce qu’on leur demande ( κατὰ βρακύ ) &netien-  
nent aiioun propos fuivi. Ces fymptomes font causés,  
à ce que je crois, par une bile noire. Dans ce cas si les

(y) C’est ainsi que Galien interprete έκλεικτοῖσι. H est à re-  
marquer que la pratique de Sydenham est approchant la même  
que celle d’HippOcrare,

*( z* ) La plupart des Auteurs qui siOnt Venus après Hippocrate,  
Ont admis la defcriptÎOn que cet Auteur donne de cette dange-  
reufe espece dlefquinancie.

felles

*eyy* ALC

felles sont liquides, je crois qu’on ne peut rien don-  
ner de mieux au malade , que des ricanes rafraîchise  
fantes & épaisses , & des boissons propres à arrêter le  
cours de ventre , mais plutôt vineuses qulastringen-  
tes.

Quant à ceux qui dès le commencement de la fievre fiont  
attaqués du vertige & de battemens à la tête , & ren-  
dent une urine crue & claire, on doit s’attendre à voir  
augmenter la fleVre vers le tems de la crife , il peut  
même arriver facilement qu’ils tombent dans le dé-  
lire.

Ceux dont l’urine est épaisse & trouble au commencement,  
demandent d’être purgés,pourvû que rien ne s’y oppofe.  
Les purgatifs ne valent rien pour ceux dont l’urine n’a  
point de fédiment & est claire : mais on peut leur don-  
ner un lavement si on le juge à propos, en obfervant  
ce qui fuit.

Le malade doit fe tenir en repos, sloindre & *se* couvrir  
également, boire de l'hydromel délayé, & prendre sim  
le soir de la crême de tisime. Les lavemens sont aussi  
falutaires au commencement , que les purgatifs font  
nuisibles, car la moindre agitation que l'on caisse dans  
la région de l'estomac suffit pour empêcher la coction de  
l’urine , & prolonger considérablement la fievre sians  
aucune si.leur ou crisie. Ne donnez aucun aliment liqui-  
de au malade à l'approche de la crisie, lorsque la ma-  
ladie est à sion plus haut période, & attendez que le  
malade fiente du soulagement,& se porte de mieux en  
mieux.

On doit observer les criEes dans toutes Eortes de fievres ,  
& interdire alors toute forte d'alimens liquides au  
malade.

Il y a des fievres qui font ordinairement de longue durée,  
& lorfique le froid s’empare des extrémités, elles fi-  
niflent par des abfcès autour des oreilles & du cou.  
Supposé que les piés foient chauds, on doit s’attendre  
’ à d’autres accidens, tels qu’un saignement de nez &  
quelquefois une diarrhée.

Ceux qui font attaqués de fievres accompagnées de gran-  
des anxiétés , & d’une tension d’hypocondres, d’une  
inquiétude qui ne leur permet pas de demeurer un mO-  
ment dans le même endroit, & d’un froid aux extrémi-  
tés, ont befoin que Plon ait pour eux beaucoup de foin  
& d’attention. La méthode que l'on doit fuivre à leur  
égard, est de ne leur donner que de l’oxymel délayé, &  
& de leur interdire tout aliment liquide jufqu’à ce que  
la fievre ait cessé, & que leur urine donne des signes de  
coction. Le malade doit coucher dans une chambre  
obsiture sur un lit mollet, demeurer long-tems dans la  
même posture , & éviter autant qu’il lui fiera possible  
toute agitation du corps, car par ce moyen il *sc* sen-  
tira considérablement soulagé. Il est même bon d’ap-  
pliquer aussi chaudement qu’on le pourra star les hypo-  
condres un cataplasine de graine de lin cuite dans de  
l’eau & de l’huile.

On peut tirer des prognostics très-probables des urines :  
celles qui hont troubles & pâles , font meilleures que  
celles qui simt noires & Eans consistance , leurs fré-  
quentes altérations indiquent une fievre de longue du-  
rée, laquelle par conséquent doit être irréguliere & *es-  
suyer* divers changemens, sisit en bien fiait en mal. On  
ne doit point entreprendre la cure des fievres anoma-  
les, qu’elles n’aient pris quelque caractere & quel-  
que régularité, & pour lors on doit leur opposer un *ré-  
gime* convenable, & huivre une bonne méthode , en  
ayant toujours égard à tout ce que la nature opere.  
Le vil.age & tout l’extérieur du malade varient & méri-  
tent notre attention ; il est donc du devoir dtl Medecin  
de ne lasser éehapper aucune circonstance, soit qu’elle  
fe manifeste par des signes extérieurs, ou qu’il faille  
la découVrir par le fecours du raifonnement , & de  
pe négliger spécialement aucune de celles qui ap-  
partiennent à des jours pairs ou impairs.

On doit toujours appréhender les jours impairs, à caufe  
qu’ils produisent des Changemens dans les maladies ,  
foit en mieux foit en pis. On obEerVera donC le pre-  
*Torne I.*

ALC *dsu*

fnier jour que la maladie a commencé; d’ôù & com-  
ment elle est venue , ce qui passe pour la premiere &  
principale chose à considérer. On doit ensi-iite exami-  
ner le malade , pester & considérer attentivement tou-  
tes chosies ; s’informer d’abord de l’état dans lequel il  
trouve sa tête , s’il n’y fent aueune douleur, & aucune  
pefanteur. Pour ce qui est de fes côtés &de fes hypo-  
condres, on lui demandera s’il n’y sent aucune dou-  
leur ; si les hypocOndres en particulier font doulou-  
reux , enflés ou obliques, ( *c’est â-dire , Fils sent plus  
enflés d’un cité que de l’autre* ) s’il ressent quelque plé-  
nitude , ou quelque douleur dans le côté , & si cette  
douleur est accompagnée de la toux , de tranchées, ou  
de maux de ventre.

Si quelqu’un de Cesiymptomes aflecte les hypocondres ,  
le remede le plus convenable est un clystere laxatif,  
le malade boira de l’hydromel cuit , le plus chaude-  
ment qu’il pourra; informez-vous aussi s’il n’est point  
fujet à tomber en défaillance lorsqu’il fe leve, & si fa  
respiration est libre. On doit encore avoir égard aux  
felles & examiner si elles font considérablement noi-  
res , ou aussi louables que lorfque le malade *se* portoit  
bien ; observez encore si la fievre m'augmente point le  
troisieme jour.

Après avoir considéré ce qui arrive les trois premiers  
jours de ces maladies, il reste encore d’autres chosies  
à examiner. Par exemple , si quelques-uns des siympto-  
mes , dont nous avons parlé , sont les mêmes le qua-  
trieme jour que le troisieme, le cas est dangereux.

Quant aux signes, les sielles noires présiagent la mort:  
mais celles qui rellêmblent à celles des personnes qui  
font en semté, sont un signe de convalescence , lorf.  
qu’elles sont les mêmes tous les jours,

Suppofé qu’on ne puisse venir à bout de procurer une  
selle au malade au moyen d’un suppositoire, & que sa  
respiration continue cependant d’être libre, mais qu’il  
tombe en défaillance lorfqu’il s’assit ou *se* couche dans  
fon lit dès les premiers jours de la fievre , on doit s’at-  
tendre à un délire , fioit que le malade fioit homme ouf  
femme.

Les mains méritent encore notre attention ; car si elles  
tremblent, on peut s’attendre à un faignement de nez.

Examinez aussi les narines du malade pour voir si l’ha-i  
leine passe également par toutes les deux; lorsqu’el-  
le siart abondamment par le nez , les convulsions ne  
tardent point pour l’ordinaire, & la mort en est une  
si-iite. Il importe au Medecin de sormer des prognose  
tics si.irs.

Si la fievre survient en hiver, accompagnée de la rtldese  
*se &* de la secheresse de la langue, & du délire, quand  
même le malade paroîtroit ensisite *sc* trouver mieux ,  
il est bon de Paffoiblir en ne lui donnant que de l’eau,  
de l'hydromel , & de la crême de ricane ( χυλὸμ) ; car  
il est dangereux de se fier au relâche que donnent ces  
fiortes de fievres, parce que les signes de cette espece  
prouvent que le malade est dans un état hasardeux.  
Lorsque vous fierez instruit de toutes ces chostes, fai-  
tes, si vous voulez, le prognostlC de la maladie : mais  
que ce stoit toujours avec circonspection.

S’il survient quelque fymptome formidable dans les fie-  
vres le cinquieme jour , que le malade foit tout d’un  
coup attaqué de la diarrhée, qu’il tombe en défaillan-  
ce, qu’il perde la voix , qu’il sent faisi de convulsions  
ou d’un hoquet , qui ne lui donne aucun relâche; fila  
sia eu r *se* fait un passage à travers la levre fupérieure,  
le front, ou la nuque du cou ; les perfonnes qui éprotl-  
vent ces symptomes meurent en très-peu de tems, com-  
me asthmatiques ( πνευματωθένΐες ).

Ceux qui ayant la fievre sont affectés de tubercules aux  
jambes (σκέλεαφυματαδεα ) qui fiont long-tems à mûrir,  
la fievre continuant toujours; & qui de plus ont une  
suffocation à la gorge ( πνιγμὸς ἐν φάρυγγι ) , sans qu’il  
paroisse aucune tumeur autour de la partie, les tuber-  
cules demeurant toujours dans le même état ( Hy ad  
σβεθῆ ) , fiont ordinairement saisis d’un saignement de  
nez, qu; étant copieux, prognostique la fin de la mala-

6\9 A L C

die , & *sa* durée, lorsilssil ne l’est point; & moins l’hé-  
morrhagie est abondante, plus la maladie est fâcheuse  
& longue. Si le malade fe trouVe d’ailleurs passable-  
ment bien , il peut s’attendre à des douleurs aux piés.  
Mais si la douleur s’empare de cette derniere partie ,  
deVÎent excessiVe , & est fuiVle d’une inflammation  
continue, la douleur s’emparera peu à peu du cou, des  
claVicules, des épaules, de la poitrine & des hanches  
( ἄρθρον ) , & ces derniercs feront necessairement affec-  
tées de tubercules ; s’ils Viennent à disiparoître, & qu’il  
survienne un tremblement de mains au malade, il tom-  
be aussi-tôt dans des conVulsions & dans le délire; il  
‘s’éleVe des pustules ( φλυζάκια ) & des taches rouges  
sclr fes sourcils ( ἐρυθύματα ) , les paupieres s’enflent &  
Ee rapprochent, il y furVlent une inflammation sieche,  
les yeux s’enflent extremement, & le délire augmen-  
te beaucoup ; il est cependant beaucoup plus Violent  
la nuit que le jour. L’imparité des jours faVorisie la  
production des fymptomes dont nous Venons de par-  
ler; mais de quelque façon , & en quelque tems qu’ils  
furViennent, ils font toujours d’un très-matiVais pré-  
sage.

» O -, \_

Supposé que l'on ait befoin de purger ces fortes de ma-  
lades au commencement, il saut le faire aVant le ein-  
quieme jour, pourVu qu’on apperçoÎVe un murmure  
dans les intestins , autrement il ne faut point le faire.  
Mais si l'on y apperçoit un murmure & que les ex-  
crémens foient bilieux , on les purgera légérement  
aVec de la fcamonée ; quant au reste du traitement pri-  
vez-les autant qu’il sera possible des alimens liquides  
jusqu’à ce que le quatorzieme jour sent passé , & que la  
fieVre commence à décliner, car cette méthode hâte-  
ra la cure.

S1 celui qui a la fieVre Vient à perdre la Voix enVÎron le  
quatorzieme jour, c’est un signe que la maladie ne le  
quittera point de long-tems ; si cet accident lui arrÎVe  
précisément le quatorzieme jour, elle fera de plus lon-  
gue durée encore.

Si une personne attaquée de la fieVre a quelque difficulté  
à parler le quatrieme jour, & que fies fielles fiaient bi-  
lieuses & fians consistance, elle tombe pour l’ordinai-  
re dans le délire.

Il est encore important de Considérer les sitires de plu-  
sieurs accidens qui surVÎennent.

(æ) Dans les maladies aiguës qui furViennent en été &  
en automne, une distilation soudaine de quelques gout-  
ie de simg ( par le nez) indique une grande résistance  
( συντονία ), une inflammation des Vaisseaux, & une uri-  
ne claire le jour sitiVant. Si le malade est dans la fleur  
de l’âge, endurci à la fatigue , charnu, d’un tempéra-  
mentfujetà la mélancolie , ou que le trop grand issa-  
ge des liqueurs fpiritueufes lui ait rendu les mains  
tremblantes ; Vouspotrvez en toute fureté prognosti-  
quer un délire ou des conVulsions qui siont beaucoup  
moins dangereuses lorsqu’elles arricent dans des jours  
pairs, que dans des jours impairs , à moins que le ma-  
lade ne sent guéri par un saignement de nez copieux,  
un flux hémorrhoïdal, ou par une suppuration , un  
transport de la matiere morbifique, des tumeurs criti-  
ques , ou des douleurs autour des hypocondres , des  
testicules ou des jambes ; la cessation de ces accidens  
est fiouVent suivie de l’évacuation & de la décharge  
d’une urine épaisse, blanche, & qui donne un fiédi-  
ment de même nature.

Dans la fieVre qui est accompagnée du hoquet , on fera  
prendre au malade du fuc de silphium, & de la carot-  
te fatlVage pilée aVec de l'oxymel; & on lui donnera  
du galbanum dans du miel aVec du cumin en forme  
d’éclegme ; il peut enfuite prendre du sifc de tisime  
coulée. Le malade ne peut échapper que par des tireurs  
critiques, par un sommeil régulier, & par l’évacua-  
tion d’une urine acre & épaisse, à moins que la mala-  
die ne *se* termine par un abscès. On peut compoEer un  
éclegme aVec des pignons & de la myrrhe. Le malade

A L C 660

doit boire de l’oxymel, ou de l’eau d’orge fupposé  
qu’il fiait extremement altéré.

Dans la péripneumonie, ou la pleurésie, on doit exami.\*  
ner aVec attention la fieVre aigue dont elles siont ac-  
compagnées ; si la douleur *se* fait fentir aux deux cô-  
tés ou dans l’un feulement; si le malade resipire diffi-  
cilemcnt, s’il a de la toux, de quelle esipece siont fils  
crachats , s’ils simt rouges, ltVides, clairs, écumeux ,  
égaux ou différens à tous égards de leur état naturel,  
& de ce qui arrÎVe ordinairement dans ces sortes de  
cas. On doit traiter le malade de la maniere sui-  
vante :

Si la douleur se porte vers les clavicules, la poitrine , ou  
les bras, on ouvrira la veine interne du bras’, du côté  
de la douleur, & l’on tirera autant de sang que la con-  
stitution du corps , la sasson , l'âge & le tempérament  
du malade le permettront, on peut même laisser cou-  
ler le l'ang jufques à ce qu’il tombe en défaillance, si  
la douleur est aiguë, & lui donner enfuite un lavcrfient.  
Il faut le purger si la douleur est située fous la poitri-  
ne & extremement aiguë. Ne lui donnez rien pendant  
l'opération du remede, mais après qu’elle aura cessé,  
qu’il boive de l’oxymel. Purgez-le le quatriemejour:  
mais n’ufez que de lavemens les trois premiers , &  
l.uppofé qu’il ne fe fente point soulagé , ayez recours  
aux purgatifs, ayez foin du malade jusqu’à ce que la  
fievre l'ait quitté, & que le septieme jour soit arrivé.  
S’il paroît alors exempt de danger, procédez comme  
il silit : Donnez-lui d’abord un peu de suc de tisane  
avec du miel. Ensisite, si les crachats fartent avec sa-  
cilité, si la resipiration est libre , & que la douleur de  
côté vienne à slappaitier, faites la til’ane plus épaisse ,  
& donnez-lui en deux fois par jour une plus grande  
quantité.

Si la maladie est obstinée, la boisson doit être moins co-  
pieufe, & les alimens liquides en moindre quantité ;  
c’est-à-dire , le fuc de tifane ne doit point être épais,  
& le malade ne doit en ufer qu’une fois par jour , &  
même lorfqu’il commence à fe trouver mieux, ce que  
l’on peut connoître à fon urine. Dans ces maladies,  
les alimens liquides ne valent rien tant que l'urine &  
les crachats ne donnent point de signes de coction. Si  
le malade a été fouvent purgé, il faut que siI diete soit  
légere & un peu abondante, car autrement il ne pour-  
roit dormir, à casse de l'inanition des vaisseaux, ni  
soutenir le choc de la crise. La coction étant faite, &  
la matiere morbifique étant évacuée , rien n’empêche  
qu’il ne puisse user d’une nourriture plus abondante.  
On connoît que les crachats & l’urine sont dans un état  
de coction , lorsque les premiers ressemblent à du pus,  
& que la feconde dépose un sédiment rougeâtre Eem-  
blable à la farine de vesses.

Dans les douleurs de côté , il est à propos d’ufer de so-  
mentations chaudes & de cérats, d’oindre les jambes  
& les lombes aVec de l’huile ou de la graisse chaude ;  
& d’appliquer fur les hypocondres un cataplasine de  
graine de lin , qlti s’étende jufqu’aux mamelles.

Lorfque la péripneumonie est dans toute sa force, elle  
ne cede à aucun remede fans le fecours de l’expectora-  
tion, & elle est dangeretsse si elle est accompagnée  
d’une difficulté excessiVe de resipirer, si l’urine du ma-  
lade est claire & acre, s’il scie par la tête & par le cou ;  
tous ces fymptomes siont funestes en tant qu’ils proce-  
dent d’une fuffocation, des forces, de la Violence & de  
la furie de la maladie, à moins qu’il ne fe fasse une éva-  
cuation abondante d’urine, une expectoration dema-  
tiere cuite ; car pour lors il *se* suit une crife.

On prépare un éclegme pour la péripneumonie aVec des  
pignons , du galbanum , & du miel attique. Au com-  
mencement de la pleurésie, lorfque la douleur est presi  
sante , il faut faire bouillir de l'aurone , du poicre &  
de l’ellébore noir dans de l'oxymel, & donner ce mé-  
dicament au malade. La décoction de panax ( πάναξ )  
dans de l'oxymel donnée au malade, est bonne dans

(a) Llobfervation qui fuit est extrêmement jufle.

*66i* A L C

les affections du foie & les douleurs du diaphragme.  
Ce qui opere par les felles ou par les urines doit être  
pris dans du vin & du miel ; mais il est quelquefois a  
propos que le malade prenne les drogues purgatives  
dont il ufe dans une grande quantite d hyuromel  
aqueux. -

Lorfque la dyffenterie cesse il survient un absces ou une  
\* autre espece de tumeur, à moins que la douleur ne *se  
termine* par une fieVre, par des sueurs , par une éva-  
cuation d’urine épaisse, blanche & transparente, par  
une fievre tierce, par des Varices, ou qu’elle se fixe sim  
les testicules, les jambes ou les hanches.

Dans la fieVre bilieuse, fila jaunisse scirVient avec le sels-  
fonayant le feptieme jour, la maladie cesse: mais elle  
est funeste lorfqulelle vient après ce tems , & fans au-  
,cun frisson.

La saignée appasse les- convulsions qui surviennent au-  
tour des reins, & détruit les stragnations du fang cau-  
sées par la surabondance d’humeurs mélancoliques :  
mais loicque le corps est tiré en devant avec violence  
par les contractions convulsives des mufcles, que la  
Iueur siort par le cou & par le vssage ; la violence de  
la douleur aiguillonnant & contractant les muscles  
plessis *(b) ,* qui étant considérablement épais, portent  
sur l'épine du dos , dans cette partie où les plus grands  
nerfs prennent leur origine , & s’étendent jufqu’aux  
piés , à moins que le malade ne sioit attaqué de la fie-  
vre, qu’il ne dorme, que sim urine ne soit dans un  
état de coction , & qu’il n’ait des sueurs critiques ; il  
faut lui donner du vin de Crete, & de la farine cuite.  
Il est bon encore de l’oindre avec des cérats émolliens,  
de lui faire mettre les jambes dans un baquet plein  
d’eau chaude, & de lui envelopper enfuite les bras &  
les jambes. Appliquez-lui eneore fur la région des  
lombes un morceau de peau chaude couverte de graisse  
& de cérat , qui s’étende depuis le cou jusqu’aux han-  
ches , de telle Eorte qu’il embrasse les parties antérieu-  
res. On peut aussi somenter de tems à autre les parties  
avec des vessies pleines d’eau chaude , & apres avoir  
couvert le malade , il faut le laisser en repos.

Gardez-vous de trop purger le malade : mais s’il étoit  
constipé depuis long-tems , fervez-vous d’un supposi-  
toire ; s’il produit l’effet que vous désirez, il soulage-  
ra le malade : sinon vous lui ferez boire le matin à jeun  
avant que de le baigner, du vin odorant mêlé avec de  
la racine de brioine & de carotte fauvage; donnez-lui  
ensifite à manger de la farine cuite toute chaude, &  
du vin tempéré à difcrétion. Si cette méthode réussit',  
on peut en tirer un bon augure , sinon le malade court  
rifque de perdre la vie.

Toutes les maladies fe terminent ou se guérissent par les  
évacuations qui fe font par la bouche, ou par le ventre,  
par la vessie ou quelqu’autre semblable émonctoire :  
mais lafueur est commune à toutes les maladies , & les .  
termine toutes également.

Loicque la fluxion deEcend du cerveau, l’ellébore est un  
excellent remede , mais il ne vaut rien pour ceux qui  
ont un absitès ou quelque vaisseau rompu, & qui fie  
ressentent des mauvais effets de l'intempérance, ou  
qui stont attaqués d’une suppuration de quelque cauEe  
qu’elle vienne, car il ne peut produire aucun bon effet,  
& si le malade vient à empirer, on en rejettera la fau-  
te siur le Medecin. Mais si le corps est languissant,  
que le malade ait mal à la tête , les conduits de la rese  
piration bouchés , s’il craehe beaucoup, s’il stent une  
pesanteur aux genoux, s’il Eort de sim corps une odeur  
plus sorte qu’a l’ordinaire, on peut lui ordonner l’el-  
lébore, pourvu que les fymptomes dont nous venons

A L C 661

de parler, ne viennent point d’intempérance ou de dé-  
bauche , de chagrin, de souci, du défaut de sommeil ;  
autrement il faut que la méthode qu’on silivra dans la  
cure Eoit proportionnée à la caufe.

Les douleurs dans les côtés , le dos les reins & les hast-  
ehes, & tout ce qui rend la respiration difficile , font  
quelquefois l’effet de la fatigue; quoique les douleurs  
des reins & des hanches puissent aussi être causiées par  
la crapule ou par l’usage des alimens flatueux : Lady-  
furie, l’enchifrenement & l’enrouement, ainsi que. les  
accidens que je viens de nommer font souvent cassés  
par les fatigues des voyages.

On tire du régime un grand nombre de signes qu’il est  
bon de connoître, fuivant qu’une persimne s’écarte de  
celui auquel elle étoit accoutumée. Si un homme qui  
n’a jamais dîné vient à le faire , fon ventre s’enfle con-  
. iidérablement , il fe fent pefant & assoupi ; s’il foupe  
encore outre cela, fon estomac ne peut manquer de fe  
déranger. Les perfonnes qui *se* trouvent dans ce cas  
ne peuvent mieux faire que de dormir aussi-tôt après  
avoir pris le bain, & de *se* promener à leur leverpen-  
dant un tems considérable ; si elles peuvent par ces  
moyens aller à la fel le , elles ne doivent point se pri-  
ver de fouper , il leur est même permis de boire un  
peu de vin, qui ne sioit pas trop trempé. Mais si la con-  
stipation continue, le mieux qu’elles pussent faire est  
de s’oindre le corps avec de l’huile chaude , & au cas  
qu’elles foient altérées, de boire quelque peu de vin  
blanc ou doux trempé, & de se livrer enfuite au re-  
pos ; & si elles ne peuvent pas dormir, ce siera une nou-  
velle raision pour rester encore en repos.

Quant auxbOÎssons , celles qui font aqueuses passent avec  
peine , s’amassent & flottent autour des hypocondres,  
& ne siortent pas ailément par les urines. Quiconque se  
remplit de semblables liqueurs , ne peut vaquer à au -  
cune affaire qui demande de grands efforts, de la force  
& de l’agilité. Dans ce cas , le mieux est de demeurer  
en repos , jufqu’à ce que ces fluides Eoient cuits & unis  
avee les alimens. Les boisions les plus fortes & les plus  
austeres, caufent des palpitations dans le corps ,\*& des  
battemens à la tête. Ceux que ces fortes d’excès ont dé-  
rangés, sirnt soulagés par le sommeil. & en buVant quel-  
que liqueur chaude.

Le jeûne ne vaut rien pour les maux de tête ; ceux qui ne  
font qu’un repas par jour deviennent foibles , leur uri-  
ne est chaude à cause de l’inanition non naturelle des  
vaisseaux ; ils sentent une amertume & une falure dans  
la bouche; ils tremblent , quelque léger exerCÎce qu’ils  
fassent, les arteres des tempes s’enflent , & ils ne peu-  
vent aussi-bien digérer leur fouper que s’ils avoicnt di-  
né. (c) Il convient à ces fortes de persimnes de boire  
moins qu’à leur ordinaire , de manger du maza très-li-  
quide au lieu de pain , & de faire ufage dloseille , ou  
de mauve , de tiEanne , d’orge mondé ou de poirée ;  
de boire à table une quantité modérée de vin bien dé-  
layé , & de se promener après souper jusi^u’à ce que la  
digestion étant faite , elles puissent rendre ce qu’elles  
ont pris par les urines ; elles mangeront aussi du poisson  
bouilli.

Les alimens manifestent aussi leurs qualités par les effets  
qu’ils produifent. L’ail, par exemple , engendre des  
vents & des chaleurs dans l’estomac ; il rend la tête pe-  
sante , caisse des inquiétudes, & augmente les douleurs  
auxquelles on est stljet. Mais il provoque l’urine , ce  
qui est une fort bonne qualité.

Le fromage engendre des vents & est astringent; il desse-  
che les alimens, il est cru, indigeste & très-pernicieux  
à ceux qui ont bu avec exeès.

(ὓ ) Les Commentateurs & les Interpretes d’HippOcrate veu-  
lent a toutes forces trouver une difficulté οὶι il n’y en a peint.  
Sulvant eux on doit écrire au lieu ά’ύ.'.δ.ω ..ῥῥωδεών, qu’ils dériVent  
de - . ς, *\ extrémité de l osfacrum.* Hippccrate désigne sort clai-  
rement ,luivant moi, les mufcles pfoas, dont ὲεωδεώ. paroît être  
le véritable ηοιη, çat il. lent voisins des reins,des uréteres, de

la Vessie & des Organes qui fervent à la fécretion & a 1 e..pulsiOn  
de l’urine , que les Grees appellent «p u

(c) Cette Observation eftextremement juste. Heft certain que  
les fucs , pendant que l’on jeûne , contradent une *alcalejcence ,*faute d’être délayés avec de nouveau chyle , ce qui OccasiOllue  
les fymptOmes dont Hippccrate sait mention.

*frjêscr* A L C

Les légumes de toute efpece font flatueux, soit qu’on les  
mange Crus , ou Cuits , fricassés , verds ou marinés ; on  
ne doit en usier qu’avec d’autres alimens. Chaque espc-  
ce a des défauts qui lui sont propres.

Les pois Chiehes , folt crus ou cuits au four , engendrent  
des vents & cauEent des douleurs.

Les lentilles dont on n’a point ôté les cosses , sont astrin-  
gentes & causent de violentes & fréquentes contrac-  
tionsde cœur ( ἄραδον). Les lupins sont les moins mal-  
faifans de cette espece.

Le silphium , tant la plante que fon fuc passe aifément  
dans quelques-uns,mais difficilement dans ceux qui n’y  
font point accoutumés, engendre ce que nous appel-  
lons *bilefeche*, surtout lorsqu’on le mange avec du fro-  
mage ou du bœuf; car le bœuf aigrit les affections mé-  
lancoliques, à cause qu’il résiste aux organes de la di-  
gestion , & qu’il n’est pas aifément dissous par l’action  
de l’estomac. Mais oss Corrige toutes ces mauvaises  
qualités en le saisirnt cuire comme il faut , & ne le  
mangeant que quand il est vieux.

La chair de chevre a avec tous les défauts de celle du  
bœuf, celui d’engendrer des crudités , des vents , des  
rots, & de la bile. Celle qui est odorante , ferme &  
agréable au gout, est la meilleure, mais on doit la *lui-  
re* bien cuire, & la manger froide. Celle au contraire  
qui est dure , desagréable & de mauvaife odeur , est la  
pire , surtout étant fraîche. Elle est meilleure au prin-  
tems qu’en automne.

La chair de cochon ne vaut rien lorsqu’elle est trop ou  
trop peu cuite ; car elle est pour lors sujette à engen-  
drer de la bile & un grand nombre d’incommodités.  
Celle de truye est cependant préférable : mais l’on doit  
choisir celle qui n’est ni trop grasse ni trop maigre, ni  
trop vieille : elle est beaueoup meilleure lorsqu’on la  
mange un peu froide après en avoir ôté la peau.

Dans la bile feche ( χολέρη ξηρὴ ) le ventre s’enfle , les in-  
testins murmurent , la douleur s’empare des côtés &  
des reins , rien ne passe par les felles , & le malade est  
entierement constipé.

Gardez-vous bien de donner un vomitif à ceux qui font  
dans cet état : mais contentez-vous de les purger par  
bas. Servez-vous pour cet effet d’un lavement chaud  
que vous rendrez aussi émollient qu’il sera possible, en  
y mêlant de la graisse , & après avoir oint comme il  
faut le malade , conduifez - le à un bain où il y ait  
abondance d’eau chaude , placez - le dans une cuve  
( σκάφη ) & verfez Peau sur lui par degrés. Si ce trai-  
tementpeut lui procurer une selle, la maladie cessera.  
Le sommeil & l’usage de quelque vin vieux & léger  
tout pur ne peut que lui faire beaucoup de bien. Don-  
nez-lui aussi de l’huile pour qu’il puisse aller à la felle,  
& fe délivrer par-làde sst maladie.maisne lui permettez  
aucunes Eortes d’alimens. Si la douleur ne s’apaise point  
donnez-lui du lait d’ânesse jusipilà ce qu’il le purge. Si  
fes excrémens sirnt liquides & bilieux , & qu’il Eoit sil-  
jet aux tranchées, aux vomissemens & aux désaillan-  
ces, le mieux pour lui est de ste tenir en repos, de boire  
de l’hydromel & d’éviter le vomissement.

Il y a deux sortes d’hydropisie , l’une appellée *hyposar-  
cidios* ( ὑποσαρκίδιους ) que l’on ne peut pas éviter lorf-  
qu’elle commence une fois à fe former ; & l’autre qui  
est venteufe, dont on ne peut guérir que par un grand  
bonheur, & qui demande que le malade travaille beau-  
coup , ou qu’il fasse un exercice pénible, qu’on lui fasse  
des fomentations , & qu’il vive avec beaucoup de rete-  
nue, qu’il mange des chofes feches & acres , ce qui est  
le moyen de rendre beaucoup d’urine & de fe fortifier.  
Que s’il arrive qu’il ait de la difficulté à respirer, il  
faut lui tirer du fang du bras , supposé que ce Boit en  
été , qu’il Eoit à la fleur de sim âge , & qu’il ait beau-  
coup de force. Il doit fe nourrir de pain chaud trempé  
dans du vin noir & de l’huile , de chair de pourceau  
cuite dans du vinaigre , boire très-peu , faire autant  
d’exercice qu’il est possible & fe promener dans des  
lieux escarpés.

Ceux qui ont le bas-ventre chaud sont stijets à des selles

A L C 664

acres & irrégulieres & aux flux de ventre. Si leurs sor-  
ces le permettent, ils doivent prendre une dofle d’ellé- ’  
bore blane , afin de faire une révulsion, mais s’ils font  
foibles, on doit leur donner du fuc de froment nou-  
veau ( σιτανίων) épais & froid , du gruau de lentilles,  
du pain cuit fous les cendres ( ἐγκρυφίας ) ou du poisson  
qui doit être bouilli pour ceux qui ont la fievre , & rô-  
ti pour les autres. Ceux qui n’ont point la fievre peu-  
vent boire du vin noir , ou de l’eau dans laquelle on  
aura fait macérer des nefles, des baies de myrthe, des  
coings, des cormes , des dattes , ou des raisins fauva-  
ges. Si le malade est incommodé de tranchées fans  
avoir la fievre , il boira du lait de vache chaud en pe-  
tite quantité d’abord , mais plus copietssement dans la  
si-fite ; ou bien on lui préparera une boissen avec de la  
graine de lin , du froment rôti réduit en farine , des fe-  
ves d’Egypte , dont on ôtera les cosses, que l’on mou-  
dra & que l’on fera macérer. Il mangera aussi des œufs  
à demi cuits , de la fleur de farine ( σεμίδαλις ) , du mil-  
let, & de l’alica ( χόνδρος ) cuit avec dtl lait. Ces ali-  
mens veulent être mangés froids, il ufera aussi d’ali-  
mens & des boissons de même nature que celles dont  
nous avons fait mention ci-dessus.

C’est un des points les plus importans du régime de *sa-  
voir* quand il est a propos de donner à manger à ceux  
qui ont des maladies aiguës & chroniques : pour cet  
effet il faut obferver *V augmentation et la rémission* des  
fievres, afin de donner à manger au malade lorfqd'il le  
saut, lui retrancher fa nourriture quand on juge qu’elle  
peut lui être nuisible , & connoître quand la maladie  
est éloignée de sion plus grand degré de violence.

Il est bon encore de faire attention au mal de tête dont  
les malades peuvent être attaqués , foit qu’il vienne  
d’un trop violent exercice, comme la courfe, la chasse,  
le voyage , de quelque autre travail hors de faifon, ou  
du commerce vénérien. Obfervez aussi la disposition  
de ceux qui ont mauvaise couleur, qui sont enroués ,  
qui manquent de sang , des asthmatiques, de ceux qui  
ont une toux steche, qui fiant altérés, qui ont des vents,  
ou dont le seing forme des stagnations. On ne doit pas  
négliger de remarquer ceux qui ont des tensions dans  
les hypocondres , les côtés & le dos , des engourdisse-  
mens, des tintemens d’oreilles, une incontinence d’u-  
rine , ou la jaunisse ; ceux dont les felles sirnt crues ,  
qui ont des faignemens de nez , ou un flux hémorrhoï-  
dal abondant, qui sirnt enflés , ou qui sirnt siljets à des  
douleurs insupportables dont ils ne peuvent *se* délivrer.  
On ne doit purger aucun de ces malades ; car outre que  
cela est inutile & dangereux, on prévient la criste &  
l’on prive la nature des moyens dont elle sse pour *se*EeCourir elle-même. Supposé que la siiignée paroisse né-  
cessaire dans quelques-uns de ces cas , il faut aupara-  
vant affermir le ventre , enjoindre l’abstinence au ma-  
lade, & lui défendre le vin. Le reste de la cure consiste  
dans un régime convenable & dans l’usage des fomen-  
tations humides : mais si le malade paroît constipé , on  
lui donnera un lavement, ou si l’on croit la purgation  
nécessaire, on peut fe servir en toute silreté d’ellébora,  
mais il ne convient jamais de purger le malade par bas  
dans aucun de ces cas.

La meilleure méthode est de traiter ces Eortes de mala-  
des avec des diurétiques & des diaphoniques, de leur  
ordonner la promenade & des frictions légeres , de  
peur que leurs humeurs ne s’épaississent , & fuppofé  
qu’ils foient au lit, de les faire frotter par d’autres.

Si la maladie affecte la poitrine & les parties qui font au-  
desses du diaphragme , la posture qui convient le plus  
au malade, est de se tenir assis, & de *se* baisser le moins  
qu’il est possible, jusqu’à ce que *ses* forces foient reve-  
nues;il est bon même de le frotter pendant qu’il est assis,  
avec une grande quantité d’huile chaude.

Si la douleur réside dans le ventre au-dessous du dia-  
phragme , la meilleure situation est de demeurer cou-  
ché , fans remuer le corps qu’autant qu’il le faut pour  
les frictions.

Les maladies du bas-ventre qui fe terminent par les uri-

*66y* A L C

nes & les fueurs ; cessent d’elles-mêmes lorsqu’elles  
sirnt légeres , pour peu.qu’elles diminuent ; mais cel-  
les qui fiant plus considérables ont des fuites fâcheisses;  
car ou les malades meurent,ou ils tombent dans d’autres  
maladies avant que d’avoir eu le tems de recouvrer la  
fanté. Les maladies de cette espece sie fixent générale-  
ment siur quelques parties.

*Potion pour l’hydropisie.*

*Prenez* trcis cantharides, ôtez-leur la tête , les jambes &  
les aîles, broyez le corps dans un quart de pinte  
d’eau , & donnez cette boisson au malade. Lorfi-  
que le remede commencera à opérer, usiez d’em-  
brocations d’eau chaude. Le malade doit prendre  
ce remede à jeun, après s’être fait oindre, & man-  
ger du pain chaud trempé dans l’huile.

*Pour arrêter les hémorrhagies du nez.*

*Trempez* un floccon de laine dans du fuc de figue, & ap-  
pliquez-le fur Partere interne du nez , ou bien  
introduisez dans les narines, de la presclre ou du  
calcitis , en pressant par dehors avec les doigts ,  
les cartilages du nez. Purgez aussi le malade avec  
du lait d’ânesse cuit ; raEez-lui la tête, & appli-  
quez-y des réfrigérans, si le tems est claud.

La Jugioline purge par haut, lorsqu’on la prend en pou-  
dre au poids d’une dragme & demie dans de l’oximel;  
on la mêle aussi avec trois fois autant d’Ellébore, ce  
qu i le rend moins suffocant.

*Suture pour la Trie h osa*

*Prenez* une aiguille enfilée & passez-la par la partie su-  
périeure & la plus tendue de la paupiere en em-  
bas; passez-en une autre de bas en haut au-dessous  
de l’endroit où la premiere étoit passée ; coufiez  
ensi.lite & liez les deux fils ensemble jusqu’à ce  
que les poils tombent.

On doit en ufier de même à l’égard des hémorrhoïdes ,  
c’est-à-dire , passer à travers une aiguille enfilée d’un  
cordon de laine grasse , le nouer & appliquer dessus un  
fuppuratif ; on doit ufer d’embrocations après cette  
sclture & en laisser toujours une silr la partie. Lorsque  
le malade aura repris fies forces , on le purgera avec  
de l’Ellébore, & on lui fera faire de l’exercice jusqu’à  
fuer ; mais il doit être précédé de frictions. La courfe,  
l’usage du vin pur & tous les alimens acrimonieux ,  
excepté l'origan, ne lui valent rien ; il vomira une fois  
en sept jours, ou trois fois par mois; car par ce moyen  
il acquerra une excellente habitude de corps. Le vin  
dont il usera doit être jaune *(foncé*) , austere , trem-  
pé & en petite quantité.

*Pour ceux qtel ont des suppurations Internes.*

*Faites* bouillir un ognon de fquille dans l’eau , & jettez  
la liqueur , lorfqu’il fera bien cuit ; faites - le  
bouillir de nouveau dans une autre eau jusqu’à  
ce qu’il ait entierement perdu sa dureté. Cela fait,  
pilez-le avec du cumin, du fesame blanc rôti, &  
des amandes nouvelles, & après avoir donné à ces  
drogues une consistance convenable avec du miel,  
donnez-les au malade en forme d’Eclegme avec  
un verre devin doux par-dessus. Pour aliment li-  
quide , prenez la mesure d’un petit Acetabulum  
( | de pinte λεκίσκον ) de pavot blanc ( μηκών )  
broyez, & saites-le macérer & cuire dans de l’eau  
où l'on ait lavé du froment nouveau ; adoucissez  
le mélange aVec du miel, & donnez-le chaude-  
ment au malade , qui ne doit prendre autre chofe  
dé tout le jour ; faites-le fouper enfuite , en fai-  
sant toujours attention aux fymptomes.

A L C

*Pour la dysenterie,*

*Prenez* un quart de pinte de feVes mondées, & douze  
jets de garance , broyez-les , faites-les cuire en-  
semble, & après en aVoir fait un Eclegme avec  
quelque matiere huileufe, donnez-le au maladej

*Pour lesyeuxi*

*Prenez* du spodium ( σποδὸς ) , lavez-le, & réduifez-le est  
poudre tres-fine, humectez-le avec du verjus; fai-  
tes-le fécher au foleil , & lorsque vous voudrez  
vous en Eervir , mouillez-le de nouveau pour lu!  
donner consistance d’onguent. Lorsqu’il fera sec ,  
broyez-le de nouveau,& appllquez-le fur les yeux,  
& saupoudrez-en les angles de cette partie.

*Pour l’humidité des yeux.*

Prenez *de l’ébene , une dragme >*

*de la chaux de cuivre, une dragme et demie,*

*Broyez* ces drogues fur un porphire & y ajoutez demi-  
dragrfie de safran. Lorsqu’elles feront réduites  
en poudre , verfez dessus demi-pinte de vin doux  
attique , & après les avoir exposées au soleil,  
couvrez-les & servez-vous-en après que la digef\*  
tion sera faite.

*Pour les douleurs des yeux»*

Prenez *de calcitis, une dragme ,  
des raisins,* après avoir exprimé la troisieme par-\*  
tie de leur fuc,  
*de la myrrhe,  
du safran,*

*Broyez* ces ingrédiens & mêlez-les avec du moût ; met-  
tez-les en digestion au soleil, & oignez-en la par-»  
tie affectée. On gardera cette composition dans  
un vaisseau de cuiyre.

*Pour recomnoitre la suffocation de matrice.*

Pincez la malade avec les deux doigts, si elle a du sen\*  
timent, c’est une suffocation, sinon c’est une conVul-  
sion.

*Pour l’hydropisie,*

*Donnez* la quantité d’un *Acetabulum s* rond , attique  
( λεκισκὸν ) de Meconium , petite espurge, pour  
une dosie. Prenez de scories de cuicre autant qu’il  
en faut pour couvrir la largeur de trois fondes ;  
donnez-leur de la consistance avec de la farine de  
froment nouveau , & après les avoir broyées ;  
donnez-les fous la forme de pilules. Elles chase  
Eent Peau parles Pelles & évacuent les excrémens.  
Mettez quelques gouttes de Euc de tithymale fur  
des figues fieches fept gouttes sur chaque figues,  
& gardez-les dans un vaiffeau neuf pourl’ufage  
du malade qui doit en prendre avant fes repas.  
Broyez encore du *Meconium ,* ( μηκώνιον ) & ver-v  
fez de l’eau dessus , exprimez le fuc , & donnez-  
lui avec de la farine & du miel, la forme d’un gâ-  
teau. Faites-le cuire au four, & donnez en au ma-  
lade, & par-dessus du vin doux ou de Phydromet  
trempé. «

ALCALISATIO , *Alcalisation.* C’est Faction d’impre-  
gner quelque chofe , comme de l’esprit de vin, d’un  
SH *alcali.*

ALCANCALI. C’est un antidote à qui les Italiens don-  
nent ce nom. Il est bon pour les fleVres ardentes , sim-  
ples ou double-tierces, continues, la fieVre nommée  
*lipyrie* Phemitritée , en un mot toutes sortes de fie-  
vres. On le prépare comme il sclit.

*66p* ALC

%

Prenez *des deux espcccs dc myrobolans des Indes, de cha-  
que espece, deux dragmes,*

*de la semence de pourpier et de violette , de cha-  
que, une once et demie,*

*du mastic -> une dragme un scrupule,  
tamarins, trois onces,*

*de colloquintesauvage, -, de chaque , deux  
d’hermodactes,* J *dragmes quatre grains,  
de la casse mondée, quatre onces.*

*deviolettes, une once et demie,  
eau, deux pintes.*

Faites-les bouillir jusqu’à diminution des deux tiers;  
filtrez la liqueur à travers une chausse, & après y avoir  
mis la casse & les tamarins & mêlé le tout comme il  
faut avec les mains, passez de nouveau la liqueur &  
laissez-la repofer.

*Prenez* enfuite une autre portion de semblable liqueur,  
mettez-y une livre & demie de fucre , & faites-la  
bouillir jusqu’à consistance de miel.

*Ajoutez-y* la liqueur dans laquelle on a mis la casse &  
les tamarins , & faites bouillir le tout jusqu’il  
consistancede miel. Enfin, ajoutez-y tous les in-;  
grédiens, dont on a fait mention ci-dessus, après  
les avoir pilés comme il faut. La dosie est de trois  
dragmes dans de l’eau chaude. On peut aussi en  
donner deux ou trois fcrupules dans une infusion  
chaude de rhubarbe ou dans de Peau-rose , à jeun.  
**MYREPSUS** *, Sect. /. cap-* 24.

ALCANNA, plante dont volai les especes.

*Alcanna*, Offic, *Ligustrum Indicum scu Alcanna Marn-  
thondi* ,Herm. Musi Zeyl. 6. 65. *Ligustri species 2. AL  
canna dicta,* Bont. 143. *Ligustrum Orientale,sive Cy-  
prus Dios.coridis et Plinel ,* Park Theat. 1447. Raii  
Hist. 2. 1603. *Ligustrum Ægyptiacum latifolium et an-  
guistifolium,* C. B. Pin. 476. *Ligustrum Ægyptium, Cy-  
priis Graecorum -> Eelhannearabum,* J. B. 1. 54!-Chab.  
41. *Ligustri species,* Comm. Flor. Mal. 161. *Bacc'ifora  
Indica baccis oblongis in urnbellae formam dispositis ,*Raii Hist. 2. 1634. DaLE.

C’est le *Kenna* des Turcs & des Adores, fes feuilles *ré-  
duites* en poudre jaune fervent de cosinétique aux na-  
turels du pays qui en font une espece de pâte avec du  
suc de limon avec laquelle les hommes teignent leurs  
barbes & les femmes leurs ongles en rouge. Elle est  
bonne pour exciter les regles & pour les maladies hysa  
tériques , ce qui fait que les Orientaux s’en fervent  
pour causer l'avortement, & pour chasser le fœtus qui  
est mort dans la matrice.. GEoffRoY.

Voici la defcription que Pline donne de cette plante qu’il  
appelle *Cyprus.*

*Le Cyprus* est un arbre dont les feuilles font femblables à  
celles de l’oliver , mais plus larges, plus tendres & plus  
vertes. Ses fleurs font blanches, couVertes de mousse &  
odorantes ; fa semence est noire comme celle du su-  
reau. Les plus beaux croissent aux environs d’Ascalon  
& de Canope.

Les feuilles ont une qualité astringente, qui les rend pro-  
pres à guérir les ulceres de la bouche lorfqu’on les mâ-  
che. Elles font bonnes pour les charbons & autres in-  
flammations violentes, étant appliquées en forme de  
cataplafme. Leur décoction guérit les brûlures, étant  
pilées & humectées avec le suc de plantes propres à  
teindre (στρουθίου) elles donnent une couleur jaune aux  
cheveux. Les fleurs pilées avec du vinaigre & appli-  
quées si.ir le front, appaifent les maux de tête.

L’onguent cyprien que l’on prépare avec les fleurs, a la  
vertu d’échauffer & de ramollir les nerfs. Comme il est  
composté de simples extremement chauds , il est fort  
odorant. DrosCoRIDE, *Lib. I. c.* 124.

Le *Cyprin* est un arbre d’Egypte dont les feuilles ressem-  
blent à celles du Ziziphusssa femence à la coriandre, &

A L C 668

dont les fleurs font blanches & odorantes. On fait  
bouillir ces dernicres dans de l'huile , & l'on en ex-  
trait ce qu’on appelle le *cypriis* que l'on vend au poids  
de cinq livres.

Le plus odoriférant nous vient des environs de Canope  
fur le bord du Nil, le fecond d’Ascalon ville de Ju-  
dée , & le troisieme de PIfle de Cypre. Quelques Au-  
teurs prétendent qu’il est le même que le *Ligustrum.***PLINE ,** *L. XII. c.* 24.

Pline lui attribue les mêmes vertus que Diofcoride, &  
ajoure qu’on applique Ees feuilles fur l’estomac pour  
remédier à fon dérangement, & fon fuc fur la région  
de Puterusdans les maladies hystériques ; que *ses* feuil-  
les fraîches étant mâchées guériffent les ulceres qui  
naissent dans la bouche & dans la tête, les condylomes  
& les tumeurs. Les fleurs brûlées dans un pot de terre  
guérissent les nomes & les ulceres putrides- , foit  
qu’on les emploie feules ou ayec du miel. L’odeur  
des fleurs provoque le sommeil. Ρεινε , *L. XXIII.  
c.* 4.

ALCANNA , signifie aussi la même chosie que *icthyecop.  
la*, en François , *Talc.* JûHnsON.

ALCAOL. Ruland & Johnsion qui l’a fui vi, traduisient  
ce mot par *Lac acetosum sive Mercurius.* Je crois que  
par *Lac acetosum* ils entendent le *Lac Philosophorum*ou un menstrue pour la préparation de la Pierre Philo-  
siophale.

ΑΕθΑΙΤἈλκαρ, Galien rend ce mot par Βόηθημα, aide ,  
secours. Il signifie aussi un remede. EOESIUS.

ALCARA. *Cticurbite.* **RULAND.**

ALCE. *Elan.* C’est un animal à quatre piés & à cornes,  
siauvage, grand comme un cheval. Il est barbu & char-  
gé de longs poils depuis le haut de la tête jtssqu’aux  
épaules : l.a couleur est ordinairement griEe, blanchâ-  
tre ; fa tête est fort grosse , fes yeux étincelans, fes le-  
vres font grandes & grosses; fes dents médiocres, fes  
oreilles longues & larges , fes cornes figurées comme  
celles du Dain , elles pestent jusipilà douze livres les  
deux, il en change toutes les années, fa femelle n’en  
a point : fon ventre est ample comme celui de la va-  
che, fa queue est fort petite, fes jambes font longues  
& menues, fes piés noirs , fes ongles fendus comme  
ceux du bœuf : fon cuir est fort dur , garni fur le dos  
de poil d’un beau gris de fouris : cet animal fe trouve  
en Pologne, en Prusse, en Suede, en Norvege&dans  
le Canada; il est peureux & fe jette dans l'eau quand  
on le pourfuit : mais il a une grande force; fon rut est  
femblable à celui du cerf. Il est sujet à tomber dans  
l’épylepsie , & l’on tient que quand il est dans l’accès,  
il s’en délivre en fourrant l’ongle de fon pié gauche  
dans fon oreille, c’est pourquoi on estime en Mede-  
cine le pié gauche de derriere beaucoup plus que le  
droit : on fe fert de fon fabot , appelle *ungula alcis,* il  
faut le choisir pestant, compacte, uni, luifant, noir : il  
contient beaucoup de SH volatil & d’huile.

On emploie l’ongle d’Elan dans les remedes antiépilepti-  
ques, qu’on prend intérieurement , on en pend un pe-  
tit morceau au cou , & l’on en fait porter des bagues  
aux doigts pour préserver du même mal : mais ces amu-  
lettes ne produisent aucun effet.

Les autres piés d’Elan font aussi salutaires que le pié gau-  
che de derriere, car l’effet ne vient que du Eel volatil  
qu’ils contiennent également : mais on ne les met pas  
entssage. Εεμεευ , *des Drogues.*

On trouve des persimnes qui mangent la chair d’Elan.  
On emploie *ses* nerfs contre la.crampe en les attachant  
autour de la partie affectée. Ρομετ.

ALCEA. *Alcea* ou *mauve sauvage.’ suxteia-,* Diofcoridis.  
*Alcea, Offic. Alcea vulgaris*, J. B. 2. 953. RaiiHist.  
I. 604. Synop. 3. 252. Dill. Cat. Giss. 144. *Alcea  
vulgaris major t* C. B. Pin. 316. *Alcea vulgaris sive  
Malva verbenacea -,* Park. Theat. 301. *Alcea vulga-  
ris,* Mer. Pin. 3. Merc. Bot. 17. Phyt. Brit. 3. *Alcea  
vulgari s major flore ex rubro rosco ,* Tourn. inst. 97.  
Boerh. Ind. A. 270. Hist. Oxon. 2. 527. *Malva ver-  
benaceasGer.ys^.* Esc. 93 I. DaLE.

*ëep ALC*

*L’aleée est* une elspece de mauve sauvage dont les seuil-  
les semt profondément déeoupées comme celles de la  
verveine ( ίερᾶς *sterdvnc* ) , & qui pousse trois ou quatre  
tiges couvertes d’une écorce pareille à celle du chan-  
vre. Elle porte une petite fleur Couleur de rose. Ses  
racines font blanehes, au nombre de cinq à six, &  
d’environ une coudée de long. DIosCORIDE . *L. III.  
cap.* 164.

Cette efpeCe de mauve dissere de l’ordinaire en ce que  
*ses* tiges font plus velues & plus droites ; les feuilles  
inférieures font plus petites & rondes, découpées &  
attaehées à de longues queues qui diminuent à pro-  
portion que les seudles s’éloignent de la racine. Les  
feuilles supérieures fiant découpées profondément en  
cinq parties ou segmens. Les fleurs font plus grandes ,  
plus pâles & ne font point triées comme celles de la  
mauve ordinaire. Sa racine est dure , ligneufe & *dé-  
tend* fort avant dans la terre.

Elle croît dans les haies ; elle fleurit au mois de Mai,  
au mois de Juin & pendant la plus grande partie de  
PEté. , , .

Ses racines infissées dans du vin ou de l’eau , guérissent  
la dyssenterie, & Pont bonnes dans les ruptures des vaif-  
feaux internes. DwsCoRIDE *Hib. III. c.* 164.

*U Alcea* ou *alceé* est une espece de mauve fauvage. Prise  
dans du vin, elle guérit la dyssenterie & l’exulcéra-  
tion des intestins. La racine est surtout efficace. PaUL  
ÆgIN.L. *VII. c.* 3.

*T’alcée* digere , amollit, adoucit, arrête le simg. On s’en  
fert en lavemens, en fomentations; on peut en pren-  
dre aussi par la bouche pour adoucir les acretés d’u-  
rine. Εεμεευ.

On met cette plante au nombre des émolliens ; elle en-  
tre aussi dans les emplâtres. Les empyrlques en font  
un très-grand cas ; ils l’emploient contre l’obscurcisse-  
ment des yeux ; en décoction , elle appaife les tran-  
chées. C’est un très-bon rernede pour toutes les dou-  
leurs accompagnées de chaleur. DaLE.

Miller distingue huit especes d’*alcées.*

i. *Alcea vulgaris major nflore rubro-roscoe* C. B. P. 3T6.  
2. *Alcea vulgaris major,flore candidiore.* C. Β. P. 316.

3. *Alceafolio rotundo Laciniato.* C. Β. P. 316.

4. *Alcea teniasoHa crispa.* J. Β. 11. 1067.

5. *Alcea cannabina.* C. B. P. 316.

6. *Alcea afra frutescens grossidariae folio , flore parvo ru-  
bro.* Boerh. Ind. alt.

7. *Alcea Africana arboroscens malvae folio hirsuto , flore  
parvo purpureo.* Till.

8. *Alcea afrafrutescens, grossulariae folio ampliore, unguel  
florum atro-rubenelbus.* Act. Phil.

ALCEA INDICA. Cette plante porte une fleur large,  
pentapétale avec un vaisseau féminal assez considéra-  
ble divisé en cinq cellules contenantes des femenoes  
dont la figure ressemble à celle des reins.

*Bamia moschata, Offic. Alcea sive B arm a moschata Ægyp-  
tiaca.* Breyn. Prod. 1. 2. *Alcea Ægyptia Moschata ,*Parla Theat. 301. *AlceaÆgypelaca villosu.O.* Β. Pin.  
317. Raii Hist. 2. 1066. *Bamia,Belrnujcus honorio. Bel-  
lo,* Chab. 302. *altheaÆgyptiaca moschata Abel Mosch.  
dictai* Hist. Oxon. 2. 533. *Abel Mosch vulgo,* Herm.  
Hort. Lugd. Bat. 2 5. *Mosch. id est, Bamia Moschata ,*Alp. Exot. 197. *Ketmia Ægyptiaca femine Moschato.*Tourn. Inst. 100. Boerh. Ind. A. 272.

Cette plante croît en Ægypte. On fe fert de sa semence ;  
elle est d’une couleur blanc-sale; elle ressemble pour  
la figure à de petits reins. Elle répand une odeur fort  
agréable & qui approche de l’odeur de mufc. Les  
Ægyptiens la font fécher légerement; la réduifent en  
poudre & mêlent la poudre dans leur caste ; ils pen-  
fent que cette liqueur en acquiert la vertu de fortifier  
1a tête & l’estomac , & de ranimer le courage. Nous en  
usons dans les fumigations. DaLE.

ALCEBRIS VIVUM, ou *Sulphur vivum* que Ruland  
appelle encore *alneric, anerit, & aneriCi*

ALC 670

ALCEDO, *alcyon, martinet Pécheur, oiscau de* T *Mars\*  
tïn,* ou *Drapier.*

*Ispida,* Offic. Aldr. Ornith. 3. 518. Gefn. de Avib. 513.  
Jonf. de Avib. 107. *ispida , an veterum alcyon l* Wlll.  
Ornith. 101. Raii Ornith. 146. ejufdem. Sinop. Ai 48.

*Ispida, alcyon fluviatilis i vulgo Piscator regis* , Charlt.  
Exerc. 111. *Alcedo.* Schrod. 5. 314. *Halcedo muta,*Bellon. des Oif 219. DaLE.

C’est un petit oifeau maritime,gros à peu près comme  
une caille , de diverfes couleurs , comme bleu , pur-  
purin, rouge ou jaune. Son bec est long, menu, jaunâ-  
tre. Il bâtit fon nid fur les rochers & fur les rivages  
parmi les rofeaux; il *se* nourrit de petits poissons; il  
pond ses œufs en hiver pendant que le tems est fe-  
rain. On le regarde comme un heureux préfage du cale  
me & du beau tems. Il contient beaucoup de fel vo-  
latil.

On fait fécher cet oiseau, & on le pend au cou des en-  
fans pour les préserver de l’épilepsie : mais il pourroit  
produire un effet plus assuré, si l’ayant pulvérisé , l’on  
en fassoit prendre par la bouche tous les jours un Ecru-  
pule dans de Peau de betoine.

Les nids d’oiseaux Eecs & blancs que les Siamois & plu-  
sieurs voyageurs nous apportent en France , sont de la.  
façon des alcyons des Indes & principalement de ceux  
de la côte de Cambia. Ces nids ont la forme de tasse  
ronde. Leur matiere est une bave ou écume blanche  
qui fort des becs de ces oifeaux , quand ils font l’a-  
mour, & elle s’endurcit par la chaleur. Le gout de  
ces nids est insipide & glutineux. Les Chinois en font  
friands; île les sont bouillir avec du gingembre & les  
mangent.

Ils font propres pour restaurer les convalescens, pour for.  
tifier l’estomac. Εεμεευ.

Pomet ajoute que les Chinois en sont si grand cas que  
c’est une chofe presqu’incroyable combien on ert  
transporte à Pequin , Ville capitale de la Chine , où ils  
valent ordinairement cinquante Taherslecent; c’est-à  
dire, environ six cens livres de notre monnoie. Ils leur  
attribuent de grandes propriétés ; car outre Vissage  
continuel qu’ils en font pour fe nourrir, en les fai fiant  
cuire dans de l’eau avec une Volaille & du gingem-  
bre , ils les estiment fort propres pour guérir les maux  
d’estomac , & pour foulager ceux qui font en lan-  
gueur.

Ces nids , continue Pomet, nous étoient autrefois peu  
connus, & llon croyoit qu’ils étoient formés de l’é-  
cume de la mer : mais depuis que les Siamois nous en  
ont apporté , ils Font deVenus assez communs.

ALCHACHIL. Le *romarin.* DaLE.

ALCHARITH,ou ALECHaRITH ,*vif-argent.* JcHNsostl  
& CasTELLI.

ALCHEMIA , ou Αιχπυμιλ , *Alchymie,* C’est cette  
branche de la Chymie qui s’attache particulierement  
à la tranfmutation des métaux. Pour distinguer cette  
partie de la Chymie en général & marquer fon exeele  
ïence, on lui a donné le nom *d’alchymie* qui vient de  
*chymie* & de *al* particule arabe.

Les Orientaux ont eu long-tems la coutume de marquer  
l’excellence d’une chofe, en l'attribuant à la divinité;  
c’est en ce fens qu’ils ont dit, *les montagnes de Dieu t*pour désigner les hautes montagnes, & les rivieres de  
Dieu pour les rivieres larges & profondes. Confé-  
quemment, je ferois tenté de croire que *alchymie* veut  
dire littéralement *chymiede Dieu.* Car le mot arabe *al-  
la ,* signifie l’Etre fupreme. Voyez *Chyrnia<* Voyez *al,*ALCHIMELECH. Μεειεοτ ÆgYPTIEN. *Melilotus*

*Ægyptia Alchimelech vocata.* J. B. *Melilotus Ægyptia-  
ca.* Park. *Melilotus corniculis reflexis minor. O>* B.

Cette plante croît & s’étend à terre ; elle est fort petite ; el-  
le ferpente lentement : il ne lui arrive prefque jamais de  
s’éleVer. Ses feuilles ressemblent a celles du trefle; el-  
les font seulement un peu plus petites. Quant à ses  
fleurs, elles sont petites, en grand nombre, oblongues,  
croissant les unes contre les autres ; de la couleur du

; safran, d’une odeur fort douce. Il leur fuccede quelques

*ifryL* A E C

gousses obliques qui contiennent une très-petite se-  
mence de figure ronde , de couleur noirâtre tirant fur  
le rouge, qui a une faveur amère & astringente , &  
oui n’est pas entierement privée d’odeur. *Raii Hist.  
Pïant.*

ALCHIEN. On trouVe ce mot dans le *Theatrum chymi-  
cum, ὑπὸ. V.* Il fieroit beaucoup plus aifé d’y copier la dé-  
finition qu’on y donne de ce mot, à l’exemple de Case  
telli, que de deVÎner ce que l'Auteur entend foit par  
le mot, fioit par la définition. Si on y a attadlé quel-  
que sens, c’est celuleci. *Alchien* signifie cette puissan-  
ce existante dans la nature en Vertu de laquelle tout  
s’engendre & fie corrompt.

ALCHIMILLA , *pié de Lyon.*

*Alchimilla.* Offic. Ger. 802. Emac, 949. Raii Hist. 1.  
-208. Synop. 66. *Alchimilla vtelgaris,* C. B. 319.  
Tourn. Inst. 508. Boerh. Ind. A. 2. 92. Dill. Cat.  
67. *Alchimilla major vulgaris s* Park. 5 38. *AlchSuiT  
la peremnis viridis major s folüs ex luteo virentibus ,*Hist. Oxon. 2. 195. *Pes leonis sive alchimilla.* J. B.  
2. 3981. Chab. 172.

Cette plante pousse de sa racine des feuilles attachées à  
de longues queues, Velues, courbées ou même fou-  
vent couchées par terre. Ces feuilles sirnt presque fem-  
blablesàcellesdela mauVe, mais plus fermes plus crê-  
pées & plus blanches, dentelées,partagées chacune en  
huit ou neuf quartiers ou angles. Il s’éleVe du milieu  
de cette plante des tiges à la hauteur d’environ un  
pié , menues , rondes , Velues , rameufes , portant en  
leur fommet de petites fleurs étoilées à quatre étamines,  
pâles & herbeuses , ou quelquefois blanches ; quand  
ces fleurs font passées, il leur succede des somences me-  
nues, rondes, jaunes, contenues une à une, ou deux à  
deux ou trois à trois dans des capsides qui ont *servi* de  
calices aux fleurs. Sa raeine est longue & presipue ause  
si grosse que le doigt , noire en dehors, entourée de  
fibres ; cette plante croît dans les lieux herbeux & hu-  
mides , dans les prés , le long des Vallées ; mais rare-  
ment aux environs de Londres. Elle fleurit au mois de  
Mai.

Elle contient beaucoup de phlegme & d’huile , médio-  
crement de Eel. Εεμεκυ.

On *se* Eert particulierement de *ses* feuilles ; on la régar-  
de cofnme un des principaux Vulnéraires ; elle est def-  
siccatÎVe. Elle resserre. Elle incrasse les humeurs. Elle  
conssolide. Elle est d’une efficacité singuliere pour arrê-  
ter le fang dans les hemorrliagies internes ; elle réprime  
le flux immodéré des regles & des fleurs blanches. On  
l’ordonne souvent dans les boissons , qu’on fait pren-  
dre à ceux qui font blessés : elle entre dans les apofe-  
mes Vulnéraires. Et l’on l’emploie dans les ruptures  
de quelque nature qu’elles foient.

Les feuilles de *salchimilla appliquées* extérieurement sur  
les gorges mollasses & pendantes , passent pour aVoir la  
vertu de les ramasser en un plus petit Volume & de  
leur communiquer de la fermeté. MsLLER. Bot. Off.  
**BOERHAAVE.**

Lemery ajoute qu’elle est vulnéraire , détersiVe , astrin-  
gente, consolidante ; qu’elle arrête le sang; qu’on s’en  
fiert en décoction pour les ulceres du poumon pour la  
phtisie, & qu’on l’emploie aussi extérieurement pour  
les ulceres.

On en distingue les especes Enicantes.

*s. Alchimilla vulgaris.* C. B.

2. *Alchimilla alpelna, Ptibescens minor.* H. R. Park.

3. *Alchimilla alpina, qielnquefolia folio subtus argenteo.*Tourn. Inst.

4. *Alchimilla minor.* Mor. Host. Reg. Fier.

5. *Alchimilla alpin a pentaphyllea minima -> lobis fim-  
briatis.* Boet, musi Par. 2. 18.

6. *Alchimilla montana minima-,* Col. Par. 1. 146.

7. *Alchimilla supina s Gramineo folio , minore flore.*Tourn.

8. *Alchimilla erecta , Gramineo folio flore. Tourn-  
er Alchimilla Gramineo folio, masori flore-* Tourn.

A L C 672

**10.** *Alchimilla Unariae folio , calyce florum albo.* **Tourn.  
II.** *Alchimilla Unariae folio , calyce florum subluteo.*

Tourn.

12. *Alchimilla Orientalis, Unariae folio brevissimo , calyce  
florum albo.* Tourn. Cor.

13. *Alchimilla graeca, Kali folio , calyce florum albido.*Tourn. Cossi

ALCHITRAM , **ou** ΑεοηιερΑΜ. *L’huile de géniévre***OLI le** *goudron,* **ou l’***arsenic préparé.* **RULAND.**

ALCHITRAN. C’est Eelon Ruland, l’huile de génié-  
vre. Le même auteur rend encore ce mot parfex *disses  
lationist,* c’est-à-dire, apparemment les féces qui resi-  
tent au fond du Vaisseau, après qu’on a distilé les Corps  
qu’on y avoit mis. En Ce cas, *F alchitran & le caput  
mortuum* differeroient en ce que le *caput mortuum* est  
fec, au lieu que *l’alchitran* est en quelque forte humide  
& fluide. Castelli donne encore une autre interpréta-  
tion de ce mot ; c’est,- dit-il, d’après LibaVÎus une *es-  
pece* de Eel. Il fait Venir ce mot de χύτρα un pot.

Le même Auteur prétend qu’*alchitran* est encore le nom  
d’un remede pour les dents , dont Mefué a sait men-  
tion.

ALCHITURA , *Goudron.* JqkNsoN.

ALCFIOLLEA. Fsaece d’aliment fort ordinaire parmi  
les Maures. Il est compofé de bœuf, de mouton, ou  
de chair de chameau; mais furtout de bœuf, qu’ils  
coupent en longs morceaux, qu’ils falent & qu’ils laif-  
fent mariner pendant Vingt-quatre heures. Alors ils  
tirent ce bœuf du Vaisseau dans lequel il marinoit, &  
le mettent dans un autre aVec de l’eau ; & lorfqu’il a  
passé une nuit dans cet état, ils le retirent , l’attachent  
à des cordes , & le font sécher en le sisspendant en l'air  
& en l'exposant au soleil. Lorsqu’il est bien *sec 8e*bien dur, ils le coupent par morceaux de deux ou trois  
pouces de long qu’ils jettent dans une marmite ou chau-  
dron , qui contient du stuif & de l’huile bouillante tou-  
te prête, & qui peut eneore receVoir tous ces morceaux  
de bœuf qu’ils y laissent bouillir jusqu’à ce que la cou-  
leur en foit bien νΐνε & bien rouge , quand on Vient à  
les couper. Ensilite ils les retirent & les laissent égou-  
ter. Après quoi ils les laissent reposer jusqu’à ce qu’ils  
siaient froids. Lorfqu’ils font froids, on les met dans  
des Vaisseaux qu’on a pris foin de préparer, en Vcrfant  
dessus la liqueur dans laquelle ils ont été cuits. Lorf-  
que tout est bien froid, on ferme exactement les Vaiso  
feaux-Ce mets peut fe garder en cet état pendant deux  
ans. Il fe durcit de jour en jour ; & plus il est dur, plug  
les habitans en font de cas , & penfent qu’il a été bien  
préparé. Ils le fervent froid. Ils le font quelquefois  
frire avec de l’ail & des œufs. Ils le mettent aussi à l’é-  
tuVée, & ils l’arrofent de jus de citron. Il est fort bon,  
de quelque façon qu’on le mange , froid ou chaud.  
*TransaII. Philos.*

ALCHYMIA. Voyez *Alchemia.*

ALCIBIADIUM. Ce terme est iynonime à *Echium,  
Noyez Echium.* **BLANCARD. \***

ALCÎMAD, *Anelmosne.* **RULAND,**ALCIOT ou ACHIOTL. Voyez ce dernier.  
ALCOB, *Sel ammoniac.* **RULAND,**

ALCOCÀLUM ou CINARA , *Artichaud.* **BLAN-**

**CARD.**

ALCOEL ou LAC ACETOSUM, *lait tourné.* Cette  
interprétation est de Ruland.

ALCOFOL , *Antimoine.* CasTELLI, d’après Ruland ,  
Johnston & Dornæus.

ALCOHOL ou plutôt *Al-ka-hol,* car c’est ainsi qu’on  
devroit l’écrire & le prononcer. Ce mot est Arabe , &  
signifie une espece de poudre de la derniere finesse,  
dont les femmes d’Orient *se* ferVent en guife de fard.

Monsieur Shaw dit dans fes voyages en Barbarie, àl’oc-  
casion des femmes de ces contrées, qu’elles croiroient  
qu’il manqueroit encore quelque chose d’essentiel à  
leur parure, si elles n’avoient pas teint le poil de leurs  
paupieres & leurs yeux même, de ce qu’on nomme  
*ascca-hol}* qui est la poudre de mine de plomb. Cette  
opération

*ey y* A L C

opération qui se fait en trempant dans la poudre un  
petit poinçon de bois de la grosseur d’une plume à  
écrire, &<le passant enfuite entre les paupseres fur la  
prunelle, nous offre une image VÎVante de ce que le  
Prophete Jeremie a eu en Vue, lorsqu’il dit, tu t'é-  
railles les yeux aVec du fard. Elles s’imaginent que la  
couleur fombre que l’on parvient de cette façon à don-  
ner aux yeux, donne une grace singuliefe & un grand  
agrément à toutes fortes de personnes. On ne sauroit  
douter que cet tssage ne soitsort ancien : car outre les  
passages de l'écriture que j’ai déja allégués, & par les-  
quels il paroît que la mode en étoit dès-lors connue ,  
dans l'endroit où il est dit de Jezabel qu’elle farda fon  
Vifage, les termes de l’original portent qu’elle orna ou  
peignit les yeux aVec de la poudre de mine de plomb.  
Cette coutume n’étoit pas particuliere à POrient. Les  
femmes Greques & Romaines llaVoient aussi , 'com-  
me il paroît par divers Auteurs. Entre autre chofes qui  
concernent l’ornement des femmes d’Egypte , j’ai Vu  
tirer des catacombes de Sakata un bout de rofcau or-  
dinaire qui contenoit un poinçon de l’efpece dont j’ai  
parlé , &une once ou daVantage de la poudre dont on  
fe sert encore aujourd’hui pour cet tssage.

Ce silVant Auteur nous apprend encore que Golius &  
d’autres ont rendu le mot Arabe *al-ca-hol parstibiiim ,*qui est une espeee d’antimoine & quelquefois par *col-  
lyrium ,* que le mot hébreu *cahhol* signifie la même  
chofe, & que le Verbe que nous trouvons dans  
Ezéchiel. 22. 40. joint à .yyy qui est rendu dans notre  
version par , *tu as fardé ton visage,* signifie à la lettre ,  
*tu t’es peint les yeux ,* ce qui revient plus expressément  
à la coutume des femmes Africaines.

Schindler dans fon Lexicon, a pris le mot ηΐί), ( d’où  
est venu probablement le mot latin *fucus* , fard ) dans  
le même fens : car il dit que c’est de l’antimoine , ou  
une espece d’antimoine dont on fe servoit particulie-  
rement pour teindre les pàupieres en noir ou pour far-  
der les yeux. Il dit aussi que c’étoit une poudre noirâtre  
faite avec l’antimoine. S. Jerome remarque fur les mots

ΤύῖΐΝ qui *se* trouvent dans IEaie 54. 2. *Quod  
omnes praeter Septuaginta similiter transtulerunt {ster-  
nam ) in stibio lapides tuos, in similitudinem comptae mu-  
lieris , quae oculos pingit stibio, ut pulchritudinem fignifl-  
cetdvitaels* ; c’est-à-dire, que tous les Interpretes, ex-  
ccpté les Septantcs, ont également traduit ( je couche-  
rai ) tes pierres dans ( ou je les cimenterai gu enduirai  
avec) l'antimoine, à la façon d’une femme parée qui  
fe peint les yeux d’antimoine, pour marquer par là la  
beauté de la ville. Ainsi les mots lasso & , dési-

gnantle même minéral ou le même collyre, on peut  
conjecturer que ce qu’on appelle encore aujourd’hui  
*al-ka-hol,* & qui est une riche mine de plomb réduite  
en poudre impalpable , est le même fard dont on fe  
fervoit anciennement.

Je ne déciderai point si les conjectures du savant Auteur  
que nous venons de citer font justes ou non, & si la  
poudre appellée *alcohol* est, comme il le prétend , de  
la mihe de plomb pulVérifée. D’autres Auteurs nous  
assurent toutefois que la poudre dont les femmes fai-  
foient usage pour fe farder les yeux, est une prépara-  
tion d’antimoine.

Nous donnons le nom d'*alcohol* à l'efprit de vin conduit  
par l'art au dernier degré de force & de pureté.

Mais comme *ï’alcohol* est le réfultat le plus complet & le  
plus parfait de la fermentation des végétaux , je vais  
donner ici le procédé entier par lequel Boerhaave  
obtient *ï’alcohol.*

H n’y a peut-être pas une chose plus ancienne dans l’hise  
toire naturelle , plus commune dans la vie civile , &  
plus fréquente en Chymie que la fermentation ; de fon-  
te que nous aurions droit de dire avec le célcbre Bel-  
lini,que tout est plein de fermentation, furtout en  
Chymie. Si l’on vouloir en croire Van-Helmont , la  
vertu des fermens feroit la caisse unique de toute transi-  
mutation réelle. Mais toutes ces propositions généra-  
*Tome I.*

A L G flop

lés & simples en apparence, ne sont que. jetter de  
l’obscurité sur les chosies ; car s'il faut attribuer a la  
fermentation!, toute transinutation réelle ; alors le mot  
fermentation fera aussi général que le mot transinuta-  
tion, & la vraie signification de l'un & de l’autre fiera  
perdue de Vue. Il y a long-tems que des perfonnes de  
bon sens se font plaintes de cette confusion, & qu’elles  
ont désiré une dissertation particuliere fur le fujet pré-  
fent. Je Vais tâcher de les satisfaire.

I. Par le mot fermentation, j’entenS tout mouvement  
intestin excité dans les Végétaux , en Vertu duquel ils  
font altérés de façon que la premiere chofe qui fe pré-  
fente par la distilation , c’est une liqueur acre, qui  
peut Ee mêler aVec l'eau, d’une Eaveur aromatique &  
chaude , inflammable comme l'huile , claire & Volati-  
le, ou du moins acre, acide, éteignant le feu & la  
flamme, claire & moins Volatile.

Le mot fermentation fe trouve limité par cette défini-  
tion de maniere qu’il ne comprend plus Eous lui que  
tout ce qui *sé* présente dans une Vraie fermentation ;  
& que tout cé qui ne convient pas à une Vraie fermen-  
tation , quoiqu’entre ces chofes il n’y en ait que trop  
qulon lui attribue, il les exclut de *sa* signification.

Dans toute fermentation , il y a , tant qu’elle dure, un  
mouvement intestin dans toute la masse & dans chaque  
partie de cette masse. J'appelle ce mouvement, intestin,  
parce qu’il est excité particulierement par des princi-  
pes intérieurs & inhérens aux Végétaux. Il faut qu’il fe  
joigne à cela quelque degré de chaleur, j’en conviens :  
mais d’un autre côté , cette chaleur n’exciteroit point  
dans la matiere une Vraie fermentation, si cette ma-  
tiere n’étoit difpofée par elle-même & devance à fer-  
menter. Car si Vous prenez de l'eau , des efprits , de  
l’huile ou des fels, & que Vous leur communiquiez le  
degré de chaleur dont il est question, Vous ne les met-  
trez point pour cela en fermentation. Je dis de plus  
que ce mouVement intestin générateur d’une Vraie fcr-  
mentation , ne peut être excité que dans les Végétaux ;  
car jufqu’à préhent nous n’avons point encore eu d’e-  
xemple d’une fermentation produite dans les animaux,  
à moins qu’ils n’eussent introduit dans leur corps la  
matiere de quelques Végétaux , qu’ils nlaVoient point  
encore assimilés & transformés dans leur propre natu-  
re. Quant aux fossiles, je n’ai point d’idée d y aVoir  
jamais remarqué aucun mouVement tendant à la fer-  
mentation , quoique des Auteurs de réputation ne fe  
soient point fait de fcrupule d’assurer le contraire.  
C’est à la raison à établir entre les chofes les distinc-  
tions conVenables. Or elle m’a déterminé à déduire la  
définition que j’ai donnée de la fermentation,des effets:  
& toute fermentation réelle & parfaite finit par la  
production d’un efprit ou d’un acide. Mais pour dissi-  
per entierement l’obseurité qui regne dans cette ma-  
tiere, je demanderai aux Chymistes sensile, si l’action  
des Végétaux que je Viens de décrire, ne doit pas être  
appellée fermentation ? Je ne crois pas qu’ils le nient.

J’insiste & je leur demanderai encore si la distinction qui  
existe entre les chofes, & si l'lobéissance que nous de-  
vons aux lois de la nature , n’exigent pas que nous  
donnions d’autres noms à toutes les actions qui ne  
produiront pas les effets décrits dans ma définition ?  
Il me semble que la raison ne leur permettra pas d’en  
disconVcnir. Je ferai donc maintenant de leur aVeu ,  
une grande distinction entre la fermentation & la pu-  
tréfaction , parce que cette derniere , quoiqu’accom-  
pagnée d’un mouVement intestin, & que la matiere  
mue soit celle des végétaux, ne donne pour réfultat  
& dernier effet, que des huiles putrides & dcs Eels fé-  
tides , alcalins & volatils. La putréfaction luppofe bien  
aussi un mouvement réel intestin des humeurs des ani-  
maux: mais elle ne produit jamais un acide ou un *es-  
prit* inflammable ; elle finit par donner une matiere  
phosphoreufe; elle dcit donc être distinguée de la fem  
mentation, de quelque efpece que ce fiait, parce que  
je ne peux absOlument comprendre flous le nom de  
fermentation ce qui n’engendre point un efprit inflaan

V u

<675 A L C

mable ou un acide, à moins que je ne veuille conson-  
dre les choses. En un mot , on ne fera point passer  
pour fermentation quelque forte que ce puisse être  
dleffervesiCence, quoiqu’elles puissent toutes fe ranger  
sous le titre général dc mouvement intestin , & que  
nous les remarquions quelquefois dans les fubstances  
pures des végétaux, comme dans le vinaigre le plus  
fort & dans le stel alcali fixe.

II. Toute liqueur végétale fermentée , qui rendra d’a-  
bord dans la distilation un esprit inflammable, & qui  
peut se mêler avec Peau, portera le nom de *vin ,* pour  
ia distinguer de toute autre siibstance produite par le  
végétal & de la substance même du végétal qui l'a pro-  
dulte. Le terme *vin* est très-propre à rendre mon idée ;  
tar Tacite qui favoit apparemment parler fa langue  
avec exactitude , a dit des Gaulois qu’ils faifoicnt du  
vin avec du grain corrompu. J’appellerai donc vin en  
général toutes ces liqueurs fermentées, quels que foient  
les végétaux qui les aient produites; & toute liqueur  
végétale fermentée de maniere que dans la premiere  
distilation elle donne un acide qui éteint le feu, por-  
tera le nom de vinaigre, quel que soit le végétal qui  
l’aitproduite. Ainsi tout l.leffet dlune fermentation fe-  
ra la production du vin ou du vinaigre.

III. Tout corps, felon moi, Eera capable de fermentation  
lorsqu’il fera altéré par l'action que j’ai décrite, N°.  
I. de maniere qu’il produise le vin ou le vinaigre  
dont j’ai parlé , N°. 2. Mais comme on n’a jamais  
remarqué ces deux qualités que dans le régne *vé-  
gétai ,* je me trouve contraint de n’admettre que  
les végétaux entre les fubstances capables de sermen-  
tation; encore prouverai-je dasls la fisite qu’elle ne  
s’étend pas à tous , & qu’il y en a qui ne peuvent point  
du tout fermenter.

ÏV. J’entens *par ferment* tout corps qui étant intimement  
mêlé avec le végétal capable de fermentation, N°.  
3. excite, augmente & avance la fermentation décrite  
N°. 1. d’où l’on voit d’un coup d’œil que tous ces  
fermens doivent être rangés dans la classe des végétaux  
& ne pas s’étendre au-delà.

V. Les végétaux capables de fermentation, N". I.sont  
en grand nombre & très-différens entre eux. Il faut donc  
les distribuer en différentes claflês, felon les différentes  
manieres de fermenter qui leur conviennent. Nous ne  
pouvons augmenter ni diminuer ces clafles,si nous vou-  
lons procéder avec quelqu’exactitude.Comme pour pro-  
duire le vin dtl riz, nous femmes obligés de le traiter  
autrement que le si.ic nouvellement exprimé du raisin,  
il est absolument nécessaire de distribuer ces deux *vé-  
gétaux* en deux classes différentes. Au contraire, le  
froment, llorge & Pyvraie, demandent le mêmepro-  
cédé que le riz, pour en produire le vin ; il n’est point  
nécessaire d’établir de distinction entre ces substances  
& d’en former des classes dssérentes. Toutes doivent  
être rapportées à la même. Cependant il faut obfer-  
ver que tous les végétaux ne font pas difpofés à fer-  
menter. Tous ceux qui abondent en fels naturels al-  
calins ou qui le deviennent aifément , ne font point  
propres à la fermentation,ils tendent plutôt à la putré-  
faction. Je fus convaincu de ce fait, lorfqu’étant en-  
core novice dans ces matieres, je fis plusieurs expé-  
riences fur les oignons & les panais, à dessein d’en  
extraire un esprit, tel que celui qui est produit par la  
fermentation ; estprit dans lequel je cherchois un re-  
mede centre la pierre : mais il ne me vint jamais qu’un  
fel alcalin , fétide, volatil, aVec un efprit de la mê-  
me nature, au lieu d’un vrai eEprit fermenté ; il fuit  
delà que, quoique tout ce qui est capable de fermen-  
tation puisse si? putréfier, tout ce qui est capable de  
putréfaction ne fermente pas. Il y a furtout dans les  
végétaux dc grandes différences par rapport à ces deux  
actions.

VI. Toutes ces distinctions faites , nous mettrons dans la  
premiere classe des corps sermentables , toutes les *se-  
mences des* Végétaux, qui, quand elles font mûres &  
leches, peuvent fe réduire par la trituration en une

A L C 676

poudre très-fine qu’on appelle farine, & non en une  
pâte huileuse. Nous rapporterons aussi au même genre  
les fcmenccs qui, quoique abondantes en une huile  
grasse , font toutesols transformables par art, de ma-  
niere à pouvoir être réduites en une farine d’une qua-  
lité moins huileufe qu’elle n’eût été sans cette transfor-  
mation. Ces sermentables farineux exigent une triple  
fubdivision.

I. La premierecomprend les semences mûres des plan-  
tes culmiferes & graminées, des plantes à épi , qu’on  
appelle grains, comme Pyvraie, le froment des Indes, la  
femence de Canarie, llorge, les larmes de Job, le millet,  
le riz , le seigle , & toutes les especes de fromens.  
A ces fubstances on peut ajouter les fuiVantes, comme  
étant de la même nature, savoir, le blé farrazin & la  
graine de lin ; & à caufe de l’affinité , toutes les semen-  
ces de l’espece des concombres, comme celle de ci-  
trouilles, de concombres, de courges, de contrayer-  
va , de melons mufqués, de pommes de merveille, &  
d’autres semblables. Nous ferons encore entrer dans  
cette classe les femences de laitue & de toutes les plan-  
tes de la même espece.

2. Les femences de beaucoup de légumes , des plantes à  
gousses & fleurs en papillon ou autres, comme l'arbre de  
Judas, le genet, le genet d’Espagne , le genet épineux,  
la crotolaire, le genet nain , la vesse rouge & herbeu-  
se , le trefle arbrisseau , le trefle puant , le haricot, le  
melilot , le trefle, le fœnu-grec, la bugrande, le filin-  
foin , la luferne, l’alisier, l’acacia bâtard, le fené bâ-  
tard , la coronille , le barba jovis, le pois, le pois chi-  
che, le clymenum, Pyvraie, les lentilles, la vesse  
jaune , les feVes, la galega, la vesse amere, la reglisse,  
les lupins, le *séné* sauvage, le pié d’oifeau, le chevre-  
feuille françois, la vesse, l’herbe aux fcorpions, l’af-  
tragale, l’acacia, la casse , le fené.

3. Les noix qui ne font point trop huileuses, comme  
toutes sortes d’amendes, les avelines, les chatairnes,  
les noix , les noix de coco , & les pistaches. LorEque  
ces fruits abondent en huiles , il faut les en dépouiller  
d’tme ou d’autre maniere; la meilleure est de les laisi.  
*fer* commencer à sécher , & de lesrotir ensuite.

VII. La seconde classe des silbstanCes capables defermen-  
tation , comprend tous les fruits pulpeux, dont le  
fisc dans l’état de maturité est d’un doux acide. De  
cette efpece scmt les cerifes ; les deux fortes de gro-  
seille, les mûres, les framboises, les baies de sisreau,  
les raisins de toute esipece, toutes les pommes aigre-  
lettes, toutes les poires, les oranges de Portugal & de  
la Chine, les citrons, les limons, les abricots, les pê-  
ches, les prunes , les nefles , & autres semblables ;  
pourvu qu’ils n’inclinent point à une putréfaction *al-  
caline.*

VIII. La troisieme classe contiendra toutes les herbes *fuc-*culentes, & toutes leurs parties, comme les fleurs,  
les feuilles, les racines & les tiges ; si elles ont plus de  
difposition à l’acidité qu’à la putréfaction.

IX. La quatrieme classe renfermera les fucs naturels & ré-  
cemment exprimés des Végétaux & particulierement de  
leurs fruits, N°< 7. 8. Nous deVons y rapporter cette  
liqueur claire qui fort des incisions que lson fait à quel-  
ques arbres, comme au bouleau , au noyer, & à la vi-  
gne, particulierement au printems.Tous ces fucs prou-  
vent ordinairement une fermentation spontanée, &  
leur nature s’altere entierement ; de picotans, acides,  
& rafraîchissans qu’ils étoient, ils deVÎennent échauf-  
fans , eniVrans& Vineux. Helmont le vieux, recom-  
mande Peau qui distile de l’incision que l’on fait au  
bouleau, lorsqu’elle est fraîche & non corrompue ,  
comme un fecret contre la pierre ; & Boyie nous assure  
fur sa propre expérience & sisr l’expérience d’autrui;  
qu’en efl'et, c’est un exCellent remede dans cette ma-  
ladie: mais il s’est apper.çu que quoique Cette eau fût  
falutaire quand elle étoit fraîche , cependant la fer-  
mentation en avoit entierement altéré la nature.

X. Nous mettrons dans la cinquieme classe ces fucs des

*677* A L C

végétaux que la nature engendre, épaissit, & qui se  
convertissent en une fubstance savonetsse , stous la for-  
me d’un coagulum gras & salin. De cette espece sirnt  
la manne, le miel, la casse, le suere, & toutes les au»  
tres choses analogues à celles-ei, qui ne sont point  
balsiuniques, gommeuses, résineuses ou huileuses.

XI Je silis en doute , s’il saut accorder la sixieme classe  
aux eaux de riviere. Il semble que ce fiait à la vérité  
des lessives générales , imprégnées de toutes les eEpe-  
ces de végétaux qui y tombent, s’y résolvent & s’unisi-  
fent enfin arec elles. Les eaux de rivieres qui remplis-  
sent les fossés d’une ville bien peuplée, reçoivent à  
tous momens des liqueurs fermentatives de végétaux  
qu’on y jette ; clest pourquoi, si on en met dans des  
tonneaux, qui ont contenu auparavant de la biere , du  
vin , ou du vinaigre , elles garderont pendant long-  
tems une grande quantité d’efprits. De-là, s’il leur  
arriVe de fe trouVer fous l’équateur ou fous la zone  
torride ; expofées à un si grand degré de chaleur, elles  
pourront bien éprouVer une esipece de fermentation.  
Il n’y a point de corps capable de fermentation qu’on  
ne puisse rapporter aux six classes que nous Venons d’é-  
tablir, si on les traite d’une maniere Convenable à leurs  
natures particulieres.

XII. Les corps contenus dans les cinq premieres classes  
sclppofent quelques conditions physiques, fans lesquel-  
les ils seroient moins propres à la fermentation. Telles  
font ces conditions.

I. La plus parfaite maturité qu’ils puissent avoir dans  
leur efpece. Toutes les semences & tous les fruits qui  
font parVenus à une maturité telle que si on les répàn-  
doit dans un terrein fertile , & dans la siaision convena-  
ble , ils produiroient une plante de leur genre, font  
propres à cette opération. Ils y semt moins bien dsspo-  
fés, lorsqu’ils sirnt durs , crus & aqueux ; le suc grost-  
sier de raisins non murs , ou de pommes sauvages est  
peu capable de fermentation; & ce fuc fermenteroit de  
lui-même, si on ne l’eût exprimé de ces fruits que dans  
leur maturité. Il en est à peu près de même de tous les  
autres.

3. Une quantité modérée d’huile. Les fubstances qui font  
très-huileufes deviennent plutôt rances qu’elles ne fer-  
mentent, & celles qui Vont point d’huile du tout,  
font incapables de fermenter. Ainsi les amandes grasc  
fes pilées font peu fujettes à fermenter, fous cette for-  
me. Mais si on les broye dans une grande quantité  
d’eau & qu’on en fasse du lait, elles y feront beaucoup  
plus difpOfées. Si on les sait macérer dans de Peau ,  
& qu’elles foient silr le point de s’aigrir , l’huile souf-  
frira une grande diminution , & elles n’en siéront que  
plus propres à la fermentation.

3. Ils ne doÎVent point être trop austeres & trop astrin-  
gens. Les fubstances qui pechent par ces ersdrûits Eont  
difficilement mises en fermentation. C’est par cette  
raifon , qu’il est prefque impossible de faire fermenter  
le fuc de bistorte, de tormentille , & de leurs sem-  
blables.

4. Une des propriétés principales d’une substance fer-  
mentatÎVe, c’est d’être dissoluble dans Peau. C’est  
pourquoi, les écornes , les bois, & les racines, nefer-  
mentent point, tant qu’ils sirnt Eous cette forme ;quoi-  
que le fuc qu’on en exprime, & qui peut se mêler aVec  
l’eau, fermente fur le champ.

XHI. Les principaux sermons fiant :

I. Toutes les substances qui Eont difposées à fermenter  
d’estes- mêmes , & qui par conféquent fermentent  
promptement , fans le fecours d’un autre ferment. De  
ce genre font partÎCulierement les fucs des fruits mûrs  
d’automne. Ils font tellement difpofés à la fermenta-  
rion, qu’il est impossible de les empêcher de fermen-  
ter , a moins qu’on n’emploie les fenours d’autres fubsi  
tances qui ont la Vertu de la réprimer. La pâte faite  
de fleur de farine & paitrie aVec de l'eau, fermentera  
nécessairement, si elle fe trouve dans un endroit chaud.  
N ous pouvons être tranquilles fur cette espece de fer-

À LC *Fesi*

ment icar la nature qui efi est abondamment pourVlle,  
ne nous en laissera par manquer.

2. L’écume fraîche ou les fleurs de biere, ou de vin; ce  
que ces liqueurs jettent dans le fort de. la fermenta-  
tion; Car si Cette matiere écumeuse & légere fe mêle  
aVec d’autres substances capables de fermentation,  
elle y excitera puissamment cette action, ρουτνυ tou-  
tesois qu’elle foit fraîehe & dans un état d’actÏVÎté.

.3 . La même matiere, lorsqu’elle est deVenue pefante *t*& qu’elle est tombée au fond de la liqueur , aura fa  
premiere Vertu, quoique dans un degré moins énergi-  
que, si elle n’est point trop Vieille. Car si on agite ces  
lies & qu’on les remêle aVec la liqueur même dont  
elles fe font séparées , elles y exciteront une nollVel-  
le fermentation ; & elles produifent ordinairement le  
même effet dans les autres liqueurs.

4. La casse, la manne, le miel, le fucre, & les fucs épais-  
sis de la même nature.

5. Le levain aeide, farineux & fermenté des Boulan-  
gers. Si l’on met dans un lieu fec & hors de la portée  
des insectes, de la fleur de froment, douce & fraîche,  
elle fe conferVcra des années enticres fans fe corrom-  
pre. Mais si on la paîtrit aVec de l’eau, si Fon en fait  
une pâte, douce , molle, d’une bonne consistance, &  
' qu’on mette cette pâte dans un lieu chaud, légerement  
couVerte ; dans l’efpace d’une heure, elle commence-  
ra à s’agiter , à s’enfler de tous côtés , à sléleVer en  
vésicules, à'perdre fa sisveur, fon odeur & fa ténaci-  
té , & acquérir de l’acidité. Dans cet état ayant pris le  
nom conVenable de ζύμη , ferment, elle l’a donné à  
toute l'opération en général ; parce que si ce leVainest  
mêlé aVec de la pâte fraîche, non encore fermentée,  
elle la fera fermenter plus promptement & plus forte-  
ment. D’où il paroît que l'existence d’un ferment  
ne fuppofe point la préexistence d’un autre, & qu’on  
en peut faire fur le champ un nouveau fans le feCours  
d’un vieux.

6. Le tartre ou ce qui reste des premieres liqueurs fer-  
mentées, attaché à la forfice intérieure des tonneaux  
qui les contenoient. Ces tonneaux étant profondément  
pénétrés & abondamment chargés des particules fub-  
tiles des liqueurs qu’ils renfermoient , ont tout ce  
qu’il faut pour exciter une fermentation vive & promp-  
te dans les liqueurs fraîches dont on les remplira.

7..Nous pouvons encore mettre au nombre des fer-  
mens, moins proprement à la Vérité , que les fubstan-  
ccs préeédentes , le blanc d’œuf battu : car il produit  
Reflet d’un ferment dans les eas fuivans. Si quelques  
liqueurs capables de fermentation font si claires & si  
délayées, qu’elles laissent échapper trop aifément Pair  
& les efprits contenus entre leurs parties, à l’aide dese  
quels la fermentation commence & fe parfait; confé\*  
quemment, si elles ne retiennent pas assez long-tems  
cet air & ces efprits, pour qu’elles puissent deVenir  
fermentées de fermentables qu’elles font ; le blanc  
d’œuf mêlé aVec elles suffira par fa ténacité pour en-  
gluer, enchaîner & détenir les esprits promoteurs de, la  
fermentation , aussi long-tems qu’il fera nécessaire. On  
ne peut pas dire à la Vérité que cet ingrédient agisse  
ici en qualité de ferment, puisqu’il tend lui-même à  
la putréfaction: mais il aide les causses de la fermenta-  
tion, il donne lieu à leur énergie en preVenant leur  
prompte éVaporation. On parVlendroit au même but,  
en employant d’autres fubstances vifqueufes.

8. Quelques Auteurs ont compté entre les sermens, les  
sills tant acides & austeres , qu’alcalins. Mais en Cela,  
ils n’ont fait attention qu’à quelques cas partieuliers ,  
comme dans l’article précédent.

Lorfque des fubstances capables de fermentation font  
chargées d’une si grande quantité d’acides que leur  
fermentation en est empêctiée, on a remarqué qu’une  
addition raifonnable d’une petite quantité de *seïalcalsu*hâtoit cette opération. Une autre observation qu’on  
a faite ; c’est que, lorsque quelque putréfaction s’é-  
toit engendrée dans une matiere capable de fermenta-  
tion, pour lui rendre sa disposition naturelle & pre-  
Y u i)

ALO

’miere à la fermentation, il *rsu* avoit qu’à y ajouter uü  
peu d’acide. D’où il paroît que les sels ne font point  
des fermens, en tant que capables par eux-mêmes de  
fermentation ; mais qu’ils ne font mis au nombre des  
fermens que relativement à quelques circonstances par-  
ticuliéres dans lesquelles ils fiant restaurateurs & pro-  
moteurs de la fermentation.Si le tartre est pur, on peut  
dire que c’est un ferment à quelques égards.

-9. On a remarqué quelquefois que les corps les plus au-  
steres ont procuré par leur mélange , la capacité de  
fermenter à des fubstances qu’on connoissoit , pour  
avoir la propriété de Pôter à d’autres qui la possé-  
doiént. C’est pour cette raifon qu’on a compté entre  
les fermens, quoiqsslassez mal-à-propos , les coings, les  
liesses quine font pas mûres , les cerifes aigres *8c* d -au-  
tres. Car quand une liqueur capable dé fermenter, est  
par elle-même trop claire, trop foible & trop aqueufe  
pour cet effet, & demande par conséquent une addi-  
tion de quelque chofe de grossier , pour l’aider à em-  
barrasser & retenir ces esprits volatils ; ces premieres  
substances fiant propres à corriger ces défauts.

XIV. Nous allons maintenant considérer les préparations  
qu’éxigent les fubstances fermentables , pour que la  
fermentation sioit plus prompte en elles.

Les substances contenues dans la premiere classe , éxi-  
gent pour cet effet un procédé très-particulier.

1. Quant aux semences farineuses , lorfqd'ellesfontmû-  
res & dans leur derniere perfection , feches & entie-  
res ; si on les met influer par un tems chaud, dans de  
Peau de pluie, furtout dans celle qui tombe au prin-  
tems, ramassée dans de grands vaisseaux ; si on les laisc  
Ee dans cette eau, jusiiu’à ce qu’elles soient enflées &  
qu’elles en aient bu autant qu’elles en peuvent conte-  
nir ; on aura fait ce qu’on nomme macerer. Cette opé-  
ration s’appelle macération.

&. Après que le grain est trempé de la forte, on le tire  
de Peau, & on le met en gros tas en plein air. Incessam-  
ment une chaleur douce s’engendrera d’elle-même  
dans ces amas : par le moyen de cette chaleur, les fa-  
cultés vitales de la femence seront animées & vivi-  
fiées. Elle poussera , les feuilles premieres perceront,  
& l’on verra les premiers élémens des racines. Dans  
cet état , il faut bien prendre garde que par une trop  
grande chaleur, le grain ne commence àfe putréfier,  
& qu’à force de pousser en feuilles & en racines, fa fub-  
stance farineuse ne se consomme entierement; car la  
fermentation qui fuit toujours ces premiers effets, est  
d’autant plus heureuse, que la germination a été bien  
cenduite ; or la germination ne dcit être poussée que  
jufqu’à un certain point, au- delà elle seroit *exccF*sive.

3. Aussi - tôt que la germination Eera suffisamment àvan-  
cée dans tout l’amas ; on travaillera fur le champ à  
étendre le grain, afin qu’il ne demeure pas plus long-  
tems en estuation; mais afin qu’il foit rafraîchi & qu’il  
*se* seche. Pour cet effet, on choisira un endroit exposié  
aux vents , & surtout aux vents du Nord. Cette pré-  
caution l’empêchera de germer davantage, & l’opé-  
ration précédente aura atténué la partie farineuse seins  
la conEommer. On fera passer ensuite ce grain ainsi pré-  
paré, dans un tuyau extremement chaud; on obferve-  
ra de le faire passer fort lentement, afin qu’il puisse ac-  
quérir un degré modéré de torréfaction. Voilà ce que  
Tacite appelloit du grain corrompu, *frumentum cor-  
ruptum, &* que nous appellons maintenant de la dre-  
che. La principale altération que cette préparation pro-  
duife dans le grain, c’est d’atténuer fa viscosité. De  
forte que, quoique le grain, tel que la terre ledon-  
ne, ne *se* distolue point dans Peau, celui sur lequel on  
a fait cette opération , est d’une contexture si lâche  
que l’eau le pénetre, fépare fes parties & *se* charge de  
presque toute *sa* substance. Si l'on prend du froment  
cru dans la bouche, on le réduira en une efpece de  
glu : mais il faut mâcher long-tems pour l’atténuer,  
si toutefois on en vient à bout. Mais la dreche fe dise  
l'eut parfaitement.fous la dent, & fe délaye entiere-

AL G *6So*

ment avec la falive. D’ailleurs, elle acquiert dans l’o-  
pération qui la produit, une faveur molle & douce  
qu’on ne trouve point dans le froment. Lorsqu’on  
veut s’en servir, on la met en farine; & cette sari-  
ne s’appelle de la dreche moulue. Ce que je viens  
de dire du froment, est vrai, proportion gardée , de  
tous les grains contenus dans la premiere classe des  
fubstances capables de fermentation. Ainsi , si l'on  
met en tas des feves pleines d’eau, renflées par la  
macération , qu’on les laisse s’échauffer dans cet état  
jufqu’à ce qu’elles viennent à germer, qu’on les éten-  
de ensuite , qu’on les fasse *sécher* fur un feu assez  
fort , & qu’on les broye, on y remarquera la même  
altération.

XV. La préparation des fermentables de la seconde  
classe, ou celle des fruits doux & pulpeux, consiste  
à les peler, à les fouler & à les pressurer : par ces  
moyens, on en fépare le fisc avec une grande quantité  
dléeume. Mais si leur substance est sort compacte ,  
on les fait bouillir dans de l’eau, & on leur rend la  
pulpe molle ; c’est ce qu’on pratique fouvent sisr les  
pommes & siir les poires. S’ils fiant un peu secs, on les  
réduit en poudre , & on en fait ensuite ulle pulpe  
avec de l’eau ; c’est ainsi qu’on prépare à la fefmenta-  
tion les racines tubéreufes de l’herbe nommée *corona  
sens,* de la patate & d’autres femblables , qui n’ont  
pas grande disposition à la putréfaction. Mais si cela  
étoit autrement, au lieu de fermenter, ces substances se  
corromproient.

XVI. Ceux de la troisieme classe se pillent & fe réduisent  
en pulpe , tandis qu’ils fiant frais & pleins de fue, en  
y ajoutant feulement une petite quantité d’eau , pour  
en rendre la consistance un peu moindre. Cette simple  
préparation leur fuffit.

XVII. Quant aux corps de la quatrieme & de là cinquie-  
me classes, s’ils font trop compactes , il faut les délayer  
dans une quantité d’eau, telle que vous ayez un fluide  
capable de porter un œuf frais. Si ces fucs naturels font  
trop clairs & trop aqueux, & que vous ayez besilin  
d’une liqueur bien fermentée , prenez ces fues lorsi-  
qu’ils font récemment exprimés, & qu’ils n’ont point  
encore éprouvé de fermentation. Faites-les bouillir  
fur un feu modéré dans ün vaisseau fort large & fort  
plat, jufqu’à ce qu’ils aient acquis une consistance  
convenable. Si on ne les prépare pas ainsi, ils fermen-  
teront diffieilement : mais s’ils Eont naturellement  
trop épais, il faut les rendre plus fluides en y ajoutant  
de Peau , comme nous l’avons déja dit ; car dans cet  
état ils deviendroient difficilement fpirituéux,ils dégé-  
nereroieiit plutôt en acides. Le fucre qui est fec nes’al-  
terera point dans un tems chaud : mais si on le dissout &  
qü’on le réduise encrême, il fermentera violemment,  
& Ee tournera en une liqueur qui abondera en esprits. Il  
en Eera de même du miel, &c.

XVIII. Ce que nous avons à examiner actuellement,  
c’est la quantité de ferment qu’il est nécessaire dlajeu-  
ter aux femences fermentables, après qu’elles ont été  
bien préparées, pour que la fermentation procede heu-  
reufement. Remarquez ici que

Les fubstanCes de la premiere classe réduites endreehe,  
n’ont pas befoin du fecours d’un ferment : elles font  
par elles-mêmes mêlées suffisamment , & quelquefois  
trop dispofées à la fermentation. Cependant en hiver,  
l’addition de quelque ferment leur est nécessaire , de  
même qu’une chaleur artifiCielle ; sans Cela , elles ne  
*se* mettront point en mouvement. Si toutefois on avoit  
Eoin de les garder dans un lieu fort chaud , alors il leur  
faudroit très-peu de ferment, même en hiver : ilsau-  
droit y ajouter, par exemple , à peu près, une once d’é-  
cume de vin fur vingt livres; ou du miel, ou dusilcre  
en même proportion ; ou du levain de boulanger en  
quantité double star la même quantité de matiere fer-  
mentable.

Celles de la seconde classe n’ont presque pas besoin non  
plus de l'assistance d’un ferment , à moins qu’il ne  
fasse un tems très-froid ; dans cette circonstance, si

68ι ALC

la fermentation procédoit trop lentement, vous pour-  
riez y ajouter un peu d’écume de bierre ou de vin.

Celles de la troisieme classe fermenteront d’elles mêmes  
allez promptement en été, furtout s’il fait un peu  
chaud. Si le froid ralle mit en hiver la fermentation, on  
la hâtera par une addition de sucre ou de miel.

Lesfermensnefontpresquc jamais nécessaires à celles de  
la quatrieme classe : si le tems est favorable à leur fer-  
mentation , elle fera si violente qu’on aura de la peine à  
la contenir dans des bornes. Cet effet fera d’autant  
plus grand, que le tems fera plus chaud, & que les fruits  
auront été bien mûris.

Celles de lacinquieme classe , loin de demander dcsfer-  
mens, en feront elles-mêmes. La feule chosie qu’on  
ait à faire avec elles, c’est d’y produire une chaleur  
artificielle , & de l’entretenir dans un degré cqnve-  
nable.

De tout ce que nous avons dit jusqu’à préfent, il réfulte  
en généraI que les fermens ne sont pas aussi essentiels  
qu’on fie l'imagine.

XIX. Après que les fermentables, de quelque esipece que  
ce puisse être , auront été bien préparés & délayés dans  
une quantité suffisante d’eau , de la maniere que nous  
avons expofée plus haut, on les mettra dans un ton-  
neau , dans lequel une liqueur de la même eEpece que  
celle dont il s’agit, aura fermenté , & qui en fera par  
conféquent bien imprégné. Tenez ce vaisseau à une  
chaleur de soixante ou soixante - dix degrés ; que  
la bonde en foit ouverte , afin que Pair puisse y entrer  
librement, ou qu’elle ne fioit couverte que d’un mor-  
ceau de flanelle , afin d’empêcher les insectes de *s’y*préCipiter.

NX. Je pris une cucurbite de verre la plus grande que je  
pus trouver ; je la plaçai dans une boîte de maniere  
que je pusse l’entretenir dans un degré de chaleur à peu  
près égal, en approehant un peu de feu du fond de cet-  
te boîte. Je la remplis enfuite aux trois quarts, d’une  
matiere fermentable & crue, duement préparée à la  
fermentation. Je couvris légercment fon orifice avec  
de la flanelle, & je l’entretins dans un degré de chaleur  
entre soixante & soixante-dix, même en hiver. Je  
pouvois aifément observer tous les phénomenes qui *sc*présenteroient ; & ce fut un vrai plaisir pour moi. Ils  
*se succédèrent* les uns aux autres de la maniere fuivan-  
te ; & l’histoire que j’en vais faire, fera proprement  
celle de la fermentation.

1. La matiere qui est d’abord en repos, & qui occupe un  
certain esipace dans le vaifleau, commence à s’enfler  
peu à peu, à *se* raréfier, à s’élever, & à acquerirun  
mouvement intestin dans toutes fies parties, qui *se* ma-  
nifeste par le tournoyement singulier de la liqueur, en  
haut , en bas & de côté , & qui ne cesse point, quoique  
fon impétuosité Varie à tout moment. Cependant il fie  
forme des bulles dans toutes les portions de la masse :  
ces bulles font un Violent effort pour monter ; elles fe  
creVent quelquefois en chemin, quelquefois à la fur-  
face ; alors elles s’ouVrent aVec siflcmcnt ; alors toute  
la matiere deVÎent écumeuse, mais partÎCtllicrementfa  
furface : il s’y fait un bruit femblable à celui de l'ébul-  
lition ; il s’éleve du Vafe un efprit acre qui affecte l’o-  
dorat par fon acrimonie : il est un peu actde, il est ex-  
tremement élastique, irrépressible , brifant par silvio-  
lence prefique tous les Vaisseaux qui s’opposent à S01I  
éVasion. Je ne connois rien à cet égard à quoi on le  
puisse comparer. Le célebre Van-Helmont jugea à pro-  
pos de le distinguer par un nom particulier, & il l’ap-  
pella *Gas Sylvestre.*

*9..* Tandis que ces chofies *se* font de la maniere que je Viens  
de dire, la partie la plus épaisse de la masse fermentable  
commence à fe féparer de la plus claire : elle est por-  
tée dans la partie supérieure, ou elle s’assemble en une  
croutc épaisse & spongieuse qui couVre exactement le  
liquide qui est dessous , contient & réprime fies parties  
les plus actices ; enfiorte qu’il leur est difficile de s’ex-  
haler aVant que d’aVoir rempli leur fonction. C’est  
alors qu’il est extremement agréable de Voir quelle

ALC 682

violente,quelle durable agitation il y a jufques dans la  
moindre particule du fluide contenu fous la croute te-  
nace qui le preste. Il feroit difficile de donner un exem-  
ple d’un broyement plus Violent que celui qtu réfulte  
du mouVement rapide de tous les corpuscules entre  
eux. C’est en conséquence de ce mouVement que la  
croute s’éleVe ; c’est par les chocs réitérés q u’clle  
éprouVe de la part du fluide subjacent, qu’elle *se* creve.  
*A travers* les ouvertures, il s’échappe à tout moment &  
aVec un bruit considérable, une Vapeur, que la croute.  
Venant à' sic refermer brusquement, comprime & *re-  
tient* dans la masse , de même que les principes actifs qui  
y font nécessaires ; enflure qu’on peut dire que c’est par  
la formation & la durée de cette croute que la feroien-  
tation est conduite à fa perfection.

3. Au milieu de ces phénomenes, PObsiervateur ne peut  
s’empêcher de remarquer, que de la partie épaisse de la  
masse fermentable qui aVoit été portée en haut, qui s’y  
étoit amassée, & qui semblait deVoir y demeurer en  
entier, il y a maintenant quelques parties attenantes  
au fond de la croute, qui commencent a devenir moins  
spongieufes, & qui n’étant plus soutenues par ces bulles  
qui les rendoient légeres , descendent & traversent la  
partie liquide, qui les porte tantôt en haut & tantôt en  
bas, & qui forme autour d’elles de nouvelles bulles;  
qu’à l’aide de ces bulles elles remontent , & que par  
leur explosion elles redescendent ; & qu’après aVoir  
été balottées pour ainsi dire de cette maniere dans tout  
l’efpace de la partie liquide ; enfin elles Vont à fond , où  
elles féjournent. A ces particules, il en siuccede d’au-  
tres de la même nature, qui jouent le même jeu peu-  
dant quelque tems, & de la même mamere que les  
précédentes, & qui Vont ensuite.se reposim à côté  
d’elles. Après que ee spectacle a duré assez long-tems,  
il arrÎVe ordinairement que toute la croute qui est de-  
venue plus pestante qu’elle n’étoit & moins rare, à cau-  
fe des esprits qui s’en fiant exhalés, s’enfonce toute à  
la fois : mais elle fe releve subitement & presque en-  
tiere avec une impétuosité si grande, qu’il faudroit  
l’avoir vu pour le croire. Lorfque la croute est parlai-  
tement dissipée & tombée à fond , la fermentation  
cesse , quoique le même degré de chaleur subsiste.  
Alors on voit stur lesféces qui couvrent le fond duvaise  
feau , une liqueur transparente , claire & légere.

4. II. stuit de-là que dans une fermentation actuelle , la  
matiere fermentable est d’abord d’une consistance *éga-  
ie* ; qu’elle fe sépare ensuite en deux parties ; que la  
plus liquide oecupe la région inférieure, & que la plus  
folide occupe la région supérieure ; que cette croute  
formée de la partie la plus solide occupe le dessils,  
& couvre la partie fluide ; on la nomme les fleurs de  
la liqueur fermentable , ou la levure ; & c’est le plus  
efficace & le plus propre de tous les fermens. Dans le  
fecond période de la fermentation, la matiere fermen-  
table estdivifée en trois parties; les fleurs occupent la  
furface , & le liquide est stous les fleurs & dessus une  
troisieme partie qui commence à tomber & fl sie for-  
mer au fond du vaisseau , fous le titre *de feces,* 011 lie ;  
c’est la partie la plus pesante & la plus épaisse qui soit  
alors détachée des fleurs , ou du principe générateur de  
la fermentation.

Dans le dernier période de la fermentation , la matie-  
re sermentable est divisée en deux parties ; une partie  
supérieure, qui est claire, rare & déliée , & qu’on ap-  
pelle vin ; une inférieure, qui est épaisse, qui couVre  
le fond du vafe, & qu’on nomme lie , *oufeces.*

fa Mais rien ne mérite plus l’attention de PObferVateur,  
& ne doit l'étonner davantage que le *Gas Sylvestre ?*ou cet eEprit singulier qui s’éehappe avee impétuosité,  
lorsique la fermentation est dans *sa* violence. Je ne  
connois aucun poifon qui fûit si subtil, si prompt & si  
fatal; car si , tandis que cette vapeur siort d’un vaisseau,  
assez grand , rempli d’un vin nouveau tres-sermenta-  
ble, & percé dans *sa* partie supérieure d’un petit trou ,  
l’homme le plus vigoureux la reçoit par le nez , il lo-  
*ra.* frappé de mort fur le champ ; s’il en est seulement

^8 3 *A* L C

légerement attelut, il tombera en apoplexie ; 'si soft  
-action a encore été moindre, il en perdra la rasson,  
& il restera imbécile le reste de fa vie; enfin le plus  
petit mal qui puisse lui en arriver, c’est d’êtreparalyti-  
que.

Ceux qui vont imprudemment dans les celliers fermés,  
ou qui manquent de soupiraux, tandis que le vinnou-  
veau y est en fermentation , s’expofent a tous ces acci-  
dens. On doit donc avoir foin de purifier ces endroits  
par des feux , & d’y pratiquer des ouvertures , pour  
que Pair puisse y entrer librement. Il fort du fucre  
dissous dans de 1'eau , & de son écume d’abord fer-  
mentée, ïm esprit, qui étant porté dans les poumons  
-'en très-petite quantité, arrête subitement la refpira-  
tion, & donne un asthme insupportable. *Phil. Transi  
ap.r. vol.* II. Que les Medecins estiment maintenant la  
force d’une liqueur prise pendant qu’elle est en fer-  
mentation ; qu’ils considerent quelle doit être la vio-  
lence de cet esprit qui s’engendre en été dans le corps  
humain par un usage immodéré des fruits, même lors-  
qu’ils simt bien mûrs, s’il arrive qu’ils soient arrêtés  
par une contraction convulsive de l’estomac , & qu’é-  
tant gardés dans cet endroit chaud, ils y aequerent &  
exercent une extreme élasticité, & une acreté prodi-  
gieufe. Il reste toujours dans *F alcohol* une grande par-  
tie de ce poifon ; & de-là vient que si l'on en prend  
la vapeur en grande quantité par le nez, on tombera  
dans l’ivresse la plus profonde ; de forte qu’on peut  
regarder cette ivresse comme une légere apoplexie.  
Si on en ufe intérieurement , un peu plus qu’il ne  
faut, il attaquera le cerveau, & particulierement les  
nerfs, &il en troublera les fonctions. La Chymie n’a  
point encore découvert d’où provient cet esprit. Tout  
ce que nous en l'avons , c’est qu’il est engendré par  
une fermentation actuelle : nous ignorons entiere-  
ment s’il est possible de le produire d’une autre ma-  
niere. Quant à fes effets, qui font de frapper de mort  
fubitement, ou d’affecter le cerveau, le cervelet & les  
nerfs fans épanchement de matiere , ou du moins  
Eansaucune altération sensible, soit dans les solides,  
Boit dans les fluides, ce flont autant de mysteres pour  
nous.

Il est à propos de fermer le vaisseau, & de laisser re-  
pofler la liqueur fur la lie , aussi-tôt que la sermenta-  
tion est achevée ; car elle ne cessera point d’agir def  
sus , de la consumer, & d’en assimiler les parties aux  
siennes ; par ce moyen , elle en deVlendra plus for-  
te, plus spiritueuse, & plus propre pour la distila-  
tion.

XXI. Il eft difficile de déterminer le tems nécessaire  
pour qu’une fermentation commence , continue &  
s’acheve ; cela dépend du lieu dans lequel le vaisseau  
qui contient la matiere fermentable fera placé , de la  
iaifon de l’année, de la chaleur du tems, du vent au-  
quel on fera exposé, & de la nature de la matiere fer-  
mentable. En Afrique, la fermentation de la liqueur  
du palmier s’acheve en peu d’heures. En Asie, elle est  
encore plutôt faite : mais il faut beaucoup plus de tems  
à cette opération dans les contrées Septentrionales.  
Les chaleurs de l’été la précipitent ; les froids de Phi-  
ver la retardent ; elle est accélérée par le vent du mi-  
di ; elle est rallentie par ceux du nord. Le fuc expri-  
me des raisins & le sucre, fermentent subitement &  
violemment. Les autres matieres fermentables vont  
plus lentement. S’il n’est pas aifé de fixer le tems né-  
cessaire à la fermentation , il est au moins très-faCile  
d’en connoître la fin. Lorfque tous les phénomenes  
dont nous avons parlé, auront paru dans l’ordre que  
nous aVons suivi, & qu’ils disparoîtront d’eux-mê-  
mes ; alors la fermentation fera accomplie. On ferme-  
ra donc sur le champ le vaisseau , & on laissera repo-  
ser la liqueur sur ses feces : si on négligeoit la pre-  
miere de ces précautions, Pefprit engendré par la  
fermentation feroit bien-tôt exhalé , & il ne resteroit  
dans le vaisseau qu’une liqueur fans force, & qui ne  
feroit bonne à rien. Au lieu que si on obferve les deux

ALC 684

-préceptes que nous venons de donner, c’est-à-dire, que  
le vaisseau foit bien fermé , & la liqueur conservée  
Eur la lie, elle deviendra de jour en jour plus déliée ,  
plus si.ibtile & plus spiritueufe. Le fisc récemment ex-  
primé du raisin, peut être épaissi par la cuisson sans  
perdre aucune de Ees qualités : mais si on l'expoEe Eeu-  
Icment à l’air froid après la fermentation, en un mo-  
ment tous les esprits Eeront dissipés.

XXII. On a donné le nom dc vin en tout tems chez tou-  
tes les nations , en tOute langue , à toute liqueur pré-  
parée par une fermentation complete , de quelque ma-  
tiere qu’elle fût produite. On reconnoîtra la nature du  
vin aux signes suivans qui siont Communs à tous les  
vins.

I. Il a la faculté de produire un certain defordre , qu’on  
appelle *ivresse* , dans les sonétions des efprits animaux,  
& dans les actions. Cet effet consiste de fa part à ani-  
mer, à rajeunir pour ainsi dire, à égayer, à disposier  
à l’enjouement & à la folatrerie, à faire parler , chan-  
ter & dansier, à allumer les passions particulieres &  
siecretes du cœur , à dévoiler les sientimens cachés, &  
à montrer l’homme à découvert. Il opere plus puissam-  
ment encore ; il trouble, il affoiblit , il ôte les mou-  
vemens spontanés ; ensiorte que ni les piés, ni les  
mains, ni la langue, ni la tête ne peuvent plus remplir  
leurs fonctions. Le fommeil, les paralysies , les apo-  
plexies & la mort même peuvent être les suites de ces  
états. Le vin poiiede ces propriétés exclusivement; &  
je ne les ai jamais rencontrées dans aucun autre corps  
que je connoisse. Car ce d'est pas de cette maniere  
que le cerveau est affecté par la jufquiame , le tabac,  
l’opium & la pomme épineuse. Du reste, elles font  
communes à toutes les sortes de vin. La biere , l’hy-  
dromel, le cidre, le poiré, le vin de groseille, de rai-  
sin , & de quelque espece de grain que cesioit, produi-  
Eent les mêmes effets ; enssorte qu’on peut dire que cet-  
te faculté surprenante est le résultat de la fermentation  
seule.

2. Une autre scsite de la fermentation, c’est de transfor-  
mer les fucs des végétaux de réfolvans , relâchans, fa-  
voneux, rafraîchissans , & pour la plupart purgatifs  
qu’ils étoient, en corroboratifs, épaississans, dessiccatifs  
& échauffans. Les substances farineufes réduites en  
bouillies crues avec de Peau , l’infusion fraîche &  
épaisse de dreche , avant'que la fermentation en ait  
fait de la biere , le mout , les sirops préparés avec du  
fucre, la manne , la pulpe de la casse délayée avec de  
l’eau , les fiscs récemment exprimés de tous les fruits  
bien mûrs de l’été, de toutes les plantes capables de  
fermentation, reCemment cueillies, pris en boisson en  
quantité un peu trop grande, excitent des vents dans  
les entrailles, donnent la diarrhée & caufent du froid :  
mais que leurs qualités & que leurs effets font diffé-  
rcns de ceux-là, lorsqu’une fermentation convenable  
en a fait de la biere, de l'hydromel & du vin Ils  
n’ont plus rien de leur premiere nature , tout est  
nouveau en eux. Le jus récent des grapes de raisins  
bien mûres est peut-être le dissolvant le plus puissant  
que nous commissions ; & si l'on en prend avec excès ,  
il donne quelquefois une dyssenterie mortelle. L’infu-  
sion de dreche , épaissie par l'ébullition & bue enabon-  
dandance , a la même vertu : mais du vin vieux &  
fort , produit du premier de ces fucs ; de la biere  
vieille’& généreufe faite du fecond , ou l'esprit disti-  
lé de l’un & de l’autre, mais particulierement *T Alco-  
hol,* est un excellent antidote contre la maladie , qu’ils  
étoient capable de produire dans leur premier état.

3. Une autre propriété tout-à-fait singuliere de la fer-  
mentation; c’est qu’il vient de la matiere fermentée  
une liqueur , qu’on appelle esprit fermenté , qui a la  
qualité particuliere de fe convertir en une flamme bril-  
lante , celle en même tems de s’incorporer parfaite-  
ment avec l'eau, & qui est cependant d’une nature tOut-  
à-fait différente de Cet esprit nommé par Val-HelmOnt,  
*Gas Sylvestre* , & que nous avons décrit plus haut, qui  
naît dans la violence de la fermentation & qui s’éra-

*6Si* ALC

nouit en naissant ; cette liqueur n’a presque rien qui lui  
ressemble: car cet efprit valatil inflammable, que je vis  
une fois , non fans courir un très-grand danger , s’e-  
chapper avec impétuosité de la retorte, dans ladistila-  
tion du phosphore, ne *se* mêle point avec l'eau & ne  
s’y éteint point. Ce qui fort d’une grande quantité  
d’excrémens humains, qu’on a fait entierementputré-  
fier dans un lieu fermé , qui prend feu & fe convertit  
en une flamme très-violente & très-dangereufe à l’ap-  
proche d’une chandelle, paroît être de la même natu-  
re , a une puanteur horrible près. Les fubstances hui-  
leuses poussées par la distilation avec le dernier degré  
de feu envoyent des fumées blanches & bleuâtres qui  
prennent aussi rapidement feu , à l’approche d’une me-  
che légere allumée : mais ces fumées reviennent en  
huile ou en un phosphore qui ne s’incorpore point avec  
l’eau ; enforte que toutes les expériences que j’ai pu  
faire , ne m’ont donné aucune liqueur qui fe mêlât  
d’une maniere parfaite & pour ainsi dire, fpontannée ,  
avec l’eau, & qui fût en même tems capable de produi-  
re une flamme claire & püre , excepté celle que donne  
la liqueur fermentée.

4. Un quatriemeeffet de la fermentation, c’est la géné-  
ration d’un efpece de gravier , qu’on appelle commu-  
nément tartre.

J’avoue que toutes les sortes de vin ne produisent point  
le tartre ; il n’en naît point de la meilleure biere , de  
l’hydromel, ni de plusieurs autres liqueurs fermentées.  
Quelques végétaux le donnent comme le vin,pur & bon;  
mais il faut pour cela qu’ils aient été convertis en vin  
par une fermentation parfaite & qu’ils foient entiere-  
ment dépurés. Conséquemment, je regarderai le tartre  
comme une production particulierede la fermentation;

& je penferai qu’on devroit l’appellerle*scl essentiel hui-  
leux du vin* , & le distinguer parfaitement de la lie.

5. La fermentation caufe de plus une altération sur-  
prenante dans la saveur , l’odeur & dans les qualités  
tant naturelles , qu’artificielles des chofies. Par exem-  
ple , l'eau fraîche de romarin cohobée a des propriétés  
entierement différentes de celles de la liqueur qu’on en  
tire, en la lassant fermenter avec du miel. Le fuc ré-  
cemment exprimé de raisins mûrs du Rhin , qui naisi  
fent fur des Coteaux expofés au soleil, est excessivement  
doux au palais : mais lorsqu’il a fermenté & qu’il est  
devenu clair dans le tonneau , il a une acidité agréa-  
ble, à la vérité , mais acre & forte. Les autres vins qui  
n’ont pas fermenté parfaitement , en qui on a réprimé  
cette action , confervent leur douceur : mais ils y ont  
ime telle disposition qu’ils ne tardent pas à y rentrer,  
& si elle s’acheve une fois , ils deviendront acides.  
Wedelius a obferic , *Act. Lips.* 1686. que la fermenta-  
tion ôte l’amertume à l’aloès & à la coloquinte.

i6. La fermentation donne une nouvelle faveur, un nou-  
veau gout , & une qualité qu’on appelle proprement  
vinetsse. La farine,le siscre &le miel même produisent  
quelque chose d’acide, de chaud & d’actif ou fort.

7. La fermentation engendre ces efprits ou d’une ma-  
tiere qui étoit auparavant d’une nature différente , ou  
de l'huile de ha plante. Ce dernier est fort probable.mais  
à laquelle des huiles doivent - ils leur naissance ? Prese  
que tous les Chymistes répondent que c’est à leur huile  
essentielle; mais fur quelle expérience font-ils fondés?  
Quelle raision ont-ils d’assurer cela?Quant à moi je n’en  
fai rien ; car l'esprit recteur qui fe trouve dans les huiles  
essentielles , s’est dissipé dans la fermentation. Il reste  
une quantité considérable d’huile dans la matiere fer-  
snentée .dépouillée de fon esprit par la distilation; ce-  
pendant je ne fuis jamais venu à bout, quelque soin que  
j’aie pris,& de quelque artifieeque je me sois servi,d’ex-  
citer une nouvelle fermentation dans le reste , qi d’en  
tirer des efprits semblables aux premiers. Il n’y a donc  
naturellement dans chaque substance fermentable  
qu’une certaine quantité déterminée de parties propres  
à la génération des efprits, par la voie de là fermen-  
tation. Mais ce n’est pas tout : il y a une autre chose? qui  
^mérite notre attention ; c’est que les vins les plus fins

ALC 68ὓ

& les plus parfaitement fermentés engendrent un tartre  
blanc qui est chargé d’une huile très-inflammable &  
fort pénétrante ; de laquelle cependant vous ne tirerez  
jamais , par quelque opération chymique que ce soit ,  
des efprits inflammables, comme vous en tirez en abon-  
dance dtl vin. Il paroît par cela même , que ce qui  
qui produit par fa transformation ces esprits dans la  
fermentation , est d’une nature singuliere ; mais la ser-  
mcntation génératrice de ces efprits fe faifant presque  
en tout & par tout, il s’ensuit conséquemment qu’il  
s'engendre une grande quantité de ces esprits , & que  
cette quantité ou Ee consomme dans les animaux , ou  
se dissipe dans Pair. La Palice , le sang & l’urine des  
animaux qui font Pufage le plus constant de ces efprits  
n’en produisent prefque point dans la distilation : ce-  
pendant la matiere capable d’en engendrer , est tou-»  
jours en quantité suffisante dans la nature ; cette ma-  
tiere n’a beEoin que de fermenter. Mais la fermenta-  
tion donne encore quelque chose de fallu ; puisqu’il  
s’y fait un acide très-volatil , à la vérité , mais toute-  
fois moins volatil que l’esprit.îl fort du vinaigre un acide  
volatil & quelque peu de fel graisseux que la matiere  
non fermentée ne rend point. Les efprits même formés  
par la fermentation ne font pas entierement privés de  
cet acide volatil ; ainsi les huiles & les fels acides des  
corps surmontables paroissent avoir été attenués, vola-  
tilssés , unis & confommés en une certaine quantité  
dans la fermentation. Si je distile du remarin non-fer-  
menté , avec.de Peau , j’aurai une huile qui a la véri-  
table faveur & toute l’odeur du romarin ,avec une eau  
laiteisse imprégnée des mêmes qualités : mais si je le  
mets en fermentation avec du miel, & que je le distile  
avant que la fermentation foit achevée , il me donnera  
une eau blanche , épaisse, opaque & grasse, douée ri-  
chement des vertus du romarin , avec un peu d’huile  
qui furnagera , mais en moindre quantité que dans la  
premiere opération ; mais si la fermentation s’est faite  
entierement avant la distilation , celle-ci me produira  
un esprit limpide de romarin , excellent , qui fe mêJlera avec l’eau & qui Eera revétu de propriétés médi-  
cinales importantes ; mais la premiere huile essentielle  
a disparu.

8. Cet esprit produit par la fermentation qui tient un  
peu de T'huile, est deVenu par cette opération plus *vo-\**latil que Peau même ; au lieu que Peau étoit plus vo-  
latile que l’huile eflentielle , avant la fermentation.  
Mais on pourroit par une douce chaleur , dépouiller  
les végétaux de toute Peau dont ils sont chargés , fans  
qu’elle emportât l'huile avec elle.

XXIII. Les circonstances salivantes font principalement  
nécessaires pour qu’une fermentation foit heureufe,

1. Il faut que la liqueur en fermentation foit laissée à elle-  
même , fans agitation étrangere ; afin que la croûte qui  
fe formera fur elle puisse y demeurer dans fon entier ;  
car si on agitoit continuellement le vaisseau , & qu’on  
mélangeât à plusieurs reprifes les matieres, lorsqu’elles  
rendent à se séparer , on empêcheroit la fermentation  
de s’achever parfaitement.

2. Il faut que Pair ait fon entrée & sa sortie libres dans  
le vaisseau qui contient la matiere fermentable , à la-  
quelle on a dû le mêler intimement en paitrissant , en  
pressant & en foulant ; autrement la fermentation ne  
*fe* seroit point.

3. Il faut que le degré de chaleur foit à quarante au moins  
& à quatre-vingts au plus.

4. Le printcms & l’automne passent pour les saisons *fa-  
vorables* à cette opération; pour faire le vin des végé-  
taux , il faut prendre le tems qu’ils sont en fleurs. Le  
vin des raisins passe pour fe troubler & fermenter de-v  
recheE, lorEque la vigne est en fleur.

XXIV. Voici les moyens dont on peut user , *foit* pouf  
empêcher la fermentation , foit pour l’arreter.

H La vapeur acide du soufre brûlant enfermée pendant  
long-tems & en grande quantité, dans l’air qui a *son*entrée dans le tonneau & qui agit fur la liqüeur fer-  
mentante , peut produire llon & l’autre de ce> effet?.

^87 ALC

-Si un vaisseau est bien pénetré & bien plein de cette  
vapeur , lorsqu’il reçoit la liqueur fermentante, & *si*l’on a foin de remplir de la même vapeur la partie vui-  
de de ce vaisseau & de le bien fermer, vous empêchc-  
rez la fermentation de fe continuer ; & vous pourrez ,  
IorEque vous jugerez à propos , la faire reprendre par  
les moyens propres, & la suspendre derechef par *ce-  
lui-ci.* Une grande quantité d’tm acide fort mêlé avec  
la liqueur fermentante , auroit le même pouvoir. Les  
acides d’alun, de nitre , de sel marin , de foufre & de  
vitriol préviennent la fermentation,mais en même-tems  
ils gâtent les liqueurs.

I. Si P'on jette une grande quantité de fels alcalis dans  
une liqueur fermentante, ils y produiront fur le champ  
une violente effervescence : mais cette effervescence  
slappassera bien-tôt , & la liqueur deviendra incapa-  
ble d’entrer en mouvement ; *sa* nature fera tellement  
altérée par le mélange de ces stels , elle fera tellement  
disposée à la putréfaction, qu’elle fe déterminera plu-  
tôt à cet état , qu’à rentrer en fermentation , quelque  
moyen que l'on prenne pour l’y contraindre. Il suit de-  
là que les alcalis font de plus puissans obstacles à lafer-  
mentation que les acides , ces premiers détruisant &  
Eufloquant tous les acides.

'3. Si l'on mêle avec la liqueur fermentante, une quanti-  
té convenable d’un corps qui absorbe les acides , quel-  
que foit ce corps ; il *se* sera d’abord une courte effer-  
veEcencc : mais ce mouvement passé , la fermentation  
fera fuspendue, LesabEorbans en question sirnt la craie,  
les yeux d’écrevisses , le corail, les perles, les écailles  
d’huitre calcinées, le fer , le plomb & l'étain.

4, Si l'on ferme le vaisseau qui contient la liqueur fer-  
mentante , si exactement que rien n’y puisse entrer &  
n’en puisse fortir, & qu’il soit assez sort pour résister à  
l’action de la liqueur contre fes parois, la fermentation  
cessera; cela est évident dans la biere renfermée dans  
de fortes bouteilles, où l'introduction de l’air conver-  
îit la fermentation qui a été long-tems empêchée &  
fuffoquée, en une très-violente effervéfcence, & donne  
à la liqueur une impétuosité prodigieufe. La même  
chofe arrive dans les tonneaux ; car il y a une action  
continuelle du fluide fermentant, contre les parois du  
vaisseau qui le renferme & le comprime.

5. Un grand degré de froid arrête toute fermentation ,  
au-dessous du trente-sixiéme degré de chaleur, la ma-  
tiere fermentable demeure en repos.

6. Le chaud excessif ne lui est pas moins défavorable ; si  
la chaleur passe quatre-vingt-dix degrés , elle dissipera  
plutôt qu’elle n’animera les principes actifs des ma-  
tieres fermentables : aussi l'évaporation qui se fait par  
un grand chaud, épaissit les liqueurs à un degré qui les  
rend incapables de fermenter. L’ébullition produit cet  
effet beaucoup plus promptement, enforte que le jus de  
raisins le plus actif , qu’on auroit toute la peine du  
monde à empêcher de fermenter en le laissant dans fon  
état naturel, mis en ébullition violente, perdra promp-  
tement toute cette disposition & fe convertira en une  
masse qui demeurera des années entieres fans s’altérer.

y. La séparation de l'air élastique d’avec la matiere fer-  
mentable, par le moyen de la machine pneumatique ,  
sisspendra tout mouvement de fermentation.

S. Enfin, une condenfation extraordinaire de l’air arrête  
& le commencement & les progrès de la même opéra-  
tion.

XXV. Après que les liqueurs bien fermentées ont été  
gardées pendant quelques tems dans un lieu frais, avec  
leurs fleurs & leurs *feces,* dans des vaisseaux bien fer-  
més & presque pleins , & qu’elles ont acquis par ce  
moyen une plus grande quantité d’esprits , elles sont  
propres à la distilation : alors il faut les remuer , & les  
mêler avec leurs lies ; car à l’aide de Cette petite pré-  
paration , on en tirera beaucoup d’avantage. Ensuite  
on fe mettra à l’ouvrage, en observant pendant la disti-  
lation , que la lie ne tombe pas au fond de l’alembic ,  
où venant à fe condenser & à se brûler , elle ne man-  
mleroitpas d’infecter la liqueur d’une odeur d’cmpyreu-

ALC 688

me.H fautdonc remuer continuellement la liqueur avec  
un bâton , jusqu’à ce qu’elle foit sijr le point d’en-  
trer en ébullition : par ce moyen la lte étant partout  
également répandue & tenue dans un mouvement per-  
pétuel par la chaleur, les parties les plus solides *se* trou-  
veront en tout tems exactement mêlées avec les plus  
fluides. Par ce moyen, vous aurez les esprits , non feu-  
lement de la liqueur , mais encore de la lie , & vous  
ferez parfaitement à l'abri de l’empireume. Si les li-  
queurs avoient reposé quelque tems, avant que la dss-  
tilation commençât, il y auroit moins à craindre qu’el-  
les ne fussent élevées par des flatulences & qu’elles ne  
sortissent de l’alambic. Au lieu que si on se mettoit à  
distilcr immédiatement après la fermentation , com-  
me elles conferveroient encore quelque chofe de l’im-  
pétuosité de cette opération , elles pourroient être  
portées en haut avec violenCe , dans le tems de l’é-  
bullition , & troubler ainsi toute l'opération. Il faut  
donc procéder en commençant, avec beaucoup de cir-  
’conspection.

XXVI. On prévient l’empyréume en prenant les précau-  
tions fuivantes.

1. En frotantlefond & les côtés de l’alambic avec quel-  
que matiere huileuse , avant que d’y mettre la li-  
queur.

2. En remuant continuellement les matieres , jusqu’à ce  
que l’ébullition vienne à en former & en entretenir  
un mélange exact ; & à empêcher par-là que les par-  
tics les plus grossieres ne tombent & ne s’attachent au  
fond du vaisseau.

3. Rien n’est plus capable d’empêcher la combustion ou  
l'empyreume, que de faire bouillir violemment de  
l'eau dans l’alambic, & d’y jetter alors les matieres à  
distiler ; car alors la vapeur chaude de l’eau remplissant  
la cavité du vaisseau, empêche la liqueur fermenteé  
de s’amasser & de s’attacher à fes parois.

XXVII. Si toute la matiere fermentée qui consiste en  
fleurs, en liqueur & en lie, trois fubstances qui étoient  
auparavant bien séparées, est bien mélée avant la dif-  
tilation; vous aurez de bons efprits.

XXVIII. Lorfque votre liqueur fera échauffée, jusqu’au  
point d’entrer en ébullition , il se fait alors un premier  
mouvement contre lequel il faut être en garde. On  
préviendra l’inconvénient qui en réfulteroit,en lassant  
l'alambic vuide d’un tiers , & en couvrant fon ouver-  
ture avec un linge très-fin, avant que d’appliquerdef-  
fus le chapiteau ; il faut encore ménager fon feu de  
maniere que les gouttes *se* fuccedent rapidement les  
unes aux autres. Ces précautions prises, votre distila-  
tion ira bien, & après que vous l’aurez poussée de cette  
maniere pendant quelquelque tems, il faudra la pref-  
*scr* un peu plus , afin que vous foyez moins de tems  
à avoir tous les esprits que votre matiere peut fournir.  
Les liqueurs les plus actives & les plus pures , com-  
me l’hydromel, le vin & la vielle biere , ne deman-  
dent pas tant de foins. Mais on né peut trop en pren-  
dre, lorsqu’il est question de substances sarineufes, à  
distiler après une parfaite fermentation. Vous pouvez  
pousser la distilation des premieres jufqu’à en tirer les  
esprits en si grande abondance à la fois qu’ils couleront  
prefque à plein canal.

XXIX. Dans la distilation des substances fermentées de la  
maniere que nous venons d’expliquer, il vient d’abord  
une liqueur acre, chaude & poignante, d’une saveur sin-  
gulierement pénétrante, qu’on appelle spiritueuse, &  
d’une nature si active & si volatile , qu’il y a peu  
de corps qu’on puisse lui comparer en cela ; l’esprit  
pur alcalin qui s’échappe en fumée de l'étain, l'efprif  
de nitre de Glauber, fon esprit de fel marin, & un feI  
pur alcalin volatil, font de tous les corps ceux en qui  
nous reconnoissons un plus grand degré de volatilité.  
Lorfque cette liqueur est sort échauffée , elle s’en-  
flamme promptement à l'approche d’une bougie,& el-  
le *se consume* prefque entierement. Si on en prend  
intérieurement , elle catssera l'ivresse, l'engourdisse-  
ment & llapoplexiç. En quantité modérée , elle rani-  
me

68g A LC

me merveilleusement les siens. Elle guérit assez promp-  
tement les piquures,les écorchures, & les douleurs des  
nerfs. EllepréferVe de putréfaction toutes les fubstan-  
ces tant animales que végétales qu’on y met, en alté-  
rant feulement un peu leur couleur. Si vous y faites dise i  
foudre un peu de fucre fin , la liqueur tranfiparente I  
ainsi préparée garantira des injures du tems les corps |  
les plus tendres. Si on la mêle avec de l’eau, & qu’on I  
s’en *serve* en fiomentation, après l’avoir fait chauffer , I  
& après y avoir ajouté du fel ammoniac & du vinai- I  
gre, nous n’avons peut-être rien qui réfolve plus puise I  
famment les coagulations, qui atténue mieux les hu- I  
meurs épaisses, qui foit plus propre à provenir la gan- I  
grene & fes progrès , & à hâter la séparation des I  
parties corrompues, & qu’on puisse employer avec plus I  
de succès, pour dessecher les fluxions d’humeurs claires. I  
On appelle cette liqueur esprit de vin ; & cette partie |  
qui fe préflente la premiere dans la distilation, le pré- I  
curfeurde Pefprit de vin.

XXX. Lorsque llespritest entierement tiré, si l'on pousse I  
le reste avec le même feu , dans le même vaisseau , on I  
aura un fluide moins volatil, acéteux , acide , astrin- I  
gent, rafraîchissant , defagréable à l'odorat & au gout. I  
11 restera après ces deux opérations au fond de l’a- I  
lambic quelques feces épaisses qu’on ne parviendra ja- I  
mais , quelqu’artifice qu’on emploie , à faire rentrer I  
en fermentation & donner de nouveaux esprits, quoi- I  
qu’à en considérer la consistance, on auroit lieu de I  
s’attendre au contraire. Si vous exposiez ce residu à un I  
feu violent, vous en tirerez une huile empyreumatique I  
& fétide.

XXXI. Si l'on fait ficher & brûler for un feu ouvert la lie  
des fubstances fermentées, après la distilation , elles fe I  
convertiront en cendres chargées d’un fel alcalin ou I  
fubalcalin qu’on en pourra féparer. Il faut conclurre de- I  
là que la fermentation la plus parfaite ne peut volatili-  
*ser cette* partie des végétaux qui est fixée par la calci-  
nation , & qui avant que d’être calcinée , fournit par  
les méthodes convenables un fel essentiel.

*La Farine et la Dreche mettes et paieries avec une quan-  
tité convenable d’eau fermentent.*

I. Après avoir expofé en général la doctrine de la fer-  
mentation, il est à propos d’en donner quelques exem-  
ples , afin que la maniere dont l’art & la nature pro-  
cedent dans cette opération foit mieux connue des  
Lecteurs.

Vous remarquerez d’abord qu’il y a deux efpeces différen-  
tes d’opération. La premiere consiste à préparer la bie-  
re & le vin des autres grains, d’où Pon retire l’esprit de  
vin; & la feconde à extraire immédiatement du grain  
fermenté, un efprit ; & cette extraction *se* fait de mê-  
me que de la biere.

Pour la premiere méthode , vous verfcrez fur la dreche  
broyée de l'eau tiede , vous les mêlerez enfemble &  
vous les laisserez en infusion pendant trois ou quatre  
heures ; pendant ce tems la dreche impregnera Peau  
de fa fleur , ce que n’auroit point fait la farine crue.  
On extraira enfuite de la dreche une liqueur que l'on  
fera bouillir , jusipllà ce qu’elle ait acquis une consis-  
tance convenable. Cette décoction dans cet état, siera  
émolliente, & laxative ; elle purgera, rafraîchira &  
s’oppofera à l’inflammation. Lorfque cette liqueur *se-  
ra* froide, si vous y mêlez un peu d’écume de biere for-  
te,& que vous mettiez le tout dans un lieu chaud ,  
enfermé dans un vaisseau dont le goulot foit ouvert,  
il s’y fera une fermentation violente , laquelle étant  
achevée, on trouvera une liqueur qu’il faudra passer  
fur le champ par un linge , & renfermer dans un vaisi-  
feau bien bouché, & qui deviendra une très-bonne bie-  
re. Pour conferver long-tems cette biere & l’empê-  
cher de s’aigrir, il saut y ajouter une certaine quantité  
d’herbes ameres, lorsqu’elle fera en ébullition. Si cet-  
*te* décoction de dreche a été rendue fuffifamment ame-  
re, a acquis par l'ébullition une consistance convena-  
*Tome I.*

A L C 690

ble , a bien fermenté, a été bien renfermée dans urt  
vaifleau & gardée pendant quelque tems dans un cele  
lier;& qu’après l’avoir laissé vieillir , on vienne a la  
distilcr , elle donnera d’abord un efprit de vin aussi  
si-lbril , qu’il Eoit possible de l'obtenir d’aucune autre  
liqueur & par quelque autre moyen que ce puisse être ;  
cet esprit sera extremement odorant, & n’aura rien de  
desagréable au gout. L’expérience m’a démontré qu’il  
n’y avoit preEque aucune différence entre cette biere  
& le vin le plus généreux , & je ne fuis point étonné  
qu’on ait connu & pratiqué Part de la compostn dans  
tous les siecles dont on nous a laissé des histoires. Dio1-  
dora de Sicile dit que » le Roi Osiris ensieigna aux ha-  
» bitansde ces contrées ou il d'y a point de vin, à tirer  
» de l'orge une liqueur qui ne cedoit en rien au vin pour  
» la douceur de l’odeur & pour le gracieurt de la siaveur.  
» Herodote a fait aussi mention dans l'Euterpé de la  
» biere, ou du vin fait avec l’orge, Ζύθὸς ο'ινος ἀπὸ κριθῆς  
» γενόμενος. » Et Tacite raporte de *mor. Germ.* que ces  
Peuples avoient une liqueur qu’ils préparoient avec de  
l’orge ou du froment corrompu , liqueur qui ressem-  
blait au vin. Et felon Aétius ύνη, signifie orge mouil-  
lé , jusqu’à ce qu’il commence à germer , & séché  
ensuite avec les feuilles & les racines qu’il avoitcom-  
mencé de pousser.

II. On fait la même chofe par un procedé différent &  
plus ordinaire. Le voici. On prend de la dreche broyée  
quatorze livres , de la farine de ris fept lÎVres , qu’on  
mêle & qu’on paitrit enfemble avec de l’eau de pluie  
chaude , jlssqu’à ce qu’on ait Eait du tout un liquide  
d’une consistance moyenne. On met ensinite ce fluide  
dans un tonneau de chêne qui est placé dans une caisse  
de bois , afin qu’on puisse y entretenir la chaleur de  
PEté II fermente assez vivement ; on l’abandonne à  
lui-même , jusqu’à ce que cette croûte dont il est cou-  
vert dans la fermentation, difparoisse & foit tombée  
au fond. Alors on ferme le tonneau & on laisse repo-  
ser la liqueur engendrée par cette opération , jufqu’à ce  
qu’elle fo.t claire & acide & qu’il *se sioit* amassé au fond  
une grande quantité de matiere qui ne foit point glu-  
tineufe, mais qui foit propre à la distilation.

*La Dreche et la Farine fermentées, et distillées enseelte en  
esprits inflammables et en vinaigre.*

I. Mettez une pinte d’eau bouillante dans Palambicxfaites du feu assez pour la tenir dans un état d’ébulli-  
tion ; jettez-y enfuite votre dreche & votre farine bien  
fermentées, ayant eu foin auparavant de les bien re-  
muer & mêler enfemble, remplissez-en l’alambic aux  
deux tiers. Excitez alors votre feu, & remuez en mê-  
me-tems votre liqueur avec un bâton , afin que la par-  
tie la plus épaisse ne descende pas & ne s’amasse pas au  
fond ; mais que le tout demeure aussi exactement mêlé  
qu’il fera possible. Lorfque ce mélange sera silr le point  
d’entrer en ébullition, couvrez votre alambic de sim  
chapiteau & ménagez votre feu de maniere que le  
corps de votre alambic foit fort chaud, & que les gout-  
tes de votre liqueur tombent & fe fuccedent assez rapi-  
dement.Il vous viendra une liqueur claire,légere & fpi-  
ritueufe. Il faut pousser l’opération tant qu’elle con- \  
tinuerade venir, & la garder dans des vaisseaux.

II. Cela fait , il fortira une liqueur acide , defagréable  
à l’odorat & au gout, d’une couleur blanchâtre ; & qui  
n’aura rien de la chaleur ni du spiritueux de la pre-  
miere ; elle commencera à devenir fétide , si vous en  
poussez la distilation.

*R E M A R QU E.*

La premiere liqueur est ce qu’on a décrit dans l’histoire  
de la fermentation fous le nom d’esprit produit par  
la fermentation.

I *Dépuration des liqueurssmritueis.esproduites par la  
fermentation.*

I I. Prenez quelques esprits fermentés qui aient été dise.  
X x

*6çèI* ALC

tilés une sois ; remplissez-en un alembic aux deux tiers ;  
distilez-les Eur un feu moderé , capable de faire bouil-  
lir la liqueur renfermée dans l’alembic, & de l'en fai-  
re fortir en un filet non interrompu. Il viendra d’a-  
bord une liqueur claire, légere, odorante & d’un jaune  
pâle. Ecartez de tems en tems votre récipient ,  
pour examiner si la liqueur qui y tombe n’a point  
changé de nature. Lorfque vous vous appercevrez  
qu’elle n’est plus la même , changez de récipient, &  
mettez a l’écart cette premiere liqueur que les Chy-  
misses appellent esiprit de vin rectifié ; renfcrmez-la  
dans des vaisseaux que vous boucherez bien exacte-  
ment. Les esprits qui viennent les premiers font. tou-  
jours les meilleurs.

II. Lorsiqu’il viendra dans le progrès de la distilation ,  
des liqueurs acides , blanches & aqueustes ; il faudra  
les recevoir dans un vafe disterent de celui dans lequel  
on aura reçu les autres, auxquelles il faut bien fe gar-  
der de les mêler. Ces liqueurs viennent en grande  
abondance ; elles contiennent peu d’esprits & on leur  
donne le nom de phlegme.

III.I1 restera au fond de l’alembic une liqueur qui fera tant  
Eoit peu épaisse, opaque, grasse, acide, d’une odeur  
deEaglleable & parfaitement aqueufe, relativement aux  
esprits. Lorfque ce qu’on a distilé étoit du vin pur,cette  
liqueur est toujours rouge & acerbe au gout;deux qua-  
lités qu’elle doit aux tonneaux de chêne dans lesquels  
on enferme la liqueur dont elle est le reste,& dont cet-  
te liqueur attire des parties huileufcs & résineuses : car  
lolaque la distilation *sc* fait immédiatement après la  
fermentation, elle n’a ni cette couleur, ni Ce gout , ni  
cette odeur. Ces qualités lui viennent donc du féjour  
de la liqueur dans les tonneaux ; ce qui rend Cette cou-  
jecture d’autant plus vraifemblable , c’est qu’elle les  
perd par la rectification.

*R E M A R QU E S.*

I. On voit par ce procédé quelle est ha raifon de la dépu-  
tation si parfaite de ces esprits, qu’on les a prefque  
seuls & sans aucun mélange : plus on recommence de  
fois ce proeédé, plus ils font rectifiés, plus ils fiant sim-  
ples, puisqugr,s déposient à chaque fois un phlegme  
acide & aqueux.

D’où il suit encore que quoiqu’on les rectifie de plus en  
plus , & qulon les ait à chaque rectification toujours  
plus simples & plus purs, ils retiennent cependant tou-  
jours un peu d’eau.

II. Nous pouvons apprendre parla même voie que l'ef-  
prit de vin qu’on vend communément dans les bouti-  
ques sims ce nom , contient quatre fortes de parties  
entierement différentes les unes des autres. Car il con-  
tient,

Premierement, des esprits simples fermentés.

Secondement , une eau pure qu’on peut avoir féparé-  
ment.

[Troisiemement, un certain acide fermenté qui *se* trou-  
ve dans la premiere distilation de l'esprit de vin , au-  
quel il demeure assez opiniâtrément attaché : il est  
même prefque impossible de le dégager avec assez d’e-  
xactitude.

Quatriemement, une petite quantité d’huile fétide qui  
fe manifeste toujours en mêlant de llesprit de vin sim-  
ple ou rectifié avec un alcali fiec & fixe, ou en en reti-  
rant llesprit par la distilation.

Il est arrivé de-là que des Chymistes qui n’avoient point  
fait ces remarques , ont été furpris des phénomenes  
qui fe sirnt présentés à eux dans l'tssage de llesprit de  
vin ; phénomenes qu’il falloit moins attribuer à Pesa  
prit de vin qu’aux autres corps qui lui étoient unis.  
Ces corps peuvent être engendrés par d’autres causes,  
mais il n’y a que la fermentation qui puisse donner cet  
esprit.

III. Il y a eu des Auteurs distingués entre les Chymistes  
qui ont alluré fur l’observation constante qu’ils avoient  
faite d’un acide toujours mêlé avec ces estprits, qu’ils

A LC 692

étoient eux-mêmes acides,& qu’ils étoient produits par  
des acides. Mais si nous conssultons la raision là-dessus,  
nons trouVerons peut-être qu’il en est autrement. Car  
entre ces esiprits, les plus purs & les plus simples ne por-  
tent affairement aucun acide que nous connoissions,  
lorsiqu’on les a separes par la distilation d’un sel fixe  
alcalin; cependant ils conservent après cette opération  
leur caractere vrai & réel. Je conviens qu’on ne tire  
ces esprits que des végétaux , & que les végétaux l.ont  
incapables de les produire, à moins qu’ils ne soient  
devenus un peu acides par la fermentation. Qu’en con-  
clurre ? Que ces esprits font acides ? Non ; mais qu’ils  
naissent d’une matiere aceEcente. On se tromperoit  
donc , si l’on croyoit que ces esiprits sirnt acides ou al-  
calis. Il faut dire qu’ils fiant d’une nature particuliere,  
& que cette nature n’a rien de ressemblant ailleurs.

IV. Cet eEprit poussé à *sa* derniere perfection par la mé-  
thode précédente , c’est-à-dire par la rectification, sera  
toujours compofé.

*Alcohol préparé d’esprits fermentés sans aucune  
addition.*

I. Jeprensun esprit fermenté, surtout un espritfermen-  
té qui ait été rectifié. De cet esprit, j’en distile lamoi-  
tié dans une cucurbite de verre, longue & étroite, fur  
un feu modéré & qui n’excede pas cent degrés. Je  
traite de la même maniere cette moitié qui s’éleve la  
premiere, obfervant que mes vafes Eoient extreme-  
ment propres ; je répete cette opération , jusqu’à ce que  
ce qui reste dans la cucurbite me paroisse aussi fort que  
ce que j’en ai tiré. Et j’ai alors cet efprit qu’on appelle  
communement *l’alcohol du vtn, &* qu’on regarde com-  
me le plus pur & le plus simple de tous les esiprits ,  
comme ne contenant aucune partie hétérogene, pas  
même une particule aqueuse sensible. Cette méthode  
est celle des anciens Chymistes, & c’est aussi le juge-  
ment qu’ils portaient de leur *alvohol.* Mais les moder-  
nes plus exacts dans leurs recherches , ont découvert  
qu’il restoit encore de Peau dans *F alcohol* des anciens,  
& que c’étoit à cela qu’il falloit attribuer le mauvais  
Puccès de plusieurs expériences qui demandent un *al-  
cohol* absolument déphlegmé. D’ailleurs ce procédé  
consume par sa longueur un tems précieux à des gens  
d’étude ; c’est pourquoi les Chymistes modernes, plus  
industrieux , 11’ont eu aucun repos, qu’ils n’eussent  
trouvé une maniere plus expéditive de préparer un *al-  
cohol* pur, & voici la maniere dont ils en fiant venus à  
bout.

II. Ils ont imaginé un fourneau qui contient un assez  
grand alembic placé dans un bain marie, qui ne prît  
qu’une chaleur de deux cent-quatorze degrés. Ils ont  
rempli eet alembic aux deux tiers d’un efprit ordi-  
naire de vin. Ils ont ajusté à cet alembic un long tube ,  
étroit & droit, *se* recourbant en embas par sem extré-  
mité qui s’instere dans l’orifice d’un récipient.

La distilation commence lorsque l’eau qui bout dans le  
bain, met dans une ébullition violente l’esprit conte-  
nu dans l’alembic : par ce moyen , Pefiprit fieul étant  
capable de s’élever à la hauteur nécessaire pour passer  
à travers le tube adapté à l’alembic, tube qui d’ailleurs  
est fort étroit , comme nous Pavons dit; il se distile de  
lui-même & passe dans le récipient, tant qu’il y en a  
dans la liqueur. Mais aussi-tôt que l’esprit pur cesse de  
monter, le phlegme n’étant pas capable de faire le  
même chemin, la distilation cesse. Par cette méthode  
on a du premier coup & dans l’espace de deux ou trois  
heures, plus *d’alcohol* qu’on n’en pouvoit faire par cel-  
le des anciens en tout un mois. Quiconque fe trouve-  
ira dans le cas d’employer dans des opérations chymi-  
ques une grande quantité *d’alcohol,* ne manquera pas  
de se pourvoir de tous les instrumens dont nous ve-  
nons de parler. Cependant on a trouvé par un examen  
très-délicat, que cet *alcohol* n’étoit pas entierement  
déphlegmé ; on s’est apperçu qu’il contenoit encore  
quelque peu d’eau, mais en si petite quantité, qu’il y

lu  
le  
fa  
re  
ré  
bl<  
sec  
lell  
en  
d’il,  
uni  
fioif

go  
110  
foi  
la  
un  
ÏJi

A L C

a tout lieu de croire que les efprits l'ont transportée  
aVec eux en s’éleVant. Cela m’engagea à remettre *F al-  
cohol* même fur le fourneau & d’en répeter la distila-  
tion. J’eus alors un notiVel *alcohol* qui aVoit tous les si-  
gncs d’une entiere pureté, & qui contenoit toutefois  
encore un peu d’eau. D’où je conclus qu’il n’étoit pas  
possible d’obtenir par cette Voie un *alcohol* parfaite-  
ment déphlegmé, reconnoissant toutefois que la quan-  
tité d’eau qui y restoit après la distilation réiterée de  
*Vaelcohol* même , étoit aussi petite qu’il fe pouvoit.

III.Cela me détermina à refaire la distilation de la manie-  
re suivante. Je pris le premier *alcohol* qui me Vint par  
la distilation felon la méthode précédente. J’en rem-  
plis mon alembic à moitié & j’y ajoutai une demi - li-  
vre de Eel marin le plus pur, le plus chaud , le plus  
*sec &* le plus décrépité qu’il me fut possible. GotiVrant  
enfuite mon alembic de sim chapiteau, je tins tout  
bien exactement fermé, & je tins mon *alcohol* pendant  
douze heures de fuite, Eur un feu si modéré, que  
l’ébullition n’en étoit point excitée. Je commençai en-  
fuite la distilation, & je mis à part les deux premie-  
res onces d’aleohol qui me Vinrent, afin que , s’il y  
aVoit quelque phlegme dans ce que j’attendois de la  
fuite de la distilation , je pusse assurer , que ce  
phlegme ne Venoit point de ce qu’il potrvoit y  
en aVoir de contenu dans le canal de l’alembic , le  
tuyau qui lui étoit ajusté & dans le chapiteau : car s’il  
y en eut eu eflectiVement, il étoit Vraifemblable que  
les deux premieres onces *d’alcohol* l'auroient emporté.  
Je reçus dans un Vaisseau de Verre propre & *sec* les  
deux premiers tiers qui succederent aux deux premie-  
res onces ; & je mis encore ces deux tiers à part dans  
des bouteilles bien fermées. Je tirai le reste comme  
on Vient de Voir, & jeféparai encore ces derniers esc  
prits des autres. Il demeura dans l’alembic un fel hu-  
mide qui attira à lui l’eau de *F alcohol* & qui l’engagea  
tellement entre *ses* parties , que la chaleur de l’eau  
bouillante à laquelle je l’exposai ne put jamais l’en  
féparer, ni la laisser s’éleVer aVec *i’alcohol.* Il ne faut  
pas s’imaginer que le fel préparé comme nous aVons  
dit, puisse altérer *F alcohol* en *se* mêlant aVec lui, parce  
que nous ne llaVons mis dans l’alembic qu’extreme-  
ment chaud & décrépité. Par cette feconde méthode  
qui fuppofe la premiere, on a en fort peu de tems  
*Falcohol* le plus pur qu’on puisse employer dans les  
opérations chymiques.

*R E MA R QUE S.*

î. *L.alcohol* poussé à ce degré de perfection est après l’air  
le fluide le plus léger que nous connoissions, il est par-  
faitement tranfparent , très-léger, fort simple , entie-  
rement inflammable , fans produire aucune fumée ni  
répandre par sa combustion aucune odeur defagréa-  
ble. Il est excessiVement Volatil, il ne laisse point de  
feces, il ne change plus dans la distilation. La cha-  
leur le raréfie extremement. Le feu le met aifément  
en ébullition. Il est d’une odeur fort agréable &  
d’une faVeur d’une nature particuliere. Il coagule en  
un instant toutes les humeurs du corps que nous con-  
noissons , excepté l’eau pure & l’urine. Il endurcit  
toutes les parties folides , & les garantit de la putré-  
faction ou de la colliquation spontanée. Si l’on rem-  
plit un Vaste de cet *alcohol 8e* qu’on y mette un corps  
d’insecte , de poisson, d’oiseau ou d’autre animal , il  
s’y colsscrvera sims *se* corrompre & s’altérer des siecles  
entiers, pourVu que ce Vase foit bien fermé. Il se mêle  
aVec l'eau , le Vinaigre , toutes les liqueurs acides, les  
huiles, & les fels, purs, volatils , alcalis , & ce mélan-  
ge fe sait assez également; il dissout les fubstances  
gommetsses & résineuses. De Eorte qu’on peut dire que  
nous ne connoissons aucun fluide produit soit par l’art,  
soit par la nature , qui s’unisse avec un plus grand nom-  
bre de corps que 1’*alcohol.* Mais c’est particulieremcnt  
un véhicule excellent pour l’efprit recteur des vegétaux  
qui s’unissant avec lui, est séparé de sim propre corps ,

A L C 694  
retenu & appliqué à des issages salutaires & à plusieurs  
autres. Les premiers maîtres de l’art qu’on distinguoit  
par le titre d’Adeptes, paroissent avoir figuré la prépa-  
ration de la pierre Philosophale, dans les descriptions  
qu’ils nous ont laissées de la préparation artificielle de  
cet *alcohol* parlait. Quoiqu’il en foit, il est certain que  
cet *ahcohol* doit sa naissance à la fermentation feule, &  
qu’on ne peut le préparer d’aucune autre maniere.

II. Par sim odeur, sa laveur & sa Vapeur, il produit des  
effets merVeilleux sur le corps humain. Il ranime , il  
affecte agréablement & donne de la Vigueur aux esprits  
animaux , naturels & vitaux, aux nerfs & au cerveau.  
Il réjouit l'esprit & les stens, il rend prcmpt & agile ;  
& passant d’un effet moins fort à un plus grand , *il*. enÎVre ; mais l’yvresse qu’il produit, faisit quelquefois  
fubitement & fe dissipe de même. Il coagule en un insu  
tant, comme nous l’avons déja Observé , le stang, la  
sérosité & les autres humeurs claires & fluides dont no-  
tre corps estarrosil. Aussi on dit que quelques person-  
nes en ayant bu imprudemment , sont mortes sur le  
champ. Appliqué extérieurement, il desseche , il for-  
tifie les vaisseaux, & coagule les fluides qui y fiant con-  
tenus, partout où sim action peut s’étendre ; il flecbe  
en un instant les extrémités des nerfs auxquels il pe-  
nétre ; il y occasionne la contraction , & les price de  
mouVement & de tout sentiment. D’où l’on Voit quel-  
le imprudence il y a quelquefois de la part duMede-  
cin & quel danger pour le malade , d’ufer en .fomen-  
tations dans des maladies Chirurgicales , *d’alcohol* foit  
pur , foit imprégné d’efprits aromatiques, ou de cam-  
phre ou d’autres fubstances qu’on y sait dissoudre ; de  
le faire appliquer chaud & d’en augmenter encore l’é-  
hergie par la friction. Dans ces conjonctures, mon avis  
seroit qu’on ne l’employât qu’aVec beaueoup de circonse  
pection , de peur que fous le prétexte spécieux de νΐνΐ-  
fier , d’échauffer , de résoudre , de dissiper & de *ren-  
dre* l’agilité ; on ne produisît d’autres effets que ceux  
que nous venons d’attribuer à ces esprits. *L’alcohol* pusse  
coagule, desseche, brûle les nerfs , & fait dans les blesc  
ures , les ulceres & d’autres maladies femblables, tous  
les ravages que nous venons de détailler. Il enleve à la  
Vérité des parties nerVeisses tous sentimens de douleur;  
mais aussi il ne leur laisse aucun tssage. C’est la même  
chose , je Veux dire le même soulagement & le même  
mal, dans les piquures & les déchiremens. Il arrête le  
fang en resserrant les Vaisseaux & coagulant le liquide ;  
partout où on l’applique ; mais partout aVec les mêmes  
circonstances que nous aVons détaillées. C’est donc  
dans ces différens cas, quelquefois un remede excel-  
lent , quoique toujours accompagné de quelque incon-  
vénient.

III. Il est aifé de juger par ce que nous venons de dire, de  
l’effet de *Falcohol* fur les fubstances tant animales que  
végétales qu’on y plonge. Il dissout & attire tout ce  
qu’elles ont d’huileux ; conféqucmment.il les atténue ;  
les resserre & les ride quelquefois. Aussi eft-il arriVé  
que les parties des animaux dans la préparation desc  
quelles on aVoit employé l'alcohol, en ont été altérées.  
La même caisse affecte de la même maniere les fleurs ;  
les feuilles & les fruits qu’on expose à son action.  
Quant aux petits oiseaux & aux autres animaux qu’ort  
plonge dans *salcohol* chaud , quoiqu’ils en foient réel-  
lement atténués , cette altération étant cachée oii S0US  
les plumes ou sous l’écaille, ils conservent toute leur  
beauté. Si on laisse macérer ces animaux pendant quel-  
que tems dans *Falcohol* le plus pur , jufqu’à ce qu’ils  
en soient bien pénétrés ; & qu’après les en aVoir tirés ,  
on les fasse sécher dans un four chaud & non brûlant ,  
enfermés dans un Vaisseau de Verre dont l’intérieur  
n’aura aucune communication aVec l’air extérieur , ils  
garderont leur forme naturelle pendant des siecles en-  
tiers , au grand aVantage de l’histoire naturelle & médi-  
cinale, parce que dansscet état ils auront toujours des  
caracteres Certains & VÎVans auxquels on les recon-  
noîtra. ... f

IV. Comme il y a une infinité d’oeeasions & quelquesfois  
X x ij

*ceHy* A L C

assez importantes dans lesquelles un Chymiste ou un  
autre Artiste a besisin de *Falcohollc* plus vrai & le plus  
pur, la moindre quantite d’eau dont il seroit embar-  
rassé rendant une expérience infructuetsse; il seroit bon  
qu’on eut des marques auxquelles on put reconnoître,  
si le fluide est pur ou ne l’est pas. Nous rapporterons  
ici en leur faveur les principales.

i. Si l’alcohol qu’il faut examiner contient en lui-même  
quelque huile, & 'si cette huile est si parfaitement dis-  
tribuée dans fa masse qu’il ne foit pas possible de l’ap-  
percevoir aux siens ; on n’a qu’à verEer de l’eau dessus ;  
le mélange de *F alcohol* & de l’eau deviendra blanc &  
l’huile se séparera de *F alcohol.*

Si l’alcohol contient quelque acide entre ses parties ;  
mêlez-le avec un peu d’esprit alcalin de sel ammoniac  
& il se fera une effervescence qui décelera l’acide.  
S’il n’y a point d’acide , il ne fe fera rien de fembla-  
ble.

3. S’il y a quelque alcali mêlé avec *F alcohol,* cela pa-  
roîtra par l’effervefcence qu’y excitera l’effusion d’un  
acide. Quant aux autres feIs , on y en trouve rare-  
ment,

4. Mais il est beaucoup plus difficile de s’appercevoir  
s’il y a de l’eau. Les Chymistes ont été contraints de  
chercher des méthodes pour s’en assurer, & ils en ont  
trouvé.

La premiere, c’est la distilation repetée & poussée à un  
point auquel ils ont cru pouvoir préfumer avec raifon  
qu’ils possédoient des esprits purs, simples , & sians au-  
cun mélange de phlegme. On remarquera cependant  
que je ne fuis jamais parvenu, comme je l’ai déja dit  
ci-dessus, à avoir un *alcohol* pur. La distilation repe-  
tée y laisse toujours un peu d’eau.

La seconde c’est de mettre un peu *d’alcohol* dans une  
cuiller nette & steche & d’exposter stur le feu cette  
cuiller dans un endroit où il n’y ait pas le moindre  
vent ; si après que *F alcohol* est confumé , il ne reste au-  
cune humidité dans la cuiller,ils en concluent qu’il  
étoit parfaitement déphlegmé. Quelques perfonnes  
plus exactes ont découvert par quelques expériences  
que l’action de la flamme pouvoit disperser dans l’air  
la petite quantité d’eau dont *i’alcohol* étoit chargé &  
laisser la cuiller flans humidité , après la consomma-  
tion de *l’alcohol ;* d’où ils ont conclu que quoiqu’il ne  
restât point d’eau dans la cuiller en la retirant de  
dessus le feu , ce ne feroit point une preuve qu’il n’y  
eût point d’eau dans *\’alcohol,* quand on le met dans la  
cuiller.

La troisieme, c’est de prendre un peu de poudre à canon,  
de la faire bien fécher dans une cuiller nette & Eeche,  
& de vesser essuite dessus un peu d’*alcohol.* Si lorsque  
*l’alcohol* qui est enflammé flur la poudre est stur le point  
de *se* constommer, la poudre prend feu, comme aupa-  
ravant, ils fe perfuadent qu’il n’y avoir point d’humi-  
dité. Mais on peut faire contre cette expérience la  
même objection que l’on a faite contre la précédente.  
Tout ce que ces deux méthodes démontrent, lorf-  
qu’elles s’accordent à prouver en faveur de *l’alcohol,*c’est qu’il contient une très-petite quantité d’eau ;  
mais elles ne prouvent point du tout qu’il foit parfai-  
tement déphlegmé.

La quatrieme & derniere méthode , ainsi que la feule  
bonne maniere de s’assurer s’il n’y a point d’eau absis-  
lument dans *Falcohol,* c’est de prendre une phiole  
de verre dont le cou soit long & étroit , & dont le  
corps puisse contenir quatre ou six onces ; de la rem-  
plir aux deux tiers de *Falcohol* qu’on veut examiner;  
de lui ajouter une dragme du siel de tartre le plus pur  
& le plus siec, tout au sortir du feu; de mêler bien en-  
semble le fel & *Falcohol* en fecouant la bouteille & de  
les laisser fur le feu, jufqu’à ce que *l’alcohol* Eoit prêt à  
bouillir. Cela fait , si le fel de tartre demeure parfai-  
tement fec , s’il n’a en lui aucune marque d’humidité,  
on pourra assurer que *Falcohol* étoit sans eau. C’est par  
ce mélange du fel de tartre avec *Falcohol* qu’on prenoit  
pour parfaitement déphlegmé, que je découvris qu’on

A L C 696

se trompoit. Je pris de *Falcohol* qui avoit entierement  
consumé la poudre à canon & qui n’y avoit mis le feu.  
J’y mêlai le fel alcalin dont j’ai parlé & je m’apperçus  
à la moiteur qu’il acquit que *Falcohol* n’étoit pas fans  
eau. Je pris derechef de *l’alcohol* dans lequel il y avoir  
un alkali fixe , qui étoit resté *sec* pendant fort long-  
tems ; & qui Pétoit encore, lorfque je versili dessus une  
ou deux goutes d’eau. Quoique le Eel eût été Eec, pen-  
dant très-long-tems ; cependant il ne fallut que cette  
petite quantité d’eau pour l’humecter sensiblement ; ce  
qui fe manifesta par des petits filets huileux qui cou-  
loient en bas le long des parois du verre.

Les propriétés individuelles de *l’alcohol* dont nous avons  
fait mention déterminent assez exactement fa nature :  
il ne nous reste plus qu’une obfervation à ajouter aux  
précédentes; c’est que fa distilation dans l’alambic se  
fait d’une maniere infensible. 11 ne forme point des gou-  
tes femblables à celles de la rosile ou de Peau ; il ne  
coule point en filets, comme l'eau devie la plus forte.  
Il est absolument invisible; particularité que les An-  
ciensChymistes n’ont point ignorée, comme ilparoît  
par les écrits qu’ils nous ont laissés. S’il est l'effet de la  
fermentation feule ; nous pouvons ajouter qu’il est sim  
dernier effet; Car lorsqu’on a obtenu une fois 1’*alcohol*par les méthodes que nous avons prefcrites ; il n’est  
possible ni de le perfectionner ni de l’altérer par aucun  
artifice que ce pusse être.

*Préparation de l’alcohol par les alcalis.,*

I. Comme on peut avoir befoin subitement d’une grande  
quantité *d’alcohol* pur , fans avoir tout l’appareil chy-  
mique nécessaire pour en préparer ; & comme il y a  
bien des occasions où l’on peut fe fervir avec si-lccès  
de cette liqueur , quoiqu’elle fût chargée de quelque  
alcali fixe ; l’industrie des Chymistes a trouvé la  
méthode fuivante de s’en pourvoir. Ils ajoutent à un  
esprit commun de vin le tiers de sim poids de cendres  
gravelées les plus pures & les plus seches, qui *se* pré-  
cipitent au fond fur le champ. Le vaisseau doit donc  
être secoué. Cela fait, le fel devient aussi-tôt humide  
& commence à fe dissoudre au fond, tandis qu’une li-  
queur claire & rouge lui fumage. Plus on secouera le  
vaisseau , plus considérable sera la dissolution qui *se*fera fous la liqueur, & la séparation qui fie fera dessus.  
On ne peut parvenir à les mettre en mélange ; car atss-  
si-tôt qu’on laisse la bouteille en repos, ces deux fubse  
tances fe difpofent en deux lits différens; plus fort fe-  
ra lleEprit de vin ; plus grande sera la quantité de li-  
queur surnageante ; & au contraire plus foible fera  
l’efprit , moins grande fera la quantité de la liqueur,  
II. Laissez reposer le vaisseau pendant quelque tems, afin  
que les liqueurs puissent fe séparer entierement. Ver-  
*sez* alors , en inclinant doucement ce vaisseau, la li-  
queur supérieure dans une cucurbite nette & seche ;  
prenant foin qu’il n’y passe rien avec elle des matie-  
res qui sirnt au fond. Ayez tout prêt un fel alcalin, fi-  
xe , bien desséché par le feu & mettez-le, tandis qu’il  
est encore tout chaud , dans la cucurbite qui contient  
ce premier efprit qu’on a déja travaillé une fois à dé-  
phlegmer. Secouez la cucurbite & mêlez bien le tout;  
tenez-la enfuite fermée pendant long-tems , & vous  
appercevrez le fel fec contracter un peu d’humidité.  
Vous continuerez à fecouer & à mêler, jusqu’à ce que  
vous voyez cesser la disselution du sel & furnager une  
liqueur limpide & rouge qui fera d’autant plus pure  
que le fel alcali dont on fe sera fervi, étoit plus chaud  
& plus *sec , 8e* qu’on aura secoué plus de fois la li-  
queur. Enfuite , *versez* la liqueur dans un matras à  
long-col & Eec ; ajoutez-y un peu plus de SH alcali,  
le plus pur & le plus sec que faire fe pourra , & très-  
chaud ; mettez le tout fur un feu de cent degrés; le *se-  
couant* fréquemment. Si le fel ne devient plus humi-  
de ; *Falcohol sera* parfaitement débarrassé d’eau. Il au-  
ra alors une couleur rouge, une faveur qu’on ne peut  
appeller simple, & quelque chose de desagréable à

*697* ALC

l’odorat;en un mot sim effervescence avec les addes  
& sim gout de lessive manifesteront la préfence d’un  
alcali.

On appercevra toujours dans cette opération une huile  
grasse qui fe féparera d’elle-même de l’esprit de vin,  
ou de la cendre, ou peut-être de tous les deux, & dont  
l’odeur est fétide. D’ailleurs l’alcali fixe dont on s’est  
fervi ayant absorbé & s’étant réuni aux acides qui  
étoient dans l’esprit de vin, est altéré dans *sa* nature  
& doit être regardé comme un fel composé, assez vola-  
til. J lai trouvé que quand on s’étoit servi plusieurs  
fois de ce fel , Observant toujours de le faire féeher  
après chaque opération , il devenoit à peu près de la na-  
ture dela terre.foliée du tartre & qu’il ne pouvoir  
plus fervir dans le cas où l'on avoit besoin d’un alcali  
fixe.

III. *L.Alcohol* ainsi préparé, & distilé dans une cuourbite,  
I.ur un feu modéré , devient suffisamment pur , & pro-  
pre prefque à toutes les opérations qui demandent un  
*alcohol* simple. Il aura ,j’en conviens , toujours quel-  
que chofe de si-lbalcalesoent; défaut dont on parvien-  
droit à le corriger en y ajoutant quelques goutes d’hui-  
le de vitriol avant la distilation & continuant jusqu’à  
ce qu’il ne s’y fît plus d’effervefcence , & jamais au-  
delà. Si l’on distile enfuite , *i’alcohol* qu’on obtiendra  
passera pour très-bon.

IV. Il paroît de-là que la séparation de 1’*alcohol* pur n’est  
pas une opération aussi facile que l’on penfe. Car il y  
. a dans la distilation je ne fai quoi d’acide & d’aqueux,  
adhérent immédiatement à l'efprit & s’unissant ferme-  
ment à l’alcali qu’on y ajoute. Nous ne devons point  
nous étonner du peu de fuccès avec lequel on fait cer-  
taines expériences qui éxigent un *alcohol* très-pur. Il  
n’est pas moins évident que le fel alcali dégageant *F al-  
cohol* de fon eau, de son acide & de fon huile , l’em-  
prégnant d’une qualité alcaline & augmentant ainsi  
Con action résolutive , le rendra plus propre a de cer-  
taines opérations particulieres. Lorsqu’on sepropose-  
ra de déterminer les effets de cette liqueur , on aura  
donc attention àtoutesces circonstances. BoERHAAVE,  
*Chym.*

J’ai suivi la préparation de *Valcohol,* à travers tous les  
procédés nécessaires à *sa* production, silr le végétal dont  
il est engendré. Mais toutes les liqueurs vineuses em-  
pruntant la propriété qu’elles ont d’enivrer & toutes  
les autres qualités par lesquelles elles different des au-  
tres fluides , de *Valcohol* qui réside en elles , je ferai  
quelques remarques fur l’ssa-ge qu’on en fait commu-  
nement dans la vie.

Premierement, toutes les liqueurs vineufes opérant fur  
les corps des animaux, des effets fort analogues à ceux  
du *Gas Sylvestre,* ou de cet efprit incoercible qui s’é-  
chappe des liqueurs fermentées ; il est très-vraisem-  
blable que les liqueurs fermentées n’enivrent & ne  
produifent leurs funestes effets qu’en vertu d’une por-  
tion de ce *Gas Silvestre* qui réside en elles.

Quelle est donc l’imprudence, pour ne pas dire la folie  
de ceux qui rempliffent leur estomac d’une grande  
quantité d’un fluide fortement imprégné du poifon le  
plus si-sotil & le plus pénétrant que nous connaissions  
dans la nature, poisim dont les désordres nous Eont  
constatés par des expériences journalieres & qui ne  
manque jamais de détruire l’animal, lorsqu’on en fait  
un ufage constant ! La connoissance & le mépris du  
danger que l'on court en lssant des liqueurs fermen-  
tées , feroient deux choses incroyables, si elles étoient  
moins ordinaires. Je me tiendrois fort heureux ,  
si je pouvois enfin ouvrir les yeux aux hommes fur  
l’extravagance de leur conduite , & les détourner  
d’une habitude à laquelle il est étonnant qu’ils sistent  
livrés , vu l'estime qu’ils font de leur vie ; car il est  
constant que les liqueurs fermentées détruifent plus  
de monde que tous les accidens de la guerre réunis à  
la multitude des maladies auxquelles il a plu à la Di-  
vine Providence de nous expofer ; & qu’outre les  
maux qu’elles engendrent par elles-mêmes, elles ren-

ALC 698

dent encore plus difficiles à guérir celles qui proviens  
nent d’autres caufes.

Les liqueurs fermentées sont fatales en raifon de leur  
force , ou felon qu’elles contiennent plus ou moins  
d’esprit , ou de ce *gas.* Ainsi donc , quoique les li-  
queurs fermentées dont la force est petite ne produi-  
sent pas des effets semblables fur le champ, je ne dou-  
te point que l’usage habituel qu’on en fait n’attaque &  
n’altere la constitution , & ne la déprave avec le tems.  
Je n’ignore point que, quand on a ufé de ces liqueurs  
il est non feulement difficile , mais même dange-  
reux de s’en pafler. Mais s’enfuit-il de-là qu’il n’y ait  
pas une extréme imprudence dans les parens d’accou-  
tumer leurs enfans prefque dès-le berceau , au vin &  
aux autres liqueurs fermentées.

Si nous considérons l’action de *Falcohol* fur l’estomac  
seulement & que nous nous rappellions en même-tems  
ce que l’on a dit plus haut de S011 effet fur les nerfs,c’est-  
à-dire , de la propriété fatale qu’il possede, de les def-  
fécher, deles retirer & de les priver de mouvemens &  
de sensation, nous n’aurons pas de peine à concevoir  
qu’il ne peut sejourner dans ce vsscere, surtout s’il est  
vuide de tout aliment, sans détruire les parties qui fer-  
vent à exciter en nous cette sensation que nous appel-  
lens faim, & fans attaquer l’élasticité de ses fibres qui  
est absolument nécessaire à la digestion. Mais ce ne  
sont pas là les seuls inconvéniens qui naissent de l’ssa-  
ge intérieur de *Valcohol* ; n’a-t-on pas vu qu’il coagule  
les silcs animaux & par conféquent tous les fluides qu’il  
rencontre dans l’estomac, j’entens ces fluides qui sont  
filtrés dans les glandes de la bouche , de la gorge & de  
l’estomac & que la nature a destinés à la dissolution des  
alimens ? Or ces fluides une fois coagulés & rendus vise  
queux, ils deviennent incapables d’opérer cette disse-  
lution. Il y a plus, ils font propres à la prévenir. Ceux  
qui ont eu occasion d’obsierver les matieres rendues par  
le vomissement des persionnes qui faisc)ient un usiage  
habituel de liqueurs spiritueusies auront pu s’apperce-  
voir que ce n’étoit presique qu’un amas de gelée corn-  
pacte & visqueusie.

C’est une erreur que de regarder les liqueurs fortes com-  
me propres à dissoudre les alimens ; c’est tout au con-  
traire, un effet entierement oppofé à leur nature ; car  
ce qui les constitue ce qu’elles font, c’est *i’alvohol* qu’el-  
les portent ; or *Falcohol* endurcit les substances tant  
animales que végétales ; & ne doit pas moins empê-  
cher leur dissolution dans l’estomac, qu’il en prévient  
la putréfaction hors de ce vifccre. t

Encore n’auroit-on pas à fe plaindre, si les liqueurs sipi-  
rituesses étoient revétues de quelques qualités qui *dé-*dommageassent des ravages qu’elles produifent. Mais  
ces ravages font trop grands pour que cela puisse être.  
Je conviens que le vin rouge, dur & austere, est capa-  
ble de resserrer un tempérament relâché & d’aider la  
digestion embarrassée par défaut d’élasticité dans les  
organes qui fervent à cette opération, & qu’on tire  
d’excellens remedes des vins blancs les plus pénétrans.  
Nous avons détaillé à l’article *Alcali,* d’après Hip-  
pocrate, les cas particuliers où les liqueurs spiritueu-  
Ees étoient de quelque utilité ; nous n’avons pas ou-  
blié en parlant des maladies en particulier, d’avertir  
du soulagement qu’on enpourroit attendre, lorfqu’ele  
les étoient capables d’en donner. Cependant si l’on  
vient à pesier tous ce que nous avons dit à leur avanta-  
ge, on conviendra que le mal produit par toutes celles  
qui siont plus spirituesses que le vin, n’est pas com-  
pensté par le bien qu’elles font toutes ensemble. En un  
mot, celui à qui je vois boire un verre d’eau-de-vie ,  
ou d’autre liqueur de la même nature, me paroît plus  
fou, que s’il mettoit de propos délibéré le feu à fa  
maifon. Les choses les plus dangeretsses dont un cabi-  
net puisse donc être garni, ee fiant les eaux cordiales;  
d’autant plus qu’en flatant le gout, elles determinent  
preEque infailliblement le possesseur a en faire un usa-  
ge habituel au détriment de sa sante & de fon juge-  
ment,

*cjesecy* A L C

Les Legisiateurs qui défendirent l'usage du vin & des li-  
queurs spiritueuses aux peuples à qui ils donneront  
des lois , connoissoient fans doute & avoient en vue  
de prévenir le tort qu’elles sirnt capables de faire à la  
fanté & à la raifon.

Il faut toutefois avouer que *ï’alcohol* & les esprits fer-  
mentés s’appliquent à l'extérieur avec beaucoup de  
fuccès. L’esprit devin , silttout l’esprit devin camphré,  
est tres-énergique dans les fomentations ordonnées  
pour la réfolution des liqueurs dans les coritusions ,  
tant intérieures, qu’extérieures.

Le vin appliqué extérieurement, ou employé en fomen-  
tation , rafraîchit les parties, & en diminue la chaleur,  
quoiqu’il produise un effet contraire pris intérieure-  
ment. L’esprit de vin a la même vertu. Pline dit qu’il  
eft de la nature du vin pris intérieurement, d’échauf-  
fer les vifceres, & de rafraîchir les parties, appliqué à  
l’extérieur. HARRrs, *Dissert. Chirurg.*

Hippocrate recommande de ne laver les ulceres qu’avec  
du vin. Galien, *L. III. Meth. c.* 4- dit qüe le vin est  
peut-être le meilleur remede pour les ulceres. Difco-  
ride prétend que la laine imprégnée de vin s’applique  
avec fuccèsFur les plaies, & Eurlesparties enflammées.  
Le Docteurs Harris assure flur l’expérience qu’il en a  
faite lui-même, que les Linges trempés dans de l’efjorit  
de vin, guérissent les brûlures d’eau chaude, de poix  
fondue, de feu & de poudre à canon , plus prompte-  
ment & plus parfaitement qu’aucune autre applica-  
tion. Il cite l'lexemple d’un enfant qui avoit perdu la  
vue par une goutte de poix qui lui étoit tombée dans  
l'œil, & celui d’un autre à qui le même accident étoit  
arrÎVépar de la poudre à canon,& qui recouvreront lam  
& l’autre l’ufage de leurs yeux le jour suivant, par  
une somentation chaude d’esprit de vin. H a R R ι s,  
*Dissert. Chirurg.*

On lit encore dans cet Auteur, qu’il n’y a point d’appli-  
cation préférable à celle du vin chaud, dans les plaies,  
les ulceres, & les inflammations, si-irtout dans celles  
quisirnt aux parties sensibles, & pleines de nerfs, de  
tendons , & de vaisseaux sanguins, comme les doigts  
&les orteils , ou des coupures & des plquures causient  
quelquefois de grandes douleurs, & peuvent occasion-  
ncr la mortification.

Les Turcs chez qui la Chirurgie est presique entierement  
ignorée, & qui n’ont pour tous Praticiens dans cet art,  
que quelques Juifs errans dans les pays qu’ils occu-  
pe'nt, fomentent & lavent leurs plaies avec du vin  
chaud 4& s’en trouvent bien. -

L’esprit de vin & la thériaque font les meilleurs topiques  
qu’on puisse employer dans les gangrenes produites  
aux orteils, pour en avoir coupé mal-adroitement les  
cors ou les ongles , surtout s’il y a irritation causée  
par des emplâtres & des onguens. H a R R ι s, *Disse  
Chirurg.*

Llesprit de vin appliqué en fomentations réitérées pen-  
dant un tems fuffifant, diminue dans quelques con-  
jonctures , la chaleur de l’érésipele, plus promptement  
qu’aucune autre fomentation , foit que l’érésipele sioit  
réel ou faux, cutané, ou profond, & attaquant les  
chairs. HARRrs, *Dissert. Chirurg.*

Si les vésicatoires caufen't de grandes douleurs & occa-  
sionnent une inflammation qui menace de mortifica-  
tion, une fomentation d’efprit de vin suffira pour eloi-  
gner le danger. HARRIs , *Dissert. Chirurg.*

Les inflammations caufées par les vésicatoires, accom-  
pagnées de douleurs violentes , & de douleurs noirâ-  
tres , & tendantes à la gangrene, n’auront aucunes fui-  
tes fâcheufes, & cederont aifément à une fomentation  
faite avec un linge plié en double & trempé dans du  
vin chaud ou de l’esprit de vin , & appliqué enfuite sur  
la partie affligée , fans emplâtre ni médicament onc-  
tueux. HARRIS , *Dissert. Chirurg.*

J’ai éprouvé plusieurs fois l’efficacité de ce remede sim-  
ple , dans les cas spécifiés par cet Auteur dont l’auto-  
rité doit être d’autant plus grande qu’il étoit homme  
d une probité reconnue.

A L C [700]

L’*Alcohol* pur eft un des plus puissans styptiques. Il faut  
en imbiber des tentes de linge, lorfqu’il est prefque  
chaud, en étuver la partie faignante,.& même l’arrê-  
ter dessus avec un morceau de vessie de cochon huilé.  
Ce remede arrêtera l'hémorrhagie fur le champ. Il saut  
cependant conserver cet appareil pendant trois jours;  
ce tems suffira pour que les vaisseaux sanguins serefer-  
ment. BoeRHaaVE.

Quant à l'antiquité de *i’alcohol,* ceux qui ne perdent au-  
cune occasion de relever le mérite d’Homere ,& qui  
lui attribuent toutes sortes de connoissances, en feront,  
quand il leur plaira , un excellent Chymiste. Ce grand  
Poete , en parlant dtl vin dont Ulisse enivra Polyphe-  
me, dit qu’il le tenoit de Maron , & que telle étoit sa  
force , que quarante fois autant d’eau ne lui ôtoit pas  
fon odeur & fon gout. Si cela n’est point une hyper-  
bole poétique, ce vin étoit assurément beaucoup plus  
fort qu’aucun *alcohol* que nous ayons aujourd’hui. Mais  
ce qu’il y a de vrai, c’est que Thaddæus est le premier  
qui ait fait mention de l'esprit de vin , & que cette li-  
queur ne nous sut point connue avant le treisieme sie-  
cle. Quelque-tems après, Arnauld de VilleneuVeen  
fit l’éloge fous le nom d’eau-de-vin , *aqua vini.* Il est  
certain que le treisieme & le quatorzieme siecle ont  
vu éclorre des découvertes bien surprenantes. Dans ces  
siecles , on vit paroître la poudre à canon» la vérole,  
& l’eau-de-vie plus fatale que ces deux premieres.

Tous les Alchymistes connus Eous le nom d’Adeptes,  
parlent de llesprit-de-vin, comme d’un des principaux  
ingrédiens de leur menstrue Eecret ; ce qui a fait croire  
à Weidenfeld que nous aurions la clé de toutes leurs  
découvertes , si nous favions préparer leur vrai efprit-  
de-vin philosophique. Mais Boerhaave prétend que  
celui que nous possédons a tous les caracteres que les  
anciens Chymistes attribuent à celui dont ils *se fier-*voient, excepté qu’il disselvoit les sels, ce que le nô-  
tre ne fait point. Sur quoi, il met en question , si c’est  
la vraie préparation de l’efprit de vin capable de dise,  
foudre les fels qui nous manque, ou l’art de difpo-  
fcr les fels pour les rendre dissolubles par l’esprit de  
vin.

L’alcohol *considéré comme menstrue dissent.*

1. Toutes les résines des végétaux.

2. La plupart des résines gommeusies.

3. Les siels alcalis , purs, volatils.

4. Les siels alcalis, purs , fixes , lorsiqu’ils siont extreme-  
ment *secs.*

La plupart des substances savoneufes.

6. Les soufres, lorsqu’ils semt ouverts par des sels alcalis.

L’alcohol *n’agit point.*

1. Sur les sels naturels composés ou neutres , comme le  
Bel marin, le nitre, & le Eel ammoniac.

2. Sur le soufre, à moins qu’il ne fiait ouvert par des sels  
alcalis.

3. Sur la terre, le mercure, les métaux, les demi-métaux,  
les pierres, & les pierres prétieuses.

ALCOL , *Vinaigre.* **RULAND.**

ALCOLÀ. Ce terme est spnonime *daphtha* dans Atd-  
cenne. Voyez *Aphtha.*

Mais dans Paracelfe , *alcola* signifie tartre ou sédiment  
d’urine, fiait que ce sédiment sisit une matiere blanche  
& légere qui fe dépoEe au fond du vaisseau où l'on re-s  
çoitl’urine, ou bien que ce foit du sable, ou des glale  
res, ou quelque matiere visquetsse.

ALCOLITA. C’est, selon Paracelse , *F urine.* Cas-

**TELLI.**

ALCOLISMUS. C’est l’action de réduire une silbstan-  
ce quelconque en parties très-menues en la corrodant,  
ou par quelque autre procédé. RULAND,

ALCONE, *Cuivre.* **RULAND.**

ACOR, *Cuivre brûlé»* RULaNDb

701 ALC

ALCORE. Efpece de pierre parfemée de petites taches '  
qui reflèmblentà de l’argent, RULAND.

ALCTE , Ἀλκτὴ. Erotien dit que clest le nom d’une  
plante dont Hippocrate fait mention. Fœsius penfe  
qu’il y a faute dans Erotien , qu’il faut lire ἀκτὴ , *le  
sureau.*

ALCUBD ou ALUMBAIR. Ruland entend par ce  
mot du heure crud , *butyrum crudum.* Johnson & Cas-  
telli ont dit la même chofe d’après Ruland, fans rien  
ajouter qui puisse expliquer cette interprétation.

ALCUBRITH, ALCUR ou ALCUZAR, *Soufre.*

**? RULAND.**

ALCYONIUM, *Externe de mer, Ou merde de Cormarin.*C’est une estpece de plante spongietsse qui *se* trouve  
dans la mer, & stur les rivages ; ou plutôt une écume  
de mer que la chaleur du foleil a durcie, & qui a pris  
divesses figures & couleurs.

Qu’est -ce que que ces corps que les Grecs appellent I  
*Alcyonia* ? Et comment *se* forment-ils ? Clest une quef-  
tion que les Botanistes ont agitée long-tems , & qui  
n’est point encore décidée. Pline prétend que ce font  
des nids que quelques especes d’oiseaux bâtissent Eut  
les eaux. Imperatus veut au contraire que ce nessoit  
qu’un amas de paille & d’autres matieres qui Ee fiant  
attachées ensemble, après avoir été réunies par l’agi-  
ration des vents & des eaux. Schrochius assure que  
ces corps semt formés de rofeaux & de feuilles de ro-  
feaux; parce qu’en ayant ouvert plusieurs, il y a trou-  
vé cette plante, le rofeau même, roulé & enveloppé  
d’autres matieres, mais occupant le milieu de cette  
masse. Diofcoride en distingue cinq efpece. La premie-  
re s’appelle

*Alcyonium durum.* Offic. *Alcyonium durum sive primum  
DioscoridisImperato,*C. B. 368.Tourn.Inst. 576.*Alcyo-  
nium spongiosum officinarum*, J. Β. 3- 816. Chab. 579-  
Raii Hist. 1.82.Hist.Oxon. 3. 654. *Alcyonium spongio-  
sum Discoridisflavum marinum quorumdam,* Donat.  
**II.***Alcyonium primumDioscoridis,* Calc. Musi 21. *Al-  
cyonium-, feu eorum riscum.* Worm. 48.

Cette premiere estpece ressemble en quelque maniere à  
une éponge ; mais elle est dure , pestante , d’un gout  
acerbe, de mauvaise odeur, sentant le poisson ; elle *se*trouve ordinairement Eur le rivage.

La seconde espece est appellée

*Farrago.* Offic. *AriilotTdmrago australis, alcyoniumsecun-  
dum Dioscoridis,* C. B. Pin, 368. *Vesicaria marina  
nigra suarrago Aristotelis quorumdam.* J. B. 3. 818.  
Chab. 580. Dale.

Lemery appelle la seconde espece *d’alcyonium (savage  
australis ,4s.* B. ) elle est légere , dit-il, poreuste com-  
meune éponge & *sentant l’alga.* Εεμεευ.

La troisieme esipece est nommée dans les Auteurs  
*Alcyonium vermiculatum*, Offic. *Alcyonium vermiculare*

*Imperati*, C. B. 368. *Alcyonium vermiculare. Imperat.  
639.* Hist. Oxon. 3. 654. *Alcyonium tertium Dioscori-  
dis,* Cæsalpin. 608. *Alcyonium vermiculatum , purpu-  
reum, candidum, et flavescens. Tourn.* Inst. 576.

Lemery appelle cette troisieme esipece *d’alcyonium* du  
nom de *milesium.*

Elle est, sielon le même, en forme de petits vers, de cou-  
leur tirant fur le pourpre, quelquefois blanche & d’au-  
tre fois jaunâtre. On la nomme *alcyonium vermiculare.*Le **MER Y,** *des Drogues.*

La quastrieme espece s’appelle

*Alcyoniam ffuppesum,* Offic. *Alcyonium stupposum Impera-  
ti,* J. B. 3. 817. Raii, Hist. I- 82. *Alcyoniumstuppo-  
sum-,* Imp. 640. Tourn. Inst. 576. *Acy onium stitppo-  
fum dictum,* Chab.579. *Alcyonium stupposumvel quar-  
tum Discoridis et Imperati, C.* B. 368. Hist. Oxon. 3.  
654.

Cette quatrieme efpece est appellée par Lemery, *Alcyo-  
nium molle:* elle est, dit-il, légere, molle, & ressem-  
blante a de la laine grasse. Εεμεευ,

La cinquieme est désignée de la maniere suivante.  
*Alcyonium tuberosumy Offic.* J. B. 3. 8I7. Raii, Hist. 1.

82. Hist. Oxon. 3. 654. *Alcyonium tuberosum ficus*

A L D 702

*forma,* Imperat. 641. Tourn, Inst. 576. *Alcyonium  
formafructels alicujusficus*, C. B. 3 68.

Lemery appelle cette cinquieme eEpece *Alcyonium fora-  
minesum.* Elle ressemble un peu , dit-il , au champ!-  
gnon ; elle est douce au toucher à l’extérieur , acre au  
gout, mais rude en-dedans, & poreuste à peu près  
comme la pierre ponce, fans odeur.

Il y en a plusieurs autres especes.

Elles contiennent beaucoup d’huile & de siel, les unes plus  
& les autres moins. Εεμεευ , *des drogues.*

*Préparation T Alcyonium.*

*Calcinez* une esipece *d’Alcyonium.* Pour cet effet, met-  
tez-la dans un pot de terre qui n’ait jamais été  
missiur le feu, avec un peu de fel; & après avoir  
bien couvert ce pot en Pendillant de terre, met-  
tez-le dans un fourneau ; lorfqu’il Eera bien cuit,  
retirez-le, & vous aurez *Ϊ’ Alcyonium calciné.* Il  
Ee lave comme la cadmie. DI0SC0RIDE, *Lib.* V.  
c. 136.

Toutes les especes *d’Alcyonium* sont détectives & réfolu-  
tives, d’une nature acre : mais le milésien , ou lever-  
miculaire , est le meilleur. Lorsqu’il est calciné, il  
guérit l'alopécie, & il nettoie la peau, de la galle & de  
la teigne. Celui qui a la surface extérieure polie &  
douce, est le plus fort ; non-feulement il déterge, mais  
il excorie. Le plus foible, celui qui a le moins de ver-  
tu, c’est celui qui ressemble à de la laine grasse. Ægï-  
**NETE ,** *L. VII. c.* 3.

La premiere & la feconde espece font bonnes pour les  
érésipeles, les dartres, la gratelle, la lepre,& les au-  
tres demangeaifons de la peau, pour effacer les taches  
du vifage, étant appliquées extérieurement ou en pou-  
dre, ou en décoction.

La troisieme est estimée bonne pour exciter les urines,  
pour chaisier la pierre des reins & de la vessie, pour le-  
ver les obstructions de la rate , pour Phydropisie ; on la  
prend en poudre ou en décoction. Etant brûlée, elle’1\*  
fait revenir les poils, si on l’applique fur la partie, dé-  
layée dans un peu de vin.

La quatrieme est résolutive.

La cinquieme est propre pour nettoyer les dents ; & si or!  
la calcine avec du siel , il s’en fait un dépilatoire ;  
étant appliquée fur la peau, elle y excite des deman-  
geaifons. Εεμεευ , *des drogues.*

A L D

ALDABARAM. L’os fésamoïdc du gros orteil. Voyez  
*Albadara.* Voyez *Sefamôtdaea.*

ALE

ALEC ou ALECH , *Vitriol.* **RULAND.** JohNsoN.  
ALECHARITH, *Mercure.* Jû **INS0N.**

ALECTORIA,, ou LAPIS ALECTORIUS, *Pierre  
de coq,* de ἀλεκταρ, coq. On dit que *cette pierre se*trouve dans l’estomac d’un coq ; d’autres prétendent  
que clest dans l’estomac d’un chapon âgé de quatre ans.  
0η ajoute qu’elle est claire comme leserystal, ou l’eau  
de roche, & de la grosseur à peu près d’une feve. On  
lui attribue des propriétés, aussi chimériques que S011  
existence : elle rend, dit-on , celui qui la possede , ri-  
che , éloquent & courageux ; elle lui donne de nouvel-  
les forces dans l’acte vénérien , & elle procure des  
amis. Toute femme qui a une *pierre de coq,* ont écrit  
quelques Auteurs, fera nécessairement charmante aux  
yeux des hommes.

Pline dit que Milon le Crotoniate n’étoit invincible que  
par la *pierre de coq, 5e* qu’il ne lutoit jamais qu’il ne  
l’eût sur lui. On lui donne encore la vertu d’appailser  
la foif & de modérer la Chaleur, en la tenant dans la  
' bouche. RULAND. PLINE. GUL. MENENS.

ALECTORôLOPHUS, *Crète de CoL*

703 À LE

Voici comment on distinguera cette plante dans les Au-  
teurs.

*Alectorolophos*, OssiC. *Cristagalla*, Ger. 912. Emac. 1071.  
Chah, *asiy-* Mer. Pin. 3 1. Ricin, Irr. M, 9z. Dill. p at.  
Giss 80. *Crista galh frmina,* J, B. 3. 436. Buxb. 88.  
*Crista galh Pratenses humilior , cornâ suscb ,* Rupp.  
Flor. Jensi 194. *Pedicularis sive Crista galli lutea ,* Park.  
Theat 719. Raii , Hiss lu 769, Synop. 3. 284. *Pedicu-  
laris Pratenes lutea, vel Crista galli t* C. B. Pin.  
163. Tourn. Inst. 172. Elem. Bot. 141. Boerh. ind. A.  
235. Hist. Oxon. 3.426. *Pedicularis Pratensis lutea,  
sive Crista gall’, herbariorum* , Merc. Bot. 1. 57. Phyt.  
Br:t. 89. Yellow. Rattle, D ALE.

*Alectorolophos*, ou cette plante que nous nommons *Crète  
de coq ,* a ses feuilles ressemblantes à la *crète d’un coq.*Sa tige est foible , & fa femence de couleur noire.  
Ρΐ INF,7. *XXI, c. <su*

Lobel dit qu’on l’appelle *Pedicularis,* à caisse de sa qua-  
lité véneneIsse, & parce qu’elle infecte les prairies,  
& qu’elle est mortelle p our les poux. Dodonæus assure  
au contraire que ce nom lui vient dc la grande quanti-  
té de vermine qu’elle produit dans les bestiaux qui  
paissent dans les prés où elle croît. Les feuilles decct-  
teplante me paroissent ressembler assez par leurs sillons  
au dos d’un poux ; & c’est peut-être de-là que lui vient  
le nom de *Pedicularis.*

D’une petite racine blanche,unique, qui pousse sicule-  
ment de côté quelques rejetions, & qui n’entre pas  
profondément en terre , part une tige , feule pour l or  
dinaire , s’éleVant à la hauteur d’un pié , épaisse, roi-  
de, douce, quarrée, droite, menue, légere, quelque-  
fois parllemée de taches & de traits noirs , mais d une  
couleur de pourpre au fommct. Cette tige fe divife  
en plusieurs branches placées en opposition, & em-  
brassées par deux feuilles, fans pédicule , larges à la  
balle de la plante; mais allant toujours en diminuant à  
mesure qu’elles sont plus proches du sommet, de la  
largeur d’un doigt , pointues par le bout, dentelées  
fur les bords, semblables à la *crète d’un coq,* ayant  
toutes une veine remarquable qui s’étend à chaque  
découpure, à droite & à gauche ; du milieu desfeuil-  
les sortent de petites branches deux à deux ,& plantées  
en opposition. Au sommet de la tige & des branches  
naissent de petites fleurs fort ferrées les unes contre  
les autres en forme d’épi ; leur pédicule est fort court ;  
leur calice est gros, rond, un peu applati, & coupé  
aux extrémités en quatre fegmcns pointus. Elles n’ont  
qu’une feuille, jaune, d’une figure assez semblable à  
celle d’tm chaperon; elles contiennent & cachent à la  
vue un style foible, aveo quatre étamines.

Lorsqu’elles fiant tombées, le calice s'enfle & forme une  
assez grosse vessie , qui renferme & comprime un vafe  
fiminal assez grand, dÎVÎfé au milietl en deux cellu-  
les qui contiennent beaucoup de femences fort prese  
fées , & environnées dlune bordure membraneufe d’u-  
ne couleur cendrée. Lorfque la semence est mûre, les  
cellules membraneuses se rompent & s’ouvrent ; elles  
font luTantes lorsqu’elles sirnt seches.

Cette plante fleurit au mois de Juin , & *sa* semence  
mûrit très-promptement ; à peine est-elle mûre, qu’el-  
le tombe , & la plante fe feche jufqu’à la racine mê-  
me.

Elle croît particulierement dans les pâturages fecs, &  
quelquefois dans les champs labourés; elle n’est d’au-  
cune utilité dans aucun endroit, & on la traite partout  
comme une mauvaife herbe. RaY , *Hist.*

Bouillie avec des seves écossées, & adoucie avec du  
miel,elle est bonnepourla toux. Elle éclaircit la vue.  
Pour cet effet, on en met la femence entiere dans  
l’œil ; elle n’y catsse aucun mal; au contraire elledissi-  
pe les nuages qui obscurcissent la vue. Elle change de  
couleur; de noire elle devient blanche; elle s’enfle, &  
fort dc l’œil d’elle même. Ριινε , *L. XXI. c.* 5.

Outre l’espece précédente , Ray compte les suivantes.

1. *Crista galli mas , J. B, Crète de coq mâle de JeanBau-*

ALE 704

*hin.* Elle differe de la femelle en grandeur ; car elle s’é-  
leve quelquefois à la hauteur d’un pié & demi ; fa ti-  
ge est plus forte , fes feuilles plus larges, de même que  
fes fleurs; elle est plus blanche au fommet, & elle a  
des Vésicules Velues. Elle Vient aVec la femelle dans les  
prairies aux enVÎrons deGeneVe.

2. *Crista galhspic ata flore luteo magno Messetnenfis.  
^.Trixago apula unicaulis,* τετράσταχυς ( *Tetrastachys)*Col.

*Crista galli spicata flore vario ex albo et purpureo. An  
Antirrhinum folio serrato, J. B. ApuUa tristago >* ou  
*Tetrastachis* de Columna.

4. *Pedicularis Pratensis rubra vulgaris,* Park. *Pratensis  
purpurea,* C. B. *Pedicularis,* Ger. *Pedicularis-, qesu  
baselam Crista galli flore rubro,* J. B.

Les fleurs dans cette efpece, ainsi que dans l’espece or-  
dinaire de *crète de coq* , partent de Vésicules lâches &  
polies , sillonnées, & d’un Verd tirant fur le rouge,  
quoique foncé. Ces fleurs font rouges, rarement blan-  
ches , ou de couleur de chair. La leVre supérieure a un  
bec, & couVre dans deux cellules qu’elle forme un  
style de couleur de pourpre , & quatre étamines jau-  
nes. La plus profonde est enfoncée entre trois lobes  
très-parfaitement ronds. Ses feuilles ont quelque resi-  
fcmblance aVec celles de la filipendule; elles font feu-  
lement un peu plus petites, & mieux découpées fur  
les bords , d’une couleur Verte ou un peu rouge ; elles  
font placées sim des tiges cretsses, anguleuses , soibles,  
de huit ou neuf pouces de haut. Sa racine a quelque  
amertume , elle est blanche, sillonnée , figurée comme  
celle de l’ache, grosse à peu près comme le petit doigt;  
mais poussant de tous eôtés dc petites fibres. Du haut  
de la racine fo.tent des feuilles, larges, épaisses &  
pointues , dentelées par les bords ; du milieu de ces  
feuilles part une tige aVec d’autres feuilles. Les pre-  
mieres feuilles de cette plante , lorsqu’elle commence  
à fortir de terre , font si ressemblantes , tant par la fi-  
gure que par la déeoupure, à celles du polypode,  
qu’on les prendroit les unes pour les autres. La fe-  
mence est d’une couleur sort brune; elle est ronde,  
contenue dans une Vésicule assez large , & figurée en  
croissant, & présentant une espece de bec.

Elle croît dans les prairies, les pâturages & lesbruyeres.  
Partout où la terre est humide & marécageuse, dans  
toute l’étendue de l’Angleterre.

5. *Pedicularis palustris rubrâ elatior. An Pedicularis cam-  
pestris prior species tragi.*

Cette plante , que nous pourrions prendre pour le *tra-  
gus,* engendre dans les bestiaux qui paissent dans les  
lieux où elle croît, & qui la mangent, une si grande  
quantité de poux, qu’il est extremement difficile de  
les guérir de cette maladie.

6. *Crista galli montana floribus pallidis in spicam con-  
gestis.*

7. *Pedelcuelaris major Dalechampii >* J. B. *AlpinasiUcisfo-  
lio major ,* C. B. *Masor alpina.*

8. *Filipendula montana altera,* C. B. *Montana mollior  
altera,* Park. *Alectorolophus* II. Clusi Hist.

9. *Pedicularis Bulbosa,* J. B. *Filipendula montana ustore  
pediculariae ,* C. B. *Filipenduela montana major Albidae*Park. *Alectorolophus Alpinus masor,* 1. Clus. *Filipen-  
dula montana,* Ger.

10. *Pedicularis Alpina lutea*, C. B. Park. *Alpina, flore  
luteo radice nigra,* J. B.

11. *Crista galli umbellata,* C. B. Prod. *Galli lutea um-  
bellata* ,Park.

12. *Crista galli Angttstifolia montana*, C. Β.

ALEFANTES. Ruland rend ce mot par *Flossalisesieur  
de fel.*

ALEIMMA, Ἀλειμμα ; Onguent, Uniment, topique  
graisseux , onctueux , à qui l’on n’a point donné la  
consistanee qu’il a, en y ajoutant de la cire.

ALEION , Ἀλειον. Epithete qu’Hippocrate donne à  
l’eau; elle signifie *abondant.* GûRRÆUs,

ALEIPHA , Ἀλειφα. Ce mot signifie l’huile des vé-  
gétaux & la graisse des animaux. Il désigne encore une  
esipece

705 ALE

espece d’huile médicinale, préparée avec des végé-  
taux odorans & aromatiques, & destinée à oindre le  
corps, & par conséquent d’une consistance convenable  
à cet usage. Il n’entre donc point de cire dans la com-  
position de *ÏAlelpha.* Et si l’on y admet des poudres ,  
ce ne peut être dans une quantité suffisante pour l’é- 8  
paissir beaucoup.

Hippocrate & tous les anciens, employôient beaucoup  
d’onguens. Ils les appliquoient non-seulement en qua-  
lité de topiques si-ir quelques, parties du corps ; mais ils  
fe propofoient encore dans l'tssage qu’ils en fassoient,  
dans preEque toutes les maladies, tant aigues que chro-  
niques, d’apporter quelque changement dans l’habitu-  
de générale du corps. 11 faut observer qu’avant que  
d’appliquer leurs huiles, ils commençoient par relâ-  
cher la peau en faisant prendre les bains chauds, afin  
sans doute que les particules de l’huile trouvassent une  
entrée plus libre & plus facile dans les pores.

Il est étonnant qu’une pratique que les anciens ont tant  
recommandée , & dont il est évident qu’ils retiroient  
de si grands avantages, ait été si parfaitement bannie  
de la Medecine, que dans la cure des maladies il n’ar-  
rive que fort rarement aux modernes d’en faire men-  
tion : elle me paroît assez importante pour mériter un  
peu plus d’attention. Je crains bien que cet oubli ne |  
foit encore une des stlites malheureuses de la soumission |  
aveugle qu’on a pour des théories , par lesquelles on  
profcrit tout ce qui ne quadre point avec les idées im-  
parfaites que nous avons de l'opération des corps, tant  
naturels qu’artificiels, les uns fur les autres, fans s’em-  
barrasser de l’expérience, le feul guide toutefois que  
nous puissions prendre avec fureté & le feul oracle que  
nous ayons à confulter fur la solidité & la foiblesse des  
théories.

Je me flate que le fait que je vais rapporter, fuffira pour  
démontrer aux modernes qu’ils ont eu peu de raifon de  
négliger autant qu’ils font, l'tssage des huiles.

L’année qui précéda celle dans laquelle ceux qui pren-  
nent les viperes découvrirent que l’huile étoit un des  
plus sûrs remedes qu’ils pussent employer contre la  
morsure de ces animaux ; j’employai un grand nombre  
de ces personnes à me prendre des viperes dont j’avois  
besifin pour quelques expériences. Je fis mordre par  
ces viperes plusieurs poulets & quelques chats. J’en  
guéris quelques-uns & j’en laissai mourir quelques au-  
tres. J’observai en disséquant ceux qui étoient morts ,  
que le sang étoit coagulé comme de la gelée, dans tout  
le cours du vaisseau qui avoit été offensié par la vipere ; I  
qu’il étoit noirâtre & en stagnation , & que plus il ap- |  
prochoit du cœur, plus la coagulation , la lividité & I  
la stagnation étoient grandes. Or si le poison d’une |  
vipere caufe la mort en figeant le fang, il est évident  
que l’huile doit guérir les maladies caufées par la mor-  
fu.re venimeuse de cet animal, en résolvant les coagu-  
lations déja formées & en empêchant le venin d’en  
former de nouvelles.

J’aVoue mon ignorance ; elle est entiere par rapport à la  
réfolution de la coagulation du fang par l'huile; je  
n’ai aucune idée claire & satisfaisante du méChanifme  
par lequel elle produit cet effet. Je fai qu’on a dit que  
les pointes falines du poifon de la vipere font envelop-  
pées & émouffées par les particules vifqueufes de l'hui-  
le : mais cette explication peut être & n’être point la  
vraie. Mais quelle que foitla caufe mécanique de l'opé-  
ration de l’huile dans la résolution du sang coagulé ,  
qu’importe ? N’est-il pas vraisemblable que si elle est  
capable de produire cet effet dans une occasion , que si ’  
elle a pu une fois empêcher le fang de fe figer , elle le  
pourra bien encore dans un autre cas où le fang y auroit  
quelque disposition. D’où je conclus que les linimens  
fur tout le corps en général, doivent être employés  
dans les maladies inflammatoires de toute la masse du  
sang , aVec autant de succès que les oignemcns particu-  
culicrs dans les maladies inflammatoires de quelques  
membres en particulier. Pour confirmer ce sentiment,  
je rappellerai au lecteur que la méthode la plus efficaec

*Tome I.*

ALE 706

pour dissiper les inflammations, c’est: de relâcher les  
Iolides, & que l'huile possede dans un haut degré la  
vertu de relâcher.

Nous l'ommes maintenant en état de juger de la Tolidité  
du sentiment de ceux qui prositrivent l’application des  
huiles sur les tumeurs inflammatoires, lorsqu’il est  
question de résoudre, par la crainte qu’ils ont d’obsi-  
truer les pores de la peau. Car quand il arriveroit que  
l’huile boucheroit les pores de la peau; s’il est vrai  
qu’elle atténue & prévienne la coagulation , le bien  
qui réfultera de cet effet, ne contrebalancera-t’il pas  
suffisamment l’inconvénient qui naîtra de l'obstruction  
des pores.

ALELAION, Ἀλέλαιον. Topique dont Galien fassoit  
tssage dans les tumeurs molles. Il étoit compofé d’huile  
battue avec du stcl. FoEsIUs.

ALEMA, Ἀλημα *rsarvne bouillie.*

ALEMBÀN, *Plomb bridé.* **BULAND.**

ALEMBIC. Ruland rend ce terme par *mercure, .*

ALEMBICUS, *Alambic* ou *Alambic.* Ce terme est com-  
posé d’Arabe &deGrec.Il vient dumotgrec’Ansijo dé-  
rivé *d’dasealvu* pour ἀναβαίνω, *monter-, &* de *al,* particule  
Arabe. Séneque nomme cet instrument en latin *milia-  
rium ,* en François nous l'appellons *alambic.*

Avant que l'tssage des cornues fut aussi commun qu’il l'est  
devenu depuis quelques années, la méthode générale  
étoit de mettre le corps qu’on vouloir distiler dans un  
vaisseau qu’on appelle le corps de *Valambic,^* d’ajuster  
sur ce vaisseau un chapiteau dans la cavité duquel la va-  
peur s’amassoit, fe condcnsioit & couloitdansun canal  
qui la portoit dans un vase. Le canal s’appelle le bec de  
*Y alambic , 8c* le vase dans lequel la liqueur tombe du  
bec de *s alambic*, un récipient. On donne proprement  
le nom *T alambic* au chapiteau, & on le distingue par  
l’épithete *rostratus >* d’un autre eEpece *d’alambic,*appelle *alambicus caecus, alembic aveugle.* Ce dernier  
n’a point de canal à S011 chapiteau , & il est destiné à  
recevoir les matieres d’une nature steche qui s’y élevent.  
Le chapiteau est quelquefois percé , pour permettre à  
une partie de la liqueur dé s’évaporer. *L.alembic* est  
donc proprement le chapiteau dont on couvre le vafe  
qui contient la liqueur à distiler. Onfe fert maintenant  
de ce mot pour désigner l’instrument entier.

ALEMBROTFI. Il est dit dans un Traité imprimé dans  
*le Theatrum Chymicum, vol.* 4. intitulé, *Super tracta-  
tulum , Mer fugi dum bibit,* qu’*Alembroth* est un mot  
Chaldéen qui signifie Clé de l'art , *artis clavis.* Ru-  
land le rend *passai mercuriel* ou sa/ *Philoscphorum artis,*fel de mercure, ou fel des Philofophes & de l’Art.  
Castelli prétend que ce mot est fynonime à *elembroth 8e  
sal fusionis,* ou *sal fixionis.*

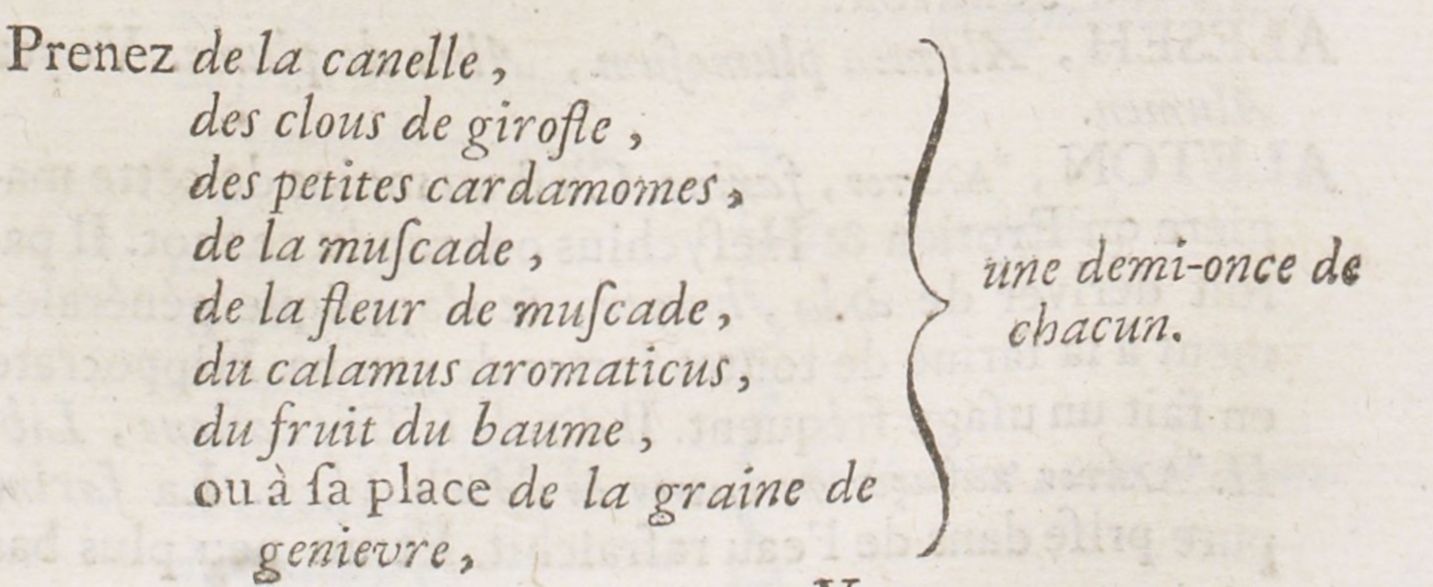
On prépare par le moyen de l'art quelques-uns de ces  
fels ; mais celui qui a donné le nom à tous les autres,  
est naturel; il s’engendre en Chypre, & il est assez  
ressemblant, foit pour la forme , foit pour la couleur,  
à du sang féché.

Ruland entend par *alembroth desiccatum,* le Eel de tartre.  
*Alembroth* paroît signifier en général un fiel alcali fixe,  
fort utile dans la fusion des métaux,.qui *fe* charge de  
leurs foufres étrangers & qui aide à les féparer de leur  
mine.

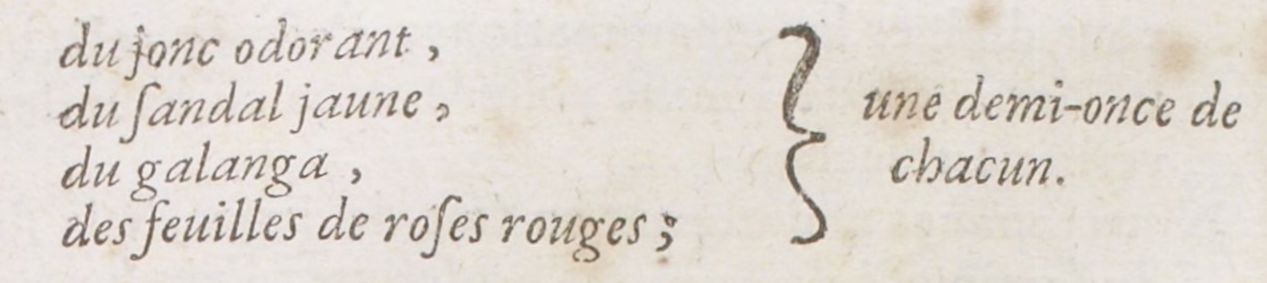
ALEMZADAT , *Sel ammoniac.* **RULAND.**

ALENON , Ἀληνον. Gorræus dit qu’Aétius nOmme  
l’huile d’amande , ἄληνον ἔλαιον.

ALEOPHANGINÆ PILULÆ , *Pilules aléophan-  
gines.* Voici la maniere de les préparer.



\*707 A LE

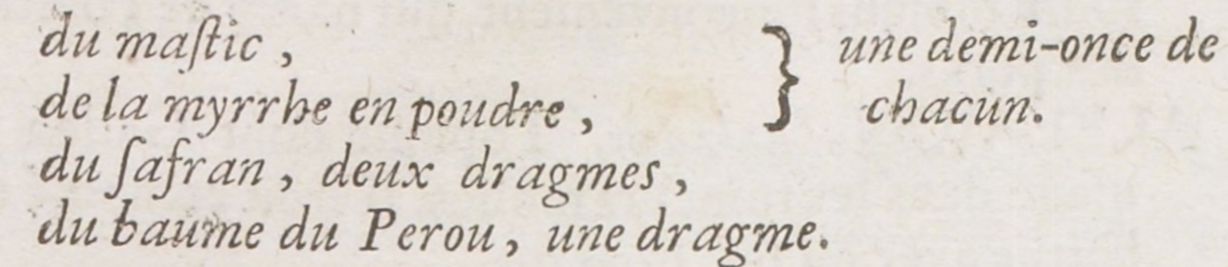


RéduiEez le tout grossierement en poudre.

Tirez-en une teinture aVec de l’efjorit de vin, dans un  
Vaisseau de Verre bien setmé.

Vous dissoudrez dans trois pintes de cette teinture , une  
llure du meilleur aloès.

Vous y ajouterez,



Vous donnerez à ce mélange la consistance propre à des  
pilules, en faisirnt éVaporer l’humidité superflue, fur  
des cendres chaudes. *Pharmacopée de Londres.*

La quantité de quelques-uns des ingrédiens est moindre  
qu’elle ne l’étoit auparaVant. Voilà ce qu’on appelle  
les *pilules* aromatiques de Mesiié. Zwelfer s’est très-  
étendu en remarques sim cette composition, qui dif-  
fere un peu dans *sa* Pharmacopée de celle-ci. Il s’est  
fort occupé à la corriger. Il conseille d’extraire la par-  
tie aromatique des ingrédiens par deux ou trois coho-  
bations , aVec une quantité suffisante dlesprit de vin ;  
de faire du reste une décoction dans de l’eau pure ; de  
faire dissoudre l’aloès dans cette eau ; d’ajouter enfui-  
te la myrrhe, le mastic, le fafran, aVec l’esprit aroma-  
tique qu’on a retiré d’abord. La *Pharmacopée royale*ajoute à cette préparation l’hellébore, & lui donne  
pour titre, *Pilules aléophangtnes, céphaliques et stoma-  
chiques s Pilulae aleophanginae capitales et stomachicae s*mais ces pilules ne font plus d’tssage. *Remarques de  
Qtincsu*

Ce remede est imité del’Hierade Lampon, décrite par  
Galien, *Lib. VIII. De compositione Medicamentorum Ίc.* **2.**

ALEORE’, Ἀλεωρὴ , ώ’ἀλέω , *éviter, échapper.* Hippo-  
crate emploie ce terme pour marquer le repos procuré  
au malade par la diminution ou la silspension des dou-  
leurs. Ἀνεσις γάρ νὸυσου *üasiovsii TPaseysi μεγά,λνν* αλεωρὴν ,  
*la diminution ou la suspension d’un mal, quel qu’tl soit,  
procure au malade un grand repos. Prognosi, soct.* **I.**

ALEOS , Ἀλεος. Pris comme un adjectif, il signifie ,  
*amasse -> condensa* ou *continué s 8e* c’est en ce dernier  
I.ens qu’Hippocrate a dit des regles , ἀλλ’ ἀῦθις πολλὰ ἵη  
ἄλεα, *mais si elles coulent en abondance et sans Interrup-  
tion.* Et une ligne ou deux après celles-là, *rsa stéea  
Innasoisiai,* ἄχρους τε ἔσται μεχρις ἀν ὓτως ἔχη. *De Morbis  
mulier. L. I.*

Pris comme un substantif, Héiychius & d’autres rendent  
ce mot par θέρμη , Θάλπὸς, *chaleur s* & ils le font venir  
de ἀλέα, *chaud,*

ALES , Ἀλες, adjectiffynonime a ἄλεὸς , *ramasse, entase  
fé, condense.* Hippocrate l’a appliqué dans ce dernier  
- fens aux excrémens, dans le cas de la femme de Polé-  
marche, Livre feptieme de fes Epidémiques.

Il signifie aussi quelquefois resserré, comme dans cette  
phrafe, τῶν *adlesuv* ἀλέων ἐουσέων , *la matrice s’étant  
resserrée. De Morbis mulierum , L. I.*

C’est encore un nom que les Chymistes ont donné à un  
fel factice.

ALES CRUDUM. Ce font les goutes d’une espece de  
rofée qui tombent quelquefois pendant la nuit au mois  
de Juin. JoHNSON.

ALESEH, *Alumen plumosam , Alun de plume.* Voyez  
*Alumen.*

ALETON , Ἀλητον,*farine.* C’est au moins de cette ma-  
niere qu’Erotien & Hefychius ont rendu ce mot. Il pa-  
roit dériver de ἀλέω , *broyer > &* s’applique générale-  
ment à la farine de toutes fortes de grains. Hippocrate  
en fait un ufage fréquent. Il dit *de Victus raelone , Lib.  
IL. soTurrov* καθαρὸν πινομενον *cv v Laeli* ψυχει. La *farine*pure ptisse dans de l’eau rafraîchit. Et un peu plus bas

ALE 708

il nous apprend que *\a farine,* ἄλητον , prife dans du  
lait, est plus propre à purger que prife dans de l'eau.  
On lit dans le Eecond LÎVre des Fpidémiqucs du mê-  
me Auteur , à propos de l’oesophage dont il par-  
le dans cet endroit assez obscurément, le passage fui-  
vaut : Ἀληταν ως θερμότατον διδὸναι , καὶ οινον *ooscélov,*donnez de la farine sort chaude & du Vin qui ne foit  
point trempé. Les Traducteurs ont rendu le mot  
*TiJôvcti* par *appomto ,* comme si Hippocrate décrÎVoit  
un cataplafme *de farine* & de Vin ; mais il me semble  
qu’ils n’ont point entendu l’Auteur dans cet endroit:  
quoique dans d’autres endroits il ait ordonné un cata-  
plasine *de farine, Iniriov,* il n’en est pas question dans  
celui-ci.

ALEURON , ’Ἀλευρον , *farine -s* de Aleo, ἀλεω , *broyer.*A parler exactement , ce terme signifie *farine* de ffO-  
ment: mais Hippocrate l’applique aussi à la *farine* de  
lentilles , ou de semence d’yVroye.

ALEXANDER. *Alexandre* Medecin du sixieme siecle;  
on l’a Eurnommé *Tralelan,* de Tralles , Ville de Lydie,  
où il naquit. Etienne *son* pere, étoit Medecin de pro-  
fession ; d’où nous pouVons conjecturer qu’il ne négli-  
gea rien pour l’instruction & les progres de fon fils  
'dans sim art.

*Alexandre* après aVoir pris pendant quelque tems les le-  
çons de sion pere, ou même après *sa* mort, dans la per-  
fuasion qu’il ne manqueroit pas d’acquérir fous un nou-  
veau maître des lumieresnouVelles, *se* rendit dssCiple  
d’un autre Medecin ; il étudia Eous le pere de ce C0S-  
mas, à la priere duquel il compila sim OuVrage. An-  
noncé par ce traVaih, il jouit de tous les aVantages d’u-  
ne grande réputation tout en entrant dans la pratique  
de la Medecine. Cette réputation étoit telle qu’il ne  
passait pas seulement à Rome pour un grand homme  
dans sim art, mais qu’on le consilltoit même comme  
tel, dans les dlVerfes contrées qu’il pareourut ; en un  
mot, il étoit Connu fous le titre *d’Alexandre le Me^  
decin.*

Il ne paroît pas que ce titre fût mal acquis, & qu’il le  
dût ou au caprice du peuple , ou à quelques cures dont  
il fallût plutôt attribuer le fuccès au hafard qu’à fon  
faVoir. Il le mérita par l’étendue de fes connoissances  
& par la fagesse de fa pratique; Il est le feul Auteur de  
ces derniers siecles des Lettres, qui fe fût fait un plan  
aVant que d’écrire , & qu’on puisse appeller un Auteur  
original.

Sa méthode est claire & exacte. Il commence par les ma-  
ladies de la tête , d’où il defcend à celles de toutes les  
parties du corps qu’il parcourt dans leur ordre natu-  
rel. Son exactitude fe remarque surtout dans ce qu’il a  
dit des signes diagnostics. Quant à fa maniere de trai-  
ter les maladies, elle est ordinairement raifonnée & *sa-  
lutaire.*

Il ne s’embarque point dans des dissertations fur la ma-  
tiere médicinale, l’Anatomie ou la Chirurgie ; il se  
borne à la description des maladies , ce en quoi il me  
paroît que consistoit sim talent particulier, & à la cure  
des maladies que l’étendue de fa pratique le mettoit à  
portée de connoître & d’exposer aVec plus d’exactitu-  
de & de certitude.que ceux dont les lumieres n’étoient  
point appuyées de l’expérience. Il a laissé plusieurs  
histoires très-circonstanciées de maladies, aVeeundé-  
tail régulier de la succession des iymptomes & de l’ap-  
plicationdes remedes.

Il faut dire à sem honneur, que s’il n’a point parlé ex-  
pressément de la Chirurgie,ce n’étoit point qu’il l’igno-  
rât; s’il eut moins connu Fart d’écrire & s’il eût moins  
sienti la néeessité de siiicre un plan, il ne feroit point  
tombé dans cette négligence. Il s’étoit apperçu com-  
bien de longues digressions sur des matieres étrange-  
res, & un mélange de différens sujets, jettoient d’obse  
curité dans dcs ouVrages destinés au progrès des sticn-  
ces ; c’est par cette raision qu’il s’étoit projftssé , comme  
il nous l’apprend , de traiter des fractures & des opé-  
rations néceffaires dans les maladies des yeux, dans des  
livres séparés.

7og - ALE

Le silence profond qu’il garde fur les maladies des fem-  
mes, est une nouvelle preuve de l’exactitude de sa mé-  
thode. Comme ces indispositions procedent de la struc-  
ture particuliere & des fonctions des parties , il ima-  
gina , fans doute, qu’elles ne pourraient entrer dans un  
Traité général de Medecine , & qu’il ne seroit que  
défigurer fon projet , en lui donnant plus d’étendue.

S’étoit-il proposé de traiter des maladies des femmes ,  
ainsi que des fractures & des maladies des yeux , dans  
des livres particuliers ? A-t’il assez vécu pour remplir  
ces desseins ? C’est ce qu’il nous est maintenant im-  
possible de décider : voici les seules conjectures que  
nous puissions faire ; c’est que, comme il composa dans  
image fort avancé, lorfqu’il ne put plus supporter les  
fatigues de la pratique, les ouvrages que nous avons  
de lui ; il est plus vrai-semblable qu’il n’a laissé que  
ceux-là, qu’il ne l’est qu’il en ait écrit d’autres qui fe  
soient perdus.

H paroît, par tout ce que nous avons de lui, s’être Ins-  
truit avec foin des Obfervationsde fes prédécesseurs ,  
auxquels il réunit encore des préceptes d’une certitude  
beaucoup plus grande, ceux de la raison, & de sis pro-  
pre expérience. S’il semble aVoir issé de moyens vio-  
lens dans les cas extremes, on ne peut l’accsser pour  
cela de s’être joué de la Vie des hommes. Il s’est écarté  
fréquemment de la pratique reçue de fôn tems, & je  
crois qu’il faut lui attribuer l’introduction de l’usage  
du fer en fubstance dans la Medecine ; car il n’en est  
fait mention dans aucun Auteur qui lui foit antérieur.  
Malgré fes connossances & sim jugement, il n’a point  
été exempt de certaines foiblesses dont on aVoit tout  
lieu dlespérer que fil rasson & flan expérience Pauroient  
garanti.

Il croyoit trop facilement ce qu’on lui débitoit de son  
tems, ou ce qu’on aVoit dit aVant lui de l'efficacité des  
remedes ;& il paroît n’aVoir jamais douté de la Vertu  
des remedes qu’on lui Vantoit , ni soupçonné les recits  
merVeilleux qu’on en faifoit , d’imposture. Mais il  
poussa la crédulité plus loin. Il donna dans les amulet-  
tes & les enchantemens, & il a fait mention de quel-  
ques recettes de cette nature contre la fleVre, la pierre,  
la goutte & la colique. Ceux qui poussent le respect  
pour tout ce qui Vient de l’antiquité, jufqu’aux extra-  
vagances & aux fuperstitions qui étoient en Vogue dans  
les tems reculés, trouVeront dans cet Auteur, une ci-  
ration curieufe pour eux , d’Ostanes, un des premiers  
Mages des Perfes.

Il est fort inutile de chercher quelles pouVoient être les  
raifons de cet aVeuglement d’*Alexandre ,* ou d’affoi-  
blir fils erreurs en citant les grands Hommes de l’anti-  
quité, que tout le jugement & la rasson possible n’ont  
pas garantis de la fuperstition. Les catsses de l’erreur  
font infinies en nombre ; ainsi il Eeroit assez difficile de  
rencontrer les réelles, je Veux dire, celles qui ont dé-  
terminé particulierement *Alexandre* ; produire des té-  
moignages en saveur de la Euperstition, ce n’est point  
du tout traVailler à la décrier & à l’extirper.

On conjectureroit aVec afl'ez de Vraisemblance, par quel-  
ques-uns de ces charmes , qui consistent en passages ti-  
rés de la Bible , qu’*Alexandre* étoit Chrétien : au reste  
si l’on tire de-là une preuVe de la Religion qu’il pro-  
fessoit ; on pourroit en même tems en tirer une autre  
qui ne seroit point honneur à sion caractere; c’est qu’il  
connoissoit peu ou qu’il négligeoit beaucoup les pré-  
ceptes de cette Religion.

Quoiqu’on en puisse dire , il a mérité , comme EcrÎVain,  
beaucoup plus d’éloges qu’on ne lui en donne commu-  
nément.jloseroispresque dire qulon ne peut lui refluer  
fans injustice la troisieme place entre les Grecs qui ont  
écrit de la Medecine , & qu’il ne cede qu’à Hippo-  
crate & Arétée.

*Editions des Ouvrages* d'Alexandre.

Nous avons les suivantes.

En, Grec. *Parisiis apud Robertum Stephanum>* 1548. foI.

A L Ë 710

*cum castigationibus Jacobi Goupili.*

Une vieille & barbare traduction latine, que Fabricius  
dit avoir été faite sur quelque traduction arabe, Cette  
traduction a pour titre , *Alexandri Iatros Practica ; &*il y en a eu les éditions fui vantes. *Lugduni,* 1504. 40.  
*Papiae,* 1512. 8°. *Venetiis ,*

Albanus Torinus remit les ouvrages *PAlexandre* en  
meilleur latin c mais il ne travailla pas sur le grec, il  
ne fit que retoucher la vieille traduction latine dont  
j’ai parlé. La traduction d’Albanus parut, *Basil, apud  
Henricum Petri ,* 1533-*sol- 8c* 1541- fel.

Johannes Guinterius Andemacus, traduisit le grec en la<  
tin. On a donné les éditions suivantes de cette traduc-  
tion.

*Argentorati, apud Remigium Gteldonem,* 1549. 8°.  
*Lugduni, apud Antonium Vincentium*, 1560. 12°.  
*Lugduni* 1575. *cum Loannls Molinaei s annotation  
nibus.*

On trouve encore cette traduction entre les *Artis Medicae  
Principes,* donnés par Estienne. .

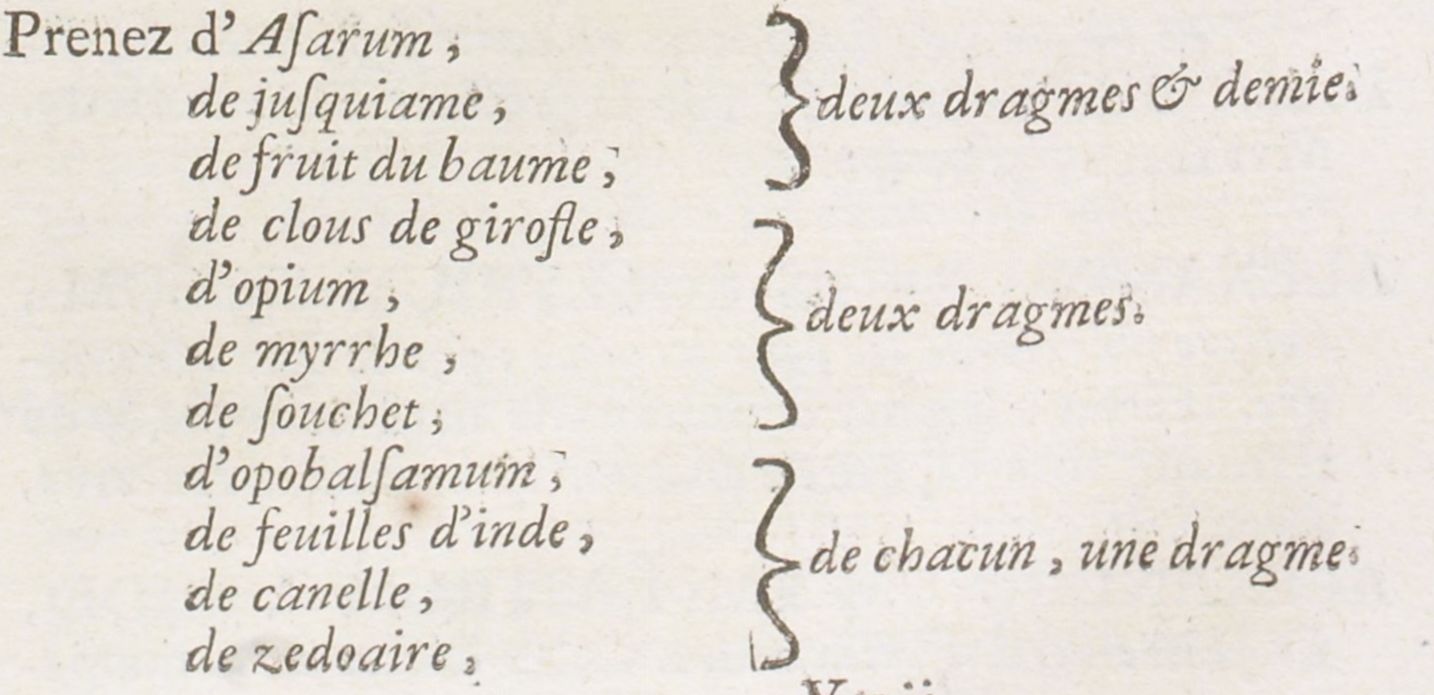
Il y a plusieurs morceaux détachés de cet Auteur, publiés  
dans les Collections qu’on a faites d’Ecrits fur diffé-  
rens sujets de Medecine.

Il y a un petit Traité intitulé, περὶ ἐλμὶνθων , *des vers,* que  
Mercurialis attribue à *Alexandre, 8e* qu’*Alexandre* dé-  
die à S011 ami Theodore. Il a été imprimé dans les Ou-  
vrages de Mercurialis, & Fabricius l’a inséré dans sa  
Bibliotheque greque , en grec & en latin, à la fin de  
l’article *Alexandre.* On ne le trouve point parmi *ses*autres Ouvrages.

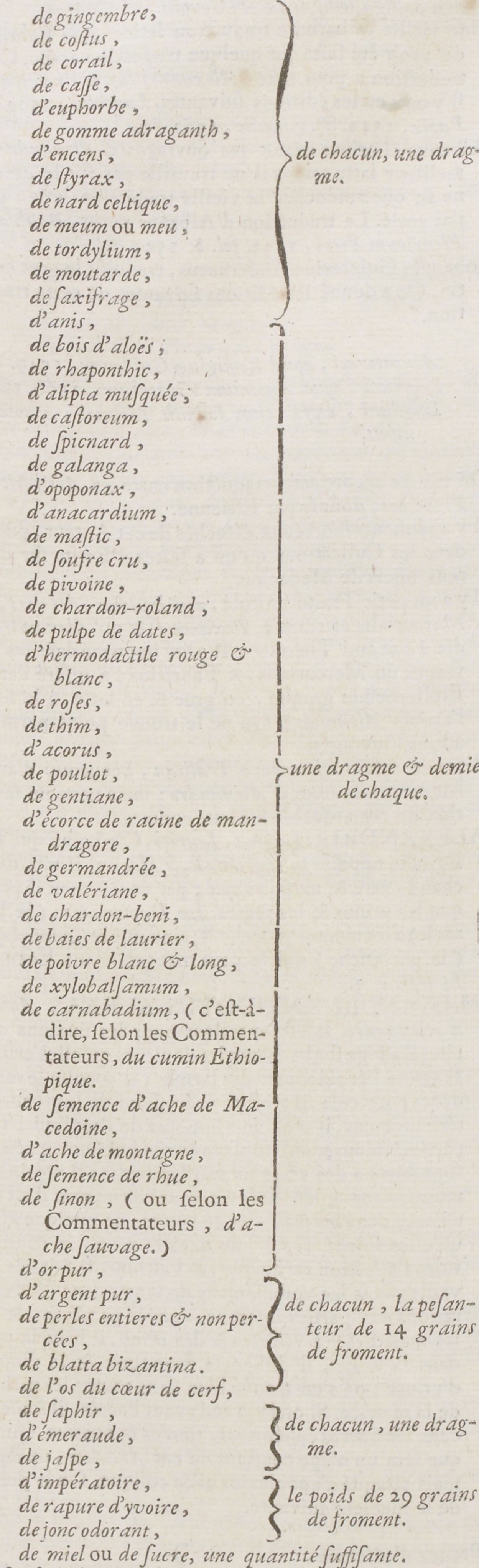
Il y eut avant *Alexandre Trallian s* beaucoup d’autres  
Medecins du nom *d’Alexandre* ; mais nous ne servons  
rien de remarquable filir leur compte.

ALEXANDRIÀ. *Laurus, laurier.* C’est ainsi que Paul  
Eginete appelle le *laurier, L. VII. c.* 3. Il est, dit-il,  
chaud , acre & un peu amer ; par conséquent il provo-  
que les urines & les regles. Le *Daphnoïdes,* ( le Lau-  
réole) ales mêmes propriétés; ainsi que le *Chamaedaphne*( la pervenche) qui *se* peut manger. PaUL Εοινετε ,  
*L. VII.* c. 3.

ALEXANDRI ANTIDOTUS AUREA , *Antidote  
d’Alexandre.* Il est excellent pour les fluxions de la  
tête; ilallégesiur le champ les douleurs qu’elles causient.  
Il arrête l’écoulement des larmes ; il appaisie le mal de  
dent; pour cela, il n’est pas nécessaire de le prendre in-  
térieurement; il n’est question que de l'appliquer siur la  
partie douloureuse.Il foulage considérablement ceux qui  
Pont siujets à des accès fiables d’épilepsie ; il réprime les  
mouvemens violens des maniaquesæn un mot il est très-  
efficace dans les maladies de la tête , de quelque espece  
qu’elles sioient. Il est bon dans la toux , la consiomp-  
tion, l’affection cardiaque , & l’asthme. Il fait des mer-  
veilles dans les vomiffemens de fang, dans les exulcé-  
rations aux parties internes, dans la paralysie, & dans  
les maladies des visiceres & des reins , il brisie la pierre  
dans la vessie , il dissipe la strangurie & la difficulté  
d’uriner ; on s’en trouve bien dans toutes les maladies  
de la matrice. Si on le prend avant l’accès, il soulagera  
dans les fievres éphémeres, tierces & quartes. Quicon-  
que fera un usage constant dé cet *Antidote ,* ne fera ja-  
mais attaqué d’apopléxie, ni de colique. On le prépare  
de la maniere suivante.



711 ALE



La dofe est de la quantité ou de la grosseur d’une noisette.  
**MYREPSUS ,** *Sect. I. c.* I.

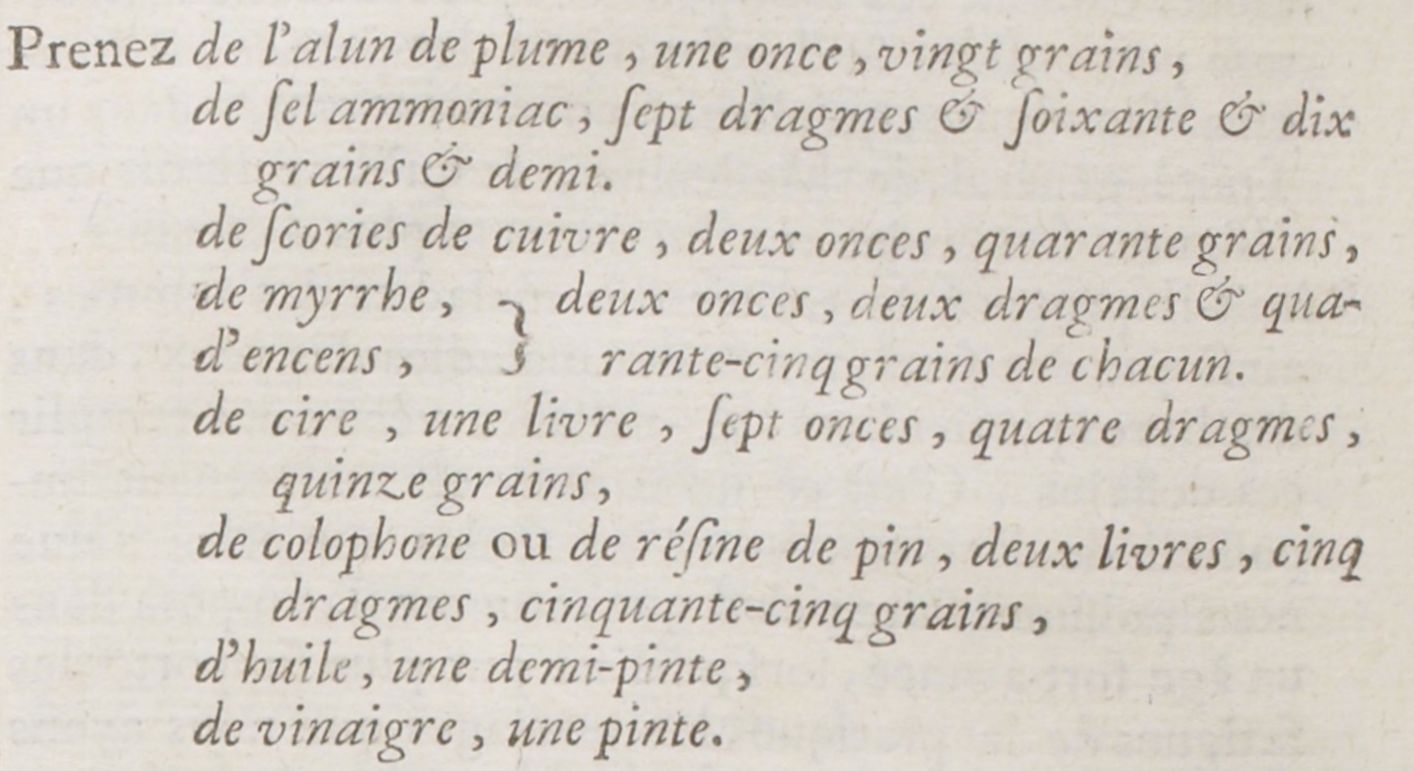
ALEXANDRI REGIS COLLYRIUM SICCUM ,  
*Collyre* ou *remede sec pour les yeux s par le Roy Alexan-  
dre.* Il étoit compofé de safran , de nard celtique & de  
terre ampelite, espece de charbon bitumineux. Αε’τιυ s,  
*Tetrab. II.* c. 39.

ALEXANDRINUM EMPLASTRUM VIRIDE ,

*Emplâtre verd d’Alexandre.* Cclfe décrit de la manie-

ALE 712

re fuivante cette *emtlâtreA. V.c.* 19. & il lerecomman.  
de comme un puissant attractif.



ALEXANTHI ou AL IINGAT. Riland entend par  
ce terme, la fleur de cuivre, *flos aeris,* c’est peut-être  
de la rouille de cuivre.

ALFXASTHAI, Ἀλέξασθαι. Erotien & Hefychiusren-  
dent ce mot par βοηθησαι , *aider , secourir, repousser,  
foulager.* Hippocrate s’en est fervi en ce sens ; δεΪ *ουν  
τοίνυν* ἐπιτιπέευμασι τουτέοισιν ἀλέξασθαι ; ce régime ne  
manquera pas de soulager. *De Salttb. Vict. Rat.* Ηιρ-  
**POCRATE.**

ALEXICACON , *Amulette,* qu’on regardoit comme un  
puissant préservatif contre les poifons. *Alexicacon*vient de ἀλέξω , *repousser ,* & de κακὸν, *mauvais.* Βελν-  
CARD.

ALEX1ON fut un Medecin qui vivoit du tems de Ci-  
ceron & d’Atticus. Ces deux illustres pcrfonages pa-  
roissent l'avoir honoré d’une grande amitié. Il mourut  
avant Ciceron , & il en fut extremement regretté ;  
comme on voit par ce que Ciceron même en écrit à  
Atticus. *O factum male de Alexione* 1 *incredibile est  
quanta me molestiâ affecerit ; nec me Hercule ex ea parte  
maxime quod plerique mecums ad quem igitur MHtcum  
te conferes ? Qeld mihi jam Medico ? Aut si opus est, tan-  
ta hnopia est ? Amorem erga me, humanitatem ,suavita-  
temque desidero ; etiam illud , quid est quod non pertct  
meseendum sit, cum hominem temperantem , summum  
Medicum, tantus improviso morbus affecerit i Sed ad haec  
omnia una confolatio est quod eâ conditione nati sumus,  
ut nihil quod homini accidere posset recisure debeamus.*Epist. ad Attic. Lib. XV. Epist. 1. a Nous verons de  
» perdre *Alexion* ; quelle perte.' Je ne peux vous expri-  
» mer quelle est la peine que j’en ressens. Mais si je  
» m’en afflige , ce n’est point par la raifon qu’on croit  
» communément que j’ai de m’en affliger; la difficulté  
» de lui trouver un digne successeur ? A qui mainte-  
» nant aurez-vous recours , me dit-on?Qui appellerez-  
» vous dans la maladie ? Comme si j’avois grand besioin  
» de Medecin, ou comme s’il étoit si difficile d’en trou-  
» ver ! Ce que je regrette , c’est sion amitié pour mci,  
*» sa* bonté, sia douceur ; ce qui m’affiige, c’est que toute  
» la sicience qu’il possédoit , toute sa sobriété ne Paient  
» point empêché d’être emporté subitement par la ma-  
» ladie. S’il est possible de fie consister dans des évene-  
» mens pareils , c’est par la seule réflexion, que nous  
» n’avons reçu la naissance qu’à condition que nous  
» nous soumettrions à tout ce qui peut arriver de mal-  
» heureux à un homme vivant. *Epist. âAttic. L. XV.  
Epist.* 1. Sur cet éloge que Ciceron fait *d’Alexion ,* 011  
ne peut qu’en concevoir une haute estime , & regret-  
ter les particularités de sa vie, qui nous manquent.

ALEXIPHARMACA , *Alexipharmayues.* Ce  
terme vient d’^^io repousser & de φάρμακον, propre-  
ment un poison. Il paroît qu’originairement on don-  
noit le nom *d’ale xi phammaques,* aux remedes dont la  
vertu principale étoit de repousser ou de prevenir les  
mauvais effets des poifons pris intérieurement; & *Ga-*lien est de ce sentiment. Mais depuis que quelques  
modernes ont imaginé qu’il existoit dans nos ccrps  
je ne fiai quelle espece de poifion qui afl'ectoit les *es-  
prits* animaux dans les maladies aiguës ; le *motalexF  
pharmaque* a changé de signification,

ALE

On entend à préfent entre les modernes par *alexiphar-  
maque,* un remede propre à expulfer par les otiVertu-  
res de la peau, Eous la forme de fueur, ce posson irna-  
ginaire qui trouble les fonctions des espnts animaux,  
dans les maladies aiguës. D’où il est évident *asoalexi-  
pharntaque* & sudorifique , semt devenus deux termes  
stynonimes. Je sens convaincu que jamais théorie n’a  
été introduite dans la Medecine , fans répandre far la  
pratique de fàcbeufes influences : mais Celle silr la-  
quelle on a établi les *alexipharmaques ,* & leur desti-  
nation particulière a fait des ravages extraordinaires ;  
&je n’en connois presqulaucüne qui ait été plus fatale  
pour le genre humain.

Voici comment Hippocrate s’exprime dans fon Traité  
*de Ratione victus in acutis.* « Quiconque ufera dc ca-  
» thartiques dans le commencement d’une maladie in-  
σι flammatoire , loin de diminuer la tension & l'inflam-  
» mation de la partie affectée ; viciera & détruira les  
» parties saines, & les rendra incapables dc résister ,  
» comme elles auroient fait, à la Violence de la mala-  
» die. Dans cet état d’affoiblissement, la maladie s’ac-  
» croîtra & pourra deVenir incurable. Lorsque la ma-  
» ladie est dans cet état de crudité , les cathartiques ne  
» stont donc pas les remedes conVenables. »

Quoique Hippocrate ait rasson de blâmer l'tssage des ca-  
thartiques dans le commencement des maladies aigues ;  
je crois que fon raisonnement s’applique aVec un tout  
autre degré de *force ,* contre les sudorifiques ou *alext-  
pharmaques.*

Ceux qui *sc* parent du nom de Medecin sans en âVoir  
les connoifia-nces, ne fe trompent jamais plus grossie-  
rement que dans l’tssage de ces remedes. Je les ai Vus  
plusieurs fois les ordonner à de jeunes gens d’un tem-  
pérament pléthorique, dans le commencement d’une  
lievre, sims aVoir même pourvu aux évacuations ordi-  
naires.

11 parut en 1723. 4 & 5 , fine fieVre Violente, & plus *gé-  
nérale* qu’aucune que j’aie jamais Vue. Elle emporta  
un grand nombre d’ouvriers & de petit peuple ; il y  
eut des campagnes où elle laissa des Habitans à peine  
autant qu’il en sailoit pour recueillir les fruits de la  
terre; & cettefieVre dura pendant plusieurs années. En  
la traitant, on eut occasion d’obferVer que le régime  
chaud ou les remedes échauffans ne manquoient prese  
que point de la rendre continue, d’amener le délire ,  
& tous les fymptomes les plus fâcheux ; au lieu que  
le régime raffraîchissant, la baignée, la purgation dou-  
ce, & la priVation entiere de tout ce qui pouVoit échauf-  
fer, foit alimens, Eoit remedes , la faisioient preEque  
tOujours dégénérer en fieVre intermittente , que le  
quinquina éteignoit promptement. Dans les oCcasions  
fréquentes que j’eus de Voir des perfonnes attaquées de  
cette maladie , je fus pleinement conVaincu que les  
*alexipharmaques* en aVoientplus tué que la fieVre n’en  
aVoit enleVé.

Mais de peur qu’on ne m’accufede singularité dans mon  
opinion , & qu’on ne me reproche de faire mal-à-pro-  
pos le prOcès aux *alexipharmaquess* je m’appuierai du  
célcbre Hoffinan, qui, aprèsaVoir parlé des catharti-  
ques , continue de la maniere sulcante.

H y a un autre genre d’évacuans, qui sont fortir abon-  
damment & fensiblement , par les pores de la pcau,  
les impuretés fubtiles du siing, ou doucement & d’une  
maniere moins fensible. Ceux qui procurent fcnsible-  
ment cette éVacuation, fe nomment *fiudoriflques , hy-  
drotiques* en Grec ; & leur effet est de faire fol'-  
tir des Vaisseaux lymphatiques artériels de la peau ,  
une humidité fensible ; telle est la vertu de plusieurs  
remedes tirés du regne végétal, qui font d’un gout  
ties-acre, penétrans , huileux, comme stont les raci-  
nes d angélique, d’impératoire grande & petite, de pé-  
talltes, d aunéesse leVesiche, de domptevenin, dedic-  
tamne, de Valeriane, de contrayerva, de serpentaire dc  
ymglme; les bois de guayac & de sassafras , & leurs  
ecmces. Le regne minéral fournit le régule médici-  
nal d antlmoine, la teinture volatile de foufre prépa-

A L E 714

rée avec de la chaux vice , le fel ammoniac , & le sou-  
fre, le soufre d’antimoine corrigé & fixé. On peut  
mettre encore au rang des moyens propres à produire  
cet eues , la compOsition nommée mixtura-simplex,  
la thériaque , fa teinture , S011 efprir, fon eau; tous les  
esprits & fels volatils tirés des animaux , & surtout de  
la corne de cerf, de l’ivoire , des vers deterre; l’esprit  
de Bussius, de loie, de suie, la teinture de beis, & les  
huiles fétides tirées par la distilation , telles que l’hui-  
le fétide de corne de cerf dissoute dans de l’esprit de  
vin.

Tous ces fudorifiqu.es si fameux n’operent qu’en aussi  
mentant par le principe d’où dépend leur action , la  
force iystaltlquedu cœur, & le ressort des arteres, tant  
à l’égard du nombre, que de la force des coups, &  
qu’en produisant une accélération de la circulation qui  
amene à l’extérieur , & aux pores de la peau la matie-  
re qui produit la sileur. C’est ce qu’ils exécutent au  
moyen d’une huile pénétrante , acre & chaude qui *si*trouve, par exemple, dans toutes les racines dont nous  
avons hait l’énumération qu’on appelle aussi *alxxi-  
pharmaques s* ou au moyen d’un Eel Volatil cmpyreu-  
matique , de nature ignée, comme il est dans tous les  
esprits, sels Volatils , & huiles tirées des animaux; ou  
au moyen d’un fel acre fixe , plus ou moins résineux ;  
tel que celui des racines de boucage, du gayac, & de  
son éeorce , le contrayerVa, & la serpentaire de Virgi-  
nie ; ou enfin leur Opération dépend ( & cette opération  
est assez puissante) de l’tmion d’un fiel & d’un soufre mi-  
néral tfès-subtils qui donnent un mouVement très-Vlo-  
lent, surtOut aux fibres nerVeusies, & qui p ar cette raifon  
font beauCOup d’effet, même en très - petite dosi? ; &  
Clest ce qui sait qu’un grain de notre merCurê diapho-  
rétique, ou deux ou trois grains de soufre d’antimoi-  
ne fixe , font sortir la fueur de toute la simsace du  
corps; effet que produit aussi la décoction des bois &  
de l’antimoine cru aVee les bois , & le régule médi-  
cinal d’antimoine.

I. Ces scldorifiques puissans, même donnés à grande dose,  
ne font cependant point sortir la sueur, si le corps n’y  
est pas disposte ; c’est-à-dire , si la fubstance tubuleuse  
de la peau n’est pas suffisamment otiVerte & relâchée,  
& si le seing n’est pas délayé d’une quantité suffisante  
de liqueur. S’il est néeessaire dans l’état de maladie de  
faire couler la fueur, il est indispensable de faire pren-  
dre les sudorifiques dont nous Venons de parler , dans  
un Véhicule suffisant, comme l'eau chaude, l'infusion  
de thé, ou la déccction d’orge, & que le malade, pour  
relâcher lapéau, entre dans un lit & une chambre  
bien chaude, ou même dans le bain , & surtout dans  
une étuve. De cette maniere la sueur sortira assez abon-  
damment.

II. Il est rare de trouver PoCcascôn de bien placer ces efpe-  
ces de sudorifiques, & leur application demande beau-  
coup de prudence ; car la fueur ne coule pas dans llé-  
tat naturel, si l'on ne met le sang dans un mouVement  
très-Violent ; & par cette raifon , n’est point un signe  
de fanté. Car il y a grande différence entre la matiere  
de la transpiration insensible qui est douce, lympha-  
tique, nourriciere, presque seins odeur & sems gout ;  
& celle de la sueur dont le gcut est fàlé , & dont l'o-  
deur est fétide, & approche de celle de l'urine. D’ail-  
leurs ces sudorifiques caissent un mouVement & une  
efferVescence considérable dans le sang, & n’agissent  
pas aVec modération ; mais aVec trop d’impétucsité ,  
& poussant aVec trop de Violence les liqueurs Vers les  
plus petits Vaisseaux & les plus étroits, ils caissent dans  
le corps rempli de siang ou d’humeurslmpures, de dan-  
gereuses affections qui siont les suites néeêssaires des  
infiammations, & de l’amas des humeurs dans disté-  
refites parties.

Mais ils sont siurtout nuisibles lorsque les prcmieres Voies  
siont remplies d’un amas d’humeurs corrompues, lorf-  
que le Ventre est resserré, quand on les administre aussi-  
tôt apres un accès de colere. J’ai νυ plus d’une fois  
cette méthode meurtriere calsser des douleurs de gout-

715 A L. E

tes, de rhumatifmes, & même des fievres lentes , Sc  
hectiques,Opiniâtres,& toujours accompagnées de dan-  
ger.

III. Il faut entierement rcjetter l’usage des scidorifiques  
dans toutes les maladies aigues, les fievres inflammatoi-  
res, & même celles qui font accompagnées d’exanthe-  
mes, oïl du moins ne les employer qu’avec beaucoup de  
modération & très-rarement. Car j’ai souvent remarqué  
que les teintures *alexipharmaques ,* administrées diffié-  
rament, comme c’est assez la coutume aujourd’hui,aug-  
mentoient la chaleur,les inquiétudes, & la violence des  
aceidens. Il est vrai qu’on honore ces remedes du nom  
*d.’ alexipharmaques,* ainsi que les *thériacaux,* comme  
s’ils resistoient aux poisons & à la malignité, ce qui  
fait qu’il *se* trouve des Medecins qui les recomman-  
dent si fort dans les maladies contagieufes, épidémi-  
ques, & même dans la peste : mais ces remedes font  
plus propres pour préserver de ces maladies, que pour  
les guérir, surtout lorfque ces maladies malignes épi-  
démiques fiant produites par une disposition de Pair,  
trop humide , trop appauvri de principes vivifians ,  
chargé trop long - tems de brouillards, comme il arri-  
ve quand il ne siouffle point pendant long-tems de vents  
d’Orient ou du Nord ; ou quand ces maladies font cau-  
sales par le long séjour des eaux débordées. Le plus sûr  
cependant , lorsqu’on en veut faire ufage dans ces cir-  
constances , est de les faire prendre dans du vinaigre  
de vin délayé avec Peau , ou de faire infufer ces *alexi-  
pharmaques ,* dans le même vinaigre dont on mêle  
quelques cuillerées dans une fuffifante quantité d’eau,  
lorfqu’il est chargé de la vertu de ces remedes. C’est  
delà que vient le merveilleux effet de l’eau prophylac-  
tique de Sylvius, dans le tems qu’il regne des mala-  
dies épidémiques.

*Il faut remarquer que les vents d’Orient et du Nord étant  
chargés d’une grande quantité d’acide , rendent l’air  
plus frais et plus actifs et détruisent la contagion.  
Noyez Aer.*

IV. L’on provoque avec avantage la fueurdans les mala-  
dies produites par le froid extérieur & la suppression de  
la transpiration,comme font les catarrhes,les rhumatise  
mes, les cours de ventre, les enchifrenemens, les toux,  
les gonflemens des glandes ; & quand on est mena-  
cé de quelque danger , pour avoir pris une trop gran-  
de quantité de boiffon froide dans le tems que le corps  
étoit en sueur & fort échauffé. Mais dans ce cas , il  
faut donner le sudorifique dès le commencement, &  
l’on fe trouve tout au mieux du mélange d’une tein-  
ture bézoardique , ou de l’esprit bézoardique de B11S-  
sius , avec notre liqueur anodyne minérale. Le sisdo-  
rifique convient également, immédiatement après l’o-  
pération d’un émétique doux , dans le commencement  
des attaques du serment contagieux , & pour lors il  
faut employer le vinaigre bézoardique, ou une pou-  
dre de même nature , avec un peu de camphre, qui  
est le premier des *alexipharmaques.*

V. On ste trouve bien de procurer des sueurs abondantes  
dans les maladies dont le siége est la si-lbstanCe tubuleuse  
& fibretsse de la peau, & qui proviennent d’une matiere  
acre, visquetsse , qui détruit & défigure cette partie,  
comme la galle maligne, les herpes, la lepre , les puf-  
tules & ulceres vénériens ; il en est de même des dou-  
leurs gouttetsses & rhumatisantes de toutes les parties,  
parce que les sudorifiques détachent & font fortir la  
héroflté acre & vifqueufe qui s’arrête & s’attache aux  
membranes nerveufes. Par la même raifon, ils font  
d’un grand secours dans toutes les maladies appellées  
froides, comme Panasarque, la leucophlegmatie, le  
fcorbut froid, les maladies vénériennes , la goutte fi-  
xe, la goutte fciatique , la paralysie, & autres de mê-  
me nature; parce qu’ils raniment & rétablissent le resi.  
fort & la force systaltique du cœur , & des arteres,  
qui est très-affoiblte dans ces maladies ; & qu’en accé-  
lérant la circulation dtl stang , ils contribuent à une dé-  
puration plus parfaite de toutes les liqueurs. Mais il

A L Ε 716

faut continuer pendant quelque tems l’ufage de ces  
remedes.

Les fudorifiques operent toujours beaucoup mieux, si on  
les prend avec une suffisante quantité de liqueur chau-  
de. Cesse recommande pour cet ester l'eau chaude. S’il  
y a, dit-il, quelque marque d’une-sileur qui veut pouf  
fer, il faut faire boire de l’eau chaude , & l’eflet de  
cette boiffon est falutaire, lorsqu’elle fait couler la  
fueur par tout le corps. *Si nota estsudoris venturi, tum  
demum calidam aquam potui dare oportet , cujusfalu-  
brits effectus est asisudorem per omnia membra esseundit.*C’est aussi ce que prouve l’ufage des décoctions des  
bois, qui est si excellente dans la vérole & quelques  
autres maladies.

J’ai aussi vu guérir heureusiement des fievres intermit-  
tentes , tierces & quartes , dans le peuple , en com-  
mençant par donner l’émétique , puis quelques heures  
avant l'accès, un sudorifique compofié de rob de fiu-  
reau, de fiel de tartre & de quelques grains de poivre ,  
avec quelques cuillerées d’eau-de-vie , en observant  
cependant un régime convenable.

*Dans le passage que nous avons cité, Celse ne recommande  
de hâter la sueur que quand on a des marques évidentes  
quellesortira bientôt.*

Les diaphorétlques ont beaucoup moins de force que les  
fudorifiques , mais leurs effets font beaucoup plus *sa-*lutaires , parce qu’ils ne donnent aux liqueurs qu’un  
mouvement doux qui ne fait que procurer une tranfpi-  
ration plus abondante.

Les principaux de ceux que fournit le regne végétaI,  
font, les racines d’éfchine, de falfe-pareille, de car-  
line, de gentiane ; le chardon-béni entier, fes Eemen-  
ces & toutes *ses* préparations, teintures, eaux, extrait,  
fel ; le scordium , les feuilles & les fleurs de fureau ,  
de l’hieble , le rob & Peau distilée de leurs fleurs , la  
fumeterre, lafcabieufe, le fafran, les fleurs de foucy,  
l’opium ; dans le regne animal, tous les os, cornes &  
dents des animaux, & furtout du cerf, rapés, calcinés  
ou préparés philosophiquement ; les yeux, les coquil-  
les & les pattes d’écrevisse ; entre les mixtes terreux,  
toutes les terres sigillées & toutes les especes de marne  
& de terres bolaires ; entre les siels, ceux qu’on tire des  
plantes par la calcination, le nitre ; entre les pierres  
étrangeres & de prix, la pierre de porc , le bézoard  
oriental & occidental ; entre les minéraux & remedes  
Chymiques, les fleurs & le lait de sioufre, le cinabre  
naturel, le factice ordinaire & celui d’antimoine, l’an-  
timoine diaphonique , la cérufe d’antimoine, le ma-  
gistere d’antimoine ou la matiere perlée de Crugnerla  
bézoard minéral, la teinture d’antimoine tempérée,  
préparée avec le régule & le fel de tartre , l’anti-hecti-  
que de Poterius; entre les compositions, la pierre de  
Goa, qui sie fait avec le bézoard oriental, la gomme  
adraganth & l’ambre , la poudre bézoardique de Sen-  
nert, la poudre d’Angleterre , la poudre pannonlque  
rouge, la poudre cordiale de Dorncrellius, notre li-  
queur anodyne minérale, le vinaigre de vin ou le mê-  
me distilé, dans lequel on a fait infufer des fleurs de  
sureau ou dissoudre des yeux d’écrevisses, notre pou-  
dre polycreste diaphorétlque, la thériaque céleste, le  
laudanum liquide & les pilules de Wildegansius.

Les diaphorétiques opérent de plusieurs manieres *diffé-  
rentes.* Car ils agissent comme absiorbans, en imbibant  
& changeant l’acide des premieres voies qui passant  
dans le sang, supprime S011 effervescence & scm mou-  
vement intestin, & diminue sa fluidité, & c’est l’action  
de tous les terreux de nature alcaline, ou bien ils *se*chargent de l’excès d’humidité & refferrent les fibres  
trop relâchés, comme les terres nglllees, les marnes »  
les terres bolaires, les os, les cornes, tant calcinés  
que préparés philosophiquement; ou par leur sinifre  
doux,anodyn, volatil, ils relâchent & diminuent dans  
les douleurs, les contractions superficielles de la peau,  
comme font les remedes tirés du fureau, surtout les  
fleurs , le siffran & fon extrait, les fleurs de coquelico,  
notre liqueur anodyne minérale , les émulsions tirées

717 À L Ë

de la graine de pavot, les remedes tirés de l'opium  
corrigé, & furtout la thériaque céleste , les pilules de  
Wildegansius, le laudanum liquide préparé suivant la  
méthode de Sydenham ; ou bien ils répriment & firent  
la violence du mouvement intestin du sang , comme  
les nitreux alliés en petite dose au diaphorétlque fixe,  
l’esprit de nitre dulcifié, les émulsions 'faites avec les  
quatre grandes semences froides, les légers acides ,  
tels que le fuc de limon & le vinaigre ; ou enfin leur  
opération est positive & consiste dans une irritation  
douce qu’ils caufent aux fibres & aux vaisseaux lan-  
guissans, par le principe acre & fubtil qu’ils renfer-  
’ment-, & c’est l’effet du chardon béni, du sicordium ,  
de la fumeterre , de l’eschine , de la falfe-paréille, de  
la petite centaurée, de la sicabiesse, de la carline &  
de la gentiane.

I.Comme l'évacuation insiensible des impuretés les plus dé-  
liées de la masse du *sang* qui fie fait par les pores de la  
peau , est la plus salutaire de toutes les excrétions, &  
que fa suppression est causte de beaucoup de maladies ;  
aussi l’usage des diaphoniques qui font sortir ces im-  
puretés , est-il très-étendu , général & convenable à  
presque toutes les maladies, même à celles dont la na-  
iute n’est point encore connue & découverte par l'ap-  
parition des signes qui les caractérisent. Aussi le Me-  
decin ne peut-il s’en passer en aucune maniere : car  
l’accélération de la circulation & l’augmentation de  
la tralsspiration , semt les.moyens généraux & les irise  
trumens dont la nature se fert pour corriger la matie-  
re qui est corrompue dans les maladies , pour la digé-  
rer, la résoudre , la débarrasser des parties où elle s’ar-  
rête, & enfin pour opérer Eurement la guérison. Mais  
clest silrtou't dans les fievres aiguës & les inflamma-  
toires de ’tôute efipece que ces remedes seuls en petite  
dofie , mais continués, donnés dans des véhicules con-  
venables, operent les meilleurs effets; & en effet, ce  
font des incisifs merveilleux & les meilleurs remedes  
pour purifier la masse du ia-ng.

II.Comme la chaleur excessive qui fe fait fentirssurtout en  
été & dans les fujets cholériques & bilieux , & celle  
qui fe joint aux fievres cholériques & bilieufés, desse-  
che trop la masse du fang , conformue l'humidité &  
empêche là tranfpiration , les fucs légerement acides  
& nitreux, & furtout les yeux d’écrevisses avec le ni-  
tre donnés dans un julep d’eau diaphorétlque & aigui-  
Eée avec le sirop de limon , excitent la transpiration ,  
au grand avantage des malades, en diminuant la trop  
grande effervescence des liqueurs-.

III. Lorsque la force des douleurs dessechela peau,retrécit  
& resserre les vaisseaux ; il est toujours plus avanta-  
geux d’unir les anodyns & les antifpasinodiques doux  
aux diaphoniques ; c’est dans ces circonstances que  
fait des merveilles notre liqueur anodyne minérale ,  
mêlée avec un quart d’efprit bézoardique, de Bussius.  
On fe trouve aussi très-bien de la poudre diaph’oréti-  
que fixe, légerement nitrée, avec le cinabre , & un ou  
deux grains de pilules de Wildegansius. C’est une *vé-  
rité* attestée & prouvée au long par Ettmuller, dans  
la dissertation si.lt la vertu diaphorétlque de l'opium.  
ÏV.Les poudres diaphoniques ont ceci de particulier,que  
non-Ieulement elles augmentent la transipiration, mais  
qu’elles ont quelquefois la vertu laxative , & poussent  
notablement pat les urines. Une infinité d’expériences  
m’ont apptis que ma poudre bézoardique polycreste ,  
donnée le matin ou l’après-midi, fait faire quatre ou  
cinq felles, lorsqu’elle trouve des silcs acides dans les  
premieres voies; ce qui fait beaucoup de bien aux  
vieillards & aux hypocondriaques. Quand on fait pren-  
dre la même poudre en entrant dans le lit,& que la peau  
n’est pas fussifamment difpofée à la sueur, comme dans  
le commencement des maladies catarrheufes, elle exci-  
te ordinairement un écoulement d’urine abondant ; &  
quand la peau est difpofée à la transpiration, elle pro-  
duit siiuvent des sueurs considérables.

Il est plus sûr & le rernede opere plus efficacement dans  
les maladies aiguës & les fievres, lorsqu’il n’y *a* que

ALE 718  
peu d’acides dans les premieres voies; il eft, dis-  
je , plus sûr de donner des diaphoniques fixes & ter-  
Teux à plus petite dose, & on les mêle très-utilement  
avec le sirop de limon , ou même le vinaigre de vin ;  
car le vinaigre seul avec Peau ne coagule pas, au cosse  
traire il résout souvent & dissipe les obstructions cau-  
fées par l'épaississement des liqueurs ; ce qu’il fait beau-  
coup plus puissammefft, lorsqu’on le joint aux dia-  
phorétlques. FREDERIC HofFMAN, *Medicina rationa-  
lis fystématica-*

Telle est la distinction qu’Hossluan met entre les fudôri-  
fiques ou *alexipharmaques* & les diaphoniques ; &  
cette distinction'est juste & raifonnée, Les *alexiphar-  
maques* sont des remedes qui excitent dans le ccrps un  
grand mouvement & une grande chaleur, avec un or-  
gasine violent , qui tendent à en faire fortir de forcé  
des sueurs abondantes, & qui font par conséquent à la  
nature une violence qui ne peut que lui nuire, & lui  
être préjudiciable; car elle se trouve privée par-là en  
bonne partie , des liqueurs les plus fluides qu’elle em-  
ployeroit fans la dissipation qui s’en est Eaite , à entre-  
tenir le reste de la masse en un juste état de fluidité, à  
dissiper les stagnations , à dégager les humeurs qui  
obstruent les canaux & à chasser les matieres morbifi-  
ques au-delà des limites & du cours de la circulation.  
Les diaphoniques au contraire, stont des remedes qui  
picotent & sollicitent au mouvement d’une maniere  
douce & peut-être résolutive, qui aident par ce moyen  
& soulagent la nature dans l’exercice de Ees fonctions  
falutaires, & qui ne tendent en aucune façon à la  
troubler dans *sOS* opérations, ou à lui faire violence.

Pour rendre raifon de la promptitude avec laquelle cer-  
tains *aleVlphammaqttes* excitent lafueur; promptitude  
si grande qü’il n’est pas possible de les suppofer déja  
mêlés avec le fang ; il faut considérer que ces remedes  
font compôfés de particules qui pénetrent rapidement  
& qui agissent avec force. Or ces particules venant à  
faire impression fur la membrane nerveufe de l’esto-  
mac , cette impression fe tranfmet assez rapidement au  
fluide nerveux , si.lppofé toutefois qu’il y en ait dans  
ces nerfs, & passe à l’instant de ce fluide aux branches  
des nerfs qui partent du même tronc & qui lotir cor-  
Tespondent. Mais l'estomac reçoit un grand nombre  
de nerfs des troncs defcendans de la paire vague & de  
quelques branches qui partent immédiatement du ple-  
xus cardiaque formé par la même paire vague, & si-  
tué un peu au-dessus du cœur, à qui ce plexus fournit  
des nerfs. Ainsi donc tout ce qui affecte les nerfs de  
l’estomae, doit affecter les nerfs du cœur; conféquem-  
ment augmenter la force & la fréquence de ses côn-  
tractions, & en même tems la chaleur générale de tous  
les fluides agités par ces contractions : car on ne peut  
nier que la contraction étant plus grande, le mouve-  
me’nt doit être plus grand & le frottement augmen-  
té. D’ailleurs le fang sera par cet accroissement de vi-  
tesse produit dans sa circulation , poussé plus fortement  
& plus fréquemment vers la furface du corps, il doit  
donc s’enfuivfe promptement une évacuation plus  
abondante par les passages cutanés. Quand on feroit  
éloigné de penfer que ce qu’on entend communément  
par fluide nerveux ou par efprits animaux existe réelle-  
mcnt dans la nature, on ne peut nier l’existence d’une  
substance, quelle qu’elle puisse être, qui Eoit le véhi-  
cule immédiat de la senfation & du mouvement : or  
quelle que fbit cette substance, si on la met dans tout ce  
que j’ai dit ; à la place du fluide nerveux, mon expli-  
cation des effets prompts des *aléxiphdrmaques* sic trou-  
vera vraie;

ALEXIPPUS. *Alexippe* fut un des Medecins d’Alexan-  
dre le Grand, qui lui écrÎVÎt, à ce que Plutarque, ra-  
contc, une Lettre pour le remereier de ce qu’il avoit  
tiré Peucestas d’une maladie fort dangereuse.

ALEXIPYRETICUM, ALEX1PŸRETOS , &  
ALEXIPYRETUM , *Antipyrétique,* de ἀλεξω, *chasc  
fer, Sc de* πυρετὸς,*fievre i* tout rernede qui chsse la  
*fievres*

719 ALE

ALEXIR. *Elixir* ou remede préparé chymlquement.  
**RULAND & JOHNSON.**

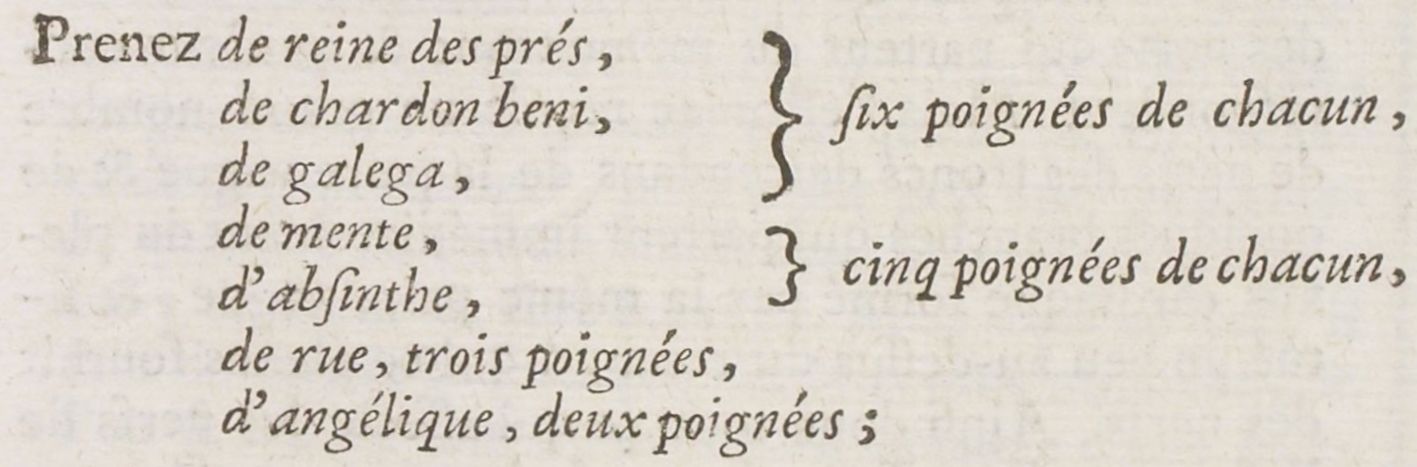
ALEXITERIA. Ce terme pris à la lettre & dans le fens  
d’Hippocrate, ne signifie rien de plus que remedes &  
secours en général. Cet ancien après avoir fait men-  
tion dans le premier Livre des maladies des femmes ,  
du lait d’aneffe & du vin, comme de remedes con-  
venables dans une disposition particuliere de la matri-  
ce, qu’il détermine, ajoute , *rsa F ἄλλα drscirspla et  
d’autres remedes.* Et dans fon Traité du régime dans  
les maladies aiguës , il dit à l'occasion de quelques fâ-  
cheux fymptomes occasionnés par un usiage continuel  
de l’hydromel dans les maladies aigues, ἀλεξιτήρια  
δἐ του’τον γεγγάψεται ; *nous spérifirons les remedes propres  
dans ces cas.*

Mais les Auteurs modernes ont appliqué le mot *ale Alte-  
rna* à des remedes contre la morsiure des animaux ve-  
nimeux, & même aux amuletes & aux charmes ; en  
un mot à tout ce que l’on porte sur foi, comme un  
préservatif contre les fuites fâcheuses des poisims, des  
enchantemens & des maléfices.

Quelques Ecrivains mettent la différence suivante entre  
les *alexiteria* & les *alexipharmaca.* Les *aléxiphar-  
maqnes ,* disent-ils , font des remedes pour la cure des  
poTons pris intérieurement ; au lieu que les *alexite-  
ria* sont des remedes pour la cure des poisims appli-  
qués extérieurement ; aussi dérivent-ils le mot *alexite-  
res d’Inisseù, repousser*, & de θήρ , *animal sauvage et  
venimeux.* Mais cette étymologie paroît manquer de  
fondement ; car le mot ἀλεξιτήρια paroît exactement  
fynonime à *boetemata, pcMsoacra, aides asecours , re-  
medes s* de même que ἀλέξασθαι est fynonime à βοηθῆσαι  
*aider , secourir, asseister.* Du reste Galien s’en fert in-  
distinctement & leur attache les mêmes idées.

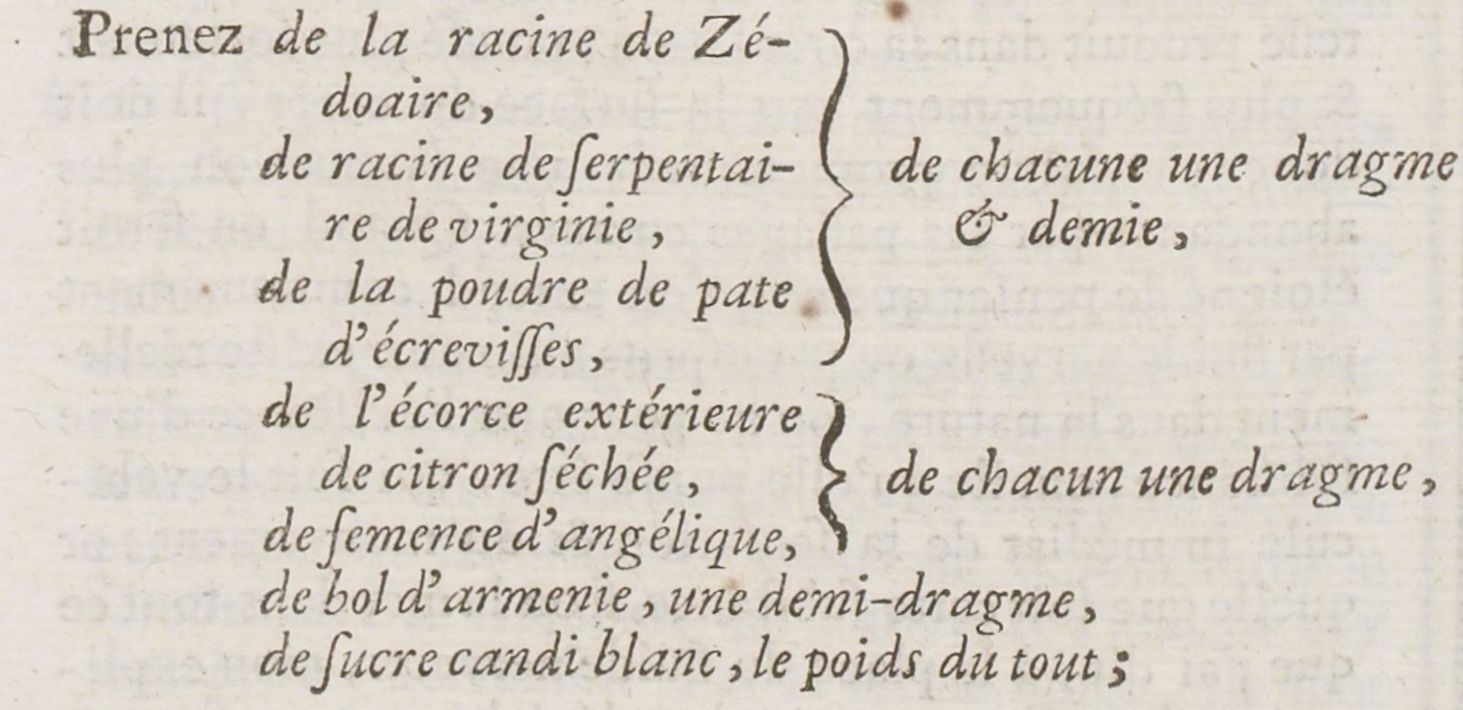
La Pharmacopée dtl College de Londres donne la des-  
cription suivante d’une eau qu’elle appelle *eau de lait  
Alexitériale s* &de quelques troclusques, fous le nom  
de *trochisci Alexiterii, trochijques Alexitériaux-*

*Aqua lactis Alexiteria.* Eau de lait Alexitériale.



Mettez par-dessus , après que vous aurez broyé le tout,  
. environ douze pintes de lait, & le distilez au feu de  
Eable,

*Trochisci Alexiterii.* Troclusques Alexitériaux.



Réduisez tous ces ingrédiens en une poudre fine , enfuite  
faites-en avec une quantité fuffifante de mucilage de  
gomme adraganth préparée avec de l’eau thériaCale,une  
pâte propre pour des trochifques.

On trouve cette préparation de *trochifques Alexiteriaux*dans la premiere édition de la Pharmacopée du Col-  
lége de Londres , telle à peu presque Schroder l'avoit  
donnée dans fa Pharmacopée Medico-Chymique.

A L F 720

Elle n’avoit point été changée dans toutes les éditions  
suivantes, excepté dans la derniere, où on l’a bien  
corrigée. La racine de serpentaire de Virginie y a été  
introduite tout récemment ; & on en a banni plusieurs  
ingrédiens trop desiagréables au gout, pour être em-  
ployés finis la forme de *trochis.ques* , surtout la gen-  
tiane. On y a mis les plus forts en moindre propor-  
tion avec les autres, & par confisquent on l’a éloignée  
de fa destination principale ; car il paroît qu’on l’a  
regardée dans sim origine comme un préservatif con-  
tre le venin pestilentiel. *Pharmacopée de Londres par  
Quincy.*

ALEZARAM, *Lejsive du Plomb ; Lotura plumbi-* Ru-\*  
**LAND. JONHSON.**

A L F

ALFACTA, *Distilation.* **RULAND. JONHSON.**

ALFADIDAM, Les fcories de l’or, du fer ou du cui-  
vre ; ce terme signifie aussi *cuivre brûlé.* CasTELLI  
d’après **RULAND & JoNHsûN.**

ALFAS1T ou AL VASIT, *(Testa) Pot de terre.* Re-

**LAND.**

ALFATIDA , *Cielvre brûlé,* ou *lame de cuivre ,* ou  
*batiture de cuivre. Lamtnatura*, ou *lamina cupri.* Re-  
**LAND & JONHSON.**

*ALT ATFDF, Sel ammoniac.* **RULAND.**

ALFESERA ou ALPHESERA. C’est le nom d’une  
confection décrite par Méfué, & qu’on dit être bonne  
dans les affectiqns fpasinodiques des nerfs. Il est déri-  
vé de *al* particule arabe, & du mot *phesera oiifeserai*racine de la Bryoine appeIlée *Vitis alba.* CasTELLI.

ALFOI, *Sel ammoniac.* CasTELLI d’après **RULAND.**ALFUSA, *Tuthie.* CasTELLI d’après **stULAND.**

A L G

ALGA, *Algue.* Plante marine ainsi nommée par les  
Auteurs.

Φίκὸς Ααλασαίον, Diofcor. *Alga,* Offic. Grass.Wrack. Geti  
Emac. 1569. *Alga et ulvas* Chab. 569. *Alga anget  
solia vitrariorum*, C.B. 364. J. B. 3.794. Raii, Hist. 1.  
75. *Fucus marinus s sive Alga marinagraminea,* Parla  
1291 .Hist. Oxon. 3.647. IÎaii Synop. 7. Grass.Wrack.  
DALE.

Il y a trois efpeces *d’algue\* l’une est large, l’autre est  
oblongue & rougeâtre ; la troisieme est blanche ; elle  
croît en Crete le long des bords de la mer ; elle  
porte une assez belle fleur , & elle ne fe corrompt  
point.

Toutes les efpeces *d’algue* font rafraîchissantes ; les cata-  
pl.afmes qu’on en fait font très-efficaces dans la goutte  
& dans les inflammations. *L’algue* n’est bonne que  
quand elle est humide.

Nicander met l'espece rougeâtre au rang des Alexi-Phar-  
maques. Quelques Auteurs Pont prisie pour le fard  
dont les femmes font un si grand ufage : mais ils *se* sont  
trompés ; le fard, ou *fucus,* est une racine qui porte  
ce nom , & qui est propre à l’tlfage que les femmes en  
font. DIOSCORIDE . *Lib. TV. c.* 100. *Copié par Oribase,  
Med. Coll. Lib. XII.*

**\* ALGA SACCHA RIFERA ISLANDICA** t cette espece d’*au  
gue* croît dans la mer d’Iflande; elle est assez ressem-  
blante à *Valgue* à feuilles étroites des verriers ; fes  
feuilles font cependant plus grasses & plus jaunes. Elle  
tient par des racines aux rochers, & ces mêmes raci-  
nes donnent de nouvelles feuilles en la place de cel-  
les qu’on a arrachées.Lorfque la mer les a poussées fur  
le rivage , ce n’est qu’après y avoir séjourné quelque  
tems que ces feuilles fe Couvrent d’une poussiere sari-  
neufe, que les naturels du pays recueillent avec foin,  
& qu’ils mêlent avec leurs alimens au lieu de fucre.  
On recueille aussi ces feuilles , on les fait macérer  
quelque tems dans de Peau de pluie ou de fontaine, &  
elles donnent alors ce fucre dont je viens de parler,  
qui est très-doux au gout. Les brebis Font fort aVides  
de

721 A L G

de ces feuilles; & celles qui s’en nourrissent, devien-  
nent excessivement grasses. Cette plante mife en disti-  
lation dans une cornue, donna d’abord une liqueur  
très-approchante duphlegme que donne le tartre dans  
sia distilation. Cette liqueur fut suivie d’une huile  
épaisse & fétide. Le résidu de la masse brûlé à feu ou-  
vert, donna un fel lixiviel en grains prefque cubiques,  
qui avoit la même faveur que les autres sels alcalis,  
qui fermenta violemment avec les acides , & qui pré-  
cipita l'argent tenu en dissolution dans l’eau forte sous  
la forme d’une poudre blanche. Αοτ.Ηλεν. I.p.np.  
III. p. 165.172.

*T’algue,* qu’pn appelle aussi βρύον ταλάσσιον -, mousse de  
mer, & φυ'κος , est un compofé de parties aqueufes '  
& terreufes , d’une nature froide ; car elle est astrin-  
gente au gout & froide au toucher. OstIBAsE, *Med.Coll.  
L.XV.c.* 1.

Prife verte & humide tout au fortir de la mer , elle rafraî-  
chit extraordinairement ; quant à fon astringence , elle  
est modérée. ORIBase, *deV.raShmplL.II* c.I. AtTles,  
*Tetr. I. serm.* 1.

*L’algue* est un genre de plante qui naît dans les eaux. Il y  
en a de beaucoup d’efpeces. La plupart pousse des  
feuilles ressemblantes à celles du *gramen* ; d’autres  
des filamens qui ressemblent à des cheveux.

L’*algue* commune est une plante marine, dont les feuil-  
les font longues d’environ deux à trois piés, molles,  
faciles à rompre, d’un verd obfcur, étroites, les unes  
plus, les autres moins , ressemblantes à des courroies  
ou aiguillettes. Cette plante croît en grande quantité  
le long des bords de la mer méditerranée & ailleurs. Les  
payfans la font flécher , & en tirent un fort bon fumier  
pour les terres; les Verriers & les Parfumeurs en enve-  
loppent leurs bouteilles.

On en fait aussi du verre ainsi que du kali ; car elle con-  
tient beaucoup d e fel.

Elle est apéritive , vulnéraire & dessiccative. On dit  
qu’elle tue les puces & les punaisies. Εεμεβυ , *des  
drogues.*

ALGÀLI, *Nitre.* RüLAND. JoNHsoN.

ALGAMET, *Charbon.* **RULAND. JoNHsON.**

ALGARAB ou GARAB, *Anchilops.* Αυιοεννε. 5εν-  
**« NERT,** *Tom. II.* Voyez *Anchilops.*

ALGAROTH. Voyez *Algerothu*ALGATIA, *(CibettaO Civette.* JoNHsoN.

ALGEDO. C’est le nom d’un accident qui arrive quel-  
quefois dans la gonorrhée virulente , & dont Cockburn  
a donné la defcription fuivante.

De tous les accidens qui arrivent dans le cours d’une go-  
norrhée , il n’y en a point qui foit accompagné dedou-  
leurs plus violentes, ni qui ait des fuites plus fâcheu-  
ses que la suspension de l'écoulement, peu après qu’il  
a commencé; ce que l’on peut appeller proprement *Al-  
gedo.* Cependant je ne connois aucun Auteur qui en ait  
fait mention. Cette inattention ou négligence fait tort  
à leur sincérité ou à leur exactitude; & s’accorde mal  
avec l'opinion qu’ils prétendent nous donner, qu’ils  
ont rapporté tous les fymptomes qui fe manifestent  
dans la pratique de la gonorrhée. Musitanus paroît  
seul avoir observé quelque chosie d’approchant : mais  
il s’est trompé en plaçant *i’algedo* entre les chosies qui  
précedent la caroncule. Il y a tout lieu , dit-il, d’ap-  
préhender la formation d’une caroncule, *ex praegressa  
foedâ gonorrhaeâ , quâ modo stranguriam , modo dysu-  
riam , jam ischuriam infert.* Mais j’ai remarqué, que  
si la gonorrhée ne prend pas le cours ordinaire qui lui  
est propre ; que si elle continue à fournir une aussi pe-  
tite quantité de matiere que quand elle a commencé,  
ou que si elle s’arrête fans aucune caufe sensible & ap-  
parente , flans qu’il y ait de la saute soit de la part du  
malade, foit de la part du Medecin; alors il survient  
une violente inflammation dans les glandes, & des  
douleurs infupportables qui partent de l'anus, & quel-  
quefois des testicules, sims qu’on y apperçoiveaucun  
gonflement ,& plus communément encore de la vessie;  
& ces derniercs font toujours accompagnées de fortes  
*Tome I.*

A L G 722  
envies d’uriner : mais si l'on urine, c’est en très-petité  
quantité & avec beaucoup de peine. Ces iymptomes  
que nous venons de raj. porter, font des fuites éviden-  
tes de la nature de la gonorrhée , ou de la liqueur qui  
coule des lacunes de l’uretre. Car si la liqueur infectée  
des lacunes est arrêtée par des applications ou d’autres  
remedes quels qu’ils foient , ou si elle devient plus  
épaisse & moins coulante par quelque révolution de la  
maladie , enforte que l'irritation qui naît de fa corrup-  
tion, n’excite pas un écoulement fuffssant ; alors la  
liqueur n’en fera que plus corrompue & plus acre :  
mais œtte liqueur aere étant continuellement appli-  
quée aux conduits excrétoires des glandes, & à la partie  
membraneuse de l’uretre, doit caufer l'inflammatlon &  
la douleur.

La douleur étant une fois produite dans l’uretre, il n’est  
pas difficile de concevoir comment elle fe transiliet  
dans la vessie , & dans les autres parties dont nous  
avons fait mention : car l’uretre est un canal continu  
jusqu’au coude la vessie ; l'lnflammation occupe bien-  
tôt toute sa longueur , fe communique à la vessie , &  
avec elle la douleur; c’est par la même raifon que les  
vaisseaux désérens, & les Vésicules séminales qui s’ou-  
vrent dans l’uretre , partagent l’inflammation & por-  
tent la douleur dans les testicules. Quant à l'anus , la  
douleur y est causiée par le moyen des musicles accélé-  
rateurs du penis qui Vont *se* terminer à cette partie , &  
par l’anastomosie des Vaisseaux.

Mais pour expliquer plus clairement ces fymptomes, &  
jetter en même-tems plus d’évidence siur la maniere  
dont nous nous conduirons dans la cure , nous allons  
commencer par rendre raision de ces fréquentes envies  
d’uriner; de la difficulté qu’on éprouve à lâcher de  
l’eau, & de la petite quantité d’urine qu’on rend. La  
raifon de ce fymptome, est que le cou de la Vessie étant  
extremement enflammé , est très-vivement irrité par  
llacreté saline des urines, & cette irritation produit  
de fréquentes envies d’uriner : mais la Vessie étant elle-  
même enflammée , elle en est d’autant moins propre à  
expulfer les urines que sim inflammation est considé-  
rable; & nous pourrions encore ajouter, que la quan-  
tité de l’urine expulsée en est aussi d’autant plus peti-  
te, & se fait d’autant plus douloureufement. Mais  
quoique l'inflammation du cou de la vessie & de la  
veffie même la tienne très-exactement fermée, elle^le  
laisse pas de céder à l’irritation, & de s’ouvrir. Alors  
le malade urine i mais ce n’est pas fans peine qu’il uri-  
ne, ni en grande abondance.

La fréquente irritation de la vessie par llacreté de l’urine,  
est la caufe des douleurs vives & réitérées que le ma-  
lade ressent en urinant, & qui constituent le stympto-  
me le plus constant de la rétention de la matiere vi-  
rulente ; car quoique les élancemens à l'anus & aux  
testicules proVÎennent & l'oient une continuation de  
l’inflammation de l’uretre, de même que la douleur à  
la vessie ; cependant la caisse de ces élancemens étant  
moins directe , ils sirnt moins constans.

Les douleurs produites dans les parties adjacentes à la,  
partie affectée , naissent de l'irritation même de la par-  
tie affectée , ou de la comprefllon que cette partie  
exerce l'ur les parties adjacentes; enstorte que l’inflam-  
mation est la caufe réelle, tant des douleurs auxpar-  
tiesndjacentes, qu’à la partie affectée. Je n’insisterai  
pas davantage là-dessus , parce que nous avons tous  
les jours des exemples de la communication de la dou-  
leur d’une partie affectée à une partie contigue. La dôujleur peut passer de l’extrémité du doigt , non-seule-  
ment jtssqu’au milieu du bras par le moyen des musa  
des fléchisseurs communs ; mais encore aflecter d’au-  
tres mtsscles par la raiflon de contiguïté, & Ee porter  
beaucoup au-delà de l’origine d’aucun des muscles du  
doigt, à des parties qui seront conséquemment sort  
éloignées ce la partie affectée.

Mais ce qu’il y a de plus singulier , c’est que des parties  
affectées par l’inflammation de l’une ou de l'autre, éta-  
blissent entre elles une communication de douleur r&

Zz

7 2 3 A L G

*se* collent & s’attachent l’une à l’autre. L’adhésion  
des poumons à la pleure, celle d’un intestin au péri-  
toine , & toutes les adhésions d’autres parties qulon a  
lieu d’observer dans la dissection des cadavres , sur-  
tout de personnes mortes de maladies, font des assec-  
tions de cette nature.

Tous les fymptomes douloureux dont nous avons parlé,  
font produits par la retardation de l’écoulement de la  
liqueur des lacunes de Puretre ; liqueur dont l’acreté  
& la corruption sont encore augmentées en rasson de  
la petite quantité qui s’en trouve alors , comme nous  
le démontrerons plus bas. Or cette liqueur acre étant  
continuellement appliquée à Puretre par sim séjour dans  
les lacunes qui s’étendent parallelement à *sa* membra-  
ne intérieure, la douleur augmente de moment en  
moment en violence ; ce que nous devons nous pro-  
poser d’expliquer, c’est, pourquoi l’écoulement est re-  
tardé , l’acreté de la liqueur & l’irritation qu’elle cau-  
foit étant suffisantes pour exciter l'écoulement dans le  
commencement de la maladie , & étant maintenant,  
selon moi, très-augmentées. Les cauEes, dira-tlon ,  
croissant en force, produifent des effets proportionnés  
à cet accroissement. On m’accordera fans peine que les  
injections & les remedes qui ont quelque qualité astrin-  
gente , & qu’on prend intérieurement, peuvent par  
eux-mêmes réprimer l’écoulement de la liqueur cor-  
rompue. 11 y a plus, ils en font tellement capables, que  
s’il arrive interruption dans l’écoulement, après en  
avoir fait usage, on ne cherche point d’autre caufe  
de cette interruption. Nous pouvons donc poser pour  
constant , que quoique la liqueur ait le degré de cor-  
ruption & d’acreté néceisaire pour produire l’écoule-  
ment, la force de ces remedes est plus quefuffifante  
pour empêcher cet effet.

Mais je vais indiquer une caufe de l’interruption de l’é-  
coulement, qui , pour n’avoir point encore été accufée  
de cet accident , n’y contribue pas moins réellement ;  
c’est lsq aississement & la grossiereté extraordinaire que  
la liqueur des lacunes acquiert dans cet état de cor-  
ruption; deux modifications qui en suppriment entie-  
rement l’écoulement ou qui ne lui permettent de fe  
faire qu’en très-petite quantité : cette grossiereté de la  
liqueur des lacunes provient dans un très-grand nom-  
bre de maladies , de la vifcosité même du fang. Mais  
l’épaississement du Eang , dans la fievre, par exemple ,  
est évidemment causée par la sisspension générale des  
fécrétions dans ce cas; Hipocrate a observé que dans  
le commencement d’une fievre les ulceres fie fechent;  
à quoi j’ajouterai qu’il en est de même des éeoulemens.  
Dans les grands frissons, lorfque la fievre s’empare du  
corps & dans d’autres maladies , la llqueur des lacunes  
devient si épaisse que fon écoulement n’augmente prese  
que point, quoique Ea corruption fiait alors excessive ,  
& conséquemment l’irritation qu’elle caisse dans les  
glandes & dans leurs conduits excrétoires, beaueoup  
plus considérable qu’auparavant. V oil.l la source de tous  
les accidens dont j'ai fait mention.

Quelques Praticiens dont on ne peut contester l’habileté^,  
ont connu tout le danger que le malade couroit& tou-  
te la peine qu’ils auroient à le tirer d’affaire , lorsque  
l’écoulement venoit à être retardé par une fievre; dans  
cette conjoncture, ils en attribuoient la lenteur^ & la  
diminution dans la quantité de matiere qu’il fournif-  
foit, à la chaleur de la fievre; en vertu de laquelle la  
liqueur avoir été comme repompée ; mais dans le vrai,  
la lenteur & l’interruption même de l’écoulement  
qu’ils attribuoient à la chaleur de la fievre, ssçtoient  
qu’une fuite de l’épaississement des liqueurs & de leur  
peu d’aptitude à couler.

La suppression de l’écoulement étant quelquefois accom-  
pagnée de la formation d’un chancre intérieur; on est  
tenté delui attribuer les terribles fymptomes dont il  
s’agit toutes les fois qu’ils furviennent.Mais on ne fait  
pas attention que rarement les chancres caufent des  
douleurs très-considérables ; qu’ils ne commencent a  
Infecter la liqueur des lacunes que lorsqu’ils commen-

A L G 724

cent à fe dissoudre , & que cette liqueur n’étant point  
infectée , tant que le chancre est dur & ne fupure  
pas, on ne devrait point voir paraître les terribles  
fymptomes que nous avons à expliquer. L’expérience  
journaliere des effets des chancres intérieurs ne laif-  
fe aucun doute là-dessus.

De tout ce que nous avons dit , il réfulre que l’inflam-  
mation& les douleurs dans Puretre, dans fes glandes ,  
la vessie, les testicules & l’anus font des fuites de l’a-  
creté seule de la liqueur enEcrmée dans les lacunes ;  
conséquemment que dans la eure de ces symptomes, il  
ne faut pas avoir uniquement égard à l'inflammation  
de ces parties; & que le but principal qu’on doit se  
proposer , c’est de procurer la sortie de la liqueur en-  
fermée. Je ne connois aucune maladie , où il soit plus  
ridicule de s’attaeher feulement aux fymptomes (& il y  
en a où cela le seroit beaucoup comme l'on sait ) que  
dans le cas présent. Les faignées , les émulsions, & les  
autres rafraîchissans que l’on a si fort en récommanda-  
tion ne font donc d’aucun avantage si l'on ne joint la  
faignée avec les bains ; je ne doute point que le malade  
alors ne s’en trouve fort bien ; en ce que ces remedes  
donneront lieu aux lacunes de fe dégorger, & de *se* vui-  
der de la liqueur acre qui y sejournoit, & non parce  
qu’ils étoient propres à dissiper l'inflammation ; cette  
inflammation n’est que le Iymptome ; la cause, c’est  
l’interruption de l'écoulement. C’est donc à cette in-  
terruption qu’il faut principalement remédier. Tant  
il y a de différence entre la pratique dirigée par des  
analogies hasardées & une experience aveugle , & la  
pratique que l’expérience dirige fous les yeux de la  
raison.

Rien n’indiquant avec plus de clarté la méthode de trai-  
tér une maladie que la connoissance de *scS* caisses ;  
après avoir démontré que l’interruption de l’écoule-  
ment produit tous les symptomes fâcheux quil est  
question de dissiper; & que cette interruption provient  
de la grossiereté de la matiere, *causée* fiait par l’état ac-  
tuel dusemg, foit par l’effet accidentel des remedes fur  
les liqueurs contenues dans les lacunes; j’estime que  
la meilleure méthode de traiter un malade dans cet  
état, c’est d’atrénuer les liqueurs; ce dont on viendra  
plus sacilement à bout , si sion épaississement est occa-  
sionné par des remedes,que s’il provient de quelques-  
unes des causies dont j’ai fait mention ci-dessus , à  
l’occasion des fymptomes de l’inflammation & de la  
douleur.

Pour dissiper ces fymptomes, je ne peux rapporter, com-  
me on le fait ordinairement , les remedes employés  
par les autres Auteurs; aucun d’eux n’en ayant parlé,  
foit parce qu’ils ne les avoient point observés; foitque  
les ayant observés trop tard, ils aient craint de s’ex-  
posera- des réflexions desavantagetsses , en rapportant  
la méthode qu’ils avoient suivie; map comme je tom-  
bai moi-même dans plusieurs fautes considérables, com-  
me on le verra par les histoires fuivantes , lorsque ces  
accidens fe préfenterent à moi pour la premiere sois,  
je me flate que la sincérité avec laquelle je les avoue,  
dispofera à croire ce que je rapporterai, de la manie-  
re dont je me conduisis dans la suite, & des effets dont  
elle fut fuivie.

PREMIERE OBSERVATION.

Au mois d’Août *ïyso.jo sus* appelle auprès d’un hom-  
me qui avoit été malade fort long-tems d’une gonor-  
rhée qu’on avoit enfin prefque arrêtée par une injec-  
tion d’eau de plantain,de miel rosat & de sucre de Eatur-  
ne. Il avoit contracté cette maladie dans un pays  
éloigné , où elle avoit été arrêtée pour la premiere  
fois. La matiere qui s’écouloit encore en petite quanti-  
té étant d’une couleur extrêmement verte, & le gland  
fort enflammé; je conjecturai que l’inflammation s’é-  
tendoit depuis les premieres lacunes de Puretre , juse  
qu’au cou de la vessie ; ensorte que ce que j’avois à  
faire de mieux , c’étoit de faciliter l’écoulement.

*Ctij* A L G

Peur cet effet, j’ordonnai un scrupule d’æthiops miné-  
ral, avec dix grains d’extrait de gayac , à prendre tous  
les Eoirs en entrant dans le lit ; au bout de deux ou  
trois jours , l’écoulement augmenta & les douleurs |  
cesserent.

SECONDE OBSERVATION.

J’eus occasion dlobferver le fymptome que j’ai nommé  
*algedo* au mois d’Août de l’année 1716.Un hcmme s’a-  
dressa à moi pour le traiter d’une gonorrhée : mais  
m’étantapperçuqu’il avoit une fievre continue, je lui  
recommandai de s’en retourner chez lui, & de fie met-  
tre au lit.

Je le vis le lendemain au matin. Quoiqu’il y eût cinq  
jours que *sa* gonorrhée s’étoit déclarée ; cependant la  
matiere qui s’écouloit étoit en fort petite quantité. Le  
gland étoit prodigieufement enflammé, & la fieVre qui  
aVoit commencé depuis une quinzaine de jours, con-  
tinuoit. C’étoit une espece de fievre lente.

Je lui dis que les conjonctures dans lesquelles il fe trou-  
voit ne laissoient point à choisir entre les méthodes de  
traiter fa gonorrhée; & que la feule qui conVînt , tant  
que la fieVre durerait , c’étoit les injections appro-  
priées. Mais comme il me paroissoit quelque chose  
de singulier dans cette gonorrhée, je ne jugeai point  
à propos de siÙVre cette méthode nouvelle dans un cas  
fujct à une aussi grande diversité d’évenemens que celui  
qui se présientoit, & de l'exposer par un défaut defuc-  
cès à quelque difcrédit qui n’auroit pas manqué de  
rejaillir fut moi. Cependant afin que la corruption  
ou le Virus ne passât point dans le sang, en négligeant  
de le combattre ; je crus que le moyen le plus fûr de  
preVenir ce malheur étoit de traiter &de guérir la fie-  
Vre le plus promptement qu’il seroit possible.

Tout alloit à merVeilles, & je me faVois très-bon gré d’a-  
Voir pris le parti de commencer par dissiper la fleVre ;  
une chofe toutefois m’étonnoit , c’est que l’écoule-  
ment n’augmentoit point à mefure que la fleVre dimi-  
nuoit ; au contraire il alloit toujours en diminuant,  
& enfin mon malade commençoit à fe plaindre d’une  
difficulté d’uriner, &aVoit de fréquentes enVÎes de pif-  
fer. En quinze jours de tems , la fleVre disparut : mais  
la cessation de la fleVre ne me pcrmettoit pas encore  
d’entreprendre la cure de la gonorrhée qui continuoit  
dans l'état où je Viens de la laisser. Mon malade  
ayant gardé encore la chambre pendant trois ou quatre  
jours; comme nous étions dans la basson chaude de  
l’année , il lui prit enVÎe d'aller faire un tour dans un  
jardin Voisin, quoique le Vent fût à l’orient & que le  
jardin fût fur le bord de la rÎVÎere. Il eut froid ; & les  
enVÎes & la difficulté d’uriner deVÎnrent si Violentes  
qu’il passa une fort mauVaife nuit, & qu’il me fit ap-  
peller de très-grand matin.

En examinant ces iymptomes , je ne doutai point que la  
vessie ne fût enflammée; mais je n’imaginai point que  
cette inflammation proVînt de celle d’une autre par-  
tie. C’est pourquoi j’ordonnai des émulsions , la bain ,  
la faignée , & les clysteres , en un mot tout ce qui  
pouvoit appaifer ce fymptome. Mais la douleur étoit  
excessive ; les clysteres qu’il prenoit étoient sort pe-  
tits; & pour lui procurer un peu de repos & de cal-  
me , on y mettoit cinq grains d’opium. En effet , ces  
remedes lui donnerent quelque soulagement : mais  
comme il étoitpeu considérable, on me donna un col-  
lcgue qui convenant avec moi qu’il y avoit inflamma-  
tion à la vessie, ne changea point la méthode que j’a-  
vois fuÎVÎe ; nous ne fîmes que changer de remedes ,  
nous persistames dans les mêmes vues ; à la vérité avec  
aussi peu de fuccès qu’auparavant.

La douleur s’étendant de tems en tems par élancemens  
jufqu’à l’anus , mon confrere soupçonna que ce fenti-  
ment étoit causé par des hémorrhoïdes ; pour moi,  
j’opinai que la douleur à l'anus y étoit transinife de la  
Vessie ; j’en dis tout autant de celle qu’il éprouvoitdans  
un de fes testicules. Mon Collegue lassant tous les

ALG 726

jours de nouvelles conjectures, s’avifa de dire qü’iI  
pouvoir bien y aVoir quelque carnosité; j’eus beau lui  
répréfenter qu’une carnosité ne pouVoit s’être formée  
en si peu de tems , il persista; & notre dlVision fit qu’on  
me proposa d’appeller un troisieme. J’y consentis d’au-  
tant plus Volontiers que la personne qu’on aVoit en  
vue, aVoit la réputation d’honnête homme & d’habile  
homme. Je ne le connoissois pas personnellement ;  
mais cela me suffifoit. Nous ne nous étions point en-  
core trouvés enfemble vis-à-VÎs du malade, lorfqu’il  
rendit *avec* les urines une grande quantité de matiere  
purulente, & une parcelle de chair corrompue. Nous  
conclûmes mon Collegue qu’on aVoit appelle dernie-  
rement& moi, à exciter l’écoulement; c’étoit en effet  
ce que nous pou VÎons nous proposer de mieux. H con-  
vint qu’il ne s’étoit jamais présenté à lui aucun cas de  
cette nature , & qu’il falloir que la matiere de la go-  
norrhée eût été attirée par la fleVre. J’ajoutai qu’elle  
aVoit été certainement la caisse de la fufpension de  
l’écoulement , exposant les chofes comme j’ai fait plus  
haut, en expliquant les différens fymptomes de douleur  
à la Vessie, à l'anus & aux testicules , par les raisons  
que j’ai alléguées pls haut. Mon nouVeau Collegue  
conVint en présence du malade de la justeffe de mes rai-  
fonnemens, & de la réalité de la caufe que je donnois  
aux différens accidens qui étoient arriVés. Il prit occa-  
siôn de-làpour déclarer au malade que de quelque au-  
tre maniere qu’on eût traité sa gonorrhé , il eût cou-  
ru le danger de perdre la Vie , ou de contracter la *vé-*role.

La méthode que nous suivîmes pour proVoquer l’écoule-  
ment; ce sut d’ordonner les remedes mercuriels & les  
purgations fréquentes.

Prenez *de mercure doux, quinze grains s*

*de laudanum seUde , un grain,*

*de conserve de rosesseches* assez pour faire un boI,  
à prendre fur le point de fe mettre au lit ; ce  
qu’on répetera les deux nuits fuÎVantes.

Prenez *de la décoction desollecules desené, quatre onces s  
de manne de Calabre, une demi-once.*

Faites-en une potion à prendre le matin après le dernier  
bol.

Nous fuivîmes cette méthode pendant un mois entier  
aVant que les douleurs fussent parfaitement dissipées;  
pendant tout ce tems , l’écoulement fut peu considéra-  
ble. Le malade fut obligé de continuer Ptssage des  
émulsions, & de s’en tenir au bouillon & aux autres  
liqueurs adoucissantes que nous aVÎons d’abord ordon-  
nées pour l’inflammation , qui fuffifoient alors pour la  
calmer; mais qui n’étoient pas capables de la faire *ces-  
ser.* Lorsque la difficulté d’uriner fut leVée, le petit  
écoulement fut traité & guéri comme un autre.

TROISIEME OBSERVATION.

Dans le même mois de la même année, je reçus une lettré  
d’une perfonne de proVÎnce, qui me confultoit fur une  
douleur insilpportable qu’elle ressentoit, lorsqu’elle lâ-  
choit de l’eau ; & silr les enVÎes fréquentes qu’elle aVoit  
de pisser, n’urinant jamais qu’en très-petite quantité.  
Elle ajoutoit qu’aVant que d’avoir la Vessie attaquée >  
elle aVoit ressenti des douleurs dans les testicules & a  
l’anus; & que tous ces accidens aVoient commencé de-  
puis qu’une gonorrhée qui s’étoit déclarée le matin ,  
s’étoit arrêtée l’après-midi du même jour.

Les fymptomes deVÎnrent si fâcheux & en si peu de temSr,  
que ce malade fut obligé de partir pour Londres, aVant  
que d’aVoir reçu ma réponfe. A peine fut-il arrÎVe qu il  
me fit appeller & qu’il m’expofa fon etatTl etost evi-  
dent que tous ces iymptomes partoient d une feule &  
unique cause ; la suspension de 1 eeoulement , & cela  
par un froid excessif qu’il avoit souflert. Je traVaillaï  
Zzij

A L G

fur le champ à provoquer l’écoulement, avec les bols  
de mercure doux , dont j’ai parlé ci-deffus. Il en prit  
quatre sois de stulte, après quoi il SC purgea avec lapo-  
tion que j’avois ordonnée dans le cas précédent. Je lui  
fis user de la boiffon la plus adoucissante que je pus  
compoEer ; observant qu’elle ne fût point diurétique.  
Quant à fa nourriture, ce fut en grande partie le bouil-  
lon. Quinze jours de ce régime n’apporterent toutefois  
aucune diminution dans les douleurs. Les fymptomes  
étoient tout aussi terribles qu’en commençant. J’eus re-  
cours à des remedes mercuriels plus énergiques, & j’or-  
donnai pour tous les matins un bol de huit grains de  
turbith minéral ; ce bol n’ayant procuré aucune éva-  
cuation ni par haut ni par bas, j’augmentai la dofe qui  
parvint à quatorze grains, dans le cours d’une quinzai-  
ne de jours. Cette dose , extremement forte, Comme  
on voit, procura deux ou trois felles , mais ne fit point  
vomir. Je me ferois plutôt déterminé à faire faliver ce  
malade , que de continuer l’ufage d’un remede si vio-  
lent & si fortement dofé; mais quelques affaires dont il  
étoit alors chargé , ne lui permirent pas de changer de  
traitement ; nous suivîmes celui par lequel nous avions  
commencé pendant un mois ou cinq semaines , sans  
qu’il en ressentît, pendant fon cours , un soulagement  
bien considérable. Cependant au bout de ce tems, les  
élancemens à l’anus cesserent, il urina librement & fans  
la moindre douleur ; il crut encore ressentir quelque  
douleur dans un de fes testicules ; l’écoulement conti-  
nua pendant trois ou quatre jours , mais en très-petite  
quantité : enfin il s’arrêta de lui-même.

Lorsque nous fûmes parvenus à ce point , je le fis purger  
quatre ou cinq fois , laissant toujours un jour de repos  
entre chaque jour de purgation. Après toutes ces pur-  
gations , je lui ordonnai quinze grains de turbith miné-  
ral , deux fois la semaine , pendant quinze jours , à  
quoi je fis succéder une forte décoction des bois dont  
il fit usage pendant six femaines de fuite.

Malgré la grande quantité de mercure que ce malade  
avoit prise , & le régime exact qu’il observoit par rap-  
port aux alimens ; quatre mois après cette maladie ,  
tout sim corps *se* couvrit de boutons ; il ne *se* plaignit  
d’aucune douleur , la seule qu’il ressentît de tems en  
tems, c'étoit un léger élancement dans un de ses testi-  
cules. Ce nouvel accident nous fit connoître la nécessi-  
té de recourir à la salivation , pour une cure plus en-  
tiere; ses affaires lui permettant alors d’entrer dans ces  
nouveaux remedes , il ne différa point. Il Ealiva trois  
livres par jour pendant un mois , & à peu près une li-  
vre & demie par jour pendant trois semaines ; il ne sen-  
tit si,ir la fin du traitement aucune douleur , il se crut  
parfaitement guéri : aussi l’étoit-il, quoique six femai-  
ncs ou environ après être forti de la salivation , il se  
jetta encore sur ses bras & sur ses cuisses des boutons ;  
mais que le mercure diaphorétique de Paracelse firent  
difparoître. CoCKBURN , *de la Gonorrhée.*

ALGEMA , Ἀλγημα. *Pelne , douleur.* Hippocrate fiait  
aussi quelquefois signifier à ce mot la maladie qui cau-  
sie la douleur. Il fie rencontre dans cet Auteur en une  
infinité d’endroits.

ALGEMET, *Charbons.* **RULAND.**

ALGERIÆ,*Algérie. (seaLO , chaux.* RULAND,JoNnsoN.  
ALGEROTH. *Mercurius vitae , mercure de vie.* Prépa-  
ration d’antimoine & de *mercure* sublimé , ainsi nom-  
mée *d’Algerothos* , Medecin de Verone. CasTELLI,

\* Ce n’est autre chofe qu’une précipitation du beurre d’an-  
timoine Eous la forme d’tme poudre , par le moyen de  
Peau chaude. Cette poudre est violemment émétique.

ALGOIDES. Plante aquatique que M. Vaillant décrit  
de la maniere fuivante.

*Algoides vulgaris -, Potamogeton capillaceum , capitulis ad  
alas trifidis.* B. Pin- 194 Prod. 101. Raii Hist. *1.* 190.  
n°. 12. *Item , Potamogeito affinis, graminifolia aquati-  
ca* . Raii ibidem , n°. 13. *Item que Potamogiton omnium  
minimum graminis parie capillaceum , siliculis curvulis  
bénis, ternis, dorso dentato,* Hort. Cath. ejufdem Raii.  
Hist. 3. 122. *Potamogeitosimilis , ramosa , et ad genti-*

A LH 728

*cula Polyceratos,* Pluk. Tab. 102. Fig. 7. *Equisctum  
Polygonoides , aqiels innatans ; Potamogeltonis tenuifoliae  
fade, ad genicula vasculiferum.* Hist. Oxon. 3. 621.  
**n°. 20. ALGUETTE.**

Il est étonnant qu’une herbe qui est si commune dans nos  
eaux , ne foit pas rapportée dans PHistoire des Plantes  
qui naissent aux environs de Paris.

On doit remarquer, ι°. Qu’encore que Μ. Rai ne fut pas  
de ces Botanistes , qui , Pans nécessité , se plassent à  
multiplier les especes , il en a cependant fait trois de  
celle-ci, comme on le voit par les citations des diffé-  
rensfynonimes que nous y avons joints. 20. Que quoi-  
qu’il faste entrer dans le caractere du *Potamogeiton,* les  
fleurs difpofées en épi , & qu’il ait obfervé que celles  
de cette plante defquelles il n’a pas connu la structure,  
Eont dispersées le long des tiges & des branches , il n’a  
pas laissé de la réduire Eous cet ancien genre / d’où  
à la vérité il l’a enEuite exclissc , tant dans la derniere  
édition du *Synopsis* que dans celle de *sa Méthode.*3°. Que si cet Auteur n’a vu que deux ou trois siliques  
ou petites cornes ( car c’est ainsi qu’il nomme ce que  
j’appelle capsiules ) à chaque nœud de la plante, c’est  
qu’il en étoit tombé ou avorté quelqu’une , puisqu’on  
y en compte ordinairement cinq, & quelquefois même  
jusiqu’à six.

Comme ce genre de plante naît au fond des eaux, & que  
fes feuilles ressemblent à celles de *i’alga,* j’ai cru que  
le nom *d’Algoides* lui conviendroit mieux que tout au-  
tre. Celui *d’Alg-'ette* qui vient d’algue, comme si l’on  
difoit petite algue, lui a été donné par la même rai-  
fon, *Mém. dx s Acad. Roy.* 1719.

ALGOS ,Ἀλγὸς, ou ALGEMA. Voyez ce dernier.

A L H

ALHAGI. C’est l’*Agul 8e Ahmagi araelelbus, plantaspsc  
nosa mannam resipiens,* J. B. *G enist asp artium spinosum  
foliis polygoni.* C. B. *Spinesum Syriacum.* Parla

Cette plante croît à la hauteur d’une coudée & plus ; elle  
est fort branchue ; un nombre prodigieux d’épines ex-  
tremement pointues , foibles & pliantes Phérissent de  
tous côtés ; fur ces épines naissent différentes fleurs de  
couleur de pourpre. Lorfque ces fleurs tombent elles  
font place à de petites gousses longues, rouges, ressem-  
blantes à celles du genet piquant,pleines de femence de  
la même couleur que la gousse.

Les Habitans d’Alep recueillent fur cette plante une *es-  
pece* de manne , dont les grains fiant un peu plus gros  
que ceux de la coriandre.

Elle croît en buisson & une infinité de petites branches  
unies qui partent d’un même tronc & fie dispersent en  
tous fiens dans un fort bel ordre , lui donne une forme  
ronde. Les feuilles naissent à l’origine des épines, elles  
font de couleur cendrée , oblongues & taillées en po-  
lygone. La racine est longue & de couleur pourpre.

Les Arabes appellent *Tereniabin* ou *Trangeléun* la manne  
que l’on recueille stur cet arbrisseau^ On le trouve dans  
la PerEe & aux environs d’Alep & de Kacka , ville de  
Mésopotamie.

Ses feuilles font dessiccatives & chaudes.Les Peuples chez  
qui cette plante naît, fie servent de *ses* fleurs comme  
de purgatifs. La dofe est d’une poignée bouillie dans  
de Peau.

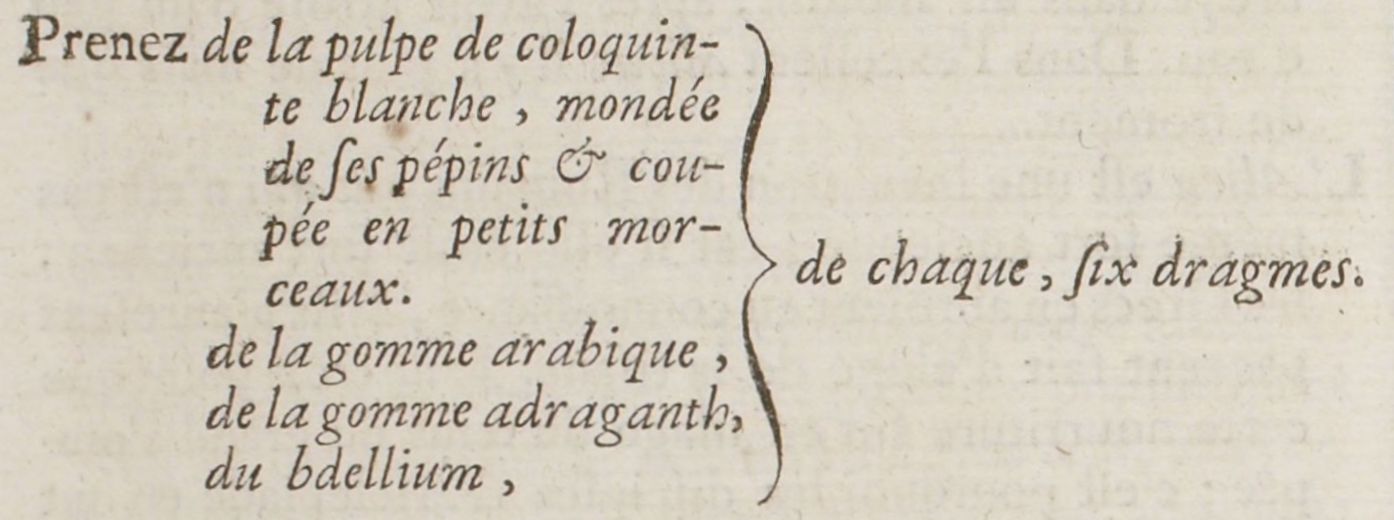
\* Les souilles & les branches de cet arbrisseau ste cou-  
vrent dans les grandes chaleurs de l'été, d’une liqueur  
grasse & onctuèufe & qui a à peu près la consistance du  
miel ; la fraîcheur de la nuit la condenfe & la réduit  
en forme de grains. Ce font ces grains auxquels on  
donne le nom de manne *PAlhagi,* & que les naturels  
du pays appellent *Trangeleln, 8e Tereniabin.* On la *re-  
cueille* principalement aux environs, de Tauris , ville  
de PerEe , où on la réduit en pains assez gros & d’une  
couleur jaune foncée. Les grains les plus gros qui sirnt  
chargés de poussiere & de parcelles de feuilles dessé-  
chées , scmt les moins estimés ; on leur présure les plus  
petits, qui cependant stont au-dessous pour la bonté de  
notre manne de Calabre.

729 A L H

On en fait fondre trois onces dans une infusion de feuil-  
les de séné , que l’on fait prendre aux malades que l’on  
Veut purger. ToURNEFORT.

ALHANDAL , *Coloquinte.* Voyez *Colocynthis.*

La Pharmacopée de Londres contient la description d’un  
trochisque Eous le nom de *Trochisci Alhandal, Tro-  
chis.que Alhandal.* Voici cette description.



Laissez macérer les gommes pendant trois ou quatre jours  
dans une quantité suffisante d’eau rofe , pour qu’elles  
puissent s’y dissoudre.

Mêlez-y enEuite la pulpe de coloquinte , & battez le tout  
ensemble, jLssqu’à ce que le mélange acquicrre la con-  
sistance convenable pour des TrochiEques.

Ce médicament est aussi ancien que Mesi.ié, & quoiqu’il  
alt passé depuis ce tems en beaucoup de mains , il a  
fouffert peu d’altération. Il paroît qu’on n’y a fait en-  
trer une si grande quantité de gommes , que pour affoi-  
blir l’action de la coloquinte. QoINCY ,sar *la Phar-  
macopée de Londres.*

ALHANNA ou ALANA TERRA. Voyez *Al an a.*ALHASEF ou ASEF. Efpece de pustules qu’on appelle  
encore *Hydroa.* Voyez *Hydroa.*

A L I

ALICA. Espece de nourriture sort célebre chez les An-  
ciens. Les Auteurs en ont parlé *si diversement,* que  
nous ne siaVons pas au juste ce que c’étoit. Les uns nous  
feroient croire que *\’alica* étoit une espece de grain ,  
& les autres, un esipece d’aliment fait aVec du grain.

Afin que le Lecteur puisse s’en former quelque idée ,  
je Vais rapporter les passages des Anciens dans lefquels  
ils en ont fait mention ; à quoi j’ajouterai le fenti-  
ment de Saumaife. *L’alica* fe nomme en grec, χόνδρος.

L’*dlica* mondé est un aliment conVenable à ceux qui font  
attaqués de la fieVre. Si l’estomac est fort & le Ventre  
resserré, il faudra le prendre dans de l’hydromel ; mais  
si l’estomac est foible, & le Ventre relâché , on le pren-  
dra dans du Vinaigre & de l'eau. CeLsE , *L. III. c. 6.*

*L.alica* est ce qu’il y a de meilleur après la tifane, & c’est  
par le petit nombre de qualités qui lui font communes  
aVec elle , qu’on en fait si grand cas. Elles font l’une  
& l’autre Vifqueufes , douces & agréables au gout ;  
mais du reste la tifane l’emporte siir 1’*alica.* Elle Eont  
encore l’une & l’autre d’une composition fort simple ;  
car il n’y entre que du miel. Αβε’τε’ε , *de Acta. Morse  
L. I. c.* 10.

Le *Chondrus* ( χόνδρος ), est fait d’une efpece d’épeautre  
qu’on appelle *Dicoccos ,* ou à double grain. 11 nourrit  
& resserre plus que le ris , & il est plus salutaire pour  
l’estomac. Si on le fait bouillir dans du Vinaigre , &  
qu’on en frotte les parties affectées de lepre, il les gué-  
rira , il corrigera l’âpreté & les défectuosités des on-  
gles. 11 remédira à l’ægilops commençant. La décoc\*  
tion prife en clystere est fort bonne pour ceux qui ont  
une dyssenterie accompagnée de douleurs. DIOSCORI-  
DE, *L. II. c.* IIS.

*L.alica* ressembleroit en tout au *Chondrus Ί* s’il resserroit  
un peu moins. PaUL Εοινετε , *L. I. c.* 73.

L’*dlica* est une efpece de froment. 11 faut donner beau-  
coup d’attention à la préparation des alimens liquides  
dans lefquels il entre. Son fuc se mêle aVec Peau , &  
demande a bouillir long-tems. Ceux qui préparent *\’a-  
lica* Eont su jets à le faire mal ; il leur arriVe fouvent de  
croire qu’il a allez bouilli -, & de le donner cru aux ma-

ALÎ 73»

ïades qui ne manquent pas d’en être fort încblumodés;  
car il s’épaissit promptement, étant de fa nature vise  
queux & gluant. C’est pourquoi après aVoir jetté def-  
sus beaucoup d’eau , faites-le bien bouillir; &remuez-  
le aVec une baguette d’anet , jusqu’à ce qu’il ait assez  
bouilli ; alors mcttez-y un peu de Eel ; si Vous com-  
menciez par y Verfer un peu d’huile, il n’en seroit pas  
plus mauVais pour les perhonnes robustes à qui il arri-  
Ve d’aVoir befoin d’une boisson cordiale, àcatsse d’un  
tiraillement Violent d’estomac, ou d’un transport fubit  
de l’humeur bilietsse ; faites boullir *s alica* jtssqu’à ce  
qu’il foit tout-à-fait doux; passez le, & faites-en une  
liqueur femblable à la tifane , que Vous leur donnerez  
à boire. On fait la meme boisson aVec *V alica ,* après  
llaVoir broyé dans de l’eau. ORIBasE , *Galeno-Med.  
Coh Lib. IV. c.* 1

On laissera d’abord *s alica* macérer dans de Peau; enfui-  
te on mettra pour trois huitiemes d’une pinte *T alica*ainsi macéré , trois pintes & demie d’eau & deux pin-  
tes de lait. On expofera le tout fur un feu modéré ;  
tenant le Vaisseau dans sa main & le remuant toujours,  
afin que ce qu’il contient ne fe brûle pas. Mais il faut  
obferVer de ne Verfer le lait fur F*dlica* , qu’après l’a-  
Voir fait chauffer, & que lorfque 1’*dlica* fera prefque  
cuit. ORIBasE , *ex Dieuch. Col. Med.* 4. c. 7.

*L.Alica* est plus dessiccatif que la farine de froment : ainsi  
il est moins propre à conduire une inflammation *sé-  
ché* à supputation, que le froment : mais le froment  
fera moins bon si l'inflammation est humide. Of.IBasE,  
*Med. Col. L. XIV. c. Vsu*

L’*Alica* & la siemoule fournissent un suc très-épais & très-  
gluant. ORIBasE , *Euporist. L. I. c.* 19. 21.

*U Alica* est une espece de froment très-nourrissant, &  
d’un fuc gluant, sioit qu’on le mange bouilli dans de  
Peau, Poit qu’on le prenne dans du vin doux , ou aVec  
quelque astringent, (comme il est bon quelquefois de  
l’aflaifonner) foit qu’on le mange frit aVec de l’huile  
& du fel. On y met quelquefois du Vluaigre, & les Me-  
decins difcnt, que si on le prépare de cette maniere,  
il fe nommera tifane. D’autres prétendent que la ti-  
Eane *d’alica* étoit un aliment destiné aux malades.  
Diodes & Philotinus, entre autres Auteurs anciens,  
appellent *s alica* ainsi préparé, tisiane de froment. C’est  
pourquoi le nom *d’alica,* de même que celui de *sita-  
nium se* trouVent rarement dans les premiers Ecri-  
vains ; ils ont tous fubstitué aux mots *sitaniam & ael~  
ca ,* le nom commun de froment. GaLIEN, *de Aliments  
L. I. c. 6.*

*L.Alica* reffemble à la femence du *tragum* ou de la fou-  
de épineufe. GaLIEN , *de Aliment,* c. 13.

Galien, après aVoir parlé du *typha*, de *Folyra^ 8e* dtl *zeat*ajoute qu’il y a beaucoup d’autres grains reffemblans  
à ceux-là, quoique d’une toute autre efpece. Les uns  
tiennent le milieu entre l’orge & le *typha,* ou pntrele  
*typlia 8e Folyra,* ou entre *solyra* & le froment. D’au-  
tres approchent plus de la nature, foit de *ï’olyra,* foit  
de l’orge , Eoit du *typha.* Quelques-uns ont beaucoup  
de rapport au froment ; quelques-autres au *panicum* ou  
au millet. Ils ont tous leurs noms. Ces noms font ou  
simples , comme celui du grain dont on fait *F alica* en  
Italie, ou compofés , comme celui qu’on appelle en  
Cappadoce *gymnocrithos,* c’est-à-dire , orge pelé, &  
celui qu’on nomme en Bithinie, *zeopyros.* GaLIEN ,  
*de Aliment. L.I. c.* 13.

Il y a peu de différence entre les dÎVerfes especes de fro\*  
ment. Le froment qui est pefant, compact, & dont la  
scibstance intérieure est jaune , est le plus nourrissant:  
mais le stuc qu’il fournit est épais & glutincux ; celui  
dont la fubstance est légere , spOngieufe & blanche,  
nourrit moins, & sim siic est moins glutineux. La *se-  
moule & l’alica* nourrissent beaucoup & donnent un  
stuc épais & glutineux. Ceux qui auront besoin d’une  
diete atténuante *se* garderont bien de *se* nourrir de *se-  
moule :* mais ils peuVent sser modérément de *F alicae*bouilli dans de l’eau, ou dans du νΐη doux 0U du νΐπ  
qui soit jaune, qui ait peu de corps, & qui Toit égal à

73 x ALI

peu près en force au salerne. GaLIEN , *de Atten, vict,  
c. 6, \_*

L’*Aelca,* le pain blanc de froment, le *tragus,* leporc &  
les œufs sont des alimens dont le fuc est falutaire ,  
quoique vifqueux ; ils fournissent une nourriture ex-  
cellente, lorfque l’estomac a la force de les digérer,  
& le foie, de convertir le chyle qui en naît, en fang.  
Mais comme ils ne perdent point dans le corps leur  
viscosité , ils sirnt capables d’obstruer les passages du  
foie & des reins, surtout si ces passages y font dispo-  
fés naturellement. Aussi remarque-t-on que l’usage fré-  
quent qu’on en fait, est suivi d’un sentiment de pesan-  
teur, & même quelquefois de douleur, aux environs  
de ces parties.Mais l’obstruction au foie est toujours ac-  
compagnéc d’embarras dans la distribution du chyle ,  
& de plénitude dans les veines méfaraïques, & dans  
celles du bas ventre ; & conféquemment il y a danger  
qu’il ne furvienne un phlegmon dans l’endroit ou l'a-  
mas de matieres s’est fait, ou putréfaction 'dans les  
humeurs superflues ; car de deux chofles l'une, ou il  
faut que les humeurs fe cuisent & se convertissent en  
fang ; ou qu’elles *se* putréfient, comme il arrive tou-  
jours, lorsqu’elles séjournent trop long-tems dans un  
lieu chaud. GaLIEN , *de Suce. Bon. c.* 2.

La tisane paroît nourrissante , on le croiroit volontiers  
immédiatement après l’avoir prise ; il est cependant  
certain qu’elle nourrit peu, & qulelle ne soutient pas  
long-tems les forces ; au lieu que *Valica* nourrit beau-  
coup & soutientlong-tems. GaLIEN, *in Hipp. Aphor.  
Com.l. Aph.* 18.

Pline met *Valica* au nombre des fromens, ou grains que  
l’on seme en Italie au printems ; auxquels il ajoute le  
millet, *lc panicum,* les lentilles & les pois. Ρεινε,  
*Hist. Nat. Lib. XVIII. cap. si.*

Pline dans sim Histoire Naturelle, *Liv. XVIII. cap.*11. après avoir sait l'énumération des différentes Eortes  
de pain & de leurs noms, exposé les différentes ma-  
nieres de préparer le grain, & parlé de l’origine de la  
boulangerie, accorde à l’Italie sim pays, la silpériori-  
*té* sc’.r tous les autres, par la qualité des fruits qu’il  
produit ; ajoutant que *s alica* n’est dans aucune con-  
trée, ni si beau, ni si bon, ni si bien préparé qu’en Ita-  
jie. On en prépare, dit-il, en Egypte, mais il nemé-  
rite pas que j’en fasse mention. On en fait dans le ter-  
ritoire de Verone & de Pife, & dans plusieurs autres  
endroits de l'Italie. Mais celui de la Campanie est fans  
contredit le meilleur.

*L. Ali case* fait de maïs, que nous appellons femence. On  
pile le maïs dans un mortier de bois & non de pierre,  
de peur que la dureté & du mortier , & du pilon ne le  
rendit trop menu. On emploie à cet ouvrage les Crimi-  
nels , comme tout le monde fait. A la partie antérieu-  
re de ces mortiers est attachée une grille de fer qui  
fépare la paille & les parties grossieres du reste, qui,  
dégagé par le premier broyement de sim écorce, passe,  
pour être battu derechef dans un autre mortier. Parce  
moyen nous avons trois fortes *d’alica.* Le plus fin, le  
plus gros & le moyen. On appelle le plus gros, *aphae-  
rema.* Toutes ces préparations ne donnent point *ai’a-  
lica* cette blancheur extraordinaire par laquelle il est  
si remarquable dans cet état ; mais après qu’on a pris  
tous ces fioins pour le nettoyer; ils ont une façon de  
le mêler avec de la craie. Cette craie s’incorpore avec  
lui, & lui donne la couleur & la fubtilité que nous lui  
voyons. *F’alica* bâtard est fait de maïs d’Afrique. Dans  
cette contrée, le maïs dégénere. Ses épis font plus lar-  
ges & plus noirs, & fa tige ou paille plus courte. On  
le broye avec du fable, & ce n’est qu’avec beaucoup  
de peine qu’on parvient à débarrasser le grain de sim  
écorce. Cette opération le réduit à la moitié de stapre-  
miere quantité. On y ajoute ensilite un quart de plâ-  
treblanc ; on les mêle bien, on passe le tout au crible  
qui si?rt à stiparer la farine. Le rebut, car c’est ainsi  
qu’on appelle ce que le crible retient ; fait l’efpece la  
plus grossiere & la plus vile *d’alica.* L’autre partie fe  
met dans un crible plus fin ou dont les trous font plus

ALI 732

petits , & l’on a le fecond *alica.* On jette ce second *ali-  
ca* dans un troisieme crible si fin qu’il ne laisse passer  
que le fiable , ce fissile a le nom de criblure. Il y aune  
autre façon d’adultérer *Ϊ’alica, 8e* cette façon est par-  
tout en ufage. On choisit le froment le plus gros & le  
plus blanc ; on commence par le faire extremement  
bouillir; on le fait enfuite sécher au soleil, puis on le  
broye dans un moulin, après l’avoir arrosé d’un peu  
d’eau. Dans l’excellent*aliea,* il y a plus de mais que  
de froment.

L’*ATtca* est une invention des Romains , & qui n’est pas  
même fort ancienne ; car si elle étoit fort ancienne,  
les Grecs en auroient eu connoissance , & ils n’auroient  
pas tant fait d’éloge de la tifane. Je ne crois point que  
cette nourriture fût en ufage du tems du grand Pom-  
pée ; c’est pourquoi les dssciples d’Asilcpiade en ont  
dit si peu de classe. Tout le monde convient qu’elle est  
très-salutaire, soit qulelle foit préparée avec de l’hy-  
dromel, foit qu’on ait fait bouillir *i’alica,* & qu’on  
en boive la décoction, foit qu’on le mange comme les  
légumes. Pour arrêter le cours de ventre, on commen-  
ce parle faire griller, &on le prépare ensilite avec de  
la craie. Mais entre autres propriétés , il a particulicre-  
ment celle de rétablir en fanté les perfonnes à qui il  
reste une cachexie, à la suite d’une longue indifposi-  
tion.

*Faites-en* bouillir le quart d’une pinte dans une pinte  
d’eau, si,lr un feu modéré, jusqu’à ce que l’eau  
Eoit entierement éVaporée ; jettez essuite dessus  
une pinte de lait de chevre ou de brebis ; buvez  
de cette composition plusieurs jours de sitite ; puis  
vous y ajouterez du miel.

Cette boisson est capable de rétablir un tempérament qui  
tend à la phtisie. Ρεινε , *L. II. c.* 25.

*L.Alica* passait chez les Anciens pour un aliment très-  
nourrissant, & c’est de-là qu’est dérivé le mot *alica >*sielon Sextus Pompeius. *ATtca, ab alendo.* Si l’on en  
croit Galien , il mérita d’être appelle *très-nourrissent.*Il fournissait un bon fuc, mais toutefois vifqueux , &  
propre à causer des obstructions. Pour corriger ce dé-  
faut, les Anciens avoient imaginé différentes manie-  
res de le préparer. Quelquefois ils le mêloicnt avec  
l’hydromel, d’autres sois avec le vin doux. C’est ainsi  
qu’ils en faifoientun remede *aneriacal,* & convena\*  
ble dans les confomptions. Dans les diarrhées, ils le  
marioient avec un astringent, ou avec de la femence  
de grenade ; ils le mettoient aussi frire dans de l’hui-  
le & du fel. Mais le χόνδρος ou *F alica* n’ayant en lui  
rien de détersif ni d’atténuant ; lorfqu’ils vouloient fai-  
re une boisson qui produisît ces esters , ils le faifoient  
bouillir non-feulement avec de l’anet, mais avec des  
porreaux, du pouliot, du calament ou de Phisope. Le  
*chondros* des Anciens revient beaucoup à nos prépara-  
tions de froment, si l’on en excepte leur craie & leur  
mortier blanc. Il y a encore une efpece de pain qu’on  
faifoit avec le *chondros,* & qu’on appelloit *chondrites,  
χον<ΡξΙτας,* qui nourrissent beaucoup, mais quife digé-  
roit difficilement. Lorfqu’on trouve dans Aétius le mot  
χόνδρος, avec l'épithete ἄλικος, il faut entendre simple-  
ment χόνδρος; cet Auteur & les autres réunissaient ces  
deux mots afin que la chose signifiée ne fût point équi-  
voque. Cependant on ne peut difconvenir qu’Aétius  
& Paul n’aient inféré dans leurs Ouvrages beaucoup  
de choses Eous des noms qui n’étoient point dlusage  
chez les Anciens, & qu’ils n’aient confulté en cela  
plutôt la convenance que l’élégance & l’exactitude.  
GORRÆUS , *au mot Al'esaoç.*

*L’alica* signifie quelquefois une certaine efpece de pain  
de froment. Voyez làsdessus Pline & Celfe : mais il fe  
prend plus fouvent pour une préparation de maïs qu’on  
appelle semence. Le mot *alica* dans scm acception gé-  
nérale, diffère du *chondrus* des Grecs, comme le gen-  
re dissere de llespece ; car le *chondrus* ne Ee préparoit  
point avec de la craie, mais avec le sessile & le mortier

733 ALI

blanc, de même que le maïs bâtard d’Afrique , dont  
Pline fait mention. RAY, *Hist.*

Χόνδρος ou *alica* font des mots fynonimes ; car les glose  
fateurs rendent l’un par l’autre. Pline nous a donné  
la maniere dont il se prépare. *L’alica,* dit-il. *pelait d’é-  
peautre que nous appellonssemence-, etc.* Ainsi l’épeau-  
tre fepiloit dans un mortier de bois pour faire *i’ali-  
ca,* & non dans un mortier de pierre, de peur que ce  
nouVel instrument & son pilon étant entierement durs,  
il ne fût trop pulcérifé ; cap en le battant dans un mor-  
tier, on ne prétendoit que le dépouiller de fon écorce,  
ou de sa peati, & non le réduire en poudre. Cela fait,  
on mettoit le grain pur & nud dans un autre mortier,  
où on le battoit derechef. Ces opérations produisissent  
trois Eortes *d’aelicas* du très-fin, du gros & du moyen.  
Le plus gros, dit Pline, s’appelloit *aphaerema,*c’étoit, pour ainsi dire ,'l’épeautre même dépouillé de  
*ses* enveloppes & de fes peaux, ou la substance inté-  
rieure de ce grain qui n’étoit point broyée ; & voilà  
ce qu’on appelloit proprement chez les Grecs χόνδρος,  
*chondros,* dont il y a trois especes; mais la derniere  
étoit la meilleure. Nous liions dans les Geop. Eclog.  
ΕἈὰν δἐ ὰμα ἐπιττίσθη , κοσκίνῳ κοσκΤνέυσθω ὰδροτερῳ  
κάλλιστος δἐ *ο* πρῶτος σηΑεὶς γένεται χόνδρος , δεύτερος  
δἐ ὸ ἐπὶ τύτῳ, καὶ ἐλάτταν ὸ τρίτος. Après qu’ils font  
pelés & pilés enfemble ; on les passe par un gros ta-  
mis; le meilleur est ce qui reste de ce premier triage ,  
Bavoir, le *chondruss* le fecond *alica,* vient ensifite; ce  
qui reste à la troisieme\*opération est le plus petit & le  
plus mauvais. L’Auteur dit la même chosie que Pline,  
qui s’explique plus clairement un peu plus bas , à pro-  
pos de la maniere dont 1’*alica* d’Alexandrie *se* fassoit ;  
il dit, qu’ils y ajoutent un quart de *gypsum* oudeplâ-  
tre , comme on a vu ci-dessus : par - là le passage des  
*Geop. Greqites* que nous avons rapporté plus haut ,  
fe trouve clairement expliqué. Au lieu *d’excepelela,*qu’on lit dans les éditions, il y a *exceptica* dans les  
manuscrits.

Ce doit certainement être *lcsesuca*, Σηστικὸς, ainsi appel-  
lé κατ’ ἐξοχὴν, par marque de distinction , qui passent  
par le tamis à grands trous, & que Pline a appelle *fa-  
rinarium , &* l'Auteur Çrec ἀδρότερον. D’où il paroît  
que le χόνδρος grec est la même chofe que *F alica* latin.  
Quant au nom *chondros,* les Grecs l’avoient donné à  
*Valica,* parce qu’il étoit mis en grosse poudre, & non  
pas broyé en farine. De là vient le πυρὸς Χονδρώδης d’A-  
thenée, du blé ou pain mis en poudre grossiere. C’est  
par la même raison qu’on a dit χόνδροι ἀλῶν, des grains  
de sel, χόνδροι λ/βάνου, des grains d’encens; de même  
que χονδρίτης ἀρτος, du pain *chondrit,* ou fait de fari-  
ne broyée grossicrement comme le *chondros.*

Quoiqu’il foit facile maintenant de juger ce que c’étoit  
que le *chondros* ou *alica, 8c* qu’il foit suffisamment dé-  
montré par ce que nous avons dit, quelle étoit fa natu-  
re,il y a des Auteurs qui en ont fait une espece de grain,  
& qui l’ont regardé comme une forte de froment.  
Paul Eginete a dit χόνδρον σίτου τὸ ειδὸς, *ch on drus -> ef-*pece de grain ; & Galien , του γένους τῶν πυρῶν ἐστιν ὸ  
χόνδρος , ίκανῶς τρόφιμον τε καὶ γλίσχρον ἔχων τὸν χυμόν.  
Le *chondrus* est une espece de froment, fuffifamment  
nourrifant & d’un fuc visqueux. *LibH. de Aliment.su*ajoute que les anciens le nommoient πυρόν τῆπροσηγορία.  
*froment.* Quelle bévue ! Qui n’en seroit étonné de la  
part d’un si grand homme ? Il cite Hippocrate, qui dit,  
τους ck του χόνδρου κατεσκευασμένους ἄρτους τροφιμοτάτους μἐν  
«ιναι, διαχωρῦν δἐ ktTov , le pain fait *d’alica* étoit sort  
nourrissant, mais de dure digestion. Or llon voit dans  
ce passage que l'Auteur ne parle point proprement de  
*Falica* considéré comme grain , mais d’une espece de  
pain qu’on en fassoit& qui passait difficilement, parce  
que *s alica* qui y entroit étoit grossieremcnt broyé. Ce-  
pendant ce pain étoit fort nourrissant. Ce pain s’appel-  
loit χονδῥίται, *chondritai,* de même qu’on difoit σεμι-  
δαλιται,*femidalitai.* Le*semidalis* n’étoit point le pain,  
mais le grain dont on fassoit le pain auquel il donnoit  
le nom *femidalitai.*

ALI 734

Du tems de Galien, les Grecs ne fe survolent plus du  
mot χόνδρὸς ; ils lui avoient substitué celui *T alica , &*par corruption ἄλιξ. Les chofes en vinrent même au  
point qu’ils ignoroient la vraie signifiCation de *chon-  
dros j* & qu’ils rendirent ce mot par ce qu’il ne signi-5,  
fioit point du tout , une espece de grain. SaUMAIse,  
*de Homonym. Hyles Iatr. c. yy.*

ALICES. Ces petites radies de rougeur qui paroissent  
fur le vifage & qui precedent l’éruption des pustules  
de la petite verole. CasTELLI.

ALICORNU ou UNICORNU. Voyez ce dernier.  
ALIENATIO MENTIS. Voyez *Delirium.*

ALIENUM. Ce terme s’appllque.ordinairement dans  
les Auteurs de Medecine , à tout ce qui est étranger &  
nuisible au corps. Il est aussi quelquefois fynonime à  
*comtptumi corrompu.* Quant au terme *alienatum,* il  
n’a guere d’autre siens que ce dernier.

ALIFORMES PROCESSUS. Voyez *Pterygoides.*ALIGULUS, *Confection.* Médicament compofé de di-  
versies drogues. RULAND.

ALILAT ou ἄλιττα, mot Arabe fynonime au μύμιττα  
des Assiriens, au *lilith* Πστὴ’ἐνί des Hébreux, & au la-  
λείθυια des Grecs. C’étoit chez les Romains la Divinité  
qui préside aux accouchemens, ou celle qu’ils appel-  
lerent *mater terra, et filia lucina* ou *luna.*

ALIMA. Efpece de siable qu’on trouve dans les mines  
d’or & dont on retire du plomb. RULAND,

ALIMENTA , *Alimens.* Tout ce qui siert au corps de  
*nourriture* ; de *alo ,* nourrir.

On déduira de ce que nous avons dit aux Articles *Adda  
8c Alcali,* en quoi consiste la nature des *alimens* en  
général. Quant aux propriétés des *alelmens* en particu-  
lier, nous en traiterons dans les articles qui leur siont  
propres & sious leurs noms.

Les anciens, mais siurtout Galien, ont traité des ssi-  
*mens* fort au long.

Pour éviter l’ennui inféparable de la prolixité, & les  
redites où l’on tombe nécessairement par le défaut de  
méthode, je donnerai d’abord l'abrégé qssHippocrate  
nous a laissé de fes fentimens fur les ssiicws,j’entens le  
Traité intitulé *De Salubri victus ratione.* A cet affilé-  
gé, je serai fuccéder celui que les successeurs de Ga-  
lien se simt donné la peine de faire de cet Auteur. Je  
n’omettrai point ce qu’ils auront ajouté de leur pro-  
pre fond aux obfervations de Galien. Je terminerai cet  
Article par quelques obfervations Chymiques que M.  
Geoffroy le jeune a faites fur la nature des *alimens, &*qu’il a communiquées à PAcadémie Royale des Scien-  
ces.

J’ai attribué le Traité fuivant des *Alimens* à Hippocrate,  
sur l’autorité de Galien, dui nous assure qu’il est de  
cet ancien ou de fon gendre Polybe; mais je ne peux  
me difpenfer d’avertir le lecteur que d’autres ont penfé  
du tems même de Galien , que .cet Ouvrage étoit de  
quelque Ecrivain contemporain d’Hippocrate, & peut-  
être même plus ancien que lui.

On remarquera d’abord que les anciens ont penfé généra-  
lement que le scmg s’engendroit des *alimens* dans le  
foie ; erreur anéantie par les découvertes des modes-  
nes; théorie abandonnée depuis que la vraie route  
des *alimens* & la circulation du fang nous font con-  
nues.

Il est bon d’observer en fecond lieu que , généralement  
parlant, l’examen des qualités différentes des *alimens*est assez superflu pour ceux qui étant d’un tempérament  
sort & vigoureux, prennent pendant le jour des exer-  
cices capables de les conduire juAqu’à la lassitude, &  
qui ont l’habitude de fle coucher de bonne heure & de  
*se* lever matin. Car tout *aliment* formera de bon chy-  
le, si l’exercice & la vie réguliere en ont procure une  
bonne digestion. Cet examen & le Choix des *alimens,*ne font particulierement importans que pour les per-  
fonncs valétudinaires, les intempérans & les paresseux.

Dans le cours ordinaire de la vie, voiei dit Hippocrate,  
le meilleur régime qu’on fe puisse prescrire. En hiver,  
il faut manger beaucoup & boire très-peu. La boisson

735 ALI

doit être du vin pur, & *F aliment,* des viandes rotics &  
du pain. On ne mangera que très-peu ou point du tout  
d’herbes pendant toute cette saison. De cette maniere  
on fe conservera le corps *sec &* chaud.

Lorsque le printems sera venu, on pourra boire un peu  
davantage, & peu à peu du vin plus trempé. On ob-  
servera de se nourrir de viandes plus succulentes & en  
moindre quantité. En se retranchant peu à peu le pain,  
on prendra du gateau fait avec de la farine d’orge. On  
se retranchera de même les ragouts. Au lieu de man-  
ger du roti, on mangera du bouilli. On ne fera pas  
grand ufage d’herbes, jufqu’à ce que l'été foit venu :  
mais afin que ce Changement ne soit pas d’abord trop  
grand , on procedera peu à peu, & non tout d’un coup.

L’été, on se nourrira de gateau mou. On boira beaucoup  
& du vin fort trempé. Toutes les viandes feront bouil-  
lies. Voilà le régime qu’il faut obferver en été, afin  
que le corps soit humide & froid : cette saifon étant  
feche & chaude, & conféquemment brûlant & desse-  
chant le corps, il faut donc s’occuper à la combattre  
de cette maniere ; & comme on a passé de l’hiver au  
printems, il faut passer de même du printems à l’été,  
en retranchant de sa nourriture & en ajoutant à fa boif-  
fon. Il faut faire tout le contraire en passant de l’été à  
l’hiver.

En automne, on commencera à augmenter fa nourritu-  
re. On mangera des Viandes plus feches, &l’on boira  
moins & du νΐη moins trempé. On passera fort bien  
l’hÎVcr en btiVant fort peu & du νΐη encore moins  
trempé , & fe conduifant du reste comme il Vient d’ê-  
tre dit plus haut. De cette maniere, on jouira d’une  
fanté parfaite, & l’on fentira peu de froid. Le régime  
précédent est fondé fur ce que cette saisem est fort  
froide & sort humide.

Ceux qui font fort gras, qui ont les chairs molles, & qui  
font rouges & Vermeils, doÎVent ufer la plus grande  
partie de l’année de Viandes fort feches , parce qu’ils  
font d’un tempérament fort humide. Ceux qui font  
maigres, fecs & déliés, roux ou noirs, doÎVent obser-  
ver la plupart du tems un régime humide ; car ils sont  
d’un tempérament sec.

Les jeunes gens doÎVent aussi *se* nourrir de Viandes plus  
molles & plus humides, parce que cet âge est fort fec  
& que les corps font encore nerveux & folides.

Quant aux vieillards , ils obferveront pour la plupart du  
tems un régime plus fec, parce qu’à cet âge les corps  
font mous , humides & froids. Il faut donc ordonner  
les différens régimes felon l’âge, la saisirn, la coutu-  
me , les lieux & les tempéramens , en s’opposimt tou-  
joursou au froid ou au chaud qui vont venir; car c’est  
le moyen d’entretenir les- hommes dans une simté par-  
faite.

L’hiver, il faut marcher fort vite, & l’été, fort douce-  
ment, à moins qu’on ne marche au foleil. Ceux qui  
font fort gras doivent marcher encore plus vite, & ceux  
qui font fort maigres encore plus doucement.

Il faut fe baigner souvent en été & rarement en hiver.  
Ceux qui font maigres doivent *se* baigner plus sou-  
vent que ceux qui sont gras. En hiver, il ne faut por-  
ter que des étoffes naturelles; & en été, il nefautpor-  
ter que des étoffes préparées avec l’huile.

Ceux qui font gras & qui veulent devenir maigres , doi-  
vent faire tous leurs exercices à jeun, & manger en-  
suite , encore tout haltans du travail & avant que  
d’être refroidis : mais avant que de manger, il faut  
qu’ils boivent du vin trempé & qui ne foit pas froid.  
Leurs viandes feront préparées avec du féfame ou au-  
trcs ingrédiens de cette nature, & fort grasses , car de  
cette maniere il en faudra peu pour les remplir. Avec  
cela, il saut qu’ils ne fassent qu’un repas par jour, qu’ils  
ne fe baignent point, qu’ils couchent sim un lit fort dur,  
& qu’ils fe promenent nuds autant que faire fe pourra.

Ceux qui sont maigres & qui veulent devenir gras, doi-  
vent observer tout le contraire , & ne rien faire avant  
que d’avoir mangé.

Pour ce qui est des vomisscmens & des lavemens, voici

ALI 736

comment il en faut ufer. Pendant les six mois d’hiver,  
il faut vomir, car ce tems-là est plus pituiteux que l’é-  
té ; il vient des maladies vers la tête & dans la région  
qui est au-dessus du diaphragme; mais les six mois *d’é-  
té ,* il faut ufer de lavemens , car cette faifon est chau-  
de & les corps font bilieux. On a des pesanteurs aux  
lombes & aux genoux. On est échaufié & on a des  
tranchées. Il faut donc rafraîchir les corps, & attirer  
de tous ces endroits par le bas ces humeurs qui s’éle-  
vent & qui cherchent à monter.

Les lavemens, pour ceux qui font gras & humides , doi-  
vent être plus falés & plus clairs; pour ceux qui font  
fecs, foibles & maigres, les lavemens doivent être  
plus gras & plus épais. Ces lavemens gras & épais,se  
feront avec du lait ou avec de la décoction de pois &  
autres chofes de cette nature. Et les lavemens clairs  
ou falés , avec de l'eau ialée & de l’eau de mer ou au-  
tres semblables chofes. Voici comment il faut user des  
vomisscmens. Ceux qui font gras doivent vomir à  
jeun , après avoir couru ou s’être promenés fort vite  
vers le milieu du jour. Pour cet effet , ils prendront  
quatre onces d’hyssepe broyé dans une pinte d’eau.  
Ils prendront de cette boisson après y avoir *versé*un peu de vinaigre , & jetté du fel pour la rendre plus  
agréable. D’abord ils boiront doucement & enfuite ils  
boiront plus vite.

Ceux qui Eont maigres & plus foibles ne vomiront qu’a-  
près avoir mangé , & voici la méthode qu’ils observe-  
ront. Après s’être baignés dabs un bain chaud , ils boi-  
ront une chopine de vin pur, ils mangeront ensilite  
plusieurs siortes de viandes y & ne boiront ni pendant  
le repas, ni après le repas. Ils resteront sians boire, au-  
tant de tems qu’il en faut pour faire dix stades. Après  
ce tems-là, ils prendront trois fortes de vin, du vin  
dur, du vin doux & du vin qui Eoit aigre. Ils les mêle-  
ront & les boiront. D’abord ils le boiront pur, sort  
doucement & en y employant beaucoup de tems. Après  
cela, ils le boiront plus trempé , plus vite & en plus  
grande quantité.

Ceux qui ont accoutumé de vomir deux fois le mois, fe-  
ront mieux de vomir deux jours de fuite, que de vomir  
tous les quinze jours. Il y en a qui font tout le con-  
traire.

Ceux qui ne peuvent vomir & qui n’ont point le ventre  
libre feront fort bien de manger fouvent par jour de  
plusieurs siortes de viandes préparées différemment &  
de boire de deux ou trois siortes de vin : mais ceux qui  
vomissent facilement, ou qui ont le ventre humide \*  
obferveront une méthode toute contraire.

Les enfans doivent être baignés dans l’eau chaude  
pendant long-tems. Il faut leur faire boire du vin  
trempé qui ne foit aucunement froid & choisir du vin  
qui n’enfle point le ventre & qui ne donne point de  
vents. Cela fera qu’ils feront moins fil jets aux con-  
vulsions , & qu’ils Eeront plus grands & plus forts.

Les femmes doivent ufer du régime le plus *sec* ; car les  
*alimens* Eecs conviennent mieux à la mollesse de leur  
chair , & le vin le moins trempé est le meilleur pour  
la matrice & pour la nourriture de l'enfant.

Ceux qui font des exercices doÎVent beaucoup courir &  
lutter en hiver; lutter peu & ne courir point du tout  
en été; mais fe promener beaucoup au frais.

Ceux qui font fatigués de la courfe dolvent lutter , &  
ceux qui font fatigués dela lutte, doivent courir. Car  
parle moyen decet exercice, la partie fatiguée fe re-  
chaussera , fe délaffera & fe remettra.

Ceux à qui un exercice trop vlolent donne le flux de  
ventre & dans les felles desquels on voit des alimens  
Vion digérés , *se* retrancheront pour le moins le tiers  
de leurs exercices & la moitié de leur nourriture or-  
dinaire , car c’est une marque Eure que leur estomac  
n’a pas assez de chaleur pour cuire cette quantité *Tali-  
mens.* Il *se* nourriront d’un pain extremement rôti ,  
trempé dans du vin, boiront peu & du vin très-pur,  
& ne fie promeneront point du tout après avoir mangé.  
Ils observeront de ne faire qu’un repas par jour; car

y’ 3 7 B

de cette maniere l’estomac se rechaussera , & aquerra  
la Eorce de digérer la nourriture. Cette sorte de flux  
de ventre arrive à ceux qui ont les fibres rigides , sur-  
tout quand on les oblige à manger beaucoup de vian-  
de ; leur tempérament étant de cette nature, leurs vei-  
nes’resserrées & compactes ne peuvent pas recevoir les  
*alimens* qu’ils prennent. Cette forte de tempérament  
est sujette à des changemens & varie assémentUa bon-  
ne complexion y est de peu de durée. Ceux qui ont  
les chairs plus lâches & les veines plus ouvertes & qui  
Eont plus velus , digerent mieux les viandes, soutien-  
nent mieux les travaux & les Eatigues , & leur bonne  
complexion dure plus long-tems.

Ceux qui vomissent le lendemain ce qu’ils ont mangé la  
veille & dont les hypocondres s’élevent, leurs *alimens*n’étant pas bien digérés , ont besisin de dormir plus  
Ionss-tems & d’assujettir leurs corps à de nouveaux  
exercices. Ils doivent boire leur vin pur , en plusgran-  
de quantité & commencer par manger beaucoup moins.  
Car il est évident que leur estomae est trop foible &  
trop froid pour digérer la quantité *Talimens* qu’ils  
prennent.

Ceux qui ont souvent soif, doivent retrancher de leur  
nourriture & de leurs travaux , & boire leur vin fort  
trempé & le plus froid qu’il fera possible.

Ceux qui ont des douleurs d’entrailles , foit a caufe des  
exercices violens, ou de quelque autre travail, doi-  
vent *se repoEer* fans avoir mangé & tsser d’une boisson,  
qui étant priEe en petite quantité , fasse uriner beau-  
coup , afin que les veines des entrailles ne foient pas  
tendues par le trop de réplétion ; car ce simt ces obf-  
tructions qui caufent des tumeurs & des fievres.

Ceux qui ont des maladies qui viennent du cerveau,ont  
premierement la tête appesantie, ils urinent souvent,  
& ont tous les autres accidens qui arrivent dans la  
strangurie. Cet état dure neuf jours , & s’ils rendent  
par le nez ou par les oreilles des glaires ou du pus, ils  
sont guéris & la strangurie cesse. Ils urinent alors  
beaucoup & fans peine ; & leur urine est blanche juf-  
qu’au vingtieme jour, & ils n’ont plus leur mal de tê-  
te. Mais quand ils veulent s’appliquer à quelque lec-  
ture qui demande de l’attention , ils trouvent leurs  
yeux obscurcis.

Il faut que tout homme fage pèrfuadé quelafanté est un  
trésor très-précieux, connoisse ce qui peut occasion-  
ner les maladies, & fe fasse une regle de le fuir. Ηιρ-  
POCRATE , περὶ διαίτης ὑγιεψῦς.

Tout homme attentif à conferver sa santé s’instruira en-  
tre autres choses , de la nature des *alimens.* Nous ne  
glisserons point silr ce fujet important , & nous re-  
marquerons d’abord que les *alimens* dont la propriété  
est d’atténuer , entretiennent la liberté dans les vaise  
feaux les plus étroits , entraînent les matieres gluantes  
qui s’attachent à leurs parois , & diViEent celles qui  
scmt épaisses & grossieres : mais on s’exposera en s’en  
faisant une longue habitude , à être furchargé d’hu-  
meurs bilieufes & de sérosités; & le fang de celui qui  
persévereroit dans Vissage de cette nourriture *se* tour-  
neroit insailliblement en mélancolie. D’ailleurs tous  
les mets de cette nature peuvent échauffer , dessécher  
à l’excès & engendrer par ce moyen la gravelle dans  
les reins. On *se* gardera donc bien d’en user conti-  
nuellement , mais particulièrement de ceux dont la  
nature est bilieuse; cette habitude ne peut être Ealu-  
taire qu’à ceux qui simt remplis de phlegmes & de  
matieres grossieres, crues & visquetsses. On a déraci-  
né plusieurs maladies chroniques par le sieul usiage des  
*alimens* atténuans. Il ne faut point avoir recours aux  
remedes, lorsque l'on peut guérir par le régime : or j’ai  
vu plusieurs personnes parfaitement guéries ou considé-  
rablement soulagées, les unes de la gravelle dont elles  
etolent tOurmentées , & les autres de la goute par une  
o erVance exacte des lois de la diete ; fans parler de  
ceux qni ont été délivrés par le même moyen d’asth-  
mesdont ils étoient attaqués depuis long-tems , ni de  
ceux en qui il a du moins diminué la violence & abré-  
*Tome I.*

A L î ’ 758

gé la durée des accès de la même maladie. Une diete  
attenuante réduit la rate gonflée, dans sim état naturel,  
dissipe les obstructions au soie, délivre de l’épilepsie si  
1 on s y prend à tems, & tempere cette maladie , lorf-  
qu elle est invétérée. Tout ce qui irrite & picote les  
organes dt! gout ou de l'odorat est acre & atténuant;  
tout ce qui est amer & nitreux est doué des mêmes  
proprietes. G est une fort bonne pratique d’ordonner  
selon les cil constances les simples dont la vertu est  
d attenuer, dans de 1 oxymel, du vinaigre , düsel ou  
de 1 huile. Le Vinaigre & l’oxymel, en augmentent la  
foree & 1 efficaClte ; 1 huile produit un effet contraire.  
Au reste , entre les Chofes propres à atténuer & que  
l’on emploie , nous trouverons plus de remedes que  
*d’alimens.*

Les *alimens* d’une nature incranssante nourrissent beau-  
coup, suppose que la coction en ait été bien faite tant  
dans Pestomâc que dans le foie. Le fang qu’ils engen-  
drentest d’une bonne qualité; cependant ils occasion-  
nent des obstructions à la rate & au foie ; & s’il y a  
la plus légere inflammation dans les VÎfceres , il ne  
manqueront pas de l’augmenter considérablement; ila  
produiront le même effet dans le cas de gonflement &  
de sicirre; &il s’ensuivra des abscès. Outre les *adi-  
mens* de l’espece en question , les uns ne fournissent  
qu’un fuc épais, comme les lentilles; les autres un scie  
gluant, comme la guimauVe ; d’autres, comme les ani-  
maux à coquille , un si.lc épais & gluant. Llessage S’ssi-  
*mens* atténuans est plus falutaire que celui *d’alimens*incrassans. Mais comme les premiers nourrissent peu  
& conséquemment ne communiquent point aux fi-  
bres, la force & l'énergie dent elles ont befoin , on  
pourra permettre dans certains tems, mais toujours  
aVec modération à ceux qui en font leur nourriture ha-  
bituelle, l'ufage des féconds , je Veux dire , des mets  
qui fournissent un fuc épais & incrafsant, surtout dans  
le cas où ils *se* sentiroient défaillir & tendre à l’inani-  
tion. Ceux que leurs affaires n’attachent point à la  
maifon,qui sont aussi peu sédentaires qu’ils le Veulent,  
qui prennent beaucoup d’exercice & à qui il est per-  
mis par leur état de fe lÎVrer au sommeil aussi long-  
tems qu’ils le jugeront à propos, peuvent fans danger  
usier à leur ordinaire de mets qui soumissent un sue  
épais & gluant, surtout s’ils ne sientent ni pcids ni ten-  
fiondans les hypocondres , lorsqu’ils ont bien mangé.  
Quant a ceux a qui Page ou la soiblesse ne permet pas  
de prendre de l’exercice après avoir maflgé , ils s’in-  
terdiront entierement les *alimens* dûnt je Viens de par-  
ler. Ce préeepte s’étend aussi à ceux qui paffent leur  
vie dans la paresse & dans l’oisiveté; car l'inaction est  
aussi ennemie de la santé , que l’exercice modéré en  
est ami.

Il siuit de tout cela , que les mets les plus sains , les plus  
conformes a la santé , les plus capables d’entretenir le  
fang dans une juste consistance , ce font ceux dont la  
nature est mitoyenne entre l'atténuant & l'incrassant :  
cette siorte *d’alimens* est celle dont notre corps s’ac-  
commode le mieux. Tous ceux dont le *suc* est mau-  
vais stont nuisibles & doivent être proscrits. Une atten-  
tion qu’un homme qui veut conferver sa Eanté , doit  
encore avoir , c’est de n’admettre point entre scs ssi-  
*mens ,* une grande variété. S’il remplit *son* estomac  
d’une multitude de choses de différente natures il fera  
difficile qu’il s’en fasse une bonne coction. OÎTbasE ώ*Med. Coll, ex Galen. L. III. c.* 1.

*Alimens atténuans.*

Les *alimensdOm* la propriété est entre autres, d’attenuer,  
font les aulx, les oignons , les porreaux, le cr.esson , la  
moutarde, le poivre, le maceron, l'impératoire, Pori-  
gan, le pouliot, l'hysispe, la mente, le thym, la sariet-  
te , lorsqu’ils font verds; s’ils Eont *secs,* on les compte  
parmi les remedes. En général, les plantes ont plus de  
force, lorsqu’elles sont feches, que lorsqu elles simt  
vertes; celles qui croissent fur les montagnes ont plus

A a a

*739 ALI*

de vertu que celles quson cueille dans les plaines &  
dans les jardins. H saut encore , le reste étant égal,  
donner la préférence à celles qu’on trouve dans des  
lieuxSCCS, soir les autres. On peut ajouter aux simples  
dont nous avons parlé, la roquette , le panais, le per-  
fil des marais, Pached’eau, le basilic , le raifort, le  
chou, la bete, le ehardon , le chardon à cent têtes ,  
l’ortie, le fenouil, la coriandre , la rue, l’anet, l’ache  
de montagne , le cumin , les capres, le fruit de l’arbre  
dont on tire la térébenthine, la femence de canti ,  
d’anis , d’achessauvage, de chardon beni, de tordylon  
commun & de Crete , & de carrotes fauvages. Toutes  
ces plantes S011 aromatiques, aercs & d’une nature évi-  
demment chaude. Entre les grains , il n’y a que l'orge  
qu’on puisse mettre au nombre des atténuans; à quoi  
l’on pourroit ajouter les pains de froment cuits au  
four, mais ils n’ont la vertu d’atténuer que dans un  
degré sort inférieur à l’orge. Les graines de chanvre  
& de rue , atténuent si violemment qu’on les peut re-  
garder comme médicinales. Voilà les feules choEes dont  
on puisse Ee servir Comme d’atténuans; ilfauts’interdi-  
rel'tssage des autres, excepté des pois & des lentilles  
dont on est libre de manger quelquefois. Mais les poise  
fons qu’on trouve attachés aux rochers & les oifeaux  
qui habitent fur les montagnes nous fflurniront une  
grande quantité *d’alimens* atténuans;j’ai dit,qui habitent  
fur les montagnes, parce qu’en général tous les animaux  
qtîi vivent fur les rochers font d’une nature plus chau-  
de & plus feche, & que leur chair est moins gluante &  
moins pituiteufe. On peut donc manger comme atte-  
nuans l'étourneau , la grive , le merle , la perdrix , les  
moineaux, & tous les petits oifeaux qui vivent autour  
des vignes. Entre les pigeons, les sauvages sirnt meil-  
leurs que Ceux qui fiant apprivoisés. Remarquez en gé-  
néral que tous les animaux qui prennent de l'exercice,  
qui vivent de nourritures seches , & qui jouissent en  
liberté d’un air pur& toujours nouveau, fiant plus sains  
que ceux qui n’ont pas la liberté de courir, qui vivent  
*d’alimens* humides & qui sirnt renfermés dans des pou-  
lailliers & dans des étables. Des poissons qu’on trouve  
attachés aux rochers ou qu’on pêche aux environs ,  
on peut en manger un très-grand nombre ; en un mot  
tous ceux dont la chair est ferme & friable. Le merlus  
a la chair douce, mais moins friable que celle du poise  
fon à coquille.La chair du furmulet est fort douce;mais  
elle n’est point friable. Ne mangez point de poisson  
dont la chair foit dure & gluante ; que le doux & le  
friable foient les deux qualités par lesquelles vous ju-  
giez de la chair des poissons , relativement à votre sim-  
té. LorEque ces deux qualités *se* trouvent réunies dans  
un même poisson , on en pourra manger jtssqu’à la *sa-  
tiété* ; on s’interdira absolument ceux qui n’auront ni  
l’une ni l’autre; on ne mangera de ceux qui n’auront que  
l’une ou l'autre, qu’en cas qu’il n’y ait point d’autres  
mets qu’on puisse leur préférer ; & on fe gardera bien  
de si.livre fon appetit jufqu’au bout. Vous ne mangerez  
du merlus, du furmullet & des autres poissons de mer  
qu’au défaut de poissons qui s’attachent aux rochers  
ou qui vivent aux environs ; comme le fcorpion de  
mer. Vous obferverez d’en manger avec de la mou-  
tarde. Il y a d’autres poissons encore dont la chair est  
douce & friable : mais comme ces deux qualités ne  
siont pas feules ; qu’elles sirnt accompagnées d’autres  
qui ne fiant pas bienfaisantes, & que ces dernieres y  
dominent, il ne faut point les admettre au nombre  
des mets. L’anguille & la plupart des poissons cartila-  
gineux ont la chair douce, mais en même-tems gluan-  
te & pituiteufe ; conféquemment ceux qui ont befoin  
de si-livre un régime atténuant, feront bien de fe les  
interdire. Entre les poissons cartilagineux, il *n’y* a que  
la torpille & la truite dont on puisse manger: encore  
est-ce au défaut des poissons qui s’attachent aux ro-  
chers ou qui vivent aux environs. On peut cependant  
leur associer la fole & la plie. Quant aux oifeaux, je ne  
blame point ceux qui mangent la poule, le pigeon , la  
tourterelle & particuliérement celle qui vit fins les

ALI 740

montagnes, s’ils p rennent beaucoup d’exercice, & s’ils  
ont l’attention de ne point manger ces osseaux fraîche-  
ment tués, mais de les garder un jour ou deux ; ce pré-  
cepte s’étend à tous les animaux qui ont la chair un 4 eu  
dure. Les poissons falés ont une grande efficacité, lorsi  
qu’il est question d’atténuer & de divifcr ; entre ces  
poiflons, choisissez ceux qui ont la chair naturellement  
tendre ; rejettcz toute l’espece *cétacéc.* Le cochon falé  
n’incommodera point celui qui en mangera modéré-  
ment. Entre les fruits que l’automne produit, ceux  
qui relâchent le ventre ne peuvent faire du mal.Préférez  
donc ceux qui siont tendres à ceux qui fiant durs. Rejet-  
tcz ceux qui séjourneroient long - tems dans le corps :  
mais quels qu’ils soient, ne vous en rassasiez jamais.  
Les fruits extremement aigres ou amers, font contrai-  
res au régime dont il est question : il n’y en a point au  
contraire qui y soient plus conformes que les figues, les  
noix, les pistaches & les amandes. Telle est la nature  
des olives , que je ne peux ni en ordonner , ni en dé-  
fendred’tlfage.

Des chofes douces qui *se* boivent ou *se* mangent, j’ose  
dire qu’il n’y en a point qui engendrent un Euc plus  
parfaitement fluide que le miel. Les vins blancs & clai-  
rets détrempent les humeurs groffiercs , & les chase  
l.ent par la voie des urines. Entre les choses liquides,  
dont la nature est d’atténuer , on compte le petit lait :  
mais l’oxymel est-incomparablement plus analogue  
au but de la dicte atténuante. OstIBAsE, *Med. Col. L.  
III. c.* 2. *ex Galen.*

*Alimens Incrassem a*

Les pains cuits stous les cendres chaudes, ceux qui font  
mal paitris , peu cuits, qu’on appelle du nom de *Tra-  
gus* ; les gâteaux de fleur de farine & de vin doux, ceux  
qu’on nomme *Itria,* & tout ce qui est sait de farine de  
froment, fans levain, furtout les gâteaux qu’on prépa-  
re avec beaucoup d’art, & qu’on vend si cher, engen-  
drent des si.ics épais. La semoule & *s alica* produisent  
le même effet ; quant à *F amylum ,* il incrasse moins.  
Les haricots, les lupins, la substance intérieure des  
lentilles , la stemence de sesilme & de moutarde de  
haie, tous les poissons qu’on appelle doux , tels que  
tous ceux qui sirnt de la nature de la feche, du polupe  
& de l'espece *cétacée-ssorat* autant d’incrassans. L’hui-  
tre , la pourpre, toutes les especes de pétoncles , tous  
ceux qui naissent dans la nacre ; en un mot, tous les  
poissons à coquille fournissent un fuc extremement  
épais. A *ces alimens ,* nous pouvons ajouter l’anguille,  
les limaçons, le dain, le bouc, le bœuf, le porc, le  
lievre , le foie, les rognons , les testicules, la.cervelle,  
la moelle allongée , la tétine , la langue & les glandes  
de tous les animaux ; les glandes incrassent peu. Le  
lait bien bouilli, tous les fromages, furtout lorsqu’ils  
scmt frais faits, & de lait tourné ; le lait tourné qu’on  
a fait bouillir, les œufs bien durcis, font de grands in-  
crassans, furtout les œufs fricassés. Les dattes, les cha-  
taignes, les glands, les bulbes, les navets, les motif-  
ferons, les racines d’arum ou pié de veau, les trufes,  
les amandes de pommes de pin , les figues vertes , la  
pulpe de citron, les concombres pris en grande quan-  
tité, les pommes qui ne sont pas mûres, ont la vertu  
d’incrasser. Entre les vins, les doux, ceux qui font  
noirs & épais, particulierement le vin cuit, épaississent  
lesang. Le moût produit aussi cet esset. ORIBase, *Med.  
Col. L. III. c. j. ex Galen.*

*AHmens d’une nature moyenne entre les atténuans et les  
incrafsans.*

Les *alimens* qui tiennent le milieu entre les atténuans &  
les incrassans , font le pain bien fait, les poules, les  
coqs de bruyere, les phaifans, les perdrix, les pigeOns,  
les coqs ordinaires , les tourterelles , les grives, les  
merles & tous les petits oifeaux; les poissons qui vi-  
vent autour des rochers, sisr les rivages, dans les en-

741 ALI

droits où la mer est basse, comme le goujon de mer, la  
lamproie, la fole, en un mot,tous ceux qui ne s’enfon-  
cent point dans la bourbe , & qui n’ont pas contracté  
une saveur desagréable. Les figues mûres ; & parmi  
les légumes , ceux qui ne sont point cultiVés , la chi-  
corée , dont il y a plusieurs especes, que les Athéniens  
distinguoient par des noms particuliers, la laitue, la  
chicorée gommeufe , le cerfeuil, & une infinité d’au-  
tres. Il saut encore placer dans cette classe d’*alimens s*les afperges fauvages, les tendres rejettons du laurier  
nain & de la brioyne. Quant aux Vins, ceux qui ont un  
œil jaune , qui font tranfparens & doux, comme les  
vinsdeChio, de Lesbos, de Falerne, & celui que pro-  
duifent les coteaux du mont Tmolus , font un fang  
d’une consistance louable & bonne. *Id. c.* 4.

*Alimens qui engendrent des humeurs gluantes.*

Les *alimens* qui produifent des sucs gluans, fiant le fro-  
ment qui est pestant, compact , & dont la substance in-  
térieure tire stur le jaune. Celui au contraire qui est  
léger, moinsdenEe, *8e* dont la siibstance intérieure est  
blanche, ne produira point cet effet. La femoulc &  
l’alica fiant des mets vssqueux , de même que les ten-  
dons , les extrémités nerVeufes des muscles, les parties  
qui sont placées aux environs des machoires, la lan-  
gue , toute la chair de porc , celle d’agneau, la se-  
mence de sésame , les bulbes , & les dates grasses.  
*Id. c. y.*

*Alimens qui engendrent des crudités.*

Les dates Vertes remplissent le Corps de crudités à un  
point, qu’elles occasionneront dans ceux qui en auront  
mangé , un frisson qu’on aura beaucoup de peine à dise  
siper. Les naVets mangés en trop grande quantité ;  
la chair des animaux testacées qui vivent dans les  
eaux, lorsqu’elle est naturellement dure, & qu’une  
longue ébullition l’â encore dépouillée de tous les fels  
qu’elle contelloit; les poissons dont la chair est douce,  
comme le polype, la feche & autres femblables, toute  
l’efpece cétacée , le Ventre, les intestins & Puterus des  
animaux à quatre piés ; les glandes dures , lorsqu’elles  
font bouillies ; le lait aigre, le fromage, le pain frit  
dans la poëlle, les lupins, tout raisin qui charge l’esto-  
mac, font autant *d’alimens* qui engendrent des humeurs  
crues, & qui remplissent le corps de chofes indigestes.  
*Id. c. 6.*

*Alimens qui engendrent des humeursfroides.*

Ceux qui fe repaîtront de concombres jusqu’à la satiété ,  
doÎVent, felon les lois de la nature & l'ordre des cho-  
ses , *se* remplir le corps de sifcs froids qui ne *fe* conver-  
tissent pas alternent en fang. Le Ventre, les intestins,  
l’uterus des quadrupedes, le lait aigre , les mousserons,  
les pommes qui ne font pas mûres, & les bulbes, produi-  
ront le même effet. *Id. c.* 7.

*Alimens qiel engendrent des phlegmes.*

Les phlegmes, ou les humeurs purement pituiteufes, fe-  
ront engendrées dans le corps par les parties nerVeufes  
des animaux ; les glandes, l'agneau bouilli , lleEpece  
de mousserons qu’on appelle *Amarntae,* les poissons test  
racées dont la chair est douce, & les pommes qui ne font  
pas mûres. *Id. c.* 8.

*Alimens qui engendrent la mélancolie.*

Le bœuf, la chair de bouc, mais particulierement celle  
de cheVre & de taureau , engendreront la mélancolie.  
La chair d’âne, de chameau , de renard, de chien, de  
IleVre, de fanglier, & celle de tous les animaux qui  
ont beaucoup de parties terrestres & falées, de même

A L i' 742

que leur rate , produiront cet esset, mais avéc beau-  
coup plus d’énergie. Entre lespoillons de mer , le thon,  
le Veau marin, le Chien de mer, la baleine, & toute  
l’espece *cétacée.,* produiront la même humeur. A ees  
*alimens,* nous pouVqns joindre les limaçons, le chou,  
les boutons des arbres marines, ceux du lentisque , de  
l’arbre qui donne la térébenthine , de ronces , &du ro-  
sier fatrvage. La pulpe d’artichaux & les lentilles font  
des mets qui ne peuvent qu’augmenter la mélancolie.  
Le pain fait aVec du fon, Celui qui n’est pas allez leVé,  
ou qui est fait aVec quelque grain compact & greffier,  
tel que le froment Verd, Paphace, la Vesse , & du Vin  
noir & épais, a la même propriété. *Id. c. p,*

*Alimens qui engendrent de labile.*

Le suc d’artichaut est amer, il raréfie la bile ; ainsi il Vaut  
mieux manger l’artichaut bouilli. Lorfque le tempé-  
rament est chaud, le miel si? change aussi fortaifément  
en bile. Il en eft de même de tous les Vins doux &  
de tous les *alimens* doux. Ils entretiennent perpétuelle-  
ment dansle corps des matieres propres à la génération  
de la bile. *Id, c.* 10.

*Alimens qui engendrent des fines chargés de parties  
excrémentielles.*

Les pigeons ramiers, les oies , excepté les ailes de cet  
oiseau, tous lesViEceres, la mOelle spinale, & lacer-  
Velle des différens animaux , les oiseaux qui vivent  
dans les marais , les fondrieres & les lieux bas, les pois  
chiches, les seVes Vertes, les feves d’Egypte, les pe-  
tits codions qui ne font que de naître, les petits de  
prefque tous animaux au sortir du ventre de leur mere,  
les animaux sédentaires ; les poisibns de riviere dont  
les eaux font croupissantes , ou de lac ; ceux qui de-  
meurent toujours dans la vase; tous les pOÎssons de  
mer de l’espece *cétacée ,* engendrent des humeurs mal-  
faines dans le corps, & le Chargent de matieres excré-  
mentielles.

*Alimens qui ne chargent point le corps ddexcrémens.*

Le cou , le croupion & les aîles des oiseaux, la chair des  
quadrupedes fauvages, & de ceux particulierement qui  
séjournent dans des lieux arides, ne fournissent pas  
beaucoup d’excrémens.

*Alimens qui nourrissent beaucoup.*

Il n’y a aucun *aliment* qui nourrisse autant que la chair  
de porc engraissé dans la ferme. LacerVelle des bef-  
tiaux, leurs testicules , le cœur, la moelle spinale , &  
même la moelle en général de ces animaux; les aîles  
d’oie , mais furtout celles de poules, le ventre de tous  
les oiseaux, les limaçons, après avoir jetté deux où  
trois bouillons dans de l’eau, tous ces *alimens* nourri se  
fent beaucoup. Entre les poissons *testacées,* ceux dont  
la chair est dure, comme les petoncles, la pourpre,. &  
les autres de la même espece; toutes Portes d’éerevifles  
de mer, d’écrevisses en général, les crabes , la che-  
vrette & autres semblables, avec ceux qu’on appelle  
doux, comme le polype , les especes de Eeche, & au-  
tres de même nature, font fort nourrissans. Entre les  
cartilagineux, la torpille, la fole & la plie, nourrissent  
suffisamment; la raie, l'ange de mer, le strate, nourrise  
Eent plus que les précédons; le surmulet & le goujon dé  
mer au contraire nourrissent moins. Le lait qui est bien  
épais, est plus nourrissant que celui qui est bien clair.  
Quant au pain, celui qui est fait de *siligo* nourrit plus  
que celui qui est fait de semoule. Après ces pains , le  
plus nourrissant est celui qui est mêlé de son- Le fro-  
ment bouilli, la femoule, l’alica & les seves , font  
une chair mollasse , & d’une contexture laehe. Les  
pois chiches & les haricots nourrissent plus que les se-

A a a ij

713 ALI

ves; & les pois appelles *ochri,* plus que le fœnugrec.  
Les haricots nourrissent autant que les pois.Les lupins,  
les chataignes, les lentilles, les dates douces, les raisins  
doux, les glands , une des esipeces de navets & les oig-  
nons,sont tous des alimens très-nourrissans,furtout après  
qu’on les a siait bouillir deux fois. Le miel clarifié est  
non-seulement une bonne nourriture; mais il est enco-  
re très-propre à procurer une juste & facile distribution  
des alimens dans toutes les parties du corps. L’hydro-  
mcl blen bouilli, produira les mêmes effets. Tous les  
vins nourrissent felon qu’ils sirnt plus ou moins épais.  
Le vin rouge & épais fait du sang en plus grande quan-  
tité qu’aucun autre ; après ce vin , c’est le vin noir, le  
vin doux & épais ; & après ceux-ci, le plus nourrissant  
& le plus propre à engendrer du sang , c’est le vin rou-  
gc , épais & astringent en même-tems. Les vins blancs,  
épais & austcres , nourrissent moins que les précédons.  
Il n’y en a point qui foutienne & nourrisse moins que  
celui qui est blane & clairet. Enfin, de tous les *ali-  
mens,* ceux dont les fucs font les plus épais, font en  
même-tems les plus nourrissans , supposé qu’ils soient  
bien cuits dans l’estomac & bien digérés.

*Alimens qui nourrissent peu-*

Les extrémités des animaux nourrissent peu.

Par extrémités , j’entens l’uterus , le ventre, les intestins,  
la queue, les oreilles, les piés & la graisse. Les oiseaux  
nourrissent moins que les animaux terrestres. La chair  
des vieux animaux est moins succulente que celle des  
jeunes. La nourriture que nous tirons des poissons,  
produit un simg très - fluide, paree qu’elle n’est point  
en quantité si-lssissante pour lui donner de la consistance,  
& qu’elle est promptement digérée. Entre les poissons  
testacées , ceux qui, comme les huîtres , ont la chair  
douce, nourrissent peu. Le pain d’orge, de quelque fa-  
çon qu’il foit sait , nourrit moins qu’aucun autre ; il en  
est de même de la bouillie qu’on en fait. On en peut  
dire autant du pain où la farine est mêlée avec le fon ,  
ou avec quelque autre ingrédient grossier, & du *loti*, de  
*I’amylum,dt\ maza* sait avec l'orge,du polenta,des avoi-  
nes, du millet ; mais particulierement du *panicum ,* du  
riz,des feves vertes,de la semence de pavots, de la grai-  
ne de lin, de l'orvale, de la graine de genievre,de celle  
de myrthe, des amandes , des pistaches, des prunes, des  
pêches, des abricots , des olives, furtout si ellessiont  
mûres, des noisettes, particulierement des plus grof-  
fes , des jujubes, des cornouilles, des mûres de haie,  
des fraisies, *dvs zizipha,* esipece de jujubes , des noix  
communes, descerisies, descapres, furtoutmarinés;  
du chou, des botes, de la bardane, de la bardanedont  
la seuille est pointue, du pourpier, de la morelle , des  
raiforts, des navets, de la moutarde, du cresson, de  
Pimpératoire, de toutes les tiges tendres des plantes,  
du panais , des carrotes & de la racine de carvi. Les  
oignons,, es aulx, les poireaux, les poireaux de vigne,  
mangés crus, ne nourrissent point ; & si on les fait  
bouillir deux ou trois fois, ils nourrissent fort pelle Les  
grenades ne font gueres nourrissantes. Quant aux poi-  
rcs, si-irtout aux grosses poires, je n’ai prcEque rien à en  
dire. La citrouille nourrit un peu, de même que le rai-  
sin *sec,* s’il n’est point gras , mais au contraire s’il est  
austere.

Entre les especes *d’alimens* qui fournissent beaucoup de  
nourriture & ceux qui n’en fournissent que très-peu ,  
tiennent le milieu , les haricots , les pois communs, les  
vestes sauvages , les p ὲ chiches & les figues. Ce der-  
nier *aliment* nourrit très-peu , & produit le contraire  
des autres fruits de l’automne ; car ces fruits , ainsi que  
les raisins, donnent aux animaux une chair lâche &  
molle. Tous les alimens qui possedent dans un haut  
degré quelques qualités médicinales , qu’ils perdent  
foit en les faisirnt rôtir ou bouillir, soit en les prépa-  
rant de quelque autre maniere, nourrssent très-peu  
le corps après qu’ils ont été préparés, & ne le nour-  
rissent point du tout avant que de l’être. *Id. c.* 14.

ALI 744

*Des Alimens qui soumissent un bon suc.*

Dans la multitude des choses dont nous nous nourrise  
fons , nous aurions de la peine à trouver un aliment  
qui l'emportât par la bonté des l'ucs qu’il produit fur  
le lait. Le meilleur lait est celui qu’on *r* recemment  
tiré d’animaux filins. Les œufs pochés donnent un très-  
bon suc. Les meilleurs œufs font ceux de poule & de  
phaifans , & les plus mauvais ceux dloie & d’autruche.  
Le suc de tous les oiseaux & de tous les poissons pasu  
Eera pour bon , si l'on en excepte celui de ces animaux  
qui vivent dans des marais ou aux environs , dans dcs  
fondrieres, & dans des ruisseaux troubles & bourbeux,  
siurtout si les eaux dont ils font grossis ou formés tra-  
versent une ville où elles fe chargent de toutes les or-  
dures des bains , des cuisines & des égouts, &où elles  
peuvent *se* teindre de tout ce qui *se* détache & siort des  
draps qtl’on lave dans les cuves des Foulons. Il vaut  
mieux se nourrir de poissons qui viennent de la mer &  
pêchés dans dcs endroits où il n’y a point d’eaux dou-  
ces. Les poissons qui viennent de la mer & qu’on a pê-  
chés autour des rochers surpassent en effet , tant pour  
la délicatesse de la silveur que pour la bonté du siac,  
tous les autres poissons. Quant à ceux qui vivent en eau  
douce & en eau Ealée , comme le têtu, le veau marin,  
le merlus , le goujon de mer , la lamproie , le crabe ,  
& l’anguille, on s’informera d’abord des lieux où ils  
auront été pris , & onacheverad’en juger par l’odeur  
& par la faveur.

Les poissons qui vivent dans dcs eaux impures, quoique  
plus gras que les autres , ne leur Eeront pas préférés ,  
parce qu’ils pochent par l'odeur & par la faveur, &  
qu’étant pleins de mucilages , ils tendent à la putré-  
faction. Que les poissons soient bons ou mauvais, se-  
lon les alimens dont ils fe sirnt nourris, c’est un fait  
dont on peut s’assurer par les fens. Les plus mauvais  
surmulets, par exemple , ce font ceux qui sont nourris  
de crabes. La chair des autres mullets est dure à la *vé-  
rité ,* mais le stuc qu’elle rend n’est point mauvais, le  
turbot , le bremine, la siste , la plie , & le léfard de  
mer, tiennent le milieu entre les poissons dont la chair  
est molle , & ce sont de fort bons alimens pour les  
personnes qui ne prennent point d’exercice & qui semt  
d’tme foible constitution ; mais des alimens doux &  
friables fournissent les fucs les plus filins & convien-  
nent beaucoup mieux à ceux qui jouissent d’une santé  
senne & constante. Les animaux à quatre piés , bien  
digérés, forment un fort bon fang , ceux furtout dont  
le fisc est bon , comme le porc ; car on peut dire que la  
chair de cet animal n’a point de pareille pour la sa-  
veur & pour la facilité de fe cuire. Le porc dont la  
chair est la meilleure est celui qui est dans sa force,  
plus cet animal devient vieux, plus fa chair perd de sa  
qualité ; la chair des cochons de lait nouveau nés est  
trop humide. Ainsi elle engendrera des glaires & des  
phlegmes en abondance. La tétine de truie est fort  
bonne. Le foie , les parties circonvoisines des ma-Choi-  
res ; les parties cartilagineufes du groin & des oreilles,  
les autres extremités du porc , fes intestins, l'utérus de  
la truie, & la queue du porc ne fournissent pas un suc  
aussi fain que le reste. Les glandes ne le cedent en rien  
aux chairs pour être nourrissantes. Le cœur ne fournit  
point un foc mauvais ; les piés sont moins bons que  
les oreilles & le groin. Les cartilages des animaux ne  
feront jamais bien digérés , si on les avale par mor-  
ceaux considérables ; pour qu’ils puissent être bien di-  
gerés , il faut les réduire en très-petits morceaux & les  
mâcher long-tems. Autant la chair du porc l'emporte  
fur celle des autres quadrupedes , autant les extrémi-  
tés des quadrupedes l'emportent sim celles de cet ani-  
mal. La cervelle des oiseaux est beaucoup meilleure  
que celle des quadrupedes. La chair des animauxsau-  
vages est plus l'aine que celle des animaux appriVOssés.  
Le pain qui n’est point mélangé , & qui est bien fait,  
donne un bon Eue. L’alica , la tisane bien bouillie, &

745 A L I

les châtaignes n’en fournissent point un mauvais. Je ne  
prosi:ris point les figues mûres , ni les raisins mûrs &  
gardés. Les figues seches font bonnes si elles pallent  
promptement : mais si elles s’arrêtent long-tems dans  
l’estomac , elles rendent un matrvais stuc, & elles en-  
gendrent des poux. Mangées avec des noix, c’est une  
fort bonne nourriture : mais si l’on les mange avec  
d’autres chofes, quelles quelles foient, ces figues,  
vertes ou fieches , fieront de dure digestion. Entre les  
légumes , la laitue fait de bon fang, & après elle, l’en-  
dÎVe. Les vins qui flatent l'odorat fiant fains. Les meil-  
leurs Eont ceux de Falcrne, surtout ceux qui Eont doux,  
ceux de Chio , & les Vins doux & d’un œil jaune qui  
viennent des coteaux du mont Tmolus. *Ibid.* c. 15.

*Alimens dont le suc est mauvais\**

Tous les *alimens* dont le fisc est matrvais ne sirnt pas de  
la même cEpeee. Les uns font froids & aqueux , les au-  
tres chauds & bilieux; & les troisiémes engendrent la  
bile noire. Mon aVÎs est de fe les interdire tous , qucl-  
que facilité que quelques estomacs puissent aVoir à  
les digérer ; car le mauVais fue qui en fort s’accumule  
& demeure renfermé long-tems dans les Veines ; mais  
à la moindre occasion de putréfaction , il fe manifeste  
par des fleVres malignes qu’il fait naître, & qu’il cntre-  
tient.

On peut compter entre les *alimens,* dont le fuc est mau-  
vais, la chair de mouton & de bouc, à caufe de fon  
aereté. La chair de cheVre est détestable ; celle de bé-  
lier Vient après, & la chair de bœuf succede à celle-ci.  
Dans toutes les estpeces d’animaux, celles dcs châtrés  
est la meilleure ; & celle des Vieux animaux , la plus  
matlVasse. Le lleVre fait un fang épais ; je le crois tou-  
tefois préférable au mouton , au bœuf, & à ce que l'on  
comprend fous le terme de *venaison s* dont le suc est  
aussi mauVais que celui d’aucune des cliostes dont nous  
aVons parlé. Le suc des rognons & des testicules des  
vieux animaux, excepté des testicules des Vieux coqs ,  
est mauVais. La cervelle , la moelle spinale , le cœur ,  
la rate, tous les Vssceres , les œufs frits , le vieux fro-  
mage, les mousserons, & les fungus, appelles *amanitaes*font d’un mauvais fuc. La rate de porc est la moins  
mal-siiine. Quant aux mousserons , je les proscrirois  
tous pour plus de siAreté. Le fœnugrec, les lentilles, le  
*typha,* graine assez semblable au riz, llaVoine, & le pain  
qu’on en fait, est mal-fain. *L’Olyra* est autant au-dcf-  
fous du froment, qu’il est au-dessus du *typha* & de l’a-  
voine. Le panicum, le millet, & les autres graines stem-  
blablcs ne contiennent point de bon fuc. Entre les  
poissons , le tisserand , le chien-marin , le scorpion de  
mer, le furmulet,& toute PeEpece *Cétacée s* soumissent  
un mauvais fisc. Tous les fruits d’automne font mal-  
sains ; mais les figues moins que les autres. Si l’on man-  
ge trop de figues saches , on sera un mauvais fang ,  
comme il paroît à la multitude de poux qui s’engen-  
drcnt à la fuite de ces excès. Les poires & les pommes  
qui ne sirnt pas mûres , de même que les fruits de Par-  
bre dont on tire la térébenthine , produisent un mau-  
vais silc. Les artichaux , particulierement lorfqu’ils  
font durs , les concombres, les courges, & les melons  
sirnt de mauvais alimens. Les melons Eont un peu moins  
mal-faisans. La citrouille vaut mieux que tous ces au-  
tres légumes ; quoique s’il lui arrive de féjourner long-  
tems dans l’estomac & de s’y corrompre , elle ne laisse  
pas de fournir aussi un fort mauVais fuc & en grande  
abondance. Entre les légumes, on pourroit dire en gé-  
néral qu’il n’y en a point dont le fuc soit bon. La lai—  
tue, PendÎVe & la guimauVe ne font ni bons ni mau-  
vais. Après ceux-ci Viennent en dégénerant, l’arroche  
blanche, le pourpier , les betes & llofeille. Dcs raci-  
nes qui croissent dans les potagers, celles qui font acres  
au gout, comme les oignons , les poireaux, les aulx ,  
les raiforts & les carfOttes , donnent un mauVais fuc.  
Celles dont le si.ic n’est ni bien bon , ni bien mauVais ,  
stont les racines d’arum , les racines de carVi, auxquel-

ALI 746

les on peut joindre les naVets. Le suc du basilic , des  
naVets crus , du choux & des oignons mal-cuits est de-  
testable. Celui des poireaux, des oignons, des aulx, &  
des poireaux de Vigne , perd sia mauVaisie qualité, ert  
faisiant bouillir ces plantes deux fois. Tous les légumes  
qu’on appelle siauVages , tels que la laitue siauVage , la  
chicorée gommeuse, le cerfeuil, PendÎVe & la chico-  
rée fauvage ne fournissent qu’un mauVais fuc. Les Vins  
austeres , épais & fétides , tels que ceux qu’on apporte  
de Bithynie dans de grands vaisseaux & qu’on Vend à  
bas prix , sont mal-fains ; celui qui Vient dans de pe-  
tits Vaisseaux , n’est ni bon ni mauVais pour la fanté ;

11 tient en cela le milieu. *Ibid.* c. 16.

*Alimens de facile digestion.*

Les *alimens* qui *se* digerent aifément font le pain bien  
fait , tous les poillons qui s’attachent aux rochers ou  
qui vÎVent aux enVÎrons , le goujon de mer, la torpille  
& la truite. Les oifcaux en générasse digerent plus fa-  
cilement que les animaux à quatre piés , mais entre  
les oiseaux , particulierement la perdrix , la gelinote  
de bois , le pigeon, la poule , le coq & le phaifan. Les  
aîles d’oies fe digerent dans l’estomac fans le fatiguer ,  
la coction des aîles de poule est encore plus aifée;en un  
mot les aîles de tous les oiseaux jeunes & bien nourris  
font d’une digestion très-facile; mais celles d’oifeaux  
durs & maigres fe digerent très difficilement. D’autres  
*alimens* dont la coction est aussi très - facile , font tous  
les oifeaux engraissés aVec de la pâte & dti lait, le soie  
d’oie, les autres animaux engraissés de la même ma-  
nierc , & les testicules de coq ordinaire; on en peut  
dire autant du porc. Le Veau est de digestion plus faci-  
le que le bœuf, le cheVreau , que le bouc ; & la chair  
d’animaux qui croissent , que celle d’animaux qui dé-  
clinent. Les animaux qui VÎVent dans les lieux secs, *fe*digerent dans l’estomac plus aisément que ceux qui  
paissent dans des lieux humides. Les noix communes  
*se* digerent plus assément que les nossettes. Les oignons  
bouillis deux fois font de sacile digestion ; il en est de  
même des œfsss à la coque , de la laitue , de PendÎVe ,  
de la matrve, de la courge bouillie, pourvu que ces *ali-  
mens* ne séjournent pas trop long tems dans l’estomac  
& ne s’y corrompent point. Le vin doux fil cuit plus  
aisément que le νΐη dur ou aigre , en général entre les  
Choses également faciles à digérer , les plus agréables  
au gout fatiguent moins l’estomac. *Ibid. c.* 17.

*Alimens de dure digestion.*

La chair de bouc, le bœuf & la Venaifon fout ordinaire-  
ment de dure digestion ; de toutes les chairs une des  
plus indigestes est celle de chevre ; après la chair de  
cheVre , c’est celle de bélier , & après celle de bélier  
c’est celle de bœuf. La chair des animaux Vieux &  
particulierement du porc, est fibreuse & feche , & con-  
féquemmcnt de très-difficile digestion. Le bas-Velltre,  
les intestins, l’utérus, le cœur , les testicules des ani-  
maux qui ont passé le terme de leur accroissement, &  
l’oie, si l’on en excepte les aîles , fe cuisent difficile-  
ment dans l’estomac. La chair des pigeons ramiers ,  
des griVes, des merles & des petits oifeaux est dure;  
celle dcs canards & des pigeons est plus dure encore.  
La plus dure de toutes est celle dcs paons & des outar-  
des. Les gésiers de tous les oisieaux siont de dure digel-  
tion. Ceux donc, qui pour fe fortifier l’estomae man-  
gcnt le gésier d’une autruche ou d’un cormoran . fe  
trompent lourdement dans le choix du moyen ; car ce  
mets est d’une digestion extremement difficile ; il est  
donc très-propre à fatiguer l’estomac , & d’ailleurs il  
n’a pas la moindre propriété médicinale pour en reta-  
blir la faculté digestÎVe. Les limaçons se digerent dif.  
cilement dans l’cstomac , & il en est de meme du lait  
aigre , furtout dans un estomac froid. Le Vieux iromtle  
gc a le même défaut ; celui qui est fralehemeht lait &  
aVec du lait tourné , passe pour un peu meilleur que

747 A L sa

l’autre. La chair de la pourpre,des pétoncles & d’autres  
poissons testaeées , dent la substance est compacte, est  
de coctlon difficile. Toutes les especes d’écrevisses, les  
crabes & les autres animaux de la même espece , les  
polipes, les seches , tous les poissons dont la chair est  
douce, la raie, l'ange de mer, le fcate, le chien de  
mer, le scorpion de mer, le surmulet, le tisserand,  
le congre , l’aigle de mer, les œufs frits , rotis ,  
bouillis , le froment bouille , le *tragus Ί* la farine  
grossiere , qui est de digestion plus difficile que la  
bouillie d’orge , le *typha ,* l’avoine, le pain qu’on en  
fait, les feves, les pois, les haricots , les petits pois  
chiches, le riz , les lupins, le *panicum ,* le millet &  
autres graines semblables , les lentilles , le pas d’âne ,  
le fefame , la moutarde des haies , la chataigne, le  
gland , les pommes, les poires, les figues , la corme ,  
avant qu’elle foit mûre, les raisins acides & austeres ,  
toutes les dattes, les carouges , les citrons , dont l’é-  
corce extérieure prife en remede , aide la digestion ,  
comme la plupart des autres acides, le basilic , lesna-  
vets, les oignons crus furtout, les panais , les carrotes,  
les racines de carVÎ, toutes les racines légumineuses ,  
les légumes mêmes, si l'on en excepte la laitue & l'en-  
dive ; tous ces *alimens,* dis-je, doivent être mis dans  
la classe des *alimens* de difficile digestion. *Id. c.* 18.

*Alimens qui sont bons pour P estomac et qui le fortifient.*

Les *alimens* qui siont bons pour l’estomac font les dates  
austeres, les coings, les olives préparées avec du fel ou  
plutôt avec du vinaigre, les raisins austeres , les raisins  
gardés, les noix communes plus encore que les noifet-  
tes, & particulierement si on les mange avec des fi-  
gues. Tout ce qui a une faveur légerement aigre , est  
assez bon pour l’estomac. De cette esipece siont le char-  
don , le chardon-béni, le chardon-roland , le chardon à  
cent têtes , la gomme adraganth, l’artichaut, la racine  
bouillie de cherVis, le chervis & le peigne de Venus.  
Cette derniere plante crue ou bouillie, est excellente  
pour l'estomac ; si on la fait cuire , il ne faut pas la  
laisser bouillir long-tems. Ajoutez à cela la moutarde,  
le raifort, le navet, le cresson, l’impératoire, l’afper-  
ge, lebrufc, le laurier-nain, l'épine-vinette, & la  
brioine. Les oignons & les capres préparées avec du fel  
excitent l’appétit. L’écorce de citron fortifie l’estomac.  
Le vin austere pris chaud est excellent pour les intem-  
péries chaudes de l’estomac. Entre les chofies médici-  
nales dont on peut fie servir pour fortifier l'estomac,  
l’absinthe & Paloès méritent d’être recommandés. TA  
c. 19.

*Alimens mauvais pour l’estomac.*

La graine de genievre est nuisible à l'estomac ; & plus  
encore le fruit du cedre , le passe-velours & la femence  
de Pagnus-castus 011 vitex. Les betes font si mauvaifes  
pour l’estomac, qu’on ne manquera pas de ressentir des  
tiraillemens & de la douleur dans ce vifcere, si l'on en  
mange beaucoup. Ajoutez à ces *alimens* l’ofeille , le  
basilic , les navets crus, les blettes, l'arroche blanche,  
à moins qu’elle ne foit préparée avec de l'huile ,  
le vinaigre & le *garum,* ( faumure dans laquelle on  
confervoit les poissons. ) Le fœnu grec & le fesame dé-  
rangent l’estomac. Le lait s’aigrit dans les estomacs  
froids, & fe putréfie dans les estomacs chauds ; c’est  
donc avec raifon qu’on le proEcrit dans les fievres. Le  
lait mêlé avec le miel provoque le vomissement. La  
courge mal cuite & mal digérée, occasionne desmala-  
dies bilietsses ; elle provoque aussi le vomissement; si  
quelqu’un en mange beaucoup & qu’il ne mette siur cet  
*aliment* aucune nourriture dont le fuc foit meilleur , il  
est presique certain qu’il vomira. Les melons produi-  
ront le même effet. La cervelle, & la moelle des os ,  
en général, fiant des *alimens* dont l'estomac ne s’ac-  
commode pas; ils donnent des nausées. Les vins noirs  
& austeres, de même que les vins nouveaux & épais,  
s’aigrissent aisément & provoquent le vomissement. En-

A L I 748

tre les chofes médicinales , celles contre lesquelles  
l’estomac *se* révolte particulierement, font l’auronne ,  
l’absinthe marine & l’aphronitre. *Ibid. c.* 20.

*Alimens qui portent â la tète.*

Les *alimens* qui attaquent la tête siont les mûres, les mû-  
res de ronce , la frasse, le fruit du cedre , la graine de  
chanvre, toutes fortes de dattes , la roquette, le fœnu-  
grec & la femence de Pagnus-castus ou vitex. Le vin  
austere & qui a un’ œil jaune, porte à la tête, & atta-  
que la raiEon plus puissamment que le vin noir & auste-  
re. Le vin qui flate l’odorat, affecte aussi la tête : mais  
ordinairement il n’y caisse point de douleur & ne pi-  
cote pas les nerfs. Ce qu’on appelle ὀλιγοφόρος dissipe  
le mal de tête qui provient des fucs dont l’estomac est  
rempli. Le lait n’est pas bon pour la tête ; l'eau dans  
laquelle on a fait tremper des raisins donne des maux  
de tête. *Ib.* c. 21.

*Alimens qtel ne causent point de gonflement.*

Les pois, les feves, le cumin, la femence & la racine  
dc liveche, la semence d’agnus-castus ou vitex, & le  
fruit du chanvre , ne caufent point de gonflement.  
Nous ajouterons à ces *alimens* ceux qui ne manque-  
roient pas de gonfler, si on les prenoit fans être pré-  
parés; tels font les feves bouillies, les oignons bouil-  
lis deux ou trois fois & mangés avec de l'huile, le ga-  
rum & le vinaigre. Le miel clarifié & l’oxymel disse.  
pent le gonflement. Le pain d’orge , de quelque ma-  
niere qu’il foit fait, ne gonflera point. Les *alimens* qui  
tiennent un milieu entre ceux qui gonflent & ceux qui  
ne gonflent point, font les haricots, plusieursefpeces  
de petits pois & les pois chiches. *Id. c.* 22.

*Alimens qtel occasionnent des gonflemens.*

On peut mettre entre les *alimens asos* donnent des gonfle-  
mens, les pois chiches, les lupins, les haricots, le  
*panicum ,* les *ochri,* le millet & autres femblables. Les  
feves écossées & préparées feules, gonfleront beaucoup  
plutôt que si elles étoient mêlées avec d’autres *alimens.*Le *maza* fait avec de la bouillie d’orge , donne des  
vents. Mais s’il est bien battu & bien paîtri, il lâche  
le ventre, furtout si on y a mêlé un peu de miel. La  
liqueur faite avec la dreche , & presique tous les fucs  
de cette efpece gonflent, mais particulierement le cy-  
néeren, celui de Eatyrion, de même que le Euc & la ra-  
cine de silphium. Les figues cassent un gonflement  
qui dure peu, par la raifion que ce fruit séjourne peu  
dans l’estomac ; si elles siont bien mûres, on ne pourra  
pas dire qu’elles fassent le moindre mal, non plus que  
si elles font feches. Les dattes vertes produiront le mê-  
me effet que les figues vertes ou les navets. Le lait por-  
te beailcoup de vents dans l’estomac , de même que les  
oignons crus; & ces vents ne tardent pas à incommo-  
der. Il en est de même du miel qui n’est pas bien épu-  
ré. Les vins doux catssent des flatulences de longue du-  
rée. Ceux qui fiont doux & austeres en même tems, qui  
séjournent long-tems dans l’estomac , qui sirnt diffici-  
lement digérés & distribués dans le corps , catssent des  
gonflemens. Le moût ou vin doux est une liqueur très-  
venteuse. *Id.* c. 23.

*Alimens détersifs, atténuans et apéritifs.*

Les *alimens* détergens font la tisime , le fcenugrec, le  
melon, la courge, les raisins doux, les feves, les pois  
chiches , furtout ceux dont la couleur est noire ; on  
peut encore les regarder comme un excellent lithon-  
triptique. Les capres préparées avec du vinaigre prO-  
duifent de fort bons eflets ; elles peuvent passer peur  
un excellent détergent ; elles chafl'ent le phlegme de  
l’estomac , & elles dissipent les obstructions du soie &  
de la rate. Pour cet eflet, il faut les prendre dans l’o-

749 ALI

xymel, le vinaigre & l’huile , avant aucun autre *ali-  
ment.* Le fisc des betes a aussi la vertu détersive. Il est  
bon contre les obstructions du foie , furtout si on le  
prend avec de la moutarde & du vinaigre. Il saut ju-  
ger de même de l’ofeille,, de l’ortie, des racinesd’a-  
rum & de l’asphodele. Cette derniere plante a des  
propriétés singulieres. Les oignons font détergens ,  
apéritifs & atténuans. C’est par les raifons qu’on peut  
imaginer fur ce que nous venons de dire de l’aspho-  
dele, qu’on en ordonne les tiges tendres, comme un  
remede souverain contre la jaunisse. Les oignons, l'ail,  
les poireaux & les poireaux de vigne , atténuent, di-  
vssent & dissipent les humeurs épaisses & gluantes. Si  
on fait bouillir ces simples deux ou trois fois , elles  
perdront leur acreté, mais elles retiendront la pro-  
priété d’atténuer. Le petit-lait atténue les humeurs  
crasses ; les figues détergent ; c’est par cette raifon  
qu’on a vu des néphrétiques vuider une grande  
quantité de gravier, après avoir mangé des figues.  
Les figues fieches atténuent & divisent; on peut les  
regarder comme un bon remede pour dégager les  
reins. La graine de génievre défiobstrue les rems & le  
foie , & atténue les matieres crasses qui pourroient  
embarrasser ces parties. Les amandes atténuent & dé-  
tergent, elles vuident les intestins , & procurent une  
refpiration libre. Les pistaches stont bonnes pour for-  
tifier le foie & le débarrasser des humeurs qui obstruent  
les canaux dont il est parfemé, Le raisin a la propriété  
d’atténuer. Le miel recueilli sur des plantes chaudes &  
feches, est extremement atténuant, au point quel’hy-  
dromel a la vertu d’exciter la salivation. L’oxymel fa-  
cilite l’évacuation des humeurs, excepté celles qui font  
très-épaisses & très-gluantes ; il débarrasse les viEceres  
Eans violence & fans douleur des matieres qui y fiant  
engorgées, & il produit des effets merveilleux dans les  
maladies de la poitrine & des poumons. Ceux qui fiant  
surchargés d’humeurs crasses , feront fagement d’ufer  
de vins légers ; & si ces humeurs crasses étoient en  
même tems froides , je leur confeillerois de choisir du  
vin vieux qui eût de l’acide & qui fut léger. Le vin  
foible débarrasse les poumons des humeurs qui les  
surchargent ; il fortifie , il détrempe & atténue modé-  
rément. Les vins doux font à préférer aux autres dans  
les maladies aiguës , telles que la pleurésie & la périp-  
neumonie. Ils font très-propres à aider l'évacuation  
des humeurs, lorfque la coction en est faite, /ά. c. 24.

*Alimens qiel causent des obstructions.*

Le lait qui contient beaucoup de sérosité, ne fera point  
de mal, quelque continué qu’en puisse être l’usage.  
Mais une longue habitude de prendre du lait qui au-  
roit beaucoup plus de parties crasses que de parties *sé-*reufes, pourroit avoir de mauvaifes suites ; car cet *ali-  
ment* ne convient point aux perfonnes qui font sujettes  
à la gravelle; il donne lieu aux obstructions du foie,  
pour peu que ce vsscere y foit difpofé. Les dattes Eont  
dangereuses dans les inflammations de la rate & du  
foie, de même que les figues. Ce n’est point par une  
propriété particuliere à ces fruits , mais cela provient  
de ce que tout ce qui est doux est nuisible dans les obf-  
tructions & les fkirres qui fe forment aux parties dont  
nous venons de parler. Relativement à leur propre na-  
ture, ils font incapables de faire beaucoup de bien ou  
beaucoup de mal : mais en les réunissant avec des sim-  
ples dont la vertu feroit d’atténuer , de diviser & de  
déterger, on en pourroittirer de grand fecours. L’hy-  
dromel est dangereux pour les visceres , s’il y a tu-  
meur, fkirre, œdeme ou inflammation, parce que  
.le miel est propre de fa nature à augmenter la quanti-  
té des humeurs bilieufes. La femence des pavots slss-  
pend les éVacuations de la poitrine. Les dattes douces  
& grasses cassent des obstructions ; les dattes vertes  
semt encore plus mal-fassantes. Tous les gâteaux où il  
entrera de la farine, du miel & de l'huile, fans comp-  
ter ceux qu’on fera de femoule, feront propres à cau-

ALI 7)0

sur des obstructions, à augmenter le gonflement de la  
rate & à former du gravier dans les rems. La farine de  
froment détrempée avec du lait , pourra produire les  
mêmes effets. L’alica est si mauvais pour les perfon-  
nes qui ont quelque obstruction au foie, ou qui sont  
fujettes à’ la gravelle, qu’il est: important de les en  
priver. Les vins doux sont obstruens, & s’il y a tu-  
meur dans les visceres , l’usage qulon en seroit, ne  
manqueroit pas d’augmenter le mal. *Id. c.* 25.

*Alimens qui paffent difficilement.*

Tous les *alimens* préparés comme ceux que l’on fait d’su  
*tria-,* ( c’étoit une espece de gâteau fait avee du froma-  
ge , ) la femoule, les feves brulées, le pain mollet, les  
lentilles pilées , la cervelle , la moelle spinale , le soie ,  
le cœur des quadrupedes, le froment bouilli, les œufs  
durs, rotis & frits , les lupins , les pois , le fefame, la  
moutarde de haies, le gland, les pommes, les poires  
qui ne font pas mûres , le fruit du carouge , le vin  
doux, celui qui est austere & noir fans être doux , le  
vin épais , tous les vins nouveaux & l'eau même, paF  
font fort lentement. Les œufs bouillis passent moins  
difficilement que les rotis ou frits. Le vin austere &  
noir, fans douceur, séjournent plus long-tems dans  
l’estomac que le vin doux. *Id. c.* 26.

*Alimens qui se corrompent ais.ément.*

Les pêches, les pavies, & les abricots sie putréfient aisé-  
ment. Tous les fruits de l'automne étant d’une natu-  
re très-humide, fe dépravent facilement dans llesto-  
mac , s’ils y séjournent quelque tems. Il faut donc,  
lorfqu’on en mange commencer par eux ; par ce moyen,  
pressés parles mets qu’on mettra fur eux , ils passeront  
avec plus de vitesse , & entraîneront avec eux les *ali-  
mens* dont ils seront pressés. Mais si on finit le repas  
par ces fruits ; contraints de séjourner dans l'estomac ,  
ils s’y corrompront, & cette corruption *se* transinettra  
au reste de la nourriture. *Id. c. 2J.*

*Alimens qui se corrompent difficilement.*

De cette nature scmt les *chemuela* (petite efpece de pé-  
toncle) le pourpre , & toute l’sspece testacéedont la  
chair est dure , & qu’on prescrit ordinairement aux  
perstonnes en qui l'abondance des humeurs est telle  
que tous les autres alimens Ee corrompent dans leur  
estomac. On les fait bouillir deux ou trois fois dans  
de bonne eau ; on les jette enfuite dans d’autre eau  
aussi - tôt qu’on les croit suffisamment cuits. Il faut  
ajouter à ces alimens toutes les especes d’écrevisses de  
mer, les crabes , les écrevisses ordinaires, & tout ce  
qui participe de leur nature. *Ibid.* c. 28.

*Alimens qui relâchent le ventre.*

Les lentilles & le chou provoquent les selles. Entre les  
poissons, presque toute l’espece testacée a des vertus  
contraires; parce que la partie solide de leursi-lbstance  
passe lentement, & tend le ventre, au lieu qu’il n’y a  
que les fubstances humides qui relâchent & bâtent la  
fortie des excrémens. Ainsi, si vous faites bouillir  
des lentilles , ou des chous, ou qüelques-uns des ani-  
maux dont je viens de parler, & que vous en assaifon-  
niez la décoction avec de l’huile, du garum & dupoi-  
vre, & que vous en ordonniez une potion; cette ρο-  
tion produira sur le champ l’effet d’un cathartique,  
parce qu’alors la partie solide de ces poissons àeoqull-  
le aura été attendrie par l’ébullition. Il y a plus : la dé-  
coction simple de hérisson marin, de tous les petits  
poissons à coquilles ou le bouillon fait avec un vieux  
coq , lâchera le ventre. Si l'on veut que les chous pro-  
duifent cet effet , il saut les tirer de la liqueur dans la-  
quelle ils auront bouilli, & les mettre dans de l’huile  
& du garum. Il faudra faire attention à ce qu’ils ne

75 ï ALI

bouillent pas long-tems. Le pain grossier fait aller à la  
Eelle tant à caufe de la vertu détersive du sim , que de  
la grande quantité d’excrémens qu’il produit. Le suc  
de fœnugrec bouilli avec du miel, est bon pour chase  
*Ter* les humeurs putrides contenues dans les intestins.

Il les met en mouvement & les détermine à sortir :  
mais on aura foin de *n’y* mêler qu’une très - petite  
quantité de miel, de peur qu’il ne s’ensuivît de la coli-  
que & des tranchées. Les olives salées prifes dans le  
garum, avant tout autre aliment, ont la vertu cathssir-  
tique , de même que les petits poissons à coquille que  
quelques-uns préparent pour cet effet avec de l’huile,  
du vinaigre & du garum. Plus le lait est fluide, plus il  
relâche efficacement le ventre. Le petit lait désobstrue  
puissamment. On peut l’adoucir avec autant de miel  
que l’estomac sera capable d’en supporter ; on y jette-  
ra de plus du Eel en quantité suffisante pour le rendre  
agréable au gout : plus vous voudrez qu’il opere ; plus  
vous augmenterez la quantité de sel. La chair & les  
extrémités des jeunes animaux passent avec beaucoup  
de vitesse. Entre les poissons cartilagineux, la torpille,  
& l’anguille troublent le ventre modérément. Les be-  
tes , l’oseille, l'ortie , le fromage frais fait avec du  
miel, Fantoche blanche , les blettes , la courge, la ci-  
trouille , les melons, les figues mûres, les figues fe-  
ches , les raisins doux, furtout s’ils fiant pleins de fisc ,  
les mûres priEes à jeun, lorfque l’estomac est vuide ,  
avant tout autre aliment, passeront fort promptement  
& ouvriront un passage à ce qui pourroit être arrêté  
dans l’estomac & les intestins. Si on prend de ces ali-  
mensaprès le repas, & qu’il fe rencontre dans l’esto-  
mac quelques humeurs putrides , ils se corrompront  
aussi tôt. Les noix nouvelles lâchent le ventre. Les  
vieilles produiront cet effet comme les nouvelles, si  
on prend la précaution de les faire tremper dans de  
Peau. Les prunes dans leur maturité , lorfqu’elles font  
pleines de fuc, relâchent. Les prunes feches influées  
dans l’hydromel où il y a plus de miel que d’eau, pur-  
geront suffisamment seules ; mais elles produiront cet  
esset plus promptement & plus entierement, si on boit  
encore l’hydromel dans lequel on les aura fait infufer.  
Si vous obfervez de prendre du vin doux quelque-tems  
après avoir mangé les prunes dont je viens de parler,  
& que vous différiez votre dîner, vous en connoîtrez  
la vertu. Les mûres , les cerisies , les abricots, les pê-  
ches, & tout ce qui est humide & aqueux, &même en  
général, toutes les chofes qui n’ont presque ni odeur  
ni saveur, paffent avec beaucoup de facilité, & font  
aller à la felle , pour peu qu’on y foit dispofé. Mais  
s’il n’y a dans le corps aucune inclination à la digef-  
tion ; ces alimens demeureront dans l’estomac, & n’y  
exciteront pas le moindre mouvement ni dans les in-  
testins , parce qu’ils n’ont aucune qualité nitreufe &  
acide. Les derniers *alimens* dont je viens de faire men-  
tion tiennent le milieu entre ceux qui refferrent le  
ventre , & ceux qui le relâchent ; n’inclinant pour  
ainsi dire , ni à l’un , ni à l’autre de ces effets, dans un  
corps qui n’est pointdifpofé à la digestion, ou dans un  
autre où les excrétions 1e sont bien. Lorfque la digef-  
tion *se* fait promptement, l’hydromel caufe une telle  
révolution dans le ventre qu’il emporte quelquefois  
avec lui les autres *alimens.* Il excitera au contraire  
modérément, & l’émotion qu’il cassera fera légere,si  
la distribution des *alimens 8c* si la sortie des excrémens  
Ee font avec lenteur. Le miel qu’on fucera fur les  
rayons, peut relâcher le ventre. L’hydromel qu’on n’a  
point fait bouillir ou qui n’a bouilli que fort peu, paffe  
rapidement & n’attend pas pour sortir que la distribu-  
tion des autres *alimens* foit faite. L’oxymel excite  
plus doucement. Le vin doux provoque quelquefois à  
aller à la felle ; mais le jus exprimé des raisins pro-  
duit plus furement cet efiet.

*Alimens qui tiennent le milieu entre les purgatifs et les  
émolliens.*

Les *alimens* de cette espece font la mercuriale, prife feule

ALI 752

ou avec des légumes, avant tout *aliment,* après lequel-  
le on prendra le potage; le polypode & l'herbe terri-  
ble sirnt aussi de la même nature. Une petite Cuillerée  
de la semence de cette dernicre purge la bile noire.  
La même propriété *se* trouve dans la semence de char-  
dOn-beni, broyée & prise dans l’hydromel ou le bouil-  
lon de coq, ou mêlée avec les amandes , le nitre , l’a-  
nis, le miel & les figues fieches. *O r 1 b a s e , LHV.  
c.* 28.

*'Alimens qui resserrent le ventre.*

Les dattes austeres, les raisins qui ont la même qualité,  
les mûres , les mûres de ronce, resserrent le ventre ;  
mais plus essiCaCement, l’acacia, & les prunelles siau-  
vagcs. Les pommes astringentes au gout, le font aussi  
dansl'estomae & dans les intestms. Qnant à celles qui  
sont acides, si elles rencontrent dans l'estomac des hu-  
meurs crasses, elles les atténuent & les divisent & re-  
lâchent le Ventre par ce moyen. Mais trouvent-elles  
l’estomac & les intestins Vuides de toute matieres im-  
pures, elles resserrent. Les pommes dont le suc est  
doux, sans aoreté, passent avec facilité ; mais celles  
dont le fuc est acre se digerent avec plus de peine. Cel-  
les qui font aqueufes & insipides n’ont aucune pro-  
priété & ne font bonnes à rien. On peut appliquer aux  
grenades & aux poires, ce que j’ai dit des pommes.  
Le lait bouilli , jufqu’à ce que la partie fluide & féreu-  
fe foit évaporée ne relâche plus : mais si Vous y étei-  
gnez des cailloux calcinés jusqu’à ce que la férosité soit  
évaporée, le reste fera astringent & l’on aura un reme-  
de qu’on ordonne communément dans le cas où l’a-  
creté des matieres contenues dans les intestins y cau-  
*se* de la douleur. Ce remede est mieux & plutôt pré-  
paré en saisiant éteindre dans le lait des boules de fer  
rouges. Ce lait médicinal fe caille aifément dans l’ese  
tomac ; pour prévenir cet inconvénient, c’est la coutu-  
me d’y mêler un peu de miel & d’y jetter du fel; quoi-  
que l’eau fut beaucoup meilleure. Ce n’est pas sans  
raisim que nous donnons la préférence à l’eau, Eusses  
diflérentes chofes qu’on peut mêler avec ce qui reste  
du lait, lorsqu’on a continué la partie séreuEe; car ce  
n’est point de l’humidité de cette partie stéreisse dont  
on aVoit dessein de *se* défaire, par l’immersion des cstil-  
loux ou des boules de fer rouges ; mais bien de l’acre-  
té qu’elle avoit, & par laquelle elle blessait les intesi-  
tins. Les diflérentes especes d’écrevisses de mer , les  
crabes, les écrevisses ordinaires, & tous les autres poise  
fons couverts d’une écaille douce, resserrent , mais  
moins toutefois que ceux qui font renfermés dans des  
écailles dures. Cependant les premiers peuvent deve-  
nir aussi astringens que ceux-ci ; si on leur ôte une hu-  
meur falée qu’ils portent avec eux, & que l’eau peut  
dissoudre. Les lentilles & le chou bouillis deux sois,  
jufqu’à ce qu’il ne leur reste plus de silc , resserrent le  
Ventre. Lorsqu’on Voudra arrêter un flux de Ventre,  
on prendra un chou qu’on fera bouillir modérément ,  
on le retirera de la premiere eau, pour le jetter dans  
une fleconde eau chaude. On le laissera bouillir dans  
cette seconde eau, jusipllà ce qu’il suit à sec. Cependant  
on aura fisin de n’y point mettre d’eau froide, & mê-  
me d’empêcher à l’air extérieur l’entrée du pot où le  
chou bouillira, fans quoi il ne faudroit pas efpérer de  
le fécher, quelque tems qu’on le tînt silr le feu. Si  
on pile les lentilles, on diminuera la force de leur qua-  
lité astringente; & elle n’auront plus d’efficacité dans  
les flux de Ventre : mais *si on* les broye & qu’on les  
fasse bouillir deux fois, qu’on jette enfuite l’eau ; qu’on  
y mette un peu de fel & de garum, avec quelque al-  
tringent dont la saveur soit supportable; on aura pré-  
paré un mêt fort sain & fort agréable, & un excellent  
remede. La bouillie d’orge priEe avec du Vin austere,  
& le riz, sont astringens. Il en est de même du panieum,  
du millet, de la viande frite, de la chair de lieVre , du  
vin austere, & de celui qui est austere & qui a un œil  
jaune. ORIsiASE, *Col. Med, L.III.c,* 31.

*Alimens*

753 ALI  
!

*Alimens acres et échauffeansi*

On peut mettre du nombre des échauffans le froment,  
le pain de froment, le *typha,* l’avoine, le fœnugrec , la  
graine de genievre , les dattes douces, les pommes dcu-  
ces , le fefame, & la moutarde des haies. Ces *alimens*provoquent la foif par leur qualité échauffante. On  
peut ajouter à cela la graine de chanvre , les raisins  
doux, la mauve, mais elle n’échauffe que modéré-  
ment , l’ache , le maceron, la roquette , le raifort des  
jardins , & l’autre efpece , la moutarde, le cresson, &  
l’imperatoire.

Les *alimens* aeres & échauffans font les panais, la carot-  
te, & le carvi ; pour échauffans , il est constant qu’ils  
le font. L’ail, l’oignon, le porreau, le porreau des vi-  
gnes, fiant assez acres ; mais si on les fait bouillir deux  
ou trois fois, ils perdront entierement leur acreté. Le  
fromage Vieux échauffe & excite la foif. Le νϊη doux  
est modérément chaud & produit le même effet. Ce-  
lui dont la couleur est d’un jaune foncé est plus chaud  
que le noir : mais il n’y en a point de si chaud que ce-  
lui qui est d’tm jaune clair. Celui qui fuccede en cha-  
leur au jaune clair, c’est le jaune foncé ; au jaune fon-  
cé, c’est le rouge ; après le rouge, c’est le doux ; celui  
qui échauffe le moins, c’est le blanc. Mais tous les  
vins gardés font assez chauds. *Id. c.* 32.

*Alimens rafraiclelissians.*

On peut compter entre les *Alimens* rafraîchissans l’or-  
ge , de quelque maniere qu’il soit préparé, le millet ,  
le *panicum* , les mousserons , la courge bouillie , le  
melon, la concombre , les raisins *secs,* les raisins ause  
teres & acides, & ceux qui ne siont qu’austeres. Les  
pommes astringentes portent un scic froid & terref-  
tre ; celui des pommes acides est froid & agréable.  
Les pommes insipides, aqueufes , & qui n’ont au-  
cune propriété considérable , les poires , les grena-  
des , & les fruits d’un grand nombre d’arbres , parti-  
culierement ceux qui ne fe peuvent garder , fiant de  
llespece rafraîchissante. Les dattes astringentes , la  
laitue, l’endiVe, le pourpier, la femence des paVots  
fomniferes , ( de ceux dont llessage habituel peut in-  
commoder, mais qui semt un bon remede contre les  
eaux claires qui tombent du cerveau , auquel cas les  
blancs font préférables aux autres) tous ces alimens,  
dis-je , ont un silc rafraîchissant. La graine de myr-  
the rafraîchit ; elle est acre & peut - être astringen-  
te. Le folanum est un puissant astringent & rafraî-  
classant. L’eau & les petits Vins n’échauffent pas  
fensiblement ; ainsi on peut permettre l’une & les  
autres dans les fieVres. Le νϊη blanc, austere, épais,  
& nouveau, rafraîchit éVÎdemment , de même que  
le Vinaigre dont les particules étant extremement  
déliées, pénetrent plus aifément dans les parties in-  
térieures que les autres rafralehissans ; par la même  
raision, on peut dire que cette liqueur est ennemie  
des nerfs. Le pain fait aVec le fruit de l’alisier , l’a-  
mylum , & les raisins tient le milieu entre les ali-  
mens échauffans & les rafraîchissans. *Id.* c. 33.

*Alimens desséchant.*

Les lentilles & les chous dessechent au même degré,  
c’est par cette raiston qu’ils affoiblissent la Vue, à moins  
qu’on n’ait les yeux humides. Dans la plupart des plan-  
tes la tige est la partie la plus desséchante. C’est le con-  
traire dans le raifort, l’oignon, la moutarde, le cref-  
fon, l'impératoire, & tous les légumes dont les tiges  
font tendres & acres ; on peut compter entre les dessé-  
chans , la bouillie d’orge & la semence du Virex ou de  
Pagnus castus. Les Vesses bouillies deux fois , & la-  
vées plusieurs fois dans de Peau claire font une  
nourriture desséchante. L’espece la meilleure est la  
blanche. Les Viandes roties & bouillies Pont des *ali-  
Tom. I.*

ÀLÏ 754

*mens* dèssechaiis. Les bouillies font plus humides  
que les roties ; celles qui font frites tiennent le mi-  
lieu entre les unes & les autres. Les *alimens* dans Paso  
sassonnement desquels il entre le plus de vin & de  
garum Pont les plus desséchans. Tout ce qui s’apprête  
avec peu de ces ingrédiens , & beaucoup de ce qu’on  
apelle *defrutum. , 8e* qu’on fait bouillir dans le bouil-  
lon blanc pur & simple en est d’autant plus humide.  
Cette qualité augmenteroit encore , si on fùbstituoit  
Peau pure, au vin, au garum, ou au bouillon blanc.  
Les femences sses legumes, &les plantes operent bien.  
diversement selon les différentes façons deles assaifon-  
ïier; & quoique les*alimens*dessechentprefque tous; ils  
produisent plus ou moins souverainement cet effet „  
felon la nature des ingrédiens qu’on leur associe. *IL  
c’* 34-

*Aelmens humectans.*

La tssane , la citrouille bouillie, la courge, le melon, le  
concombre, les noix vertes, les poires,le fruit du fy-  
comore humectent fans rafraîchir, à moins qu’on ne  
les mange froids. La laitue & l’endive humectent;  
elles ne possedent pas cette qualité dans un haut de-  
gré. Le pourpier, la mauve , les bettes , & Pafroche  
blanche font de tous les légumes, les plus aqueux. La  
plupart des fruits font humides, mais particulierement  
ceux qui ne se gardent point. La laitué, la graine de  
pavot, les seves vertes, les pois chiches verts, hu-  
mectent; l’eau humecte & rafraîchit. L’eau chaude hile  
ssiecte & échauffe. *Ib. c.* 34.

*Alimens qui affectent eu attaquent la tète.*

Le fruit du Iycomore attaque la tête; les mûres de ronce  
caufent des maux tête ; les dattes,la roquette & le fœ-  
nugrec produisent le même effet. Le vin austere d’un  
jaune foncé porte à la tête , & trouble la raison ; le  
vin austere & noir est moins prompt à produire cet ef-  
fet. Il faut appréhender les mêmes choses des vins qui  
flatent l’odorat. ORIBASE , *Med. Col. Lect.* c. 51.

*Alimens nuisibles aux dents.*

L’usage habituel dtl lait est mauvais pour les dents : iI  
relâche les gencives , & fait gâter les dents. C’est  
pourquoi avant que de prendre du lait, lavez-vous la  
bouche avec du vin trempé ; si vous mettiez du miel  
dans votre lait , Vous feriez encore mieux. *Idem,  
cap. Hy*

Cette exposition des propriétés des *alimens* exige de nous  
deux chofes; la premiere que nous traitions de la na-  
ture des qualités qui peuvent leur convenir en géné-  
ral, & la feconde que nous assignions à chaque *ali-  
ment* en particulier la qualité qui lui est propre.

Entre les qualités les unes stont simples & semblent ap-  
partenir à l’essence particuliere des *alimens Sc* les au-  
tres fiant composées ; on peut encore les distinguer  
par rapport à leur degré d’intensité ; & fous ce rap-  
port , il y en aura de fortes & de foibles. Si on  
les considéroit par analogie avec l’effet qulon attend  
d’un *aliment* ; les unes s’accorderont avec sa qualité  
primitive & essentielle , &les autres s’en écarteront.  
Si nous voulions sciivre cette méthode , elle nous jet-  
teroit dans une multitude prodigieufe de considéra-4tions , par la variété des objets qu’elle nous offriroit à  
examiner : mais nous l’abandonnerons , pour aller à  
notre but par un chemin plus fur& plus court:

A juger des qualités différentes des *alimens* par notre  
gout, nous en distinguerons fept principales; le doux,  
le gras, Pacide, l’astringent , le falé , l’amer & 1 acre;  
Sil’on prétend qu’il y en a un plus grand nombre, nous  
en conviendrons, mais nous démontrerons en même-  
tems qu’il n’y en a point qu’on ne puisse rapporter à  
l’un ou l’autre des préCédentes. Sous les doux , sont  
comprifes toutes les especes de doux aqueux; Eous le  
gras toutes les qualités huileuses; l'astringent embrasse  
tous les austeres & tous les aigres ; il n’y a de différen-

*pii* ALI

ce de 1 lespece au genre que dans le degré d’intensité.  
On fait encore mention de deux autres qualités disse-  
rentes de celles dont nous avons sait l’énumération;  
ce font l’aqueuse & la *frumentacéé.* Cette nouvelle  
distribution ne s’est point faite fur un jugement parti-  
culier de notre gout qui ne pouvoit rapporter ces qua-  
lités à d’autres, & qui s’est trouvé dans la nécessité d’en  
faire par cette raifon une clafle particuliere; on les a  
distinguées des autres; on leur a donné le nom qu’el-  
les ont ; on les a, pour ainsi dire , érigées en genre ,  
quoiqu’elles ne fussent que des efpeces, par l'ufage fa-  
ïnilier qu’on en fait, & par la multitude prodigieuse  
de chofes auxquelles elles s’étendent. On peut dire  
des qualités vineufes, que c’est un mélange de plusieurs  
qualités combinées les unes aveC les autres , & que  
par conféquent, il y en aura un grand nombre , selon  
que telle ou telle qualité prédominera. La qualité*fru-  
mentacée* est une propriété particuliere aux semences  
& aux grains dont on fait du pain , à quelques légu-  
mes & aux autres fubstances de cette nature. L’a-  
queuse ne convient proprement qu’aux legumes , aux  
herbes, aux fruits & à quelques racines qui n’ont pref-  
que point de faveur. On joint à cette qualité l’épithete  
de froide, prife dans un siens fort étendu ; on considere  
alors l’aqueux rélativement à la température convena-  
ble à notre corps. Dans le doux aqueux, il y a d’au-  
tant moins de froid qu’il y a plus de doux ; l’aqueux  
pur & simple a perdu du froid, autant qu’il a acquis de  
doux; toutefois cette qualité mixte , comparée avec  
la juste température du corps passe pour froide. Les  
qualités compofantes du doux aqueux fuppofent l'un  
& l’autre l’humide en abondance. Le doux parfait  
suppofe moins d’humide que le doux aqueux. Le  
doux parfait acquiert donc en chaleur ce qu’il perd en  
humidité. Le gras & l’huileux font deux qualités tem-  
pérées, amies de la nature, capables par elles-mêmes  
de rélâcher les fibres, lorsqu’elles sont trop tendues;  
& préférables au doux, en ce qu’elles paroissent hâter  
plus efficacement la coction. Elles perdent l’une &  
l’autre de leur humide & acquierent à la longue de la  
chaleur. Le doux dégénere avec le tems en son con-  
traire,l’amer;& il tend à l'amertume, aussi-tôt qu’il  
ne peut plus augmenter en douceur. Le gras devient  
rance ounidoreux; je me fers de ce dernier terme,par-  
ce que nous n’en avons point qui rende la sinisation  
qu’il excite en nous dans cet état. Les substances com-  
posiles , cuites Eur un feu de charbon éprouvent à peu  
près le même changement que celui qui fe seroit en  
elles, si elles étoient agitées & digérées par la chaleur  
naturelle du corps, surtout si l’acre est la qualité do-  
minante de ces fubstances. On range l’acide entre les  
qualités froides. Les particules qui le constituent étant  
extremement fines & déliés, elles divifent & atténuent  
modérément ; elles font mêmes propres à dessécher.  
L’austere est modérement astringent ; il cimente , il  
lie, il incrasse, il fortifie les parties relâchées : mais  
comme fes parties font grossieres , avec les effets  
préeédcns, il en produit encore deux autres, clest de  
rafraîchir & cependant de dessécher. A mefure que  
l’austere augmente en intensité, il approche de l’aigre  
dont les parties étant plus grossieres encore que celles  
de l’austere, dessechent plus puissamment. Le falé est  
plus chaud que le doux& n’est pas plus desséchant que  
le gras. Il paroît fuppofer en grande partie des mo-  
lécules subtiles , déliées, capables d’atténuer & de con-  
fumer l’humidité superflue ; il dégénere en amer, en  
augmentant en intensité , & devient chaud , *sec &* sil-  
périeur auxEelsenqualitédétersive. Enfin, de toutes les  
qualités, l'acre est la plus chaude & la plus dessiccative;  
il est composté de particules extremement sisotiles & ca-  
pables de s’introduire avec facilité dans les passages  
les plus, étroits & de pénétrer dans les lieux les plus  
éloignés , divifant , atténuant, dissipant les obstruc-  
tions & confumant les fuperfluités.

Ce peu que nous venons de dire des qualités simples en  
général, bien compris, suffira pour entendre tout ce

A L ï 756

que nous aurons à dire dcs qualités compofées. Il y a  
une infinité de qualités compofées x qui ont chacune,  
leur caractcre & leur contraire. Un Medecin doit donc  
s’appliquer à les bien connoître : cette étude lui four-  
nira des moyens de traiter d’une maniere convenable  
toutes les maladies ; en oppofant les qualités les unes  
aux autres ; celles de la maladie à celles du rernede.  
Ceux qui font versés dans l’art de guérir ne difcon-  
viendront point de la vérité de ces principes : ils fa-  
vent qu’on ne parvient à la guérisim des différentes  
maladies & principalement de celles qui font com-  
pliquées , que par la distinction & la combinaison de  
la température & des qualités des plantes , des her-  
bes & des autres substances , avec les cas qui *se* pré-  
sentcnt.

*Des Alimens frument axés , des grains et de leurs  
différences.*

Les *alimens frument axé s* & les autres substances compri-  
stes Eous le terme général *d’alimens* ne doivent point  
être examinés rclatÎVcmcnt aux différentes qualités que  
nous avons distinguées ci-dessus, à moins que cesqua-  
lités n’y existent d’une maniere sensible. On les dise  
tribue plus ordinairement en des classes qui varient se-  
lon le plus ou le moins de facilité qu’on leur connoît  
de *se* cuire, de fournir leur fuc , & felon qu ils font  
plus ou moins denfes.

Entre les *alimens,* il y en a qui pechent par l'assaisonne-  
ment & la maniere dont on les prépare; & cela feu!  
suffit pour les rendre durs & desagréables au gout-  
lents & difficiles à être digérés dans l'estomac. Parmi  
les animaux, ceux qui font d’une grosseur qui n’est pas  
ordinaire à leur espece, stont plus durs , & ont plus de  
parties terrestres que les autres; ils different encore les  
uns des autres relativement à la constitution, à l’âge,  
à la nourriture & aux exercices. S’ils different entre  
eux par ces endroits , clest aussi par-là qu’ils convien-  
nent ou ne conviennent pas aux différentes personnes.  
Il est sd’expérience que tel *aliment* convient à tel ou  
tel tempérament & ne convient point à un autre. Les  
mêmes chostes ne fiant pas salubres pour tous ; il faut  
avoir égard au tempérament & à l’ufage , dans l’or-  
donnance des *alimens.* Quiconque ne sait point Combi-  
ner ces différences les unes avec les autres, est in-  
capable de prescrire un régime convenable & rai-  
sonné.

Les *alimens* admettant entre eux une grande variété, &  
la maniere deles assaisonner, une plus grande encore;  
pour garder quelque ordre dans ce que nous en avons  
à dire, je crois qu’il est à propos de commencer par les  
plus communs & par ceux qui font la nourriture la  
plus ordinaire des hommes. Le froment donc , ( car il  
n’y a point, à ce que je crois , *d’aliment* plus général )  
est unique dans fon genre : mais on peut y remarquer  
un grand nombre de différences & de propriétés spéci-  
fiques. Il y en a d’un jaune foncé , d’autre d’une scibs-  
tance compacte , il *v* en a qui a l’une & l’autre quali-  
té. Au contraire , il est quelquefois blanc, petit, &  
gras. Or ces qualités dssérentes produiront nécessaire-  
ment des effets différens. Le froment d’un jaune foncé  
passe pour le plus chaud ; car entre les chofes de la  
même espece, on est convenu que cette couleur dé-  
signoit les plus chaudes. Le compact veut être pulvé-  
rifé davantage , mieux paitri & préparé avec plus de  
sisin ; alors il fournit une nourriture abondante. Celui  
dont la fubstance est rare& qui est cannelé , doit ces  
deux qualités à quelques défauts dans les caufes qui  
l’ont produit. Les perfonnes qui prennent habituelle-  
ment de l’exercice doivent fe nourrir du froment le  
plus folide : la tranfpiration & la dissipation des esu  
prits étant fort grande en eux & fe faisant de toutes  
les parties de leur corps ; ils ont besoin d’une réparation  
proportionnée, & consilquemment des *alimens* les plus  
forts & les plus nourrissans. Quant à ceux qui me-  
nent une vie tranquille & unie, qui semt sédentaires

*rjgy* ALI

& qui nlont aucune occupation qui les exerce, il  
leur faut le froment le plus léger & le plus mûr ; car  
plus il fera léger, & moins il fera nourrissant ; & s’il  
n’étoit pas mûr, il feroit imparfait & mal-fain. En gé-  
néral, on aura foin qu’il ne prenne point l’odeur des  
corps circonvoisins , ce à quoi il est fort exposé, lorf-  
qu’on le garde long-tems dans les greniers, & qu’il ne  
foit point mêlé d’autres grains.

Mais apres avoir parlé de l’efpece de froment qui con-  
vient aux personnes sédentaires , il ne stera pas hors de  
propos d’entrer dans un plus grand détail. Ceux qui  
feront un ufage modéré de froment verd, en feront  
peu incommodés ; car dans cet état , l’humidité dont il  
est chargé ne lui permet pas de s’attacher aux intestins,  
& il passe sims faire beaucoup de mal. Si l’on fe fait  
une habitude journaliere d’en manger, après l’avoir  
fait extremement bouillir , il pourra produire des ef-  
fets fort dangereux ; car il formera alors une masse in-  
digeste & crue, très-capable d’obstruer les vilceres, &  
il fera la fource d’une grande abondanee d humeurs  
mal-faines qui si? distribueront dans tout le corps. La  
maniere la plus salubre d lofer du froment, c’est de le  
bien nettoyer, de le faire bouillir, & de l'assaisonner  
avec de l’huile & de la graisse, comme nous avons cou-  
tume de faire. Lorsque le froment est moulu, fa par-  
tie la plus fine s’appelle fleur ; *sa* partie la plus grossie-  
re est ce qulon nomme le sim. La farine tient donc le  
milieu entre la fleur & le fon. Quant à la femoulc,  
elle est plus folide & plus fine que la fleur dont on fie  
fiert pour faire la bouillie d’orge.

De la partie la plus fine & la plus blanche de la farine, on  
fait le pain *appellésiliginé, siligineus, dOsiligo* ; comme  
on dit *similagineus,* de *similago,* femoule, &*furfura-  
ceus , defursur ,* fon, ou ce qui reste après qu’on a en-  
levé la farine.Le pain mêlé, συγκομιστοὸ, étant fait d’une  
farine dont on avoit séparé le gros Eon. De plus, tous  
ces pains se préparent avec du Eel & du levain, ou sans  
cela ; & on les fait cuire ou dans des fours, ou dans clcs  
especes de tourtieres , ou fous la cendre chaude. Les  
Grecs nommoient la premiere espece de pain, ὶπνίται ;  
la seconde , *Λριβα.νΙται* ; & la troisieme', έγκρύφίαι,  
parce que tandis qu’elle cuifoit, on ne la voyoit point  
& qu’elle étoit couverte de cendres. De ces pains, le  
meilleur , à mon avis, est celui qui est fait aVec du fel  
& du levain, & cuit de l'une des deux premieres fa-  
çons , c’est-à-dire, dans un four fixe ou portatif, par-  
ce qu’il ne sera point, comme le troisieme , mêlé de  
cendres & d’autres orduresï\*Dlailleurs , les avantages  
du fel & du levain font considérables ; ces deux ingré-  
diens confument ce qu’il peut y avoir d’impur,donnent  
à la farine une espece de cuisson anticipée, & à la maso  
fe une consistance plus louable. 11 est d’expérience  
que le pain fans levain fe digere plus difficilement que  
‘l’autre , & demande des exercices , que ceux pour qui  
ces préceptes font faits , ne font point en état de pren-  
dre. H résulte de ce qu’on a dit, que le meilleur pain  
est le *siliginé,* ou celui fait de *siligo, siligineus s* car il  
est évident qu’il n’y en a point de plus nourrissant : le  
*mèlé,* ou *miscellaneus,* doit occuper la feconde place ;  
celui de femoule, *similagineus, luccOdlOra ars miscella-  
neus ;* & le dernier de tous , fera celui de sim *fursa-  
raceus s* car il n’est pas moins clair que ce fera celui de  
tous ces pains qui nourrira le moins, qui passera le plus  
promptement par le corps , & qui aura le plus de ma-  
tiere propre à l’entretien de la bile noire. Le pain de  
*siligo* est sait de la partie la plus pure du froment ; il  
fournit donc au corps la nourriture la plus pure. Le  
pain de femoule étant ferré & compact, sera lûrement  
de plus difficile digestion que le pain de *siligo,* quoique  
le fang qu’il fermera foit bon. Le pain qui tient le  
milieu entre le pain de *siligo* & celui de femoule , ou  
le pain mêlé , est , selon moi, le plus falubre ; car il ne  
fera point de dure digestion comme celui de semoule ,  
& il ne fournira point tme quantité excessive de nour-  
riture , comme celui de *filigo.* Un autre avantage qu’il  
aura encore fur ce dernier , c’est que par la rasson qu’il

ÀLÏ *dsi*nourrira moins, il donnera moins lteu aux obfcruc-  
tions. Il faut encore remarquer que le pain , & plus  
généralement que toutes les substances qui nous fer-  
vent *d’alimens,* font plus ou moins bonnes à notre  
corps , Eelon qu’elles font plus ou moins cuites. Les  
gâteaux compoEés de farine, d’huile & d’eau, cuits  
dans une tourtiere, nourrissent beaucoup , & fOltde-  
ment ; mais il leur faut un estomac vigoureux: c’est un  
met d’Athlete. Dans toutes les autres perfonnes qui  
n’auroient pas une constitution robuste Comme eux,  
ils nemanquesOÎentpas deformer des crudités.

Après le froment, le meilleur grain, c’est l'orge, au  
fentiment d’un Auteur, qui a dit : *Après le pain d&  
froment, donnez-moi du maza s* ( le maza étoit une ef-  
pece de gâteau d’orge. ) L'orge nourrit moins & déter-  
ge mieux que le froment. De plus , il possede, dans un  
degré supérieur à tous les autres grains *frumentacés*la qualité de rafraîehir. La crême qulon en prépare est  
excellente pour lesperfonnes qui font en pleine santé,  
pourVu qu’elles ne soient point d’un tempérament  
acre : elle rafraîchira & délayera les humeurs des fé-  
bricitans. Si vous y ajoutez le lait d’amande, vous for-  
merez de ce mélange un très-bon *aliment* d’une digese  
tion facile , & d’un très-bon fuc ; il aura de plus la pro-  
priété d’atténuer & de déterger. En un mot, il fera sa-  
lubre , de quelque côté qu’on le considere. Le meil-  
leur orge est blanc , & d’une constitution passable-  
mcnt ferme. Il ne faut point qu’il ait d’odeur étran-  
gere.

On compte l’épeautreentre les *alimens* légers, lorfqu’a-  
près avoir été bien mondé , on le prépare en forme de  
panade. Cependant, je ne crois pas qu’il fasse de bon  
fang, & qu’il nourrisse & fortifie suffisamment le corps.  
Conservons-lui toutefois la place qu’on lui a donnée  
entre les *alimens* légers. Le millet a le défaut de l’é-  
peautre ; il nourrit peu : mais ce défaut est compenfé  
par une qualité importante , c’est qu’il fortifie. On peut  
toutefois .lui reprocher d’engendrer des flatulences.  
Les feves nourrissent & détergent ; mais elles font un  
fang épais, & donnent beaucoup de vents : on les dé-  
fendra donc, de même que le millet , aux perfonnes  
foibles & sédentaires. Mais s’il fe trouve quelques  
conjonctures dans lesquelles il faille leur en permettre  
l'ufage, on les leur ordonnera en gruau , qui est plus  
détersif, & qui perd dans la préparation une grande  
partie de l’air dont il est rempli. Au reste, vous corri-  
gerez entierement les défauts de ces grains , si vous les  
mêlez avec quelques femences carminativcs, & que  
vous y ajoutiez le miel. Les haricots font plus mauvais  
qu’aucun des *alimens* dont nous avons parlé. Ils font  
chauds , & chargés de beaucoup de parties terref-  
tres ; ils attaquent le cerveau ; ils troublent les esc  
prits, & donnent de l’inquiétude pendant le fom-  
meil.

Les pois chiches fortifient ; la nourriture qu’ils portent  
dans le corps est assez pure: mais elle est venteuse , &  
demande un bon estomac. Le bouillon qu’on en fait,  
est fort recommandé : il déterge , il pousse par les uri-  
nes , parce qu’il tient un peu de la nature faiinç ; il est  
plus Eain que la substance même du légume. Le riz  
desseche & échauffe modérément ; il nourrit trop , & il  
obstrue les passages : mais si on lui donne le tems de  
sie cuire & de *se* distribuer, il ne produit aucun mau-  
vais effet. Entre les légumes, il n’y en a point de plus  
mal-fassant que les lentilles ; elles passent pour en-  
gendrer un fang épais , & chargé de parties terrestres  
& de bile noire. Si on les mange, après les aVoir sait  
bouillir deux ou trois fois , ou même daVantagc, & en  
aVoir jetté l’eau, elles resserrent le Ventre : de quelque  
autre maniere qu’on les prépare, si le Ventre est rela-  
ché , elles le relâcheront encore daVantage. Nous fini-  
rons ce que nous aVons à dire des *alimensfrumentaces s>*& des grains, en obsierVant en général, 1°. Qu’ils ne  
siont jamais plus propres pour la santé, que quand ils  
font nouVeaux, parce qu’alors ils ont eneore quelque  
choEe de l’humidité qui leur est naturelle : mais que s  
Bbbij

'759 A L 1

quand ils ont perdu totalement cette qualité pour  
avoir été long-tems ccnfervés, ils font grossiers, pesims  
& terrestres. 2°. Qu’autant les choses succulentes stont  
préférables aux feches, autant celles qui font bouillies  
l’emportent scir celles qui fiant crues ; & celles qui font  
préparées , sclppofant égalité de crudité, Eur celles qui  
-ne le Eont point.

*Des légumes, et des fruits d’automne et d’été 3 et de leurs  
differentes especes.*

Nous remarquerons d’abord que tous les légumes en *gé-  
néral* rendent le simg aqueux & fluide, en comparaifon  
des autres *alimens s* qu’ils ont chacun une propriété  
qui leur est particulierc , & qu’ils different les uns  
des autres , par la qualité des sucs qu’on en peut  
tirer.

En premier lieu , le chou est un *aliment* qui échauffe mo-  
dérément, mais qui deffeche beaucoup plus qu’il n’é-  
chauffe. Si on le fait bouillir, de façon toutefois que  
fon S11C ne Eoit point épuisé , il relâche le ventre : mais  
si on le fait bouillir trois ou quatre fois, & même da-  
vantage , le changeant autant de fois d’eau qu’on l'au-  
ra fait bouillir de fois, & qu’on le mange ainsi prépa-  
ré, il resserrera ; & cet effet ne doit point surprendre,  
parce que le sim du chou est détergent , & que sa siso-  
stance est astringente. Il tend aussi à augmenter la bile  
noire ; ainsi il est à propos d’en faire un ufage très-mo-  
déré.

La bete est incomparablement meilleure que le chou:  
elle n’engendre point de mauvaises humeurs comme  
lui ; & par la qualité nitreuEe de sim fuc , elle tend à  
relâcher le ventre. Ses racines nourrissent beaucoup  
plus , & font un fang beaucoup plus épais que le verd ;  
elles caufent aussi des flatulences : cependant comme  
elles passent très-facilement, on peut en manger de  
tems en tems fans crainte d’en être incommodé.

Le pourpier & l’arroche blanche, fiant des légumes d’une  
nature froide & humide, bons pour les tempéramens  
chauds, & dans les faifons chaudes de l’année. Ils en-  
gendrent un fang aqueux & fluide , & ils peuvent nuire  
aux perflonnes d’une constitution froide.

On met l’endive au nombre des *alimens* froids : elle fait  
un fang fluide , mais d’une qualité beaucoup inférieu-  
re à celui qu’engendre l’arroche blanche. Du reste,  
l’estomac s’en accommode fort bien ; & elle fortifie le  
foie par fa qualité légerement astringente.

La laitue est plus humide & plus froide que l’endive.  
Elle fait un fang clair & vermeil, si elle est bien digé-  
rée ; elle procure le siommeil en humectant & en rafraî-  
chissant le cerveau. Il ne faut pas toutefois en faire  
un ufage immodéré, de peur qu’elle ne portât à la tête  
trop de fraîcheur & d’humidité; qu’elle ne détruisît le  
ton convenable aux fibres, & que le cerveau ne remplît  
pas avec vigueur fes fonctions.

Le raisort Eauvage est d’une nature acre, & conféquem-  
ment médicinale ; il est propre à divifer & à atténuer  
les humeurs contenues dans l'estomac & les intestins.  
Le raifort des jardins est plus doux en tous stens ; c’est  
pourquoi l'on néglige le sauvage ; & l’on a raifon,  
parce qu’ainsi que toute autre substance acre , il pro-  
duit dans le sang une effervescence nuisible , en lui  
communiquant S01I acreté. Il faut donc s’en inter-  
dire l’ufage, à moins qu’on ne le prenne comme re-  
mede.

Le persil de marais, le fenouil, & les autres herbes de  
cette espece , finit d’une nature chaude & desséchante :  
mais elles provoquent les urines ; elles soulagent dans  
les oppressions. Du reste, elles Eont de dure digestion,  
& il faut en uster plutôt comme remedes , que comme  
*alimens.*

Les porreaux bouillis font meilleurs que les oignons,  
par la raiston qu’on leur ôte plus de leur Euc acre &  
mauvais, en les préparant, qu’aux oignons. Ils passent  
pour être de fort dure digestion, à caufe de leur fubstan-  
ce fibreufe ; mais d’un autre côté, ils rendent par leur

ALI 760

viscosité naturelle les humeurs de la poitrine, propres  
à en être expulsées : ils ne font que très médiocrement  
diurétiques.

Les conccmbres crus ne sirnt pas d’une meilleure cEpe-  
ce que les légumes dont nous venons de parler; ils en-  
gendrentdes humeurs crues; ils Eont extremement hu-  
mides & froids; & on a beaucoup de peine àlesdigé-  
rer. Si on laisse mûrir la courge , on aura un *aliment*beaucoup meilleur que le concombre : si cependant il  
arrivoit que l'un ou l’autre fussent mal digérés , &  
ne passissent pas promptement, ils pourroient secor-  
rompre ou dans l’estomac , ou dans les intestins, &  
transincttre leur putréfaction & leurs mauvaises quali-  
lités aux humeurs : mais leur qualité détersive les  
détermine à couler ; & ils emportent ordinairement  
avec eux d’autres fucs mal-faisans. Cependant quelque  
bien digérés qu’ils aient été , ils produiront un fang  
aqueux & clair.

La citrouille, mangée crue, est un *aliment* qui tient le  
milieu entre le concombre & la courge. Elle est meil-  
leure cuite. La nourriture qu’elle donne est d’une na-  
ture humide & scoide. Quoiqu’on en fasse un grand  
ufage dans la Medecine , elle ne peut produire que les  
effets silivans : Elle nourrit fort peu; elle engendre des  
humeurs aqueufes en abondance, surtout dans les per-  
Eonnes qui ont l’estomac froid.

Les *amanitae,* ( c’est une espece de mousseron) les mouf-  
I serons & les trustes, flont d’une nature humide & froi-  
de : ils font un seing cru & épais. C’est un *aliment*fort bon pour les perfonnes d’une constitution feche &  
chaude.

L’afperge passe pour un des meilleurs légumes. L’esto-  
mac le digere fans en être fatigué, quelque peu que ce  
foit. Ce légume est médiocrement chaud ; il est com-  
pofé de parties extremement déliées , & il purifie le  
sang fensiblement d’un jour à un autre : si quelque plan-  
te provoque les urines, c’est l'asperge. C’est pourquoi  
je conseillerai d’en manger, non-feulement au prin-  
tems, lorsqu’elles sirnt meilleures, mais d’en mariner  
pour en avoir pendant toute l’année. On est d’accord  
qu’elle nourrit beaucoup , & qu’elle fait un fang très-  
pur : mais elle a encore la propriété de lever les obse  
tructions des vssceres , & conséquemment celle d’atté-  
nuer les humeurs qui y font contenues. Mais nous en  
avons assez dit des légumes ; passons maintenant aux  
fruits.

Quant aux fruits , à commencer par les cerises, nous di-  
rons en général qu’ellés..font humides & froides ; il y  
en a qui font douces & tendres , & il en a d’autres qui  
font dures & astringentes. Il faut préférer les premie-  
res aux secondes, parce qu’elles font plus faciles à di-  
gérer, & qu’elles passent promptement de l’estomac  
dans les intestins. Les estomacs bilieux s’accommode-  
Iroient toutefois beaucoup mieux des fecondes , parce  
qu’elles Ee corrompent plus difficilement, & qu’elles  
fortifient l’estomac par leur vertu astringente. Mais  
si l’on en fait un ufage immodéré , & que les sucs  
qu’elles portent ne *se* digerent pas parfaitement avec  
leur substance, elles rempliront le corps d’humeurs  
aqueuses.

La meilleure espece de pommes est celle qu’on appelle  
pommes de Reinettes. Elles sirnt d’une nature froide :  
mais elles passent pour pectorales, parce qu’elles dissi-  
pent les vapeurs fuligineuses & épaisses qui furchargent  
le cœur, d’où elles s’élevent au cerveau. Elles fiant  
bonnes pour débarrasser la tête,lorfqu’on a trop bu:  
mais pour cet effet, on choisira celles qui font acides,  
parce qu’elles sieront plus rafraîchissantes , & plus pro-  
pres, par la subtilité & la finesse de leurs parties, à  
s’introduire dans les passages les plus étroits, & à p éné-  
trer dans les vaisseaux les plus écartés. Les pommes  
dont on doit fiaire le plus de cas , ce font celles qu’on  
peut garder pendant l’hiver , par la raifion que, parve-  
nant pendant ce tems à une juste maturité, elles n’en  
feront que plus fiaines, & moins disposées à *se* corrom-  
' pre dans l’estomac.

76ï ALI

Les pêches & les abricots sont aussi d’une nature humide  
& froide ; & lorsqu’ils font bien digérés , ils font  
un fang clair & humide. Mais il leur arriVe fisi-lVent  
de se corrompre dans l’estomac, parce qu’ils ne des-  
cendent pas promptement. Je conseillerais doncàcèux  
qui ste sirnt apperçus qu’ils séjournoient long-tems dans  
leur corps & qui en ont été incommodés, de se les in-  
terdire, à moins qu’ils ne conViennènt d’un autre cô-  
té à la nature de leur tempérament.

Les prunes *se* digerent plus aisément que les pêches &  
les abricots; aussi l'usilge en est-il beaucoup plus re-  
commandé : mais si elles ne passent pas promptement,  
car cela arriVe à quelques personnes d’un tempérament  
particulier, elles pourront bien *se* corrompre.

Les grenades & quelques autres fruits de cctte espece,  
font une nourriture légere & un fang fluide. Ils Eont  
amis de l’estomac, & ils émoussent la pointe & l’âcre-  
té des humeurs qu’ils y trouVent ; c’est pourquoi, on  
peut les regarder comme salubres, lorEque le chaud  
prédomine dans le tempérament , ou que la saisim de-  
mande des rafralchissans. En tout autre circonstan-  
ce il y auroit de l’imprudence, à prendre des remedes  
comme *ahmens -,* surtout lorfique le tempérament con-  
tredit les lois de la coutume ou les caprices d’un appé-  
tit désordonné.

Les coings Eont du genre astringent des fruits d’autom-  
ne, ils resserrent le Ventre. Cependant ils ne produi-  
Eent pas cet effet généralement en toutes conjonctu-  
res. Il y a des persimnes qu’ils resserrent, si elles en  
mangent aVant tout autre met, & qu’ils relâchent, si  
elles en mangent après d’autres chosies. Il ne faut point  
s’étonner de cela. Les astringens contractent l'orifice  
fupérieur de l’estomac & fies fibres, & ce mouVement  
en chasse nécessairement les *alimens s* car il en est alors  
de l’estomac , comme d’im fac ou d’une Vessie, dont  
nous faisons fortir la matiere qui y est contenue , si  
nous la pressons par la partie supérieure à l’orifice, &  
qu’elle soit à peu près pleine.

Mais entre tous ces fruits, il n’y a point d’astringens plus  
puissans que la corme, la cornouille & les nefles. On  
en fait un ufage assez fréquent en Medecine , & leur  
astringence les rend fort bonnes pour l’estomac. Mais  
si on en ufe en *alimens ,* elles ne feront point un fang  
louable. Et si le tempérament est naturellement resser-  
ré , elles porteront à la tête & elles nuiront aux autres  
parties du corps.

On donnera la préference fur tous les fruits de l’autom-  
ne, à la figue & aux raisins considérés comme *alimens,*parce qu’il n’y en a point qui fassent un si bon fang &  
qui nourrissent daVantage. Cependant on les accisse de  
donner des Vents, de former une chair lâche & molle,  
& d’être nuisibles, lorfqu’il y a skirre ou obstruction  
dans les Vifceres. Les figues font excellentes pour dé-  
barrasser les reins de la graVelle. Les figues & les rai-  
sins relâchent le Ventre, quoique leurs pépins soient  
astringens. Ils perdent beaucoup de leur humidité ré-  
crémentielle, en les conservant.

Les chataignes dessechent & rafraîchissent : elles font en-  
core légerement astringentes : elles donnent beaucoup  
de Vents : il est certain qu’elles nourrissent. Si on les  
fait griller, on les rendra moins Venteufes ; si on les  
mange fans aVoir pris cete précaution, elles s’attache-  
ront aux parois de l’estomac & des intestins , & on les  
digerera difficilement.

Les noix passent pour échauffer & dessécher. Si on en  
mange habituellement , on fe fentira la tête & l’esto-  
mac ^ttaqués. Elles font de dure digestion. Elles ne  
feront pas mal-faifantes, si on les ^iange aVec des fi-  
gues, parce que les. figues leur ferViront de Véhicule  
pour passer promptement de l’estomac dans les intese  
tins.

On peut fupposier que les noisicttes font bonnes pour l’efi-  
tomac, àcaufe de leur astringence : mais leur siubstan-  
ce est si compacte qu’elles doÎVent, malgré cela, être  
de dure digestion, & resserrer le ventre plutôt que le  
relâcher.

ALI 762

Le fruit précédent est fort inférieur aux amandes. L’hui-  
le qulon en tire & le lait qu’on en fait, font connus  
pour d’exCellens lénitifs, dans la roideur des parties  
qui fervent à mouvoir les mâchoires , & lorsque la  
trachée artere est attaquée de la méme maladie, &  
comme de bons pectoraux, lorsqu’il est question de  
débarrasser la poitrine & les poumons de pituites &  
d’humeurs viEqueuses. Le lait ou la crême d’amandes  
bouillie, fait une boisson également nourrissante &  
apéritive. Elle fortifie les reins , elle désobstrue les Vise  
ceres, elle dégage la poitrine, mais elle n’est pas à  
beaucoup près si favorable à l’estomac. Les amandes  
prises comme elles font sur l’arbre, font de dure di-  
gestion ; mais si on en mêle la crême aVec l’orge mon-  
dé & bouilli, ou aVec quelqu’autre fubstance de la mê-  
me nature , & filrtout aVec *F amylum ,* on aura un *alfa  
ment* parfaitement bon, léger , facile à digérer, d’un  
bon fuc, & qui fera un fang fluide & vermeil.

*Des quadrupedes , des oifeaux, des poissions, et de leurs  
differentes especes-*

De tous les animaux, dont la multitude est prefque in-  
nombrable , les uns marchent ou rampent sur la terre ;  
les autres font aîlés & s’élevent dans Pair, & le reste  
vit dans les eaux. On peut distribuer chacune de ces  
eEpeces en différentes classes qui seront plus ou moins  
nombreuses les unes que les autres. Quant aux indivi-  
dus, nous nous bornerons pour le présent à les distin-  
guer, relativement à leur âge. Les animaux d’une clase  
Ee quelconque, font jeunes & tendres ou pleins de vi-  
gueur, ou vieux. Nous les considererons encore fous  
quelques autres saCes;car ils Eont qu farouehes & sauva\*  
ges,ou apprivoisés & domestiques,ou prenant beaucoup  
d’exercice, ou sédentaires & ne *se* donnant que peu ouc  
point de mouvement.

Nous allons commencer par les animaux qui ne quittent  
point la terre & premiercment par les quadrupedes. En  
général, ils échaufiènt tous au-dessus d’un degré mo-  
déré, ils fournissent une nourriture folide , ils font un  
fang épais qui ne s’accommode bien avec la fanté que  
dans les persimnes qui ont un tempérament d’athlete.  
Les animaux qui habitent Pair, nourrissent moins, &  
la nourriture que le corps en tire est aussi plus légere.  
On peut dire qu’ils sirnt plus fibreux & plus secs que les  
quadrupedes; aussi font-ils un fangplus fluide. Quant  
aux animaux qui vivent dans les eaux, on les crolt plus  
humides & plus charnus que les précédons. Générale-  
ment parlant, les animaux aquatiques font plus humi-  
des & plus froids que ceux dont nous avons parlé ;  
mais la différence qui regne entre eux, relativement à  
ces qualités, n’est pas petite.

L’efpece écaillée , celle qui est fans écailles, la testacée  
&la crouteufe, ne prodissent point les mêmes effets.  
Dans l’espece écaillée, les uns font *cétacés* & vivent  
en pleine mer ; les autres ne s’éloignent point du riva-  
ge & des rochers ; c’est une distinction qu’il est bon  
de faire. De ces poiffons, ceux qui font les plus gros  
dans leur espece, fournissent plus de nourriture, mais  
elle est plus grossiere. Les petits en donnent moins ,  
mais en revanche , elle est plus pure; cela est particu-  
lierement vrai des poissons qui vivent fur les rochers  
ou aux environs. La distinction qu’on pourroit encore  
instituer entre eux, eu égard aux fubstances dont ils fe  
nourrissent, ne seroit point mal-fondée. La préféren-  
ce que l’on accorde à ceux qui vivent dans la mer, fur  
ceux qui vivent en eau douce, feroit capable de nous  
jetter seule dans un détail & des différences qui n’au-  
roient point de fin. Les poissons qui vicent en pleine  
mer , & qui sont continuellement agités & battus des  
flots, font plus exercés , Ee nourrissent de meilleurs  
*alimens 8c* consifquemment ont la chair plus délicate &  
plus Eolide que les autres poissons. C’est pourquoi cet-  
te chair doit nourrir davantage & engendrer un fang  
épais. Ceux au contraire qui VÎVent à l'embouchure  
des riVÎeres ou dan.s des eaux bourbeisses & des lieux

763 A L ϊ

marécageux, ou dans les endroits où les cloaques &  
les égOuts publics fe déchargent, feront gras à la *vé-  
rité ,* & même assez agréables au gout , mais ils n’au-  
ront rien de pur & de falubre. Les poissons qui vivent  
aux environs des rochers dans des eaux limpides, au-  
ront la chair beaucoup meilleure; ils seront plus faci-  
les à digérer, & le fang qu’ils feront fera pur & flui-  
de. Tous les aquatiques doux font supérieurs par la  
qualité du fuc, à la plupart de ceux qui sont écaillés : le  
fang qu’ils engendrent est clair & vermeil. Mais d’un  
autre côté, il faut convenir qu’ils font pleins de nerfs,  
ce qui les rend durs à la digestion : on prétend encore  
qu’ils ont moins de fang , & conféqucmment qu’ils  
font plus froids que les autres. Après l'espece écaillée  
& l’espece douce d’aquatiques, vient l'efpece crouteu-  
fe. Les poissons de cette dcrniere classe fe digerent plus  
facilement que les poissons doux, & ils font un fang  
plus fluide & plus pur. L’efpece testacée est la moins  
estimée, parce que les poiflons de ce nom font séden-  
taires , ne s’exercent point ou s’exercent très - peu.  
Aussi il y a des perfonnes qui n’estiment de tous les  
testacées que le pétoncle , parce qu’il est le seul de  
cette efpece qui ait la faculté de fe mouvoir ou de  
passer d’un lieu dans un autre. Les aquatiques testa-  
cés font un fang aqueux & fluide, font' de dure digese  
tion & séjournent long-tems dans l’estomac. Il y a bien  
des gens qui fe font servir les poissons à écailles & os,  
préférablement aux autres, & ils n’auroient point de  
peine à me persuader que leur chair est plus feche que  
celle des poissons testacés. Car qu’une chofe seche se  
puisse rencontrer entre des humides , cela n’est non  
plus abstIrde que d’en trouver une humide parmi des  
feches : or nous avons des exemples du dernier cas  
parmi les oiseaux, dans le coq & le phaisamt, surtout  
dans l'oie & le canard, & dans tous les oiseaux aqua-  
tiques.

Sur ce que nous avons dit que les animaux qui ne quit-  
tent point la terre, font composés d’une grande quan-  
tité de particules terrestres , de fang & d’autres sucs ,  
& fur ce qu’il est à présumer qu’ils nous fournissent  
une nourriture analogue aux élémensqui forment leur  
fubstanee, il feroit à propos de donner la préférence  
aux jeunes, à ceux qui font tendres & à ceux qui sirnt  
les plus petits dans leur espece, & à l’eipece qui ne  
prend point trop d’exercice. Car si ceux qui vivent sé-  
dentaires & qui siont paresseux , abondent en humeurs  
& en fiscs grossiers & superflus; ceux qui s’exercent  
trop , qui fatiguent à l’excès , font secs & peu fubstan-  
tiels. L’excès est nuisible en tout. Il y a encore du  
choix par rapport aux membres dans le même animal.  
Les parties intérieures feront plus seches & fourniront  
moins de recrémens que les parties intérieures ; il faut  
préférer par la même raifon un petit membre à un gros ;  
on peut fe déterminer dans le choix des animaux dont  
on veut fe nourrir par l’inspection de leur chair. Moins  
la chair d’un animal fera blanche, plus scm si.lc sera  
mauvais.

On a remarqué que des animaux de la même espece, les  
jeunes fournissent une nourriture chaude, ceux qui  
ont toute leur force, une nourriture plus folide , plus  
chaude & plus desséchante , & ceux qui font vieux ,  
la nourriture la plus mauvaife. Quant à ceux qui font  
dans l'état d’accroissement , ils engendrent dans le  
corps des humeurs impures , grossieres, dégénérantes  
en bile noire ; & ces effets font proportionnés à leur  
grosseur & à l'exercice qu’ils prennent,

*Du vtn ) de l’eau, du lait y des œufs , du miel , de l’huile,  
du sapa ou de la conferve de raisins, du vinaigre, du  
suc de raisins avant qu’ils soient murs, des grenades > du  
sel, et des disserentes especes de ces sabstances.*

Entre les vins , il y en a d’épais, de légers, d’austeres &  
de doux ; & de ces vins, les uns font blancs, les autres  
d’un jaune foncé ou rouges; nous nous en tiendrons à  
cette distribution générale, car ce feroit se jettes dans *I*

*A* L I 764

un détail infini que de parler des couleurs intermé-  
diaires , & qui ne sont que des teintes fortes ou affoi-  
bltes de celles dont nous venons de faire l'énuméra-  
tion. On peut encore divifer les vins relativement à  
la quantité d’eau qu’ils peuvent porter : ou ils portent  
bien l'eau, ou ils en portent peu. Les vins épais nour-  
rissent beaucoup, ils font un fang épais & catssent des  
obstructions dans les vifceres. Les vins austeres con-  
viennent mieux à l’estomac , ils nourrissent peu. Les  
vins doux produifent des effets tout contraires. Lcs  
vins blancs échauffent moins que les autres. Les vins  
d’une jaune foncé font les plus chauds ; apres ceux-ci  
ce font les rouges. Les petits vins, ou ceux qui ne  
peuvent porter qu’une très-petite quantité d’eau, &  
qu’on appelle par cette raison *oI.gophores* , font les  
moins efficaces & il n’y en a point qui attaque moins  
la tête. Ceux qui fe font une étude particuliere de con-  
Eerver leur *santé ,* choisiront les vins riches & hauts en  
couleur ; ceux qui se proposeront de conferver leur  
santé, comme les précédons, mais d’entretenir les esc  
prits animaux dans un état libre & tranquile , s’en  
tiendront aux *oligophores,* ou aux vins blancs & clairs  
qui portent peu d’eau, à moins qu’un appauvrssement  
extraordinaire du fang ne les détermine à osier de li-  
« queurs plus actives.

La meilleure eau est celle qui n’a point de faveur, qui  
ne croupit point comme celle des lacs ou des étangs,  
& qui n’est point chargée ou corrompue comme celle  
des marais & des lieux bas,qui font entierement à l'abri  
des vents. On sait aussi plus de cas de l’eau de fontaine  
& de puits dont la fource est vive , que des autres. Les  
eaux les plus falubrcs après celles-ci ce font les eaux des  
rivieres si elles font pures ; si elles ne reçoivent point la  
décharge des égouts publics, & si des fossés ou des cloa-  
ques n’y portent point les ordures des villes. Il ne faut  
jamais boire des eaux des rivieres froides, glacées, ou  
enflées par des neiges fondues; non plus que de celles  
qui font bourbeuses, dont le lit est parsemé de fosses  
profondes & limoneufes ou qui coulent aux environs  
de quelques fontaines chaudes. La meilleure eau est  
celle qui s’échauffe promptement , qui fe refroidit de  
même & qui *n’a* aucune qualité fensible ni à l'odorat ni  
au gout.

Il faut distinguer dans le lait trois especes de parties,  
des parties féreufes , des parties butireuses, & des par-  
lies cafeufes. La partie féreufe ou le petit lait ne doit  
être pris que médicinalement; il rafraîchit, il relâche  
le ventre. Il nourrit peu, s’il nourrit. Il est détergent.  
Le heure échauffe ; l’humidité qu’il porte est d’une  
qualité fort sisspecte ; il est nuisible à l’estomac ; s’il est  
bien digéré, il fera une assez grande quantité de fang.  
Si le tempérament de ceux qui en mangent est chaud ;  
il fe tournera bientôt en bile. Le fromage est terrestre,  
de dure digestion, & propre à former des obstructions,  
furtoutsi les vifceres commencent à s’embarrasser, ou  
si les vaisseaux dont ils siont traversins, semt naturelle-  
ment étroits. Le lait , c’est-à-dire l'assemblage de ces  
trois substances est un *aliment* nourrissant ; quoiqu’il  
Eoit mal-faifantià ceux qui font fujets à avoir la tête  
chargée d’humeurs. Le lait caillé *cause* des obstrue-  
rions dans les vifceres. Entre les laits, on donne la  
préférence au lait de dievre, parcequ’il est plus fluide  
& plus léger que celui de brebis & de vache. Si vous  
mangez du fromage , qu’il foit frais fait & peu falé,  
rejettez tous les autres, comme difficiles à digérer, nui-  
sibles à l’estomac, propres à former des obstructions, &  
à faire un fang épais.

Après les œufs dp poule qui sont certainement les meil-  
leurs, ce sont ceux de phaRant, elssuite ceuxsde ca-  
nard ; les moins bons ce sont les œufs d’oie. Le jaune  
est la meilleure partie de l'œuf ; il fournit at! corps une  
nourriture pure & folide. Le reste est plus solide & de  
plus difficile digestion.

On n’a maintenant qu’à appliquer aux œufs, ce que nous  
avons dit des animaux.

Les œufs de poisson ne font pas à mettre en parallele

A L 1

aVec ceux d’osseaux , ni pour la chaleur, ni pour la  
nOtirriture. Il en est encore ici des œufs, comme des  
chairs. Les œufs frais aVec du fel font durs à la digesi-  
tion, & corrompent le fang. On en peut dire autant de  
prefque tous les autres mets salés.

Le miel est bon pour les Vieilles gens, & pour les perfon-  
nes d’une constitution froide; & cela pendant l’hiver:  
mais il est nuisible à ceux qui font d’un tempérament  
bilieux, ou qui en ufent en été. Le miel étant échauf-  
fant & dessiccatif, & fa douceur le rendant très-agréa-  
ble au gout;si quelqu’un dont le tempérament pechera  
autant en excès de froid que cet *aliment* peche en ex-  
cès de chaud , en fait ufage ; les défauts de l’*aliment*du tempérament fe corrigeant mutuellement, il s’en-  
fuivrade fort bons effets; il engendrera alors un fang  
pur & tempéré. Mais s’il arrive que les défauts du  
tempérament foient favorisés par ceux de *F alimenta*si le miel se trouve dans un estomac déja chaud ; il est  
évident que la chaleur de l’estomac en fera augmen-  
tée & que le miel se convertira en bile : il y en a qui  
ont une maniere de le clarifier ; d’émousser S011 acre-  
té & d’affoiblir *sa* chaleur. Lorsqu’il est ainsi préparé ;  
si on le mêle avec d’autres *alimens* , il produira de  
très-bons effets & deviendra médicinal, dans les cas où  
la chaleur ne fiera pas le caractere principal de la ma-  
ladie ; il nourrira le corps & purgera doucement les  
intestins.

L’huile est modérément chaude & humide ; elle ne con-  
vient point ordinairement à l'estomac , par la rasson  
qu’elle est grasse ; il en est de même de toutes les subs-  
tances grasses & huileuses. Quoiqu’un tssage modéré  
de l'huile avec les *alimens* ne produise aucun mauvais  
effet sensible; comme il est de sia nature de surcharger,  
fi quelqu’un en prenoit une grande quantité,je ne doute  
point qu’il ne sentît la faculté rétentive de fon esto-  
mac endommagée. L’huile extraite de la graine de lin  
n’étant ni si chaude ni si glutineuse que les autres ,  
ayant d’ailleurs les particules plus déliées, doit être  
de plus facile digestion & moins nuisible à l'estomac.  
L’huile d’amande est supérieure en qualité à toute au-  
tre : non seulement *ses* particules font plus menues &  
plus subtiles, & sa substance plus convenable à l’esto-  
mac ; mais elle divise & atténue ; c’est un excellent  
pectoral; & elle amollit la roideur des machoires.Le *Sa-  
pa* ou la consterve de raisin est aussi un de nos *alimens,eilc*échauffe & nourrit plus que le miel : elle ne causie jamais  
d’obstruction ; & elle relâche le ventre doucement.

Les mets peuvent être assaisonnés avec du vinaigre , à  
moins qu’il n’y ait une maladie d’une nature froide.  
Le vinaigre est froid & defl'eChant ; fes parties font  
très-déliées ; c’est un puissant dissolvant. 11 divise ,  
il atténue & déterge les mauvaises humeurs dont  
l’estomac & les vifceres font embarrassés. Si l'on  
a pris en *aliment* quelque substance dont les élémens  
soient grossiers, este fera dissoute, atténuée , & pour  
ainsi dire , travaillée par l'action du vinaigre.

*L’Omphacium* ou les fiscs de raisin non mûrs & de grena-  
des ne peuvent servir qu’en remedes; ils font absolu-  
ment mauvais en *alimens.* Quoique le premier de ces  
silcs n’incommode point l'estomac ; comme il est froid  
& compofé de particules grossieres , il resserre le ven-  
tre; en conséquence il y a tel tempérament auquel il  
feroit très-nuisible.

QtiOlque le fuc de grenades aigres ait les parties assez fub-  
tiles, qu’il résiste aux mauvais effets de la bile & qu’il  
rafraîchisse modérément le seing & le sioie; il est si nui-  
sible à l'estomac que je n’en conseillerai jamais PuEa-  
ge. De plus, il resserre le ventre ; parce que fon acidité  
à quelque chofe d’astringent.

Le Eel dont nous nous Ecrvons pour assassonner nos mets  
est chaud &sec. Il excite modérément l’appétit. Ildef-  
seche & épiisse le trop d’humidité. Il faut bien fe gar-  
der d’en faire un usage immodéré ; car c’est un puissant  
dessiccatif ; il augmente la soif & corrompt le sang. Si  
on ne l’emploie que pour conserver les mets , ou en re-  
leverle gout, il ne fera aucun mal. Ce n’est que llufage

A L I 766

excessif du sel qui est dangereux.

*De la quantité des alimens*

Quant à la quantité *d’alimxns* qu’on doit prendre ; dé  
quelque nature qu’ils foient, je conseillerois de de-  
meurer Eut sim appétit; car on stera sûr alors que la cha-  
leur du corps suffira, & que la digestion *se* fera bien. Il  
faut encore confulter la dessus la qualité des *alimens ;*plus ceux qu’on me ferviroit feroient nourrissans , &  
plus je ferois attentif à ne m’en point rassasier; essor-  
te que j’en prendrois d’autant moins felon mon appé-  
tit, qu’ils fourniroient à mon corps plus de nourritu-  
re. On peut avec moins de danger donner sim les *alfa  
mens* légers & peu nourrissans ; & Ee livrer d’autant  
plus à fon appétit qu’ils fourniront au corps moins de  
nourriture, parce que ces *alimens* fe digereht saeile-  
ment; au lieu que les premiers fejournent long tems  
dans l’estomac. Il faudra mefurer sa boisson fur la fe-  
cheresse & l'humidité des alimens. *Ces préceptes font asc  
serrement admirables.*

*S’il est bon de faire deux repas par jour.*

Μοη avis est que pour la conservation de la santé, le  
soutien & la réparation des esprits animaux, il faut di-  
viferen trois parties la quantité *d’alimens* qu’on peut  
prendre par jour; & prendre les deux tiers à midi, &  
l’autre tiers un peu avant la nuit. En suivant ce régi-  
me , le cerveau fera continuellement humecté & ra-  
fraîchi. Le fommeil fera moins lent à venir, & les esc  
prits ranimés par des renforts continuels , feront plus  
long-tems vigoureux, & moins prompts à s’enflammer  
ou à fe refroidir ; car un jeûne trop long produit nécesa  
sairement l’un ou l’autre de ces effets , felon la disse-  
rence des tempéramens & des saisirns. Si la coutume  
ou des occupations presque continuelles n’ont pas per-  
mis de si-livre cette loi, l’habitude que l'on aura con-  
tractée de lasser un si grand intervalle de tems entre  
fes repas peut être quelquefois fans conféquence; mais  
il n’en feroit pas ainsi de quelqu’un qui subitement en  
changeroit l'ordre & la distribution. S1 ce dernier régi-  
me ne tend pas à rendre les esiprits plus vigoureux & plus  
fermes dans la même constitution , il les rendra du  
moins plus légers. AgTUARIUs, *deSpir. AnimalHutrit.*

Nous ne proposions point à tout le monde la dicte que  
nous allons preserire. Le régime doit varier selon la  
constitution , l’habitude, la maniere de vivre , & une  
infinité d’autres circonstances qu’il faut toujours faire  
entrer en considération. Quelles prodigieufes difleren-  
ces n’admettent point les constitutions , soit que vous  
fassiez attention à la structure de la machine entiere ,  
soit que vous borniez votre examen aux seuls vifceres !  
La diete doit cependant s’assu jettir à toutes ces diffé-  
rences ; & C’est par elle qu’il faudra déterminer le ré-  
gime qui convient à chacun. La coutume, en qualité  
de principe extérieur , ne modifiera-t-elle pas aussi  
considérablement les lois générales ? Il coule de ces  
deux fources seules, une infinité de distinctions àfale  
re fiur l.lefpece & sim la quantité des *alimens* qui con-  
viennent à chaque particulier. L’un aime une chose ;  
l’autre en souhaite une autre. Chacun juge des *alimens*. qui lui fiant bons , par S011 gout & par l'effet qu’ils  
produisent fur lui. Il n’y a personne qui ne fonde fon  
choix fur l'expériénce & fur le témoignage de *ses* fens,  
les guides les plus fûrs que l'on puisse prendre dans ces  
matieres. Quoiqu’il en foit, on peut dire en général de-  
tous les *alimens* relativement à tous les hommes que  
les uns donnent un bon fuc , & les autres un mauVais.  
Les premiers ce font ceux qui ont la vertu de faire un  
fang pur ; quant aux seconds , ils engendrent de la bi-  
le noire. A ces *alimens* on peut ajouter ceux dont les  
silcs sirnt crus , & qui doivent procurer des humeurs  
aquetsses & crues. Entre tous ces *alimens,* le§ uns se  
digerent aisément & les autres font de dure digestion.  
Nous disians que les premiers font bons pour l'efco-  
mae , & que les seconds lui sirnt nuisibles. De plus,  
il y en a qui relâchent le ventre & d’autres qui le rcse

*y frf* A L ï

Ferrent. Et c’est meme un sait fondé en nature & con-  
nu, que chaeun a outre ces propriétés premieres & gé-  
nérales à toute une efpece, une vertu qui flue de fon  
essenoe & qui lui est propre. On obfervera ici quelorf-  
-que nous difons qu’un *aliment* a telle ou telle qualité,  
c’est relativement à un corps bien tempéré & bien  
constitué. Lors donc que vous parcourrez une liste  
raifonnée *d’alimensiso* vous trouvez que l’on dit de l’un  
qu’il est de facile digestion, de l’autre qu’il passe dif-  
ficilement, de celui-ci qu’il relâche,& de celui-là qu’il  
resserre ; gardez-vous bien d’objecter quelques expé-  
riences & de prouver par des cas où Pévenement n’a  
point justifié la propriété marquée , que celui qui a  
fait la liste étoit un ignorant. Les Maîtres dans Part  
ne fe sirnt point trompés : mais une dépravation entiere  
du tempérament , le dérangement de quelques vifce-  
res a produit une altération dans l’effet d’un *aliment*qu’ils avoient calculé relativement à un corps filin &  
à un tempérament entier & parfait. Il ne faut quel-  
quefois que l’indifposition la plus légere pour trou-  
bler les fonctions naturelles ; une surabondance d’hu-  
meurs peut suspendre l’action des parties ; or dans  
l’une ou l’autre de ces conjonctures, l’opération des  
*alimens* doit être différente. Croit-on que la saisirn ,  
l'âge , le tempérament & une infinité de chofies sem-  
blables ne doivent point occasionner de vicissitudes ?  
Prononcez donc avec circonfpection : si vous ne vou-  
Iez point porter un faux jugement lorfque vous voyez  
tel ou tel *aliment* passer facilement dans un homme ,  
un autre *aliment* le relâcher ; un troisieme le resserrer;  
examinez avant de juger , combien l’homme en qui  
ces effets font produits est éloigné , par les causies  
dont nous avons fait mention, d’un tempérament par-  
fait. Il n’y a que cet examen qui puisse vous mettre  
en état de lui prefcrire le régime qui lui convient;  
le régime qui arrêtera les progrès de fon indisposi-  
tion & qui le ramenera pas à pas dans l’état de santé,  
car les contraires , comme vous savez , *se* guérissent  
par leurs contraires. Les excès des choses venant à si;  
compenser, il doit s’ensuivre un bon effet ; au lieu  
que les forces qui confpirent . devant agir plus puif-  
famment, si *Faliment* favorife l’indisposition , le ma-  
lade ne s’éloignera que plus rapidement de l’état de  
fanté. En un mot , c’est un fait d’expérience que  
l’effet des *alimens* varie felon la nature du tempéra-  
ment ; peut-être en pourrions-nous donner de bonnes  
rassons : mais quand il seroit vrai que cette variation  
feroit inexplicable , le fait n’en feroit pas moins consc  
stant, & nous d'en ferions pas moins obligés de rai-  
sonner en conféquence.

C’est stur l’âge, la saisirn, le tempérament de la persemne  
& la nature de *F aliment -,* qu’il en faut déterminer la  
quantité. Les jeunes pensionnes , celles qui prennent  
des accroiffemens journaliers & celles qui sirnt à la fleur  
de leur âge , ont besoin de beaucoup de nourriture ;  
les premieres , parce qu’elles ssbnt pas encore acquis  
îa juste dimension qu’elles auront; les autres, parce  
qu’en conséquence de la grande chaleur naturelle qu’el-  
les ont & de l’agitation continuelle dans laquelle elles  
font, elles digerent puissament & promptement, & de-  
mandent d’être d’autant mieux nourries. Ceux qui com-  
mencent à décliner & qui s’avancent vers la vieillesse ,  
ont moins de vigueur de jour en jour; ils auront donc  
l’attention de diminuer la quantité de leur nourriture,  
à proportion que leurs années augmenteront ; car s’il  
leur arrive de charger leur estomac de plus *d’alimens*que leur chaleur naturelle n’en peut digérer,il s’engen-  
drera dans leurs corps des crudités ; & ces crudités fe-  
ront naître ces maladies cruelles qui acoompagnent  
ordinairement la vieillesse. Quant aux faifons , si nous  
mefurons la quantité *d’alhmens* fur l’état de la chaleur  
naturelle, on doit manger plus en hiver qu’au printems,  
& au printems plus qu’en été ; & en été prendre modé-  
rément de la nourriture ; car en hiver la chaleur natu-  
relle Ee retire en-dedans & doit augmenter l’énergie de  
la faculté concoctrice. En été , elle s’affoiblit & s’ex-

A L I 768

hale ; elle revient du dedans au-dehors , & fe dissipe à  
la faveur de la chaleur de la faifon. Il faut faire encore  
attention aux exercices naturels ; car si leur cours ofdi-  
naire est dérangé , il faudra diminuer proportionnel-  
lement la quantité de la nourriture. La nature des *alsu  
mens* & l’examen de la nourriture qu’ils fournissent ne  
font pas des chofes qu’on puisse négliger fans ineonvé-  
nient. La chair, & furtout celle des animaux les plus  
gros & de ceux qui ont acquis toute leur force, pafle  
pour le plus nourrissant de tous les *alimens’,* on met au  
fecond rang celle des animaux jeunes & petits. Les  
mets qui font vuides de fang & furtout les végétaux ,  
nourrissent moins que les *alimens* précédons. La diffé-  
rence qui regne entre les végétaux par rapport à la  
quantité plus ou moins grande de nourriture que no-  
tre corps peut en tirer, n’est pas moins considérable que  
celle qui est entre eux & la Chair des animaux. La re-  
gle la plus sûre que l’on puisse fuivre, lorfque le corps  
a besoin de nourriture , c’est de choisir celle qui le siou-  
lage le plus facilement. S’il devient replet, il est à pro-  
pos de fe tourner du côté des *alimens* qui nourrissent  
le moins : si l’appétit est vorace ; si la chaleur de l'esto-  
mac est si grande que tout s’y consume en un moment  
& passe avec beaucoup de vitesse ; si toutefois le corps  
n’avoit pas befoin d’un grand soutien; s’il n’y a point  
de contre-indication , je crois qu’il faudra prendre les  
*alimens* qui font les moins nourrisians & les plus diffi-  
ciles à digerer. Tout ce que nous venons de dire fe doit  
non-feulement combiner ensemble ; mais encore avec  
la mesture d’exercice que prend celui à qui l’on veut  
prescrire un régime. Les persimnes qui sirnt habituel-  
lement dans un exercice violent , doivent tsser d’uli-  
*mens* plus forts & en plus grande quantité , que celles  
qui passent la vie dans le repos. Il faut aussi s'informer  
si le ventre est lâche,& si la transpiration par les pores de  
la peau est aidée par les bains ; car ces circonstances ne  
contribuent pas peu à la qualité de la digestion , & doi-  
vent par conféquent influer fur le choix des *alimens.* On  
vient de voir quelle attention il faut avoir à la quan-  
tité & à la qualité des *alimens* ; mais il y a plus : nous  
allons démontrer qu’il y a un tems propre pour les re-  
pas. Si la digestion est entierement faite, l'estomac est  
îibre, on peut manger. Si la digestion est mal-faite ,  
il y aura crudité ; or il faut bien fe garder de mettre  
des *alimens* sifr des humeurs crues. S’il arrivoit qu’on  
eût mis des *alimens* Eur des crudités, on devroit *se* trou-  
ver fort heureux si l’on pouvoit évacuer le tout, foit  
par haut, foit par bas ; mais on a rarement ce bon-  
heur. Ce qui arrive communément , c’est que les mau-  
vaifes humeurs fe fixent dans le ventre, ou dans les in-  
testins, & caufent des maux de tête, des rapports , des  
vertiges, des vapeurs, des tranchées & d’autres mala-  
dies. Si ces humeurs, au lieu de produire ces effets,fe  
jettent fur quelque membre ; alors on verra naître tous  
les fymptomcs des fluxions, tels que la goute aux piés  
& aux jointures & les autres maladies de cette espece.  
Celui donc qui veut s’assujettir à une dicte faltibre, ne  
fe contentera pas de fe borner à un ou deux repas par  
jour; il ne mangera que lorfque la digestion *sera* faite.  
Peut-être feroit-ce trop pour lui que deux repas ; un  
feul l’incommodera, s’il le fait à contre-tems, s’il choi-  
sit mal fes mets , si la digestion est mal-faite : mais en  
lesisppofant bien dispofé, nous pouvons lui permettre  
fans danger les *alimens ,* purs , légers & familiers à fon  
tempérament. Remarquez qu’entre les *alimens* qui don-  
nent un bon fuc, les uns méritent d’être préférés à d’au-  
tres, & cette préférence fera fondée fur une faveur par-  
ticuliere que le palais agrée , ou fur une convenante  
connue du mets avec l’estomac. On n’ordonnera pas à  
tout le monde indistinctement & stans la moindre alté-  
ration , un *aliment* quel qu’il foit. La préférenee de  
l’appétit suffit quelquefois pour compenfer la dsséren-  
ce des fucs. Un mets pris avec appétit peut faire plus  
de bien qu’un autre mets qui feroit supérieur j ar la  
qualité au premier ; mais qu’on mangeroit à COntre-  
cœur. Ce phénomene ne doit point étonner ; il est na-  
turel

*769* ALI

turel qu’un *aliment* avec lequel notre gout & hotre I  
estomac fe fiant familiarisés , foit plus agréable & plus  
nourrissant. Les *alimens* étant doués de disterentes pro-  
priétes , il est donc raisonnable de choisir ceux qui  
s’accordent le mieux avec la disposition de notre corps  
ou du moins de notre estomac. AoTUARIUs , *de Meth.  
Med. L. III. c.* 12. '

Les meilleurs *alimens* pris en trop grande quantité caisse- I  
ront des crudités, des vomissemens, & des diarrhées.  
Les *alimens* , pris en quantité insiiffisante pour les be-  
foins du corps , ne le rempliront point ; il deviendra  
foible, & saute d’esprits, il fera incapable de fournir à  
fes fonctions aceoutumées. Les *aelmens* d’une mauvaife  
qualité engendrent une cacochymie analogue à la mau-  
vaife qualité qui domine dans les *alimens.* S1 l’on prend  
une trop grande quantité *d’alimens*, on ressent une in-  
disposition prefque immédiate ; au contraire la mau-  
vasse nourriture n’a des effets sensibles qu’à la longue.  
Si donc Pon voit un homme sie nourrir de mauvais *adi-  
mens* sians en être incommodé Pur le champ, il faut bien  
fe garder de croire qu’il ait échappé au danger : il faut  
attendre ; car tôt ou tard leurs esters se manifesteront  
ou par des fievres putrides, ou par des tubercules , de  
la gale , des pustules & d’autres maladies de la peau ,  
Il ne fuffit donc pas d’avoir réglé la quantité *d’alimens*qu’on doit prendre, il faut encore en examiner laqua-  
lité, à moins qu’on ne veuille s’expofer à être puni  
dans la fuite d’avoir négligé cet examen ; il n’est per-  
mis de sléearter de ces regles que dans le cas où un  
danger imminent demanderoit une diete médicinale , I  
& où Pon seroit forcé de prendre fur le champ des cho-  
fes dont on pourroit être incommodé dans la fuite. Au  
reste, il n’en est pas de l’ufage des *alimens* que le Me- I  
decin preEcrit , quoique le fisc en foit mauVais , ainsi  
que des autres *alimens* qui siont habituels. Nous ap-  
pellons cacochymes ou mauvais *alimens,* tous ceux qui  
relativement à un corps bien constitué & à un tempé-  
rament sain , pechent par quelque qualité prédominan-  
te ; & en qui, par conséquent les élémens qui les conf-  
tituent ne *se* temperent pas mutuellement : mais si no-  
tre corps peche par quelque excès, *F aliment* défectueux  
par l'excès contraire, & capable de remettre les chofes j  
dans une juste égalité, est médicinal. AeTUARIUs , *de  
Method. Med. L. III. c.* 9.

Les préceptes d’Actuarius étant prefque tous excellens &  
capables d’occasionner au Lecteur plusieurs obsierva-  
tions importantes , j’aurois cru manquer à ce que je  
dois , si je ne les avois point insierés ici.

J’ai donné dans les feuilles précédentes un abrogé de ce  
que les Anciens ont écrit des *alimens.* Je vais maintc-  
nant expofer ce que M. Hoflinan apenfé fur la même  
matiere, qu’il a traitée d’une maniere , sims contredit,  
beaucoup plus EaVante & plus raisionnée.

La baîe de l’intégrité du corps humain est la quantité ,  
& la qualité du Eang & des liqueurs. Il est donc *évi-  
dent* que tout ce qui entretient la quantité & la tempé-  
rature convenables du Eang & des liqueurs , entretient  
la santé ; & qulon doit regarder comme nuisible , tout  
ce qui dérange l’une ou l'autre. Rien ne contribue  
mieux à la nutrition des parties & à l'entretien des  
forces, qu’une quantité convenable d’un fang bien tem-  
péré, parce que fa cirCtilation sie fait alors également &  
qu’il fe dépure de toutes fes parties hétérogencs. On a  
donc raifon de llappeller le thrésor de la vie.

Le fang le mieux mélangé & de la meilleure constitution  
non-feulement *se* consomme continuellement par sim  
mouvement progressif & intestin : mais fa température  
s’altere, & il dégéncre en impuretés & en excrémens.

L’expérience confirme cette vérité & prouve que le fang  
des persimnes qui ont sait une longue abstinence, *se*change en excrémens salés & bilieux, qui sortent par  
le ventre , la Vessie & la peau , & même qu’il perd Eon  
suc gélatineux & Eon état bassamique ; ce qui fait que  
limasse des liqueurs trop fluide & trop dissoute , dc-  
Vient impropre à la nutrition ; c’est ce qui paroît clai-  
*Τητηρ Τ.*

*À* L ί 77°

rement surtout dans les fievres continues & h'ectlques ,  
dont le caractere est de dissiper promptement les fucs  
contenus dans le corps & de changer les mieux melan-  
gés en excrémens falés, bilieux & fans force ; outre  
cela le travail & l.lexercice du corps augmentent le  
mouvement intestin & progressif du fang , diminuent  
notablement la quantité sur-abondante desliqueurs, ce  
que les pléthoriques éprouvent à leur grand avantage.

Puifque le mouvement du sang , quoique fource de la  
vie, le consomme fans cesse & le change en une masse  
fans vertu , purement cxcrémentetlse , incapable de  
nourrir les parties solides , & d’entretenir le fluide  
très-subtil, qui est l'auteur du mouvement & du senti-  
ment, il s’essuit nécessairement que la vie & la santé  
ne peuvent subsister, si l’on ne ranime continuellement  
fes mouvemens réglés , & qulon ne fubstitue de tems  
en tems de nouveaux fiscs , à ceux que les excrémens  
ont fait fortir du corps.

La raifon pourquoi le corps a sims cesse besoin de pren-  
dre & de rendre est dûnc palpable ; car la santé ne peut  
silbsister long-tems , si les *alimens* qu’on prend ne ré-  
parent la perte des siucs évaeués.

Les *alimens* siolides & liquides font propres à réparer cet-  
te perte , s’ils sirnt disposés comme il faut. On doit  
donc ranger dans la classe des mixtes propres a nourrir,  
tout ce qui contient des principes de même nature que  
ceux du sang.

Le sang & les liqueurs louables , qui servent à la nutri-  
tion , font tempérés, & comme la gelée , sirnt compo-  
fés d’une terre légere , d’eau & d’une huile subtile ,  
exactement mêlées ; ainsi tous les *aelmens* qui renfer-  
ment un siuc gélatineux tempéré conviennent parfaite-  
ment pour siaire du seing.

Les chairs des animaux jeunes, les fucs & les bouillons  
qu’on en sait, & principalement les chairs des bœufs ,  
des veaux & moutons, contiennent beaucoup de gelée ,  
& par cette raifon tiennent le premier rang entre les  
*alimens* qui font promptement du fang. Toute la vo-  
laille , poule , pigeons , poulets , &c. est aussi très-  
propre à la nutrition, parce qu’elle contient une gelée  
fictile , quoiqu’en moindre quantité , que les chairs  
des quadrupedes dont nous venons de parler.

C’est une chofe très-digne d’être remarquée , que les ami-  
maux mondes dont les lsraélites se servoient autrefois  
pour les Sacrifices, suivant l’Ecriture, fiont principale-  
ment ceux qui méritent la préférence par leur qualité  
salutaire & nourrissante , & qui contiennent un sise  
nourricier gélatineux.

Ce n’est pas fans raiston qu’on donne des bouillons corn-  
posés de viandes gélatineuses , pour fortifier ceux!  
dont le fiang a été beaucoup diminué parde grandes hé-  
morrhagies ou des fievres trop ardentes.Les peuples qui  
font ufage de ces *alimens* gélatineux, à la tête desquels  
fiont les François, font en état de soutenir la saignée  
plus fréquente & plus copieufe que ceux qui ne simC  
point accoutumés à ces nourritures.

Le chyle est la matiere prochaine du *sang.* C’est une *esc  
pece* d’émulsion naturelle, composée d’une huile tem-  
pérée,de parties insipides, aqueuses & mucilagineu-  
Fes. Les *alimens* donc qui fournissent des principes ana-  
logues à ceux du chyle, sirnt extremement propres I  
nourrir le corps & à faire de la lymphe & du fang.

Le lait n’étant autre chofe qu’un chyle à peine altéré,  
mérite, à rasson de *sa* qualité nourriciere, la préfé-  
rence fur toutes les autres nourritures , & doit êtrere-  
gardé comme un *aliment* univerfel.

C’est par cette raifon qu’il fournit la premiere nourri-  
ture non-seulement aux ensans , mais même à desani-  
maux plus formés ; c’est-à-dire , pour que leurs corps  
croissent plutôt & acquereur plus promptement leur  
force & leur maturité. En efiét, une nourriture plus  
folide & plus cnmpacte, qui donne du traVail au ven-  
tricule, conVient moins à des corps tendres dont Pesa  
tomac & les intestins n’ont pas assez de force pour di-s  
gérer & extraire les sucs des *alimens* folides. Cesprin,.  
' cspes pofés, on voit clairement pourquoi certains pe#-

*st’y* 17 p- ALI

ples, & notamment les Suisses, qui aiment souvcrai-  
ncrnentle lalt ’ & en sont un tssage très-fréquent, de-  
viennent si grands, qu’a peine fe trouve-t-il dans l'Eu-  
rope une nation qui puisse leur difputer l'avantage de  
la taille. Pline, Tacite, Justin , Ccsar, Salluste, par-  
lent de perfonnes qui n’ont vécu q\*>e de lait pendant  
long-tems ; & Galien raconte qu’un homme ne prit  
point d’autre nourriture pendant cent ans.Dans la Hol-  
îande, la Frife & les pays Septentrionaux , beaucoup  
de particuliers se serVent du lait seul pour boisson , au  
lieu de biere ; & fuivarit Ovide , les anciens vivoient  
de lait pur, & d’herbe que la terre produssoit d’elle-  
même.

*Lacte mero veteres usi memorantur -> et herbis  
Sponte sua si quas terraferebat Eust-* L. IV.

Toutes les semences tempérées qui renferment un fuc  
laiteux, doivent être rangées dans la classe des nour-  
rissans.

On voit donc éVidemment pourquoi les grains de toute  
espece, & les femences , comme l'orge, le froment,  
l’avoine , le feigle, lesfeves, les pois, les amandes,  
les chataignes , les noix, les fruits du pin, les pista-  
ches, le riz, l'amydon, les blés de Turquie, & farra-  
' fin, font si propres à la nourriture des animaux; & pour-  
quoi la farine de froment , ou pour mieux dire, le  
pain qui s’en fait, tient le premier rang entre les *ali-  
mens.* On voit aussi clairement, comment un homme  
peut vÎVre de pain & d’eau feulement.

Le pain est stans contredit le premier & le principal de  
tous les *alimens s* il est difficile de s’en passer seins que  
la santé en souffre. Il convient en tout tems, à tout  
âge, à tout tempérament. On peut donc l'appeller à  
bon droit un *aliment* universel. Il est même difficile de  
s’en paffer pour manger des chairs ou autres nour-  
ritures , parce qu’on s’en dégoute promptement quand  
on les prend seules.

Les parties dont le pain est compofé ont beaucoup d’ana-  
logie avec le simg , & le stuc nourricier. Car clest une  
huile tempérée, & un mucilage, mêlé avec un sel aci-  
de subtil, qui est très-ami de l'estomac, & qui anime  
& exalte le ferment gastrique & le falivaire. Mais  
comme le pain fe fait de grains de disterentes natures,  
aussi tous les pains ne fournissent-ils pas un *aliment*également falutaire. Le meilleur & celui qui nourrit  
le plus est fait de farine de feigle, non de fleur, mais  
de celle passée au tamis un peu gros , & où le sim le  
plus délié *se* trouve mêlé , & qui est suffisamment fer-  
menté, La preuve de cette vérité fie tire de l’analyse  
Chymique, qui prouve qu’il y a plus d’huile dans le  
gros pain , le pain bis , que dans le blanc, & celui qui  
est fait de fleur. Il donne aussi une odeur plus agréa-  
ble, & répare bien mieux les forces. On peut consul-  
ter notre Programme fur le gros pain de Westphalie.  
Celui qu’on fait d’orge, d’avoine, de blé de Tur-  
quie, de riz, de gland, ou de chataigne , pefe sur l’ese  
tomac, & ne repare pas si bien les forces. Voyez *Bom-  
pernickeI.*

Comme les œufs contiennent une lymphe fubtile,tranf-  
parente, & gelatineufe, qui est la matiere prochai-  
ne de la nutrition , ils nourrissent très - prompte-  
ment.

Les œufs frais & mollets donnent une nourriture qui fe  
distribue promptement aux parties , suivant l’Ecole de  
Saleme, qui dit que pour prendre des œufs, il faut  
qu’ils foient mous & nouveaux.Le jaune contient beau-  
coup de parties onctueufes, grasses & sulphureuses, &  
le blanc en a d’humides & de mucilagineuses, analo-  
gues à la lérosité du sang. S’il y a donc quelque *ali-  
ment* universel, clest certainement celui-ci. Il a encore  
l’aVantage d’augmenter la semence ; il convient prin-  
cipalernent lorsqu’il s’agit de nourrir promptement  
un corps épuisé par une effusion de siang abondante ou  
par la fievre. Aussi le *Talmud* recommande-t-il les œufs  
d la coque à ceux qui ont été faignés. Les vieillards

ALI

qui ont befolu d’une bonne nourriture & de facne di-  
gestlon, *fe* trouvent bien de cet *aliment* : nousl'interdi-  
sons au contraire à tous ceux dont les premieres voies  
regorgent d’acides ou de bile ; paree qu’on sait d’au-  
tant plus de tort aux corps mal difpofés, qu’on leur  
donne plus de nourriture. Il est bon de remarquer qu’on  
connoît que les œufs font frais, lorfqu’ils Eont bien  
tranEparens , & que le blanc *se* convertit en lait dans  
l’eau bouillante.

Le fromage & le beurre font encore des *alimens* excel-  
lens & univerfcls.

Le lait se résolvant en beurre & en fromages dont le pre-  
mier contient la partie huileuse, & le dernier la par-  
tie cafeufe & mucilagineuse du lait, il est clair que  
ces deux *adimens* fournissent furtout avec le pain &  
l’eau, une nourriture excellente & universelle, con-  
venable à tous les genres de vie , & de tempérament.  
Il faut feulement remarquer par rapport au beurre,  
que plus il est nouveau, plus il est gracieux & fain ;  
il devient désagréable au gout & rance en vieillissant.  
Son trop grand tssage relâche les fibres de l'estomac ,  
diminue leur tension, & caisse des naufécs. Le froma-  
ge joint au beurre, nourrit aussi beaucoup. Il ne faut  
le choisir ni trop vieux ni trop nouveau. Celui-ci  
charge l’estomac, & caufe aifément des obstructions  
au bas-ventre ; & le gout acre & l'odeur fétide de ce-  
lui-là augmente ordinairement l'acreté & l’impureté  
des humeurs.

Le fang, le Eue nourricier, & toutes les parties du corps  
étant formées de trois principes , l'un fulphureux, hui ί  
leux & inflammable ; un autre , terrestre , alcalin sub-  
til, & le troisieme aqueux : toutes les efpeces *'8c* les  
qualités des *alimens* fe rapportent très-naturellement  
à ces trois claffes.

Le mélange bien proportionné de ces trois efpeces *d’a-  
Inmens* produit à la fin un fuc très-propre à la nutri-  
tion.

La partie sulphureuse *se* tire en quantité des animaux  
& de leurs chairs, surtout lorsqu’elles font roties. On  
observera seulement que les animaux siiuvages & nés  
dans les bois , la fournissent en plus grande abondan-  
ce que les animaux domestiques & privés.

Les chairs des animaux contiennent plus d’huile fubtile  
que les végétaux; clest ce qui ne paraîtra pas douteux  
à qui voudra faire attention à la putréfaction prompte  
dans laquelle elles tombent, furtout en été,& à la puan-  
teur quelles exhalent en cet état, ce qui n’arrive pas  
aux végétaux.

Il entre de l'acide dans la composition de tous les végé-  
taux; si l'on en excepte les plantes chaudes, & ainsi  
leur huile est plus tempérée; au lieu que tout acide  
est exclus de la composition des stucs des animaux &  
de leurs parties , qui *se* résolvent entierement par la  
distilation en huile stubtile & en Eel volatil. Clest de  
cette huile que vient principalement la chaleur, ainsi  
que le mouvement intestin & fermentatif du sang, &  
l’odeur insupportable qu’exhalent les animaux, quand  
ils Ee corrompent.

Les viandes roties , si-lrtout si ce siont des oisicaux, &  
autres animaux siauvages , répandent dans le *sarg* plus  
de siubstance sulphureuse légere, que les bouillies, &  
celles qui viennent d’animaux domestiques.

La chair des animaux & des oiseaux sauvages , est fans  
contredit plus légere, plus ténue & plus huileuse que  
celle des domestiques. Elle contient aussi moins de  
scibstance mucilagineuse & gélatineuse , parce que les  
animaux sauvages se donnent bien plus de mouve-  
ment que les domestiques; qu’ils vivent dans un air plus  
pur & plus Eerein , & qu’ils prennent des nourritures  
plus silches. Ajoutez à cela, qu’en rotissant ils perdent  
beaucoup d’humidité , ce qui fait que le principe hui-  
leul, débarrassé des parties qui l'enveloppent & exal-  
té par le feu, est plus dégagé & domine fur les autres  
principes.

On doit ranger dans la classe des *alimens* qui soumissent  
de l'humide au fang, parmi les animaux, les poissons ;

ALI

& parmi les végétaux, les herbes potageres, les raci-  
nes tempérées & quelques-uns des fruits d’été.

L’on tire des poissons par la distilation beaucoup de  
phlegme , peu d’huile & très - peu de fel volatil.

Comme les poissons n’ont que peu d’huile, & de fel vo-  
latil, ils ne tombent pas si aifément en putréfaction ,  
& caufent dans les fievres moins de dommage que les  
viandes.

Nous rangerons dans la troisieme classe des *alimens,* c’est-  
à-dire , celle qui donne la partie fixe & terreufe du  
siang, les grains de toute espece, comme font toutes  
Eortesde pains, le riz, les pois, les féves, les lentil-  
les, les chataignes , les amandes, les féves de Ca-  
cao, le fromage, & tout ce qui fe fait avec de la farine.

Il s’enfuit naturellement de ce qu’on vient de lire, que  
les *alimens* propres à la nutrition , fiant ceux dont le  
mélange & la température approche de celle du chyle  
& du hang.

Donc, tout ce qui s’éloigne de la nature & dtl caractere  
du ehyle & du Eang, ou ce qui leur est totalement  
étranger , ne sert aucunement à la nutrition.

Tout ce qui abonde en acide est peu propre à la nutri-  
tion , parce que le chyle & le simg font ennemis de l'a-  
cide , qui est d’un caractere extremement éloigné du  
Eang & qui d’ailleurs coagule les liqueurs vitales.

Il n’est donc pas difficile de voir pourquoi le trop grand  
ustage des fruits confits atl vinaigre , des fruits d’été ,  
surtout s’ils ne fiont pas allez mûrs, du vinaigre, des  
bieres tirant à l'aigre, & des vins où l'acide abonde,  
est si nuisible à la sianté.

Il n’y a point de siel de quelque esipece qu’il sioit, qui en-  
tre dans la composition du siang, dtl chyle & du lait ;  
ainsi tous les siels & les *alimens* trop siales , conviennent  
peu à la ntltrition du corps.

Le sang & le chyle ne Ee marient jamais avec les li-  
queurs spirituetsses ; au contraire ils s’en éloignent,  
d’où il est assé de conclurre qu’elles fiant un tort con-  
sidérable à la nutrition & à la santé, surtout quand on  
en fait trop d’issage.

Les sijbstances douces, miellées, sucrées , n’ont aucune  
analogie aVec le chyle , & le stang, & different totale-  
ment de leur composition , car elles ont une saveur  
dominante qui ne sie trouve point dans le chyle, le  
siang & le fuc nourricier.

Quoique les *alimens* doux Eoient tempérés dans le mé-  
lange de leurs parties , & que par cet endroit ils paroif-  
Eent propres à la nutrition, ces particules douces étant  
toutes des fels de différentes especes , fels qui se dss-  
EolVent dans l'eaus, elles ne peuvent s’unir aux parties,  
parce que l'humidité les réfoudroit & les emporteroit  
avec elle.

Il nel'uffit pas, pour qu’un *aliment* fiait propre à la con-  
servation de la Eanté, qu’il renferme dans lui-même la  
matiere d’un fuc louable ; il faut qu’il foit bien dissous  
dans le ventricule. D’où il suit nécessairement que les  
*alimens* dont la si-ibstance dure & compacte donne trop  
de travail à l’estomac, ne fiant pas fort convenables à  
la santé.

Les chairs des animaux trop vieux , celles qui simt su-  
mées ou falées, les œufs durs, prefque tous les poissons  
de mer , le plus gros pain, *se* dissolcent avec peine  
dans le ventricule, à caufe du tissu trop serré & trop  
embarrassé de leurs parties, & ont de la peine à *se* chan-  
ger en sang & en chyle.

Ces eEpeces *d’ah mens* durs, à raison du tissu embarrassé  
de leurs parties, demandent dans le ventricule beau-  
coup de force, de chaleur, de fuc gastrique, & de lym-  
phe salleaire, ils ne conviennent donc qu’aux person-  
nes robustes & qui font beaucoup d’exercice. C’est  
ce qui fait que les habitans des pays qui stont au Nord,  
comme les Suedois, les Norwegiens & les Lapons,  
les Finlandois, les habitans de Westphalie & de Po-  
méranie, ne fe trouvent point mal de l'lssage fréquent  
de ces *alimens,* parce que leur estomac naturellement  
fort & fortifié par l'habitude, les digere & les dissout  
facilement.

ALI 774

L’estomac digere difficilement les racines, les herbes,  
les fruits , furtout si on les mange crus ou qu ils ne  
soient pas suffisamment cuits , parce qu’il a peine a  
rompre leur tissu trop fibreux.

Une autre raifion qui rend à charge au ventricule les *ali-  
mens* tirés du regne végétal, c’est qu’ils donnent beau-  
coup de vents , qui caufient disterens désordres dans  
les premieres voies.

On peut ranger dans cette classe tous les fruits d’été qui  
ne font pas parfaitement mûrs, les pois, les feves, les  
navets, les raves, les oignons, les choux, l'ail, les  
porreaux, les raiforts, les falades de laitue & d’autres  
herbes, les poires, les pommes , les prunes, le vin  
doux, le miel, les liqueurs miellées, & tout ce qui  
est doux, quelque nom qu’il porte; car telle est la dise  
position de ces mixtes, qu’ils entrent promptement en  
fermentation , ou s’aigrissent aisement, & fe resolvent  
en vapeurs ou exhalaisons, a catsse de leur tissu vise  
queux & ténace.

Les parties ténaces & gluantes des animaux, comme font  
l’estomac, les intestins, la rate, les reins, les parties  
génitales des femelles, les oreilles, la peau , les on-  
gles, font aussi difficiles à'digérer & resistent a l’action  
du ferment de l’estomac.

Les *alimens* gras fe digerent aussi difficilement, car le  
mélange des acides qui *se* truuvent en quantite , sur-  
tout dans les végétaux , en fait une coagulation.

Il faut une liqueur alcaline pour dissoudre les corps gras,  
parce qu’elle ouvre & sépare parfaitement leur tissu em-  
barrasse & ferré. Pour qu’ils ne fassent point de mal à  
l’estomac , il faut donc une quantité suffisante de bile.  
Car lorfque l’acide de l'estomac commence à agir star  
la substance de ces mixtes, il s’en éleve des vapeurs  
soufrées & brûlantes, qui incommodent le canal qui  
Eert au passage des *alimens.*

Les graisses Eont d’autant moins saines, qu’elles Eont plus  
vifquelsses, plus rances & plus vieilles. Celles qui semt  
nouvelles & qui *se* digerent plus aisément, font moins  
de mal.

On conclurra de là *quelcs alimens* cuits avec la graisse de  
bœuf, ne doivent point être si nuisibles que ceux qui  
font cuits avec celle de mouton , de bouc, de porc ou  
d’oie ; ce qui est conforme à la vérité. On voit aussi que  
les chairs desséchées à la fumée, furtout quand elles y  
ont été long-tems exposées , de même que le lard qui  
semt le rance ou qui est jaune , semt contraires à la  
sainté.

La nutrition ne *se* peut bien faire, si les orifices des vaise  
feaux lactés qui fe trouvent dans le velouté des intestins  
ne donnent passage au chyle , qui doit renouveller le  
Eang. Ainsi tous les *alimens* qui obstruent ces orifices,  
ou les resserrent plus que de raifion, ne peuvent qu’être  
préjudiciables à la simté.

La masse des *alimens* dépouillée de sucs utiles, parla sé-  
paration qui s’est faite du chyle , doit être chassée hors  
de ce canal par le mouvement péristaltique & alterna-  
tif de dilatation & de resserrement des intestins. Il est  
donc palpable que les *alimens* qui passent difficilement  
par les intestins, qui arrêtent leur mouvement , & di-  
minuent leur tension & leur force, font nuisibles par  
la suppression de cette excrétion salutaire ; & la raifon  
en est évidente.

Les acides, les astringens, les mucilagineux, les gluans,  
les viEqueux, les austeres, les mixtes, qui *se* coagulent  
aisément , nuisent principalement à la Eanté, parce  
qu’ils offensent l'action des intestins, & par ce moyen  
les empêchent de chaisier par bas les parties grossieres  
des *alimens* digérés.

C’est par cette raisim que tous les fruits mûrs ou non ,  
les poires , les coings, les grenades, les neflcs, les  
fruits de l’acacia & les baies de myrthe, le pain cuit  
en bifcuit, la croûte de pain , le pain moisi , dur ou  
trop grossier , ou fraîchement tiré du four, toute la  
patisserie , les purées de pois , feves , lentilles ou mil-  
let , les gâteaux, le pain qui n’est point assez paîtri ou  
levé, la trop grande quantité de fromage, le lait de  
C c c ij

*fyry ÿ* ALI

brebis, le laitage en général, ainsi que les graisses ,  
portent préjudice à la fanté ; & ce préjudice est d’au-  
tant plus grand, qu’on prend en même tems du νΐη,  
des acides & des boissons froides ; car il fe forme par  
ce mélange un *coagulum* épais & folide, qui *se* colle  
fortement aux membranes des intestins , & fait un  
enduit qui obstrue les extrémités des Vaisseaux lactés ;  
& qui caufe des Vents & des conVulsions.

On doit regarder comme nuisible tout *aliment* qui altere  
la force fermentatÎVe & dissoluante du Ventricule , &  
qui par une fuite nécessaire caufe des crudités.

L’activité du ferment stomacal diminue par l’ufage de  
tout ce qui est gras, huileux, doux au gout, du miel,  
des liqueurs miellées, du raisin frais, des fruits , des  
figues vertes, de tous les légumes, de toutes les patif-  
feries, de la purée de millet, les racines fibreufes des  
légumes, le fromage, le lait caillé, ne lui font pas  
moins de tort ; & tous ces *alimens* font d’autant plus  
nuisibles, qu’on les prend à jeun & en plus grande  
quantité.

Tout acide & toute fubstance qui approche de la putré-  
faction , est extremement contraire à la confervation  
de la fanté. On a donc grande rasson de ranger dans  
la classe des *alimens* nuisibles tous ceux qui aigrissent  
ou se corrompent aisément dans l’estomac.

L’acide est également ennemi des premieres voies & du  
fang, car il détruit la qualité balfamique & alcaline de  
la bile , épaissit & coagule le chyle , & rend le ventre  
paresseux. D’ailleurs passant dans le sang, il le dispo-  
se à la coagulation & à l’épaississement, & devient une  
caisse au moins éloignée , de dangeretsses stagnations  
des.liqueurs & d’obstructions dans les vistceres. La cor-  
ruption qui s’engendre dans les premieres voies venant  
à pénétrer dans le tisse le plus intérieur du corps , ré-  
pand *sa* qualité pernicieufe dans les fiscs les mieux  
conditionnés. Les *alimens* qui aigrissent aisément par  
un trop long séjour dans les premieres voies, sont les  
fruits, le lait, le miel, toute la patisserie, les vins  
doucereux & même de toute estpece, le vin doux, les  
liqueurs miellées, & le pain tirant stur l’aigre ; & ceux  
qui *se* corrompent facilement s’ils séjournent trop  
long-tems dans les premieres voies, font principale-  
ment les viandes bouillies. Car aucune efpece *d’ali-  
ment* n’est plus siljette à la corruption que les Viandes.  
Ce n’est donc point sans rasson que, dans toutes les  
maladies aiguës, & lorfque les premieres voies stont  
farcies de fucs impurs, la nature nous a donné du dé-  
gout pour les viandes, & que les Medecins, fe con-  
formant à fes vues, interdifent aux malades les bouil-  
lons nourrissans : car il est étonnant combien ces *ali-  
mens* favorisent la corruption, qui est la caisse formel-  
le de la malignité. Il est donc fort avantageux de s’ab-  
stenir de manger de la viande, dans la peste & les ma-  
ladies épidémiques ; & au contraire on retire alors  
beaucoup d’avantage de Tissage des acides légers, qui  
résistent beaucoup à la putréfaction. Au reste, il ne  
faut point étendre le principe au-delà de fes bornes.  
Je ne parle ici que des perfonnes foibles, attaquées de  
fievre, ou dont les liqueurs font chargées de beaucoup  
d’impuretés ; c’est aussi d’eux qu’Hippocrate a dit il y  
a long-tems, que plus on nourrira les corps mal-fains,  
plus on leur fera de tort : *Impura corpora quo plus nu-  
tries -, eo magis laedes.* Ce qui contribue encore plus à  
causer une putréfaction dans le corps , ce font les poise  
Eons corrompus, les viandes passées ou corrompues ,  
ou celles qui viennent d’animaux attaqués de quelque  
maladie. HoffMaN , *Medicin. Rat.seystemat.*

*EXAMEN CHYMIQUE*

*Des viandes qu’on emploie ordinairement dans les bouillons,  
par lequel on peut connoître la quantité d’extrait qu’elles  
fournissent , et déterminer ce que chaque bouillon doit  
contenir de suc nourrissent. Par M.* GkoffRoY *le Cadet.  
Mémoires de l’Acad. Roy.* 1730.

De tous les *alimens,* ceux qulon tire des végétaux, de-

ALI 776

vroient être les plus convenables aux malades, parce  
qu’ayant des principes moins developpés , ils semblent  
être les plus analogues à la nature, comme M. Lcmery  
l’a prouvé dans un de *ses* Mémoires. Cependant le  
bouillon fait avec les viandes , est la nourriture que  
l’ufage a établi & qui passe généralement pour la plus  
saine & la plus nécessaire dans les cas de maladie , où  
elle est prestque toujours la seule employée.

Ce n’est que par l’examen des principes que cette nourri-  
ture Contient, qu’on peut être en état de la donner  
avec discernement, afin de ne pas courir le rifque de  
la prescrire trop forte dans les circonstances où la dic-  
te exacte est quelquefois le feulremede; ni trop foible  
lorfque le malade exténué par une longue maladie, a  
belenu d’une nourriture, augmentée par degrés, pour  
réparer ses forces. C’est pour parvenir à des éclaircise  
femens utiles fur cette proportion , que j’ai fait l'ana-  
lyfe des viandes qui font le plus d’ufage , ou qui con-  
tiennent un fuc nourrissant regardé comme falutaire,  
telles que le bœuf, le veau, le poulet, &c. Je n’ai en-  
trepris cette recherche que parce que Panalyfe des  
viandes n’a pas été portée aussi loin que celles des plan-  
tes.

Feu M. Dodart, dont la mémoire est si refpectable à l’A-  
cadémie, & dont l’extreme exactitude est si connue ,  
s’est contenté de dire en 1702. qu’il tenoit de feu M.  
Bourdelin, que les chairs des animaux bouillies en  
confomnle & enEuite mises à la distilation , ne ren-  
doient pas moins de stels volatils que si elles avoient  
été distilées crues. Comme il paroît qu’on a négligé de  
déterminer la quantité d’extrait que ces consiommés  
lassoient après l’évaporation , & ce que les viandes  
pourroient avoir communiqué de leurs principes à  
l’eau , dans laquelle on les avoit fait bouillir ; j’ai re-  
pris ce travail afin d’ajouter aux analystes déja connues,  
cette partie négligée qui est l’objet de ce mémoire. Je  
me fuis propofé d’y faire connoître la quantité & la  
qualité des principes des chairs crues mifes en distila-  
tion ; ce qu’elles fournissent de principes aux extraits  
folides qu’on en tire par l’ébullition & par l’évapora-  
tion, la différence essentielle des sels volatils qu’on en  
tire; ce que les chairs dépouillées de leurs silcs & sé-  
chées contiennent encore de prineipes; enfin je déter-  
minerai dans un autre Mémoire, ce que les os & les  
matieres osseufies peuvent fournir dans la cuisson d’ex-  
trait nourrissant.

*Chair de Bœuf*

Je commencerai par la chair de bœuf; j’en ai pris une  
grosse piece de tranche dont j’ai fait ôter la graisse, les  
os, les cartilages & les membranes; de cette piece de  
bœuf j’ai fait couper plusieurs morceaux d’un poids  
égal de quatre onces. L’un de ces morceaux a été mis  
en distilation au bain-marie, fan s aucune addition. Il a  
fourni 2 onces, 6 gros, 3 6grains de phlegme ou d’humi-  
dité, qui a passé dans le récipient. La chair restée seehe  
dans la cornue,s’est trouvée réduite au poids d’une once,  
1 gros 3 6 grains, le phlegme avoit l’odeur du bouillon;  
il a donné des marques de fel volatil, puisqu’il a préci-  
pité en blanc la dissolution du mercure silblimé corro-  
sif, comme les purs fels volatils ont coutume de le fai-  
re, & le dernier phlegme de la distilation en a donné  
des marques encore plus sensibles, en précipitant une  
plus grande quantité de la même dissolution.

Cette chair desséchée qui pefoit 1 once, 1 gros 36 grains,  
ayant été misie dans une cornue au fourneau de rever-  
bere, pour l’analyfer, m’a donné d’abord un peu de  
phlegme chargé dlesprit volatil, qui pefoit 1 gros 4  
grains; enfinte 3 gros 46 grains de siel volatil & d’hui-  
le fétide épaisse qui n’a pu s’en séparer.

La tête- morte ou la matiere restée dans la cornue, pefOÎt  
3 gros 30 grains; c’étoit un charbon noir, luisant &  
léger, qu’on a calciné dans un creufet à un feu très-  
violent ; la calcination l’a réduit en cendres, qui pe-  
foient 40 grains. Ces cendres expofées à l’air *se* font

ALI

humectées & ont augmenté de poids. Elles ont été  
lessivées, & l’eau de leur lessive éclaircie , n’a point  
donné de marque de fel alcali, mais de SH marin, puise  
qu’elle a précipité en blanc la dissolution du mercure  
dans l’esprit de nitre. Elle n’a caufé aucun changement  
à la dissolution du sublimé corrosif, si ce n’est qu’après  
quelque tems de repos, il s’est formé au bas du vasseau  
une efpece de nuage en forme de *coagulum* leger:or nous  
ne connoissons jusqu’à préfent que les fels qui font de  
la nature du fel ammoniac ou du fel marin, qui préci-  
pitent en blanc la dissolution de mercure par l'esprit  
de nitre, & feulement les terres absorbantes animales  
que j’ai observé précipiter légerement la dissolution du  
siiblimé corrosif.

Sur quatre onces de chair de bœuf féchée au bain-marie ;  
j’ai verlé autant d’efprit de vin bien rectifié ; le tout  
est demeuré en digestion pendant un tics-long-tems.  
L’efprit a tiré de cette viande une foible teinture, il  
en a détaché quelques goutes d’huile, la couleur qu’il  
aprifeictoit rousse, avec une odeur fade : l'huile de  
tartre mêlée avec cet efprit en a developpé une odeur  
urineufe, fon mélange avec la dissolution de mercure  
par l’efprit de nitre a blanchi , il s’y est fait un princi-  
pe blanc jaunâtre ; puis cette liqueur est devenue ar-  
doifée, à causie du fel ammoniacal urineux, dont Pesa  
prit de vin s’étoit imbu. L’essai de ces esprits de vin ,  
mélangé avec la dissolution du fublimé corrosif, a  
produit un précipité blanc, qui est deVenu un peu jau-  
ne. Cette précipitation ne s’est faite dans ce dernier  
cas, que par le développement d’une portion du fel  
volatil urineux, qui a passé dans l’efprit de vin avec le  
Eel ammoniacal.

Quatre onces de pareille chair de bœuf ayant été cuites  
dans un vaisseau bien fermé, avec trois chopines d’eau ,  
& la cuisson ayant été répétée six fois,avec pareille quan-  
tité de nouvelle eau, pour tirer autant qu’il étoit possi-  
ble tout le fuc de cette viande ; j’ai rassemblé tous ces  
bouillons dont le dernier n’avoit plus qu’une odeur  
d’eau de veau , très-légere. Je les ai fait évaporer à feu  
lent, je les ai filtrés vers la fin de l’évaporation, pour  
en siéparer une portion terretsse, & il est resté dans le  
vaisseau un extrait médiocrement stolide, qui s’humec-  
toit à l’air tr.s-facilement, & qui s’est trouvé pester  
- un gros cinquante-six grains ; ainsi il refisse de cette  
expérience que, puisique 4 onces de bœuf bouilli don-  
nent 1 gros 56 grains d’extrait; une livre de fembla-  
ble chair de bœuf bouillie doit fournir 7 gros 8 grains  
de pareil extrait, plus 11 onces 6 gros 64 grains de  
phlegme , & 3 onces 2 gros de fibres dépouillées de  
tout leur fuc. Ce produit peut varier felon que l'animal  
aura été bien ou mal nourri, dans de bons ou de mau-  
vais herbages. Il peut varier aussi , si la chair que l’on  
choisit pour l’expérience est plus ou moins fraîche. Il  
faut remarquer que le bouillon sait d’une bonne chair  
de bœuf ne fe met prefque jamais en gelée, si l'on ôte de  
la chair , les membranes , les tendons & les cartilages.  
Or j’entens par gelée , non l’extrait ci-dessus , mais le  
bouillon qui sie met de lui-même en une masse claire &  
tremblante lorsiquil est froid.

L’extrait de cette chair de bœuf qui pefoit 1 gros 56  
grains, a fourni dans fon analyse 1 gros 2grains dcfel  
volatil, attaché auxparois du récipient, non pas en ra-  
mifications, comme le sont ordinairement les fiels vo-  
latils, mais en crystaux plats, formés la plupart enpa-  
rallelipipedes ; l'esprit & l'huile qui font venus enfem-  
ble après le fiel volatil, pcsisient 38 grains. Le Eel fixe  
de tartre mêlé avec ce fiel volatil, à paru augmenter *sa*force, ce qui pourroit faire soupçonner ce dernier d’ê-  
tre un Eel ammoniacal urineux ; & ce soupçon est d’au-  
tant mieux sondé, que les crystaux de ce Eel volatil se  
forment à peu près comme ceux du fel volatil de l’u-  
rine, qu’on fait être différens des autres sels volatils  
tirés des chairs des animaux.

La tête-morte ou le charbon resté dans la cornue étoit  
très-rarifié & très-léger. Il ne pesint plus que six grains.  
La lessive a précipité en blanc la dissolution du mercu-

ALI *~7su*

re, comme a fait la lessive de la cendré de chair ’dè  
bœuf crue , dont j’ai parlé ci-dessus.

Les six gros trente-six grains de la masse dés fibres dé  
bœuf desséchés, analyfés de la même façon, ont ren-  
du 2 gros d’un fel volatil de la forme des fels volatils  
ordinaires & qui s’est attaché aux parois du récipient  
en ramifications & mêlé d’un peu d’huile fétide assez  
épaisse , mais moins brune que celle de l’extrait qui a  
été tiré du bouillon. L’esprit qui étoit de couleur citri-  
ne, féparé de sim huile, a pessé trente-six grains. La  
tête-morte pesioit un gros soixante grains.

La lessive qu’on a faite après la calcination n’a pu altérer  
la dissolution du mercure par l’efprit de nitre , parce  
que lorsqu’on a analysé ces fibres de bœuf desséchées ,  
elles étoient déja dénuées non seulement de tout leur  
fel essentiel ammoniacal, mais encore de leur fel fixe  
qui est de nature de fel marin, puisqu’ils ont passé  
pour la plus grande partie avec les huiles dans Peau  
pendant la longue ébullition de cette chair. Cette les-  
sive a feulement teint légerement de couleur d’opale,  
la dissolution du sublimé corrosif , preuve qu’il y  
restoit encore une portion huileufe. On fait que les  
matieres sulphureisses précipitent cette dissolution en  
noir ou plutôt en violet foncé, dont la couleur d’opale  
est un commencement.

On connoit donc par Panalyfe de l’extrait des bouillons?'  
que je viens de rapporter, qu’il passe dans l’eau pen-  
dant l’ébullition de la chair de bœuf, un fel ammonia-  
cal qu’on peut regarder comme le Eel essentiel de cet-  
te viande & qui paroît dans la distilation de l’extrait,  
sous une forme différente de celui qu’on tire de la  
chair , lorsqu’on ladistile crue, comme on a fait dans  
les analystes anciennes; & il y a apparence que c’est ce  
même Eel qui se sépare du siing, par les urines après  
la nutrition, puisque le Eel volatil que j’ai retiré de  
cet extrait a beaucoup de rapport, comme je l’ai fait  
voir, à celui qu’on retire de l’urine, par fon analyfe.  
Le Eel que l’on tire de l’extrait sera donc le produit  
de ce Eel ammoniacal naturel dans les viandes, qui est  
plus facile à fublimer,avec celui qui fe tire essuite des  
fibres; & l’on peut dire, après cette opération, que les  
fels volatils sirnt preEque toujours un produit du feu,  
puisque des principes si peu sensibles ne peuvent fe  
développer qu’autant que la matiere fie brûle & *se* cal-  
cine par la violence du feu , pour former le fel vo-  
latil.

J’ai détaillé mes opérations Eut la chair de bœuf, pour  
rendre un compte exact de mon travail , qui a été le  
même sim toutes les autres viandes que j’ai exami-  
nées, je ne répeterai point ces procédés dans la suite  
de ce Mémoire de crainte d’être long.

*Chair de Veau-,*

Quatre onces de chair priEes dans une rouelle de veau  
distilées crues au bain-marie, comme la chair de bœuf,  
ont donné deux onces six gros,cinquante-quatre grains  
d’humidité ; la chair desséchée pefoit une once , un  
gros, dix-huit grains, après aVoir fourni ces principes  
par Panalyfe. Le caput-mortuum pestait deux gros cin-  
quante-un grains. Sa lessiVe a donné des marques de  
sel-marin , comme l’a fait celle de bœuf.

Quatre onces de pareille chair bouillie , ont fourni un  
bouillon un peu gélatineux : ce bouillon réduit en ex-  
trait en a laissé 2 gros 30 grains assez folidcs , quoi-  
que difficiles à dessécher. La masse des fibres desséchée  
s’est trouvée réduite au poids de 5 gros,62 grains; ainsi  
une livre de rouelle de veau contient 11 onces, 6 gros,  
64 grains de phlegme, une Once , 1 *gros s* 48 grains  
d’extrait, & 2 onces, 7gros, 32 grains de fibres dessé-  
chées, ou entierement dépOuillées de leur fuc.

En comparant les produits de ces premieres opérations  
faites sur la chair de bœuf & sur celle de veau, je  
trouve que le veau a par poids de 4 onees, 18 grains  
de phlegme, plus que le bœuf; qu’il fournit 46 grains  
d’extrait de plus, & que fes fibres desséchées peEenç asi

*C/’fesc* A L I

grains de moins. Ainsi puisique fes fibres desséchées  
pesient moins que celles de bœuf ; puifqu’on en tire  
plus de phlegme & plus de parties gommeufes , ne  
peut-on pas prefumer que les liqueurs qui circulent  
dans le corps du Veau, où elles font destinées non feu-  
lement à la nutrition , mais aussi à l'accroissement de  
l’animal qui n’est pas encore parfait, doÎVent conte-  
nir des particules plus difpofées à une prochaine foli-  
dité que les liqueurs circulantes dans le corps du bœuf,  
ou elles n’ont d’autre destination que celle de la nu-  
trition. C’est aussi par cette raifon que l’extrait qu’on  
tire de la chair de Veau deVÎent plus ferme que celui  
de la chair de bœuf; parce qu’il contient plus de ces  
particules gommeufes destinées à deVenir solides pour  
prolonger les os, les cartilages, les tendons, &c. & il  
est impossible de donner la même fermeté à l'extrait  
de la chair de bœuf, si l'on n’y joint pas dans la cuise  
S011 , fes os, fes cartilages & fes membranes, qui ne  
scmt, pour ainsi dire , qu’un compofé de particules  
gommeufes.

Les 2 gros , 30 grains d’extrait de chair de Veau m’ont  
donné par l'analyse 1 gros, 12 grains tant en efprit  
qu’en huiles & en fels volatils , qui avoient le carac-  
tere urineux, comme celui du bœuf; la tête-morte res-  
tée dans la cornue n’a pesté qu’un gros.

Les cinq gros soixante-deux grains de la masse de fibres  
desséchées qui ont fourni l'extrait, étant mis de même  
au feu de reverbere , ont fourni un gros 66 grains de  
fiel volatil, qui portoit le caractere des fels volatils or-  
dinaires, c’est-à-dire, qu’il étoit en ramification , &  
un gros trente-fept grains d’huile & d’efprit volatil;  
la tête-morte restée dans la cornue pefoit deux gros dix  
huit grains.

Jereprensici les poids de ces têtes-mortes ou charbons  
qui ne peuvent être fujets à erreur ; siirtout par rapport  
à leur peEanteur. Celui de l’extrait de bœuf ne pefoit  
que six grains ; celui de l'extrait de veau en pesioit  
foixante-douze. Ainsi sioixante-six grains de difleren-  
ce de poids entre ces deux charbons d’extrait.

Le charbon de fibres desséchées de bœuf ne pefoit qu’un  
gros soixante grains, & celui du veau , deux gros dix-  
huit grains. Autre différence de trente grains.

Ces deux poids excédens joints ensemble, donnent unto-  
tal de soixante-six grains de parties regardées comme  
Eolides, qui fiant de plus dans le veau que dans le  
bœuf. Les parties solides , jointes aux particules gom-  
meuEes dont j’ai parlé ci-dessus, qui fiant destinées à  
devenir Eolides par l'acroissement de l'animal, étant  
numériquement beaucoup plus considérables dans le  
veau que dans le bœuf ; ne pourroit-on pas conjectu-  
rer que si ces particules confervoient dans nos corps ,  
lorfque nous les prenons pour nous nourrir, la même  
destination qu’elles semblent avoir dans le corps de  
l’animal dont elles font tirées, la chair de veau *se-  
roit* convenable aux enfans , parce qu’ils croissent ,  
& aux malades, qui ont fouffert une déperdition ou  
un amaigrissement considérable ; & que la chair de  
bœufconviendroit mieux aux adultes & aux perfon-  
nes qui jouissent d’une fanté parfaite ? Mais je ne don-  
ne ceci que comme une conjecture.

*Chair de Mouton.*

Quatre onces de chair de mouton prife dans cette partie  
qu’on nomme vulgairement l'éclanche, misies en dss-  
tilation au bain-marie comme le bœuf & le veau ,  
ont donné deux onces, six gros, trente grains de phleg-  
me.

La chair dépouillée de fon humidité qui pefoit une once  
un gros, quarante deux grains, distilée au feu de re-  
vcrbere ; après avoir fourni tous *ses* principes a laissé  
dans la cornue un charbon qui ne pefoit que deux  
gros trente six grains, & dont la lessive a donné des  
marques de fel marin , c’est-à-dire, qu’elle n’a point  
altéré la dissolution du sublimé corrosif, & qu’elle a  
précipité en blanc la dissolution du mercure.

ALI 780

Quatre onces de la même chair de mouton bouillie ont  
fourni deux gros cinquante-huit grains d’extrait ; ainsi  
une livre de pareille chair doit donner onze onces,  
cinq gros , trente deux grains de phlegme; une once  
trois gros, feize grains d’extrait ; deux onces fept gros,  
vingt-quatre grains de fibres dépouillées de leur fuc.

Les deux gros cinquante-huit grains d’extrait distilés au  
feu de reverbere ont fourni environ autant de sol vo-  
latil, que le bœuf & plus que le veau; les crystaux en  
ont été mieux formés; la tête-morte n’a plus pefé que  
54 grains ; la lessive a donné des marques d’un fel ma-  
rin plus abondant que dans les autres viandes.

Les fibres de ce mouton étant féchées , après avoir four-  
ni leur entrait, n’ont plus pefé que 5 gros 60 grains.Ce  
qui prouve évidemment que le mouton contient plus  
de parties nourrissantes & de principes volatils que le  
bœuf & le veau ; puisqu’il laille dans fon analyste moins  
de matieres fixes; l’analysie de ces fibres a donné assez  
de fiel volatil ramifié tel qu’il fie trouve toujours dans  
l’analyse des fibres desséchées des viandes. La tête  
morte a pefié deux gros. La lessive n’a que très-peu  
donné de preuve de fiel marin , avec la dissolution  
mercurielle, parce que la plus grande partie des fiels se  
Eont volatilisés , ou ont passé en ammoniac dans l’ex-  
trait.

*Poulet. »*

Le poulet étant une des viandes qu’on emploie ou feule  
ou avec les autres viandes ordinaires des bouillons ;  
j’en ai fait un femblable examen ; j’en ai pris un jeune  
qui pefoit 9 onces , 4 gros, 48 grains. Aprés l'avoir  
concassé, on l’a fait bouillir dans plusieurs eaux , qui  
en ont tiré un extrait gélatineux pefant 7 gros 36  
grains. La chair & les os defléchés à l'étuve, comme  
les autres viandes n’ont plus pefé qu’une once,6 gros, 40  
grains. Ainsi ce poulet devoir contenir 6 onces, 6 gros,  
44grains d’humidité. J’en ai fait distiler féparement à  
feu de reverbere 6 gros , 18 grains de la chair feche ,  
& 3 gros, 9grains des os *secs,* qui est tout ce que j’en  
ai pu retirer. La chair *m’a* donné dustel volatil en belle  
ramification ; la tête-morte pefioit un gros , six grains;  
la lessiVe de ce charbon n’a donné aucune marque de  
sel.

Les os ont fourni, outre les autres principes , un peu de  
fel volatil de la même figure que celui des extraits ti-  
rés des autres viandes. La tête-morte pefant 2 gros,  
8 grains, n’a rien donné de remarquable dans les essais  
qu’on a fait de fa lessive.

L’extrait de la chair qui pefoit 7 gros, 36 grains, a  
fourni un fel volatil figuré, comme celui du bœuf;  
mais qui n’est venu qu’en forçant le feu. La tête  
morte pefoit 2 gros, 20 grains ; *sa* lessive a donné  
des marques de fel marin.

*Coq.*

Un vieux coq qui pestut deux livres , 2 onces, 6 gros,  
m’a donné 4 onces, 7 gros, 66 grains d’extrait gom-  
meux, tranfparent & très-sec.

*Chapon.*

La chair d’un chapon dégraissé pesant une livre, 7 onces,  
2 gros, 48 grains , a fourni une once, 5 gros d’extrait  
qui a eu peine à fe fischer.

*Pigeon.*

Deux jeunes pigeons de voliere qui pefoient quatorze  
onees , ont donné un extrait assez folide pour devenir  
fec , qui a pefé 7 gros, 3 5 grains.

*Phaisan.*

Un phaifan qui pefoit 2 livres, m’a donné un extrait salin  
qui n’a pu fe dessécher fuffifamment pour former un

781 A L 1

extrait stolide , quoique je l’aie laissé très-long-tems a  
l’étuve ; cet extrait pefoit 2 onces, 4 gros, 16 grains.  
Ainsi cette chair fournit plus d’extrait que le bœuf.

*Perdrix.*

Deux perdl.x pefant une livre , 2 onces, 5 gros, ont  
rendu une once, 6gros, 30grains d’extrait, moins so-  
lide que celui du phaifan.

*Poulet d’Inde,*

Un Poulet d’Inde pefant 9 livres, a rendu 12 onces, 43  
grains d’un extrait assez solide, qui n’a pu Ee fischer ,&  
qui est toujours resté huileux & comme résineux.

Il résistte de tout ce que je viens de dire, que l’extrait ti-  
ré des viandes bouillies , doit être regardé comme la  
partie nourrissante que fournit la chair des animaux  
dans les bouillons qu’on en fait, sans que je prétende  
pour cela qulelle soit employée toute entiere à la nutri-  
tion ; puisqu’elle contient encore des parties grossie-  
res , que l'action de la digestion en *sépare* comme inu-  
tiles,par les voies ordinaires, plus ou moins abondam-  
ment silivant l’état du malade. Cela si.Ippofié, il faut  
faire voir ce qu’un malade prend de nourriture dans  
un bouillon ordinaire , de demi-feptier de liqueur.

Si, fuivant l’usage, ce bouillon est fait d’une livre de  
tranche de bœuf, d’une livre & demie de rouelle de  
veau, & d’une moitié de chapon qui peut pefer qua-  
torze onces ; si toutes ces viandes, pefant enfiemble  
trois livres six onces, font cuites dans trois pintes  
d’eau, réduites à trois chopines , pour en faire six  
bouillons qui doivent fe mettre en gêlée; lorfque la  
cuisson des viandes est suffisante, ces six bouillons con-  
tiendront 2 onces , 5 gros , 34 grains d’extrait au  
moins ; car l’extrait total de toutes ces viandes sieroit  
plus fort de trois gros, douze grains, *si on* avoir répé-  
té l'ébullition , comme je l’ai fait , lorfque j’ai voulu  
avoir tout le silc nourrissant. Et si le malade les prend  
tous les six dans les vingt-quatre heures , il aura pris  
par conséquent environ 2 onces, 5 gros, 24 grains  
d’une nourriture, qui, comparée aVec le poids entier  
du pain & de la Viande qu’il peut manger en Eanté, pa-  
roîttrop forte. Ainsi, c’est à tort que le Vulgaire s’i-  
magine que les malades ne font pas fuffifamment nour-  
ris par les bouillons.

Il y a même des circonstances où ils le feroient assez par  
les eaux de Veau & de poulet, puifque la premiere qui  
feroit faite aVec une ltVre de Veau fur deux pintes  
d’eau réduites à moitié, contiendroit une once, 1  
gros, 48 grains d’extrait, & que l'eau d’un poulet  
qui peut pefer neuf onces, 4 gros & quelques grains ,  
donne 7 gros, 36 grains d’extrait. 11 saut aussi faire  
remarquer, que le fel Volatil & les huiles de ces ex-  
traits étendus dans les bouillons, font plus déVeloppés,  
& qu’ils doÎVent passer plus ,vite dans le fang que ceux  
qui, étant encore embarrassés dans les fibres grossieres  
des Viandes, occupent plus long-tems l'action de la  
digestion , fans compter qu’il est plus aifé d’unir à cet-  
te nourriture qu’à toute autre , le fuc des plantes qu’on  
juge à propos d’y joindre pour tempérer fon action dans  
le sang.

Je ne répeterai point i\*i le rapport qu’ont entre eux les  
extraits des autres Viandes, parce que je joins à ce mé-  
moire une table qui contient par colonne les produc-  
tions détaillées de toutes mes opérations.

TABLE DU PRODUIT DES EXPERIENCES  
**LAITES SUR LES VIANDES.**

*Chair de Bœuf crue distilée au bain-marie,***PstÈMIERE** E **A V.**

Quatre onces de chair dé  
bœuf ont donné de pre-

ALI

|  |  |
| --- | --- |
| ffiiere humidité | 2 onces. 6 gros. 36 graissai |
| Bœuf féehé au bain-marie | 1 once. 1 gros. 36 grains. |
| Total. | 4 onces. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Extrait de Boeuf bouilli.* | | |
| Quatre onces de bœuf ont |  |  |
| produit d’extrait . | Z 1 gros. | 56 grains. |
| Les fibres séchées . | . 6 gros. | 36 grains. |
| Total . | . 8 gros. | 20 grains. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Eau tirée par le bain-ma- | | |
| rie . . . 2 | onces. | 6 gros. 36 grains. |
| A quoi il faut ajouter un |  |
| fecond phlegme , que le bain-marie n’a pu enle- |  |  |
| Ver .... | » | r gros. 16 grains^ |
| Total de l’humidité qui |  |
| se trouVe contenue dans quatre onces de chair de bœuf, 2 onces , 7 gros , 52 grains. |  |  |
| Total 4 | onees. | « Δ. |

|  |
| --- |
| *Poids des masses de la chair de Bæifpour une livre\** |
| Une ÜVre de feize onces |
| contiendra en eau . li onces, 6 gros. 64 grains. |
| En extrait .... 7 gros. 8 grains. |
| Fibres féchées . 3 onces. 2 gros. |
| Total 16 onces. |
| . - |

|  |
| --- |
| *Analyse de fextrait de quatre onces de Bœufr qui ont produit 1 gros, 5 6 grains.* |
| Sel volatil .... 1 gros. 2 grains. |
| Huile & esprit .... 38 grains. |
| Tête morte ou charbon .... 6 grains. |
| Perte ...... 10 glmns. |
| Total . . 1 gros. 56 grains^ |

|  |
| --- |
| *Analyse de* 6 *gros, grains de fibres desséchées.* |
| Sel volatil ... . 2 gros.  Esprit Volatil '36 grain^ |
| '1 ête-morte ou charbon . ι ι groS- ^o grains.  1 erte ..... 2 gros. 12 grainsi |
| Totalm *i 6* gros. 36 grains^ |

*Chair de Veau crue,*E **A U PREMIER El**

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Quatre onces de cette chair ont donné de pre-> miere humidité . .  Veau séché au bain-ma- | 2 | onces. 6 gros. | *i \**  54 grassis. |
| rie . | I | once. 1 gros. | 18 grains. |
| Total | 4 | onces. |  |

*Extrait de Veau.*

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Quarré onces de Veau ont |  |  |
| produit d’extrait . > | *1 i* gros. | ic grâîlis; |
| Les fibres fléchées 1 ι | 5 gtus. | 62 grains. |
| Eau par le bain-marie . 1 | onces. 6 gros. | 54 grains: |
| Total 3 | onces. 7 gros. | 2 grflins. |

783 ALI

|  |
| --- |
| A quoi il faut ajouter un fecond phlegme , que le |
| bain-marie n’a pu enle- |
| ver,ou la perte . . . *, syep* gra;nSi |
| Total 4 onces. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Eau de la premiere évapo- ration  Eau de la seconde évapo- ration | 2 onoes. 6 gros. 54  ὑπὸ ’ \*7° | grains.  grains. |
| Total | 2 onces. 7 gros. 52 | grains. |

|  |
| --- |
| *Poids des masses de la chair de Veau pour une livre.* |
| Une livre de seize onces |
| contiendra en eau . 11 onces. 6 gros. 64 grains. |
| En extrait . . ï once. 1 gros. 48 grains. |
| Fibres desséchées . 2 onces. 7 gros. 32 grains. |
| Total 16‘onces. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Analyse de l’extrait de quatre onces* | *de Veau,* 2 | gros, |
| 30 *grains.* |  |  |
| SeIvolatiI \*) |  |  |
| Huile & esprit > ' 4 | 1 gros. 1.2 | grains. |
| Tête-morte .... s | I gros. |  |
| Perte ..... | 18 | grains. |
| Total . | 2 gros. 30 | grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| *Analyse de* 5 *gros,* | 62 *grains de fibres desséchées.* |
| sel volatil , , | . . 1 gros. 66 grains. |
| Huile & esprit | . . 1 gros. 37 grains. |
| Tête-morte . Perte | r . 2 gros. 18 grains.  . . . 13 grains. |
| Tota | 1 '. . 5 gros. 62 grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| **Cstair** *de Mouton distilée au bain-marie^* E **A U PREMIERE.** | |
| Quatre onces de cette chair ont donné de pre- miere humidité .  Mouton séché au bain- | 2 onces. 6 gros. 30 grains. |
| marie | ï orrce. ï gros. 42 grains. |
| Total | 4 onces. |

|  |
| --- |
| *Extrait de Mouton bouilli. \** |
| Quatre onces de mouton |
| ont produit ... 2 gros. 58 grains. |
| Fibres desséchées . . . 5 gros. 60 grains. |
| Eau par le bain-marie . 2 onces. 6 gros. 30 grains. |
| Total 3 onces. 7 gros. 4 grains. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| A quoi il faut ajouter un second phlegme, que le bain-marie n’a pu enle- ver | . 08 g | rai ns |
| Total 4 onces. | | |

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| *Poids des masses pour une livre.* | | | |
| Une livre de seize onces | |  |  |
| contiendra en eau | 11 onces. | 5 gros. 32 | grains. |
| En extrait | 1 once. | 3 gros. 16 | grains. |
| L ibres desséchées | 2 onces. | 7 gros. 24 | grains. |
| Total | 16 onces. |  |  |

A L ï 784

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Analyse de l’extrait de quatre onces de Mouton*, 2 *gros,* 58 *grains.* | | |
| Sel volatil Esprit & huile Tête morte Perte > | » « »  « » «  » ♦ ♦ | T gros.  ï gros.  . 54 grains.  4 grains. |
|  | Total . | 2 gros. 58 grains. |

|  |
| --- |
| *Analyse de 5 gros,* 60*grains desibres dsspéchées.* |
| Sel volatil & huile lusépa- |
| rable . . , , 3 gros. 12 grains.  Esprit ...... 24 grains\* |
| Tête morte . . -. » 2 gros. |
| Perte . . . . % > *zy* grains. |
| Total . . 5 gros. 60 grains. |
|  |

CHAIR D’A G N E A U.

|  |
| --- |
| *Une livre de chair fans graisse..* |
| Extrait difficile à sécher, |
| & toujours humide , 1 once. 1 gros. 39 grains.' |
|  |

POULET.

|  |  |
| --- | --- |
| *Chair et os, o onces,* 4*gros,* 48 *grains.* | |
| Eau ? 1  Extrait  Fibres charnues & os sé- chés après l’extrait . | 6 onces. 6 gros. 44 grains;  , 7 gros. 36 grains.  1 once. 6 gros. 40 grains. |
| Total | 9 onces. 4 gros. 48 grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| *Analyse de* 7 *gros i 16 grains d’extrait de Poulet,* | |
| Efprit, huile & phlegme . Sel volatil & huile . ι  Tête-morte .  Perte .... | 4 gros. 15 grains; . 58 grains.  2 gros. 20 grains. . 15 grainss |
| TotaI . | . 7 gros. 36 grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| *Analyse des fibres desséchées du Poulet*, 6 *gros*, 18 *grains\** | |
| Esprit, & huile épaisse . Sel volatil  Tête-morte . t  Perte .... | \* 3 gros. 34 grains.’  . 1 gros.  . 1 gros. 6 grains.  . . 50 grains. |
| Total . | . 6 gros. I8 grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| *Analyse des os de Poulet après l’ébullition, 3 gros t* | |
| *o gratns.* |  |
|  |  |
| Esprit, huile & SH vo- |  |
| latil , | . 69 grains. |
| Tête-morte .... | 2 gros. 8 grains. |
| Perte | . 4 grains. |
| Total . | 3 gros. 9 grains. |

VIEUX COQ.

|  |
| --- |
| *Pesant* 2 *livres,* 2 *onces, 6 gros.* |
| Extrait gélatineux lec , 4 onces. 7 gros. 66 grains. |
| CHAPON. |

*rsoy* ALI

CHAPON.

*Chair de Chapon dégraissée , une livre , rg onces}* 2 *pr0S*48 *grains.*

Extrait difficile à sécher 1 once. 5 gros.

PIGEONS DE VOLIERE.

*Deux Pigeons pesant* 14 *onces,*

Extrait sillide en tablettes : . 7 gros. 3 *5* grains.

PHAISAN.

|  |  |
| --- | --- |
| *Chair de Phaisan pesur* | *tt* 2 *livres avec ses os\** |
| Extrait mou. . . 2 | onces. 4 gros. 16 grains. |
| Fibres féchées avec les os. 9 | onces. 2 gros. 32 grains. |
| Eau. ... 20 | onces. 1 gros. 24 grains. |
| Total. 32 | onces. |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Analyse de simple chair de Phaisan ,* 4 *onces.* | | |
| Eau. | i 2 onces. 6 | gros. 36 grains. |
| Esprit & huile. | . » . 4 | gros. |
| Sel volatil. | . » . » 2 | gros. 36 grains. |
| Tête-morte. | . . . .2 | gros. 48 grains. |
| Perte. | Total. 4 onces. | . 24 grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| *Analyse de IExtrait de Phaisan,* | *1 gros foe grains.* |
| Esprit & huile. . ί ἰ Sel volatil. . ....  Tête-morte.  Perte. i | » . 48 grains.  . . 36 grains.  . . 36 grains.  I 8 grains. |
| Total . | 1 gros. 56 grains. |

|  |  |
| --- | --- |
| *Fibres séchées de Phaisanfans* | *os l> 6 gros* , 3 6 *grains.* |
| Esprit, fel volatil & huile  épaisse. ... 7  Tête-morte. . .  Perte. . . . | 5 gros. 10 grains.  1 gros. 12 grains.  14 grains. |
| Total. . | 6 gros. 36 grains. |

PERDRIX.

*Deux vieilles Perdrix pesant 1 livre,* 2 *onces ,* 5 *gros.*

Extrait huileux ou gras &  
humide. . . 1 once. 6 gros. 30 grains.

POULET D’INDE.

*Un Poulet d’Inde pesant o livre,*

Extrait gras & huileux ,  
quoique en tablettes. 12 onces. 43 grains.

COEURS D E VEAUX.

*Deux coeurs de Veaux pestant* 11 *onces t cl-gros,*

Extrait qui n’a pu fe met-  
tre en gelée ni sécher. 3 gros. 80 grains.

FOIE DE VEAU.

*Un foie pesant* 2 *livres,* 7 *gros.*

Extrait qui s’humectoit. 2 onces. 1 gros, 60 grains.  
*Tome I.*

A I. ï 786

PIE’S DE VEAUX.

|  |  |
| --- | --- |
| *Huitpiés dc Veaux pestant 6 livres,* 8 *onces.* | |
| Eau. . ; 31.  Extrait gommeux & sec. 8 | 5011C. 4 gros. 45 grains, onces. 3 gros. 27 grains. |
| Os humides au sortir du |
| bouillon avec cartila- ges. i . . 2 l. | 10 onces. |
| Total. 61. | 8 onces. |

*Analyse d’une once d’Extrait gommeux et sec de piéS de  
Veau.*

|  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| Esprit & huile. Sel volatil.  Tête-morte.  Perte. | » « \*  \* \*  Total 1 once. | 3  2  2 | gros, gros, gros. | 18  25  29 | grains.' grains, grains. |
|  |  |  |  |  |  |

MACREUSES.

*Deux Macreuses du poids de* 2 *livres* 7 *onces.*

extrait Eolide qui s’hu-  
mecte au changement  
des tems. . . 2 onces. 1 gros. 50 grains.

ssn 1732. M. Geoffroy donna un nouveau Mémoire dans  
lequel il poursilit la matiere de celui qu’il avoit donné  
en 1730. Il procede à l’analyse de quelques autres siib-  
tances qu’on prend en certaines occasions, soit en *alfa  
mens ,* foit en remedes.

De l’analyse des viandes les plus fucculentes dont j’ai  
donné le détail dans mon premier Mémoire, je passe,  
dit M. Geoffroy , à celle des parties les plus siolides  
des animaux , qui font leurs os, ayant choisi ceux de la  
jambe du bœuf, parce qu’ils ont peu de moelle , je les  
ai fait nettoyer exactement, & enfuite rapcr entre les  
deux têtes de l’os , évitant d’atteindre la derniere la-  
me qui couvre la moelle. J’ai fait mettre une livre d<^  
cette rapûre fine & bien léchée , dans une marmite  
d’étain fermée bien exactement , avec huit pintes  
d’eau , & j’ai fait répeter cinq fois l’ébullition avec de  
nouvelle eau , en versant à part celle qu’on retiroit.  
Ces os fe font réduits en une bouillie blanche, &le  
bouillon chargé de leurs parties les plus scibriles , ne  
s’est éclairci que par le filtre où il a paffé même avec  
peine ; mis à évaporer dans un bassin d’argent, il ne  
s’est épaissi en gelée qu’à la fin de l'évaporation , pen-  
dant laquelle il ne s’est fait aucune précipitation.

Cette gelée ou extrait, s’étant féchée très-promptement  
à l’air s’est réduite en une matiere gommeufe transpa-  
rente, très-feche, qui pefoit 3 onces , 3 gros , 3 6 grains.  
Je la nomme matiere gommeuse, parce qu’elle demeu-  
re claire & tranfparente , qu’elle devient cassante en  
feChant , & qu’à l’extérieur elle ressemble parfaitement  
à la gomme que fournit la féve extravafée des arbresX  
Une once 45 grains de cette matiere mise en distilation  
adonné d’abord 3 gros, 18 grains de fel volatil bien  
blanc , qui s’est crystallssé sia us la forme ordinaire des  
fels volatils , c’est-à-dire , en ramifications. La tête-  
morte ou le charbon resté dans la cornue ne pefioit que  
2 gros, 36 grains. Sa lessive a donné des marques lége-  
res de fiel marin , comme le *caput mortuum* de la chair  
de bœuf de mon premier Mémoire.

Quatre onces de la pâte blanche *seche des* os bouillis ὀ  
restée fur le filtre , mifes en distilation au feu de re-  
verbere , ont donné très-peu de fel volatil, qui etoit  
formé en crystaux plats , de figure parallelepipedes ,  
comme ceux que j’ai eus de l’extrait de la chair de bœuf  
La tête-morte lessivée a donné par les essais quelques  
marques d’alcali fixe ; aussi cette matiere , après une

787

nouvelle calcination à feu ouvert doit être regardée  
comme une efpece de chaux. Sa lessive examinée avec  
.plus d’attention ne m’a pas laissé de doute sur ce carac-  
tere d’alcali fixe , puisqu’elle a précipité en rouge la  
dssolution de Eublimé corrosif, comme le fait la cor-  
ne de cerf calcinée en blanc.

*Corne de Cerf*

*Le* bois de cerf traité comme les os de bœuf & au même  
poids d’une livre, a donné un bouillon clair qui a for-  
mé une gelée aussi-tôt qu’il a été refroidi. Il a laissé  
après l’évaporation une matiere gommeufe, qui après  
avoir été siéchée , pesoit 4 onces , 2 gros, 63 grains.

Une once 45 grains de cette matiere analyfée au fetl de  
Yeverbere, a produit seulement 2 gros de Eel volatil en  
ramifications, & 3 gros , 30 grains d’esprit volatil de  
couleur citrine,mêlé d’un peu d’huile fétide, d’un rou-  
ge foncé. Le caput mortuum pefoit 2 gros 36 grains ;  
sem infusion a précipité la dissolution de mercure & la  
solution du sublimé corrosif en couleur d’un blanc gri-  
sâtre.

La masse restée après les ébullitions répétées ne pefoit  
bien Eeche que 9 onces , 3 gros , 36 grains. Quatre  
onees de cette matiere analysiso m’ont fourni 1 gros  
18 grains de Eel volatil de la même figure que celui du  
bouillon de bœuf, & comme lui chargé d’huile & de  
phlegme , qui séparés autant qu’il a été possible pesiait  
environ un gros. Le caput mortuum de cette matiere  
pesimt 3 gros , 24 grains, a donné par *sa* lessive toutes  
les preuves de SÀ marin ; puis dépouillé par la calci-  
nation de ce qui pourroit y être resté d’huile volatile ,  
il a préeipité en rouge la dissolution du silblimé cor-  
rosif.

J’ai fait les mêmes opérations fur l’ivoire, ayant cru qu’il  
convenoit d’en comparer les produits avec ceux des  
autres matieres osseuses, puisqu’on l'emploie assez fou-  
vent dans les tisimes, dans les bouillons , & dans les  
gelées des malades.

*Ivoire.*

Une livre de rapure d’ivoire a donné un bouillon limpi-  
de , qui s’est coagulé en refrOÎdissant : mais dans l'é-  
vaporation , il a déposé insensiblement une terre blan-  
che très - fixe , chargée d’une portion de Eel essentiel,  
ce qui m’a obligé de refiltrer la liqueur : la partie gom-  
metsse qui est restée après l’évaporation de ce bouillon  
filtré pour la seconde fois, est devenue plus steche , plus  
dure, & plus stolide que celle des os de bœuf ; mais  
moins unie & moins liée que celle du bois de cerf.  
Cette matiere gommeufe peEoit 4 onces , 7 gros , 1  
grain; analysée, elle a donné d’abord un peu de phleg-  
me , puis un eEprit de couleur orangée , ensuite un Eel  
volatil blanc ; en ramifications , qui a *pesé* 1 gros , 48  
grains. L’huile épaisse & noire qui est venue la demie-  
re pefioit avec l’efprit 3 gros , 36 grains.

La lessive du charbon , lequel pefioit 3 gros , 12 grains ,  
a précipité en blanc la dissolution de mercure & n’a  
que légerementtroublé celle dtl sublimé corrosif.

La pâte blanche restée après la filtration du bouillon n’a  
point fourni de fel volatil concret dans la distilation.  
Elle n’a donné qu’une huile citrine & un efprit volatil,  
tirant un peu sur le bleu. Le tout ensemble pesoit 4  
cros 36 grains.

La lessive de la tête-morte a troublé un peu la solution  
du silblimé corrosif & à la longue elle a précipité en  
blanc ; mais elle n’a rien fait fur la dissolution du mer-  
cure.

Ces trois analvfes fournissent une obfervation remarqua-  
ble , il femble qu’on devroit avoir plus de peine à *sé-  
parer* le fel Volatil des matieressolides , par la cuisson,  
que des matieres tendres;cependant elles déposent dans  
l’eau , en bouillant , & plutôt & plus abondamment,  
leurs prineipes & leurs sels volatils , que les chairs des  
animaux ; puisque dans mes premieres analyses de l’an-

A L î 788

née précédente , quoiqu’on eût enlevé , pour ainsi di-  
re, à ces chairs tous leurs principes par l’ébullition ,  
leurs fibres fiechées ne laissoient pas de fournir en-  
core une assez bonne quantité de fels volatils. M. Do-  
dard l’avoit annoncé , l’expérience l’a confirmé. En  
comparant les analyfes de la chair du bœuf avec Pana-  
lyfe de fes os, on trouvera que 6 gros, 3 6 grains de fi-  
bres desséchées restant de 4 onces de chair , ont fourni  
2 gros de fels volatils & d’huile , pendant que 4 onces  
de la masse blanche féchée des os bouillis n’ont donné  
que 3 gros & demi d’efprit chargé d’une si petite quan-  
tiré de fel volatil, qu’il n’a pu être *pesé, 8c* d’un peu  
d’huile fétide. Ce fel qui dans l’analyfe des bouillons  
de chair, m’a paru être un fel essentiel, reste apparem-  
ment uni entierement aux os , dans leur accroissement,  
puifque dans PanalyEe des os , il ne *se* produit pas dans  
le même ordre que ces mêmes Eels ont suivi dans l’a-  
nalyse des viandes. L’extrait des viandes m’a fourni  
d’abord un fel ammoniacal urineux de figure paralleli-  
pipede ; leurs fibres, un fel volatil en ramifications, qui  
doit être plus fixe, puisqu’il est chassé par la violence  
du feu qui Palcalife. Les os du bœuf, au contraire ont  
abandonné dans les bouillons les fels volatils ramifiés,  
contenus dans les lames osseufes; & ces mêmes lames  
osseufes, après une longue coction dans Peau ont don-  
né un fel ammoniacal urineux , quoique en très-petite  
quantité , pareil à celui que j’ai tiré de l’extrait des  
viandes ; ainsi on peut conjecturer que les os font plus  
faciles à pénétrer par l’eau, que les fibres des chairs, qui  
par leur fouplesse échappent à l’action de ce liquide.

Le bois de cerf est d’abord une fubstance charnue , com-  
me on l’observe dans les andouillers naissans de cet  
animal ; mais à mesi.ire que ce bois se nourrit & s’ac-  
croît, ce qui étoit fibre charnue & peau épaisse, garnie  
& parsemée de vaisseaux , tout se desseche jtssqulau  
point que les sifcs n’y pouvant plus passer , ce bois tom-  
be par la mue , chassé par un nouveau bois naissant. Si  
l’inspection du bois de cerf ne fuffifoit pas pour prou-  
ver que c’est une matiere charnue , l’analyfe chymi-  
que en donnerait un témoignage presque convain-  
cant ; puisque c’est la matiere qui fournit les princi-  
cipes les plus approchans de ceux de la Chair des ani-  
maux : fon extrait donne assez de fel volatil qui est à  
la vérité en ramifications , & fon marc donne 1 gros ,  
18 grains d’un autre fel volatil de nature urineufe ; ce  
qui est une quantité considérable qui rapproche plus le  
bois de cerfdel’efpecedes fubstances charnues, que de  
celle des os , puifque les os n’ont presque pas fourni  
de ce Eel.

L’ivoire est une matiere assez semblable aux os ; comme  
eux il est formé par lames ou couches. Si on Ecie l’i-  
voire en rouelles minces, qulon les fasse bouillir dans  
Peau, on sépare facilement ces lames, qui fe déboîtent  
. les unes de dedans les autres, en confervant leurs figu-  
res prefque circulaires. Il y a apparence que ces dents  
ou défenEes d’éléphant, n’ont pas eu d’abord toute la  
solidité qu’on leur trouve ; qu’elles ont eu leurs vass-  
feaux correfpondans au pivot qui remplissent le creux  
conique de la base de ces dents ; & qu’enfin arrivées au  
dernier degré de leur accroissement qui fe fait par cou-  
ches en plusieurs années , les vaisseaux qu’on y doit  
fuppofer fe font desséchés & ont disparu.

L’analyfe de l’ivoire ne m’a pas fourni d’autres princi-  
pes que celle des os ; c’est-à-dire, tout le sel volatil  
dans l’extrait & prefque point dans la masse blanche  
dépouillée de ses fiscs. L’ivoire Contient un fisc plus  
abondant que les os , mais dans lequel il y a moins de  
Eel volatil ; la rasson qu’on en peut donner, est que  
l’ivoire vient des pays chauds, & que dans le trajet  
qu’il faut faire pour l’apporter dans les Ports d’Afri-  
que , la chaleur du climat a pu dissiper Insensiblement  
les siels volatils.

L’analysie du poulet confirme ce que j’ai avancé; que  
plus les os siont jeunes , plus ils approchent de la na-  
ture des chairs ; puifque les os de poulet au poids de  
3 gros 9 grains ont donné 3 5 grains de sels urineux *s*

*7ξ9 .* ALI

ou ammoniacal. L’extrait du bouillon de poulet n’a  
fourni son sel volatil qu’au feu le plus fort, & ce fel  
étoit de l’efpece des sels urineux ; c’est-a-dire, en  
parallelipipede ; au lieu que celui des fibres dépouil-  
lées de leur fuc étoit en belles ramifications & fous  
une forme plus seche.

*Petit Lait.*

J’ai aussi examiné le petit lait. J’ai fait prendre douze  
livres pesant de lait récent, & fans aucun autre mé-  
lange ; après l'avoir sait cailler avec un gros de pre-  
fure, on l'a mis fur un feu très-doux, pour en mieux  
féparer le petit lait que j’ai fait filtrer; & j’en ai eu  
huit livres. Le caillé cependant ne s’est trouvé pefer  
que 2 livres 7 onces. Après avoir évaporé ce petit lait  
au bain-marie , prefque à siccité, car le petit lait ne  
fe desseche point entierement, au contraire il s’hu-  
mecte très-vite pour peu qu’on l'éloigne du feu ; fon  
poids étoit de 9 onces 24 grains.

Cet extrait analyfé a fourni du phlegme , un esprit aci-  
de de couleur de citron, puis de l’huile assez épaisse.  
Il s’est trouvé en tout 4 onces 6 gros 36 grains de li-  
queur, fans aucune apparence de sel volatil. La tête-  
morte qui pestait 3 onces 6 gros, étant expofée à Pair  
s’y est humectée, & sa lessive a donné des indices de  
fel marin. Comme il y en avoit assez pour en tirer le  
Eel, j’ai eu des crystaux cubiques semblables à ceux du  
Eel gemme, ou fel régénéré par llesprit de Eel fur le  
fel de tartre. Ainsi voilà une preuve du siel marin qui  
se trouve même dans les premieres liqueurs des ani-  
maux. Le charbon séché & calciné à grand feu a don-  
né dans la lessive des preuves d’un fel alcali. 11 a pré-  
cipité en rouge la dissolution du sublimé corrosif.

Comme on emploie aussi quelquefois la chair des poif-  
fons dans les bouillons , j’en ai examiné quelques-  
uns.

*La Carpe.*

J’ai fait bouillir une livre de chair de carpe fans peau ni  
arrêtes, dans quatre livres d’eau comme les viandes, & a  
plusieurs ébullitions répétées. Le bouillon filtré a pré-  
cipité , comme celui de bœuf, à la moitié de l’évapo-  
ration. Filtré de nouveau, l’extrait fec a pefé une once  
8 grains.

Un gros 56 grains de cet extrait analyfé pour le compa-  
rer avec le même poids d’extrait de chair de bœuf a  
fourni un demi-gros de fel volatil bien siorméen rami-  
fications. Son huile d’un jaune brun mêlée avec llesi-  
prit, pestut demi-gros, & le charbon de la cornue 48  
grains ; ainsi il y a eu 8 grains de perte.

La lessive de ce charbon a précipité en blanc la dissolu-  
tion de mercure, preuve de Eel marin, & celle du siu-  
blimé corrosif en couleur grisâtre.

La masse des fibres defieChées pefoit une once 6 gros  
12 grains. Six gros & demi de cette masse ont rendu  
un gros & demi de fel volatil en ramifications. L’huile  
& l’esprit ont pefé 2 gros 60 grains ; & le charbon  
resté dans la cornue, un gros 6 grains. Sa lessive a pré-  
cipité en blanc la solution de fublimé corrosif, & n’a  
point altéré la dissolution du mercure.

L’opinion commune est que le poisson étant nourri dans  
1 eau ne doit pas contenir tant de fuc nourricier que  
les chairs des animaux qui vivent fur terre. Il fera aifé  
de s’en assurer par le rapport fuivant.

Le bœuf nla d’humsdité de moins qu’une once 2 gros  
60 grains. L’extrait de bœuf a 38 huit grains de fel  
volatil de plus que la carpe, & 2 grains de plus en  
buste & en esprit.

Les fibres dessechées du bœuf comparées à celle delacar-  
pe , contiennent 36 grains de plus de fel volatil, & la  
carpe a fourni en esprit volatil & en huile fétide 2 gros  
24 grams plus que le bœuf.

*Brochet.*

Quatre onces de pure chair de brochet qu’on a fait bouil-

ALI 790

lir comme la carpe, ont fourni 2 gros 24 grains d’ex-  
trait folide. Par l’analysie, cet extrait a donné 49 grains  
d’huile citrine mêlée avec l’esprit.Le fel volatil qui est  
venu le dernier étoit de nature urineufe & pefoit 30  
grains. Le caput-mortuum pesioit un gros 11 grains.  
La lessive a précipité la dissolution de mercure en  
blanc, & n a point agi sur la solution du sublimé corro—  
sif. Les fibres desséchées qui ne pestaient que 4 g os 59  
grains, ont donné 2 gros 56 grains d’huile & d’esprit  
jaunâtre, & 16 grains de fiel volatil urineux. La lessiVe  
du caput-mortuum qui pessoit un gros 50 grains a pré-  
cipité d’abord la dissolution de mercure en blanc , puis  
en jaune, & enfin le tout a noirci. Verfé fur la foltle  
tion du sublimé corrosif, il s’est fait un précipité blanc  
qui a toujours resté au même état.

*Grenouilles*

Deux livres de chair de grenouilles dont on n’a pris que  
les eusses & la moitié des jambes, avec les petits os ,  
ont donné un bouillon blanc qui a fourni une once un  
gros 36 grains ,< & sans avoir formé de gelée. Un gros  
56 grains de cet extrait a donné 36 grains de fel vo-  
latil urineux; ensuite 48 grains d’esprit volatil & d’hui-  
le un peu épaisse. Le charbon qui a resté dans la cor-  
nue pestoit 36 grains. Sa lefsiye n’a point agi siur la  
dissolution de mercure, mais elle a précipité en blanc  
la solution du sublimé corrosif.

Les fibres desséchées avec leurs os pefoient 3 onces 4  
gros 36 grains. Six gros 36 grains de ces fibres ont  
donné 2 gros de fel volatil en ramifications , & très-  
fec, & un demi - gros d’esprit & d’huile de couleur  
jaune foncée ; le charbon restant pesoit 2 gros. La lese  
sive n’a point précipité la dissolution du mercure, mais  
elle a précipité en blanc celle du sublimé corrosif.

*Tortue.*

Une petite tortue de terre qui pesint 13 onces 18 grains  
ayant été séparée de S011 écaille, la chair a pesé avec  
la tête , les pates, & la queue dépouillées de peau, 8  
onces, Eans compter les entrailles qui ont été rejettées.  
Le bouillon qu’elles ont fiourni est devenu un peu gé-  
latineux, filtré & évaporé en siccité, il a formé un ex-  
trait qui pefoit 5 gros, 6 grains. En le distilant j’en ai  
retiré un phlegme , puis un esprit volatil rougeâtre &  
enfuite une huile assez soncée ; le tout ensemble pe-  
fant 54 grains. La lessive de la tête-morte qui pefoit  
2 gros 24 grains n’a fait aucun changement à la folu-  
tion du fublimé corrosif: mais fur le champ elle a pré-  
cipité en blanc la dissolution de mercure , puis en gris  
noirâtre , parce que cette lessive étoit chargée de fou-  
fre. Les fibres charnues dépouillées de fue avec les os  
bien fléchés ont *pesé 6* gros 48 grains ; en les analy-  
fant, ils ont fourni un phlegme , un efprit & une hui-  
le au poids de 2 gros, & 66 grains deEels volatils en  
ramifications. La masse restante dans la cornue n’a  
plus pefié que 3 gros 46 grains. La lessive, comme la  
précédente, a seulement précipité en blanc la disse-  
lution du mercure.

*Ecrevisse.*

Quatre onces d’écrevisses concassées, après avoir été bien  
lavées, ont donné un bouillon gélatineux dont l’ex-  
trait bien siec a pesté 2 gros 33 grains. Cet extraira  
fourni du phlegme, un peu d’esprit volatil & un peu  
d’huile, avec tres-peu de fel volatil urineux; mais  
qu’on n’a pu rassembler pour le peser ; le tout enfern-  
ble pefoit un gros 20 grains , & le charbon de la cor-  
nue un gros. La lessive a précipité en blanc la dissolu-  
tion du mercure, qui est devenue ensi-tite d’un gris nos-  
râtre; elle n’a point altéré la solution du sublimé cor-  
rosif. Le marc dont on avoit tiré l’extrait, étant fec a  
pefé 6 gros 39 grains. Il a donné par l’analyle un phleg-  
me , unefprit, & un huile fétide qui ont pefé 2 gros ,  
D d d ij

7pi ALI

4 grains. II y a eu assez de fel volatil.pour en tirer 20  
grains en forme feche & en ramifications. La lessiVe  
de la tête-morte qui ne pefoit qu’un gros , a précipité  
la dissolution de mercure en blanc qui a tiré hur le jau-  
ne ; mais elle n’a produit rien de remarquable fur la  
folution du sublimé corrosif.

*Vipere.*

Comme la vipere s’emploie en bouillon , en poudre, &  
en trochifques , je l’ai examinée avec assez d’attention  
pour qu’on puisse compter fur le détail que j’en vais  
donner.

J’ai fait pefer exactement deux viperes vives ; elles fe  
font trouvées du poids de 3 onces 2 gros 18 grains.  
On en a séparé les têtes & les queues qui ont pefé 2  
gros & demi. Elles ont fourni 54 grains de sang en  
les coupant. On les a écorchées pour en séparer les  
ovaires & les foies. Les deux peaux & les entrailles  
ont pefé 4 gros 54 grains. Les deux troncs avec les  
œufs & les foies pefoient enfemble une once 6 gros  
3 6 grains. Il y a eu de perte ou d’évaporation 3 6 grains.  
J’ai pris enfuite une portion d’une autre vipere pour  
achever le poids de deux onces. On a fait un bouillon  
de ces viperes coupées par tronçons en la maniere or-  
dinaire. On l’a filtré & évaporé, il s’est réduit en un  
extrait gélatineux qui a pefé , étant fec , un gros 36  
grains.

Des fibres & arrêtes séchées, après le bouillon, ont pesé  
3 gros *66* grains. Ainsi il y a eu en deux onces de  
troncs de viperes une once deux gros 22 grains de  
phlegme.

Pour m’assurer encore plus exactement du poids de tou-  
tes les parties de la vipere ; je commençai mes pefées  
fur de nouvelles, & j’en pris une des plus grosses  
qui pefoit toute vive 3 onces *6* gros 7.

La tête & la queue coupées pesoient ensemble un gros  
*6* grains.

Le sang que la vipere rendit, un gros 8 grains.

La peau, 4 gros 62 grains.

Le foie, un gros 14 grains.

Le cœur, 6 grains.

La vesicule du fiel, 7 grains.

La graisse , 3 gros 44 grains.

Les entrailles 3 gros 60 grains.

Le tronc net une once 3 gros 63 grains.

Ainsi il y a eu en total un gros 52 grains de perte , d’hu-  
midité qui s’est dissipée.

Le tronc fec a pefé 3 gros 71 grains; ainsi 7 gros 64  
grains d’humidité.

Le fang fec, 17 grains 7. humidité 62 grains -.

Le cœur fec un grain |. humidité 4 grains -.

Le foie fec 43 grains |. humidité 42 grains-.

La vesicule du fiel fléchée,un grain -. humidité *5* grains *L*La peau feche un gros 17 grains, humidité 3 gros 45  
grains.

La tête & la queue séchée , 28 grains |, humidité 49  
grains -.

Un tronc de vipere écorchée du poids de quatre gros 54  
grains a fourni par la cuisson 30 grains d’extrait géla-  
tineux. La chair desséchée & féparée des arrêtes, pe-  
foit 67 grains.

Les arrêtes desséchées, 36 grains & demi; par confé-  
quent ce tronc de vipere contenoit 2 gros 64 grains ά  
de phlegme On peut être assuré préfentement que le  
bouillon ordinaire de vipere ne *fe* charge que d’envi-  
ron 30 grains de substance de la vipere, lorsqu’elle ne  
pesi^ra que 4 gros 54grains, & que lorsqu’on prendra  
la plus petite dose de poudre de vipere qui est de dou-  
ze grains & demi, ou trois quarts de grains , le trait de  
la balance pouvant varier , ce stera comme si on em-  
plovoit 37 grains & demi de chair de vipere récente.  
On Eaura aussi par ce même calcul ce qu’on doit trou-  
ver de parties gélatineuses, lorfqu’on veut les tirer des  
troncs des viperes, pour être employées dans les tro-  
chssques ; car suppofé qu’on emploie quatre onces de

ALI 792

tronc de viperes nouvellement écorchées, on en tirera  
une once, 14 grains, & un quart de grain d’extrait de  
bouillon ou de chair desséchée , & il s’y trouvera en  
vertebres ou arrêtes Eeches 3 gros 3 3 grains & trois  
quarts de grains; & 2 onces 3 gros 24 grains de phleg-  
me & d’humidité.

Un foie de vipere avec son cœur qui pefoient 61 grains,  
ont donnés par l’évaporation du bouillon, 3 grains ,  
d’extrait gélatineux. Ce foie & ce cœur fecs, après la  
cuisson, n’ont plus pesé que 18 grains & demi.

*Analyse de l’extrait de Bouillon de Vipere.*

J’ai pris l’extrait du bouillon de deux onces de vipere»  
y compris les cœurs & les foies. Il pefoit un gros 36  
grains.Il a fourni en huile, efprit, & sel volatil de figu-  
re ammoniacale 54 grains.Le charbon resté dans la cor-  
nue pesoit aussi 54 grains , & sa lessive a donné des mar-  
ques de fel marin. Les fibres fléchées & les arrêtes qui  
pefioient 3 gros 66 grains ont donné en efiprit, en hui-  
le , & en fiel volatil ammoniacal un gros 54 grains.  
Le charbon qui ne pefioit que 2 gros 6 grains apréci-  
pité par *sa* lessive la dissolution du mercure en blanc.

Pour avoir l’analyse complete , j’ai pris des vertebres &  
des arrêtes de viperes qui par la cuisson, avoient été  
dépouillées de tout leur sifc , & ensiaite de toutes leurs  
fibres en les lavant à grande eau avec beaucoup de foin  
pour les bien nettoyer. Deux onces de ces os bien  
fecs , ont donné par l’analyse 2 gros 44 grains d’eff rits  
volatils & d’huile. Le fel volatil qui s’étoit attaché  
en forme feche aux parois du ballon , & qui étoit cryse  
talltsé, comme le Eel volatil d’urine,s’est trouvé pefer  
70 grains En poissant le feu encore pendant cinq  
heures, il y a eu 12 grains de Eel volatil en ramifica-  
tions, semblable à celui que l'on tire de la corne de  
cerf J’ai eu 82 grains de Eel volatil en forme *sé-  
ché,* de deux onces d’os de vipere, qu’on auroit dû  
croire être dénués de tout principe, & cette abondan-  
ce de fel volatil est égale presiju’à celle qu’on tire du  
bois de cerf. La lessive du caput mortuum de ces os  
n’a point altéré la folution du sublimé corrosif : mais  
elle a donné feulement quelque indice de soufre.

Cette analyse des arrêtes des viperes prouve que les an-  
ciens ont eu raisim de faire cuire les viperes pour en  
développer les principes dans les trochifques qu’ils défi  
tinoient à la thériaque, & que les vertebres & les ar-  
rêtes n’ont rien de nuisible, ni même d’inutile dans cet  
antidote, puisqu’étant développées & rendues friables  
par la cuisson , elles y fournissent une matiere fembla-  
ble à la corne de cerf préparée à Peau. Mais ce qui dé-  
termine à les devoir regarder comme utiles dans cette  
confection, c’est que la précédente analyfe démontre  
qu’elles contiennent prefque autant de sels volatils que  
le bois de cerf.

*Pain.*

Je terminerai ce Mémoire par l’analyse du pain, afin de  
donner une idée de ce que le pain, traité comme les  
viandes, pourra fournir d’extrait & de parties grossie-  
res, par les cuissons répétées en plusieurs eaux, & en-  
fuite de ce qu’il contiendra de principes en l'analy-  
scmt par les distilations. Mais j’avertis que les opéra-  
tions *sur* le pain varient selon la différence des pains ,  
Eelon que la farine en est plus ou moins fine, & aussi  
felon que le pain est plus ou moins cuit.

J’ai choisi pour mes principaux essais le pain de Gonesse,  
parce qu’il m’a paru qu’il y avoit dans ce pain , moins  
de mélange de matiere hétérogene, & parce qu’il n’y  
a dedans ni levure de biere, ni lait, ni Eel ; j’ai pris en  
différens tems quatre onces de ce pain le jour du mar-  
ché, par conséquent cuit de la veille. J’en ai séparé  
.la croûte, parce qu’elle peut aussi-bien que le degré de  
sa cuisson accélérer ou retarder l’exsiccation, laquelle  
*se* fait plus également sur la mie.

Quatre onces de cette mie bien séchée , n’ont plus pesé  
que 2 onces, 7 gros , 36 grains.

793 ALI

La mie & la croûte taillées .en tranches , comme pour  
le potage, n’ont pas diminué si considérablement, à  
caufe de la croûte qui est plus feche, & 4 onces de  
l’une & de l'autre séchées au même feu & pendant le  
même tems, pefoient 3 onces , 6 gros.

L’extrait en a été fait avec tout le foin possible : mais on  
n’en a pu filtrer le bouillon, quoiqu’on eût très-éten-  
du la liqueur. Ainsi j’ai été obligé de le laisser dépo-  
ser à chaque ébullition, & de mettre à part ce que j’en  
retirerois de plus clair.

Les bouillons clarifiés de la mie de pain *se* font réduits par  
l’évaporation, en un extrait gommeux, médiocrement  
transiparent, qui a pesé 6 gros. Son résidu après toutes  
les lotions & coctions ayant été séché jufqu’à *se cas-  
ser,* n’a plus pesé qu’une once, 7 gros, 54 grains, ou  
2 onces moins 18 grains.

Le pain qui avoit sa croute a fourni par le même procédé  
1 once, 2 gros, 18 grains d’extrait, & la masse restée  
après les ébullitions, pestoit 1 once, 4 gros, 54grains.

Les six gros de l’extrait ci-dessus analysiés, ont donné du  
phlegme, de l’efsprit acide , de couleur orangée , &  
une huile fétide , qui pefoient ensemble 3 gros. Le  
caput-mortum pesint 2 gros. Sa lessive a précipité fort  
légerement la dissolution de mercure dans l'efprit de  
nitre ; ce qui indiqueroit un léger fel urineux ou am-  
moniac , dans lequell'acidedomineroit, puifque cette  
même lessive n’a rien produit fur la folution de subli-  
mé corrosif.

La pâte séchée, restée de l'ébullition, qui pefoit 2 on-  
ces moins 18 grains , a produit les mêmes principes  
que l’extrait ; & les liqueurs qu’on en a tirées , pe-  
foient enfemble 7 gros, 18 grains. Le charbon resté  
dans la cornue pesiait 6 gros, 40 grains. Sa lessive n’a  
rien produit dans les essais.

Par ces expériences , on peut être assuré que dans une  
livre de pain de Gonesse, pris le jour de marché, il y  
aura 3 onces, 7 gros, 48 grains d’humidité, puistquse-  
tant séchée, cette livre ne peseta plus que 12 onces,  
24 grains, qu’elle fournira 5 onces, 1 gros d’extrait,  
qui, felon les apparences, est la matiere que la digef-  
tion en sépare pour la nourriture du corps, & 6 on-  
ces, 3 gros de matiere grossiere. GEoffRoY , *Mem. de  
l’Acad. Roy. des Sciences.*

ALINDES1S , Ἀλίνδησις, ἀλίνδὸς ; efpece d’exercice du  
corps, dont Hippocrate a fait mention dans fon Livre  
*de Victus ratione, dAvelufftç TPaçaTTrnAx* τῷπάλη διαπρήσ  
*criai* ; ξηραίνει δἐ μᾶλλον διὰ τὴν κόνιν , καὶ σαρκοι ὴσσοι'.  
L’action de fe rouler par terre produit fur le corps à  
peu près le même effet que la lutte, mais elle deffeche  
davantage, à caisse de la poussiere, & cela contribue  
moins à l'accroissement des chairs. Voici ce qu’il en  
dit encore dans fon Traité *De Insomniis,* τρίψις δἐ μὴ  
ἔστω, μηδἐ πάλη μηδἐ ἀλίνδησις ; il ne faut faire ufage  
ni de la friction, ni de la lute, ni de cet exercice dans  
lequel on fe roule dans la poussiere.

Cette exercice consistoit à fe rouler dans la poussiere ,  
après qu’on s’étoit frotté d’huile.

ALINTHISAR , ou U V U L Æ PROCI-  
DENTIA. *Relâchement de la luette.* Voyez *Uvula,*ALIOCAB , *Sel ammoniac.* Ce terme est fynonime à  
*alemzader.* CasTELLI d’après **RULAND.**

ALIPÆNOS, Ἀλίπαινος, ἀλίπαντος, d’a privatif, &  
deAinasoiv, *engraisser* ; terme usité pour désigner les  
médicamens extérieurs dessiccatifs,ou les remedes dans  
la composition defquels il n’entre point d’ingrédiens  
adipeux. Voici comment Cesse a interpreté ce mot.  
« 11 n’y a point d’emplâtres, dit-il, dlun plus grand  
» ufage que celles qu’on applique immédiatement silr  
» les blessures récentes , & que les Grecs appellent  
» ἔντομα ; car elles dissipent les inflammations, à moins  
» qu’elles ne soient très-violentes; & dans ce cas mê-  
» me , elles en diminuent beaucoup la violence ; quant  
» a celles où il n’y a point d’inflammation , elles les re-  
» ferment promptement & les font cicatrifer. Elles font  
» composées d’ingrédiens qui n’ont rien de graisseux ,  
» & clest pour cela que les Grecs les ont nommées

ALI 793

» ἀλίπαντα ». L. *V. c.* 19. Ces emplâtres étoient oppo-  
sées à celles qu’on appelloit λιπαρὰ, dans lesquelles il  
entroit des ingrédiens gras. Galien appelle ceux - ci  
αλιπή.

ALIPASMA , *d’aadqon , oindre. C’étoit* une poudre  
qu’on mêloit avec de l’huile , & dont on *se* frottoit  
pour prévenir la sueur. BLANCARD.

ALIP1LI. Domestiques qui Eervoient dans les bains ; on  
les nomma ainsi de letlr sonction,qui consistoit à enlever  
le poil des aisselles. Les onguens ne pouvant être com-  
modement employés qu’on n’ôtâtle poil.les anciens se  
siervoient de pincettes & de pierres-ponces. Mais lorse  
que ces moyens n’étoient pas suflssa-ns, ils fe saisioient  
appliquer des emplâtres appellées *dropaces*, faites avec  
de la poix & de la résine. On levoit ces emplâtres tout  
d’un coup; enforte que les poils y demeuroient atta-  
chés. Ils se fassoient encore oindre avec des onguens  
appelles *Psilothra* , qui faisoient tomber les poils.  
Ceux qui Eervoient à cet office étoient appelles Zéro-  
*pacistae Sc Alipilarii*, & les femmes *Picatrices & Par-  
elltriae.* LE FEVRE.

ALIPTÆ , de ἀλειφω , *oindre.* Domestiques dont l’em-  
ploi étoit de frotter les perfonnes au fortir du bain.  
Dans les commencemens, ils travailloient fous la di-  
rection du Medecin , qui auroit choqué la décence de  
sim état en s’abaissant à ce service vil. Il *se* bomoit à  
commander aux *Aliptae.* Les Romains appellerent aussi  
ces domestiques *Unctores* ou *Reunctores* : ils étoient re-  
gardés chez eux comme des gens du bas étage; & cela  
paroît bien par ce que Pline dit de Prodicus de Seli-  
vrée, *Mediastinis reunctoribus vectigal invenit.* Il ga-  
gnoit *sa* vie parmi la troupe l.ervile des froteurs. Mais  
ces domestiques n’eurent pas plutôt acquis quelque  
dextérité dans cette partie éloignée de Part, qu’ils  
commenceront à secouer le joug & à *se* soustraire à l'au-  
torité des Medecins. Avec le tems , ils parvinrent à se  
mêler de Medecine. Us changeront leur nom *d’Aliptae*en celui de *Iatroaliptae, Sc* bien-tôt après ils se déco-  
rerent du titre de Medecins.

Une foule d’efclaves s’associa aux *Aliptae.* Ils remplirent  
bien-tôt les massons des grands. Ils y exercerent l’art  
de guérir d’une façon deshonorante pour les vrais Me-  
decins ; & de là viennent le préjugé qu’ont de certai-  
nes gens, & le reproche qu’ils nous font encore au-  
jourd’hui que la Medecine étoit exercée chez les Ro-  
mains par des efclaves: ils ne s’apperçoivent point que  
pour donner quelque fondement à leur opinion , il  
leur plaît d’ériger en Medecins des valets de bain ,  
tels que ceux dont nous nous fervons. Car rien n’est  
plus vrai que nos valets de bain font les vrais succeso  
feurs des an dens *Aliptae ,* dont l'unique fonction étoit  
de baigner, de frotter & d’oindre, dans ces tems où  
la lute & les autres exercices des Athletes étoient en  
ufage. SCHULZE. *Hist. Med.*

La Pharmacopée de Londres parle des trochisques sui-  
vans Eous le nom de *trochisci Aliptae moschataes* trochis\*  
ques bassamiques avec du mssc.

Prenez *du laudanum le plus pur , trois onces yde styrax purifié, une once et demie ,  
de benjoin en poudre, une once ,  
du bois d’aloès, deux dragmes ,  
d’ambre gris , une dragme j  
de musc, un demi scrupule.*

Pilez le laudanum dans un mortier d’airain,avec un pic  
lon de fer : que le pilon & le mortier foient chauds &  
frottés avec une amande & un peu d’eau rofe, jufqu’à  
ce que l’amande soit dissoute par le frottement.

Joignez-y le styrax & le benjoin ,que vous traiterez de la  
même maniere.

Mettez en dernier lieu le bois d’aloès en poudre, avec  
le mule & l’ambre gris dissous enfemble avec de l'eau  
roEe ; & lorEque toute cette composition Eera presque  
froide, faites-en des trochifques. S. *A.*

Cette composition est tirée de *Nicolaus* ; on l’a tranfcri\*

*79y* ALI

te dans les Pharmacopées de Londres & d’Ausbourg ;  
mais on y a ajouté une demi-dragme de camphre que  
nous avons soustraite, par la raifon que le camphre a  
une odeur qui déplaît à beaucoup de personnes. *Phar-  
macopée de Qutncy»*

ALISMA. C’est selon Matthiolé *sAlisma* de Dloscori-  
de. *Arnica,* Offic. Schrod. 20. *Arnica Officinarum.*Buxb. 98. *Arnica Schroderi ,* Rupp. Flor. Jen. 141.  
*Doronicum sitve Alisma et Arnica Germanorum.* Park.  
320. Raii Hist. ï. 176. *Doronicum plantaginis folio al-  
terum.* C. B. 185. Tourn. Inst. 487. Boerh. Ind. A.  
100. Hist. Oxon. 3. 127. Buxb. 98. *Doronicum Ger-  
manicum foliissemper ex adverse nascentibus villosis.* J.  
Β. 3. 19. Chab. 339. *Calendula Alpina ,* Ger. 603.  
Emac. 740.

Voici comment Oribaste a décrit cette plante. L’*Alisma,*dit-il, que quelques-uns appellent eneore *Alcea,* d’au-  
tres *Damafonium*, quelques - uns *Acyrus* & quelques  
autres *Lyrus,* a stes feuilles femblables à celles du plan-  
tain , feulement un peu plus étroites ; leur convexité  
est tournée du côté de la terre. Elle pousse une tige  
foible, douce , en forme de thyrse, à la hauteur d’une  
coudée & chargée à fon fommet de petites têtes. Ses  
sieurs font fines, d’une couleur blanche, tirant fur le  
jaune pâle. Ses racines fient comme celles de l’ellé-  
borenoir, foibles, odorantes, acres & un peu grasses  
au gout. Elle naît dans les lieux humides & arrosiés  
d’eaux.

Une dragme ou deux de la racine priEe dans du vin , gué-  
rit ceux qui ont mangé du lievre marin , qui ont été  
mordus d’un crapaud , ou qui ont trop pris d’opium.  
Elle est encore salutaire dans la dyssenterie & les tran-  
chées, Eoit qu’on en boive la décoction seule , foit  
qu’on y joigne une égale quantité de carottes sauva-  
ges ; on peut aussi s’en servir avec avantage dans les  
convulsions & dans les affections hystériques. Les seuil-  
les de cette plante refferrent le ventre , provoquent les  
regles & résolvent les tumeurs si on les applique dese  
fus. DÏOSCORIDE , *L. II. c.* 169.

Nous siavons par expérience que la décoction de racine  
de *damafonium* ou *alisma* dans l'eau, prifeen boisson,  
brise la pierre dans les reins. Αετιυε, *Tetr. I. Serm.*I. *Tit. Damasernum.*

*V Alisma* est une eEpece de doronic. Cette plante jette  
de sta raeine plusieurs feuilles ressemblantes à celles du  
plantain, nerveufes , un peu épaisses, velues , fe re-  
pandant à terre. Il fort de leur milieu une tige qui croît  
à la hauteur d’un pié ou d’un pié & demi, velue, por-  
tant des feuilles beaucoup plus petites que celles d’em-  
bas , & en fa fommité une fleur jaune radiée, fembla-  
ble à celle du doronic ordinaire, mais plus grande &  
d’tme couleur d’or plus foncée. Sa femence est lon-  
guette, garnie d’une aigrette , acre , odorante. Sa ra-  
cine est rougeâtre, entourée de filamens longs, com-  
me celle de l’ellébore noir, d’un gout acre , aromati-  
que, agréable. Elle croît aux lieux montagneux , elle  
contient beaucoup de Eel & d’huile ; elle est diuréti-  
que, fudorifique & quelquefois un peu émétique; elle  
dissout les coagulations du fang. Ses fleurs font éter-  
nuer, leur infusion arrête le crachement de fang. Lli-  
MERY, *des Drogues.*

On trouve par des expériences réitérées , que *Falisma*est réfolutif& vulnéraire. On le regarde comme un  
des meilleurs remedes qu’on puisse faire prendre à  
ceux qui fe font blessés par une chute d’une grande  
hauteur. *Ephem. Germ. An.p.* et 10. Les habitans de  
la campagne s’en fervent au lieu d’ellébore, dans la  
mortaIité des bestiaux. HoffMaN , *Cat. Abtor.* DaLE ,  
*p.* 88.

Tournefort fait mention de cinq especes *d’Alisma.*

La premiere est, *F Alisma repens, foliis gramineis et su-  
brotundis s Damafonium radiculas emittens ex genicu-  
lis. Ranunculus palustris, joliis gramineis et subrotun-  
dis* , Petit. Epit. p. 47. *Damafonium repens, Potamoge-  
tonis rotundifola solio*, Tab. 4. fig. 9. Act. Ac.Reg. Sc.  
17O.Vail.46.

ALI 796

La seconde est,

*Alisma cord. in Dioscorid. Ranunculus palustris, planta-  
ginis solio ampliore,* Inst. 292. *Plantago aquatica latel  
folia,* C. B. Pin. 190. *Plantago aquatica*, J.B. 3.787.  
*Plantago palustrissive aquatica ,* Tabern. Icon. 734.

Cette efpece est fort bien représentée dans *Tabernaemon^  
tanus.* Il ne faut pas la confondre, comme Bauhin a  
fait, avec le *Plantago aquaticasoliis betae aut Planta-  
ginis* ,de Lobel.

On trouvera Pespeee sauvante beaucoup mieux repréfen-  
tée chez Lobel, que celle-ci.

La troisieme est ,

*Alisma angustifolium umbellatum , capitulis rotundis s  
Ranunculus palustris , plantaginis folio angustiore,* Inst.  
292. *Plantago aquatica angustisolia*, C. B. Pin. 190.  
*Plantago aquatica minor,* Tabern. Icon. 734. Je n’ai  
point trouvé cette espece aux environs de Londres :  
mais elle est fort commune dans les marais aux envi-  
rons de Cambridge.

Il ne faut pas confondre, avec Bauhin, cette plante avec  
*le Plantago aquatica humilis, angusti oli a eti longisolia.*Lobel.

Pour remarquer la différence de ces deux Plantes, on  
n’a qu’à Comparer\* les figures de *Tabernaemontanus &*de *Lobel.*

La quatrieme efpece est,

L’*Alisma umbellatum , foliis angustissimis- Ranunculus  
aquaticus , plant aginisfolio angustissimo*, Inst. 292.

La racine de cette plante estime touffe de fibres blanches  
& chevelues. Les feuilles ont deux ou trois pouces de  
long fur fept ou huit lignes de large, d’un verd pâle,  
traverfées de nerfs dans leur longueur, pointues, fou-  
tenues Eur un pédicule assez long, d’abord insipides,  
mais prenant ensuite une siaveur telle à peu près que  
celle de ha coriandre. Les tiges sirnt ordinairement  
courbées, nues , d’une grosseur médiocre, portant des  
fleurs en ombelle, dont les rayons ont un pouce & demi  
de long. Chaque fleur est composée de trois pétales  
qui siont preEque ronds, pointus, blancs, tirant Eur la  
couleur de chair. Le calice est composté de trois feuilles  
creufes, d’un verd jaunâtre , unies, éclatantes, d’une  
ligne & demie de long, pointues & crenelées. Chaque  
fleur a six étamines extremement courtes , chargées  
d’une fommité jaune. A la base de la fleur est un petit  
bouton verdâtre, qui devient dans la sitite de trois  
lignes de diametre; il contient plusieurs siemences ra-  
massées, crenelées, d’une ligne de long, pointues, de la  
même siaveur que les feuilles.

Elle fleurit au mois de Juillet & au mois d’Août. Elle  
varie felon la nature du terrein. Je l’ai vu à Montpel-  
lier d’un pié de haut , avec deux ou trois ombelles, les  
uns au-dessus des autres.

La description que Clusius a donnée de la plante qu’il  
nomme *Plantago aquatica minima* , s’accorde assez  
avec celle de *FAlisma* de la quatrieme espece , s’il  
n’assuroit que les fruits de la sienne s’ouvrent en deux  
parties, & qu’ils renferment de petites femenees ; ee  
qui ressemble plus au *Damafonium.*

La cinquieme espece est,

***IL.****Alisma humile, supinum , angustifolium. Ranunculus  
palustris aptant aginissolio, humilis et supinus,* Inst. 292.  
*Plantago aquatica, humilis, angustifoliaet longisolia,*Lob. lcon. 300.

Cette derniere espece est très-parfaitement représentée  
dans Lobel.

\* Il y a une autre espece *TAlisma* connue fous le nom  
*d’Alisma Monspeliensium s* de *Doria Narbonensium,* de  
*Virga aurea major, & de Sodilago.* On la trouve en  
abondance sur les bords d’une riviere qui coule aux  
environs de Montpellier. Cette plante a une faveur  
assez approchante de celle de l’angélique ; elle est *ce-  
pendant* plus foible, moins aromatique, quoiqu’amere.  
On l’emploie avec succès pour la guérifon nonsseule-  
ment des plaies recentes, mais encore des ulceres sa-  
nieux & invétérés. On pulvérife les feuilles, & on  
répand la poudre fur les plaies, ou on la fait entrer

797 À L K

dans la composition des emplâtres & des onguens. On  
fait aussi prendre la décoction des feuilles aux per-  
fonnes qui ont fait quelque grande chute , ou qui ont  
reçu quelque coup considérable.

ALI.STELES , *Sel ammoniac.* RULAND.  
ALITURA, *Nutrition.* BLANCARD.

A L K

ALKAFIAL, *Antimoine.* RULAND.  
ALKAHEST. Voyez *Alcahest.*

ALKALE, ( *Oleum gallinae.} Huile ou graisse de Poules*RULAND.

ALKALI. Voyez *Alcali.*

ALKALIA, ( *Vas ) Vaisseau.* **RULAND.**

ALKALID, ÀLKES, ou ALKOB, *Æs ustum ; Chaux  
de Cuivre.* RULAND.

ALKANT, *Mercure,* ou encore, espece*d’Encre.* RU-  
LAND.

ALKANTUM, *Cielvre brûlé,* ou espece *d’aromate ;* ou  
même, felon quelques-uns, *Arsépic.* RULAND.

ALKANRI, ou ALCANRI. Nom que Mesiié avoit  
donné à un certain électuaire, ou à une espece de  
confection dont on ne fe fert plus aujourd’hui. Cas-  
TELLI.

ALKARA , ou ALCARA , *Cucurbite.* Instrument  
chymique auquel on a donné ce nom , à casse de la  
ressemblance de fa figure à celle d’une Courge. RU-  
LAND.

ALKARANUM. Terme fynonime ,felond Ruland, à  
*Duenec viride.* Voyez *Duenec.*

ALKASA , ou ALKAZOAL, ou ALBOT. Ruland  
rend ce mot par *creuset.*

ALKAUT, ou ALMARKASITA, *Mercure.* Jonhfon  
écrit *Aleaut,* au lieu de *Alkaut.*

ALKAUTUM. Jonhfon, le fidele copiste de Ruland,  
s’est encore trompé avec lui star l’orthographe de ce  
mot. Ce n’est point*Alkautum*qu’il faut écrire, c’est  
*Al-kantum.* Voyez ce dernier.

ALKEKENGI, *Coqueret,* ou *Alkékpnge.* Voici com-  
ment on distinguera cette plante dans les Auteurs.

*Alkekengi s Halicacabum,* Offic. *Alkekengi Officinarum,*Tourn. Inst. 151. Elem. Bot. 126. Boerh. ind. A. 2.  
66. Dill. Cat. Giss. 83. *Alkekengi Tournefortii,* Rupp.  
Flor. Jen. 38. *Solanum vesicarium*, C. B. Pin. I66.  
*Solanum vesicarium vulgatius repens, fructu et vesica  
rubrâ,* Hist. Oxon. 3. 526. *Halicacabum,* Ger. 271.  
Emac. 342. *Solanum Halicacabum vulgare*, J. B. 3.  
609. Chab. 522. Raii, Hist. 1. 681. *Solanum vesica-  
rium sive Alkstkssingi,* Park. Parad. 532. *Halicacabum,*Rivin. *HaTicacabum sive Alkekengi vulgare,* Park.  
Theat 462.

La racine *d’Alkekenge* s’étend en ferpentant dans la ter-  
re ; elle pousse au printems différentes tiges rougeâ-  
tres, à la hauteur d’un pié , pas tout-à-fait rondes, un  
peu anguleufes, à peu près de l’épaisseur d’un doigt,  
peu branchues, environnées de feuilles d’un verd fom-  
bre , larges dans leur partie inférieure , finissant en  
pointe très-aiguë , un peu courbées vers les bords ,  
ressemblantes à celles delamorelle , mais un peuples  
grandes.

Les fleurs partent du pié des feuilles fur des tiges de la  
longueur d’un pié ; elles font du genre des monopé-  
tales, de couleur blanche; découpées en cinq parties,  
elles ont des étamines jaunes dans le milieu. Lorfque  
la fleur est tombée, sim calice *se* dilate en une vesi-  
sie membraneuse , grosse comme une noix médio-  
cre, verdâtre au commencement , mais rougissant à  
mesiIte qu’elle mûrit. Elle renferme un fruit mou,  
rouge , ressemblant à une cerife, d’un gout aigrelet  
& un peu amer. On trouve dans le suc gommeux &  
pulpeux de ce fruit, de petites femences en grand  
nombre & applatles. Cette plante croît dans les jar-  
dins, ou elle fe reproduit aisément. Elle fleurit au  
mois de Juillet & au mois d’Août. Le fruit est mûr  
en Septembre. On fe fiert en Medecine du fruit & des  
feuilles. .

A L K 798

Les feuilles font rafraîchissantes, & de la nature de cela  
les de la morelle. Le fruit est un diurétique d’une ef-  
ficacité singuliere ; il est bon contre la pierre & la gra-  
velle. Bouilli dans du lait , & adouci avec du fucre,  
il dissipe la chaleur des urines ; il teint les urines en  
rouge ; il guérit les ulceres qui fiant dans la vessie &  
dans les reins. Il soulage dans la jaunisse , en levant  
les obstructions du. foie & de la vésicule du fiel ; & dans  
l’hydropisie , en emportant les eaux par la voie des  
urines.

La feule préparation officinale qu’on en fasse, ce font les  
trochifques *à’alkekenge.* MILLER. *Bot. Offic.*

Le fruit *d’alkekenge* porte un fuc vineux & très-pénétrant,  
comme le fuc de citron , & qui mérite par confé-  
quent d’être recommandé dans les fievres ardentes.  
Séché & mis en farine , fon infusion dans du vin fera  
un excellent diurétique ; elle relâchera même le ven-  
tre : elle produira des effets d’autant meilleurs , qu’il  
y aura dans le corps moins de fubstances tendantes à  
une putréfaction alcaline : c’est pourquoi les diuréti-  
ques alcalis feront tenus pour suspects. Une demi-  
once de ce fruit fléché & broyé , prife avec du fucre,  
comme le thé ou le caste , débarrassera les reins , dif-  
foudra le fang coagulé, foulagera dans la jaunisse , la  
strangurie & l’hydropisie. La fumée des femences d’ss-  
*kgkenge* reçue par la bouche, fera fortir les vers qui  
peuvent être renfermés dans une dent creufe. BOER-  
HAAVE.

Lemery ajoute que fes fruits sont propres à exciter les uri-  
nes , à faire fortir la pierre & le gravier dans la colla  
que néphrétique, & à purifier le sang ;& qu’on les em-  
ploie ordinairement en décoction , & quelquefois fé-  
chés & pulVérifés.

ALKEKENGI est un mot Arabe. Εεμεευ.

Il y a de cette plante les especes suivantes.

1. *Alkekengi Officinarum,* Tourn.

2. *Alsekengi Officinarum, foliisvariegatis,* Tourn.

3. *Alkekgngifructu parvo verticillato,* Tourn.

4. *Alkekengi virginianum ,fructu luteo*, Tourn.

5. *Alkekengi Indicum majus ,* Tourn.

6. *Alkekengi Americanum annuum ramosiissimum rsaruc\*  
tu ex luteo virescenti,* Houst.

7. *Alkesengi Americanum annuum maximum vificosam,*Houst.

8. *Alkekengi Barbadensc patulum , parvo flore, fructu  
amplo, mucrone productiori ,* Act. Phil. num. 399.

9. *Alkekengi Curasseavicum, foliis origani incanis, flore  
vietesalphureo, fundo purpureo,* Boerh. Ind. Alt. 11.  
66.

10. *Alkekengi Americanumfrutescens, fructu globoso risu  
bro, vesica atro-purp ure a,* Houst.

Voici comment on distinguera la troisieme espece *d’Afe  
kcltenge* dont Miller a fait mention.

Στρώχνον ὑπνωτικόν. *Diofcoride*

*Solanum somniferum,* Offic. Ger. Emac. 3 39. Park-Thcala  
345. *Solanum somniferum ver*ti*ciliatum,* C. B. Pin.  
166. Chab. 522. Hist. Oxon. 3. 526. Comm. Flon  
Mal. 253. *Solanum somniferum antiquorum ,* Alp.  
Exot. 71. *Solanum vcrelcillatum*,J. B. 3. 610. Raii,  
Hist. 1.682. *Solanum , Alkekengi Mexicanum,* Hern.  
296. *Alkekengi fructu parvo verelcillato,* Tourn. Inst.  
151. Elem. Bot. 126. Boerh. ind. A. 2. 66. *Pevetels*Hort. Mal. 4. 113. *Bacrifora Indica, floribus ad folio-4rum exortus, fructusalcato decapyreno ,* Raii, Hist. 2.  
1632.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit au  
mois de Juillet. On emploie fa racine & fon fruit.  
La racine est un fomnifere, mais plus doux que llo-  
pium.

Le fruit pousse violemment par les urines ; c’est pour-  
quoi on l’ordonne dans les hydropisics. Sa décoction  
foulage le mal de dent. Le Eue de la racine avec du

799 A L K

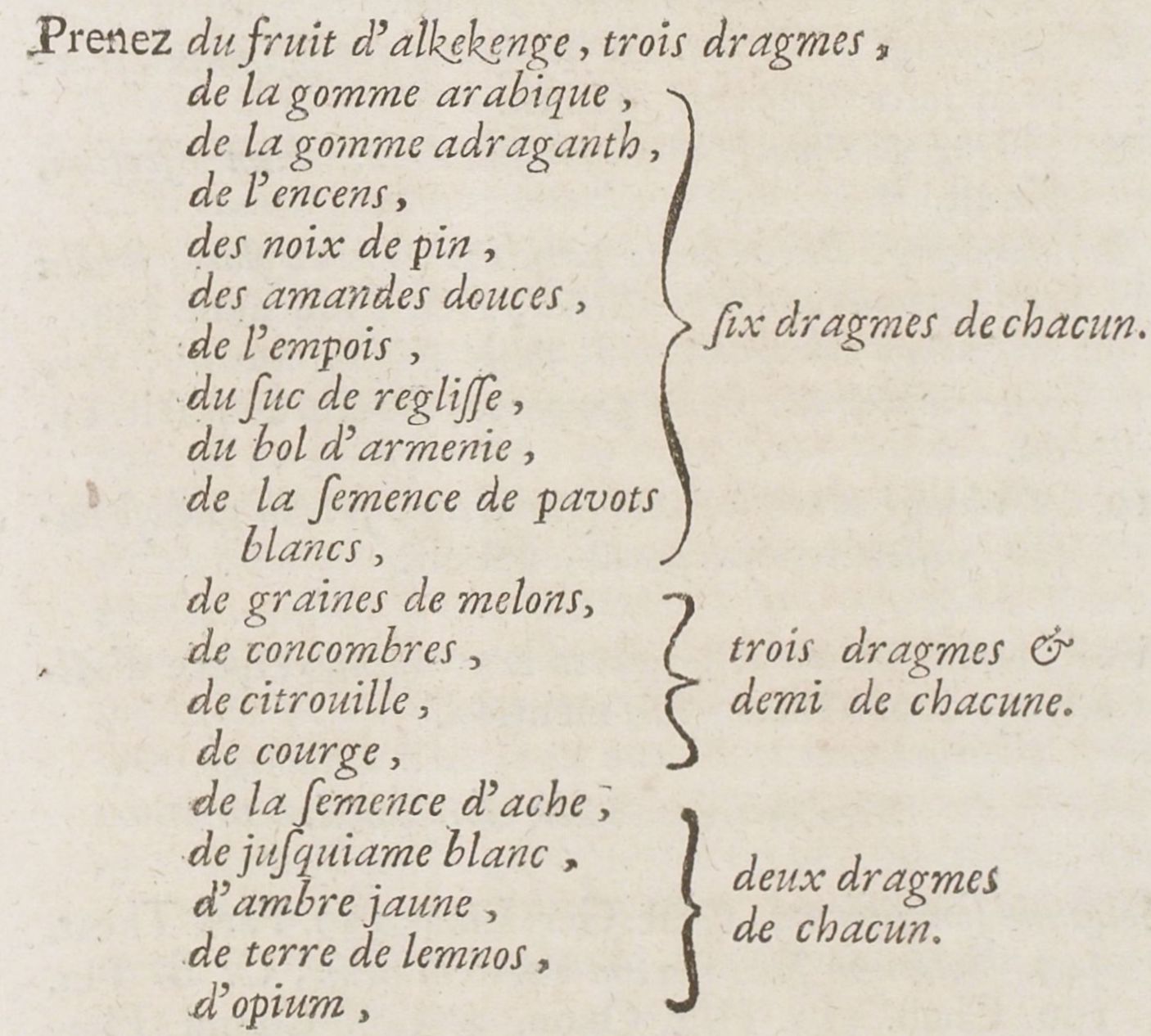
miel, éclaircit la vue. DaLE d’après DïosCûRIDE,  
.L’*Alkekenge* ne naît point dans nos jardins : mais les

Botanistes l’y cultivent pour les usages de la Mede-  
cine.

Les feuilles *d’Alkekenge* font acres & ameres. Elles ne  
teignent point en rouge le papier bleu : mais le fruit  
lui donne cette couleur très-foncée. Sonacreté fe fait  
fentir d’abord : mais elle dégénere enfuite en une forte  
amertume; d’où l'on pourroit conjecturer que ce fruit  
contient un fel analogue à *i’axyjol diaphoreticum  
Angeli Sulae ,* mêlé aVec un peu d’huile fétide , mais  
Êlllement embarrassé dans les feuilles aVec les parties  
terreisses& fulphureufes, que fon effet n’est pas fensi-  
ble.

L’*Allukenge* est très-diurétique & apéritif. Diofcoride  
en faifoit ufage dans la jaunisse & dans la rétention  
d’urine. Si l'on broie & si l'on presse trois ou quatre  
plantes *d’Alkekenge* dans un Verre de vin, on aura un  
excellent remede contre Phydropisie & la retention  
d’urine, *Arnauld de Villeneuve, et Caesalpin.* Dans le  
tems de la Vendange , prenez une quantité suffisante  
*d’Alkekenge -8e* de raisins. Broyez-les ensemble ; ti-  
rez-en le moût ; enfermez-le dans un Vaisseau , &  
prenez-en pour la graVelle quatre onces tous les ma-  
tins. Le fuc *d’Alkekenge* épaissi à la consistance d’un  
extrait, a la même propriété. Cinq ou six fruits d’*Al-  
bekenge* préparés d’une façon convenable , & qu’on  
prendra dans le bain , mêlés aVec une émulsion ordi-  
naire, .produiront un bon effet dans la rétention d’u-  
rine. *Braffavola* fe ferVoit du lue du fruit de cette  
plante dans la même maladie. Il assure qu’un malade  
qui en étoit cruellement tourmenté depuis trois jours ,  
en fut parfaitement guéri par ce remede. On fait des  
trochifques aVec le fruit de *i’Ajojaenge. M. Lemery* les  
a parfaitement décrits. On emploie ce fruit dans le  
sirop de chicorée, & dans le sirop antinéphrétique de la  
Pharmacopée Royale. ToURNEfoRT.

Selon la Pharmacopée dtl Collége de Londres, on prépa-  
rera de la maniere fuivante les troclusques *d’alke-  
kenge.*



Melez 1e tout. Faites-en une pâte de la consistance con-  
venable pour faire des trochifques, avec une quantité  
fussisante de fuc *d’alkekpnge.* S. A.

Cette composition est fort ancienne ; on l’a tirée origi-  
nairement de Mesué; mais elle est étrangement diflé-  
rente dans la pharmacopée d’Ausbourg & dans les  
premieres pharmacopées du Collége de Lcndres, de  
ce qu’elle est ici ; car elle contient plusieurs ingrédiens  
tout-à-fait contraires à ceux que nous venons d’y faire  
entrer. Nous l'avons donnée telle qu’elle fe trouve  
dans la derniere édition de la pharmacopée de Lon-  
dres. *Pharmacopée de Londres par* QoiNCY.

On prépare les trochifques *d’alkpkenge* avec & sans  
l’opium. L’ancienne préparation de Mefué est a^ec

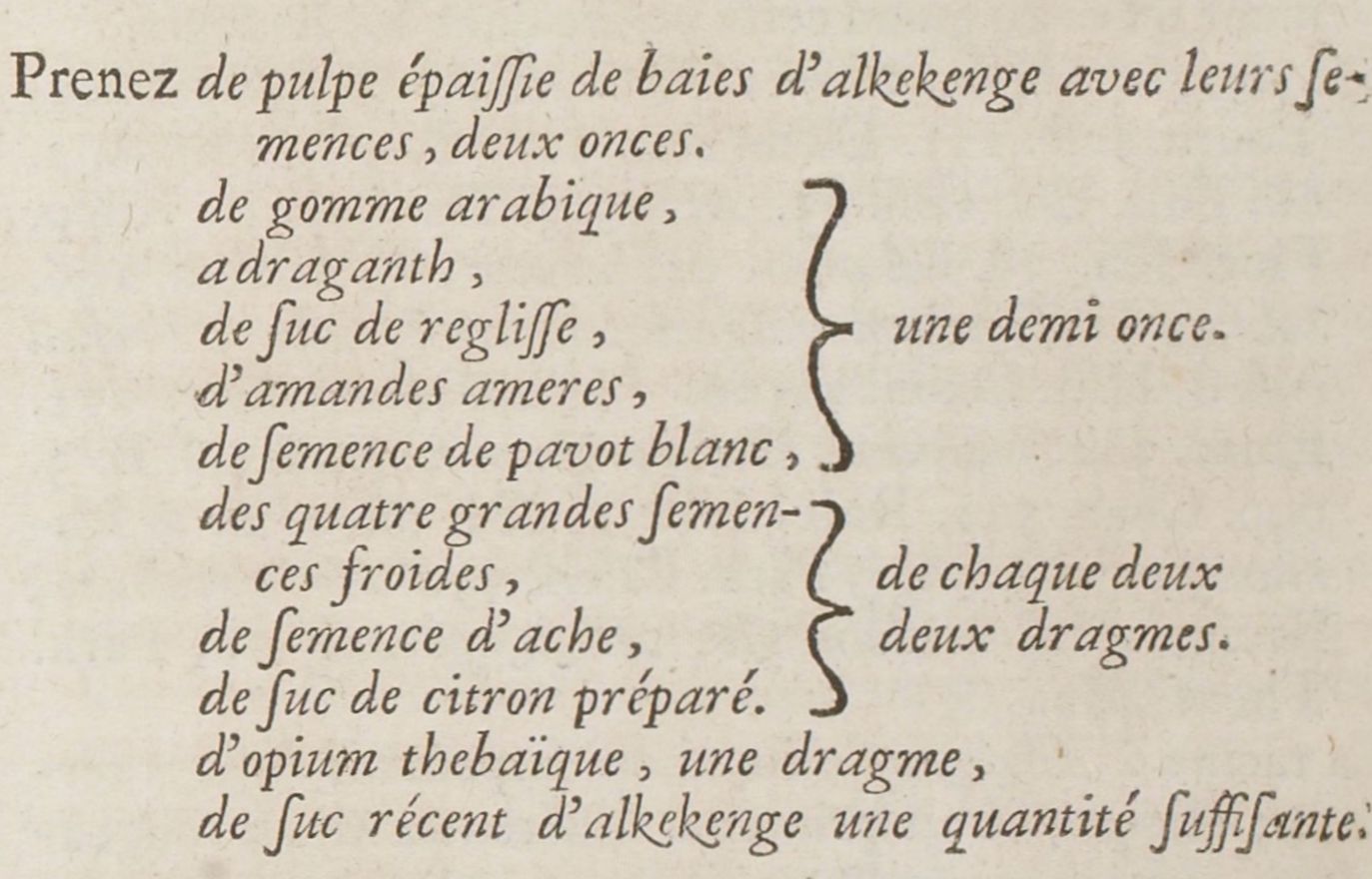
A L K [800]

l’epium, mais comme il en entre près d’un grain &  
demi fur chaque dragme des troclusques , qu’on les  
ordonne à cette dofe, & qu’on conseille d’en faire un  
ufage un peu long, je crois que cette grande dofe d’o-  
pium continuée long-tems peut entraîner après foi des  
inconvéniens considérables. Dans les cas donc où l'on  
veut employer les trochifques *d’alkpkpnge 8e* en faire  
faire un usage de quelques jours , il feroit plus à pro-  
pos de se fervir des trochssques préparés Eans Po-  
pium.

\* Hoefferdonne dans le *Burggr,Lex. p-* 43 5- la deserip-  
tion suivante d’une eau antinéphrétique dans la com-  
position de laquelle entrent les baies *d’alkekenge , &*qu’il recommande comme un excellent remede pour  
chasser les pierres & les graviers qui embarrassent les  
conduits urinaires.

*Prenez* la quantité qu’il vous plaira de citrons dont vous  
ôterez la pulpe ; pilez-les après les avoir coupés  
en petits morceaux, & prenez une livre du Euc  
qu’ils vous fourniront, que vous mettrez dans un  
vaisseau de verre bien bouché. Ajoutez-y foixan-  
te-quatre baies *d’alkekenge* que vous aurez bien  
broyées & pilées dans un mortier. Laissez ce mé-  
lange en digestion pendant 48 heures & distilez-  
le enfuite à un feu de fable, de façon que vous ne  
retiriez que la moitié du poids des ingrédiens que  
vous avez employé.Deux onces & demie de cette  
liqueur mêlées avec une once & demie de vin du  
rhin , &une demi-once de fucre rafiné prsses par  
etlillerées, avant le repas , après avoir fait un  
exercice modéré , & avoir été préparé par une pur-  
gationdouce & légere,feront, ( si l’on en répete  
l’usage pendant quelque tems ) des effets singu-  
liers dans les cas que nous avons mentionnés.

\* Voici les trochifques *d’alkekenge* tels que la prépara-'  
tion en est ordonnée dans la pharmacopée de la Facul.  
té de Medecine de Paris.



Faites-en S. A. des *trochifques.*

ALKERMES. C’est ainsi qu’il faut préparer la confec-  
tion *alkermes*, felon la pharmacopée de Londres.

Prenez *de l’eau rose la plus odorante, deux pintes,  
dufuc du fermes, trois pintes ,  
du sucre blanc, une livre :*

Donnez à cela , par l’ébullition, la consistance du miel.

Melez-y *ensuite du bois d’aloès et delacanelles réduits  
en poudre, de chacun six dragmes.*

Et faites-en une confection. S. A.

Mesué est PAuteur de cette composition, mais les com-  
pilateurs de recettes l’ont étrangement défiguré, corn-  
me il paroît par la pharmacopée royale de Zwelfer;  
les procédés de la plupart de ces compilateurs font peu  
taTonnés. Elle fut introduite dans la pharmaeopée de  
Londres d’stbord fous fa forme premiere & orignaire ;

mais